
U d'/of OTTAWA
39003001349439

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

TOME TROISIÈME

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE
DE
L'HELLÉNISME

Traduite de l'allemand sous la direction

DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME TROISIÈME

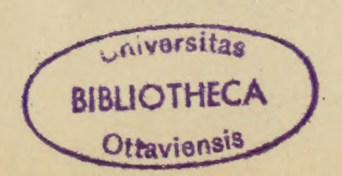
—

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE
(ÉPIGONES)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28

—

1885



AVERTISSEMENT

*Voici enfin terminé ce troisième et dernier volume de l'*Histoire de l'Hellénisme. *Il est inutile d'exposer en détail les raisons qui ont retardé l'apparition des deux derniers fascicules. Pour dresser la* Table Chronologique, *qui ne se trouve pas dans l'édition allemande, il m'a fallu relire, la plume à la main, l'ouvrage entier, et la confection de l'*Index, *même avec la collaboration d'un auxiliaire aussi entendu que* M. G. Pétrovitch, *a demandé plus de six mois. Je ne parle que pour mémoire de la* Bibliographie *mise, comme dernier appoint, à la fin du volume.*

Notre Index *reproduit, avec quelques modifications, celui que le* Dr A. Schulz *a joint au texte allemand. Nous avons cru devoir abréger certaines analyses trop copieuses et enrichir la nomenclature, qui s'est accrue d'environ 850 articles, tirés en majeure partie des dissertations contenues dans les Appendices.*

En ce qui concerne le texte proprement dit — défalcation faite des notes et appendices — je suis obligé de me déclarer auteur responsable de la traduction du Livre Premier (pages 1-275). *Le reste du volume a été traduit par* M. A. Chuquet, *professeur au lycée Saint-Louis et secrétaire de la* Revue Critique, *un travailleur infatigable, à qui ses livres et ses articles ont déjà fait une légitime réputation.*

Il n'a pas été donné à M. Droysen *de voir s'achever notre édition française de l'*Histoire de l'Hellénisme, *dont il suivait la publication avec intérêt et pour laquelle il m'avait envoyé dès le début un grand nombre de corrections manuscrites. Il est mort le 19 juin 1884. J'ai essayé, dans l'*Avant-Propos *mis en tête du premier volume, d'apprécier avec impartialité sa*

méthode et le caractère de son œuvre ; je n'ai pas de retouches à faire à ce portrait, où cependant, je dois le dire, M. Droysen *ne s'est pas reconnu. Au lieu de revenir sur ce sujet délicat, je renvoie le lecteur à l'article nécrologique* (Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft. 1885, III, p. 110-118) *où* M. Max Duncker *parle en termes émus de l'homme, du professeur, du patriote. Je souscris volontiers à ces éloges, sans m'offenser de ce que certains souvenirs peuvent avoir pour nous de déplaisant.*

Et maintenant, à l'œuvre! Notre tâche n'est pas terminée. Les huit volumes de MM. Curtius *et* Droysen *n'ont pas conduit à sa conclusion l'histoire de la Grèce ancienne. De la bataille de Sellasie à l'invasion des Goths, il y a près de sept siècles à franchir. Nous aurons pour guide, au cours de ce long voyage*, M. Hertzberg, *dont nous allons publier incessamment les trois volumes* (Histoire de la Grèce sous la domination des Romains [Halle, 1866-1875]).

Félicitons-nous aujourd'hui d'avoir pu atteindre sans encombre le port de relâche où nous voici parvenus :

. . . cras ingens iterabimus æquor.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Base géographique de l'histoire. — Évolution issue et affranchie du milieu local. — La civilisation grecque. — Rôle d'Alexandre. — Fondations de villes. — Le royaume des Lagides. — Le royaume des Séleucides. — L'Inde. — L'Atropatène. — L'Asie-Mineure. — Les Galates. — La Macédoine. — Les Grecs. — L'Épire. — Coup d'œil rétrospectif. — Les Grecs en Sicile et en Italie.

Si l'on embrasse du regard la vie historique du monde ancien, elle se montre partagée, au point de vue de l'espace, en deux grands cercles dont les centres sont de caractère aussi opposé que leurs périphéries.

De la rive occidentale de l'Indus à l'Arménie s'étend un vaste plateau, déprimé et désert à l'intérieur, entouré d'une enceinte de montagnes généralement bien arrosées et habité par des montagnards belliqueux. Dans l'angle nord-est, les montagnes qui bordent ce plateau se relient aux montagnes gigantesques de la Haute-Asie, tandis qu'à l'ouest, où elles sont comme ramassées en forme de nœud dans les régions de l'Arménie, elles se ramifient vers le nord, l'ouest et le sud, en donnant naissance aux chaînes du Caucase, de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Sur les pentes de ce plateau iranien se répète avec une remarquable uniformité le système hydrographique des fleuves doubles avec leurs riches bassins : à l'ouest, les pays fertiles de l'Euphrate et du Tigre, séparés de la péninsule Arabique par un désert ; à l'est, l'Indus et le Sadlatj, artères principales du riche Pandjab, également séparés du cœur de l'Inde brahmanique par un désert, — deux bassins inclinés l'un et l'autre, l'indien aussi bien que l'araméen, vers la mer du Sud ; — au nord, l'Oxus et l'Iaxarte, qui, aux temps anciens, versaient dans la mer Caspienne jadis plus étendue les eaux du

bassin bactrien, borné vers le septentrion par le désert des hordes scythiques ; enfin, le bassin moins considérable du Kour et de l'Araxe, enclavé entre l'Arménie et le Caucase, séparé de la mer Noire par un massif montagneux et incliné vers le niveau plus bas de la mer Caspienne. Ainsi, ces quatre riches bassins rayonnent autour de ce centre médo-perse qui semble disposé comme une citadelle, une acropole, pour commander les bas pays d'alentour. Un caractère spécial à toute cette contrée, c'est le peu de développement des relations maritimes : des estuaires envasés, des mers sans profondeur, des côtes sablonneuses, empêchent le commerce d'outre-mer sur les rares plages de ces pays ; aux endroits où se trouvent des rivages hospitaliers et riches en ports, ces avantages demeurent sans emploi ; ce qui donne à l'Asie médo-perse sa physionomie propre, c'est son caractère continental.

Bien différente est la région occidentale, domaine de l'ancien monde historique. En Asie, le centre est formé par des massifs dont les pentes s'abaissent tout autour en riches bassins ; ici c'est une mer ouverte et hospitalière, et, tout autour, des contreforts montagneux qui s'y enfoncent, soit avec le caractère monotone des hauts plateaux africains, soit avec la riche variété des golfes et des îles de la Grèce : là les pays civilisés sont séparés par une région intermédiaire, difficile à gravir, hantée de tribus pillardes, et dont l'intérieur est désert ; ici tout converge vers la mer qui est centre et lien, tout porte aux relations, au mouvement de va-et-vient, à l'assimilation mutuelle. Mais les côtes septentrionales de cette Méditerranée ont des formes infiniment plus variées et plus découpées que les côtes méridionales, celles d'Afrique. Ici, dans le Sud, à la saillie des montagnes fait suite le désert, la vaste et brûlante solitude qui parfois descend jusqu'à la côte même, ou bien un torrent isolé bouillonne entre des rochers, au fond d'une gorge étroite qu'environne et menace le désert, et arrive tari à son embouchure : là-haut, au nord de la mer, derrière les vigoureuses saillies que forment les îles et presqu'îles, derrière les échancrures profondes des golfes, s'étend une large zone alpestre, barrière trouée çà et là par des cours d'eau, sillonnée de cols élevés qui permettent de la franchir. Au delà, de nouveaux

versants, des fleuves innombrables qui descendent vers d'autres mers assez voisines : c'est le théâtre réservé à une histoire future. De même que cette région centrale de l'Orient dont nous parlions tout à l'heure s'adosse à un autre continent oriental, plus vaste et plus compacte encore, à un pays sans histoire, pour ainsi dire, de même la Méditerranée s'ouvre sur le vaste Océan occidental, dont les golfes reçoivent précisément ces fleuves et baignent ces pays de l'avenir.

C'est ainsi que les deux mondes de l'Orient et de l'Occident se séparent, si on les envisage par leurs contrastes. Mais, à l'endroit où ils se touchent, avec quelle cohésion merveilleuse ils s'enlacent ! L'Égypte et l'Asie-Mineure, la côte de la Syrie et de la Grèce, voilà les pays placés dans cette importante situation intermédiaire.

C'est sur la lisière des déserts africains, dans les temples luxueux des fétiches égyptiens, que commence à poindre l'aurore des souvenirs historiques. Les Pharaons ont poussé leurs victoires vers l'Orient, vers la Colchide, vers l'Hellespont ; d'antiques monuments en font mention encore : mais la grandeur de l'Égypte est déjà passée quand la vie historique des autres peuples s'éveille ; l'Afrique n'a pu faire surgir de son sein une nouvelle force historique.

Comme l'Égypte tient à l'Afrique, l'Asie-Mineure se relie à l'Europe. L'Égypte est uniforme et fermée ; l'Asie-Mineure, avec ses côtes de formes plus riches, est ouverte et accessible ; à l'intérieur, elle est pleine de chaînes de montagnes et de hauts plateaux, rendez-vous tumultueux des peuples dont le flot roule entre l'Asie et l'Europe, morcelée entre des tribus diverses, oscillant sans fin entre l'Orient et l'Occident sans pouvoir s'affermir sur sa base et arriver à l'unité.

La côte de Syrie est toute à l'Asie ; toute à l'Europe est la Grèce : mais ces pays empiètent l'un et l'autre sur le monde opposé. Durant des siècles, les Carthaginois dominent la Méditerranée ; Bédouins de la mer, ils vagabondent et trafiquent sur toutes les côtes, voisines ou lointaines ; la Phénicie se continue et refleurit dans ses colonies, à Carthage, en Espagne, dans les îles, tandis qu'elle dépérit sur son propre sol. Et la Grèce à son tour, tournant vers l'Orient comme vers l'Occi-

dont son indescriptible activité, après avoir planté sur toutes les côtes d'alentour d'innombrables rejetons, fait pénétrer ses armes et ses conquêtes jusqu'au plateau central de l'Iran, s'installe sur cette haute forteresse comme dans les plaines basses qui les environnent, remplit encore l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte même, et, appuyée sur l'Asie et l'Afrique, domine le bassin oriental de la Méditerranée, comme Carthage le bassin occidental. Il y a là un croisement des plus extraordinaires; le vieil antagonisme de l'Asie et de l'Europe semble ici avoir échangé ses rôles; la donnée originelle, l'œuvre de la nature, est vaincue par le résultat de l'histoire et ne compte plus.

Puis Rome s'élève à la domination de l'Italie; elle s'enfonce comme un coin entre l'Occident carthaginois et l'Orient hellénistique. Quand enfin elle a remporté la victoire sur l'un et sur l'autre, le massif central de l'Asie occidentale est, lui aussi, conquis de haute lutte par un peuple nouveau: comme les Romains sur le bassin de la Méditerranée, les Parthes règnent de l'Indus à l'Arménie. Voilà reformés les deux grands domaines entre lesquels l'histoire se partage; mais leur contenu comme leur ressort est changé, et, après une longue et inquiète oscillation, du Nord se ruent les Germains, du Sud les Arabes, pour déplacer entièrement le centre de gravité de la vie historique.

Telles sont, considérées dans leur plus grande généralité, les conditions géographiques qui servent de base à l'évolution de l'histoire ancienne dans son ensemble. Mais les données géographiques, les particularités locales, interviennent encore essentiellement d'une autre manière. C'est sur elles que repose le caractère païen de l'antiquité.

En ces contrées dont on vient de parler, aussi loin que puisse atteindre dans le passé le souvenir de l'histoire, nous trouvons les peuples, les différentes races nettement séparées, indépendantes les unes des autres, cantonnées dans des domaines circonscrits avec précision; elles sont comme un produit de tel pays, de tel sol; elles lui sont, pour ainsi dire, incorporées de par les lois de l'histoire naturelle; l'existence humaine, encore absorbée dans la vie de la Nature, reçoit d'elle sa direction, son type. Qui pourrait décrire le premier éveil de l'esprit ? Il

est déjà présent dans le premier mot; dans le son même de ce mot se trouve pour lui une analogie toute mystérieuse avec l'objet qu'il signifie; l'esprit se forme à lui-même la sphère où il affirme son existence. C'est ainsi qu'il commence à faire sienne cette Nature qui l'environne et avec laquelle il est en rapport. Mais elle est seule encore la source de ses acquisitions, le but de ses efforts. Entre les dangers qu'elle présente, les besoins qu'elle éveille et les moyens par lesquels l'homme y pourvoit, il y a une certaine ressemblance; la nourriture, la manière de vivre, la coutume, c'est elle qui les détermine; elle est le sol sur lequel l'esprit se développe, le sein maternel dont il travaille à s'arracher. De quelque origine que vienne le pressentiment de puissances supérieures et divines, il exige pour ces concepts un lieu, une forme, une existence déterminée. C'est là, c'est dans l'activité créatrice de la Nature qu'elles existent; c'est là qu'on les contemple, de là que vient leur nom, leur image; en elles-mêmes, elles ne sont qu'une conception, un mot pour désigner cette Nature, cette sorte d'adaptation au milieu environnant. Et pourtant ce sont ces puissances qui passent pour avoir établi la discipline de la vie, la civilisation, elles qui ont donné les lois, fondé l'État; l'État, comme tout particulier, est placé sous leur sauvegarde; le culte, qui réunit leurs fidèles, pénètre à fond la vie de l'individu aussi bien que la loi de l'État et l'organisme de la cité. C'est ainsi qu'à l'exclusivisme local s'ajoute la fusion la plus intime de l'État et de la Religion; c'est par là que s'achève la séparation dédaigneuse d'un peuple à l'autre et que chacun d'eux se concentre en lui-même. Replié sur soi, dans l'enceinte de son territoire, chaque peuple, par sa force intrinsèque, développée sur un sol uniquement à lui, élabore et manifeste réunis encore en faisceau les caractères immédiats de cet être propre que la Nature lui a assigné; sa vie, celle que connaît l'histoire, se passe à étudier, pénétrer, exprimer cette Nature qui est son principe.

Qu'ils sont loin, ces débuts de l'idéal de l'Humanité une, embrassant tous les peuples, d'un royaume unique qui n'est pas de ce monde, — cet idéal qui trouve son expression complète dans l'apparition du Sauveur ! Voilà le point vers lequel

tend l'évolution du monde antique, de la société païenne; c'est là qu'il faut se placer pour comprendre son histoire.

Il s'agit, au cours de cette histoire, de triompher de cette division, d'employer ses efforts à s'élever au-dessus de ces conditions locales et naturelles, de remplacer enfin l'évolution nationale par celle de la personne et par le développement de l'humanité en général, qui en est la conséquence. Le résultat le plus considérable que l'antiquité ait pu atteindre par ses propres forces, c'est la chute du paganisme.

Tout se précipite sans trêve vers ce but, avec une force croissante. En Orient, nous voyons l'un après l'autre maint peuple entrer dans l'histoire, se jeter sur ses voisins et les vaincre, dominer un certain temps, puis succomber devant un ennemi nouveau et plus puissant, jusqu'au jour où enfin les Perses subjuguent toute la partie de l'Orient qui a subi à fond l'élaboration historique. Là, ce n'est pas chez un seul et unique peuple que se fait l'évolution vers des principes toujours plus hauts; chaque peuple parcourt la carrière que lui a assignée la Nature; puis, quand il est achevé en lui-même, entouré d'une riche civilisation nationale amassée par ses efforts, arts, sciences, connaissances de toute sorte, il succombe devant un autre peuple doté par nature d'un principe supérieur, et par conséquent destiné à la victoire. Mais ce principe supérieur lui-même, en tant qu'il est seulement national, ne peut pénétrer intimement et anoblir les vaincus; il ne réussit qu'à les asservir et à les réduire au silence. L'Asie des Perses est un empire qui a de l'unité, mais cette unité réside seulement dans le souverain et les agents de son autorité; les peuples gardent leurs dieux, leur langue, leurs usages et leurs lois, mais tout cela est tenu en mépris et simplement toléré; l'indépendance nationale, le courage que donne la victoire, la sécurité et l'orgueil qu'inspire le sol natal, tout cela est perdu, et c'est là cependant pour les hommes asservis le dernier bien, celui qui leur appartient le plus en propre; ils s'y attachent avec d'autant plus d'énergie.

Mais quelle tranformation déjà! Nous voyons pour ainsi dire les entrailles des peuples se déchirer. N'avaient-ils pas commencé par cette fusion intime de la religion et de l'État,

de Dieu et du monde? Voici que les deux éléments se séparent; l'État antique est bouleversé; ce n'est pas à la Divinité que les peuples renoncent, mais le monde n'est plus dans son sein; il existe sans elle; c'est, en face d'elle, un pur néant. Avec la chute de l'État sacré des temps anciens, sur les ruines de la théocratie se développe cet acosmisme, cette mise hors le monde du sentiment religieux, qui, sous cette forme, n'est d'abord que l'expression de l'impuissance et du désespoir.

Mais ce n'est là pas uniquement l'effet de cette ruine. Ce qui, on peut le dire, a fait la supériorité de la puissance persane, c'est que cette séparation a été chez elle le début et le principe originel; c'est que, chez elle, l'État n'est plus sacerdotal, qu'il est au contraire et veut être royal; c'est que, chez elle, on voit dans le monde une conquête à faire pour le royaume de la lumière, et dans l'homme le collaborateur de la Divinité. Rudes, sobres, vaillants, infatigables quand il s'agit d'accroître le royaume de la lumière, les Perses marchent à la conquête du monde; c'est la première force morale de l'Asie, et aucun peuple de l'Orient ne peut lui résister.

C'est dans le monde grec qu'elle trouve sa limite. Un second centre de vie a commencé de s'y développer, riche, original, presque à tous égards l'antithèse la plus complète de l'Orient.

L'espace dans lequel se meut le monde grec n'est pas précisément grand; mais quelle multiplicité de formes, quelle variété dans cette alternance de côtes et de régions intérieures, de vallées et de montagnes, de terre-ferme, de golfes, d'îles! On y rencontre, à distance aussi courte que possible, le contraste le plus marqué des conditions naturelles déterminantes. Tel le pays, telle la population; une infinité de petites tribus, indépendantes et nettement séparées les unes des autres, d'une mobilité extrême, toujours en querelle ou en lutte, dirigées uniquement par les influences les plus individuelles de leur habitat en ce qui concerne leur manière de vivre, d'agir, de penser, toutes repliées sur elles-mêmes. Ce n'est pas un néant à leurs yeux que cette Nature avec laquelle elles sont familières; en elle vit et opère la Divinité, qui est sa vie, son épiphanie, sa personnalité, la Divinité, c'est-à-dire une légion innombrable de figures divines, innombrables comme ces

petites tribus et associations qui les adorent. Et pourtant, dans toutes ces tribus, dans leurs cultes et usages locaux, dans la variété de leurs dialectes, il y a une certaine parenté; la proximité, les relations indispensables avec les tribus voisines les obligent à l'accord et à l'assimilation mutuelle; les divinités de diverses tribus et de divers lieux commencent à se grouper en cénacles divins, les légendes sacrées à se relier les unes aux autres, à se fondre, à s'engager dans des combinaisons nouvelles. Et à mesure que le symbolisme obscur des anciens cultes naturalistes fixés en des lieux déterminés fait place au caractère humain et moral, on voit se dégager de plus en plus nette et planer au-dessus du particularisme des petites tribus et des dialectes locaux l'idée d'une nationalité hellénique collective. Vers le temps où se crée l'empire perse, cette idée est déjà toute formée, bien qu'elle n'ait pas encore pris son ampleur définitive.

C'est ainsi que nous voyons, dès le début, les tribus grecques s'élever au-dessus des influences naturelles qui tenaient enchaîné le vieil Orient. Elles ne sont point fermées à la manière de castes, et le culte des dieux n'appartient pas à une classe spéciale, à un ordre sacerdotal; elles n'ont point de sainte Écriture qui serve de base ou de limite à leur évolution ultérieure, point de hiérarchie qu'il faille conserver comme une copie d'un ordre établi par la volonté divine, point de royauté commune qui puisse imposer plus longtemps à leur développement une marche concentrique. A mesure que devient plus large et plus libre la façon dont elles comprennent le monde, leurs idées religieuses se transforment, et le sentiment de plus en plus vigoureusement accusé de la personnalité détache les esprits, travaillés par une métamorphose de plus en plus rapide, des coutumes indigènes et des traditions léguées par les ancêtres. Autant les peuples de l'Orient restent stationnaires et immobilisés à un certain niveau, autant la vie grecque est mouvementée, variée, progressant à la fois par assimilation et par l'effet de ses aptitudes innées. Et c'est un labeur infatigable, un déploiement incessant d'initiative hardie et d'énergie pour la lutte, en tous lieux, en tous sens; ce n'est point ici ou là, sous telle ou telle forme, qu'apparaît le

génie propre de la race hellénique : la Sicile, l'Ionie, les Doriens, les îles, tous ces groupes prennent part à l'œuvre commune ; ce n'est qu'une fois unis qu'ils constituent le monde grec, ce monde qui afflue en masse aux fêtes du dieu d'Olympie pour contempler les jeux et se contempler lui-même.

Et quelle est cette œuvre commune ? C'est ce qui apparaît pour la première fois en Grèce aux yeux de l'histoire, un mouvement qui y acquiert une merveilleuse énergie ; c'est précisément l'expression de ce progrès qui, dépassant toujours les données actuelles, le présent, le réel, cherche à concevoir, à exprimer, à réaliser dans la pratique sa fin idéale, pour partir ensuite des réalités transformées et commencer à nouveau le même effort, avec l'ambition d'aller plus avant. Appelons cela civilisation.

A l'époque où commence la puissance des Perses, cette civilisation traversait une crise importante et entrait dans une phase nouvelle. Le fond naturaliste des religions helléniques avait été comme étouffé sous les fictions poétiques, les mythes issus de l'épopée ; il était devenu méconnaissable ; les forces naturelles avaient été transformées en héros, leur action en exploits et en épreuves ; la mythologie, et jusqu'à un certain point la religion, perdit la notion des rapports qui rattachaient les puissances divines aux réalités naturelles ; la réflexion naissante commença en même temps à collectionner ces mythes comme une histoire purement extérieure et à les critiquer, à vouloir retrouver ces rapports oubliés et à les chercher en dehors du domaine de la religion. C'est à ce moment que naquit la prose : on commença à décrire les peuples et leur passé ; la philosophie naturaliste fit ses débuts en Ionie ; Pythagore trouva dans le mystère des nombres, dans les rapports de quantité, le principe des choses ; les Éléates découvrirent le néant de l'existence. En même temps, la poésie s'est enrichie d'une forme nouvelle, le drame ; toutes ces figures, qui, jadis à l'état de concepts religieux, étaient devenues plus tard dans les chants épiques des types créés par l'imagination éprise du beau, elle les amène dans leur réalité palpable, comme personnes agissantes et souffrantes, sous les yeux du spectateur : elle parcourt tout le cycle des légendes sacrées, mais elle les

groupe et les façonne d'après des points de vue nouveaux, d'après des préoccupations morales; elle en montre le résultat dans les vieilles institutions religieuses, les temples et les fêtes des dieux, les fondations archaïques des cités, les origines des tribus et des peuples; elle donne de ce qui existe, de ce que l'on croit, une explication nouvelle, conforme aux exigences d'une conscience plus développée et d'une morale plus haute.

On en est déjà là, en effet. Ce qui existe ne vaut pas par le fait de son existence; il faut qu'on ait conscience de son droit d'être et d'être respecté, et la sophistique travaille à étendre cette exigence à toutes les faces de la réalité, à scruter en toutes choses les causes et les fins dernières. Appliqué à la politique, le même principe essaie de se réaliser dans la démocratie d'Athènes, en opposition absolue avec Sparte et son organisation fondée sur une tradition immuable; l'Hellade prend parti pour et contre ce mouvement; une lutte s'engage qui, pour la première fois dans l'histoire, suscite un conflit non pas simplement de peuple à peuple, de masse contre masse, mais de principes contre d'autres principes. En apparence, c'est bien Athènes qui succombe; mais les idées de l'âge nouveau se propagent en tous lieux avec une force d'expansion irrésistible; la démocratie, le libre examen, la science au service de la critique, commencent à dominer le monde hellénique.

On voit encore debout les États helléniques avec leurs formes multiples, en plein courant de tradition, attachés au culte de divinités locales, tous vieux organismes qui n'ont plus qu'une existence de fait; l'État ne connaît nulle part d'autre forme que celle de la « cité »; aucune distinction entre le régime de la commune et celui de l'État. Mais au-dessus d'eux s'élève, non sans prétendre à transformer la réalité dont elle s'est déjà si fort éloignée, la politique spéculative qui fait invasion çà et là et rencontre par moment le succès avec Critias, Épaminondas, Dion. Comme on voit, à la place des vieilles villes tortueuses, telles que les avaient faites le temps et le besoin, s'élever des villes neuves, avec de larges rues droites et des quartiers régulièrement divisés, de même, dans les constitutions, les nouvelles tendances rationalistes com-

mencent à se faire jour. C'est la phase la plus importante qu'il y ait eu dans l'évolution du génie grec. Ne nous méprenons point sur cette époque : ce qui nous paraît, à nous, le fondement de l'ordre social, la liberté et le droit de l'individu, est apparu dans le monde grec comme une corruption des mœurs du bon vieux temps. En ce temps-là, il allait de soi que les individus n'existent qu'en vue de l'État et par lui ; ils s'absorbent complètement en lui ; aucune possibilité pour eux d'arriver à une existence indépendante, si ce n'est dans son sein. De relations privées, purement humaines, il n'en est pas question encore ; on est citoyen, et rien que citoyen. Alors commence cette profonde transformation ; la sophistique et la démocratie des derniers temps opposent au droit du citoyen celui de l'homme, à l'intérêt de l'État celui de l'individu ; l'État n'a plus le pouvoir d'appeler entièrement et pleinement siens des hommes qui acceptent simplement ses honneurs et ses devoirs. Et cependant, il ne parvient pas davantage à se transformer en une simple expression géographique ; entre les habitants du pays, la noblesse de naissance, l'honneur d'être né citoyen de ce pays, confère seul, après comme avant, le droit de participer à sa souveraineté, à ses droits régaliens, à la jouissance de dignités souvent lucratives. Déjà l'on a perdu l'habitude d'associer au droit de bourgeoisie le devoir de porter les armes ; on confie le soin de défendre la patrie à des mercenaires, et l'intérêt privé des citoyens associés, la crainte de prestations extraordinaires, d'efforts exceptionnels, d'une rébellion possible des sujets que l'on continue à opprimer sans scrupule à son propre bénéfice, voilà ce qui dirige la politique de ces États républicains. Partout on sent l'antagonisme entre les rapports fondés sur la tradition et des idées plus avancées, entre les habitudes et les maximes de l'ancienne politique et les suggestions des théories nouvelles ; au dedans comme au dehors, les États sont détachés de leurs anciennes bases sans en avoir trouvé de nouvelles ; c'est un état d'inquiétude et de faiblesse, la genèse d'un âge nouveau.

Cet âge nouveau, c'est la théorie qui cherche à s'en emparer. Elle revient sciemment aux vieux principes qui servaient de base à la vie sociale. L'État est l'être préexistant ; c'est pour

lui et par lui qu'existent les individus. Mais, par le fait même que cette entité générale veut être telle et s'imposer pour telle, le concept de l'État, élevé à cette hauteur, devient une puissance supérieure aux droits déjà reconnus des individus, une abstraction supérieure à la société civile : il ne consiste plus dans la libre et active coopération de tous ; il aspire à s'incarner dans quelques hommes ou même dans un seul, en assignant aux autres le rôle passif ; ceux qui exercent un métier vil doivent être exclus des charges et des tribunaux ; on doit les considérer comme des citoyens incomplets ; il faut appliquer la division du travail, non seulement aux besoins indispensables de la vie, mais encore à l'administration de l'État et à l'organisation militaire. Dans ces propositions et autres semblables de la politique aristotélicienne, on sent la transformation qui s'est opérée dans les idées de cette époque. La tendance est d'introduire dans les constitutions des cadres dans lesquels les différences naturelles n'aient plus d'effet par elles-mêmes : le temps où « la cité » était la dernière unité politique, la monade, pour ainsi dire, de la vie politique, ce temps n'est plus, et l'esprit démocratique de l'époque, joint à l'exclusion des esclaves et des étrangers, rend impossible le développement de nouvelles formations organiques au sein de la bourgeoisie elle-même ; toute tentative dans ce sens produit non pas des classes, mais des factions. La théorie, dérivée comme elle l'est des anciennes institutions historiques, est partout insuffisante ; les besoins éveillés aspirent à d'autres remèdes. Les tendances nouvelles tournent leur énergie du côté opposé : ces unités politiques elles-mêmes doivent être absorbées par des collectivités plus larges et plus compréhensives ; il faut que du régime de la cité on s'élève à celui de l'État, et que, dans ces États, la cité se réduise à l'autonomie communale, de façon cependant qu'elle trouve dans l'association générale son droit et sa garantie.

Pour arriver là, il y a, ce semble, deux voies possibles, le système fédératif ou le régime monarchique ; ce sont les deux principes de l'époque hellénistique. Sans doute, dès le début de l'histoire grecque, la tendance fédéraliste s'est manifestée sous les formes les plus diverses ; mais le travail d'émiette-

ment et d'isolement qui caractérise le développement des institutions grecques finit par dissoudre les amphictyonies, les associations et corporations qui avaient pour lien une fête religieuse ou la communauté de race; ou on ne trouva pas le moyen d'accorder la liberté des républiques particulières avec les exigences d'une fédération, ou encore le pacte fédéral fournit à une ville en particulier un prétexte pour s'emparer de l'hégémonie, hégémonie qui réussit à substituer à l'égalité des droits la domination et la sujétion. Telle fut Athènes sous Périclès, telle Sparte après sa victoire sur Athènes, Thèbes une fois qu'elle eut pris son essor; même la seconde Ligue athénienne ne fut qu'une tentative faite par Athènes pour recouvrer, aux dépens de ses nouveaux alliés, sa suprématie perdue. Ce goût de domination, renaissant sans cesse, provoquait sans cesse de nouvelles rébellions; il n'y avait plus entre les États d'autre droit que les conventions et la force; l'absence d'un droit international réduisit la Grèce en atomes.

Or, à ce moment déjà, les tendances monarchiques avaient pris une forme plus arrêtée. Elles aussi se sont essayées aux époques les plus reculées de l'histoire grecque; après la chute de la royauté héroïque et mêlées aux premiers symptômes du mouvement démocratique, elles s'étaient manifestées çà et là, plus tenaces et durables en Sicile que partout ailleurs : le tyran n'était que le premier, le plus riche, le plus puissant des citoyens. Pour fonder ce qu'Aristote appelle la royauté absolue (παμβασιλεία), il fallait que l'État, en tant que puissance, fût aux mains d'un seul. Alcibiade pressentit, Denys l'Ancien essaya d'appliquer ce régime : la Thessalie suivit à son tour le mouvement. Mais ce n'est que dans le royaume de Macédoine, où s'était implantée de longue date une dynastie héréditaire et où les vieilles coutumes populaires n'avaient point été altérées par l'institution de cités républicaines, que ces aspirations purent être complètement réalisées.

A ce moment s'ouvre une crise remarquable. Les deux systèmes, monarchique et fédératif, semblent vouloir se fondre en un seul. Philippe écrase les forces divisées de la Grèce, puis il ressuscite l'ancienne amphictyonie; il groupe les républiques grecques dans le synédrion de Corinthe; il se fait

nommer généralissime des Grecs confédérés : indépendants à l'intérieur, ils doivent former un tout pour lutter contre les Barbares ; il semble enfin que l'unité et la liberté, ces principes antagonistes, vont se réconcilier. Mais la puissance de Philippe, d'Alexandre est trop prépondérante pour que les cités ne se sentent pas menacées dans leur autonomie intérieure, et leurs propres instincts trop impérieux pour qu'elles négligent la première occasion de déchirer le pacte fédéral. Quel acharnement dans les luttes de la Grèce au temps des Diadoques ! Sans cesse retentit l'appel à la liberté ; mais la liberté n'a plus d'asile nulle part, puisqu'elle a fait fi de son dernier recours et de sa dernière chance, l'unité. Aux anciennes républiques disséminées et isolées il ne reste plus que le sentiment de leur impuissance et de douloureux souvenirs : la vie de la Grèce semble complètement éteinte. Mais de la racine du tronc desséché, selon l'expression d'un auteur ancien, s'élance une pousse nouvelle : la Ligue achéenne réalise enfin ces tendances fédératives. Égalité des droits entre les villes confédérées, souveraineté collective de l'association et indépendance communale de chaque associée, tels sont les traits essentiels de cette Ligue qui, en opposition directe avec le particularisme multiple des époques antérieures, représente non pas seule, mais plus complètement que tout autre essai, une forme bien caractérisée de l'évolution politique propre à l'âge nouveau.

En face de ce système apparaissent les tendances monarchiques. Les conquêtes d'Alexandre en Asie leur ont donné de l'espace pour se développer ; le démembrement rapide de son empire leur donne occasion de revêtir des formes diverses. La littérature de l'époque qui suit immédiatement sa mort a produit quantité d'écrits sur la royauté ; la spéculation s'est exercée de mille manières sur les institutions nouvelles ; elle domine les conceptions issues à cette époque de la fantaisie historique. Ces conquêtes, c'est un roi à la tête d'une armée nationale, c'est le stratège du monde grec à l'apogée de sa civilisation qui les a faites ; les armes macédoniennes et la culture grecque sont les soutiens les plus immédiats des nouveaux empires ; une infinie variété de droits, de constitutions, de civilisations, de cultes, se trouve résumée dans un intérêt

nouveau, celui de l'État, qui, sans être issu de ces éléments préexistants, sans être engagé avec eux dans des combinaisons naturelles, ayant son domaine à part et concentré en lui-même, plane au-dessus d'eux, qui, entouré d'autres États fondés de la même manière, prend pour règle de ses rapports avec eux les intérêts de dynastie et de territoire, et pour base de son droit la reconnaissance et la garantie réciproque de ses congénères. Tous ces royaumes sont appuyés sur des armées permanentes; au dehors et au dedans, ils prennent la forme d'un corps social unique, qui absorbe tous les droits et toutes les facultés de ses membres, régi par une administration centrale dont le point d'attache est la cour et le cabinet du roi. Et ce roi lui-même, en tant que personnification de l'État, est un objet de vénération et de culte, comme jadis les divinités Poliades dans lesquelles les anciennes républiques incarnaient l'idée de l'État et qu'ils révéraient comme une puissance réelle. Il y a opposition absolue entre l'État et la Religion, qui étaient pourtant complètement fusionnés jadis.

Le voilà bien loin maintenant de ses origines, l'« État » hellénique : il ne se ressemble plus à lui-même; mais cependant c'est spontanément, par son évolution propre, qu'il en est arrivé à ces formes hellénistiques. Le temps n'est plus où l'on pouvait n'être qu'Athénien, Spartiate, Tarentin, que citoyen enfin : il est devenu possible de faire à la vie privée sa place, et le changement survenu dans les idées trouve dans la doctrine d'Épicure son expression et sa formule. Il y a même de plus larges brèches ouvertes dans l'exclusivisme d'autrefois. Au début, c'étaient les villes, si minuscule que fût leur territoire, qui s'enfermaient dans l'isolement le plus jaloux : le citoyen de la ville voisine était déjà un étranger; c'était un ennemi, si des traités spéciaux ou des associations religieuses ne garantissaient point la paix. Plus tard surgit l'idée de la communauté de race entre les Grecs; on sentit alors d'autant plus vivement l'antagonisme entre Grecs et Barbares. Aristote dit encore que ceux-ci sont nés pour être esclaves[1] : il conseilla à

[1]) διό φασιν οἱ ποιηταί, βαρβάρων δ' Ἕλληνας ἄρχειν εἰκός· ὡς ταὐτὸ φύσει βάρβαρον καὶ δοῦλον ὄν (ARISTOT., *Pol.*, I, 1, 5).

Alexandre de traiter les Grecs en capitaine, les Barbares en maître : d'avoir pour ceux-là la sollicitude qu'on doit à des amis et des parents, de procéder avec ceux-ci comme avec des plantes et des animaux[1]. Cet antagonisme, le dernier qui tînt à une loi de nature, devait disparaître aussi. Alexandre entreprit ce grand œuvre : « il ordonna à tous, dit un écrivain ancien[2], de considérer comme leur patrie le monde, comme son acropole le camp, comme leurs parents les gens de bien, et comme étrangers les méchants ». « Le plan de république dressé par Zénon, le fondateur de l'école stoïcienne, et que l'on admire tant, dit le même auteur, se résume dans ce point capital : que nous ne devons plus habiter des villes et des bourgades régies chacune par des juridictions spéciales, mais regarder tous les hommes comme autant de compatriotes et de concitoyens ; qu'il ne doit plus y avoir qu'un même genre de vie, un même ordre, comme si l'humanité était un grand troupeau, vivant sur un pâturage commun ». C'est la première fois qu'au-dessus des peuples, Grecs comme Barbares, s'étend l'idée d'une communauté unique, la première fois que les divers organismes politiques se sentent assis sur une base commune et se reconnaissent mutuellement : on assiste aux premiers essais d'un groupement d'États dont l'influence cherche à se faire sentir au delà des frontières du monde hellénisé, jusqu'à ce qu'un jour ce système rencontre dans les tendances cosmopolites de la République romaine ses limites et finalement sa ruine.

Nous trouvons dans tous les sens une évolution parallèle, une aptitude analogue de la race grecque à être la puissance universelle destinée à grouper sous son égide tous les peuples.

Les religions, nous l'avons vu, étaient l'expression la plus compréhensive des différences qui séparaient les peuples et les tribus. Nulle part elles n'apparaissent de bonne heure plus variées et plus diverses que chez les Hellènes. Le pressentiment de l'existence et de l'action de la Divinité, le besoin d'une Providence divine compatissante, contemplée d'abord

[1]) τοῖς μὲν Ἕλλησιν ἡγεμονικῶς, τοῖς δὲ βαρβάροις δεσποτικῶς χρώμενος, καὶ τῶν μὲν ὡς φίλων καὶ οἰκείων ἐπιμελούμενος, τοῖς δὲ ὡς ζώοις ἢ φυτοῖς προσφερόμενος (Aristot. ap. [Plut.] *De fort. Alex.*, I, 6).

[2]) Plut., *loc. cit.*

dans la Nature, s'exprima sous la forme d'histoires saintes, d'événements analogues aux actes et aux épreuves de la vie humaine. Puis commença cette association des tribus, cette expansion des colonies helléniques, cette acclimatation de la race dans des régions nouvelles : partout le sentiment religieux trouva des excitants nouveaux; la foi en travail accrut la masse vivante des croyances déjà acquises; ce fut comme une végétation pullulante qui étendit ses rejetons de tous côtés et multiplia indéfiniment ses rameaux.

Mais c'est précisément cette poussée exubérante qui fit naître le besoin d'en tirer et d'en ordonner le produit. Car enfin, toutes ces histoires, ces généalogies et théogonies concordent-elles ensemble ? Formulées comme faits analogues aux événements humains, elles sont examinées, scrutées, rectifiées au même point de vue : le pragmatisme commence à décomposer le côté historique de la religion; les histoires jadis sacrées apparaissent comme des jeux de l'imagination, comme de charmantes figures poétiques, qui peuvent être employées en poésie à de nouveaux usages et subir des modifications importantes. Jadis elles servaient à exprimer humainement ce que l'on voyait et la façon dont on le voyait, le monde tel qu'on le comprenait; mais sont-elles une réponse suffisante pour qui se préoccupe des fondements même de l'Être ? Déjà la philosophie naturaliste s'avance au delà des anciennes cosmogonies : elle recherche les principes du monde, et par là même des dieux; elle trouve une puissance spirituelle qui façonne une matière existante. Mais ce point de vue est bien vite dépassé; on s'aperçoit que l'être est un non-être; c'est la seule constatation dont on soit sûr. On est sur le point de nier les dieux, de rejeter avec eux ce qui n'a de valeur que comme règle ou institution divine : l'homme est la mesure de toutes choses. C'est la crise la plus périlleuse de cette évolution hardie. Mais elle poursuit sa marche sans trêve ni repos : l'Être suprême, ce n'est pas l'homme, c'est ce qui lui communique, par le fait qu'il y participe, sa dignité et sa force, le Bien, la Raison éternelle supérieure à tout devenir[1], l'Un, éternellement vivant,

[1]) Plat., *Phileb.*, p. 22 et 30.

absolument parfait, moteur universel qui est son propre but à lui-même et la fin suprême de tout ce qui n'arrive à exister qu'en lui empruntant son mouvement[1]. La philosophie grecque aboutit au plus pur, au plus noble déisme.

Mais que devenait, en face de ce déisme, la religion populaire avec ses dieux, ses mythes et ses légendes, ses sacrifices et ses cérémonies ? Il était impossible qu'elle n'en sentît aucune atteinte : l'atmosphère de la vie intellectuelle et politique était changée d'une manière générale, et ce changement, à lui seul, devait influer de bien des façons sur la religion. Mais distinguons avec soin les diverses étapes de la vie religieuse. Sans doute, il y a là un fonds positif, dont on a conscience, auquel on croit; mais ce n'est pas simplement de cette connaissance que procède le culte des puissances supérieures : ce culte est un besoin de l'âme humaine; il ne trouve son repos et sa satisfaction que dans l'abandon dévoué à un être supérieur, quel que soit le nom et le symbole sous lequel on l'adore[2]; et ce sentiment intime par excellence, inné, habituel, suit toujours sa voie, même alors que l'intelligence commence à entrer dans des voies nouvelles et à s'éloigner de plus en plus du point de départ. Les Athéniens rient des facéties irrévérencieuses de la comédie et admirent les propos hardis de Diagoras, mais ils célèbrent leurs Panathénées à l'ancienne mode, et les profanateurs des Mystères n'échappent point au châtiment le plus sévère. La science elle-même cherche toujours à concilier les résultats de ses recherches avec la foi populaire, à les raccorder avec elle. Le soleil, la lune et les étoiles sont des êtres divins, dit Platon, mais visibles et engendrés; ce sont les enfants du Père éternel : à côté d'eux, il y a d'autres dieux encore dont nous ne pouvons, avec nos seules forces, connaître et proclamer l'origine, mais en qui l'on doit croire, parce que leurs fils et leurs petits-fils ont enseigné et attesté aux hommes leur existence; c'est seulement aux poètes et à leurs récits déshonorants qu'il faut se garder de croire[3]. Aristote trouve dans les sphères des étoiles,

[1]) ARISTOT., *Metaphys.*, XI, 6.
[2]) Ζεὺς ὅστις ποτ' ἐστίν, etc. (ÆSCHYL., *Agam.* 155).
[3]) PLAT., *Tim.*, p. 40 sqq. *Republ.* II, p. 378 sqq.

de celles qui sont mues directement par la divinité éternelle et sont ainsi éternelles elles-mêmes, ces dieux multiples dont les premiers ancêtres avaient eu connaissance; seulement, il estime que nombre de détails mythiques y ont été rattachés par la suite en vue de persuader la multitude, dans l'intérêt des lois et de l'utilité publique; on a représenté les dieux semblables aux hommes ou à d'autres créatures, et l'on a imaginé en conséquence d'autres attributs correspondants[1].

Ainsi, ce que la science rejetait, c'était précisément ce à quoi la race grecque avait imprimé la marque la plus caractéristique de son génie, c'était la richesse mythologique de la religion, la forme personnelle des dieux. Sans doute, le Portique essaya, au moyen d'allégories panthéistiques, de donner un sens au fonds positif de la croyance générale, de démontrer à nouveau la sagesse empirique des histoires saintes en les faisant entrer, à force d'explications et d'interprétations, dans la construction scientifique du système; mais elle ne put ni se défendre contre l'effort de plus en plus pénétrant de la critique historique, ni se mettre d'accord avec les résultats obtenus par le progrès des sciences naturelles; c'est par des dénonciations qu'elle cherchait à repousser un assaut irrésistible[2]. Sans doute, Épicure, se confinant d'une manière absolue dans le quiétisme du sentiment purement subjectif, essaya de laisser tel quel le fonds positif de la foi et de lui laisser son crédit, sans se préoccuper des résultats de l'évolution scientifique qui entraînait la pensée au delà, précisément parce que c'était la croyance générale[3]; mais l'attitude abandonnée et indifférente de sa doctrine vis-à-vis de la foi révélait à quel point, même dans les croyances générales, le principe formel de la religion grecque se trouvait désagrégé et décomposé par l'action du principe matériel, celui du développement intel-

[1]) Aristot., *Metaphys.*, XI, 10, p. 254 ed. Tauchnitz.

[2]) C'est ainsi que Cléanthe s'élevait contre la découverte d'Aristarque, d'après lequel le soleil était immobile et la terre en mouvement : Ἀρίσταρχον ᾤετο δεῖν... ἀσεβείας προκαλεῖσθαι τοὺς Ἕλληνας (Plut., *De fac. in orbe lun.* 6 [t. V. p. 344, ed. Tauchnitz]).

[3]) C'est l'expression d'Épicure dans Diogène Laërce : ἡ κοινὴ τοῦ θεοῦ γνῶσις (Diog. Laert., X, 123).

lectuel[1]. Il était inévitable qu'à la fin une main hardie fît crouler l'édifice déjà vermoulu et miné en sous-œuvre de la tradition tout entière, et, quel que dût être l'ébranlement causé par la chute de ces antiques et vénérables ruines, ouvrît à ce prix une libre carrière au courant d'opinion qui s'était maintenant établi. Ce fut le rôle considérable d'Évhémère et de son *Histoire sacrée* : les dieux, assurait-il d'après une tradition parfaitement sûre et appuyée de documents, avaient été des hommes : leur culte avait été ou bien motivé par des inventions utiles qu'ils avaient propagées ou imposé par la force ; Zeus était le roi puissant de son île natale, le conquérant du monde qu'il avait parcouru cinq fois et rempli des monuments de ses victoires ; c'est à l'Éther et à l'Éther seul qu'il avait offert des sacrifices, c'est à lui qu'il avait donné le nom de son grand-père Ouranos, etc.[2].

Envisageons le résultat. Dans la religion, l'homme se met en rapport par le sentiment, par l'intelligence et la volonté,

[1]) Il ne faudrait pas, pour démontrer la vivacité de la foi en Grèce, invoquer les récits qui parlent de l'intervention divine lors de la victoire remportée à Delphes sur les Celtes, de l'Artémis de Pellène apparaissant au milieu de la mêlée, et autres anecdotes semblables : ce sont là des formules de convention ou des peintures décoratives employées par des historiens qui cherchent l'effet.

[2]) On reviendra dans la suite du récit sur Évhémère, qui passe pour un ami du roi Cassandre de Macédoine et qui fut employé par lui à diverses missions dans l'extrême Sud (ἠναγκασμένος τελεῖν βασιλικάς τινας χρείας καὶ μεγάλας ἀποδημίας ἐκτοπισθῆναι κατὰ τὴν μεσημβρίαν εἰς τὸν ὠκεανόν etc. Diodor., VI, *fr.* 1). Vu les relations politiques de Cassandre, il serait bien possible qu'il s'agît ici d'une mission à la cour de Sandracottos. Pour ce qui est dit ci-dessus, je renvoie à Lactance (*Instit.*, I, 11, 63), dont s'écarte sensiblement l'extrait qu'Eusèbe (*Præp. Evang.*, II, p. 59) prétend avoir tiré de Diodore (*loc. cit.*). Peut-être est-ce dans le même esprit qu'écrivait Hécatée d'Abdère, qui paraît avoir joué un certain rôle à la cour de Ptolémée Ier d'Égypte, notamment dans son livre περὶ Ὑπερβορέων, ouvrage dans lequel on a eu l'idée assez malencontreuse de voir une glorification de la piété (*populi piissimi summam vitæ felicitatem*). Une raison qu'on a tort d'alléguer à l'appui de cette opinion, c'est que Hécatée aurait été *Eliensis sacerdotis alumnus* ; car ce maître était Pyrrhon le Sceptique, institué ἀρχιερεὺς par ses concitoyens (Diog. Laert., IX, 64). Il faut classer aussi dans cette série Amométos avec sa *gens Attacorum* (Plin., VI, 17) ; il résulte d'un texte d'Antigone de Carystos (*Mirab.* 149 ed. Westermann) qu'il est bien de cette époque (plus ancien que Callimaque). Le mouvement évhémériste gagne rapidement de tous côtés.

avec la Divinité : le païen a, lui aussi, cette piété qui consiste à absorber sa personnalité dans son Dieu, à s'associer par la volonté à cette direction imprimée à son être, à se rendre compte par l'intelligence de cette direction de sa sensibilité et de sa volonté et à la retrouver dans tous les sens et sous tous les rapports. C'est uniquement dans la totalité de ces actes intimes que consiste la religion. Que va-t-il arriver maintenant qu'au sein du paganisme grec l'intelligence tournée de ce côté se trouve en pleine contradiction avec le sentiment ? Le sentiment lui-même perd son assiette précise ; il ne reste plus que le besoin religieux, et ce besoin, ce ne sont pas, en fin de compte, ces résultats abstraits de la raison qui peuvent le satisfaire. Les dieux des ancêtres ne sont pas l'expression adéquate du divin ; ou les dieux des autres peuples expriment aussi bien qu'eux une partie du divin ; ou encore les uns comme les autres ne sont que des façons de comprendre la même puissance ou les mêmes puissances suprêmes ; ou enfin, il n'y a pas moyen de savoir si l'on ne rencontre pas ici ou là la Divinité sous sa forme véritable. En ce cas, Alexandre est en droit d'invoquer les dieux de l'Égypte et de la Babylonie tout aussi bien que ceux de son pays, et d'adorer dans le Dieu des Hindous la même puissance suprême qu'Aristote a reconnue pour la Raison éternelle, créatrice ; en ce cas, l'Hadès de Sinope peut être conduit à Alexandrie et y obtenir un temple et un culte sous le nom de Sarapis ; la théocrasie a ainsi le champ libre, et les religions du monde entier, jadis localisées chacune dans une tribu, un pays, dont elles étaient l'expression la plus immédiate et la plus topique, apparaissent maintenant comme des reflets d'une unité plus haute dont le concept les embrasse ; elles ne séparent plus les peuples ; au point de vue supérieur que l'esprit grec travaille à faire prévaloir, elles les réunissent. Mais cette science supérieure satisfait-elle à son tour la volonté et la sensibilité? Depuis longtemps déjà la volonté et l'activité se sont détachées du fonds sur lequel est assise la vie religieuse ; l'égoïsme et l'intérêt personnel sont devenus, depuis le temps des sophistes, les principes fondamentaux, intelligibles pour tous, de la vie active ; c'est la philosophie occupée à creuser ses doctrines, et

non pas la religion, qui seule a pu créer une morale plus noble ; le savoir, le vouloir se séparent du domaine de la religion traditionnelle. Et le sentiment? A mesure que l'on cesse de trouver la certitude sur le fonds indigène, le sentiment mal satisfait se tourne avec une ardeur croissante vers ce qui est étranger, obscur, incompris ; les cultes orgiastiques se multiplient ; les Mystères d'Isis, de Mithra, pénètrent dans le monde grec; l'astrologie, la magie, la révélation sibylline recrutent des adeptes. Alors commence la période la plus troublée qu'il y ait eu dans la vie religieuse de l'humanité ; on voit la religion se décomposer en ses éléments. Les uns adoptent une morale commode, jouir et éviter l'injustice, qui remplace pour eux la religion ; d'autres, tout enorgueillis de leur gnose, n'en sentent pas la privation ; d'autres étouffent, par des orgies extravagantes, des jeûnes et des mortifications, le cri de leur cœur. La flamme paisible qui réchauffait le foyer intérieur est éteinte, et l'on cherche en vain une lumière nouvelle pour éclairer la solitude sombre qui s'est faite au dedans comme au dehors.

Mais, si la tâche la plus haute assignée au monde antique fut de détruire le paganisme, c'est la race grecque qui la première a défoncé sous ses pieds le sol où il s'était enraciné, et qui ensuite, transplantée chez les Barbares et jouant au milieu d'eux le rôle de lumière, de ferment, d'agent de décomposition, a accompli là-bas la même œuvre. Ainsi cette civilisation hellénistique pénètre l'Orient dompté ; elle se fraye déjà un chemin vers l'Occident; Rome, qui déjà jette les bases d'un nouvel empire cosmopolite, commence sa littérature par l'imitation des Grecs, des Alexandrins, par la traduction d'Évhémère.

Voilà pour les deux grandes crises, la transformation politique et religieuse. Il nous faudrait considérer à part toutes les formes de la vie pour comprendre comment la conquête d'Alexandre a pu occasionner dans le monde une métamorphose aussi illimitée. Je ne veux relever ici que quelques points de détail.

Partout dans le monde grec se manifeste le même affranchissement de la patrie locale et des conditions posées par la

nature, l'acheminement à des formes générales et pour ainsi dire cosmopolites. Du jour où s'écroule l'empire maritime d'Athènes, et avec lui sa politique exclusivement commerciale, qui avait eu sur le cours de la guerre du Péloponnèse une influence considérable, on voit déjà les relations et le trafic se multiplier de la façon la plus merveilleuse au sein du monde hellénique. A mesure que cette réaction l'emporte sur la puissance athénienne, Byzance, Héraclée, Cyzique, Rhodes surtout[1], prennent une importance toute nouvelle ; les Grecs d'Occident ont envoyé pour la première fois leurs navires de guerre dans la mer Égée. L'esprit démocratique de l'époque, agissant comme excitant, provoque une activité et une expansion du négoce, une concurrence des nouveaux ports francs, une extension de leurs relations avec des régions lointaines et des pays étrangers qui modifie d'une manière très sensible le caractère politique de la vie hellénique : l'agriculture cède le pas de plus en plus au commerce et à l'industrie, l'exploitation des produits naturels à l'exploitation de l'argent, et l'indépendance due à une fortune considérable se fait une place à côté des droits politiques fondés sur la naissance. Il faut ne pas perdre de vue cette activité industrielle et commerciale pour apprécier à leur valeur les nombreuses colonies d'Alexandre et de ses successeurs.

Partout l'on sent que, pour cette vie intense et mouvementée de la race grecque, le sol natal devient trop étroit. Négociants, aventuriers, voyageurs, médecins, mercenaires surtout, les Grecs sont répandus dans le monde entier ; déjà, plus de dix mille d'entre eux ont fait avec Xénophon une expédition contre Babylone au temps où le médecin Ctésias était comblé d'honneurs à la cour de Suse ; depuis lors, les mercenaires grecs sont généralement le noyau principal des armées perses ; ce sont deux Rhodiens, deux frères, Mentor et Memnon, qui commandent l'armée perse dans les guerres les plus difficiles ; trente mille Grecs combattent à Issos pour le Grand-Roi, et, jus-

1) Ce qui le prouve, c'est l'histoire des monnaies de Rhodes depuis la réunion des trois villes en 408, et la propagation du système monétaire rhodien en Carie et dans les principales villes commerçantes jusqu'à Cyzique au nord.

qu'au jour où il est assassiné dans les monts Caspiens, il a encore autour de lui une escorte de quatre mille Grecs. Les temps troublés que remplissent les luttes des Diadoques ne firent qu'augmenter ce goût des Grecs pour la vie de mercenaires : nous les rencontrons partout ; à Carthage comme dans la Bactriane et l'Inde, ce sont les mercenaires grecs qui constituent l'élite des armées, et les quatre-vingt mille hommes que Ptolémée II fit parader lors de la fête des grandes Dionysies à Alexandrie[1] étaient presque exclusivement des Macédoniens et des Hellènes.

La science elle-même a contribué pour sa part à entraîner la race grecque hors des limites de son pays natal et à faire d'elle une puissance universelle, agissant sur le monde entier. Depuis longtemps déjà on a acquis la faculté de voir les réalités autrement qu'avec l'imagination et sans les imprégner de poésie ; l'attrait de l'analyse rationnelle et de la recherche a développé dans la même mesure le besoin d'élargir le cercle de la science ; la différence entre les esprits cultivés et les esprits incultes, différence qui, au début, au temps des sophistes, se bornait à la supériorité obtenue par un développement formel de l'intelligence, s'est accentuée par l'acquisition d'une masse sans cesse grossissante de connaissances positives, et cette culture prend vis-à-vis de l'expérience vulgaire une situation nouvelle et féconde en conséquences. Déjà Aristote n'est pas moins admirable par son érudition que par sa profondeur philosophique ; on rencontre déjà réunies chez lui toutes les branches d'études scientifiques que l'on a coutume de considérer comme la marque caractéristique de l'époque dite alexandrine, histoire littéraire, archéologie, philologie, critique, grammaire, etc. En même temps, l'on est entré en possession d'un fonds qu'il suffit de s'assimiler par l'étude pour s'élever au sommet de la civilisation ; car, enseigner, qu'est-ce autre chose que de faire parcourir en esprit au disciple, ramenées à leurs points essentiels, les diverses étapes d'un développement dont chaque progrès dans l'histoire a coûté de longs et pénibles efforts ? La littérature grecque, avec cette

[1]) Athen., V, p. 203.

merveilleuse série de chefs-d'œuvre qui vont maintenant faire l'éducation des peuples de l'Asie, renferme les échantillons de ce développement à l'état de types achevés. Ainsi la civilisation grecque peut être employée comme objet d'enseignement; elle peut se transmettre. L'art de l'enseignement lui-même est déjà exercé avec méthode. La race grecque est capable d'instruire et de former les Barbares que les Macédoniens ont vaincus.

Ce que l'on vient d'esquisser en quelques traits rapides, il faut se le représenter dans toute sa plénitude, sa vitalité, son actualité, pour apprécier sainement le rôle d'Alexandre et trouver intelligibles les conséquences de sa conquête. L'histoire n'a rien d'analogue à signaler.

Les Barbares qu'Alexandre subjugua n'étaient guère des Barbares pour la plupart. Jusqu'au delà du Tigre, c'étaient des peuples dont les souvenirs remontaient à l'antiquité la plus reculée, jouissant d'une vieille renommée littéraire et artistique, dotés d'une civilisation surabondamment riche et que même le joug de la domination des Perses n'avait pas complètement étouffée. N'avait-il pas fallu beaucoup de peine et de temps aux Hellènes pour réussir enfin à tenir tête sur mer aux habiles négociants de Sidon et de Tyr? Est-ce que leurs poids et mesures ne venaient pas de Babylone, de cette Babylone dont Hérodote décrivait encore avec étonnement la splendeur et l'opulence? Est-ce que Platon et Eudoxe n'avaient pas fait encore le voyage d'Égypte pour chercher auprès des prêtres de ce pays une sagesse plus profonde? Bien des gens assuraient que ce que les Grecs savaient des choses divines et humaines leur était venu de là. Et par delà le Tigre, derrière une bordure de peuples indociles et restés insoumis dans leurs montagnes, s'étendaient les vastes régions occupées par les Mèdes et les Perses, à qui leurs anciens livres sacrés faisaient un devoir de se fixer au sol, de travailler avec ardeur et de lutter pour fonder le royaume de la lumière, auquel est promise la conquête du monde. Plus loin, les vieilles civilisations

implantées sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte; plus loin encore, l'étonnante magnificence du monde hindou avec son art, sa poésie, et la multiplicité déjà inaugurée de ses spéculations philosophico-religieuses. Alexandre a bien trouvé aussi nombre de tribus qu'il a essayé le premier d'habituer à une vie sédentaire et régulière; mais le fait qui prédomine, c'est que la civilisation grecque n'arrive pas chez des Barbares incultes, mais chez des peuples dotés d'une culture ancienne, originale; qu'elle n'anéantit pas cette culture, mais s'en empare avec étonnement et cherche à la mettre en harmonie avec ses propres habitudes.

C'est précisément à cette situation que l'histoire des temps postérieurs n'offre rien de comparable. En effet, quand Rome ne lutte pas contre des Barbares, elle accepte elle-même avec empressement la civilisation des vaincus, sitôt qu'elle en a reconnu la supériorité. Les Germains entrent en Barbares dans l'empire romain; avec le christianisme et par le christianisme, ils reçoivent ce qui reste de la civilisation du monde antique. De même les Arabes ne commencent à se développer qu'au contact de la civilisation qu'ils rencontrent dans l'empire des Sassanides, dans les provinces de l'empire grec, dans l'Inde. A plus forte raison les Mongols, les Turcs, les Normands. Le chevaleresque Occident lui-même ne s'enflamme qu'en se heurtant à la civilisation surabondante du monde sarrazin, et pourtant ces deux éléments se pénètrent moins qu'ils ne se repoussent. En Amérique, la population indigène disparaît devant les colons européens, et la situation de l'Inde, celle où l'on trouve encore le plus d'analogie avec celle qui nous occupe, en diffère par un point capital, c'est que la puissance conquérante ne s'y dévoue pas corps et âme à sa nouvelle patrie, ne s'absorbe pas en elle.

C'est là précisément ce qui n'est arrivé qu'une fois. L'hellénisme, c'est-à-dire ce rapport curieux et spécial entre les vainqueurs et les vaincus, donne lieu aux phénomènes les plus singuliers. Les suivre dans le détail est chose d'autant plus difficile que, vu la pénurie d'informations, on n'a même pas, pour s'aider, l'exemple instructif de situations analogues. Nous serons bien des fois obligé de tracer des cercles hypothétiques,

heureux si, ici ou là, un renseignement isolé tombe en dedans de cette ligne et la confirme.

La domination des Perses, qui a pesé durant deux siècles sur l'Orient, avait avant tout ce caractère spécial, que l'unité de l'empire était purement mécanique ; on n'exigeait que la soumission ; à part cela, les nationalités subsistaient. La domination des Perses était juste assez superficielle pour que leurs sujets ne se soient jamais consolés de la perte de leur indépendance ; de là des révoltes continuelles en maint endroit, des révoltes qu'on châtiait, il est vrai, par des déportations, par l'extermination des peuples. Jamais il n'a existé de puissance plus incapable de dominer que cette souveraineté militaire et patriarcale des Perses. C'est le droit de la force seul, dans toute sa brutalité, qui l'a fondée ; c'est uniquement la sobre énergie de la horde victorieuse et son dévouement sans réserve à son chef, au Grand-Roi, qui la maintient. Bientôt cette royauté dégénéra ; ce peuple des Perses s'amollit dans la jouissance de sa souveraineté sans contrepoids[1] ; les satrapes devinrent comme des rois dans leurs domaines ; ils régnèrent en despotes absolus, sans responsabilité, n'obéissant qu'à leur bon plaisir et ne relevant que de leur fantaisie. De nouvelles et plus violentes révoltes des nations subjuguées furent réprimées avec plus de peine et coûtèrent d'autant plus de sang. C'était une situation désespérée tant qu'il ne viendrait pas de secours du dehors.

C'est alors qu'Alexandre parut. Avec sa petite armée, il n'aurait, même vainqueur, obtenu aucun résultat, s'il y avait eu chez les peuples le moindre dévouement à l'empire des Perses. Mais, pour cette raison précisément, il était impossible que la victoire ne fît que changer le nom du maître ; Alexandre dut prendre vis-à-vis des vieilles nationalités de l'Asie une autre attitude, sortir du système négatif. L'ancienne indépendance nationale ne pouvait plus être rétablie dans le nouvel empire ; c'était un ressort brisé qui ne pouvait plus servir : il fallait trouver une forme qui recueillît en elle ce qu'il y avait de vivant encore et lui assurât un avenir. Nous voyons le roi sacri-

[1]) Plat., *Legg.* III, p. 695 a. 697 d.

fier aux dieux, dans Babylone et Memphis, suivant les rites indiqués par les castes sacrées[1]; nous le voyons s'allier par des mariages avec les princes de la Bactriane, avec la maison royale de Perse; à Suse, ses généraux et un nombre immense de soldats épousent en même temps que lui des femmes asiatiques. D'innombrables Grecs et Macédoniens furent établis en colonies d'un bout à l'autre de l'Asie; la jeunesse asiatique fut exercée au maniement des armes macédoniennes et incorporée dans l'armée. L'Occident et l'Orient devaient se fondre en un seul peuple, et, dans cette union, chaque nation, participant selon sa nature au progrès hellénistique, enrichie par l'activité nouvelle et la sécurité des relations dans tous les sens, par la gestion régularisée et légalisée de son patrimoine, assurée des fruits de son travail et de l'exercice de ses droits, devait trouver là une compensation à la perte de cette indépendance et de cet isolement opiniâtre d'autrefois, choses qui n'étaient plus faites pour le monde transformé[2].

Mais la mort d'Alexandre interrompit l'œuvre commencée. L'empire s'écroula au milieu de luttes colossales; la maison royale fut anéantie par l'assassinat; les satrapes et les généraux cherchèrent à se créer des souverainetés indépendantes; ils succombèrent sous les coups les uns des autres en des guerres pleines de vicissitudes sans fin; la Grèce oscilla d'un parti à un autre; la Macédoine changea de maîtres et les vit se

[1]) La tradition bien connue des Orientaux raconte comme il suit la destruction des livres de la religion du Zend: « Sekander parut et brûla les livres révélés : durant trois cents ans, la religion fut humiliée, etc. » Elle est en contradiction avec toute la conduite et le tour d'esprit d'Alexandre. M. Haug (*Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XIX [1865], p. 304) a extrait de l'*Arda-Virâf-Nâmeh*, un récit qui est, dit-il, « certainement antérieur à la conquête de la Perse par les Arabes ». « La croyance, c'est à dire « tout l'Avesta et le Zend, était écrite en encre d'or sur des peaux de vache « préparées et déposées à Persépolis Babeks; mais le méchant Arhiman poussa « Alexandre, l'homme d'Occident, le Mogarâik (nom inexpliqué), à séjourner en « ce lieu, et il les brûla (les livres de la bibliothèque) ». Ainsi, ce fut seulement un exemplaire particulièrement précieux mais authentique des Livres saints qui fut détruit lors de l'incendie de Persépolis.

[2]) Il ne faut pas attacher plus de valeur qu'elles n'en méritent à des assertions comme celles d'Aristide: ποίους νόμους ἑκάστοις διέθηκεν, etc. *Panégyr. de Rome*, p. 333 éd. Dindorf). Ce sont des phrases à l'usage des esprits superficiels.

succéder rapidement; l'invasion des Gaulois se rua en saccageant tout sur la Macédoine et la Thrace, et s'abattit sur l'Asie-Mineure; le berceau de la puissance qui avait conquis le monde, de la civilisation qui l'avait transformé, était, au point de vue politique, tombé dans l'impuissance : il ne comptait plus.

Mais parmi tous ces désordres, et même favorisé par eux, l'hellénisme gagna en étendue, en solidité, en variété. A la fin de l'âge des Diadoques, nous voyons la fusion des civilisations gréco-macédonienne et orientale apparaître avec ses traits essentiels, se fixer dans de nouveaux centres de vie intellectuelle et politique; la Macédoine se relève, bien qu'en des proportions plus restreintes et en se conformant aux habitudes nouvelles; la Grèce même s'essaie à créer de nouvelles combinaisons politiques. Seulement, la Grèce d'Italie et de Sicile, qui n'a presque ressenti aucune atteinte des mouvements de l'Orient, baisse de plus en plus pour s'abîmer bientôt entièrement, après l'échec des plans inefficaces mais réellement grandioses d'Agathocle.

Entrons enfin plus avant dans le détail. Par quelle entremise s'est opérée cette invasion du génie grec et macédonien en Orient?

On peut signaler sans hésiter comme le procédé le plus important employé par Alexandre et ses successeurs les fondations de colonies: nous les trouvons en nombre surprenant jusque dans l'Extrême-Orient; Alexandre à lui seul fonda, si l'on s'en rapporte à une donnée qui certainement n'est pas exagérée, plus de soixante villes[1]. On n'indique que pour un petit nombre seulement, et en termes très brefs, la manière dont il les peupla; les données relatives aux fondations de ses successeurs sont encore plus rares. Le résultat général qui s'en dégage peut être résumé à peu près comme il suit.

Le trait de caractère particulier aux Barbares est de ne pas vivre groupés en cités[2]; ils n'ont point de villes, mais des lieux d'habitation : quelque extraordinaire étendue qu'attei-

[1]) κατασπείρας τὴν 'Ασίαν Ἑλληνικαῖς πόλεσιν [*vulg.* τέλεσι] ([Plut.], *De Fort. Alex.*). Voy. l'*Appendice* du tome II.

[2]) κατὰ κώμας (Dio Chrys., *Orat.* XLVII, p. 235 ed. R.). — *Mesopotamia tota vicatim dispersa* (Plin., VI, 26).

gnent ces centres, si puissamment fortifiés qu'ils soient et florissants par l'industrie et le commerce, ils n'ont point de système politique ; ce sont ou des cours devenus sédentaires, ou des masses entassées autour de temples sacrés, ou des bourgades énormes, enfin tout ce qu'on voudra sauf des villes comme les comprend le Grec. Le caractère distinctif de la Grèce est au contraire la cité, la πολιτεία[1] ; c'est sous cette forme que s'était accompli le développement, indescriptible en sa richesse, de la vie grecque pendant quatre siècles et plus ; chaque colonie était une nouvelle cité organisée, le germe de nouvelles communautés aussi vivantes. Ce fut cette forme qu'Alexandre adopta avant tout pour l'exécution de ses plans, et c'est chose caractéristique qu'Aristote ait composé un ouvrage intitulé : *Alexandre ou des colonies* [2].

Le dessein d'Alexandre, en fondant ces colonies, n'était ni exclusivement, ni principalement militaire ; on voit s'affirmer chez lui d'une façon tout aussi arrêtée le dessein d'imprimer, en instituant de nouveaux marchés, une direction constante aux relations commerciales qui s'étaient réveillées, de créer, au milieu de races encore dans l'enfance au point de vue politique, des centres d'établissement fixe[3]. Les Diadoques et

[1]) Il y a dans une inscription éphésienne datant de l'époque romaine une expression bien caractéristique : Ἐφεσίων ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων αἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ κατοικοῦσαι πόλεις καὶ τὰ ἔθνη (C. I. Græc., II, nº 2957). De même dans le traité conclu vers 245 entre Smyrne et Magnésie : ἔγραψεν δὲ πρὸς τοὺς βασιλεῖς καὶ τοὺς δυνάστας καὶ τὰς πόλεις καὶ τὰ ἔθνη (C. I. Græc., II, 3137, lig. 11). Cet ἔθνος est désormais le terme employé pour désigner ceux qui ne vivent pas groupés en cités ; il a déjà ce sens dans Télès (ap. Stob., II, p. 72 ed. Lips.), et nous emploierons par conséquent nous-même dans la suite de notre récit le mot *ethnique* comme terme opposé à *hellénistique*.

[2]) Ἀλέξανδρος ἢ ὑπὲρ ἀποικίων α'. Cet écrit porte le nº 17 dans le catalogue de Diogène Laërce et le nº 22 dans celui d'Hésychius.

[3]) C'est ce que fit Alexandre chez les peuplades disséminées dans les montagnes de la Perse (Arrian., *Ind.* 40), ainsi que dans la Mésopotamie : *Macedones eam in urbes congregavere propter ubertatem soli* (Plin., VI, 26). A cette époque, on rencontre aussi le terme ἔθνος employé au sens technique dans le domaine de la race grecque. Polybe l'applique à la Ligue achéenne (par ex. VI, 16, 9) ; il dit ailleurs : τὸ τῶν Βοιωτῶν ἔθνος ἐπὶ πολὺν χρόνον συντετερηκὸς τὴν κοινὴν συμπολιτείαν (XXVII, 2), sans compter une foule de passages analogues. Freeman (*History of the federal government*, p. 13 et ailleurs) va trop loin quand il prend cet emploi spécial du mot pour l'accep-

les Épigones ont poursuivi l'œuvre en se conformant plus ou moins à son esprit; c'est dans les fondations de cités coloniales qu'est la vraie base de l'hellénisation.

Ordinairement les fondations nouvelles viennent s'adjoindre à des localités préexistantes; souvent des villages voisins sont groupés dans la ville nouvelle. En ce qui concerne la délimitation du territoire des villes, les renseignements précis nous font défaut; d'après l'exemple analogue de Magnésie, il semble permis de conjecturer qu'on assigna aux nouveaux citoyens des lots de terre exempts de dîmes[1]. Alexandre installa d'abord comme colons les vétérans de l'armée, aussi bien les Macédoniens que les Grecs, mais la population nouvelle ne se borne nullement à ce personnel : on y fit encore entrer notamment des indigènes; il est certain qu'on accepta aussi des étrangers non-hellènes, de même que sous Alexandre et après lui, les Juifs, par exemple, furent accueillis partout. Sans doute, il se trouve quelques établissements qui se distinguent par l'appellation de Macédoniens, d'Achéens, etc., mais ce qui domine, c'est une population helléno-macédonienne mêlée à des éléments indigènes.

De nombreux exemples nous apprennent que, dans les villes de cette espèce, il s'est formé par la suite un gouvernement autonome, à l'instar de ceux des Hellènes[2]. On entend parler du « Sénat et du Peuple »; ils délibèrent et rendent des décrets en imitant les formes et procédés en usage dans les cités démocratiques de la Grèce. On peut citer comme exemple Antioche sur l'Oronte : le peuple de la ville est divisé en dix-huit tribus (φυλαί)[3]; on se réunit sur l'agora pour délibérer et faire les élections; le roi Antiochos IV y paraît même comme candidat pour y briguer la dignité d'agoranome, de

tion générale, et y trouve le sens de *federal government*. On peut prendre pour règle l'expression d'Aristote à propos de Babylone : ἔχει περιγραφὴν ἔθνους μᾶλλον ἢ πόλεως.

[1]) On lit dans l'inscription de Smyrne : τοὺς δὲ κλήρους τοὺς δύο ὃν τε ὁ Θεὸς καὶ Σωτὴρ Ἀντίοχος ἐπεχώρησεν αὐτοῖς καὶ περὶ οὗ Ἀλέξανδρος γεγράφηκεν εἶναι αὐτοῖς ἀδεκατεύτους (C. I. Græc., II, 3137 lig. 100).

[2]) On peut comparer, entre autres, les institutions données par Lysimaque à Éphèse-Arsinoé (Strab., XIV, p. 640).

[3]) Liban., *Ad Theod.* tom. I, p. 651 ed. R.

démarque[1]; le conseil des Deux-Cents, au moins à une époque postérieure, est cité plusieurs fois[2].

Une question difficile, c'est de savoir quelle était dans ces villes la situation des indigènes par rapport à la cité. Sont-ce des citoyens comme les autres? sont-ce des métèques? ou bien forment-ils, comme à Agrigente du temps des Romains, un *genus* à part, en qualité d'*incolæ* distincts des *cives*[3]? Leur condition paraît n'avoir pas été partout la même. D'après les plans d'Alexandre, on est peut-être en droit de supposer qu'il voulait les voir traités sur le pied d'égalité, naturellement sous cette réserve qu'ils adopteraient la langue et les coutumes de la cité; c'est de cette façon seulement que la fusion pouvait devenir complète. A Apollonie en Pisidie, les citoyens s'appellent encore, jusqu'à une époque avancée, Lyciens et Thraces[4]. Pour les fondations des Séleucides, Séleucie sur le Tigre est un exemple décisif : beaucoup de Macédoniens y habitent, encore plus de Grecs, mais un certain nombre de Syriens y avaient aussi droit de cité[5]; les chefs de la ville sont les trois cents Diganes, un nom d'origine non pas syrienne mais persane[6]. On trouve le contraire à Alexandrie d'Égypte; là, la population se composait, à l'exception des troupes fort nombreuses qui y étaient casernées, des Alexandrins proprement dits, mélange d'émigrés venus des contrées les plus diverses de la Grèce[7], divisés en tribus et en dèmes, et du peuple égyptien indigène; là, comme l'organisation en castes resta en vigueur à titre d'institution civique, l'accès des Égyptiens au droit de cité hellénique put paraître inadmis-

1) Polyb., XXVI, 106.

2) Liban., *Antioch.*, tom. I, p. 315 et ailleurs. Cf. O. Müller, *Ant. Antioch.*, p. 30.

3) Cic., *In Verr.* II, 50 et ailleurs.

4) Voy. l'inscription donnée par Arundell, *Discoveries*, I, p. 243 (C. I. Græc., III, n° 3969) et les monnaies de la ville.

5) καὶ Σύρων οὐκ ὀλίγον τὸ ἐμπολιτευόμενον (Joseph., *Ant. Jud.*, XVIII, 9, 18). — *libera hodie ac sui juris Macedonumque moris* (Plin., VI, 26).

6) Polyb., V, 57, 10. Les mss. donnent δειγᾶνες, et c'est la leçon exacte, d'après de Lagarde (*Abhandlungen*, p. 187), suivant lequel le mot vient de *dih* (village ou canton) et signifie campagnard, noble de campagne, juge de village.

7) καὶ γὰρ εἰ μιγάδες, Ἕλληνες ὅμως ἀνέκαθεν ἦσαν (Polyb., XXXIV, 14).

sible. La preuve qu'il n'y eut pas dès le début, à l'égard des habitants non grecs, une exclusion plus marquée que partout ailleurs, c'est que le droit de cité hellénique fut conféré aux Juifs[1]. Alexandrie offre d'ailleurs d'autres particluarités fort instructives : là il n'y a point de Conseil à côté du peuple; ce n'est pas le peuple qui discute sur les intérêts de la ville; le chef du gouvernement est l'*exégète*, qui est évidemment, ainsi que le grand juge, un fonctionnaire royal[2]. Toutefois il est très douteux que ce fût là la constitution donnée dès le principe à la cité.

Il était naturel que la langue hellénistique fût dans ces villes la langue officielle et celle des affaires; qu'on ajoute à cela l'effet de mesures administratives, comme nous en connaissons pour l'Égypte[3], et l'on comprend que peu à peu l'idiome indigène ait été expulsé des villes, et, dans les régions pourvues de colonies nombreuses tout au moins, ait été refoulé dans le pays plat[4]. Dans les pays jusqu'au Tigre, on peut constater, avec des nuances diverses, cette répartition des idiomes. Plus loin dans l'Est, il n'y a en général que certaines bandes de terre richement pourvues d'établissements de ce genre : par

1) Joseph., *Contra Apion.*, II, 3.

2) Strab., XVII, p. 797. Spartian., *Vit. Sever.*, 17 (p. 104 ed. Casaub.). On trouve mentionnés, dans des inscriptions qui datent toutes du temps de l'empire, l'ἐξηγητής (C. I. Græc., III, nº 4688), celui qui porte la pourpre et s'occupe des approvisionnements de la ville (Polyb., XV, 26), ainsi que l'ἀρχιδικαστής. Strabon dit expressément: ἦσαν μὲν οὖν καὶ ἐπὶ τῶν βασιλέων αὐταὶ αἱ ἀρχαί. Les textes des auteurs se trouvent rassemblés dans E. Kuhn, *Beiträge zur Verfassung des röm. Reichs*, p. 181, et dans son grand ouvrage (*Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reichs*). En ce qui concerne le νυκτερινὸς στρατηγὸς de Strabon, il y a un rapprochement instructif à faire avec le C. I. Græc., II, nº 2930.

3) On trouve le πρόσταγμα περὶ τοῦ τὰ μὴ ἀναγεγραμμένα Αἰγύπτια συναλλάγματα ἄκυρα εἶναι dans les *Papyr. Taur.*, I, p. 4 [I, 14].

4) Saint Jérôme (*Prol. ad Ep. ad Galat.*) dit : *Galatas excepto sermone Græco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam habere.* Sur la langue syriaque parlée dans les villages, voy. Io. Chrysost., *Hom.* 19, 1 tom. II, p. 189 a. *De sanct. mort.*, tom. I, p. 651 a. Il est bon de faire observer ici que l'ancienne écriture (cunéiforme) s'est conservée longtemps encore à Babylone. Parmi les tablettes d'argile du British Museum, il se trouve des contrats du temps d'Antiochos IV Épiphane et de Séleucos IV Philopator (Fr. Lenormant dans la *Revue numismat.*, 1868, p. 420), et G. Smith (*Assyrian discoveries*, 1875, II, p. 388) mentionne une autre tablette portant la date de 105 avant J.-C. en style des Séleucides et Arsacides.

exemple, la Médie et la route qui se dirige à travers les Portes Caspiennes vers l'est, certaines régions de la Sogdiane, le sud de la Bactriane, le pays de Caboul, et, en général, tout le pourtour des pentes du Paropamisos, enfin, le bassin de l'Indus. Malheureusement, ces contrées se dérobent de bonne heure à une observation précise. Toutes ces villes nouvelles, bien que même celles de l'empire des Séleucides accusent nettement leur origine militaire et que les citoyens y soient armés, durent prendre, dans la partie grecque de leur population, un caractère surtout industriel et mercantile. Quand on voit, dans des pays comme la Mésopotamie et la Syrie, une plantureuse poussée de cités remplacer les groupes instables et parfois nomades à la façon des Bédouins qui y végétaient jusque-là; quand on voit, au sein des agglomérations compactes, se développer parallèlement la multiplicité des besoins et la possibilité de les satisfaire; quand on voit la rapidité plus grande des échanges, et en même temps la masse, incroyablement augmentée depuis Alexandre, de l'argent en circulation, d'un numéraire ramené dans toute l'étendue de cet immense empire à un système monétaire unique, accroître le bien-être en général, et ajouter par là à l'agrément, à la valeur de l'existence, en changer toute l'orientation; on comprend combien a été profond le changement provoqué par les fondations hellénistiques, et comment leur influence a transformé l'atmosphère de la vie orientale.

Dans les villes se produisit alors spontanément cette fusion des divinités, des fêtes, des cérémonies helléniques et indigènes, qui devait peu à peu enlever aux unes et aux autres leur caractère spécifique. Nous rencontrons partout un genre particulier de mythes destinés à relier le présent au vieil ensemble des mythes helléniques. Tantôt c'est Io, qui, dans ses courses vagabondes, est arrivée à Antioche ou à Gaza[1]; tantôt c'est Oreste dont le délire apaisé a donné à la chaîne de l'Amanos son nom[2] et qui a apporté à Laodicée la pierre d'Artémis[3]. D'autre part, les Évergètes de l'Ariane doivent être ainsi nommés parce que les

1) Malalas, p. 29 ed. Dindorf. Steph. Byz., s. v. Ἰόνιον.
2) Steph. Byz., s. v. Ἄμανον.
3) Lamprid., *Vit. Heliogab.*, p. 155 ed. Casaub.

Argonautes ont trouvé près d'eux un abri paisible durant l'hiver[1], ou c'est Triptolème qui a donné aux Gordyéens du Tigre le nom de son fils Gordys, ou Arbélos l'Athmonéen, issu de la tribu Cécropide à Athènes, qui doit être le fondateur d'Arbèles[2]. Puis c'est le peuple arabe des Dèbes (près de Médine) qui, hostile à tous les étrangers, fait une exception pour les Péloponnésiens seulement, parce que de vieilles légendes de la tribu attestent l'alliance qu'elle a contractée jadis avec Héraclès[3]. Partout on cherche, au delà des origines historiques que l'on connaît, à découvrir des relations immémoriales; on refuse de voir dans le présent le résultat de l'histoire réelle; on cherche une autre sanction pour ce qui existe. L'hellénisme même se localise; dans la langue, la religion, les mœurs, il commence à se différencier d'après les conditions et les proportions du mélange[4]. L'État lui-même ne peut se dérober plus longtemps à ces influences; plus on va, plus la question ethnologique prend d'importance dans le domaine de l'hellénisme. L'affranchissement même à l'égard des influences locales et nationales, cette liberté d'esprit, ce cosmopolitisme intellectuel qui était la plus haute conquête de la Grèce, semble maintenant se donner pour tâche de faire revivre, en lui infusant une énergie nouvelle, le vieux fonds national, le génie païen. Nous verrons comment cette remarquable réaction, prenant les formes les plus variées, détermine le développement des derniers siècles, ou, pour mieux dire, est l'histoire intérieure de l'hellénisme même.

Ne nous y trompons pas; la manière dont Alexandre cherchait à fonder ses conquêtes, l'unité de son empire, rendait cette suite inévitable. Déjà la dissolution de la monarchie, qui commença avec sa mort, était déterminée, en fin de compte,

1) Steph. Byz., s. vv. Εὐεργέται et Ἄρβηλα.

2) Strab., XVI, pp. 748. 750.

3) Agatharchides ap. Diodor., III, 45 [*Geogr. minor.* c. 95, p. 184 ed. C. Müller].

4) A ce point de vue, il serait extrêmement intéressant de grouper ce que dit Étienne de Byzance sur le rôle du τύπος dans la formation des noms gentilices. Cf. particulièrement les articles Τάξιλα, Δέλτα, Κάσπειρος, Αἰγίμορος, Ἄδανα, Ἀδασηνοί.

précisément par l'impossibilité d'arriver, avec un mélange d'éléments si divers, à une élaboration régulière et homogène du nouvel état de choses; la discorde de ses généraux et leurs luttes pour la possession de l'empire entier ne furent que l'occasion extrinsèque de ce développement divergent qui se manifesta ensuite — et ce fut là sa première forme — dans l'antagonisme de l'empire des Séleucides et du royaume des Lagides. Ce n'est pas que l'une ou l'autre de ces monarchies ait pris un caractère national; au contraire, elles s'amoindrissent toutes les deux en étendue et en force intérieure à mesure que l'élément national gagne du terrain; mais, pour ce qui est de l'organisation intérieure et de l'attitude de la royauté à l'égard des populations, elles offrent un contraste qui domine et règle la politique du monde hellénistique tout entier.

Considérons d'abord la souveraineté des Lagides. Elle avait ce grand avantage que le fondement de sa puissance était un pays nettement délimité et très favorablement situé pour le commerce international, aussi bien qu'au point de vue politique et militaire; l'Égypte seule, dans les luttes effrénées des Diadoques, n'avait pour ainsi dire jamais été atteinte par la guerre; depuis la mort d'Alexandre, Ptolémée avait possédé le pays sans interruption, et l'avait gouverné avec cette extrême sagesse et cette large compétence qui le distingue; il transmit à son fils un royaume parfaitement consolidé, bien ordonné, et florissant au dernier point.

Alexandre et Ptolémée avaient, en somme, laissé l'Égypte en l'état où ils l'avaient trouvée : l'ordre hiérarchique, les castes subsistaient toujours; les anciens dieux étaient restés; leur culte demeurait intact; de même pour la vieille division du pays en nomes, qu'on disait avoir été instituée jadis par Sésostris et qui était étroitement liée à la division agraire de ce pays peuplé. Mais en quoi consistait au juste cet ancien état lui-même? Déjà depuis le temps de la dynastie de Saïs, et plus encore sous la domination des Perses, à l'occasion des révoltes répétées et sans cesse étouffées des Égyptiens, l'ancienne hiérarchie avait dû commencer à s'entamer sur bien des points; le contact continuel et actif avec des étrangers qui habitaient soit dans des villes à eux, soit disséminés dans toute l'étendue du

pays au milieu des Égyptiens[1], provoqua nécessairement une dislocation progressive des anciennes institutions : il ne reste plus trace des castes guerrières lors de la conquête macédonienne. Il est hors de doute que le pays avait besoin d'une organisation absolument nouvelle et poussée à fond.

Déjà Alexandre avait reconnu la nécessité de procéder en Égypte avec une circonspection particulière; plus l'ancienne hiérarchie théocratique s'était montrée tenace et continuait à faire loi d'une manière absolue pour tous les rapports religieux et sociaux, plus il fallait donner à l'administration royale un caractère arrêté et énergique. Les nombreux témoignages du temps des Lagides donnent un aperçu assez complet de la nouvelle organisation qui fut introduite alors[2].

Le type de cette organisation est la monarchie militaire, et, dans cette monarchie, la division systématique des fonctions officielles, avec des degrés qui descendent jusqu'aux sphères les plus infimes. En principe, l'administration, la justice, les finances, sont absolument séparées, et c'est seulement au sommet que toutes ces branches se rejoignent dans le pouvoir royal qui les concentre, et qui naturellement possède seul la compétence législative.

Il est dans la nature des choses que les fonctions militaires aient un rôle prépondérant. Les garnisons et colonies militaires réparties sur toute la surface du pays servent principalement au maintien de l'ordre intérieur, et leurs chefs sont

1) On sait que, depuis Psammétique, il y avait un grand nombre de mercenaires grecs installés à demeure en Égypte: Apriès avait avec lui 30,000 hommes (Herod., II, 168); douze villes grecques se bâtissent des temples à Naucratis (Herod., II, 168-172). Des mercenaires grecs prirent souvent part aux soulèvements réitérés contre les Perses. Il pouvait bien y avoir encore dans le pays de nombreux descendants de ces aventuriers: le premier gouverneur Ἀραβίας τῆς πρὸς Ἡρώων πόλει que nomma Alexandre, Cléomène, était de Naucratis (Arrian., III, 5, 4).

2) Je ne puis pas entrer ici dans le détail. Après le premier essai de coordination que j'ai fait en 1831 dans ma dissertation *De Lagidarum regno* et le travail consciencieux de Varges (*De statu Aegypti provinciae Romanae*, 1842), on a rassemblé des détails plus précis dans le tome III du *Corp. Inscr. Græc.* (*Inscr. Aegypt. Introductio*) et des documents nouveaux dans les *Notices et Extraits*, XV, p. 287 sqq. ainsi que dans le *Corp. Inscr. Latin.* III, 1, p. 5 sqq.

par conséquent les fonctionnaires chargés de la police. Au sommet de cette puissance militaire exécutive est l'*épistratège*, le général en chef; il y en avait un vraisemblablement pour la Thébaïde, un pour l'Heptanomide, un pour la Basse-Égypte, etc.[1]. L'épistratège a le commandement suprême des forces militaires des nomes compris dans son épistratégie; le chef de sa chancellerie est l'épistolographe. Immédiatement au-dessous de lui sont les stratèges de chacun des nomes, avec une compétence administrative analogue, chaque stratège ayant à la tête de sa chancellerie le greffier des troupes, sous son commandement les hipparques, les hégémons, les phrourarques de son nome. Plus tard tout au moins, ces officiers, y compris l'épistratège, sont fréquemment chargés d'autres fonctions, notamment dans l'administration civile.

L'administration civile est, ce semble, concentrée aux mains d'une seule personne pour l'épistratégie tout entière, de la même personne qui a le commandement militaire supérieur; au-dessous, les fonctions se divisent. Dans chaque nome, nous trouvons le stratège pour les affaires de police[2], le nomarque[3] pour l'administration, l'épistate qui préside à la justice, le greffier royal à la tête des services compliqués de la chancellerie et du cadastre, l'agoranome enfin pour toutes les affaires concernant les transactions passées sur les marchés publics, surtout entre les nombreux étrangers (Grecs) qui se trouvent dans le pays sans appartenir ni à l'armée, ni à une cité grecque, ni aux castes égyptiennes; les Juifs seuls ont dans leur ethnarque un magistrat spécial[4]. A l'intérieur des nomes, la

[1]) ἐπιστρατηγὸς τῆς Θηβαΐδος (C. I. Græc., III, nº 4932) et autres emplois (*ibid.* nº 4897. 4905 etc.), ἐπιστρατηγὸς καὶ στρατηγὸς τῆς Ἰνδικῆς θαλάσσης (*ibid.*, nº 4897 b 4905). A l'époque romaine. *epistrategia septem nomorum et Arsinoitae* (Orelli, 516). C'est peut-être d'un épistratège de la Basse-Égypte qu'il s'agit au C. I. Græc., III, nº 4071.

[2]) Comme on n'a pas encore rencontré jusqu'ici, que je sache, la formule ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν, ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν, pour les stratèges et épistratèges, ces fonctionnaires ont dû toujours être ou n'ont jamais été des militaires en service actif.

[3]) Comme, dans les papyrus de Turin, un fonctionnaire est appelé στρατηγὸς καὶ νομάρχης, ces deux fonctions, en tant que service public, ont dû être séparées.

[4]) Joseph., *Ant. Jud.*, XIV, 7. 2. L'ἀλαβάρχης, comme le montrent les

division des fonctions se reproduit pour chaque bourg (κώμη) et chaque district (τόπος)[1]. Nous trouvons l'épistate de la κώμη (peut-être le juge de l'endroit), le doyen de la κώμη, le greffier de la κώμη (κωμογραμματεύς). Des districts nous connaissons au moins l'épimélète et le greffier (τοπογραμματεύς).

La juridiction est, pour l'essentiel, fondée sur les vieilles lois du pays; celles-ci peuvent d'autant mieux rester en vigueur que les étrangers sont les uns soldats, et par conséquent soumis à la justice militaire du stratège et de l'épistratège, les autres domiciliés dans des cités à part, les autres considérés précisément comme des étrangers. C'est absolument le droit égyptien[2], dans la mesure où celui-ci n'est pas modifié par des constitutions (προστάγματα) royales, qu'appliquent les juges populaires (λαοκριταί); naturellement, les procès civils seuls sont du ressort de leur forum; les Égyptiens ont pourtant la liberté de porter leurs affaires devant les tribunaux grecs. L'épistate du nome, de la κώμη, a déjà été mentionné plus haut; dans un procès dont nous avons encore les pièces, c'est l'épistate du nome qui juge avec ses assesseurs, tous non-Égyptiens ; les deux parties ont chacune un procureur, et c'est après leurs explications que le jugement est rendu, avec énoncé des motifs. Il y avait encore une institution particulière, celle des *chrématistes*, fondée, dit-on, par Ptolémée II[3] pour

textes cités par MARQUARDT (*Staatsverwaltung*, I², p. 446), appartient trop évidemment au service des douanes pour que l'on puisse voir en lui simplement un fonctionnaire préposé à la colonie juive. Si, dans l'édition précédente et dans ma dissertation *De Lagidarum regno*, j'ai parlé d'ethnarques des κῶμαι, je me suis appuyé sur l'édit de Gn. Vergilius Capito, tel qu'on l'avait publié à l'époque: βούλομαι οὖν τοὺς ἐθνάρχας ἔν τε τῇ μητροπόλει τοῦ νομοῦ καὶ καθ' ἑκάστην κώμην αὐτὸ προθῆναι. Le passage a été rectifié depuis: βούλομαι οὖν σε ἐν τάχει ἔν τε τῇ etc. (C. I. GRÆC., III, n° 4956).

[1]) VARGES a pris les κῶμαι pour des subdivisions des τόποι, suivant, cette fois encore, l'opinion de LETRONNE. Les τόποι sont ou bien des subdivisions des κῶμαι, ou bien le pays plat, par opposition aux κῶμαι, qui sont les lieux habités. C'est cette dernière solution qu'adopte AD. SCHMIDT (*Forschungen*, I, 329).

[2]) οἱ τῆς χώρας νόμοι (*Papyr. Taurin.* I, p. 7 lig. 5. 9), par opposition à οἱ πολιτικοὶ νόμοι. Il a été fait mention dans l'*Histoire des Diadoques* (p. 413, 1.602, 3.) de la part prise par Démétrios de Phalère à l'œuvre législative de Ptolémée Ier.

[3]) ARISTEAS, p. 39. La requête adressée par un plaideur au roi Évergète II,

éviter les lenteurs d'une convocation des parties à la métropole (du nome, à ce qu'il semble); c'est une cour de justice ambulante, qui voyage et juge dans les nomes de son ressort; les affaires criminelles principalement ont dû être de sa compétence.

Les finances sont une branche absolument séparée du reste de l'administration; il y a comme chef de ce service dans chacun des nomes un officier de haut rang[1]. C'est lui qui perçoit les différents revenus, le produit des domaines, des confiscations, du péage du Nil[2], le montant des redevances et des versements faits par les fermiers des impôts; toute l'administration de la « Table » royale, comme on appelle la recette générale, est sous sa direction. Il est subordonné au collège des Trésoriers, à Alexandrie; les paiements sont dans les attributions du διοικητής à Alexandrie, et des ὑποδιοικηταί dans les nomes.

Naturellement, Alexandrie est le centre du gouvernement; un Synédrion ou Conseil d'État se réunit sur l'ordre du roi et le plus souvent sous sa présidence; c'est de là que les épistratèges, stratèges, etc., reçoivent leurs ordres par l'intermédiaire des épistolographes royaux. La volonté du roi n'est aucunement liée par des règles constitutionnelles; elle est le sommet de cette monarchie militaire. C'est seulement dans l'armée permanente, chez les « Macédoniens », que le pouvoir royal rencontre une sorte de limite. Pris en masse, ils sont dans cet empire, que l'on considère toujours comme une royauté militaire, ce qu'était dans l'ancienne Macédoine l'armée assemblée vis-à-vis des rois; ils ont le droit et le devoir de servir dans l'armée; l'héritier de la couronne n'est reconnu

pour demander que sa plainte par écrit soit envoyée à τοὺς ἀπὸ τοῦ Πανοπολίτου μέχρι Συήνης χρηματιστάς, me paraît encore aujourd'hui (malgré les objections de Franz dans le C. I. Græc., III, p. 295) signifier que, sur les 15 nomes de la Thébaïde, 4 ont été rattachés, en ce qui concerne la compétence des *chrématistes*, à l'Heptanomos, afin d'égaliser l'étendue des districts soumis à leur juridiction.

[1]) ὁ ἐπὶ τῶν προσόδων.

[2]) C'est à lui que revient la σύλληψις τῶν εἰς τὴν ναυτείαν mentionnée dans l'inscription de Rosette (C. I. Græc., III, n° 4697), d'après l'interprétation de Wachsmuth (*Rhein. Mus.*, 1875, p. 448), fondée elle-même sur un décret honorifique des prêtres de Mendès (dans l'*Aegypt. Zeitschr.*, 1875, p. 34).

pour légitime que par leur intronisation[1]; ils ont leurs assemblées et leurs délibérations; ils maintiennent leur droit d'ἰσηγορία qu'Alexandre leur a concédé lui-même. Ils s'appellent et sont pour la plupart Macédoniens; s'il se trouve dans cette armée des Grecs, des Thraces, des Galates, des Crétois, etc., ils forment des corps à part et ont vraisemblablement un droit moindre que celui des Macédoniens[2]. Aux fêtes qui inaugurèrent le règne de Ptolémée II, le grand cortège qui défila dans Alexandrie se composait de 57,600 hommes de pied et de 23,000 cavaliers[3] : dans l'armée qui, en l'an 200, devait faire la campagne de Syrie, sur 70,000 fantassins et 5,000 cavaliers, il y avait 30,000 fantassins et 700 cavaliers « macédoniens ».

C'est une combinaison des mœurs de cour macédoniennes et perses qui a donné naissance à la curieuse hiérarchie de tous les fonctionnaires royaux ; on ne trouve guère d'emploi quelque peu important, dans le civil ou le militaire, qui soit mentionné officiellement sans la désignation du rang occupé par le titulaire dans cette hiérarchie. La classe la plus élevée est celle des « parents » du roi; les épistratèges, les épistolographes appartiennent à cette classe : viennent ensuite les archisomatophylaques, les premiers amis, les amis, les diadoques de la cour, etc[4]. Les Égyptiens, sous les premiers rois,

[1]) Sur cet ἐνθρονισμός, voy. Polyb., XV, 32, Plut., *Anton.* 54. L'hérédité du service militaire ressort principalement des *Papyr. Mus. Brit.*, n° 1.

[2]) Cette distinction ne se trouve pas, il est vrai, dans le dénombrement de l'armée égyptienne qui marche contre Antiochos III (Polyb., V, 65), mais elle apparaît à propos de la révolte de 201 (Polyb., V, 64), dont le meneur, Agathocle, invite à proclamer l'enfant royal d'abord les « Macédoniens », puis τὰ λοιπὰ συστήματα κατὰ τοὺς λοιποὺς ἐκκλησιασμούς, auxquels se joignent les soldats ἐκ τῶν ἄνω στρατοπέδων venus à Alexandrie. Sur l'organisation de l'armée, sur les κάτοικοι et les ἐπίγονοι, j'ai réuni ailleurs (*De Lagidarum regno*, p. 26) quelques indications; en général, cette armée ressemble à celle d'Alexandre, même en ce qui concerne l'institut des βασίλειοι παῖδες (voy. Suidas, s. v.), dont le nom paraît figurer au C. I. Græc., (III, 4682) sous la forme de: οἱ τοῦ λζ ἔτους μέλλακες. Cette expression a été parfaitement élucidée par Letronne, d'après une glose d'Hésychius: μέλακες, νεώτεροι· μίλαξ, ὁ ἐν ἡλικίᾳ, ἔνιοι δὲ μέλλαξ. C'est la forme macédonienne pour μεῖραξ, μειράκιον.

[3]) Athen., V, p. 203. Polyb., V, 65.

[4]) Sur les grades de συγγενής, τῶν ἀρχισωματοφυλάκων, τῶν πρώτων φίλων, τῶν περὶ αὐλὴν διαδόχων, le C. I. Græc. (III, p. 290) donne toute une collection d'exemples.

ont-ils été honorés de ces titres, cela est douteux. Pour se faire une idée complète de la cour égyptienne, il faut se figurer encore une série considérable d'officiers de cour, de grands échansons, de grands-veneurs, de chefs des cuisines, de capitaines des chaloupes, etc., sans compter une étiquette spéciale, un costume de cour caractéristique, et le reste[1].

Sans doute, le premier effet de ce système, c'est d'introduire une distinction des plus tranchées entre l'élément gréco-macédonien, représenté par la cour et l'armée, et l'élément indigène. Mais déjà, dans l'organisation que l'on vient d'exposer, il y a certains traits qui annoncent l'intention d'opérer partout ailleurs une conciliation graduelle; on sent un effort marqué pour effacer de plus en plus la ligne de démarcation et gagner les Égyptiens aux intérêts de la race grecque. Le nombre des nouvelles villes grecques en Égypte est peu considérable[2]; on préfère évidemment laisser les Grecs vivre librement et sans former de groupes compactes au milieu des

[1]) C. I. Græc., III, p. 289.

[2]) On n'est sûr que d'Alexandrie et de Ptolémaïs (ἡ Ἑρμείου) dans la Haute-Égypte. Strabon (XVII, p. 813) dit de Ptolémaïs: ἔχουσα καὶ σύστημα πολιτικὸν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ τρόπῳ. Ces deux villes sont en dehors des nomes; ce sont par conséquent des villes impériales, dotées d'une autonomie communale. Pour Ptolémaïs, on mentionne une βουλή et un archonte, Aurelius Soter (dans le C. I. Græc., III, n° 4989. 1996. 5032): la ville a été fondée par Ptolémée Ier (C. I. Græc., III, n° 4925: au second distique de cette inscription, il faut lire, d'après l'estampage de Lepsius: ἣν ἐπόλισσεν [et non pas ἐποίησεν] Σώτηρ Ἑλλήνων Νειλογενὴς τέμενος). C'est pour cette raison qu'il y avait à Ptolémaïs des prêtres des Sotères (d'après l'inscription de Nechoutès). Outre ces deux villes, il y a encore Naucratis, qui était grécisée de longue date. On ne saurait dire si elle avait aussi un σύστημα πολιτικόν, car, bien qu'Hermias (ap. Athen., IV, p. 149e) mentionne les τιμοῦχοι de Naucratis, — une aristocratie comme on en rencontre à la tête de la cité à Téos, Massilia et autres lieux, — un papyrus de Paris (*Notices et Extraits*, XVIII, 2, p. 347, lig. 17 et 27, peut-être un état de la caisse royale) montre qu'il y avait également de ces τιμοῦχοι dans deux autres localités de l'Égypte. Il semble bien que Lycopolis a eu aussi une constitution à la grecque (C. I. Græc., III, n° 4707), ainsi que Hermoupolis-la-Grande en Heptanomide, d'après un décret en l'honneur du rhéteur Ælius Aristide, décret que votent ἡ πόλις τῶν Ἀλεξανδρέων καὶ Ἑρμούπολις ἡ μεγάλη καὶ ἡ βουλὴ ἡ Ἀντινοέων νέων Ἑλλήνων καὶ οἱ ἐν τῷ Δέλτα τῆς Αἰγύπτου καὶ οἱ τὸν Θηβαικὸν νόμον οἰκοῦντες Ἕλληνες (C. I. Græc., III, n° 4679). Comme Ptolémaïs (ἡ Ἑρμείου) ne figure pas parmi les votants et qu'elle subsistait certainement encore, les Hellènes de Ptolémaïs doivent être compris parmi les τὸν Θηβαικὸν νόμον οἰκοῦντες.

Égyptiens. Naturellement, le grec devient la langue de tous les débats devant les autorités non égyptiennes, mais on se contente de contrats, etc., écrits en égyptien, pourvu qu'ils soient présentés aux autorités, en vue de la taxe à percevoir, et contresignés en grec[1]. Bientôt nous trouvons des Grecs qui apprennent l'égyptien[2], des Égyptiens qui joignent à leur nom indigène un nom grec, qui sont admis dans l'armée permanente[3], qui s'élèvent aux plus hauts postes de l'administration.

A cet égard, l'attitude prise à l'égard du clergé et de la religion nationale devait avoir une importance particulière. Les prêtres du pays avaient déjà, sous la dynastie de Saïs, perdu beaucoup de leur influence sur le gouvernement[4], et quand, sous la domination des Perses, l'Égypte dut payer un tribut de 700 talents, une fois autant que la Syrie tout entière y compris la Phénicie et la Palestine[5], ce furent sans aucun doute les grands personnages du clergé, maîtres du tiers de la propriété foncière, qui furent principalement imposés ; dans les révoltes répétées, ils furent punis sans doute aussi par la diminution des biens de leurs temples[6] ; le ressentiment contre les Perses vaincus en fut d'autant plus vif. Les Ptolémées eurent là un moyen sûr de gagner, à l'aide du clergé égyptien, l'esprit du peuple, et de compléter la domination militaire par la domination théocratique. Ils n'allèrent pas jusqu'à rendre aux prêtres la plénitude de leur influence politique d'autrefois ; ils n'abolirent pas ces prestations et tributs ; les prêtres ont à fournir au Trésor des sommes d'argent ainsi que des grains, du

[1]) Voy. mon article intitulé *Die griechischen Beischriften von fünf ägyptischen Papyren* dans le *Rheinisches Museum*, III, 4, p. 500 sqq.

[2]) *Papyr. Mus. Brit.*, XIX.

[3]) *Papyr. Taurin.*, III. Hermias aussi, le demandeur dans le *Papyr. Taurin.*, I, doit être considéré comme un Égyptien, à cause de ses προγονικαὶ κτήσεις, d'autant plus qu'il ne se donne pas le titre de Μακεδών.

[4]) Herod., II, 175. 177.

[5]) Herod., III, 91.

[6]) C'est ainsi que fut confisquée la « dune de la mer ultérieure » (du nome de Phthenotes) qui appartenait aux temples voisins de Horos et de Bouto, comme on le voit par le décret en action de grâces rédigé en 311 par ces corporations sacerdotales à l'honneur du « gouverneur Ptolémée (dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, IX, 1871, p. 1 sqq. avec l'interprétation de Brugsch).

vin, des toiles[1]; les familles sacerdotales sont même tenues de se rendre tous les ans à Alexandrie pour y apporter leurs prestations en nature[2]. Mais, d'autre part, les rois ont pour les temples et les corporations sacerdotales des attentions de toute sorte; ils leur rendent, à l'occasion, des biens sécularisés; il les dispensent de redevances arriérées, leur assignent de nouveaux revenus; c'est seulement grâce à leurs allocations que le culte divin, très dispendieux parfois, peut être entretenu[3]. Aussitôt qu'il a pris possession de la satrapie, Ptolémée avance 50 talents d'argent pour l'ensevelissement du bœuf Apis[4]. Au nom du roi Philippe, du roi Alexandre, il fit restaurer les temples en partie saccagés par les Perses à Karnak, à Louqsor, et autres lieux : des inscriptions hiéroglyphiques en témoignent[5]. Ses successeurs suivent son exemple : Ptolémée III notamment bâtit ce temple magnifique d'Esneh où figure le récit hiéroglyphique de ses grandes victoires. Comme l'art des Égyptiens, leur science fut honorée aussi et encouragée. C'est sur l'invitation de Ptolémée II que Manéthon l'archiprêtre écrivit d'après les anciens monuments l'histoire de l'Égypte. C'est au même roi que Mélampus l'hiérogrammate dédia plusieurs écrits, qui avaient été composés d'après les archives sacrées des temples[6]. Déjà, sous Ptolémée Ier, beaucoup de Grecs avaient fait le voyage de Thèbes et s'y étaient livrés à des recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Égypte[7].

1) *Inscr. Ros.* I, 17, 30 [C. I. Græc., III, n° 4697]. Autres détails dans l'inscription sacerdotale de Canope et dans celle de Mendès.

2) ὁ κατ' ἐνιαυτὸν εἰς Ἀλεξάνδρειαν κατάπλους (*Inscr. Ros.* I, 17).

3) Ptolémée II décide que le nome de Mendès ne doit pas payer plus de 70,000 « pièces de monnaie » par an (*Inscr. Mend.* lig. 18), c'est-à-dire évidemment 70,000 pièces de cuivre ou 11 mines 1/2 d'argent.

4) Diodor., I, 84. Diodore appelle le prêtre chargé de cette mission τὸν τὴν ἐπιμέλειαν ἔχοντα τοῦ Ἄπιδος. C'est évidemment l'ἀρχιενταφιάπτης, qui est mentionné à plusieurs reprises dans les tombeaux du Sérapéon de Memphis (Cf. Brugsch, dans les *Monatsber. der. Berl. Akad.*, 1853, p. 722 sqq.).

5) Rosellini, I, 2, p. 290; 4, p. 259 etc.

6) Voy. Fabricius, *Bibl. Græc.*, I, p. 116. Strabon (XVII, p. 806) fait ressortir l'importance des traditions égyptiennes pour les études astronomiques des Grecs : ἕως οἱ νεώτεροι ἀστρολόγοι παρέλαβον παρὰ τῶν μεθερμηνευσάντων εἰς τὸ Ἑλληνικὸν τὰ τῶν ἱερέων ὑπομνήματα.

7) Diodor., I, 46. Diodore cite Hécatée d'Abdère, à qui il a emprunté la description du palais d'Osymandyas et la plupart des détails contenus dans son premier livre.

Le couronnement de cette œuvre de concorde fut le transfert du Zeus Hadès de Sinope à Alexandrie. Ptolémée Soter, à ce qu'on raconte, vit en songe le dieu, qui lui ordonna de faire venir du Pont son image; les prêtres égyptiens ne surent pas expliquer le songe, mais l'Eumolpide Timothée d'Éleusis, qui avait été appelé en qualité d'exégète à Alexandrie pour y instituer les mystères d'Éleusis, déclara que le dieu était adoré à Sinope ayant à ses côtés la statue de Perséphone. On envoya alors des députés à Delphes, et le dieu ordonna d'apporter à Alexandrie la statue de son père, et de laisser celle de sa sœur. Après une traversée merveilleuse, le dieu arriva en Égypte; Timothée l'exégète et Manéthon l'archiprêtre reconnurent que le dieu était Sarapis, l'Osiris du royaume des morts[1]; le nouveau temple fut élevé avec une grande magnificence à la place même où, depuis les temps anciens, Sérapis et Isis étaient adorés. Le dieu grec et la déesse égyptienne furent désormais adorés ensemble. Rappelons-nous les derniers jours d'Alexandre; inquiets de sa maladie, plus d'un de ses stratèges et amis s'étaient rendus au temple de Sarapis, pour y recueillir les avis du dieu sur les remèdes à donner au malade. Le Sarapis de Babylone n'était-il pas peut-être ce dieu Irkalla chez lequel descend la déesse Istar, « le maître dans la maison des trépassés, la maison qui n'a point d'issue, dont aucune route ne fait revenir » ? Ou bien était-il identique au « maître » sur la côte de Syrie, Adonis ? N'est-ce pas de là peut-être que vient l'autre tradition, d'après laquelle Sarapis serait venu de Séleucie en Syrie à Alexandrie[2] ? Les Milésiens, qui s'étaient jadis établis à Sinope, peuvent bien avoir trouvé déjà en ce lieu ce « Baal » ; ils peuvent avoir reconnu en lui les traits d'un Asclépios ou

[1]) Le principal texte est celui de Tacite (*Hist.*, IV, 84), qui ne cite que Timothée, et celui de Plutarque (*De Isid. et Osir.*, 28, *De soll. anim.*, 36), qui parle aussi de Manéthon. Cf. Clem. Alex., *Protrept.*, § 48. Dionys. Perieg., 254, etc. Guigniaut, *Le dieu Sérapis et son origine*, dans le Tacite de Burnouf, Paris, 1828. [E. Plew, *De Sarapide*, Regiomont. 1868. *Ueber den Ursprung des Sarapis* (Jahrbb. f. Philol., 1874, p. 93-96). G. Lumbroso, *Del culto di Serapide* (Ricerche Alessandrine, I, Torino, 1871). J. Krall, *Die Herkunft des Sarapis*. Wien, 1880. *Note du Trad.*].

[2]) *Seleucia urbe Syriæ accitum* (Tac., *Hist.*, IV, 84). Ἰσίδωρος μόνος παρὰ Σελευκέων τῶν πρὸς Ἀντιόχειαν τὸ ἄγαλμα μεταχθῆναι λέγει, etc. (Clem. Alex., *Protrept.*, p. 13 éd. Spanh.).

d'un Pluton hellénique, et s'être habitués aussi à trouver, à l'heure de la mort, consolation et salut dans ce « Dieu Sauveur ». Les éphémérides des derniers jours d'Alexandre nous apprennent que le dieu, consulté sur l'opportunité de transporter le malade dans son sanctuaire pour le guérir, répondit « qu'il ne le fallait point, et qu'il se trouverait mieux où il était [1] ». On voit comment, par une parole douce, le dieu des ténèbres cherche à enlever à la mort ses angoisses, ces affres du trépas qui sont les mêmes pour tous les peuples et tous les hommes, pour les mendiants et les rois. S'il est un dieu fait pour l'humanité entière, c'est bien celui-là. Aussi, avec quelle rapidité merveilleuse se propagea le nouveau culte, une fois fondé à Alexandrie [2] ! Comme il pénétra, en le transformant, dans le vieux fonds égyptien [3] ! Dans l'antique Sérapéon de Memphis, deux prêtresses desservent désormais le culte de Sarapis et d'Isis, tandis qu'ailleurs l'Égypte n'a jamais eu de prêtresses ; désormais les deux divinités ont parmi leurs attributs le *calathos*, emprunté au culte hellénique de Déméter [4]. Bientôt le dieu est assimilé à Asclépios, à Hélios, à Dionysos ; il répond au roi Nicocréon de Cypre que le ciel est sa tête, la mer son corps, la terre ses pieds, et la lumière du soleil son œil qui regarde au loin [5]. La plaintive Isis ne paraît pas avoir moins de formes et d'aspects ; déjà sa fête est associée au culte d'Adonis à Byblos en Phénicie ; bientôt ces cultes se répandent

1) ARRIAN., VII, 26, 2.

2) C'est probablement à Ptolémée Ier que se rapporte l'indication donnée à propos du culte de Sarapis à Athènes : ὃν παρὰ Πτολεμαίου θεὸν ἐσηγάγοντο.

3) Voir les textes d'Aristide (*De Sarapide*) et de Macrobe (*Sat.*, I, 20).

4) SPANHEIM ad Callim. *In Cerer.*, 1. ECKHEL, *Doctr.*, *Num.* IV, p. 30 sqq.

5) MACROB., *loc. cit.* Si l'on admettait, avec WESSELING et ENGEL (*Kypros*, I, p. 367), que c'est bien de ce Nicocréon, et non pas de Nicoclès qu'il est question dans Diodore (XX, 21), nous aurions la preuve que le culte de Sarapis était déjà introduit à Alexandrie avant 310. Mais les monnaies (MIONNET, *Suppl.* VII, p. 310 et IMHOOF-BLUMER, *Num. Zeitschr.* III, p. 344) ne permettent pas de douter que Nicocréon de Salamine et Nicoclès de Paphos n'aient été rois en même temps. La date de la mort de Nicocréon n'est pas connue. Il était roi depuis 331 ; en 313, Ptolémée le nomma stratège de Cypre ; comme en 310 le stratège de Cypre était le fils de Ptolémée, on pourrait peut-être conclure de là que Nicocréon était mort. [KRALL (*op. cit.* p. 55) élimine de la discussion le texte de Macrobe, en supposant que la réponse faite à Nicocréon émane non pas du Sarapis alexandrin, mais d'un Baal cypriote. *Note du Trad.*].

sur les îles, dans les villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce; ils atteignent l'Italie, ils pénètrent même à Rome[1]. D'autre part, le culte des « dieux rois », soit à partir d'Alexandre, soit à partir de Ptolémée Ier, de Ptolémée II, fondé d'abord à Alexandrie, se propage à Memphis, à Ptolémaïs, à Thèbes. A Thèbes les rois sont adorés à côté d'Amon-Ra-Sonther, à titre de σύνναοι θεοί[2].

On se réserve de revenir plus loin sur ces transformations religieuses; il suffisait d'appeler ici l'attention sur leur importance politique. Si nettement Macédoniens que se montrent les Lagides, leur effort tend d'une manière très précise à poursuivre la fusion qui dès l'origine entrait dans les plans d'Alexandre, et à faire de l'Égypte et d'Alexandrie le centre de la vie intellectuelle sous la forme nouvelle qu'elle commençait déjà à prendre, forme à laquelle naturellement la civilisation grecque servait d'excipient ou, si l'on veut, d'exposant.

Ce n'est pas simplement l'amour des sciences qui porta les deux premiers Lagides à fonder le Musée et la Bibliothèque, à concentrer dans Alexandrie toutes les formes de la vie littéraire; l'intelligence sûre de leur époque et de la politique utile à leur royaume n'a pas été un motif moins efficace, et l'on peut affirmer que l'événement dépassa leurs prévisions. Alexandrie désormais domine et dirige la civilisation de l'hellénisme qui, grâce à l'activité infiniment riche et variée de ses poètes, critiques, compilateurs, investigateurs, inventeurs, etc., arrive à s'épanouir complètement sous ses aspects les plus divers[3]. La vie littéraire d'Alexandrie représente l'esprit de l'époque nouvelle presque dans toutes les directions. Tout le passé de

[1]) D'après Valère-Maxime (I, 3), le culte de Sarapis fut interdit sous le consulat de L. Æmilius Paulus. A coup sûr, il ne s'agit pas du consul de 535/219 : Marquardt (*Staatsverwaltung*, III, p. 76) estime qu'il est question du consul de 572/182 et 586/168; Preller (*Röm. Myth.*, p. 728), d'après un texte de Dion Cassius (XL, 47), se décide pour le consul de 704/50.

[2]) C'est l'expression employée dans l'*Antiq. Greg.* (*Account*, p. 70), et dans le papyrus de Berlin publié par Parthey (*Abhandl. der Berl. Akad.* 1869, p. 12). Pour plus amples détails, voy. Lepsius (*Abhandl. der Berl. Akad.* 1853, p. 45).

[3]) Quant aux poètes, lettrés, philosophes, etc., qui vivaient à la cour de Ptolémée Ier, Westermann en donne une liste intéressante dans la *Real-Encycl.* de Pauly, VI, p. 198 sqq.

la littérature hellénique est là, rangé dans les trésors des bibliothèques, objet d'une grandiose activité scientifique; la poésie acquiert de nouvelles formes, qui répondent à l'esprit nouveau de la civilisation; ce que les peuples étrangers peuvent offrir d'œuvres littéraires est traduit et introduit dans le domaine de l'activité scientifique; les livres sacrés des Égyptiens, des Juifs, des Perses, on peut les trouver dans les bibliothèques[1]. La science commence à embrasser le monde; recevant de tous côtés, s'étendant en tous sens, elle prend un aspect entièrement nouveau. Alexandrie devient le foyer d'une littérature universelle, d'une civilisation cosmopolite, dans laquelle les résultats de toutes les évolutions nationales antérieures, jusque-là dispersés, sont convertis en idées et réunis en un faisceau.

Il nous reste encore un fait remarquable à considérer. Nous allons voir quelle étendue extraordinaire prend l'empire des Séleucides, combien peu pourtant il est de force à se mesurer avec le royaume incomparablement plus petit des Lagides. Lorsque Ptolémée I[er] transmit le trône à son fils, il ne possédait hors de l'Égypte que Cypre et Cyrène. Nous devons chercher à nous faire une idée des forces matérielles de ce royaume, pour comprendre la possibilité de cet état de choses.

Pour ce qui est des pays adjacents, on aura occasion d'en parler plus loin : c'est l'Égypte qui est la base de la puissance des Lagides. Sur la population du pays, nous n'avons pas de

[1]) On peut affirmer que la fondation de ces établissements remonte au temps de Ptolémée I[er] : on en a pour preuve non pas tant le texte bien connu de Plutarque (Πτολεμαῖος ὁ πρῶτος συναγαγὼν τὸ Μουσεῖον) qu'une série de rapprochements parfaitement sûrs. Preller (in Jahns *Jahrbücher*, 1836, p. 170) a nié que les livres de la Perse aient été également traduits, ou du moins traduits de si bonne heure. Ritschl (*Coroll. de biblioth.* p. 42) s'en réfère au texte de Pline (XXX, 1) : *Hermippus, qui de ea arte* (*magica*) *diligentissime scripsit et vicies centum millia versuum a Zoroastre condita, indicibus quoque voluminum ejus positis, explanavit.* Il reste à réfuter l'objection de Preller, qui entend par là Hermippos de Béryte (un auteur du temps d'Hadrien). L'épigramme d'un roi Ptolémée (soit Évergète II, soit Philopator) citée dans la *Vie d'Aratos*, prouve qu'il s'agit bien de ce vieil Hermippos, disciple de Callimaque :

πάνθ' Ἡγησιάναξ τε καὶ Ἕρμιππος τὰ καθ' αἴθρην
τείρεα καὶ πολλοὶ ταῦτα τὰ φαινόμενα
βίβλοις ἐγκατέθεντο.

renseignements certains [1] ; au temps du roi Amasis, « alors que le royaume était le plus florissant », dit Hérodote, on comptait 20,000 villes, et plus de 30,000 villes et villages, à ce qu'on prétend, sous le règne de Ptolémée Ier [2]. Ainsi, au commencement de la souveraineté des Lagides, l'Égypte était plus florissante qu'aux temps les plus florissants des Pharaons. Il est reconnu que le pays possède une force productrice extraordinaire ; plus la population est dense, plus le droit, la propriété et le commerce se trouvent réglés et protégés [3], plus aussi est considérable le revenu de l'État.

A la fin du règne de Ptolémée II, en un moment, il est vrai, où le royaume s'était déjà annexé le sud de la Syrie et la côte méridionale de l'Asie-Mineure, l'Égypte avait une armée de 200,000 hommes de pied et 40,000 cavaliers, 300 éléphants, 2,000 chars de guerre, des armes pour 300,000 hommes, 2,000 petits transports de guerre et 1,500 vaisseaux de guerre qui avaient jusqu'à cinq rangs de rames, du matériel pour en armer un nombre double, 800 yachts dorés à la proue et à la poupe ; on assure qu'il y avait dans le Trésor 740,000 talents égyptiens [4] ; le revenu annuel s'élève à

[1]) Le renseignement fourni par Diodore (I, 31), à savoir que l'Égypte, au temps de sa plus grande prospérité, possédait sept (*var.* huit) millions d'habitants, et n'en comptait pas moins (*var.* pas moins de trois millions) de son temps, nous est parvenu en trop mauvais état pour pouvoir être utilisé. Lorsqu'il visita Alexandrie (en 58 avant J.-C.), cette ville renfermait à elle seule 300,000 hommes libres (XVII, 52), et, près d'un siècle plus tard, Josèphe (*Bell. Jud.*, II, 16, 4) dit que l'Égypte compte, sans Alexandrie, 7 $^1/_2$ millions d'habitants.

[2]) Herod., II, 177. Ἐπὶ τῶν ἀρχαίων χρόνων ἔσχε κώμας ἀξιολόγους καὶ πόλεις πλείους τῶν μυρίων καὶ ὀκτοκισχιλίων, ὡς ἐν ταῖς ἱεραῖς ἀναγραφαῖς ὁρᾶν ἐστί κατακεχωρισμένον· ἐπὶ δὲ Πτολεμαίου τοῦ Λάγου πλείους τῶν τρισμυρίων (*var.* τρισχιλίων) ὧν τὸ πλῆθος διαμεμένηκεν ἕως τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων (Diodor., I, 31). Théocrite, dans sa XVIIe Idylle (sur la date du morceau, voy. ci-après), dépeignant la puissance de Philadelphe, parle de 33,333 villes. C'est, il faut l'avouer, un chiffre étrange : on le dit poétique, mais qu'y a-t-il là de poétique? ce n'est pas une expression générale pour désigner une multitude, mais simplement un nombre rond substitué à un autre qui devait en approcher.

[3]) Le pays avait été jadis rempli de bandes de brigands et de voleurs (Theocr., XV, 47 *cum intpp.*).

[4]) Appien (*Præf.*, c. 10) donne ces chiffres ἐκ τῶν βασιλικῶν ἀναγραφῶν. Sur la marine, voy. aussi Athénée (V, p. 203). J'ai essayé dans un récent article (*Zum Finanzwesen der Ptolemäer* in Abhandl. der Berl. Akad. 1882 Febr.), de discuter ce renseignement, ainsi que l'estimation des forces militaires

14,800 talents et 1,500,000 artabes de grains. Nous trouvons une confirmation de ces chiffres si étonnants dans l'extrait d'une description de la grande fête que le même Ptolémée célébra après la mort de son père ; du moins les points plus importants de cette énumération peuvent trouver place ici. Il y avait dans le cortège un char gigantesque chargé de vaisselle d'argent : on y voyait, entre autres choses, un cratère contenant 600 métrètes, très artistement travaillé et couvert de pierres précieuses ; deux buffets, dix grands bassins, seize cratères, une table de douze coudées, trente autres de six coudées, quatre-vingts trépieds delphiques, et un nombre infini d'autres objets, tous en argent massif. Venait ensuite le char aux ustensiles en or, parmi lesquels vingt-deux réfrigérants, quatre grands trépieds d'or, un autel de trois coudées de haut, surtout un écrin d'or garni de pierres précieuses, haut de dix coudées, à six compartiments garnis de nombreuses figures d'un beau travail, hautes de quatres palmes. Près des deux chars marchaient 1,600 enfants, dont 250 portaient des conges en or; 400, des vases semblables en argent ; les autres, des réfrigérants d'argent et d'or, etc. Sur un autre char était un thyrse en or de 90 coudées, une lance en argent de 60 coudées ; sur un autre, un phallus en or de 120 coudées de longueur, sans compter une infinité d'ustensiles en or, vases, armes (entre autres 64 armures complètes), couronnes ; enfin il y avait encore 20 autres chars chargés d'or, 400 chargés d'argent, 800 chargés d'épices. Dans la tente du roi, à l'endroit où le couvert était mis, il y avait de la vaisselle d'or et d'argent pour une somme de 10,000 talents.

Et quelles étaient les sources d'une richesse si extraordinaire ? Il va sans dire que l'impôt doit avoir été une charge très lourde en Égypte[2]; mais, malgré cela, le pays était

donnée par S. Jérôme (*In Dan.* c. XI, v. 5 ap. Migne, *Patrol. lat.*, XXV, 5, p. 585) à peu près exactement comme dans Appien. Il me semble que le chiffre de 74 myriades de talents a été obtenu par voie de multiplication, en prenant pour base du calcul les 14,800 talents de revenu annuel.

[1]) La description est de Callixénos de Rhodes; l'extrait se trouve dans Athénée (V, p. 196-203).

[2]) Les papyrus parlent d'un *quart* (τετάρτη), c'est-à-dire une redevance ou impôt de vingt-cinq pour cent (*Journal des Savants*, 1828, p. 484).

plus florissant que jamais, et nous trouverons plus tard des preuves démontrant que c'est seulement un siècle plus tard, quand, par suite des discordes fraternelles et de la mauvaise administration, l'appauvrissement commença, que les impôts devinrent en réalité exorbitants. Les causes de la prospérité de l'Égypte après l'époque des Perses ne sont pas difficiles à trouver : c'était d'abord l'ordre introduit dans l'administration, la paix rétablie dans le pays ; ensuite, l'accroissement de consommation que dut occasionner le nombre de soldats, d'officiers, de fonctionnaires; la satisfaction à bon marché de tous les besoins, l'impulsion donnée au petit commerce par le cours régularisé de la monnaie de cuivre[1] ; le développement des professions industrielles que devait provoquer nécessairement l'intervention de la race hellénique. Mais l'innovation la plus considérable, c'est que l'Égypte, jusque-là à peu près bornée à l'exportation des grains, devint désormais la route du commerce international. Les premiers Lagides s'appliquèrent avec le plus grand soin à attirer vers l'Égypte le commerce de l'Arabie, de l'Éthiopie ; plusieurs villes furent fondées sur la côte de la mer Rouge, les pirates arabes mis à la raison [2], l'ancien canal de Nécho rendu à la navigation, les routes de Bérénice et de Myoshormos à Coptos ouvertes à la circulation. Il va sans dire que la plus grande partie des importations venues de ces pays était acheminée plus loin : des navires égyptiens allaient jusqu'à la mer Noire ; les chargements qu'on en ramenait remontaient pour la plupart sans désemparer le cours du Nil, pour être de là transportés vers la mer Rouge et continuer leur route vers les

[1]) Dans l'Égypte des Pharaons, il semble qu'il n'y avait pas de métal monnayé en circulation. Hérodote (IV, 166) dit que, sous le règne de Darius Ier, le satrape d'Égypte Aryandès frappa de la monnaie d'argent « d'aussi bon aloi que l'or du roi », mais aussi que le roi, mécontent du procédé, le fit mettre à mort sous un autre prétexte. Ce passage me paraît un argument sérieux contre l'opinion généralement acceptée aujourd'hui, à savoir que le bimétallisme a été pratiqué dans l'empire perse. Dans la dissertation précitée (p. 52, 2), j'ai montré que les Ptolémées ont introduit et de quelle façon ils ont introduit la monnaie de cuivre à côté de la monnaie d'argent.

[2]) Diodor., III, 43. Strab., XVI, p. 777.

pays du Sud[1]. Sans aucun doute, Alexandrie était déjà, sous Ptolémée II, le plus grand marché du monde; la Phénicie, depuis l'invasion d'Alexandre et durant les luttes incessantes de ses successeurs, luttes qui eurent lieu surtout en Syrie, avait perdu son antique commerce d'expédition; c'est par Alexandrie que passait la route la plus courte et la plus commode pour aller des pays du Sud à la Méditerranée. Voilà pourquoi Rhodes s'attacha si étroitement à Ptolémée Soter; Syracuse entretint des rapports amicaux avec lui comme avec Philadelphe[2], qui, de son côté, après la victoire de Rome sur les Tarentins, entra aussi en négociations avec le Sénat romain[3] : il y eut une alliance semblable avec Carthage.

Autant la politique commerciale tient de place, ce semble, dans les préoccupations de l'époque, autant nous sommes à court de renseignements. On peut bien deviner quelle atteinte profonde le commerce de Carthage dut recevoir de cet essor florissant d'Alexandrie; dans les relations extérieures des Lagides, on reconnaît encore çà et là l'influence considérable d'un système commercial établi dans des proportions grandioses.

A ce point de vue, la possession de Cypre était pour les Lagides extrêmement importante, sans compter que cette île opulente pouvait fournir pour la construction des vaisseaux tous les matériaux dont l'Égypte était à peu près complètement dépourvue[4]. Ptolémée Soter avait eu bien raison de ne pas s'accorder de repos avant de s'être assuré la possession de l'île. Il y avait là de vieilles villes helléniques ou hellénisées qui, bien qu'assujetties à des rois jusqu'à l'époque même des Diadoques, avaient cependant conservé leur constitution mu-

1) Agatharchides, *De mari Rubro* (p. 48 dans les *Geogr. minores* de Hudson; p. 66 dans l'édition de C. Müller). En général, on peut encore tirer parti du travail de Schmidt, *De commercio et navigatione Ptolemæorum* (*Op.* I, p. 123).

2) Athen., V. p. 208. Voy. *Hist. des Diadoques*, p. 532.

3) Liv. *Epit.* XIV. Eutrop. II, 15 etc. On pouvait avoir des renseignements précis par Lycos de Rhégion, qui, comme on s'en aperçoit à son inimitié avec Démétrios de Phalère (Suidas, s. v.), n'habitait pas Alexandrie simplement à titre d'érudit.

4) Ammian. Marc., XIV, 8.

nicipale. Des inscriptions du temps des Lagides montrent que cette constitution subsista même par la suite[1]. Ces petites républiques se comportèrent avec les rois comme jadis les confédérés de la Ligue athénienne avec Athènes ; elle restèrent absolument étrangères au régime et aux mœurs de l'Égypte. L'île formait un petit royaume à part. Ptolémée la considéra d'abord ainsi ; ce qui le prouve, c'est la puissance qu'il concéda au prince Nicocréon de Salamine, puis au Lagide Ménélaos, comme stratège de Cypre[2]. Survint plus tard, en 306, l'agression de Démétrios ; pendant dix ans, il se maintint en possession de l'île ; enfin, lorsque Ptolémée la recouvra, en 295, la stratégie fut rétablie, toutefois avec une moindre indépendance. Les inscriptions parlent de nombreuses garnisons dans les villes, de phrourarques commandant ces garnisons, et de préposés spéciaux pour Cition[3]. Mais l'essentiel est que le stratège de l'île a la double mission de recueillir les tributs et de les envoyer à Alexandrie[4]. C'est un système qui ressemble bien peu à la distinction rigoureuse des pouvoirs dans l'administration égyptienne ; la situation de l'île, et la nécessité de concentrer autant que possible ses moyens de défense, a dû rendre indispensable ce cumul, qui assimilait le stratège à un satrape.

[1]) C. I. Græc. II, 2615. 2628, peut-être 2624 ; à coup sûr 2620 (ἡ πόλις Παφίων) ; 2617. 2623 (l'une et l'autre de Cition) ; 2639 (ἡ κατὰ Σαλαμῖνα γερουσία). Les monnaies des rois d'Égypte avec ΠΑ. ΣΑ. ΚΙ etc., sont attribuées aux villes cypriotes dont elles portent les initiales ; il est plus que douteux que celles qui portent les millésimes LΓ. LE. LIΓ. LΛΗ soient de Ptolémée Ier.

[2]) Je fais allusion à son droit de battre monnaie, car Borrell (*Sur quelques médailles des rois de Chypre*) a fait remarquer avec raison que la médaille cataloguée par Mionnet (VI, p. 559) et portant la marque ΜΕΝ n'appartient pas à Cyrène ; le signe ‡ qui y est gravé est le *ba* cypriote et signifie par conséquent βασιλεύς : on le retrouve, du reste, sur les monnaies d'Evagoras, de Pnytagoras, de Nicocréon de Salamine (Brandis, *Münzwesen*, p. 508. 510).

[3]) C. I. Græc. II, 2617. 2621. Il est question d'un γραμματεὺς τῶν δυναμέων (2625). Toutes les villes de l'île doivent avoir eu, comme Cition, des intendants de cette espèce (ὁ ἐπὶ πόλεως). Il s'en rencontre à Séleucie sur l'Oronte (Polyb., V, 60), à Séleucie sur le Tigre (Polyb. V, 48) ; on doit, ce semble, en présupposer l'existence dans toutes les cités de l'époque hellénistique.

[4]) Polyb., XVIII, 38, 8. XXVII, 12, 2.

Cyrène se trouvait dans une situation analogue à l'égard de l'Égypte. Après des combats répétés, Ptolémée Ier avait acquis vers 308 la possession définitive de ce riche pays. Comme il avait confié Cypre à son frère Ménélaos, il donna la Cyrénaïque à son beau-fils Magas [1]; celui-ci, à l'exemple du premier, frappa des monnaies avec le nom et l'image du roi d'Égypte et son propre monogramme à côté ; comme lui, il se trouva en présence des vieilles cités helléniques du pays; elles conservèrent leur constitution municipale [2].

On a fait ressortir plus haut l'heureuse position de l'Égypte. C'est chose importante à constater qu'il ne se trouve, ni du côté du Sahara, ni du côté de la mer Rouge, aucune population organisée en État, bien que l'existence d'une communauté entre les « Libyens » soit attestée par des médailles. Il peut bien se produire des incursions de pillards sur les oasis, sur les villes de commerce, sur les caravanes qui viennent de la mer ou du Sahara, mais cela ne tire pas à conséquence; comme les pirates de la mer Rouge, ils sont repoussés sans grande peine. Dans le sud de l'Égypte, dans l'ancien État sacerdotal de Méroé, il s'accomplit sous Ptolémée II une transformation remarquable. Le roi Ergamène, élevé à la grecque, pénétra avec des soldats dans le temple d'or, massacra les prêtres, et mit fin de la sorte au régime qui depuis un temps immémorial tenait la royauté sous la dépendance du sacerdoce [3]. On trouve aussi le nom de ce roi sur les hiéroglyphes de Dakkeh, à la frontière méridionale du territoire de Dodécaschœnos, qui tombe plus tard sous la domination égyptienne ; et nous savons que Ptolémée II pénétra fort avant en Éthiopie [4]. Il est bien question encore plus tard d'une expédition en Éthiopie, mais ni cette campagne postérieure, ni celle

1) ἐπιτροπεύειν Κυρήνην (Pausan., I, 7).

2) Voy. l'inscription publiée dans le *Journal des Savants*, 1828, p. 260 [C. I. Græc., III, 5187. 5185]. On arrivera plus tard à d'autres résultats. En ce qui concerne les monnaies de Magas, je renvoie à L. Müller, *Monnaies d'Afrique*.

3) μετεσχηκὼς Ἑλληνικῆς ἀγωγῆς καὶ φιλοσοφήσας (Diodor., III, 6, 3). Il y a dans Strabon (XVII, p. 823): ὅπου ὁ χρυσοῦς νεώς ἐστι. Est-ce le « temp d'or » ou le « vaisseau d'or »? Voy. les variantes du texte de Diodore.

4) Diodor., I, 37.

de Philadelphe n'a dû avoir pour but de protéger l'Égypte contre un danger venant de ce côté. Ce singulier royaume grécisant de Méroé[1] a dû donner d'autant moins de souci aux Lagides, qu'il avait été fondé sur le renversement de la théocratie. Dans le sud non plus, le royaume des Lagides n'a pas de voisins réellement dangereux[2].

Tout autre est la situation sur les côtes de la Méditerranée; Cyrène et la Cœlé-Syrie sont les avant-postes de l'Égypte contre de puissants voisins. Il n'y avait pas encore longtemps que Carthage avait fait, pour une question de frontières, cette guerre sanglante qui se termina par l'exploit héroïque des Philènes et qui donna à ce puissant État marchand le territoire désert, il est vrai, mais singulièrement important pour les caravanes, qui avoisine la Syrte[3]. A l'époque où Agathocle de Syracuse débarqua sur la côte d'Afrique, Ophélas de Cyrène, son allié, avait conduit devant Carthage une armée considérable : il avait espéré joindre à ses possessions cyrénaïques la côte punique, mais le Syracusain l'avait assassiné. Alors Cyrène était revenue à l'Égypte. L'Égypte était maintenant la puissance qui commandait le grand commerce indo-arabique, resté au pouvoir de la métropole punique jusqu'à Alexandre; il était naturel qu'une branche importante du commerce africain se dirigeât pareillement vers les pays du Nil. Il pouvait n'être pas indifférent pour Carthage que Cyrène, si voisine de ces entrepôts considérables et si péniblement acquis d'Augilas et de la Syrte, fût devenue maintenant partie intégrante de ce nouvel État marchand dont la prospérité prenait un essor si rapide. Mais, pour le moment, il était plus important pour les Carthaginois de recouvrer leur influence en Sicile; seulement, avant de l'avoir raffermie et d'avoir eu le loisir de songer aux affaires d'Orient, ils se trouvèrent engagés dans un conflit

[1]) Je me borne à rappeler, pour le moment, le chambellan de la reine Candace dans les *Actes des Apôtres* et le royaume « grécisant » d'Axoum.

[2]) Je ne fais que poser ici en passant cette question : pourquoi les Lagides n'ont-ils pas cherché à se rendre maîtres de la côte d'Arabie, comme l'ont fait dans notre siècle les vainqueurs des Wéchabites ? Il y avait des Grecs établis dans les ports de ce littoral, jusqu'à l'île de Dioscoride.

[3]) Sur cette guerre, qui eut lieu entre 400 et 330, voy. Thrige, *Res Cyrenensium*, p. 198.

avec Rome, conflit qui absorba dès lors toutes les forces de la république marchande.

Ce que Cyrène était à l'ouest, par rapport à l'Égypte, les côtes de Syrie l'étaient à l'est. De tout temps, ces côtes ont servi de pont entre l'Asie et l'Afrique. Cyrus avait ramené les Juifs dans leur patrie pour avoir en eux un avant-poste sûr dans une attaque contre l'Égypte; lorsque Perdiccas, lorsque Antigone avaient été en possession de ces pays, ils avaient été en mesure de porter la main sur l'Égypte même; malgré la force défensive que donnait à l'Égypte sa situation particulière, elle ne pouvait avoir une influence décisive sur le commerce du monde que par la possession de cette contrée, de ce pont important. Déjà, après le meurtre de Perdiccas, le premier Ptolémée avait cherché à s'établir solidement en Syrie : il n'avait pas encore Cypre; il comptait sur la Syrie pour fonder sa puissance maritime. Mais, quelques années après, Antigone lui avait arraché ces pays et les avait gardés jusqu'au jour où il trouva la mort à la bataille d'Ipsos (301). Ptolémée s'était joint à la ligue contre Antigone, à la condition qu'on lui céderait la Cœlé-Syrie ; mais déjà Séleucos s'était fait attribuer ce territoire par les rois de Thrace et de Macédoine, d'autant que le Lagide n'avait pas pris autrement part à la formidable lutte qui venait de finir, et ensuite, pour éviter un conflit avec l'Égypte, il avait cédé la côte de Phénicie et la Cœlé-Syrie à l'héritier d'Antigone. Quand celui-ci eut fait voile pour l'Europe (296), Séleucos se hâta d'occuper ces contrées, qui étaient pour lui d'un prix inestimable. C'est ainsi que Ptolémée II reçut le royaume des Lagides sans la Syrie. Il dut même renoncer à tout espoir de l'avoir jamais, à partir du jour où les Séleucides eurent fixé leur résidence à Antioche ; on eût dit qu'ils concentraient là toutes leurs forces, pour être à même de parer à toute espèce de danger pouvant surgir du côté de l'Égypte. Mais la cour d'Alexandrie n'abandonnait pas le moins du monde le projet d'acquérir au moins le sud de la Syrie; elle n'attendait que l'occasion favorable. On chercha d'abord à lier amitié avec la tribu la plus proche, celle des Juifs. On ne se contenta pas, comme Séleucos lui-même l'avait fait à Antioche et dans d'autres villes nou-

velles[1], de leur donner mêmes droits qu'aux Macédoniens et aux Grecs. Déjà Alexandre en avait transplanté un grand nombre à Alexandrie, dans la Haute-Égypte; sous le premier Ptolémée, leur nombre s'était extraordinairement multiplié; une foule innombrable vint de son propre mouvement les rejoindre; on leur confia des places importantes; on jugea que Cyrène principalement et les villes de Libye pouvaient être tenues en respect par de fortes colonies juives[2]. A Alexandrie, ils occupaient presque exclusivement deux quartiers sur cinq; il y en avait de disséminés dans toute l'Égypte; ils avaient leurs ethnarques spéciaux[3]. Ce qui était surtout important, c'était la tolérance, la faveur même que les Lagides accordaient au culte de Jéhovah, les témoignages de distinction dont ils honorèrent les livres sacrés des Juifs, l'intérêt qu'on montrait pour leur histoire[4]. La Palestine, quoique déjà sous la domination des Séleucides, pencha décidément vers une alliance avec Alexandrie[5].

A ces possessions immédiates des Ptolémées, il convient d'ajouter le groupe d'États moins puissants que dirigeait leur influence politique, appuyée par la flotte la plus considérable qu'il y eût à l'époque. Il y avait dans les darses (νεώσοικοι) de l'Égypte 112 vaisseaux du plus fort tonnage, de cinq à vingt rangs de rames, et 224 navires de dimension ordinaire; le

1) Joseph., *Ant. Jud.* XIII, 3, 1 et ailleurs.

2) Joseph., *Contr. Apion.*, II, 4.

3) Il y a sur ce sujet un passage particulièrement intéressant, emprunté par Josèphe (*Ant. Jud.* XIV, 7, 2) à l'ouvrage historique de Strabon. L'*isopolitie* des Juifs à Alexandrie est confirmée entre autres par le rescrit impérial que cite Josèphe (*Ant. Jud.* XIX, 5, 2). Au temps de Philon, sur les huit millions d'habitants de l'Égypte, il y avait un million de Juifs (οἱ τὴν Ἀλεξάνδρειαν καὶ τὴν χώραν Ἰουδαῖοι κατοικοῦντες. Philo, *Adv. Flacc.* p. 971 sqq.).

4) J'ai en vue ici principalement, outre Évhémère et autres auteurs cités par Josèphe (*Cont. Apion.* I, 23), Hécatée d'Abdère (Πτολεμαίῳ τῷ Λάγου συγγενόμενος) avec sa curieuse Histoire juive. Ce qui importe, ce n'est pas l'exactitude du contenu, c'est que Hécatée (et non pas un Juif hellénistique des temps postérieurs) en soit l'auteur. Il est possible que les Juifs alexandrins y aient ajouté quantité d'interpolations, par exemple, les vers de Sophocle dans Clément d'Alexandrie (*Strom.* V, p. 257 ed. Sylburg [*fr.* 18]), mais que Hécatée ait écrit sur des questions juives, c'est un fait attesté par un passage de Diodore (XL, 3. [Hecat. *fr.* 13]).

5) Polyb., V, 86, 10.

nombre des bâtiments détachés en Libye et dans les autres villes appartenant aux Ptolémées montait à plus de 4,000[1]. Les Cyclades, associées en une confédération, tenaient pour l'Égypte, ainsi que Cos et l'ancienne fédération triopienne : Rhodes également était et demeura attachée à la cause de l'Égypte, qui, par ses communications maritimes avec l'Arabie et l'Inde, était la base du grand commerce. Si l'Égypte n'avait plus en sa possession immédiate un seul point du continent hellénique, en revanche, elle avait la haute main sur la politique de Sparte, et les villes de Crète tenaient, comme Sparte, pour la cour où leurs aventuriers trouvaient la meilleure solde.

Cela peut suffire à montrer le caractère du royaume des Lagides[2]. C'est essentiellement un royaume égyptien ; c'est dans l'administration sévèrement disciplinée et habilement organisée du pays principal, dans la forte concentration d'une souveraineté monarchique et militaire, qu'est la source de son énergie. La dynastie cherche, il est vrai, à se rapprocher de l'élément indigène ; elle pousse à la fusion ; elle cherche aussi à faire entrer le corps sacerdotal dans ses intérêts ; mais elle ne tient pas le moins du monde à devenir nationale. On trouve réalisée là entièrement cette notion abstraite de l'État qui identifie ce dernier avec la personne du monarque ; le but unique de l'État est d'exprimer complètement et avec énergie cette puissance au dedans et au dehors ; un Trésor rempli, une milice toujours prête à combattre, une armée de fonctionnaires, la soumission des sujets, la négation de toute autonomie communale ou corporative ayant quelque capacité politique au sein de l'État, bref, cette puissance souveraine du monarque qui régit toute la société, du sommet aux couches les plus inférieures, sans rencontrer de résistance, et en face de laquelle il ne reste aux sujets que le droit privé, voilà le caractère de cette monarchie, telle que l'a fondée le premier Lagide. Il en va tout autrement à Cyrène et à Cypre ; il y a là

1) Callixen. ap. Athen., V, p. 203.

2) Un jugement des plus intéressants, c'est celui de Scipion, qui visita l'Égypte en 136 : il vante particulièrement τὴν ὅλην τῆς χώρας ὑπεροχὴν ὡς εὖ διακεῖται πρὸς ἡγεμονίας ἀσφάλειάν τε καὶ μέγεθος (Diodor., XXXIV, 1).

des cités helléniques; elles ont leur indépendance et leur autonomie communale, leur droit de battre monnaie; le gouverneur royal dans l'un et l'autre pays est à l'égard de la monarchie dans une situation plus indépendante, qui ressemble à celle d'un satrape; ils diffèrent de la monarchie par toutes leurs formes ; ce sont des pays limitrophes en rapport avec le royaume proprement dit, des avant-postes pour sa politique étrangère, politique qui ne peut aboutir qu'autant que l'Égypte tient constamment à sa disposition des ressources absolument prêtes.

Tout autre est l'empire des Séleucides. Rien que par la manière dont il s'était formé, il différait essentiellement de l'Égypte. C'est depuis 312 seulement que Séleucos avait acquis la possession définitive de Babylone; ce fut le commencement de sa puissance : il s'empara ensuite des satrapies supérieures; son royaume s'étendit jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte. Mais sur sa frontière orientale s'élevait déjà la nouvelle puissance de Sandracottos. Séleucos céda à son voisin le pays jusqu'aux Paropamisades; toutes ces petites souverainetés et républiques dont l'éparpillement avait permis à Alexandre de conquérir l'Inde étaient maintenant réunies en un grand royaume hindou, qui s'étendait du côté de l'ouest à peu près aussi loin que la langue hindoue. Ensuite la bataille d'Ipsos donna à Séleucos le pays depuis l'Euphrate jusqu'à la mer, jusqu'à la Phrygie; il transporta sa résidence de Suse et de Babylone à Antioche sur l'Oronte, avant-garde de défense aussi bien que d'attaque contre l'Égypte; mais sur ses autres frontières s'étendaient maintenant les royaumes indépendants de l'Inde, de l'Atropatène et de l'Arménie, ceux de la Cappadoce et du Pont, dont les princes faisaient remonter leur origine jusqu'aux sept princes des Perses. Puis vint la lutte contre Lysimaque. La mort de ce prince fit tomber aussi la partie occidentale de l'Asie Mineure aux mains de Séleucos. Quand il alla en Europe pour acquérir encore la Thrace et la Macédoine, il trouva la mort. C'était réellement un empire colossal qu'il transmit à son fils Antiochos Soter, mais un empire bien peu organisé pour l'unité au dedans, et dangereusement entouré. C'était l'empire d'Alexandre presque entier; il n'y manquait que

l'Europe, l'Inde et l'Égypte ; mais toutes ces difficultés, ces impossibilités qui avaient déjà jeté une ombre importune sur l'éclat des victoires d'Alexandre et à qui sa mort prématurée donna occasion de se manifester en plein, furent l'héritage par excellence des Séleucides. La structure de leur empire les força à suivre la politique d'Alexandre. A partir du moment où l'empire des Séleucides est formé, le contraste entre son étendue et ses ressources devient évident ; ce même progrès de l'hellénisme qui paraît pousser la puissance des Lagides à un développement croissant de ses forces et accroître sa sécurité au dedans affaiblit de jour en jour celle des Séleucides, en rend les jointures plus lâches et les défauts plus saillants. Les provinces se détachent l'une après l'autre de l'empire.

La difficulté capitale contre laquelle l'énergique Séleucos avait eu à lutter, c'était la diversité des pays compris dans ses possessions, la grande différence de leur culture, de leurs mœurs, de leurs souvenirs. Tandis que les Lagides pouvaient travailler à une fusion avec un seul élément, l'élément égyptien, Séleucos avait sous sa domination des Perses, des Syriens, des Bactriens, des Babyloniens, et ni les uns ni les autres ne pouvaient déterminer à eux seuls la nature de l'hellénisme représenté par les Séleucides. Il ne pouvait pas, comme les Ptolémées dans le culte de Sarapis, chercher à la fusion religieuse une expression unique ; il ne pouvait pas, dans l'immense étendue de son empire, introduire cette administration ramifiée jusque dans les couches profondes qui était possible dans la vieille Égypte, façonnée au joug du sacerdoce et de la police. L'administration à la manière des satrapes, que Ptolémée avait adoptée pour des pays limitrophes, devint nécessairement la forme dominante dans le royaume des Séleucides ; et, pendant qu'en Égypte l'élément gréco-macédonien se réunissait à l'armée et à la cour ou se dispersait en colonies au milieu de la population indigène, les Séleucides durent chercher à le grouper en cités et à compléter leurs armées mêmes, dont les Macédoniens et les Grecs formaient pourtant le noyau[1],

[1]) Lors de la fête pompeuse célébrée par Antiochos Épiphane et décrite par Polybe (XXXI, 3), on cite comme figurant à la brillante revue militaire qui eut lieu à cette occasion 20,000 Macédoniens, 5,000 χαλκάσπιδες ... οἱ λεγόμενοι

avec des Asiatiques capables de porter les armes[1]. Dès le début, leur empire n'eut ni unité, ni force centrale, comme celui des Lagides; c'était un agrégat composé des éléments les plus divers; point de centre géographique: ils étaient vis-à-vis des Lagides dans la même situation que la maison des Habsbourg, il y a deux ou trois siècles, en face des Bourbons.

Nous sommes si pauvres en renseignements précis sur l'état intérieur du royaume des Séleucides que nous en sommes réduits à tirer de documents isolés des inductions générales. « Soixante-douze satrapies », dit Appien[2], « étaient sous la domination de Séleucos ». Dans le territoire qu'il gouvernait, il n'y en avait peut-être pas plus de douze au temps d'Alexandre, et elles étaient alors gouvernées, comme on s'en aperçoit de temps à autre, par des satrapes, des hyparques et des nomarques[3]. Évidemment Séleucos avait jugé nécessaire de restreindre le domaine et par là la puissance de chaque satrape[4]; eux-mêmes pouvaient avoir plus de prise sur de

ἑταῖροι ἱππεῖς (1000 hommes); puis τὸ τῶν φίλων σύνταγμα (1,000 hommes); en outre, 1,000 ἐπίλεκτοι, οἷς ἐπηκολούθει τὸ καλούμενον ἄγημα κράτιστον εἶναι δοκοῦν σύστημα τῶν ἱππέων, au nombre d'environ 1,000 hommes, etc. On retrouve les anciens termes d'ἄγημα, hétæres, amis, comme dans l'armée d'Alexandre.

[1]) Dans la garnison de Magnésie, on rencontre, à côté du détachement emprunté à la phalange (Macédoniens), des Perses sous Omanès (C. I. Græc., II, n° 3137); dans la Haute-Perse, à Randa, il y a 3,000 Perses et 3,000 hommes d'infanterie, 300 cavaliers, Macédoniens et Thraces (Polyæn., VII, 39). L'armée qui combattit à Raphia contenait, d'après Polybe (V, 79), 5,000 hommes de troupes légères, Dahes, Caramaniens, Ciliciens; 10,000 hommes armés à la macédonienne (employés comme phalangites) et recrutés dans tout le royaume; 20,000 soldats de phalange (des Macédoniens, par conséquent); 2,000 archers et frondeurs, Perses et Agrianes; 1,000 Thraces; 5,000 Mèdes, Cissiens, Cadusiens, Caramaniens, sous la conduite d'un Mède; 10,000 Arabes sous le commandement d'un Arabe; 5,000 mercenaires grecs; 2,500 Crétois et Néo-Crétois; 500 archers lydiens; 1,000 cardaques (c'est-à-dire des hoplites perses. Arrian., II, 8, 6). La nationalité des 6,000 hommes de cavalerie n'est pas spécifiée.

[2]) Appian., *Syr.* 62.

[3]) ὅσοι σατράπαι ἢ ὕπαρχαι ἢ νομάρχαι ἀπολοίποντο (Arrian., VI, 27, 4). Cf. *Histoire d'Alexandre*, pp. 443. 621. 630 sqq.

[4]) Ainsi, la satrapie de Syrie, par exemple, était divisée de la façon suivante (d'après Posidonios, cité par Strabon, XVI, p. 750): la partie nord formait la Séleucide avec les quatre satrapies d'Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée; venait ensuite, en allant vers le sud, la Cœlé-Syrie, égale-

plus petits domaines, et ils étaient plus faciles à maintenir dans les limites de la dépendance; il devait être conforme à l'intérêt du royaume de distribuer les nationalités particulières entre plusieurs gouverneurs, et d'en affaiblir ainsi la cohésion. Les successeurs immédiats de Séleucos sont, en général, restés fidèles à sa politique : peut-être ont-ils reçu de lui une seconde institution que nous croyons reconnaître encore, au moins dans quelques exemples. Déjà, aux beaux temps de la domination persane, le commandement militaire dans les satrapies avait été distrait des pouvoirs du satrape : la réunion des deux fonctions, qui plus tard devint l'usage ordinaire, avait contribué à la ruine de l'organisation du royaume. Dans la détresse des débuts d'Antiochus II, nous retrouvons cette réunion en une seule main du pouvoir civil et militaire : Achæos obtient « la dynastie », c'est-à-dire toutes les attributions de la souveraineté sur les pays en deçà du Taurus, les satrapes de Médie et de Perse sur ces provinces de la Haute-Asie[1]. Quand ces deux personnages se révoltent, le stratège envoyé contre eux avec pleins pouvoirs mande les éparques de la Susiane et du territoire riverain de la mer Érythrée; après la répression du soulèvement, l'éparque de Susiane est aussitôt envoyé comme stratège en Médie, et Apollodore le remplace comme stratège de la Susiane[2]. Quoique Polybe emploie les deux expressions, éparque et stratège, comme absolument synonymes[3], il paraît cependant

ment partagée en quatre satrapies. Les lacunes du texte ne nous permettent pas d'en savoir davantage.

[1]) Polyb., V, 40, 7. Ce cumul a dû être constamment pratiqué dans les provinces de l'Extrême-Orient.

[2]) Polyb., V, 54, 12.

[3]) Polybe donne à Diogène les titres d'*éparque* (V, 46, 7) et de *stratège* (V, 48, 14). Je n'ai pu tirer de la liste des stratèges connus pour chaque province aucun résultat précis ; le cas le plus caractéristique est encore celui de Simon Machabée, qui est qualifié plus tard de στρατηγὸς τῆς σρατιᾶς ἀπὸ Κλίμακος Τυρίων ἕως Αἰγύπτου (Joseph., *Ant. Jud.* XIII, 5, 4). L'inscription de Suse, trouvée sur un bloc posé à l'envers et publiée par Loftus (*Travels*, 1857) est conçue comme il suit : Πυθαγόρας Ἀριστάρχου σωματοφύλαξ Ἀῤῥενείδου τὸν στρατηγὸν Σουσιανῆς τὸν ἑαυτοῦ φίλον. Le titre de stratège de la Susiane se retrouve dans des inscriptions du temps de Démosthène, appliqué à la même personne, le fils de Chariclès de Pæania, avec deux orthographes

y avoir entre elles quelque différence. Un rapprochement sur lequel on reviendra plus loin permet d'inférer qu'au domaine de l'administration militaire appartiennent aussi les villes qui ont leur gouvernement propre; nous trouvons mentionnés des *épistates* dans les villes de cette catégorie[1]; il y eut certainement dans plusieurs villes un *acrophylax* spécial comme on en voit à Apamée[2]. On peut conclure de la situation politique de ces villes que, abstraction faite des questions militaires et des impôts dus au Trésor, elles administraient elles-mêmes leurs propres affaires, au lieu que la population indigène était entièrement sous la main des satrapes et, dans les subdivisions de la province, sous la direction, à ce qu'il semble, des *méridarques*[3] et des préposés aux nomes[4]. Néanmoins, sur ce point, tout est obscur.

Déjà, avant que Séleucos eût acquis l'Asie-Mineure, il avait confié à son fils Antiochos les satrapies supérieures. On reconnaît là la consécration officielle d'une division qui, cinquante ans plus tard, devait avoir les suites les plus graves. Les pays en deçà du Tigre, habités par des peuplades dont la langue était de même origine, les religions semblables dans leurs traits essentiels, l'antique culture plus accessible que celle de l'Est à l'action du génie hellénique, se conformèrent avec une rapidité et une aisance visibles aux mœurs de l'époque nouvelle. Un nombre extrêmement considérable de villes nouvelles furent fondées en Syrie, en Mésopotamie, et jusqu'à la mer Érythrée au sud. La vie municipale commence à prendre le pas sur les habitudes jusque-là familières à ces peuplades; la langue grecque, favorisée par l'activité multiple qui venait de s'éveiller dans les cités, part de ces centres, de ces points de cristallisation, pour se propager au

différentes : Ἀῤῥενηΐδης (C. I. Attic. II, 804 B. a. 17 et 808, c. 72) et Ἀῤῥενείδης (*ibid.* 961, 11). Dans le décret rendu en l'honneur du philosophe Zénon, document dont le texte est corrompu, on n'aurait pas dû se servir des inscriptions triérarchiques pour corriger le nom de l'archonte, orthographié Ἀῤῥενίδου dans les manuscrits, en Ἀῤῥενείδου.

1) Polyb., V, 48, 12.

2) Polyb., V, 50, 10.

3) Joseph., *Ant. Jud.* XII, 5, 5.

4) Joseph., *Ant. Jud.* XIII, 5, 4.

loin sur le plat pays; l'idiome indigène disparaît en partie, ou ne se maintient que comme langue de la barbarie à côté de la civilisation hellénistique; Phéniciens, Chaldéens se conforment à l'esprit nouveau; les Juifs eux-mêmes ne peuvent s'en défendre. Partout, en Syrie et en Mésopotamie, on rencontre des noms macédoniens; les provinces, les montagnes et les fleuves empruntent leurs dénominations au pays des conquérants; le pays est comme une Macédoine asiatique, c'est le centre de la puissance des Séleucides. Il en va autrement dans l'Est : là aussi les villes nouvelles sont nombreuses; mais le tumulte bruyant des luttes engagées entre les Diadoques a dû faire disparaître bien vite les premiers essais tentés pour fixer au sol les bandes pillardes des montagnards du Zagros et les pauvres Ichthyophages des bords de l'Océan Indien: l'orgueil nobiliaire de l'aristocratie mède et perse, la grossièreté patriarcale des Ilates nomades n'a pas pu s'accommoder de la vie bourgeoise des cités grecques. Ce n'est que dans les pays plats de l'Inde et de la Bactriane que les mœurs hellénistiques pourraient jeter des racines plus profondes; mais l'Inde est déjà abandonnée, et la Bactriane se trouve séparée du reste de l'empire par ce plateau de l'Iran sur lequel les villes nouvelles sont plutôt des points d'appui pour la domination macédonienne que des centres capables de provoquer autour d'eux une transformation effective. Là, il n'y avait pas encore de place pour un régime autre que cette vieille constitution propre à la race des Perses, constitution dont l'indigence intrinsèque se manifesta, dès que les Perses étendirent leur domination sur des peuples plus cultivés, par le genre d'oppression qu'elle fit peser sur eux et l'impuissance où elle finit par s'affaisser. Mais telle était la manière d'être des peuples de l'Iran; elle était d'accord, au fond, avec la forme originelle de leur religion simple et élevée, qui était aussi éloignée du polythéisme ou de la frivolité des Hellènes que de l'idolâtrie obstinée, égoïste, sans imagination, des peuples de la plaine de Syrie, de cette religion de la lumière, sortie en plein des besoins moraux de tribus nobles et énergiques dans leur simplicité, religion qui subsista depuis lors, en gardant ses formes sévères d'au-

trefois, chez les tribus des montagnes et des steppes, échappant à l'éclat du pouvoir et à sa ruine, aux victoires des étrangers et à leur civilisation.

A vrai dire, nous sommes ici en présence d'une lacune considérable et complètement obscure dans l'histoire; nous n'avons aucun renseignement sur la rencontre de la doctrine de Zoroastre avec les croyances et les philosophies helléniques; mais, après bien des siècles, la religion des Parsis subsiste entière et solide en sa fraîcheur nouvelle. Ces peuples, dans le fond de leur nature, ne sont pas entamés par l'hellénisme; la domination que les Séleucides exercèrent sur eux ne peut avoir été la même que sur les peuples des bas pays; à l'exemple des Grands-Rois, qui se bornaient à leur envoyer des satrapes de race mède ou perse, les Séleucides durent se contenter d'y installer des satrapes de la race conquérante, des Macédoniens ou des Grecs, pour y lever les tributs et y maintenir leur autorité, aussi longtemps que faire se put, avec l'aide des nouvelles cités.

C'est seulement à la mort de Séleucos que fut annexée l'Asie-Mineure; elle formait dans le royaume un troisième élément, d'un caractère non moins particulier. La côte septentrionale et, à l'est, la région qui s'étend jusqu'à la Cataonie et l'Arménie avaient leurs dynastes ou étaient au pouvoir de tyrans [1] et de républiques helléniques; sur la Propontide et la mer Égée se trouvaient les innombrables villes grecques, chez lesquelles l'époque nouvelle avait réveillé le souvenir de leur ancienne indépendance; des villes comme Smyrne, Éphèse, Milet, revendiquèrent avec plus ou moins de succès cette même autonomie politique que Cyzique, Rhodes, Byzance avaient su conserver; le sud aussi était plein de villes d'origine hellénique; d'anciennes colonies et de nouveaux établissements remplissaient déjà les bassins des fleuves à l'intérieur du pays. Dans toute l'étendue de la domination des Séleucides, c'est l'Asie-Mineure qui devint le plus vite grecque: seuls les montagnards d'Isaurie, de Pisidie et de Lycie échap-

[1]) Par exemple, Sinope sous Scydrothémis (Tac., *Hist.* IV, 84), Héraclée, jusqu'à 281, sous Denys, etc.

pèrent à l'influence hellénique tant qu'ils purent se maintenir indépendants. Que d'éléments de résistance à la puissance royale se trouvaient réunis dans la péninsule! quel entrecroisement compliqué faisaient toutes ces politiques diverses, celle des républiques grecques, celle des anciens princes nationaux et, nous le verrons bientôt, des nouveaux dynastes qui aspiraient à s'élever, celle des Barbares du nord qui s'ingéniaient à pénétrer dans l'empire! avec quel empressement Rhodes, Byzance, les Lagides, Héraclée, soutenaient toute révolte contre la puissance des Séleucides! De la Syrie, ils devaient surveiller l'Égypte, garder l'Orient, retenir sous le joug l'Asie-Mineure, maintenir leur suzeraineté sur toutes les anciennes dynasties, depuis la Bithynie jusqu'à l'Atropatène, et cela, de la Syrie, de l'Euphrate et du Tigre, où pourtant ils n'avaient point de domination assise comme celle que les Lagides possédaient en Egypte, où la Palestine obéissait comme autrefois à son grand-prêtre et les Phéniciens à leurs autorités municipales, où les villes nouvelles même, avec leurs gouvernements à la mode hellénique, n'obéissaient pas sur-le-champ à la volonté royale, mais, au contraire, aussi longtemps qu'elles conservèrent la force de leur jeunesse, eurent leur jugement à elles sur ce qui se passait à la cour et agirent en conséquence[1], jusqu'au jour où on les vit s'abandonner de plus en plus à la vie molle de l'Orient, se remplir du vacarme des banquets publics[2], marcher en guerre les unes contre les autres avec des files immenses d'ânes chargés de vin, de pâtisseries, de fifres et de flûtes, comme si l'on partait, non pas pour la guerre, mais pour la bacchanale[3]. Cette dégénérescence des villes hellénistiques ne se manifesta, il est vrai, que plus tard; mais leur organisation intérieure, ou, si l'on veut, leur qualité de villes relevant immédiatement de l'empire a été sans aucun doute établie dès le début et caractérise le royaume des Séleucides. Là, le développement doit être plus libre et pour ainsi dire plus hellénistique qu'en

[1]) JUSTIN., XXVII, 1, 8.
[2]) POSIDON. ap. ATHEN., XIII, p. 527.
[3]) POSIDON. ap. ATHEN., IV, p. 175. Il y avait guerre, par conséquent, entre Larissa et Apamée.

Égypte ; mais la souveraineté des Séleucides, sans la concentration, sans les principes d'unité sur lesquels était assise la puissance des Lagides, ne peut naturellement pas, comme celle-ci, régler la vie sociale jusqu'aux sphères les plus basses et la tenir dans sa main ; déjà elle se heurte dans les villes — et rien qu'en Syrie nous en connaissons encore environ soixante-dix — à une autonomie intérieure appuyée sur une constitution[1], et combien plus grande devait être cette indépendance dans les vieilles villes helléniques de l'Asie-Mineure, combien plus grande encore dans les colonies de l'Extrême-Orient, qui, sentinelles perdues en face des peuples puissants du voisinage, avaient droit à toute espèce d'égards !

Il y a ici une circonstance particulière à signaler. Quand Antiochos le Grand veut marcher contre Babylone, ses troupes se révoltent à cause du manque de subsistances ; elles s'apaisent quand les approvisionnements arrivent : les Cyrrhestes seuls, environ 6,000 hommes, ne se calment pas ; on est forcé d'en venir avec eux à une bataille rangée, où ils trouvent en grande partie la mort. Achæos surtout, qui avait accepté le diadème, avait fondé ses espérances sur leur rébellion ; mais ses troupes se refusent à combattre leur roi légitime[2]. La Cyrrhestique est le territoire situé entre Antioche et l'Euphrate ; nous y connaissons plusieurs villes nouvelles qui portent des noms macédoniens. Ainsi une partie de l'armée tire son nom d'un territoire d'appellation macédonienne, et dans l'armée d'Alexandre aussi les phalanges étaient désignées d'après les régions où elles avaient été recrutées. Il n'y a pas de raison de douter que ces Cyrrhestes ne fussent précisément une partie des Macédoniens proprement dits, qui dans l'armée formaient la phalange ; et nous avons vu que, dans les nouvelles cités, il y avait des Macédoniens et des Grecs. Ainsi, c'est dans les villes pourvues d'un gouvernement local que les rois complétaient l'effectif de leurs troupes macédoniennes ; ainsi, les citoyens ont le droit ou le devoir de porter les armes. Tandis qu'en

1) Par exemple, à Séleucie sur le Tigre (Polyb., V, 56). C'est ainsi que Achæos, lorsqu'il eut pris le titre de roi en Asie-Mineure, s'adresse aux villes (ἐτόλμησε γράφειν πρὸς τὰς πόλεις. Polyb., V. 57).

2) Polyb., V, 50 et 57.

Égypte les troupes forment une classe à part, disséminée dans tout le pays, le noyau de l'armée des Séleucides est formé des citoyens établis dans les villes nouvelles. Peut-être y a-t-il là un moyen d'expliquer le nom des *stratèges*, par opposition aux *éparques* des satrapies. En tout cas, l'inscription souvent citée qui concerne l'alliance de Smyrne et de Magnésie confirme cette manière de voir : en effet, il y est question des « colons de Magnésie, aussi bien les cavaliers et les fantassins se trouvant dans la ville que les hommes en campagne et le reste des habitants » ; et on y spécifie notamment « le corps détaché de la phalange pour la garde de la ville[1] ».

Sans doute, l'empire des Séleucides est aussi une monarchie absolue, mais plutôt par son origine que par son développement ultérieur; sans doute il est aussi organisé de manière à concentrer dans la personne du roi toute l'importance de l'État : mais, d'une part, il ne parvient pas à absorber complètement les anciennes nationalités; d'autre part, là où il y réussit, les moyens employés font naître eux-mêmes de nouveaux groupes autonomes qui ne manquent pas d'une certaine vigueur. Ici, comme en Égypte, toute l'énergie du royaume reposant non sur le fonds national, mais sur les ressources matérielles du souverain, le principal souci du gouvernement est aussi de remplir le Trésor royal, d'accroître le plus possible les ressources pour l'entretien des troupes et pour l'acquisition d'un matériel de guerre ; seulement, on peut douter que dans le vaste empire des Séleucides, avec le système généralement employé des satrapies, en face de tant de groupes doués d'une vitalité propre, une organisation financière semblable à celle de l'Égypte fût possible[2]. Les municipalités hellé-

[1]) C. I. Græc., II, n° 3137, lig. 14. Le traité doit s'appliquer également Τίμωνι καὶ τοῖς πέζοις τοῖς τεταγμένοις ὑπὸ Τίμωνα τοῖς ὑποταχθεῖσιν ἀπὸ τῆς φάλαγγος ἐπὶ τὴν φυλακὴν τοῦ χωρίου (*Ibid.* lig. 103).

[2]) Nos renseignements sur ce point sont extrêmement incomplets. Les Juifs payaient à Séleucos Ier, suivant Sulpice Sévère (*Hist. Eccl.* II, 26), un tribut de 300 talents d'argent. Après la nouvelle conquête de Jérusalem par Antiochos le Grand, il fut fait remise à la Gérousie, aux prêtres, scribes et chantres du temple, de la capitation et des autres taxes ; ceux qui s'établiraient dans la ville devaient être exempts d'impôt pour trois ans, et le peuple entier fut dispensé d'un tiers du tribut. D'après le premier livre des Machabées (x, 29), le peuple juif eut remise de la taille, de la gabelle, de la taxe coronaire, d'un boisseau de froment sur trois et de la moitié des fruits des

niques, les villes phéniciennes, les États théocratiques comme Jérusalem, etc., étaient-ils assez indépendants pour répartir à leur gré entre leurs membres la somme des impôts exigés d'eux? Cela paraît inadmissible; des inscriptions d'Iasos nous apprennent que la ville peut conserver « l'exemption d'impôts pour tout ce dont elle dispose[1] »; d'où il suit que les citoyens pouvaient, pour tous les impôts ou pour quelques-uns seulement, traiter avec le roi comme particuliers.

Partout nous manquons de données sur l'état intérieur du royaume des Séleucides. Qu'il serait instructif de connaître leur administration, l'organisation de leurs tribunaux, leurs revenus, leur politique commerciale! Séleucos Ier pensa à établir une communication par eau entre la mer Caspienne et la mer Noire. Son successeur fit explorer de plus près la mer Caspienne[2]. Ils se sont donc occupés, en tout cas, du grand courant de marchandises qui, maintenant que le pays de l'Oxus était entre leurs mains, pouvait se diriger avec plus de sécurité qu'autrefois de l'Inde septentrionale et de la Tour-de-Pierre à la mer Noire. Et bien que ce projet relatif à la mer Caspienne ait eu moins de succès que la restauration du canal de Nécho par Ptolémée II, cette route commerciale[3] acquit cependant une haute importance, comme on le voit surtout par l'état du royaume de Pont au temps de Mithridate le Grand. Pour ne citer qu'un fait, à la Tour-de-Pierre, au-dessus des sources de l'Iaxarte, se trouvait le principal mar-

arbres. L'entrée en franchise du bois pour constructions à faire au Temple devait être autorisée (JOSEPH., *Ant. Jud.* XII, 3, 3). Un préposé ἐπὶ τῶν προσόδων est mentionné dans Appien (*Syr.* 45), un intendant τὰ βασιλικὰ πράττων dans Josèphe (*Ant. Jud.* XII, 5, 5 et ailleurs).

1) ἀτέλειαν πάντων, ὧν ἡ πόλις κυρία ἐστί (C. I. GRÆC., 2673).

2) PLIN., VI, 11, 17. Les voyages de découverte faits sur la mer Caspienne par ordre des deux premiers Séleucides sont mentionnés à plusieurs reprises par Strabon, Pline et autres (voy. PLIN., I, 67. VI, 21). On cite comme s'étant particulièrement distingué dans l'exploration de ces régions Polyclitos de Larissa, le même peut-être — d'après une conjecture plausible de C. MÜLLER (*Script. Alex.* p. 129), — que l'on retrouve ensuite apparenté par alliance à la dynastie royale de Macédoine.

3) Strabon (XI, p. 509) décrit cette voie commerciale d'après Patroclès, qui visita les alentours de la mer Caspienne par ordre des deux premiers Séleucides.

ché du commerce de la soie, et, bien qu'une grande partie de la soie passât de là dans les places commerciales de l'Inde, cependant la route principale par où cet article s'écoulait en Occident fut depuis lors, même après que les Parthes se furent installés sur le cours inférieur de l'Oxus, la route de la mer Caspienne [1]. On ne peut parler que sous forme dubitative d'une seconde entreprise de ce genre, le canal entre l'Euphrate et le Tigre [2] ; en tout cas, Séleucie, qui avait été fondée dans la région, offrait un centre extrêmement important pour le commerce. C'est là que les Arméniens apportent leurs marchandises en descendant le cours de l'Euphrate et du Tigre ; c'est jusque-là seulement que les navires peuvent remonter le cours rapide du Tigre ; c'est de là que les Arméniens particulièrement transportent les cargaisons au nord, au marché de Comana ou par delà le Caucase, de l'autre côté duquel les Aorses du Tanaïs, « avec les marchandises indiennes et babyloniennes qu'ils reçoivent d'Arménie et de Médie », font un commerce extrêmement lucratif [3]. C'est encore à Séleucie qu'aboutissent les caravanes de la Perse supérieure et de l'Arabie ; et c'est sans aucun doute de là, et non par la route d'Alexandrie, qu'arrivaient aux riches et voluptueuses villes de la côte de Syrie, spécialement à Antioche et dans le sud de l'Asie-Mineure, les approvisionnements considérables de marchandises indiennes exigés par leur consommation. Mais de quelle manière les Séleucides ont-ils favorisé et protégé ce trafic ? dans quelle mesure ont-ils tenu compte des intérêts du commerce dans leur politique extérieure ? jusqu'à quel point l'ont-ils rendu productif pour le Trésor, au moyen de douanes et d'impôts [4] ? Sur tous ces détails, qui pourraient

[1]) Voy. Ritter, *Asien*, VI, 1, p. 689 sqq.

[2]) Je me réfère ici à l'expression de Pline (VI, 26) : *Seleucia condita a Seleuco Nicatore in confluente Euphratis fossa perducti et Tigris.* Il est question des essais faits pour acclimater en Syrie les épices de l'Inde dans Ptolémée Héphestion (ap. Phot. *cod.* 190, p. 486) et Pline (XVI, 32), des grands haras d'Apamée dans Polybe (XXXI, 3, 6) et Strabon (XVI, p. 752 etc.).

[3]) Strab., XI, p. 506. Strabon ajoute : ἐχρυσοφόρουν δὲ διὰ τὴν εὐπορίαν.

[4]) Philostrate (*Vit. Apoll.* I, 20) dit, en parlant d'un bureau de péage à Zeugma sur l'Euphrate, qu'il devait être assez ancien. On a dit un mot ci-

seuls nous mettre sous les yeux, dans une certaine mesure, le trafic du royaume, on ne trouve pas le moindre renseignement.

Les textes nous laissent également à court sur tous les points: nous ne pouvons guère que poser des questions. Quelle attitude les Séleucides prirent-ils à l'égard des religions indigènes? Ce furent les derniers seulement de cette dynastie qui pillèrent les riches temples d'Élymaïs et de Jérusalem; Séleucos Ier consulta les Chaldéens quand il voulut bâtir sa ville sur le Tigre: il est vrai qu'ils le trompèrent[1]. Dans ces fondations coloniales et dans celles de son successeur, toutes si nombreuses, on eut naturellement l'occasion, la plupart du temps, de bâtir des temples et d'instituer des cultes pour les divinités helléniques; nous rencontrons du moins les noms de ces divinités: mais rien n'était plus aisé que d'appeler Astarté Aphrodite, Anaïtis Artémis; et eût-on maintenu la différence du culte, on ne pouvait plus empêcher les idées de se mélanger et de s'altérer réciproquement. On échangeait ce qu'on avait; déjà Bérose, un des prêtres chaldéens de haut rang, qui avait vu Alexandre dans sa jeunesse et qui composa pour Antiochos Ier une histoire de Babylone d'après les livres sacrés, se rendit dans l'île de Cos et y enseigna l'astrologie[2]; sa fille est appelée la sibylle de Babylone[3]. Nous verrons plus loin quelle influence profonde acquit la révélation sibylline sur le développement de la vie religieuse. La diffusion rapide des Juifs est encore plus importante. Ils avaient au suprême degré l'activité industrieuse, l'art de s'accommoder au milieu, le zèle pour convertir: dans les « prosélytes de la Porte » et dans ceux « de la Justice », ils avaient des cadres tout faits pour la propagation d'une doctrine qui, avec sa conception théiste, devait bientôt prendre

dessus du droit prélevé sur les bois de construction, dont il avait été fait remise aux Juifs. Il existe encore un ou deux renseignements isolés du même genre.

[1]) APPIAN., *Syr.* 58. Appien dit les « Mages » au lieu des Chaldéens.

[2]) VITRUV., IX, 4. Cent ans plus tard, Zénodote, le disciple de Cratès, appelait Homère un Chaldéen (SCHOL. HOM., *Iliad.* XXIII, 79).

[3]) JUSTIN. MART., *Cohort. ad. Græcos*, c. 34. cf. RICHTER, *De Beroso*, p. 12 sqq.

vis à vis du paganisme hellénique une position particulière. Nous les avons déjà trouvés à Cyrène et en Égypte ; ils étaient installés, depuis leur dispersion, à Babylone, en Mésopotamie, jusqu'à Ragæ et plus loin encore ; dans les villes nouvelles fondées par Séleucos, on leur donna des droits égaux à ceux des Macédoniens[1] et Antiochos le Grand, pour affermir son pouvoir si souvent menacé en Lydie et en Phrygie, y fit transporter deux mille familles juives de Mésopotamie et de Babylone[2].

Nous avons trouvé chez les premiers Lagides une disposition marquée à encourager les établissements et les recherches scientifiques à Alexandrie : les Séleucides n'ont-ils rien de semblable à offrir ? Il y avait, il est vrai, à Antioche un Musée, mais il n'a été fondé, si nous sommes bien informés[3], que par Antiochos VII ; on fait mention d'une bibliothèque sous Antiochos III[4] ; il doit s'être trouvé une autre bibliothèque à Ninive[5], etc. D'ailleurs ces renseignements ne nous apprennent pas grand'chose ; pas un seul indice qui nous montre que les Séleucides aient réellement pris part au développement scientifique et littéraire de l'hellénisme. Ce n'est pas que leur empire soit resté en dehors du mouvement ; au contraire, en Cilicie, en Syrie, dans la Décapole, même au delà de l'Euphrate, on voit bientôt fleurir écoles et études littéraires, mais c'est sans le concours de la royauté : l'activité intellectuelle est suscitée par les besoins de la nouvelle vie municipale, qui se développe jusque dans ces régions.

C'est, en effet, l'attitude que gardent partout les Séleucides. Tandis que les Lagides, après avoir commencé par être, comme eux, des rois militaires à la tête de leurs troupes macédoniennes et helléniques, s'efforcent ensuite de façonner l'élément égyptien par une accoutumance graduelle, jusqu'à ce qu'eux-mêmes en subissent de plus en plus l'influence et

[1]) Joseph., *Ant. Jud.* XII, 3, 1, cf. O. Müller, *De Antioch.* p. 28.
[2]) Joseph., *Ant. Jud.* XII, 3, 4.
[3]) Malalas, p. 235.
[4]) Le poète Euphorion en était le bibliothécaire (Βιογρ. ed. Westermann, p. 73).
[5]) Moses Chorex., p. 22.

bientôt même consentent à être sacrés comme les vieux Pharaons par le sacerdoce égyptien, les Séleucides demeurent, au contraire, réfractaires à une semblable naturalisation ; leur royaume, en effet, se compose de beaucoup de nationalités diverses, et les villes helléniques qui y sont disséminées sont la puissance sur laquelle ils prennent leur point d'appui. Leur autorité a et conserve un caractère plutôt militaire, et, aussi longtemps qu'ils savent le maintenir, ils demeurent en état de faire face aux dangers qui entourent leur empire, et même de se relever après de graves échecs. Mais la réaction nationale ne tarde pas à se faire sentir aussi chez eux; tandis qu'en Égypte elle agit par le dedans et domine la royauté et l'Etat même en les transformant, elle agit par le dehors sur la puissance des Séleucides avec une énergie qui s'accroît sans cesse ; elle détache les provinces l'une après l'autre d'un royaume qui précisément n'a d'autre appui que l'élément hellénistique, cet élément qui se localise d'une façon de plus en plus exclusive, et qui, ainsi disséminé, prépare de nouvelles scissions.

Reconnaissons-le : la royauté des Séleucides occupe une position plus aventurée et plus périlleuse que celle des Ptolémées ; elle a des vicissitudes plus grandioses à affronter ; elle a à combattre sans trêve contre des pays révoltés, contre des voisins ambitieux; du royaume que Séleucos a fondé sort un hellénisme multiforme et bizarre dans son morcellement. Ses successeurs font longtemps, pour éviter ce morcellement, un effort qui n'est pas sans gloire. Ils peuvent bien laisser aux Lagides l'honneur de favoriser les lettres ou d'être eux-mêmes écrivains; ils n'ont pas une souveraineté si facile que la leur; plus que les Lagides, ils cherchent à rester macédoniens ; ce sont eux, et non les Lagides, qui ont osé combattre Rome[1].

[1]) Je veux réunir ici le peu d'indications générales qu'il y a encore à signaler relativement à la royauté des Séleucides. La royauté paraît avoir été, ici comme en Égypte, héréditaire, mais à condition d'être légitimée par l'hommage des Macédoniens (APPIAN., *Syr*. 61. cf. JOSEPH., *Ant. Jud.* XIII, 4, 7). La coutume a dû aussi admettre la même ἰσηγορία. Le roi discute les affaires de l'État dans le synédrion (voy. JOSEPH., *Ant. Jud.* XII, 5, 5. POLYB., V, 41, 6 : 50, 6), où il convoque les « amis ». Naturellement, il faut supposer à la cour des Séleucides la même hiérarchie de parents, amis, etc., analogue à celle des *purpurati* que nous rencontrons en Macédoine, en

Il nous a fallu anticiper de bien des façons pour grouper les documents, pour caractériser dans une certaine mesure les deux royaumes qui, dans leur opposition, déterminent principalement la situation politique de l'hellénisme. Non seulement dans le sud de la Syrie, mais en Grèce, en Macédoine, dans les royaumes riverains de la mer Noire, partout, nous le verrons, jusqu'aux rivages de l'Italie et aux frontières de l'Inde, la politique des Lagides et celle des Séleucides sont en lutte. Ce n'est pas que les autres royaumes et républiques en Asie et en Europe n'aient subi d'autre influence que la leur; nous trouverons partout, au contraire, l'effort le plus marqué pour se séparer et se mouvoir dans des domaines indépendants; mais c'est précisément cette préoccupation d'indépendance, ce besoin de s'agrandir aux dépens des voisins, qui provoque sans cesse de nouvelles combinaisons politiques dans lesquelles l'antagonisme en question est à peu près la seule chose qui demeure et persiste.

Commençons par l'Extrême-Orient. La souveraineté de Sandracottos, d'après les traditions bouddhiques, était sortie de la partie de l'Inde que les Macédoniens avaient traversée; c'est de Taxila qu'était originaire le ministre dont les efforts contribuèrent le plus à fonder sa puissance. Avec une armée de 600,000 hommes, dit-on, Sandracottos fit des conquêtes extraordinaires[1]; c'est sous lui que fut pour la première fois réuni aux mains d'un seul tout le domaine aryen de l'Inde; les dynasties plus petites se soumirent d'elles-mêmes ou furent contraintes de le faire; il régnait de Gouzourate aux bouches du Gange et, au nord, jusqu'à Kaschmir. Séleucos fit bien campagne contre lui et pénétra jusque bien avant dans l'Inde[2],

Égypte, etc. Seulement, on paraît avoir plus tard ajouté encore à ces titres les prédicats honorifiques de *frère*, de *père* (*Machab.* I, 11, 31. II, 11, 1. Joseph., *Ant. Jud.* XIII, 4, 9). Il est vrai qu'on rencontre également le titre de *frère* en Égypte dans une inscription du temps de Ptolémée VII (voy. *Journal des Savants*, 1841. Décembre, et actuellement C. I. Græc., III, n° 4896). Le corps des pages (παῖδες σωματοφύλακες. Hephæst. ap. Phot., p. 153 b. 4 ed. Bekker) est une institution du temps d'Alexandre et de Philippe que l'on a conservée.

[1]) Plut., *Alex.* 62. Cf. Megasthen. ap. Strab., XV, p. 709.

[2]) Benfey a révoqué en doute cette expédition de Séleucos dans l'Inde et jusqu'à Palimbothra. Il est étonnant, en effet, que Séleucos, s'il a poussé si

mais il conclut ensuite un traité de paix dans lequel il abandonnait les conquêtes d'Alexandre même en deçà de l'Indus, jusqu'aux Paropamisades[1]. Ce fut le premier fragment détaché du grand empire d'Alexandre, la première réaction nationale.

En effet, c'est bien un grand mouvement national qui semble être ici la cause première. Le bouddhisme commença après l'expédition d'Alexandre sa lutte bientôt victorieuse contre le brahmanisme. La délivrance de l'Inde et la réunion de tout le pays depuis les bouches du Gange jusqu'aux monts Paravati ne vint pas des brahmanes, ni d'un prince de la

loin ses victoires, ait conclu une paix aussi peu honorable. Mais les textes disent-ils qu'il a fait la paix à Palimbothra ? Il n'est pas aussi certain que le pense Benfey que chaque rencontre ait dû être une victoire pour les Grecs. Qu'on songe seulement aux pertes que subit l'armée d'Alexandre dans l'Inde, par suite du climat et des pluies tropicales. En tout cas, les textes qui parlent de cette expédition ne laissent prise à aucun doute. Pline y fait allusion : *reliqua inde* (à partir de l'Hypanis) *Seleuco peragrata sunt* ; or, comment les bématistes de Séleucos auraient-ils mesuré « pour lui » le pays jusqu'au Gange, s'il n'avait pas marché de ce côté avec son armée ? Mais ce n'est pas tout. Strabon, lui aussi (XV, p. 698), parle en termes exprès de ceux qui μετ' ἐκεῖνον (après Alexandre) περαιτέρω τοῦ Ὑπάνιος προελθόντες μέχρι τοῦ Γάγγου καὶ Παλιμβόθρων προσιστόρησαν, ce qui se rapporte plutôt évidemment à une invasion armée qu'à une caravane d'ambassadeurs et de marchands. Du reste, Strabon (XV, p. 689) dit que, de l'Indus jusqu'à Palimbothra, καταμεμέτρηται καὶ ἔστιν ὁδὸς βασιλικὴ σταδίων μυρίων, que de là jusqu'à la mer, Ératosthène compte tant et tant de stades d'après l'ἀναγόαφὴ τῶν σταθμῶν, et qu'il est d'accord avec Megasthène, qui, en effet, a parlé des belles routes de ce pays et des pierres milliaires posées sur le parcours. Enfin, Benfey suppose que cette paix en question fut conclue avant que la guerre n'ait éclaté ; mais Appien (*Syr.* 55) dit expressément : τὸν Ἰνδὸν περάσας ἐπολέμησεν Ἀνδρακόττῳ.

[1]) Les principaux textes relatifs à cette cession se trouvent dans Strabon (XV, p. 688 et 724), passages où les régions de l'Inde précisément, celles qui avaient appartenu précédemment aux Perses et qu'Alexandre avait détachées de l'Ariane en les couvrant de κατοικίαις ἰδίαις, sont données comme ayant été cédées depuis. Strabon parle en cet endroit des Paropamisades, Arachosiens, Gédrosiens, et des peuples du littoral. Il est vrai qu'il y a là une leçon fautive ; au lieu de τούτων ἐκ μέρους τῶν παρὰ τὸν Ἰνδόν, on est bien en droit d'écrire ὄντων. Le pays en deçà de l'Indus, jusqu'à la frontière des Paropamisades (Djellalabad sur le Caboul) a dû être cédé aussi ; c'est ce qui paraît résulter du fait qu'une des inscriptions d'Açoka a été trouvée au village de Kapour-i-giri, à une journée de marche au nord du Caboul, sur un petit affluent, le Kalapani (Masson, *Narrative*, dans le *Journ. of the R. As. Soc.* VIII, p. 293).

vieille caste des Kschatriyas, mais d'un homme « de basse naissance, sans caste », comme on appelle Tschandragoupta dans un drame : il dut être pour les brahmanes un objet d'exécration, pour eux, les gardiens de la vieille foi, les représentants de la rigoureuse répartition en castes et de la séparation du pur et de l'impur. Sans doute, on avait déjà mis en branle à côté d'eux la « roue de la doctrine » qui prêche la pénitence et la sanctification, qui appelle tous les hommes à l'œuvre sainte et veut anéantir la terrible oppression du système des castes, mais c'est seulement depuis ce puissant prince que commence vraiment la propagation de cette doctrine; des dévots de toutes les castes, hommes et femmes, affluent vers les cloîtres, et les impurs du pays de l'Indus, les étrangers, les Barbares, ne sont plus exclus de l'espérance et de la consolation que donne la doctrine sanctifiante ; les œuvres mortes et le savoir orgueilleux des brahmanes ne protègent plus le droit héréditaire de leur sacerdoce ; de tous côtés s'élève contre eux le zèle et la popularité des prédicateurs bouddhistes. Chose étonnante ! la doctrine de Bouddha avait commencé à se répandre au moment où enseignaient en Grèce Thalès et les sept Sages, où en Égypte la dynastie de Saïs anéantissait la caste guerrière et accueillait dans le pays des mercenaires grecs ; elle fit brèche dans la doctrine des brahmanes et la hiérarchie des castes alors que l'hellénisme s'était avancé jusqu'au delà de l'Indus et que, du pays de l'Indus encore une fois affranchi, surgissait le roi « sans caste », pour réunir l'Inde en un royaume. C'est à sa cour que séjourna Mégasthène : cet écrivain rapporte que « les brahmanes ont pour adversaires les Pramnes, grands disputeurs et ergoteurs, qui raillent les brahmanes, les traitant de fanfarons et d'esprits obtus[1] ». Quoi qu'il en soit, la doctrine se fit des amis dans la classe méprisée des Panjanadas : dès 292, des bouddhistes bâtirent un stoupa à l'ouest de l'Indus[2]. A la vérité, Sandracottos et son successeur Bindousara, celui que les Grecs

[1]) Strab., XV, p. 718. Voy. la critique de ces assertions dans Duncker, *Gesch. des Alterthums,* III [1], 4, p. 322.

[2]) C'est le stoupa de Foe-leou-cha, d'après la relation chinoise (ap. Lassen, *Zur Geschichte der griechischen und indoscythischen Könige*, p. 145).

appellent Amitrochatès [1], purent bien conserver encore la doctrine des brahmanes, parce que, pour eux parvenus, l'adhésion des castes supérieures leur devait être d'une plus grande utilité, au point de vue du maintien de leur domination, que le zèle des bouddhistes, bien que le nombre de ceux-ci allât croissant. C'est Açoka, fils de Bindousara, qui, peu de temps après son élévation au trône, se convertit le premier formellement à la doctrine bouddhique et, tout en ménageant et tolérant l'ancienne doctrine, travailla très activement à la propagation de la nouvelle. Il donnait à manger chaque jour, dit-on, à 60,000 croyants; dans 84,000 villes de l'Inde, il fit élever des temples bouddhiques; parmi les édits religieux qu'il a publiés, nous en possédons encore quelques-uns où figurent les noms d'Antiochos, de Ptolémée, d'Antigone. Nous apprendrons plus tard à les connaître. Il est hors de doute qu'il y a eu des relations entre le lointain empire d'Orient et les grands empires de l'hellénisme. Il est fait mention d'une ou deux ambassades aux Séleucides [2]; non seulement Mégasthène est envoyé par les Séleucides à Sandracottos, Dæmachos le Platéen à Amitrochatès [3], mais Dionysios a été délégué à cette cour par Ptolémée Philadelphe [4], et ce ne devait pas être pour nouer des relations commerciales, car, en général, la marine marchande de l'Égypte n'allait pas alors jusqu'à l'Inde: elle achetait les marchandises indiennes sur les marchés de l'Arabie [5].

[1]) ATHEN., XIV, p. 652, d'après Hégésandre. Suivant les calculs de BENFEY, Amitrochatès a régné de 288 à 263 ou 267. Cf. VON GUTSCHMID, *Zeitschr. D. Morg. Ges.* XVIII, p. 373. Le règne d'Açoka se prolonge jusque vers 227.

[2]) ATHEN., *loc. cit.* et PHYLARCH. ap. ATHEN., I, p. 18.

[3]) STRAB., *loc. cit.*

[4]) *Cum regibus Indicis morati sunt* (PLIN., VI, 17). Peut-être faut-il reconnaître un messager de même espèce envoyé par l'Égypte dans le Basilide qu'Agatharchide (*De mar. Rubr.* ap. PHOT. p. 454 [64 ap. Müller]) cite comme autorité pour la description de l'Orient (τὰ πρὸς ἀνατολὰς Ἑκαταῖός τε καὶ Βάσιλις), car ce personnage, dont Athénée (IX, p. 390) cite les Ἰνδικά, figure précisément parmi ceux qui, au temps de Ptolémée II, ont visité et décrit l'Éthiopie (PLIN., VI, 29, § 183). On a vu plus haut que peut-être Évhémère était allé aussi dans l'Inde avec une mission de Cassandre.

[5]) Entre autres témoignages, je cite celui qui se trouve dans Strabon

Nous devons, il est vrai, vu la nature de nos sources, nous contenter de ces indications superficielles. Nos connaissances sont encore moins précises en ce qui concerne le royaume dont il va être question, celui de l'Atropatène. Déjà Alexandre avait abandonné au satrape de Médie, Atropatès, la partie occidentale de l'ancienne satrapie ; cette province est encore mentionnée dans la première et la seconde répartition des satrapies, et considérée ainsi comme appartenant au royaume ; depuis lors, il s'y forme une royauté particulière et entièrement indépendante[1]. Je ne suis pas en mesure de préciser si le nom d'Aderbéïdjan est un nom ancien pour ces contrées ; du moins, il ne figure pas dans l'énumération des satrapies que donnent les inscriptions cunéiformes ; mais depuis qu'en ce pays, et là seulement, subsista une souveraineté purement persane[2], la doctrine des Parsis dut y trouver son véritable centre, et ses adhérents durent se rallier volontiers au prince qui la maintenait à l'état de pureté dans son domaine : la réaction nationale de la race perse contre l'hellénisme dut trouver son point d'appui dans l'Atropatène. La preuve que cette réaction ne demeura pas impuissante, c'est que (de 260 environ à 250) les peuples de l'Est, Parthes et Bactriens, profitèrent pour se soulever du conflit survenu entre les rois de Syrie et de Médie[3] ; et, quand Antiochos le Grand partit en guerre contre ce royaume, il poussa jusqu'aux régions supérieures du Phase et jusqu'à la mer Hyrcanienne, à la tête d'une armée considérable[4].

L'Arménie, voisine de l'Atropatène, n'arriva pas si vite à jouer un rôle politique. Sans doute, durant les luttes des Diadoques, le satrape perse Orontès avait su se remettre en possession du pays[5] ; il faisait remonter son origine à l'un des

(II, p. 100). Je dois dire cependant que Strabon, parlant d'après Ératosthène (XV, p. 689), assure que les distances de Palimbothra à la mer sont évaluées διὰ τῶν ἀναπλῶν τῶν ἐκ θαλάσσης διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ.

1) Strab., XI, p. 523.

2) Polyb., V, 55, 9.

3) διὰ τὸ πρὸς ἀλλήλους εἶναι τοὺς τῆς Μηδίας καὶ τῆς Συρίας βασιλέας (Strab., XI, p. 515). Peut-être faut-il, dans ce passage, intercaler avec Groskurd le mot ἐχθρούς.

4) Polyb., *loc. cit.*

5) Voy. *Hist. des Diadoques*, p. 32, 3. 134. 255. 515.

sept grands de la Perse; sa satrapie était le patrimoine héréditaire de sa maison. Mais on nous apprend qu'il fut le dernier Perse qui ait régné sur l'Arménie[1]. Sont-ce les Séleucides qui l'occupèrent après la mort d'Orontès? On peut douter que le pays soit tombé dans un état de dépendance complète, ou que toute l'Arménie s'y soit prêtée; un prince de Bithynie s'enfuit vers 260 auprès du roi d'Arménie[2], et, trente ans plus tard, Antiochos Hiérax franchit les monts d'Arménie pour se réfugier près d'Arsame[3], qui porte sur une monnaie le titre de roi[4]. Les deux hommes qui, au temps d'Antiochos le Grand, s'emparent de la souveraineté de l'Arménie, sont, il est vrai, appelés stratèges du roi; mais leurs noms, Artaxias et Zariadrès, montrent qu'ils étaient Arméniens[5], et les Séleucides n'avaient pas précisément l'habitude de confier les satrapies à des indigènes. Vers la même époque, Xerxès était dynaste d'Arsamosata, au sud-ouest de l'Arménie, et tributaire des Séleucides[6]. Il est probable que leur autorité en Arménie n'a jamais été bien effective; et pourtant, la sécurité de leur pouvoir en Asie-Mineure dépendait de la possession de l'Ar-

1) Strab., XI, p. 528 et 531. Les historiens arméniens ne disent mot de toutes ces relations : selon eux, la vieille dynastie indigène des Haïganiens finit avec Vahé, qui aurait péri en combattant Alexandre (Moses Choren., I, 30). *Deinceps*, continue l'historien, *usque ad Valarsacis in Armenia imperium* (149 avant J.-C.) *nihil omnino certi tibi narrare habeo. Etenim tumultu erant omnia confusa aliusque adversus alium dimicabat, ut regionis imperium teneret.* Nous nous occuperons plus tard du mouvement religieux si intéressant qui commença en Arménie avec l'indépendance du pays.

2) Memnon, c. 22.

3) Polyæn., IV, 17. Il y a dans le texte 'Αρσάβης. Il n'est pas dit expressément qu'il soit le fondateur de la forteresse d'Arsamosata (il y a dans Polybe [VIII, 25] 'Αρμόσατα, leçon fautive), mais, vu le nom, la chose est vraisemblable. Je laisse de côté les conjectures de Fröhlich et autres sur la création d'un nouveau royaume d'Arménie par Arsame : le renseignement fourni par Memnon, renseignement qui avait également échappé à Visconti (*Iconogr.* II, p. 243), nous indique l'enchaînement réel des faits.

4) Eckhel, III, p. 204. Mionnet, IV, p. 454, 1. Rollin, *Catal. d'une collect. de Méd.*, I, p. 416. C'est une monnaie de cuivre avec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΜΟΥ. C'est un tout autre type que présente la monnaie de cuivre publiée par Sibilian (*Wiener Numism. Zeitschr.* II, p. 241) avec la légende ΒΑΣΙΛΕ... ΩΙΣΑΜΟ[Υ : ce savant l'attribue à Outchama, père du roi Abgar d'Édesse.

5) Strab., *loc. cit.*

6) Polyb., VIII, 25. Polybe lui donne ici le titre de βασιλεύς.

ménie. Le fait que l'Arménie maintint son indépendance durant le temps des Diadoques rendit possible en Asie-Mineure la fondation de deux souverainetés solidement établies dont l'influence devait se faire bientôt sentir dans le monde hellénistique, celle de la Cappadoce et celle du Pont.

Au premier partage de l'empire, ces pays précisément avaient été attribués à Eumène ; il avait vaincu et mis à mort Ariarathe ; mais le fils de celui-ci, portant le même nom, s'enfuit en Arménie et revint dans le pays de ses ancêtres quand Eumène eut été renversé et qu'Antigone eut commencé la lutte contre Séleucos ; il chassa les garnisons macédoniennes, et prit le titre de roi de Cappadoce. Ceci se passait vers l'an 301 ; Séleucos avait provoqué lui-même la restauration de cette souveraineté nationale[1]. Bientôt elle empiéta autour d'elle. Séleucos avait pu encore, dans ses négociations avec le roi déchu, Démétrios, disposer de la Cataonie ; mais ce même premier roi de Cappadoce, peut-être à la faveur des troubles qui suivirent la mort de Séleucos, acquit ce fertile territoire qui rejoint la frontière nord de la Cilicie, et peu à peu une fusion s'opéra entre la langue et les mœurs des Cataoniens et celles des Cappadociens [2]. Désormais l'Asie-Mineure des Séleucides ne tenait plus que par la côte de Cilicie au reste du royaume, et l'on comprend parfaitement que la Cilicie précisément se soit couverte de villes nouvelles jusque fort avant dans les montagnes. Cette proximité était d'autant plus dangereuse que la Cappadoce maintenait aussi tranché que possible le contraste de sa nationalité. Les rois du pays se vantaient de descendre d'un des sept Perses [3]. Dès le temps des Mèdes, la Cappadoce avait été envahie par l'esprit iranien ; le pays était rempli de Mages et de temples du feu [4] ; il y avait là l'opulent État sacerdotal de la déesse lunaire de Comana, dont le prêtre, le premier après le roi et ordinairement choisi

1) *Hist. des Diadoques*, p. 516.
2) Strab., XII, p. 534.
3 Diodor., XIX, 40. Cf. l'ouvrage, assez peu approfondi d'ailleurs, de Hisely, *Historia Cappadociae*. Amstelod. 1836. Du reste, Anaphas (Onophas dans Ctésias) ne figure pas parmi les sept Perses (Herod., III, 70).
4) Strab., XV, p. 733.

dans la famille royale, était pour les Cataoniens un objet de vénération extrême et avait autour de lui une cohorte de 6,000 serviteurs du temple, hommes et femmes [1] : on y trouvait encore les États sacerdotaux du dieu de Benasa, de Tyane, etc. [2].

La dynastie des Mithradate prétendait aussi être de pure lignée perse. Darius, fils d'Hystaspe, aurait donné à leur ancêtre Artabaze, après avoir réussi à renverser les Mages, la souveraineté des pays du Pont [3]. Aussi trouvons-nous cités à plusieurs reprises, dans l'histoire antérieure de l'Asie-Mineure septentrionale, les princes de cette maison : ils entrent de diverses manières en contact avec les Grecs ; l'un d'eux est signalé comme un admirateur de Platon [4] ; un autre a été honoré du droit de cité par les Athéniens. Puis vinrent les temps d'Alexandre et des Diadoques, temps pleins de vicissitudes surprenantes pour cette maison princière. Alexandre n'avait pas touché aux domaines qu'elle possédait de toute antiquité : c'est un précédent que ne manquaient pas d'invoquer, à une époque bien postérieure, les descendants de la race [5]. Elle se releva lors de la lutte des rois contre Antigone. Mithridate II se rangea du côté des coalisés. Lui-même ayant été mis à mort sur ces entrefaites, les alliés, après la bataille d'Ipsos, reconnurent son fils Mithridate III, surnommé le Fondateur (Κτίστης) [6], comme souverain du Pont des deux côtés de l'Halys. Il est im-

[1]) Strab., XII, p. 535. La Vulgate donne ici, pour le nom de la divinité, Κόμανα, qui est une fausse leçon. Les manuscrits ont Μᾶ : ce doit être la déesse lunaire. César (*De Bell. Alex.* 66) appelle le temple *sanctissimum Bellonæ templum*.

[2]) Strab., XII, p. 536. Cf. Philostr., *Vit. Apoll.* I, 6, etc.

[3]) Voy. de préférence, entre autres textes, celui de Polybe (V, 43, 2). Du reste, on voit par Platon (*Legg.* III, p. 695) que cette légende n'a pas été inventée alors par esprit d'opposition aux rois macédoniens.

[4]) Phavorin. ap. Diog. Laert., III, § 20. Il est vrai que l'inscription porte : Μιθριδάτης ὁ Ῥοδοβάτου Πέρσης Μούσαις εἰκόνα ἀνέθετο Πλάτωνος. Σιλανίων ἐποίησε. Il s'agit de Mithradate, fils de cet Ariobarzane qui reçut avec ses trois fils le droit de cité à Athènes vers 368 (Demosth., *In Aristocrat.*, § 202).

[5]) Appian., *Mithrid.* 8 (d'après Hiéronyme, à ce qu'il assure). Trogue-Pompée (*fr.* 7, 2) dit : *nec quisquam successorum ejus nec posterorum.* Ils ont dû puiser l'un et l'autre dans Posidonios, à qui Appien aura emprunté le nom d'Hiéronyme.

[6]) Sur le nom de Κτίστης, voy. *Hist. des Diadoques*, p. 503, 1.

possible de préciser davantage l'étendue du royaume; nous ne savons pas même si la Paphlagonie tomba sous sa dépendance [1]. Sur la côte, toutefois, des villes grecques se maintinrent indépendantes avec leur territoire: par exemple, Sinope, Tios, Amisos, Héraclée. Nous voyons bientôt ces villes fortement engagées, aussi bien que Mithridate III, dans les querelles qui, après la mort de Séleucos Ier, agitèrent les contrées des deux côtés de l'Hellespont.

C'est la ruine du royaume gouverné par Lysimaque et l'invasion des Galates qui provoquèrent ces désordres; durant un certain temps, tout resta en suspens de ce côté. La mort de Lysimaque avait livré l'ouest de l'Asie-Mineure ainsi que la Thrace et la Macédoine aux mains de Séleucos, son vainqueur; mais Ptolémée Céraunos l'avait tué, et s'était emparé de la Thrace et de la Macédoine. Céraunos succomba dans la lutte contre les Galates; il se passa près de dix ans avant qu'Antigone obtînt la possession tranquille de la Macédoine. L'Asie-Mineure tout au moins paraissait devoir rester à Antiochos; mais le dynaste [2] de Bithynie fit alliance avec Antigone, appela une partie des Galates en Asie, pour maintenir et étendre sa souveraineté; l'eunuque Philétæros, gardien des trésors de Pergame, commença à jeter les fondements de la principauté, plus tard si énergique et si entreprenante, de Pergame, et les vieilles cités grecques des bords de la Propontide et de la mer Égée cherchèrent avec plus ou moins de bonheur à recouvrer leur ancienne liberté, qui, supprimée en maint endroit par Lysimaque, était partout en péril. Ainsi, dans ces contrées, au moment où nous allons reprendre la suite des événements, tout se trouve dans la plus grande agitation; les effroyables brigandages des Galates commencent à passer le détroit et à se propager en Asie; deux tribus y restent à demeure, faisant sentir dans toutes les directions la redoutable supériorité de

[1]) Du moins, cent ans plus tard, la Paphlagonie a ses dynastes à elle.

[2]) A l'époque, c'est à dire après ses combats heureux contre Lysimaque, Zipœtès devait probablement (Memnon, c. 20) avoir déjà pris le titre de roi. Ce qui tendrait à le prouver, c'est l'ère bithynienne dont le point de départ tombe à ce moment-là, avant les invasions des Galates (voy. ci-dessous et *Hist. des Diadoques*, p. 561).

leurs forces et s'abandonnant à leur insatiable rapacité ; toute résistance contre eux paraît impossible ; pour le moment, toutes les affaires de l'Asie-Mineure semblent être mises en question.

Le désordre est encore plus affreux à cette époque dans les pays de l'Europe les plus voisins. Les possessions de Lysimaque en Thrace sont déjà la proie des Galates, qui, sous Comontorios, fondent le royaume de Tylis [1]. Les tribus thraces des deux côtés de l'Hæmos ont fait leur soumission ; le royaume des Gètes, si florissant sous Dromichætès [2] et qui s'étendait au nord au delà du Danube, a disparu ; il y a eu, ce semble, un sauve-qui-peut général ; une troupe d'Eupatrides thraces, sous Dromichætès et Tiris, se rencontre, vingt ans après, au service des Séleucides [3], et on trouve également des Thraces dans l'armée des Lagides [4]. Les villes grecques de la Propontide, du Pont, au sud et au nord des bouches du Danube, ne parviennent pas à arrêter les terribles ennemis ; Lysimachia même tombe en leur pouvoir ; la puissante Byzance se rachète par des tributs ; une curieuse inscription des habitants d'Olbia nous apprend que l'effroi de leur nom et de leurs brigandages s'était répandu dans le Nord jusqu'à cette colonie [5]. Toute la ligne du Danube était occupée par les essaims redoutables de ces Barbares ; les invasions en Thrace, en Macédoine, en Grèce, qui commencèrent à la mort de Lysimaque, paraissaient n'être que le commencement de l'exter-

1) Polyb., IV, 46. Tylis se trouve dans le voisinage de l'Hæmos. Voy. Steph. Byz., s. v. Τύλις.

2) *fugatisque Getarum Triballorumque copiis* (Justin., XXV, 1, 3).

3) Polyæn., IV, 16.

4) *De Lagidarum regno*, p. 24 (où il est question de l'expression Θρᾶκες καὶ Γαλάται ἐκ τῶν κατοίκων καὶ τῶν ἐπιγόνων). Cf. Athen., XIII, p. 593 b. Polyb., IV, 65, 10. On rencontre, dans un papyrus de Paris, un Πτολεμαιος του Αμαδοκου Θρακος ; dans un papyrus démotique, un Démétrios, fils de Sitalcès, etc.

5) C. I. Græc., II, n° 2058. Strabon (VII, p. 293) a déjà fait remarquer que les incursions des Cimbres jusqu'à la Palus-Méotide ne sont qu'une hypothèse proposée par Posidonios (οὐ κακῶς εἰκάζει) pour expliquer les vieilles traditions cimmériennes. Je n'ai pas parlé dans le texte des Grecs établis au nord du Pont-Euxin, et notamment du royaume du Bosphore ; plus tard, à l'occasion des guerres de Mithradate, on reviendra sur ce sujet.

mination générale dont on était menacé; le seul moyen de salut, c'était le rétablissement d'un puissant royaume de Macédoine, qui servît de digue contre cette marée humaine.

Sans doute Antigone, fils de Démétrios, est allé en Macédoine (277) et a recouvré le pays que, dix ans auparavant, son père avait perdu. Mais quelle désolation, quel délabrement complet dans l'état de ce pays! Après les terribles discordes survenues dans la famille d'Alexandre, après les guerres fraternelles des fils de Cassandre, après le despotisme de Démétrios et les armements immenses qu'il destinait à la conquête du monde, armements qui avaient épuisé les dernières forces du pays, Pyrrhos avait fait la guerre à Lysimaque pour avoir ce royaume; puis, Lysimaque mort, c'est non pas son vainqueur Séleucos, mais son meurtrier Ptolémée Céraunos qui s'en était emparé; ensuite était venue l'horrible période de l'invasion gauloise, de l'anarchie. Nous verrons comment Antigone perdit encore une fois la Macédoine, pour l'assurer enfin d'une manière durable à sa maison. La misère et le délabrement au dedans ont dû être indescriptibles; le peuple qui jadis avait conquis le monde a enduré pendant quinze ans toutes les horreurs imaginables; des milliers d'hommes ont péri dans les luttes d'Alexandre, des Diadoques; des milliers ont été dispersés dans les nouvelles villes d'Asie, dans les armées de l'Égypte et celles des Séleucides: le pays devait être dépeuplé, appauvri [1], atteint dans sa force, dans le nerf de sa vie nationale. Les principautés autrefois dépendantes de la Macédoine, celles des Péoniens, des Agrianes, ont disparu; les territoires thraces qui appartenaient jadis à la Macédoine au delà du Strymon sont en grande partie incorporés au royaume celte de Tylis. Il n'y a plus qu'un reste de l'ancien royaume, c'est celui que gouverne Antigone; et quels voisins dangereux il a de tous côtés! A l'est, le puissant royaume galate de Tylis; au nord — pour ne pas parler des peuples galates qui campent

1) ἐσπάνιζε καὶ ἡ Μακεδονία στρατιωτῶν πολιτικῶν διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἀπεσταλμένων εἰς τὴν Ἀσίαν ἐπὶ διαδοχὴν τῆς στρατιᾶς (Diodor., XVIII, 12). Cette dépopulation explique seule comment plus tard, dans la plus belle contrée de la Macédoine, l'Émathie, la majeure partie de la population agricole était composée de Gaulois et d'Illyriens (Liv., XLV, 30).

plus loin le long du Danube et qui menacent sans cesse d'invasions nouvelles — dans les défilés où l'Axios prend sa source, la puissance ambitieuse des Dardanes, qui s'étend bientôt jusqu'à la côte de l'Adriatique [1]; à l'ouest, le royaume des Épirotes, qui, établi par l'Égypte et parvenu à une rapide prospérité sous Pyrrhos, essaie à plusieurs reprises de conquérir la Macédoine; dans les îles de la mer Égée, et bientôt même sur la côte de Thrace, les avant-postes de la puissance égyptienne qui ne se lasse pas de travailler contre les Antigonides en Europe, comme en Asie contre les Séleucides. On ne peut s'empêcher d'admirer la politique des rois de Macédoine qui ont pu, partis de pareils débuts, s'élever à la puissance que nous leur verrons plus tard. Mais il faut avouer que l'ancienne royauté populaire de Philippe et d'Alexandre n'est plus. Les Antigonides n'ont pas une autre manière de régner que les Lagides en Égypte, les Séleucides en Asie. Ils ont autour d'eux une cour brillante, une hiérarchie de dignitaires décorés du nom d'amis et de parents avec lesquels ils délibèrent [2], parmi lesquels ils choisissent leurs gouverneurs, leurs capitaines, leurs ambassadeurs, etc. [3]. C'est une noblesse de cour, en partie démesurément riche, en partie criblée de dettes, formée au service de la royauté dans l'antique institut macédonien des pages royaux [4] et qui sépare le trône du peuple. De l'ancienne liberté macédonienne il ne semble pas être resté grand'chose dans le peuple; il est même obligé de payer tribut [5]. Quand Antigone engage le philosophe Zénon à venir en Macédoine, il lui dit : « Celui qui forme le souverain et le conduit à ce

[1]) Voy. mon article sur le roi Monounios dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1836, nº 104.

[2]) Polyb., V, 22 et ailleurs. Liv., XXX, 42 et ailleurs.

[3]) Liv., XLV, 32.

[4]) Liv., XLV, 6.

[5]) Plut., *Æmil. Paul.* 28. Liv., XLV, 18. 29. D'après ces textes, le tribut, οὗ πλέον ἢ διπλάσιον τοῖς βασιλεῦσιν εἰσέφερον, était de 100 talents à l'époque romaine, et par conséquent de plus de 200 talents auparavant. Μακεδόνες μὲν γὰρ ὑπὸ Ῥωμαίων πολλῶν καὶ μεγάλων ἐτετεύχεισαν φιλανθροπιῶν κοινῇ μὲν καὶ πάντες ἀπολυθέντες μοναρχικῶν ἐπιταγμάτων καὶ φόρων καὶ μεταλαβόντες ἀπὸ δουλείας ὁμολογουμένως ἐλευθερίαν, ἰδίᾳ δὲ πάλιν καὶ τὰ πλεῖστα ἐκλυθέντες ἐκ μεγάλων (Polyb., XXXVII, 9). Ce qui suit dans Polybe est mutilé; on devine à peu près ce qui manque par Tite-Live (XLV, 30. 32).

qu'exige la vertu, celui-là évidemment infuse aussi à ses sujets des sentiments nobles; car tel est le chef, tels deviendront naturellement aussi ses sujets [1] ». On voit comme, dans l'idée de ce grand souverain, le peuple entier est rivé à l'exemple, à la volonté, à la personne du monarque : il est l'État; son autorité est illimitée; il appelle le peuple ses sujets; ce n'est plus l'ancienne fidélité du cœur, c'est l'obéissance et la subordination qui est la règle de ses rapports avec le souverain. Une seule chose, à ce qu'il semble, a subsisté de l'ancien temps ou a été rétablie à nouveau; c'est l'obligation du service militaire pour tous [2] : les Macédoniens conservent leur vieille renommée de bravoure aussi longtemps que subsiste chez eux la royauté; mais, à côté de cette milice nationale, le roi entretient une armée permanente composée de mercenaires thraces, galates, crétois, etc., une armée qu'il emploie comme garnison aux frontières et dans les villes ou qu'il garde dans le voisinage de la cour, une armée dont la fidélité dépend de la personnalité du souverain et des généraux, du taux de la solde, des éventualités de la guerre, fardeau pour les villes et pour le plat pays, plus d'une fois insolente et insoumise à l'égard des rois.

La Macédoine a bien des villes : d'abord, les anciennes colonies grecques du littoral, ensuite les villes indigènes, dont le roi Archélaos avait le premier fondé bon nombre dans le pays; enfin, une certaine quantité d'établissements nouveaux destinés principalement à couvrir les frontières exposées [3]. Elles avaient une certaine autonomie communale; les dernières vicissitudes du royaume en témoignent encore [4] : mais, pour donner une idée des atteintes qu'elles avaient à redouter de la part de l'arbitraire royal, il suffit de citer un exemple. Comme on se défiait quelque peu des villes de la côte, les plus notables

[1]) ap. Diog. Laert., VII, 1, 8.

[2]) *a pueris eruditi artibus militiæ* (Liv., XLII, 52).

[3]) On aura plus loin l'occasion de citer plusieurs villes du nom d'Antigonia.

[4]) Par exemple, les *legationes civitatium — venerant ad pecunias pro facultatibus quæque suis ac frumentum pollicendum ad bellum* (Liv., XLII, 53). Il y a encore d'autres indications dans les livres XLIV et XLV de Tite-Live.

habitants furent transportés avec leurs femmes et leurs enfants en Émathie, et les villes furent données à des Thraces et à d'autres Barbares [1]. Il serait bien instructif de connaître l'état du plat pays; nous ne trouvons là-dessus qu'une indication: quand les Romains démembrèrent le royaume en quatre républiques, ils abolirent les « fermages des propriétés rustiques [2] ». Bien que la liberté du paysan eût été dans les anciens temps le trait caractéristique de la Macédoine [3], cependant les rois avaient possédé naturellement des terres et des villages; une grande partie de ces terres domaniales avait été, suivant une tradition suspecte, donnée en présent par Alexandre à ses grands lorsqu'il partit pour l'Asie, et il avait remis à ses gens de guerre et à leurs parents quantité d'impôts et de corvées. A la vérité, durant les luttes acharnées qui suivirent sa mort, alors qu'une foule de Macédoniens étaient au service des Lagides et des Séleucides, surtout par l'effet des attaques et des dévastations des Gaulois, contre lesquelles les murailles des villes pouvaient seules offrir un abri, la classe des paysans libres avaient dû se trouver singulièrement réduite; le système des fermages devait mettre tout à fait les petites gens dans la main du propriétaire foncier. Et cette riche noblesse de cour, n'aura-t-elle pas été apanagée d'une façon analogue? Mais les

1) Polyb., XXIV, 8 [XXIII, 10, 4 ed. Hultsch] et, d'après Polybe, Liv., XL, 3.

2) *Locationes prædiorum rusticorum* (Liv., XLV, 18). Il s'agit probablement de la ferme des redevances à percevoir sur les biens soumis à la dîme, comme cela se pratiquait en Sicile: *lege Hieronica numerus aratorum quotannis apud magistratus publice subscribitur* (Cic., *In Verr.* III, 51). Göttling (dans un Programme de l'Université d'Iéna, 1834) avait cru retrouver de ces *subscriptiones* dans une inscription d'Acra, publiée par lui, où il est question des ὑπογραφέες (C. I. Græc., III, 5425). Degenkolb (*De lege Hieronica,* 1861, p. 47) a fait à l'opinion de Göttling des objections fondées; seulement il n'aurait pas dû citer à l'appui de la sienne l'ὑπογραφεὺς δικῶν d'Aristophane (*Equit.* 1256), et les scholiastes qui commentent ce passage peuvent encore moins servir à interpréter l'inscription.

3) Une des preuves à citer, c'est le droit de l'armée macédonienne, qui représente le peuple en armes. Il ne faut pas oublier non plus qu'Aristote mentionne bien des pénestes de Thessalie, des hilotes de Sparte, mais ne signale rien d'analogue en Macédoine, bien qu'il parle à plusieurs reprises de la royauté en Macédoine et notamment de la ressemblance qu'elle offrait avec celle de Sparte.

documents ne nous disent rien de plus : ce qu'on a indiqué suffit pour faire constater à quel point l'ancien régime de la Macédoine a disparu ; comme, là aussi, la royauté à la nouvelle mode est allée jusqu'au bout de ses principes ; comme elle a concentré tous les droits, toutes les relations politiques dans la personne du monarque, dans le concept d'une puissance souveraine et absolue, qui répond aux notions du droit public de l'époque.

L'aspect que présente la Grèce à la fin des luttes des Diadoques n'est ni plus brillant ni plus consolant : dépopulation, misère, impuissance politique, démoralisation, garnisons étrangères ou tyrans dans les villes ; chez les particuliers, le sentiment douloureux du dépérissement général ; relèvement momentané, mais comme prélude de nouvelles et plus âpres discordes entre les États particuliers ; tels sont les principaux traits de ce tableau.

Les vicissitudes des affaires helléniques présentent une confusion indescriptible depuis la mort d'Alexandre ; à l'exception de Sparte et de l'Étolie, il n'y a pas de point où la constitution, l'autorité, la politique n'ait changé à plusieurs reprises et de la manière la plus violente. Après la chute de Démétrios (287), son fils Antigone se maintint sur quelques territoires et dans quelques places de la Grèce ; pendant qu'il partait de là pour marcher contre Ptolémée Céraunos, l'Égypte avait poussé Sparte à prendre les armes contre les Étoliens alliés de celui-ci ; mais la Grèce ne se leva pas. Vint alors l'irruption des Galates. La Macédoine, la Thessalie furent submergées par le flot, mais tous les Grecs ne s'unirent pas pour combattre ; du Péloponnèse, personne ne vint ; seuls les pays tout voisins du danger envoyèrent des troupes aux Thermopyles ; Antigone aussi expédia 500 hommes. L'année d'après, Antigone vint prendre possession de la Macédoine.

Maintenant, quelle était la situation en Hellade ?

La Thessalie, courbée depuis Philippe sous la domination macédonienne, avait fait inutilement des tentatives répétées pour recouvrer son indépendance. La ville de Démétriade, fondée par le père d'Antigone, assurait à qui la possédait la domination sur le pays entier. On ne peut douter qu'en ce

pays l'ancienne constitution tétrarchique n'ait conservé la forme que lui avait donnée Philippe en la rétablissant ; la noblesse des villes resta seule en possession des droits politiques, les pénestes ou serfs cultivaient la terre pour elle. D'après un renseignement qui vient du temps d'Antigone, les Thessaliens paraissaient avoir des lois constitutionnelles et se distinguer beaucoup des Macédoniens ; il n'y avait pourtant point de différence, et ils exécutaient absolument tout ce qui leur était ordonné par les agents du roi[1]. Et lorsqu'en 194 ils furent soustraits à la domination macédonienne, il est dit d'eux : « Il ne s'agissait pas seulement dans ce pays d'affranchir les villes, mais de les dégager d'un ramassis de populace et de les tirer du désordre pour les amener à un régime supportable. Elles étaient, en effet, troublées non pas seulement par les vices de l'époque, par la violence et l'arbitraire royal, mais encore par l'esprit remuant d'une race qui, depuis le commencement jusqu'à nos jours, n'a jamais pu faire aboutir ni comices, ni réunion, ni délibération quelconque sans sédition et sans tumulte[2] ». A quoi leur servait, dans un pareil état de désorganisation intérieure, de former, quant au nom, un État particulier[3] ; d'avoir un roi à eux, qui était toujours, il est vrai, le roi de Macédoine[4] ; d'avoir leurs assemblées particulières, qui, comme les diètes de la noblesse polonaise, ne servaient qu'à rendre toute union impossible.

Une situation toute spéciale, c'est celle de la Béotie. Les villes du pays étaient réunies en confédération de temps immémorial, mais les appétits dominateurs de Thèbes avaient provoqué perpétuellement les luttes les plus acharnées ; après l'époque brillante d'Épaminondas, la domination violente de la Thèbes démocratique accrut cette haine[5], jusqu'au moment

1) ἐδόκουν κατὰ νόμους πολιτεύειν... πᾶν ὁμοίως ἐποίουν τὸ προσταττόμενον τοῖς βασιλικοῖς (Polyb., IV, 76, 2).

2) Liv., XXXIV, 51.

3) C'est ce que dit Polybe (IX, 4, 4. XVIII, 3, 9).

4) Voy. la liste des *Thessalorum reges* dans l'Eusèbe arménien (Porphyr., *fr.* 5 ap. C. Müller, *Fr. Hist. Græc.* III, p. 701). Sur les monnaies fédérales des Magnètes, des Achéens de Thessalie, voy. Weil (von Sallets *Numism. Zeitschr.* II, p. 172 sqq).

5) Polyb., IV, 44, 9.

où la ville fut vaincue par les Macédoniens et détruite par Alexandre, avec le secours des villes béotiennes. En quelle allégresse furent les Grecs, lorsque Cassandre la rebâtit plus magnifique! Elle ne devait servir que comme forteresse, pour maintenir le pays dans l'obéissance. Après bien des vicissitudes, Démétrios avait enfin soumis Thèbes et la Béotie; lorsqu'il fut évincé du trône de Macédoine et se réfugia en Grèce, il proclama la liberté de Thèbes; l'ancienne confédération put se relever; on élut parmi les Thébains l'archonte de toute la ligue; sept béotarques furent placés à la tête de la milice fédérale[1], qui, lorsque les Galates parurent aux Thermopyles, comptait 10,000 fantassins et 500 cavaliers. La ligue aurait pu, avec ses ressources matérielles, jouer en Grèce un rôle important. Mais la violence grossière, la sauvagerie, le dévergondage effréné qui régnaient dans ces villes, empêchaient tout déploiement d'énergie. Nous possédons encore le tableau remarquable tracé par un homme qui écrivait vers la fin de l'ère des Diadoques; il dit : « Les Béotiens énumèrent comme il suit les fléaux installés chez eux : à Oropos habite le lucre malhonnête; à Tanagra, l'envie; à Thespies, l'humeur querelleuse; à Thèbes, la brutalité; à Anthédon, la cupidité; à Coronée, la curiosité indiscrète; à Platée, la forfanterie; à Onchestos, la fièvre; à Haliarte, la stupidité. Tous ces maux se sont déversés de tous les points de la Grèce dans les villes de la Béotie[2] ». Leur politique fut absolument inconsistante. Un échec (vers 245) suffit pour leur ôter tout courage, à tel point qu'elles ne voulurent plus désormais prendre aucune part aux luttes de la Grèce; elles s'abandonnèrent entièrement à la débauche et à l'ivrognerie, et s'y perdirent corps et âme[3]

[1]) Sur la constitution fédérale, voy. Böckh (*C. I. Græc.*, I, p. 726 sqq.), et les observations de von Wilamowitz (*Hermes*, VIII, p. 437) à propos d'une inscription nouvelle qui nous montre la Ligue arrivée à un état d'extrême décadence : il faut dire que l'inscription date du siècle suivant.

[2]) Dicéarque dans la Βίος Ἑλλάδος (p. 145 ed. Fuhr [*Fr. Hist. Græc.*, II, p. 260]). Il est très remarquable que Dicéarque cite neuf villes, qu'il nomme Anthédon et laisse de côté Orchomène, Lébadée, Chéronée. Entre autres renseignements de détail sur cette époque, voyez ceux qu'Athénée X, p. 418) emprunte à Ératosthène et autres.

[3]) Polyb., XX, 4.

« Vers l'époque de la guerre d'Antiochos », dit Polybe[1], « il n'y avait eu depuis vingt-cinq ans aucune sentence rendue dans aucun procès public ou privé, et les stratèges employaient les deniers publics à acheter la populace, dont l'influence les prorogeait à leur gré dans leurs fonctions; cela était allé si loin que ceux qui mouraient sans enfants ne laissaient plus leur fortune, d'après les usages d'autrefois, à leurs plus proches parents, mais la léguaient à des confréries joyeuses, qui se réunissaient pour boire et manger; ceux même qui avaient des enfants ne leur donnaient que la portion obligatoire fixée par la loi et léguaient la plus grosse part à ces associations dissolues; et il y avait beaucoup de Béotiens qui comptaient à leur acquit plus de banquets dans le mois que le mois n'a de jours ».

Toutefois notre description anticipe trop; nous n'avons à parler que de l'époque qui suit immédiatement l'invasion gauloise. Les Phocidiens aussi, les Locriens Opontiens, les Mégariens avaient envoyé des troupes aux Thermopyles; par conséquent, en 279 ils n'étaient plus sous la domination macédonienne. Mais l'Eubée y était encore; à Chalcis, à Carystos se trouvaient des garnisons macédoniennes, et, bien qu'Érétrie fût appelée ville libre, elle payait 200 talents de tribut, somme qui, par égard pour le vénérable Ménédème, fut abaissée, paraît-il, à 150 talents[2]. Athènes avait, il est vrai, en 287 chassé du Musée la garnison macédonienne; mais Salamine, le Pirée, Munychie, demeuraient au pouvoir d'Antigone[3]. Athènes, elle aussi, avait envoyé des troupes aux Thermopyles, 1,000 fantassins et 500 cavaliers, sans compter des navires, autant qu'on en put équiper. Les Athéniens étaient fiers de l'effort que la ville avait fait dans cette lutte contre les Barbares[4], et il ne manquait pas de gens qui rêvaient pour la

[1]) Polyb., XX, 6.

[2]) Diog. Laert., II, 140 et 143.

[3]) Ménédème d'Érétrie eut encore des relations avec Hiéroclès le phrourarque, et le philosophe doit être mort peu après 278 (Diog. Laert., II, 127. 143).

[4]) Voy. le décret rendu au printemps de 277, au sujet des jeux à fonder de concert avec les Étoliens en l'honneur de Zeus Soter et d'Apollon Pythien, comme ὑπόμνημα τῆς μάχης γενομένης πρὸς τοὺς βαρβάρους... ἐφ' οὓς καὶ

cité le rétablissement de son ancienne splendeur. Mais ceux qui s'étaient le plus signalés contre les Celtes, c'étaient les Étoliens. Ils firent suspendre les boucliers pris par eux aux Celtes à l'architrave des parois sud et ouest du temple de Delphes, comme les Athéniens avaient appendu à la paroi est les boucliers enlevés aux Perses à Marathon; ils envoyèrent des députations aux États de l'Hellade pour les inviter à fonder, de concert avec eux, de nouveaux jeux panhelléniques, les *Soteria*. Athènes se joignit à eux, bien qu'on y éprouvât un assez vif déplaisir en voyant les Étoliens prendre la direction de l'affaire; mais les ressources de l'État étaient modiques, et la multitude n'était pas disposée à de grands sacrifices. La vie privée n'en était que plus luxueuse et plus dissolue; un regard jeté sur les fragments de la comédie nouvelle montre à quel point la bonne chère, les intrigues amoureuses, le parasitisme et le parfum de « l'intelligence » avaient le pas sur les questions d'intérêt général; on en viendra bientôt, disait un philosophe, à décorer de peintures les tas de fumier. Il n'y avait qu'à voyager quelque peu sur la route d'Athènes à Oropos pour rencontrer une foule d'élégantes hôtelleries, avec toutes les commodités imaginables et un service excellent[1].

On ne peut dire ici que quelques mots du Péloponnèse, parce que, dans cette contrée, il n'y a de mouvements importants qu'à la période suivante. La domination d'Antigone était, vers 279, resserrée dans un petit nombre de points. Sparte, toujours sous la constitution de Lycurgue, qui depuis longtemps était devenue un mensonge, vraie oligarchie de cent familles à peine qui avaient mis la main sur toutes les propriétés, était depuis quelque temps en relations avec Alexandrie et pouvait, avec cet appui, songer à jouer de nouveau un rôle en Grèce. Lorsqu'Antigone était parti pour la campagne de Macédoine contre Ptolémée Céraunos, Sparte

ὁ δῆμος ἐξέπεμπεν τούς τε ἐπιλέκτους καὶ τοὺς ἱππεῖς συναγωνισομένους ὑπὲρ τῆς κοινῆς σωτηρίας (C. I. Attic., II, nº 323). L'inscription publiée et commentée par Haussoullier (*Bull. de Corr. Hellén*. 1881, p. 301) donne le décret voté par les Chiotes en réponse à une invitation semblable et ajoute à l'inscription attique mutilée quelques faits intéressants.

1) Dicæarch., p. 142 ed. Fuhr.

avait entrepris cette guerre amphictyonique à laquelle les autres États refusèrent de participer, par crainte d'une nouvelle hégémonie de Sparte. Contre les Galates, en 279, la Messénie et Mégalopolis n'envoyèrent aucun secours, parce que Sparte refusa de leur donner des garanties par traité durant l'absence de leurs soldats. Ainsi elles n'étaient plus en la puissance d'Antigone; il commandait encore à Trœzène, à Corinthe, dans quelques villes d'Arcadie; peut-être n'avait-il déjà plus Argos ni Élis. Mais qu'étaient-ce que de tels affranchissements? On chassait les garnisons macédoniennes; mais, dans les luttes violentes des partis, résultat infaillible de cet affranchissement, se formait en règle générale une tyrannie qui ensuite trouvait naturellement son compte à se rattacher de nouveau à la Macédoine. Seuls les Achéens firent une exception glorieuse à cette règle; leur ancienne ligue avait été aussi dissoute aux temps de Philippe et d'Alexandre, et ils avaient eu dans leurs villes tantôt des garnisons, tantôt des tyrans; mais la simplicité et la loyauté antiques s'étaient maintenues dans les montagnes de ce petit pays. Dans les temps troublés de l'invasion des Galates, quatre de ces villes chassèrent tyrans et garnisons, et restaurèrent l'ancienne confédération. C'était le germe encore intact des antiques vertus qui commençait à produire sur ce sol de nouvelles pousses, bien que ce mouvement naissant fût encore insensible. Il se trouvait bien encore çà et là quelques points où les mœurs du bon vieux temps n'étaient pas complètement dénaturées et démodées : à Élis, par exemple, on menait toujours la vie large du propriétaire foncier, et les Cynæthiens étaient et restaient comme autrefois des rustres grossiers, absolument étrangers aux Muses. Mais, à tout prendre, chaque localité perdait de plus en plus son caractère si marqué d'autrefois, sans qu'il se formât nulle part quelque chose de national au point de vue politique, qui pût compenser les effets de cet émiettement devenu dans de pareilles conditions la cause d'une impuissance encore plus complète.

La seule puissance en Grèce qui, vers l'époque de l'invasion des Galates, ait quelque importance par elle-même, c'est celle des Étoliens. Déjà les Locriens du Parnasse tiennent pour

eux; Héraclée sur l'Œta a dû se joindre à eux. Leur force est d'être un peuple rude, neuf encore, et qui entre pour ainsi dire dans la vie; pendant que les autres États ont derrière eux une longue série de vicissitudes historiques, font des expériences avec des théories politiques, s'affaiblissent par l'effet d'abus sans cesse renaissants et la peine qu'ils se donnent pour les abolir, ne possèdent plus enfin dans leur présent lamentable qu'un amas de débris des époques lointaines ou récentes, prospères ou malheureuses, le peuple étolien vit encore dans la rude liberté de cet âge primitif où chacun mesurait son droit à la longueur de son épée et où la rapine, franchement pratiquée sur terre et sur mer, était le métier de l'homme de cœur. En Étolie, ni l'invasion dorienne n'avait pénétré pour déchirer l'antique constitution de la race et fonder un État militaire fortement organisé, ni l'époque postérieure n'avait amené de colonies sur ses côtes. Les Étoliens étaient restés éloignés des autres Hellènes; les siècles pendant lesquels la Grèce se développait et atteignait un degré de culture de plus en plus élevé avaient passé sur eux sans laisser de traces. Ils passaient pour demi-barbares aux yeux des Athéniens du temps de la guerre du Péloponnèse, mais, quand ceux-ci tentèrent de les attaquer, en un instant le peuple étolien fut debout et les refoula, en leur infligeant des pertes sanglantes, hors des montagnes. L'union de ces cantons, de ces tribus montagnardes, a dû se faire dès la plus haute antiquité; mais le lien de cette association devait être bien lâche, à en juger par ce fait que les cantons envoyèrent séparément leurs députations à Alexandre après la ruine de Thèbes[1]. C'est seulement durant les troubles de l'époque immédiatement postérieure que la fédération commence à se montrer comme telle; les vieux instincts batailleurs, les incursions et coups de main improvisés par certains chefs[2] ou certains cantons, le sentiment orgueilleux de la force brutale, tout cela donne bientôt à cette fédération l'apparence et l'allure d'un État véritable,

1) κατὰ ἔθνη (Arrian., I, 10).

2) ἄγειν λάφυρον ἐκ λαφύρου : plutôt que de supprimer cette loi, disent-ils, on pourrait τὴν Αἰτωλίαν ἐκ τῆς Αἰτωλίας ἄρειν (Polyb., XVII, 4, 8).

d'une société de brigands organisée, avec laquelle il est impossible de s'en tenir au droit des gens traditionnel. Cette sorte de liberté est à leurs yeux le privilège de leur fédération. C'est à Thermos, tout en haut dans les montagnes, que les cantons célèbrent leur fête fédérale et tiennent leur assemblée; c'est là aussi que sont les foires annuelles et les banquets; là, dans le temple et sous les portiques, sont près de mille armures, les trésors, les vases de prix, les habits de fête, tout ce que chacun a de plus précieux; dans ces réunions et ces festins, on fait étalage de luxe, on discute, on fait bonne chère, et, s'il y a guerre, de cette Diète et de ce congrès de buveurs sort la milice nationale, sous la conduite du nouveau stratège, qui aura pour récompense un tiers du butin[1]. On voit combien cette confédération est primitive et grossière[2]: de politique, de législation, d'art militaire, il n'est pas question en ce pays; plus il y a de désordre dans le reste de la Grèce, plus le métier de brigands devenait commode, plus lucrative était la solde, tantôt ici, tantôt là, chez n'importe qui, amis ou ennemis. Il n'y a pas de bravoure plus sauvage et plus impétueuse que celle des Étoliens; le fer ne quitte point leur côté, et, comme en leur audace aventureuse ils sont toujours prêts à risquer leur vie, il leur faut aussi les plaisirs les plus sauvages et les plus excessifs en tout genre[3]. Cet État se trouve étrangement dépaysé dans la politique de cette époque qui, pleine de formalités diplomatiques et de routine machiavélique, observe les formes avec d'autant plus de soin qu'elle en prend plus à son aise avec le droit, et que n'effraye aucune espèce de violence, pourvu que le coup de force soit bien et dûment couvert par l'étiquette du droit des gens. Il forme aussi un

[1]) Polyb., V, 8. Liv., XXXV, 25. La note d'Hésychius (d'après le *Méléagre* de Sophocle) : κυάμῳ πατρίῳ... τῶν Αἰτωλῶν τὰς ἀρχὰς κυαμευόντων, ne peut, étant donné l'expression que Polybe emploie constamment pour l'élection des stratèges, s'appliquer à cette élection, et pas davantage naturellement à celle de l'hipparque et du greffier.

[2]) L'expression τὸ κοινὸν τὸ Αἰτώλων se rencontre pour la première fois, que je sache, dans l'inscription dédiée à Élis au tyrannicide Cylon, inscription mentionnée par Pausanias (VI, 14, 4) et datant du règne d'Antigone fils de Démétrios (Pausan., V, 5, 1).

[3]) Agatharchid. ap. Athen., XII, p. 527.

contraste étrange avec la Ligue achéenne, qui, de tempérament tout opposé, loyale en sa prudence, pleine de scrupules en son effort rénovateur, croit pouvoir fonder sa puissance et le salut de la Grèce sur ce qui reste encore de patriotisme, d'abnégation, de foi en la bonne cause.

Il nous reste encore une puissance à considérer pour avoir parcouru tout le cercle de la politique hellénique, le royaume d'Épire. Théopompe[1] comptait quatorze peuples épirotes; bien qu'ils fissent aussi aux Grecs l'effet de Barbares, ils étaient pourtant au même titre qu'eux, si l'on peut s'exprimer ainsi, de souche pélasgique, mais ils étaient restés en arrière du développement hellénique. Chacun de ces peuples avait été indépendant, mais l'un ou l'autre d'entre eux s'empara de l'hégémonie sur ses voisins. Tels étaient les Chaoniens au temps de la guerre du Péloponnèse; leurs magistrats annuels, au nombre de deux, étaient choisis dans une certaine famille[2]. les Thesprotes, sans rois comme les précédents, étaient soumis à leur autorité. Chez d'autres, l'antique pouvoir des princes se maintint : chez les Orestes, dans la famille de Perdiccas; chez les Athamanes, dans celle d'Amynandros; chez les Thymphæens, peut-être dans celle d'Andromène. Il en fut des peuples épirotes comme de ceux de la Macédoine, avec cette différence qu'ici la race des Héraclides avait formé de bonne heure une puissance assez forte pour rendre dépendants les petits princes du voisinage. Il y eut même un certain nombres de tribus épirotes, comme les Orestes, les Æthices, les Tymphæens, qui passèrent sous la domination macédonienne. L'évolution de la Macédoine se répète en Épire, seulement plus tard. Ce fut le royaume des Molosses qui chercha à réaliser la même unification. Chez les Molosses, il y avait une antique royauté: « c'est précisément parce qu'elle était limitée, dit Aristote, qu'elle se maintint, pendant que chez d'autres elle disparaissait ». A Passaron, pendant le sacrifice qu'on offrait à Zeus Areios, le roi promettait par serment aux Molosses de gouverner selon les lois, et les Molosses juraient

1) Strab., VII, p. 324 (*fr.* 227).
2) ἐκ τοῦ ἀρχικοῦ γένους (Thucyd., II, 80).

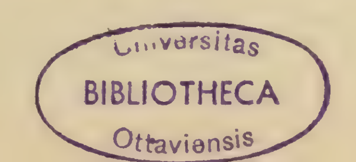
à leur tour de défendre selon les lois la royauté[1]. Au temps où Archélaos en Macédoine commençait à amener son peuple à un degré supérieur de culture, le roi Tharrybas — il avait été élevé à Athènes — mit en ordre les lois et l'administration des Molosses, institua un Sénat et des fonctionnaires annuels[2]. Il se passa près d'un siècle encore avant que l'Épire jouât un rôle plus important. La Macédoine avait à son actif l'époque glorieuse de Philippe et d'Alexandre; la maison royale des Molosses tomba même dans une sorte de dépendance à l'égard de la Macédoine[3]. Cette vassalité subsista encore après la mort d'Alexandre : mais, lorsque le roi Æacide mena les Molosses à la guerre contre Cassandre, ils trouvèrent le fardeau trop lourd; ils abandonnèrent le camp, déposèrent leur roi par plébiscite, et Cassandre imposa à l'Épire un vicaire du roi de Macédoine. Mais quand Démétrios prit les armes en Grèce et lutta pour la possession de la Macédoine, Pyrrhos revint, soutenu par le roi d'Égypte, et inaugura cette mémorable série de batailles qui devaient placer pour un certain temps l'Épire au premier plan dans l'histoire de la Grèce. Il étendit sa domination jusqu'aux frontières des Taulantins ses alliés et sur l'Acarnanie; il se bâtit à Ambracie un palais magnifique; à la suite de guerres répétées, la Macédoine, sans être conquise pour tout de bon, fut néanmoins contrainte de restituer les territoires jadis épirotes de Thymphæa et de Parauæa[4]. Pyrrhos

1) Aristot., *Polit.* V, 8, 5 ; 9, 1. Plut., *Pyrrh.* 5.

2) Justin., XVII, 3. Plut., *Pyrrh.* 1.

3) Jusqu'où allait cette dépendance, on ne saurait le dire ; elle n'allait pas, à coup sûr, jusqu'à l'obligation de fournir des contingents militaires comme les princes des Péoniens et des Agrianes. Après l'insuccès d'Æacide, dont il a été question plus haut (*Hist. des Diadoques*, p. 227. 301), ce fut sous forme de *symmachie* (Diodor., XIX, 26, 5) que Cassandre envoya un stratège remplir les fonctions d'épimélète en Épire.

4) On ne voit pas bien jusqu'où s'étendit au nord le long de la mer le domaine de Pyrrhos. Les peuples illyriens qui habitaient à l'ouest de la Macédoine, au nord de l'Épire, étaient en 312 sous la domination de deux princes, Glaucias, prince des Taulantins, et Clitos, roi d'Illyrie, ou son successeur. Sans doute, Pyrrhos avait trouvé dans son enfance un asile auprès de Glaucias; il assistait encore en 302 au mariage du fils de Glaucias (*Hist. des Diadoques*, p. 505); mais, après son retour dans le royaume en 295, il s'est certainement emparé de tout le pays des Taulantins, car Appien (*Illyr.*, 7) assure qu'il a possédé la côte où se trouvaient notamment Apol-



fut le capitaine le plus hardi et le plus heureux de ce temps; ses peuples avaient encore la force et la fleur de jeunesse qui en Macédoine avaient été usées par Philippe, par Alexandre et ses successeurs; ses provinces étaient encore florissantes et bien peuplées, remplies de bourgades étrangères à la vie des villes. La domination de Pyrrhos eut bientôt transformé ces mœurs paisibles des Épirotes; sa renommée, son courage héroïque, sa soif insatiable de guerres enflammèrent le peuple; on délaissait volontiers le foyer et la charrue pour gagner sous lui solde, butin et renommée; désormais les guerres succèdent aux guerres; on combat dans toutes les directions; Pyrrhos n'est plus qu'un chef de bandes, qui se jette dans toutes les aventures[1]; ce peuple de laboureurs, libre et paisible jusque-là, se change en bandes guerrières, avides de combats; le roi, sa cour et son armée relèguent dans l'ombre la nation elle-même et sa constitution patriarcale.

C'est au nom de ce roi que se rattache aussi la crise qui décida des destinées de la Grèce occidentale; avec son expédition en Italie commence une série de combats dont le contre-coup va atteindre et ébranler l'Afrique, la Grèce, la Macédoine, bientôt aussi l'Asie, l'Égypte, tout l'ensemble du monde antique.

Les colonies helléniques de la Sicile et de l'Italie s'étaient épanouies, on sait avec quelle exubérance; il y eut un temps où les côtes de la Campanie jusqu'à l'Apulie, celles de Sicile, les îles Lipari, étaient peuplées de Grecs, où Massilia colonisait

Ionie, Épidamne, et Lissos, fondée par le tyran Denys Ier. Dès 295, Pyrrhos avait reçu Corcyre des mains d'Agathocle de Syracuse comme dot de sa femme, et, dans la guerre soutenue en 288 contre Démétrios, il l'avait conservée, grâce au secours des Tarentins (Pausan., I, 12, 3. Voy. *Hist. des Diadoques*, p. 573, 2). Du côté des monts Candaviens, la frontière entre l'Épire et la Macédoine variait perpétuellement. Au nord, le domaine de Pyrrhos confinait à celui des princes illyriens; il avait épousé Bircenna dès 290 environ, car leur fils Hélénos était déjà capable, en 274, de rester à Tarente avec la garnison. On donne Bircenna pour une fille du roi illyrien Bardylis, qui devait être le successeur de Clitos (*Hist. des Diadoques*, p. 569, 1). Telles étaient les possessions de Pyrrhos vers 280. Le prince dardanien Monounios mit à profit le temps de son absence et les invasions des Gaulois pour étendre son royaume jusqu'au delà de Dyrrhachion.

1) Pausanias (I, 9, 9) dit : οἷα δὴ τὰ πολλὰ ἐκεῖνος ἐπλανᾶτο.

les côtes méridionales de la Gaule, où la Corse était occupée par les Phocéens et où Bias de Priène pensait trouver avec les Ioniens d'Asie de nouveaux foyers en Sardaigne. Au moment même où les Grecs d'Asie-Mineure succombaient sous les armes des Perses, ceux de l'Ouest arrivaient à une prospérité indescriptible. En vain les Carthaginois tentèrent, à l'époque de l'invasion de Xerxès, de lutter contre la Sicile ; ils furent vaincus à Himère : la victoire de Cume acheva de garantir la sécurité des Grecs d'Italie contre les entreprises de la puissante armée des Etrusques, les maîtres de l'Étrurie, du Latium et de la Campanie. On s'arrête avec étonnement devant le tableau de la civilisation en Sicile et en Italie. Quelle plénitude de puissance ! quel éclat dans les cours princières ! quelle richesse dans les villes, quel noble élan dans leur vie politique et intellectuelle ! C'est là que se formait cette association si remarquable des Pythagoriciens, cette profonde doctrine des Éléates ; c'est là qu'Empédocle écrivait ses vers, de là que venait aux Athéniens l'art de la parole. L'éclat glorieux de ces régions éclipsait l'Ionie elle-même, tant il y avait d'exubérance dans le luxe de leurs temples gigantesques, dans la population de leurs villes, dans le rendement de leur commerce, dans leur vie, leurs jouissances, leur poésie et l'essor de leur pensée.

Mais, suivant la coutume grecque, ces villes étaient continuellement en lutte les unes avec les autres et avec elles-mêmes, et de dangereux ennemis épiaient de tous côtés l'heure de leur faiblesse pour fondre sur elles. La discorde des villes siciliennes, qu'Athènes avait espéré mettre à profit, donna l'occasion aux Carthaginois de leur disputer la domination de l'île. Ce qui avait été perdu de ce côté, Denys tenta de le regagner en Italie : les Italiotes eurent beau se liguer, ils furent vaincus ; tout le pays au-dessus de Rhégion perdit sa prospérité. Et déjà l'on sentait la poussée d'autres ennemis ; la puissance des Étrusques avait succombé devant le choc des Gaulois et l'élévation de Rome ; les valeureux Samnites dominaient déjà entre les Grecs de la Campanie et ceux du Sud ; les Lucaniens, ligués avec Denys, prenaient à revers les villes coalisées, et bientôt grandit dans la personne des Brettiens un nouveau peuple, un nouveau danger.

Vint ensuite la terrible dissolution qui suivit la mort de Denys Ier; une fois encore, au moment où les États de la Grèce succombaient définitivement devant Philippe de Macédoine, la Sicile se releva sous la conduite de Timoléon; elle chassa en maint endroit les tyrans, vainquit les Carthaginois, fit reconnaître par force la liberté de toutes les villes grecques de l'île : de nouveaux colons affluèrent en masse de la Grèce vaincue : les villes désertes se repeuplèrent; les excellentes lois de l'ancien temps firent renaître l'éclat d'autrefois; les champs laissés en friche furent rendus à la culture et récompensèrent le travail par un riche rendement; le commerce, qui était entièrement tombé, se ranima. Le bien-être croissant de l'île est attesté par de nombreuses œuvres d'art, œuvres qui datent précisément de cette longue période de tranquillité.

Presque en même temps, la Grèce d'Italie s'élevait encore, sur un point tout au moins, à une grande puissance. On ne saurait admirer assez le vénérable Archytas, le Périclès de Tarente; sous sa direction, l'opulente ville, la seule qui fût restée encore intacte parmi les Italiotes, avait conservé une force et une cohésion intérieure qui la rendait digne de prendre la défense des Grecs d'Italie et l'hégémonie de la ligue dont les membres se réunissaient à Héraclée, ville des Tarentins[1]. C'est à cette époque que la ville semble avoir atteint l'apogée de sa prospérité. Tarente était, sur toutes les côtes méridionales de l'Italie, le seul grand port; tout le commerce de la Sicile et de la Grèce avec les villes et les peuples de cette côte et du littoral de l'Adriatique jusqu'à Sipontum au nord se concentrait à Tarente[2]; des vaisseaux tarentins allaient jusqu'en Istrie et en Afrique, vers les riches marchés de l'Illyrie, en Achaïe[3], à Cyrène, en Asie-Mineure. Ce n'étaient pas seulement les gros bénéfices du commerce de transit qui enrichissaient la ville; ses riches champs de blé, ses plantations d'oliviers, ses pêcheries offraient une exportation lucrative; son sel était de qualité supérieure et devait avoir, surtout dans l'intérieur du

1) Lorentz, *De civit. vet. Tarent.*, p. 49.
2) Polyb., X, 1, 3, et, en général, Lorentz, p. 16, 71.
3) Florus, I, 18.

pays, un fort débit[1]; le travail des métaux formait une branche d'industrie extrêmement importante, comme on le voit par le passage unique qui en fait mention[2].

Mais la plus considérable de toutes les industries locales était celle des tissus de laine, que l'on y fabriquait avec un soin et une habileté exceptionnels. D'innombrables troupeaux de moutons étaient entretenus sur le territoire de la ville; par une grande attention donnée à la nourriture et à l'installation des bergeries[3], par le perfectionnement de la race et grâce à un système excellent de lavage, les Tarentins arrivèrent à produire une matière première qui dans l'antiquité était renommée sous le nom de laine grecque[4]. En même temps, le tissu tarentin était d'une beauté remarquable, et la teinture ne le cédait qu'à celle de Syrie. Encore aujourd'hui, les belles monnaies de Tarente, avec leurs emblèmes variés empruntés aux procédés du tissage et de la teinturerie, témoignent de l'importance qu'avait cette industrie pour la ville. Le fait que l'activité de Tarente était principalement tournée vers l'industrie et le commerce, sources de sa richesse, a dû déterminer également le caractère politique de la population : comme à Athènes après la mort de Périclès, la démocratie perd ici sa solidité avec Archytas; elle oscilla, avec des vicissitudes pires encore, entre l'influence rétrograde des riches et la jalousie toujours bruyante, rarement conséquente, du peuple. Le peuple se déshabitua des armes; il n'osa plus confier à un

[1]) Plin., XXXI, 41. En général, son commerce avec les populations agricoles de l'intérieur de l'Italie, les Samnites notamment, doit avoir été considérable. Strabon (V, p. 250) dit que la tradition d'après laquelle des colons spartiates seraient venus se joindre aux Samnites est une invention des Tarentins, κολακευόντων ὁμόρους καὶ μέγα δυναμένους ἀνθρώπους καὶ ἅμα ἐξοικειουμένων, parce que les Samnites peuvent mettre sur pied 80,000 hommes d'infanterie et 8,000 hommes de cavalerie.

[2]) Plin., XXXIV, 6. O. Müller, *Aeginetica*, p. 80.

[3]) Cato ap. Fest., s.v. *pascuales oves*, p. 242. Varr., *De re rust*. II, 2, 18. Sur l'amélioration de la race, voy. Columelle (VII, 2). Varron (*loc. cit.*) fait allusion au lavage des toisons.

[4]) *quæ græci pecoris appellabantur* (Plin., VIII, 73). — *optimas Tarentinas* (Colum. VII, 2). Tarente n'a pu être à même de faire de l'élevage en grand que quand son territoire se fut étendu par delà la plaine jusqu'aux montagnes (Nitzsch, *Die Gracchen*, p. 15); il n'est pas étonnant qu'au temps où Sybaris existait encore, les laines de Milet y aient tenu le premier rang.

concitoyen la plus haute puissance militaire; comme dans les républiques italiennes de la fin du moyen âge, on prenait à gages des généraux étrangers avec leurs mercenaires quand il y avait une guerre à faire. A l'époque où Timoléon commença sa grande œuvre en Sicile, le roi de Sparte Archidamos, appelé par les Tarentins pour combattre les Lucaniens, vint à la tête de ces bandes rapaces de mercenaires phocidiens qui, durant une dizaine d'années, s'étaient indemnisés par le pillage du sanctuaire de Delphes; le roi et son armée furent anéantis. Précisément, à cette époque, les Romains faisaient leur première grande guerre avec les Samnites; il s'agissait de savoir lequel des deux peuples étendrait sa domination sur l'Italie. Ils ne firent alors que mesurer leurs forces; ils conclurent une paix qui, par la nature même des choses, ne pouvait durer.

La riche Tarente n'avait pas saisi le moment où il paraissait possible encore de sauver la Grèce italienne. On ne fit attention qu'au péril le plus proche, qui paraissait venir du côté des Lucaniens. Contre eux elle appela Alexandre le Molosse, oncle d'Alexandre le Grand[1]; bientôt il devint évident qu'il voulait plus que combattre au service des Tarentins; il espérait, comme le Macédonien dans l'Orient, conquérir un royaume en Occident. Des Lucaniens bannis se rassemblent autour de lui; il conquiert beaucoup de villes de la Lucanie, du Brettium; il débarque à Posidonia et y bat les Lucaniens et les Samnites réunis; les Romains font un traité d'alliance avec lui. Alors les Tarentins l'abandonnent : Alexandre leur enlève Héraclée; il transporte sur le territoire de Thurii le centre de la Ligue[2]; mais, comme les Tarentins délaissent sa cause et celle des Grecs, son bonheur prend fin; les bannis lucaniens le trahissent; entouré d'ennemis, il trouve la mort.

[1]) La principale source pour l'histoire de cette expédition doit avoir été, outre Théopompe, Lycos de Rhégion, qui vivait plus tard à Alexandrie, car l'ouvrage qu'on cite de lui (Λύκος ἐν τῷ περὶ Ἀλεξάνδρου) ne se rapporte pas au roi de Macédoine, mais à celui d'Épire : on s'en aperçoit à la mention des λαρινοὶ βόες (Suid. Phot., s. v. Schol. Aristoph., *Pac.* 924. Cf. Athen., IX, p. 376) et de la ville de Σκίδρος (Steph. Byz., s. v.), la colonie de Sybaris (Herod., VI, 21).

[2]) Strab., VI, p. 280.

Quelques années après éclatait une seconde et plus terrible guerre des Samnites (326); elle s'alluma au sujet de la ville grecque de Naples. Les Samnites s'engagèrent à protéger la ville; les Lucaniens, dont la puissance avait subi la plus profonde atteinte par suite des victoires de l'Épirote, se joignirent aux Samnites. Tarente aurait eu intérêt, et elle pouvait le faire, à intervenir entre les belligérants et à leur imposer la paix[1]. On dit que la ville fit une tentative en ce sens; mais les Romains, au lieu de s'y prêter, ayant continué la lutte, la ville s'abstint de soutenir plus longtemps le rôle de la neutralité armée : elle dut se contenter de voir que les deux puissances italiennes, également ennemies de la Grèce en Italie, se ruinaient réciproquement dans une lutte acharnée[2].

Pendant qu'on se disputait ainsi la domination de l'Italie, une seconde lutte, non moins terrible, éclatait à propos de la Sicile. Après la paix que Timoléon avait fait régner dans l'île, les anciens partis s'étaient réveillés; c'est à Syracuse qu'ils se déchaînèrent de la manière la plus sauvage. Le parti oligarchique y avait enfin remporté la victoire : il avait prêté secours aux Crotoniates opprimés par les Brettiens, mais Agathocle, le hardi capitaine, offensé par les gouvernants, était allé à Tarente pour se mettre à la solde de la république. Son audace avait éveillé les craintes des habitants; il fut congédié. Précisément les oligarques de Syracuse assiégeaient Rhégion; Agathocle fit appel aux bannis, les invitant à s'unir avec lui pour défendre la liberté. Il débloqua Rhégion et se porta devant Syracuse; l'oligarchie succomba dans la lutte acharnée des partis; Agathocle fut rappelé, nommé général sans conditions, pendant que les oligarques se rassemblaient à Agrigente, entraient en relations avec Géla, Messana, avec les Carthaginois, pour lutter contre le despotisme sanguinaire d'Agathocle. Les exilés de

[1]) *denunciantes Samnitibus Romanisque ut bellum omitterent; per utros stetisset quo minus discederetur ab armis, adversus eos se pro alteris pugnaturos* (Liv., IX, 14). On ignore où Tite-Live peut avoir puisé cette assertion singulière et à quelle époque remonte l'ouvrage dont il s'est servi.

[2]) On a tout lieu de tenir pour inexact ce que racontent Tite-Live (VIII, 27) et d'après lui Zonaras (VIII, 2) et Orose (III, 22), à savoir que Tarente a poussé à cette nouvelle guerre.

Syracuse envoyèrent des députés à Sparte; Acrotatos, fils du roi Cléomène, enrôla des mercenaires. Chemin faisant, il trouva à Tarente un accueil amical; les Tarentins équipèrent vingt trirèmes pour délivrer Syracuse[1] : c'était une grande combinaison politique qu'ils poursuivaient, mais l'œuvre échoua contre la mauvaise foi du Spartiate avant que les Tarentins eussent mis à la voile (314). La puissance d'Agathocle s'étendit sans obstacles de proche en proche. Les Carthaginois devaient redouter que la discorde soigneusement entretenue dans l'île ne prît fin et que l'union ne se rétablît par l'intervention du hardi capitaine; ils craignirent de perdre leur influence et même leurs possessions dans l'île. Ils se présentèrent comme les libérateurs des Grecs; avec un armement formidable, ils se jetèrent sur la Sicile. Bientôt l'île entière jusqu'à Syracuse fut en leur pouvoir; il semblait ne plus y avoir de salut pour Agathocle. Il le trouva dans le plan le plus audacieux; avec ses mercenaires, il monta à bord des vaisseaux, se glissa heureusement entre les flottes carthaginoises qui couvraient la mer, aborda en Afrique; l'orgueilleux État marchand se trouva à deux doigts de sa ruine.

Telles sont les deux grandes luttes qui remplirent simultanément l'Occident; combien différentes en leurs moyens et dans leurs conséquences! Ici mercenaires contre mercenaires, là peuple contre peuple; ici la stratégie la plus hardie contre la politique la plus astucieuse, une politique de marchands, là le combat à outrance, envenimé par la haine, poursuivi jusqu'à la mort, quelque chose comme la lutte de deux athlètes qui, s'embrassant avec une égale force, rivés l'un à l'autre par les plus terribles étreintes, fondus comme en un seul corps, paraissent devoir à la fin tomber en même temps.

Mais Rome triomphe : les Samnites doivent reconnaître la suprématie de Rome, renoncer à la domination sur les Lucaniens. Tarente, assez follement, a laissé les Samnites perdre tout leur sang. A la vérité, dans les dernières phases de la guerre, la ville — peut-être parce qu'elle se sentait menacée par l'insolence croissante des Lucaniens, — s'était de nouveau mise

[1] Diodor., XIX, 70. Pausan., I, 13, 3.

en quête d'un condottiere. Le Spartiate Cléonymos, frère d'Acrotatos et encore plus brutal que celui-ci, encore plus audacieux, était arrivé du Ténare avec cinq mille mercenaires, puis, sur le sol italien, il avait grossi son armée de mercenaires qui étaient venus le rejoindre et de milices qu'il enrôlait de force dans les villes, jusqu'au nombre de vingt mille hommes de pied et deux mille cavaliers; il avait forcé les Lucaniens à faire la paix avec Tarente, soumis et pillé Métaponte, se préparant ainsi à de plus grandes entreprises. Ce n'est pas seulement Tarente qui pouvait ressentir de l'inquiétude devant ce téméraire aventurier et ses bandes; peut-être est-ce en pensant à lui que Rome avait accordé aux Samnites la paix qu'ils demandaient; peut-être le Sénat avait-il jugé à propos de chercher aussi un accommodement avec les Tarentins, pour lui dérober le terrain sous les pieds. S'il est fait mention d'un traité par lequel Rome s'engageait à ne pas faire dépasser à ses vaisseaux le promontoire Lacinien près de Crotone, ce peut avoir été le prix du congé que les Tarentins signifièrent à l'aventurier et à son armée, chose que probablement ils n'obtinrent pas sans de grands sacrifices[1]. Dans ses propres eaux tout au moins, Tarente pouvait désormais espérer d'être garantie contre les empiétements de la flotte romaine.

Carthage a, durant quatre ans, vu le puissant Agathocle sur la terre africaine. Puis une sédition à Syracuse le force de hâter son retour; une paix rend aux Carthaginois même leur part de la Sicile : après une lutte acharnée, les rebelles sont mis à la raison; le pouvoir d'Agathocle dans l'autre moitié de l'île est affermi.

Bientôt éclata une troisième guerre, la terrible guerre entre

[1]) Il est impossible de fixer la date de ce traité : de même, pour celle de l'appel fait à Cléonymos, on n'a qu'un indice, c'est que Diodore en parle au livre XX, 104. Tite-Live (X, 2) rapporte que le consul Æmilius (302) a chassé Cléonymos d'Hyria et du pays des Salentins; il dit avoir trouvé *in quibusdam annalibus..... Cleonymum, priusquam confligendum esset cum Romanis, Italia excessisse*, après quoi il raconte la campagne de Cléonymos dans les lagunes de l'embouchure du Pô et jusqu'à Patavium. Nitzsch (*Die röm. Annalistik*, p. 196) ne parvient pas non plus à découvrir la source de ce renseignement tout à fait singulier donné par Tite-Live.

Rome et les Samnites (298). Ceux-ci avaient attaqué les Lucaniens; les Lucaniens avaient cherché un abri sous la suprématie de Rome, et Rome avait interprété cette attaque comme une violation de la paix. Les Étrusques, les Gaulois se levèrent contre Rome; de nouvelles bandes de Gaulois franchirent les Alpes; l'Italie entière devint le théâtre d'une lutte acharnée, qui se continua huit années durant avec des vicissitudes diverses. On vit se manifester avec plus d'éclat que jamais l'énergie du peuple romain; du bassin du Pô à la pointe méridionale de la Lucanie, il remporte succès sur succès. La domination de Rome sur l'Italie était définitivement assurée.

Mais les Grecs n'allaient-ils pas la lui disputer encore? Du côté de la Sicile, c'était désormais chose impossible. Agathocle, après une tentative malheureuse contre Corcyre, s'était emparé de Crotone; il guerroyait contre les Brettiens sans pouvoir les abattre; ils trouvaient dans les Carthaginois des alliés. Contre ceux-ci, le tyran leva une nouvelle armée plus considérable encore; avec deux cents vaisseaux de guerre, il songeait à leur faire la loi même sur mer. C'est alors qu'il fut assassiné (288); les Carthaginois s'allièrent avec les meurtriers ; des luttes sanglantes amenèrent le démembrement du royaume d'Agathocle. Même à Syracuse, les habitants étaient contre les mercenaires; on obtint avec peine leur retraite. Campaniens pour la plupart, ils prirent pour rentrer chez eux le chemin de Messana; là ils massacrèrent les habitants, prirent possession de la ville et fondèrent l'État des Mamertins, une société de brigands. La Sicile, en proie à la discorde, était entièrement impuissante; la prospérité qu'avait amenée le gouvernement rigoureux, mais sage, d'Agathocle[1], disparut rapidement; dans toutes les villes, des tyrans s'emparèrent du pouvoir : la politique de Carthage avait le champ libre.

L'état des villes grecques d'Italie était plus triste encore. L'ancienne splendeur de la Campanie avait disparu ; les villes

[1]) Cette appréciation, honorable pour Agathocle, se fonde sur des textes de Polybe (IX, 23, 2 et XV, 35, 6).

étaient désertes ou peuplées de Barbares, de sujets des Romains; les rares descendants des Grecs qui restaient encore à Posidonia se réunissaient secrètement une fois l'an, pour s'entretenir en pleurant des anciens temps où ils parlaient encore la langue grecque et où ils étaient libres[1]. Les villes du sud-ouest, le petit nombre de celles qui avaient conservé leur indépendance, étaient tombées très bas; l'élite de leur population s'était usée dans les discordes intestines ou à lutter contre les tyrans siciliens, contre les Brettiens et les Lucaniens. Dépouillées des vastes territoires dont elles disposaient jadis, elle étaient réduites à leurs murailles, dans la vaste enceinte desquelles la partie habitée se resserrait sans cesse. Maintenant les Brettiens, dans leurs attaques sur Rhégion, n'avaient plus à craindre le tyran de Syracuse, et les Lucaniens, libres depuis la défaite des Samnites, tournaient de nouveau leurs brigandages contre Thurii; Caulonia, Crotone, Métaponte, bref, ce qui subsistait encore de villes grecques était impuissant et avait besoin de protection. Cependant, Tarente était encore florissante: la ville devait paraître plus puissante que jamais, et son commerce, maintenant qu'il ne pouvait plus être question des grandes villes grecques et siciliennes, devait hériter de la meilleure part de ce qu'elles avaient perdu. En outre, par son traité avec Rome, la ville avait garanti son golfe contre les empiètements de la première puissance de l'Italie; elle s'était assuré la reconnaissance du plus puissant prince qu'il y eût sur l'autre rivage de la mer Ionienne, du roi d'Épire, en secondant son entreprise sur Corcyre, et son amitié devait être pour elle un point d'appui en cas de malheur.

Elle avait besoin de paix, de stabilité, pour que son industrie et son négoce prissent de l'accroissement, et il y avait dans la ville un parti certainement considérable qui voulait voir sa politique déterminée par ces considérations, et uniquement par elles. Naturellement, c'étaient surtout les gros commerçants et industriels qui formaient ce parti. Peut-être

[1]) Athen., XIV, p. 632, d'après Aristoxénos, qui etait originaire de Tarente (vers 300).

la ville dut-elle à leurs démarches le traité avec Rome. Leurs adversaires pouvaient s'en prendre aux amis de Rome, leur faire un reproche de ce que les valeureux Samnites, avec lesquels la ville avait fait d'ailleurs des affaires si lucratives, n'avaient, dans leurs luttes longues et difficiles, reçu de Tarente aucune sorte de secours; de ce que maintenant tout le pays au-dessus de Tarente, l'Apulie, le Samnium, la Lucanie, étaient perdus, et que Rome était devenue le centre politique et économique de ces peuples. Et ce qui devait paraître plus inquiétant encore, c'est que, depuis une génération, la puissance romaine étendait ses conquêtes avec une rapidité vertigineuse, qu'elle s'approchait de plus en plus du territoire des Tarentins. Déjà elle avait fondé à Venouse, à deux journées de marche de Tarente, un poste offensif, une colonie à la romaine, c'est-à-dire une colonie militaire. Son ambition et sa soif de conquêtes paraissait ne plus connaître de bornes, et, partout où elle mettait le pied, l'aisance et le trafic s'en allaient avec l'indépendance. Il était naturel que Tarente se sentît animée de sentiments hostiles à l'égard des Romains, qu'elle songeât à utiliser la crainte, la haine, le ressentiment des peuples italiques, pour constituer parmi eux une Ligue destinée à engager une lutte à mort contre la despotique cité. Celle-ci se trouvait justement alors (287) en proie à de violentes querelles intestines, qui s'étaient aigries au point d'amener la retraite de la plèbe sur le Janicule : c'était, semblait-il, un signe que le régime aristocratique auquel Rome devait sa prépondérance n'était pas du tout assis sur une base solide, et que dans le peuple de Rome on pouvait trouver peut-être un allié.

On commença à ourdir un vaste réseau de négociations : des ambassadeurs tarentins allèrent chez les Étrusques, les Gaulois, les Ombriens, les exciter à se détacher de Rome; les Samnites aussi s'abandonnèrent avec joie à l'espérance qui leur souriait encore une fois; pour les Lucaniens, l'alliance inégale avec Rome, dont leur politique à courte vue avait seule rendu les victoires possibles, devait leur paraître intolérable. Tarente ne se fit aucun scrupule d'acheter leur coopération et celle des Brettiens aux dépens des villes grecques en

pleine décadence dont la possession était depuis si longtemps l'objet des convoitises de ces peuples italiques; elle toléra que des villes grecques fussent mises en péril par les Barbares. Deux fois déjà le général lucanien Stenius Statilius avait attaqué Thurii, quand le tribun de la plèbe C. Ælius proposa contre lui à Rome un projet de loi pour lequel les Thuriens lui décernèrent une couronne d'or[1]. Le fait doit avoir eu lieu avant que la grande guerre n'eût éclaté; les Thuriens, privés de tout secours, doivent avoir cherché un appui à Rome.

Qu'on ait donné suite ou non à ce projet de loi (et la dernière conjecture est plus vraisemblable), en tout cas, l'irritation contre Rome dut, chez les Lucaniens, chez tous les confédérés, être portée à son comble. L'agitation de ces peuples n'échappa point au Sénat. Il envoya C. Fabricius aux États confédérés pour les mettre en garde contre les innovations[2]; mais ils emprisonnèrent l'ambassadeur, envoyèrent des députés aux Étrusques, aux Ombriens, aux Gaulois qui, à leur instigation, firent défection, les uns sur-le-champ, les autres peu de temps après. En l'an 284, la guerre était engagée[3]. Cependant on nous assure en termes exprès que les Tarentins, tout en ayant poussé à la guerre, se comportaient toujours comme s'ils persistaient dans leurs sentiments pacifiques à l'égard de Rome, et que les Romains, tout en connaissant leurs menées, les laissèrent pour le moment en dehors des hostilités[4]. Ainsi ce n'est pas en forme officielle, ce n'est pas au nom de la cité que les Italiotes furent excités par Tarente à se lever contre Rome; ils le furent par les hommes qui, malgré l'humeur pacifique des riches, prirent sur eux de risquer l'aventure, espérant, à la faveur de l'incendie attisé contre Rome, accroître d'autant l'influence de Tarente en Italie et leur influence

[1]) *lege perlata in Stenium Statilium Lucanum* (Plin., XXXIV, 6). Valère-Maxime (I, 8, 6) l'appelle Statius Statilius.

[2]) « Comme ils apprirent », dit Dion Cassius (*fr.* 44), « que les Tarentins et d'autres encore se préparaient à leur faire la guerre, ils envoyèrent εἰς τὰς πόλεις τὰς συμμαχίδας ». Comme on le voit par la suite des événements, ce ne pouvaient être que les Lucaniens.

[3]) Polyb., II, 19.

[4]) Dio Cass. ap. Mai, *Script. vet. nov. coll.*, p. 168.

à eux dans Tarente. Il ne fallait plus qu'une occasion pour faire éclater à Tarente même l'incendie qui couvait dans les esprits ainsi surexcités. Nous verrons que cette occasion se rencontra bientôt. Alors Tarente aussi se précipita dans cette terrible guerre; le grand capitaine de la race grecque, Pyrrhos, le roi d'Épire, fut appelé en Italie, et Rome fit une alliance défensive avec Carthage[1].

A partir de ces débuts, les événements se développent en Occident avec une logique fatale, et ils ne se rejoignent que trop tôt avec ceux d'Orient. Jetons un regard anticipé sur leur cours. Bientôt la puissance des Grecs succombe en Italie; la Sicile n'est plus en état de se relever; Carthage et Rome entrent en lutte l'une contre l'autre, avec toute l'énergie de principes absolument opposés, avec toute la rage de prétentions menacées, toutes deux avec le sentiment profond qu'elles luttaient pour l'existence. A la même époque se déchaîne sur l'Orient le conflit si fécond en vicissitudes des Lagides et des Séleucides, conflit à la faveur duquel les nouveaux empires des Parthes et des Grecs en Bactriane se fondent, les dynasties nationales dans le Nord se fortifient, les dynastes de Pergame acquièrent un royaume. Entre l'Orient et l'Occident, les groupes de cités et les systèmes d'États de la vieille Hellade prennent une importance nouvelle, parfois sous des noms nouveaux. Déjà Rome, par suite de la guerre contre l'Épire, a des relations avec ces contrées, mais la politique orientale exerce encore sur elles pour le moment une influence plus énergique : par la Macédoine, elle participent à toutes les oscillations de cette politique; les affaires des États helléniques et hellénistiques ont un cours constamment parallèle ; ce qui les règle, c'est l'avantage du jour, le besoin du moment, le danger que fait naître, tantôt ici tantôt là, une puissance qui prend le dessus, ce n'est pas la nécessité intime de principes nationaux, mais simplement le mouvement extérieur et tout mécanique d'une politique d'équilibre, politique jalouse qui use ses propres forces dans une oscillation perpétuelle.

Tels sont les trois cercles dans lesquels s'agite, d'une

[1]) Polyb., III, 25.

manière sporadique, suivant l'expression de Polybe[1], l'histoire des deux générations suivantes. Puis Carthage, vaincue en Sicile, s'est tournée vers l'Espagne; elle y a fondé une puissance continentale, qui est en état d'attaquer Rome sur son propre terrain; elle a fait avec le roi de Macédoine une ligue contre laquelle les Romains obtiennent l'appui des Étoliens, des rois de Pergame; par là ils deviennent les adversaires des Séleucides, de cet Antiochos auquel ses campagnes dans la Bactriane et dans l'Inde ont valu le nom de Grand et qui s'allie au roi de Macédoine pour partager l'empire des Lagides. Ainsi une vaste solidarité embrasse et mène les événements politiques, des Colonnes d'Hercule jusqu'à l'Indus; « pour Rome ou contre Rome », tel est le cri de guerre qui emplit le monde.

Les soixante années qui s'écoulent de la guerre de Pyrrhos à la guerre d'Hannibal, voilà ce qui me reste à exposer dans le récit qui va suivre.

[1]) Le passage extrêmement important de Polybe (I, 3, 3) est conçu comme il suit : ἐν μὲν οὖν τοῖς πρὸ τούτων χρόνοις ὡσανεὶ σποράδας εἶναι συνέβαινε τὰς τῆς οἰκουμένης πράξεις· διὰ τὸ καὶ κατὰ τὰς ἐπιβολάς, ἔτι δὲ συντελείας αὐτῶν, ὡς καὶ κατὰ τόπους διαφέρειν ἕκαστα τῶν πεπραγμένων. Ἀπὸ δὲ τούτων τῶν καιρῶν οἱονεὶ σωματοειδῆ συμβαίνει γίγνεσθαι τὴν ἱστορίαν, συμπλέκεσθαί τε τὰς Ἰταλικὰς καὶ Λιβυκὰς πράξεις ταῖς τε κατὰ τὴν Ἀσίαν καὶ ταῖς Ἑλληνικαῖς καὶ πρὸς ἓν γίγνεσθαι τέλος τὴν ἀναφορὰν ἁπάντων.

CHAPITRE DEUXIÈME

280-275

Tarente et la coalition des Italiens. — Victoires de Rome. — Tarente négocie avec Pyrrhos. — Arrivée de Pyrrhos en Italie. — Première année de la guerre. — Victoire d'Héraclée. — Pyrrhos devant Rome. — Retraite. — Négociations. — Deuxième année de la guerre. — Bataille d'Ausculum. — La Sicile et les Carthaginois. — Pyrrhos en Sicile. — Siège de Lilybée. — Sédition. — Retour de Pyrrhos. — Bataille de Bénévent. — Rentrée de Pyrrhos en Épire. — Romains et Carthaginois devant Tarente. — Toute l'Italie devient romaine.

La coalition que les meneurs populaires de Tarente avaient formée contre Rome comprenait les peuples les plus belliqueux de l'Italie, les ennemis les plus acharnés de la république. C'étaient des alliés qui avaient fait défection, qui avaient éprouvé déjà la dureté de la domination romaine, qui devaient redouter le sort le plus ignominieux s'ils combattaient sans vaincre : il y avait là de quoi les disposer aux plus grands efforts, à la circonspection la plus mesurée, à l'accord dans toutes les dispositions à prendre. En réalité, si toutes les forces se réunissaient pour porter coup en même temps, Rome pouvait s'attendre aux pires extrémités.

C'est, à ce qu'il semble, par l'emprisonnement des ambassadeurs romains que les Lucaniens avaient ouvert les hostilités. Les Romains se hâtèrent de venger l'affront fait à leurs ambassadeurs, de porter secours aux Thuriens[1]. Alors les villes méridionales de l'Étrurie, Volsinies à leur tête, se soulevèrent ; les Ombriens se joignirent à elles ; de chez les Gaulois Sennonais, qui pourtant étaient liés à Rome par un traité, il

[1]) Liv., *Epit.* XI.

vint une foule de gens de guerre leur prêter main-forte à titre de mercenaires[1]. Il marchèrent sur Arretium, et firent le siège de la ville, qui tenait fidèlement pour les Romains. Les Romains dépêchèrent le préteur L. Cæcilius Métellus pour la débloquer, ce qui prouve que les légions consulaires étaient déjà occupées d'un autre côté ; les Brettiens aussi et les Samnites se sont probablement soulevés en même temps que les Lucaniens[2]. Toute l'Italie était en armes. Le premier grand coup fut frappé devant Arretium ; le préteur fut complètement battu ; lui-même, sept tribuns et plus de 13,000 hommes y trouvèrent la mort[3]. Pour remplacer Métellus, on délégua comme préteur M'. Curius. Celui-ci envoya une ambassade aux Gaulois pour demander la mise en liberté des prisonniers, peut-être pour se plaindre en même temps de l'appui que les Sennonais, malgré leur alliance avec Rome, prêtaient à ses ennemis. Mais, à l'instigation de Britomaris, dont le père avait succombé en Étrurie, ils mirent à mort les députés et coupèrent en morceaux leurs cadavres[4]. Déjà le consul P. Cornelius Dolabella (283) était en route pour l'Étrurie ; à la nouvelle de ce massacre effroyable, il laissa les Étrusques, traversa à marches forcées le territoire des Sabins et des Picentins, se jeta sur le pays sennonais, dont les défenseurs étaient pour la plupart en Étrurie : ceux qui étaient restés dans leurs foyers furent aisément vaincus ; il n'accorda la vie qu'aux femmes et aux enfants pour les réduire en esclavage ; les villages furent mis à sac et réduits en cendres ; toute la moisson fut détruite ;

[1]) APPIAN., *Samnit.* 6. *Gall.* 11.

[2]) Dans Tite-Live (*Epit.* XII), c'est seulement après l'attaque des Tarentins contre la flotte romaine qu'on lit : *Samnites defecerunt.* Mais ceci ne peut en aucune façon passer pour une indication chronologique.

[3]) POLYB., II, 19. « Il y avait, dit Polybe, dix ans écoulés depuis la bataille de Sentinum ». Par conséquent, le siège ne doit pas avoir commencé en 283, mais après l'été de 285, puisque la bataille de Sentinum avait été livrée dans l'été de 295. D'après ce qui a suivi, je crois pouvoir conjecturer que Métellus a été préteur en 284.

[4]) D'après l'*Epitome* de Tite-Live et Orose, qui suit Tite-Live, les envoyés qui furent mis à mort l'auraient été avant le commencement de la guerre d'Arretium. S. Augustin (*De civ. Dei*, III, 17), qui puise dans Tite-Live, dit la même chose. NIEBUHR (III, p. 500) fait observer que l'assertion de Polybe est confirmée par Appien (*Samnit.*, 6).

on voulait que le pays fût rendu à jamais inhabitable. Pour garder le désert, on fonda sur la côte la colonie de Sena[1].

Ainsi fut anéanti le peuple des Sennons qui, cent ans auparavant, avait pris Rome; mais, de cette race, il restait encore des milliers d'hommes en état de porter les armes, maintenant sans foyer, sans avoir, sans femme ni enfant, unis aux Étrusques. Un nouveau et formidable renfort vint se joindre à eux. Les Boïens, qui habitaient au nord du pays sennonais, se sentirent menacés du sort qu'avaient subi leurs voisins; le ban et l'arrière-ban de leurs forces réunies passa en toute hâte les Apennins pour se joindre aux Étrusques et aux Sennons; ces armées marchèrent directement sur Rome. Déjà ils étaient arrivés au lac Vadimon; là une armée consulaire alla à leur rencontre et les défit complètement. Ce fut une bataille d'extermination : la plupart des Étrusques furent tués; des Boïens, un petit nombre seulement échappa; les Sennons qui n'avaient pas succombé dans la bataille se donnèrent eux-mêmes la mort[2].

Que se passa-t-il du côté du Sud, pendant les victoires décisives de cette année sur les Étrusques et les Gaulois (283), nous l'ignorons; rien de bien important sans doute, puisqu'on avait à faire tous ses efforts pour se garder des redoutables Gaulois[3]. L'année suivante, nous trouvons les Lucaniens et les Brettiens réunis et faisant le siège de Thurii. Les Étrusques aussi et les Boïens avaient redoublé d'efforts pour s'armer après la défaite du lac de Vadimon; tous les Boïens, même ceux qui arrivaient à peine à l'âge d'homme, partirent pour combattre les Romains. Le consul Q. Æmilius Pappus se tourna contre eux, pendant

[1]) Polyb., *ibid.* Appian., *ibid.*

[2]) Polyb., II, 20. Appian., *ibid.* Eutrop., II, 6. Oros., III, 22. Appien fait commander l'armée qui combattit au lac Vadimon par le consul Domitius Florus, et Eutrope par le consul Dolabella. Il est bien possible, comme le suppose Niebuhr, qu'ils aient combattu tous deux ensemble.

[3]) Il est question (Aur. Vict., *De vir. ill.*, 33) d'une ovation de M'. Curius Dentatus, vainqueur des Lucaniens. Niebuhr pense qu'elle a dû avoir lieu en 462/292 ou 463/291; il songe à la bataille d'Arretium ou à la précédente : dans ce dernier cas, suivant lui, Dentatus a dû être dictateur. Puisqu'on en est aux hypothèses, il semble que 283, l'année qui suivit sa préture, conviendrait mieux.

que son collègue C. Fabricius Luscinus se mettait en campagne pour délivrer Thurii.

Æmilius alla au-devant des ennemis jusqu'à Populonia; quand il voulut descendre de la hauteur dans la plaine, il reconnut, en voyant des bandes d'oiseaux s'envoler de la forêt, qu'il devait s'y passer quelque chose; les éclaireurs qu'on envoya annoncèrent que les Boïens s'y tenaient en embuscade. Alors il tourna la position; les ennemis furent enveloppés et vaincus. Après cette défaite, les Boïens demandèrent la paix. Les Romains jugèrent qu'aller leur faire la guerre chez eux, de l'autre côté de l'Apennin, c'était s'aventurer trop loin pour le moment; ils se contentèrent d'avoir enlevé cet appui aux Étrusques. On accorda la paix aux Boïens. Les Étrusques demeurèrent seuls en armes dans le Nord[1].

Pendant ce temps, Fabricius aussi avait combattu avec succès dans le Sud. A la vérité, ses légions hésitèrent, paraît-il, à attaquer les forces supérieures des Lucaniens et des Brettiens, qui se tenaient en ordre de bataille devant leur camp retranché. Alors, dit-on, un jeune homme de taille gigantesque était apparu au milieu d'eux; il avait saisi une échelle, couru aux retranchements à travers les ennemis, les avait franchis, et, d'une voix tonnante, avait appelé les Romains: les Romains s'étaient alors précipités avec une furie sauvage sur les ennemis découragés; 20,000 ennemis avaient été tués, 5,000 faits prisonniers avec leur général Statilius. Le lendemain, jour de la distribution des récompenses, ce brave ne s'étant pas présenté pour recevoir la couronne murale, on avait reconnu que c'était le Père Mars qui avait conduit l'armée à la victoire, et le général avait ordonné qu'on lui fît une « supplication

[1]) Une preuve que cette guerre est de l'année 282, c'est que Frontin (*Strat.*, I, 2, 7) appelle le consul Æmilius Paullus (une faute qui se retrouve aussi dans Plutarque [*Parall. min.* 6]). En outre, Polybe (II, 20), après avoir relaté la bataille du Vadimon, dit expressément que la guerre se continua de la sorte ἐν τῷ κατὰ πόδας ἐνιαυτῷ, et qu'elle fut terminée dans la troisième année avant le passage de Pyrrhos en Italie (280) et dans la cinquième avant l'extermination des Gaulois à Delphes (fin 279). Pour qu'il dise la *cinquième* année, il faut que la victoire de Populonia tombe avant le milieu de l'été 282 et appartienne encore à Ol. CXXIV, 2.

solennelle »[1]. En tout cas, Thurii fut délivrée ; il existait encore, longtemps après, une statue de Fabricius, que les Thuriens lui avaient dédiée par reconnaissance et qui attestait cette victoire[2]. D'autres victoires sur les Lucaniens, les Brettiens, les Samnites, suivirent ce coup décisif : beaucoup de villes furent prises et détruites, beaucoup de territoires saccagés, et l'on fit un si riche butin que l'on put rembourser aux citoyens le tribut de cette année et verser 400 talents dans l'*ærarium*[3].

Si formidable qu'eût été cette coalition des peuples italiques soulevés de toutes parts contre Rome, elle était maintenant dispersée : il y avait bien encore les Étrusques qui restaient en armes, mais privés du secours des Gaulois ; les Romains avaient étendu leur territoire jusqu'à l'Adriatique, fondé Sena ; le Nord et le Sud de l'Italie étaient séparés. La campagne heureuse de Fabricius avait rompu la barrière de peuples qui séparait le territoire romain de la mer de Tarente ; s'il n'avait pas entièrement dompté les Samnites, Lucaniens et Brettiens, du moins il les avait affaiblis par des batailles répétées et des dévastations, et on avait laissé une garnison à Thurii sur la mer de Tarente. Thurii devait devenir au Sud ce que Sena était au Nord.

Tarente avait laissé les choses en venir à ce point ; les succès de Rome commençaient à devenir menaçants pour la cité elle-même. Déjà une flotte de dix vaisseaux romains, sous le commandement du duumvir C. Cornelius[4], se trouvait dans le golfe de Tarente ; elle avait fait voile malgré les traités au delà du promontoire lacinien ; elle parut même devant Tarente et jeta l'ancre en face de la ville[5]. Ceci se passait au moment des Dionysies, alors que le peuple était rassemblé au théâtre, d'où

[1]) Val. Max., I, 8, 6. Amm. Marc., XXIV, 4, 24. C'est par erreur que Clinton (III, p. 2) place cette victoire de Fabricius en 278.

[2]) Plin., XXXIV, 6.

[3]) Dion. Hal., XXXVIII, 17 ed. Tauchnitz.

[4]) C'est le nom qu'il porte dans Appien et dans Zonaras, I, 42 (ed. Basil., 1557, p. 42).

[5]) Pour ces événements, Appien (*Samn.* 7) et Dion Cassius (*fr.* 145) s'accordent en général avec Denys d'Halicarnasse (XVII, 6), ce dont je ne ferais pas mention si l'on avait des raisons probantes de penser qu'ils suivent l'un et l'autre de préférence et constamment Denys.

la vue s'étendait sur le port[1]. Était-il admissible que la flotte fût venue sans arrière-pensée, ou Rome avait-elle des intelligences secrètes dans la ville ? Y avait-il dans la place un parti qui, ennemi de la démocratie, voulait livrer la ville aux Romains, comme cela s'était vu déjà dans tant de villes grecques, et tout récemment encore à Thurii ? La tradition romaine dit que le démagogue Philocharis saisit cette occasion pour jeter le peuple dans un accès de rage furieuse : ivre de colère et de vin, la foule se rua vers le port et monta sur les vaisseaux : la flotte romaine, qui ne s'était pas préparée pour une telle attaque, chercha à gagner la haute mer; cinq vaisseaux échappèrent; les autres furent cernés, quatre coulés à fond, un pris à l'abordage; le duumvir se noya, avec beaucoup d'autres; les capitaines des navires et les soldats faits prisonniers furent mis à mort, les rameurs réduits en esclavage. Cette conduite peut bien avoir été un coup de tête, mais la démarche de la flotte romaine n'était-elle pas la plus brutale infraction aux traités, la plus insolente manifestation de prétentions despotiques à l'égard de l'État libre de Tarente ? Devait-on attendre ce que ces Romains, qui déjà s'étaient solidement établis à Thurii, avaient dessein d'entreprendre sur Tarente ? On était vraiment en droit d'agir immédiatement comme en présence d'une agression hostile, et de considérer la paix avec Rome comme rompue[2]. On alla plus loin dans ce sens; des forces furent envoyées à Thurii : la garnison romaine capitula avec promesse de libre retraite. On décida de punir sévèrement les habitants : c'était trahison à eux, des Grecs, d'avoir eu recours à Rome et d'avoir par là donné occasion aux Romains de se montrer dans les eaux de cette région[3]; les notables furent bannis, la ville livrée au pillage.

1) Florus., I, 18. Dion Cassius (*fr.* 145) dit : Διονύσια ἄγοντες, ce qui ne permet pas, il est vrai, de fixer la date avec précision.

2) L'expression d'Appien : ἐθεᾶτο τὴν μεγάλην Ἑλλάδα, ne nous permet pas de deviner pour quel motif les Romains avaient envoyé leur flotte de ce côté. Il est possible qu'ils aient voulu observer Tarente, et par là protéger Thurii. Cependant on peut aussi leur supposer d'autres desseins.

3) Appien dit : ὅτι Ἕλληνες ὄντες ἐπὶ Ῥωμαίους κατέφυγον ἀντὶ σφῶν. Ainsi, Thurii s'était adressée à Rome sans demander d'abord aux Tarentins leur assistance contre les Lucaniens. Malheureusement on ne peut rien savoir de

Rome n'a pas dû s'attendre à cette volte-face énergique; elle perdait d'un seul coup tout le fruit de la campagne précédente et un point d'appui important dans le sud de l'Italie : les Lucaniens, Samnites et Brettiens étaient libres sur leurs derrières, et l'adhésion de Tarente à la guerre était à prévoir; les grandes ressources de cette opulente ville grecque devaient donner à l'animosité de ces peuples si durement éprouvés de nouvelles espérances, et, dans le Nord, les Étrusques résistaient toujours. Il fallait à tout prix détourner encore Tarente de prendre en ce moment part à la guerre. Si irrité que l'on fût à Rome, on ne déclara pas immédiatement la guerre; on se contenta d'exiger que les prisonniers fussent rendus, qu'on laissât rentrer les Thuriens exilés, que l'on réparât le dommage fait à la ville, et que les instigateurs de l'entreprise fussent livrés sur les vaisseaux romains : on envoya pour porter cette déclaration une ambassade dont le chef était L. Postumius.

Mais, à Tarente, on était loin de se repentir de ce qui était arrivé ou de redouter une guerre. Il se passa du temps avant que les députés obtinssent la permission de répéter leurs propositions devant le peuple : ils l'obtinrent, on le comprend, car les amis de la paix auront fait dans la ville les derniers efforts pour ramener encore le peuple à résipiscence ; s'ils y réussissaient, le rôle des meneurs populaires était fini et le gouvernail passait entre leurs mains. Selon la tradition romaine, c'était, de nouveau, jour de fête; la foule était rassemblée au théâtre : quand ces Romains à mine austère parurent dans leurs toges bordées de pourpre, ils furent accueillis par de grossiers éclats de rire. L'hilarité reprenait toutes les fois que Postumius, qui avait la parole, laissait échapper quelque terme impropre dans son grec; on les appela Barbares ; on leur cria de quitter l'assemblée, et, comme ils s'engageaient dans l'allée qui menait hors de l'orchestre, un mauvais plaisant appelé Philonide, ivre encore du festin de la veille, s'approcha de Postumius et souilla son vêtement de

précis sur les rapports des cités entre elles. Que Tarente ait positivement abandonné, comme on le dit, Thurii aux Lucaniens (286), la chose est invraisemblable.

la façon la plus ignoble[1]. Et le peuple de rire, de battre des mains, pendant que Postumius, avec une solennité toute romaine, disait à Philonide : « Nous acceptons le présage ; vous nous donnez ce que nous n'avons pas demandé ». Puis il leva en l'air le vêtement souillé, le montra au peuple, et, comme la risée et les cris d'applaudissement éclataient de plus belle, il dit : « Riez, Tarentins, tandis que vous le pouvez encore ; vous pleurerez assez longtemps après » ; et comme on proférait des menaces contre lui, il ajouta : « Pour exciter davantage encore votre bile, nous vous déclarons que, ce vêtement-là, vous le laverez avec beaucoup de sang ».

Il y a de cet événement une autre relation moins dramatique, mais peut-être plus conforme à la situation. Quand les députés furent introduits au théâtre, ils essuyèrent aussi, entre autres avanies, l'outrage en question, mais, pour éviter de s'écarter en rien de leurs instructions qui devaient leur avoir recommandé une extrême modération, ils ne dirent pas un mot de l'affront et se contentèrent de faire connaître l'objet de leur mission[2]. En tout cas, l'opinion à Tarente était résolument hostile aux Romains ; quant à leurs propositions, on ordonna aux ambassadeurs, pour toute réponse, de quitter sur-le-champ la ville, et ils s'embarquèrent[3].

Ils arrivèrent à Rome peu de temps après que les consuls Æmilius Barbula et Q. Marcius Philippus étaient entrés en fonctions (avril 281) : ils rapportèrent l'outrage qu'ils avaient essuyé ; Postumius montra sa toge souillée. On était assez enclin à la vengeance ; mais, dans la situation difficile où l'on se trouvait, on avait cherché à prévenir une guerre avec Tarente : l'entreprendre en ce moment dut paraître dangereux

[1]) Denys d'Halicarnasse (XVII, 10) l'affirme, et après lui Appien (*Samn.*, I, 2). Dion Cassius (*fr.* 145) dit : προστάς τις τῷ Ποστουμίῳ καὶ κύψας ἑαυτὸν ἐξέβαλε.

[2]) Cette seconde version est tirée de Valère-Maxime, II, 2, 5 (un des ambassadeurs est *urina aspersus* avant l'entrée de Fabius au théâtre), c'est-à-dire de Tite-Live. Polybe (I, 6, 5) dit simplement : διὰ τὴν εἰς τοὺς πρεσβευτὰς ἀσέλγειαν, à moins que l'article λύματα dans Suidas ne soit un fragment de Polybe, ce dont je doute fort.

[3]) Denys d'Halicarnasse dit : ἀπέπλευσαν. Dans Tite-Live (*Epit.* XII) et Orose, il y a : *pulsati sunt*.

au dernier point. Le Sénat s'assembla durant plusieurs jours pour délibérer : les uns disaient qu'il fallait différer la guerre avec Tarente jusqu'à ce que les autres peuples, ou du moins les peuples tout voisins de Tarente, Samnites et Lucaniens, fussent mis à la raison ; les autres exigeaient que Tarente fût attaquée sur-le-champ et avec toute vigueur. On s'arrêta enfin à la résolution suivante : pendant que le consul Marcius marcherait sur l'Étrurie, Æmilius, au lieu d'attaquer le Samnium, se dirigerait vers le territoire de Tarente ; il renouvellerait les propositions de paix des ambassadeurs, et, si elles étaient de nouveau repoussées, il commencerait aussitôt énergiquement la guerre[1].

L'arrivée d'Æmilius sur le territoire tarentin dut refroidir quelque peu l'ardeur présomptueuse de l'opulente cité ; le renouvellement des offres romaines donna lieu à des délibérations plus calmes. Sans doute, c'était trois ou quatre ans auparavant, quand la coalition des peuples italiens et gaulois s'était levée contre Rome dans la plénitude de sa force, qu'il aurait fallu engager cette guerre ; maintenant, les Sennons étant exterminés, les Boïens contraints à la paix, les peuples voisins affaiblis par des défaites répétées, la jonction immédiate avec les Étrusques, qui seuls résistaient encore avec énergie, étant impossible, on ne pourrait faire la guerre qu'au prix de bien autres sacrifices et avec des chances moindres. Des voix s'élevèrent aussi pour demander qu'on obtempérât aux réclamations des Romains, lesquelles paraissaient, en définitive, assez mesurées : on comprend que les vieillards et les riches désirassent maintenir la paix[2]. Mais on objectait avec une parfaite justesse que livrer des citoyens pour qu'ils fussent châtiés par les Romains, c'était déjà témoigner qu'on reconnaissait leur suprématie[3] ; les Tarentins devaient voir que, faire droit aux réclamations des Romains, c'était s'assurer la paix pour l'instant seulement ;

[1]) Dion., XVII, 10. Appian., *Samnit.* 7. On pourrait se faire une idée des embarras de Rome et des appréhensions que lui inspirait l'issue de guerres aussi compliquées par ce que disent Orose (IV, 1) et S. Augustin (*De civ. Dei*, III, 17), à savoir que l'on arma jusqu'aux prolétaires, si la véracité de cette assertion était mieux garantie qu'elle ne l'est.

[2]) Zonaras, VIII, 2.

[3]) Appian., *loc. cit.*

que les Romains ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de soumettre entièrement les peuples voisins et d'accabler ensuite Tarente isolée, et cela d'autant plus sûrement que l'occasion présente était le dernier moment favorable pour résister aux empiétements de la domination romaine. Mais aussi il fallait mener la guerre avec toute la vigueur possible : il ne suffisait pas d'armer le peuple et de le mener au combat ; on devait prendre à solde un général éprouvé avec son armée, et lui confier au nom de la ville la conduite de la guerre. On ne pouvait choisir d'homme plus qualifié pour ce rôle que Pyrrhos ; il était connu entre tous les Hellènes comme le plus vaillant et le plus heureux des capitaines ; précisément alors, il était libre. Seulement, on devait savoir aussi que Pyrrhos n'avait pas seulement combattu maintes fois déjà pour la possession de la Macédoine, mais qu'il avait déjà fait une fois ses préparatifs pour tourner ses conquêtes vers l'Occident[1] : si l'on appelait ce prince puissant, avide de conquêtes, il était à craindre qu'il ne voulût mettre à profit cette occasion pour se créer un royaume en Italie, et c'en serait fait de l'indépendance de Tarente. Dans les délibérations, ces appréhensions furent exprimées par les « gens sensés » ; mais le parti qui voulait la guerre couvrit leur voix de ses clameurs ; ils quittèrent l'assemblée. Pourtant, le jour du vote décisif, l'un d'eux, Méton, fit une tentative qui, si la relation est exacte, nous donne une idée de l'état de démoralisation du peuple tarentin. Avec l'allure d'un homme ivre, entouré de compagnons de débauche, précédé d'une joueuse de flûte, une couronne en tête et la torche à la main, feignant de revenir d'un festin nocturne, il vint au théâtre où l'assemblée se tenait. Il est accueilli par une acclamation générale : on exige qu'il s'avance au milieu de tous, et qu'il chante avec accompagnement de flûte. Quand on eut fait silence, il dit : « Gens de Tarente, vous faites bien de ne pas empêcher qui se plaît à la ripaille et à la débauche, pendant qu'on le peut encore ; si vous êtes sages, vous en ferez tous autant, car ce sera tout autre chose quand vous aurez pris un roi et une garnison dans votre ville ; alors vous serez tous esclaves ». Ses paroles

[1]) Voy. *Hist. des Diadoques*, p. 601.

firent une profonde impression; il courut un murmure dans l'assemblée : Méton avait bien parlé; on lui demanda de continuer, et, tout en simulant l'ivresse, il continua d'énumérer les maux que la guerre leur apporterait. Déjà on pouvait appréhender la décision du peuple : si l'on n'appelait pas Pyrrhos, la paix avec Rome était inévitable; Philocharis et ses amis seraient alors livrés. Ils se hâtèrent de prévenir le revirement de la foule; ils gourmandèrent le peuple, lui reprochant de se laisser si impudemment insulter par un homme ivre; ils saisirent Méton et ses compagnons et les traînèrent dehors. Alors le peuple vota et décréta qu'on appellerait le roi[1]. Sur-le-champ les Tarentins envoyèrent des ambassadeurs en Épire, et, outre les leurs, ceux des autres cités grecques; Rhégion seule s'était tournée vers les Romains. La ligue des Italiotes subsistait donc encore[2]? N'était-ce pas peut-être au nom de cette association que l'on justifiait l'occupation de Thurii? Évidemment on dut penser tout de suite que la Grèce d'Italie allait combattre contre les Barbares romains; déjà l'idée de l'origine troyenne de Rome était familière aux Grecs, et Pyrrhos, le successeur d'Achille, pouvait paraître plus qualifié que personne pour faire cette nouvelle guerre de Troie[3]; du moins on pouvait se servir de cela comme d'un bon présage, et c'était matière à beaux discours. Outre les Grecs confédérés et les Brettiens, Lucaniens, Samnites, encore engagés dans la lutte, les Messapiens[4] entrèrent dans la

[1]) C'est le récit de Denys d'Halicarnasse (XVII, 13 et 14). Plutarque (*Vit. Pyrrh.*, 13) ne doit pas avoir emprunté le sien à Denys.

[2]) L'expression de Plutarque est très remarquable : il dit que les Tarentins envoyèrent des députés οὐχ αὑτῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν Ἰταλιωτῶν.

[3]) Pausan., I, 12. C'est une assertion qui, comme on s'en aperçoit en la comparant avec Polybe (XII, 4, 6. [Tim., *fr.* 151]), doit certainement venir de Timée. La belle médaille d'argent ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ (avec la tête d'Achille au droit, et, au revers, Thétis sur le cheval marin, apportant l'armure, monnaie semblable aux pièces d'or des Brettiens) appartient, à en juger par son poids (8gr,4) à un autre système monétaire que les tétradrachmes portant la même légende, avec la tête de Zeus Dodonéen au droit et, au revers, Hêra assise, soulevant son voile. Ceux-ci pèsent 15gr,56, d'après le *Catalogue* du Cabinet des Médailles de Berlin (n° 447), tandis que, suivant Mommsen (*Röm. Münzwesen*, p. 131), Leake et Thomas ont trouvé, pour la pièce en question, le premier 8gr,44, l'autre 8gr,35.

[4]) Plut., *Pyrrh.* 13.

ligue, de même les Salentins[1], que l'on considérait, à cette époque du moins, comme des demi-Grecs[2]. En présence d'une coalition si étendue, la déclaration des ambassadeurs à Pyrrhos, à savoir qu'on pouvait mettre sur pied en Italie 20.000 cavaliers et 350.000 fantassins, paraît à peine exagérée[3]. Ce dont on a besoin, disaient-ils, c'est un général habile et renommé.

Tournons nos regards vers l'Épire. Il y avait peu d'années que Pyrrhos, avec les rois de Thrace, d'Asie, d'Égypte pour alliés, avait vaincu le roi Démétrios et occupé la Macédoine et la Thessalie; bientôt Lysimaque lui avait arraché cette conquête. Déjà commençait ce conflit entre Lysimaque et Séleucos de Syrie qui, après la mort de Ptolémée Ier (283), éclata en hostilités déclarées. Pyrrhos dut être l'allié de Séleucos; a-t-il, lors de la pointe poussée par celui-ci en Asie-Mineure, fait un mouvement correspondant, peut-être contre la Thessalie[4], c'est ce que les textes ne nous disent pas. Dans l'été de 281, Lysimaque marchait à la bataille de Coroupédion. C'est avant la bataille que la députation des Italiotes a dû arriver auprès de Pyrrhos. Un renseignement isolé nous donne lieu de penser qu'il repoussa les premières propositions[5]. Tant que la guerre d'Asie n'était pas encore résolue d'une manière décisive, il lui était impossible de songer à s'éloigner de l'Épire.

Pendant ce temps, le consul Æmilius avait commencé les hostilités avec vigueur; il ravageait le pays découvert; les Tarentins se risquèrent à aller lui présenter la bataille. Ils furent battus: le consul dévasta et pilla sans obstacles le pays: il s'empara de plusieurs places fortes. En même temps, à ce qu'il paraît, d'autres armées romaines pressaient vivement les Samnites et les Lucaniens[6]; partout les armes romaines

1) *Fasti triumph.* ann. U. C. 473.

2) Klausen, *Aeneas und die Penaten*, p. 439 sqq.

3) Plut., *loc. cit.*

4) On serait en droit de faire cette supposition, attendu que Pyrrhos a avec lui en Italie de la cavalerie thessalienne (Plut., *Pyrrh.*, 17). Mais, dans le Canon des rois de Thessalie (Euseb. Arm., p. 246 ed. Schöne), Ptolémée Céraunos vient immédiatement après Lysimaque.

5) *iterata Tarentinorum legatione* Justin., XVIII, 1.

6) *additis Samnitum et Lucanorum precibus* (Justin., *ibid.*).

eurent l'avantage. Tarente décida de faire une nouvelle tentative auprès de l'Épire; une seconde ambassade partit, qui devait négocier aussi au nom des Samnites et des Lucaniens: on n'avait probablement pas grand espoir de réussir mieux. Pendant ce temps, le consul continait ses ravages, traînait de partout avec lui butin et prisonniers; mais il traitait les prisonniers avec une singulière douceur, et il relâchait sans rançon les notables : on pensait qu'il était temps encore, et que cette douceur d'une part, l'effroi de l'autre, décideraient la ville à traiter. Les mesures du consul produisirent de l'effet; déjà les Tarentins choisissaient Agis, qui était connu comme ami des Romains, pour stratège avec des pouvoirs illimités[1]. C'est alors que vint de l'Épire un message favorable et du secours[2].

1) Voy. ZONARAS. C'est à cette expédition d'Æmilius que se rapporte le fragment de Denys d'Halicarnasse (XVII, [12 *fr. Vatic.*]) où l'expression : ἀρούρας ἀκμαῖον ἤδη τὸ σιτικὸν θέρος ἐχούσας indique la date précise ; on moissonne dans ces pays au commencement de juin.

2) L'histoire de cette expédition de Pyrrhos en Italie et en Sicile nous est parvenue dans un état lamentable. L'antiquité avait là-dessus des renseignements en abondance et des rapports faits à différents points de vue : on s'en aperçoit aux contradictions souvent extraordinaires dont fourmillent les textes que nous avons devant nous. Il n'est malheureusement plus possible de les ramener tous à leurs sources originales. Il faut placer en première ligne les βασιλικὰ ὑπομνήματα (PLUT., *Pyrrh.* 21) ou ἔργων ὑπομνήματα (PAUSAN., I, 12, 3). Denys d'Halicarnasse (XIX, 11) dit qu'ils ont été rédigés par Pyrrhos lui-même; mais l'expression de Pausanias : ἔστι δὲ ἀνδράσι βιβλία οὐκ ἐπιφανέσιν εἰς συγγραφὴν ἔχοντα ἐπίγραμμα ἔργων ὑπομνήματα εἶναι, fait supposer qu'ils ne sont pas l'œuvre de Pyrrhos, qui, comme tacticien tout au moins, eût été un écrivain distingué. Seulement, ces Mémoires ont été naturellement rédigés d'après ses indications. En tout cas, c'était une source abondante, dont se sont servis Denys et Pausanias. — Nombre de citations démontrent que Hiéronyme de Cardia avait aussi traité de cette guerre dans son grand ouvrage historique; sa partialité pour Antigone n'a pas pu ne pas influer ici sur son jugement (PAUSAN., I, 13, 8). — Un auteur qui a dû avoir son importance, c'est Proxénos, qui était sans contredit un contemporain de Pyrrhos ; il est à remarquer qu'il avait écrit, outre ses Ἠπειρωτικά, un traité περὶ πόρων Σικελικῶν (STEPH. BYZ., s. v. Γέλα), et un autre intitulé Λακωνικὴ πολιτεία (ATHEN., VI, p. 267); il est naturel de supposer que l'un et l'autre de ces écrits se rattachaient aux deux expéditions de Pyrrhos. — Quant aux Ἠπειρωτικὰ de Critolaos, il suffit de lire comme échantillon l'histoire fabuleuse rapportée par Plutarque (*Parall. min.* 6). — Les Ἠπειρωτικὰ de Philochore (*fr.* 186. 187, car on est en droit de substituer au nom de Philostéphanos donné par Harpocration la leçon du ms. de Heidelberg, qui est abrégé, mais ancien), si tant est que

Séleucos avait était vainqueur à Coroupédion; partout dans les villes les « Séleucizontes » relevaient la tête. Quand il eut cédé à son fils Antiochos les pays asiatiques, quand il eut déclaré qu'il voulait prendre lui-même le diadème de la Macédoine, son pays natal, la Macédoine dut se tourner avec une joie confiante vers le vieux héros. Pyrrhos ne pouvait plus espérer de reconquérir la Macédoine et d'acquérir par là, vis-à-vis de l'Orient, une position qui répondît à sa soif d'activité et à sa renommée; il lui fallut chercher un nouveau terrain pour ses armes. Que pouvait-il y avoir pour lui de plus opportun que cette guerre en Italie? C'est de ce côté que l'appelait le souvenir d'Alexandre le Molosse ; là il se présentait comme le défenseur de la race grecque contre les Barbares, lui, le successeur d'Achille, contre les descendants d'Ilion; l'approbation de tous les Hellènes devait accompagner ses armes; là il trouverait ces Romains dont la bravoure et la réputation

cette guerre y ait été comprise, ont dû contenir des renseignements fort intéressants. Nous verrons que Philochore a joué un rôle dans les complications survenues entre Athènes et la Macédoine, et il a survécu de dix ans à Pyrrhos. On trouverait peut-être dans le fragment sur Sybaris (*fr*. 207 ap. Athen., IX, p. 393) un léger indice tendant à prouver qu'il avait fait entrer dans son ouvrage la guerre d'Italie. — En fait de partisans des Siciliens et Italiotes, nous pouvons mettre en première ligne l'ouvrage spécial de Timée de Tauroménion (Dion., I, 6. Cic., *Ad fam*. V, 12. Polyb., III, 72), d'où Diodore et Trogue-Pompée paraissent avoir tiré leur narration. — Il est à peu près certain que les Ἰταλικὰ d'Antigone (de Carystos, comme l'indique la place qu'il occupe dans la série d'auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, I, 6) comprenaient aussi cette période, correspondant à la jeunesse de l'auteur. — Le Zénon qui a écrit τὴν Πύρρου ἱστορίαν εἰς Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν (Diog. Laert., VII, 35) est le Rhodien que Polybe (XVI, 15 sqq.) tance si vertement. — Il est assez étonnant, à coup sûr, qu'un Carthaginois, Proclès, fils d'Eucrate, ait aussi écrit sur Pyrrhos; Pausanias (IV, 35, 3) cite de lui précisément une appréciation du talent militaire de Pyrrhos. Il est vrai que des éditeurs modernes regardent ce passage comme une glose. Un autre passage tiré de Proclès (II, 21, 7) appartenait visiblement au récit de la mort du roi. — Il est évident qu'à Rome on avait sous la main quantité de souvenirs, mais il est certain aussi que la tradition orale a contribué à dénaturer les faits. Fabius et Cincius ont dû compléter le peu que leur fournissaient les chroniques officielles avec ce qu'ils ont pu se faire raconter par les survivants de cette époque. Dans les fragments des *Annales* d'Ennius, on reconnaît parfaitement la teinte romaine répandue sur la narration. Cent ans plus tard écrivaient C. Claudius Quadrigarius et Valerius Antias, l'un et l'autre sans la moindre critique; la seule raison pour laquelle on les mentionne ici, c'est que certaines assertions se couvrent de leur autorité.

militaire étaient telles qu'il valait la peine de les vaincre. Une fois qu'il aurait soumis l'Italie, l'opulente Sicile lui revenait de droit, et avec la Sicile le fameux plan d'Agathocle, le triomphe facile sur Carthage, la domination sur la vaste Libye. De si grandes vues, une telle domination dans l'Occident pouvaient lui paraître un ample dédommagement pour la perte de ses espérances en Orient[1]. Il accepta donc l'invitation des Tarentins; mais ce ne fut pas, ainsi que l'avait demandé leur première ambassade, comme général seulement, sans ses troupes, qu'il voulut venir. Les Tarentins, dans leur détresse, ont sans doute consenti volontiers aux conditions que le roi dut imposer pour s'assurer le succès, celles-ci notamment : il pourrait amener de ses troupes ce qui lui paraîtrait nécessaire; Tarente enverrait des vaisseaux pour le transport, l'élirait stratège avec pleins pouvoirs; la ville recevrait une garnison de troupes épirotes[2]; il fut ajouté cette stipulation, que le roi ne resterait pas en Italie plus long-

[1]) Avec les textes mutilés dont nous disposons, on ne parvient pas à se faire une idée suffisamment nette de Cinéas et de ses rapports avec Pyrrhos. Son éloquence, son habileté politique était aussi grande que son dévouement au roi. C'est une de ces situations comme il y en a beaucoup dans cette époque surexcitée et qui montrent à quel point les princes avaient compris que la culture intellectuelle est une puissance. Cinéas, dont la mémoire était un objet d'étonnement, était aussi un écrivain distingué. Outre un ouvrage sur la tactique, que Cicéron a encore connu, il avait écrit notamment des Θετταλικά (Steph. Byz., s. vv. Δωδώνη. Ἐφύρα). Cinéas était d'abord contre l'expédition d'Italie. L'étrange dialogue entre lui et le roi, tel que le rapporte Plutarque, doit être tiré de Denys d'Halicarnasse, bien que Dion Cassius (*fr.* 38) s'en réfère à Plutarque quand il y fait allusion, ce qui n'eût pas été nécessaire si, comme on le suppose, Dion suivait le plus souvent Denys. Il ne vient certainement pas d'une bonne source, comme Hiéronyme, par exemple; il est trop incolore, trop peu localisé dans une période donnée des complications politiques (ainsi le τῶν νῦν ὑβριζόντων πολεμίων ne peut s'appliquer qu'à Séleucos et ne lui convient pas); ce n'est guère qu'une digression morale, tout à fait dans le goût de Denys. Du reste, un fragment des τομάρια d'Aristonymos (ap. Stob., *Floril.* I, p. 257 ed. Lips.) se rapporte à la conversation susdite : Thémistius aussi (*Orat.* X, p. 167 ed. Dindorf) y fait allusion (d'après Plutarque probablement), etc.

[2]) Cette condition, on peut l'inférer de la conduite tenue par le roi lors de son entrée à Tarente; l'exemple d'Agis, cité plus haut, montre que de pareilles concessions n'étaient pas chose inconnue à Tarente; en Grèce, on avait déjà conféré à Philippe, à Alexandre, en vue de la lutte contre les Barbares, des pouvoirs identiques.

temps qu'il ne serait nécessaire [1], afin de dissiper les craintes qu'on pourrait concevoir pour l'autonomie de la république. Pyrrhos expédia à Tarente avec ce message le Thessalien Cinéas, en lui adjoignant quelques-uns des ambassadeurs qu'on lui avait envoyés; il garda les autres, sous prétexte de recourir à leur assistance pour les préparatifs ultérieurs, mais en réalité afin de s'en faire des otages et de s'assurer par ce moyen de l'exécution des clauses consenties par les Tarentins.

Toute inquiétude, toute tendance à la paix s'évanouit à l'arrivée de Cinéas; Agis fut destitué de sa stratégie, et un des ambassadeurs élu à sa place. Déjà Milon[2] arrivait aussi, avec 3.000 Épirotes: on leur confia la citadelle de la ville: ils se chargèrent d'occuper les remparts; les Tarentins se réjouissaient d'être délivrés du service pénible de la garde et supportaient volontiers les frais d'entretien des troupes étrangères. L'hiver était venu; le général romain, qui jusque-là s'était tenu dans son camp, résolut de quitter la Lucanie pour venir prendre ses quartiers d'hiver en Apulie. La route passait par un défilé le long de la plage, non loin de la ville du côté de l'ouest. Les ennemis en avaient occupé par avance les hauteurs et fait jeter l'ancre à leur flotte près de la côte, pour attaquer, avec leurs machines de trait, la longue file de l'armée romaine alourdie par le butin; Æmilius paraissait ou bien exposer son armée à la plus terrible destruction, ou devoir abandonner son riche butin pour se jeter de côté et se frayer un passage par dessus les montagnes. Il poussa en avant, mais il avait réparti ses nombreux prisonniers de telle sorte qu'ils fussent les premiers exposés aux traits des ennemis. Les chefs ennemis n'osèrent faire jouer leurs batteries, et Æmilius gagna sans encombre ses quartiers d'hiver [3].

Au cours de cet hiver, pendant que Pyrrhos était déjà occupé de ses préparatifs pour la campagne de l'année sui-

1) οἴκαδε αὐτίκα ἀνακομισθήσεσθαι ἔφη καὶ ἐν ταῖς συνθήκαις προστεθῆναι πεποίηκε τὸ μὴ περαιτέρω τῆς χρείας ἐν τῇ Ἰταλίᾳ παρ' αὐτῶν κατασχεθῆναι (ZONARAS).

2) Suivant Plutarque, Cinéas conduisit lui-même les troupes en Italie. Zonaras, qui dans cette partie de son histoire n'est qu'un judicieux abréviateur de Dion, distingue deux envois : il dit que Milon est arrivé μετ' οὐ πολύ.

3) ZONARAS. FRONTIN., I, 4, 1.

vante, survint inopinément dans les affaires d'Orient une grave complication qui dut faire sentir ses effets dans toutes les directions. Le vieux Séleucos fut assassiné au moment où il venait de passer en Europe pour prendre possession du trône de Lysimaque. Le meurtrier était Ptolémée Céraunos; en Égypte, il avait dû céder l'héritage paternel à son frère cadet; il espérait se dédommager, au moyen de ce forfait, avec la couronne de Thrace et de Macédoine. La Thrace fut à lui tout de suite et de bon gré; mais, pour la Macédoine, Antigone éleva des revendications et Antiochos vint avec une armée venger son père, pendant que Ptolémée Philadelphe favorisait avec joie les nouvelles acquisitions de son frère, afin d'être d'autant plus tranquille pour son propre compte en Égypte.

La situation était tendue au dernier point. Tout dépendait de la manière dont Pyrrhos se déciderait. Sans doute, l'occasion était pour lui plus favorable que jamais de s'emparer de la Macédoine; quant aux engagements pris avec Tarente, il pouvait ne pas se croire précisément lié de ce côté, et un renseignement tout à fait isolé [1] nous apprend que Pyrrhos engagea la lutte contre Ptolémée. Mais quel profit Antigone tirerait-il d'une défaite de Ptolémée par Pyrrhos? Antiochos devait également désirer de voir ce roi audacieux, ce guerrier redoutable, éloigné autant que possible des affaires d'Orient; Ptolémée enfin ne devait épargner aucun sacrifice pour l'écarter, lui, le plus dangereux de ses adversaires. Les intérêts les plus divers se réunissaient pour favoriser la campagne de Pyrrhos en Italie; le roi lui-même dut reconnaître que ses chances de succès dans le pays voisin n'étaient pas considérables; il avait éprouvé peu d'années auparavant l'orgueilleuse aversion des Macédoniens, et qu'était-ce que l'acquisition de la Macédoine, pays épuisé par tant de guerres et de révolutions intérieures, devant ces perspectives ouvertes du côté de l'Occident, ces opulentes villes grecques de l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, Carthage, la gloire d'avoir triomphé de Rome? Pyrrhos conclut donc avec les puissances intéressées

[1]) *Ptolemæus Ceraunus — bella cum Antiocho et Pyrrho composuit, datis Pyrrho auxiliis quibus iret contra Romanos defensum Tarentum* (Trog. Pomp., *Epit.* XVII).

des traités aux conditions les plus avantageuses. Antiochos fournit des subsides pour la guerre; Antigone donna des vaisseaux pour la traversée d'Italie; Ptolémée Céraunos s'engagea à céder pour deux ans 4,000 cavaliers et 5,000 fantassins[1]; il donna à Pyrrhos sa fille en mariage et prit sous sa sauvegarde le royaume d'Épire pendant l'absence du souverain.

Avant même le printemps de 280, ces négociations, ces armements étaient terminés. Ce n'était pas la promesse de Dodone[2], mais bien le sentiment de sa propre force et son armée d'élite qui donnaient au roi la certitude du succès. Les vaisseaux des Tarentins étaient à leur poste; il avait hâte d'arriver en Italie. Il confia à son jeune fils Ptolémée l'administration du royaume[3]. Sans attendre l'époque des tempêtes du printemps[4], il embarqua son armée : 20,000 hommes de pied, 2,000 archers, 500 frondeurs, 3,000 cavaliers, 20 éléphants[5]. Une tempête soufflant du nord assaillit la flotte au

[1]) Tel est le récit de Justin (XVII, 2 : cf. XVIII, 1). Il est possible qu'en ce qui concerne le mariage, il y ait confusion entre Ptolémée Céraunos et son père. Comme Pyrrhos s'embarqua avec moins de cavalerie et d'éléphants qu'on ne dit ici, et qu'en outre il est expressément attesté (PAUSAN., I, 12) que les éléphants emmenés par lui étaient les siens, ceux qu'il avait enlevés à Démétrios, on est tenté de croire que le corps auxiliaire macédonien ne partit pas immédiatement avec lui; mais l'expression de Justin : *cui nulla dilationis ex infirmitate virium venia esset*, interdit cette supposition. Le chiffre de 4,000 cavaliers est bien fort; peut-être, si l'on trouve insuffisante une conjecture proposée plus haut, peut-être y avait-il dans le nombre des Thessaliens : parmi les Macédoniens aussi, bon nombre ont pu s'attacher à la cause de Pyrrhos; c'étaient des gens dont il y avait bénéfice à se débarrasser.

[2]) *Aio te, Aeacida, Romanos vincere posse* (ENNIUS, *fr.*, p. 78 ed. Lips.) CIC., *Divin.* II, 56. DIO CASS. ap. MAI, p. 169. Minucius Felix (ed. Lugd. 1672, p. 241) dit : *De Pyrrho Ennius Apollinis Pythii responsa finxit, cum jam Apollo versus facere desiisset.*

[3]) JUSTIN., XVIII, 1.

[4]) οὐδὲ τὸ ἔαρ ἔμεινεν (DIO CASS. ap. MAI, *loc. cit.*). Zonaras suit Dion Cassius. Comparaison faite avec les événements de Macédoine, cette date de 280 est parfaitement sûre. C'est en apparence seulement que Polybe (II, 20, 6) y contredit; il affirme, en fin de compte, que la traversée de Pyrrhos a eu lieu τῷ προτέρῳ ἔτει τῆς τῶν Γαλατῶν ἐφόδου, et, en effet, elle s'est effectuée six ou huit mois avant, dans l'année olympique précédente. Les données quelque peu divergentes que l'on trouve dans Pline (XVII, 6, 21), Aulu-Gelle (XVII, 21) et autres s'expliquent d'autre manière.

[5]) PLUT., *Pyrrh.* 15. L'opinion qui veut que Pyrrhos ait eu aussi avec lui des troupes illyriennes et italiennes repose sur une méprise, car Dion (*fr.* 39) fait allusion, comme on le voit par la mention de Philippe de Macé-

milieu de la mer Ionienne et la dispersa; beaucoup de vaisseaux échouèrent contre des récifs et des bas-fonds; seul celui du roi réussit, au prix des plus grands efforts, à parvenir jusque dans le voisinage de la côte italique. Mais là il fut impossible de gagner la terre; le vent avait changé; il menaçait de repousser le navire tout à fait au large; de plus, il faisait nuit; on jugea que le plus grand malheur serait de se laisser emporter de nouveau au milieu d'une mer en furie, en plein ouragan. Pyrrhos se jeta alors dans les flots pour gagner la terre à la nage : c'était de la plus folle témérité; la violence terrible des brisants le relançait sans cesse en arrière, jusqu'au moment où, le jour commençant à poindre et le vent et la mer s'apaisant, il fut roulé, exténué de fatigue, sur la côte de Messapie. Là il reçut un accueil joyeux; peu à peu quelques-uns des vaisseaux qui avaient résisté se rassemblèrent, amenant environ 2,000 hommes de pied, un petit nombre de cavaliers, deux éléphants. Avec ces forces, Pyrrhos marcha en toute hâte vers Tarente. Cinéas vint à sa rencontre avec les 3,000 Épirotes qu'on avait envoyés à l'avance; le roi fit son entrée à Tarente au milieu d'une allégresse universelle. Seulement, on dut attendre encore le retour des vaisseaux égarés avant de mettre sérieusement la main à l'œuvre.

L'arrivée de Pyrrhos doit avoir fait en Italie une impression indescriptible[1], et donné aux alliés la certitude du succès. Depuis six ans qu'ils s'étaient soulevés, ils avaient lutté sans cohésion, séparés par les légions, les colonies, les garnisons romaines; c'était là la cause de leur peu de succès. Maintenant entrait en lice le plus grand capitaine de l'époque, l'héritier de cette tactique macédonienne qui avait conquis le monde : il avait avec lui une armée peu nombreuse, mais excellente, et les animaux gigantesques de l'Inde; toute la haine amassée

doine (le fils de Cassandre) à une époque bien antérieure. J'ignore d'où Pline (III, 16) a tiré l'absurdité qu'il raconte, à savoir que Pyrrhos avait voulu jeter un pont d'Apollonie à Hydronte pour y faire passer ses troupes.

[1]) A entendre Pausanias (I, 12), « Pyrrhos passa en Italie avec ses vaisseaux à l'insu des Romains, et, une fois arrivé, sa présence ne leur fut pas connue tout de suite ». Pausanias, superficiel comme toujours, a dû interpréter de cette façon ce qu'il a lu dans les Mémoires royaux sur la traversée et le débarquement opérés sans encombre.

contre Rome, toute la rage de villes et de peuples asservis ou maltraités allait pouvoir se grouper autour de son nom. Rome avait en vain tenté de contraindre auparavant Tarente à la paix, de calmer l'Étrurie, de soumettre le Samnium. Le consul Marcius Philippus avait bien célébré un triomphe sur les Étrusques[1], mais Vulci et Volsinies résistaient encore, et, maintenant que Pyrrhos était arrivé, elles concevaient de nouvelles espérances. Les Samnites étaient encore sous les armes; on n'osait déjà plus se fier aux Apuliens; jusque dans le voisinage de Rome, l'effervescence gagnait de proche en proche et devenait menaçante : dans combien de localités n'avait-on pas imposé le droit de cité restreint, le titre humiliant de protégés du peuple romain! L'irritation s'augmenta par les mesures même que Rome dut prendre pour son salut, occupation militaire des localités suspectes, amendes aux notables, levée d'otages. Parmi les villes dont on avait conduit les otages à Rome, il y avait Préneste; durant la seconde guerre samnite, elle avait déjà tenté de faire défection; un ancien oracle annonçait que les Prénestins auraient un jour à leur disposition l'*ærarium* de Rome; on mena donc les sénateurs de Préneste dans l'*ærarium*, et ils y furent plus tard mis à mort[2]. C'étaient là des garanties bonnes seulement en cas de victoire. Cette victoire, on fit tous les efforts pour la remporter; c'est chose surprenante que Rome, après des guerres si longues et si sanglantes — elles avaient duré cinquante ans avec quelques rares interruptions — fût en état de faire de nouveaux armements aussi considérables. Sans compter les garnisons mises dans les villes suspectes, deux légions marchèrent sous le consul Ti. Coruncanius contre l'Étrurie, deux autres, sous L. Æmilius, le consul de l'année précédente, contre les Samnites, pour empêcher leur jonction avec Pyrrhos et maintenir le passage libre au consul P. Lævinus qui, avec ses deux légions[3]

[1] Voy. les *Fasti triumphales*, si tant est qu'ici ils méritent créance.

[2] Voy. ZONARAS.

[3]) Plutarque dit : avec « une grande armée ». Il y avait certainement dans cette armée des alliés en grande quantité; on cite notamment les Frentans (PLUT., *Pyrrh.* 17). On a souvent fait remarquer que Plutarque, ou l'auteur qu'il suit, appelle le consul Albinus au lieu de Lævinus. Avec Lævinus marchait la huitième légion, celle de Campanie (OROS., IV, 3).

et les alliés, s'avançait vers la Lucanie; deux autres légions restèrent à Rome à titre de réserve[1].

Il fallait avant tout réussir à rencontrer l'ennemi le plus dangereux, Pyrrhos, avant qu'il ne fût renforcé par les troupes des confédérés italiens, le prévenir par une attaque rapide et décisive, et tenir la guerre aussi éloignée que possible de Rome. D'abord on eut soin de déclarer la guerre à Pyrrhos avec toutes les formalités du rituel romain. On mit en avant un transfuge épirote, que l'on obligea à acheter une pièce de terre; cela tint lieu de territoire épirote : sur cette « terre ennemie » le fécial lança le javelot ensanglanté[2]. Dès lors, la guerre était bien et dûment déclarée; Lævinus marcha en hâte vers la Lucanie. Le roi n'était pas encore entré en campagne; Lævinus put traverser la Lucanie en la ravageant, pour frapper de terreur les habitants et montrer tout ensemble aux autres le sort qui les attendait. Chose non moins importante, Rhégion, par crainte de Pyrrhos et des Carthaginois tout à la fois, avait demandé une garnison romaine[3] : le consul y envoya 4,000 hommes, la légion de Campanie sous Décius Jubellius; par ce moyen, les communications avec la Sicile étaient dans la main de Rome. Par Rhégion et Locres, qui fut pareillement occupée par des troupes romaines[4], les Brettiens eux-mêmes se trouvaient menacés sur leurs derrières. Le consul s'engagea sur la route de Tarente.

Cependant, à Tarente, le roi Pyrrhos, dès l'arrivée des vaisseaux dispersés par la tempête et portant les restes de son armée, avait commencé à établir son régime militaire. Déjà, le fait que les troupes royales furent logées chez les habitants souleva un grand mécontentement : il y eut un assez grand nombre de plaintes au sujet des violences que les femmes et les enfants

[1]) *καί τι καὶ ἐν τῷ ἄστει τοῦ στρατεύματος κατέσχον* (ZONARAS). Pour les détails précis, voy. NIEBUHR (III, p. 542).

[2]) SERVIUS ad Virg. *Æn.*, IX, 43.

[3]) La date est, d'après Polybe (I, 7, 6) : *καθ' ὃν καιρὸν Πύῤῥος εἰς Ἰταλίαν ἐπεραιοῦτο*. Suivant Denys d'Halicarnasse (XIX, 1), il est vrai, Décius n'est allé à Rhégion que sur l'ordre de Fabricius. C'est aussi l'opinion de l'auteur qui rapporte (ap. ÆLIAN., *Var. Hist.*, V, 20) que les habitants de Rhégion, pour envoyer des provisions aux Tarentins assiégés par les Romains et torturés par la faim, jeûnaient un jour sur dix.

[4]) JUSTIN., XVIII, 1.

étaient obligés de subir. Puis il y eut une levée de citoyens de Tarente, pour combler les vides qu'avait faits le naufrage et en même temps pour garantir la fidélité du reste des habitants[1]. La jeunesse, qui se sentait peu de goût pour la guerre, ayant commencé à s'esquiver de la ville, les portes furent fermées; lorsqu'ensuite les joyeux repas en commun furent aussi interdits, que promenades et gymnases furent clos, tous les habitants appelés sous les armes et exercés, que l'on continua les levées avec la plus grande rigueur, qu'on alla jusqu'à fermer le théâtre et suspendre du même coup les assemblées du peuple, alors les Tarentins se trouvèrent en proie aux maux affreux qui leur avaient été prédits naguère ; il leur sembla que le peuple libre était devenu l'esclave de celui qu'on avait loué à prix d'argent pour la guerre ; alors on regretta amèrement de l'avoir appelé et de n'avoir pas accepté les conditions modérées d'Æmilius. Mais Pyrrhos se débarrassa des hommes les plus influents qui auraient pu se mettre à la tête des mécontents, soit en les faisant disparaître, soit en les envoyant sous divers prétextes en Épire ; seul Aristarque, qui avait alors le plus grand crédit dans la ville, fut comblé par le roi de toute espèce de distinctions ; mais, comme ce personnage conservait néanmoins la confiance de ses concitoyens, il l'envoya aussi en Épire. Aristarque s'échappa et courut à Rome [2].

Telle était la situation de Pyrrhos à Tarente. Comme il devait mépriser ces bourgeois, ces républicains! comme leur méfiance, leurs lâches alarmes, l'orgueil sournois et ombrageux de ces industriels et de ces commerçants enrichis devaient le gêner de tous côtés! Déjà l'armée romaine s'approchait rapidement du Siris, et pas un des confédérés italiens qui avaient promis des levées si considérables n'était encore à son poste ; Pyrrhos jugea que ce serait une honte pour lui, une tache à sa renommée, que de rester plus longtemps à Tarente ; en Épire, on l'appelait l'Aigle, tant il avait coutume de fondre d'un vol hardi sur l'ennemi, maintenant l'ennemi redouté de tous était

[1]) C'est ici que se place l'anecdote rapportée par Frontin (IV, 1, 3). Pyrrhos dit à son officier recruteur : *tu grandes elige, ego fortes reddam.*

[2]) Voy. Plutarque, Appien (*Samnit.* 8) et Zonaras. Tite-Live (XXIII, 7) dit : *superba Pyrrhi dominatio et miserabilis Tarentinorum servitus.*

obligé d'aller le chercher; on eût dit que cette Tarente l'avait rendu infidèle à sa propre nature et l'avait placé dès l'origine dans une fausse position. Il mena ses troupes à Héraclée, mais il chercha à gagner du temps afin de permettre aux confédérés d'arriver; il envoya des députés à Lævinus : c'était comme arbitre, disait-il, qu'il voulait examiner les griefs de Tarente contre Rome et en décider selon la justice. Le consul répondit qu'il devait commencer par expier lui-même sa venue en Italie, qu'il n'était pas besoin de plus longues négociations, car le Père Mars allait décider entre eux[1]. En même temps, les Romains s'avancèrent jusqu'au Siris et y campèrent; des espions ennemis ayant été faits prisonniers, le consul les fit conduire dans le camp à travers les lignes de ses soldats, en leur disant que, s'il y avait quelque Épirote qui eût du plaisir à voir son armée, il n'avait qu'à venir; après quoi il les renvoya[2].

Pyrrhos campait du côté gauche du fleuve. En chevauchant le long de la rive, il vit avec surprise le camp romain sur l'autre bord; et cela n'avait point l'apparence de Barbares; en face d'un tel ennemi, il était besoin de circonspection; il attendait encore l'arrivée des confédérés, et il supposait qu'en pays ennemi l'adversaire souffrirait bientôt de la disette; il résolut d'éviter la bataille. Pour la même raison précisément, le consul cherchait à l'y contraindre; attaquer paraissait être la meilleure manière de rassurer le soldat contre l'effroi que répandaient le nom de Pyrrhos, les phalanges, les éléphants. Le fleuve séparait les deux armées : pendant que le passage des fantassins était empêché par la présence d'un corps ennemi, le consul fit traverser sa cavalerie en amont pour attaquer ce corps sur ses derrières; culbuté, il battit en retraite et laissa le libre passage du gué à l'infanterie romaine, qui sur-le-champ se mit à passer. Rapidement le roi fit avancer son armée en ordre de bataille, les éléphants en tête; il s'élança à la tête de ses 3,000 cavaliers vers le gué — qui était déjà sur cette rive aux mains de l'ennemi — contre la cavalerie romaine

[1]) On trouve la correspondance au complet dans Denys (XVII, p. 15-18), mais ce ne sont pas, à coup sûr, les lettres authentiques.
[2]) Dion., XVIII, 1. Zonaras. Frontin., IV, 7, 7.

qui s'avançait en lignes serrées; lui-même galopa en avant, ouvrit le combat qui devint bientôt terrible. On le voyait sans cesse au plus fort de la mêlée, sans cesse ordonnant avec la plus grande prudence les mouvements des escadrons, quand un des ennemis, monté sur un cheval noir et qui avait essayé depuis longtemps de s'ouvrir un passage jusqu'à lui, l'atteignit, transperça le cheval du roi et, au moment où le roi tombait à terre avec l'animal, fut lui-même abattu et transpercé [1]. Mais une partie des cavaliers avait fait demi-tour en voyant tomber le roi. Pyrrhos, sur le conseil des amis, se hâta d'échanger son armure brillante contre celle de Mégaclès, qui n'avait pas d'apparence, et, pendant que celui-ci, jouant le personnage du roi, allait répandre d'un côté de nouvelles terreurs et de l'autre côté un courage nouveau, Pyrrhos se plaça lui-même à la tête des phalanges. Leur poids de géant s'abattit sur l'ennemi, mais les cohortes ne plièrent pas; celles-ci alors se précipitent en avant, mais elles rebondissent sur les phalanges compactes. Sept fois on avance et on recule alternativement : pendant ce temps, Mégaclès, devenu le point de mire d'une grêle incessante de projectiles, finissait par être atteint mortellement et dépouillé de son armure royale. Celle-ci était portée avec allégresse dans les rangs des Romains. Pyrrhos, disait-on, était tué. Le roi avait à peine calmé l'effroi qui glaçait les siens, en découvrant son visage, galopant çà et là, apostrophant tantôt l'un tantôt l'autre, quand la cavalerie romaine se mit en mouvement pour appuyer une nouvelle attaque des légions. C'est alors que Pyrrhos fit enfin donner les éléphants; à l'aspect, à la fureur, aux cris de ces monstres qu'ils n'avaient jamais vus, chevaux et hommes s'enfuirent épouvantés; les cavaliers thessaliens s'élancèrent à leur poursuite pour venger l'affront du premier engagement. La fuite des cavaliers romains entraîna aussi les légions; un carnage épouvantable commença; personne peut-être n'aurait échappé sans un des éléphants qui, blessé [2], se retourna

[1]) Denys l'appelle Oblacus Vulsinius; c'était un Frentan, préfet de cavalerie.

[2]) Blessé par C. Minucius, le *primus hastatus* de la quatrième légion (Oros., IV, 1. Flor., I, 18).

et par ses hurlements porta le trouble parmi les autres, rendant ainsi imprudente une plus longue poursuite. Laevinus avait essuyé la défaite la plus caractérisée; il dut abandonner son camp à l'ennemi. Les restes de son armée dispersée s'enfuirent en Apulie; la grande colonie romaine de Venouse pouvait y abriter les vaincus, et rendre possible leur jonction avec l'armée d'Æmilius dans le Samnium; pour le moment, Laevinus dut se contenter de gagner une position qui, en cas de besoin, pouvait être défendue[1].

Pyrrhos avait remporté une victoire, mais avec quel effort, au prix de quels sacrifices! Les meilleurs de ses soldats, environ 3,000 hommes, ses chefs les plus capables, avaient succombé; il pouvait dire de cette victoire à ceux qui le félicitaient : « Encore une semblable et je retournerai seul en Épire[2] ! » Quelque redoutable que pût être le nom des Romains parmi les Italiotes, c'est dans cette bataille que le roi avait reconnu toute l'énergie de leur tactique et de leur discipline de fer; quand il visita, le jour suivant, le champ de bataille et qu'il promena ses yeux sur les files des morts, il ne trouva pas un Romain qui fût tombé tournant le dos. « Avec de tels soldats », s'écria-t-il, « le monde serait à moi : il appartiendrait aux Romains, si j'étais leur général »[3]. C'était véritablement un autre peuple que tous ceux de l'Orient, un autre courage que celui des mercenaires grecs, des orgueilleux Macédoniens. Lorsque, selon l'usage des puissances militaires macédoniennes, il proposa aux prisonniers d'entrer à sa solde, aucun n'accepta; il les traita avec respect et les laissa sans être enchaînés[4]. Il ordonna d'enterrer les Romains

[1]) La description de la bataille est faite d'après les relations de Zonaras, de Plutarque, et un fragment de Denys (XVIII, p. 1-4). Sur la date de la bataille, il est impossible de préciser. Florus dit que le roi combattit *cum totis viribus Epiri, Thessaliæ, Macedoniæ*; par conséquent, les troupes de Ptolémée Céraunos étaient arrivées.

[2]) ZONARAS. DIO CASS. ap. MAI, p. 171. DIODOR., XXII. Orose (IV, 1) rapporte expressément ce mot, qui se trouve aussi dans Aurelius Victor (*De vir. ill.* 35), à la bataille de Siris; Plutarque (*Pyrrh.* 21) en donne une variante qu'il place après la bataille d'Asculum.

[3]) ZONARAS.

[4]) DIO CASS., *fr.* 4.

restés sur le champ de bataille avec tous les honneurs d'usage : leur nombre est estimé à 7,000[1].

Telle fut la victoire signalée[2] par laquelle Pyrrhos ouvrit sa campagne. Il avait justifié la grande attente que sa réputation avait excitée ; pour combattre sous un tel général, les ennemis de Rome, intimidés naguère, se soulevèrent avec joie. La manière dont il leur reprocha de n'être pas venus plus tôt pour l'aider eux-mêmes à gagner le butin, dont il leur donna une partie, lui gagna les cœurs des Italiens[3]. Les villes de l'Italie méridionale lui ouvrirent leurs portes ; les Locriens[4] livrèrent la garnison romaine. Le commandant de la légion campanienne accusa les habitants de Rhégion d'un dessein semblable ; il montra des lettres d'après lesquelles la ville s'était engagée à ouvrir ses portes aux 5,000 hommes que Pyrrhos enverrait : elle fut livrée au pillage des soldats ; les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants vendus comme esclaves, la ville traitée comme une place prise d'assaut. Les scélérats étaient encouragés par l'exemple de ce qu'avaient fait à Messana leurs compatriotes campaniens, les Mamertins. Cet acte de violence fit perdre aux Romains la dernière place forte qui leur restât au sud. Pyrrhos put sur-le-champ pousser en avant, et, partout où il alla, pays et population étaient à lui. Il prit, ce semble, la route près de la

1) Ce chiffre est celui d'Hiéronyme (ap. PLUT., *Pyrrh.*, 17), qui a pu se renseigner dans les *Mémoires* de Pyrrhos. Les chiffres beaucoup plus considérables que donnent Denys et Orose (d'après Tite-Live) n'ont aucune valeur en comparaison.

2) On dit que Pyrrhos consacra un ex-voto dans le temple de Zeus à Tarente avec cette inscription :

Ceux que nul encore n'avait vaincus, ô Père qui trônes sur le haut Olympe,
Je les ai battus en campagne, et eux m'ont battu aussi.

La dite inscription doit avoir à peu près la même valeur que les Fastes triomphaux de cette année, où il est dit que le proconsul L. Æmilius Barbula triomphe *de Tarentineis Samnitibus et Sallentineis*. — On a pensé que les merveilleux « bronzes de Siris » pourraient bien avoir quelque rapport avec cette bataille ; mais BRÖNSTED lui-même ne voit là qu'une fantaisie ingénieuse.

3) καὶ πολλοὶ αὐτῷ προσεχώρησαν οἵ τε σύμμαχοι ἀφίκοντο πρὸς αὐτὸν (DIO CASS. ap. MAI, p. 171 et ZONAR., VIII, 3).

4) JUSTIN., XVIII, 1. Les Brettiens allèrent rejoindre le roi (EUTROP. II, 12).

côte pour marcher vers le nord. Son dessein dut être de s'approcher aussi vite que possible de Rome, d'abord pour produire par son apparition de nouvelles défections parmi les alliés et sujets des Romains et affaiblir ainsi les ressources militaires de la ville dans la proportion même où les siennes s'augmenteraient, ensuite pour entrer en communication immédiate avec l'Étrurie, où les deux villes précitées n'avaient pas cessé de soutenir la lutte et où son apparition devait vraisemblablement avoir pour conséquence un soulèvement général des autres villes qui, un an auparavant, avaient conclu la paix : il ne resterait plus alors aux Romains d'autre expédient que de demander la paix à n'importe quelle condition.

Comme il comprenait peu ces Romains qu'il admirait! La nouvelle du désastre d'Héraclée ne les découragea point; elle ne fit que susciter en eux cette plénitude de force morale que jamais peuple n'a possédée à un plus haut degré. Certes, les Pères de la cité durent délibérer avec une sérieuse inquiétude, mais non pas au sujet de la paix : « Ce ne sont pas les Romains », dit, à ce qu'il paraît, C. Fabricius, le sauveur de Thurii, « c'est Lævinus qui a été vaincu ». On ne destitua pas le consul : on résolut de lui envoyer de nouvelles troupes. En ne lui retirant pas la confiance, on relevait la confiance générale. On décréta la formation de deux nouvelles légions : point de levées pour cela ; elles devaient être recrutées parmi les volontaires, et, lorsque le héraut appela ceux des citoyens en âge de combattre qui étaient prêts à donner leur sang et leur vie à la patrie, la foule se pressa pour se faire inscrire[1]. On envoya en toute hâte les nouvelles troupes à Capoue ; on mit la ville en état de défense ; avant tout, on s'efforça de rendre libres les légions d'Étrurie ; sans aucun doute, on offrit aux habitants de Vulci et de Volsinies[2] les conditions les plus favorables ; on dut leur faire des offres telles que l'alliance avec Pyrrhos et la possibilité de son succès ne les séduisirent plus. C'est ainsi que le consul Coruncanius avec ses légions put

[1]) Appian., *Samnit.* 10.

[2]) Après des victoires importantes, si l'on croit au triomphe de Ti. Coruncanius, catalogué dans les Fastes triomphaux à la date des *Kal. Febr.* de an 279.

revenir protéger la ville. On était armé pour recevoir le roi sur les bords du Tibre.

Il faut dire qu'il marchait déjà sur Capoue. Lævinus, pendant ce temps, parti des frontières de l'Apulie, s'était hâté de le devancer vers le nord; il incorpora à son armée les nouvelles légions et occupa Capoue. Le roi attaqua la ville à la tête de ses troupes et des bataillons confédérés maintenant joints aux siens, mais il ne put l'emporter. Il se jeta sur Néapolis, sans obtenir un meilleur succès. Pyrrhos ne savait encore rien de la paix faite avec les Étrusques ; il se hâtait pour entrer en communication directe avec eux. Ravageant et pillant, il traversa la Campanie ; il évita la route de Terracine, que Lævinus couvrait de Capoue ; il se porta par la voie Latine vers le pays des Herniques. Les campagnes des bords du Liris furent désolées et ravagées, Frégelles emportée d'assaut et mise à sac[1]. Il était dans ces contrées qui, vingt-cinq ans auparavant, avaient expié leur terrible résistance contre Rome par un châtiment aussi terrible ; leurs vieilles communes avaient été disloquées, leur existence politique anéantie : les Herniques durent saluer le roi comme un libérateur qui venait les affranchir de la plus ignominieuse servitude. Pour savoir que les choses se sont passées ainsi, nous n'avons pas besoin qu'on nous le dise : Pyrrhos est entré sans coup férir à Anagnia ; les villes plus petites, qui se trouvaient entre ce pays et Frégelles, entourées de murs cyclopéens, les Romains ne réussirent pas à les lui enlever au moyen de garnisons et d'otages[2]. Il se porta plus loin, sur Préneste : il y avait quelques mois que les sénateurs de la ville avaient été conduits à Rome et mis à mort dans l'*ærarium*; la citadelle de la ville passait pour imprenable ; elle s'ouvrit au roi[3]. Déjà ses

1) FLORUS, I, 18.

2) Ce sont les termes employés par NIEBUHR, p. 581.

3) *prope captam urbem a Prænestina arce prospexit* (FLOR., I, 18. Cf. EUTROP., II, 7. AUREL. VICT., 39). Appien (*Samn.* 10, 3) ne le fait avancer que jusqu'à Anagnia. Comme les Romains n'ont pas dû affaiblir, en détachant des garnisons à Préneste et autres lieux, leur armée qui avait mission de couvrir Rome et non pas de garder autant de petites localités que possible, il n'y a pas de raison péremptoire de douter que Pyrrhos ait poussé jusqu'à Préneste. Le silence d'Appien ne prouve rien, attendu que de son

troupes poussaient au delà de la ville; la plaine s'étendait devant elles; les collines de Rome étaient à moins de quatre milles. C'est là qu'était le but visé par l'armée grecque.

Pyrrhos avait appris que les Étrusques avaient conclu la paix, que le consul Coruncanius était dans Rome avec ses légions. Devait-il tenter une bataille aux portes de Rome? Même s'il la gagnait, les murailles de la ville offraient un abri à l'ennemi; ensuite Lævinus, avec tous les renforts qu'il avait pu appeler à lui dans les anciens cantons fidèles le long de la voie Appienne, approchait pour débloquer la ville; devant la double attaque, devant la lutte désespérée de tels ennemis qu'il avait appris à connaître sur les bords du Siris, Pyrrhos put ne pas se croire assez fort, et, s'il ne gagnait pas la partie d'un seul coup, il était perdu. Peut-être, en s'approchant de Rome, avait-il proposé de négocier[1]; certainement le Sénat s'y refusa. Pyrrhos devait-il s'établir solidement dans ces contrées montagneuses et, par le siège de places moins importantes, gagner encore plus de terrain? Cela n'eût guère été utile, et tout séjour prolongé en ces lieux l'aurait exposé à un péril croissant: le pays était dévasté; à la longue, il ne pourrait plus nourrir l'armée, qui traînait avec elle une foule de prisonniers[2]; les Épirotes étaient las et mécontents de fatigues qui ne rapportaient rien; ils avaient coutume de ne point ménager les propriétés des alliés; si l'on séjournait là longtemps, il y avait à prévoir des différends, même des défections[3]; avec une armée si diversement composée, la disette

troisième livre des Ῥωμαϊκά (γ' Σαυνιτική) il ne reste que des extraits dans les compilations faites par ordre de Constantin Porphyrogénète.

1) L'histoire des négociations entre Pyrrhos et Rome est dans un désordre inimaginable (voy. ci-dessous). Ce n'est pas simplement le caractère du roi (voy. Polyæn., VI, 6, 3), c'est surtout le cours des événements qui a décidé Pyrrhos à faire des offres de paix lors de sa marche sur Rome. Cette hypothèse éclaircit dans une certaine mesure des difficultés qui seront exposées plus loin. Nous n'avons là-dessus aucun renseignement, à moins que l'on ne rapporte à ce fait une assertion contenue dans l'entretien que suppose Denys (XVIII, 20): καὶ ἣν ὁ δῆμος ἀπεψηφίσατο ποιήσας εἰρήνην. On peut encore rattacher à ces pourparlers le renvoi préalable de 200 captifs, que Justin (XVIII, 1) distingue nettement des négociations avec Fabricius, et que Trogue-Pompée n'a pas dû imaginer de lui-même.

2) Dio Cass. ap. Mai, p. 172.

3) *Ibid.*, p. 173.

amènerait l'indiscipline, et alors le roi se trouverait entre les légions de Rome et celles de Campanie ; même celles du Samnium pouvaient en cas de besoin se rapprocher, et Pyrrhos se verrait cerné au milieu de l'Italie, coupé de ses communications avec le sud comme avec la mer.

Pyrrhos dut se résoudre à la retraite. Alors, il est vrai, les Prénestins, les gens d'Anagnia, les Herniques, tous les amis allaient être abandonnés à la vengeance de Rome ; mais leur désespoir ne put changer la résolution du roi[1]. Il ramena, par la route qu'il avait prise pour venir — déjà les éléphants avaient été renvoyés à l'avance — son armée chargée de butin vers la Campanie. Coruncanius, avec ses légions, le suivit par la voie Appienne, qui était plus courte. On devine, malgré le silence des auteurs, que de là il inquiéta sa retraite.

Quand le roi déboucha dans la plaine de la Campanie, il vit Coruncanius et ses légions déjà réunis avec Lævinus. « Combattons-nous donc contre l'Hydre? » s'écria-t-il[2]. Il rangea son armée en bataille, fit, selon la relation, pousser le cri de guerre et frapper les boucliers avec les lances ; les sonneries des trompettes et les hurlements des éléphants éclatèrent pour provoquer l'ennemi au combat ; mais du côté des Romains un cri de guerre répondit plus éclatant encore et plus hardi, et le roi jugea prudent d'éviter la bataille avec ses gens inquiets pour leur butin ; on déclara que les sacrifices n'étaient pas favorables. Il est plus difficile de comprendre comment Lævinus le laissa passer tranquillement, à moins que le souvenir terrible de la bataille d'Héraclée et des craintes légitimes en songeant que les Italiens s'étaient joints depuis à Pyrrhos ne l'aient engagé à la prudence la plus circonspecte. Pyrrhos

[1]) C'est à cette circonstance que se rapporte le fragment intéressant de Dion Cassius dans MAI (*loc. cit.*). « Pyrrhos avait grand'peur d'être cerné par les Romains dans des régions inconnues, et, comme ses alliés en étaient irrités (c'était plutôt à cause de la retraite décidée pour cette raison), il dit qu'il voyait bien par le pays même combien ils étaient inférieurs aux Romains : le sol romain était bien cultivé, etc., celui de ses amis si ravagé, qu'on ne s'apercevait pas même qu'il eût jamais été habité ».

[2]) APPIAN., *Samnit.* 10, 3. On racontait la même anecdote à propos de Cinéas, lorsqu'il avait assisté à Rome aux levées de volontaires. La tradition courante ne conserva que le mot saillant et modifia à son gré la situation qui l'encadrait.

continua sa marche sans obstacles et prit ses quartiers d'hiver en Campanie[1]. Pendant que les soldats du roi, selon la coutume de leur pays, avaient permission de dépenser joyeusement le produit du butin de la campagne, le Sénat ordonna comme châtiment aux légions vaincues sur les bords du Siris — les deux qui avaient été récemment levées restant probablement à Capoue — de prendre leurs quartiers d'hiver devant Férentinum [2], d'hiverner sous la tente, de ne s'attendre non plus à aucun secours jusqu'à ce que la ville fût réduite et prise.

Le temps du repos d'hiver fut employé tout entier à des négociations qui, si connues qu'elles soient de tout le monde, demeurent obscures dans leurs détails, dans leurs relations réciproques, dans leur chronologie. Ce sont les ambassades de C. Fabricius et de Cinéas. On trouvera en note une discussion sur les principales difficultés [3] : le fonds probable de ces

[1]) C'est ce que dit expressément Appien. Le fait est, du reste, confirmé par la campagne de l'année suivante. Niebuhr était d'avis que Pyrrhos avait pris ses quartiers d'hiver à Tarente : mais comment le roi aurait-il éloigné ainsi l'armée de toutes les positions conquises et rendu par là aux Romains la liberté de leurs mouvements? comment aurait-il imposé aux Tarentins et Lucaniens la charge de l'entretien des troupes, alors que l'on pouvait hiverner sur le territoire ennemi? Que Pyrrhos soit allé de sa personne à Tarente, Dion Cassius (*fr.* 146) et Zonaras le disent, et la chose par elle-même est parfaitement compréhensible.

[2]) Les manuscrits de Frontin (IV, 1, 24) donnent *Serunium, Sitrinum, Serinum;* le *cod. Palat.* porte *Firmum.* Niebuhr a corrigé en *Ferentinum.* Mommsen suit le *cod. Palat.*; mais à Firmum, sur la côte de l'Adriatique, non loin d'Ancône, ces deux légions se seraient trouvées bien éloignées; il était plus nécessaire de couvrir la *via Latina.*

[3]) La principale difficulté est la chronologie. Niebuhr, avec son merveilleux talent de critique, a opté pour un arrangement qui séduit au premier abord, mais qui a d'autant moins de chances d'être exact. Le récit le plus suivi de toute cette guerre, celui de Zonaras, place la mission de Fabricius après la retraite sur la Campanie, et celle de Cinéas ne vient qu'ensuite. Zonaras est le fidèle abréviateur de Dion, et il est entendu que, pour les temps anciens, Dion suit principalement Denys et Tite-Live; peut-être a-t-il encore usé accessoirement de Plutarque, en le combinant avec ses deux autres sources. Le système de Dion (connu par Zonaras) concorde avec celui de Tite-Live : on le voit par l'*Epitome* du livre XIII (*ad urbam Romam processit. C. Fabricius missus... Cineas legatus a Pyrrho ad Senatum missus*) et par ce qu'en a extrait Eutrope (II, 12). Même résultat avec Florus (I, 18, 15). Quant à Denys, Niebuhr affirme qu'il relatait les deux missions en ordre inverse : nous avons de lui (XVIII, 5-27) les négociations entre Fabricius et Pyrrhos, et, en effet, il est question aux ch. 7 et 20 d'une paix

traditions qui se sont surchargées de tant d'ornements paraît se réduire à ce qui suit.

Pyrrhos, au cours de la campagne, avait fait un grand nombre de prisonniers romains, soit ceux de la bataille d'Hé-

que le Sénat aurait repoussée; de plus, Appien (*Samn.* 10), que Niebuhr considère comme n'ayant fait qu'abréger l'ouvrage de Denys aussi loin que le conduisait son devancier, place expressément la mission de Cinéas avant celle de Fabricius. Enfin, Plutarque (*Pyrrh.* 20) adopte le même ordre, et il avait, lui aussi, Denys sous les yeux : peut-être même l'avait-il pris exclusivement pour guide, bien qu'il connût aussi Hiéronyme. Mais précisément au sujet de ces négociations, ils s'écartent notablement l'un et l'autre de Denys. Appien, par exemple, rapporte en deux endroits des traditions divergentes, qu'il n'a pas dû trouver ainsi juxtaposées dans Denys. Enfin, dans Denys, la série des fragments qui concernent l'ambassade de Fabricius commence par les mots : ὅτι Πύῤῥου τοῦ Ἠπειρώτου βασιλέως ἐπὶ τὴν Ῥώμην στρατιὰν ἐξαγαγόντος, ἐβουλεύσαντο πρεσβευτὰς ἀποστεῖλαι. Cela veut dire, si ce début des extraits de Porphyrogénète n'est pas altéré, que Denys plaçait cette légation non pas après celle de Cinéas, mais à une date antérieure, avant le moment où doit avoir eu lieu, d'après Niebuhr, la mission de Cinéas. Le récit de Justin est malheureusement trop peu précis pour qu'on puisse s'en servir comme de point de départ, et Valère Maxime (II, 7, 15), qui prétend que les captifs ramenés (par Fabricius évidemment) étaient précisément les soldats commandés pour la campagne d'hiver, ne saurait, en sa qualité d'anecdotier, être pris pour garant d'une opinion opposée à d'autres textes. Restent donc les trois systèmes, de Tite-Live avec Dion et Zonaras, de Plutarque et Appien, de Denys. La relation de Denys se termine à la mise en liberté des captifs, qui doit servir de préliminaire à un traité de paix (c. 27), et l'auteur ne peut entendre par là que les négociations de Cinéas. Si réellement l'ordre chronologique (c. 5) est entaché d'erreur, ayant été dérangé par l'abréviateur, et si l'interprétation que nous donnons de la fin est exacte, alors les allusions signalées ci-dessus (p. 143, 2) doivent être rapportées, comme nous le disions, à des propositions de paix déjà repoussées, et Denys se trouve d'accord sur la question qui nous préoccupe avec les relations inspirées par Tite-Live. Tite-Live suivait des annalistes romains, et il n'est guère admissible que ceux-ci aient substitué le récit qu'ils donnent à une page qui eût été si glorieuse pour Rome, au lieu de montrer Rome opposant un refus à Cinéas au moment du suprême danger. Si cette version plus flatteuse se rencontre dans Arrien et Plutarque, cela prouve que la tradition occupée à embellir les faits trouva aussi des adhérents, et peut-être Tite-Live avait-il déjà dit que certains auteurs racontaient les choses de cette façon. C'était le cas pour Ennius, comme le montre assez clairement, ce semble, le fragment cité par Cicéron (*De off.* I, 12). Niebuhr invoque, en faveur de l'antériorité qu'il accorde à la mission de Cinéas, la vraisemblance intrinsèque; ce n'est, suivant lui, qu'au moment où Pyrrhos marchait sur Rome qu'il a pu formuler, par l'intermédiaire de Cinéas, les prétentions dont parle Appien : mais il a parfaitement bien pu le faire après avoir rétrogradé en Campanie.

raclée, soit les garnisons de places qui, comme Frégelles, avaient été emportées d'assaut ou, comme Locres, avaient été livrées spontanément par les habitants. Le Sénat décida de négocier leur échange ou leur rachat avec Pyrrhos[1]. On choisit pour cette mission C. Fabricius, le sauveur de Thurii, P. Cornelius Dolabella qui avait dompté les Sennons, Q. Æmilius Pappus qui avait contraint les Boïens à demeurer en repos, tous trois personnages consulaires, dignes de représenter devant le roi grec l'austère dignité du nom romain. Le roi les reçut à Tarente avec les plus grandes marques de distinction; il dut nécessairement considérer cette ambassade comme une avance de la part de Rome; il espérait recevoir des propositions au sujet de la paix. Mais les ordres des ambassadeurs ne portaient que sur les offres concernant les prisonniers. Alors Pyrrhos délibéra avec ses familiers; évidemment il était dans sa nature, à l'égard d'un peuple qu'il admirait, de faire preuve d'une magnanimité royale; en même temps, cette première année de guerre devait l'avoir convaincu que l'on ne venait pas à bout de Rome comme des républiques grecques, par exemple, et qu'on ne l'anéantissait pas par un coup de main; qu'il gagnerait moins à prolonger la guerre qu'à faire la paix le plus tôt possible. Milon était d'un autre avis: il ne voulait ni qu'on rendît les prisonniers ni qu'on négociât pour la paix; les Romains lui paraissaient pour ainsi dire vaincus; on devait poursuivre jusqu'à la fin la lutte heureusement commencée; il put faire valoir que les troupes italiennes, pleines de haine et de fureur contre les Romains et exercées dans de longs combats, jointes aux troupes qui avaient vaincu seules à Héraclée et placées sous la direction d'un tacticien hellénique, devaient anéantir les Romains. Cinéas le Thessalien fut d'un autre avis. Lui qui déjà en Épire avait déconseillé l'expédition d'Italie, qui, à ce qu'il semble, joignait à une connaissance approfondie des hommes la politesse éclairée de la culture grecque, il conseilla de montrer par la restitution complète des prisonniers la magnanimité du vainqueur, et en

[1]) Le cens de l'an 280 donna 278,222 citoyens : on ne saurait évaluer le nombre des prisonniers. Justin, qui puise dans des auteurs grecs, donne à cette mission un tout autre but (voy. ci-après p. 148,1).

même temps de gagner par là un moyen d'agir sur l'opinion du peuple romain; conclure la paix, tel devait être le but le plus immédiat. Sur la résolution du roi, les renseignements varient. Toute cette ambassade a donné lieu à des traditions et fictions les plus variées, où l'on voit toujours apparaître l'admirable grandeur d'âme de Fabricius [1]. Soit pour l'honorer, soit pour suivre le sage conseil de Cinéas, soit pour obéir à une impulsion de son cœur saisi d'admiration, Pyrrhos passe pour avoir relâché tous les prisonniers, ou du moins leur avoir permis d'aller célébrer à Rome les Saturnales [2].

En tout cas, qu'il l'ait fait, et cela dans le dessein de préparer les négociations de paix, la chose paraît certaine. Ici nous rencontrons un renseignement qui, tout isolé qu'il soit, nous ouvre une vue plus étendue sur la situation. Le général carthaginois Magon parut, dit-on, avec une flotte de 120 voiles devant Ostie, et déclara au Sénat que Carthage était désolée de voir une guerre suscitée contre Rome par un roi étranger, qu'il était envoyé pour offrir contre un ennemi du dehors des secours venus aussi du dehors. Le Sénat renvoya les secours avec ses meilleurs remerciements, sur quoi Magon se tourna du côté de Pyrrhos pour deviner en l'observant ses plans éventuels sur la Sicile; mais à ce moment, ajoutent les auteurs,

1) Je laisse de côté les anecdotes rebattues qui courent sur le compte de Fabricius: il est devenu, pour ainsi dire, la personnification mythique de toutes les vertus romaines de l'époque. Le fameux dialogue rapporté par Denys et que complètent les fragments dus à A. Mai ne peut naturellement pas plus prétendre à l'exactitude ou plutôt à la vérité historique que l'histoire des éléphants dans Plutarque.

2) Cette dernière version est celle qu'adopte Niebuhr. Le Sénat aurait décrété la peine de mort pour les prisonniers, au cas où ils essayeraient de rester à Rome au mépris de la parole donnée. C'est ainsi que Plutarque (*Pyrrh.* 20) et Appien (*Samn.* 10) racontent les choses. Cette fois encore, Niebuhr se trompe en supposant qu'ils ont pris l'un et l'autre leurs informations dans Denys, car celui-ci termine (XVIII, 27) précisément par ces mots: ἐφ' ἃ παρακαλεῖτέ με, χαρίζομαι τῇ πόλει τοὺς αἰχμαλώτους ἅπαντας ἄνευ λύτρων. Niebuhr remarque lui-même que l'autre version a pour elle non seulement la tradition émanée de Tite-Live, mais encore Ennius (ap. Cic., *De Off.* I, 12) et Cicéron lui-même (*De Off.* I, 12 et III, 31, 32). Tous ces témoignages, et celui de Denys par surcroît, suffisent, ce semble, à prouver que tous les prisonniers ont été remis en pleine liberté.

les ambassadeurs romains seraient arrivés; on aurait arrêté les conditions de la paix avec Fabricius, et Cinéas aurait été envoyé à Rome pour la faire ratifier[1]. Il serait étonnant que la politique carthaginoise, à l'arrivée de Pyrrhos en Italie, fût restée en repos; si Pyrrhos venait avec une armée en Sicile, les dangers du temps d'Agathocle allaient se renouveler et doublement plus graves. De là, dès l'arrivée de Pyrrhos, la crainte qu'éprouvèrent les habitants de Rhégion, alors asservis par la légion romaine, de voir Carthage s'emparer de leur ville qui commande le passage dans l'île; de là le secours éclatant qu'on offrit aux Romains : il s'agissait, en effet, de retenir le roi en Italie. Mais il était naturel aussi que Rome fût extrêmement circonspecte à l'égard d'une intervention punique; il subsistait encore des traités d'après lesquels il était permis aux Carthaginois, s'ils s'emparaient de villes de l'Italie qui ne fussent pas soumises aux Romains, d'en emmener les habitants et d'en emporter les richesses[2]. S'ils se montraient maintenant comme auxiliaires de Rome, il était à prévoir qu'ils chercheraient à s'établir solidement sur la côte italienne; Rome devait, étant donnée sa suprématie en Italie, éviter par-dessus tout de se mettre dans une situation où elle jouerait simplement le rôle de puissance assistée. Le Sénat répondit en ce sens ; il dit que le peuple avait coutume de n'entreprendre que des guerres qu'il pouvait soutenir jusqu'au bout avec ses propres forces[3]. Qu'après ce refus le général carthaginois ait cherché, en s'abouchant directement avec Pyrrhos, à connaître les plans de ce dernier, c'était chose naturelle; précisément les Syracusains venaient d'être vaincus par les Carthaginois; les Siceliotes devaient voir en Pyrrhos leur unique chance de salut. C'est avec raison que le roi se hâta d'obtenir un traité de paix.

1) Justin., XVIII, 2 et Val. Max., III, 7, 10. Le péril le plus pressant, qui aurait pu décider Rome à accepter un secours si dangereux, c'est-à-dire celui qui menaçait les environs immédiats de Rome, était passé. L'alliance conclue dès l'année suivante entre Rome et Carthage montre que Rome consentait parfaitement à signer un traité dans lequel elle accordait autant qu'elle recevait.

2) Polyb., III, 24. Ce traité peut être celui de 348 (Liv., VII, 27) ou celui de 306 (Liv., IX, 43).

3) Val. Max., III, 7, 10.

Cinéas fut envoyé à Rome : lui, de qui Pyrrhos aimait à dire qu'il avait conquis plus de villes par sa parole que lui-même par l'épée[1], il devait maintenant éprouver à Rome cet art de persuader dont il avait tant donné de preuves. Il emporta avec lui de riches présents, surtout des parures de femmes. Déjà, par le renvoi des prisonniers, l'opinion devait être quelque peu gagnée ; la guerre pesait lourdement sur Rome ; que de terres communales, que de champs assignés à des citoyens étaient tombés aux mains de l'ennemi ! combien avaient souffert de terribles ravages ! les impôts devaient être accablants au plus haut point. De plus, jusqu'aux portes de la ville, des pays dont la soumission avait été le prix de si longues luttes avaient fait défection, et l'on ne s'était pas encore mesuré avec les forces réunies des Grecs et des Italiens ; la suite de la guerre devait être encore plus terrible qu'elle n'avait été durant la première année. Voilà l'état où Cinéas pensait trouver l'opinion à Rome. « Le jour qui suivit son arrivée, « dit-on, » il salua tous les sénateurs et les chevaliers par leur nom[2] ; il leur fit visite chez eux, en gagna beaucoup par ses discours, quelques-uns peut-être par ses présents[3] ». Enfin il fut introduit dans le Sénat ; le discours solennel qu'il fit a dû exprimer surtout l'admiration de son roi pour Rome et son vif désir d'entrer en relations amicales avec ce noble peuple. Sur les conditions qui furent proposées, les textes ne nous renseignent pas avec une précision suffisante[4]. Après les offres de Cinéas, plusieurs jours s'écou-

[1]) PLUT,, *Pyrrh.* 14.

[2]) Ceci d'après Pline (VII, 24). On ajoute même : *omnem circumfusam plebem* (ap. SENEC. *Controv.* I, p. 66 ed. Bipont.). Il y a une allusion au fait dans Cicéron (*Tuscul.* I. 24).

[3]) Zonaras est le seul, dit NIEBUHR, qui donne ce renseignement. On voit par les mots : καὶ τῆς ἐκ τῶν δώρων αὐτοῦ ἀλλοιώσεως (ap. MAI, p. 177) que Zonaras l'a emprunté au « circonspect » Dion. Il ne se trouvait pas dans Tite-Live (cf. XXXIV, 4. VAL. MAX., IV, 3, 14. ÆLIAN. ap. SUID., s. v. δώς), mais probablement dans Denys. Plutarque assure que tous les présents furent refusés : cette assertion a plus de poids sous la plume de Justin et de Diodore (XXII, 5, 3), car, chez eux, elle peut passer pour venir de Timée. Cela ne veut pas dire que cette autorité soit décisive. On n'admire un Fabricius qu'autant qu'il y a un Rufinus pour faire contraste. Rome reste digne d'admiration, même en faisant le sacrifice de ces types abstraits.

[4]) Le récit le plus détaillé est celui d'Appien. Il dit que Pyrrhos offrit son amitié et son alliance, pourvu que les Tarentins y fussent compris, que

lèrent en délibérations: évidemment l'opinion de l'assemblée inclinait à une entente; c'est alors qu'Appius Claudius vint enfin provoquer une solution.

On sait avec quelle opiniâtre rigueur le vieux patricien avait autrefois soutenu la dignité de son ordre et la grandeur de l'État; maintenant c'était un vieillard aveugle, paralytique, éloigné depuis des années de la vie publique; mais la nouvelle des propositions de Cinéas, de l'hésitation des Pères Conscrits, le poussa à élever encore une fois sa voix puissante. Ses esclaves le portèrent sur une litière à travers le Forum; ses fils et ses gendres le reçurent à l'entrée de la curie; accompagné et soutenu par eux, le Chatham romain entra dans l'assemblée qui gardait un silence respectueux; sa parole véhémente[1], gourmandant les irrésolus, les ramena à la hauteur de leur mission, à l'orgueil de leur devoir. Le Sénat décida[2] que Pyrrhos, s'il désirait devenir l'ami et l'allié des Romains, devait d'abord quitter l'Italie et envoyer ensuite des ambassadeurs; aussi longtemps qu'il resterait sur le sol italien, on ne cesserait de lutter contre lui jusqu'au dernier homme[3]. Cinéas dut sur-le-champ quitter la ville; et il la quitta avec

les autres Grecs d'Italie fussent reconnus libres et autonomes et que les Lucaniens, Brettiens, Samnites, Dauniens, rentrassent en possession de tout ce que les Romains leur avaient enlevé. Seulement, Appien supposait que ces ouvertures avaient été faites avant que Pyrrhos marchât lui-même sur Rome. Eutrope (II, 12) dit: *ut Pyrrhos eam partem Italiæ, quam jam armis occupaverat, obtineret*. Il est impossible qu'il ait exigé la Campanie pour lui ou qu'il ne l'ait pas réclamée pour les Samnites. D'après Tite-Live (*Epit.* XIII), Pyrrhos se contenta de demander qu'on lui permît de venir lui-même à Rome pour négocier la paix. Suivant Plutarque (*Pyrrh.* 18), le roi exigea alliance pour lui, impunité pour les Tarentins, moyennant quoi il promettait d'aider les Romains à soumettre l'Italie. Bref, tous les renseignements sont auss insuffisants que contradictoires.

1) Cicéron a pu lire encore sa harangue. Les *Annales* d'Ennius (*dicere illa quæ versibus persecutus est Ennius*. Cic., *De Senect*. 6, avec un fragment du poème) ont dû contenir de la substance du discours primitif plus qu'il n'y en a dans l'élucubration de Denys et dans les morceaux qui lui ont été empruntés, depuis Plutarque jusqu'à Zonaras.

2) Dio Cass. ap. Mai, p. 176.

3) Ennius, p. 85 ed. Lips:

....decretum est fossare corpora telis,
dum quidem unus homo Romæ toti superescit.

Pour le reste, voy. Plutarque, Zonaras, et Eutrope (II, 13).

admiration, disant qu'elle ressemblait à un temple, et le Sénat à une assemblée de rois[1]. Les prisonniers rendus, le Sénat ordonna qu'ils seraient dégradés pour s'être rendus les armes à la main; les chevaliers descendraient au rang de légionnaires, les légionnaires au rang de frondeurs; ils bivouaqueraient hors du camp sans tentes et ne seraient relevés de leur châtiment qu'après avoir enlevé chacun les dépouilles de deux ennemis[2]. On leva de nouvelles légions, et chacun accepta avec joie de servir pour la patrie[3]; le nouveau consulat amena aux honneurs, comme collègue de P. Sulpicius Saverrio, P. Décius Mus, dont le père s'était dévoué à Sentinum, le grand-père, à l'affaire du Vésuve.

Pyrrhos, voyant ses offres rejetées, se prépara à une nouvelle campagne. De nouvelles recrues lui étaient-elles venues du pays? A la fin de l'année précédente, les Galates avaient fait leur première invasion en Macédoine et tué le roi Ptolémée: ils ravagèrent des mois durant ce territoire sans maître; le frère de Céraunos fut impuissant à sauver le pays; puis un neveu de Cassandre fut déposé, jusqu'au moment où l'énergique Sosthène prit enfin le commandement et chassa les Barbares; mais, au retour du printemps, on appréhendait de nouvelles attaques encore plus terribles. En Épire aussi, on aura dû craindre leur invasion et se garder de dégarnir le pays de ses défenseurs, surtout si, comme on nous le dit, des troubles avaient éclaté chez les Molosses même[4]. Les enrôlements ont dû être d'autant plus considérables chez les vaillants Italiens. Pyrrhos changea même pour cela sa tactique ordinaire; il donna à sa ligne de bataille, appuyée au centre sur la phalange, la disposition en cohortes sur les ailes; cette manière de combattre, qui combinait l'action par masse avec la mobilité, paraissait devoir donner les meilleurs résultats[5].

1) Plut., *Pyrrh.* 19. Appien (*Samnit.* 10) donne une version quelque peu différente.

2) Val. Max., II, 7, 15. Zonaras. Eutrop., II, 13.

3) Peut-être les levées commencèrent-elles déjà avant que Cinéas n'eût quitté Rome. Ce qui le ferait croire, ce sont moins les anecdotes rapportées par Plutarque et Appien (avec leur chronologie fautive) que la place où se trouve le fragment de Dion dans Mai, p. 176.

4) ἐτάρασσε δὲ καὶ τὰ ἐν Μολοσσοῖς θορυβούμενα (Appian., II, 1).

5) Polyb., XVIII, 11.

Le dessein de Pyrrhos dut être de contraindre les Romains à la paix qu'ils refusaient; la faute dans ses opérations de l'année précédente avait été de s'appuyer sur une base insuffisamment étendue et trop peu sûre pour marcher sur Rome, de s'être laissé menacer en flanc par les légions de Capoue, sur ses derrières par celles du Samnium. En conséquence, son plan dut être de s'emparer d'une ligne d'opérations qui s'étendît de la Campanie à l'Adriatique, qui coupât les communications de Rome avec la position si importante de Venouse dans le sud, et d'où il pût ensuite, libre sur ses derrières, s'avancer à travers le pays samnite, qui partout venait à lui. Dans cette vue, à l'approche du printemps, il fit sortir les troupes de leurs quartiers d'hiver et marcha sur l'Apulie; il pouvait compter sur la défection des Dauniens et des Peucétiens. Déjà il avait poussé jusqu'à Ausculum, qui, située au pied des montagnes, commande la plaine d'Apulie, quand les deux consuls, avec leurs légions, se présentèrent sur son chemin. Durant plusieurs jours, les deux armées restèrent en présence, sans tenter une bataille. Dans le camp de Pyrrhos, le bruit se répandait que Décius, le consul, se dévouerait aux dieux infernaux, comme avaient fait son père et son grand-père, et qu'alors la perte de ses ennemis était inévitable; le souvenir des batailles du Vésuve et de Sentinum faisait frémir les Italiens. Pyrrhos fit mettre l'armée au courant de ce procédé charlatanesque, et fit connaître dans quel costume le dévoué paraîtrait pour chercher la mort; il ordonna qu'on évitât de le tuer et qu'on eût à le prendre vivant: en même temps, il fit savoir au consul qu'il chercherait la mort inutilement et que, lorsqu'il serait pris, il subirait le châtiment d'un « magicien qui fait usage de maléfices ». Les consuls répondirent qu'ils n'avaient pas besoin de semblables moyens pour venir à bout de Pyrrhos. Enfin l'attaque commença du côté du roi, quoique la rivière, avec les marécages de ses bords, rendît l'usage de la cavalerie et des éléphants difficile; il continua le combat jusqu'au soir avec des pertes importantes. Le lendemain, par d'habiles mouvements, il gagna une position qui forçait les Romains à s'avancer en rase campagne. Une terrible lutte s'engagea. Les Romains cherchaient à rompre la phalange;

l'épée à la main, ils se précipitaient sur les sarisses hérissées, renouvelant sans cesse cet assaut inutile, jusqu'au moment où Pyrrhos en personne fondit sur eux; leur déroute commença alors, pendant que la charge des éléphants achevait la victoire. Les Romains n'étaient pas loin de leur camp, en sorte qu'ils ne perdirent que 6,000 hommes, tandis que Pyrrhos fit mentionner sur les inscriptions royales 3,505 morts de son côté. Ceci d'après le rapport de Plutarque, qui est emprunté à Hiéronyme de Cardia[1].

Depuis cette époque, la suite de l'histoire de la campagne en Italie jusqu'au départ de Pyrrhos pour la Sicile en juin 278 est tout à fait obscure. On nous dit que Pyrrhos retourna immédiatement à Tarente[2]; mais il est impossible de voir là un mouvement stratégique. Quand même il aurait, après la bataille d'Ausculum, abandonné son plan d'une seconde marche sur Rome, il ne pouvait cependant pas sacrifier ainsi sans plus de façons ses positions avancées; elles devaient lui être extrêmement importantes, s'il voulait s'assurer la possession durable du sud de l'Italie et attendre au moins la conclusion d'une paix avantageuse. Sans doute, c'est dans ce même automne 279 que les Gaulois poussaient une incursion en Grèce

[1]) Plut., *Pyrrh.* 21. La narration qui a passé de l'ouvrage de Denys chez Dion, et de là dans Zonaras, porte tout à fait la marque fabuleuse de Timée : d'abord, l'altercation amicale des soldats qui se disputent à qui passera le fleuve, afin que la bravoure seule lutte pour le prix; ensuite les chars armés de faux opposés aux éléphants; puis le pillage du camp des Épirotes par leurs propres auxiliaires, la retraite autour du roi blessé, etc. Ce dernier trait se retrouve dans Ennius (*Annal.* p. 85, ed. Lips.). Au sujet de cette bataille, qui paraît être devenue proverbiale (voy. Titin., *fr.* 17 *fab. inc.* ed. Ribbeck), il s'est formé de bonne heure à Rome des traditions chargées d'ornements, comme. par exemple, le dévouement de Décius (ap. Cic., *De Fin.* II, 19). Les Romains s'attribuèrent la victoire. On trouve dans Frontin (II, 3, 21) une assertion étrange. Il prétend que Pyrrhos plaça à l'aile droite les Épirotes et les Samnites, à l'aile gauche les Brettiens, Lucaniens et Sallentins, au centre les Tarentins, comme étant les plus faibles; à l'arrière-garde, les cavaliers et les éléphants. D'après Polybe (XVIII, 1) et par la force des choses, il est impossible que l'ordre de bataille ait été ainsi conçu.

[2]) Eutrop., II, 13. Zonaras. Parce que Zonaras assure que les consuls, empêchés par le grand nombre de leurs blessés, n'ont pas marché après la bataille dans la direction du sud, mais se sont retirés en Apulie pour y prendre leurs quartiers d'hiver, faut-il placer la bataille en automne? On se heurte partout ici à des obscurités.

jusque sur le territoire de Delphes, et qu'une partie des masses refoulées en arrière ravageait le territoire des Molosses ; mais, si Pyrrhos s'était laissé déterminer par les affaires de son pays, c'est en Épire et non à Tarente qu'il serait retourné ; il fit venir au contraire de là-bas de l'argent et des troupes[1] pour pouvoir mener énergiquement la campagne de l'année suivante.

Mais quel plan pouvait avoir Pyrrhos pour la prochaine année ? Les Romains s'étaient maintenus devant Ausculum, et avaient pris leurs quartiers d'hiver en Apulie. Pour l'année suivante, on avait nommé consuls Q. Æmilius Pappus, qui pendant deux ans avait fait heureusement la difficile guerre du Samnium, et C. Fabricius Luscinus, que Pyrrhos avait appris à admirer. Quand ils eurent rejoint l'armée dans son camp, Pyrrhos, dit-on, songea à ne plus poursuivre la lutte. Vient ensuite le récit bien connu du complot contre la vie du roi[2] ; les deux camps auraient été à proximité l'un de l'autre ; quelqu'un de l'entourage du roi (on l'appelle tantôt Nicias, tantôt Timocharès d'Ambracie, médecin, majordome, ami du roi), serait alors allé trouver les consuls et se serait offert, pour une

1) οἴκόθεν στρατιώτας καὶ χρήματα μετεπέμψατο (ZONAR., VIII, 5).

2) Les données fort divergentes qui concernent cet incident ont été réunies par NIEBUHR (III, p. 595). La forme première de l'histoire, avec ses deux versions, nous est donnée par Aulu-Gelle (III, 8). D'après Valérius Antias, Timocharès vint au camp et s'offrit à accomplir le meurtre par l'intermédiaire de ses fils, qui étaient échansons du roi, sur quoi Fabricius en référa au Sénat, et le Sénat fit avertir le roi sans nommer le traître. D'après Claudius Quadrigarius, ce fut Nicias qui fit la proposition (le médecin, par une confusion assez explicable, s'appelle Cinéas dans Élien, *Var. Hist.* XII, 33), et ce ne fut pas le Sénat, mais Fabricius qui dénonça la trahison à Pyrrhos. Cette dernière version, peu modifiée, sauf dans la prétendue lettre des consuls où il y a divergence complète, se retrouve dans Plutarque (*Pyrrh.* 21) ; il a dû la prendre dans Denys, qui puisait probablement à la même source que Quadrigarius et en usait tout aussi librement avec son auteur. Le récit de Valérius Antias a passé dans Valère-Maxime (VI, 5, 1). Tite-Live donnait les deux versions à la fois ; on en a pour preuve non-seulement un passage du livre XXXIX, 51, où les *patres* rappellent le récit de Valérius Antias, et un autre du livre XLII, 47, où le *medicus* provient de Quadrigarius, mais encore le procédé analogue d'Ammien Marcellin (XXX, 1, 22). Dion Cassius (p. 539 ed. Mai) a suivi Denys, mais il a indiqué tout au moins la variante fournie par Tite-Live. Je laisse de côté d'autres textes relatifs à cette histoire si souvent racontée, attendu qu'aucun ne renvoie à des sources originales.

somme convenable, à empoisonner le roi; il aurait été livré au roi par les consuls, ou encore sur l'ordre du Sénat. Il est inutile de relever d'autres divergences de détail dans les traditions, d'autant que, de toute cette anecdote, le seul fait établi est tout au plus celui-ci : les Romains ont refusé le meurtre qu'on leur offrait. Il est certain aussi qu'à la suite de cet événement des négociations furent de nouveau nouées à Rome par Pyrrhos; il renvoya chez eux tous les prisonniers, à titre gratuit. Cinéas les accompagna pour recommencer les négociations, apportant avec lui, dit-on, des présents de plusieurs sortes, qui ne furent acceptés de personne : Pyrrhos devait d'abord quitter l'Italie avant qu'on pût entamer aucune négociation pour la paix. Cinéas serait revenu avec cette réponse et un nombre égal de prisonniers, Tarentins et autres. Mais, comme les Romains continuaient leurs attaques contre les villes alliées de Pyrrhos, une invitation des Sicéliotes lui serait venue, dit-on, à souhait, et il aurait quitté l'Italie deux jours et quatre mois après son arrivée.

Dans cet écheveau embrouillé de traditions, il est impossible de démêler l'enchaînement des faits[1]. Un document qu'on nous a conservé de cette époque nous met sur une tout autre piste. Carthage conclut avec Rome un nouveau traité, dans lequel on avait ajouté aux conventions antérieures ce qui suit : « Si l'un des deux États fait avec Pyrrhos un pacte d'amitié, il ne doit le conclure qu'en y comprenant l'autre, afin qu'on soit autorisé à s'envoyer mutuellement des secours en cas de guerre ; si l'un des deux États a besoin de secours, Carthage doit fournir les vaisseaux nécessaires pour le trans-

[1]) Les difficultés ne font que s'accroître si l'on veut tenir compte du renseignement que Plutarque (*Parall. min.* 6) a emprunté aux Ἠπειρωτικὰ de Critolaos. Æmilius Paulus, y est-il dit, avait appris par un oracle qu'il remporterait la victoire sur Pyrrhos s'il élevait un autel à l'endroit où il verrait un homme s'engloutir avec son char dans la terre. Quelques jours après, Valerius Conatus avait eu un songe qui lui indiquait l'endroit en question. L'autel fut élevé, Pyrrhos battu, et Æmilius envoya à Rome 100 éléphants comme butin de guerre. L'histoire est assez incohérente, mais n'y aurait-il pas cependant au fond un fait réel? Je n'ose pas l'admettre sur la foi de Critolaos; nous ignorons en quel temps et en quel pays il a vécu. Voy. WESTERMANN, *Quaest. Dem.* IV, p. 9.

port et pour l'attaque[1]. Quant à l'entretien des troupes auxiliaires, il est à la charge de l'État qui les envoie. Carthage s'engage aussi à prêter main-forte sur mer aux Romains, si besoin est, mais l'équipage n'est pas tenu de descendre sur terre sans son consentement ». Pour la première fois alors, contrairement aux clauses des traités antérieurs, d'après lesquels les Romains devaient se tenir éloignés de la Sicile et les Carthaginois de l'Italie, il fut convenu qu'on se prêterait appui réciproquement au lieu où la guerre serait engagée[2]. Ce traité fut conclu entre la bataille d'Ausculum et la tentative de meurtre sur Pyrrhos[3]. Au moment où, de la Campanie, Pyrrhos avait paru menacer Rome, les offres des Carthaginois avaient été repoussées : quelle était la raison qui motivait maintenant les résolutions du Sénat?

Portons nos regards sur la Sicile. La mort d'Agathocle avait amené dans ce pays un désarroi effroyable, et aussitôt les Carthaginois, contre lesquels étaient dirigés les derniers grands armements du vieux tyran, furent en mesure de mettre à profit cette confusion : son assassin Ma•non, qui s'était mis à la tête de l'armée de mercenaires, marchait contre Syracuse; ils lui prêtèrent assistance. Syracuse dut demander la paix, fournir quatre cents otages, rappeler les bannis. A Agrigente, à Tauroménion, dans la ville des Léontins, on vit surgir des tyrans; à Messana, les mercenaires campaniens fondèrent l'État des Mamertins, une société de brigands; à Syracuse même, Hicétas s'empara du pouvoir[4]. Sa victoire sur Phintias d'Agrigente l'encouragea à s'essayer contre les Carthaginois, mais il fut battu : il ne réussit pas à échapper à la prépondérance punique. Les Hellènes de l'île, isolés et épuisés par les absurdes querelles de quelques despotes, querelles fomentées par les Carthaginois, ne pouvaient plus se sauver par eux-mêmes.

1) καὶ εἰς τὴν ὅδον καὶ εἰς τὴν ἔφοδον (Polyb., III, 25, 4).

2) ἵνα ἐξῇ βοηθεῖν ἀλλήλοις ἐν τῇ τῶν πολεμουμένων χώρᾳ, d'après l'observation ingénieuse de Nissen (*Die römisch-karthagischen Bündnisse* in Jahrbb. für Philol. 1867).

3) C'est ainsi que le traité se trouve placé dans Tite-Live (*Epit.* XIII). Diodore (XXII, 7, 5) en fait également mention.

4) Les monnaies ne le désignent pas précisément comme dynaste, mais comme fonctionnaire (ΕΠΙ ΙΚΕΤΑ).

Pyrrhos était leur dernière espérance. Déjà Hicétas avait imploré son appui[1], mais Hicétas fut ensuite dépouillé du pouvoir par Thœnon[2], et celui-ci eut pour concurrent Sostrate, qui s'était emparé d'Agrigente et de trente autres villes, et avait été chassé ensuite d'Agrigente par Phintias avec l'appui des Carthaginois. Thœnon et Sostrate, avec leurs bandes armées, étaient dans Syracuse même en lutte continuelle. Alors les Carthaginois parurent avec cent navires devant le port, marchèrent avec 50,000 hommes contre les murailles de la ville déjà épuisée, l'investirent étroitement, ravagèrent le pays en tous sens : ils tenaient déjà Héraclée; à Agrigente il y avait une garnison punique. C'était le dernier moment où un secours pût encore être utile : si les Carthaginois prenaient Syracuse, les villes plus petites de l'île ne pouvaient plus tenir, toute la Sicile était la proie des Barbares. Aussi les Sicéliotes envoyaient-ils à chaque instant vers Pyrrhos, et il se rendit à leur appel dans l'été de 278.

Les Carthaginois n'avaient rien tant à redouter que l'arrivée du valeureux capitaine; ils firent alliance même avec les Mamertins pour empêcher son passage en Sicile. S'ils avaient envoyé aux Romains, sans en être priés, un si puissant secours, c'était pour enchaîner Pyrrhos en Italie : Pyrrhos arrivant en Sicile, on était menacé jusqu'en Afrique; l'expédition hardie d'Agathocle en l'an 310 avait montré le chemin. On comprend aisément que Carthage, à tout événement, ait conclu avec Rome l'alliance en question. Rome elle-même, si peu désireuse qu'elle fût de voir la puissance punique s'accroître en Sicile, ne pouvait douter un seul instant que Pyrrhos, maître de la Sicile, ne fût le plus dangereux des ennemis : il aurait alors une position solide, qui lui permettrait de recommencer sans cesse la lutte contre l'Italie, et les ressources inépuisables de l'île; alors il pourrait assurer un bien autre appui aux confédérés italiens; il pourrait, avec la puissance maritime de la Sicile, commander la mer Tyrrhénienne, soulever de nouveau l'Étrurie, et, appelant à l'attaque de Rome par terre tout le groupe des peuples en

[1]) Ceci résulte du πάλιν employé par Diodore (*Eclog.* XXII, p. 495).

[2]) C'est le nom que lui donnent Denys et Plutarque. Diodore l'appelle Thynion.

révolte ou opprimés, assaillir par mer la côte romaine. En réalité, le Sénat ne pouvait faire autrement que de conclure cette alliance, pour empêcher avant tout le passage de Pyrrhos en Sicile, ou, si l'on échouait, pour s'assurer l'appui d'une puissance maritime qui seule pouvait rendre impossibles ces combinaisons menaçantes. Que Rome n'ait point, comme à vrai dire on le rapporte aussi, conclu un traité avec Pyrrhos[1], par exemple, pour hâter son départ de l'Italie, cela se comprend de soi-même ; au contraire, il y avait une troupe de 500 Romains sur les vaisseaux carthaginois qui passèrent de Syracuse à Rhégion pour emporter d'assaut la ville alors aux mains de la légion campanienne révoltée. Du reste, l'entreprise échoua; on dut se contenter d'incendier le bois qui y était accumulé pour la construction des navires[2].

Ces coïncidences semblent jeter quelque lumière sur les affaires italiennes. Dès le début, le plan de Pyrrhos avait été d'acquérir la domination sur le sud de l'Italie et la Sicile; par sa marche rapide sur Rome, il avait simplement cherché à imposer la paix aux Romains. La campagne d'Ausculum avait fait échouer la seconde tentative. Pyrrhos put se convaincre que ce n'était pas le moyen de venir à bout de Rome. Dès 279, Hicétas avait imploré son assistance; l'envoi de Cinéas auprès des Siceliotes[3] doit avoir suivi de près cet appel ; c'est alors précisément que Rome et Carthage firent leur alliance. Aussitôt les Carthaginois avaient commencé à assiéger Syracuse par terre et par mer. Pyrrhos ne pouvait tarder plus longtemps ; car, Syracuse une fois prise, les vues sur la Sicile, la possibilité de défendre contre Rome le sud de l'Italie, tout cela était perdu. Pyrrhos se rendait un compte exact de l'importance de la Sicile, cela se voit clairement par un autre fait encore. C'est à ce moment précisément que, après Ptolémée Céraunos qui avait trouvé la mort, après Méléagre et Antipater qui en peu de temps avaient perdu l'un après l'autre le trône de

1) μετὰ τὴν μάχην καὶ τὰς πρὸς Ῥωμαίους συνθήκας εἰς Σικελίαν διέπλει (Appian., *Samnit.* 12). Personne autre ne dit mot de ce traité, qui joue cependant un rôle considérable dans bien des histoires modernes.

2) Diodor., XXII, 7, 5.

3) Plut., *Pyrrh.* 22.

Macédoine, le noble Sosthène venait de succomber à son tour sous les assauts répétés des Gaulois (fin 279); l'incursion sur Delphes avait échoué; les Gaulois refluaient en arrière; la Macédoine était pour ainsi dire sans maître. Pyrrhos n'aurait eu qu'à paraître, et la possession longtemps désirée de la Macédoine et de la Thessalie lui était acquise; mais il aurait fallu renoncer pour toujours à ce qu'il avait déjà conquis en Italie, et il se décida pour l'expédition de Sicile.

Sur la Sicile, Pyrrhos pouvait faire valoir une sorte de droit, car enfin, c'était le royaume maintenant démembré et compromis d'Agathocle, et il ne subsistait plus aucun descendant mâle d'Agathocle, tandis que sa fille avait donné à Pyrrhos cet Alexandre qui se trouvait avec lui en Italie[1]. Aussi les Siceliotes lui avaient offert la souveraineté de l'île entière[2]. En présence des dispositions incontestables des Siceliotes, il pouvait se croire assuré du succès, pourvu qu'il réussît à forcer le passage.

Mais comment trouva-t-il l'occasion de partir? A ce printemps de 278, son camp était certainement encore en face de celui des deux consuls. Vraisemblablement, cette tentative de meurtre lui fournit un prétexte pour entamer de nouvelles négociations; on aura suspendu les hostilités; Pyrrhos aura ramené en arrière ses troupes disponibles et tout préparé pour l'embarquement, pendant que Cinéas négociait pour la paix et obtenait au moins l'échange des prisonniers[3]. Il est vrai que les Samnites, les Lucaniens, les Brettiens allaient être privés de son assistance; le retour de leurs prisonniers ne pouvait les dédommager; ils durent aviser aux moyens de se défendre contre les Romains, et les Fastes triomphaux des années immédiatement postérieures montrent qu'ils ne cessèrent pas de combattre. Peut-être se persuadaient-ils que les heureux succès du roi en Sicile ajouteraient à leurs chances de

[1]) D'après Plutarque (*Pyrrh.* 9) et Diodore (XXII, 8, 2), c'est Alexandre, et non pas Hélénos, comme le dit Justin (XXIII, 3), qui était fils de Lanassa.

[2]) Justin., XVIII, 1.

[3]) Les mouvements signalés ici seraient certainement des plus étranges au point de vue militaire; mais nous n'en pouvons indiquer que le but. Le détail, qui a dû répondre à la renommée stratégique de Pyrrhos, nous échappe complètement.

salut ; peut-être encore s'attendait-on à ce que, conformément au pacte d'alliance avec Carthage, une partie importante des forces romaines passerait en Sicile ; en tout cas, Pyrrhos promit expressément de revenir de Sicile pour protéger ses alliés[1]. Dans les villes peu belliqueuses des Grecs, il laissa des garnisons[2], spécialement à Tarente, où Milon commandait. Il est vrai que les habitants en étaient peu satisfaits : il devait, disait-on, continuer contre les Romains la guerre pour laquelle on l'avait appelé, ou, s'il voulait laisser en souffrance les affaires du pays, évacuer aussi la ville. On leur enjoignit de se tenir tranquilles ; ils durent attendre le moment que Pyrrhos jugerait favorable. Après Tarente, le point le plus important pour la défense de l'Italie était Locres ; Pyrrhos en confia le commandement à son fils Alexandre.

Vers l'été de 278, Pyrrhos fit voile de Tarente avec ses éléphants et 8,000 fantassins[3] ; il relâcha à Locres ; le passage par Rhégion était barré par une partie de la flotte carthaginoise, le débarquement à Messana empêché par les Mamertins. Pyrrhos gouverna donc au sud du détroit et se dirigea vers le port de Tauroménion, dont le tyran, Tyndarion, s'était déjà déclaré prêt à lui ouvrir les portes de sa ville. Renforcé par les troupes que lui donna celui-ci, il remit à la voile pour descendre à Catane ; il y fut salué avec allégresse et honoré d'une couronne d'or. C'est là que son armée débarqua, et, pendant qu'elle poursuivait sa marche sur Syracuse, la flotte, équipée pour la bataille, longeait la côte. Les Carthaginois qui avaient envoyé trente vaisseaux de leur flotte dans le Faro, reculèrent devant un engagement ; la flotte du roi entra sans obstacle dans le port de Syracuse. Thœnon et Sostrate, qui y bataillaient l'un contre l'autre, avaient tous deux appelé le

[1]) ὑποσχόμενος τοῖς συμμάχοις ἐκ Σικελίας ἐπανήξειν εἰς τὴν Ἰταλίαν (APPIAN., *Samnit.* 11).

[2]) *Firmatis sociorum civitatibus valido præsidio* (JUSTIN., XVIII, 1). Comme Pyrrhos n'emmena en Sicile que 8,000 hommes de pied, ses garnisons en Italie ont dû être considérables.

[3]) C'est le chiffre que donne le texte d'Appien rectifié par NIEBUHR, texte où l'indication du nombre des cavaliers a disparu. D'après Plutarque (*Pyrrh.* 22), le roi avait envoyé Cinéas en avant, ὥσπερ εἰώθει προδιαλεξόμενον ταῖς πόλεσι : il doit avoir été conclu des conventions militaires de toute sorte.

roi à leur secours. Pyrrhos les réconcilia; leurs troupes — Sostrate avait à lui seul 10,000 hommes — les riches approvisionnements de guerre amassés dans la ville, et surtout la flotte de 120 vaisseaux pontés et 20 non pontés, tout fut mis à la disposition du roi; il eut sous ses ordres une flotte de plus de 200 navires[1]. En outre, le maître de la ville des Léontins se hâta de se joindre à lui, de lui livrer sa ville, ses forteresses, et de lui amener 4,000 fantassins et 500 cavaliers. Les villes suivaient l'une après l'autre l'exemple donné; c'était un soulèvement général du monde grec en danger. Avant tout, il fallait sauver le sud de l'île; comme Pyrrhos s'y portait pour délivrer Agrigente, les envoyés de la ville arrivaient déjà, annonçant que la garnison punique de la ville était chassée. Sostraste la livra à Pyrrhos, avec les trente villes qu'il avait ou prétendait avoir sous son commandement; une armée de 8,000 fantassins et 800 cavaliers, qui ne le cédait en rien aux troupes épirotes, se joignit au roi. Des engins de siège et des projectiles furent apportés de Syracuse; on devait se diriger sur les places fortes des Carthaginois. Pyrrhos se mit en marche avec 30,000 fantassins, 2,500 cavaliers et les éléphants. Héraclée fut prise tout d'abord. Les villes grecques, et surtout Sélinonte, Égeste, ouvrirent avec joie leurs portes au libérateur. Ensuite il se jeta sur Éryx, position extrêmement solide et munie d'une forte garnison, promettant à Héraclès des jeux et un sacrifice solennel, s'il le faisait paraître un champion digne de sa race et de son bonheur. Pyrrhos lui-même monta le premier à l'assaut; après une lutte acharnée, la ville fut prise. Puis on se dirigea à marches forcées sur Panormos, le plus beau port de la côte septentrionale; quand les Iætiens eurent ouvert les portes de leur ville, Panormos tomba à son tour; la montagne d'Hercté avec son château-fort fut emportée aussi[2]. Les Carthaginois ne tenaient plus que la forte posi-

[1]) Diodore (XXII, 8, 3) et Plutarque (*Pyrrh.* 22) affirment que la flotte au complet comptait plus de 200 vaisseaux. Denys (XIX, 6) dit que toute la flotte syracusaine, 200 navires, avait été remise à Pyrrhos.

[2]) C'est le Monte Pellegrino, d'après Holm, *Geschichte Siciliens*, II, p. 283. Les détails sont empruntés à Diodore (XXII, 10, 4-5) et Plutarque (*Pyrrh.* 23).

tion de Lilybée, à l'autre extrémité de l'île. On attaqua aussi les Mamertins, qui avaient rendu tributaires quelques villes des environs ; ils furent refoulés, leurs citadelles rasées, leurs percepteurs exécutés : il ne leur resta plus que Messana. C'étaient là des succès extraordinaires : les Grecs de Sicile étaient sauvés, délivrés et réunis de nouveau en un même corps sous le héros Pyrrhos. Pour célébrer cette union enfin rétablie, Syracuse frappa alors ses monnaies, les monnaies du « roi Pyrrhos », avec la légende « Sicéliotes », la tête du dieu de Dodone et l'image de la Cora sicilienne[1].

Lilybée était presque complètement entourée par la mer, et, du côté étroit par où elle tenait à la terre, elle était couverte par des murailles, des tours et des fossés. Les Carthaginois l'avaient munie de troupes nouvelles venues d'Afrique[2] et pourvue en abondance de provisions de bouche, de machines et de projectiles : la place semblait imprenable. Toutefois, ils

[1]) Il s'agit des rares et belles médailles que l'on trouve reproduites dans Raoul-Rochette, *Mém. sur les médailles siciliennes de Pyrrhus*, p. 118, pl. I, n[os] 9. 10. 17 et VII, n[o] 16. Les médailles non moins belles avec la légende ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ ont été interprétées par Raoul-Rochette dans le sens indiqué ci-dessus, et son opinion se trouve justifiée jusqu'à un certain point par l'expression de Polybe (VII, 4, 5) : ὃν (Πύῤῥον) μόνον μετὰ προαίρεσιν καὶ κατ' εὔνοιαν Σικελιῶται πάντες εὐδόκησαν σφῶν αὐτῶν ἡγεμόνα εἶναι καὶ βασιλέα. Head (*History of the coinage of Syracuse* dans la *Numism. Chronicle*, XIV, p. 67) est arrivé à un résultat tout différent : il pense que ces monnaies datent d'une époque postérieure, du temps d'Hiéron II, et Holm (dans la *Numism. Zeitschr.* de von Sallet, II, p. 349) s'est rallié à cette manière de voir. Il faut avouer que le postulat accepté ici, à savoir que Hiéron appelle ses sujets helléniques Sicéliotes par opposition aux habitants de la province romaine, n'est pas précisément de nature à recommander cette interprétation. On pourrait se fier davantage à l'opinion de Head en ce qui concerne les monnaies de cuivre avec l'Athêna Promachos et la légende ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, monnaies qu'il attribue au roi Pyrrhos (*ibid.* p. 87). Les monnaies d'argent portant la même effigie et la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ soulèvent des difficultés à raison de leur poids (de 5[gr]. 58 à 5[gr] 39) : d'après Mommsen (*Röm. Münzwesen*, p. 85), les « monnaies des Sicéliotes » suivent le système des *litres* qui, à Syracuse où elles ont été frappées, aurait cessé avec Agathocle (*ibid.*, p. 94). Je n'ai pas à discuter ici à nouveau l'intéressante question des monnaies de Pyrrhos frappées pour la Sicile.

[2]) Zonaras dit : μισθοφόρους ἐκ τῆς Ἰταλίας. Comme les Lucaniens, Brettiens, Samnites, avaient toutes raisons de ne pas soutenir les ennemis de Pyrrhos, ces mercenaires n'auraient pu être recrutés que dans l'Italie romaine, et, en ce cas, avec le consentement de Rome. Les extraits de Diodore (XXII, 10, 5) ne parlent que de renforts tirés de Libye.

offrirent la paix au roi; ils demandaient seulement de rester en possession de Lilybée, moyennant quoi ils s'engageaient à reconnaître Pyrrhos comme maître et seigneur de l'île, à payer une somme d'argent considérable, à mettre leur flotte à la disposition du roi. Leur offre ne pouvait viser que Rome, malgré l'alliance défensive qui venait d'être conclue: les parties contractantes ne se fiaient pas l'une à l'autre; déjà le fait même que l'on n'avait pas su à Rome empêcher Pyrrhos de quitter l'Italie pouvait donner à penser aux Carthaginois; peut-être aussi voulurent-ils simplement éviter ainsi d'appeler des troupes romaines en Sicile. Rome s'était hâtée de mettre à profit en Italie l'absence de Pyrrhos. Le consul Fabricius put à la fin de l'année célébrer un triomphe sur les Lucaniens, Brettiens, Samnites et Tarentins[1]; et cette ville d'Héraclée, près de laquelle deux ans auparavant les Épirotes avaient remporté une victoire, fut gagnée à l'alliance de Rome[2]. C'était une acquisition importante: elle coupait en deux l'Italie méridionale occupée par Pyrrhos; elle devenait, après Venouse, le point d'appui le plus important en vue d'entreprises ultérieures.

Il faut admettre, ce semble, que ces propositions de paix ont été faites par les Carthaginois après la première campagne, vers le début de l'année 277[3]. Elles étaient réellement séduisantes: alors même que Pyrrhos ne voudrait pas mettre à profit l'aide des Carthaginois, les forces maritimes de l'île lui fournissaient l'occasion de poursuivre avec de nouvelles chances sa lutte contre Rome; en tout cas, l'Italie était alors sauvée, la Sicile jusqu'à la pointe occidentale perdue pour les Carthaginois; et, avec une organisation nouvelle, sous un prince énergique, avec l'alliance des Italiens, l'île devait s'élever à un degré de puissance qui exercerait une influence des plus énergiques sur l'avenir de l'Occident. Mais, d'autre

1) *Fast. Capitol.* cf. Eutrop., II, 8. Val. Max., I, 8, 6.

2) Cic., *Pro Arch.* 4. *Pro Balb.* 22: *cum civitate Heracleensium prope singulare fœdus Pyrrhi temporibus C. Fabio consuli ictum putatur.*

3) Ce qui rend le fait vraisemblable, c'est que, l'année suivante, les Romains avaient déjà fait des acquisitions qui auraient certainement engagé Pyrrhos à accepter la paix.

part, n'était-il pas à prévoir que les Carthaginois resteraient aussi peu fidèles au traité signé avec Pyrrhos qu'ils l'avaient été avec Rome pour celui qu'ils venaient à peine de conclure? Avec Lilybée, ils tenaient une position d'où ils pouvaient, si Pyrrhos se tournait vers l'Italie, regagner du terrain en Sicile; tant que Carthage n'était pas humiliée, complètement refoulée en Afrique, on ne pouvait sérieusement engager la lutte contre Rome : plus l'abaissement de Carthage serait rapide et complet, plus la perte de Rome était assurée. Il était à prévoir, il est vrai, que plus les Carthaginois seraient vigoureusement assaillis, plus Rome mettrait d'ardeur à s'avancer en Italie, à rompre les alliances de Pyrrhos, à mettre à la raison les Italiens, à préparer les voies pour la défection des villes grecques, et comment être sûr que l'offensive sur mer réussirait mieux que la première tentative par terre ?

Pyrrhos lui-même semble avoir balancé sur la décision à prendre. Il délibéra avec ses amis et les Siciliotes. Les Siciliotes, ne voyant que l'intérêt de leur île, demandaient qu'on arrachât aux Carthaginois leur dernier point d'appui dans l'île; quant aux amis, la perspective de passer en Libye après la chute de Lilybée, de piller les riches campagnes de Carthage, put leur paraître plus séduisante, plus propre à entretenir les bonnes dispositions des troupes, que la lutte plus glorieuse, il est vrai, mais aussi plus périlleuse et moins rémunératrice au point de vue du butin, contre Rome et ses alliés. Les troupes épirotes qui formaient le noyau de l'armée étaient fortement réduites; les forces de terre que le roi avait à sa disposition n'étaient certainement pas plus nombreuses que lors de la dernière bataille contre les Romains; avec les ressources de la Sicile, on viendrait plus vite à bout de réunir une flotte supérieure à celle de l'ennemi ; Lilybée semblait devoir céder à une attaque énergique. Les offres puniques furent ainsi rejetées : on répondit qu'on ne pouvait faire de paix et d'alliance avec Carthage avant qu'elle eût évacué entièrement la Sicile[1].

Aussitôt on mit la main à l'œuvre, pour chasser de leurs

[1]) Plut., *Pyrrh.* 23.

derniers postes les Carthaginois. Pyrrhos établit son camp devant Lilybée. On donna assaut sur assaut, mais des pierres, des traits, des projectiles de toute sorte en quantités énormes pleuvaient sur les assaillants, et chacune des attaques était repoussée avec de grandes pertes ; le matériel d'assaut qui devait venir de Syracuse n'arrivait pas ; on dressa de nouvelles machines, mais sans succès ; on essaya de miner les murailles, mais elles étaient bâties sur le roc. Après deux mois d'efforts infructueux, Pyrrhos leva le siège. On n'en dut mettre que plus de hâte à attaquer la puissance punique dans sa racine ; c'est aux portes de Carthage qu'il s'agissait d'obtenir par force la reddition de Lilybée et plus encore.

C'est ici la crise décisive de la vie de Pyrrhos. Il avait bien de la hardiesse, de grands talents militaires, l'esprit chevaleresque, l'admiration de tout ce qui était grand et noble ; mais à son activité manquait ce qui jadis, dans cette même Sicile, avait fait obtenir à Timoléon de si grands résultats, ce principe vivifiant qui circulait dans les veines de Rome et la rendait invincible, le poids et le sérieux d'un grand but, d'une haute mission morale. Ce n'est pas pour sauver les Grecs d'Italie et de Sicile qu'il était venu ; s'il avait prêté à leur cri de détresse une oreille favorable, c'est qu'il y voyait un prétexte et une occasion pour fonder une souveraineté puissante qu'il avait vainement cherchée mainte et mainte fois chez lui. Et encore cette souveraineté ne lui apparaissait pas comme un but et une fin ; elle ne devait être pour lui qu'un moyen de plus de satisfaire le besoin impérieux et incessant d'une activité toujours nouvelle. Ses plans sont audacieux, grandioses, imprévus, mais il ne fait, en les exécutant, que jouir de sa force ; la guerre avec ses fureurs est pour lui un jeu hardi, une œuvre d'art où il se sent maître, et non un moyen sérieux d'atteindre en dernier ressort aux fins les plus hautes ; il embrasse d'un regard sûr les grandes idées d'affranchissement de la race grecque, d'union des Hellènes, mais elles ne sont pas pour lui-même les dernières et les plus hautes raisons d'agir : ce ne sont à ses yeux que des moyens stratégiques. Les Siciliens l'ont reçu avec enthousiasme ; sa douceur, sa modération, sa confiance ouverte, lors de son arrivée, les a

enchaînés à lui de plus en plus étroitement : ce n'est pas que les anciennes vertus, le dévouement, la confiance, l'abnégation, fussent tout à coup rentrées chez les Siciliens, mais il eût pu triompher de la jalousie, de la défiance, de la discorde par une douceur mêlée de sévérité, mettre un frein à cet esprit de révolte qui se réveillait et en tirer de grands effets, s'il avait eu en lui-même cette force solide et tranquille, cette fermeté morale dont l'absence fut, à vrai dire, la ruine des Grecs, dont la possession fut la force irrésistible de Rome.

Il voulait passer en Afrique. Pour équiper les centaines de navires, il fallait des matelots ; de tels enrôlements étaient intolérables pour les libres démocraties des villes. Les moyens sérieux auxquels recourut le roi ne firent qu'augmenter le mécontentement, la résistance ; on put se plaindre que de roi il fût devenu despote, et en retour, le mauvais vouloir des Siceliotes l'obligea à prendre contre eux des garanties, à confier la garde des villes à des hommes sûrs, à des gens de guerre d'un dévouement éprouvé, à leur déléguer le soin de maintenir l'ordre, à restreindre les franchises légales des démocraties. Il en vint bientôt, toujours sous prétexte de les protéger contre les Carthaginois, à occuper militairement les villes, à lever des taxes sur les fortunes, à surveiller de près les mécontents ; on découvrit des complots, des relations avec les ennemis dans presque toutes les villes ; des notables tombèrent comme traîtres sous la hache du bourreau ; enfin, quand Thœnon lui-même, qui s'était rallié à lui avant tous les autres, fut exécuté, que Sostrate aussi allait être arrêté et trouva à peine son salut dans la fuite, alors la mesure fut comble ; chaque ville chercha à se sauver du mieux qu'elle put, les unes en invoquant la protection des Mamertins, les autres en se donnant aux Carthaginois[1].

Ce tableau est le seul renseignement qui nous ait été conservé touchant la conduite du roi en Sicile. Cette flotte destinée à l'Afrique ne se constitua point ; les réfugiés de Syracuse se joignirent aux Carthaginois, qui déjà regagnaient du terrain ;

[1]) Plut., *Pyrrh.* 23. Dion. Hal., XX, 8. Appian., *Samn.* 12. Le fragment de Dion Cassius dans Mai, p. 177 trouve également sa place ici.

les Mamertins empiétaient de nouveau aux alentours, et Pyrrhos ne voyait autour de lui que défection, mutinerie, haine générale. C'est alors qu'arrivèrent des députés du Samnium et de Tarente pour le supplier de revenir en Italie. Il savait ce qu'il abandonnait quand il quitta la Sicile : « Quel champ de bataille, dit-il, nous laissons aux Carthaginois et aux Romains[1] ! » Mais, pour partager son armée, il voyait des deux côtés les ennemis trop puissants[2]. Il se redressa encore une fois de toute sa force contre les Carthaginois qui poussaient en avant ; il les refoula[3]. Puis il quitta la Sicile pour sauver l'Italie.

Trois ans durant, les peuples d'Italie, surtout les Samnites, avaient soutenu contre Rome une lutte désespérée ; non pas trois ans seulement ; en deux générations à peine, les Samnites avaient eu près de quarante années de guerre et de destruction ; puis, à peine s'étaient-ils remis à labourer leurs champs ravagés pendant trois années qu'ils s'étaient levés une quatrième fois à l'appel des Tarentins. Ils n'avaient guère eu qu'un instant de calme et de sécurité[4], au moment où Pyrrhos s'était avancé jusque dans le voisinage de Rome ; depuis son départ, ils avaient de nouveau lutté contre leurs terribles adversaires, sans espoir, mais inébranlables dans leur courage et dans leur haine. Les victoires à la suite desquelles Fabricius obtint le triomphe en 278 n'avaient pas découragé le Samnium ; dès l'année suivante, les deux consuls P. Cornélius Rufinus et C. Junius Brutus parurent dans le Samnium, ravageant les campagnes par où ils passaient, détruisant les bourgades où ils pouvaient pénétrer, abandonnées qu'elles étaient par les habitants. Les Samnites avaient transporté à la hâte femmes, enfants, pécule, dans les fourrés des montagnes : les consuls osèrent les y attaquer, mais ils furent accueillis par la plus terrible résistance ; un grand nombre de Romains furent tués

1) Plut., *Pyrrh.* 23.

2) Dion (dans Mai, p. 178) s'accorde d'une façon étonnante avec Justin (XXIII, 3, 7).

3) *confecto prælio cum superior fuisset* (Justin., *ibid.*).

4) *nostro magis milite suas auxit vires, quam suis viribus nos defendit*, disent leurs ambassadeurs dans Tite-Live (XXIII, 42).

ou pris[1]. Cette défaite mit la désunion entre les deux consuls; pendant que Brutus restait dans le Samnium et y continuait ses ravages, Rufinus marcha vers le sud; il battit les Lucaniens, les Brettiens et se porta sur Crotone. L'exemple qu'avait donné l'alliance d'Héraclée avec Rome devait faire naître en tous lieux des partis favorables aux Romains. Il y en avait un semblable à Crotone, opposé à celui des Épirotes; pendant que celui-ci se tournait vers Tarente et demandait du secours, le premier invitait le consul à paraître devant les portes, qu'on devait lui ouvrir. Mais Nicomachos était arrivé avant lui de Tarente; une attaque du consul fut repoussée, et il commença inutilement à faire le siège de la ville, protégée par de solides remparts. Il fit alors savoir qu'il se dirigeait sur Locres; comme il faisait semblant de partir, Nicomachos prit rapidement les devants par un chemin plus court; le consul alors retourna sur ses pas, et, à la faveur d'un brouillard épais, prit la ville. Nicomachos eut beau revenir en toute hâte; il trouva la ville perdue, les routes occupées par l'ennemi, et il perdit beaucoup de monde pour s'ouvrir un chemin vers Tarente[2]. Après cela, Caulonia fut prise aussi et ravagée par les Campaniens qui se trouvaient dans l'armée consulaire[3]. Locres se rangea du parti des Romains. L'année suivante (276), le consul Q. Fabius Maximus Gurges continua la guerre contre les Samnites, Lucaniens, Brettiens; ses opérations s'étendirent jusqu'à Leucade. Plus que son triomphe, le cri de détresse poussé vers Pyrrhos témoigne de ses succès: c'est à peine si l'on pouvait encore tenir dans les villes contre les ennemis; le plat pays était tout entier en leur pouvoir, ou serait forcé de se rendre s'il ne venait point de secours[4].

L'Italie était, autant dire, perdue quand Pyrrhos quitta la Sicile. En s'en allant, il emportait comme d'un pays ennemi

[1]) ZONARAS, p. 49, 12.

[2]) ZONARAS. Frontin (III, 6, 4) dit: *adsumpta in præsidium Lucanorum manus*, sans faire mention de Nicomachos. La citadelle de Crotone est *inexpugnabilis* (LIV., XXIV, 3).

[3]) PAUSAN., VI, 3, 5.

[4]) PLUT., *Pyrrh.* 23. JUSTIN., XXIII, 3.

un immense butin ; 110 vaisseaux de guerre escortaient une flotte de transport beaucoup plus nombreuse[1], mais l'équipage avait été recruté de force en Sicile; il savait que, s'il arrivait à Tarente, il était destiné à ne jamais revenir au pays. C'est à une telle marine que le roi était obligé de se confier; la traversée était difficile, car ni Locres ni Rhégion n'ouvraient leur port au débarquement, et il fallait se hâter, car une flotte punique croisait devant le détroit. Pyrrhos n'échappa point à celle-ci, et les Carthaginois remportèrent une facile victoire; 70 vaisseaux, dit-on, furent coulés à fond, 12 seulement échappèrent sans avarie[2]. Et voici qu'un nouveau danger attendait le vaincu; 10,000 Mamertins étaient passés de Sicile sur l'autre rive et avaient occupé les gorges que traversait la route. Un terrible combat s'engagea en ce lieu; pendant que l'avant-garde, sous la conduite du roi, s'ouvrait un passage avec effort, l'arrière-garde était attaquée: toute la colonne fut mise en désordre; deux éléphants furent tués, le roi lui-même blessé à la tête; les vieux soudards de Messana n'en attaquèrent qu'avec plus d'audace, jusqu'au moment où le roi, « le visage plein de sang et lançant des regards effrayants », fondit enfin de nouveau sur l'ennemi et, de la terrible force de son bras, fendit par le milieu du corps le gigantesque chef des ennemis. Alors seulement ceux-ci quittèrent la place[3].

Il se dirigea sur Locres, qui lui ouvrit ses portes; une attaque rapide sur Rhégion fut repoussée avec pertes. Il revint à Locres; c'est alors seulement que des amendes et des exécutions châtièrent les partisans de Rome[4]. La malheureuse bataille du détroit devait avoir fait sombrer la meilleure partie de sa caisse militaire; le manque d'argent le mettait dans le plus cruel embarras, et les alliés refusaient de lui payer un surplus de contributions; c'est alors que quelques amis[5] lui

[1]) Appien (*Samn.* 12) dit : ἐπανῆλθεν ἔτει τρίτῳ, par conséquent après l'été de 276 : ce pouvait être vers la fin de cette même année.

[2]) Appien (*ibid.*) exagère probablement: dans Plutarque, le roi paraît avoir avec lui lors du débarquement 20,000 hommes de pied et 3,000 cavaliers; mais ceci ne doit pas être plus exact.

[3]) Plut., *Pyrrh.* 24.

[4]) Zonar., VIII, 6.

[5]) Denys donne leurs noms : Euégoros fils de Théodoros, Balacros fils

conseillèrent de piller les trésors sacrés du temple de Perséphone. Mais les dieux irrités, dit-on, détruisirent dans une violente tempête la flotte qui emportait à Tarente le produit du vol, et repoussèrent les navires, avec les ex-votos et les richesses de la déesse, jusqu'au rivage et dans le port de Locres. Pyrrhos lui-même, troublé de ce miracle, aurait rendu les dépouilles et tenté d'apaiser la déesse par des sacrifices solennels, et, comme ils n'étaient pas favorables, il en aurait été encore plus saisi et aurait fait exécuter ses mauvais conseillers[1]; mais le courroux de la ténébreuse déesse avait continué depuis lors à peser sur lui : son bonheur l'avait quitté. On assure que Pyrrhos lui-même l'avait senti et qu'il le disait dans ses *Mémoires*[2].

Pyrrhos avec son armée — 20,000 fantassins, dit-on, et 300 cavaliers — parvint sans encombre à Tarente, par voie de terre, à ce qu'il semble; le parti épirote put encore une fois lever la tête dans les villes du Brettium et de la Lucanie; en route, l'armée put être renforcée de nouvelles recrues; à Tarente même, les hommes les plus robustes furent enrôlés pour le service. Pyrrhos put, au printemps suivant, conduire à l'ennemi un nombre d'hommes suffisant, mais, au lieu de ses vétérans épirotes, il avait des troupes de formation récente pour la plupart, « Grecs vagabonds et Barbares » qui, eussent-ils été braves, n'étaient ni exercés ni sûrs.

Et pourtant, la terreur précéda comme auparavant son nom; on fut troublé à Rome du nouveau danger qui menaçait. Une peste avait, l'année précédente (276), sévi avec violence à Rome et sur le territoire romain[3]; de mauvais présages serraient les cœurs; un ouragan avait précipité la statue de Jupiter du haut du Capitole; comme on ne trouva la

de Nicandros, Dinarchos fils de Nicias, τῶν ἀθέων καὶ ἐξαγίστων δογμάτων ζηλωταί (XIX, 11).

1) L'histoire est souvent racontée et rappelée par voie d'allusion dans Denys, Appien, Dion Cassius, Suidas (s. v. δεισιδαιμονία d'après Appien), Tite-Live (XXIX, 8. 18) etc.

2) Dion., XIX, 11. Denys s'en réfère également à Proxénos. Il est permis de douter cependant que cette espèce de *deisidæmonie* ait été dans le caractère de Pyrrhos.

3) Oros., IV, 2. Augustin., *De Civ. Dei*, III, 17.

tête nulle part, cela parut présager la ruine de la ville, jusqu'au moment où l'art des haruspices désigna dans le Tibre la place où on la trouva [1]. Et pourtant l'effroi paralysait le peuple ; quand le nouveau consul, M'. Curius Dentatus, qui en 290 avait glorieusement terminé la guerre du Samnium, commença précipitamment les levées, les hommes appelés ne se présentèrent point : aussitôt on mit à l'encan les biens du premier récalcitrant ; il implora vainement le secours des tribuns ; le consul le vendit, lui et ses biens ; ce fut le premier exemple de cette sorte [2]. La levée réussit par ce moyen ; Lentulus alla couvrir la Lucanie, pendant que Curius s'établissait solidement dans le Samnium.

Pyrrhos devait tenter de porter autant que possible la guerre au nord de l'Italie, pour soulager ses anciens alliés, surtout les Samnites ; quelques bataillons de Samnites s'étaient bien joints à lui, mais leur courage était brisé, leur confiance perdue ; et pourtant le roi devait faire tous ses efforts pour les sauver. Il divisa donc ses troupes ; pendant qu'une armée s'avançait en Lucanie, pour occuper le consul Lentulus, il conduisit lui-même ses principales forces contre Curius. Le consul s'était retranché sur les hauteurs qui avoisinent Bénévent. Il cherchait à éviter une bataille avec les forces supérieures des ennemis [3] : les auspices n'étaient pas favorables ; il attendait l'arrivée de son collègue de Lucanie. Pour la même raison, Pyrrhos se hâta de frapper le coup décisif ; il fut décidé que, pendant la nuit, un corps de troupes d'élite devait tourner le camp ennemi pour gagner les hauteurs qui le dominaient. Un rêve, dit-on, effraya le roi ; il voulut renoncer à cette difficile manœuvre, différer la bataille ; mais l'avis de ses familiers et l'arrivée prochaine de Lentulus fit décider la bataille. Dans les ténèbres de la nuit, les meilleures troupes et les éléphants les plus vigoureux se mirent en marche pour gagner ces hauteurs. C'était un long trajet à faire dans des bois sans chemin ; on dut chercher le sentier à l'aide de

1) Liv., *Epit.* XIV. Cic., *De Divin.* I, 10.
2) Val. Max., IV, 3, 4. Liv., *Epit.* XIV.
3) Denys dit : trois fois autant de troupes ; Orose va jusqu'à 80,000 fantassins et 6,000 cavaliers.

torches; le temps et la distance avaient été mal calculés; les torches ne suffirent point; on s'égara; il faisait jour déjà quand on atteignit les hauteurs en question. Le camp romain vit avec consternation les corps d'armée ennemis au-dessus et au-dessous de lui; tout fut en tumulte; mais les présages étaient favorables, une bataille inévitable. Curius marcha donc à l'ennemi, qui était paralysé par la fatigue et le désordre, suites nécessaires d'une telle marche de nuit; en peu de temps, les premiers rangs et bientôt le corps tout entier furent culbutés; un grand nombre de soldats furent tués, une couple d'éléphants enlevés à l'ennemi. La victoire avait fait descendre le consul dans la plaine dite d'Arusia; alors Pyrrhos fit avancer les troupes restées en arrière; il s'agissait de décider du sort de la journée. D'un côté, les Romains furent vainqueurs et enfoncèrent l'ennemi; sur l'autre aile, ils furent refoulés jusqu'à leur camp, surtout par les éléphants qu'on avait lancés en avant, mais là, ces derniers furent accueillis par les troupes qu'on avait laissées pour défendre le camp; elles lancèrent contre eux des traits enflammés, les refoulèrent, et firent tant que ces animaux, rebroussant chemin, épouvantés et furieux, se ruèrent au travers de leur propre armée, répandant partout le désordre sur leur chemin[1]. La défaite fut décisive et complète. Le camp du roi fut enlevé, deux éléphants tués, huit cernés dans un terrain fermé et livrés par leurs guides indiens; ils firent « l'ornement le plus admiré » du triomphe qui signala la rentrée de Curius à Rome, en février 274.

L'armée de Pyrrhos était si complètement défaite que quelques cavaliers seulement accompagnèrent sa fuite vers Tarente. Il était évident que les troupes envoyées en Lucanie ne pourraient plus tenir campagne; du reste, on avait besoin de couvrir Tarente, en prévision d'une attaque immédiate de la part des Romains.

[1]) Dion., XIX, 12. 13. 14. Plut. Oros. Liv., *Epit.* XIV. Florus, I, 18. Frontin., II, 2, 1. Florus et Zonaras (p. 50) rapportent une histoire merveilleuse d'un jeune éléphant blessé dont les cris font accourir la mère et donnent le signal de la débandade. Le jeune éléphant devait avoir au moins 30 ans, car les éléphants ne font point de petits en captivité.

Le premier péril était conjuré ; mais ensuite? Pyrrhos allait-il continuer la guerre? Avec les ressources qui lui restaient, cela ne paraissait pas possible. Devait-il, comme il avait fait l'année précédente pour la Sicile, abandonner aussi maintenant l'Italie, et, sans gloire, sans butin, comme un fugitif, rentrer en Épire? Avec quelles espérances il était parti! Comme il avait été près, à la tête de la confédération des Hellènes de Sicile et d'Italie, de réaliser les anciens plans d'Agathocle, de Denys, d'Alcibiade, grâce auxquels une nouvelle splendeur aurait commencé pour la Grèce! Ces espérances s'étaient évanouies avec la perte de la Sicile ; s'il quittait maintenant l'Italie elle-même, alors l'Italie grecque, il devait le comprendre, était perdue aussi et non pour lui seulement ; elle revenait inévitablement, comme une proie assurée, à l'orgueilleuse Rome, et la Sicile serait sa plus prochaine conquête. Comment la mer pourrait-elle ensuite être pour elle une borne? et dans la patrie de la race grecque, dans l'Orient hellénisé, il n'était pas de puissance qui pût s'opposer aux vainqueurs des Gaulois et des Samnites. Véritablement, Pyrrhos pressentit les voies obscures de l'avenir quand il envoya près d'Antigone en Macédoine, près d'Antiochos en Asie, près d'autres princes d'Orient[1], demander de l'argent et des troupes pour continuer la guerre. Déjà le bruit courait que des armées macédoniennes, asiatiques, allaient venir au secours de la Grèce italienne, et les consuls n'osèrent pas s'avancer vers le sud. Lentulus, lui aussi, marcha contre les Samnites pour mériter le triomphe en les combattant, mais sans obtenir d'avantage décisif.

Mais les rois éloignés n'écoutèrent pas le cri de détresse. Antigone avait la Macédoine à organiser et à protéger contre les Galates ; toute l'Asie-Mineure tremblait devant ces bandits, ou se déchirait dans les luttes sans cesse renouvelées des dynastes ; la Syrie se sentait paralysée par l'artificieuse politique des Lagides, qui étendait ses empiétements ; la Grèce

[1]) Justin., XXV, 3. Pausanias (I, 13) est plus précis : ἔς τε τὴν Ἀσίαν καὶ πρὸς Ἀντίγονον, τοὺς μὲν στρατιὰν τῶν βασιλέων, τοὺς δὲ χρήματα, Ἀντίγονον δὲ καὶ ἀμφότερα αἰτῶν. A coup sûr, Pyrrhos a dû envoyer aussi à la cour d'Alexandrie.

était un mélange confus d'impuissance, de discorde et de haine. Le même émiettement insensé, le même égoïsme, le même aveuglement qui avait amené successivement la ruine des États libres de la Grèce et compromis radicalement le résultat des merveilleuses victoires d'Alexandre, avait passé maintenant chez les Épigones de son empire, chez les États hellénistiques. Pendant que la race grecque se déchirait dans des désordres sans fin, se laissait enlever ses meilleures forces pour helléniser l'Asie, et que l'énergie hellénistique de l'Orient s'affaiblissait d'autant plus qu'elle devait embrasser un espace plus illimité, dans le même temps, cette puissance de Rome se resserre de plus en plus solidement en une centralisation plus étroite, poursuivant ses progrès avec une formidable et irrésistible lenteur. Le roi d'Épire l'a vue combattre; il comprend que les villes grecques d'Italie sont le boulevard de l'Orient, mais on ne l'écoute pas.

Le retour de Pyrrhos quittant l'Italie passe pour avoir été une fuite peu glorieuse; après avoir reçu les messages des rois, où on lui refusait les secours demandés, il aurait donné lecture des lettres aux notables épirotes et tarentins, comme si elles contenaient des promesses de secours, et, la nuit suivante, il aurait mis à la voile [1]. Il ramenait avec lui 8,000 fantassins et 500 cavaliers; il laissa à Tarente une garnison sous les ordres de Milon, et même son fils Hélénos [2]. Cela ne ressemble pas à une fuite : mais il ne lui restait plus qu'à garantir de son mieux le dernier point qu'on pût conserver encore sur la côte italique et à rentrer en hâte dans ses foyers, pour regagner dans de nouvelles luttes quelque puissance, des ressources, la possibilité d'une nouvelle campagne en Italie. Nous verrons

[1]) C'est ce que disent Pausanias et Justin (*loc. cit.*).

[2]) Justin., XXV, 3, 4. On peut placer la date du retour au commencement de l'année 274 (ἑξαετῆ χρόνον ἀναλώσας, dit Plutarque [*Pyrrh*, 26], et non pas πέμπτῳ ἔτει τὴν Ἰταλίαν λιπών, *quinto demum anno*, comme le veulent Zonaras [p. 50, 20] et Orose [IV, 2]). Sept années après que les premiers éléphants furent venus en Italie, dit Pline (VIII, 6), le triomphe amena à Rome les premiers qu'on y ait vus : il s'agit du triomphe de M'. Curius Dentatus au commencement de 274 (*Fast. Capitol.*). La remarque de Pline (XI, 37 § 71) : *post centesimam vicesimam sextam Olympiadem, cum rex Pyrrhus ex Italia discessisset*, ne donne point d'indication précise.

comment il conquit la Macédoine aussitôt après son arrivée; puis il passa rapidement dans le Péloponnèse. C'est là que la mort le surprit (272). Son successeur Alexandre tourna bien ses regards vers l'Italie, vers la Sicile; mais, de ce côté, la situation se trouva en trop peu de temps radicalement transformée.

Rome, après une lutte de neuf ans, soutenue avec les plus grands efforts, s'accorda un repos d'une année; en 273, elle s'arma pour entamer une lutte enfin décisive contre les malheureux alliés du roi d'Épire. Une colonie établie à Posidonia assura l'entrée du pays lucanien[1]; on remporta des victoires sur les Lucaniens, Samnites et Brettiens; il n'était plus besoin, semblait-il, que d'un dernier effort, et ils allaient être sujets de Rome. Tarente aussi en était au même point: on trouvait que Milon gouvernait trop durement; une conspiration éclata contre le commandant épirote, et on l'attaqua sous la conduite de Nicon; mais les conjurés furent battus. Ils se jetèrent dans une forte position sur le territoire tarentin, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, conclurent la paix pour leur propre compte. Rome put voir que Tarente était mûre pour la conquête.

L'an 272, la grande année des solutions définitives, arriva. Au moment où Pyrrhos avait conquis la Macédoine sans avoir entrepris encore sa campagne malheureuse dans le Péloponnèse, on élut à Rome pour consuls deux consulaires qui avaient célébré vingt ans auparavant le triomphe le plus éclatant sur les Samnites[2], L. Papirius Cursor et Sp. Carvilius Maximus; on appréhendait probablement le retour de Pyrrhos et on désirait vivement un résultat prompt et décisif[3].

Papirius était déjà en marche vers Tarente quand la nouvelle de la mort de Pyrrhos y parvint. On redoutait les Romains; on haïssait les Épirotes; on s'adressa secrètement aux généraux carthaginois qui étaient en Sicile. Pour la politique

[1]) Liv., *Epit.* XIV. Vell., I, 14.
[2]) Liv., X, 46. XXIV, 9.
[3]) C'est une bévue que commet Justin (XXV, 3) quand il dit que Pyrrhos, après sa victoire sur la Macédoine, rappela ses généraux de Tarente; mais son fils Hélénos revint en effet avant cette date.

carthaginoise, c'eût été un avantage sans pareil que de prendre pied à Tarente et d'avoir là, sur la côte d'Italie, une place forte comme elle en avait une en Sicile à Lilybée. Une flotte punique parut dans le port, pendant que Papirius campait devant la ville. Milon se trouvait entre les deux, trahi par ceux-là même dont il était l'unique appui. Aussi les trahit-il à son tour. Il persuada aux habitants que Papirius, pour ne pas laisser tomber la ville entre les mains des Barbares, inclinait à accorder une paix tolérable ; il négocia, se réserva libre retraite avec ses soldats et sa caisse, livra ensuite la citadelle au consul, et abandonna la ville à son bon plaisir. Les murs furent détruits, les vaisseaux et les magasins d'armes livrés ; le triomphe de Papirius fut orné de statues, de tableaux, d'objets précieux de style hellénique [1]. La paix et la liberté furent garanties à la ville, mais une liberté accompagnée d'un tribut annuel et d'une forte garnison romaine dans la citadelle [2].

De tous les ennemis qu'avait Rome au sud de l'Italie, il n'y avait plus debout que la légion révoltée dans Rhégion ; elle avait fait alliance avec les Mamertins de Messana, et elle avait même pris d'assaut et saccagé Crotone. Enfin, en 270, le consul Genucius entreprit le siège de la ville. Une guerre en Sicile enleva à Rhégion le secours des Mamertins [3] ; après un long siège, elle fut emportée au milieu d'un carnage terrible ; le reste de ce qui jadis avait été la légion romaine fut mené enchaîné à Rome et condamné à mort par le vote unanime des tribus : ils étaient en tout cinquante, qui furent battus de verges et décapités le même jour [4]. Quant à Rhégion, elle fut rendue aux anciens habitants de race hellénique, à ceux du

1) Florus, I, 18. Cf. Fest. s. v. *picta*.

2) Zonaras. Liv., *Epit.* XV. Polyb., II, 24.

3) Ceci résulte clairement d'un passage de Polybe (I, 8, 2), et il ne faut pas rapporter l'assertion embrouillée de Zonaras : τοὺς Μαμερτίνους ...ὁμολογίᾳ (οἱ Ῥωμαῖοι) προσεδήσαντο, à un traité entre Rome et les Mamertins, traité qui doit plutôt avoir été conclu entre Rome et Hiéron (voy. ci-après).

4) Niebuhr (p. 634) place la prise de Rhégion en 269, et, en effet, on trouve dans Denys (XX, 7) Γάϊος Γενύκιος, tandis que le consul de l'année adoptée ci-dessus est L. Genucius. Mais Orose dit en termes exprès que la prise de Rhégion eut lieu *sequenti anno* après celle de Tarente, et son dire est confirmé par les événements de Sicile (voy. ci-après).

moins qu'on put encore réunir après le coup qui les avait dispersés.

A la fin de 270, Rome avait achevé la soumission de l'Italie. Carthage n'en avait pu faire autant en Sicile ; le noble Hiéron s'était emparé du pouvoir à Syracuse. Il lutta non sans succès contre les Mamertins, envoya aux Romains qui assiégeaient Rhégion des troupes auxiliaires et des vivres. De nouvelles et terribles luttes se préparaient. La grande faute politique de Carthage, c'était de n'avoir pas empêché la chute de Tarente ; les traités subsistants interdisaient aussi peu son immixtion dans les affaires italiques que celle de Rome en Sicile. Mais le général carthaginois avait paru dans le port de Tarente sous sa propre responsabilité : lorsque plus tard Rome s'en plaignit sérieusement à Carthage, le Sénat punique se justifia en protestant par serment que cela s'était fait à son insu[1]. Six ans étaient à peine écoulés que Rome attaquait les Carthaginois en Sicile.

C'est ainsi que la guerre avec Pyrrhos fit entrer Rome dans la sphère des grandes relations politiques qui, liées au nom des Carthaginois et de l'hellénisme, s'étendaient depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au Gange. Un an après que Pyrrhos eut quitté l'Italie, l'année même où il faisait la conquête de la Macédoine, Ptolémée II envoya d'Égypte à Rome des députés chargés de proposer de sa part amitié et alliance, et Rome répondit à cette avance significative par la plus haute distinction qu'elle ait jamais accordée à un prince étranger : parmi ses trois ambassadeurs était le prince du Sénat, Q. Fabius Gurges. Les ambassadeurs furent reçus avec éclat. Le roi leur fit offrir, à la mode grecque, des couronnes d'or : ceux-ci, pour s'approprier le présage[2] et faire honneur au roi, acceptèrent les présents, mais ils placèrent ensuite les couronnes sur la tête de ses statues ; quant aux

[1]) Oros., IV, 5. Au chapitre 3, Orose prétend que les deux peuples en sont venus aux mains devant Tarente, ce qui n'est guère croyable.

[2]) D'après Justin (XVIII, 2, 9), passage où, au lieu de *hominis causa*, corrigé par Niebuhr en *honoris causa*, on lit aujourd'hui *ominis causa*. Le même fait se trouve mentionné dans Dion Cassius (*Fr. Ursin.* 147), Tite-Live (*Epit.* XIV) et Valère-Maxime (IV, 3) : Eutrope (II, 15) y ajoute l'indication des consuls de 273.

autres cadeaux honorifiques qui ne pouvaient être refusés de la sorte, ils les donnèrent au Trésor, une fois de retour, avant même de faire leur rapport sur l'ambassade; mais le Sénat les leur laissa chez eux à titre de souvenir honorable. Ainsi fut inaugurée une alliance qui devait prouver, par sa durée de deux siècles, qu'elle était bien appropriée à la situation.

Il se fit une seconde alliance qui n'était pas moins importante. Déjà les Romains avaient occupé Brundisium, lieu où l'on s'embarquait pour Apollonie. Cette vieille ville hellénique, florissante par son commerce, renommée de bonne heure et plus tard encore pour sa constitution sagement ordonnée [1], envoya en 270 une ambassade à Rome ; dans quel dessein, on ne nous le dit pas, mais on devine encore la nature des dangers qui la menaçaient[2]. Le roi des Dardaniens, Monounios, avait depuis une dizaine d'années, à la faveur des troubles occasionnés par les invasions gauloises, étendu de plus en plus sa puissance ; déjà Dyrrachion était sous sa domination ; en ce moment même, il se pouvait qu'il fît la guerre à Alexandre d'Épire ; à supposer que celui-ci fût victorieux, Apollonie n'en était peut-être pas moins menacée. L'ambassade des Apolloniates a laissé sa trace dans l'histoire, à cause d'un incident survenu à cette occasion. Des Romains de distinction ayant insulté grossièrement les ambassadeurs, le Sénat leur livra les coupables ; mais les Apolloniates les relâchèrent sans les punir[3]. On peut con-

[1]) Strabon l'appelle encore πόλις εὐνομωτάτη. Cf. Aristot., *Polit.* IV, 4, 3. On y faisait, comme à Sparte, des ξενηλασίαι (Ælian., *Var. Hist.* XIII, 16).

[2]) Pour plus amples détails, voy. mon article *Das dardanische Fürstenthum* dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1836, nº 104. Le tétradrachme avec la légende ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ Β ... ΛΕΩΣ qui s'y trouve publié pour la première fois et qui ressemble pour la frappe aux monnaies d'Alexandre, une pièce unique, appartient, comme j'ai essayé de le démontrer, au même roi dont le nom figure également sur des monnaies de Dyrrhachion. C'est le roi que Trogue-Pompée (*Prol.* XXIV) appelle *Momus* ou *Monius*, Tite-Live (XLIV, 30) *Honunus* (*Honuni Dardanorum principis filia*), et que Polybe (XXIX, 5, 7) mentionne dans la formule τὴν τοῦ Μενουνίου θυγατέρα.

[3]) Tite-Live (*Epit.* XV), après la paix conclue avec Tarente et le châtiment de la légion campanienne à Rhégion, dit : *cum legatos Apolloniatium ad senatum missos quidam juvenes etc.*

clure de cet accueil fait à l'ambassade qu'Apollonie n'était pas en guerre avec Alexandre, sans quoi la mission aurait été populaire ; il est probable, au contraire, que la ville passait pour être attachée par des intérêts communs à la cause de l'Épire. Mais l'importance de relations amicales avec une ville comme Apollonie ne pouvait échapper à la sagacité du Sénat ; les égards qu'il montra pour les ambassadeurs et la façon dont il leur fit rendre justice prouvent que les Pères Conscrits savaient en apprécier la valeur. Il y eut à coup sûr une alliance conclue alors entre Rome et Apollonie.

CHAPITRE TROISIÈME

275-262

L'invasion gauloise. — Antigone et Nicomède contre Antiochos. — Antigone en Macédoine. — Victoire de Pyrrhos sur Antigone. — Pyrrhos contre Sparte. — Sa mort devant Argos. — Pacification de la Grèce. — La guerre de Chrémonide. — La Macédoine au rang de grande puissance. — Victoire d'Antiochos sur les Galates. — Ptolémée Philadelphe. — Guerre de Cyrène. — Première guerre de Syrie. — Mort d'Antiochos. — Coup d'œil général.

C'est un fait extrêmement important, aux yeux de l'historien, que la coïncidence de la guerre de Pyrrhos en Italie avec l'invasion celtique dans les pays de l'Hæmos et en Asie-Mineure. Pendant qu'en Italie la race grecque prend enfin l'offensive contre Rome et commence à réaliser ses plus grandes espérances, elle semble ici devoir succomber, presque sans pouvoir se défendre, au choc soudain de ces Barbares du Nord qui font irruption dans ce monde grec si raffiné avec la violence aveugle d'une force naturelle, brisant les fils artistement emmêlés d'une politique des plus compliquées et des plus mobiles, menaçant de submerger et de détruire de la façon la plus brutale la société tout entière.

Mais quelle différence dans le cours et les effets des luttes livrées de part et d'autre! En Italie, le plus grand général, l'armée la plus éprouvée ne peuvent remporter aucun avantage durable sur cette force démoniaque de la race romaine; le bras qui a osé frapper le coup sur elle retombe comme paralysé; on dirait que son contact est suivi d'épuisement et de frisson mortel; sous son regard de Méduse, la race grecque chancelle, le vertige la prend, et, comme effarée, elle s'éteint dans d'impuissantes convulsions.

Plus soudaine, plus effroyable et inévitable est, ce semble,

la ruine qu'apportent avec elles les hordes gauloises; elles font irruption dans le monde hellénistique à un moment où tout est dans un état de tension et de désordre extrême. Le vieux Séleucos, le vainqueur de Lysimaque, a été assassiné par Ptolémée Céraunos; frustré du royaume d'Égypte, que la faveur et la prévoyance paternelles ont attribué à son plus jeune frère, celui-ci songe à se dédommager par le double diadème de Thrace et de Macédoine. Antiochos a beau envoyer ses armées pour venger le meurtre de son père et sauver sa conquête; Antigone Gonatas entre en lice pour revendiquer par les armes des droits plus anciens sur la Macédoine. Mais le jeune roi d'Égypte a le plus grand intérêt à tenir son frère éloigné en lui assurant ces nouvelles acquisitions, et, d'accord avec l'Égypte, Sparte se lève, adresse aux Grecs l'appel traditionnel à la liberté, les exhortant à chasser les garnisons et les tyrans à l'aide desquels Antigone tient les villes; elle attaque les Étoliens, dont les milices sont allées combattre avec Antigone contre la Macédoine, pendant que Ptolémée, appuyé par la flotte d'Héraclée, insurgée pour sa liberté, bat Antigone sur mer et que le roi de Bithynie attaque à l'improviste et anéantit l'armée d'Antiochos[1]. Ceci se passait dans l'été de 280. On dirait qu'ici, dans l'Hellade, en Macédoine, dans toute l'étendue du monde hellénistique, tout est encore une fois remis en question. Pendant que Pyrrhos remonte vers le nord de l'Italie, les quatre villes d'Achaïe font leur premier pas vers la liberté[2]; dans le royaume des Séleucides, Antiochos voit le sud de la Syrie assailli du côté de l'Égypte[3] et son pouvoir chanceler en Asie-Mineure. Ce n'est pas tout: durant la guerre des deux fils de Zipœtès en Bithynie, les Héracléotes se hâtent de poursuivre leurs avantages[4]; les villes helléniques

[1]) Memnon, c. 15. Ce roi de Bithynie est le vieux Zipœtès, et ce fut sa dernière victoire (c. 20). A la prochaine attaque qu'il dirige contre la Bithynie, Antiochos a en face de lui le fils aîné de Zipœtès, Nicomède, qui doit par conséquent être arrivé au trône en 379.

[2]) ναῦτα δ' ἦν κατὰ τὴν Πύρρου διάβασιν εἰς Ἰταλίαν (Polyb., II, 41).

[3]) Voy. l'inscription dite de Sigeion dans Muratori (*Nov. Thesaur.* IV, p. 2119) et actuellement dans le C. I. Græc. II, n° 3595: il doit écarter τοὺς ἐπιθεμένους τοῖς πράγμασι, ἀποκτήσασθαι τὴν πατρῴαν ἀρχήν.

[4]) Memnon, c. 16. 17.

de l'Asie-Mineure, que le roi Lysimaque avait soumises, avaient espéré recouvrer leur liberté à la faveur de sa chute, mais le Séleucide est bien éloigné de vouloir sacrifier la moindre partie du pouvoir qu'avait eu sur elles Lysimaque; elles n'en cherchent qu'avec plus d'ardeur les moyens de restaurer la liberté qu'Alexandre le Grand leur avait jadis garantie de la façon la plus solennelle. Le secours le plus à leur portée eût pu venir de la Macédoine, mais Ptolémée Céraunos songe à accroître sa puissance; il se jette sur les Dardaniens et le fils de Lysimaque, son concurrent au trône[1]: ce n'est partout qu'agitation violente de côté et d'autre.

Et c'est alors précisément que commence l'invasion des Celtes: nous n'en reprendrons le cours ici qu'autant qu'il sera nécessaire pour l'intelligence de ce qui suit[2]. Avant la fin de l'année 279, Ptolémée était déjà vaincu et tué par eux, la Macédoine submergée, le plat pays dévasté de la manière la plus cruelle. Bientôt toute organisation disparaît: Méléagre, frère de Ptolémée, est déposé pour incapacité au bout de deux mois; le neveu du roi Cassandre, Antipater, élevé au trône, n'est pas plus en état de remédier au mal. A peine Sosthène, en l'écartant[3], avait-il réussi à grouper quelques milices autour de lui et à purger çà et là le pays, que, dès l'été de 278, un nouveau et plus terrible essaim de Barbares paraît sous la conduite de Brennos; une bande, dirigée par Loutarios et Léonnorios, s'est détachée de la masse dans le pays des Dardaniens pour fondre sur la Thrace et Byzance; la masse principale se rue sur la Macédoine. Sosthène se défend du mieux qu'il peut; la sauvage colonne, ravageant pour la seconde fois le pays déjà saccagé, arrive à travers la Thessalie jusqu'en Grèce. Une armée grecque se rassemble, il est vrai, aux Thermopyles, mais Sparte n'envoie pas de secours; elle

[1]) *Bellum quod Ptolemæus Ceraunus in Macedonia cum Mon[un]io Illyrio et Ptolemæo Lysimachi filio habuit* (Trog. Pomp., *Prol.* XXIV).

[2]) Voy. *Histoire des Diadoques*, p. 623-638.

[3]) Σωσθένης τις τῶν δημοτικῶν ἐξελαύνει (αὐτὸν) ὡς ἀδύνατον στρατηγεῖν Βρέννου τοῦ Γαλάτου τοσούτου πολεμίου (Porphyr. I, p. 237 ed. Schöne). Les Macédoniens appelaient Antipater *Etesias*, parce qu'il avait régné 45 jours, le temps que soufflent les vents étésiens. Justin (XXIV, 5, 12) appelle Sosthène *unum de principibus Macedonum*.

refuse aux Messéniens la trêve qui leur eût permis de partir; les Arcadiens même n'osent participer à la défense, par crainte de Sparte[1]. Les Péloponnésiens se contentent de déclarer que les Barbares n'ont point de vaisseaux pour passer chez eux, et que l'on barrera l'isthme avec des retranchements. Ainsi la Péloponnèse n'envoie pas un soldat. Il n'en vient pas davantage des villes dans lesquelles se tenaient encore des garnisons d'Antigone, ou qui étaient gouvernées par des tyrans à sa dévotion; ce furent seulement les États exposés au péril, la Béotie, la Phocide, Oponte, Mégare, Athènes et l'Étolie, qui fournirent des troupes. Le roi Antiochos aussi envoie 500 hommes, Antigone un pareil nombre; évidemment une sage prévoyance lui fait ménager ses forces.

Les Celtes trouvent donc sans doute quelque résistance aux Thermopyles; une bande, qui s'avance vers l'Étolie, est anéantie par les Étoliens et les Achéens de Patræ accourus au secours de leurs voisins. Quand, à la fin, la trahison leur ouvre les Thermopyles, la défaite de Delphes attend ceux qui poursuivent leur course; Brennos lui-même succombe. Ce n'est pas que les Barbares soient exterminés; le flot est simplement arrêté. Chargés de butin, ils retournent sur leurs pas, et, pendant que les uns s'en vont vers la patrie gauloise, que d'autres, les Cordistes, sous la conduite de Bathanatos, s'établissent en colonies sur le Danube d'où ils étaient venus[2], d'autres font halte dans la malheureuse Macédoine. Sosthène est mort; trois prétendants à la fois revendiquent le pouvoir : à Cassandria, le terrible Apollodoros[3] s'impose pour tyran; la masse la plus dangereuse des Celtes, sous la conduite de Comontorios, anéantit les Triballes, le royaume gète de Dromichætès, et pénètre en Thrace. Déjà les 20,000 hommes de Léonnorios et de Loutarios y ont fait d'épouvantables ravages : les riches villes de la côte ont été mises à contribution; Byzance elle-même, si forte qu'elle soit, a payé tribut; Lysimachia est prise. De là, les Barbares voient au delà de l'Helles-

1) PAUSAN., IV, 28. VIII, 6.

2) C'est une indication que donne le stoïcien Pontianos (ap. ATHEN., VI, p. 234), d'après Posidonios : Justin (XXXII, 3, 6) dit : *per eadem vestigia quæ venerant antiquam patriam repetivere.*

3) Voy. *Histoire des Diadoques*, p. 627.

pont la riche côte asiatique : ils veulent y passer; ils exigent d'Antiochos, lieutenant d'Antipater, qu'on les transporte; les négociations traînent en longueur, et, pendant que Léonnorios, fatigué d'attendre, fond de nouveau sur Byzance avec une partie de leurs bandes, Loutarios s'empare des cinq vaisseaux qu'Antipater, sous prétexte d'ambassade, a envoyés observer les Barbares; il s'en sert pour passer son monde[1] et se jette d'abord sur Ilion, qui doit lui servir de repaire; bientôt il délaisse cette place dépourvue de fortifications[2] et commence à harceler les villes d'Asie. Comontorios consolide sa domination des deux côtés de l'Hæmos, le royaume de Tylis, comme on l'appelle du nom de son château-fort bâti dans la montagne.

Quant aux rapports existant à l'époque entre Antigone et Antiochos, nous en connaissons mal les traits essentiels. En tout cas, ni l'un ni l'autre ne renoncent à l'espoir de conquérir ce pays si riche en prétendants et pourtant sans maître, la Macédoine et la Thrace.

Mais, tout d'abord, la Bithynie fait obstacle au Syrien. Après l'agression de 280, qui lui a coûté une armée, il arme de nouvelles troupes contre Nicomède, qui se hâte d'acheter le secours des Héracléotes en leur cédant Tios, Ciéron et la région thynienne. Dans le pays des Thyniens, son frère Zipœtès s'est emparé du pouvoir; quand les Héracléotes arrivent pour en prendre possession, il les bat[3]; d'autres parties encore de la Bithynie viennent agrandir son domaine. Nicomède doit se mettre en quête de nouveaux moyens s'il ne veut pas tout perdre.

Pendant ce temps, Ptolémée Céraunos, son allié et celui des

[1]) Liv., XXXVIII, 16. — ἀρχηγὸς δὲ μάλιστα δοκεῖ τῆς περαιώσεως τῆς εἰς Ἀσίαν γενέσθαι Λεονόριος (Strab., XII, p. 566).

[2] δεόμενον ἐρύματος· παραχρῆμα δ' ἐκλιπεῖν διὰ τὸ ἀτείχιστον (Strab., XIII, p. 594). Strabon parle ici d'après Hégésianax, l'historien contemporain d'Antiochos le Grand (Athen., IV, p. 155 b). Suivant Polybe (V, 111, 4), les Galates assiégèrent Ilion, mais furent repoussés par les habitants d'Alexandrie de Troade accourus au secours de la place.

[3]) Memnon, c. 17. cf. 20. Il faut se rappeler que la liberté d'Héraclée ne commence qu'à la chute de Lysimaque, et qu'à cette occasion Amastris (et les trois villes fondues avec elle) ainsi que Tios, autrefois dépendante de la principauté d'Héraclée, s'en sont détachées. Le prince bithynien devait avoir occupé Tios et Ciéron, qui, du reste, font retour à la Bithynie environ 80 ans plus tard.

Héracléotes, a succombé; la Macédoine a été inondée pour la seconde fois; déjà la Thrace est au pouvoir de Léonnorios et de Loutarios. Peut-on admettre qu'Antiochos ait tenté d'occuper les côtes de la Thrace? Au printemps suivant (278), c'est le stratège de la côte asiatique qui négocie avec Loutarios; on ne rencontre aucune trace de garnison syrienne sur le rivage européen. Cependant Memnon rapporte ce qui suit: « A la même époque (alors qu'on se disputait le pays des Thyniens), la guerre éclata entre Antigone et Antiochos. On avait mis sur pied de grandes armées des deux côtés, et la lutte dura longtemps[1]; Antigone avait pour allié le roi Nicomède, Antiochos en avait beaucoup d'autres. Antiochos attaqua Nicomède avant qu'il eût fait sa jonction avec Antigone; Nicomède rassembla des forces d'un autre côté, et en même temps il dépêcha vers les Héracléotes et obtint d'eux 13 trirèmes. Il les opposa avec le reste de sa flotte à Antiochos; mais les deux flottes, après être restées en présence un certain temps, se séparèrent sans tenter la bataille. Peu de temps après, Nicomède prit à sa solde les Celtes ». Le roi de Syrie n'avait pu contraindre le Bithynien à la bataille; cela équivalait pour lui à une défaite.

Ici commence maintenant la relation de Tite-Live[2]: « Nicomède manda de Byzance Léonnorios avec ses bandes et les prit à sa solde avec celles de Loutarios, et alors Zipœtès fut vaincu dans le pays des Thyniens ». La chronologie de ces luttes est obscure; en tout cas, les Celtes vinrent des environs de Byzance en Asie vers l'été de 277[3], peut-être seulement au printemps de 276. C'est donc avant cette époque que les flottes de Syrie et de Bithynie étaient restées en présence dans l'inaction; la guerre d'Antigone et d'Antiochos, qui dura assez longtemps, n'avait pas amené encore de rencontre décisive au moment où les Celtes pénétraient en Thessalie; on comprend pourquoi Antigone, vers novembre 279, n'envoya pas plus de 500 hommes

[1]) κινεῖται ὁ πόλεμος καὶ χρόνον συχνὸν κατέτριψεν (Memnon, c. 18).
[2]) Liv., XXXVIII, 16.
[3]) Pausanias (X, 43, 9) dit: l'an 3 de la CXXV[e] olympiade, alors que Démoclès était archonte à Athènes, et cette olympiade commence dans l'été de 278.

aux Thermopyles. L'armée d'Antiochos était assez rapprochée pour en envoyer aussi un pareil nombre; ces petits détachements arrivèrent encore à temps pour combattre l'un à côté de l'autre.

Nous arrivons ainsi peu à peu à entrevoir l'enchaînement des faits. Ce n'est probablement qu'après le reflux des Celtes hors de l'Hellade, au printemps de 277, que la guerre entre Antiochos et Antigone fut poussée activement. Ce dut être une guerre maritime; Antiochos dut essayer de barrer le chemin de la Macédoine à la flotte ennemie; il dut concentrer là toutes les forces dont les troubles de Syrie lui permettaient de disposer; on comprend que la partie de la flotte qu'il put détacher contre Nicomède ait été faible pour risquer une bataille. Nous n'avons aucun renseignement sur la suite de cette guerre, qui avait pour enjeu la Macédoine; mais une bataille maritime, ce semble, décida en faveur d'Antigone[1]. C'est en Asie, d'après un renseignement unique mais digne de foi, que la guerre se fit[2]. En tout cas, on voit tout de suite

[1]) Cette bataille navale, je crois en trouver la trace dans Diogène Laërce (IV, 39). L'auteur raconte comme quoi Arcésilas, lié d'amitié avec Hiéroclès qui commandait au Pirée, ne suivit cependant pas le conseil de son ami qui l'engageait à aller au-devant du roi: ἀλλὰ ἕως πυλῶν ἐλθὼν ἀνέστρεψε. Μετά τε τὴν 'Αντιγόνου ναυμαχίαν πολλῶν προσιόντων καὶ ἐπιστόλια παρακλητικὰ γραφόντων αὐτὸς ἐσιώπησεν. Il est vrai qu'Antigone livra encore deux batailles navales du vivant d'Arcésilas; seulement, lors de la suivante (vers 260), ce n'était plus Hiéroclès, comme on le verra plus loin, mais Glaucon qui commandait au Pirée: quant à la dernière victoire, si importante qu'elle ait été par elle-même, ce ne fut pas, comme celle-ci, le début du règne effectif d'Antigone. Il n'y en a qu'une qui ait pu être appelée simplement ἡ 'Αντιγόνου ναυμαχία. D'autres raisons viendront plus tard à l'appui de notre opinion. C'est aussi probablement aux préoccupations de cette époque que fait allusion τὸ θρυλλούμενον ἐν ταῖς διατριβαῖς 'Αρκεσιλάου σκέλος (cf. Plut., *Adv. Stoic.* 37).

[2]) *bellum, quod inter Antigonum Gonatam et Antiochum, Seleuci filium, in Asia gestum est* (Trog. Pomp., *Prol.* XXIV). En rapprochant ce texte de celui de Justin (XXIV, 1), il faudrait ajouter ici *et Ptolemæum Ceraunum* et entendre par là la guerre de 280. Mais cette guerre est déjà mentionnée par Trogue-Pompée au livre XVII: (*Ptolemæus bella cum Antiocho et Pyrrho composuit.* Au livre XXIV, Trogue-Pompée reprenait la narration et il la continuait — ce qu'on ne retrouve plus dans Justin — de façon à passer immédiatement de cette première guerre à celle qu'elle avait amenée entre Antiochos et Antigone. Voici à peu près comment il avait dû disposer son récit: Antigone battit la flotte syrienne et aborda en Asie, après quoi il

après Antigone dans le voisinage de Lysimachia, avec une flotte superbe. Des envoyés des Celtes (de Comontorios) viennent l'y trouver[1] pour lui offrir la paix à prix d'argent; il les traite avec la plus grande magnificence; il leur montre sa flotte, son armée, ses éléphants; néanmoins les Barbares accourent, avides de butin; ils trouvent le camp vide, ils le pillent; ils vont au rivage pour s'emparer aussi de la flotte; alors les équipes de rameurs et la partie des troupes qui s'était réfugiée sur les vaisseaux avec femmes et enfants se jettent sur les Gaulois déjà occupés à piller et les écrasent. Antigone a dû accourir en toute hâte avec l'armée pour achever la défaite[2]. Ce fut un brillant fait d'armes: le nom d'Antigone fut glorifié; les Barbares même le redoutèrent[3].

Il pouvait maintenant se tourner du côté de la Macédoine. Des prétendants Ptolémée, Arrhidæos, il n'est plus question; mais Antipater, neveu de Cassandre, cherchait encore à s'y

alla en Macédoine, où Ptolémée ne se trouvait déjà plus, car Ptolémée avait commencé par lutter contre les Dardaniens, etc. Ce qui prouve qu'il faut interpréter ainsi le texte en question, c'est le complément *in Asia*, qui ne convient pas du tout à la guerre de 280, la campagne s'étant terminée alors par une victoire navale de Ptolémée sur Antigone. Un passage de Diogène Laërce (IV, 39) vient confirmer d'une façon assez inattendue notre manière de voir. Il y est dit qu'Arcésilas de Pitane ὑπὲρ τῆς πατρίδος εἰς Δημητριάδα πρὸς 'Αντίγονον ἐπρέσβευσε καὶ οὐκ ἐπέτυχε. Or, après la bataille perdue contre Ptolémée, Antigone s'est retiré dans la Béotie; la Thessalie probablement n'était plus tenable; l'année suivante, les Gaulois y étaient campés: ce n'est qu'après 278, c'est-à-dire après sa victoire sur Antiochos et l'occupation de l'Asie, qu'Antigone put recevoir à Démétriade des propositions concernant une ville d'Éolide.

[1]) Si Justin (XXV, 1, 3) ne commet point d'inexactitude, ces Celtes de Comontorios étaient sur le point d'attaquer la Macédoine: *fugatis Getarum Triballorumque copiis Macedoniæ imminentes.*

[2]) *nihil tale metuentes trucidantur* (Justin., XXV, 2). Ici comme à Delphes, la terreur panique paraît avoir joué son rôle. Pan figure bien des fois sur les monnaies d'Antigone; on le voit, par exemple, dressant un trophée avec BA et ANTI en monogramme, sur une médaille dans Eckhel (II, 125), dans Mionnet et aussi dans le Catalogue de Rollin (nº 2988). Le lieu de cette bataille se trouve indiqué dans un passage de Diogène Laërce (II, 140): ἡνίκα ἐνίκα τοὺς βαρβάρους περὶ Λυσιμάχειαν. C'est à la suite de cette victoire que Ménédème d'Érétrie fit voter le décret des Érétriens: ἐπειδὴ βασιλεὺς 'Αντίγονος μάχῃ νικήσας τοὺς βαρβάρους παραγίνεται εἰς τὴν ἰδίαν, etc.

[3]) *tanta cædes Gallorum fuit, ut Antigono pacem opinio hujus victoriæ non a Gallis tantum, verum etiam a finitimorum feritate* (des Dardaniens, par exemple) *præstiterit* (Justin., XXV, 2).

maintenir. Antigone prit à sa solde les Celtes de Bidorios: c'était probablement la tourbe qui était restée en Macédoine après le retour de Delphes; ceux-là préféraient entrer à la solde d'un homme contre lequel le terrible sort infligé à leurs frères sur le bord de la mer pouvait les détourner de combattre. Ils étaient 9,000 en état de porter les armes; ils convinrent d'une pièce d'or par tête et se firent donner des otages. Antipater fut bientôt abattu; mais alors les Barbares réclamèrent la même solde pour chaque femme et chaque enfant. Ce n'était pas le moment de compromettre de nouveau ce qu'on venait à peine d'acquérir, ni de montrer aux Barbares une condescendance qui eût été de la faiblesse. Antigone leur fit dire qu'ils eussent à envoyer leurs chefs pour toucher l'argent, et, quand ils furent venus, il leur déclara qu'il ne leur rendrait pas la liberté avant qu'on lui eût rendu les otages et qu'on eût accepté la solde d'une pièce d'or par homme[1]: c'est ainsi qu'il échappa au danger. Avant le milieu de l'été de 277, le royaume de Macédoine était aux mains d'Antigone[2].

Ce fut après l'heureux essai d'Antigone et à son exemple que Nicomède appela de Byzance les Celtes de Léonnorios et les prit à sa solde, avec ceux qui rôdaient çà et là à la suite de Loutarios. Le traité conclu avec les dix-sept princes stipulait ce

[1]) Polyæn., IV, 6, 18.

[2]) Le canon d'Eusèbe (II, p. 121 ed. Schöne) place cet avènement d'Antigone en Ol. CXXV, 2, c'est-à-dire avant l'été de 278, tandis que, d'après Porphyre, l'anarchie aurait duré 2 ans et 2 mois : cet auteur assigne au retour en Macédoine la date de Ol. CXXVI, 1 = 276/5. L'Eusèbe arménien (I, p. 238 ed. Schöne) dit : *Makedoniorum rex annoprimo CXXVI Ol.* Si, en suivant la liste des rois macédoniens dressée par Porphyre, liste qui se termine à une date assurée, la bataille de Pydna (fin Ol. CLII, 4 = 22 juin 168), on compte en remontant, on arrive à placer le début du règne d'Antigone à la fin d'octobre 277 : Ol. CXXV, 4 (Usener, *Rhein. Mus.* 1873, p. 37). Il faut consulter sur cette question de chronologie les judicieuses observations de C. Müller, *Fr. Hist. Græc.* III, p, 699. Cependant, même après les avoir lues, je ne puis me résoudre à suivre les données schématiques des chronographes, alors qu'il s'en rencontre d'autres suffisamment précises. Dans la *Vie d'Aratos* (ap. Westermann, *Biogr.* p. 60, 15), la CXXV[e] olympiade est donnée expressément comme date de l'avènement d'Antigone Gonatas (παρέλαβε τὴν ἀρχὴν), et Trogue-Pompée (*Prol.* XXIV) place cet avènement avant le passage des Gaulois en Asie. Justin (XXV, 2) dit que Ptolémée Céraunos avait été anéanti par les Gaulois *non magno ante tempore*.

qui suit : « Ils devaient en tout temps rester fidèles à Nicomède et à ses successeurs, n'entrer au service de personne sans le consentement de Nicomède, avoir mêmes amis et mêmes ennemis, et surtout être prêts à assister les Byzantins, Héracléotes, Chalcédoniens, Tianiens, Ciéraniens et quelques autres encore[1] ». Ils n'étaient pas plus de 20,000 soldats. Leurs premiers coups furent dirigés contre Zipœtès, qui naguère avait battu les Héracléotes dans le pays des Thyniens, et en faveur duquel d'ailleurs une grande partie de la Bithynie s'était soulevée. Zipœtès fut vaincu, le pays bithynien réuni aux possessions de Nicomède ; la côte promise aux Héracléotes leur fut cédée, les biens meubles des vaincus abandonnés aux Barbares comme butin[2].

Ni Tite-Live, ni Memnon ne disent, comme on l'a admis dans ces derniers temps, que Nicomède avec ces Galates ait fait la guerre à Antiochos ; tous les deux rapportent au contraire, aussitôt après la guerre de Bithynie, comment les Galates commencèrent alors leurs incursions dévastatrices en Asie, répandirent la terreur dans toute la contrée située en deçà du Taurus et se séparèrent pour tout de bon en Asie-Mineure, afin de poursuivre leurs brigandages avec méthode, les Trocmes se chargeant des côtes de l'Hellespont, les Tolistoboïens de l'Éolide et l'Ionie, les Tectosages de l'intérieur du pays. Quelques renseignements isolés montrent qu'ils poussèrent leurs incursions jusqu'à Éphèse[3] et Milet[4],

[1]) Memnon, c. 19.

[2]) Memnon, c. 20. Liv., XXXVIII, 16. Memnon (c. 19) dit que l'arrivée des Galates en Asie avait produit d'abord une grande consternation, et qu'en somme elle s'était trouvée avantageuse au pays : τῶν γὰρ βασιλέων τὴν τῶν πόλεων δημοκρατίαν ἀφελεῖν σπουδαζόντων αὐτοὶ μᾶλλον ταύτην ἐβεβαίουν ἀντικαθιστάμενοι τοῖς ἐπιτιθεμένοις.

[3]) Stobée (*Florileg.* I, p. 260 ed. Lips.) et Plutarque (*Parall. min.* 15) racontent, sur la foi de Clitophon, l'un d'après le premier livre des *Galatica*, l'autre d'après le cinquième des *Italica*, l'histoire que l'on raconte aussi de Rome, à savoir qu'une jeune fille avait demandé pour livrer la citadelle les bracelets d'or des ennemis et avait été écrasée ensuite sous le poids de l'or qu'on lui jetait. D'autres citations prouvent que ce Clitophon est un auteur de la basse époque.

[4]) Voy. l'épigramme d'Anyté dans l'*Anthologie* (VII, 492) rapprochée du passage de S. Jérôme (*Adv. Jovian.* lib. I) que cite Wernsdorf (p. 137). Érythræ traita à prix d'argent avec les Celtes de Léonnorios, comme nous

et même jusqu'à Thémisonion, sur la frontière de Carie[1].

Comment la guerre entre Antiochos et Nicomède finit-elle, on ne nous le dit pas. En tout cas, à en juger par ce qui précède, il n'est guère vraisemblable qu'après la lutte contre Zipœtès les Celtes aient encore fait la guerre au roi de Syrie. Il est question d'une bataille dans laquelle Antiochos aurait battu les Celtes[2]; s'ils avaient combattu là comme soldats de la Bithynie, il est évident qu'une pareille défaite eût mis fin à l'existence de ce petit royaume. En revanche, on nous dit qu'en Asie, Antigone et le roi de Bithynie luttèrent contre les Celtes[3]. Il y a tout lieu de croire qu'ils se sont soulevés contre celui-là même avec qui ils venaient de faire alliance : peut-être ont-ils à ce moment exigé la cession d'un territoire qui fût leur domaine propre. Antigone était l'allié de Nicomède ; vraisemblablement, depuis sa victoire sur la flotte syrienne, il avait aussi des possessions en Asie ; il pouvait, par exemple,

l'apprend une inscription publiée par Foucart (*Bull. de Corr. Hellén.* III [1879], p. 388) et rectifiée dans le détail par Dittenberger (*Hermes*, XV [1880], p. 608). C'est un décret en l'honneur des neuf stratèges qui étaient en fonctions durant le premier tiers de l'année d'Hégésagoras; l'année en question doit être comprise entre 276 et 270. Après les dates générales de l'en-tête et les noms des neuf stratèges, on lit ce qui suit... ἐπειδὴ ... ἄνδρες ἀγαθοὶ καὶ φιλότιμοι γεγόν[ασι περὶ] τὸν δῆμον καὶ καλῶς καὶ συμφερόντως τ[ῆς τε φυλα]κῆς καὶ τῶν ἐξοπλασιῶν ἐπεμελήθησαν, πο[λλῶν δὲ φό]βων καὶ κινδύνων περιστάντων καὶ δα[πάνης πρὸς] εἰρήνην οὐκ ὀλίγης ἐν ἅπασιν διετ[ήρησαν τὴν πό]λιν καὶ τὴν χώραν ἀκέραιον ἐπιμεληθέ[ντες χρη]μάτων συναγωγῆς καὶ ἀποστ[ολῆς τοῖς περὶ Λεον]νόριον βαρβάροις... Sur les neuf stratèges nommés ici, deux se rencontrent de nouveau sur le texte épigraphique publié par la *Revue Archéologique* (XXX, p. 107 sqq.) et confirment ainsi l'ancienneté de l'inscription, que Foucart fait descendre entre 274 et 234.

1) Pausanias (X, 32, 4) raconte que, au moment où les Celtes parcouraient l'Ionie et la région limitrophe en pillant et ravageant le pays, ceux de Thémisonion s'étaient réfugiés avec femmes et enfants dans une caverne, et qu'ils se croyaient redevables de leur salut aux images des dieux placées à l'entrée.

2) Voy. ci-après. C'est à cette victoire sur les Celtes que Wachsmuth (dans la *Histor. Zeitschr.* de von Sybel, X, p. 10) rapporte les Σωτήρια qui, d'après une inscription de Delphes (C. I. Græc., I, p. 1693) ont été fondées par Antiochos.

3) *ut Galli transierunt in Asiam bellumque cum rege Antigono et Bithynio gesserunt; quas regiones Felini occuparunt* (Trog. Pomp., *Prol.* XXV). Longuerue voulait accepter la leçon des deux manuscrits du Vatican, *Antiocho*. Wernsdorf protestait déjà. Même avec l'ingénieuse correction de von Gutschmid, *Tyleni* pour *Felini*, la phrase reste inintelligible ou équivoque, et, d'après Étienne de Byzance, le nom ethnique est Τυλίτης.

disposer de Pitane[1]. Son influence secourable paraît s'être étendue jusqu'en Carie; les Cnidiens fondèrent en l'honneur « du héros ami Antigone » un sanctuaire avec un stade, une palestre et une thymélé pour des concours artistiques, et, dans le bois sacré, une statue de Pan jouant de la syrinx.

Le résultat de la lutte fut que les Galates prirent possession d'une partie de la Bithynie et de quelques contrées dans le nord de la Phrygie, du côté de l'Halys[2]. On se sera accordé de toutes parts pour acheter enfin le repos par des sacrifices volontaires, qui pourtant n'amenèrent pas de sécurité. Pour aboutir à ce résultat, Antiochos a dû, soit alors, soit même auparavant, reconnaître le roi de Bithynie; il aura également abandonné ses prétentions sur Héraclée et la Macédoine : il est certain qu'à l'occasion de cette paix[3], il fiança à Antigone sa sœur Phila[4]. Antigone, de son côté, rendit probablement

[1]) Sur Pitane, voy. ci-dessus, p. 187 (note). L'ex-voto des Cnidiens est connu par une inscription trouvée par Newton, une épigramme dont Usener (*Rhein. Mus.* 1873) a donné un excellent commentaire. Usener rapporte avec raison le ταρσῷ Πάν ὁ μελιζόμενος à la terreur panique de Lysimachia. La mention de Pan montre que la dédicace doit appartenir à cette époque, et non à celle de la bataille navale de Cos. Les donateurs sont, ce semble, les Cnidiens ou peut-être le κοινὸν des villes associées pour le culte d'Apollon Triopien. Comme la dédicace est faite « au fils des Épigones conjointement avec son épouse », on pourrait tirer de là une indication chronologique plus exacte s'il était possible de préciser la date du mariage d'Antigone avec Phila, la sœur d'Antiochos.

[2]) Tite-Live (XXXVIII, 16) dit : *sedem autem ipsi sibi circa Halym flumen ceperunt.* Memnon s'exprime absolument de la même façon : πολλὴν ἐπελθόντες χώραν αὖθις ἀνεχώρησαν καὶ τῆς αἱρεθείσης αὐτοῖς ἀπετέμνοντο τὴν νῦν Γαλατίαν καλουμένην. Justin (XXV, 2, 11) passe légèrement là-dessus : *in auxilium a Bithyniæ rege invocati regnum cum eo parta victoria diviserunt eamque regionem Gallogræciam cognominaverunt.* La victoire indiquée ici ne peut être que celle remportée sur Zipœtès, et l'assertion de Justin est superficielle, car il donne la fondation de la Galatie comme une conséquence de cette victoire. Strabon (XII, p. 566) dit que les Gaulois avaient occupé cette région πλανηθέντες πολὺν χρόνον καὶ καταδραμόντες τὴν ὑπὸ τοῖς Ἀτταλικοῖς βασιλεῦσι χώραν καὶ τοῖς Βιθυνοῖς ἕως παρ' ἑκόντων ἔλαβον τὴν νῦν Γαλατίαν λεγομένην.

[3]) Justin (XXV, 1) dit, il est vrai : *inter duos reges statuta pace, cum in Macedoniam Antigonus reverteretur, novus hostis exortus est,* et il raconte ensuite la bataille livrée aux Gaulois à Lysimachia. A ce compte, la guerre aurait duré à peine quatre mois, et cependant Memnon dit d'elle : χρόνον συχνὸν κατέτριψεν. On trouvera d'autres raisons exposées au cours du récit.

[4]) Niebuhr (*Verm. Schriften*, I, p. 227) n'aurait pas dû reproduire l'erreur de Suidas (s. v. Ἄρατος) qui fait de cette Phila (Plut., *Demetr.* 31) une fille d'Antipater. Elle était sœur d'Antiochos, fille de Stratonice (τὴν

ce qu'il avait acquis au delà de l'Hellespont; peut-être, pour la Carie, a-t-il exigé en échange la reconnaissance formelle et la garantie donnée aux libertés et aux droits des villes helléniques qui s'y trouvaient[1]. On ignore s'il y eut quelque stipulation au sujet des droits sur la côte de Thrace, dont Comontorios, le fondateur du royaume celte de Tylis, cherchait déjà sans doute à se rendre maître[2].

Si ces cessions ont été faites, on reconnaît là très nettement cette intelligence lucide qui distingue en tous ses actes la politique d'Antigone. Que lui importait une possession éloignée et incertaine, qui l'entraînerait dans des guerres incessantes et d'issue extrêmement douteuse? En cédant ces contrées à Antiochos, non seulement il jetait les bases de relations amicales avec ce prince, mais il lui abandonnait en même temps le soin de protéger les villes de ce pays contre les Celtes. Tenir les Celtes à distance était une tâche qui devait suffire à occuper les forces de la Syrie en deçà du Taurus, et garantissait par là indirectement la Macédoine elle-même contre de nouvelles prétentions des Séleucides. La liberté de ces villes helléniques créait une sorte de zone neutre entre les deux royaumes et servait en outre de barrière contre les empiétements éventuels des Lagides, et la garantie de cette liberté, si elle était spécifiée dans le traité de paix, donnait à l'État macédonien la mission, importante et populaire au plus haut

Σελεύκου καὶ Στρατονίκης θυγατέρα. *Vit. Arat.* ap. Westermann, *Biogr.* p. 53), par conséquent nièce d'Antigone. Ce mariage avec Phila n'a pas eu lieu avant l'époque où nous sommes, ce qui résulte des circonstances suivantes : le philosophe Zénon, invité par Antigone à venir en Macédoine, allègue pour excuse ses 80 ans (entre 278 et 274, voy. ci-après) et envoie à sa place Persæos (Diog. Laert., VII, 8) qui avait déjà séjourné en Macédoine comme précepteur d'Halcyoneus, le fils aîné du roi. Aratos de Soles accompagne Persæos vers l'époque où Antigone épousait Phila (καὶ παρελθὼν εἰς τὸν Ἀντιγόνου καὶ Φίλας γάμον καὶ εὐδοκιμήσας ἔν τε τῇ ἄλλῃ πολυμαθείᾳ καὶ ποιητικῇ etc. *Vit. Arat.* ap. Westermann, p. 60). Usener fait une conjecture ingénieuse, en supposant que le poème d'Aratos sur Pan a été composé à l'occasion de cette fête nuptiale.

[1]) C'est l'opinion d'Usener.

[2]) Du moins, il n'est plus question d'Antigone dans ces contrées, et dans Polybe (XVIII, 34, 51 ed. Hultsch), il n'est pas dit qu'Antigone ait occupé les dites régions d'une façon permanente. Pour plus amples détails, voy. ci-après.

degré, de surveiller de près la situation politique de ces côtes.

Pour le moment, la situation de la Macédoine et des pays grecs était de nature à réclamer toute l'activité du roi et ne pouvait être rétablie que par la plus vigoureuse concentration de ses forces. Surtout en Macédoine, depuis l'invasion des Celtes, depuis l'anarchie, la désolation, le désordre, la décomposition sociale devaient se manifester partout; il s'agissait de fixer les frontières, de rétablir l'ordre à l'intérieur, de repeupler les territoires désolés, de réveiller le commerce, l'activité, la confiance; il fallait en quelque sorte créer à nouveau ce royaume. Si l'on ne voulait pas que la Grèce entière fût, comme l'Asie-Mineure devait l'être pendant plus de dix ans encore, ravagée par les hordes sauvages des Barbares, il fallait une Macédoine puissante pour protéger les pays helléniques comme un rempart, et Antigone, le vainqueur de Lysimachia, était l'homme qu'il fallait pour tenir les Barbares à distance [1]. Il est vrai que, dans les textes anciens, on ne trouve rien au sujet de ce rôle important d'Antigone; on nous renseigne seulement sur la manière dont il a fait cesser la tyrannie d'Apollodoros à Cassandria [2]. Le tyran s'était entouré de

[1]) L'orateur acarnanien dans Polybe (IX, 35, 1) fait ressortir ce rôle de la Macédoine, notamment sous Antigone, en expliquant comme quoi la Macédoine a droit à la reconnaissance de la Grèce.

[2]) Trog. Pomp., *Prol.* XXV. Plut., *De sera num. vind.* 10. Polyæn., VII, 7. Ælian., *Var. Hist.* XIV, 41. Senec., *De ira*, II, 5. Dio Chrysost., II, p. 100. Polyb., VII, 7, etc. Ce qui explique la grande notoriété de ce tyran, c'est précisément, comme le conjecture à bon droit Niebuhr, que Lycophron, à la cour de Ptolémée II, a mis sa biographie sous forme dramatique dans les Κασσανδρεῖς. Lycophron a plus d'une fois pris des sujets de drames dans les événements contemporains; c'est ainsi que, dans le drame satyrique *Menedemos*, il mettait en scène le philosophe de ce nom (Welcker, *Die griechischen Tragödien*, II, p. 1258). C'est une raison de plus pour que Callimaque ait nommé le tyran dans son *Ibis*, et il n'y a pas lieu de suspecter le vers d'Ovide (*Ibis*, 459). Il est probable, en fin de compte, que des récits comme ceux de Plutarque racontant que le tyran s'était vu en songe écorché et rôti par des Scythes et entendait son cœur lui crier : « C'est à toi que je dois cela ! », ou que ses filles dansaient autour de lui avec des corps tout en flammes, ou que le tyran avait immolé un enfant et donné la chair à manger, le sang à boire à ses compagnons, etc... il est probable, dis-je, que ces histoires proviennent de la poésie fortement hyperbolique d'un Lycophron.

mercenaires gaulois; quand Antigone se tourna contre lui, Sparte se hâta d'envoyer des secours au despote en danger[1]. Il y avait dix mois déjà que le siège se poursuivait sans succès: alors Antigone se retira avec son armée; il ne resta devant la ville que le chef de pirates Aminias de Phocide, avec quelques Étoliens et 2,000 fantassins. Celui-ci offrit au tyran de faire alliance avec lui, de le réconcilier avec le roi, de pourvoir par de riches approvisionnements à la disette qui régnait dans la ville assiégée. Pendant qu'il rassurait ainsi Apollodoros, Aminias préparait tout pour l'assaut. Le coup réussit; les murs faiblement garnis furent emportés, la ville prise sans autre résistance et rendue au royaume[2].

Cet envoi de secours de la part des Spartiates n'est pas peu surprenant; on peut conclure de là que cet État avait repris sa politique à grandes visées depuis qu'il avait trouvé un appui dans l'alliance égyptienne, ou, plus exactement, que la politique des Lagides savait tirer parti de Sparte. C'est, du reste, en vertu de ces combinaisons qu'avait été entreprise, dès 280, cette « Guerre sacrée » qui permit aux quatre villes achéennes de chasser les garnisons macédoniennes[3]. Dans l'automne de 279, Sparte put mettre les Messéniens et les Arcadiens hors d'état d'aller aux Thermopyles. A Argos même, il n'y avait plus d'épimélète macédonien ni de garnison. C'est sans doute au moment où ils envoyaient des troupes à Cassandria que les Spartiates sous Cléonymos se tournèrent contre Trœzène, où se trouvait une garnison macédonienne sous les ordres d'Eudamidas. Cléonymos investit la ville; aux traits qu'il fit lancer étaient attachés des billets où l'on annonçait aux Trœzéniens qu'il était venu pour les délivrer; des prisonniers, qu'il relâcha sans rançon, confirmèrent la parole du Spartiate: une sédition éclata ainsi dans la ville; pendant ce temps, il fut facile aux assiégeants d'y pénétrer, de se rendre maîtres de cette cité, qui reçut aussitôt une garnison spartiate et un harmoste[4].

1) Pausan., IV, 5, 1.
2) Polyæn., IV, 6, 18.
3) Sur cette guerre, voy. Justin., XXIV, 1, 3 sqq. Pausanias (VII, 7, 1) assure que, parmi les villes achéennes, Pellène avait seule des tyrans; mais Polybe (II, 41), qui mérite plus de confiance, contredit cette assertion.
4) Frontin (III, 6, 7) dit : *Trœzenios, qui Crateri præsidio tenebantur*. De

L'influence d'Antigone dans le Péloponnèse déclinait d'une manière évidente; il avait conféré la fonction de stratège en Grèce et en Eubée à son frère utérin Cratère [1], qui paraît néanmoins avoir été incapable de tenir tête au mouvement de jour en jour plus accentué. Les quatre villes de l'Achaïe occidentale, qui s'étaient affranchies, ne furent pas replacées sous le joug. Alors Ægion se souleva aussi (276), chassa la garnison macédonienne, et se joignit aux villes déjà fédérées [2]. Il est vrai que ce petit pays des Achéens, resté à l'écart des grandes luttes qui avaient si longtemps ébranlé le monde, était entre tous les États de la Grèce celui qui avait le moins souffert, et la peste qui avait désolé la Grèce avait presque épargné ces rivages [3]. Quand Ægion, elle aussi, la ville la plus considérable du pays achéen, celle qui avait sur son territoire le sanctuaire fédéral de Zeus Homagyrios et le temple de Démeter Panachæa [4], quand Ægion se fut révoltée, le souvenir des temps meilleurs se réveilla, avec le désir d'en assurer le retour et de recouvrer l'indépendance. C'est ainsi que ces cinq villes, Patræ, Ægion, Dyme, Tritæa et Pharæ, rétablirent leur antique confédération [5] sur des bases qui se trouvent indiquées par la situation du moment. Le but immédiat devait être une assurance mutuelle contre les agressions du dehors ou les tentatives de restauration du régime tyrannique: les cinq républiques formaient un État fédéral, à titre offensif et défensif, ayant mêmes monnaies, poids et mesures; pour tout le reste, chaque commune était indépendante et vivait de sa vie propre.

même Polyænos (II, 29, 1). Plus tard, on rencontre le fils de Cratère comme prince en Eubée et à Corinthe.

1) Polyæn., II, 29, 2. Frontin., III, 6, 7.

2) Polyb., II, 41.

3) Pausan., VII, 7, 1.

4) πόλεων ἐν 'Αχαΐᾳ τῶν ἄλλων δόξῃ προεῖχεν ἐκ παλαιοῦ καί ἴσχυεν ἐν τῷ τότε (Pausan., VII, 7). Sur ces sanctuaires, voy. Pausan., VII, 24. Cf. Welcker, *Der epische Cyclus*, p. 128, sur le nom d'ὁμαγύριος.

5) διόπερ οὐδὲ στήλην ὑπάρχειν συμβαίνει τῶν πόλεων τούτων περὶ τῆς συμπολιτείας (Polyb., II, 41, 12). Polybe parle ici de la fédération conclue cinq ans auparavant entre les quatre cités; lors de l'accession d'Ægion et de Boura, il ajoute: μετέσχον τῆς συμπολιτείας. La constitution achéenne, telle que l'expose Polybe (II, 37-38), a été mise en vigueur, comme le dit l'historien lui-même, dès la restauration de la Ligue.

Tel fut le germe d'une organisation qui devait avoir une grande influence sur les destinées de la Grèce. C'était le noyau d'un régime fédéral indépendant, auquel avait depuis si longtemps mais en vain aspiré la Grèce; pour la première fois il arrivait que des républiques helléniques, par une décision librement prise, renonçant à leur autonomie jalouse et à leur isolement, se groupaient dans les cadres d'une communauté politique au sein de laquelle chaque État ne conservait plus que l'autonomie municipale, et qui était gouvernée non plus par le *dèmos*, soit celui des villes, soit celui de la confédération, mais par un pouvoir élu dans l'assemblée générale de la Ligue.

Sans doute, ce n'est que plus tard que la Ligue arriva à une organisation intérieure plus ample et par suite à une influence politique plus étendue; mais dès maintenant, à ses débuts, l'idée qui prenait forme en elle exerçait une action vivifiante sur les villes de même race : les confédérés brûlaient du désir de leur apporter, à elles aussi, la délivrance. Avec leur appui, sous la conduite de Marcos de Cérynia, les Bouriens massacrèrent le tyran de la ville et entrèrent dans la Ligue. Le tyran Iséas de Cérynia, voyant ainsi autour de lui abandonner et massacrer les tyrans, renonça à son pouvoir, et, en échange de garanties pour sa sûreté personnelle, il fit entrer la ville dans la confédération[1]. Bientôt les autres villes du pays, Léontion, Pellène, Ægira, furent délivrées à leur tour; la Ligue comprit tout le petit territoire de l'Achaïe[2]. Elle avait à sa tête deux *stratèges*, renouvelés tous les ans, puis des *damiorges*, à raison de un par cité, enfin le *grammateus*, qui était quelque chose comme le président du Conseil fédéral. Ce fonctionnaire était pris dans chacune des dix cités à tour de rôle; c'était lui qui donnait son nom à l'année[3]. Enfin, deux fois l'an, mais trois jours seulement chaque fois, il y avait assemblée générale du peuple à Ægion.

1) Polyb., II, 41.

2) Polybe donne les noms de ces dix villes en disant que, des villes de l'ancienne Dodécapole, Héliké et Olenos avaient disparu. Cf. Siebelis ad Pausan. VII, 6, 1.

3) Lebas-Foucart, *Voyage Archéol. — Inscr. de Mégaride et Pélop.* n° 17. J. Martha (*Bull. de Corr. Hellén.*, II [1878], p. 95).

Mais la Macédoine vit-elle d'un œil tranquille ces changements ? Le royaume à peine reformé se désorganisait de nouveau. Au commencement de l'an 274, Pyrrhos était revenu d'Italie. Après les pertes de l'année précédente, il avait inutilement fait demander des secours à Antigone ainsi qu'aux autres rois; il avait dû abandonner l'Italie, sauf Tarente; les pays appartenant jadis aux Taulantins étaient pris par les Dardaniens; Corcyre était perdue; l'Acarnanie s'était affranchie [1]. Il avait soif de vengeance [2]; il avait besoin de la guerre pour entretenir et augmenter son armée; il lui fallait regagner ce qu'il avait perdu. Il rompit donc la paix avec Antigone, après avoir enrôlé une bande de Galates, pendant que son fils, le hardi Ptolémée, à la tête d'une poignée d'hommes, reprenait Corcyre [3]. Dès le début des hostilités, les premières villes qu'il rencontra sur son chemin lui ouvrirent leurs portes : 2,000 soldats passèrent de son côté. Il se dirigea alors vers le défilé qui du côté de l'ouest donne accès dans la Macédoine [4]. C'est là qu'Antigone vint lui disputer le passage, avec une armée dont les forces principales consistaient en mercenaires celtes. Dès le premier choc, les troupes légères d'Antigone furent refoulées; en vain les Celtes firent-ils la résistance la plus acharnée, ils furent taillés en pièces; les éléphants, auxquels on avait barré le chemin du retour, durent être abandonnés; on les tourna sur-le-champ contre la phalange macédonienne, qui n'avait pas encore donné. Celle-ci éprouva d'abord un moment de surprise et de confusion en voyant l'ennemi se porter en avant; mais Pyrrhos, à ce que l'on raconte, ayant fait signe

[1]) Ceci résulte du partage qui s'opère bientôt après en Acarnanie.

[2]) Pausanias (I, 13) dit expressément : ἄλλα τε ποιούμενος ἐγκλήματα καὶ μάλιστα τῆς εἰς Ἰταλίαν βοηθείας διαμαρτίαν. Il est impossible que Plutarque soit dans le vrai quand il assure que Pyrrhos avait commencé la guerre simplement ὡς ἁρπαγῇ καὶ λεηλασίᾳ χρησόμενος, et que ses succès inattendus l'avaient engagé à poursuivre. Pyrrhos a dû exiger comme indemnité des cessions de territoires, la Parauæa, par exemple, qui lui avait déjà appartenu.

[3]) Justin., XXV, 4.

[4]) Il va de soi que ces défilés ne sont pas les Ἀώου στενὰ où fut fondée plus tard Antigonia, mais d'autres plus à l'est. On pourrait songer aux cols du Pélion (Korytza dans Leake, IV, p. 115) près de la Vyossa, si la description embrouillée de Plutarque ne paraissait contraire à cette opinion.

de la main et appelé par leur nom chacun des stratèges et taxiarques macédoniens, tous abandonnèrent la cause du roi et se donnèrent au vainqueur[1]. Quel qu'ait pu être dans le détail le cours de la bataille, l'armée d'Antigone fut dispersée et surtout ses bandes celtiques anéanties; il s'enfuit jusqu'à la côte pour y faire, à Thessalonique et dans les villes maritimes des environs, de nouveaux armements.

De quelle importance était cette victoire complète sur Antigone, c'est ce que montrent les inscriptions par lesquelles Pyrrhos consacra le butin fait sur les Gaulois dans le temple de Pallas Itonia en Thessalie, et celui fait sur les Macédoniens dans le temple de Zeus à Dodone[2]. La Thessalie et ce qu'on appelle les provinces supérieures de la Macédoine étaient en son pouvoir. Ægæ même, à l'entrée de l'Émathie, le berceau de la royauté macédonienne, fut prise et durement traitée[3]; les 2,000 Gaulois que Pyrrhos y laissa pour garnison violèrent, avides de butin, les tombeaux des anciens rois, les pillèrent et, pour parfaire le sacrilège, jetèrent les cendres au vent. Et Pyrrhos ne les châtia point, malgré les protestations des Macédoniens qui manifestaient à haute voix leur mécontentement[4]. Antigone compta-t-il sur les dispositions du peuple? Il avait enrôlé de nouvelles bandes gauloises, et marcha avec elles contre les Épirotes; le fils de Pyrrhos, Ptolémée, qui ressemblait à son père pour l'audace et la vigueur, en vint aux mains avec lui. Pour la seconde fois, Antigone

1) PLUT., *Pyrrh.*, 26.

2) L'épigramme se trouve dans Pausanias (I, 13) et ailleurs. Le passage concernant les armes macédoniennes est conçu comme il suit:

> Ces armes ont jadis ravagé la terre d'Asie riche en or;
> Elles ont aux Hellènes aussi apporté l'esclavage,
> Maintenant, dans le temple de Zeus, elles pendent orphelines aux colonnes,
> Dépouilles de l'orgueilleuse Macédoine.

De celles des Galates, il est dit:

> Ces boucliers, celui qui les a suspendus en présent à Athêna Itonienne,
> C'est le Molosse Pyrrhos, vainqueur des fiers Galates.
> Il a exterminé toute l'armée d'Antigone, et ce n'est pas grand'merveille,
> Car ce sont des vaillants, aujourd'hui comme autrefois, les Æacides.

Les deux épigrammes sont peut-être de Léonidas de Tarente. Voy. CLINTON, *Fast. Hellen.* III, p. 503.

3) POLYÆN., II, 29.

4) Plutarque et Diodore (XXII, 12) s'accordent sur ce point.

fut battu, son armée anéantie; on dit qu'il en fut réduit à fuir avec sept compagnons en tout et chercha à se cacher. Pour la seconde fois, les villes de la côte durent lui assurer un asile; Pyrrhos, il le savait bien, ressemblait au joueur de dés qu'un coup heureux ne fait qu'exciter à courir de nouveau et plus hardiment la chance [1].

Tel est, en effet, Pyrrhos, un véritable Épigone de cette génération follement aventureuse des Diadoques; plus que tous les autres, il ressemble à Alexandre le Grand, si ce n'est qu'il n'a point comme l'autre une grande idée qui le porte et dont il soit plein. Ce qui l'a poussé dès sa jeunesse, c'est le désir insatiable d'oser et de lutter : partout où l'occasion se présente, il la saisit, il y fait l'épreuve de sa bonne fortune et de sa supériorité; mais, le péril, le coup d'audace une fois passé, son ambition et son ardeur tombe, comme s'il était indigne d'un roi de garder une conquête ou d'avoir l'esprit à autre chose qu'aux armes. Il veut être uniquement homme de guerre. Qu'a-t-il à faire d'un autre art, d'un autre savoir? La guerre n'est pas pour lui un moyen politique. Sa politique est bien simple : elle consiste à aller de l'avant, à prendre vite son parti, et à tout décider par l'effusion du sang. C'est ainsi qu'il a, à deux et trois reprises, gagné et perdu la Macédoine, ainsi qu'il marche sur l'Italie, qu'il pense à soumettre la Sicile, la Libye, le monde entier. Il est vrai qu'il se trouve alors en présence d'un peuple solide, vigoureux, soldatesque : vaincu, il n'est pas abattu; le péril croissant retrempe ses forces et son courage; menacé de la ruine, c'est alors qu'il se redresse dans toute son énergie; il sait pourquoi il combat. C'est alors que Pyrrhos se sent lui-même tenu d'avoir de la constance, de la prévoyance, de l'opiniâtreté dans l'effort; alors s'éveille en lui l'idée d'un péril, le pressentiment d'un avenir qui commence à diriger vers un but sérieux l'inquié-

[1]) JUSTIN., XXV, 3. PAUSAN., I, 13, 8. PLUT., *Pyrrh.* 26. Que Pyrrhos ait pris pour lui la royauté de Macédoine, comme il l'avait fait sans doute auparavant, la chose n'est pas vraisemblable, car son nom figurerait alors chez les chronographes dans la chronologie des rois de Macédoine. Sous la rubrique *Thessalorum reges*, on lit dans l'Eusèbe arménien (I, p. 245 éd. Schöne) : *sub horum annis Pyrrhus Antigoni copias recepit et paucis quibusdam locis dominatus est.*

tude brouillonne de son esprit batailleur. Mais ce qu'il entreprend échoue, et son cri de détresse n'est point compris. Il revient à la hâte d'Italie, tout plein encore de la grande idée que le monde grec est en péril, décidé à lui servir de rempart et à marcher encore à de nouveaux combats contre Rome; mais, dès qu'il se retrouve dans son entourage d'autrefois, les impressions d'Italie s'effacent, le désordre de ce monde hellénique, toujours confus et désorganisé, le ressaisit, l'attire, surexcite de nouveau sa témérité accoutumée, réveille encore une fois chez lui le mirage des espoirs extravagants. D'un seul coup, la Macédoine est terrassée, les redoutables Gaulois domptés; il faut encore qu'en Grèce la puissance d'Antigone, n'importe quelle puissance, soit écrasée — après quoi, il fond sur l'Asie, et alors le monde lui appartient.

Antigone n'attend que le moment où Pyrrhos quittera la Macédoine pour marcher sur la Grèce. Antigone est l'antithèse parfaite de ce roi chevalier. On dirait qu'il n'a rien hérité de son père Démétrios, tout de ses grands parents, d'Antigone et d'Antipater; du premier, la diligence infatigable à atteindre par tous les moyens le but une fois fixé, de l'autre, la sûreté judicieuse dans le choix des moyens, la constance qui ne se laisse pas déconcerter même par les revers. Mais il a sur l'un et sur l'autre l'avantage de posséder une éducation supérieure et de savoir l'apprécier; évidemment il juge sa situation avec cet esprit théorique qui est, aux yeux de ses contemporains, la règle des actions. C'est aux hommes de la Stoa particulièrement qu'il voue ses sympathies; mais Euphantos le Mégarique, qui avait été son précepteur, lui dédie aussi un écrit « sur la Royauté[1] ». S'agit-il d'un travail poétique, il désire qu'on transforme, par exemple, l'œuvre astronomique d'Eudoxe en un tableau à la fois agréable et instructif; l'agriculture attire particulièrement son attention. C'est un caractère sans enthousiasme, tout de raison, instruit à fond, libre de préjugés religieux, sans illusions, un homme à principes, plein du sentiment du devoir. Il remplit son devoir filial à l'égard de son père avec énergie et respect : il se

[1]) Diog. Laert., II, 110.

conforme entièrement à ses ordres; il s'offre en otage pour le délivrer; il est prêt même, pour le sauver, à renoncer à tout ce qu'il a pu conserver encore, à toutes prétentions ultérieures. Il est aussi fidèle au devoir comme père, sévère à l'égard de ses enfants, plein de soins pour leur éducation. Mais il fait une distinction tout aussi tranchée entre sa situation d'homme d'État et les devoirs moraux de sa vie privée : là, le but à ses yeux prime les moyens; les droits que son père lui a légués, le titre de roi qu'il s'est abstenu de porter avant la mort de son père, il s'en saisit non pas avec l'ardeur de l'ambitieux, mais comme un devoir auquel il faut se sacrifier; il appelle le pouvoir un esclavage brillant[1]. Partout où le sort le jette, il a toujours l'œil fixé sur son but; il ne se laisse ni troubler, ni aveugler, et le succès même ne l'entraîne pas à de plus grandes espérances; même quand il semble étendre au loin la main, il ne prend que ce qui s'offre, afin de le céder et d'obtenir en échange des concessions utiles à ses desseins. C'est une de ces natures politiques qui se sentent aussi mal à l'aise devant la faiblesse que devant l'enthousiasme. Pyrrhos disait de lui que c'était un impudent, parce qu'au lieu du manteau de philosophe il voulait porter la pourpre; mais le temps de la chevalerie et des aventures était passé, et ce n'est pas Pyrrhos, mais Antigone qui avait les aptitudes royales de l'époque nouvelle. Leur lutte est celle de deux âges, et c'est à l'homme d'État que reste en dernier lieu la victoire sur le héros.

Dans l'armée que Pyrrhos menait en Macédoine se trouvait le spartiate Cléonymos; la prise d'Édesse (Ægæ) fut son œuvre. C'était le même Cléonymos auquel, trente-six ans auparavant, les Gérontes, lors de la mort de son père, avaient refusé le trône pour le donner au fils de son frère aîné, à Areus. Depuis ce temps, Cléonymos avait mené une vie désordonnée, pleine de coups de tête et de coups de force : il était resté quelque temps avec ses mercenaires au service des Tarentins et avait séjourné en Italie; il avait essayé ensuite de s'établir à Corcyre,

[1] Ælian., *Var. Hist.*, II, 20. Comme Lucien (*Macrob.* 11) dit qu'Antigone a régné 44 ans, c'est qu'il a porté le titre de roi à partir de la mort de son père (283).

puis était retourné combattre en Béotie contre Démétrios. Enfin on le retrouve à Sparte. On reconnaît clairement à quel point l'oligarchie de la ville est travaillée de discordes intérieures. Areus a-t-il perdu son influence avec la campagne malheureuse de 280? Son luxe et ses façons princières[1], son alliance avec l'Égypte offraient assez de prétextes à des inimitiés; dès 279, c'est Cléonymos qui refuse aux Messéniens le libre passage pour aller aux Thermopyles; c'est lui qui bientôt après conduit l'armée à Trœzène et y établit l'harmoste[2]. Son mariage avec la jeune et belle Chélidonis, de l'autre maison royale[3], a dû faire partie de ces agissements politiques: il gagne des adhérents dans les villes de l'intérieur; un soulèvement des masses contre l'oligarchie, le bouleversement de la constitution, l'établissement d'une royauté véritable, tel devait être son but. Mais sa jeune femme avait un commerce de galanterie avec Acrotatos, le jeune fils d'Areus, et celui-ci se vantait publiquement des faveurs de Chélidonis; le mariage de Cléonymos devint un scandale public: alors, plein de colère, paraît-il, il quitta Sparte[4]. Il est évident qu'il fut expulsé par la réaction oligarchique.

1) Phylarch., XXV, *fr.* 48 et 43. Phylarque signale Areus, ainsi que son fils et successeur Acrotatos, comme αὐλικὴν ἐξουσίαν ζηλώσαντες. Il existe un superbe tétradrachme d'Areus avec l'effigie d'Alexandre, type usuel sous les Diadoques, et la légende ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΡΕΟΣ. L'unique exemplaire connu, celui dont Fröhlich a le premier donné la description, se trouve actuellement au Cabinet des médailles de Berlin (von Sallet, *Numism. Zeitschrift*, II, [1875], pp. 126 et 285, pl. IX).

2) Polyænos (II, 29) lui donne à cette occasion le titre de *roi*.

3) Le père de Chélidonis était Léotychide, et ce nom appartient à la maison des Eurypontides. Ceci va à l'encontre de l'assertion de Parthénios (*Erot.* 23): προσήκουσαν αὐτῷ κατὰ γένος. Lucht (Phylarch. *Fragm.* pp. 111) la croit identique avec celle qui figure dans Plutarque (*Agesil.* 17), mais cette opinion ne peut se soutenir.

4) Plut., *Pyrrh.* 26. Parthen., c. 23. Disons de suite un mot des sources d'où émanent les renseignements que nous avons sur la dernière expédition de Pyrrhos. A juger du récit de Plutarque par l'impression générale, on serait tenté de le croire emprunté à Timée; seulement, il faudrait admettre, d'autre part, que l'ouvrage de Timée comprenait aussi cette guerre. Dans cette hypothèse, l'expression employée par Denys d'Halicarnasse dans l'Introduction de son *Archæologie:* τοὺς δὲ πρὸς Πύῤῥον πολέμους, s'explique d'une façon qui concorde très bien avec le développement donné par Timée à l'ἰδία πραγματεία concernant Pyrrhos. Il est vrai qu'on ne cite pas de frag-

Il alla trouver Pyrrhos; il lui conseilla la campagne du Péloponnèse : il lui serait aisé d'y prendre les villes; déjà le terrain était préparé d'avance ; il y avait çà et là des révoltes. Pyrrhos fut-il séduit à l'idée d'entrer chez les Grecs en libérateur? Comme, en Achaïe, les derniers tyrans étaient chassés, le vieil esprit républicain devait en effet protester partout contre les tyrans, les épimélètes, les garnisons d'Antigone. Ou bien voulut-il s'interposer, avant que la liberté eût gagné plus de terrain, pour jouer lui-même désormais le rôle de la Macédoine en Grèce? ou bien eut-il envie de fonder un royaume pour un homme courageux? ou pensa-t-il qu'il fallait d'abord anéantir le parti d'Antigone en Grèce avant de l'écraser entièrement en Macédoine[1] ? Sa résolution fut bientôt prise : il laissa la Thessalie pour se tourner vers le Sud. Il avait avec lui son vaillant Ptolémée, et Hélénos qu'il avait rappelé de Tarente ; il fit passer par le golfe de Corinthe

ments donnés expressément comme tirés du *Pyrrhos* de Timée, mais, à défaut de cette preuve directe, on trouvera peut-être plus loin un argument indirect. Néanmoins, il n'est pas probable que Plutarque ait emprunté sa narration à Timée ; une raison entre autres, c'est qu'en général, dans la vie de Pyrrhos, il s'est servi non pas de Timée directement, mais de Denys, qui puisait dans Timée. Or, une fois Pyrrhos revenu d'Italie, Plutarque cessait d'avoir Denys pour guide ; il ne lui restait plus désormais que deux auteurs principaux, Hiéronyme et Phylarque : il les nomme l'un et l'autre dans cette partie de la biographie (c. 27), et son récit montre qu'il a suivi plutôt le brillant Phylarque que le judicieux politique Hiéronyme. Il est évident que Parthénios, ici comme au ch. 25, a sous les yeux le même Phylarque, bien qu'il ne le nomme pas, et les divergences assez notables qu'offre le même récit dans Plutarque prouvent seulement que celui-ci n'a pas fait honneur à son modèle. Nous sommes redevables à la narration judicieuse d'Hiéronyme des excellentes indications de Pausanias, qui paraît n'avoir pas même consulté Phylarque. C'est seulement à la fin de son récit des aventures de Pyrrhos que Pausanias a, ce semble, délaissé Hiéronyme : nous reviendrons plus tard sur ce point. Justin, dans son esquisse sommaire (XXV, 3 sqq.), s'écarte de l'une et de l'autre tradition, ainsi que nous aurons occasion plus tard de le remarquer dans le détail : comme dans les livres antérieurs, il s'est servi ici, à ce que je crois, de Timée, et les divergences singulières de son récit comparé à celui de Phylarque, dont il fait plus tard son guide, doivent être considérées comme une preuve que Timée, vivant alors à Athènes, a raconté aussi cette dernière campagne de Pyrrhos, qu'il a pu voir de si près.

[1]) C'est à cette conclusion que conduit Pausanias (I, 13, 3 et 6), dont le dire s'appuie ici sur une autorité excellente.

et débarquer sur la côte du Péloponnèse 25,000 fantassins, 2,000 cavaliers, 25 éléphants; là il était attendu par les députés des Achéens, des Athéniens, des Messéniens; toute la Grèce observait avec anxiété ce qui allait arriver[1]. Il marcha sur Mégalopolis; aux envoyés spartiates qu'il y reçut, il déclara qu'il était venu pour délivrer les villes tributaires d'Antigone[2].

Les extraits de la description de Phylarque, les seuls renseignements un peu complets dont nous disposions, laissent de côté des points essentiels: ils ne disent pas que Pyrrhos, comme il a dû certainement le faire, exigea qu'on accueillît Cléonymos et même qu'on lui conférât le pouvoir; que les Spartiates s'y refusèrent[3]; que d'Argos et de Messénie, où le parti jusque-là au pouvoir devait craindre le sort infligé déjà à celui d'Arcadie, leur vinrent en toute hâte des secours[4]. Le roi Areus était en Crète, où il combattait pour les Gortyniens, et les villes de l'intérieur de la Laconie virent avec une joie maligne la détresse de la ville seigneuriale et de son oligarchie. Sans rencontrer d'autre résistance, pillant et ravageant, le roi descendit jusqu'à l'Eurotas. Non loin de la ville, on en vint aux mains. Pyrrhos fut vainqueur; les Spartiates se retirèrent dans la ville[5]. Tout paraissait terminé; les

[1]) *sed et Græcia omnis admiratione nominis ejus... adventum ejus expectabat* (Justin., XXV, 4, 5). C'est à cette époque que semble appartenir le décret rendu à Athènes en l'honneur de Phædros (C. I. Græc., II, n° 331).

[2]) Polyænos (VI, 6, 2), puisant à la même source que Plutarque, place aussi cette ambassade à Mégalopolis. Suivant lui, Pyrrhos aurait dit qu'il désirait faire élever ses fils à Sparte. Hélénos, le plus jeune de ses fils (Plut., *Pyrrh.* 9), exerçait déjà un commandement dans cette guerre; il était même resté à Tarente, dès 274, pour commander la place. Il ne faut pas attacher grande valeur aux doléances des Spartiates se plaignant d'avoir été trompés et à la réponse du roi.

[3]) Ceci se trouve dans les *Apophthegmes Laconiens* de Plutarque, au mot si connu attribué à Dercyllidas: « Si tu es un dieu, nous ne te craignons pas, car nous ne faisons rien de mal; si tu es un homme, tu ne vaux en tout cas pas mieux que nous ». Le mot se retrouve un peu modifié dans Plutarque (*Pyrrh.* 26), et Stobée (*Floril.* I, p. 185, ed. Lips.) le donne comme un incident survenu dans l'assemblée du peuple.

[4]) Pausan, I, 13, 5. D'après un autre passage (IV, 29, 2), les Messéniens arrivèrent αὐτεπάγγελτοι. Le système adopté ci-dessus concilie cette assertion avec ce que dit Justin (XXV, 4) de l'ambassade messénienne.

[5]) Polyænos (VIII, 49) montre que ce détail se trouvait dans Phylarque, et que Plutarque l'a simplement omis.

amis et les hilotes de Cléonymos ornaient déjà sa maison et apprêtaient un festin, comme si Pyrrhos devait y dîner cette nuit même; Cléonymos le pressait d'ordonner à l'instant l'assaut. Pyrrhos ajourna la tentative : depuis l'agression de Demétrios, la ville était restée fortifiée de fossés profonds et de fortes palissades, sans compter des retranchements aux endroits les plus accessibles. La ville elle-même déploya la plus étonnante activité ; le premier moment de stupeur une fois passé, l'ajournement du péril rendit confiance et l'enthousiasme alla grandissant. Dans la nuit, la Gérousie délibéra; on devait transporter les femmes et les enfants en Crète, pendant que les hommes défendraient la ville à outrance. L'épée à la main, dit-on, Archidamia entra dans l'assemblée; c'était, à l'entendre, un outrage aux femmes de Sparte que de vouloir les faire survivre à la ruine de la ville[1]. On accepta donc le concours des femmes et des jeunes filles. Tous, pleins de courage et d'allégresse, se préparèrent à la plus vive résistance; on éleva de nouveaux retranchements; on fit des barricades de chariots pour fermer la route aux éléphants. Femmes et jeunes filles vinrent relever les hommes à la garde des remparts, afin qu'ils pussent se reposer pour la lutte du lendemain. Quand arriva le matin et que les troupes ennemies se déployèrent en ordre, les femmes et les filles de Sparte remirent les armes aux hommes, leur disant qu' « il est doux de vaincre sous les yeux de la patrie ». Déjà Pyrrhos s'avançait; la lutte la plus violente s'engagea. Tournant les retranchements nouveaux, Ptolémée se porta jusque dans le voisinage du fleuve : Acrotatos fondit sur lui, refoula ses Gaulois et ses Chaoniens; couvert de sang et salué par

[1] Le fait est rapporté par Plutarque et par Polyænos (VIII, 49), qui puise à la même source : celui-ci appelle la femme qui porta la parole Ἀρχίδαμις Κλεάδα βασιλέως θυγάτηρ. C'est la grand'mère du dernier roi Agis, une femme très riche (Plut., *Agis*, 4) : elle était probablement l'épouse du roi Archidamos, qui avait été battu en 295 par Démétrios. Si son père était un roi, comme le dit Polyænos, ce ne pouvait être que Cléomène, ce qu'indique du reste, la leçon corrompue Κλεάδα. En ce cas, Archidamia était la sœur du roi Areus et de son compétiteur Cléonymos, et à coup sûr, intimement mêlée aux intrigues politiques, comme c'était la mode chez les femmes spartiates de cette époque.

les cris de joie des femmes spartiates, il rentra et traversa la ville pour retrouver ses compagnons, qui résistaient avec un égal succès aux attaques de Pyrrhos. La lutte dura jusqu'à la nuit; le lendemain matin, elle recommença. Les femmes étaient accourues pour apporter des traits aux combattants, aux hommes harassés de la nourriture et de la boisson, et pour emporter les blessés en lieu sûr. Les assaillants essayent de combler les fossés avec des cadavres et des fascines, de manière à former un pont. Pendant que la lutte est ici à son paroxysme, Pyrrhos a forcé le passage aux barricades de chariots : monté sur son cheval, il se précipite en avant, renversant tous les obstacles avec une vigueur furieuse; il semble que tout soit perdu. A ce moment, un coup de flèche atteint son cheval; l'animal se cabre et le jette à terre; il se produit dans la marche des assaillants un temps d'arrêt que les Spartiates mettent à profit: ils se rallient et refoulent l'ennemi. Sparte est sauvée pour le moment, mais le combat a coûté la vie à beaucoup de braves. Pyrrhos fait suspendre la lutte sur tous les points : il pense que Sparte n'osera pas attendre un nouvel assaut et qu'elle se montrera plus accommodante[1].

Le roi, à ce qu'il semble, tint bloquée la ville, dans laquelle on continuait de renforcer les fortifications: de nouvelles tentatives pour s'en emparer échouèrent; femmes et vieillards prenaient part à la défense. La guerre traînait ainsi en longueur. En Macédoine, durant ce temps, Antigone s'était relevé

[1]) Tel est le récit de Plutarque. On ne peut certainement pas vanter Phylarque comme un modèle d'exactitude : mais il ne faudrait pas non plus, dès qu'on rencontre un récit animé, où abondent les traits saillants, s'imaginer tout de suite qu'on est en présence d'une fiction, alors même que les mêmes incidents seraient relatés par d'autres d'une manière différente. Il est certain que les Spartiates, et notamment les femmes, se signalèrent de la façon la plus éclatante dans cette lutte. Justin le dit aussi : *ut non fortius victus quam verecundius* (*Pyrrhus*) *recederet*. On pourrait être tenté de supposer que la vigueur avec laquelle Phylarque met en relief cette vaillance spartiate n'est pas sans quelque rapport avec son enthousiasme pour Cléomène, enthousiasme qui le rend aussi partial que sympathique; il est possible, en somme, qu'il ait voulu montrer comme quoi, malgré sa décadence (*fr.* 33), Sparte conservait encore un fonds d'énergie qui est, pour ainsi dire, la justification des plans hardis de Cléomène.

et avait repris les villes de Macédoine : il prévoyait que, si Pyrrhos soumettait Sparte et le Péloponnèse, il se tournerait de nouveau contre la Macédoine [1] ; c'est dans le Péloponnèse qu'il fallait sauver la Macédoine. Antigone avait déjà préalablement envoyé de Corinthe à Sparte l'archipirate Aminias, avec des troupes. Ce renfort arriva aux Spartiates au moment où le roi Areus revenait de Crète avec ses troupes ; la garde et la défense de la ville put prendre désormais plus de régularité, pendant que Pyrrhos se préparait déjà à prendre en Laconie ses quartiers d'hiver. Cependant Antigone était arrivé à Corinthe. Son plan était de se diriger sur la Laconie par Argos ; Sparte, qui en temps ordinaire n'était rien moins que liée d'amitié avec lui, était en ce moment son alliée naturelle. Pyrrhos, de son côté, devait à tout prix empêcher la jonction des forces ennemies ; il avait besoin de ne pas attendre l'approche d'Antigone, afin de ne pas être assailli lui-même sur ses derrières pendant qu'il l'attaquerait [2]. Une conjoncture favorable s'offrit d'elle-même : à Argos aussi, il y avait des partis en présence, et des partis exaspérés au plus haut point ; dans la masse dominait le désir de l'indépendance, mais l'approche d'Antigone semblait donner la prépondérance à ses alliés ; c'est contre eux qu'Aristéas appela Pyrrhos à son secours.

Le roi décampa aussitôt [3] ; mais Areus l'avait devancé et avait déjà occupé les hauteurs d'un défilé par lequel l'armée ennemie devait passer : il attendit que l'arrière-garde de l'armée, Gaulois et Molosses, y fussent engagés ; alors il s'élança de son embuscade. Le roi envoya à la rescousse son fils Ptolémée avec les hétæres. Au plus fort de la mêlée, Ptolémée tomba ; les vaincus s'enfuirent et se précipitèrent pour sortir des gorges, poursuivis jusque dans la plaine par les Spartiates.

[1]) Pausan., I, 13, 6.

[2]) C'était là, comme le fait entendre Pausanias lui-même, le motif de ce mouvement sur Argos. Plutarque n'a pas la moindre idée de combinaisons stratégiques aussi simples — je ferais mieux de dire Phylarque, bien que Polybe, dans sa critique si acérée, ne fasse aucune allusion au cas présent.

[3]) Il campait au lieu dit les *castra Pyrrhi* dans Tite-Live (XXXV, 27), sur la route de Sparte à Caryæ ou plutôt à Sellasie. A partir de cet endroit, la route qui va à Caryæ descend vers l'OEnonte en traversant une longue gorge, illustrée par les combats de Philopœmen.

A la vue de cette défaite, à la nouvelle de la mort de son fils préféré, Pyrrhos eut un accès de fureur sauvage : à la tête des cavaliers molosses, il fondit sur les ennemis ; avec une violence irrésistible, plus terrible que jamais, sans souci du danger auquel il s'exposait, il déchaîna sa rage sur les meurtriers de son fils et rafraîchit sa douleur dans un épouvantable bain de sang[1].

L'ennemi était anéanti ; la marche se poursuivit sans encombre, mais, quand Pyrrhos déboucha dans la plaine d'Argos, Antigone avait déjà pris une forte position sur les hauteurs derrière la ville. L'armée des Molosses campa près de Nauplie ; Pyrrhos devait souhaiter qu'on en finît rapidement. Dès le lendemain, à ce que raconte Phylarque, il envoya un héraut à Antigone, le traitant de coquin et l'invitant à descendre dans la plaine pour y livrer bataille et lui disputer la couronne. L'autre lui fit répondre qu'il avait coutume de choisir non seulement ses armes, mais aussi son temps : si Pyrrhos était las de la vie, il avait devant lui plus d'un chemin pour aller à la mort. Il ne quitta pas sa position. Des députés de la ville allèrent trouver l'un et l'autre roi, demandant qu'il fût permis aux Argiens de leur refuser à tous deux la ville et d'entretenir librement des relations amicales sur le même pied avec tous les deux. Antigone promit et offrit son fils en otage ; Pyrrhos se contenta de promesses générales. On pensa qu'il fallait s'attendre de sa part aux pires extrémités. Des signes manifestes annoncèrent que le conflit serait sérieux : comme Pyrrhos faisait un sacrifice, les têtes des taureaux séparées du tronc tirèrent la langue pour lécher leur propre sang[2], et, dans l'intérieur de la ville, la prêtresse d'Apollon Lycæos se précipita dans la rue, en criant qu'elle voyait la ville pleine de sang, pleine de morts, qu'elle voyait l'aigle voler au combat puis disparaître. Pendant la nuit, Pyrrhos s'avança sans bruit vers la porte de l'Est qui, comme il en était

[1]) Ceci est encore du Plutarque tiré de Phylarque. Dans Justin, Ptolémée a succombé déjà durant l'assaut donné à Sparte.

[2]) Ce signe est relaté également par Pline (XI, 37), bien que Phylarque ne figure pas dans sa liste bibliographique : cette histoire aura passé de Phylarque dans d'autres recueils de merveilles.

convenu avec Aristéas, lui fut ouverte : il envoya en avant les Galates occuper l'agora; il voulut entrer après eux. Mais la porte était trop basse pour laisser passer les éléphants; il fallut enlever et replacer leurs tours, ce qui fit perdre un temps précieux. Déjà la ville commençait à être en éveil; bientôt le tumulte fut général : les Argiens coururent vers la partie haute de la ville, qui n'était pas encore occupée, vers les hauteurs fortifiées de Larissa, d'Aspis, envoyèrent des messagers à Antigone, lui demandèrent du secours. Il s'approcha en toute hâte, envoya quelques troupes dans la ville sous la conduite de son fils Halcyoneus, pendant que lui-même se plaçait en embuscade tout près de la ville. Areus arriva aussi, avec les Spartiates les plus agiles et mille Crétois. Aussitôt on courut sus aux Galates massés dans l'agora; un engagement des plus vifs eut lieu. Cependant Pyrrhos avait pénétré dans la ville jusqu'au gymnase de Cylarabis; il devait entendre le vacarme du combat nocturne qui se livrait sur la place du marché : à son cri de guerre on répondit de ce côté, mais par un cri qui semblait découragé; il s'avança en toute hâte, cavaliers en avant, mais, entre les nombreux canaux qui coupaient la ville, ils ne pouvaient avancer qu'avec lenteur; on s'égarait dans les rues étroites, et il ne fallait plus songer à opérer des mouvements combinés. Les adversaires non plus n'osaient pas avancer, mal renseignés sur le nombre et la position de l'ennemi. Des deux côtés on attendait le lever du jour. Enfin le jour pointa. Pyrrhos vit les hauteurs d'Aspis entièrement couvertes d'hommes armés; il se dirigea sur le marché : la première chose qu'il aperçut, ce fut l'image en bronze du loup luttant contre le taureau, et un oracle lui avait prédit depuis longtemps qu'il mourait quand il verrait combattre un taureau et un loup. Il résolut d'évacuer la ville. Pour éviter du retard à la porte, qui était étroite, il envoya à son fils Hélénos, qui avec le gros de l'armée se tenait devant la ville, l'ordre d'abattre une partie des murs et de couvrir la retraite, au cas où les ennemis inquiéteraient ce mouvement. Le trouble du messager fit qu'Hélénos se méprit sur l'ordre; il pénétra à son tour dans la ville — c'est ainsi qu'il avait compris — avec le reste des éléphants et ses meilleures troupes, pour prêter

main-forte à son père. Pyrrhos rétrogradait déjà depuis le marché, combattant sans relâche et rudement pressé de tous côtés, quand arrivèrent à sa rencontre les nouvelles troupes; il leur crie de retourner sur leurs pas, mais, pendant que les premiers faisaient volte-face, les rangs qui venaient derrière se mirent en désordre, et par la porte entraient sans cesse de nouvelles troupes qui poussaient en avant. Ceux qui, au contraire, se précipitaient vers la porte la trouvèrent barrée par un éléphant qui abattu gisait hurlant devant l'entrée; un autre animal, qui courait çà et là furieux à travers les fuyards pour chercher le cornac démonté, augmenta le désordre de la manière la plus effroyable. Se dégageant de cette presse terrible et désespérée qui l'entourait, Pyrrhos, après avoir enlevé et donné à un ami la couronne qui décorait son casque, se fiant à son cheval de bataille, se jeta sur l'ennemi qui le poursuivait. Un coup de lance l'atteignit; c'était près du temple de Déméter. Le roi fondit sur son agresseur. C'était le fils d'une pauvre vieille femme; elle regardait, elle aussi, du haut d'un toit, comme nombre de femmes; elle vit son fils engagé dans la mêlée la plus périlleuse; dans son angoisse, elle saisit une tuile et la lança de là-haut sur Pyrrhos. Le roi tomba de cheval sans connaissance; le torrent des poursuivants lui passa sur le corps, jusqu'à ce que Zopyros, survenant avec quelques Macédoniens, le reconnût et le traînât sous un portique voisin, juste au moment où le roi commençait à reprendre ses sens. Zopyros tira son épée pour lui séparer la tête du tronc : le regard terrible du roi le troubla; d'une main mal assurée, il l'atteignit entre la bouche et le menton, et trancha ensuite avec peine et lentement le cou. La nouvelle se répandit rapidement; Halcyoneus arriva, se fit donner la tête du héros, courut à toute bride vers son père qui, entouré de ses fidèles, attendait avec impatience sous sa tente, et la lui jeta. Indigné de cette brutalité de son fils, il le frappa au visage, le traitant de misérable et de barbare; pour lui, il se voila la face et répandit des larmes, en songeant, devant un tel retour de la fortune, à son père mort en captivité, à son grand'père tué sur le champ de bataille d'Ipsos. Et quand ensuite Halcyoneus amena au roi, avec des marques d'amitié

et de compassion, Hélénos capturé dans sa fuite, il l'accueillit comme un fils de roi et l'envoya en Épire.

Tel est le récit de Phylarque[1] : les invraisemblances intrinsèques, les contradictions dont il fourmille sautent aux yeux. Peut-être faut-il en imputer une partie à Plutarque, dont l'extrait nous est seul parvenu. Qu'on ne voulût avoir à Argos ni Pyrrhos ni Antigone, cela se comprend; mais il est tout aussi évident que, Antigone et Pyrrhos se trouvant en même temps avec une armée sous les murs de la ville, celle-ci ne pouvait plus penser à rester neutre. Si vraiment Pyrrhos commença en arrivant par passer devant Argos et pousser jusqu'à Nauplie, au lieu de prendre à tout prix possession sur-le-champ de cette place forte, on peut en conclure qu'Antigone était déjà sûr d'elle, et même y avait déjà jeté une garnison. S'il n'avait pas eu pour lui le bon vouloir de ceux qui lui étaient dévoués, il lui aurait fallu le faire de vive force; il s'agissait pour lui d'acquérir une forte position dans laquelle il put attendre l'arrivée d'Areus; il devait éviter la rencontre avec Pyrrhos jusqu'à ce qu'il eût reçu ce renfort. Aussi trouvons-nous dans les textes plus anciens qu'Antigone fut enfermé et bloqué dans la ville[2]. Enfin l'engagement décisif eut lieu devant la ville et non pas dedans : peut-être, dès que les Spartiates furent arrivés, fit-on une sortie; c'est dans cet engagement que tomba Pyrrhos, tué, d'après la légende universellement répandue, par une pierre lancée du haut d'un toit[3]. A Argos, on était persuadé que c'était la déesse Démêter elle-même qui, sous les traits de cette pauvre vieille, avait lancé la pierre[4].

1) Dans Plutarque. Chez Polyænos (VIII, 68), la part prise au combat par les femmes montées sur les toits s'accuse davantage.

2) *Antigonum in urbe clausum expugnare conatur* (Justin., XXV, 5, 1). Si, comme nous le croyons, c'est bien Timée qui sert ici de guide à Justin, cette sobriété d'un historien si porté d'ordinaire à amplifier les choses double le poids de son témoignage.

3) Dans les scholies d'Ovide (*Ibis*, 299), on lit : *unde Homerus* (*Menephron*) :

Argos hostilem circumdans undique Pyrrhum
Oppressit miserum tegula missa caput.

Nous aurions là, si cet Homère est bien l'Alexandrin connu sous ce nom, le plus ancien témoignage relatif à cet événement.

4) C'est le récit de Pausanias; il l'a trouvé tout fait dans le poème de

La mort de Pyrrhos survint à la fin de l'année 272[1]. A cette nouvelle, comme nous l'avons dit plus haut, ses troupes éva-

l'exégète Leucéas ou Lycéas, qui avait décrit les curiosités d'Argos. Pour l'histoire, il est vrai, ce qui compte, ce ne sont pas les miracles de cette espèce, mais la foi qu'on y avait. On comprendrait mal cette époque si l'on n'y reconnaissait pas, à côté du scepticisme froid des gens cultivés, un reste de foi routinière et de vieille superstition conservé dans les masses : seulement, supposer ce fonds de crédulité aussi développé que Phylarque cherche à le dépeindre ou plutôt l'invente, c'est ce à quoi il est impossible de se résoudre. La façon dont Pausanias relate la fin de Pyrrhos est extrêmement intéressante. « Pyrrhos, dit-il, était venu à Argos. Vainqueur cette fois encore, il pénétra à la suite des fuyards dans la ville, où naturellement les rangs se rompirent. Pendant que l'on se battait déjà devant les temples et les maisons, dans les ruelles, et çà et là dans la ville, alors Pyrrhos se trouva seul et fut blessé à la tête. On dit qu'il est mort frappé d'une tuile par une femme, etc... Voilà ce que racontent sur la fin de Pyrrhos les Argiens eux-mêmes et Leucéas... Cependant ces récits diffèrent de ce qu'a écrit Hiéronyme de Cardia, qui était tenu de faire plaisir à Antigone, etc. ». Un peu plus haut déjà (I, 19), Pausanias a formulé la même critique contre Hiéronyme. Le pieux Pausanias croit aux destinées miraculeuses de la maison des Æacides, et les monuments d'Argos, le sanctuaire de Déméter élevé par ordre du dieu sur le lieu de la catastrophe, le trophée, qu'il prend pour un tombeau (II, 21) etc., tout cela est pour lui une preuve péremptoire contre Hiéronyme. Il cesse visiblement de suivre la narration d'Hiéronyme là où Lycéas, pour expliquer les monuments de la ville, introduisait le combat dans la ville même, et Phylarque, qui écrivait 60 ou 80 ans après la mort de Pyrrhos, peut bien avoir eu déjà Lycéas sous les yeux. Mais qu'avait dit Hiéronyme au sujet de la mort de Pyrrhos ? Sa version se retrouve dans Strabon (VIII, p. 376) : « Les Argiens ne voulurent pas recevoir Pyrrhos, et le roi tomba *devant* la muraille (πρὸ τοῦ τείχους), frappé, dit-on, d'un coup de pierre par une vieille femme », et dans Justin (XXV, 5, 1) : *ibi dum Antigonum in urbem clausum expugnare conatur, inter confertissimos violentissime dimicans saxo de muris ictus occiditur.* Sans doute, on pouvait croire qu'Hiéronyme parlait ainsi « pour faire plaisir à Antigone » ; mais le cicerone croyant avait un bien autre intérêt à ne pas admettre une assertion qui bafouait les traditions édifiantes attachées aux pieux monuments. En tout cas, la crémation solennelle et la sépulture du roi, ornée d'anecdotes comme celle du gros orteil incombustible dont le roi défunt se servait pour guérir certaines maladies, historiette qui a dû passer de Phylarque dans Plutarque et dans Pline (VII, 2), ne faisait pas foi à la cour d'Égypte, si tant est que parmi les imprécations qu'Ovide a traduites de l'*Ibis* de Callimaque figure à bon droit le distique suivant :

Nec tua quam Pyrrhi felicius ossa quiescant,
Sparsa per Ambracias quæ jacuere vias.

Mais ce distique, où l'on s'attendrait à voir *Argolicas* au lieu de *Ambracias*, est d'authenticité douteuse.

1) Pour fixer la date de la mort de Pyrrhos, nous n'avons que le passage d'Orose (IV, 3) : *Tarentini Pyrrhi morte comperta... Carthaginiensium*

cuèrent le dernier point qu'elles occupaient encore en Italie, et, les Romains s'installant à leur tour à Tarente, l'Italie grecque devint romaine. Quant aux changements que la mort de Pyrrhos amena en Grèce, il est plus facile de les deviner que d'en donner la preuve.

Après ce désastre d'Argos, le camp de Pyrrhos tomba aux mains des vainqueurs; Hélénos fut pris dans sa fuite. Il n'est pas probable que l'armée ait essayé de résister ou de se frayer un passage; ces bandes, composées de Gaulois, de Macédoniens, de Molosses, de mercenaires grecs, n'ont de cohésion qu'autant que leur général et le succès les maintient unies; après la défaite, tout se dissout; ceux qui n'entrent pas au service d'Antigone se réfugient probablement dans les montagnes et les vallées du Péloponnèse, pour y faire le métier de bandits jusqu'à ce qu'une ville, un tyran quelconque les enrôle; ou bien ils vont à Athènes, à Corinthe, à Sicyone, pour y dépenser avec des courtisanes et des parasites ce qu'ils ont sauvé du butin de l'armée, puis, bernés et mis à sec, ils partent pour chercher de nouvelles aventures, à Alexandrie ou en Syrie, partout où leur bonne fortune les mène[1].

Antigone renvoya chez lui Hélénos, son prisonnier, après l'avoir comblé de présents, et il montra de la douceur à l'égard des « amis » du roi. L'idée d'Antigone devait être surtout d'employer sa victoire à restaurer promptement son royaume[2]; quoiqu'il eût repris les villes de la Macédoine, le haut pays par delà les monts et presque toute la Thessalie étaient aux mains d'Alexandre, auquel son père Pyrrhos, lors

auxilia per legatos poscunt. Or l'année de la reddition de Tarente est, d'après les *Fastes* triomphaux, l'an 272. La prise de Tarente se place par conséquent à la fin de 272. Tite-Live raconte la mort de Pyrrhos à la fin du XIVe livre : le sommaire du livre XV commence par : *victis Tarentinis pax et libertas data est*. En conséquence, la mort du roi doit tomber dans l'automne de 272.

[1]) Les comédies de Plaute sont remplies de scènes de cette espèce ; il faut les avoir sous les yeux, ainsi que les fragments de la Comédie nouvelle, pour se faire une idée complète de cette époque si mouvementée.

[2]) On a supposé à tort dans ces derniers temps que le renvoi d'Hélénos dans son pays a dû allumer une guerre entre les deux frères. On ne trouve pas la moindre trace de discordes de ce genre en Épire ; le frère aîné, Alexandre, était l'héritier légitime du trône.

de son expédition en Grèce, avait dû confier son royaume. D'autre part, celui-ci, héritier du trône depuis la mort de son frère aîné, devait certainement, une fois l'armée anéantie, les chevaux, les éléphants perdus, tout le matériel de guerre sacrifié, accepter avec empressement une paix qui lui assurât du moins les anciennes frontières de son pays. Deux ans plus tard, nous trouvons Alexandre en guerre avec Monounios[1], le roi dardanien; cela même est une preuve de la paix intervenue entre l'Épire et la Macédoine, car sans cela, étant donnée la situation politique, le prince dardanien aurait été l'allié naturel d'Alexandre contre la Macédoine. On en peut conclure aussi avec vraisemblance qu'Alexandre avait compris dans cette paix les possessions si souvent contestées qui bordent le cours supérieur de l'Aoos; c'est là précisément que le voisinage du Dardanien et son humeur envahissante devait être pour lui un danger, et c'est justement la raison pour laquelle Antigone n'avait pas trop hésité à céder ces contrées, où il n'aurait pu rester sans avoir à batailler contre les Dardaniens.

Quel cours prit cette guerre avec les Dardaniens, on ne nous le dit pas. Le prix de la lutte, outre la région de l'intérieur, était surtout la riche ville de Dyrrachion. On pourrait croire que les Dardaniens victorieux poussèrent en avant; on a déjà remarqué qu'Apollonie, ville située plus au sud, envoya des députés à Rome (270), que ceux-ci furent insultés par des gens appartenant à la haute société, probablement parce qu'ils pouvaient être considérés comme des alliés du roi d'Épire, mais que le Sénat donna à la ville une satisfaction éclatante, afin de ne pas sacrifier cette première alliance d'outre-mer, qui pouvait avoir son utilité relativement à l'Épire. Quant à Alexandre lui-même, on ne reparle de lui que quelques années après, au moment où la situation générale des affaires en Grèce lui fit prendre de nouveau les armes contre la Macédoine.

[1]) *filiusque ejus Alexander Illyricum cum Mytilo bellum habuerit* (Trog. Pomp., *Prol.* XXV). Les manuscrits portent : *illiricū initio* ou *illiricū Mytilo*. J'ai cherché à démontrer, dans l'article cité plus haut, qu'il ne peut être question ici que de Monounios.

Pour la Grèce, la défaite d'Argos devait avoir les suites les plus importantes. Plus l'arrivée de Pyrrhos avait fait naître d'espérances et de mouvements, plus désormais la réaction allait être générale et violente. Elle commença dans les villes par l'expulsion des adhérents du parti contre lequel la fortune s'était tournée. S'ensuit-il qu'Antigone fut dès lors, sans plus de difficulté, maître du Péloponnèse? Son alliance avec Sparte ne pouvait durer que tant qu'ils avaient tous deux à lutter contre Pyrrhos; ensuite leurs intérêts n'étaient plus d'accord. Antigone ne pouvait consentir à ce que Sparte recouvrât sur la Messénie, sur l'Arcadie, l'influence que Cléonymos avait exercée au temps de l'invasion gauloise, et Sparte devait à tout prix empêcher une prise de possession immédiate de la part des Macédoniens; pour cela, elle pouvait compter sur l'appui de l'Égypte; les confédérés d'Achaïe devaient aussi, pour protéger leur jeune liberté, pencher du côté de Sparte. Il y eut des conflits de toute sorte entre les États du Péloponnèse[1]. C'est alors que Sparte fit alliance avec un parti dans Élis, afin de lui assurer la victoire sur celui qui depuis l'arrivée de Pyrrhos avait relevé la tête, mais les Messéniens prévinrent les Spartiates; ils trompèrent les habitants en mettant sur leurs boucliers des insignes spartiates, obtinrent d'entrer, puis ils chassèrent les partisans de Sparte et donnèrent la ville à leurs amis[2]; or, leurs amis étaient ceux d'Antigone; avec son appui, Aristotimos obtint la tyrannie. Il en était ainsi partout où Antigone étendait son influence; le résultat final de ces troubles était l'établissement de la tyrannie[3]: elle sortait des luttes intérieures des villes dès qu'on remportait la victoire

[1]) *mutuis inter se odiis in bellum ruebant* (Justin., XXVI, 1).

[2]) Pausan., IV, 28, 3. La preuve que cet événement appartient bien à l'époque où nous sommes résulte des rapports entre Élis et Sparte et du fait que les Étoliens ne jouent ici aucun rôle. Élis doit avoir mis à profit en 280 l'appel adressé par le roi de Sparte aux amis de la liberté : de là les deux statues élevées à Areus (Pausan., VI, 12, 5 et 15, 5). La statue de Pyrrhos (VI, 14, 4), dédiée par l'Éléen Thrasybule, est également ici chose significative.

[3]) C'est à Antigone que Polybe (IV, 29, 6) fait allusion quand il dit : οἱ δὲ τυράννους ἐμφυτεύοντες. Pour Élis, le fait est positivement attesté par Pausanias (V, 5, 1). Muret (*Bull. de Corr. Hellén.*, I [1877] p. 44) publie une monnaie d'Aristotimos.

sur l'ordre traditionnel et régulier que Sparte paraissait protéger ; elle se maintenait contre les prétentions de la bourgeoisie aisée et ses droits garantis par les vieilles coutumes, à l'aide de mercenaires et de mesures violentes ; elle avait au dehors son appui dans l'alliance avec Antigone, pendant qu'Antigone, à son tour, grâce à ces tyrans installés à Argos, à Sicyone, à Mégalopolis, à Élis, etc., était assuré de son influence dans le Péloponnèse[1]. A part Corinthe, il n'avait probablement en sa possession immédiate aucune localité, si ce n'est peut-être Trœzène et Mantinée[2] ; mais la forte garnison établie dans l'Acrocorinthe pouvait rapidement porter partout l'appui nécessaire.

Tel était le Péloponnèse : l'influence de la Macédoine prédominante, Sparte se débattant en vain, les confédérés de l'Achaïe sans importance et sans relations au dehors. Cependant, dans l'intérieur de ces petites villes achéennes régnait la légalité et cette démocratie modérée qui les avait distinguées aux époques antérieures, pendant que Sparte, l'État oligarchique, ne comprimait qu'avec effort l'aspiration croissante de ses sujets vers une constitution égalitaire, favorisant toujours, même hors de son territoire, le parti qui prétendait soutenir les anciens droits et les anciennes institutions ou cherchait à les remettre en vigueur. L'influence de la Macédoine, au contraire, partout où elle s'étendait, tendait à tout niveler : aux mains des tyrans, le pouvoir de fait, partout où, comme à Mégalopolis, il était appliqué avec circonspection et pour le bien du pays[3], détruisait ce qui s'était encore conservé de l'ancien régime. Ce travail intérieur, joint à la dépendance commune de toutes les cités vis-à-vis de la Macédoine, rendait possible une organisation plus large, l'absorption de ces républiques jusque-là si divisées soit dans le royaume de Macédoine par voie de complète assimilation, soit dans une

[1]) *quibus in urbibus Græciæ Antigonus dominationem instituerit* (Trog. Pomp., *Prol.* XXVI).

[2]) Pausan., II, 8, 5. On verra plus loin que la première hypothèse est la plus vraisemblable.

[3]) C'est ainsi que se conduisait le vaillant Aristodémos, ὃν οὐδὲ τυραννοῦντα ἀφείλοντο μὴ ἐπονομάσαι χρηστόν (Pausan., VIII, 27 et 36).

communauté nouvelle qui sortirait spontanément de la situation actuelle du Péloponnèse. La suite de l'histoire montrera comment l'une et l'autre solution furent tentées et réussirent en partie.

Mais, tout d'abord, une puissance nouvelle s'immisça dans les affaires du Péloponnèse; Élis y donna occasion. Le pays était richement peuplé, extrêmement fertile, garanti qu'il était jadis par la paix sacrée d'Olympie contre la guerre et le pillage. Le souci constant de l'État avait été de favoriser la vie à la campagne ; même pour les affaires de justice, les gens de la campagne n'avaient pas besoin d'aller à la ville, et les objets que d'ordinaire l'industrie urbaine est seule à fournir, on pouvait, dans ce pays, se les procurer à la campagne. Malgré les troubles des soixante dernières années, la population avait conservé son humeur pacifique et sa piété d'autrefois; les gens aisés vivaient sur leurs terres, et l'amour pour la vie rustique était si dominant que la plupart allaient rarement, beaucoup durant toute leur existence n'allaient pas du tout à la ville[1]. On s'y occupait sans doute moins que partout ailleurs des affaires politiques et des mouvements qui jetaient la Grèce tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; les campagnards se souciaient peu des querelles des partis qui, à la ville, s'abandonnaient tour à tour à l'une ou à l'autre influence étrangère, pourvu qu'on les laissât en paix et qu'on ne les dérangeât pas dans leurs anciennes habitudes rustiques. C'est alors que parvint à la tyrannie, grâce à la Macédoine, cet Aristotimos sur le compte duquel on raconte les histoires les plus scandaleuses. Insolent, violent, pillard, tel fut son gouvernement; ses mercenaires se comportaient à l'égard de ses paisibles sujets avec des caprices et une insolence soldatesques; un des chefs, en état d'ivresse, voulut avoir à sa discrétion la fille d'un citoyen respectable, Philodémos; les parents n'osaient pas la refuser, mais la fille cachait son visage dans le sein de son père : c'est là qu'il la maltraita, là que l'infâme la poignarda. Le tyran ne punit pas l'assassin, mais l'affaire eut pour résultat l'exécution et le bannissement de quantité de personnes. Huit cents

[1]) Polyb., IV, 73.

environ s'enfuirent chez les Étoliens, et ceux-ci, sur leur prière, exigèrent qu'on envoyât aux bannis leurs femmes et leurs enfants. Aristotimos fit semblant d'y consentir, puis fit attaquer, piller, jeter en prison ceux qui partaient avec leurs objets les plus précieux : en vain les prêtresses de Bacchos arrivèrent en procession solennelle avec leurs branches d'olivier et leurs bandeaux sacrés; les mercenaires les laissèrent bien passer avec des égards respectueux, mais, quand elles voulurent intercéder pour les victimes, le tyran les fit emmener et expulser de force. Pendant ce temps, les bannis réfugiés en Étolie avaient traversé le golfe et occupé une solide position sur la côte. Beaucoup s'enfuirent des champs pour aller les retrouver; le tyran dépêcha vers l'Acrocorinthe, et déjà Cratère s'approchait avec ses Macédoniens, déjà il était à Olympie. Mais, dans la ville même, Hellanicos avait provoqué une conspiration; un des amis du tyran, Cylon, était au nombre des conjurés. Aristotimos ayant ordonné aux femmes des exilés d'écrire à leurs maris qu'ils devaient quitter le pays, sinon leur vie à elles et celle de leurs enfants était menacée, et la noble Mégisto s'y étant refusée, le tyran vint lui-même et ordonna de lui amener l'enfant de Mégisto, qui jouait avec les autres; la mère l'appela elle-même, le livra; il tirait déjà son épée; à ce moment, Cylon lui saisit le bras, le conjura de ne rien faire d'indigne de lui, le décida à rentrer au palais. Dans la nuit, les conjurés délibérèrent; l'approche de Cratère les forçait à se hâter. Le tyran s'étant montré le lendemain matin sur le marché sans gardes du corps, accompagné de Cylon, Hellanicos cria de se mettre à l'œuvre. Cylon porta le premier coup; le tyran se sauva dans le temple de Zeus, mais il y fut massacré. Les conjurés appelèrent la ville à la liberté; la foule en allégresse alla à la maison du tyran : déjà sa femme s'était donné la mort; ses deux filles furent traînées dehors par la multitude pour mourir dans les tourments. Mégisto s'y opposa; le peuple leur cria de choisir elles-mêmes leur genre de mort, et, mettant une noble et touchante émulation à s'encourager et à se rendre l'une à l'autre la mort plus douce, ces deux jeunes et charmantes sœurs se pendirent[1].

[1]) Voy. Plutarque (*De mulier. virt.* [*Micca et Megisto*]) et Justin (XXVI, 1).

La liberté une fois restaurée de cette façon, c'en était fait de l'influence macédonienne à Élis ; les Éléens firent désormais cause commune avec les Étoliens, et, pendant qu'eux-mêmes revenaient à leurs habitudes paisibles d'autrefois, leur pays devenait pour les Étoliens un avant-poste d'où ils se mirent depuis lors à harceler le Péloponnèse, préparant par ces incursions les alliances durables qui furent plus tard contractées avec eux dans l'intérieur de la péninsule.

Tel était à peu près l'état du Péloponnèse, quand une nouvelle guerre éclata en Grèce contre Antigone. Une obscurité épaisse nous cache le début et les causes de cette guerre ; il est impossible de montrer comment elle était le résultat de complications politiques plus amples, et la seule chose qu'on puisse essayer de faire, c'est de déduire de renseignements isolés relatifs à cette guerre des vraisemblances qui les dépassent[1].

On a dit incidemment plus haut comment l'Attique, lors de la chute de Démétrios, avait tenté de se soulever ; comment le Musée fut délivré de la garnison macédonienne ; comment, après le traité conclu entre Antigone et Pyrrhos (287), les ports et Salamine restèrent au pouvoir d'Antigone[2]. En de telles con-

L'un et l'autre ont puisé dans Phylarque, comme le montre de la façon la plus nette le récit de Plutarque. Évidemment, Plutarque a suivi ici de plus près la lettre de Phylarque que dans les narrations précitées concernant Pyrrhos. Dans Justin, il y a longtemps que la fausse leçon *Epirorum* a été corrigée pour des raisons historiques et grammaticales. Pausanias aussi (V, 5, 1. VI, 14, 4) résume brièvement les faits en question. Du reste, la domination du tyran ne dura que six mois.

[1]) Niebuhr a élucidé l'histoire de cette guerre dans sa dissertation : *Ueber den chremonideischen Krieg*, avec une sagacité merveilleuse et avec cette chaleur d'exposition qui révèle à chaque instant le grand cœur de l'immortel érudit. C'est toujours un plaisir de suivre les traces d'un tel maître, et, bien que je sois obligé ici de me séparer de lui, même sur des points essentiels, je dois à ses recherches le meilleur de mon travail.

[2]) Samos n'était plus athénienne. Sans doute, un décret rendu en 319 par Polysperchon, alors vicaire du royaume, avait rendu l'île aux Athéniens (Diodor., XVIII, 56) ; mais, si réellement les clérouques athéniens y sont retournés, Samos n'est pas restée longtemps en leur possession : le fait que Lysimaque a tranché des questions de frontières entre Samos et Priène (C. I. Græc., II, n° 2254. 2905) ne laisse là-dessus aucun doute. L'inscription du *C. I. Græc.*, II, n° 2155 ne prouve pas que les Athéniens fussent encore maîtres de Lemnos. Au sujet d'Imbros, vu l'inscription publiée

jonctures, on comprend que même des députés de l'Attique aient salué Pyrrhos, qui venait de terrasser la Macédoine, au moment où il fit dans le Péloponnèse cette apparition dont on attendait tout pour l'avenir (272). Mais les espérances d'Athènes ne se réalisèrent point. Il est à remarquer qu'à cette époque précisément il n'y a point dans les villes maritimes de phrourarques macédoniens ou de stratèges, mais des tyrans[1]; excepté l'Acrocorinthe, il n'y eut d'occupées, à ce qu'il semble, que Chalcis et Démétriade[2] : c'est un détail qui a sa valeur pour caractériser la politique qu'Antigone jugea appropriée à l'état de la Grèce. Le commandement du Pirée avait été dévolu à Hiéroclès[3], un homme qui fut l'ami intime d'Arcésilas et pour qui cette liaison est une recommandation. Plus tard, on trouve Glaucon nommé à sa place : au nom de ce

dans les *Monatsber. der Berl. Akad.* 1855, p. 626, on peut avoir des doutes. Oropos n'appartenait plus à l'Attique depuis longtemps.

¹) Ceci a échappé à NIEBUHR. Pythermos, dont NIEBUHR croyait pouvoir déterminer l'époque uniquement par ce que contient sa relation, est déjà cité par Hégésandre (ap. ATHEN., II, p. 52 a), et Pythermos nommait aussi ἐν τοῖς Πειραιῶς τυραννεύουσι Glaucon le buveur d'eau (ATHEN., II, p. 44), que SCHEIBE (*Die oligarchische Umwälzung in Athen*, p. 69) a pris à tort pour un des Dix installés au Pirée en 404. En ce qui concerne le Buveur d'eau, les vers de Philémon dans le Φιλόσοφος (MEINEKE, IV, p. 29) sont caractéristiques : φιλοσοφίαν καινὴν γὰρ οὗτος φιλοσοφεῖ· | πεινῆν διδάσκει καὶ μαθητὰς λαμβάνει· | εἷς ἄρτος, ὄψον ἰσχάς, ἐπιπιεῖν ὕδωρ. Si ce Glaucon est le fils d'Étéocle, l'Athénien qui a remporté le prix de la course des chars à Olympie et dont Pausanias (VI, 16, 7) a vu l'ex-voto tout contre la statue équestre d'un Ptolémée, en ce cas, Chrémonide, fils d'Étéocle d'Æthalia (C. I. GRÆC., II, nº 332), peut bien être son frère. Cette conjecture se trouve confirmée par une inscription d'Olympie (*ibid.* nº 231) restituée comme il suit par G. HIRSCHFELD, qui a bien voulu me communiquer son texte : [βασιλεὺς Πτολεμ]αῖος βασ[ιλέως] Πτολεμαίου καὶ β]ασιλίσσης ['Αρσινόης Γλαυκ]ῶνα 'Ετεοκλέους ['Αθηναῖον ἀρέτη]ς ἕνεκεν [καὶ εὐνοίας τῆς] πρὸς τὸν πατέρα [Πτολεμαῖον] καὶ ? τὴν ἀδελφὴν [Βερενίκην? καὶ] τὸν δῆμον... Le roi qui dédie l'inscription est Ptolémée III : aux endroits marqués ? ? il faut peut-être lire Πτολεμαῖον καὶ τὴν θεὰν ἀδελφὴν 'Αρσινόην et admettre que Glaucon n'était plus en vie sous Ptolémée III.

²) Érétrie même n'était pas occupée; voy. DIOG. LAERT., II, 141 sqq.

³) Diogène Laërce l'appelle en propres termes : ὁ ἐπὶ τοῦ Πειραιῶς (II, 127) et, avec plus de précision encore : ὁ τὴν Μουνυχίαν ἔχων καὶ τὸν Πειραιᾶ (IV, 36). Comme Athènes et les ports reçurent des garnisons *après* la guerre de Chrémonide, et qu'il résulte de cette assertion de Pythermos qu'il y avait plusieurs de ces tyrans, on ne parvient à leur trouver une place que de la façon adoptée ci-dessus.

Glaucon se rattache un renseignement important, le seul grâce auquel il soit possible de deviner jusqu'à un certain point l'historique de la guerre. Un moraliste de ce temps, Télès, s'est efforcé, dans un mémoire composé environ vingt ans plus tard, de développer cette triste consolation : qu'être privé de sa patrie n'est pas le pire des malheurs, et n'est même pas un malheur aussi pénible qu'on se l'imagine : il cite alors une série d'hommes dont le bonheur précisément n'a commencé à s'épanouir qu'après qu'ils eurent été privés de leur patrie. « Plusieurs de ces bannis, dit-il, commandent les garnisons dans les cités au nom du roi; on leur confie des provinces, et ils reçoivent des présents considérables et des tributs. Lycinos, un exilé d'Italie, n'a-t-il pas été chez nous commandant de la garnison, placé là par la confiance d'Antigone? et nous, qui étions restés chez nous, nous faisions ce que Lycinos commandait. Hippomédon, le Spartiate qui est maintenant préposé au gouvernement de la Thrace par Ptolémée, Chrémonide et Glaucon, des Athéniens, ne sont-ils point conseillers du roi et vivant à ses côtés? Tout cela pour emprunter des exemples à notre temps, sans en aller prendre d'anciens[1] ». Ainsi Glaucon, jadis tyran au Pirée, et Chrémonide, favori de ce même philosophe Zénon[2] qu'Antigone honorait pardessus tous les autres, avaient dû abandonner leur patrie ; ils avaient trouvé asile et s'étaient refait une position honorée auprès du roi d'Égypte. Ptolémée précisément avait soutenu Athènes contre Antigone au cours de cette lutte que les Athéniens appelèrent depuis lors la guerre de Chrémonide[3].

Ce fut la dernière tentative, mais la plus méritoire, que fit Athènes pour recouvrer son ancienne liberté : ce n'est qu'aux plus beaux jours de son histoire qu'Athènes a supporté avec un pareil courage un effort aussi persévérant et affronté de si près les angoisses de la détresse. On sent qu'il s'est développé chez elle des sentiments nouveaux, complètement étrangers à l'époque antérieure, une énergie morale qui, quelle qu'en fût la source, donna au peuple la force de tenter un dernier et

[1]) TELES ap. STOB., *Floriley*. II, p. 72 ed. Lips.
[2]) DIOG. LAERT., VII, 17.
[3]) HEGESAND. ap. ATHEN., VI, p. 250.

vaillant soulèvement[1]. Chrémonide est peint dans une anecdote assis entre Zénon et Cléanthe, les fondateurs de l'école

[1]) C'est un fait extrêmement intéressant que les honneurs décernés par le peuple d'Athènes à Zénon. On remit entre ses mains les clefs des portes de la ville (καὶ τῶν τειχῶν αὐτῷ τὰς κλεῖς παρακαταθέσθαι. Diog. Laert., VII, 6). On trouverait d'autres détails dans le décret rendu en l'honneur de Zénon sur la proposition de Thrason (Diog. Laert., VII, 10), si l'on n'avait pas la certitude, après la preuve faite par H. Droysen (*Hermes*, XVI [1881] p. 291) et malgré les raisons spécieuses opposées à ses conclusions, que ce décret est une combinaison de deux documents distincts, ce qui empêche de déterminer l'année de l'archontat d'Arrhénide. E. Rohde (*Rhein. Mus.* XXXIII [1878], p. 622 et XXXIV [1879], p. 154) tire de Philodème (*Pap. Ercolan.* I, 875, col. 28) la preuve que Zénon est mort en Ol. CXXIX, 1 = 264/3 av. J.-C. Certainement, au point de vue de la « méthode », sa démonstration est irréprochable : mais, dans les Tables d'Eusèbe, la mort de Zénon est marquée à Ol. CXXVIII, 1. D'autre part, Diogène Laërce dit que Persæos florissait en Ol. CXXX, alors que Zénon était déjà un vieillard : Niebuhr (*Kleine Schriften*, p. 459) en conclut que Zénon a vécu après Ol. CXXXI. Dans une lettre à Antigone (Diog. L., VII, 7), lettre dans laquelle le philosophe s'excuse sur son grand âge de ne pas aller lui-même en Macédoine au lieu d'y envoyer deux de ses disciples, il se dit âgé de 80 ans : or, cette épître, si tant est que l'autorité d'Apollonios de Tyr en garantisse suffisamment l'authenticité, a été écrite avant 271, et la preuve, c'est qu'Épicure, dont la mort survint cette année-là, signale la présence des deux stoïciens, Persæos et Philonide, à la cour d'Antigone (Diog. L., VII, 9). Ceci suffit déjà à montrer que le chiffre donné par Persæos (ap. Diog. L., VII, 28) et qui est certainement authentique, doit être altéré par une faute de copiste dont on trouve d'autres exemples : au lieu des δύο καὶ ἑβδομήκοντα ἐτῶν que Zénon a vécu, on devrait écrire δύο καὶ ἐνενήκοντα. Il faut laisser de côté les supputations de Clinton (*Fast. Hell.*, II, p. 368), qui ne reposent que sur des données spécieuses. Le seul critérium qui ait quelque chance de conduire à une solution, c'est dans les rapports de cette lettre avec les événements de Macédoine qu'on doit le chercher. C'est seulement, à ce qu'il semble, dans les années comprises entre 278 et 274 qu'Antigone a eu le loisir de former les projets auxquels la lettre fait allusion. C'est après la mort de Zénon qu'Antigone envoya Thrason à Athènes afin de demander pour le défunt les honneurs du Céramique (Diog. Laert., VII, 15), et c'est ce même Thrason qui a proposé le décret ci-dessus mentionné (Diog., VII, 10). Naturellement, ceci n'a pu avoir lieu durant la guerre de Chrémonide, car on n'aurait pas permis à un citoyen d'Athènes qui serait venu comme ambassadeur d'un monarque belligérant de proposer un décret à l'assemblée du peuple. Ce ne pouvait être non plus après la soumission d'Athènes ; à ce moment-là, Antigone n'aurait pas négocié ; il aurait ordonné. Par conséquent, Zénon est mort avant la guerre, avant 266 ; quand il se dit dans cette lettre octogénaire, il emploie une expression inexacte. Il a dû mourir en 267 (voy. ci-après). On est tenté d'établir une relation entre sa mort et l'explosion de la guerre de l'indépendance ; c'est seulement quand le conseiller et le médiateur ne fut plus là que la lutte commença.

stoïque, ayant avec tous deux le plus cordial entretien. N'est-ce pas indubitablement cette doctrine de résolution virile et magnanime qui a exalté Chrémonide et ses frères d'armes dans cette lutte hardie? Et cette doctrine, elle s'était propagée à Athènes dans l'espace d'une génération avec une énergie croissante : à côté, les autres maîtres de la sagesse humaine, surtout le magnanime Arcésilas, plus hardi dans le doute, aussi noble de sentiments ; autour d'eux la foule innombrable de leurs élèves venus de près ou de loin des pays grecs, et la jeunesse athénienne elle-même. Épicure, qui prêchait par le dogme et l'exemple la retraite loin des bruits du monde, le quiétisme d'une vie où l'âme met en jeu ses facultés sensibles, trouvait bien aussi des adhérents en assez grand nombre, et, avec une suffisance de bon ton, la comédie ne se lassait pas de s'égayer aux dépens du sérieux austère de ces autres philosophes qui paraissaient vouloir gâter la dernière chose qui restât encore, le plaisir de jouir de la vie. Mais ce qu'il y avait encore de vigueur et de ressort dans la jeunesse de la ville doit s'être tourné vers ces hommes et s'être fortifié à leur contact. C'est de là que sortit le soulèvement d'Athènes. Ce n'était plus le pieux et naïf courage des temps de Marathon, ni le patriotisme surexcité et plein d'élan du temps de Périclès, ni cet effort fait par la génération de Démosthène pour rétablir l'ancienne hégémonie d'Athènes, ni la rage intérieure de Démocharès, qu'on a bien pu appeler le dernier républicain d'Athènes [1]; c'était le relèvement moral d'un peuple tombé très bas; les grandes pensées de la philosophie en étaient le ressort, et la masse était échauffée par l'enthousiasme de ses chefs. Jeux bizarres du destin! Cet Antigone contre qui on luttait était précisément un ami, un admirateur respectueux de ces mêmes maîtres; il était venu souvent et avec plaisir à Athènes pour s'entretenir avec eux; ces mêmes forces morales auxquelles l'histoire doit rapporter la plus noble part de

[1]) La situation de Démocharès vis-à-vis d'Antigone est extrêmement singulière : il était avec le roi en termes tels qu'il put offrir à Zénon d'appuyer ses demandes auprès d'Antigone (Diog., VII, 14). Sur son attitude lors de l'anniversaire de la naissance d'Halcyoneus, qu'Antigone fait célébrer à Athènes, voy. Diog. IV, 41.

sa vie diversement agitée et souvent méconnue se tournaient maintenant contre lui, alors qu'il croyait presque achevé le mécanisme délicat d'une politique grecque; elles se tournaient contre lui à Athènes même, où enseignaient son Zénon, son Cléanthe, son Arcésilas.

Chrémonide devait, si l'on voulait tenter quelque chose, s'être assuré, au préalable, l'adhésion de Glaucon au Pirée. Pythermos a pu appeler Glaucon, par éloge ou raillerie, un buveur d'eau[1]; ce n'était pas, en tout cas, un de ces débauchés sans vergogne, comme il s'en rencontre à l'état d'hôtes nomades dans mainte cour royale de l'époque, et, si un grand savant a cru pouvoir conclure de son nom qu'il était apparenté à la maison la plus illustre d'Athènes, celle de Solon et de Platon[2], nous pouvons bien, sans tant de hardiesse, conjecturer que le « buveur d'eau » devait être un émule de ce Cléanthe qui, mené devant le tribunal pour justifier de ses moyens d'existence, fit certifier par un jardinier qu'il lui tirait de l'eau la nuit, tandis qu'il consacrait la journée à enseigner et à apprendre[3].

Ce n'est pas diminuer le renom mérité d'Athènes que de chercher à démontrer, par l'état général de la politique, la possibilité de cette tentative d'affranchissement et les facilités que lui offrirent les circonstances. Nous aurons à exposer plus tard pourquoi l'Égypte, aussi bien que la Syrie, accordaient jusque-là ou paraissaient accorder aux affaires helléniques moins d'attention qu'on n'aurait cru. Les relations amicales entre la Macédoine et la Syrie, relations commandées par la force des choses, s'étaient consolidées par les alliances de famille intervenues entre les deux cours, et, depuis la restauration de la royauté macédonienne, elle avaient pris une importance inquiétante pour l'Égypte. Il était impossible que le prudent Philadelphe vît d'un œil indifférent la rapide reconstitution de l'influence macédonienne en Grèce : la situation d'Antigone vis-à-vis du royaume thrace des Galates faisait de

1) ATHEN., II, P. 51 a.

2) D'après le C. I. ATT., n° 332, Chrémonide est fils d'Étéocle, du dème d'Æthalidæ ; Platon, fils Ariston, était du dème de Collytos.

3) Voy. Diogène Laërce (VII, 168) et autres.

l'opulente Byzance son obligée, et la reconnaissance de la ville s'exprimait par des distinctions de choix[1]; il n'avait pas encore pris pied dans les îles de la mer Égée, mais, par ses accointances avec les pirates et la domination qu'il exerçait sur la plupart des ports de la Grèce continentale, il avait à tout moment l'occasion de léser l'Égypte dans ses intérêts politiques aussi bien que commerciaux; la flotte d'Antigone avait déjà fait ses preuves, assez du moins pour rendre indécis l'empire des mers qu'ambitionnait l'Égypte. En voilà assez pour le moment : les autres influences concourantes, les rapports de l'Égypte avec Cyrène, la Syrie et les petites puissances d'Asie-Mineure ne peuvent guère être appréciées dans leur ensemble qu'après examen fait de la guerre de Chrémonide.

Pour les raisons indiquées, l'Égypte devait chercher à s'opposer à la puissance croissante d'Antigone. Huit ans plus tôt, Sparte avait encore servi de cette manière les intérêts des Lagides; mais l'agression malheureuse tentée lors de la guerre Sacrée[2] et les complications survenues à l'intérieur de Sparte, lorsque Cléonymos parvint à l'emporter sur Areus, l'allié de l'Égypte, et à lutter avec succès contre l'influence macédonienne dans le Péloponnèse, avaient amené nécessairement dans la politique de Sparte une hésitation qui ne fit que croître lorsque Pyrrhos, non content de son attaque heureuse sur la Macédoine, se tourna contre le Péloponnèse, et, en prenant parti pour Cléonymos, amena cette étrange alliance entre Areus et Antigone. C'était une raison de plus pour Ptolémée de chercher à mettre dans ses intérêts un autre État hellénique et à le pousser dans l'opposition vis-à-vis de la Macédoine. Les Étoliens étaient peu propres à ce rôle, car, d'abord ils n'avaient pas de motif d'attaquer avec persistance la Macédoine, et ensuite une levée de boucliers chez eux ne paraissait pas devoir provoquer chez les autres Hellènes cette sympathie qui pouvait seule promettre un grand et réel succès. A Athènes, les deux conditions se trouvaient réunies : de plus,

1) Sur sa statue à Olympie, voy. PAUSAN., VI, 15, 4.
2) Voy. *Histoire des Diadoques*, p. 618.

c'est au nom d'Athènes que se rattachaient les souvenirs des luttes les plus sérieuses contre la Macédoine, et le dessein de protéger la liberté d'Athènes était certainement le prétexte le plus populaire dans le monde grec qu'un roi pût trouver : il mettait du coup toutes les sympathies de son côté et obligeait son adversaire à jouer un rôle qui n'était pas médiocrement odieux.

Comment ces visées de l'Égypte se trouvèrent-elles d'accord avec celles d'Athènes, c'est ce qu'on ne saurait dire. En tout cas, dès qu'Athènes eut ouvertement rompu avec la Macédoine et que la démocratie eut de nouveau étendu jusque sur les ports la plénitude de son autorité, Antigone parut avec une armée sur le territoire athénien, avec une flotte devant les ports, dont il commença le siège et le blocus. Pendant que les Athéniens repoussaient les premières attaques, la flotte égyptienne, sous la conduite de Patroclos, avait aussi pris la mer. En même temps, le soulèvement d'Athènes avait excité à Sparte un mouvement des esprits qui évidemment entraîna malgré elle la politique circonspecte de l'oligarchie dominante : les Lacédémoniens en masse demandaient à marcher au combat contre Antigone ; ils brûlaient du désir de témoigner aux Athéniens leur bienveillance et de faire quelque chose dont la postérité pût garder le souvenir [1].

Et Sparte ne fut pas seule à se lever. On a encore le texte d'un traité conclu entre Athènes et Sparte, document qui met en lumière l'étendue du mouvement hellénique et en même temps l'état d'esprit des parties contractantes. Le traité commence par constater que, dès les temps anciens, Athènes et Sparte, ainsi que leurs alliés respectifs, ont toujours lutté en fidèles alliées contre ceux qui ont voulu essayer de supprimer la liberté hellénique ; qu'elles y ont gagné un renom glorieux et la liberté pour le reste des Hellènes ; que des temps semblables sont revenus et que « l'Hellade entière » est menacée

[1]) Ceci se trouve en propres termes dans Pausanias (III, 6, 3). L'inscription d'Olympie n° 196 (*Arch. Zeitung*, 1878, p. 175) : βασιλεὺς Πτολεμ[αῖος βασιλέω]ς Πτολεμαίου..... βασιλέα Λ]ακεδαιμον[ίων εὐνοίας ἕνεκ]α εἰς αὐτὸν κ[αὶ......] Διὶ Ὀλυμπίῳ, ne permet pas, vu le nombre des caractères manquants, d'intercaler d'autre nom de roi spartiate contemporain que celui d'Ἀρέα.

par ceux qui voudraient anéantir dans chaque cité les lois et les coutumes des ancètres : que le roi Ptolémée, suivant l'exemple de ses prédécesseurs et obéissant à l'influence de sa sœur, fait ouvertement ses efforts en faveur de la liberté commune des Hellènes ; que le peuple d'Athènes, faisant alliance avec lui et les autres Hellènes, a résolu de convier ceux-ci aux mêmes efforts ; que, de leur côté, les Lacédémoniens, amis et alliés du roi Ptolémée, avec les Éléens, Achéens, Tégéates, Mantinéens, Orchoméniens, Phialéens, Caphyens, Crétois, qui sont leurs alliés à eux, ont résolu d'entrer en alliance avec Athènes et ont à cette fin envoyé des députés à Athènes [1] ; et l'alliance est en effet conclue, non pas avec des engagements précis, mais sous cette formule générale : que désormais il y aura entre les Athéniens et les Lacédémoniens, y compris leurs alliés sus-mentionnés, amitié et alliance, « afin qu'ils se montrent vaillants à la lutte contre ceux qui actuellement dans les cités commettent des injustices et violent les conventions, d'accord avec le roi Ptolémée et entre eux, et aussi qu'à l'avenir ils vivent en parfaite concorde les uns avec les autres [2] ».

Ainsi, les États les plus importants du Péloponnèse entrèrent à la suite de Sparte dans cette ligue. Il n'est plus possible de reconnaître si Athènes a trouvé également des alliés dans la

[1]) C. I. Attic., II, nº 332. C'est Chrémonide qui propose le décret. La date est ainsi libellée : ἐπὶ Πειθιδήμου ἄρχοντος, ἐπὶ τῆς Ἐρεχθεῖδος δευτέρας πρυτανείας, etc. Dittenberger (*Hermes*, II, p. 301) place cet archonte en Ol. CXXVIII, 2 ou 3 (267/6 ou 266/5), écartant avec raison une difficulté qui arrêtait K. Fr. Hermann (*Zeitschr. für Alterth.* 1845, p. 594), à savoir que, dans la période de Callippe, Ol. CXXVIII, 3 est une année embolismique, tandis que celle de l'inscription est une année commune. Köhler est d'avis que le traité a dû précéder la guerre : je ne puis partager son opinion ; il doit y avoir eu ce semble, un premier acte, l'occupation du Pirée, par exemple, avant qu'Athènes discutât et conclût en assemblée publique une alliance de cette nature. Il est à remarquer que cette inscription atteste encore l'existence de douze tribus et que le nom de la tribu prytanisante à la ligne 3 — c'était ou l'Ἀντιγονίς ou la Δημητριάς — a été martelé après coup, probablement lors de la première guerre de Macédoine, comme on peut l'inférer d'un passage de Tite-Live (XXXI, 44).

[2]) ὅπως ἂν οὖν κοινῆς ὁμονοίας γενομένης τοῖς Ἕλλησι πρός τε τοὺς νῦν ἠδικηκότας καὶ παρεσπονδηκότας τὰς πόλεις πρόθυμοι μετὰ τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ μετ' ἀλλήλων ὑπάρχωσιν ἀγωνισταὶ καὶ τὸ λοιπὸν μεθ' ὁμονοίας σώζωσιν τὰς πόλεις... (C. I. Attic., II, nº 332, l. 31).

Grèce moyenne, en Étolie, par exemple. Quant à ce qui se passa à Athènes même, une autre inscription nous en donne au moins un exemple en petit[1]. Le Conseil et le peuple décident « d'inviter les citoyens et les autres habitants de l'Attique à verser des contributions volontaires », contributions devant servir « au salut de la ville et à la protection de son territoire » ; on n'acceptera point de versements au-dessus de 200 drachmes ni au-dessous de 50 drachmes. Nous possédons encore une partie de la liste des versements effectués : sur soixante-dix-sept, il n'y en a que deux à 50 drachmes et neuf à 100 drachmes ; les soixante-six autres atteignent le maximum fixé[2]. On était plein d'élan, de joie et d'espérance. « Tout le reste », disait-on, « est commun à tous les Hellènes, mais le chemin qui mène les hommes au ciel, les Athéniens seuls le connaissent[3] ».

Pour la suite, on trouve quelques renseignements dans un récit sommaire concernant la vie d'Areus : « Quand Antigone eut établi son camp autour d'Athènes et empêché les alliés des Athéniens d'entrer dans la ville, Patroclos adressa un message à Areus et l'invita à commencer la lutte contre Antigone : s'il commençait, lui-même fondrait sur les derrières des Macédoniens ; il n'était pas juste qu'eux, Égyptiens et soldats de marine, ils attaquassent d'abord les Macédoniens par terre. Les Lacédémoniens étaient pleins d'ardeur pour combattre ; mais, comme les provisions étaient consommées, Areus ramena son armée en arrière, car il voulait réserver le courage du désespoir pour sa propre patrie et ne le point

1) ἐπὶ Διομέδοντος ἄρχοντος (C. I. Attic., II, n° 334) : peut-être est-ce l'année qui suit l'archontat de Pithidémos. Sur les difficultés du calendrier, voy. Böckh (*Epigr.-chron. Studien*, p. 76 sqq.) et Köhler (ad *C. I. Attic.*, II, p. 159).

2) Le contrôleur général des finances (ὁ ἐπὶ τῆς διοικήσεως) avait été remplacé durant un certain temps (peut-être depuis 287) par un collège. On voit par le décret en l'honneur de Zénon (Diog. Laert., VII, 1) et par celui en l'honneur du Sphettien Phædros (C. I. Attic., II, n° 331) que ce fonctionnaire était déjà rétabli avec ses anciennes prérogatives. Il est possible qu'en prévision d'événements sérieux, on ait préféré instituer une direction militaire plus énergique, au lieu de laisser la défiance démocratique se donner libre carrière.

3) οἱ δὲ δημαγωγοῦντες Ἀθήνησι κατὰ τὸν Χρεμονίδειον πόλεμον κολακεύοντες τοὺς Ἀθηναίους, etc. (Hegesand. ap. Athen., VI, p. 250) : mais les « meneurs du peuple » à cette époque étaient précisément Chrémonide et ses amis.

sacrifier sans compter pour des étrangers. Mais Antigone fit la paix avec les Athéniens, après qu'ils eurent fait une très longue résistance, et il plaça une garnison sur le Musée [1] ».

Ce maigre résumé peut être complété par quelques autres renseignements et des considérations générales. Patroclos avait posté sa flotte près de la petite île, voisine de la pointe méridionale de l'Attique, qui depuis lors porte son nom, et il s'y était fortifié ; cela prouve, en tout cas, qu'il lui était impossible de pénétrer dans les ports d'Athènes, et il faut qu'il n'ait plus existé de marine athénienne si l'on n'était pas en état d'effectuer par un coup de main hardi cette jonction de laquelle tout dépendait. Areus s'était-il avancé jusque sur le territoire de l'Attique, cela est douteux, car la forte garnison de l'Acrocorinthe pouvait bien barrer l'isthme, et en outre Mégare, à ce qu'il semble, était occupée par Antigone. C'est à Mégare, en effet, que les soldats gaulois du roi se révoltèrent [2]. Antigone se hâta de marcher contre les rebelles avec toute son armée réunie, pendant qu'un petit corps d'observation restait dans le voisinage d'Athènes [3] ; les rebelles, après une résistance désespérée, furent complètement anéantis. Les adversaires d'Antigone n'avaient même pas su mettre à profit ce moment. D'après le récit qui vient de Phylarque [4], Patroclos et Areus, après cette prompte victoire du roi, reculèrent tous les deux, pendant que celui-ci se tournait de nouveau contre Athènes et redoublait d'activité. Il est inutile de chercher à combler par voie de conjecture le manque de suite que l'on remarque ici dans la conduite des confédérés, mais on peut bien admettre que le roi d'Égypte avait compté sur une tout autre coopération de la part des Hellènes; que notamment du côté de Sparte il s'était attendu à des actes décisifs ; qu'en outre Patroclos, même s'il se sentait supérieur sur mer, ne

[1]) Ces renseignements, que l'on trouve dans Pausanias (III, 6, 4), ne proviennent pas de Phylarque, car ils diffèrent de ceux de Justin, mais il est impossible de trouver le moindre indice indiquant leur origine (Cf. PAUSAN., I, 1, 2 ; 7, 3).

[2]) Cf. POLYÆN., IV, 6, 3.

[3]) *in speciem castrorum relicta parva manu adversus ceteros* (JUSTIN., XXVI, 2, 1).

[4]) *ut defectores Gallos Megaris delevit* (TROG. POMP., *Prol.* XXVI).

pouvait essayer de débarquer sur la côte athénienne alors que tout le pays était rempli des troupes d'Antigone et les postes assez près les uns des autres pour écraser à l'instant sous la supériorité numérique de bataillons rapidement groupés toute tentative de débarquement. La flotte égyptienne devait se sentir supérieure, c'est ce que paraît indiquer l'anecdote rapportée par Phylarque, à savoir que Patroclos envoya au roi de Macédoine des figues et du poisson, et que, comme l'entourage du roi se mettait l'esprit à la torture pour deviner l'allégorie, lui-même en riant l'interpréta comme il suit : cela voulait dire qu'il lui fallait ou bien gagner la prépondérance sur mer ou mâcher des figues [1]. Évidemment, Antigone évita prudemment, avec ses forces maritimes, toute rencontre décisive avec la flotte ennemie ; il se contenta de tenir ses vaisseaux précisément aux lieux de débarquement, là où ils étaient suffisamment couverts par les postes de terre ; et Patroclos, quand la défection si rapidemment arrêtée des Gaulois et la retraite des Spartiates eut détruit la dernière espérance qu'on pouvait avoir de remporter quelque avantage sur Antigone du côté de la terre, dut se borner à se maintenir dans son île jusqu'au jour où de nouveaux renforts viendraient peut-être d'Alexandrie modifier la situation.

L'Égypte, la lutte une fois commencée contre Antigone, ne pouvait l'abandonner ; cela se comprend de soi-même, et les textes, si mutilés qu'ils soient, nous laissent encore reconnaître qu'elle fit à ce moment un nouvel effort et mit en jeu une combinaison politique des plus étendues. Tout à coup un nouvel ennemi s'élève dans le Nord, tandis qu'en même temps Corinthe est entraînée à la défection, Sparte se remet en campagne et une nouvelle flotte égyptienne paraît dans la mer Égée.

Le roi des Molosses, Alexandre, avait déjà partagé avec les Étoliens la malheureuse Acarnanie [2], et contraint par la famine

[1]) Athen., VIII, p. 334. Phylarch., *fr.* 1.

[2]) Polyb., II, 45. — συνθήκας ἐπ' ἐξανδραποδισμῷ καὶ μερισμῷ τῆς Ἀκαρνανίας (Polyb., IX, 34). Schorn (p. 58) a démontré que ce partage ne peut pas avoir eu lieu plus tard. C'est à ce fait que se rapporte le passage de Justin (XXVIII, 1).

la forte ville de Leucade à se rendre[1]. Maintenant lui, l'excellent général[2], il se jeta tout à coup sur la Macédoine. La misérable relation que nous avons à ce sujet porte : « C'est contre lui qu'Antigone, quand il fut revenu de Grèce, abandonné par ses soldats qui passèrent à l'ennemi, perdit son royaume et son armée ; mais, en l'absence du roi Antigone, Démétrios[3] ayant rassemblé une armée non seulement regagna la Macédoine perdue, mais encore dépouilla Alexandre de son royaume ». Ainsi Antigone lui-même s'était hâté de revenir en Macédoine après la première attaque d'Alexandre, non, à coup sûr, sans laisser en Attique des forces suffisantes. N'y a-t-il pas exagération à dire qu'il perdit son armée et son trône, on ne peut plus le savoir ; mais le lieu où Démétrios remporta ensuite la victoire qui le sauva[4] était vraisembla-

[1]) Frontin., *Strateg.* III, 4, 5. D'autres attribuent cette prise de Leucade à Alexandre d'Épire. On a conjecturé plus haut que les Acarnaniens, dont Pyrrhos était resté maître jusqu'à sa campagne d'Italie, s'étaient affranchis à ce moment.

[2]) Ce qui prouve tout au moins ses aptitudes théoriques, c'est qu'il a écrit, comme son père, sur la tactique (Arrian. et Ælian., *Tactic.* init.)

[3]) Justin (XXVI, 2) l'appelle : *hujus* (*Antigoni*) *filius Demetrius puer admodum* : l'Eusèbe arménien le désigne aussi de la même façon. Et pourtant, ceci est faux. En effet, Démétrios, fils d'Antigone, est né de cette Phila de Syrie qui, comme on l'a démontré ci-dessus, ne s'est mariée avec Antigone qu'après 278, et, comme cette guerre a eu lieu avant 265, il en résulte que le jeune vainqueur aurait été âgé de moins de 12 ans. L'erreur où sont tombés deux auteurs indépendants l'un de l'autre doit avoir été commise déjà par Phylarque. On pourrait supposer que *filius* est exact et que l'erreur se trouve dans le nom ; on écrirait ainsi *Halcyoneus* au lieu de *Demetrius* ; mais, cette rectification, outre qu'elle violente le texte, se heurte à une objection préalable, c'est que Halcyoneus, le favori de son père, a péri dans un combat auquel Antigone assistait en personne et que ce même prince, déjà chef de corps à Argos en 272, ne pouvait plus être appelé *admodum puer* lors de la guerre actuelle. Le vainqueur d'Alexandre était bien un Démétrios, mais c'était le frère du roi, soit Démétrios le Maigre, sur l'âge duquel nous n'avons aucun renseignement, soit, ce qui est absolument probable, Démétrios le Beau, le fils de cette Ptolémaïs que son père avait épousée à Milet en 287 (Cf. *Hist. des Diadoques*, p. 589). Ce Démétrios pouvait avoir une vingtaine d'années, et l'*admodum puer* lui convient assez bien.

[4]) Dans l'Eusèbe arménien (I, p. 243 ed. Schöne), on lit : *prælio autem victus* (*Pyrrhus*, suivant la liaison fautive adoptée par Eusèbe) *Derdiæ a Demetrio rebus quoque privatur*. Le nom de lieu rappelle, comme Niebuhr (*Kleine Schriften*, p. 229) en a déjà fait la remarque, le nom macédonien Derdas : seulement Niebuhr n'a pas fait attention qu'il a existé deux Derdas, tous deux princes d'Élymiotide, la plus avancée au S.-O. des provinces su-

blement dans la partie haute de la Macédoine ; ces contrées et la Thessalie avaient dû tomber au pouvoir d'Alexandre[1]. Mais pourquoi le roi abandonna-t-il le salut du royaume à son frère ? Pourquoi est-il sorti de Macédoine avant d'avoir la certitude que le cœur de son empire serait sauvé? C'est évidemment qu'un péril plus grand encore l'appelait ailleurs.

Ce péril était-il dans le Péloponnèse ? On lit dans un sommaire : « Comment Antigone tua le roi Areus à Corinthe, et eut ensuite une guerre avec le fils de son frère Cratère, Alexandre[2] » ; et cet Alexandre précisément nous apparaît non pas seulement comme prince de Corinthe, mais aussi, durant un certain temps, comme souverain de l'Eubée[3]. Que le fait se soit produit à l'instigation de l'Égypte ou de Sparte, ou qu'Alexandre ait agi de son propre mouvement, toujours est-il que le stratège de Corinthe avait mis à profit les embarras de la Macédoine pour se rendre indépendant. C'était pour Antigone une perte énorme ; la clef du Péloponnèse était perdue ; les forces militaires avec lesquelles il avait assuré là-bas son influence et maintenu les tyrans qui lui étaient dévoués étaient maintenant du côté de l'ennemi ; les tyrans eux-mêmes, isolés du secours de la Macédoine, sans appui contre les brigandages des Étoliens, qui du reste étaient les alliés de l'Épirote, contre les projets de domination des Spartiates, durent ou bien céder la place ou tenter de se

périeures de la Macédoine, et située précisément tout contre la Parauæa, région appartenant alors à l'Épire.

[1]) Je dis la Thessalie, parce que, dans l'Eusèbe arménien, cette guerre ne figure pas au chapitre *Macedonum reges*, mais aux *Thessalorum reges*. Démétriade, qui était fortifiée, doit avoir résisté.

[2]) Trog. Pomp., *Prol.* XXVI.

[3]) Suidas, s. v. Εὐφορίων. Euphorion, le poète, était né en 275 à Chalcis : τῆς Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλεύσαντος Εὐβοίας, υἱοῦ δὲ Κρατεροῦ, γυναικὸς Νικαίας στερξάσης αὐτόν, εὔπορος σφόδρα γεγονὼς ἦλθε πρὸς Ἀντίοχον τὸν μέγαν .... βασιλεύοντα. J'ajoute les derniers mots du passage, pour qu'on n'hésite pas à prendre à la lettre, même dans un Suidas, l'aoriste βασιλεύσαντος. Cratère, dont Plutarque (*De frat. amor.*, 15) vante la fidélité à son frère Antigone, était né en 321 ; il a pu avoir ce fils, Alexandre, entre 300 et 290. Après la mort de son père (après 270 et avant 265), Alexandre reçut le commandement des garnisons de Corinthe et de Chalcis : il ne peut guère s'être marié beaucoup plus tôt. Peut-être il y a-t-il un rapport entre son mariage et sa défection. Le nom de Nicæa indiquerait une princesse de la maison d'Antipater ou de Lysimaque.

maintenir par tous les moyens dont ils disposaient, et parmi eux, qui ne succombait pas devenait par suite un prince indépendant ; c'est ce que fit Aristodémos de Mégalopolis, de même le tyran d'Argos [1]. Mais ce qui était encore plus affligeant que cette perte dans le Péloponnèse, c'est que le stratège de Corinthe avait eu en même temps le gouvernement de Chalcis et que, par sa défection, il avait aussi arraché l'Eubée au roi de Macédoine ; elle avait été jusque-là le point de départ de tout mouvement macédonien dirigé vers la Grèce centrale. Maintenant la voie par l'Eubée était barrée à Antigone ; la Thessalie était vraisemblablement occupée par Alexandre le Molosse, et ses alliés, les Étoliens, tenaient entre leurs mains la ligne du Sperchios et surtout la ville d'Héraclée, qui commande les Thermopyles [2]. Antigone était entièrement coupé de la Grèce ; la seule communication qui lui restât encore était la voie de mer. Mais, sur mer, l'Égypte se sentait tout à fait supérieure ; quoique jusque-là la flotte macédonienne postée à Salamine eût réussi probablement à empêcher Patroclos de se mettre en communication immédiate avec les ports d'Athènes, on pouvait s'attendre à voir une nouvelle escadre égyptienne accourir pour réaliser la combinaison politique si heureusement engagée et en recueillir les fruits. Si cette flotte ralliait celle de Patroclos, Athènes était sauvée ; la flotte macédonienne ne pouvait plus se maintenir à Salamine ; Antigone était hors d'état de se jeter par mer sur l'isthme et de tenter la reprise de Corinthe ; bref, tout était perdu ; Ptolémée était le maître de la mer Égée et des Cyclades, et la Grèce lui rendait hommage comme à son libérateur.

Antigone devait attendre une nouvelle flotte égyptienne : la rencontrer et la refouler à tout prix, tel devait être son premier soin ; il lui fallait préalablement sacrifier l'Eubée, Athènes, Corinthe, le Péloponnèse. S'il se tournait de ce côté avant de battre les Égyptiens, ceux-ci, se hâtant de secourir ses adversaires, l'attaqueraient par ses derrières, et il était perdu : il devait arrêter la flotte égyptienne le plus tôt possible

[1]) Probablement Archinos (Polyæn., III, 8).
[2]) Pausan., X, 21, 1.

et le plus loin possible de la Grèce, de telle sorte que, si le coup réussissait, les restes de la flotte vaincue ne pussent faire jonction avec ses adversaires en Grèce et avec Patroclos. Tout dépendait du succès de ce coup d'audace.

Plutarque emploie à deux reprises, dans ses fastidieuses considérations morales, une anecdote dont voici le fond : « Quand Antigone voulut combattre sur mer contre les généraux de Ptolémée — c'était la bataille de Cos — un de ses amis lui dit : « Ne vois-tu pas que les vaisseaux ennemis sont en nombre bien supérieur? » Il lui répondit, lui qui d'ailleurs était sans arrogance et sans orgueil : « Combien de vaisseaux comptes-tu que vaille ma présence[1] ? » Ce doit être la bataille au-devant de laquelle Antigone était obligé de marcher; et, d'après ce que le sens de l'anecdote fait présumer et ce que viennent confirmer les événements ultérieurs, il l'aura gagnée[2].

[1]) ἐν τῇ περὶ Κῶν ναυμαχίᾳ (Plut., *De se ipsum citra invid. laud.* 16) et πρὸς τοὺς Πτολεμαίου στρατηγούς (Plut., *Apophth.* vol. II, 31 ed. Tauchnitz). Il est vrai que Plutarque raconte encore une fois ailleurs (*Pelopid.* 2) la même histoire, en la faisant précéder cette fois de ces mots : Ἀντίγονος ὁ γέρων ὅτε ναυμαχεῖν περὶ Ἄνδρον ἔμελλεν. Il confond ici ou bien cette bataille de Cos avec celle qui fut livrée plus tard à Andros, ou Antigone I[er], appelé aussi parfois ὁ γέρων (*De fortun. Alex.* I, 9) avec son petit-fils. Wyttenbach (p. 1080 sqq.) pense que c'est à cette bataille de Cos que fait allusion le passage d'Athénée (V, p. 209) : τὴν Ἀντιγόνου ἱερὰν τριήρη, ᾗ ἐνίκησε τοὺς Πτολεμαίου στρατηγοὺς περὶ Λεύκολλαν τῆς Κῴας, ὅπου δὴ (c'est la leçon que Meineke substitue à ἐπειδὴ) καὶ τῷ Ἀπόλλωνι αὐτὴν ἀνέθηκεν. Il aurait pu ajouter que la trirème (ναυαρχὶς) Isthmique de Gonatas, celle sur laquelle on vit pousser spontanément de l'ache (Plut., *Quæst. Sympos.* V, 3. 2), pouvait bien être celle-là. Il est vrai qu'on ne cite pas à Cos de localité appelée Leucolla, mais il y a à Cypre, dans le voisinage de Salamine, un promontoire de ce nom qui joue un rôle important dans la bataille navale livrée par Démétrios en 306. Il y a donc là une confusion entre deux batailles, que cette confusion ait été faite par Athénée ou par l'auteur de l'écrit sur le vaisseau d'Hiéron, Moschion, qu'il cite un peu plus haut. Cependant, le nom de Leucolla se rencontre assez souvent. Pline (V, 27) appelle ainsi le promontoire de Pamphylie qui porte d'ordinaire le nom de Leucothéa, et ailleurs (V, 31) il signale encore une Leucolla dans les îles Chélidoniennes.

[2]) On pourrait être tenté de rapporter à cette bataille de Cos le passage déjà mentionné ci-dessus où Diogène Laërce (IV, 39) dit qu'après la victoire remportée sur mer par Antigone, nombre de gens l'allèrent trouver ou lui adressèrent des ἐπιστόλια παρακλητικά; pour expliquer ces lettres de condoléance — car c'est ainsi que les commentateurs de Diogène entendent παρακλητικά — on supposerait qu'Halcyoneus, par exemple, a péri dans cette bataille navale. Mais ce système a contre lui d'abord la façon

C'est à grande distance, à l'entrée de la mer Égée, que la flotte ennemie, quoique supérieure en nombre, fut vaincue. Cos, Cnide tombèrent aux mains d'Antigone; il voua à Apollon Triopien, dans le téménos duquel se célébraient déjà des jeux annuels, sa « trirème sacrée[1] ». Maintenant qu'il avait enlevé à l'ennemi les côtes de Carie, Antigone pouvait retourner avec sa flotte victorieuse dans les eaux de l'Attique[2]. Il est à croire que Patroclos fut à ce moment délogé de sa station, ou qu'il l'abandonna sans coup férir[3]. Que les troupes macédoniennes se fussent ou non maintenues jusque-là en Attique,

dont est racontée la mort d'Halcyoneus (ÆLIAN., *Var. Hist.* III, 5. PLUT., *Consol.* 33), le récit semblant indiquer une bataille livrée sur terre, ensuite et surtout la situation d'Athènes à l'époque. Les philosophes pouvaient bien, et l'exemple d'Arcésilas le prouve, rester neutres; mais il leur eût été impossible, dans une ville qui luttait encore avec énergie et espoir, d'afficher de la sorte leurs sympathies. Enfin, le terme le plus convenable et le plus usuel pour ces sortes de consolations par écrit est παραμυθητικά, tandis que παρακλητικὰ signifie des placets.

[1]) IMHOOF-BLUMER (*Choix de monnaies grecques*, pl. IX, nº 22) rapporte avec beaucoup de vraisemblance à cette victoire la médaille qui porte d'un côté la tête de Poseidon, de l'autre Apollon sur la proue d'un navire, avec la légende ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

[2]) Il est possible qu'Antigone se soit emparé à ce moment de bon nombre des Cyclades; pourtant ceci a pu avoir lieu également dans la première guerre qui suivit celle-ci. La leçon corrompue de Plutarque (*Arat.*, 12) : ἥψατο τῆς Ἀδρίας πολεμίας οὔσης ne permet guère de conclure qu'en 250 il était maître d'Andros : la correction Ἀκτίας (en Eubée) est plus absurde encore. BERGK (*Zeitschr. für Alterth.* 1846, p. 669) a proposé Ὑδρίας, ce qui est extrêmement plausible.

[3]) Je crois devoir rapporter à ces conjonctures le passage où Sextus Empiricus (*Adv. Gramm.*, p. 106. Tom. II, ed. Lips.) rapporte que Sostratos, envoyé par Ptolémée auprès d'Antigone pour une affaire personnelle et repoussé durement par celui-ci, lui avait répondu par les vers que l'Iris d'Homère adresse à Poseidon (*Iliad.* XV, 201-203) :

οὕτω γὰρ δὴ τοι κέλεαι, γαιήοχε κυανοχαῖτα,
τόνδε φέρω Διὶ μῦθον ἀπηνέα τε κρατερόν τε,
ἤ τι μεταστρέψεις : στρεπταὶ μέν τε φρένες ἐσθλῶν,

sur quoi Antigone avait fini par céder (μετεβάλλετο). Ne serait-ce pas peut-être que Patroclos, par suite de cette victoire de Cos, se trouvait coupé de ses communications? En tout cas, il ne saurait être question d'Antigone Monophthalmos, et Antigone Doson n'était guère en état d'être comparé à Poseidon souverain des mers. Peut-être que Sostratos « de Cnide, fils de Dexiphane » (STRAB., XVII, p. 791), était au nombre des στρατηγοὶ de la flotte à Cos : la chose n'est pas sûre, et on oserait encore moins affirmer que c'est seulement « après la mort et l'apothéose de Ptolémée Ier » qu'il a bâti et dédié aux θεοὶ σωτῆρες le phare d'Alexandrie.

le péril recommençait maintenant pour Athènes et plus sérieux qu'auparavant. Ce n'est pas qu'Antigone se soit immédiatement jeté sur la ville : si les autres alliés subissaient le sort de la flotte égyptienne et succombaient l'un après l'autre, Athènes serait bien forcée de se soumettre aussi.

C'est ici que se placent les événements dont on a cité plus haut la relation sommaire, la seule que nous en ayons : « Antigone battit et mit à mort Areus à Corinthe, après quoi il eut guerre avec Alexandre, fils de Cratère[1] ». Les succès se suivirent coup sur coup. L'accès du Péloponnèse fut ouvert de nouveau, bien que Corinthe tînt encore; l'Eubée, et du même coup la position perdue à portée de la Grèce moyenne, fut recouvrée[2]; dans les Cyclades, l'influence du Lagide avait disparu avec sa flotte, et en Macédoine, non seulement le jeune Démétrios avait sauvé le royaume par la bataille de Derdia, mais Alexandre avait été expulsé de ses propres possessions; il s'était enfui en Acarnanie et mis sous la protection des Étoliens de la contrée voisine. Même dans le Péloponnèse, les tyrans purent respirer, et, bien qu'ils se trouvassent maintenant plus indépendants même vis-à-vis d'Antigone, sa cause était, en fin de compte, la leur, et bientôt le fils d'Areus eut à lutter contre Aristodémos de Mégalopolis[3].

Antigone se tourna alors contre Athènes : la ville fit une

[1]) Trog. Pomp., *Prol.* XXVI. La mort d'Areus à Corinthe est mentionnée par Plutarque (*Agis*, 3). C'est le seul point de repère que nous ayons pour la chronologie de toute cette guerre. En effet, d'après Diodore (XX, 29), il a régné 44 ans; son prédécesseur Cléonymos avait régné 60 ans et 10 mois; Agésipolis, frère de Cléonymos, 1 an, et Agésipolis avait succédé à son père Cléombrote, tué à Leuctres en juillet 371. En supposant que le premier et le dernier chiffre soient aussi exacts que celui du milieu, la mort d'Areus tomberait en mai 265. L'écart ne peut guère dépasser un mois ou deux tout au plus. Sur les autres dates à déterminer au cours de cette guerre, voy. ci-après.

[2]) Le passage mutilé de Polybe (*Exc. Vatic.* XXXVIII, 5, 8 ed. Hultsch) ne doit pas se rapporter, comme le croit Niebuhr (*Kl. Schriften*, p. 226), à cette reprise de l'Eubée, mais à une époque un peu antérieure ; peut-être même la lacune Φωκεῖς ... εῖς Λοκροί, doit-elle être comblée non pas par Εὐβο]εῖς, mais avec Δωρι]εῖς, proposé par Heyse. Alexandre (τοῦ βασιλεύσαντος Εὐβοίας ap. Suid., s. v. Εὐφορίων) ne figure plus par la suite que comme dynaste de Corinthe. Le passage de Plutarque (*Arat.* 12) se comprend tout aussi bien dans cette situation.

[3]) Plut., *Agis*, 3.

très longue résistance[1]. Enfin, à ce que l'on raconte, il conclut vers la saison d'automne un traité avec les Athéniens : les Athéniens au printemps ensemencèrent leurs terres et ne gardèrent de blé que juste ce dont ils avaient besoin jusqu'à la nouvelle récolte; mais, au moment où les moissons mûrissaient, Antigone fit invasion dans leur territoire, et les Athéniens, après avoir consommé leurs maigres approvisionnements, furent obligés de se rendre à discrétion[2]. Aussi bien ils étaient abandonnés de tout le monde ; ils s'étaient défendus longtemps, au prix des plus nobles efforts : ce fut le dernier jet de flamme d'un foyer prêt à s'éteindre; après, le peuple athénien s'affaissa pour toujours. L'antiquité a pour ainsi dire symbolisé cette chute d'Athènes dans la touchante légende de la mort de Philémon[3]. « Philémon habitait au Pirée pendant que les Athéniens et Antigone se faisaient la guerre. Il était alors extrêmement vieux, dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, lorsqu'il vit en songe, ou dans une sorte de rêve, neuf jeunes filles sortir de sa maison. Il leur demanda pourquoi elles le

[1]) ἐπὶ μακρότατον χρόνον (PAUSAN., I, 3, 6). Pausanias (I, 30, 4) rapporte que le pays fut ravagé, et notamment que le temple de Poseidon à Colone avec son *temenos* fut détruit.

[2]) Telle est l'histoire inepte que raconte Polyænos (IV, 6, 20), inepte non pas parce qu'elle répugne au caractère d'Antigone, mais parce que, si une ruse aussi misérable avait suffi pour atteindre le but, Antigone n'aurait pas eu besoin d'y avoir recours.

[3]) La mort de Philémon (ap. SUID., s. v.) en indique avec précision la date. Dans Diodore (*Exc. Hoesch.* p. 163-164 ; XXIII, 6-9 ed. Dindorf), cette mort est racontée avant le siège d'Agrigente (de juillet à décembre 262) : Diodore devait l'avoir placé, selon son habitude, à la fin de l'année précédente : par conséquent, c'est dans le cours de l'an 263, vers la saison d'été, qu'Athènes fut prise. Areus était mort aux abords de l'été 265 : au cours de cette même année, Antigone avait dû guerroyer contre son neveu Alexandre de Corinthe et se tourner ensuite contre Athènes. Il ne réussit pas cette année-là; c'est l'année suivante seulement que la ville se rendit. Les dates indiquées plus haut (p. 222) à propos de Zénon permettent de classer les faits survenus avant la mort d'Areus. Aussitôt après la mort de Zénon, comme on l'a supposé plus haut, c'est-à-dire avec l'année 266, commence la guerre de Chrémonide, cette guerre que Zénon, médiateur entre Athènes et Antigone (πολλὰ ὑπὲρ Ἀθηναίων ἐπολιτεύσατο πρὸς Ἀντίγονον. ÆLIAN., *Var. Hist.* VII, 14) eût peut-être réussi à empêcher. Au cours de cette même année 266 eut lieu la défaite des Gaulois à Mégare et la retraite des Spartiates. L'hiver ou le printemps suivant amène l'invasion du Molosse; puis vient la bataille navale de Cos, et, vers l'été, la mort d'Areus.

quittaient, et elles répondirent qu'il leur fallait partir pour ne pas entendre dire qu'Athènes était prise. Il raconta le fait au jeune garçon qui le servait, se leva, acheva le drame auquel il travaillait, s'enveloppa dans une couverture pour sommeiller et ne se réveilla plus. Ce n'était pas d'un poète qu'elles inspiraient rarement que les Muses prenaient congé, afin de ne pas assister à sa mort; mais, en emportant, pour le soustraire à l'heure funeste où l'ennemi est le maître, un homme de bien qui était cher aux Immortels, le dernier survivant de l'ancien temps, un homme qui avait vu encore les beaux jours d'Athènes et Démosthène dans la plénitude de son énergie, elles se servaient de lui pour annoncer à leur cité bien-aimée qu'elles devaient maintenant, elles aussi, s'éloigner d'elle pour toujours[1] ».

La juste sympathie qu'inspire Athènes ne se tourne que trop facilement en prévention contre Antigone. Il ne faut pas oublier que le soulèvement d'Athènes et du Pirée avait allumé une guerre qui mit à deux doigts de sa perte la Macédoine péniblement réédifiée par lui; que la politique de la Macédoine vis-à-vis de la Grèce résultait de la force des choses et ne tenait pas aux inclinations ou aversions personnelles du roi, et que lui, Antigone, ne devait se laisser guider que par son suprême devoir, celui d'agir en souverain de son royaume. Il n'avait ni ambition ni soif de lucre; il ne briguait point la popularité; il s'efforçait de satisfaire les meilleurs esprits de son temps : quand Zénon mourut, il déplora la perte de celui dont il avait mis son amour-propre à mériter l'approbation[2]. C'est dans cet esprit qu'il agit. Il ne pouvait pas ne voir dans Athènes que la cité maintenant vaincue et pourtant toute pleine des plus nobles souvenirs; il devait, dans la mesure où elle pouvait redevenir pour lui un danger avec l'appui de l'Égypte — et déjà Glaucon et Chrémonide s'étaient réfugiés

[1]) NIEBUHR, *Kleine Schriften*, p. 463. J'ai reproduit sans y rien changer les paroles de NIEBUHR, parce qu'on ne saurait mieux dire. Il complétait de la façon suivante le texte d'Élien : οὐ γὰρ εἶναι θεμιτὸν ἀκοῦσαι αὐτὰς [ἁλῶναι τὰς 'Αθήνας]. HERCHER écrit μεῖναι αὐτὰς, sans l'addition qui justifiait l'opinion de NIEBUHR.

[2]) C'est l'équivalent de l'énergique expression grecque : οἷον εἴη θέατρον ἀπολωλεκώς (DIOG. LAERT., VII, 15).

en Égypte — il devait, dis-je, la rendre inoffensive, s'assurer d'elle complètement. Il ne pouvait plus laisser subsister davantage l'ancien régime de dépendance mitigée : il mit des garnisons macédoniennes dans les ports d'Athènes, à Sounion, et jusque dans l'intérieur de la ville, sur le Musée[1] ; les Athéniens furent obligés d'obéir aux ordres du phrourarque, l'Italiote Lycinos. Le roi alla même, si l'on en croit une anecdote, jusqu'à affirmer son pouvoir absolu sur Athènes en nommant directement des archontes[2]. Ce pouvoir, il le garda huit années durant ; au bout de ce temps, l'état général des affaires permettant des concessions, il retira ses garnisaires du Musée et restitua à la ville sa liberté[3], sans les ports, il est vrai, sans

[1]) PAUSAN., II, 8, 5. III, 6, 3.

[2]) Hégésandre, dans Athénée (IV, p. 167), raconte ce qui suit : « Démétrios, un petit-fils du fameux Démétrios de Phalère, fut cité devant l'Aréopage et admonesté parce qu'il vivait luxueusement et se promenait avec une courtisane corinthienne. Il se défendit, disant qu'il vivait comme un honnête homme, qu'il avait une jolie hétaïre, mais ne faisait de tort à personne, buvait son vin de Chios et faisait face à ses dépenses avec son propre avoir ; qu'il ne vivait pas, comme certains Aréopagites, d'adultère et de corruption : après quoi il nomma par leur nom ceux qui se conduisaient de la sorte. Quand Antigone fut informé de l'incident, il le nomma thesmothète. Aux Panathénées, il fit, en qualité d'hipparque, élever à sa maîtresse auprès des Hermès une tribune plus haute que ceux-ci, et, lors des Mystères d'Éleusis, il lui fit dresser un trône dans le lieu saint, menaçant du bâton ceux qui s'y opposeraient ». Seulement, il ne faudrait pas trop se fier à l'autorité d'Hégésandre : les nombreux extraits de ses ὑπομνήματα qui figurent dans les *Deipnosophistes* ne laissent aucun doute sur le caractère de ces « fruits de lectures », de ces *variæ historiæ* où il est question de rois et de poissons, de poètes et de curiosités naturelles, de statues et de philosophes. KÖPKE (*De hypomn. graec.* p. 20 sqq.) a recueilli avec beaucoup de soin les renseignements qui peuvent servir à déterminer son époque. L'homme d'État rhodien Rhodophon, dont parle Hégésandre (ap. ATHEN., X, p. 444) et à propos duquel KÖPKE dit : *de tempore quo vixerit nihil compertum habemus*, est probablement le même que nous rencontrons dans les légations rhodiennes des années 171-167 (POLYB., XXVII, 6. XXVIII, 2. XXX, 5). Par conséquent, l'anecdote mentionnée ci-dessus pourrait se rapporter aussi à Antigone Doson ; mais, vu l'État d'Athènes au temps de Doson, la chose est impossible.

[3]) ἐξήγαγεν ἑκουσίως τὴν φρουράν (PAUSAN., III, 6, 3). Dans le canon de l'Eusèbe arménien et dans saint Jérôme, ceci se trouve indiquée à Ol. CXXXI, 1 (255). L'inscription relative aux prières publiques (C. I. ATTIC., II, nº 373 b, p. 427) et qui, d'après l'estimation de KÖHLER, date du milieu du siècle, laisse voir dans les passages enlevés au ciseau que l'on a prié également pour Antigone et son épouse. C'est à la même formalité proba-

Sounion, sans Salamine; même les Longs Murs, à ce qu'il semble, furent rasés[1]. Cette façon de restaurer la liberté acheva d'enlever à Athènes toute espèce d'importance.

Mais comment la puissante Égypte pouvait-elle laisser la ville s'affaisser ainsi, et se rétablir de la sorte la domination si vivement combattue d'Antigone? Nous verrons à quel point, sur ces entrefaites précisément, la politique de l'Égypte était embrouillée, et, d'autre part, si Antigone avait regagné beaucoup de terrain, il s'en fallait de beaucoup qu'il eût tout repris. La Grèce, organisée conformément aux exigences de l'intérêt macédonien avant la guerre de Chrémonide, avait été replongée dans le désordre par cette guerre, et la surexcitation tumultueuse des passions politiques dans les cités semblait préparer à la Macédoine une longue série de luttes nouvelles où elle userait ses forces. Antigone devait, en conséquence, agir avec plus de sévérité que par le passé; sa politique, comme le montrait l'exemple d'Athènes, était obligée de prendre des mesures plus rigoureuses. Mais la sécurité immédiate dont jouissait autrefois son autorité en Grèce n'existait plus ; bien que nombre de tyrans, en particulier ceux d'Argos et de Mégalopolis, tinssent encore pour lui, leur situation n'en était pas moins devenue plus dynastique, et la dépendance de ceux de Phlionte, d'Hermione et autres petites localités, ne pouvait pas être une compensation pour ce qu'il perdait ailleurs, à Corinthe, à Sicyone[2], où se maintenaient des potentats qui manifestaient ouvertement leur hostilité à l'égard de la Macédoine. Enfin, Sparte s'efforçait de nouveau de ressaisir quelque influence, comme le montre la lutte du roi Acrotatos contre Mégalopolis, et Élis était intimement associée avec les Étoliens, dont les incursions dévastatrices, sans souci de relations politiques quelconques, malmenaient indifféremment amis et ennemis, pour compléter le désordre et l'instabilité des affaires publiques dans l'Hellade et le Péloponnèse.

blement que se rapporte un passage d'une inscription mutilée..... καὶ τῆς βασιλίσσης (*ibid.* n° 374, lig. 8).

[1]) D'après Tite-Live (XXXI, 26), ils étaient *semiruti* au temps de Philippe. Cf. Köhler in *Hermes,* VII, p. 3. Wachsmuth, *Die Stadt Athen,* I, p. 629.

[2]) On voit par Plutarque (*Arat.* 4) quelle attitude défiante gardait à l'égard d'Antigone le tyran Nicoclès de Sicyone.

Quant à la Macédoine elle-même, elle paraît avoir réglé d'une façon plus stable ses rapports avec ses voisins immédiats. A la suite de la victoire remportée par le jeune Démétrios sur Alexandre d'Épire, le royaume épirote avait été, il est vrai, occupé en entier; mais cette conquête n'était pas définitive, et l'on peut se demander si Antigone avait jamais eu l'intention de la garder. Le roi Alexandre fut, dit-on[1], ramené dans son royaume par le désir des Épirotes et le secours de ses alliés (les Étoliens). Il dut acheter sa restauration au prix de lourds sacrifices; nous rencontrons une ville du nom d'Antigonia bâtie au sud des défilés de l'Aoos et qui en barrait l'accès du côté de l'Épire[2]; par conséquent, Alexandre céda le pays qui s'étend au delà des monts Cérauniens, sur le versant nord de la chaîne.

Nous arrivons ainsi à nous faire une idée exacte de la guerre de Chrémonide, et nous touchons au point vital de la politique macédonienne. La grande œuvre d'Antigone, c'est d'avoir enfin assuré à la Macédoine le rôle de grande puissance, et de l'avoir fait reconnaître comme telle. Sans doute, les auteurs n'en disent rien; mais la politique de l'époque, dont les agissements nous font connaître ce résultat et sa valeur effective, se rendait parfaitement compte de ce dont il s'agissait. Et de quoi s'agissait-il? A partir du jour où l'empire d'Alexandre se fut démembré, la préoccupation constante des Diadoques, au milieu de leurs luttes incessantes, était toujours de restaurer l'empire universel. Cette souveraineté, les Antigonides avaient failli déjà s'en emparer, mais la bataille d'Ipsos avait mis à néant leurs espérances, et les quatre rois s'étaient partagé l'em-

[1]) JUSTIN., XXVI, 3. Le récit de la mort de Magas (258) vient immédiatement après, mais cela ne prouve pas que le retour d'Alexandre n'ait eu lieu que peu de temps avant.

[2]) Il résulte du tracé antérieur des frontières qu'Antigonia ne peut pas avoir été fondée plus tôt, en supposant, bien entendu, que la ville ait été fondée par Antigone et non pas par Pyrrhos, qui lui aurait donné le nom de sa femme, la princesse égyptienne Antigone. Il y a deux raisons qui me décident à rejeter cette dernière hypothèse. Plutarque (*Pyrrh.* 6) dit qu'en souvenir de Bérénice, mère d'Antigone, Pyrrhos bâtit une ville du nom de Bérénicis : il ne parle pas d'Antigonia. De plus, la position d'Antigonia avait infiniment moins d'importance pour le royaume molosse, tandis que la Macédoine devait chercher, pour sa propre sécurité, à posséder ce point stratégique, ainsi qu'Antipatris sur l'Apsos.

pire. Ces organismes nouveaux étaient comme l'œuvre du hasard : c'étaient des agrégats de pays et de peuples rapprochés d'une façon arbitraire; ils portaient encore en eux le germe et la possibilité de changements énormes. De merveilleux coups de fortune parurent un instant destiner au vieux Séleucos la possession de tout l'ensemble : c'est alors qu'il tomba sous les coups d'un assassin. Antiochos chercha à faire valoir les prétentions de son père, mais la résistance qu'il rencontra au près et au loin lui fit sentir l'impossibilité de les réaliser : la paix conclue par lui avec Antigone fut le premier pas positif fait en vue de créer un système d'États hellénistiques qui ne pouvait se constituer effectivement qu'à partir du jour où l'on renoncerait absolument aux idées de domination universelle. Mais ces idées ne reparurent-elles pas une fois encore dans les grandes victoires du troisième Lagide? Nous en parlerons plus loin : il est certain qu'il y a eu de ces ambitions dans les visées de la cour d'Alexandrie[1]. En attendant, l'Égypte avait un autre intérêt : vu sa situation, elle ne pouvait songer à s'annexer un domaine aussi vaste et aussi compacte que celui des Séleucides; elle devait travailler à accroître ses forces en favorisant, en aidant toutes les petites puissances qui prenaient leur essor, et en même temps, comme elle ne pouvait elle-même s'agrandir qu'aux dépens du royaume des Séleucides, elle devait empêcher la formation d'une puissance qui, assez forte pour tenir tête même sans l'appui de l'Égypte aux rivalités de ses voisins, pût prêter aux Séleucides un appui décisif. Or, c'est en Europe seulement que pouvait se former une puissance de ce genre : voilà pourquoi Pyrrhos fut renvoyé d'Alexandrie en Épire lorsque Démétrios eut pris pied en Macédoine; pourquoi Pyrrhos demanda vainement du secours lorsqu'il essayait de se créer un empire en Italie et en Sicile; pourquoi Alexandrie préféra laisser la race grecque succomber dans ces régions et conclut un pacte d'amitié avec

1) . . . ᾧ ὑπὸ μίτρην
ἵξεται οὐκ ἀέκουσα Μακηδόνι κοιρανέεσθαι
ἀμφοτέρη μεσόγαια καὶ αἳ πελάγεσσι κάθηνται
μέχρις ὅπου περάτη τε καὶ ὁππόθεν ὠκέες ἵπποι
Ἠέλιον φορέουσι (Callimach., *In Delum*, 168).

Rapporter le psaume LXXII à Ptolémée II me paraît trop risqué.

Rome, à seule fin de rendre impossible l'établissement d'une grande puissance grecque en Occident. Pyrrhos revint : ses victoires en Macédoine, en Grèce, provoquèrent de la part d'Antigone et de Sparte une réaction assez énergique. Mais dès qu'Antigone eut reconquis son royaume et commencé à le consolider, l'Égypte se hâta d'allumer une guerre des plus sérieuses; au commencement de l'an 265, elle pouvait se flatter, non pas d'avoir anéanti la Macédoine, mais de l'avoir réduite à un rôle insignifiant. C'est un fait d'une importance inappréciable qu'Antigone, par une série de succès rapides et définitifs, ait réussi à se relever et à assurer pour longtemps à la Macédoine le rang de troisième grande puissance dans le système des États hellénistiques, un fait important non seulement à cause du dommage ou de l'utilité qui en résulta pour les petits États grecs ou parce que, dans le nord et l'est, les Gaulois, Dardaniens, Illyriens se trouvèrent contenus dans des limites fixes, mais surtout parce que cette rénovation de la Macédoine avait, pour la première fois et pour toujours, décidé la grande question de savoir si l'empire universel d'Alexandre serait rétabli ou s'il prendrait la forme durable d'un système d'États assis sur la base commune de la civilisation hellénistique.

Chose étrange! c'est précisément à cette époque que la Grèce italique fut subjuguée par Rome, que la lutte commencée alors avec les Carthaginois pour la possession de la Sicile fit disparaître la dernière chance qu'il y eût encore de fonder de ce côté une puissance grecque de quelque importance. Le morcellement du royaume d'Agathocle, l'échec de l'entreprise tentée par Pyrrhos permirent aux deux grandes puissances occidentales qui faisaient contre-poids au système des États hellénistiques de se dresser front contre front l'une en face de l'autre, de se ruer l'une sur l'autre pour engager une lutte dont le mouvement tumultueux allait gagner le monde hellénistique et entraîner pour lui de si graves conséquences.

Il fallait indiquer ces traits généraux de la situation pour rendre intelligibles les complications qui surviennent, parallèlement aux luttes gréco-macédoniennes exposées jusqu'ici, entre l'Égypte, la Syrie et le reste de l'Orient; ou pour mieux

dire, ce n'est qu'en éclairant par ces rapprochements les misérables débris de l'histoire d'Orient qu'on peut leur rendre leurs sens et leur valeur. Il est ici absolument impossible même d'indiquer avec quelque apparence de certitude une manière d'enchaîner les faits; cependant, bien loin de voir dans la pauvreté des textes une preuve qu'il y a là absence d'événements considérables et de grands intérêts, on reconnaît encore çà et là que la mémoire des générations suivantes a dû garder le souvenir d'une indescriptible variété de vicissitudes imputables à la politique soit extérieure, soit intérieure ; seulement, tout cela n'est plus pour nous qu'un amas de décombres. D'après les résultats exposés ci-dessus, on peut déjà affirmer, sans recourir à l'hypothèse, que la haute culture, le développement des facultés rationnelles, — qui était, dans d'autres sphères, la marque caractéristique de l'époque et qui se révélait notamment dans la curieuse littérature des publicistes du temps, comme nous dirions aujourd'hui, — on peut, dis-je, affirmer que cet état d'esprit se marquait aussi dans la politique extérieure ; que l'on savait agir avec une conscience nette et une intelligence sûre du but que l'on poursuivait, des moyens dont on disposait, des conditions et des difficultés auxquelles on se heurtait, et cela soit en matière d'organisation intérieure, soit dans la conduite des affaires du dehors. Dans les conseils des rois, dans les cours des petits princes, dans les assemblées délibérantes des républiques, il y avait toujours assez d'hommes qui, par leur culture et leur expérience personnelle, étaient en état de comprendre la solidarité de toutes les affaires hellénistiques et de s'en inspirer au cours des négociations et des mesures politiques : c'étaient des fugitifs chassés par la conquête des villes grecques d'Italie et du Pont, des bannis de presque toutes les villes de l'Hellade et de l'Asie-Mineure, des hommes qui, après avoir occupé chez eux une haute situation, en avaient été précipités soit par un coup de bascule des partis locaux, soit à la suite d'une lutte inutile contre des princes voisins, soit pour avoir perdu les bonnes grâces d'un maître ; ou encore des hommes de guerre, qui, soit dans une guerre, soit dans une autre, avaient appris à connaître les ressources militaires des différents États, l'état

de l'opinion dans les pays et les villes ; des poètes et des penseurs, des savants et artistes, qui étaient accueillis partout avec empressement et dont l'influence personnelle se faisait sentir aussi bien dans les plus petites républiques que dans les cours les plus brillantes ; des ambassadeurs qui, avec les relations diplomatiques à la fois étendues et actives de l'époque, fournissaient des renseignements sur Rome, Carthage, l'Inde, Méroé et les pays du Tanaïs ; enfin, des négociants que le commerce cosmopolite mettait en relation avec tous les points du monde, des mercenaires qui avaient à se pourvoir tantôt en en Sicile et en Afrique, tantôt en Syrie ou en Bactriane, des touristes, des amateurs, des archéologues, des hétaïres de choix et des dandys à la mode, que leurs affaires particulières promenaient en tout pays. C'est avec ces aperçus sommaires qu'il faut chercher à reconstituer l'aspect, l'atmosphère de la société d'alors, et savoir suppléer au défaut de vie et de relief qu'offrent les quelques événements, à la fois clairs-semés et décousus, dont le hasard nous a conservé la trace.

Ce caractère des traditions historiques nous oblige précisément à grouper les textes isolés dans l'ordre où ils paraissent le mieux s'éclairer, se soutenir, se rectifier mutuellement : nous devons nous interdire de disposer notre récit d'après des vues de haute politique, de partir du conflit des ambitions les plus diverses et de la perturbation soudaine que l'irruption des bandes gauloises apporte dans tout l'ensemble de la politique soit macédonienne, soit orientale, pour dérouler le cours ultérieur des événements. Ce n'est que quand la série des faits de détail aura été établie avec toute l'évidence et toute la certitude possible que nous nous hasarderons à jeter un coup d'œil en arrière et à signaler ici aussi les points saillants de ce vaste réseau, dont toutes les parties sont solidaires.

Partons de l'assertion d'un auteur ancien, qui a puisé ses renseignements dans les récits d'un homme d'État presque contemporain et mêlé de bien des façons aux affaires publiques. Il dit qu'Antiochos, fils de Séleucos, réduit à faire tant de guerres pour conserver à grand'peine et pas tout entier l'héritage paternel, envoya une armée contre Héraclée et d'autres

villes[1]. Déjà la première année de son règne avait été remplie de luttes de cette nature; nous avons eu occasion précédemment d'en mentionner une partie : maintenant nous devons, autant que possible, chercher à les embrasser dans leur ensemble, sans craindre de revenir au besoin sur ce qui a déjà été dit, car c'est de cette façon seulement qu'on peut jeter quelque lumière sur les rares indications qui jalonnent le reste du chemin.

Sans doute, Antiochos avait, en montant sur le trône, les prétentions les plus grandioses; son vieux père, après sa victoire sur Lysimaque (été 281), l'avait fait roi de tous les pays compris entre l'Hellespont, l'Indus et la mer Rouge; puis, Séleucos avait été assassiné, et Antiochos fut poussé contre Ptolémée Céraunos par le double devoir de venger son père et de faire valoir ses droits sur la Macédoine et la Thrace. Mais il se heurta de tous côtés à des soulèvements et des dangers; en Asie-Mineure, Héraclée, alliée avec Byzance, avec Chalcédoine, avec Mithradate, le prince du Pont, maintint fièrement son indépendance; elle envoya même des secours à Ptolémée Céraunos; le roi de Bithynie était intéressé à faire cause commune avec les coalisés. Les forces navales d'Héraclée notamment étaient considérables : la ville possédait des navires à cinq et dix rangs de rames, et même un vaisseau à huit rangs, d'une grandeur extraordinaire, monté par 1,600 rameurs. Les villes helléniques s'agitaient aussi, depuis l'Hellespont jusqu'à la passe de Rhodes; sans doute, dans ces cités, les Séleucizontes avaient relevé la tête à l'approche de Séleucos, avec le désir d'échapper à la domination oppressive de Lysimaque, mais leur espoir ne s'était pas réalisé; il ne fut plus question de restaurer l'ancienne liberté, telle qu'Alexandre le Grand et Antigone la leur avaient garantie[2]; les

[1]) MEMNON, c. 15. Memnon parle ici d'après Nymphis. Il est vrai qu'on lit dans le décret dit de Sigeion (C. I. GRÆC., II, nº 3595) : τὴμ βασιλείαν... καὶ τὴν ἀρχαίαν διάθεσιν κατέστησε. Mais c'est un décret honorifique.

[2]) L'inscription d'Érythræ, que CURTIUS (*Monatsber. der Berl. Akad.* 1875, p. 554) attribue à Antiochos Ier, reproduit la lettre du roi à la ville, lettre dans laquelle il est dit : διότι ἐπί τε Ἀλεξάνδρου καὶ Ἀντιγόνου αὐτόνομος ἦν καὶ ἀφορολόγητος ἡ πόλις ὑμῶν, καὶ οἱ ἡμέτεροι πρόγο[νοι] ἔσπευδον ἀεί ποτε περὶ αὐτῆς... Par conséquent, Séleucos n'avait pas, comme Alexandre et Anti-

villes durent même, l'invasion des Celtes devenant de plus en plus menaçante, fournir en sus des autres taxes une contribution spéciale pour la guerre contre les Celtes[1]. Nous avons vu comment Nicomède, pour se défendre contre Zipœtès, appela les Celtes en Asie et les prit à sa solde. Pourquoi les villes, avec l'argent qu'elles versaient au roi de Syrie à l'intention des Celtes, ne prendraient-elles pas, elles aussi, des Celtes à leur solde, comme avait fait Nicomède, pour restaurer leur autonomie? Des événements ultérieurs montrent que les plus importantes tout au moins, Éphèse, Smyrne, Milet, les îles du littoral, gardèrent ou recouvrèrent leur liberté. Maître de la citadelle de Pergame et possesseur des 9,000 talents dont Lysimaque lui avait jadis confié la garde, Philétæros de Tios s'était fait une situation de dynaste indépendant, encore qu'il se montrât complaisant pour le roi Antiochos : à Amastris, Eumène agissait avec la même indépendance[2]. Il se trouve que nous n'avons de renseignements que sur ces points particuliers, mais il est probable qu'à la fin de 279, il n'y avait pas beaucoup de villes et de contrées d'Asie-Mineure où Antiochos fût encore réellement le maître. Il ne pouvait y envoyer de troupes en nombre considérable : il avait assez à faire chez lui. Dans la province de Séleucide, il était menacé par des révoltes et des usurpations[3]; nous ignorons s'il y en

gone, accordé à la ville son autonomie. Cependant, vu les ἡμέτεροι πρόγονοι, on pourrait aussi bien songer à Antiochos II.

1) On lit dans le même message d'Antiochos à Érythræ : καὶ ἀφορο[λογ]ήτους εἶναι συγχωροῦμεν τῶν τε ἄλλων ἁπάντων καὶ [τῶν εἰς] τὰ Γαλατικὰ συναγομένων.

2) Memnon, c. 16. On ne dit pas, il est vrai, que cet Eumène soit le frère ou le neveu de Philétæros, mais cela se comprend pour ainsi dire de soi-même. Il fit cadeau de la ville, que les Héracléotes auraient volontiers achetée, à Ariobarzane, qui était roi du Pont depuis 266. Philétæros mourut en 263 à l'âge de quatre-vingts ans, et, de ses deux frères Eumène et Attale, Eumène était le plus âgé ; c'est pourquoi je suis porté à considérer l'Eumène d'Amastris comme son fils et comme identique au dynaste qui régna plus tard à Pergame.

3) Dans l'inscription dite de Sigeion, on lit : Ἀντίοχος... ἐν ἀρχῇ τε παραλαβὼν τὴν βασιλείαν καὶ προστὰς ἐνδόξου καὶ καλῆς αἱρέσεως ἐζήτησε τὰς μὲν πόλεις τὰς κα[τὰ] τὴν Σελευκίδα περιεχομένας ὑπὸ καιρῶν δυσχερῶν διὰ τοὺς ἀποστάντας τῶν πραγμάτων εἰς εἰρήνην καὶ τὴν ἀρχαίαν εὐδαιμονίαν καταστῆσαι, τοὺς δ' ἐπιθεμένους τοῖς πράγμασιν ἐπεξελθὼν καθάπερ ἦν δίκαιον ἀνακτήσασθαι τὴν πατρῴαν ἀρχὴν... νῦν δὲ παραγενόμενος ἐπὶ τοὺς τόπους τοὺς ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου κ. τ. λ. J'ai donné quelques remarques plus développées sur cette inscription dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1843, fasc. I.

avait également en Orient, en Arie, par exemple, où déjà précédemment il avait fallu étouffer des soulèvements redoutables[1]. Le coup le plus sensible qu'il eût reçu lui avait été porté par le roi d'Égypte (280); ces contrées de la Syrie méridionale dont Séleucos avait eu tant de peine à s'emparer, Ptolémée II les lui avait enlevées; Damas elle-même était tombée en son pouvoir[2]. Ptolémée fondait son droit sur le traité conclu entre Ptolémée I[er] et Séleucos avant la bataille d'Ipsos, traité qui avait assuré au roi d'Égypte cette partie de l'empire d'Antigone comme prix de sa participation à la lutte contre le vieil Antigone, tandis qu'un traité intervenu plus tard entre les rois d'alors sans que l'Égypte eût été consultée avait adjugé ces mêmes contrées à Séleucos. En dehors de son titre légal, Ptolémée comptait surtout, pour asseoir son occupation, sur la sympathie des Syriens de Palestine. Outre le profit immédiat et inappréciable que procurait au Lagide la possession de cette province, son agression devait lui assurer encore un autre avantage; c'est que son frère aîné, n'ayant plus à compter avec Antiochos maintenant en danger à son tour, pourrait s'installer définitivement en Macédoine et trouver ainsi un dédommagement suffisant pour la perte de l'Égypte, dédommagement sans lequel il n'eût probablement pas laissé son frère cadet Philadelphe possesseur incontesté du diadème.

La chute rapide de Ptolémée Céraunos dut raviver les espérances d'Antiochos au sujet de la Macédoine et de la Thrace; au milieu des horreurs de l'invasion gauloise, il disputa à Antigone cette terre sans maître, mais ce fut en

[1]) Polyæn., VII, 39. Il s'agit d'une révolte de 3000 (soldats) Perses à Randa, sur la frontière de l'Asie : 3000 hoplites et 300 cavaliers, Macédoniens et Thraces, sont à portée pour la comprimer. Sur la position de Randa, voyez Ptolémée (VI, 19) dans la description de la Drangiane : καὶ κατέχονται τὰ μὲν πρὸς τῇ Ἀρίᾳ Ῥάνδαι.

[2]) Sur cette guerre, nous n'avons, que je sache, aucun renseignement direct : et cependant, il est parfaitement sûr qu'elle a eu lieu, car dans la prochaine grande guerre, on trouve Philadelphe en possession de Damas (Polyæn., IV, 15). Le ἐζήτησε... τοὺς ἐπιθεμένους τοῖς πράγμασιν ἐπεξελθὼν de l'inscription dite de Sigeion doit se rapporter à la guerre d'Égypte. En Phénicie, comme on le verra plus loin, Arados est restée au royaume de Syrie, de sorte que probablement Éleutheros formait la frontière.

vain : Héraclée, la Bithynie, étaient aussi contre lui ; il n'eut de succès nulle part. Puis les hordes sauvages mirent à leur tour le pied sur le sol de l'Asie ; après avoir un instant combattu pour Nicomède, elles parcoururent d'un élan irrésistible, portant avec elles le pillage et la dévastation, les riches contrées de l'Asie-Mineure ; l'incommensurable butin[1] qu'elles y firent pouvait attirer à leur suite de nouvelles bandes ; on ne pouvait prévoir où se déverserait ce flot déchaîné, une fois que le pays en deçà du Taurus serait complètement dépouillé. Sans doute Nicomède, et quelques villes helléniques du littoral après lui, s'étaient imaginé qu'ils pourraient se servir de ces auxiliaires pour recouvrer leur indépendance ; mais maintenant la détresse était si grande et l'on voyait si bien que la puissance du grand empire des Séleucides était désormais la seule chance de salut, que tous probablement étaient disposés à faire leur paix avec Antiochos. De son côté, Antiochos devait comprendre qu'il ne pouvait maintenir plus longtemps la politique de son père à l'égard des villes grecques d'Asie-Mineure et des dynastes de cette région ; que même la possession de la Syrie méridionale et des satrapies d'Orient était pour lui chose moins importante que la nécessité de retenir sinon sous la domination, du moins sous l'influence de la Syrie, la péninsule qui forme comme un pont entre l'Asie et l'Europe.

Il s'agissait d'écarter pour le moment toute autre préoccupation et de sauver l'Asie-Mineure en arrêtant ces redoutables ennemis. La paix fut conclue, comme on l'a conjecturé ci-dessus, avec Nicomède, avec Antigone[2] : on accorda aux villes helléniques la liberté et l'autonomie après laquelle elles soupiraient[3] ; même avec l'Égypte, il semble bien qu'après un

[1]) On peut citer comme exemple le Galate Ariamne (peut-être Arimanne ?), qui traita magnifiquement, un an durant, tous ses compatriotes (Phylarch. ap. Athen., IV, p. 150 [*fr*. 2]).

[2]) Outre les passages précédemment cités, on peut rapporter aussi à cette paix l'expression de l'inscription de Sigeion : νῦν δὲ παραγενόμενος... ἅμα καὶ ταῖς πόλεσι τὴν εἰρήνην κατεσκεύασε καὶ τὴν βασιλείαν εἰς μείζω καὶ λαμπροτέραν διάθεσιν ἀγήγοχε. On ne peut guère entendre par là que les cessions supposées plus haut de la part d'Antigone, qui, du reste, avait bien aussi fait quelques acquisitions sur la côte d'Asie.

[3]) On a conjecturé plus haut que, dans la paix conclue entre Antigone et Antiochos, la liberté des villes grecques d'Asie avait été stipulée ; mais

combat heureux, la paix fut également conclue[1]. Le roi se hâta de marcher en personne sur l'Asie-Mineure, pour lutter avec toute ses forces contre les Barbares.

Une brillante description de bataille est tout ce qui nous est parvenu au sujet de cette guerre des Galates. « Les Galates, dit notre auteur, se trouvaient en face du roi, ayant pour eux la supériorité du nombre : ils formaient une phalange compacte de vingt-quatre rangs en profondeur, et les premiers rangs couverts de cuirasses d'airain ; à chaque aile, dix mille cavaliers ; au centre de la ligne de bataille, quatre-vingts chars armés de faux et attelés de quatre chevaux, plus deux fois autant de chars à deux chevaux, étaient prêts à s'élancer. Le roi faillit perdre courage à la vue de ce formidable déploiement de forces ; il n'avait eu que peu de temps pour faire ses préparatifs ; la majeure partie de sa petite armée se composait de peltastes et d'hommes armés à la légère. Déjà il voulait négocier, mais Théodotos de Rhodes releva son courage et lui traça un plan de bataille dans lequel les seize éléphants que le roi avait avec lui devaient décider la victoire. Le projet réussit à merveille ; les chevaux de l'ennemi, qui n'avaient jamais vu d'éléphants, prirent peur, se rejetèrent en arrière à toute vitesse et mirent toute l'armée en désarroi. La défaite des Barbares fut complète. Ceux des Galates qui échappèrent au carnage tombèrent aux mains des vainqueurs ; un petit nombre seulement se réfugia dans les montagnes. Les Macédoniens qui entouraient le roi entonnèrent le chant de victoire, lui offrirent des couronnes, l'acclamèrent comme un vainqueur

durant les embarras au milieu desquels il se débattit jusqu'en 270, Antigone fut hors d'état de rendre sa garantie effective, et Antiochos put, au commencement, s'en tenir vis-à-vis de ces cités au système de son père.

[1]) C'est ce qui semble résulter de la suite des idées dans l'inscription dite de Sigeion. On y parle d'abord de la révolte en Séleucide ; puis on dit que le roi s'est mis alors τοὺς ἐπιθεμένους... ἐπεξελθὼν... ἀνακτήσασθαι τὴν πατρῴαν ἀρχὴν δι' ὃ καὶ χρησάμενος ἐπιβολῇ καλῇ καὶ δικαίᾳ καὶ [λ]αβὼν οὐ μόνον τοὺς φίλους καὶ τὰς δυνάμεις εἰς τὸ διαγωνίσασθαι περὶ τῶν πραγμάτων αὐτῷ προθύμως ἀλλὰ καὶ τὸ δαιμόνιον εὔνουν καὶ σύνεργον, etc. νῦν δὲ παραγενόμενος εἰς τοὺς τόπους τοὺς ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου... Le fait que ni cette inscription ni celle d'Érythræ ne parlent de la grande victoire remportée par Antiochos sur les Galates paraît prouver de façon certaine qu'elles ont été rédigées l'une et l'autre avant cette victoire.

glorieux. Mais lui, les larmes aux yeux : « Rougissons, s'é-« cria-t-il, de devoir notre salut à ces seize animaux ! » Et sur le trophée il ne fit graver rien autre chose que l'image d'un éléphant[1].

On reconnaît assez facilement dans cette description les ornements de fantaisie; cependant, comme sur un grand nombre de monnaies du roi l'image d'un éléphant rappelle le souvenir de cette victoire, elle doit avoir été un succès considérable[2]. Ce n'est pas que les Gaulois aient été du coup anéantis ou expulsés de l'Asie[3], mais on pouvait maintenant

[1]) Lucian., *Zeuxis sive Antioch.* 11. Il est absolument impossible de savoir si, comme l'ont supposé Wernsdorf et autres, Lucien a fait sa description d'après Simonide de Magnésie, un contemporain d'Antiochos le Grand — γέγραφε τὰς 'Αντιόχου πράξεις καὶ τὴν πρὸς Γαλάτας μάχην, ὅτε μετὰ τῶν ἐλεφάντων τὴν ἵππον αὐτοῦ ἔφθειραν (corrigé avec raison, ce semble, en αὐτῶν ἔφθειρεν) — ou s'il s'est servi d'autres sources : il n'est nullement certain non plus que, sous prétexte que Simonide était un poète épique, l'écrit en question ait été un poème. Il ne manquait pas, à l'époque, d'historiens qui faisaient de ces récits fantastiques.

[2]) Lucien (*De lapsu in salut.* 9) l'appelle τὴν θαυμαστὴν ἐκείνην νίκην : il raconte qu'Alexandre était apparu en songe au roi et lui avait indiqué le cri de guerre avec lequel il devait vaincre. C'est d'un éléphant employé à cette bataille qu'il est question dans Pline (VIII, § 6).

[3]) Appien (*Syr.* 65) dit : 'Αντίοχος... ὃς καί Σωτὴρ ἐπεκλήθη, Γαλάτας ἐκ τῆς Εὐρώπης εἰς τὴν 'Ασίαν ἐμβαλόντας ἐξελάσας. Dans l'inscription dite de Sigeion, on trouve... τῆρα γεγονότα τοῦ δήμου, ce qui, comme on le comprend de reste, ne peut être restitué qu'en σωτῆρα : mais cela n'a pas de rapport avec le surnom du roi. Appien dit bien qu'il a pris ou reçu ce surnom à la suite de la victoire sur les Galates, mais il est fort douteux que son dire soit exact. On a même voulu reconnaître dans le passage de Lucien : οἱ Μακεδόνες ἐπαιώνιζον... καὶ ἀνέδουν τὸν βασιλέα καλλίνικον βοῶντες, un surnom qu'aurait pris le vainqueur ; on oublie que les Grecs avaient aussi leur manière de faire rimer *gloire* avec *victoire*. En ce qui concerne le surnom de *Soter*, je rappelle que précisément on ne le rencontre pas sur les monnaies qui ont des éléphants pour emblèmes et paraissent se rapporter à la victoire sur les Galates. Les monnaies qui portent ΣΩΤΗΡΟΣ au lieu de la légende ordinaire ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ sont assez rares. Mionnet n'en a que deux (*Suppl.* VIII, p. 9, n° 48; p. 11, n° 56) : la première, qui provient du Cabinet de Paris, offre la tête du roi « à un âge avancé » : ces deux médailles étaient déjà connues de Fröhlich (*Ann. Seleuc.* p. 25). Bien qu'aucun signe accessoire ne les caractérise, elles doivent avoir été frappées par des villes autonomes pour lesquelles Antiochos n'était pas le roi, mais le « Sauveur ». Mionnet a transcrit inexactement la légende de la pièce qu'il avait sous les yeux : au lieu d'ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, cette pièce porte, comme l'autre, ΣΩΤΗΡΟΣ avant le nom du roi, à la place où se trouve d'ordinaire ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Ceci peut expliquer la formule singulière καὶ 'Αντιόχου βασιλέως

songer à les tenir pour longtemps à distance, à se garantir contre leurs agressions. C'est peut-être ici qu'un singulier problème topographique trouve sa solution. On rencontre sur la frontière occidentale et méridionale du pays des Galates une série de localités dont les habitants ou bien se distinguent encore au temps des Romains par le nom de Macédoniens, ou peuvent être reconnus, à l'aide d'autres renseignements, pour des Macédoniens installés comme colons dans le pays; les localités de cette espèce, autant qu'on en peut encore juger, sont toutes situées dans les positions les plus importantes, au point de vue militaire, de ce pourtour; elles dominent notamment les routes qui vont de la Phrygie aux riches cités du littoral[1]. On reconnaît dans la disposition d'ensemble de ces colonies une intention bien marquée; en admettant même que certains points isolés, comme Docimeion, Apollonia en Pisidie, etc., eussent déjà été colonisés antérieurement, on n'avait pas éprouvé le besoin d'établir une série si continue de postes jusqu'au jour où les incursions des Galates eurent mis en danger à plusieurs reprises ces riches contrées du littoral, et ce n'est que par une ceinture de villes fortifiées qu'on pouvait espérer prévenir d'une façon durable leurs impétueuses agressions. Le résultat de la grande victoire d'Antiochos fut, ce semble, que les Galates, qui jusque-là pouvaient considérer la péninsule comme une proie abandonnée à leurs appétits, se trouvèrent refoulés dans les régions de l'intérieur. On peut supposer que Nicomède de Bithynie s'entendit avec Antiochos sur les mesures à prendre; déjà les Barbares s'étaient installés dans le pays situé entre les sources du Sangarios et l'Halys; on devait se contenter de les restreindre autant que possible à ce domaine. Ce n'est pas à dire que depuis lors ils se soient tenus tranquillement et pacifiquement sur leurs terres; nous les rencontrerons encore à plusieurs reprises dans les expéditions qu'ils font comme pillards ou comme mercenaires;

καὶ σωτῆρος que l'on rencontre dans le C. I. Græc., n° 3075; σωτὴρ n'est pas ici un surnom, mais un titre. Dans l'inscription sacerdotale du temps des Séleucides (C. I. Græc., III, n° 4458), le roi est qualifié de Ἀντιόχου Ἀπόλλωνος σωτῆρος.

[1]) Pour plus amples détails, voy. l'*Appendice* du tome II, p. 711 sqq. 719.

même les rois de Syrie ont cherché à s'arranger avec eux au moyen de présents[1]. Mais cette victoire et ce blocus de forteresses avaient délivré l'Asie-Mineure de sa première frayeur, et les beaux pays d'au-delà du Taurus, alors en pleine prospérité, étaient à l'abri de leurs atteintes[2].

Il serait intéressant de savoir où et quand fut remportée cette victoire sur les Galates; mais nos sources gardent là-dessus un silence absolu[3] : peut-être le cours ultérieur des événements nous permettra-t-il d'en déterminer approximativement la date. Passons en terminant aux affaires d'Égypte, à propos desquelles il nous faudra aussi revenir sur bien des points déjà traités.

Si jamais Ptolémée Soter a montré quelque part la prévoyance qui le caractérisait en toutes circonstances, c'est bien dans le choix de son successeur. Il se peut que son inclination pour Bérénice n'ait pas été sans influence sur sa décision, mais le motif déterminant fut certainement le souci de son

1) Liv., XXXVIII, 16.

2) Je crois devoir placer ici un renseignement qui se trouve tout à fait isolé. Sextus Empiricus (*Adv. gramm.* 13. Tom. II, p. 114, ed. Lips. 1842) raconte que le roi Antiochos, après avoir soumis Priène, invita un jour durant un banquet son danseur Sostratos à danser la « liberté » ; mais celui-ci, natif de Priène, lui aurait répondu que ce n'était pas le moment de danser ce ballet, alors que sa ville natale était asservie ; sur quoi le roi aurait octroyé à la ville sa liberté. C'est bien de cet Antiochos qu'il est question ; on en a la preuve par un passage d'Hégésandre (ap. Athen. I, p. 19. Cf. VI, p. 244) où il est dit que le roi Antiochos combla de distinctions le danseur Archélaos, et que son père Antiochos avait élevé au rang de somatophylaques les fils du « joueur de flûte » Sostratos. Ce passage, Köpke (*De hypomnemat.* p. 30) n'aurait pas hésité à le rapporter à Antiochos Théos et Soter, s'il avait pris garde au texte de Sextus Empiricus. En effet, il n'y a aucune difficulté à admettre que le joueur de flûte et le danseur Sostratos sont bien la même personne : dans le second texte, Athénée le classe, d'après Aristodème, parmi les parasites d'Antiochos. — Priène doit avoir été une des villes dont Memnon, dans un passage cité au début de ce chapitre, dit qu'elles avaient maintenu leur indépendance avec l'aide de mercenaires galates : en ce cas, le roi, après sa grande victoire sur les Galates, a pu se trouver en mesure de la subjuguer, elle et peut-être encore d'autres villes d'Ionie. Il ne paraît pas possible, en effet, de reporter ces faits dans la période antérieure à 278.

3) Peut-être le lieu où fut remporté la victoire est-il indiqué par l'emplacement d'Apamée, qui reçut alors le nom de Dameia. Cf. *Append.* tom. II, p. 705.

royaume, qui avait besoin d'une direction des plus habiles pour arriver au degré de puissance dont il avait posé d'une main sûre les premières assises. Il ne pouvait le remettre en de meilleures mains qu'en celles de son fils préféré, et ses Macédoniens applaudirent avec allégresse à sa résolution. Aujourd'hui encore, la figure de ce prince remarquable nous apparaît avec des traits bien nets au milieu des débris de la tradition. Il était blond, de complexion faible, d'une sensibilité délicate et excitable[1], d'une éducation accomplie; sa cour était le rendez-vous de tous les arts et de toutes les sciences, occupés ceux-là à ennoblir le luxe qu'il aimait, celles-ci à donner du poids et de la valeur même à la société légère et spirituelle qu'il avait su grouper autour de lui. L'atticisme avait trouvé là une nouvelle patrie : il se forma dans ce milieu une courtoisie qui associait les formes les plus gracieuses de la culture hellénique avec ses créations les plus nobles et les plus profondes, pour en tirer une éclatante variété de plaisirs. Jamais on n'a su embellir la vie de plus de charmes, en jouir avec plus d'esprit, jamais on n'a su flatter plus délicatement qu'à cette cour; même le sérieux de la science se mêlait à cette élégance sereine, à cette plénitude opulente d'une vie assise sur une base solide et entourée de larges perspectives. Quel contraste entre Antigone de Macédoine, l'ami de nos austères stoïciens, et ce Philadelphe! Celui-ci n'a pas comme l'autre à recommencer sans cesse une œuvre péniblement élaborée, et à l'achever enfin, grâce à une volonté énergique et à un plan de conduite fidèlement observé : il n'aurait rien fondé de grand, mais il s'entend à continuer une tâche commencée[2]. Il est circonspect, défiant parfois, capable, le cas échéant, même des résolutions les plus violentes, mais il sait les déguiser sous un sourire gracieux; il ne veut pas être redouté; on ne doit voir autour de lui que paix, déférence, bonheur parfait. Il ne cherche pas la gloire des combats; il évite la guerre jusqu'au jour où elle lui promet un gain assuré; il ne marche pas en personne à la bataille, mais ses ambassadeurs vont à

[1]) Strab., XVII, p. 789.
[2]) ὁ δ' εἴσεται ἤθεα πατρός (Callim., *In Del.* 170) Cf. Theocrit., XVII, 121.

la cour du roi sur les bords du Gange et au Sénat sur les bords du Tibre; ses flottes se montrent dans les mers d'Éthiopie et sur les rivages du Pont, et, tandis qu'occupé chez lui de creuser des canaux, de bâtir des villes, d'aménager des ports, il semble n'avoir de goût que pour les affaires intérieures et ne songe qu'à accroître la merveilleuse prospérité de son beau pays, il enlace le monde entier dans les trames secrètes de son infatigable politique. Puis le voilà qui cherche de côté et d'autre des distractions nouvelles; tantôt c'est une nouvelle peinture, une gemme précieuse, tantôt des animaux rares pour sa ménagerie, un nouveau manuscrit pour sa bibliothèque, des intrigues amoureuses incessamment variées[1], une vie toute en jouissances. Et cependant, cela ne lui suffit pas; il n'arrive jamais à se donner le sentiment de la force, de la force physique non plus; au milieu de toutes ses distractions et occupations, il ne parvient pas à oublier son corps maladif; même l'art des médecins ne lui inspire plus confiance; c'est à la science occulte qu'il demande des conseils; cette science, on en conserve le dépôt de temps immémorial dans les temples sombres de l'Égypte; il songe ainsi, caressant son rêve, à la coupe d'immortalité; il espère trouver bientôt ce mystérieux breuvage[2]. Un jour que, malade de la goutte, il était resté longtemps cloué sur son lit de douleur, et que, éprouvant un peu de soulagement, il regardait par la fenêtre de son palais, voyant de pauvres gens manger d'un air réjoui leur maigre déjeuner et s'étendre sur le sable ensoleillé, il s'écria : « Hélas ! que ne suis-je l'un d'eux ! »

Tel était Ptolémée Philadelphe : il avait vingt-quatre ans lorsque son père lui remit le royaume, qu'il gouverna durant

[1]) Athen., XIII, p. 576.

[2]) Cette assertion singulière de Phylarque (ap. Athen., XII, p. 536) se trouve confirmée dans une certaine mesure par des expressions de Callimaque, qui montrent tout au moins que ces chimères répondaient assez bien aux idées de la cour à l'époque, comme, par exemple :... 'Απόλλωνος ἀποστάζουσιν ἔθειραι... αὐτὴν πανακείαν etc. (*In Apoll.* 40), l'ἀνάβλησις θανάτοιο (*ibid.* 45), et le fragment conservé par Clément d'Alexandrie (*Strom.* V, 11 § 69) : ἦ πανακὲς πάντων φάρμακον ἡ σοφία. On en peut dire autant du cuisinier qui dans le *Soldat*, comédie de Philémon, se vante d'avoir « trouvé l'immortalité » (ἀθανασίαν εὕρηκα, ap. Athen., VII, p. 288).

deux ans encore sous ses yeux et guidé par ses conseils[1]. Ptolémée Céraunos, le fils aîné du roi, se voyant ainsi écarté du trône, avait quitté Alexandrie et n'avait trouvé que trop souvent à la cour de Lysimaque l'occasion de justifier la décision de son père : depuis son départ, la maison royale d'Alexandrie semblait à l'abri désormais de toute mésintelligence. Mais la mort du père (283) provoqua des discordes de toute sorte. Le frère du roi, Argaeos, conspira contre sa vie et fut mis à mort ; un autre frère, né de la même mère que Céraunos, essaya d'entraîner à la défection l'île de Cypre et fut pareillement exécuté[2]. Le roi crut sans doute reconnaître là l'influence de Céraunos, et Démétrios de Phalère, jusque-là comblé des plus grands honneurs et admis à exercer sur la haute direction du royaume une influence des plus actives, devint suspect pour s'être prononcé jadis en faveur du droit d'aînesse et contre l'élévation de Philadelphe ; il fut arrêté et bientôt mis à mort[3]. Céraunos chercha à la cour de Lysimachia d'autres moyens de se dédommager de la perte de l'Égypte : l'assassinat d'Agathoclès fut son œuvre, ainsi que la guerre contre Séleucos, où périt Lysimaque. Le meurtre du vainqueur, la prise de possession par Céraunos de la Thrace et de la Macédoine affermirent en Égypte le trône de Philadelphe ; aussi celui-ci employa-t-il toute son influence en Grèce pour écarter Antigone de la

[1]) Justin (XVI, 2) dit : *regno ei publice tradito privatus officium regi inter satellites fecerat*. Cf. Lucian., *Macrob.* 12.

[2]) L'opinion qu'on devait avoir officiellement à Alexandrie au sujet de cette succession se voit par un passage de Callimaque (*In Jov.* 55 sqq.), où il est dit, à propos de Zeus, il est vrai, que ses frères, bien plus âgés, lui avaient laissé de bon gré le ciel en partage ; que les anciens poètes ne disaient pas la vérité en prétendant que le sort avait décidé du partage, car, à moins d'être fou, qui voudrait laisser le sort choisir entre l'Olympe et l'Hadès ? Ce n'était pas le sort, mais les ἔργα χειρῶν qui avaient fait de Zeus l'ἐσσῆνα θεῶν.

[3]) Pausan., I, 7, 1. Que ce Lagide de Cypre, dont Pausanias ne donne pas le nom, soit ce même Méléagre qui succéda un instant à Céraunos en Macédoine, c'est une hypothèse de Champollion. Méléagre n'était pas, comme le prétend Drumann (*Rosett. Inschrift*, p. 76), un fils de Thaïs : on en a pour preuve un passage d'Athénée (XIII, p. 576), où sont nommés les trois enfants de Thaïs, Léontiscos, Lagos et Irène, celle qui épousa plus tard Eunostos, roi de Soles en Cypre. Le passage de Pausanias est rédigé de telle sorte qu'on se serait attendu à trouver un nom propre à la place de καὶ ἄλλον.

Macédoine, tandis que, par l'occupation de la Syrie méridionale, il menaçait directement et par là retenait chez lui le roi de Syrie.

Il n'est pas possible de suivre plus avant l'enchaînement des faits ; nous ne rencontrons que de loin en loin quelque trait isolé. Par une inscription ilienne en l'honneur d'Antiochos, nous pouvons présumer que Philadelphe ne fut pas heureux dans sa lutte contre Antiochos, mais que cependant il conclut une paix qui lui laissait une partie du territoire sur lequel il avait élevé des prétentions. Un autre fait nous mène un peu plus loin. L'épouse de Philadelphe était Arsinoé, la fille de Lysimaque : elle aussi, à ce qu'il découvrit, en voulait à sa vie ; Amyntas et le médecin rhodien Chrysippos, ses complices, furent exécutés, elle-même exilée à Coptos[1]. On ne peut plus savoir si ce complot se rattachait aux intrigues antérieures, si Amyntas n'était pas peut-être ce frère du roi, de nom inconnu, qui avait essayé un soulèvement à Cypre. Ce qui est extrêmement singulier, c'est que le roi se maria ensuite avec sa sœur Arsinoé. Épouser une sœur d'un autre lit n'était pas contraire aux mœurs grecques, mais Arsinoé était du même père et de la même mère que le roi. Quel motif a pu le décider à contracter un mariage qui n'était pas, il est vrai, sacrilège suivant la coutume égyptienne, mais qui devait paraître répugnant à tout point de vue et même incestueux aux Grecs et aux Macédoniens[3]? Était-ce un amour passionné pour cette

[1]) Diog. Laert., V, 78. Cic., *Pro Rabir. Post.* 9 [23] etc.

[2]) Schol. Theocrit., XVII, 128. Il va de soi que l'allusion faite plus haut par Théocrite (XVII, 44) ne la concerne pas. Elle avait épousé Ptolémée en 283 ou 282, et elle lui avait donné trois enfants ; elle n'a dû être répudiée qu'après 279.

[3]) Pausan., I, 7, 1. Hérodien (I, 3), dans ses énumérations confuses, cite aussi cet exemple, et il n'est pas jusqu'à Ausone qui, dans la *Moselle* (v. 314) ne parle de cet *incesti fœdus amoris*. On connaît le mot de Sotade et ses conséquences tragiques (Athen., XIV, p. 621. Plut., *De puer. educ.* 15. *Quæst. Sympos.* IX, 1, etc.) ; c'est une anecdote dont je ne veux pas m'attarder à faire ici la critique. J'aurai à commenter dans une des prochaines notes l'allusion d'un comique contemporain à ce mariage entre frère et sœur. En vrai poète de cour, Théocrite (XVII, 130) a soin d'insister sur le ἱερὸς γάμος de Zeus et de Héra (κασιγνητόν τε πόσιν τε). Et comme ce trait précisément ne se trouve pas dans l'*Hymne à Zeus* de Callimaque, le morceau a été écrit indubitablement avant le second mariage du roi, ce qui se voit assez,

sœur? Elle était notablement plus âgée que lui ; elle approchait de la quarantaine quand elle revint en Égypte, et ce qu'on sait de sa vie antérieure ne nous donne pas précisément l'idée d'une personne aimable. On sait quels malheurs ses intrigues avaient attirés sur la maison de Lysimaque : le noble Agathoclès

du reste, rien qu'aux allusions concernant le partage des domaines paternels. La façon dont Letronne (*Recueil*, p. 180) a combiné avec cette union la chronologie des fondations coloniales (voy. l'*Appendice* du Tome II, p. 757 sqq.) est dépourvue de cette sagacité et de cette précision qui distingue d'ordinaire la critique de cet illustre savant. Je suis également obligé de m'inscrire en faux contre l'interprétation qu'il donne d'une scholie de Théocrite (XVII, 58-61) : ὁ Φιλάδελφος.,. ἐγεννήθη ὑπὸ Βερενίκης, ἡ γὰρ Βερενίκη θυγάτηρ Ἀντιγόνης τοῦ Κασσάνδρου τοῦ Ἀντιπάτρου ἀδελφοῦ τοῦ ἐσπουδακότος κ. τ. λ. Il y met entre parenthèses (ἡ γὰρ — Ἀντιπάτρου), de façon que ἀδελφοῦ se rapporte à Βερενίκης. Ceci est impossible. Bérénice a donné à Ptolémée, dès 316, Arsinoé (*Hist. des Diadoques*, p. 526, 1), et elle avait déjà d'un premier lit Magas et une couple de filles : Magas était même d'âge en 308 à recevoir le gouvernement de Cyrène ; il doit être né au plus tard en 325. La naissance de sa mère remonte par conséquent, à n'en pas douter, au delà de 355 : or, à cette époque, Cassandre fils d'Antipater, celui que Letronne considère comme le père de cette Antigone, était encore presque un enfant ; ὁ Κασσάνδρου γάμος, auquel assistait Speusippe (Diog. Laert., IV, 1), tombe entre 348 et 340. Le Cassandre père d'Antigone ne peut être qu'un fils du vieil Iollas, un frère d'Antipater. C'est de Cassandre que le scholiaste dit : τοῦ ἐσπουδακότος τὴν ἐν τῷ Τριοπίῳ τὴν Δωριέων σύνοδον. Ceci suggère tout de suite l'idée que le Cassandre en question doit être cet Asandros qui figure si souvent comme satrape de Carie dans l'histoire des Diadoques, et que, par conséquent, il faut lire aussi Asandros dans le texte du scholiaste. Et cependant, il n'en est rien : le satrape de Carie n'est pas un frère d'Antipater, mais de Parménion. — Sur le titre d'ἀδελφή appliqué aux reines d'Égypte, on trouvera quelques indications dans Letronne (*Recueil*, pp. 3 et 9). Étant donné la réprobation, attestée par des témoignages certains, qu'inspiraient ces mariages entre frères et sœurs, il est étonnant que ce titre honorifique ait été adopté également en Syrie pour les reines, comme il semble bien qu'il le fut. En effet, la reine-sœur d'Antiochos Ier dont il est question dans l'inscription dite de Sigeion peut bien être Stratonice, la fille de Démétrios ; du moins, il n'y a rien à objecter à cela, si ce n'est qu'on trouve le fait singulier. Il faut dire qu'on ne peut pas non plus le démontrer avec une évidence absolue, même par l'inscription qui figure au recueil de Gruter (288, 4), inscription gravée sur une statue de femme avec les mains enveloppées : Βασίλισσαν Ἀρσινόην βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βασιλίσσης Βερενίκης Στρατονίκη βασιλέως Δημητρίου. C'est une question que j'ai traitée jadis dans le premier fascicule de la *Zeitschrift für Alterthumswissenchaft*, 1843. Néanmoins, il faut songer que le nom de *frère* se rencontre aussi employé comme titre honorifique à la cour des Séleucides ; on en trouve quelques exemples dans les *Antiquités* de Josèphe.

avait été victime de son amour et de sa haine; elle avait comploté la mort de ce prince avec Ptolémée Céraunos, son frère consanguin, afin d'assurer le trône à ses propres enfants; puis, Lysimaque ayant succombé, elle s'enfuit à Éphèse, et de là dans sa ville de Cassandria; l'aîné de ses enfants essaie, avec l'aide des Dardaniens, de s'emparer du trône de Macédoine, tandis qu'elle-même, cédant aux instances de son frère Céraunos, célèbre avec lui ces noces qui finissent par le meurtre de ses deux fils cadets. Véritablement, ce n'est pas plus le caractère que la jeunesse de cette Arsinoé qui a pu engager le roi à l'épouser au mépris de toutes les coutumes et de tous les préjugés; s'il l'a fait cependant, s'il a fait adopter officiellement par sa nouvelle épouse les enfants de celle qu'il avait répudiée[1], on doit supposer qu'il avait, pour agir ainsi, d'autres motifs sérieux. Or, nous voyons précisément que Lysimaque a fondé Éphèse à nouveau et lui a donné le nom d'Arsinoé[2]; qu'il avait donné à cette princesse Cassandria en Macédoine[3] et même, sur la côte du Pont, les villes florissantes d'Héraclée, Amastris, Tios[4]. Sans doute, Éphèse, où elle s'était réfugiée en 281, s'était soulevée contre elle; Cassandria lui avait été enlevée par Céraunos et, après la mort prématurée de celui-ci, était tombée aux mains de l'abominable Apollodoros; les Héracléotes avaient chassé le gouverneur nommé par la reine et rétabli leur liberté, ils s'étaient même emparés, depuis 279, de Tios et de Cieros; mais les droits de la reine sur ses villes n'en subsistaient pas moins, et son fils aîné, celui qui avait fait alliance avec les Dardaniens, avait figuré durant l'année de l'anarchie parmi les prétendants au trône de Macédoine[5]. On voit quelle importance avait pour le roi ce mariage, quel champ il ouvrait à sa politique en

1) Schol. Theocrit., XVII, 128.

2) Steph. Byz., s. v. Ἔφεσος. Strab., XIV, p. 640. Cf. *Histoire des Diadoques*, pp. 546, 4. 580. 718.

3) Justin., XXIV, 3, 3. Cf. *Hist. des Diadoques*, pp. 605. 614. 622.

4) Memnon, c. 7. Cf. *Hist. des Diadoques*, p. 606.

5) J'affirme ici sans hésitation : dans la liste des prétendants donnée par Diodore (*fr. incert.* p. 267 éd. Tauchnitz ; XXII, 4, éd. Dindorf) ainsi que dans celle de Porphyre (*Fr. Hist. Græc.* III, p. 697 éd. C. Müller) figure un Ptolémée, qui est précisément le fils aîné de cette reine.

quête de relations et de prétextes[1]; et, bien que les maigres renseignements dont nous disposons ne nous montrent guère cette connexité entre les faits et le parti qu'en sut tirer le roi, ce qui s'est passé atteste clairement qu'elle est réelle.

[1]) La date de ce mariage n'est pas connue. Dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft* (fasc. 1. 1843), j'ai cherché à démontrer qu'il devait avoir eu lieu avant 266, mais peu de temps avant. Le principal argument est la fuite de Sotade à Caunos et le châtiment qui lui fut infligé là par Patroclos, lequel venait probablement d'enlever cette station aux Rhodiens, en violant leur neutralité, au cours de son expédition dirigée sur l'Attique. Il y a une deuxième raison, qui résulte des faits suivants. Le comique Alexis, dans son *Hypobolimæos* (Meineke, *Fr. Com. græc.*, III, p. 494), faisait boire un de ses personnages à la santé et au bonheur domestique du roi Ptolémée et de sa sœur. On sait qu'Alexis, né à Thurii avant la destruction de cette ville en 390, a atteint un âge très avancé ; mais, pour admettre avec Meineke (*Hist. crit.* p. 375) que le passage en question se rapporte au mariage de Ptolémée II avec sa sœur Arsinoé (*quod ante Ol. CXXIII*, 1 *fieri nullo modo potuit* est une erreur : le mariage n'a pu avoir lieu avant Ol. CXXV, 1), il faut croire pour tout de bon qu'Alexis a fait des pièces à l'âge de plus de 110 ans. C'est une rareté que Pline (*Hist. Nat.* VII, 48) n'aurait pas oublié de mentionner. De deux choses l'une : o la comédie n'était pas d'Alexis, ou bien il s'agit non pas de Ptolémée II, mais de Ptolémée Ier et de Bérénice. Dans la note jointe au fragment, Meineke se décide pour Ptolémée Ier. Sans doute, Bérénice était fille de Lagos, mais non pas d'Arsinoé, comme Ptolémée ; sa mère était Antigone, de la maison d'Antipater, et beaucoup de gens croyaient que le véritable père de Ptolémée était le roi Philippe ; le mariage entre frère et sœur de différent lit n'était pas chose absolument étrangère aux mœurs grecques ; enfin, ce qui pèse encore plus dans la balance, lors du mariage de Ptolémée et de Bérénice, en 317, Athènes n'avait pour ainsi dire aucune relation avec l'Égypte. Tout concorde infiniment mieux si l'on suppose qu'il s'agit de Ptolémée II et d'Arsinoé, qui avaient même père et même mère ; alors le ἴσον ἴσῳ κεκραμένον s'applique fort bien non seulement au vin, mais aussi au couple royal. Et quand le gai compagnon ajoute qu'il veut encore vider deux coupes :

τῆς ὁμονοίας δύο τί νῦν μὴ κωμάσω
ἄνευ λυχνούχου πρὸς τὸ τηλικοῦτο φῶς ;

on ne peut guère entendre par là la bonne entente entre les époux, mais bien une OMONOIA telle qu'on la rencontre si souvent sur les monnaies des villes, l'union internationale entre l'Égypte et Athènes, auquel cas le fragment ne peut dater que de la guerre de Chrémonide ou de l'époque antérieure. Il est vrai qu'alors la pièce ne peut pas avoir été d'Alexis de Thurii, ou plutôt elle est restée au théâtre après sa mort et on a pu y faire à l'occasion des interpolations. Dans un Mémoire académique intitulé *Das Finanzwesen der Ptolemäer* (Sitzungsber. der Berl. Akad. 1882, p. 226 sqq.), j'ai réussi à déterminer d'une façon plus exacte la date du mariage en question. D'après la stèle de Mendès, publiée dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1875, p. 331 par Brugsch-Bey, qui a bien voulu me

Cependant une guerre éclata qui était particulièrement dangereuse pour le roi d'Égypte : celui qui l'avait allumée était Magas de Cyrène, un fils que Bérénice avait eu d'un premier lit, avant de venir en Égypte. Ptolémée Ier, devenu son beau-père, lui avait assigné ce domaine[1]. Magas se considéra-t-il, aussitôt après la mort de Ptolémée, comme n'étant plus vassal de l'Égypte, ou fut-il encouragé par les complications dans lesquelles il vit le roi son frère embarrassé au cours des années suivantes, toujours est-il qu'il essaya bientôt d'étendre sa domination même au delà des limites du pays de Cyrène. Il franchit la frontière de Cyrénaïque à Catabathmos et marcha sur Paraetonion[2]. Ptolémée l'attendait derrière des retranchements élevés sur la frontière : ce fut probablement à son instigation que la tribu bédouine des Marmarides se souleva sur les derrières de son adversaire et l'obligea à rétrograder au plus vite. Ptolémée ne put pas le poursuivre ; il avait dans son armée, entre autres étrangers, 4,000 Galates qui, poussés par la folle cupidité de leur race, ne songeaient à rien moins qu'à s'emparer de l'Égypte : ils furent déportés dans une île déserte du Nil, et là on les fit massacrer[3].

communiquer un supplément de commentaires et de rectifications, c'est « en l'an 15 (de son règne), au mois de Pachon », c'est-à-dire au printemps de 270, que Ptolémée II est devenu l'époux de sa sœur Arsinoé, notablement plus âgée que lui.

[1]) ἐπιτροπεύειν ἀξιωθείς (Pausan., I. 7). Sur son titre de roi, voy. *Histoire des Diadoques*, p. 392,1. Il figure comme roi, avec la tête diadémée, sur la célèbre améthyste de Pétersbourg, dessinée et décrite par Visconti. Je ne reproduis pas ici ce qui a été dit des monnaies de Magas dans la première édition de cet ouvrage (p. 158), attendu que depuis lors la question a été élucidée, autant qu'elle peut l'être avec les monnaies existantes, par l'excellent travail de L. Müller.

[2]) Il n'est guère à propos, ce semble, d'utiliser ici Polyaenos (II, 28, 2), si l'on peut sans cela interpréter exactement le texte de Pausanias. Paraetonion et précisément la place frontière : au delà, du côté de l'ouest, habitent les Marmarides.

[3]) Cette mention des Gaulois montre que la guerre doit avoir eu lieu après 280. Il faut avouer que le tour employé par Callimaque (*In Del.* 170-190) est étrange : seulement le ξυνὸς ἄεθλος d'Apollon et de Ptolémée contre les Galates ne se rapporte pas à une expédition égyptienne envoyée en Grèce, par exemple, pour combattre les Celtes, mais précisément à cette extermination des Gaulois dans le Nil. « Leurs boucliers », dit le poète, « ceux qui les portaient les verront se décomposer dans le feu, trophées du roi longtemps patient ». Le scholiaste, commentant ce passage, rapporte qu'un certain Antigone, ami de

Les premières hostilités n'avaient point amené de solution : Ptolémée ne désirait probablement pas continuer la lutte, pour ne pas donner au Séleucide l'occasion d'assaillir la Syrie méridionale ; se garantir complètement de ce côté était pour lui chose plus pressante que de ramener par force Cyrène à la soumission[1]. Mais les mêmes raisons devaient engager Magas et Antiochos à faire alliance entre eux : Magas épousa la fille du roi de Syrie, Apama[2], et il poussa dès lors son beau-père à la guerre contre l'Égypte. Du moment qu'il y avait la

Philadelphe, lui avait, sur son désir, expédié ces Galates (προξενεῖ αὐτοὺς αὐτῷ) et que, comme ils avaient voulu piller les trésors du roi, ils avaient été mis à mort dans la Bouche Sébennytique du Nil. Cet Antigone ne peut guère être que celui de Macédoine ; si le titre d'*ami* était exact, le corps en question n'aurait pu être envoyé qu'entre 274 et 272, au temps de la guerre de Pyrrhos ; cependant, c'est là une conjecture trop aventurée. Mais d'où pouvaient bien venir ces Galates ? Il me paraît difficile qu'ils aient été recrutés en Grèce, parmi les débris épars comme Diefenbach (*Celtica*, II, 1, p. 276) suppose qu'il y en avait en Étolie : ils devaient venir de Thrace et de Macédoine, pays où Antigone ne s'est solidement installé qu'à partir de 277. Ceci ferait également descendre la date de la guerre plus bas que 276. Cependant, elle a eu lieu, selon toute apparence, avant le mariage de Ptolémée avec Arsinoé.

[1]) C'est en note seulement que je me risque à proposer une autre combinaison. Nous verrons bientôt que l'Égypte est entrée en lutte sur la côte du Pont avec Mithradate, qui mourut en 266, et avec son successeur : on sait que Tios, située précisément dans la région, reçut le nom de Bérénice. Il se pourrait que Ptolémée, pour faire valoir les prétentions de sa sœur et nouvelle épouse Arsinoé sur la principauté d'Héraclée (comprenant, avec Héraclée, Tios, Amastris, Cieros), sur Cassandria, sur Éphèse, eût envoyé par là sa flotte, et que cela précisément eût provoqué l'explosion de la première guerre de Syrie. Mais ici tout est obscur ; il faut se contenter d'indiquer les limites du possible.

[2]) Elle porte le nom d'Apama dans l'Eusèbe arménien (I. p. 250 éd. Schœne), — où le nom de Magas se devine dans la leçon corrompue *tarau* (*rapuit*), mot composé, sauf l'initiale, de lettres fort semblables — et dans Pausanias (I, 7, 3). J'admets sans la moindre difficulté que c'est la même personne que Justin (XXVI, 3) appelle Arsinoé. Il n'y a pas à objecter que sa fille, la femme de Ptolémée III, est appelée « sœur » de ce prince : c'est là un simple titre. Sans doute, Hygin (*Astr. Poet.*, II, 24) dit : *Ptolemæus Berenicen* (cette fille précisément), *Ptolemæi et Arsinoes filiam, sororem suam, duxit uxorem*. Niebuhr (*Kleine Schriften*, p. 230) a édifié là-dessus la conjecture suivante : d'après lui, Arsinoé répudiée se serait enfuie de Coptos à Cyrène, où elle aurait épousé Magas, et elle serait la mère de cette Bérénice. Mais la confusion absolue qui règne dans le texte du soi-disant Hygin le rend impropre à tout usage : *Ptolemæi filiam* est, en tout cas, une absurdité. La raison qui a fait changer le nom de la princesse est inconnue. On aura occasion plus tard d'élucider dans une certaine mesure la chronologie du mariage.

moindre chance de succès, Antiochos ne devait pas hésiter à courir le risque d'une guerre qui pouvait lui faire recouvrer la Syrie méridionale : il avait des droits reconnus par traité sur ce pays, des droits qu'il n'avait sacrifiés qu'à cause des embarras où il s'était trouvé au début de son règne : non seulement ce voisinage était une menace constante pour la Haute-Syrie, mais surtout la possession de cette côte ajoutait aux forces navales déjà si supérieures de l'Égypte l'appoint considérable de la flotte phénicienne, tandis que de Cypre, située à proximité, l'embouchure de l'Oronte, le golfe d'Issos, les côtes de Cilicie, c'est-à-dire précisément les communications de la Syrie avec l'Asie-Mineure, pouvaient être à chaque instant mises en danger.

Le seul renseignement un peu précis que nous ayons sur cette guerre nous apprend que, pendant qu'Antiochos essayait de se jeter avec toutes ses forces sur l'Égypte, Ptolémée harcelait les contrées appartenant à son adversaire et les fatiguait de telle sorte, les plus faibles par des incursions et des pillages, les plus fortes par une attaque en forme, qu'Antiochos se trouva hors d'état de menacer l'Égypte elle-même[1]. Ptolémée déploya toute la supériorité de ses forces navales ; il avait à sa discrétion l'immense étendue du littoral asiatique. Un hasard nous fait connaître une de ses stations à Caunos, sur la côte de Carie : c'est là que le stratège Patroclos mit la main sur Sotade, qui s'était enfui d'Alexandrie à cause d'un mot malicieux sur le mariage du roi avec sa sœur[2]. Si Caunos appartenait, comme il y a apparence, aux Rhodiens, c'est qu'on ne tenait nul compte de la neutralité de Rhodes en un moment où il importait de se procurer la meilleure position offensive contre la Carie. Toute la côte d'Asie-Mineure a dû

[1]) διέπεμψεν... τοῖς μὲν ἀσθενεστέροις λῃστὰς κατατρέχειν τὴν γῆν, οἳ δὲ ἦσαν δυνατώτεροι στρατείᾳ κατεῖργεν (PAUSAN., I, 7, 3).

[2]) ATHEN., XIV, p. 621. En l'an 266, Patroclos stationnait à proximité de l'Attique. La prise de Caunos par Philoclès Πτολεμαίου στρατηγὸς est relatée par Polyænos (III, 16). C'est le même Philoclès qui est mentionné à plusieurs reprises dans les inscriptions du κοινὸν τῶν νησιωτῶν à Délos (HOMOLLE, *Bull. de Corr. Hellén.* V [1880], p. 327 sqq.) : il y est qualifié de βασιλεὺς Σιδωνίων Φιλοκλῆς, mais vassal de l'Egypte, καθ' ὡς βασιλεὺς Πτολεμαῖος συνέταξεν. Pour plus amples détails, voy. le commentaire de HOMOLLE.

être bloquée de la même façon. A Érythræ aussi, les « troupes ptolémaïques » étaient assez près de la ville pour être en mesure de la protéger contre « Léonnorios » et ses Celtes[1]. Déjà la politique égyptienne faisait sentir son influence jusque dans le nord de l'Asie-Mineure; on en a pour preuve un exemple curieux. La ville de Tios sur le Pont, située entre Héraclée et Amastris, cette ville dont les Héracléotes avaient acheté assez cher la possession en 279, lors de leur alliance avec Nicomède, Tios a porté un instant, c'est un texte isolé qui nous l'apprend, le nom de Bérénice. Il y a encore un autre indice à recueillir : les Galates nouvellement arrivés et entrés au service de Mithradate et d'Ariobarzane combattirent contre les Égyptiens envoyés par Ptolémée; ils les poursuivirent jusqu'à la mer, s'emparèrent des ancres de leurs navires, et fondèrent sur le domaine qui leur fut alloué comme récompense une ville à laquelle ils donnèrent, en souvenir de cette victoire, le nom d'Ancyre[2]. Ainsi, la guerre en question avait déjà commencé du vivant de Mithradate, qui mourut en 266, mais elle se continua sous son fils et successeur. A ce moment, les Galates étaient depuis douze ans environ en Asie-Mineure ; ils n'avaient pas encore de demeures fixes; en tout cas ils n'étaient pas installés à Ancyre, qu'on la place sur le territoire bithynien ou sur celui du Pont. C'est l'armée égyptienne qui avait pris

[1]) Voy. l'inscription d'Érythræ dans le *Bull. de Corresp. Hellénique*, III [1878], p. 388, et les restitutions de Dittenberger dans l'*Hermes*, XVI [1881], p. 195.

[2]) Steph. Byz. s. v. Βερενῖκαι. Au mot Ἄγκυρα, le même auteur donne un renseignement extrêmement curieux, tiré du livre XVII des Καρικὰ d'Apollonios : Μιθραδάτην καὶ Ἀριοβαρζάνην νεήλυδας τοῖς Γαλάταις συμμαχήσαντας κ. τ. λ. texte qu'il faut naturellement corriger en Μιθραδάτῃ καὶ Ἀριοβαρζάνῃ νεήλυδας τοὺς Γαλάτας. Cet Apollonios est Apollonios d'Aphrodisias, qu'Étienne de Byzance cite si souvent et que Suidas appelle ἀρχιερεὺς καὶ ἱστορικός. Quand au temps où il vivait, il est impossible de le déterminer, même avec l'indication que donne Étienne de Byzance à l'article Λητοῦς πόλις, où on lit : Λητοπολίτης οὕτω γὰρ Πολύστρατος καὶ Ἀπολλώνιος ὁ ἀρχιερεὺς λεγόμενος ἀναγράφεται (Ce Polystratos doit être celui de l'*Anthologie :* il y a là [VII, 292] une épigramme de lui sur la destruction de Corinthe qui indique son époque). — Il va de soi que l'étymologie du nom est improvisée, que l'on prenne cette Ancyre pour le πολίχνιον situé sur la frontière de Phrygie ou pour la vieille ville si connue sous ce nom. — Il est étonnant que Letronne (*Recueil*, p. 184) ne dise mot de cette Tios-Bérénice : il est vrai que cela aurait ruiné par la base sa singulière hypothèse.

l'offensive; elle n'était pas venue pour combattre les Galates: ne se battait-elle pas peut-être pour le compte d'Héraclée? Mais alors, Amastris, dont la ville cherchait depuis si longtemps déjà à s'emparer, aurait pu et dû être conquise : or Amastris était sous les ordres d'Eumène de Tios, un ennemi des Héracléotes. On est en droit de supposer que, si Tios a pris le nom de Bérénice, ce n'est pas qu'elle y eût été décidée par des présents ou par quelque obligation de ce genre, mais parce qu'elle a été occupée par les Égyptiens et renouvelée sous ce nom. En ce cas, elle aurait été enlevée aux Héracléotes, alliés de la Bithynie; de là, l'Égypte aurait cherché à s'étendre plus loin, à entamer la Paphlagonie aux dépens du roi de Pont; cet Eumène lui-même doit ou bien avoir été installé à Amastris par Ptolémée ou s'être allié avec lui; la meilleure politique que lui et Philétæros, l'ambitieux dynaste de Pergame, pussent suivre était de faire cause commune avec l'Égypte. Telle était l'activité déployée par l'Égypte; elle a dû agir sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure aussi bien qu'à Caunos et à Tios; Philétæros put déjà étendre sa domination sur la région environnante : il est même à croire que des tentatives furent faites pour occuper Éphèse et Milet. Toutes les côtes du roi de Syrie et de ses alliés étaient à la merci de la flotte égyptienne.

Que faisaient les adversaires? Ne connaissaient-ils pas à l'avance la supériorité des forces maritimes de l'ennemi? S'étaient-ils engagés dans la lutte sans prendre la moindre précaution de ce côté? Ne cherchèrent-ils point d'allié qui pût occuper la flotte ennemie?

Antiochos ne réussit pas, il est vrai, à s'emparer de la frontière d'Égypte, mais il prit Damas[1]. Magas, de son côté, prit Parætonion, s'y maintint et poussa en avant sans rencontrer d'obstacle[2]. Pourquoi la flotte de Ptolémée, maîtresse de la

[1]) Polyæn. IV, 15. Mionnet (V, p. 8, nº 59) cite une monnaie d'Antiochos Soter avec la légende ΑΣΚ et voit dans ces lettres le nom d'Ascalon, que ce roi aurait eue par conséquent en sa possession. Si j'en crois ce que me disent des connaisseurs, cette interprétation est extrêmement incertaine : je dois dire cependant que L. Müller (*Numism. d'Alex.*, p. 309) la juge exacte.

[2]) τῇ τῶν πυρσῶν ἀπάτῃ προῆλθε τῆς χώρας ἄχρι τοῦ Χῖ καλουμένου (Polyæn., II, 28, 2). Les textes imprimés donnent Χίου : Casaubon en tendait par là la

mer, ne parut-elle pas sur la côte de Cyrénaïque, pour inviter les villes à la défection ou les assaillir brusquement et y mettre garnison? Pourquoi Ptolémée laissa-t-il Magas s'avancer sans résistance? Il finit même par conclure avec lui une paix par laquelle il lui reconnaissait le titre de roi et se contentait de réserver pour un avenir lointain, en fiançant son fils avec Bérénice, la petite fille de Magas, l'espoir de réunir de nouveau la Pentapole à l'Égypte[1]. Eut-il du moins, à ce prix, d'autant plus de succès contre Antiochos? Il ne put même prendre ou garder

Χειμὼ κώμη de Ptolémée. Blume pense qu'il faut lire τοῦ Δ καλουμένου. Cependant cette Χειμὼ κώμη est appelée deux fois τὸ Χῖ dans le *Stadiasme* (*Geogr. Minor.* II, p. 435 éd. Gail). Plutarque (*De ira cohib.* Cf. Meineke, *Fragm. Com.* IV, p. 52) raconte que le poète comique Philémon avait été jeté à la côte par une tempête et que Magas l'avait puni d'une allusion glissée dans une comédie en le menaçant de le mettre à mort. Le mot en question était celui-ci :

παρὰ τοῦ βασιλέως γράμμαθ' ἥκει σοι Μάγα·
B. Μάγας, κακόδαιμον, γράμματ' οὐκ ἐπίσταται.

Magas n'a été maître de Parætonion que durant ou après la guerre. Bien que l'histoire soit invraisemblable par elle-même — Philémon, à l'âge qu'il avait, ne devait guère faire de longues traversées — elle montre cependant que l'antiquité connaissait Parætonion comme ville soumise à Magas, et je suis persuadé que, lors de la paix, Magas a conservé sa conquête.

[1]) Quant à la date de cette paix, que l'on a reculée jusqu'en 280, on ne peut la déterminer qu'en rapprochant toutes les circonstances environnantes. Les travaux antérieurs, sans en excepter celui de Thrige (*Res Cyren.* p. 223), sont ici insuffisants. Suidas, au mot Καλλίμαχος, dit que Ptolémée III a commencé son règne en Ol. CXXVII, 2 (271), et Champollion (*Annal.* II, p. 18), qui entend par là la prise de possession du gouvernement à Cyrène, prend cette date pour base de tous ses calculs : mais il y a longtemps qu'on a reconnu que l'assertion de Suidas est absolument erronée. Suivant Agatharchide (ap. Athen., XII, p. 550), Magas, qui débuta en 308, a régné (βασιλεύσαντα) durant 50 ans à Cyrène : ἀπολέμητον γενόμενον καὶ τρυφῶντα κατάσαρκον γενέσθαι ἐκτόπως... κατὰ τὸν ἔσχατον καιρὸν καὶ ὑπὸ τοῦ πάχους ἀποπνιγῆναι. Ainsi, Magas a cessé de faire la guerre quelque temps avant 258, assez longtemps avant pour qu'il ait pu prendre de l'embonpoint jusqu'à étouffer ; par conséquent, la paix a dû être signée avant 260. A l'époque, la fille de Magas, Bérénice, était encore une enfant (de là l'*unicam filiam... filio ejus desponderat* dans Justin, XXVI, 3). Le renseignement fourni par Hygin (*Astron.*, II, 24), à savoir qu'elle avait aidé son père Ptolémée à gagner une bataille compromise, est sans valeur, comme on s'en aperçoit rien qu'au nom du père. Catulle, qui suit Callimaque (*In com. Berenic.*) l'appelle *a parva virgine magnanimam* à cause du coup hardi qu'elle frappa sur Démétrios de Macédoine (voy. ci-après). Malheureusement l'assertion de Porphyre, reproduite dans l'Eusèbe armé-

Éphèse[1]; Caunos, dont il s'était emparé, fut rendue aux Rhodiens pour une somme de 200 talents[2]. Qu'était devenue, en fin de compte, cette flotte égyptienne sans rivale?

La simultanéité de la guerre de Chrémonide et de cette guerre syro-égyptienne est d'autant plus vraisemblable qu'elle résout toutes ces questions; ce rapprochement peut seul faire comprendre toute l'importance de la magnifique victoire remportée par Antigone à Cos : cette bataille fut comme le coup de vent qui sépara ces deux orages grondant en même temps.

Comme, au début de la guerre, ni la Syrie, qui avait perdu la Phénicie, ni Cyrène n'avaient de flotte capable de se mesurer avec la flotte égyptienne ; comme Rhodes, portée par ses intérêts à rester en paix et à commercer avec l'Égypte, garda la neutralité suivant son habitude et ne prit même pas les armes après l'occupation de Caunos, les coalisés, s'ils voulaient attaquer l'Égypte avec succès, ne pouvaient faire autrement que de rechercher l'alliance avec la Macédoine, tandis que, de son côté, l'Égypte devait susciter à Antigone, dans la Grèce à peine réorganisée et pacifiée, des embarras qui le missent dans l'impossibilité de prendre une part décisive à la lutte engagée dans l'Orient. Où éclata la guerre? La première attaque vint-elle de Magas et d'Antiochos, ou est-ce Athènes qui se leva au cri de liberté? On ne saurait le dire; mais toutes les forces d'Antigone furent aussitôt paralysées et immobilisées dans le golfe Saronique, tandis que la flotte égyptienne

nien aussi bien que dans le grec, à savoir que Démétrios est mort en Ol. CXXX, 2, est absolument fausse (voy. Niebuhr, *Kleine Schriften*, p. 235 sqq.). On voit par la succession des événements telle qu'elle est dans Trogue-Pompée (*Prol.* XXVI : Justin ne peut pas servir ici) que le fait a eu lieu entre la défection du bâtard Ptolémée à Milet et la mort d'Antiochos II. La correction de Niebuhr, qui consiste à remplacer ρλ' Ὀλυμπιάδος par ρλϐ', deviendra de plus en plus vraisemblable par la suite. Si la *parva virgo* avait, par exemple, 14 ans en 251/0, elle s'est mariée à peu près dans sa 17e année, et elle était née en 265/4.

1) D'après Syncelle (p. 521), Antiochos mourut à Éphèse à la fin de 262. L'Eusèbe arménien (p. 250 éd. Sch.) dit la même chose d'Antiochos II. Il est établi par d'autres raisons que ces assertions sont inexactes l'une et l'autre.

2) Je crois pouvoir utiliser ici un passage de Polybe (XXXI, 7,6) : son expression Καύνον ἐξηγοράσαμεν confirme ce que dit Pline (XXXV, 10) de Protogène : *patria ei Caunus, gentis Rhodiæ subjectæ*.

se répandait sans trouver de résistance le long des côtes ennemies. En Étolie, on bâtit une ville qui prit le nom d'Arsinoé, la sœur et épouse de Philadelphe[1]; les Étoliens avaient pour allié Alexandre d'Épire, qui se jeta avec un si formidable succès sur la Macédoine pendant que le roi de Sparte, avec le concours du prince de Corinthe et de l'Eubée, s'apprêtait à ménager à la cause égyptienne en Grèce un triomphe éclatant.

Mais la victoire de Cos transforma brusquement la situation; maintenant Magas pouvait s'avancer sans obstacle jusqu'aux abords immédiats de la vallée du Nil. En combinant leurs mouvements, les alliés auraient remporté peut-être alors des succès merveilleux, et que fût-il arrivé si Rhodes, se levant à son tour contre l'Égypte, leur eût prêté un concours actif? Ce sont probablement les complications des affaires d'Europe, tout autant que le tempérament politique d'Antigone, qui ont empêché ce prince de se tourner davantage du côté de l'Orient pour utiliser sa victoire et l'ont fait revenir à la hâte en Grèce, afin d'y rétablir la situation aussi solidement que possible. L'Égypte ne pouvait réellement plus menacer la côte occidentale de l'Asie-Mineure; c'est alors précisément que Ptolémée, pour se concilier Rhodes, a pu lui restituer contre une somme d'argent l'importante position de Caunos. Peut-être est-ce pour isoler Antiochos qu'il fit si vite la paix avec Magas; et, si Amastris sur le Pont fut remise par Eumène au prince du Pont, c'était peut-être dans le même but, pour susciter aux Séleucides un nouvel adversaire dans l'intérieur de l'Asie-Mineure. La restitution de Tios à Héraclée paraît avoir eu lieu à la même époque et dans la même intention[2].

Néanmoins, il est impossible de faire un seul pas de plus dans l'obscurité complète qui recouvre cette époque. Il faut se contenter d'avoir saisi tout au moins par quelques points saillants l'ensemble des grands événements qui ont agité les dernières années d'Antiochos Soter[3]. Peu de temps avant sa mort,

1) Strab., X, p. 460.

2) Ceci semble résulter du fait qu'Héraclée et l'Égypte font cause commune dans la querelle au sujet de la succession de Bithynie. Voy. ci-après.

3) Les chronographes assignent à son règne une durée de 19 ans et placent sa mort en Ol. CXXIX, 3. Il est mort, par conséquent en 262/1, et,

il eut encore une lutte à soutenir contre le dynaste de Pergame. Philétæros était mort en 263[1]; il s'était maintenu jusqu'au bout, à force de promesses et de complaisances à l'égard de tous les potentats qu'il avait eus successivement pour voisins. Il eut pour successeur le fils de son frère, Eumène. Celui-ci était déjà maître de tous les pays d'alentour; le Trésor de Pergame le mit à même de faire des enrôlements en grand; il battit Antiochos à Sardes[2]. Cette guerre coïncidait-elle aussi avec la guerre d'Égypte? ou Antiochos avait-il déjà fait la paix avec Ptolémée au moment où il cherchait à mettre à profit la mort du prince de Pergame, afin de réaliser ses prétentions sur ce domaine, qui d'ailleurs avait été séparé sans droit quelconque des pays conquis sur Lysimaque?

Dans un panégyrique d'Antioche, d'une date bien postérieure, il est dit du roi Antiochos : « Il n'a point fait de guerres, car ses ennemis s'inclinaient en tremblant devant lui ; arrivé à la vieillesse en pleine prospérité, il put transmettre à son fils son royaume intact[3] ». Ce n'est pas seulement dans sa pre-

si l'on compte 19 ans juste, en hiver : il avait alors 64 ans. L'Eusèbe arménien place sa mort *anno primo Ol. CXXIX*, et Gutschmid a corrigé le texte en mettant *tertio*.

[1]) Ce chiffre résulte avec certitude de la date de la mort d'Attale. Cf. Polyb., XVIII, 24. Liv., XXXIII, 21. Attale est mort dans l'automne de 197, après avoir régné 44 ans : son prédécesseur Eumène avait régné 22 ans. Par conséquent, ce dernier était monté sur le trône dans l'automne de 263.

[2]) Strab., XIII, p. 624. Cette lutte, par conséquent, ne peut avoir eu lieu qu'entre l'automne de 263 et la fin de 262.

[3]) Liban., *Antioch.* I, p. 306 éd. Reiske. Fröhlich, dans ses doctes *Annal. Syr.* (Prol. IV, 2 et 4), s'inspire évidemment de ce passage quand il dit : *Trogus.... satis illis verbis cladem innuit : Antiochum I, cum prope Ephesum, ubi prœlium hoc commissum est, antea felix et senex decessisset, regnum reliquisse non deterius, sed tamen metu concussum*. Il n'y a pas un mot de cela dans Trogue-Pompée ; mais Fröhlich a interprété de cette façon, c'est-à-dire à rebours, le passage de Libanius, qu'il ne cite pas. Les paroles de Libanius : 'Αντιόχῳ... πόλεμος οὐδεὶς ἐπολεμήθη· τὸ γὰρ δυσμενὲς ἅπαν ἐπτήχει τῷ φόβῳ, signifient juste le contraire de ce qu'il y a trouvé. Trogue-Pompée (*Prol.* XXVI) dit : *Ut in Syria Antiochus, altero filio occiso, altero rege nuncupato Antiocho decesserit*. Fröhlich cherche à démontrer que ce fils mis à mort est le Ptolémée dont parle Pline (VII, 37 et XXIX, 1). Nous aurons plus tard occasion d'interpréter autrement ces textes, et nous verrons que le nom de Ptolémée ne peut pas appartenir réellement à un membre de cette famille. Nous n'avons aucun moyen d'expliquer les expressions de Trogue-Pompée. On ne pourrait guère invoquer qu'un texte de

mière assertion que le panégyriste se trompe : le vaillant monarque ne put maintenir sans de grandes luttes la cohésion de son vaste empire, et pourtant cet empire s'était amoindri par la perte de provinces considérables ; il était menacé sur celles de ses frontières qui, au point de vue politique, lui importaient le plus. Damas avait été reconquise, mais la côte de Phénicie et le pays du Jourdain restaient aux mains de l'Égyptien : des pays enlevés par son père à Lysimaque, Antiochos avait cédé complètement et par traité la Macédoine ; il avait pour ainsi dire abandonné la Thrace aux Galates ; il n'avait pris et gardé qu'une partie de l'Asie-Mineure. Le désordre était grand dans ce pays quand il monta sur le trône : l'invasion des Galates fut cause que la situation s'éclaircit et se fixa. L'indépendance des princes en Bithynie, en Cappadoce, dans le Pont, fut désormais un fait acquis ; du moment que la Syrie les reconnaissait et renonçait à toute prétention à la suzeraineté, ils n'avaient plus aucune raison de garder vis-à-vis de cette grande puissance une attitude hostile : la victoire d'Antiochos sur les Galates dut faire que ces princes ainsi que les villes libres attachèrent plus de prix à leurs rapports avec lui. Pour le moment, il n'y a guère que les ambitieux dynastes de Pergame qui paraissent avoir été encore accessibles aux suggestions de la politique égyptienne : l'Égypte avait seule intérêt à remettre en question dans tout le monde hellénistique le régime enfin constitué, et les dynastes de Pergame ne pouvaient se ménager un avenir politique qu'en s'associant à ces menées de l'Égypte.

Si nous embrassons du regard l'état du monde hellénistique tel qu'il était à la mort du roi Antiochos, ce que nous y découvrons de plus essentiel, c'est que le principe d'un groupement des États commence à s'y enraciner. Lors des derniers grands succès remportés par Séleucos, le rêve d'un empire universel avait paru bien près de se réaliser. La force des choses contraignit son fils à abandonner la Macédoine, à reconnaître l'indé-

Malalas (p. 205 éd. Bonn.), où figure comme fils d'Antiochos et de Stratonice, outre Antiochos II, un Séleucos ὅστις μικρὸς ἐτελεύτησε. Mais ceci ne s'accorde pas avec l'*altero occiso*. Je n'ose pas supposer une méprise dans l'*Epitome* de Trogue-Pompée et recourir, pour l'expliquer, au texte de Malalas.

pendance de la Bithynie, l'indépendance d'Héraclée, toute la série des petits organismes politiques qui se formaient en Asie-Mineure. La Syrie appliqua de plus en plus son système de politique conservatrice, le seul qui fût approprié au caractère spécial de ce vaste empire composé des éléments les plus hétérogènes. A l'intérieur, elle dut s'efforcer avant tout de faire pénétrer dans les lointaines provinces de l'Asie, au moyen de fondations coloniales prolongées, cette énergie qui faisait seule l'unité de l'empire ; pour rattacher de plus en plus solidement à l'empire les provinces orientales par les progrès de l'hellénisation et pour les protéger contre les invasions toujours menaçantes des Barbares touraniens, elle dut chercher à se montrer forte et à prendre une attitude parfaitement assurée vis-à-vis de ses voisins d'Occident. Ses intérêts essentiels étaient compromis s'il survenait de ce côté des complications de quelque durée, qui détournassent principalement du côté de l'Occident l'attention et les efforts de la monarchie. En outre, elle rencontrait là cette ample série de vieilles cités helléniques qui, attachées à l'empire par des liens assez lâches, à titre de villes impériales pour ainsi dire, et ayant à bien des égards leurs intérêts particuliers, n'inspiraient pas une confiance suffisante dans leur fidélité en cas de guerre ; et les petites puissances du voisinage, princes et républiques, n'avaient alors que trop aisément l'occasion d'exploiter aux dépens de l'empire leur autonomie politique.

C'est de cette façon que l'Égypte était redoutable pour la Syrie. Une marine d'une supériorité reconnue, une situation extrêmement favorable et au point de vue militaire et au point de vue commercial, une forte centralisation disposant de ressources exceptionnellement abondantes, enfin, les souvenirs d'un temps où ses possessions étaient plus vastes, rendaient la politique envahissante de cette puissance inquiétante au plus haut point. Dès le début du règne d'Antiochos, se fondant sur des droits contestables, elle avait occupé la Cœlé-Syrie et les villes de Phénicie : c'était une perte dans laquelle la monarchie devait voir non seulement une diminution très sensible de son territoire, un empiètement sur ses frontières naturelles et défensives, mais surtout une atteinte

portée à ses garanties de sécurité, un dédain insolent de sa force. Et pourtant il se passa plus de dix ans avant qu'Antiochos pût essayer de lui reprendre sa conquête; cela seul était déjà un aveu compromettant de la supériorité de l'ennemi; ce qui fut pire encore, c'est que, malgré l'immense effort fait de tous côtés contre l'Égypte, la Syrie du moins ne recouvra qu'une faible partie de ce qu'elle avait perdu. Quant à l'Égypte, bien que, dans cet enchevêtrement de guerres, elle eût été obligée de reconnaître à l'avenir l'indépendance de la Cyrénaïque, d'accepter la chute d'Athènes et la restauration de la Macédoine et même d'abandonner sur la côte d'Asie-Mineure des points déjà conquis, elle avait cependant pris vis-à-vis du grand empire syrien, aux dépens duquel surtout elle visait à s'étendre, une position qui compromettait de la façon la plus sensible la sécurité de l'État voisin. La situation de l'Égypte comme monarchie mercantile, appuyée sur d'incomparables acquisitions et relations dans la mer Rouge et la mer d'Éthiopie, exigeait aussi impérieusement le maintien de sa supériorité dans le bassin oriental de la Méditerranée que la fermeture des voies commerciales dans l'empire des Séleucides, lequel, par ses frontières orientales, détenait les sources les plus abondantes du trafic. Le danger pour l'Égypte, ce n'était pas la rivalité de Rhodes et de Byzance, c'était que les Séleucides eussent en leur possession la Phénicie et ces côtes de la mer Noire que Séleucos avait déjà cherché à mettre en communication avec la mer Caspienne et le négoce oriental. Voilà pourquoi, dans cette pénible guerre, Ptolémée avait cherché avant tout à conserver la Phénicie, et voilà pourquoi, si nos conjectures sont exactes, il avait, au cours des hostilités, cédé Amastris au prince du Pont, dans le but évidemment de le tenir, lui aussi, à l'écart des Séleucides.

C'est précisément dans ces guerres qu'Antigone trouva l'occasion d'assurer d'une façon durable à son royaume de Macédoine la situation qu'il avait été bien près de perdre par suite des efforts simultanés de l'Égypte et des petits États de la Grèce. La Macédoine n'avait pas, comme la Syrie, de provinces éloignées à helléniser, mais elle avait aussi à défendre ses frontières menacées par les Barbares environnants; c'était

un royaume relativement petit, faisant peu de commerce, et qui ne pouvait sauvegarder sa prépondérance que par une politique constamment vigilante. La puissance de la Macédoine dépendait absolument de la situation, de la supériorité politique qu'elle saurait garder vis-à-vis des petits États grecs : il s'en fallait de beaucoup que cette situation lui fût complètement assurée. Mais c'est précisément cette tension constante de toute son énergie, cette multiplicité de ses relations perpétuellement menacées, cette immixtion dans les affaires minuscules, innombrables et pourtant mobiles à l'excès des cités helléniques, qui a fait l'originalité et la force de cet État.

C'est seulement à partir du jour où ces trois grandes puissances eurent réglé leurs rapports réciproques que les petites principautés et républiques purent à leur tour prendre une consistance plus ferme. Leurs rapports de dépendance et d'indépendance vis-à-vis des grands États subissaient les modifications les plus diverses; elles suivaient l'impulsion du moment, obéissaient à l'influence déterminante de la puissance de qui elles attendaient aide et protection : le moment n'était pas encore venu où elles pourraient exercer en politique une action décisive. A ce point de vue aussi, l'Égypte avait l'avantage, en ce sens que, dans le cercle de ses possessions immédiates, elle comptait peu de ces États dépendants. En effet, Cyrène pour le moment n'était pas à craindre; la théocratie juive n'avait encore que peu d'importance politique, et elle était rattachée aussi solidement au royaume par une sympathie manifeste que les villes phéniciennes par leurs intérêts commerciaux.

Il en était tout autrement du royaume de Syrie, du royaume de Macédoine : tous deux offraient à une politique hostile quantité d'amorces. L'Égypte n'avait-elle pas eu à la fois pour alliés dans sa lutte contre la Macédoine Athènes, Sparte, l'Épire, les Étoliens, le prince de Corinthe? Bien qu'Antigone les eût réduits, les uns comme les autres, à une dépendance plus étroite, il restait cependant là assez d'inimitiés pour confiner à jamais l'action de la Macédoine dans ce cercle restreint. Déjà se formait de ce côté un nouvel organisme politique autour duquel une partie des États helléniques allaient se

régénérer, reprendre dans le monde une importance nouvelle, se faire une vie particulière et autonome comme puissances de deuxième et troisième rang, assumer enfin un rôle positif en représentant l'élément hellénique dans le système des États hellénistiques.

C'était à peu près la situation des petits États qui se trouvaient compris dans l'orbite politique de la monarchie syrienne. Les anciennes cités grecques du littoral étaient bien pour la plupart réellement dévouées, semble-t-il, au roi Antiochos, depuis qu'il avait cessé de suivre à leur égard la politique de son père ; mais cependant elles étaient assez libres pour prendre, le cas échéant, des décisions contraires à l'intérêt de l'empire : c'était là une indépendance qui, lorsque, comme en Lycie, par exemple, un nombre considérable de villes libres agissaient dans un intérêt commun, pouvait devenir fort dangereuse.

La Bithynie aussi, depuis qu'elle avait été formellement reconnue par la Syrie, était, à ce qu'il semble, en bonne intelligence avec l'empire ; les Galates étaient une menace constante qui devait les amener à prendre leurs mesures en commun. Le royaume du Pont également avait encore à compter avec les Galates et avec les villes grecques du littoral. En général, ces hordes galates étaient encore à l'état de masse inorganique roulée par le torrent au beau milieu de l'Asie-Mineure ; ce n'est que peu à peu que la politique de la péninsule y fit pénétrer un peu plus de vie. Le fait le plus important, sans contredit, c'est que la dynastie de Pergame était devenue un nouvel agent extrêmement énergique d'organisation et de vie politique ; c'était la première petite puissance continentale qui, dans ces régions, sût se créer une situation avec méthode et habileté et exploiter au profit de son autonomie la rivalité des grandes puissances.

Outre Pergame, il y avait trois États maritimes qui avaient pris rang à peu près de la même manière : Rhodes d'abord, cette cité renommée depuis longtemps déjà, qui, au temps des Diadoques, avait donné d'éclatantes preuves de prudence et d'énergie et qui, dans ces derniers temps, au moment d'intervenir d'une façon décisive dans le conflit des grandes puis-

sances, agissant uniquement dans l'intérêt bien entendu de ses aptitudes plutôt mercantiles que politiques, s'était contentée d'assurer ses possessions sur la terre-ferme et s'était abstenue de prendre part à une guerre où elle eût ruiné tout son commerce avec l'Égypte; puis Byzance, qui, quoique fort maltraitée par les Thraces et les Galates, avait su se maintenir à un haut degré de prospérité, grâce à ses possessions sur les deux rives du Bosphore et au commerce du Danube, où elle avait vaillamment défendu ses positions[1]; enfin Héraclée sur le Pont, une ville qui était alors pour la mer Noire ce que fut jadis Lübeck pour la Baltique, tantôt alliée des princes du Pont contre les Galates, tantôt aidant les villes assises sur la côte occidentale du Pont-Euxin quand elles voulaient se débarrasser de leurs tyrans[2], puis prenant en main la cause de la liberté du commerce contre les Callatiens, faisant preuve en toute occasion d'indépendance et de circonspection. Ce sont ces trois États maritimes qui, avec Pergame, ont accentué de plus en plus la politique spéciale des petites puissances vis-à-vis des grandes. Le conflit des grandes puissances, qui allait recommencer à ébranler le monde durant les dix années suivantes, permit aux autres petits États ou les força de prendre une part directe aux mouvements politiques; ce fut le deuxième stade dans la genèse du système des États hellénistiques, qui ne pouvait arriver que par ce développement des puissances de second ordre à l'état d'organisme complet assurant l'équilibre politique.

C'est alors précisément que commença la première lutte entre Rome et Carthage, lutte qui, en Occident aussi, devait fixer la situation définitive des deux grandes puissances et dont le résultat fut de faire disparaître les petits États, les puissances moyennes de l'Occident, juste au moment où celles de l'Orient commençaient à jouer un rôle politique.

1) Memnon., c. 21. C'est la guerre contre les Istriens et Callatiens, qui voulaient monopoliser le commerce de Tomes. Sur le commerce du Danube, qui s'étend jusqu'à la mer Adriatique, il y a un renseignement très curieux dans le soi-disant Aristote, *Mirab. auscult.* 104.

2) Polyæn., V, 23.

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

262-247

Le système des États de l'Occident. — Rome et Carthage. — Situation politique de la Sicile : Hiéron et les Mamertins. — La première guerre punique. — La politique orientale. — Guerres de l'Égypte dans le Sud. — Mort de Magas. — Antiochos II. — La guerre de la succession de Bithynie. — Antiochos en Thrace. — La deuxième guerre de Syrie; Démétrios à Cyrène; situation de la Grèce; la liberté de l'Ionie; la liberté à Mégalopolis, à Sicyone; mort de Démétrios; paix. — L'Orient séleucide; l'empire d'Açoka; l'Atropatène; fondation des royaumes de Bactriane et de Parthie; royaumes des satrapes.

En face du système des États de l'Orient, tel qu'il commence à s'établir à la fin du temps des Diadoques, apparaît le système des États de l'Occident, qui en diffère singulièrement et dont cette différence même nous permet à présent de bien marquer le caractère.

Rappelons-nous, dans ses traits essentiels, la situation de l'Orient. Aussi loin que s'étendaient le monde grec et l'empire perse, le développement direct et naturel des peuples était épuisé ou interrompu lorsque les victoires d'Alexandre réunirent ces peuples sous un seul empire et, suivant l'expression d'un auteur ancien, les versèrent pêle-mêle dans une seule et même coupe. Il y eut alors comme une immense fermentation : on vit, au milieu de brusques et incessantes vicissitudes, tantôt l'un, tantôt l'autre des Diadoques tirer à lui un pays ou un autre, ou même des agrégats de pays, et les perdre tout aussi vite; on vit s'annihiler les dernières forces que les États devaient à la nature, à la tradition ou à l'esprit national, et qui jusqu'alors avaient maintenu la vie dans leurs organes; les derniers liens qui forment et consolident l'État naturel furent

rompus : là où il en subsistait des restes plus vigoureux, dans les cités grecques, en Macédoine, en Épire, le changement n'en fut que plus rapide, la destruction plus radicale, et il en résulta finalement la destruction de tout droit historique, la ruine de tout ce qu'avait produit la Nature. C'était un vrai chaos, mais qui portait dans son sein les germes féconds d'un temps nouveau ; il fallait seulement trouver une forme qui pût débrouiller ce chaos et lui offrir en quelque sorte des centres de cristallisation.

Or c'est précisément, comme nous l'avons vu, ce que réalisa, au point de vue politique, cette formation des trois grandes puissances qui fut le premier résultat des luttes du temps des Diadoques. Ce n'étaient plus des formations dues au hasard, des agglomérations arbitraires; c'étaient des États qui commençaient à prendre une forme et un caractère individuels, qui cherchaient à s'organiser d'après des principes politiques déterminés. Dès qu'ils se sentirent en possession de cette existence personnelle, les populations qui les séparaient les uns des autres eurent hâte de sortir aussi de leur chaos, de se rattacher à eux, ou, si elles s'en séparaient, d'arriver comme eux à une organisation qui leur fût propre. Que l'on considère la différence des États ainsi formés avec les États d'autrefois ; ils ne sont pas nés, comme ceux qui les ont précédés, du développement spontané d'une force autochtone, comme la graine devient un arbre successivement orné de fleurs, de feuilles et de fruits, et n'est ce qu'elle doit être qu'après s'être ainsi développée et transformée peu à peu. Ce sont plutôt des édifices élevés sur un plan artificiel, charpentés avec les tronçons de ces arbres abattus, avec les débris et les fragments de ce monde d'autrefois maintenant détruit.

Ce sont des États faits de main d'homme : ceux qui les ont fondés connaissaient les moyens et les fins de l'œuvre, se rendaient compte de la position géographique du pays, des besoins et des forces de ses habitants, de leurs intérêts matériels et de leurs relations politiques ; en un mot, ils sont l'œuvre d'individus à l'œil clairvoyant et à la volonté énergique, ou, pour mieux dire, du besoin qu'a le monde transformé d'organismes politiques nouveaux, conformes aux données ration-

nelles. L'État n'est plus l'expression collective de la volonté nationale, mais un postulat qui cherche de plus en plus à se réaliser, un cadre qui cherche à embrasser un nombre incommensurable de rapports, une volonté qui tend à pénétrer des matières mortes et en quelque sorte inorganiques, pour se les assimiler autant que possible.

A ce monde s'oppose le monde occidental. Que de richesse et d'éclat avait eu jadis l'hellénisme en Sicile et en Italie! presque en toute choses la Grande-Grèce avait devancé la métropole, mais aussi elle avait éprouvé avant elle ces conséquences de la vie hellénique, cette désagrégation de tout ce qui est fourni directement par la nature, ce pli rationaliste de l'intelligence, et elle avait eu l'occasion d'en faire l'expérience au milieu de mille circonstances heureuses ou malheureuses. Quoique le royaume d'Agathocle ne fût pas issu des victoires d'Alexandre, il avait les mêmes caractères que les royaumes éphémères des Diadoques, et, si peu que les cités italiennes eussent été atteintes par les secousses qui avaient ébranlé les républiques grecques, elles n'en étaient pas moins inconsistantes, ébranlées dans leurs fondements, n'ayant plus conscience de leur nécessité, de leur droit à l'existence, et ne se sentant plus ni énergie propre ni sécurité.

Les Grecs de Sicile et d'Italie avaient ce trait commun avec les Carthaginois et les Romains d'avoir gardé le souvenir de leurs origines historiques; c'est en quoi ils diffèrent de beaucoup d'États de la Grèce et de la plupart des anciens États de l'Orient. Ce ne sont pas des produits autochtones; le lien qui les attache à ce sol, au monde environnant, se fait au jour le jour et règle leur conduite suivant l'idée variable qu'on s'en fait.

Je passe les degrés intermédiaires. Ces villes grecques dont nous avons parlé, malgré des mœurs et une civilisation communes, n'ont jamais pu fonder une communauté politique qui fût durable; de même que la Grèce, leur mère-patrie, elles succombèrent parce qu'elles furent incapables de s'arracher à cette vie particulariste et comme sporadique où l'État était déjà détruit dans ses prémisses, et d'arriver à une organisation politique qui ne fût pas seulement affaire de théorie. Il n'en

fut pas de même de Rome et de Carthage. Ces deux villes conservèrent avec autant de ténacité qu'aucune des villes helléniques leur constitution, mais elles ont su se développer sans interruption de vie et de progrès; tout en se formant et se transformant sans cesse, elles gardent leur principe national, et c'est même au milieu de ces vicissitudes qu'elles en ont la vraie possession et la pleine conscience. Ce sont des organismes qui ont en eux-mêmes leur principe vital; une sève vigoureuse les a fait croître lentement. Chez elles, l'État n'est pas une institution divine, comme dans l'ancien Orient; il n'est pas tout, il n'absorbe pas tout, comme dans les cités de la Grèce; il est l'œuvre des hommes, dont il résume et sauvegarde les intérêts particuliers.

Mais la constitution des deux villes est bien différente. Rome est un État tout à fait agraire, et elle garde longtemps ce caractère primitif, précisément parce que toutes les formes de la vie publique ont de la souplesse et se prêtent à un développement continu. Longue et tenace est la lutte de la plèbe des paysans francs-tenanciers contre les privilèges des patriciens, en matière de droit public aussi bien qu'en ce qui concerne la jouissance des revenus et des biens de l'État, et la constitution de la république n'est que l'équilibre approximatif de toutes les obligations et de tous les droits individuels. On se représente volontiers ces Romains comme s'acheminant dès leurs premiers pas à la conquête du monde; on voit dans leur politique un système suivi de mesures sages et prévoyantes qui tendent toutes au même but. Ce fut bien plutôt la nécessité de se conserver eux-mêmes qui les poussa à des guerres toujours renaissantes et de plus en plus violentes. Les Étrusques, les Gaulois, les Samnites, les menaçaient de ce joug qu'ils leur imposèrent. Tout s'agençait si fortement dans cet État qu'il ne pouvait frayer avec ses voisins qu'autant que le voisin prenait place ou était forcé de prendre place dans cet organisme de droits et de devoirs. Aussi longtemps qu'il n'entrait pas dans ce cercle régi par le droit, tant qu'il continuait à se mouvoir dans sa sphère propre, il ne pouvait assumer par voie contractuelle les obligations que Rome croyait nécessaires à sa sécurité. Ainsi se forma autour du droit de

cité complet, celui des Quirites, une variété de droits qui allaient s'amoindrissant de degré en degré et n'en étaient pas moins de vivantes ramifications de l'État.

Il en est tout autrement à Carthage. Par son origine comme par son développement ultérieur, c'est un état commerçant, et jamais peut-être la politique commerciale ne fut si exclusivement et dans des proportions si grandioses l'âme de la vie d'un État. Si le droit régnait à Rome, les intérêts matériels dominaient à Carthage : ils y réglaient la constitution, les traités de commerce et tous les actes de la vie politique. La riche civilisation des Sémites, qui en Orient était déjà depuis des siècles affaiblie et éteinte sous la pression des conquêtes étrangères, avait retrouvé à Carthage une vitalité nouvelle. Une industrie incroyablement avancée, un soin extrême et les méthodes les plus rationnelles appliquées à la culture du sol et à l'élève des bestiaux, une activité répandue dans toutes les classes, un trafic considérable avec l'intérieur de l'Afrique comme avec les côtes occidentales de la Méditerranée et celles de ce côté-ci de l'Océan : telles étaient les bases matérielles de cet État. Il avait à sa tête une aristocratie de riches marchands qui appliquaient au gouvernement la politique bien comprise des intérêts matériels. Il s'agissait d'étendre le plus possible la sphère du commerce carthaginois, d'étouffer toute concurrence sérieuse, avant tout d'empêcher une puissance maritime et commerciale de se former dans les parages de l'Occident. Pour arriver à ces fins, l'État ne reculait ni devant les plus grands sacrifices matériels, ni devant les entreprises militaires les plus audacieuses ; il ne s'était pas arrêté avant d'avoir imposé aux autres colonies phéniciennes une alliance qui les mettait dans sa dépendance, avant d'avoir chassé entièrement de la mer les Phocéens, les Massaliotes, les Étrusques, ou de les avoir resserrés dans les limites étroites des côtes les plus voisines. Carthage avait ainsi conquis les positions commerciales les plus importantes, les Syrtes, Malte, les Baléares et l'île d'Elbe, la pointe occidentale de la Sicile, et surtout la Sardaigne ; une puissance navale considérable lui assurait la domination de la mer : des guerres et des conquêtes nouvelles ne pouvaient donc devenir nécessaires que si la politique commerciale de

Carthage les exigeait impérieusement. On évitait aussi longtemps que possible la guerre, qui coûte cher et convient peu au caractère d'un État commerçant; mais, dès qu'on en avait reconnu la nécessité, ce gouvernement réfléchi, prévoyant, calculateur, sacrifiait sans compter des sommes énormes, déployait dans la mise en œuvre de toutes les ressources matérielles une énergie, une circonspection, une persévérance dont nous ne trouvons d'exemple que dans la politique anglaise du XVIII[e] siècle.

Nulle part ce caractère de la politique carthaginoise ne se montre plus clairement que dans ses rapports avec la Sicile. On peut assurer qu'elle n'intervint jamais dans l'île lorsque la race grecque y était affaiblie, mais qu'elle intervint toujours lorsqu'elle se relevait, et surtout lorsqu'elle menaçait de s'unifier. La nature des choses excluait le commerce carthaginois des parages orientaux et des ports de la Grèce : la possession des ports qui faisaient le commerce avec ces régions n'avait donc pour lui presque aucune importance; aussi les Carthaginois n'avaient-ils pas intérêt à subjuguer l'île entière, sans compter qu'il leur était difficile, avec les seules ressources d'un État commerçant, de soumettre un peuple libre, très cultivé, et qui avait les passions politiques très vives. Il leur importait seulement d'empêcher l'union des divers États, union qui aurait provoqué une concurrence du commerce sicilien et créé une nouvelle puissance maritime dans les mers d'Occident. Mais cette politique devait prendre une tout autre tournure, depuis que les Romains subjuguaient peu à peu les peuples de l'Italie et qu'ils avaient en leur pouvoir non seulement la côte du Latium, mais aussi celles de la Campanie et de l'Étrurie, avec leurs ports importants, leur commerce étendu, leurs produits aussi variés que recherchés. Depuis la troisième guerre du Samnium, et depuis que le sort réservé au reste de l'Italie n'était plus douteux, tous les efforts des Carthaginois tendaient visiblement à occuper aussi complètement que possible la Sicile et à la dominer d'abord au point de vue politique. Mais n'offrirent-ils pas aux Romains un éclatant appui dans la première année même de la guerre contre Pyrrhos? C'est que Pyrrhos avait débuté par des succès

inouïs : il venait réunir en un seul royaume tous les Grecs d'Italie ; la Sicile allait lui appartenir, et il se fonderait alors une puissante Union qui menacerait Carthage dans son commerce, dans sa domination sur mer et même dans ses possessions ; il fallait donc arrêter Pyrrhos en Italie et prêter aux Romains un concours efficace. Les Romains le refusèrent, et les Carthaginois n'en furent que plus empressés à s'emparer de la dernière ville de Sicile qu'ils n'eussent pas encore occupée ou dominée. Le sort de Syracuse était sur le point de se décider, quand, au moment où la résistance était à bout, Pyrrhos apparut. Soudain, tout fut changé : quand on vit les villes l'une après l'autre se donner à lui, les plus énergiques efforts être impuissants à arrêter sa marche victorieuse ; lorsque toute l'île, à l'exception de Lilybée, était déjà en sa puissance, alors (il est vrai qu'à ce moment les Romains avaient déjà entamé ses conquêtes en Italie) les Carthaginois lui offrirent la paix et proposèrent de renoncer à l'île, à condition de garder ce Gibraltar de la Sicile. Pyrrhos refusa : pour avoir voulu fonder une puissance maritime en Sicile et s'étendre jusqu'en Afrique, il vit bientôt sa conquète éphémère lui échapper.

Il n'était pas plus heureux en Italie, où la puissance romaine s'étendait déjà sur la moitié de la péninsule. Or, n'est-il pas inconcevable que Carthage ait laissé les Romains s'emparer de Tarente et de Rhégion? N'est-il pas plus inconcevable encore qu'elle n'ait pas en même temps soumis la Sicile tout entière, qu'elle ait laissé Messana aux Mamertins, Syracuse à Hiéron? Oui, tout cela est inconcevable à qui ne se représente pas clairement les moyens et les fins de la politique carthaginoise. Carthage ne pouvait pas ignorer ce que lui ménageait la réunion de toute l'Italie sous la domination romaine, ni quel danger courait son commerce depuis que ces actives cités grecques de la côte étaient sous la protection des Romains, ni quelle rivalité menaçait sa puissance maritime, puisque la nécessité de protéger et le commerce de ces côtes et les côtes lointaines devait, dans un délai plus ou moins long, amener Rome à fonder une puissance maritime que des villes comme Tarente pouvaient sérieusement contribuer à établir. Elle savait aussi que sa flotte elle-même ne pouvait

empêcher de passer d'Italie en Sicile : Pyrrhos venait de le lui apprendre. Mais la politique de Carthage, comme celle de tous les États commerçants, était plus positive que fière, plus tenace et plus persévérante que prompte à agir; elle aimait mieux avoir l'air d'être dans son droit et de se défendre par nécessité qu'elle n'était disposée à prendre hardiment l'initiative : aussi fut-elle devancée par les événements. Lorsque Pyrrhos quitta la Sicile, Rome se vit de nouveau sérieusement menacée, et la politique carthaginoise pouvait se contenter de regagner l'île presque tout entière : Syracuse et les Mamertins, les petits États et leurs éternelles dissensions lui offraient des occasions sûres d'intervenir à son gré et toujours d'une façon décisive. Mais voici que les Romains triomphent à Bénévent et que Pyrrhos quitte l'Italie ; seulement ces mêmes Romains se reposent ensuite pendant toute l'année et laissent se passer une autre année sans inquiéter Tarente et les brigands de Rhégion : ne pouvait-on pas se tromper à Carthage sur les intentions de Rome? On se rend encore très bien compte des opinions différentes qui étaient en présence dans le sénat de Carthage. En effet, quand en 272 Rome se tourna contre Tarente, la flotte que les Carthaginois avaient en Sicile se montra devant cette ville ; mais, les Romains s'en étant plaints plus tard, on répondit que le général avait entrepris cette expédition sans en avoir reçu l'ordre. Il fallait donc que la question eût été discutée tout au long dans le Sénat carthaginois, et ce général avait agi dans le sens de la minorité qui voulait que l'on garantît aux Tarentins et aux brigands de Rhégion la même indépendance que Carthage laissait en Sicile à la ville de Syracuse et aux brigands de Messana. Mais pourquoi cette opinion n'avait-elle pas prévalu? C'est que la protection accordée à Tarente engageait forcément les Carthaginois dans une guerre qui eût attiré les Romains en Sicile, et Carthage ne voulait paraître à aucun prix avoir commencé les hostilités; cette guerre ne devait être entreprise que si Rome essayait de fonder une puissance maritime, et alors on la ferait avec toute la vigueur possible. En ouvrant maintenant les hostilités contre Rome, Carthage serait obligée de combattre sur terre pour conserver Tarente, et les pertes incal-

culables, les sacrifices pécuniaires qu'une telle guerre faisait prévoir, ne semblaient pas en rapport avec les avantages qu'on en pouvait espérer. Il ne fallait pour le moment que s'assurer d'une prépondérance incontestée en Sicile; enfin, on pouvait compter d'autant plus certainement sur une reprise des hostilités en Italie de la part du roi d'Épire que, de l'autre côté de la mer Ionienne, sa puissance prenait de jour en jour une extension plus grande. Du reste, on était généralement disposé à considérer le détroit de Sicile comme la limite naturelle entre les deux empires, et on pouvait bien, au moment même où l'on déclarait impossible de ne pas abandonner l'Italie aux Romains, se prononcer de la façon la plus décidée contre une intervention éventuelle de Rome dans les affaires de la Sicile[1].

Mais quelle différence entre la situation des Romains en Italie et celle des Carthaginois en Sicile! D'un côté, tous les peuples nouvellement soumis subissant les effets d'une centralisation rapide et énergique, des colonies romaines placées à tous les points stratégiques importants; de l'autre, les possessions carthaginoises voisines de deux petits États qui n'étaient aucunement disposés à subir l'influence punique. Tant que la légion révoltée put tenir à Rhégion, les Mamertins qui occupaient Messana furent ses alliés et imposèrent tribut à bon nombre des villes de la Sicile. Carthage ne tenta rien contre eux et ne protégea même pas ses propres possessions : elle jugeait sans doute qu'il était de son intérêt de laisser Syracuse s'épuiser dans sa lutte avec ces bandits. Syracuse était en proie à la discorde; l'armée des mercenaires se révolta contre les citoyens, alla camper hors des murs, et choisit comme chefs Artémidore et Hiéron. Les auteurs anciens s'accordent tous à louer Hiéron : son intelligence, la noblesse de ses sentiments, l'énergie de sa volonté, l'estime dont il jouissait, tout l'appelait à devenir le sauveur de Syracuse. Il quitta le camp et entra discrètement dans la ville; il désarma

[1]) C'est de là que vient peut-être l'opinion de Philinos et des annalistes romains, à savoir qu'un traité en forme avait interdit aux contractants de paraître en armes, les Romains en Sicile, les Carthaginois en Italie (Polyb., III, 26).

les conjurés et fit preuve, en rétablissant l'ordre, de tant de modération et de largeur d'esprit, que les citoyens à leur tour le nommèrent unanimement leur général[1]. Pour apaiser les émeutes qui recommençaient dans la ville toutes les fois que les troupes s'en éloignaient, il s'allia avec Leptine, un des hommes les plus braves et les plus influents de Syracuse, et épousa sa fille, cette Philistis tant célébrée. N'ayant plus rien à craindre des bourgeois, il songea à se débarrasser de ces arrogants et intraitables mercenaires qui ne faisaient que causer à chaque instant des désordres : il les mena contre les Mamertins, et, formant l'arrière-garde avec les Syracusains qu'il avait armés à cet effet, il les laissa attaquer l'ennemi, qui les battit et les écrasa complètement. A son retour, il commença à recruter une nouvelle armée, tout en exerçant aux armes les citoyens. Nous avons déjà dit qu'il envoya des vivres et des troupes auxiliaires aux Romains, lorsque ceux-ci attaquèrent les rebelles de Rhégion : ce fut une première et très importante tentative pour se soustraire à la dépendance politique de Carthage. Pendant que les Romains assiégeaient Rhégion, comme les Mamertins, enhardis par l'extermination des mercenaires, recommençaient leurs incursions dans le pays des Syracusains et dans l'intérieur de l'île, Hiéron marcha brusquement contre Messana. Les Mamertins accoururent pour débloquer leur ville, mais Hiéron se jeta sur Mylæ, une place qu'ils occupaient sur la côte septentrionale, et la prit d'assaut[2]. Ce fut, à ce qu'il paraît, l'année suivante (270) qu'il se mit à attaquer les villes occupées par les Mamertins dans l'intérieur de l'île; elles furent prises l'une après l'autre. Déjà l'occupation de Tauroménion, de Tyndaris et de Mylæ avait refoulé les adversaires dans l'extrémité orientale de l'île, quand une bataille livrée sur le Longanos, dans la plaine de Mylæ, trancha la question en faveur d'Hiéron : les chefs des

[1]) C'est à ces faits que doit se rapporter un passage de Pausanias (VI, 12) : τὴν δὲ ἀρχὴν εἶχεν ἔτει δευτέρῳ τῆς Ὀλυμπιάδος καὶ ταῖς εἴκοσι καὶ ἑκατόν, passage où manque, comme on le voit par le nom du vainqueur Idæos de Cyrène, le mot ἕκτης. C'est donc en Ol. CXXVI, 2, c'est-à-dire en 275/4, que commence le règne d'Hiéron.

[2]) Diodor., XXII, 13, 1. Dans ce passage, il faut changer ἀπαλλαγεὶς ἐκ τῆς πολεμίας en πολιορκίας et traduire comme ci-dessus.

Mamertins furent faits prisonniers et leur puissance brisée du même coup. Hiéron fut à son retour salué roi par les Syracusains et leurs alliés, qui lui payaient ainsi leur dette de reconnaissance[1].

C'est à ce moment critique que nos renseignements manquent de clarté; il s'écoule ensuite cinq années sur lesquelles nous n'avons que peu d'indications suivies. Voici les faits principaux. Pourquoi Hiéron, au lieu de s'en retourner à Syracuse, n'essaya-t-il pas, après sa victoire, de prendre Messana? La chose eût été d'autant plus naturelle, que les anciens habitants de la ville, expulsés par les Mamertins, n'avaient pas peu contribué au succès de la journée de Mylæ. Si Hiéron ne le fit pas, ce fut sans doute à cause des Carthaginois, qui n'auraient pas pu laisser l'allié des Romains délivrer aussi Messana et étendre sa domination sur plus d'un tiers de l'île. Et d'ailleurs, son propre intérêt devait le dissuader d'une entreprise qui aurait pu fournir aux Romains, ses alliés, une occasion de s'immiscer dans les affaires de la Sicile : il perdait son indépendance s'il ne savait pas tourner à son profit la rivalité de Rome et de Carthage. Il jouait un jeu bien aventuré. Le plus simple eût été de faire alliance avec les Mamertins; mais c'est ce que Carthage n'aurait pas laissé faire, ce que Rome n'aurait pas approuvé, ce que Syracuse n'aurait pas accepté sans répugnance; d'ailleurs les Mamertins eux-mêmes, indécis sur ce qu'ils devaient faire, n'étaient divisés

1) Telle est l'affirmation expresse de Polybe (I, 9, 8). Dans un autre endroit (VII, 8, 4), le même auteur dit que Hiéron régna (βασιλεύσας) 54 ans; or il mourut dans l'automne de 216; c'est par conséquent dans l'automne de 270 qu'il revint de cette heureuse expédition. Le récit de Diodore, tel qu'on le trouve dans l'Extrait XXII, 13, 6, supprime cet intervalle : il assure que, aussitôt après la bataille, au moment où les Mamertins voulaient se rendre à Hiéron (μεθ' ἱκετηρίαις ἀπαντᾶν τῷ βασιλεῖ), le général carthaginois Hannibal était survenu et avait mis avec leur assentiment une garnison dans la ville. Mais on ne peut ajouter foi à cette assertion ; en ce cas, Rome n'aurait pas attendu six ans encore pour ouvrir les hostilités, et les Carthaginois se seraient si bien installés dans la ville qu'il n'aurait pas été si facile de les en déloger. Holm (*Geschichte Siciliens*, II, p. 493) ne partage pas ce scrupule; il croit qu'une garnison punique de 1000 hommes a parfaitement pu rester à Messana à partir de 270/269 sans que les Romanis aient bougé.

que sur la question de savoir s'ils allaient se jeter dans les bras de Rome ou de Carthage. En un mot, dans de telles circonstances, tous les partis imaginables aboutissaient à la guerre, sauf celui de ne rien faire; et encore la temporisation elle-même ne pouvait que retarder, sans l'empêcher, l'explosion de cette lutte entre Rome et Carthage qui était devenue une inéluctable nécessité.

A Rome aussi bien qu'à Carthage, on voyait clairement ce qui devait arriver, et l'on fit de part et d'autre tous les préparatifs qu'il était possible de faire. Carthage renforça sa station maritime près de l'île Lipara et les contingents de son armée de terre dans ses possessions en Sicile; pendant ce temps, Rome se hâtait d'achever la pacification de l'Italie et d'établir plusieurs colonies pour s'assurer de l'intérieur et des côtes de la péninsule. On procédait avec les plus grandes précautions, et chacun était attentif au moindre mouvement de l'autre.

Quelle fut l'occasion prochaine de la guerre, nous l'ignorons; Polybe ne le dit pas, et ce que d'autres rapportent d'une nouvelle attaque d'Hiéron, qui aurait décidé les Mamertins à recevoir une garnison carthaginoise, ne peut pas être exact ainsi présenté[1]. Les Mamertins n'étaient déjà plus libres de prendre une décision; leur sort dépendait des négociations entre Rome et Carthage, négociations qui, sans aucun doute, étaient alors conduites avec une grande activité. C'est maintenant que Rome se plaignait de cette apparition, antérieure de quelques années, d'une flotte carthaginoise devant Tarente. Le Sénat carthaginois affirma sous la foi du serment que le général avait agi sans ordre, et se plaignit à son tour de l'alliance des Romains avec Hiéron; peut-être même demanda-t-il à Rome de rompre cette alliance, ce à quoi Rome ne pouvait naturellement pas consentir. C'est là que nous manque le fait décisif, qui n'a guère pu être autre chose qu'une démonstration hostile des Carthaginois contre Messana, suivie presqu'aussi nécessairement d'un mouvement menaçant d'Hiéron.

[1]) Cette indication se trouve dans Diodore, qui défigure notablement les faits (voy. ci-dessus); dans Dion Cassius (Zonaras) et autres.

Les Mamertins virent qu'ils succomberaient inévitablement à une attaque soit d'Hiéron, soit des Carthaginois. Ces derniers avaient bien un parti dans la ville, mais le plus grand nombre les craignait. On finit donc par s'adresser aux Romains; on demanda des secours, et les consuls romains appuyèrent la requête.

Jamais le Sénat romain n'a tenu de séances plus mémorables. Sans doute, ces Mamertins étaient des brigands, tout aussi bien que les Campaniens de Rhégion qu'on venait de châtier si durement; ils avaient même pris part aux violences et aux pillages de ces derniers. Accepter leurs propositions, c'était offenser brutalement Hiéron, cet allié qui avait prêté un si vaillant concours au siège de Rhégion; mais d'autre part, les refuser, c'était jeter les Mamertins dans les bras des Carthaginois, c'était non seulement abandonner à ceux-ci la Sicile entière, mais encore leur livrer la position qui commandait le détroit et d'où l'on pouvait à chaque instant envahir l'Italie. On délibéra longtemps; enfin le Sénat finit par rejeter la proposition des consuls. Les consuls la portèrent devant le peuple. Durement éprouvées par les guerres antérieures, dit Polybe, et sentant le besoin de tout faire pour se procurer plus de bien-être, persuadées d'ailleurs du profit que l'État aurait à cette guerre et comptant sur les avantages considérables et manifestes que chacun en particulier, au dire des consuls, devait en retirer, les tribus décidèrent d'envoyer les secours et chargèrent le consul Appius Claudius de se rendre à Messana. On a vu dans cette décision une honte éternelle pour Rome, un premier symptôme de corruption démocratique : ce fut un acte de nécessité politique, ce fut la plus grande, la plus audacieuse résolution que le peuple ait jamais prise.

Est-ce ce vote du peuple, ou l'approche d'Hiéron, ou l'appel du parti punique parmi les Mamertins, ou toutes ces raisons à la fois qui décidèrent le général carthaginois? Toujours est-il qu'il entra à Messana et mit garnison dans la citadelle. Cela se passait vers le printemps de l'année 264. Hiéron, que cette décision des Romains avait écarté d'une façon si blessante, ne pouvait voir qu'avec plaisir l'arrivée des Carthaginois; il

conclut avec eux une alliance défensive contre les Romains. Il se passa du temps avant qu'on vît paraître les troupes romaines; enfin le légat C. Claudius, envoyé par le consul avec quelques trirèmes et un petit nombre de troupes, arriva à Rhégion. La flotte carthaginoise l'empêcha de franchir le détroit; il essaya d'entrer en pourparlers et vint en canot à Messana : Hannon le renvoya, mais ses communications n'en avaient pas moins mis les Mamertins en grand émoi. Il revint une seconde fois; il prit la parole dans l'assemblée : il dit que les Romains voulaient délivrer la ville et n'avaient pas d'autre intention; que la possession de Messana ne pouvait pas les tenter; que lui-même s'en retournerait dès que les affaires de la ville seraient en règle, mais qu'il était obligé de demander l'éloignement des Carthaginois; que si ces derniers se croyaient des droits si légitimes, ils n'avaient qu'à les soumettre à un tribunal d'arbitres. Il termina en promettant des secours aux Mamertins, et parce qu'ils étaient d'origine italienne, et parce qu'ils avaient imploré la protection de Rome.

Hannon était dans une situation difficile : c'étaient les Mamertins qui l'avaient appelé; s'ils voulaient maintenant s'allier aux Romains, il ne pouvait les en empêcher que par un coup de force, et il se croyait obligé d'éviter à tout prix que les Carthaginois eussent l'air d'avoir violé la paix. Le légat tenta de nouveau de passer avec ses trirèmes : le courant et la violence du vent poussèrent plusieurs embarcations du côté des vaisseaux carthaginois qui croisaient dans le détroit. Hannon renvoya intacts les bâtiments et les équipages, en rappelant les Romains au respect des traités. Le légat ne tint nul compte de cet avis : il fit moins d'attention encore au serment fait par Hannon de ne pas même permettre aux Romains de se laver les mains dans la mer. Cet essai infructueux n'avait fait qu'exciter l'impatience du légat; il le renouvela, aborda sans empêchement et fut reçu avec enthousiasme par les Mamertins. Il les réunit en assemblée : « Inutile, dit-il, de recourir aux armes; vous n'avez qu'à décider si vous voulez, oui ou non, garder les Carthaginois dans votre ville ». Hannon se crut obligé de descendre de la citadelle et de venir se justifier devant l'assemblée de s'être, comme on le lui

reprochait, emparé par force de la ville. Après une vive altercation, C. Claudius ordonna de le saisir et, au milieu des cris d'approbation des Mamertins, il fit conduire en prison le général de Carthage. Hannon ne fut remis en liberté qu'après avoir donné l'ordre à la garnison carthaginoise d'évacuer la ville, et il s'en retourna dans sa patrie, où il expia sur la croix ses demi-mesures.

Aussitôt les forces carthaginoises en Sicile reçurent l'ordre de marcher en avant. Hannon, fils d'Hannibal, partit de Lilybée, laissa dans le sud une forte garnison dans l'importante ville d'Agrigente, longea la côte septentrionale et se dirigea vers Messana : il établit son camp à Eunéis, pendant que la flotte jetait l'ancre près du cap Pélore. En même temps, Hiéron, qui venait de conclure une alliance formelle avec les Carthaginois, arrivait par le sud et allait camper de l'autre côté de la ville sur le mont Chalcidique. Messana était entièrement investie; les vivres lui étaient coupés et elle avait à soutenir des attaques quotidiennes, car on devait désirer de la prendre avant l'arrivée de l'armée consulaire. Mais déjà Appius Claudius était à Rhégion; il s'embarqua à la faveur de la nuit : son arrivée à Messana fut aussi heureuse qu'inattendue. Mais que faire? des deux côtés de la ville étaient établis des camps solidement retranchés, et à l'intérieur les vivres manquaient; on était coupé de l'Italie, et l'ennemi était le maître sur terre et sur mer : le consul semblait être tombé dans le piège. Il fit d'abord savoir aux deux camps que Rome ne demandait que la cessation des hostilités contre les Mamertins. On repoussa ses propositions : il ne lui restait qu'à vaincre sans retard; les ennemis n'avaient d'ailleurs pas encore opéré leur jonction. Il se jeta sur les Syracusains; la lutte fut longue et opiniâtre, mais les Romains finirent par l'emporter et ils poursuivirent Hiéron jusqu'aux retranchements de son camp. Soupçonnant sans doute une trahison des Carthaginois, qui n'avaient pas empêché le consul de passer le détroit et n'avaient pas envoyé les secours que le roi attendait pendant la bataille, Hiéron évacua son camp, passa les montagnes et se retira à Syracuse. Cette fuite décida de tout. Le consul se garda de le poursuivre et se tourna dès

le lendemain contre les Carthaginois[1]. Il essaya en vain de forcer leurs retranchements, mais, comme il se retirait et que les ennemis s'étaient risqués à le poursuivre, il se retourna, tomba sur eux, en tua un bon nombre et força les autres à s'enfuir dans leur camp.

Les Carthaginois paraissent avoir aussi abandonné leurs positions; le consul dévasta les deux territoires ennemis. Il s'avança jusqu'à Égeste; son intention ne pouvait être que de pousser à la défection les villes grecques soumises aux Carthaginois. Il envahit ensuite le territoire d'Hiéron : les villes demandèrent la paix l'une après l'autre; déjà l'armée romaine campait devant les murs de Syracuse, et les deux nouveaux consuls arrivaient sans obstacle avec quatre légions (263). Hiéron se trouvait, au point de vue politique, dans une position fausse; les circonstances lui avaient imposé l'alliance avec Carthage, et ses alliés ne le soutenaient pas; quand leur flotte s'approcha, il était trop tard; les Sicéliotes avaient perdu courage. Une plus longue résistance ne laissait pas entrevoir la moindre chance de succès; au contraire, Hiéron pouvait espérer que les consuls lui accorderaient une paix acceptable, et parce qu'il avait été l'ami des Romains, et parce qu'il pouvait contribuer à l'entretien de leur armée, que les forces navales des Carthaginois rendaient extrêmement difficile. Il entra en pourparlers : les consuls demandèrent la reddition des prisonniers romains, une contribution de guerre, la cession des villes enlevées aux Mamertins; c'est à ces conditions que la paix se conclut et que Hiéron devint l'allié des Romains.

Le cours ultérieur de la première guerre punique n'entre

[1]) Naturellement, je ne me suis servi dans ce récit sommaire que de Polybe, qui avertit son lecteur de se défier aussi bien de Philinos que de la relation de Fabius. On peut, ce semble, reconnaître Fabius dans le récit de Dion Cassius et de Zonaras ; ici, par exemple, ils disent que les Carthaginois massacrèrent tous les Italiens de leur armée, ce qui eût été d'autant plus stupide que précisément ces « émigrés, appartenant pour la plupart à des peuples subjugués et détruits », ne se battaient pas contre Rome simplement pour toucher une solde. Les divergences entre Diodore et Polybe tiennent probablement à ce que Diodore suit son compatriote Philinos d'Agrigente, qu'il cite du reste en un endroit (XXIII, 8, 1). NITZSCH (*Röm. Annalistik*, p. 279) signale plusieurs passages dans lesquels Polybe s'accorde avec Diodore, ce qui prouverait que Polybe s'est aussi servi de Philinos.

pas dans le cadre de notre récit. Carthage déploya dans la lutte toutes ses ressources matérielles; Rome fit preuve de ressources morales encore plus grandes : la guerre se continua pendant vingt ans, avec les vicissitudes les plus variées et les plus étonnantes péripéties. Nous y reviendrons au moment où elle touchera à sa fin.

Après la guerre avec Pyrrhos, les Grecs d'Italie étaient devenus ou les sujets ou les alliés de Rome; cette première guerre punique ruina les États grecs de la Sicile, à l'exception du petit territoire qui prospéra sous la puissance tutélaire d'Hiéron[1] et qui n'avait d'ailleurs d'autre importance politique que d'être utile à l'entretien des armées romaines.

Mais comment se comportèrent les puissances orientales pendant cette guerre mémorable? La tradition nous fait ici entièrement défaut : nous ne trouvons rien qui nous indique que ces États aient eu des rapports avec l'Occident, ni qu'ils s'en soient souciés; on pourrait croire qu'ils assistèrent au spectacle de ses démêlés avec l'indifférence la plus irréfléchie. Mais c'est ce qui est impossible, pour peu que nos observations précédentes sur l'état politique de l'Orient aient quelque fondement. Sans parler de Timoléon, d'Alexandre le Molosse ou des corps expéditionnaires envoyés de Sparte, les événements du temps d'Agathocle, de Démétrios et de Pyrrhos, aussi bien que l'alliance de Ptolémée Philadelphe avec Rome, nous montrent clairement quels étaient les rapports de l'Orient et de l'Occident. Les intérêts des États grecs d'Occident étaient à coup sûr assez vivement défendus dans les différentes cours de l'Orient par les réfugiés politiques qui avaient quitté l'Italie devenue romaine ou la Sicile redevenue carthaginoise : qu'on se souvienne seulement de l'Italiote Lycinos, auquel Antigone, après sa victoire, confia le commandement dans Athènes en qualité de phrourarque.

Mais parmi les puissances orientales, lesquelles allaient intervenir? Le temps n'était plus où la ville de Corinthe pou-

[1]) Je ne rappellerai ici que les *leges Hieronicæ*, dont il est si souvent question dans les *Verrines* : on y reconnaît le soin et la circonspection avec laquelle le roi régla la législation sicilienne, particulièrement au point de vue des questions agraires. Cf. Diodor., XIII, 35.

vait secourir et sauver sa fille de Sicile, où, en luttant glorieusement contre les Carthaginois, elle aurait pu remplir ses devoirs de métropole et servir en même temps les intérêts de son commerce. Sparte, toujours disposée autrefois à envoyer à la Sicile et à l'Italie des chefs et des soldats, était elle-même soumise aux épreuves les plus diverses dans le Péloponnèse, et cela juste au temps où son intervention eût peut-être été décisive (270-263). Que si, dix ans plus tard, un Spartiate commande dans l'armée des mercenaires grecs au service de Carthage, Sparte n'y est pour rien. C'est le fils de Pyrrhos, Alexandre, qui aurait eu les raisons les plus pressantes de prendre part aux événements de l'Occident ; à défaut d'autres preuves, l'alliance de famille conclue plus tard avec Hiéron[1] nous montre que ses regards étaient toujours fixés sur ces contrées où il avait fait ses premières armes sous les yeux de son père ; mais il fut empêché de rien entreprendre par les affaires de son propre pays, d'abord par sa lutte contre les Dardaniens, ensuite par les vicissitudes de la guerre de Chrémonide, qui paraissait d'abord lui assurer la possession de la Macédoine, mais qui finit par mutiler son royaume et le réduire à un rôle presque insignifiant.

L'Égypte était la seule puissance capable d'intervenir d'une façon décisive dans cette lutte pour la possession de la Sicile. Les intérêts de l'Égypte demandaient la plus grande extension possible du commerce, le plus grand développement possible de sa marine, qu'elle avait besoin de rendre supérieure à toute autre ; à l'un et l'autre point de vue, l'État carthaginois était pour elle un obstacle d'autant plus gênant que, si les villes phéniciennes sous la domination de l'Égypte prenaient de nouveau part, comme on peut le supposer, au commerce du

[1]) Les expressions dont se sert Polybe (VII, 4, 5) prouvent que la Néréis qu'avait épousée Gélon, le fils d'Hiéron, était la fille non pas de Pyrrhos le Jeune, mais du célèbre Pyrrhos : elle était au moins aussi âgée que Gélon, et celui-ci n'est pas né avant 271, puisqu'il est mort en 216 « à l'âge de plus de 50 ans » (Polyb., VII, 8, 9). Alexandre est mort de bonne heure, entre 262 et 258 (voy. ci-après) ; à ce moment-là, Hiéron ne pouvait pas encore marier son fils, mais il pouvait le fiancer. Je crois que les fiançailles ont eu lieu déjà du vivant d'Alexandre, par la raison qu'après sa mort, sa veuve aurait plutôt songé à pourvoir sa fille à elle que sa belle-sœur.

Sud, on pouvait aussi prévoir qu'elles renoueraient leurs anciennes relations avec les contrées lointaines de l'Occident. Le mariage de la sœur de Magas avec Agathocle de Syracuse nous prouve que déjà le premier Lagide comprenait de quelle importance était pour Alexandrie et Cyrène le commerce avec Syracuse, et néanmoins l'Égypte ne pouvait avoir intérêt à favoriser la formation d'une puissance italo-sicilienne de race grecque, d'une puissance indépendante qui aurait tout au plus refoulé les Carthaginois pour s'agrandir à leurs dépens. Ptolémée agit donc avec une parfaite clairvoyance, quand, après la retraite de Pyrrhos, il conclut avec Rome une alliance qui naturellement ouvrait les ports de l'Italie au commerce égyptien, dont Puteoli semble avoir été de bonne heure la station principale. La concurrence de l'industrie italienne était d'autant moins à redouter que presque toutes les cités grecques, autrefois si actives, avaient été ruinées par les guerres des dernières années; en revanche, les matières premières fournies par l'Italie devaient être d'une importance extrême pour la fabrication égyptienne, la laine surtout, car en Égypte, à ce qu'il semble, la culture du coton ne faisait que de commencer. On nous rapporte un trait bien significatif[1] : la guerre durait encore et l'équipement des flottes nouvelles qu'on envoyait coup sur coup en mer avait fortement compromis les ressources des deux États ennemis; Carthage essaya de négocier auprès de Ptolémée un emprunt de 2,000 talents. Le roi entretenait de bonnes relations avec les deux puissances et essaya de les amener à faire la paix; voyant son intervention sans effet, il répondit aux Carthaginois : « que c'était pour lui un devoir de défendre ses amis contre des ennemis, mais non pas contre des amis ». On peut douter qu'il eût appliqué ce même principe, si Rome avait été réduite à la même extrémité où se trouvait déjà Carthage. Comme allié des deux États, il avait tous les avantages d'une neutralité qui ouvrait aux vaisseaux de l'Égypte même la partie de la mer où dominait Carthage; la situation de plus en plus critique de cette ville ne pouvait aboutir qu'à un affaiblissement de sa puissance

[1] Appian., *Sicil.* 1.

maritime, tandis que, vu la nature de l'État romain, il n'y avait pas lieu d'appréhender sérieusement qu'il voulût s'emparer de la mer et devenir une puissance commerciale. On pourrait même, à la façon singulière dont un des poètes de la cour d'Alexandrie qualifiait les îles de Corse et de Sardaigne, supposer qu'à Alexandrie l'attention était fixée sur elles[1].

Ainsi rattachés les uns aux autres, ces faits nous expliquent l'attitude de l'Orient pendant la grande guerre qui divisait l'Occident. Si, comme il n'y a pas en douter, la guerre de Chrémonide et la mort d'Antiochos I[er] furent suivies indubitablement de plusieurs années de paix, ce répit dut servir les intérêts de Ptolémée et lui permettre de reprendre ses expéditions en Arabie et en Éthiopie, expéditions qu'il avait peut-être déjà commencées avant ce temps et qui étaient pour lui d'une importance incalculable, non seulement parce qu'elles élargissaient son empire, mais aussi parce qu'elles étendaient et protégeaient le commerce de son pays avec l'Inde et le sud

[1]) Je fais allusion ici à Callimaque (*In Del.* 18 sqq.). Ce n'est pas, il faut le dire, sans quelque hésitation. On lit au passage indiqué : « quand les îles se réunissent autour d'Océanos leur père et de Téthys la Titanide, alors Cos (où Philadelphe est né) marche la première ; immédiatement après vient Cyrnos la punique, qui n'est point à dédaigner (οὐκ ὀνοτή), puis l'Eubée, ensuite la séduisante (ἱμερόεσσα) Sardo, puis Cypre, où Aphrodite posa le pied en sortant de l'onde (σαοῖ δέ μιν ἀντ' ἐπιβάθρων) ». On est étonné de voir que le poète n'ait pas nommé ici la magnifique île de Sicile et la Crète, qui était si près, étonné aussi de trouver les deux îles occidentales précisément ornées d'épithètes si caractéristiques. Comme la même pièce contient une prophétie relative au héros qui doit naître à Cos et célébrer de magnifiques triomphes sur les Galates, on voit bien qu'elle a été écrite pour le roi, et on est d'autant plus en droit d'y supposer des motifs d'ordre politique. Lêto erre çà et là cherchant un lieu où elle puisse accoucher : au Nord, le θοῦρος Ἄρης est assis sur la cime de l'Hæmos pour surveiller la terre-ferme ; du haut du Mimas, Iris surveille les îles. Suit une énumération de localités et de régions qui ont repoussé la mère infortunée, et il n'est guère possible de justifier par des raisons mythologiques le choix exprès de ces localités. Ces noms divers paraissent n'avoir de sens que si on les rapporte aux événements de l'année 265, année où la plupart des États grecs ne se soulevèrent pas comme on s'y était attendu, où l'Eubée fut arrachée à la Macédoine, où la guerre imminente entre Rome et Carthage pouvait bien suggérer la pensée d'occuper ces deux îles puniques. La Corse, riche en bois propres aux constructions navales (THEOPHRAST., *Hist. plant.* V, 8) était certainement οὐκ ὀνοτή pour les Lagides ; la Sardaigne était bien « séduisante » aussi, et, une fois la lutte engagée entre Rome et Carthage, il ne semblait pas impossible de s'en emparer.

de l'Afrique. C'est Ptolémée II, nous dit-on sommairement, qui a le premier découvert la côte des Troglodytes[1] : on fonda une série de remarquables établissements sur les côtes de la mer Rouge pour consolider cette nouvelle conquête[2]. Plus loin au sud, on trouva des éléphants en grand nombre, et Ptolémée II commença à les faire prendre pour s'en servir à la guerre[3] : sa puissance militaire en devint plus forte, et l'on pouvait espérer d'avoir acquis la supériorité que les éléphants de l'Inde donnaient aux armées syriennes. Ces entreprises, autant que l'on peut en juger par la présence de noms grecs dans la région et par des vraisemblances suggérées d'elles-mêmes à l'esprit, se sont étendues jusque sur certains points de la côte arabique[4]; mais l'expédition la plus remarquable est encore celle de Ptolémée Philadelphe dans l'intérieur de l'Éthiopie[5]. Malheureusement, on ne trouve nulle part le moindre renseignement sur le temps et les circonstances où se fit cette campagne. Nous avons déjà rapporté qu'un homme qui avait reçu une éducation grecque, Ergamène, renversa l'État théocratique de Méroé et fonda une puissance militaire. Le nom d'Ergamène se trouve sur les hiéroglyphes de Dakkeh, et ceci nous montre que son empire touchait de bien près à celui de l'Égypte. Est-ce contre lui que Ptolémée dirigea son expédition? ou n'entra-t-il en scène qu'après que cette expédition du Lagide eut ébranlé l'État sacerdotal? C'est à partir de cette expédition que l'Éthiopie s'ouvrit à la science et à la civilisation grecques. Les remarquables antiquités que Ferlini a trouvées dans les ruines de la Pyramide de Kourgos portent indubitablement le caractère d'un travail grec; des explorateurs grecs s'installèrent à Méroé et de là remontèrent dans

[1]) *qui Troglodyticen primus excussit* (PLIN., VI, 29).

[2]) Cf. *Histoire des Diadoques*, p. 761 sqq.

[3]) Voy. *Mon. Adul.* et de nombreux passages des auteurs.

[4]) Voy. *Histoire des Diadoques*, p. 770 sqq. MILLER (ad. Marcian. Heracl. p. 145) cite un passage d'une *Vita Arethæ* manuscrite : ἐν αὐτῇ δὲ τῇ Σαβᾷ χώρᾳ (dans l'Arabie-Heureuse) πάντες οἱ κατοικοῦντες Ἕλληνές τε καὶ βάρβαροι ὑπῆρχον.

[5]) τοῦ βασιλέως μεθ' Ἑλληνικῆς δυνάμεως εἰς Αἰθιοπίαν πρώτου στρατεύσαντος ἐπεγνώσθη τὰ κατὰ τὴν χώραν ταύτην κ. τ. λ· (DIODOR., I. 37). Théophylacte Simocatta (VII, 17) dit la même chose dans les mêmes termes.

les contrées situées plus loin[1]. C'est en partant en même temps et de ces contrées et des colonies de la côte que l'on retrouva les descendants de ces guerriers égyptiens qui, quatre siècles auparavant, au moment où Psammétique enrôlait des aventuriers grecs et les installait en Égypte comme caste guerrière, avaient émigré et s'étaient fixés dans ce pays; c'est sur cette même côte que fut plus tard fondée Adule, où un moine de l'époque byzantine copia une inscription grecque destinée à éterniser le souvenir des immenses conquêtes de Ptolémée III. En un mot, les deux expéditions de Ptolémée Philadelphe furent le point de départ de découvertes, de conquêtes et de nouvelles relations commerciales que nous connaissons imparfaitement sans doute, mais qui nous montrent quelle extension la puissance égyptienne avait prise aussi de ce côté-là[2]. Solidement assise et inattaquable dans le sud, l'Égypte avait dans la Cœlé-Syrie et dans Cypre deux bastions avancés qui la protégaient contre les Séleucides; il ne lui manquait plus que Cyrène pour arrondir le cercle de ses possessions, et le traité conclu avec le roi Magas, traité d'après lequel la fille unique et seule héritière de ce dernier était fiancée dès l'enfance au jeune héritier du trône d'Égypte, assurait tout au moins la réunion éventuelle de cette province, qui devait achever de

[1]) Outre le passage de Diodore cité à la note précédente, voy. Pline (VI, 29) :... *varia prodidere*; *primus Dalion, ultra Meroen longe subvectus, mox Aristocreon et Bion et Basilis* (Agathias [*De mar. Rubr.* ap. Phot. p. 454 b. ed. Bekker] l'appelle Βασιλεὺς, mais Athénée [IX, p. 390], qui cite les Ἰνδικά β', écrit Βάσιλις), *Simonides minor etiam, quinquennio in Meroe versatus, cum de Aethiopia scriberet : nam Timosthenes classium Philadelphi præfectus*, etc ; puis viennent les renseignements fournis par Ératosthène, Artémidore, Statius Sebosus (contemporain de Cicéron). Il n'y a guère que ce Dalion, cité le premier parmi ces explorateurs, qui pourrait peut-être remonter au temps de Soter. — J'ajoute que, plus près encore de la frontière égyptienne, à Parembole, dans un temple construit vers cette époque, on a trouvé le nom hiéroglyphique du roi Atharramon, que Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 162) croit pouvoir considérer comme le prédécesseur ou le successeur d'Ergamène.

[2]) On ne voit pas qu'il y ait d'autres renseignements à espérer sur la date de ces deux expéditions ; cependant, on pourrait peut-être utiliser à ce point de vue la mention, faite par Phylarque au huitième livre, d'une source merveilleuse κατὰ τὸν Ἀράβιον κόλπον, en supposant que Phylarque parlait de cette curiosité à propos d'une expédition égyptienne. Nous verrons que ce huitième livre commençait à une date de très peu postérieure à 255.

consolider la puissance de l'Égypte, la rendre absolument inattaquable et lui assurer la plus redoutable supériorité. Tout l'intérêt de la politique internationale devait nécessairement se concentrer sur Cyrène; les cours de Macédoine et de Syrie devaient tout tenter pour faire échouer cette réunion de Cyrène à l'Égypte. Quand Magas mourut, son héritière était encore une enfant, et il ne pouvait être avant longtemps question de son mariage : l'autorité était pendant ce temps confiée à ses tuteurs, et l'on comprend quelle grande influence devait avoir la reine-mère. Elle était de la famille des Séleucides; les fiançailles et le traité avaient été faits contre sa volonté. Si dans la Pentapole un parti important désirait la réunion à l'Égypte, la politique anti-égyptienne de la Macédoine et de la Syrie avait un ferme appui dans la veuve du feu roi : cette reine était entièrement dévouée aux intérêts de son frère et de son oncle; à la première occasion, ces relations que le vieux roi Magas avait nouées avec l'Égypte allaient se rompre.

Mais quelle fut cette occasion? Si les nouveaux différends entre les trois grandes puissances sont assez motivés par l'extension en tout sens de la puissance égyptienne et aussi par la situation politique de ce pays, telle que nous l'avons exposée plus haut, l'histoire ne nous dit pas cependant ce qui ralluma la guerre. Essayons de fixer les différents événements qui la précédèrent.

Le changement de règne en Syrie ne fit pas cesser entre cette cour et celle de Macédoine les relations amicales que leur imposait la situation politique; le fait est indubitable. Un nouveau mariage resserra encore ces liens : Stratonice, la sœur du jeune roi de Syrie, épousa le neveu de sa mère, l'héritier du trône de Macédoine[1]. Mais le nouveau gouvernement ne paraît pas cependant avoir gardé cette retenue et cette mesure qui caractérisaient la politique syrienne sous Antiochos I[er] et qui seules pouvaient plaire à la cour de son allié, le roi de Macédoine.

Antiochos II nous est représenté, par deux historiens dont

[1] Euseb. Armen., I, p. 249, 27 ed. Schöne. Impossible de déterminer la date de ce mariage.

on ne peut guère récuser le témoignage, comme un grossier ivrogne. Il lui arrivait rarement, nous dit Phylarque, d'être à jeun; le plus souvent, il était complètement ivre quand il expédiait ses affaires : il en avait d'ailleurs abandonné la direction à deux frères, Aristos et Thémison, qui étaient natifs de Cypre et qui s'étaient, disait-on, tous les deux livrés au roi pour de honteuses amours[1]. Pythermos d'Éphèse[2] racontait que ce Thémison s'était fait appeler l'Héraclès du roi Antiochos, qu'il paraissait aux fêtes et aux sacrifices avec la peau de lion, la massue et l'arc scythique, et que les sujets de l'empire lui offraient à lui-même des sacrifices, en l'invoquant sous le nom de Thémison-Héraclès[3]. C'est là un portrait assez grotesque, mais dont tous les traits ne peuvent pas être faux. D'autre part, les entreprises d'Antiochos II, celles du moins que nous connaissons, nous donnent la preuve certaine qu'il ne s'est nullement abandonné à un repos efféminé; on serait plutôt tenté d'y reconnaître les traces de cette effervescence déréglée et de cette brutalité qui semble aussi se retrouver dans la grossière sensualité du monarque; mais cette manière de voir n'est pas non plus suffisamment appuyée par les témoignages

[1]) Phylarch. ap. Athen. X, p. 438. De même dans Élien (*Var. Hist.* II, 41). Il ne peut être question ici que d'Antiochos II, et non pas d'Antiochos Ier ; on en a pour preuve non seulement le fait que le renseignement provient du sixième livre de Phylarque, mais surtout ce que nous savons par ailleurs du caractère d'Antiochos Ier.

[2]) Athen., VII, p. 289. Pythermos, que Phylarque a peut-être pris pour guide, était un Éphésien, et Éphèse passa justement au temps d'Antiochos II, dont Pythermos a dû être le contemporain, sous la domination égyptienne. Thémison n'est sans doute pas devenu « Héraclès » avant qu'Antiochos ne fût « Dieu », c'est à dire après la prise de Milet vers 252.

[3]) Parmi les monnaies qui appartiennent certainement à Antiochos II, il en est quelques-unes en argent avec le type d'Héraclès assis sur un bassin (allusion à l'étable d'Augias [?] d'après K. O. Müller) : une entre autres (au Cabinet des Médailles de Berlin) porte en exergue, comme emblème, la coupe à une anse de la ville de Kyme. Il existe d'autres monnaies avec les deux casques des Dioscures et une massue au-dessous, mais on ne saurait les attribuer avec certitude à ce roi. Bien qu'il soit assez naturel de voir dans ces insignes héracléens des allusions à Thémison-Héraclès et à son frère, comme le cardinal Wolsey, par exemple, associait sur les monnaies son chapeau de cardinal aux armes royales, je n'ose cependant pas me fier à cette interprétation. D'autre part, la raison que donne Visconti (*Iconogr.*, II, p. 295) pour expliquer le type d'Héraclès, est insuffisante.

existants : il est bien possible qu'en somme nous n'ayons encore de ce prince qu'un portrait tout défiguré. Peut-être est-il bon d'avertir aussi que Thémison était également le nom d'un roi de Cypre; c'est à un roi appelé Thémison qu'Aristote avait dédié un de ses ouvrages[1]. Les descendants de ce prince avaient été dépouillés de leur royaume héréditaire par les Lagides. Ces deux frères dont nous avons parlé étaient peut-être ses petits-fils, qui, au cas où ils auraient eu encore l'esprit de rentrer en possession du trône de leurs pères, ne pouvaient réaliser cet espoir autrement qu'en s'attachant au roi de Syrie[2].

Dès l'avènement du roi[3], à ce qu'il semble, le repos de l'Asie-Mineure fut troublé par une querelle de succession qui jette une vive lumière sur la situation politique. Nicomède de Bithynie, qui dès 264 avait fondé avec tant d'éclat Nicomédie, sa nouvelle résidence royale, venait de mourir. Cédant aux intrigues de sa seconde femme, il avait fait un testament au préjudice des enfants déjà grands du premier lit et en faveur des enfants mineurs du second mariage, et il avait confié aux rois Ptolémée et Antigone, aux villes de Byzance, d'Héraclée et de Cios, le soin de veiller à l'exécution de ce testament. Mais l'aîné des fils déshérités du roi, Ziaélas, qui s'était enfui chez le roi d'Arménie, accourut à la nouvelle de la mort de son père pour faire valoir ses droits et parut sur les frontières

1) Teles ap. Stob., *Florileg.* III, p. 220 ed. Lips. (Aristot., *fr.* 47). Il va de soi que le Samien Thémison, le navarque d'Antigone (Diodor., XX, 50), n'appartient pas à cette série de personnages cypriotes ; même en introduisant Σαλαμίνιος dans le texte de Diodore, on n'arriverait pas au but.

2) Que faut-il faire de l'étrange histoire racontée par Libanios (*Antioch.* p. 307 ed. Reiske)? Il y est dit qu'on réussit par ruse à faire passer de Cypre à Antioche une statue d'Apollon.

3) En prévision d'une question qui se posera plus tard, il est bon de rappeler qu'Antiochos II était le fils de la princesse macédonienne Stratonice, celle que le vieux Séleucos avait cédée en 293 à son fils Antiochos Ier (né en 324), malade d'amour pour elle. D'après l'Eusèbe arménien, Antiochos II mourut à l'âge de quarante ans ; peut-être une partie du chiffre véritable s'est-elle effacée ; il pouvait être né dès 292, ce qui lui donnerait quarante-cinq ans à sa mort. Au dire de Julien (*Misopog.* p. 348), Antiochos n'aurait épousé sa belle-mère qu'après la mort de son père : ceci est impossible, car alors, quand il mourut en 246, son fils n'aurait pas pu avoir déjà un fils qui lui-même avait déjà en 222 un petit-fils de quatre ou cinq ans.

du pays, avec une armée où se trouvaient aussi des Galates Tolistoboïens[1]. Les Bithyniens se prononcèrent pour le testament du roi; ils marièrent la reine veuve avec le frère du défunt, et, secourus par les troupes des États institués garants des dernières volontés de Nicomède, ils envoyèrent une armée contre Ziaélas. Il y eut des revers et des succès de part et d'autre; les Héracléotes finirent par faire accepter un accord dont on ne nous indique pas les conditions : toujours est-il qu'à partir de ce moment Ziaélas est roi, et que, si ce n'est alors, du moins plus tard, nous retrouvons son frère consanguin Tibœtès, auquel le trône avait été destiné, établi en Macédoine[2]. Ce testament nous montre bien les procédés diplomatiques de ce temps. Nicomède le met sous la garantie des trois villes libres voisines, puis sous celle de deux grandes puissances, mais non de deux puissances amies entre elles, pour ne pas ménager au prétendant l'appui de leur ennemi commun; de même, il évite de recourir aux trois rois à la fois, pour maintenir les grandes puissances garantes sur le pied d'égalité et empêcher une majorité décisive de se former parmi elles; ce n'est pas la Syrie, mais la Macédoine qu'il associe à l'Égypte, parce que la Syrie confine immédiatement à la Bithynie et offre moins de garanties de désintéressement. Que, parmi les troupes envoyées par les États en question, il y ait eu aussi des soldats fournis par l'Égypte et par la Macédoine, cela ne peut guère être mis en doute, si étrange que cela nous paraisse[3]; ce furent d'ailleurs les Héracléotes qui envoyèrent les renforts les plus considérables.

[1]) Le nom du prétendant, qui s'appelle Zélas, Zeilas, Ziélas, dans les manuscrits, est aujourd'hui fixé d'après une monnaie publiée par Lambros, la première que l'on connaisse de ce roi. On y lit ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΖΙΑΗΛΑ (von Sallet, *Num. Zeitschrift*, III, p. 220). La première femme de Nicomède, une Phrygienne appelée Ditizèle (*Consingis* dans Pline [VIII, 40] est à coup sûr une faute) fut mise en pièces par le chien du roi *propter lasciviorem cum marito jocum*, au rapport de Tzetzès (*Chiliad.* III, 960), qui fait confusion avec les enfants de cette reine. Memnon (c. 22), à qui est emprunté le récit donné ci-dessus dans le texte, appelle la seconde femme Étazéta.

[2]) Polyb., IV, 50, 1. Je n'ose pas, comme le recommande actuellement Naber, changer le nom du jeune prince en Zibœtès.

[3]) Memnon dit expressément : αὐτοὶ δὲ στράτευμα παρὰ τῶν εἰρημένων ἐπιτρόπων λαβόντες.

et il arriva même que les Galates, trouvant la guerre trop vite terminée, se retournèrent contre leur territoire et le pillèrent. Les Héracléotes, nous dit-on, s'entremirent pour amener la paix; et cependant Tibœtès ne resta pas dans le pays : nous le retrouvons plus tard avec ses prétentions au trône de Bithynie, et c'est en Macédoine qu'il s'est fixé. Ceci nous montre assez clairement que les puissances garantes du testament s'étaient divisées. Et en effet, cet arrangement, qui donnait le pouvoir à Ziaélas, aboutissait juste au contraire de ce que le testament demandait aux cinq États de garantir. Le séjour de Tibœtès en Macédoine est la preuve certaine qu'Antigone reconnaissait les droits du jeune prince et qu'il n'approuvait pas cet arrangement, qui, d'autre part, ne pouvait guère devenir effectif et offrir dans la pratique une sécurité suffisante sans avoir été pour le moins approuvé par l'autre grande puissance. L'Égypte, en reconnaissant Ziaélas, acquérait en Bithynie une influence que, d'après le testament, elle aurait dû partager avec la Macédoine; elle eut en même temps des intérêts communs avec Héraclée, une ville importante par son commerce; quant à Byzance, les relations amicales des deux républiques ne permettent pas de douter qu'elle ne se soit ralliée à la politique commune. Ptolémée s'entendait vraiment à étendre son influence politique : la Bithynie, Héraclée, Byzance, se joignirent à Rhodes, aux royaumes de Pergame et de Pont, dont il s'était déjà concilié l'amitié : l'Asie-Mineure fut de plus en plus soustraite à la politique syrienne.

Au nombre des fragments de ce sixième livre où Phylarque avait dépeint le caractère du roi Antiochos, et qui allait sans doute jusque vers l'année 258, il y en a deux qui se rapportent à Byzance : l'un nous dit que les Byzantins exerçaient sur les Bithyniens la même domination que les Spartiates sur les hilotes[1]; l'autre rapporte que les Byzantins étaient des voluptueux et des ivrognes, qu'ils élisaient domicile à la taverne et louaient leurs maisons et leurs femmes aux étrangers,

[1]) PHYLARCH. ap. ATHEN., VI, p. 271 [*Fragm. Histor. Græc.*, fr. 10 a, ed. C. Müller].

qu'ils craignaient d'entendre même en songe le bruit de la trompette guerrière[1]. C'était évidemment à l'occasion d'une guerre qui menaçait les Byzantins que Phylarque avait parlé de leur caractère anti-belliqueux, et ce qu'il en disait se rattachait aux événements qui s'étaient passés de 262 à 258. Or, c'est précisément cette guerre que mentionne l'extrait de l'histoire d'Héraclée par Memnon, extrait où, immédiatement après la guerre de la succession de Bithynie, nous lisons que, pendant la lutte d'Antiochos avec les Byzantins, les Héracléotes leur envoyèrent quarante trirèmes, si bien qu'en fait de guerre, on s'en tint aux menaces[2]. Il faut dire que le siège de la ville paraît avoir été commencé. Les Byzantins étaient sans doute bien habitués aux attaques des tribus celtiques du voisinage : au moment où leurs champs étaient couverts des plus belles moissons, elles venaient les dévaster et y mettre le feu ; on ne s'en débarrassait qu'en payant de nouveaux tributs[3]; mais elles ne pouvaient pas menacer sérieusement une ville entourée de fortes murailles et encore moins se risquer à en faire le siège[4]. La mention d'un siège en règle, et elle se trouve, ne paraît pouvoir se rapporter qu'à cette tentative d'Antiochos. Les joyeux citoyens de Byzance n'étaient guère disposés à monter la garde sur les remparts, que l'assiégeant menaçait par un envahissement régulier ; ce métier était trop rude pour eux ; ils ne pouvaient renoncer à leur habitude de courir les tavernes et les tripots : il ne resta plus à leur général Léonidas[5] d'autre moyen, pour ne pas laisser les

[1]) Phylarch. ap. Athen., X, p. 442. Ni Lucht, ni les deux Müller dans l'édition des *Fragm. Histor. Græc.* de la collection Didot, n'ont remarqué que ce fragment, défiguré par Athénée, se trouve dans Eustathe (*Ad Iliad.*, p. 1242, 40) et dans Élien (*Var. Hist.* III, 14). Il est plus développé dans Élien, mais il ne semble pas que ce soit là une simple amplification d'Athénée, dont Élien se sert souvent ; du moins le καὶ τὸ ἔργον αὐτοῖς αὐλεῖσθαί ἐστι n'a pas l'air d'un trait ajouté. Sur l'ivrognerie des Byzantins, voy. Meineke, *Menand.* p. 26 et *Fr. Com.* IV, p. 89.

[2]) καὶ τὸν πόλεμον παρεσκεύασαν μέχρις ἀπειλῶν προκόψαι (Memnon, c. 23).

[3]) Polyb., IV, 44 sqq.

[4]) Ce renseignement se trouve dans Athénée et dans Élien (*loc. cit.*), qui l'ont tiré de Damon ἐν τῷ περὶ Βυζαντίου. Je ne trouve pas d'autres détails sur cet auteur.

[5]) Il est possible que ce Léonidas soit un condottiere étranger ; en tout

remparts se dégarnir complètement, que de faire installer des buvettes derrière les créneaux, et même ainsi il eut de la peine à retenir sur les murs ces vaillants républicains. Ce ne fut donc pas leur résistance, ce furent plutôt les secours importants des Héracléotes qui décidèrent le roi à se retirer[1].

C'est ainsi que nous voyons Antiochos II faire la guerre sur le continent européen, mais ce n'est pas par le Bosphore qu'il était arrivé devant Byzance ; le royaume de Bithynie et les possessions d'Héraclée lui barraient le passage : il n'a pu qu'entrer par l'Hellespont dans la Chersonèse. Il rencontrait le long de sa route ces villes grecques de l'Asie antérieure que la victoire de Séleucos sur Lysimaque avait fait échoir à la maison de Syrie, mais que la Syrie avait dû abandonner pendant la sauvage invasion des Galates et qu'elle ne s'était de nouveau attachées que comme villes libres de l'empire, en reconnaissant leur autonomie ; cette liberté ne les protégeait pas d'ailleurs contre les incursions que les Galates entreprenaient de côté et d'autre. La rapide extension de l'influence égyptienne en Asie-Mineure dut rappeler à la cour d'Antioche que l'Égypte n'avait qu'à offrir son appui à ces villes sans cesse menacées pour les détacher entièrement d'un royaume qui jusque-là les avait toujours laissées sans protection : or ni la Macédoine, ni la Syrie ne pouvaient penser sans inquiétude à la possibilité de voir une puissance maritime comme l'Égypte s'établir dans des pays qui confinaient à la Macédoine et qui dominaient l'Hellespont. Ces motifs doivent avoir décidé la cour de Syrie à se proposer sérieusement de prendre possession de la Thrace. Antigone a-t-il pris part à cette guerre et quelle part y a-t-il prise ? On ne trouve là-dessus de rensei-

cas, ce n'est pas le Spartiate, fils de Cléonymos, qui était au service de la Syrie.

[1]) Ce rapprochement nous donne par surcroît la date approximative de la querelle des prétendants au trône de Bithynie. C'est après 264 que Nicomède bâtit sa nouvelle ville ; le tombeau qu'il y éleva à sa première femme ne prouve pas qu'elle ne soit pas morte avant 264. La guerre s'est faite en Thrace avant 258, peut-être même avant 259, de sorte que la mort de Nicomède doit être placée entre 263 et 260. Son père était mort en 280 à l'âge de 76 ans ; Nicomède, l'aîné de ses fils, pouvait avoir alors de 40 à 50 ans ; et il n'est pas étonnant que, mourant à l'âge de 60 ou 70 ans, il ait laissé, outre des fils adultes, des enfants mineurs.

gnements nulle part. Mais nous avons, par contre, une indication précieuse concernant la guerre que firent les Syriens : Antiochos, nous rapporte-t-on, assiégeait[1] la ville thrace de Cypséla; il avait dans son armée beaucoup de nobles thraces sous la conduite de Tiris et de Dromichætès; ces nobles vinrent au combat avec des chaînes d'or et des armures d'argent, et, quand leurs compatriotes de la ville les virent ainsi chargés d'ornements, qu'il les entendirent leur parler dans la langue du pays, ils comprirent tout l'avantage d'être au service des Séleucides; ils jetèrent leurs armes et devinrent les amis du puissant monarque. Ce n'est donc pas avec les Galates qu'Antiochos eut à lutter ici; le royaume de Tylis, fondé par Comontorios, ne s'étendait pas si loin. Il y avait là des Thraces qui avaient tenu bon[2], alors que la plupart de leurs frères avaient été subjugués pendant l'invasion des Celtes; le royaume gétique de Dromichætès, qui avait jadis si glorieusement lutté contre Lysimaque, n'existait plus; peut-être que ce Dromichætès de l'armée d'Antiochos descendait de la même famille; les princes dépossédés et les « Eupatrides » de Thrace avaient sans doute quitté leur patrie envahie par les

[1]) Polyæn., IV, 16. Dans ce passage, au lieu de 'Αντίοχος ἐπόρθει, il faut probablement écrire ἐπολιόρκει : c'est du reste la leçon que donne aujourd'hui l'édition de Wölfflin, d'après le *Parisinus H*. Il paraît que tous les manuscrits donnent le nom de Τίρις, et non pas Térès, comme on pourrait le supposer. Ad. Schmidt (*Das Olbische Psephisma* im Rhein. Mus. III [1836], p. 583) pense que c'est Antiochos Hiérax qui a fait cette guerre : il aurait fallu cependant des raisons décisives pour s'écarter ainsi de Polyænos, qui ne cite que plus tard un stratagème d'Antiochos Hiérax, avec le nom de ce prince. Cypséla est située sur l'Hèbre, à 3100 stades de Byzance (Strab., VII, *fr*. 48. 57) : c'est à peu près l'endroit où se trouve aujourd'hui Ipsala.

[2]) Il est à propos de mentionner ici un tétradrachme de Sestos, dont Müller (*Münzen des Lysimachos*, pl. II, n° 7) donne le dessin. Il a tout à fait le type des monnaies de Lysimaque, et même sa légende; seulement, il porte en exergue, au revers, ΣΚΟΣΤΟΚΟΥ, un nom probablement thrace. La pièce est de poids médiocre (un exemplaire pèse 16 gr. ; un autre 15 gr. 28, au lieu de 17 gr.) et de facture grossière : l'emblème du revers indique qu'elle a été frappée à Sestos. Peut-être trouverait-on mieux ici la place d'une monnaie publiée par Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 5) ; c'est un tétradrachme au type d'Alexandre de la Ve classe : au revers, ΚΕΡΣΙΒΑΥΛ... ΒΑΣΙΛΕ ; devant Zeus assis, comme emblème, un bouclier avec une massue par-dessus ; poids 16 gr. 68. Le nom, qui rappelle celui de Kersoblepte, indique une origine thrace.

Galates; ceux qui étaient restés avaient été asservis par les Galates ou avaient cherché à défendre leur liberté derrière les murailles des villes fortes. C'était bien volontiers qu'ils se ralliaient maintenant à ce puissant roi de Syrie, dans l'armée duquel la vieille noblesse de leur pays servait avec tant d'éclat.

Ainsi nous pouvons déjà voir la puissance d'Antiochos s'étendre depuis Cypséla jusqu'à Byzance. Les villes grecques de la côte, comme Lysimachia, Ænos, Maronée, etc., et peut-être aussi Périnthe, que les affaires de Bithynie n'avaient pas mises vis-à-vis de la Syrie dans la même attitude hostile que Byzance, ont dû faire cause commune avec Antiochos; il est également fort probable que l'on fit la guerre aux Galates de Thrace[1], car autrement le siège de Byzance n'eût pas été possible. Toujours est-il que la Syrie prit enfin formellement possession du sud de la Thrace, c'est-à-dire d'une région allant jusqu'au territoire de Byzance d'un côté et, de l'autre, jusqu'aux frontières de la Macédoine.

Après la guerre d'Antiochos en Thrace, les témoignages nous font presqu'entièrement défaut; pour une période de six à huit ans, nous n'avons que ces maigres paroles d'un historien bien postérieur à ce temps : « Antiochos eut de nombreuses guerres avec Ptolémée II et lutta avec toutes les forces réunies de Babylone et de l'Orient; enfin, après de longues années, Ptolémée, voulant mettre fin à cette lourde guerre », etc.[2]. C'est là une indication si isolée que des historiens sérieux ont pris cette guerre pour une chimère[3]. Elle eut lieu cependant, comme le prouve le témoignage d'un poète contemporain, si indirect qu'il soit d'ailleurs. Dans une poésie de Théocrite en l'honneur du roi, morceau composé pendant

[1]) C'est à cet ordre d'idées qu'appartient le fragment du VIe livre de Phylarque (ap. ATHEN., IV, p. 450) où il est dit que (dans les banquets) nul Galate ne touchait aux mets servis sur la table avant d'avoir vu le roi y goûter. BRÜCKNER et C. MÜLLER entendent par là les Galates d'Asie; mais ceux-là n'avaient pas de roi. A moins qu'il ne s'agisse, dans leur pensée, des Galates à la solde des rois, ce qui reviendrait à dire que ces Barbares avaient peur d'être empoisonnés.

[2]) *bella quam plurima* (HIERONYM., *In Daniel.* XI, 6).

[3]) THRIGE, *Res Cyren.*, p. 237.

la guerre, au moment où les plus éclatants succès avaient été déjà remportés[1], nous lisons ce qui suit : « Ptolémée est le souverain de la magnifique Égypte et de ses villes sans nombre; il prend à la Phénicie, à l'Arabie, à la Syrie, à la Libye et à la noire Éthiopie[2]; à un signe de lui obéissent tous les Pamphyliens, les vaillants Ciliciens, les Lyciens, les belliqueux Cariens, les habitants des Cyclades, car c'est pour lui que les meilleurs vaisseaux naviguent sur l'onde marine; Ptolémée est le souverain de la mer entière, comme aussi de la terre et des fleuves murmurants; bien des cavaliers, bien des soldats portant le bouclier et cuirassés d'airain brillant font retentir leurs armes en son honneur; cependant ses peuples poursuivent en paix leurs travaux, car aucune armée ennemie ne franchit le Nil et ne traverse les villages avec des cris tumultueux; aucun ennemi ne bondit hors de son rapide esquif et ne vient troubler le repos des bœufs de l'Égypte. C'est ainsi que le blond Ptolémée veille sur les vastes campagnes, car il sait brandir la lance; c'est ainsi qu'en bon roi il défend avec sollicitude l'héritage de son père et que lui-même l'agrandit[3] ».

En effet, il avait agrandi son héritage; cette puissante flotte de l'Égypte, qui dans la guerre contre Antiochos Soter avait si sérieusement menacé les côtes de l'empire syrien, venait d'avoir des succès décisifs et avait servi à prendre entièrement possession des pays du littoral, et, si cette possession ne s'étendait pas bien avant dans l'intérieur des terres, on visait cependant à garder ce qu'on avait pris : c'est ce que prouve la fondation de Bérénice, de Philadelphie, d'Arsinoé en Cilicie,

[1]) Cette indication chronologique se fonde sur ce fait, que Ptolémée n'a été en possession des contrées énumérées par Théocrite que durant la guerre dont il s'agit : à la paix, il en céda plusieurs. Comme parmi ces pays ne figure pas l'Ionie, le poème de Théocrite a été écrit avant la prise de Samos, de Magnésie et d'Éphèse.

[2]) καὶ μὴν Φοινίκας ἀποτέμνεται κ. τ. λ. (Theocrit., XVII, 86 sqq.). On comprend qu'il ne faille pas remplacer καὶ Συρίης par Κύπρου τε, comme fait Voss, mais l'omission de Cypre n'en est pas moins, en l'état actuel de nos connaissances, une chose inexplicable. Par Syrie, il faut entendre ici naturellement la Cœlé-Syrie.

[3]) Comme on voit, la Syrie n'a pas été plus en état d'envahir l'Égypte qu'au temps d'Antiochos Soter.

de Ptolémaïs en Pamphylie, comme aussi celle d'Arsinoé Patara en Lycie, qui est certainement de ce temps. Et Ptolémée n'eut pas seulement recours aux armes : « il donne largement, dit Théocrite[1], aux vaillants rois, largement aux villes ». Son or pénétrait partout où n'arrivaient pas ses vaisseaux et ses troupes : c'est ainsi que Timarchos fut fait tyran de Milet[2]. Chose plus importante encore, Éphèse tomba au pouvoir des Égyptiens; le bâtard de Ptolémée en reçut le commandement[3]. La prise de Magnésie par Callicratidas de Cyrène[4] assurait même les communications par terre d'Éphèse avec Milet; les belles plaines du Caystros et du Méandre étaient ouvertes aux armées égyptiennes, tandis que, dans le voisinage, l'île de Samos était pour une flotte une station des mieux situées.

C'est à peine si nous trouvons trace de ce que fit la Syrie pendant cette guerre malheureuse. Est-ce Antiochos qui, après ses heureux succès en Thrace, avait étourdiment commencé la guerre? A-t-il comme son père, et sans prendre leçon de l'expérience faite par lui, essayé d'envahir l'Égypte et de regagner ainsi la Phénicie et la Palestine? Fut-il tenté de profiter de l'expédition de Ptolémée dans le sud de l'Éthiopie? Fut-il poussé à l'attaque, en voyant l'Égypte étendre de plus en plus son influence et l'enlacer partout dans ses trames? C'est lui qui était l'agresseur; nous pouvons le conclure non seulement du caractère de Ptolémée, mais aussi de la situation du moment, car l'Égypte, avant d'avoir achevé de prendre possession de Cyrène, n'aurait pas pu commencer opportunément une guerre qui ne promettait pas, en somme,

[1]) Theocrit., XVII, 110.

[2]) Appian., *Syr.* 65. La preuve que ceci s'est passé lors de cette guerre, c'est que le tyran est évincé plus tard par Antiochos ; il s'était donc emparé du pouvoir malgré le roi et contre ses intérêts.

[3]) Trog. Pomp., *Prol.* XXVI. Ce texte n'a nul besoin de la correction de Visconti (*Iconogr.* II, p. 289).

[4]) Polyæn., II, 27. Je place ces événements ici et non pas dans la guerre de Ptolémée III, parce que, cette fois, on aurait occupé plus fortement une position aussi importante. Bien que sérieusement attaquée, Magnésie ne put être reprise par les Syriens, mais elle ne resta pas à l'Égypte après la guerre : au commencement de la guerre suivante (c'est-à-dire vers 244), Magnésie est certainement indépendante. Voy. ci-après.

d'avantages bien sérieux et dont le profit était en tout cas moins assuré que cette exploitation progressive des conjonctures politiques. Mais à toutes ces questions nous n'avons point de réponse : il n'y a qu'un point sur lequel se projette une faible lueur. Arados, la seule ville importante de Phénicie qui fût restée jusque-là au royaume de Syrie, compte à partir de ce temps d'après une ère nouvelle[1], dont la première année est 259/8 avant notre ère : quelle autre raison à cela, si ce n'est que la ville inaugura cette année-là sa liberté? Conquise par Ptolémée, elle n'aurait certainement pas eu cette liberté; mais, étant restée en bons termes avec les rois de Syrie, elle

[1]) En numismatique, on admet, à l'exemple d'Eckhel, que le point initial de cette ère tombe entre 494 et 496 U. C., probablement en 495 U. C. ou 259 avant J.-C. Arados possédait déjà depuis Alexandre une certaine autonomie, en ce sens qu'elle frappait ses monnaies à l'effigie d'Alexandre, mais avec ses propres emblèmes ; on le sait grâce à la découverte faite en 1863 du trésor de Saïda, qui, les pièces l'indiquent, a été enfoui en l'an 310. Ces anciens tétradrachmes d'Arados sont, comme ceux d'Akté, datés d'après une ère qui compte jusqu'à 76, et la nouvelle ère fait suite à l'ancienne. Un témoignage décisif à invoquer pour en fixer le point de départ est celui des monnaies de Trajan frappées à Arados : elles sont datées de l'an 374 et 375 de l'ère locale, et Trajan y porte le surnom de *Parthicus*. D'après Dion Cassius (LXVIII, 23), Trajan fut salué par ses soldats du nom de *Parthicus* après la prise de Nisibe et de Batana, et Trajan n'est arrivé dans ces régions qu'au printemps de 869 U. C. (116 après J.-C.) ; on en a pour preuve non seulement le récit de Dion, mais surtout le fait que, dans une inscription datée du 19e tribunat de Trajan (commencement de 868 U. C.) le surnom en question ne figure pas encore, tandis qu'il apparaît dans d'autres inscriptions de cette même année. Trajan mourut en Asie au mois d'août de l'année suivante, un an et quelques mois après avoir reçu le nom de *Parthicus*. L'inscription d'Espagne (C. I. Lat., II, n° 2097) qui porte la date du 18e tribunat de Trajan et le surnon de *Parthicus* paraît avoir été gravée plus tard et antidatée. Si donc la monnaie d'Arados au millésime de 374 donne déjà à Trajan le nom de *Parthicus*, alors qu'il existe une autre monnaie de Trajan au millésime de l'année suivante 375, il faut bien qu'elles aient été frappées l'une et l'autre durant les 15 ou 16 derniers mois du règne. L'an 496 U. C. correspond donc bien, d'une manière générale, à l'an I de l'ère d'Arados ; il n'y a doute que sur le mois où l'ère commence. Si elle commençait en automne, comme l'ère des Séleucides, les trois premiers mois de l'an I font encore partie de l'an 495 ; si, au contraire, l'année des Aradiens partait de l'équinoxe de printemps, comme celle des Damascéniens (Ideler, *Handbuch*, I. p. 414), leur ère commençait en mars 496, c'est à dire en 258 avant J.-C. On trouvera des indications plus précises dans les remarques que Th. Mommsen a eu la bonté de me communiquer et qui figurent dans l'*Appendice* placé à la fin de ce volume.

eut immédiatement après des privilèges très avantageux[1]; il faut nécessairement supposer qu'Antiochos lui accorda la liberté complète et l'autonomie, soit qu'il désespérât de pouvoir la défendre contre la puissance maritime de l'Égypte, soit qu'il voulût ainsi faire naître dans les autres villes de la Phénicie les mêmes aspirations à l'indépendance. S'il y réussissait, il portait un préjudice considérable à la puissance égyptienne et, même sans regagner les possessions perdues, la Syrie trouverait là des alliés avec l'aide desquels elle serait peut-être en état d'affronter sur mer les forces supérieures de l'Égypte. Il y avait plus encore : des rapports étroits et surtout des liens religieux unissaient toujours l'antique patrie phénicienne à la ville de Carthage : on y avait envoyé les femmes et les enfants pendant le siège de Tyr par Alexandre, on en avait attendu du secours; depuis qu'Agathocle avait paru aux portes de Carthage avec sa puissante armée, ces relations étaient devenues plus étroites encore; on avait honoré les dieux de la métropole de riches présents et du culte le plus zélé; on avait fait revivre à dessein ce vieux souvenir de l'origine commune et de la parenté des deux peuples. Actuellement la défaite de Mylæ, l'invasion de la Sardaigne et de la Corse, venaient d'ébranler dans ses fondements la puissance maritime des Carthaginois; or, le roi sous la domination duquel se trouvait la Phénicie était l'allié de Rome, et, quoiqu'il fût resté neutre pendant la lutte, ses sympathies n'en étaient pas moins ouvertement acquises aux Romains. Il n'est pas possible que la cour de Syrie n'ait pas tenu compte de cette situation : elle devait l'encourager dans son espoir de susciter dans les villes de Phénicie des révoltes contre l'Égypte, d'autant plus que le rétablissement de la liberté à Arados ouvrait des perspectives analogues aux vieilles familles des négociants sidoniens et tyriens, dont l'importance politique avait été autrefois si considérable.

Il est possible que les affaires de Phénicie aient donné assez de mal à l'Égypte pour justifier l'expression de saint Jérôme, qui dit que la guerre de Syrie fut pour Ptolémée la source des

[1]) Strab., XVI, p. 754. Cf. Polyb., V, 68.

plus grands ennuis; une chose importante, c'est que cette guerre fit naître sur un autre point un conflit qui menaça la politique égyptienne d'un danger sérieux et faillit compromettre ses brillants succès en Asie-Mineure.

D'après ce qui s'était passé lors de la grande guerre précédente et d'après l'état général de la politique, on peut déjà supposer qu'Antigone de Macédoine n'a pas dû assister sans s'émouvoir aux succès de l'Égypte : il est impossible qu'un monarque si clairvoyant ait été indifférent à la marche des événements en Bithynie et à l'extension de l'influence égyptienne en Asie-Mineure avant l'explosion de la grande guerre. Qu'il désirât ou non la guerre, il était bien obligé, du moment qu'elle devenait inévitable, d'y prendre part sans tergiverser.

C'est ce qu'il fit avec autant de prudence que de succès, et il sut trouver le point le plus vulnérable de la politique égyptienne. Nous avons exposé plus haut la situation de Cyrène après la mort de Magas, dont la fille toute jeune encore avait été fiancée à l'héritier du trône d'Égypte. C'est alors que, suivant le seul témoignage que nous ayons, la reine-mère Apama, qui était de la famille des Séleucides, fit offrir la main de sa fille et le royaume de Cyrène à Démétrios le Beau, frère du roi Antigone[1]. C'était le même Démétrios qui, suivant une conjecture proposée plus haut, avait, quelques années avant, sauvé la Macédoine en guerre avec Alexandre d'Épire. Sa mère était cette Ptolémaïs d'Égypte qui avait vécu dans une

[1]) Quand a eu lieu cette démarche, c'est ce qu'on ne parvient pas à démêler dans le résumé inintelligent que Justin a tiré de Trogue-Pompée (XXVI, 3), pas plus que dans le prologue de Trogue-Pompée lui-même. Justin induit même le lecteur en erreur en parlant de Bérénice comme d'une fille déjà nubile, ce qu'elle n'était certainement pas. On peut cependant trouver un point de repère dans ce fait, que Phylarque a parlé des origines de Cyrène dans son septième livre ; évidemment, il avait eu déjà occasion de parler de Cyrène dans les livres précédents, notamment dans les livres III-V, où devait figurer la guerre de Magas contre l'Égypte. Pour revenir sur l'histoire antérieure du pays, il fallait qu'il fût arrivé à un moment où ce pays et les droits revendiqués sur lui prenaient dans l'histoire une importance capitale ; et ce ne pouvait être qu'après la mort de Magas (258), alors qu'Apama rompit la convention stipulée à propos des fiançailles. D'autre part, on verra tout à l'heure que l'occupation de Cyrène a eu lieu avant la composition du poème de Théocrite.

sorte d'exil à Sardes, disgraciée de son père, tout comme son frère Céraunos, à cause de la préférence dont Philadelphe était l'objet. Le jeune Démétrios accourut, et ce ne fut certes pas une folle équipée d'amoureux : s'il n'avait pas attendu que Bérénice fût en âge, c'est qu'il avait pour venir si tôt des motifs politiques. Le fait qu'Antigone le laissa ou même le fit partir, alors que la convention de Magas avait suffisamment fixé l'avenir de Bérénice et de Cyrène, montre que c'était bien un voyage entrepris dans un but hostile à l'Égypte[1]. L'envoi de Démétrios était la diversion la plus hardie qu'Antigone pût faire contre l'Égypte, et elle réussit à souhait. Ce jeune et audacieux Démétrios, que ne rattachait à l'Égypte aucun autre souvenir que celui de l'affront fait à sa mère et dont les espérances ne pouvaient aboutir que s'il parvenait à anéantir celles de l'Égypte, devait bien autrement inquiéter le Lagide que le vieux Magas. Ptolémée paraît, en effet, avoir tourné tous ses efforts contre Cyrène ; la Libye se trouve aussi mentionnée parmi ses conquêtes dans le poème de Théocrite cité plus haut, et la Libye, comme nous l'avons raconté, avait été conquise par Magas jusqu'au-delà de Parætonion et lui était restée après la paix de 263[2]. Ce n'est que dans une lutte sérieuse contre Démétrios que Ptolémée avait pu reconquérir ce pays jusqu'à la frontière de Cyrène. Et cependant, l'Égypte ne paraît

[1]) Dans le morceau composé par Théocrite en l'honneur de Philadelphe, après avoir parlé de la gloire de son père, de sa mère, le poète ajoute (XVII, 53 sqq.) : « Argienne au noir sourcil, t'unissant d'amour à Tydée, tu as enfanté le massacreur d'hommes Diomède, l'homme de Calydon ; mais Thétis au sein profond a donné à l'Æacide Pélée Achille, habile à lancer le javelot : σὲ δ'αἰχμητὰ Πτολεμαῖε, κ. τ. λ. » La sombre figure du massacreur d'hommes (λαοφόνος) Diomède et de l'impie Tydée son père fait avec le brillant Achille un contraste assez frappant, marqué par ἀλλὰ, et on sent fort bien que le poète a institué une comparaison d'Achille et Diomède avec Ptolémée et un autre prince, parallèle qu'il abandonne au σὲ δέ, Πτολεμαῖε, parce qu'on l'a suffisamment compris et qu'il serait superflu de le développer plus longuement. Je pense que le prince qui fait pendant à ce Diomède ne peut être qu'Antigone, le fils de l'impétueux Démétrios. Du moins, le passage ainsi entendu prend un sens, et le poète cesse de paraître aussi niais que ses doctes commentateurs essaient de nous le faire croire, eux qui prennent cet ἀλλὰ pour un mot de pur remplissage.

[2]) Niebuhr n'est pas arrivé non plus à s'expliquer ce nom de Libye : les monnaies avec la légende ΛΙΒΥΩΝ attestent que ce nom désigne bien une communauté politique.

pas avoir remporté de succès durables; du moins, on nous rapporte que Démétrios « s'empara de toute la Libye ainsi que de Cyrène, où il établit un pouvoir monarchique[1] ».

C'était pour l'Égypte une perte incalculable : elle ne perdait pas seulement l'espoir de posséder la Pentapole, qu'elle avait achetée par la cession de la Libye, mais elle était encore menacée de perdre davantage, depuis qu'un prince de l'odieuse famille des Antigonides s'était établi dans ce pays. Pour comble de malheur, on ne pouvait plus, comme pendant la guerre précédente, faire naître en Grèce des soulèvements contre la Macédoine, car les États qui subissaient autrefois l'influence de l'Égypte restaient maintenant étrangers aux agitations politiques. En Épire, Alexandre ne régnait plus; il avait été empoisonné[2]; son épouse et sœur Olympias avait la régence comme tutrice de ses deux fils mineurs Pyrrhos et Ptolémée, et elle pouvait d'autant moins songer à jouer un rôle dans les guerres de ce temps que l'amitié protectrice de la Macédoine pouvait seule lui assurer la possession de cette partie de l'Acarnanie qui appartenait à l'Épire et que les Étoliens commençaient à convoiter. De même, Sparte n'était pour le moment d'aucune utilité à l'Égypte : Acrotatos, le fils de cet Areus qui, dans la guerre de Chrémonide, avait combattu contre la Macédoine, avait succombé dans une lutte des plus sanglantes avec Aristodémos de Mégalopolis[3]. Sparte avait

[1]) On lit dans l'Eusèbe arménien (I, p. 237 ed. Schöne) : *cui* (*Antigono*) *filius ejus Demetrius succedit, qui etiam universam Libyam cepit et Kyrenem obtinuit, et omnia omnino* (*quæ erant*) *patris in monarchicam potestatem denuo redegit.* Dans Porphyre, le passage est ainsi conçu : ὃς καὶ πᾶσαν τὴν Λιβύην ἔλαβε Κυρήνης τε ἐκράτησε.., la suite manque. Abstraction faite de la confusion de Démétrios le Beau avec le fils et successeur d'Antigone, le passage est intéressant ; le *in monarchicam potestatem redegit* se rapporte non pas à Démétrios de Macédoine, mais à celui de Libye.

[2]) Phylarch. ap. Athen., VI, p. 251. Cf. Hegesand. ap. Athen., VI, p. 240. On ignore à quel moment mourut cet Alexandre. Comme Phylarque relate sa mort au VIe livre, on pourrait en conclure qu'il est décédé entre 262 et 258. Cependant, il se peut que Phylarque ait anticipé d'un an ou deux, et c'est ce qui paraît résulter des événements postérieurs à 239. Voy. ci-après.

[3]) Pausan., VIII, 27, 8. Plut., *Agis*, 3. Il n'est pas possible de préciser la date ; cependant, ceux qui avaient massacré le tyran de Mégalopolis aidèrent ensuite à délivrer Sicyone en 251, de sorte qu'on peut placer la

essuyé une grave défaite et fait une perte d'hommes irréparable; pendant que, dans l'autre maison royale, l'insignifiant Eudamidas II portait toujours le nom de roi, la tutelle du petit enfant qui venait de naître au roi défunt fut confiée à Léonidas, le fils de ce Cléonymos qui, pour s'emparer lui-même du trône, avait conduit des armées ennemies contre Sparte. Dans son jeune âge, Léonidas lui-même avait vécu en Asie à la cour du vieux Séleucos et de ses satrapes[1] : il suivit dans les affaires une politique opposée à celle d'Areus et d'Acrotatos, en usant, à ce qu'il paraît, de moyens violents contre ceux qui tenaient pour une alliance avec l'Égypte. Y a-t-il quelque rapport entre ce qui s'est passé alors à Sparte et l'apparition à Carthage en l'année 255 du grand capitaine Xanthippos, c'est ce que nous n'examinerons pas[2] : nous retrouverons dix ans plus tard ce personnage jouissant des plus grands honneurs à la cour du roi d'Égypte.

Ainsi les deux États les plus importants de la Grèce n'étaient plus d'aucune utilité à la politique de l'Égypte, et avec les autres on ne pouvait rien tenter de décisif. Il y avait bien en Thessalie des adversaires d'Antigone; Théodoros de Larissa[3] est cité comme tel; mais, à Larissa même, l'influence macédonienne devait être affermie par l'alliance de Polyclète avec la maison royale. Olympias, la fille de ce dynaste, avait été l'épouse du « Beau » Démétrios, et l'enfant né de ce mariage vers l'an 263, enfant qui fut plus tard roi sous le nom d'Antigone Doson, était un lien de plus qui unissait la ville et le pays à la Macédoine[4]. Les Étoliens étaient sans aucun doute hostiles à la Macédoine, et, si tant est qu'ils fussent accessibles

mort d'Acrotatos en 253 : il est vrai que le fait peut très bien avoir eu lieu plus tôt, même avant 258. Merleker (*Achaica*, p. 149), sur la foi des δύο μάλιστα ὕστερον γενεαῖς de Pausanias, qui se trompe certainement, a cru qu'Aristodémos était tyran de Mégalopolis vers 300. Il est certain qu'il était contemporain d'Acrotatos.

1) Plut., *Agis*, 3. Naturellement, il ne s'agit pas de Séleucos II, comme Manso se l'est imaginé.

2) Nous verrons plus tard que l'Hippomédon dont parle Télès (ap. Stob., *Florileg.*, II, 72 ed. Lips.) n'appartient pas aux exilés de cette époque.

3) Phylarch., *fr.* XIII ed. Lucht. Je ferai observer, en note du moins, que Phylarque appelle ce Théodoros un buveur d'eau.

4) Euseb. Armen., p. 243, 12 ed. Schœne.

aux influences du dehors, ils se tournaient plutôt du côté des Lagides ; mais leur Ligue n'était pas encore assez forte pour jouer un rôle politique ; ils pouvaient bien envahir et piller les territoires voisins, mais, sans le concours d'un autre État hellénique, cette confédération ne pouvait avoir d'autre rôle utile pour l'Égypte que de fournir à ses armées de vaillants mercenaires dans le cas d'une guerre longue et difficile. Corinthe était encore aux mains d'Alexandre ; à Sicyone régnait encore Abantidas : mais ce dernier était trop faible pour oser de grandes choses, et Alexandre s'était de nouveau réconcilié avec la Macédoine[1]. Il est à remarquer enfin qu'en 255 Antigone retira la garnison macédonienne qui occupait le Musée depuis la guerre de Chrémonide, et que, dans la ville d'Athènes tout au moins, il rétablit la liberté[2]. Il est vrai que cette guerre naissante avait encore une fois réveillé les espérances d'Athènes : nous lisons que le vieux Philochore, qui servait si pieusement de périégète à sa ville natale et qui, en qualité de devin et d'interprète de prodiges, avait déjà autrefois défendu la cause de la liberté contre le père d'Antigone, fut tué par ordre d'Antigone pour avoir penché du côté de Ptolémée[3]. Le Macédonien eut sans doute facilement raison de quelques tentatives isolées et impuissantes ; s'il retira ensuite sa garnison du Musée, c'est que ou bien il se sentait assez sûr de la situation pour faire un acte de générosité qui, dans les dispositions où était alors la Grèce, devait lui assurer l'approbation de tous les hommes éclairés, ou bien il jugeait

[1]) Ceci paraît résulter de ce qui se passa en 251 et plus tard. Quand Aratos, parlant aux mercenaires qu'il a enrôlés pour surprendre Sicyone, leur dit qu'il s'agit d'un coup à faire εἰς τὰς ἵππους τὰς βασιλικὰς εἰς τὴν Σικυωνίαν (Plut., *Arat.* 6), je ne comprends pas la chose ainsi ; je crois qu'il s'agit des juments royales qui se trouvaient dans le pays de Corinthe et dont Plutarque parle plus loin (Plut., *Arat.* 24).

[2]) Le fait est rapporté notamment par Pausanias (III, 6, 3). Le Canon d'Eusèbe (II, p. 120 ed. Sch.), le place à la date de Ol. CXXXI, 2 : Ἀθηναίοις Ἀντίγονος τὴν ἐλευθερίαν ἀπέδωκεν.

[3]) ἐτελεύτησε δὲ ἐνεδρευθεὶς ὑπὸ Ἀντιγόνου, ὅτι διεβλήθη προσκεκλικέναι τῇ Πτολεμαίου βασιλείᾳ (Suidas, s. v.). La date résulte de ce fait que Philochore avait continué son *Atthide* jusqu'au règne d'Antiochos II (Suidas, *ibid.*). Dès 305, il fait fonction de μάντις (voy. *Fragm. Philochor.*, n° 146) ; il devait certainement être septuagénaire lors de sa mort.

nécessaire de montrer aux Grecs que la Macédoine ne songeait pas à les asservir, mais qu'elle leur demandait seulement de rester en repos et de respecter l'ordre légal. Ce fut dans la même année que la ligue achéenne, qui était toujours sans la moindre influence en fait de politique extérieure, apporta à sa constitution une modification qui lui donna plus de solidité et une direction plus ferme : au lieu de deux stratèges, elle n'en nomma plus qu'un seul. Margos de Cérynia, le vaillant libérateur de Boura, fut le premier chef unique placé à la tête de la Ligue[1].

Un tel état de choses en Grèce rendait impossible à la politique égyptienne d'y susciter des troubles et de faire à la Macédoine le même tort que la perte de Cyrène à l'Égypte. Ce que nous ne pouvons pas savoir, c'est si les deux flottes opérèrent l'une contre l'autre sur la mer Égée ; si Andros, qui en 251 est au pouvoir de la Macédoine, était restée à Antigone après la guerre de Syrie ou venait d'être conquise par lui ; si Ptolémée avait repris pendant cette guerre les Cyclades, dont le poème de Théocrite lui attribue la possession, et si Andros seule n'avait pu encore être enlevée par lui à son adversaire[2]. Ce qui est certain, c'est que sur les côtes de l'Ionie l'Égypte éprouva une perte sérieuse. A Éphèse commandait Ptolémée, le bâtard du roi : la grandeur et l'importance de cette ville, sa position qui, si elle restait à l'ennemi des Macédoniens et des Syriens, la leur rendait également redoutable, sa situation au milieu des villes ioniennes, parmi lesquelles Milet tout au moins avait été déjà détachée de la cause sy-

[1] ἕνα καθιστάναι καὶ τούτῳ πιστεύειν ὑπὲρ τῶν ὅλων (Polyb., II, 4, 2). A cet endroit et à II, 10, 5, les manuscrits donnent Μάρκος ; plus loin (II, 41, 14), on trouve Μάργος, qui vaut mieux. Le stratège vote en Conseil avec les 10 *damiorges*, ce qui empêche un partage égal des voix ; mais il est obligé d'exécuter la décision de la majorité.

[2] C'est la dernière hypothèse qui me paraît vraisemblable. On admet généralement (Böckh lui-même dans le *C. I. Græc.* II, p. 230, suit l'opinion courante) que Ptolémée régnait sur les Cyclades. Il faut en rabattre beaucoup. Il n'est pas prouvé que l'inscription de Céos (C. I. Græc., II, n° 2356), qui parle de tributs payés à l'Égypte, soit du temps de Ptolémée II ; pour Délos (*ibid.* n° 2273), il n'y a pas de doute : pour Astypalée, voy. le n° 2492. Les Sporades ont été probablement toutes occupées par l'Égypte : Chios, Lesbos, la Crète, étaient indépendantes.

rienne par le tyran Timarchos, tout devait faire d'Éphèse un point stratégique important pour l'Égypte. Mais voici que Ptolémée fit alliance avec Timarchos de Milet et abandonna le parti de son père[1]. C'était agir en insensé : l'alliance avec le tyran de Milet rendait impossible au rebelle de s'attacher à la Syrie, et, pour qu'il pût se conquérir une position indépendante entre les deux puissances en guerre, il eût fallu de grands succès, l'entier dévouement des mercenaires et un soulèvement enthousiaste nes villes ioniennes. Nous ignorons pendant combien de temps le présomptueux bâtard sut se maintenir : les mercenaires thraces, que l'Égypte avait sans doute gagnés, se révoltèrent contre lui à Éphèse ; il chercha avec sa maîtresse Irène un refuge dans le temple d'Artémis où ils furent égorgés tous deux[2]. Éphèse fut conservée à l'Égypte ; nous le savons, parce qu'il est fait mention du gouverneur qui, peu de temps après, y commandait. Et que devint Milet? Antiochos, est-il rapporté, fut appelé Dieu (Θεός) par les Milésiens, parce qu'il les avait délivrés du tyran Timarchos[3]. Ce n'est donc pas l'Égypte qui put écraser le complice du rebelle et s'emparer de Milet. Antiochos réussit à le devancer, et, s'il ne prit pas la ville, il s'acquit du moins sa reconnaissance ; il aurait peut-être pu s'en rendre maître facilement, mais il dut préférer proclamer son indépendance. Si donc on nous rapporte que le roi Antiochos Théos a donné la liberté aux villes d'Ionie en général[4], cela nous montre avec quelle

[1]) *ut in Asia filius Ptolemæi regis socio Timarcho desciverit a patre* (Trog. Pomp., *Prol.* XXVI).

[2]) Athen., XIII, p. 593. Athénée puise, à ce qu'il semble, dans Phylarque, et en ce cas, ce doit être au livre X de Phylarque.

[3]) Appian., *Syr.* 65. Il va de soi que ce Timarchos est celui dont parle Trogue-Pompée (*Prol.* XXVI). Le nom de Θεὸς figure également dans Dion Chrysostome (*Orat.* XXXVII, tom. II, p. 103 ed. Reiske) et dans les inscriptions (C. I. Græc., II, nº 2905. Pococke, *Inscr. antiq.* c. 1, p. 4, 18) ; dans Malalas (p. 205 ed. Bonn.), Antiochos est appelé Θεοειδής.

[4]) Ce renseignement curieux se trouve dans Josèphe (*Ant. Jud.* XII, 3, 2) ; « comme les Ioniens s'ameutaient contre eux (les Juifs) et demandaient à Agrippa ἵνα τῆς πολιτείας, ἣν αὐτοῖς ἔδωκεν Ἀντίοχος ὁ Σελεύκου υἱωνὸς ὁ παρὰ τοῖς Ἕλλησι Θεὸς λεγόμενος, μόνοι μετέχωσιν κ. τ. λ. » Il est étrange que l'on ait toujours compris ce passage comme s'il signifiait qu'Antiochos a conféré la *civitas* aux Juifs. L'assertion de Josèphe se trouve confirmée par un passage de traité entre Smyrne et Magnésie (C. I. Græc., II, nº 3137, lig.

fermeté la cour de Syrie a su prendre son parti et sacrifier une part réellement considérable de ses prétentions[1]. Une telle proclamation ne liait pas seulement les intérêts des villes à la politique syrienne, mais, chose plus importante, cette liberté de l'Ionie opposait une barrière aux progrès de l'occupation égyptienne, et la ville d'Éphèse était la seule où il restât encore une garnison ennemie[2].

Cette liberté nous paraît assez étrange. Ce que nous savons de ce temps-là est si maigre et si sec que nous sommes tentés

10) : les Smyrnéens disent de Séleucos II que il ἐτίμησε τὴμ πόλιν ἡμῶν διά τε τὴν τοῦ δήμου εὔνοιαν .... καὶ διὰ τὸ τὸμ πατέρα αὐτοῦ θεὸν Ἀντίοχον ἱδρῦσθαι παρ' ὑμῖν τιμώμενον τιμαῖς ἀξιολόγοις καὶ κοινῇ ὑπὸ τοῦ πλήθους καὶ ἰδίᾳ ὑφ' ἑκάστου τῶμ πολιτῶν καὶ ἐβεβαίωσεν τῷ δήμῳ τὴν αὐτονομίαν καὶ δημοκρατίαν .... Ainsi, ce n'est pas Séleucos II qui a accordé le premier la liberté ; il l'a simplement confirmée et corroborée. Le grand bienfaiteur de la ville est Antiochos Théos. Du reste, cette mesure est une espèce de confirmation des remarques faites à propos d'Arados, et peut-être n'est-elle pas sans quelque rapport avec l'affranchissement d'Athènes par Antigone.

1) On peut faire usage ici de l'inscription qui figure au C. I. Græc. (II, n° 2905) et dans Lebas (n° 188-194). La vieille querelle entre Samos et Priène au sujet de leurs frontières de terre-ferme avait déjà été débattue devant Lysimaque (C. I. Græc., II, n° 2254) : en vertu de sa décision, Priène était restée en possession de l'objet du litige. Au bout de bien des années, les Samiens ressuscitent l'affaire et s'adressent au roi Antiochos II, qui envoie une commission pour régulariser la frontière (εὐθέτας). Plus tard, le débat recommence; cette fois, ce sont les Rhodiens qu'on prend pour arbitres, et c'est précisément leur sentence que contient l'inscription précitée. Ils s'en réfèrent aux décisions antérieures de Lysimaque, d'Antiochos : ὁρῶντες δὲ καὶ πρὸς ...]τίοχον τὸν ὑπὸ βασιλέως Πτολεμαίου τεταγμένον [τοὺς Σαμίους περὶ τούτου τοῦ φρουρί]ου οὐθὲν εἰρηκότας καὶ διὰ τὰς ἄλλας αἰτίας, les Rhodiens se prononcent en faveur de Priène. Le nom du commandant égyptien peut se lire Ἀντίοχος, Μητίοχος, etc. D'après ce texte, on peut admettre comme certain que, avant cette guerre, Samos n'était pas encore soumise à l'Égypte. C'est seulement lorsqu'elle fut occupée, au cours de ladite guerre, que Samos, n'ayant pas chance naturellement d'être écoutée par la puissance qui lui avait donné tort, put avoir l'idée de porter ses doléances devant le nouveau gouvernement, co-intéressé dans l'affaire. Comme il est question du stratège installé à Samos, cet Antiochos ou Métiochos doit être le premier stratège égyptien qui ait commandé dans l'île, celui qui, pendant la guerre, aurait pu aisément donner satisfaction aux Samiens. L'arbitrage des Rhodiens a dû avoir lieu peu de temps après la fin de la guerre, entre 240 et 245 environ.

2) Quel rapport y a-t-il entre cette libération et la fédération ionienne, je ne saurais le dire : une chose certaine, c'est que la fédération existait encore longtemps après, car Attale a négocié avec elle pour y faire entrer Smyrne.

de ne voir dans le rétablissement de la liberté des villes qu'un pas de plus dans la décrépitude, un désordre de plus dans cette époque troublée, et de passer avec indifférence; mais défions-nous de cette opinion préconçue. Ce n'est plus sans doute l'ancienne autonomie dans sa mâle énergie; mais quand dans une ville la prospérité matérielle est en plein épanouissement, que le bien-être général, fruit d'une industrieuse activité, fait rêver une organisation sociale plus rationnelle, plus féconde en besoins et en jouissances, cette situation éveille infailliblement un désir d'indépendance politique qui peut bien être refoulé par des circonstances extérieures et fortuites, mais jamais pour longtemps. D'ailleurs, l'exemple de Rhodes, de Byzance, d'Héraclée, de Sinope, que les relations les plus diverses unissaient à ces villes de l'Ionie, ne pouvait pas manquer, puisque la situation intérieure était analogue de part et d'autre, de provoquer chez elles des aspirations identiques, favorisées de la façon la plus opportune par les nouvelles complications survenues entre les grandes puissances. Partout dans la vie grecque on sentait un esprit nouveau et original, qui n'était pas à l'état naissant, mais déjà complètement formé. La continuité historique des civilisations avait été interrompue; ce qui était antérieur à Alexandre et à sa conquête du monde laissait la génération présente aussi indifférente et froide que nous laisse le temps qui précède 1789 : dans la science et dans la religion comme dans l'État lui-même, il s'était créé comme une atmosphère absolument nouvelle. Il est vrai que cette action dissolvante ne s'était pas étendue à beaucoup près jusqu'aux couches profondes de la population hellénique; de l'ancienne foi, celles-ci gardaient encore au moins la superstition, et, des coutumes des ancêtres, il leur restait au moins les formes traditionnelles. Si fortement d'ailleurs que le métier de mercenaire ait contribué à propager jusque dans les vallées les plus écartées et les communes les plus isolées tout ce qui tendait à établir un niveau uniforme, on pouvait néanmoins, dans la vie de tous les jours, dans les cérémonies de toutes les fêtes, dans le costume, dans le dialecte, reconnaître le caractère primitif de cette nature grecque si infiniment variée. Et cependant ce

n'étaient là que les morceaux, les débris usés de ces créations spontanées dont la végétation surabondante avait épuisé la sève de la race ; on n'était plus au temps des organisations isolées, appropriées à tel ou tel lieu et à telle ou telle tribu. Après avoir été la condition essentielle et le principe même de la vie hellénique, elles devaient être absorbées et peu à peu remplacées ou intimement modifiées par des productions nouvelles, aussitôt qu'on aurait trouvé les formes appropriées aux besoins des nouvelles générations.

Mais ces formes, ces principes, où les trouver, si ce n'est dans les résultats positifs et dans l'esprit même des temps nouveaux? C'est l'État fondé sur la raison qui vient remplacer l'État d'origine historique et naturelle. La philosophie avec ses innombrables nuances est la véritable expression de cette époque : elle est répandue partout; elle a des maîtres et des disciples dans les plus petites villes de la Grèce; elle domine dans l'entourage des rois, dans les délibérations des sénats, dans les nombreux écrits des publicistes et dans la société galante des hétaïres; ce sont des philosophes qui délivrent les villes de leurs tyrans ou qu'appellent les villes redevenues libres pour recevoir d'eux une constitution nouvelle. Dans toutes les créations de l'époque prédomine la tendance à remplacer des institutions qui s'étaient développées d'elles-mêmes, mais qui, une fois l'esprit ancien disparu, étaient devenues contraires à la raison et intolérables, par des institutions qui répondaient mieux aux exigences de la raison. Même là où l'on a conservé les vieilles institutions, en leur laissant suivre le processus vital qui continue leur développement ou les mène à la dégénérescence, là où l'on essaie de faire revivre celles qui sont déjà mortes, parce qu'on leur croit une valeur supérieure, on ne peut pas cependant résister au courant général de l'époque : en conservant ou en restaurant, on suit la tendance du jour; on ne sait rien faire sans cette méthode rationnelle qui règne partout alors; on obéit, comme nous dirions aujourd'hui, aux principes du libéralisme. La tendance générale est donc d'établir des institutions fondées sur la raison; on abolit par des moyens plus ou moins violents ce qui subsiste encore des différences de races, des droits locaux, des

privilèges de famille, des traditions et des habitudes anciennes; c'est maintenant l'opposition entre les pauvres et les riches qui exerce son influence exclusive et souveraine sur la politique intérieure des cités; c'est aux intérêts matériels que cette conception purement rationnelle du rôle de l'État donne une importance prédominante. Il est vrai que c'est une plaisanterie de comédie, mais on reproche alors aux stoïciens d'être de mauvais citoyens, parce que leur sobriété nuit au commerce[1]. L'opinion qu'on se fait de la vie a tellement changé qu'on est généralement tout disposé à affirmer avec Héraclide de Pont que le bien-être et le luxe rendent les hommes vaillants et magnanimes, que la vaillance des vainqueurs de Marathon était en rapport direct avec la splendeur et l'opulence de la vie dans l'Attique ancienne[2]. Si les Épicuriens furent chassés de Crète et de Messénie[3], ce n'est pas à cause de leurs débauches; à des hommes comme Arcésilas, Straton, Lycon, qui étaient des philosophes d'une réputation non équivoque et d'une influence très étendue, personne ne reprochait leur richesse, leur goût pour les objets précieux, leur luxe, leur commerce avec les hétaïres et les jeunes garçons; ils devaient leur influence à leurs idées, à leur rationalisme libre-penseur. Quant aux Épicuriens, ce qui les rendait antipathiques au milieu de ce mouvement politique et social de leur temps, ce n'était pas leur immoralité ou leur prétendu athéisme, c'était leur espèce de quiétisme, leur parti pris de vivre à l'écart, en égoïstes, tout occupés de joies intimes, leur façon indolente de prendre les choses comme elles étaient, et surtout l'obscurité, l'indécision paresseuse, on dirait presque le tour eschatologique de leurs idées. Aux aspirations du temps répondaient plutôt les hardiesses égalitaires du doute pyrrhonien, les élans enthousiastes des idées platoniciennes, les énergiques rigueurs de la logique et de la morale du Portique.

Cet esprit nouveau auquel la jeunesse s'abandonnait par-

1) ἀλυσιτελὴς εἶ τῇ πόλει πίνων ὕδωρ· τὸν γὰρ γεωργὸν καὶ τὸν ἔμπορον κακοῦς, etc. (fr. du comique Baton ap. Athen., IV, p. 163 [Meineke, *Fragm. Com.* IV, p. 499]).

2) Heraclid. ap. Athen., XII, p. 512.

3) Ælian. ap. Suid., s. v. Ἐπίκουρος.

tout avec enthousiasme, nous l'avons déjà vu apparaître lors de la guerre de Chrémonide, et d'année en année nous le trouvons plus répandu et plus accentué; partout les gens éclairés aspirent à une constitution indépendante, à une existence conforme aux principes de la raison. Le relèvement de la ligue achéenne, les tentatives de réforme d'Agis et du noble Cléomène, la constitution républicaine de Cyrène, le régime démocratique en Épire, plus tard l'énergie créatrice de Philopœmen, enfin la république établie en Macédoine et les idées qui provoqueront à Rome le mouvement mené par les Gracques, tels sont, marqués à l'avance, les points les plus saillants dans l'histoire de ce siècle mémorable.

L'insuffisance de nos documents ne nous permet pas de suivre tout d'abord ce développement historique ailleurs que dans le Péloponnèse. C'est là que, au cours de la grande guerre faite par Cyrène et la Syrie coalisées, nous voyons les premiers effets énergiques de cet esprit nouveau; ils se manifestent au moment où Antigone croit devoir rendre aux Athéniens leur indépendance et où Antiochos Théos proclame la liberté des villes ioniennes. Ce sont ces commencements que nous allons suivre, sans sortir des limites de la guerre en question.

Sicyone était peut-être alors la ville la plus brillante du Péloponnèse; ce n'était plus cette ancienne ville dorienne qui naguère encore offrait partout aux yeux les souvenirs des puissants Orthagorides; depuis une cinquantaine d'années s'élevait une ville nouvelle, que Démétrios Poliorcète, après avoir chassé la garnison égyptienne, avait construite sur cette terrasse plus élevée où jadis on ne voyait que la citadelle. Il l'avait faite splendide et l'avait ornée des sculptures et des peintures des célèbres artistes de Sicyone. Le territoire de la ville n'était pas précisément grand, mais il était très fertile et bien cultivé[1], orné de jardins et de vergers, couvert de petits villages et faisant un grand commerce que protégeait une double muraille allant de la ville nouvelle jusqu'au port[2]. Leur

[1]) Le scholiaste d'Homère (*Iliad.* II, 572) l'appelle πόλιν εὔκαρπον καὶ εὔχαριν, πρὸς πᾶσαν ἀνάπαυσιν ἐπιτηδείαν.

[2]) Voy. Gompf, *Sicyonica*, I, p. 71, d'après Leake.

richesse, leur haute culture d'esprit, leur goût des arts, distinguait les habitants de Sicyone. Sicyone avait dépassé Athènes dans les arts : elle était la Florence de ce temps. Mais elle ne vivait plus sous l'abri solide et tranquille de son ancienne constitution ; les tyrans se succédaient presque sans interruption : c'étaient le plus souvent des hommes extrêmement cultivés, amis des arts, et, s'il faut en croire un auteur qui écrivait plus tard et sans parti pris de préférence aux témoignages moins impartiaux des contemporains, ils firent preuve au pouvoir de qualités estimables[1]. Les révolutions incessantes venaient de la rivalité entre les riches : dès qu'un nouveau tyran s'emparait du pouvoir par un coup de force ou que la faveur du peuple l'y élevait, il bannissait ses adversaires, confisquait leurs biens, distribuait selon son bon plaisir les terres vacantes, faisait prendre au peuple souverain les décisions les plus arbitraires : dans un tel État, les bases du droit privé devaient être on ne peut plus chancelantes.

Nous ne suivrons pas l'histoire des tyrans de Sicyone avant cette époque. On venait de se débarrasser de Cléon[2] et l'on essayait de rétablir l'ordre légal : Timoclidas et Clinias furent élus archontes, et, sous la direction de ces hommes influents et généralement estimés, l'ordre public allait s'affermir. Mais en 264, à la mort de Timoclidas, Abantidas, fils de Paséas, se révolta, tua Clinias, égorgea et expulsa un grand nombre de ses partisans. C'est à peine si le fils de Clinias, le jeune Aratos

1) ἐτυραννήθη δὲ πλεῖστον χρόνον· ἀλλ' ἀεὶ τοὺς τυράννους ἐπιεικεῖς ἄνδρας ἔσχεν (Strab., VIII, p. 383). Il est étonnant qu'on rapporte ce texte exclusivement aux trois Orthagorides.

2) Que Cléon ait été un descendant d'Orthagoras (par conséquent τοῦ Μύρωνος dans Paus., II, 8), la chose n'est pas impossible, mais enfin elle est insuffisamment démontrée (Plut., *Arat.* 2). Pausanias représente les faits tout différemment. Suivant lui, après la mort de Cléon, l'ambition de régner était si forte parmi les gens de haute condition (τῶν ἐν τέλει) que Timoclidas et Euthydémos s'emparèrent en même temps de la tyrannie et la gardèrent jusqu'au jour où Clinias, à la tête du peuple, les expulsa. Plutarque doit avoir tiré ses renseignements des *Mémoires* d'Aratos, qui avait probablement bien des raisons de ménager la mémoire de Timoclidas. Cependant, je n'ose pas donner la préférence au récit de Pausanias, dont nous ne connaissons pas la source. On rapporte aussi que Cléon était un pirate (Ælian., *Var. Hist.* XII, 43); ce doit être une assertion controuvée, ou bien il faisait de la piraterie en grand.

alors âgé de sept ans, put être sauvé par sa cousine, qui était la sœur du nouveau potentat. Il fut conduit à Argos chez les amis de son père, qui veillèrent sur lui et l'élevèrent. Abantidas resta longtemps au pouvoir. Dinias et Aristote le Dialecticien vinrent à Sicyone; ils enseignaient sur l'agora, et Abantidas venait prendre part à leurs disputes : ce fut pendant ces exercices qu'eux et les autres conjurés tuèrent le tyran. Mais ce fut en vain : le père du tyran assassiné, Paséas, s'empara du pouvoir. Il fut à son tour mis à mort par Nicoclès, qui devint le maître de la ville. Celui-ci se montra plus violent que ses prédécesseurs; en moins de quatre mois, il exila quatre-vingts citoyens. Les Étoliens, faisant irruption sur le territoire de Sicyone, essayèrent de le renverser et de s'emparer de la puissante cité; il eut bien de la peine à leur résister. Plus le tyran paraissait impuissant, plus sa tyrannie devait peser à ses concitoyens et donner de l'espoir aux nombreux exilés[1].

Mégalopolis venait d'ailleurs de donner un exemple bien encourageant. Aristodémos y régnait depuis un assez long temps; il avait remporté une brillante victoire sur le roi de Sparte, et, rendant justice à son mérite, ses concitoyens l'avaient appelé le Vaillant. Il n'en était pas moins un tyran, et ce ne fut pas un calcul égoïste, ce ne fut pas la haine pour sa personne, ce furent les idées mêmes du temps qui firent naître la conspiration qui le renversa; à la tête des conjurés se trouvaient les deux Mégalopolitains Ecdémos et Démophane[2], qui, chassés de leur patrie, avaient vécu auprès du grand Arcésilas et profité de ses leçons. Le tyran fut tué; un tertre non loin de la porte occidentale de la ville marquait encore, de longues années après, l'emplacement de sa tombe. C'est ainsi que la liberté et l'ordre légal furent rétablis dans la ville, et ces deux hommes, qui plus que tous les autres, comme nous le dit un auteur ancien, appliquèrent en ce temps-

1) PLUT., *Arat.* 2-4.

2) C'est ainsi que Polybe (X, 25) et Plutarque (*Philop.* 1) écrivent leurs noms; Ecdélos, Eudémos, Endamos, Mégalophane, sont des variantes qui se rencontrent dans Pausanias (VIII, 49), dans Plutarque (*Arat.* 5) et dans l'épigramme d'Arcésilas rapportée par Diogène Laërce (IV, 31).

là la philosophie à l'État et au gouvernement de l'État[1], furent comme le centre d'une nouvelle évolution sociale dont on ne saurait mieux faire l'éloge qu'en citant le nom de Philopœmen, de cet élève des deux libérateurs, qui naquit au moment où elle commençait et grandit avec elle.

Que l'on juge de l'impression produite sur les pays de la Grèce lorsque la plus grande ville de l'Arcadie, la ville fondée par Épaminondas, donna ainsi l'exemple de la révolte ; quand un vaillant comme Aristodémos tomba victime de l'idée qui exaltait la jeunesse grecque ; quand on vit cette ville oublier l'amitié que depuis trois générations elle avait vouée à la Macédoine et que lui imposait d'ailleurs le dangereux voisinage de la Laconie, ne plus écouter que la voix de la liberté et de l'indépendance, se fier à la vertu d'un principe avec l'espoir d'y trouver la force de braver le danger. Et ces libérateurs de Mégalopolis n'étaient pas des hommes inconnus ; à Athènes, dans ce foyer de la culture nouvelle, où de tous les points de la Grèce la jeunesse accourait aux leçons des grands maîtres de la sagesse, on les connaissait comme étant les disciples intimes d'Arcésilas ; leur action sortait directement, pour ainsi dire, du Jardin de l'Académie ; elle était le fruit de cette éducation généreuse et noble entre toutes, qui attirait l'attention et commandait le respect des peuples et des rois. Cette délivrance de Mégalopolis dut être regardée comme un événement d'une importance capitale. Les libérateurs n'y voyaient d'ailleurs qu'un commencement, et déjà ils avaient ourdi la trame d'une autre entreprise analogue ; il s'agissait de délivrer Sicyone.

A Argos, dans la ville des tyrans, Aratos, le fils de Clinias, avait grandi au milieu des exercices de la palestre et profité de cette saine et forte éducation : les impressions de son enfance, cette riche maison de ses pères, cette parenté avec les gens les plus puissants de la ville, ces habitudes de luxe et de splendeur, tous ces souvenirs n'avaient pas été effacés par le séjour auprès de ses riches hôtes de la ville d'Argos ;

1) τὴν φιλοσοφίαν ... ἐπὶ πολιτείαν καὶ πράξεις προαγαγόντες (Plut., *Philop.* 1). Voilà pourquoi Ecdémos est appelé ailleurs (Plut., *Arat.* 5) : ἀνὴρ φιλόσοφος καὶ πρακτικός.

même dans son exil, il resta assez riche pour entretenir de nombreux domestiques et satisfaire ses goûts d'amateur de tableaux. Il dut envoyer plus d'un de ses tableaux au roi d'Égypte, qui aimait les arts[1], car il entretenait avec lui aussi bien qu'avec Antigone les relations d'amitié que lui avait léguées son père. C'est sur Aratos qu'étaient fixés les regards de tous les exilés : il leur paraissait vigoureux et brave ; il était jeune, mais d'un caractère réfléchi. On comprend les inquiétudes du tyran de Sicyone ; il le faisait surveiller par ses espions et craignait qu'Antigone ou Ptolémée ne trouvassent en lui un instrument dont ils se serviraient pour s'emparer de Sicyone. En effet, Aratos essaya de recourir à eux, mais Antigone se contenta de belles promesses, et ce que Ptolémée lui faisait espérer était bien incertain. Et cependant, il était résolu à rentrer de force dans sa ville natale.

C'est un fait significatif qu'il ait d'abord communiqué son projet à Aristomachos de Sicyone et à Ecdémos de Mégalopolis. Aratos lui-même n'est pas encore gagné aux idées nouvelles des libérateurs de Mégalopolis ; il ne sollicite leur assistance et celle des exilés qu'au moment où il n'espère plus être secouru par l'un ou l'autre des deux rois ; cette alliance donne même tout d'abord à son projet et à sa conduite des apparences singulières, qui ne cadrent pas avec son caractère personnel.

C'est avec joie que les deux hommes dont nous avons cité les noms reçurent la confidence du jeune exilé. On communiqua le projet aux autres compagnons d'exil ; la plupart déconseillèrent une si folle entreprise, les autres offrirent de la partager. On eut d'abord l'intention de s'assurer d'un point fortifié sur le territoire de Sicyone et d'en faire le centre de la lutte contre le tyran. Là-dessus arrive à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison et avait franchi le mur de la ville ; il déclare qu'il est facile d'escalader aussi extérieurement le mur à la même place. On envoie un des conjurés explorer les lieux ; il revient avec de bonnes nouvelles et dit qu'à l'endroit désigné le mur est sans doute facile à escalader, mais que

[1] Plut., *Arat.* 12.

dans le voisinage demeure un jardinier dont les chiens vigilants ne permettraient guère de s'approcher sans attirer l'attention. On se décide à risquer l'aventure. On se procure en cachette des armes et des échelles; on loue quelques soldats à un chef de bande; chaque conjuré fournit deux esclaves, Aratos en fournit trente; on les arme, on emballe les échelles dans des caisses et on les fait sortir secrètement d'Argos sur un chariot de transport. Caphisias et quelques autres prennent les devants; ils doivent se donner pour des voyageurs fatigués et demander à passer la nuit chez le jardinier en question, afin de lui imposer silence au moment voulu, à lui et à ses chiens. Les autres conjurés doivent sortir d'Argos l'un après l'autre; les routes sont si peu sûres que personne ne pourra s'étonner de les voir voyager tout armés: c'est au pied de la tour de Polygnote, sur le chemin de Némée, qu'ils doivent se retrouver. On en était là quand Aratos apprend qu'il y a à Argos des espions de Nicoclès; pour les tromper, il vient prendre part aux exercices gymnastiques et invite des jeunes gens de la palestre à un festin; on voit ses esclaves acheter des couronnes et des torches sur la place du marché, engager des joueuses de lyre et de flûte. Les espions rient des peurs de leur maître, assez naïf pour craindre un jouvenceau qui égaie son exil et dépense son argent à boire avec des filles. C'est ainsi qu'Aratos leur donne le change; au matin, il sort de la ville, et retrouve les autres à la tour de Polygnote. Il poursuit rapidement sa marche; une fois à Némée, il annonce aux mercenaires et aux esclaves ce qu'on veut faire et quelle sera leur récompense si le plan réussit. On marche à la clarté de la pleine lune; vers le matin, ou moment où elle se couche, les conjurés sont dans le voisinage du jardin, non loin de la muraille. Caphisias vient au-devant d'eux; il a enfermé le jardinier, mais les chiens se sont enfuis. On craint d'être trahi par leurs aboiements, et la plupart proposent de rebrousser chemin; Aratos ne parvient qu'avec peine à leur rendre courage. Ecdémos et Mnasithéos se disposent à appliquer les échelles, mais pendant ce temps les chiens du jardinier poussent de grands aboiements; le jour commence à poindre, et, lorsque Ecdémos est au haut de l'échelle, il

entend la clochette de la ronde matinale; il réussit néanmoins à échapper aux regards des patrouilles qui là-haut passent et repassent. Dès qu'elles ont disparu, Ecdémos et Mnasithéos montent les premiers et envoient rapidement prévenir Aratos qu'il se hâte. Mais il y a dans le voisinage une tour où veille un gros chien ; ce chien, entendant les aboiements incessants qui partent du pied de la tour, finit par donner de la voix lui aussi ; les sentinelles éloignées deviennent attentives ; elles demandent au gardien de la tour ce qui se passe ; mais celui-ci répond qu'il n'y a rien, que c'est la clochette de la ronde qui a éveillé les chiens. Pendant que les choses s'arrangent ainsi pour le mieux, les gens d'Aratos escaladent la muraille ; ils sont déjà plus de quarante, mais le temps presse ; les coqs des alentours commencent à chanter, et déjà l'on voit de côté et d'autre des paysans se diriger vers la ville pour aller au marché. Le plus difficile reste encore à faire ; les mercenaires du tyran ont leur quartier dans le voisinage de son palais : il faut d'abord les désarmer. Aratos y court avec sa troupe ; il les surprend et les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul ; puis il court en toute hâte annoncer son arrivée à ceux qu'il sait être ses amis. La nouvelle se répand rapidement dans la ville. Au soleil levant, la foule, pleine de joie et d'attente, se rend au théâtre, et, lorsque le héraut proclame qu'Aratos, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté, tout le peuple vole au palais du tyran et y met le feu. Mais la flamme qui s'élève dans les airs va être vue de l'acropole de Corinthe et suggérer au tyran Alexandre l'idée d'envoyer de prompts secours à Sicyone. L'incroyable fortune qui a présidé à toute l'entreprise détourne encore ce danger; soldats et citoyens éteignent le feu. Le tyran s'est échappé ; son palais est livré au pillage; ses autres propriétés sont abandonnées aux habitants. Sicyone est délivrée sans qu'une goutte de sang ait coulé [1]. Tous les souvenirs de la tyrannie, jusqu'aux

[1]) La description est de Plutarque, qui l'a certainement empruntée aux *Mémoires* d'Aratos. Suivant Plutarque (*Arat.* 53), le jour de la délivrance était le 5 Dæsios, mois correspondant à l'Anthestérion des Athéniens. La comparaison de ces deux mois offre des difficultés insurmontables. Le mois athénien correspond à peu près à février. D'après des recherches suffisamment approfondies, l'année de la délivrance est l'an 251 avant notre ère.

célèbres œuvres d'art qui la représentent, sont anéantis.

Les bannis revinrent aussitôt ; il y en avait quatre-vingts à peu près qui avaient été exilés sous le court règne de Nicoclès, et environ cinq cents sous les tyrans précédents, depuis le temps de Démétrios. Mais alors se présentèrent les plus grandes difficultés ; il s'agissait de questions de propriété : ces bannis avaient presque tous appartenu à la classe des plus riches citoyens et ils revenaient pauvres; ils réclamèrent leurs maisons, leurs jardins, leurs champs d'autrefois, et ces biens, durant un si long intervalle, avaient déjà passé en grande partie aux mains d'un troisième ou d'un quatrième propriétaire ; ils avaient été aménagés de diverses façons, morcelés, transformés. Bientôt la plus vive agitation régna dans la ville. On dut craindre qu'Antigone, à qui les troubles de Sicyone ne pouvaient être indifférents, ne profitât de la circonstance pour réduire en son pouvoir la ville à peine affranchie. Il fallait à tout prix sauver l'indépendance, trouver contre le danger qu'on appréhendait le secours d'un voisin désintéressé. Aratos eut la grande et très pratique pensée de faire entrer la ville dans la confédération achéenne. La vieille et célèbre cité dorienne prit le nom de ville achéenne et entra dans l'unité de cet État fédératif qui venait d'accroître encore, en se donnant un stratège unique, la concentration des pouvoirs constitutionnels. La Ligue sortait des étroites limites de l'Achaïe pour assurer l'indépendance d'une ville menacée par d'autres et y garantir contre tout empêchement la restauration de l'ordre légal ; bornée jusque-là à un territoire resserré et pauvre, elle gagnait par l'accession de Sicyone une ville riche et brillante, qui possédait un port commode et des relations très étendues. Ce qui était particulièrement important, c'est que la Ligue, en accueillant Sicyone, prenait par ce seul fait une attitude politique déterminée ; elle répugnait par ses institutions à la guerre, mais ses chefs ne pouvaient se dissimuler que l'extension de la confédération et surtout le principe qu'elle représentait leur créaient des rapports hostiles avec la puissance dont toute la politique devait avoir pour but de maintenir la situation présente en Grèce et d'y empêcher la formation de grandes puissances.

Pour les mêmes raisons, la Ligue devait naturellement devenir l'amie de l'Égypte, amitié que pouvaient faciliter les relations antérieures d'Aratos avec Alexandrie. Ce dernier était entré dans le corps des cavaliers achéens ; il donna à ses concitoyens l'exemple le plus courageux de l'obéissance et du dévouement, tout en apportant aux délibérations de nouveaux et vastes projets [1], tels qu'on n'en avait sans doute pas encore formulé jusque-là. De son côté, Ptolémée ne tarda pas à venir au-devant d'une alliance qui promettait de donner un si grand appui à ses intérêts contre la Macédoine. Il envoya à Aratos un présent de 25 talents, que celui-ci distribua aussitôt aux pauvres de la ville ou consacra au rachat de Sicyoniens vendus comme esclaves. Les troubles dangereux qu'excitaient les questions de propriété n'étaient pas encore apaisés ; on ne pouvait calmer entièrement les esprits qu'en dépensant une somme suffisante pour concilier tous les droits et toutes les prétentions. Aratos courut à Alexandrie ; il obtint du roi ce qu'il désirait. Il put rapporter aussitôt 40 talents ; 110 autres furent envoyés ensuite par versements successifs. La gratitude de ses concitoyens, son désintéressement bien connu, valurent à Aratos la mission de régler seul et avec des pouvoirs illimités cet ensemble compliqué de transactions. Il préféra s'adjoindre quinze de ses concitoyens ; ces négociations délicates furent conduites avec le plus grand soin et une prudence extrême et menées à bonne fin. Sicyone voua une reconnaissance bien méritée au jeune homme réfléchi et actif qui avait délivré sa ville natale, qui l'avait garantie contre tout danger extérieur, apaisée et réglée au dedans [2].

On peut croire qu'Aratos entreprit ce voyage à Alexandrie aussi vite que possible, c'est-à-dire sans doute l'année même où il délivra Sicyone, en 251 : tout retard eût été un danger. C'est dans ce voyage que le vaisseau qui le portait fut jeté sur la côte d'Andros. Cette île appartenait à l'ennemi, et Anti-

[1]) συμβολὰς τῷ κοινῷ μεγάλας δεδωκώς (Plut., *Arat.* 11). Sur le rang social des ἱππεῖς, voy. ci-après.

[2]) Plut., *Arat.* 11-15. Le récit de Cicéron dans le *De officiis* (II, 23) concorde si bien avec celui-ci qu'il doit venir de la même source, c'est-à-dire des *Mémoires* d'Aratos.

gone y avait mis une garnison. Aratos dut se cacher dans les bois pour échapper aux recherches du phrourarque macédonien; il réussit à trouver un vaisseau romain faisant route pour la Syrie et qui le débarqua en Carie; il partit de là pour Alexandrie[1]. Il est instructif de voir, dans cette circonstance, Andros considérée comme une île ennemie et Aratos poursuivi comme ennemi par le phrourarque. Ce n'était pas la délivrance de sa ville natale qui valait à Aratos l'hostilité des Macédoniens; Antigone ne lui avait-il pas promis auparavant son appui? Mais l'alliance de Sicyone avec les Achéens entraînait Aratos à se tourner ouvertement vers l'Égypte et devenait par là un acte hostile à la Macédoine. D'ailleurs la guerre durait encore entre l'Égypte et Antiochos de Syrie uni à Démétrios de Cyrène, et cette guerre, quoiqu'il ne soit pas question d'une intervention directe et immédiate de la Macédoine, peut être considérée comme une guerre égypto-macédonienne, puisque Démétrios avait occupé Cyrène. Nous avons vu où en était cette guerre; le Lagide avait occupé les côtes méridionales de l'Asie-Mineure, mais reperdu l'Ionie sauf Éphèse, et les villes, désormais libres, étaient ralliées aux intérêts de la Syrie. Celle-ci était alors dans une situation difficile : pendant qu'elle faisait les plus sérieux efforts dans sa lutte contre l'Égypte, ses frontières du nord-est couraient un grand péril et la perte de vastes territoires semblait pour elle presque inévitable[2]. D'un autre côté, si Ptolémée avait conquis la Libye, il n'avait plus Cyrène, et, vu l'importance de cette place, c'était une perte irréparable; le grand avantage qu'Antigone avait remporté en faisant occuper Cyrène par son frère fut de même compensé, et au delà,

[1]) Plut., *Arat.* 12. Une chose étrange, c'est que, pour sauver Aratos, on conte au phrourarque ὡς εὐθὺς ἀποδρὰς εἰς Εὔβοιαν ἐξέπλευσεν. Il est certain qu'à cette époque l'Eubée n'était plus au pouvoir d'Alexandre de Corinthe, et il n'y a pas trace dans l'île d'occupation égyptienne. Je crois que les compagnons d'Aratos n'ont pas du tout voulu dire qu'il s'était réfugié sur un territoire ennemi des Macédoniens, sans quoi le phrourarque aurait dû faire poursuivre le fugitif, qui n'avait pas encore beaucoup d'avance. Si l'on a dit qu'Aratos était parti pour l'Eubée, c'est que le phrourarque pouvait être sûr qu'il y serait pris.

[2]) Ceci sera examiné plus loin.

par les complications inattendues qui se produisirent dans le Péloponnèse; on ne pouvait prévoir encore le parti qu'en tirerait l'Égypte. Les trois grandes puissances devaient donc désirer la fin d'une guerre où chacune n'avait fait jusqu'alors que des pertes et semblait devoir en faire de plus grandes encore. La marche que les événements prenaient à Cyrène facilita la conclusion de la paix.

Nous n'avons malheureusement sur Cyrène que l'extrait emphatique d'un ouvrage dont l'auteur a pris pour guide ce beau parleur de Phylarque. On y lit que « Démétrios, fier de sa beauté, qui n'avait que trop plu déjà à sa belle-mère, avait dès le début traité les soldats et la famille royale avec orgueil et sans ménagement; qu'il avait eu des relations avec sa belle-mère; qu'il était devenu suspect à la fille du roi, odieux aux citoyens et aux soldats; que de tous côtés on avait tourné les regards vers le fils du roi Ptolémée; que la perte de Démétrios avait été résolue. On avait envoyé des meurtriers dans la chambre à coucher de sa belle-mère; celle-ci, entendant au dehors la voix de sa fille, demanda grâce pour sa vie et tenta de faire à son bien-aimé un rempart de son corps; mais Démétrios fut assassiné, et Bérénice épousa celui à qui son père l'avait destinée autrefois, le fils de Ptolémée[1] ». Il n'est plus possible de faire la critique de ce récit; les vers d'un poète contemporain démontrent que le meurtre fut commis par Bérénice : à peine sortie de l'enfance, dit-il, elle a déjà montré un courage magnanime[2]. Elle avait assisté en

[1]) Justin., XXVI, 3. La date de ce fait a déjà été discutée précédemment; d'après une correction vraisemblable, Démétrios est mort en Ol. CXXXII, 2 = 251/0.

[2]) Callimaque, dans le poème sur la *Chevelure de Bérénice*, dit, d'après la traduction de Catulle (LXVI, 25):

At te ego certe
Cognoram a parva virgine magnanimam;
Anne bonum oblita es facinus quo regium adepta es
Conjugium, quod non fortior ausit alis?

Je puis encore ajouter à ce texte un passage d'un autre poète. Théocrite, dans le poème plusieurs fois cité déjà, parle des parents de son roi et de leur tendre amour; il dit comment il ont témoigné à leurs enfants la confiance la plus affectueuse, comment le père a été heureux de confier sa maison à ses fils :

ὁππότε κεν φιλέων βαίνῃ λέχος ἐς φιλεούσης·
ἀστόργου δὲ γυναικὸς ἐπ' ἀλλοτρίῳ νόος αἰέν,
ῥηΐδιαι δὲ γόναι, τέκνα δ' οὔποτ' ἐοικότα πατρί.

grandissant aux amours de sa mère et de son fiancé; l'horreur qu'elle en conçut fut probablement mise à profit par le parti qui désirait le retour de l'alliance égyptienne.

Après ce meurtre, la jeune reine dut s'en remettre complètement à la protection de l'Égypte, et Ptolémée put, en vertu du traité conclu avec Magas, revendiquer la main et l'héritage de Bérénice pour son fils, son futur successeur. Mais devait-on supposer qu'Antigone laisserait la mort de son frère impunie? Toute la Pentapole était-elle prête[1] à rentrer sous la domination égyptienne? Le moment était venu où une paix seule pouvait mener au but; Antigone ne devait pas être disposé à se mêler plus longtemps à une querelle interminable; la politique grecque réclamait toute son attention. Ptolémée voulait bien, en échange de la possession assurée de Cyrène, faire des concessions à Antiochos, qui, de son côté, n'avait pu, malgré des efforts constants, obtenir de résultats sérieux. La paix fut donc conclue[2]. Nous n'avons sur elle que peu de renseignements précis. En ce qui concerne Cyrène, le traité antérieur avec Magas doit avoir été reconnu, et nous voyons en effet qu'une de ses clauses fut remplie quelque temps après par le mariage de Bérénice avec le prince royal d'Égypte[3].

C'est se faire une idée par trop abominable de la poésie alexandrine que de prendre ceci pour une remarque générale et rien de plus. Le poète le plus glacial n'a pas pu faire une remarque pareille à un pareil endroit sans faire allusion à des faits précis. Je suppose que Théocrite songeait ici à la veuve de Magas, sur le compte de laquelle couraient probablement, à la cour d'Alexandrie, quantité d'anecdotes des plus scandaleuses. L'expression « enfants qui ne ressemblent pas à leur père » se rapporte en ce cas à Bérénice, et le morceau doit avoir été écrit avant « l'acte magnanime » par lequel elle punit l'adultère de son fiancé.

1) Plus tard du moins, on voit les habitants de la Cyrénaïque se soulever contre l'Égypte.

2) Il n'est pas possible de déterminer exactement l'année de la paix ; avec Antiochos, elle a dû être conclue au plus tard en 248, car il épousa par suite de cet accommodement une fille de Ptolémée, et celle-ci eut un enfant de lui avant la fin de 247. La paix fut-elle signée en même temps avec Antigone, on ne saurait le démontrer, mais la chose est probable. Nous avons vu que la guerre durait encore en 251 ; c'est donc entre 250 et 247 que nous devons placer la fin de la grande guerre.

3) La jeunesse de Bérénice peut bien avoir été la raison pour laquelle elle ne se maria pas encore tout de suite : son mariage eut lieu peu de temps avant l'expédition de Ptolémée III en Asie (*novo auctus hymenæo vastatum*

Prit-on quelques résolutions au sujet des affaires de Grèce? Reconnut-on, par exemple, la liberté des confédérés achéens? On ne trouve nulle part la trace d'une pareille convention, mais ce n'est pas une raison pour en nier l'existence. On dut également statuer sur les possessions de la mer Égée, alors même qu'on aurait conservé le *statu quo*[1]. On retrouve à peu près les conditions du traité conclu par Ptolémée avec la Syrie en comparant la liste des pays que nomme le poème de Théocrite avec celle que donne l'inscription d'Adule. On lit dans celle-ci que Ptolémée III a reçu, comme successeur de son père, l'Égypte, la Libye, la Syrie, la Phénicie, Cypre, et en outre la Lycie, la Carie et les Cyclades ». Il n'hérita pas de Cyrène, qui ne figure pas, et avec raison, dans ce dénombrement; mais il l'acquit par un mariage avec la dame du pays. Par conséquent, les contrées citées dans le poème de Théocrite, la Cilicie et la Pamphylie, étaient revenues à la Syrie, soit à la suite de batailles heureuses, soit par une paix. L'Ionie conserva également après la paix la liberté que la Syrie lui avait reconnue; mais on voit par les événements ultérieurs qu'Éphèse garda une garnison égyptienne. Enfin, le mariage du roi de Syrie avec la fille de Ptolémée, Bérénice, fut une des conditions de la paix Elle reçut une dot magnifique et fut conduite par son père jusqu'à Péluse[2]; de là, elle se rendit, suivie d'un grand cortège, à Antioche où eut lieu le mariage.

iverat fines Assyrios, dit Catulle) : D'après Niebuhr (*Kleine Schriften,* p. 238), l'expression de Justin, *Ptolemæi filio* (XXVI, 3), prouverait que Ptolémée III l'a épousée avant d'être roi, c'est-à-dire avant 246. Il ne faut pas faire tant de cas de Justin qui, sur ce fait notamment, a des idées fort embrouillées. Je fonde cependant la même conjecture sur le passage de Catulle :

Est-ne novis nuptis odio Venus ? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrimulis etc.

Ce ne doit pas être là une simple phrase, et alors *parentum* doit se rapporter à Ptolémée II, attendu que, dans le poème tout au moins, Arsinoé Philadelphe est déjà morte aussi.

[1]) Je pense qu'Andros resta à la Macédoine ; cependant nous n'avons pas l'ombre d'un renseignement à ce sujet.

[2]) *Volens itaque Ptolemæus post multos annos molestum finire certamen, filiam suam nomine Berenicen Antiocho uxorem dedit ... deduxitque eam usque Pelusium et infinita auri et argenti millia dotis nomine dedit, unde* φερνοφόρος, *id est dotalis, appellatus* (lisez *appellata*) *est* (Hieronym., *In Daniel.* XII, 5). Cf. le fragment de Polybe cité par Athénée (II, p. 45).

Était-ce l'intention du Lagide d'obtenir par ce mariage une paix aussi durable que possible? Voulait-il par là gagner à la politique égyptienne la Syrie, qui avait fait jusque-là cause commune avec la Macédoine? Les bonnes relations qui existaient jusque-là entre le roi de Syrie et la Macédoine avaient-elles été altérées par l'abandon de Cyrène, et Antiochos se croyait-il offensé dans la personne de sa sœur, qu'Antigone aurait peut-être dû défendre à Cyrène, en se présentant comme le vengeur de son frère? Il fallait indiquer toutes ces possibilités pour mettre en relief une remarque qui s'impose, pour ainsi dire, à l'esprit. Antiochos, en épousant Bérénice, déclara que l'épouse qu'il avait eue jusque-là, Laodice[1], était illégitime, et il enleva du même coup aux fils qu'il avait de Laodice tout droit à la succession royale[2]. Or le Lagide aurait dû empêcher cette répudiation, s'il ne l'avait pas exigée comme conditions de la paix; c'est cette condition qui dévoile, ce semble, le fonds de la politique égyptienne. On proposa le mariage, non pour avoir la paix, mais pour semer la désunion, et le roi de Syrie, soit aveuglé par la richesse de la dot, soit déterminé par des raisons personnelles, soit effrayé de l'épuisement de son empire, accepta ces fatales conditions. L'Égypte en retirait un profit incalculable. Ou bien Bérénice ne trouverait aucune opposition, et par elle, par la suite nombreuse qu'elle avait emmenée, par l'héritier du trône qu'elle mettrait au monde, l'influence égyptienne s'établissait décidément à Antioche;

1) L'Eusèbe arménien (I, p. 251 ed. Schœne) dit que Laodice était la fille d'Achæos. Niebuhr trouve inacceptable l'opinion de Fröhlich, qui fait de Laodice la sœur de son mari; il n'a pas vu que Fröhlich s'appuyait sur le seul texte connu avant celui d'Eusèbe, un texte qu'il ne cite pas, il est vrai. Polyænos (VII, 50) dit: Ἀντίοχος ἔγημε Λαοδίκην ὁμοπάτριον ἀδελφήν. Ce renseignement a été utilisé pour compléter un passage embrouillé d'Appien (*Syr.* 65): δύο δὲ εἶχε (il s'agit d'épouses), Λαοδίκην καὶ Βερενίκην ἐξ ἔρωτός τε καὶ ἐγγύης [τὴν μὲν ὁμοπάτριον ἀδελφήν, τὴν δὲ] Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου θυγατέρα. — J'ai dit : le seul texte connu; c'est qu'en effet ce que dit Étienne de Byzance au mot Ἀντιόχεια est inepte d'un bout à l'autre. — J'ai signalé ailleurs (*De Lagidarum regno*, p. 10) l'origine probable de l'erreur de Polyænos.

2) *Antiochus autem Berenicen consortem regni habere se dicens et Laodicen in concubinæ locum etc.* (Hieronym., *ibid.*). Ceci concorde exactement avec le commentaire de Polychronios (ap. Mai, *Script. vet. nov. coll.* I, p. 146), les deux auteurs ayant suivi probablement Porphyre.

ou bien les choses tourneraient autrement. Comment supposer que Laodice et ses fils[1] allaient accepter leur déchéance et abandonner sans plus de difficulté leurs prétentions légitimes à l'héritage paternel? Ces enfants étaient déjà grands; le père et le frère de Laodice avaient eu jusque-là les postes les plus importants auprès du trône: il leur faudrait donc céder, eux aussi, à l'influence de l'Égyptienne et de sa suite, dont l'apparition à Antioche allait tout changer. On pouvait compter avec certitude sur de dangereuses dissensions dans l'empire; et alors l'Égypte aurait tout droit d'intervenir pour défendre les prétentions de Bérénice et de prendre en Syrie une situation qui répondait à l'ambition de la maison des Lagides: ce royaume, déjà ébranlé par deux grandes guerres, déjà émietté par les usurpations qui ne cessaient d'avoir lieu sur ses frontières, en viendrait peut-être à se morceler; l'Égypte occuperait les provinces les plus à portée; le reste serait facilement tenu dans la dépendance de la politique égyptienne.

En tout cas, les documents que nous possédons et le cours des événements ultérieurs autorisent ces suppositions. Comment se fait-il qu'Antiochos consentit à la paix et au mariage, que la Macédoine ne fit pas tous ses efforts pour empêcher une si dangereuse combinaison, ce sont là des questions que, faute de renseignements, nous ne pouvons élucider. Nous ne sommes pas davantage en état de dire quelle a été durant la grande guerre l'attitude des petits États de l'Asie; la nature des choses voulut sans doute que leur importance grandît à mesure que s'affaiblissait la puissance de la Syrie.

Cette puissance ne s'était pas d'ailleurs amoindrie seulement par sa guerre contre l'Égypte; elle avait en même temps essuyé, à l'autre extrémité de ses frontières, des pertes considérables.

On a dit dans l'Introduction[2] qu'une domination purement perse s'était maintenue dans le nord de l'Atropatène; que l'Inde s'était unifiée sous la dynastie des Mauryas, qu'ici le

[1]) Il faut avertir ici qu'Antiochos Soter avait marié Stratonice, sa fille et par conséquent aussi la fille de Laodice, à l'héritier du trône de Cappadoce, Ariarathe, fils d'Ariamène (DIODOR., XXXI, 19, 6. EUSEB. ARMEN., *loc. cit.*).
[2]) Voy. ci-dessus, p. 76-80.

vieil et pur parsisme, là le bouddhisme, auquel la royauté se livra enfin sous Açoka, rendaient possible un soulèvement national, une réaction qui devait naturellement menacer l'hellénisme. Un troisième danger à signaler dans ces régions de l'Orient, c'était le voisinage des hordes touraniennes qui habitaient les vastes déserts du bas Oxus et du bas Iaxarte et qui ne cessaient de faire des incursions dans les provinces frontières, dans les riches territoires de la Sogdiane et de la Bactriane, de la Margiane et de l'Hyrcanie.

Il est vrai que Séleucos Nicator avait déjà réglé sa situation vis-à-vis du grand empire hindou; il avait cédé les pays de l'Indus, aussi loin, paraît-il, que s'étendait le bassin du fleuve, à Sandracottos, malgré le grand nombre d'établissements qu'y avaient fondés les Hellènes; seule, Alexandrie du Caucase, qui était l'entrepôt du commerce de l'Inde et qui en même temps protégeait l'entrée des défilés allant du fleuve Caboul à la Bactriane, resta aux Syriens, à ce que disent les documents hindous[1]. Les sources grecques, si brèves qu'elles soient, permettent de croire que la Syrie entretint désormais des relations amicales avec les potentats hindous : des présents viennent de l'Inde à la cour d'Antioche[2]; des ambassades syriennes se rendent à Palimbothra; Amitrochatès demande une fois qu'on lui envoie, entre autres produits de l'Occident, un sophiste habile à discourir[3]. On n'avait pas à craindre évidemment d'invasions militaires de ce côté-là; la douceur des mœurs bouddhiques implantées dans le royaume de Dharmaçoka — qui abolit par un édit royal même la peine de mort — éloignait toute pensée de guerre et de conquête. Et pourtant ce voisinage exerçait une action dangereuse, lente, il est vrai, mais efficace, qui menaçait l'intérêt le plus essentiel de l'hellénisme. Il est hors de doute que la propagande de la doctrine bouddhique avait déjà dépassé la frontière de l'em-

[1]) *Mahavanso*, I, p. 171, d'après Benfey (*Indien*, p. 68). Cependant, d'après une communication par lettre de ce savant, l'assertion ci-dessus énoncée ne s'appuie que sur une induction.

[2]) Phylarch., ap. Athen., I, p. 18.

[3]) σοφιστὴν ἀγοράσαντα (Hegesand. ap. Athen., XIV, p. 654). Il est douteux que l'Hindou dont parle Théophraste (*Hist. plant.* IX, 18, 9), l'homme aux médicaments merveilleux, soit venu jusqu'en Grèce.

pire hindou[1]; les missionnaires du bouddhisme pénétraient dans le Dekhan et lançaient déjà sur Ceylan la « roue de la doctrine »; ils s'avançaient même en Occident, au delà de l'Indus. Il est peu probable que Candahar, l'Alexandrie d'Arachosie, soit l'endroit où des pèlerins bouddhistes venus de la Chine signalent au ve siècle un édifice bouddhique datant de cette époque. Mais les inscriptions de ce même Açoka-Priyadarçin nous apprennent de façon certaine que le bouddhisme s'étendait déjà à son époque sur les satrapies voisines appartenant au royaume de Syrie. « Partout », lit-on dans ces inscriptions, après une énumération de plusieurs contrées de l'Inde, « même dans le royaume d'Antiyaka, le Yavana, dont les rois sont les généraux d'Antiyaka, ont été élevés les deux maisons de santé de Priyadarçin aimé des dieux, l'une pour les hommes et l'autre pour les animaux, et là où ne se trouvent pas les plantes salutaires qui sont secourables et pour les hommes et pour les animaux, elles ont été partout préparées et plantées sur notre ordre, et partout où ne se trouvent pas de racines et d'herbes, elles ont été sur notre ordre fournies et plantées; des puits ont été sur notre ordre creusés au bords des chemins, et des arbres ont été plantés sur notre ordre pour la jouissance des animaux et des hommes[2] ». Une autre inscription donne un exemple remarquable de cette propagande du bouddhisme et de l'appui diplomatique que le pieux roi Açoka lui assurait jusque dans les pays éloignés[3].

1) Il est dit expressément dans le *Mahavanso* (p. 171) que des missionnaires bouddhistes furent envoyés aussi dans le pays des *Yôna* (Grecs). Cf. Benfey, *Indien*, p. 74.

2) Passage emprunté à un article de Benfey (*Gött. gel. Anz.* 1839, n° 98 sqq.). Il est interprété différemment dans une traduction que Lassen a eu la bonté de me communiquer par lettre, et qu'il a insérée depuis dans ses *Indische Alterthümer*, II², p. 253. Cette traduction, faite d'après une nouvelle copie des inscriptions de Girnâr et celle de Kapour-i-giri, donne le sens suivant : « Le roi des Yôna, Antiyaka, et aussi les autres rois qui sont dans « le voisinage du roi des Yôna Antiyaka ». Ces rois alliés auraient, comme Açoka, fondé des « maisons de santé » pour hommes et animaux. Il s'agirait donc ici non pas de la pléiade de petits rois grecs nouvellement intronisés en Ariane et sur l'Indus, mais bien des rois d'Occident, comme on va le voir à la note suivante.

3) Cette inscription, publiée pour la première fois par Prinsep, a fait événement dans le monde savant. Soumis d'abord en Allemagne à la critique

Or, partout où cette doctrine trouvait des partisans, elle entravait les progrès de l'hellénisme ; elle empêchait les populations de l'Est de s'unir et de se fondre avec celles de l'Occident sous l'égide de la civilisation hellénique. Mais l'hellénisme était précisément la base de l'empire syrien en Asie ; des réactions nationales étaient donc plus dangereuses pour cet empire que la supériorité militaire et politique des Lagides elle-même ; au moins contre celle-ci on pouvait espérer un retour de fortune.

L'empire syrien était menacé à ce même point de vue par le voisinage de la Médie Atropatène, où s'était maintenue dans la plénitude de sa puissance une domination purement perse, et avec elle la doctrine du parsisme et le pouvoir des Mages. Il est absolument impossible de se rendre compte de la façon dont le parsisme se comportait dans les autres pays de l'Iran envers l'élément étranger, dans quelle mesure il

pénétrante de Benfey, le texte en est aujourd'hui parfaitement établi par l'inscription de Shahbaz-gahri, datée de la treizième année du roi Açoka (Cunningham, *Survey*, V, p. 26) : « Antiyaka... et quatre autres rois, Touramaya, Antikena, Maka, Alikasandaro, suivent en tous lieux les instructions du roi cher aux dieux ». Pour l'avènement d'Açoka, la tradition bouddhique et la tradition brahmanique donnent des dates quelque peu différentes ; en les combinant, on arrive à peu près à 266 ou 265 (Duncker, *Gesch. des Alterth.* III[4], p. 403) ; la treizième année du règne tomberait alors en 253 ou 252. L'inscription n'oblige pas à admettre que les quatre rois fussent encore en vie lorsqu'elle a été gravée. Alexandre d'Épire doit être mort vers 260 ; la mort de Magas est de 258. Si exagérées que puissent être, dans ce document, les assertions relatives au succès des conversions, il a dû cependant y avoir des tentatives de propagande : c'est un trait de lumière jeté dans l'histoire de cette époque qu'un texte qui nous montre les rois de Cyrène, de Macédoine, d'Épire, en relations directes avec celui de l'Inde. Je rappellerai à ce propos l'Hindou déjà mentionné plus haut, le personnage aux cures merveilleuses dont parle déjà Théophraste, un auteur mort vingt ans avant l'époque où nous sommes ici. [Les différents textes des édits d'Açoka-Piyadasi ont été rapprochés et commentés tout récemment par Em. Senart, dans une *Étude sur les inscriptions de Piyadasi*, publiée en une série d'articles (*Journal Asiatique*, XV [1880], p. 287-347. 479-509. XVI [1880], p. 215-267. 289-410. XVII [1881], p. 97-158. XIX [1882], p. 395-460. XX [1882], p. 101-138. I [1883], p. 171-230). M. Senart traduit comme il suit le passage en question. Piyadasi se félicite des progrès que fait la doctrine même chez ses voisins : « Parmi ces voisins sont Antiochus, le roi des Yavanas, et, au nord de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre .... Chez les Grecs, partout on se conforme aux instructions religieuses du roi cher aux Devas ». *Note du traducteur*].

tolérait ou persécutait la vieille religion de l'empire. Mais on a vu que partout dans le monde hellénistique les religions nationales s'opposent à la culture grecque, même modifiée essentiellement dans son esprit, et qu'elles acquièrent une importance nouvelle; ce phénomène devait se produire tout d'abord et plus énergiquement que partout ailleurs dans le parsisme, qui trouvait précisément dans l'Atropatène une base politique. Dans le sommaire — rédigé, il est vrai, à une époque postérieure — des parties du Zendavesta, il est dit à diverses reprises que, lorsqu'on rechercha après Alexandre les livres du Zend, on trouva seulement tels et tels morceaux[1]. On aurait tort de croire que l'expression « après Alexandre » s'applique au temps où commençait à se former la puissance des Sassanides; on est aujourd'hui en mesure de prouver d'une façon péremptoire que les livres saints s'étaient de nouveau répandus bien longtemps auparavant. Mais quel fut le motif qui les fit recueillir « après Alexandre » ? Ils ne s'étaient pas perdus seulement à la suite des victoires gigantesques d'Alexandre; la décadence de la Perse elle-même, dans le siècle malheureux qui amena la dissolution intérieure de l'empire, et surtout l'invasion des cultes et des religions exotiques (le culte d'Anahit, par exemple), auront causé cette négligence et cet oubli des livres saints, de ceux du moins qui n'étaient pas nécessaires au service religieux de tous les jours[2], ainsi que l'abaissement de la haute culture des Parsis. Mais la chute honteuse de l'empire devait amener d'autant plus sûrement une régénération religieuse qu'une puissance purement perse, quoique d'abord peu étendue, se maintenait définitivement dans l'Atropatène. Ce petit royaume eut donc aussitôt conscience de son opposition à la fois religieuse, nationale et politique à l'hellénisme, et il trouva dans cet antagonisme précisément la force et le désir de s'étendre. Les vaillantes populations de l'Atropatène et la richesse d'un pays qui fournissait abondamment tout ce qui était nécessaire

1) Voy. VULLER, *Fragmente über die Religion des Zoroaster*, 1831, p. 16 sqq.
2) Le magicien que Pausanias (V, 27, 5) a vu opérer en Lydie récitait ses formules ἐπιλεγόμενος ἐκ βιϐλίου.

à la guerre[1] mirent le souverain de la région en état de profiter immédiatement de tous les embarras de la monarchie syrienne. La situation même de son pays le portait vers ces contrées qui formaient la principale communication entre les provinces orientales et l'ouest de l'empire; toute la région qui s'étend des Portes Caspiennes à Ecbatane de Médie était ouverte à ses invasions. Un renseignement isolé confirme pleinement notre assertion : « Pendant que les rois de Syrie et ceux de Médie, écrit Strabon, luttaient les uns contre les autres, les peuples au delà du Taurus se soulevaient et faisaient défection[2] ». Strabon veut montrer que la défection de la Bactriane a été provoquée par le conflit dont il parle; donc cette lutte entre les Mèdes et la Syrie a eu lieu déjà avant la mort d'Antiochos Théos. Selon toute vraisemblance, le roi de Médie était alors cet Artabazane qui, trente ans plus tard, et parce qu'il n'était plus alors qu'un vieillard, prévint l'attaque d'Antiochos le Grand par des négociations. Il passait pour le plus dangereux et le plus habile des dynastes de l'époque[3]; et, lorsqu'il était dans la force de la jeunesse, il doit avoir tiré parti avec assez de hardiesse des embarras du royaume de Syrie. Nous savons qu'une ville d'Héraclée, fondée par

[1]) POLYB., V, 44, 7. 55, 3. Dans les deux passages, Polybe dit : οἱ Σατρ άπειοι καλούμενοι. Il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse de l'Atropatène, mais on peut se demander s'il faut par suite modifier le texte, comme le veut CASAUBON. Il me semble que l'expression καλούμενοι interdit absolument cette correction. Atropatès était resté depuis le temps des Perses satrape de ces contrées ; peut-être les Macédoniens s'habituèrent-ils à l'appeler le satrape, au lieu de roi ou Grand-Roi, comme il se nommait probablement lui-même. Cette explication est plus plausible que celle qui consiste à dire que son petit royaume, étant partagé en satrapies à la vieille mode perse, avait été désigné ainsi par opposition au système administratif des Macédoniens, car il ne manquait pas de satrapes dans l'empire des Séleucides.

[2]) Ce passage important de Strabon (XI, p. 515) est conçu comme il suit : νεωτερισθέντων δὲ τῶν ἔξω τοῦ Ταύρου διὰ τὸ πρὸς ἀλλήλους εἶναι τοὺς τῆς Συρίας καὶ τῆς Μηδίας βασιλέας τοὺς ἔχοντας καὶ ταῦτα πρῶτον μὲν τὴν Βακτριανὴν ἀπέστησαν οἱ πεπιστευμένοι. Sans doute, d'après le peu que nous savons de cette époque, nous trouverions plus vraisemblable qu'il s'agît de l'Égypte au lieu de la Médie ; on est allé jusqu'à voir dans cet antagonisme la lutte de Séleucos II et d'Antiochos Hiérax. Mais il y a bien la Médie dans le texte de Strabon, et nous n'avons pas autre chose à faire que de pratiquer autant que possible des éclaircies tout autour de cette donnée positive.

[3]) ὃς ἐδόκει βαρύτατος εἶναι καὶ πρακτικώτατος τῶν δυναστῶν (POLYB., V, 55).

Alexandre dans le voisinage de Rhagæ, fut détruite, puis rebâtie sous le nom d'Achaïs[1]; elle porte, comme une autre ville située plus loin encore à l'est, le nom de son fondateur[2]; c'est ce même Achæos, dont Laodice, l'épouse répudiée d'Antiochos, était la fille. Or, d'après les événements survenus par la suite en Orient et en Occident, il n'est guère admissible que cette contrée ait été reconquise et la ville rebâtie à l'époque où nous sommes. Antérieurement déjà, à ce qu'il semble, sous Antiochos Soter, l'invasion ennemie avait pénétré jusqu'à cette entrée occidentale des Portes Caspiennes, et je ne doute pas que la domination de l'Atropatène ne se soit déjà étendue jusqu'au delà du fleuve Amardos, le Sefid-roud, jusque sur les côtes sud-ouest de la mer Caspienne[3]. La communication que Séleucos et Antiochos Ier avaient tenté d'établir entre la mer Caspienne — qu'on appelait mer de Séleucos et d'Antiochos — et le Pont-Euxin fut rompue par cette prise d'armes de l'Atropatène; par suite, l'influence commerciale que les Séleucides exerçaient sur les villes du Pont fut anéantie, et cette situation ne pouvait rester sans influence sur les relations politiques du royaume de Syrie dans les régions du Pont.

La frontière de l'empire fut également menacée à l'est de la mer Caspienne dès le règne d'Antiochos Ier Soter; ce furent les Barbares du désert qui surprirent et détruisirent Alexandrie sur le cours inférieur du Margos, aux limites de la steppe.

1) Plin., VI, 16. Sur cette Achaïs, voy. l'*Appendice* du tome II, pp. 670. 749.

2) (en Arie) πόλεις δὲ Ἀρτάκακνα καὶ Ἀλεξάνδρεια καὶ Ἀχαΐα ἐπώνυμοι τῶν κτισάντων (Strab., XI, p. 516). Appien (*Syr.* 57) dit de son côté : ἐν δὲ τῇ Παρθυήνῃ Σώτειρα, Καλλιόπη, Χάρις, Ἑκατόμπυλος, Ἀχαΐα.

3) Dans le passage précité, Strabon dit : τοὺς τῆς Συρίας καὶ τῆς Μηδίας βασιλέας, τοὺς ἔχοντας καὶ ταῦτα, et il vient de parler avant de la Parthyæa, de la Comisène, de la Chorène, des villes situées dans les environs de Rhagæ, chez les Tapuriens, Derbices, Hyrcaniens, enfin de celles ἔξω τοῦ Ταύρου. Ses expressions sont assez équivoques. Il semble dire que les peuples d'au delà du Taurus étaient les uns sous la domination syrienne, les autres sous celle des Mèdes, auquel cas les tribus mentionnées dans le texte, Cadusiens, Amardes, peut-être les Tapuriens, ne peuvent appartenir qu'à la Médie. — Il faut faire observer, du reste, qu'il y a encore une époque où ce même Achæos aurait pu fonder tout au moins Achaïs près des Portes Caspiennes (en 237), et nous le rappellerons au moment opportun.

Antiochos Soter la fit rebâtir sous son propre nom, mais plus grande qu'auparavant et mieux protégée; on dirait presque qu'il est venu lui-même dans cette contrée. L'empire aurait pu se défendre contre ces ennemis s'il avait été sûr de la fidélité de ses propres satrapes. Mais, dit Strabon, « au moment où les rois de Syrie et de Médie étaient en guerre l'un contre l'autre, les gouverneurs de la Bactriane appelèrent ce pays à la défection. Euthydémos souleva la contrée voisine; puis ce fut le tour d'Arsace », le fondateur de l'empire parthe.

Il est très difficile de retrouver les commencements de ces royaumes de l'Orient. Strabon donne au gouverneur de Bactriane qui fit défection le nom de Diodotos[1], et la forme de ce nom est justifiée, au dire des numismates, par une monnaie d'or de ce roi, où la tête même répond parfaitement à l'effigie d'une monnaie d'argent d'Antiochos II et où le nom seul d'Antiochos a été changé en celui de Diodotos[2] : c'est un détail certainement propre à confirmer une opinion qui a d'autres raisons à invoquer, à savoir que la Bactriane s'était déjà révoltée sous le règne d'Antiochos II[3].

[1]) Depuis la première édition de l'*Histoire de l'Hellénisme*, la numismatique indo-bactrienne a fait des progrès considérables; je renvoie notamment aux mémoires du général Cunningham, publiés les uns dans le *Journ. of the Asiatic Society of Bengal* (Part. IX et XI), les autres dans la *Numism. Chronicle* de 1868 et des années suivantes, ainsi qu'à sa *Survey*, surtout à la V[e] partie [1875], qui contient en plus quelques découvertes récentes. On lira avec grand profit les études de von Sallet, *Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Bactrien und Indien* (Numismat. Zeitschrift, 1879). Pour le reste de la bibliographie, voy. Lassen, *Ind. Alterth.* [2[e] édit. 1874] II, p. 294.

[2]) C'est du moins ce que dit Wilson, *Antiquities and coins of Afghanistan*, p. 218, d'après une communication de Raoul-Rochette : cependant le type ordinaire des monnaies d'Antiochos II n'est pas, comme sur ces médailles bactriennes, Zeus lançant la foudre. La pièce que l'on cite à l'appui (dans Wilson, *Ar. antiq.*, p. 218 et Edw. Thomas, *Num. Chronicle*, 1862, p. 180, pl. IV, 1) a un type plutôt bactrien que séleucidien et pourrait fort bien avoir été frappée par Diodotos, alors qu'il était encore satrape, mais à peu près indépendant. En ce cas, le Zeus Promachos reste l'emblème monétaire des rois bactriens.

[3]) En fait de pesées des tétradrachmes de Diodotos, j'en connais trop peu pour pouvoir en tirer des conclusions; cependant Edw. Thomas (*Num. Chron.* 1862, p. 183) cite une pièce qui ne pèse que 235,4 grains anglais ou 15 gr. 25 (il est vrai qu'il la signale comme *much worn*), tandis que les médailles contemporaines d'Antiochos Théos pèsent de 256,7 à 257 grains. C'est une différence de près de 2 grammes, qui est, en effet, anormale.

Cette opinion s'appuie sur ce fait que, suivant le témoignage de Strabon, la rébellion de Diodotos a précédé la défection des Parthes, et que cette défection peut être rapportée avec vraisemblance à l'année 250.

Strabon n'avait déjà que des renseignements contradictoires sur la fondation de l'empire parthe, ce qui prouve assurément que les commencements de cette monarchie furent à peine remarqués. Il dit qu'après la révolte de la Bactriane, un Scythe, Arsace, vint dans le pays des Parthes avec une troupe de Dahes qui portaient le nom de Parnes[1] et demeuraient sur les rives de l'Ochos; qu'il s'empara de toute la contrée; qu'il fut d'abord faible et dut lutter contre ceux auxquels il avait enlevé le territoire; que ses successeurs les plus immédiats eurent les mêmes luttes à soutenir. Strabon ajoute : « Quelques-uns pensaient que ces Parnes étaient une branche de cette race des Dahes qui demeuraient sur les bords du Palus-Méotide et que la famille d'Arsace descendait de ces Parnes; d'autres font d'Arsace un Bactrien[2] qui avait fui devant la puissance grandissante de Diodotos et qui provoqua le pays des Parthes à la défection ». Ces renseignements sur deux versions différentes sont par trop brefs : il est vrai que Strabon avait traité des Parthes avec plus de détail dans son ouvrage historique, et c'est une raison de croire que ses assertions sont appuyées sur des recherches approfondies[3]. Il veut dire probablement qu'Arsace s'était éloigné avec cette troupe nomade

[1] τῶν Δαῶν τινας ἔχων τοὺς Πάρνους καλουμένους νομάδας (STRAB., XI, p. 515). Ce sont les mêmes probablement qui sont appelés Ἄπαρνοι à la page 511, comme les Mardes s'appellent aussi Amardes.

[2]) Peut-être est-il bon de rappeler ici qu'Alexandre, lorsqu'il conquit la Bactriane et la Sogdiane, trouva là de nombreux répondants dans les « hyparques » de ces provinces. C'étaient de nobles seigneurs qui avaient leur domaine propre. Ce domaine, il le laissa à ceux qui se soumirent à lui, et ce sont ces hyparques qu'il convoqua à un σύλλογος tenu à Zariaspa, lorsqu'il s'agit de juger Bessos. Arsace pouvait être un de ces hyparques, de ces « pehlevanes », s'il n'était pas de race scythique.

[3]) Strabon, dans sa description de la Parthie et de la Bactriane, utilise à la fois les Παρθικὰ d'Apollodoros d'Artémita (cf. II, p. 118) et le grand ouvrage historique de Posidonios, dont les assertions méritent plus de confiance. Les dix-sept livres d'*Histoire Parthique* écrits par Arrien auraient pour nous autant de valeur : ce que Photius en donne se réduit à fort peu de chose et ne concerne guère que la fondation du royaume.

des bords de l'Ochos depuis qu'on ne pouvait plus assaillir avec profit les frontières de la Bactriane, devenue le royaume de Diodotos et défendue par lui avec plus de vigueur sans doute que quand elle était simplement une satrapie. Strabon décrit, en effet, dans un autre passage les coutumes de ces nomades[1] : « Parmi les Dahes, les Aparnes habitent plus près de l'Hyrcanie et de la mer Hyrcanienne, les autres s'étendent jusqu'aux contrées situées en face de l'Arie; entre eux, l'Hyrcanie et le pays des Parthes jusqu'à l'Arie est un vaste désert où manque l'eau. C'est ce désert qu'ils ont parcouru à marches forcées pour fondre sur l'Hyrcanie, sur Nisæa et les plaines des Parthes. Ceux-ci leur ont alors promis le tribut, et voici quel était ce tribut : les Aparnes pouvaient, à des époques déterminées, envahir le pays et y faire du butin. Mais leurs invasions eurent lieu contre les traités; la guerre éclata; puis il y eut de nouveaux traités et de nouvelles guerres; et telle est aussi la vie des autres nomades, qui se passe à attaquer constamment leurs voisins et à faire avec eux de nouvelles conventions[2] ». La même tradition fait évidemment le fond des phrases de Justin, un rhéteur qui se trompe plutôt sur les faits que sur le choix de la couleur caractéristique; il dit qu'après la révolte de la Bactriane, les peuples de tout l'Orient se révoltèrent contre les Macédoniens; qu'Arsace, un homme d'origine inconnue, mais d'une bravoure éprouvée, accoutumé à vivre de pillage et d'expédients, envahit le pays des Parthes avec une horde de brigands, vainquit le gouverneur Andragoras et, après l'avoir mis à mort, s'empara du pouvoir, etc[3].

[1]) Strabon décrit brièvement d'après Posidonios l'organisation du royaume parthe (XI, p. 515) ; τῶν Παρθυαίων συνέδριον εἶναι δίττον, τὸ μὲν συγγενῶν, τὸ δὲ σόφων καὶ μάγων, ἐξ ὧν ἀμφοῖν τοὺς βασιλεῖς καθίστασθαι. Ce dualisme semble indiquer une origine plutôt scythique que perse.

[2]) Strab., XI, p. 511.

[3]) Justin., XLI, 4. Suivant toute probabilité, Justin a fait une confusion avec ce nom d'*Andragoras* (var. *Mandragoras*). Il dit ailleurs (XII, 4), à propos d'Alexandre : *Parthis domitis præfectus ex nobilibus Persarum Andragoras statuitur, unde postea originem Parthorum reges habuere,* assertion qui, pour le fond, se rapproche de ce qui sera exposé à la note suivante. Mais Andragoras n'est pas un nom perse, et le satrape nommé par Alexandre a été d'abord Amminapès, puis Phratapherne. En tout cas, il ne faut pas tenir grand compte de ce satrape syrien Andragoras, et surtout il ne

Tout autre est le récit qu'Arrien a recueilli dans son *Histoire des Parthes*. « Les Parthes, dit-il, sont de race scythe; soumis aux Macédoniens depuis la défaite des Perses et en même temps qu'eux, ils se sont révoltés pour le motif suivant : il y avait deux frères Arsacides, Arsace et Tiridate, descendants de Phriapitès[1]; le satrape de ce pays, établi par Antiochos Théos, Phéréclès, ayant voulu faire violence à l'un de ces deux frères, ils ne supportèrent pas cet outrage, mais ils tuèrent le criminel, et, après avoir communiqué leur plan à cinq autres, ils appelèrent le peuple à l'insurrection contre les Macédoniens et s'emparèrent du pouvoir ». Un chroniqueur de la basse époque invoque également le témoignage d'Arrien, et il appelle le criminel Agathoclès, éparque de Perse, sous lequel les deux frères auraient gouverné la satrapie de Bactriane[2].

faudrait pas conclure du *Parthis domitis* à une lutte d'Alexandre contre les Parthes, à une tentative de défection de leur part. Justin dit lui-même (XLI, 4, 2) : *post hunc* (*Alexandrum*) *a Nicatore Seleuco et mox ab Antiocho et successoribus ejus possessi, a cujus pronepote Seleuco primum defecere primo Punico bello.*

[1]) Arrien (ap. Phot. cod. 58 [p. 248 ap. Müller]) dit : Ἀρσάκης καὶ Τιριδάτης ἤστην ἀδελφὼ Ἀρσακίδαι, τοῦ υἱοῦ Ἀρσάκου τοῦ Φριαπίτου ἀπόγονοι. C'est un renseignement généalogique qui n'est rien moins que clair. Le nom de Phriapitès (*Phriapatius* dans Justin, XLI, 5, 8) n'est pas non plus devenu plus intelligible pour avoir été rapproché par Raoul-Rochette d'Artémis Πριαπίνη (*Journal des Savants*, 1834, p. 334). Que cette généalogie soit exacte, ou qu'elle ait été fabriquée dans l'intérêt de l'occupation persane, comme l'avait été jadis celle des Grands-Rois de Perse, qui se disaient apparentés aux Mèdes, on se demande si elle s'applique à l'Arsace qui porta comme roi le nom d'Artaxerxès II, et la chose est au moins douteuse. Lassen (II², p. 297) dit : « La meilleure interprétation d'Arrien serait peut-être : descendants de Phriapitès, le fils d'Arsace. Le nom s'écrit en zend Friyapaitis, c'est-à-dire Φιλοπάτωρ; le deuxième roi des Parthes s'appelle Phriapatius ». C'est plutôt le quatrième Arsacide; les monnaies qui lui sont attribuées ont comme légende, au droit : ΜΕΓΑΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, et au revers ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ. Quant à Artaxerxès II, son nom antérieur était Ὀάρτης d'après Dinon, Ἀρσίκας suivant d'autres (Plut., *Artax.* 1).

[2]) ἐσατράπευον Βακτρίων ἐπὶ Ἀγαθοκλέους Μακεδόνος ἐπάρχου τῆς Περσικῆς ὃς Ἀγαθοκλῆς ἐρασθεὶς Τηριδάτου, ὥς Ἀῤῥιανός φησι ... καὶ βασιλεύει Περσῶν Ἀρσάκης (Syncell., p. 539 ed. Bonn.). D'où le bon moine Georges tire-t-il son Agathoclès, on ne peut plus le deviner. Il n'est guère probable que ce soit d'Arrien, à moins d'admettre que cet auteur, après avoir donné la version principale, celle qu'a citée le docte patriarche, a mis à la suite cette

On viendrait à bout de concilier ces données diverses, si les noms d'Andragoras, de Phéréclès, d'Agathoclès, ne montraient pas qu'il y avait sur l'origine des Parthes des traditions absolument divergentes.

Des textes anciens rapportent qu'à une époque immémoriale, lorsque Sésostris avait conquis toute l'Asie, des tribus scythes avaient été transplantées par lui dans le pays qui depuis porta leur nom, et que Parthes est la traduction perse du nom de Scythes[1]. Le premier document qui nous montre le nom des Parthes est l'inscription de Bisitoun; le roi Darius y dit que, dans le soulèvement général qui suivit la mort de Cambyse, les Parthes (*Parthva*) et les Hyrcaniens se sont aussi révoltés et ont pris parti pour l'usurpateur mède Fravarti; que son père Vistaçpa est allé dans le pays des Parthes et qu'il a vaincu les rebelles.

Aujourd'hui encore, l'extrémité septentrionale de l'Iran est toujours menacée par les hordes mobiles du Touran; c'est de là que vient une grande partie des Ilates, des hordes nomades qui font la force principale des armées persanes; aussi les appelle-t-on parfois les tribus guerrières du schah de Perse. Il paraît probable que ces anciens Parthes appartenaient aussi à la même race : l'Iran voit constamment se renouveler la métamorphose partielle des nomades qui deviennent des populations de colons à établissements fixes, et, selon les

seconde assertion, comme il le fait si souvent dans l'*Anabase*, en employant la formule λέγεται δέ τις καὶ τοιόςδε λόγος ou quelque chose de semblable. Le titre d'éparque est usité dans l'empire des Séleucides; mais il faudrait examiner si ἡ Περσικὴ désigne la satrapie de Perse (Polyb., V, 40, 7) ou une circonscription plus grande, qui aurait compris également la Parthyène, comme on voit plus tard le second Achæos obtenir τὴν ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου δυναστείαν (Polyb., *ibid.*).

[1]) Cette tradition se trouvait déjà dans Arrien: on le voit par l'extrait de Photius: τὸ Πάρθων γένος Σκυθικόν. Au rapport de Malalas (II, p. 26 ed. Bonn. Cf. Suidas, s. v. Σώστρις. Cedren., p. 36 ed. Bonn.), Sésostris avait installé comme colons 15,000 Scythes: Πάρθοι, ὅ ἐστιν ἑρμηνευόμενον Περσικῇ διαλέκτῳ Σκύθαι. Justin (XLI, 1) dit: *Parthi... Scytharum exules fuere — hoc etiam ipsorum vocabulo manifestatur, nam Scythico sermone Parthi exules dicuntur.* Et Strabon (XI, p. 515): Φάσι δὲ τοὺς Πάρνους Δάας μετανάστας εἶναι, ἐκ τῶν ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος Δαῶν. On trouvera discutée à fond la question de nom dans le mémoire d'Olshausen, dont une partie a été lue à l'Académie de Berlin.

traditions sacrées des Parsis, l'origine de la race pure de la région de l'Iran n'est pas autre que celle-là ; eux aussi viennent en nomades des territoires du nord-est et remontent dans l'Iran pour s'y établir, s'y métamorphoser, et y fonder un nouveau genre de vie. On nous dit expressément que les Parthes qui habitaient de l'autre côté des montagnes (du Khorassan) étaient appelés nomades ; ces peuples du désert sont les alliés et les parents de ces Parthes dont le pays, nommé Parthyæa, fut une des premières conquêtes de l'empire des Arsacides. En ce qui concerne la parenté des langues, il est impossible de se prononcer : les écrivains anciens se taisent sur ce sujet ; à moins qu'on ne veuille attribuer à ces mots de Justin « que leur langue tient le milieu entre le mède et le scythe et n'est qu'un mélange de ces deux idiomes » une certitude que la linguistique de l'antiquité ne peut revendiquer[1]. Seulement, on peut affirmer que la Parthyène ne devint nullement parthe à l'invasion des Arsacides et de leurs Parnes ; elle l'était déjà depuis des siècles.

On rapporte qu'Arsace ou Aschk, comme le nomment les Orientaux, parut d'abord comme roi dans la ville d'Asaak, située dans le pays d'Astabène, non loin de l'extrémité du désert et de la mer Caspienne[2]. Parthaunissa, située plus à l'est, dut être conquise presque aussitôt ; c'est là que furent désormais les tombes des « Aschkanes ». Ainsi, c'est à la lisière du désert qu'ils se sont d'abord établis[3] ; c'est là qu'ils étaient venus en quittant l'Ochos[4], lorsque Diodotos de Bactriane se proclama indépendant. Que les deux frères Arsace et Tiridate aient été Bactriens, qu'ils aient été des exilés Parthes, peut-être de noble naissance, qu'une querelle personnelle avec le gouverneur de la Parthyæa ou avec l'éparque

1) Justin., XLI, 2, 3.

2) Isid. Charac. Isidore en parle à propos de la ville qu'il appelle Sauloé. On imprime aujourd'hui : ἧς αὐλὼν Παρθαύνισσα : c'est un mot qui doit signifier la « Nissa des Parthes ».

3) *domesticis seditionibus Scythia pulsi solitudines inter Hyrcaniam et Dahas et Areos et Sparnos et Margianos furtim occupavere* (Justin., XLI, 1, 10).

4) τῶν Δαῶν τινας ἔχον τοὺς Πάρνους, καλουμένους νόμαδας παροικοῦντας τὸν Ὦχον (Strab., XI, p. 515).

des provinces supérieures ait été le motif de leur fuite vers les tribus du désert, quoi qu'il en soit, ils commencèrent leur entreprise lorsque la puissance grandissante de Diodotos en Bactriane devenait pour eux un péril[1]; ils réussirent à soulever la Parthyène; bientôt ils occupèrent toute la contrée, et ce fut à Hécatompylos que les premiers Arsacides établirent leur résidence.

Les faits ainsi rapprochés permettent d'éclaircir, au moins dans une certaine mesure, les difficultés chronologiques. Justin a malheureusement enveloppé de phrases le point important et essentiel. Après avoir parlé des Parthes au temps d'Alexandre et des Diadoques, il dit : « ils eurent ensuite pour maîtres Séleucos Nicator et bientôt Antiochos et ses successeurs ; mais sous le petit-fils d'Antiochos, Séleucos, à l'époque de la première guerre punique, sous le consulat de L. Manlius Vulso et d'Attilius Regulus[2], ils se soulevèrent, et leur révolte resta impunie à cause de la querelle des deux frères Séleucos et Antiochos, qui négligeaient de poursuivre les rebelles parce qu'ils voulaient s'arracher mutuellement l'empire. Dans le même temps, Théodotos, gouverneur des mille villes bactriennes, fit aussi défection, et, à son exemple, tous les peuples de l'Orient secouèrent le joug de la Macédoine. C'est à cette époque qu'Arsace, etc. » On trouve dans ce récit une foule de données surprenantes. La révolte des Parthes, sans doute de la province de Parthyæa sous son satrape, y précède l'occupation d'Arsace, fait ignoré de Strabon ; ce n'est qu'à la suite de ce soulèvement parthe que se révolte aussi le gouverneur des « mille villes bactriennes », dénomination qui anticipe ici de cinquante années[3] ; quant à Séleu-

[1]) οἱ δὲ Βακτριανὸν λέγουσιν αὐτὸν (Arsace) φεύγοντα δὲ τὴν αὔξησιν τῶν περὶ Διόδοτον ἀποστῆσαι τὴν Παρθυαίαν (Strab., *ibid.*).

[2]) Dans les éditions de Justin (XLI, 4, 3) on lit *M. Atilio Regulo*, qui a été consul en 256; mais dans plusieurs manuscrits l'M manque, de sorte qu'on ne sait pas au juste s'il ne s'agirait pas de C. Atilius Regulus, qui fut consul en 250 avec ce même Manlius. Comme Justin dit ici *primum defecere*, l'assertion de Moïse de Chorène (II, 1), à savoir que Séleucos vainquit les Parthes dans une grande guerre et reçut pour ce fait le nom de Nicator, doit être une explication improvisée à la mode orientale.

[3]) Apollodoros, originaire lui-même du royaume parthe, avait parlé dans son *Histoire Parthique* des mille cités du roi Eucratidas (Strab., XV, p. 686).

cos, le successeur d'Antiochos Théos, qui était au moins un arrière petit-fils de Séleucos Nicator, aucune des deux années 256 et 250, auxquelles peut se rapporter le consulat indiqué, ne lui convient. Et pourtant, il faut accepter avec confiance cette information, précisément parce qu'elle est affirmative et caractéristique. Mais est-ce alors qu'Arsace prit à Asaak le titre de roi? Ce n'est que quelques années plus tard, lorsque le roi d'Égypte anéantit presque entièrement l'empire syrien [1], lorsque les deux frères se disputèrent ce qui en restait, lorsque Séleucos engagea une lutte malheureuse en Asie-Mineure contre les Galates, que put être tentée la conquête de la Parthyæa, et bientôt après celle de l'Hyrcanie et des autres contrées voisines. Enfin, ce qui est encore incertain, le choix qu'il faut faire entre les deux années 256 et 250, est résolu par une indication des chroniqueurs qui placent le commencement de l'empire parthe à la 3e année de la CXXXIIe olympiade, c'est-à-dire précisément en 250/249 [2] ; indication qui démontre en même temps que Justin, ou plutôt Trogue-Pompée, ou mieux encore les sources plus anciennes qu'il suivait, Posidonios notamment, reconnaissaient cette année comme celle où avaient débuté les Arsacides [3].

1) Appian., *Syr.* 65.

2) Syncell., I, p. 539. Dans la liste des vainqueurs aux Jeux Olympiques que donne l'Eusèbe arménien (I, p. 207, 25 ed. Schœne), la défection des Parthes est marquée à Ol. CXXXIII ; S. Jérôme (*ibid.* II, p. 121) la place en Ol. CXXXIII, 1, et le Canon d'Eusèbe (*ibid.* II, p. 120) en Ol. CXXXII, 3.

3) Je passe à dessein sous silence les nombreuses données chronologiques qu'on rencontre encore de côté et d'autre et qui ont été rassemblées par Richter (*Ueber die Arsaciden- und Sassanidendynastie*, p. 21) : la tradition ancienne que nous avons suivie rectifie suffisamment les indications d'Agathias (p. 121 ed. Bonn.), de Moïse de Chorène et des Orientaux d'époque plus récente. J'avais ajouté ici, dans la première édition, que « la prétendue ère des Arsacides, comme tout le monde le reconnait aujourd'hui, est une méprise de Vaillant ». Depuis, en 1865, B. Köhne (dans les *Blättern fur Münz- und Siegelkunde*, II, p. 272) a publié un tétradrachme d'Arsace XVI avec l'effigie de ce roi et de son épouse (θεᾶς οὐρανίας), sur lequel il a trouvé la double date 315 et 280 ; il en a conclu qu'il s'agissait de deux ères, celle des Séleucides, qui commence en 312 avant J.-C. et celle des Parthes, qui commencerait par conséquent en 277 avant J.-C. Longpérier (*Revue Numism.* 1868, p. 21 sqq.) a démontré que ces prétendus chiffres avaient été mal lus et que les meilleurs spécimens de cette médaille portent des mots au lieu de chiffres. Peu de temps après, G. Smith (*Assyrian Lis-*

Il reste à savoir si le passage où Justin assure que, après la défection de la Bactriane, « tous les peuples de l'Orient » rompirent avec les Macédoniens est autre chose qu'une simple phrase. Comme Justin n'a fait que retracer en traits généraux l'époque de la lutte entre les deux fils d'Antiochos Théos, nous sommes obligés de remonter à dix ans et plus avant le moment où la Bactriane fit défection.

Le témoignage de Strabon prouve déjà que, dans les régions voisines de la Bactriane, Euthydémos de Magnésie se rendit indépendant ; nous le retrouverons vers 205 roi des territoires que gouvernait autrefois Diodotos et après lui son fils Diodotos II[1]. Il est possible qu'Euthydémos fût satrape de la Sogdiane[2], de ces mêmes contrées dont Démodamas de Milet

coveries, p. 389) a fait connaître une tablette d'argile babylonienne avec caractères cunéiformes, sur laquelle il trouve côte à côte une date parthique et une autre de style séleucidien. « This date is written : Month.... 23rd day, 144th year, which is called the 208th year, Arsaces king of kings ». Suivant lui, ce document de l'an 105 avant J.-C. prouverait que la première année de l'ère parthique coïncide avec l'an 65 de l'ère des Séleucides, année qui commence en octobre 248. Si Smith est sûr de sa lecture, on aurait là cette ère des Arsacides que l'on cherche ; mais elle commencerait 2 ans plus tard que ne le font supposer les données des chronographes, c'est-à-dire en automne 248, au commencement de Ol. CXXXIII, 1, au lieu de l'automne 250, commencement de Ol. CXXXII, 3.

[1]) L'existence de Diodotos II est attestée par Justin (XLI, 4, 5). On n'a pas encore signalé de ses monnaies. Celles que Cunningham lui attribue sont exactement pareilles à celles de son père, si ce n'est qu'à côté de Zeus Promachos on voit une petite couronne et un fer de lance. (D'après Sallet [*op. cit.* p. 88], la pièce a été frappée avec un coin moderne.) Sans autre preuve que cette distinction, Cunningham attribue à Diodotos II le surnom de Soter, qui, comme on le verra plus loin, appartient de toute nécessité à son père. La liste des ateliers monétaires dressée par Edw. Thomas et Cunningham pour les monnaies indo-bactriennes, d'après l'interprétation des monogrammes, paraît encore bien plus suspecte que celle qu'on a faite pour les monnaies d'Alexandre, car, pour celles-ci du moins, on a trouvé des points de repère assurés.

[2]) Lassen (*Zur Geschichte der griechischen und indoskythischen Könige*, p. 222) pensait qu'Euthydémos avait dû être satrape d'Arie et de Margiane. Le fait qu'Euthydémos, à l'approche d'Antiochos le Grand, met une armée en ligne sur le fleuve d'Arie ne prouve pas cela ; il indique simplement qu'à l'époque son domaine s'étendait jusque-là. Ce qui me décide à proposer la conjecture ci-dessus énoncée, ce sont deux assertions de Strabon. Il commence par dire (XI, p. 515) que, par suite du conflit entre la Médie et la Syrie, πρῶτον μὲν τὴν Βακτριανὴν ἀπέστησαν οἱ πεπιστευμένοι καὶ τὴν ἐγγὺς αὐτῆς πᾶσαν οἱ περὶ Εὐθύδημον ... ἔπειτ' Ἀρσάκης κ. τ. λ. et plus loin (p. 517), il

avait été stratège sous Antiochos I[er], lorsqu'il portait la guerre au delà de l'Iaxarte[1].

On n'oserait pas, vu le silence de Strabon, aller plus avant sur la foi d'une simple indication de Justin, si la mention d'Agathoclès dans le récit d'Arrien, qui se recommande à nous par la citation caractéristique du titre d'éparque, ne nous rappelait qu'on rencontre le nom d'Agathoclès sur des monnaies grecques, tétradrachmes, drachmes et pièces de cuivre, provenant de cette région et de cette époque. Ces monnaies sont du travail le plus achevé : elles montrent au droit la tête d'un roi qui porte, sans doute en guise de diadème, une couronne de lierre, et sur le revers une panthère qui tantôt marche, tantôt soulève avec sa patte de devant une grappe de raisin; d'autres monnaies représentent Zeus debout et tenant dans sa main droite une Artémis tricéphale qui lève une torche de chaque bras, dans sa main gauche une lance macédonienne. On a reconnu dans cette Artémis la déesse perse, Aphrodite-Anaïtis[2]; les symboles dionysiaques

ajoute : οἱ δὲ κατασχόντες αὐτὴν (Βακτριανὴν) Ἕλληνες καὶ εἰς σατραπείας διῃρήκασιν ... ἔσχον δὲ καὶ τὴν Σογδιανὴν. Néanmoins, dans Polybe (XI, 34, 2), le même Euthydémos dit à Antiochos III : γεγονέναι γὰρ οὐκ αὐτὸς ἀποστάτης τοῦ βασιλέως, ἀλλ' ἑτέρων ἀποστάντων ἐπανελόμενος τοὺς ἐκείνων ἐκγόνους οὕτω κρατῆσαι τῆς Βακτριανῶν ἀρχῆς. En tout cas, si les Parnes quittèrent leur habitat sur les bords de l'Ochos parce qu'ils voyaient grandir d'une façon menaçante la puissance non pas d'Euthydémos, mais de Diodotos, c'est que la puissance de Diodotos s'étendait jusqu'à l'Ochos, c'est-à-dire, par delà la Margiane; donc Euthydémos, à supposer qu'il fût satrape quelque part dans ces régions, n'était pas en Margiane. Plus de cent ans après, Arsace VII, le fils du brillant Arsace VI Mithradate, frappait une monnaie avec la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ et, au-dessous, ΜΑΡΓΙΑΝΑ. D'après une conjecture de von Sallet (*Zeitsch. für Numismatik*, III, 3, p. 246), il s'agirait ici de la conquête de la riche oasis appelée Margiane. Il cite une autre médaille du même roi qui, au revers et au même endroit, porte les mots ... ΓΟΡΟΥ ΚΑΤΑСΤΡΑΤΕΙΑ. L'Héraclès assis qu'on voit sur les monnaies d'Euthydémos, et qui ressemble beaucoup à celui des monnaies d'Antiochos Théos, n'a sans doute aucun rapport avec ces questions.

[1]) Sur Démodamas, et non pas Démonax, voy. Plin., VI, 16, § 49. Solin., 49. Steph. Byz., s. v. Ἄντισσα. Pline dit de l'Iaxarte : *transcendit eum amnem Demodamas, Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimur in his, arasque Apollini Didymæo statuit*. Cf. l'*Appendice* du tome II, p. 751.

[2]) D'après Clément d'Alexandrie (*Protrept.* p. 57 ed. Pott), l'image de cette Aphrodite était exposée et adorée depuis le temps d'Artaxerxès II dans différentes grandes villes de l'empire, et aussi ἐν Βάκτροις.

trouveraient leur explication si l'on pouvait croire que la domination d'Agathoclès s'étendait également sur la Carmanie, un pays de vignobles voisin de la Perse, par lequel Alexandre était revenu, dit-on, autrefois en cortège bachique. Mais alors il faudait admettre que, dans cette citation tirée plus tard d'Arrien, le nom d'Agathoclès n'a été mis que par erreur en rapport si immédiat avec le soulèvement d'Arsace, et notamment que le meurtre de Phéréclès par les deux frères parthes lui a été faussement imputé; il faudrait admettre que cet assassinat a eu néanmoins une grande influence sur les événements de cette époque et qu'Arrien en a parlé ailleurs à ce propos; enfin, que cet éparque des satrapies supérieures s'était rendu indépendant et s'était maintenu tout au moins dans les satrapies de l'est, sans doute dans l'Arachosie, la Drangiane, la Gédrosie, la Carmanie. Cependant d'autres monnaies du même roi semblent réfuter toutes ces vagues suppositions. Ce sont des monnaies de cuivre quadrangulaires où l'on voit, sur l'un des côtés, la panthère en marche avec la légende en grec du roi Agathoclès, et sur l'autre, une figure de femme, entièrement habillée à l'indienne comme une bayadère et qui semble danser; à côté d'elle, on lit le nom du roi Agathouklayesa, transformé à l'indienne et en caractères qui répondent absolument à ceux des inscriptions d'Açoka[1]. On a en outre d'autres monnaies de cuivre de forme polygonale, qui montrent sur un des côtés l'image d'une stoupa et sur l'autre un carré grillé, avec le nom du roi en écriture arienne : « Akathoukrayasa[2] ».

Un autre détail, qui nous fait connaître en même temps un quatrième usurpateur de ces contrées, rend la question encore plus compliquée.

Il y a de beaux tétradrachmes, dont la face montre une tête de roi avec la *causia* macédonienne et le diadème, et le revers, un Poseidon tenant dans sa main droite le trident et dans sa main gauche une branche de palmier; la légende porte : « Du roi Antimachos Théos ». N'est-il pas singulier que d'autres

1) Cunningham dans la *Num. Chronicle*, VIII [1868], p. 283, pl. X, 8.
2) Cunningham, *ibid.* pl. X, 6.

tétradrachmes du même Antimachos Théos ne le nomment que « régent », tandis que la frappe est tout à fait celle des tétradrachmes de Diodotos et que la légende porte ces mots gravés autour de la tête diadémée du roi : « De Diodotos Soter[1] ». Diodotos est donc, pour ainsi dire, le suzerain, et la monnaie du roi vassal le désigne comme « Sauveur », parce qu'il a commencé la délivrance des provinces[2].

Il est très remarquable qu'il y ait trois types de tétradrachmes de cet Agathoclès où il se nomme également non pas roi, mais « régent ». L'un de ces types porte sur le droit, autour de la tête diadémée, la légende « De Diodotos Soter » ; le deuxième, une autre tête avec la légende « D'Antiochos Nicator », et ces deux types montrent sur le revers Zeus Promachos ; le troisième type a comme légende, autour de la tête du roi, les mots « D'Euthydémos Théos » et, sur le revers, un Héraclès assis, avec la massue : sur les trois on lit au revers « Agathoclès le Juste régent[3] ».

On ne peut décider avec certitude, d'après le type des monnaies, si Agathoclès s'était d'abord désigné comme roi, puis

1) Cunningham, *Num. Chron.* VIII [1868], p. 278, pl. VIII nº 6. La légende, mise de côté sur deux lignes droites, est ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΘΕΟΥ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ. De ce que la médaille porte l'image de Poseidon, conclure à une victoire remportée sur mer, dans la Caspienne, par exemple, est une conjecture assez peu en situation ; on est encore moins en droit d'inférer de là qu'Antimachos a été satrape de Sogdiane, et que la Sogdiane employait aussi les caractères ariens.

2) Cunningham, *Num. Chron.* VIII [1868], p. 278, pl. VIII, nº 5. La légende des deux côtés de la tête est ΔΙΟΔΟΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ ; celle du revers, disposée sur deux lignes droites des deux côtés de Zeus Promachos est ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ, en exergue ΘΕΟΥ. D'autres monnaies (Cunningham, *Num. Chron.* 1869, p. 297), c'est-à-dire des demi-drachmes et des pièces de cuivre, portent l'inscription grecque ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ et la traduction arienne *Maharajasa jagadharasa Antimakhasa :* Cunningham les attribue, avec raison probablement, à un Antimachos II qui pourrait bien être, suivant lui, le petit fils du premier.

3) Cunningham, *Num. Chron.* VIII, [1868], pl. X, nºs 1, 2, 3. Au revers, on lit les mots ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ, disposés sur deux lignes latérales droites, et en exergue ΔΙΚΑΙΟΥ. J'ai essayé dans la première édition (p. 760) de réfuter les objections de M. de Bartholomäi, *Notice sur les médailles des Diodotes* (dans le *Journal für Münz-und Wappenkunde* de Köhne, 1842) contre mon interprétation de βασιλεύοντος : les savants d'aujourd'hui, Cunningham entre autres, sont de mon avis.

simplement comme « régent » ou inversement ; il a l'air d'un jeune homme sur les médailles qui lui attribuent le titre de roi, mais ceci peut induire en erreur. On peut admettre, en tout cas, que les tétradrachmes qui donnent la première place à Diodotos, à Euthydémos, à Antiochos, sont d'époques très différentes. Il est vrai qu'aucun des Séleucides ne s'intitule officiellement Antiochos Nicator, mais nous possédons un témoignage qui prouve qu'Antiochos III a reçu ce titre [1].

Nous verrons plus tard comment les Diodotides de Bactriane furent renversés après 235 par Euthydémos, comment Antiochos III combattit Euthydémos vers 212-205, lui laissa le titre de roi, puis parcourut les satrapies situées plus loin à l'est et rétablit sa puissance en qualité de Grand-Roi, car telle est bien la signification de son titre « le grand roi ». Agathoclès fut aussi l'un de ceux qui se soumirent à sa suzeraineté, comme en témoignent ses tétradrachmes.

Si, dans les régions de l'est, les rois Diodotos, Euthydémos, Antimachos, Agathoclès, apparaissent ainsi les uns à côté des autres, et si bientôt après ces trois derniers princes acceptent la suzeraineté du premier, Justin n'a pas tort de dire qu'après la révolte de Diodotos tous les peuples de l'Orient se sont soulevés contre les Séleucides, et en même temps on comprend cette expression de Strabon, que l'accroissement de la puissance bactrienne sous Diodotos a déterminé Arsace à provoquer le soulèvement des Parthes.

Avons-nous raison d'attribuer la Sogdiane au Magnésien Euthydémos, c'est une question qu'on peut réserver; mais Antimachos doit avoir régné sur un territoire où l'on se servait de l'écriture arienne, et Agathoclès sur des contrées où on employait les deux écritures arienne et indienne. L'Agatho-

[1]) J. Malalas (p. 299 ed. Bonn.) fait régner après Séleucos Callinicos Ἀλέξανδρος ὁ Νικάτωρ ἔτη λϚ'. Ce nombre est celui des années du règne d'Antiochos III, qui, dans la liste sacerdotale du *C. I. Græc.*, III, n° 4458, porte le titre de ὁ μέγας : le nom d'Alexandre est celui que porta son prédécesseur Séleucos Soter ou Céraunos, à partir de son avènement. Malalas a résumé sans réflexion les renseignements qu'il avait sous les yeux, de telle sorte qu'il n'a laissé de ce Séleucos que son premier nom Alexandre, et lui a adjugé le surnom et les années de règne de son successeur Antiochos III.

clès des monnaies est-il le même que l'Agathoclès qui est appelé éparque de Perse et qui se trouve en relation, d'une façon d'ailleurs inintelligible pour nous, avec la Parthie? Son domaine d'écriture indienne était-il situé vers le bas Indus, et son domaine d'écriture arienne, à peu près en Arachosie et en Gédrosie? Les monnaies ne nous renseignent pas encore à cet égard [1]. Quoi qu'il en soit, le grand empire hindou d'Açoka s'affaiblit de plus en plus après sa mort (226), et les nouveaux royaumes hellénistiques purent ainsi s'étendre dans l'est et porter bientôt leurs limites bien au delà de l'Indus.

Euthydémos, quels qu'aient été ses commencements, fut au temps d'Antiochos III un puissant roi d'Orient : un des tétradrachme d'Agathoclès nous l'atteste. On ne peut guère douter qu'il ait acquis cette grande puissance en renversant les Diodotides. Cl. Ptolémée cite dans sa géographie de l'Inde une ville de Sagala sur l'Hydaspe « qui s'appelait aussi Euthydémia [2] ». Le royaume d'Euthydémos s'étendait donc jusqu'à l'Hydaspe, ou du moins il y eut des villes qui lui firent l'honneur de prendre son nom.

Ces événements survenus dans l'Extrême-Orient ouvraient une nouvelle phase dans le développement du monde hellénistique. Il est permis de citer en cet endroit l'opinion que les anciens historiens arabes s'en étaient formée et qui marque en même temps avec précision les idées qu'on se faisait en Orient de l'empire d'Alexandre.

Al-Bîroûnî dit [3] : « La troisième période de l'histoire des Perses s'étend depuis Alexandre jusqu'à l'avènement d'Ardeschîr, fils de Bâbek (par conséquent jusqu'au commencement des Sassanides) ; durant cette époque vécurent les Moloûk-at-

[1]) L'ouvrage sus-mentionné de VON SALLET va à l'encontre des idées exposées dans le texte ; pour lui, les monnaies avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ, qui portent au droit le nom de Diodotos Soter ou Euthydémos Théos sont des « monnaies ancestrales » ; les rois Antimachos et Agathoclès seraient l'un le premier fondateur, l'autre le restaurateur de l'empire bactrien.

[2]) Σάγγαλα ἡ καὶ Εὐθυμέδεια (PTOLEM., VII, 1). La correction est tout indiquée.

[3]) AL-BÎROÛNÎ, *Chronologie des peuples orientaux*, publiée par E. SACHAU, p. 112 sqq. OLSHAUSEN a eu la bonté de me traduire le passage. Il explique le qualificatif *Moloûk-at-tawâïf* par « princes de tribus régionales, qui portaient le titre de rois ».

tavâ'if, c'est-à-dire les rois qu'Alexandre établissait comme rois dans les pays qui lui étaient soumis : aucun d'entre eux n'obéit à l'autre. A la même époque existait la suzeraineté des Aschkâniens ; ce sont ceux qui régnèrent sur l'Irâq et le pays de Mâh, le pays des montagnes (al-Gibal). Ils étaient une [des dynasties] des Molouk-at-tavâ'if, et les autres ne leur obéissaient pas, mais ne faisaient que les honorer grandement, parce qu'ils appartenaient à la maison royale de Perse ; le premier d'entre eux fut Aschk-bin-Aschkân, qui porta le titre honorifique d'Afgoùr-Schâh[1], fils de Balâsch (Valagases), fils de Sâboùr (Schâhpoùr), fils d'Aschkân, fils (suit un nom illisible), fils de Siyavousch, fils de Kaikaùs.

Ainsi cette généalogie fait remonter la trace des rois parthes jusqu'à Çyavarsna, « le plus beau des fils de Kava Ouç », jusqu'au temps mythique et héroïque de l'Iran, et leur dynastie passe pour une de celles qui sont issues de l'empire d'Alexandre.

[1]) Olshausen fait observer que ce titre n'est pas encore expliqué. Y aurait-il quelque généalogie analogue dans la phrase déjà citée d'Arrien : Ἀρσάκης καὶ Τηριδάτης ἀδελφὼ Ἀρσακίδαι, τοῦ υἱοῦ Ἀρσάκου τοῦ Φριαπίτου ἀπόγονοι ? ou faudrait-il peut-être compléter le texte comme il suit : Ἀρσακίδαι [Ἀρσάκου] τοῦ υἱοῦ etc., de sorte que la généalogie de ces frères remonterait jusqu'à leur bisaïeul, ce qui ramènerait non pas à Kava-Ouç, mais à Franghragian (Afrasiab), le descendant de Tour, et donnerait ainsi l'explication de Φριαπίτου ? Sachau, à qui j'ai posé cette question, ne croit pas qu'il y ait rien de commun entre les deux noms.

CHAPITRE DEUXIÈME

247-239

La paix. — Mort d'Antiochos II. — Meurtre de Bérénice. — La troisième guerre de Syrie; morcellement de l'empire séleucide; Antiochos Hiérax en Asie-Mineure; la guerre entre frères; paix de 239. — La liberté à Cyrène. — La guerre entre l'Égypte et la Macédoine; Rhodes contre l'Égypte. — La ligue achéenne. — Première stratégie d'Aratos. — Prise de Corinthe. — Réformes d'Agis. — Agis et Aratos contre Antigone et les Macédoniens. — Mort d'Agis. — Paix en Grèce. — État de la Grèce. — Mort d'Antigone.

Quarante années ne s'étaient pas encore écoulées depuis le temps où la puissance des Lagides se limitait à l'Égypte, à Cypre et à Cyrène, et où l'empire syrien s'étendait de l'Indus à l'Hellespont. Que la situation des deux royaumes était changée, depuis qu'Antiochos Théos avait conclu la paix avec Ptolémée Philadelphe vieillissant et avait accepté de devenir son gendre! La puissance des Lagides, formée, pour ainsi dire, autour d'un noyau solide et agissant concentriquement à l'extérieur, avait commencé à développer son énergique supériorité, tandis que l'immense empire de Syrie, dépourvu de centre de gravité, de type uniforme, s'efforçait vainement de garder une périphérie qui n'était pas déterminée par sa nature intime. Les Perses avaient, il est vrai, possédé pendant près de deux siècles la même étendue de territoire; mais ils n'avaient dominé que grâce à la lente agonie des peuples soumis, grâce à l'absence de rivalités considérables, grâce à la rude simplicité de leur constitution antique et demeurée patriarcale jusque dans sa décadence. Aucune de ces conditions ne préservait l'empire des Séleucides. L'élément gréco-macédonien, sur lequel ils devaient s'appuyer,

avait disparu, et il ne restait plus rien de ces liens naturels qui rattachent l'une à l'autre les diverses parties d'un empire. Les peuples de l'Asie avaient été secoués par le contact de la race grecque, et sur des points toujours nouveaux, sous des formes toujours nouvelles, les vieux instincts nationaux commençaient à réagir, soit déjà avec leur force propre, soit sous la forme de l'hellénisme local qui s'était peu à peu développé; enfin, la redoutable rivalité de l'Égypte donnait à tous ces germes de dissolution intérieure l'occasion de s'épanouir rapidement et sans obstacle sérieux. L'empire, tel que l'avait fondé Séleucos, était intenable, et l'histoire exerça sa critique en luttes incessantes contre cette impossibilité politique, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de trente années environ, l'empire, ramené à un territoire incomparablement plus étroit mais plus conforme à la nature, commençât à développer sa vigueur et son activité.

La paix n'avait interrompu que pour peu de temps la lutte des Lagides et des Séleucides; aucun témoignage ne prouve qu'Antiochos en ait tiré parti pour reconquérir les contrées d'Orient qu'il avait perdues. Si ce n'est pas à cette époque qu'il se livra aux débauches et à l'ivrognerie qu'on lui a reprochées, il semble avoir tourné son attention vers les régions occidentales; du moins il se trouvait en Asie-Mineure lorsque se joua l'horrible tragédie qui termina sa vie.

D'après une vieille anecdote, Ptolémée aurait donné cent talents de récompense au célèbre médecin Érasistrate, qui avait réussi à sauver le roi Antiochos d'une maladie mortelle[1]. Peut-être n'eut-il pas seulement l'intention de montrer la munificence de la royauté égyptienne; peut-être cette guéri-

[1]) Pline (VII, 37) raconte ceci sous le couvert de Cléombrote de Céos, et ailleurs (XXIX, 1), citant Érasistrate, il dit: *donatus est a Ptolemæo filio ejus* (*Antiochi*). Pour rectifier une erreur évidente, il n'y aurait qu'à écrire *filioque ejus* et à rapporter le mot à l'héritier du trône, Ptolémée III. Le nom d'Érasistrate n'est pas invraisemblable parce qu'il avait opéré 35 ans plus tôt la fameuse cure d'Antiochos I[er]; le Canon d'Eusèbe place l'apogée de sa renommée en Ol. CXXX. Je n'ai trouvé nulle part ailleurs la moindre mention d'un médecin appelé Cléombrote, mais ce n'est pas une raison pour admettre la singulière explication de HARDOUIN, qui suppose qu'il faut lire *Theombrotus* et que c'est là un titre honorifique décerné à Érasistrate.

son délivrait-elle Ptolémée d'un grand souci que lui inspirait la situation. Sa fille était arrivée à Antioche avec une suite brillante. Laodice et ses enfants furent éloignés; Bérénice, vu l'influence égyptienne qui pénétrait avec elle en Syrie, sut écarter le frère de Laodice, Andromachos, son père Achæos, tous deux jusque-là certainement très influents à la cour, ainsi que leurs amis; la cour elle-même dut se transformer aussi bien que la politique syrienne, et plus cette transformation fut rapide, plus tranchée dut être l'opposition entre le parti qui venait d'être renversé, celui qui se groupait autour de la reine répudiée, et le parti égyptien victorieux. Celui-ci n'avait pas en réalité d'appui naturel dans la situation; il ne pouvait être aux yeux des Syriens que le parti de l'étranger; il s'imposait sans être accepté, et la mort d'Antiochos aurait produit une réaction qui eût fait courir de grands dangers à Bérénice et au fils qu'elle avait eu.

Le péril n'était passé que pour peu de temps; il se renouvela d'une façon à laquelle le parti égyptien n'était pas préparé. Le roi s'était rendu en Asie-Mineure; Bérénice, à ce qu'il semble, était restée avec son enfant à Antioche. La suite d'Antiochos se composait naturellement de partisans de la coterie égyptienne; parmi ceux qui formaient son entourage immédiat était Sophron, commandant d'Éphèse, dont un hasard nous a conservé le nom[1]. Mais Antiochos était maintenant éloigné de Bérénice et des influences qui l'environnaient dans sa résidence. Ses anciennes inclinations s'étaient-elles réveillées, ou les serviteurs qui l'entouraient autrefois trouvèrent-ils à ce moment accès et faveur auprès de lui? Toujours est-il qu'il appela à sa cour Laodice et ses enfants.

Elle vint, résolue au forfait le plus horrible. Ne devait-elle pas prévoir que le roi d'Égypte emploierait tous les moyens pour faire valoir les droits de sa fille et les prétentions de son petit-fils? Pouvait-elle espérer alors qu'Antiochos, qui l'avait déjà abandonnée ainsi que ses enfants, serait cette fois plus

[1]) PHYLARCH., *fr.* 23 (ap. ATHEN., XIII, p. 593). Sophron est appelé ici ὁ ἐπὶ τῆς Ἐφέσου : serait-ce comme gouverneur pour le compte de la Syrie? Si Sophron s'est réfugié à Éphèse après le meurtre du roi, c'est plutôt que la ville était ou égyptienne ou libre.

ferme ou assez fort pour protéger ceux qu'il rappelait auprès de lui ? Tous ces motifs pouvaient, à ses yeux, excuser sa soif de vengeance. Antiochos mourut empoisonné[1]; à son lit de mort, il avait commandé d'orner du diadème le fils de Laodice, Séleucos. La reine put dès lors donner libre carrière à ses ressentiments ; les amis de Bérénice qui avaient accompagné le roi furent ses premières victimes. La confidente et l'auxiliaire de cette sanglante intrigue était Danaé, fille de cette Léontion célèbre comme amie et disciple d'Épicure. Danaé désirait sauver seulement Sophron, avec qui elle avait été en relations autrefois ; elle lui révéla les desseins de la reine contre sa vie, et Sophron s'enfuit à Éphèse. Ce fut la mort de Danaé ; la reine ordonna de la précipiter du haut d'un rocher. C'est à ce moment, en face de la mort, qu'elle aurait prononcé les paroles que lui prête un ancien écrivain : « La foule a bien raison de ne pas se soucier de la Divinité, car j'ai voulu sauver l'homme que m'amenait la destinée, et voilà la récompense que m'accordent les dieux, tandis que Laodice, qui a assassiné son propre époux, a conquis de nouveaux honneurs et la puissance ».

En même temps était porté à Antioche le coup que réclamait l'ardente vengeance de Laodice : elle avait trouvé à la cour même, parmi les gardes du corps royaux, les complaisants instruments de ses desseins meurtriers ; ils tuèrent l'enfant de Bérénice. A cette terrible nouvelle, la mère se jeta sur un char et voulut poursuivre l'assassin, les armes à la main ; sa lance le manqua, mais elle lui jeta une pierre qui l'étendit mort sur le sol ; elle fit passer ses chevaux sur le cadavre et, sans se laisser effrayer par les troupes de soldats qui s'opposaient à son passage, elle courut à la maison où elle croyait caché le cadavre de son enfant. La foule se déclara sans doute en faveur de la malheureuse mère ; on lui donna une garde de mercenaires gaulois, et on fit avec elle, par les serments les plus sacrés, une convention en vertu de laquelle,

[1]) La suite des événements nous montre qu'Antiochos n'est pas mort à Éphèse, comme le dit l'Eusèbe arménien (I, p. 251 ed. Schœne) : *in morbum implicitus decessit ;* ce doit être dans une ville du voisinage, peut-être à Laodicée ou à Sardes.

sur le conseil de son médecin Aristarchos, elle se retira dans le château de Daphné. Mais ni les serments, ni la sainteté du lieu consacré à Apollon ne la protégèrent ; les partisans de Laodice ne tardèrent pas à pénétrer jusque-là et assiégèrent le château. Enfin ils forcèrent l'entrée ; Bérénice fut tuée au milieu de ses femmes, qui tentaient encore à cette heure suprême de défendre la vie de leur reine ; un grand nombre de ses suivantes périrent avec elles [1].

Ptolémée Philadelphe vivait encore lorsqu'il apprit la terrible destinée de sa fille [2] ; il mourut précisément à cette

1) Phylarch. ap. Athen., XIII, p. 593. (*fr.* 23). Hieronym., *In Daniel.* XI, 5-6. Plin., VII, 12. Val. Max., IX, 10, *extr.* 1. IX, 14, *extr.* 1. Justin., XXVII, 1. Polyæn., VIII, 50. Je n'ai pas osé emprunter davantage à tous ces récits. Ils proviennent de deux sources différentes. Le récit concernant Danaé est de Phylarque. Pline assure que ce ne fut pas Antiochos, mais un individu doué d'une grande ressemblance avec lui (*e plebe ;* Valère-Maxime dit, au contraire, *regia stirpe*), qui, placé sur le lit royal, donna cet ordre en faveur de Séleucos. Ce détail doit venir aussi de Phylarque, car, parmi les *auctores* que Pline énumère pour son septième livre figure précisément le nom de Phylarque. Seulement, la même interpolation se répète encore dans le récit de Polyænos, à propos de l'enfant de Bérénice et de Bérénice elle-même, de sorte que toute l'histoire prend un caractère apocryphe. Peut-être faut-il croire que Phylarque lui-même, chez qui Trogue-Pompée, suivi par Valère-Maxime, a puisé ses renseignements, racontait de la sorte ces deux supercheries. La course vengeresse dont parle Valère-Maxime doit venir aussi de Phylarque par Trogue-Pompée. L'extrait de Justin est, comme presque toujours, superficiel. Il est à croire que, du côté égyptien, on a répandu le bruit que le droit de succession de Séleucos avait été escamoté de cette façon. Néanmoins, les matériaux manquent pour une étude plus approfondie. S. Jérôme appelle les meurtriers de l'enfant de Bérénice *Icadion et Genneus, Antiochiæ principes :* Valère-Maxime ne parle que d'un satellite appelé *Cæneus.*

2) En l'absence d'un texte précis, on serait tenté d'admettre avec Niebuhr (*Kleine Schriften,* p. 273) que ce fut précisément la mort de Ptolémée qui donna occasion au roi de Syrie de rappeler Laodice. Mais saint Jérôme dit : *occisa Berenice et mortuo Ptolemæo.* Polyænos veut que la guerre de représailles ait été encore déclarée par le père de Bérénice ; c'est une erreur, mais une erreur qui suppose précisément cet ordre chronologique dans les faits. Ptolémée, comme nous le savons par le Canon des Rois, est mort après le début de l'an 78 des Lagides, c'est-à-dire après le 24 octobre 247 (Ideler, *Ueber die Reduction der ägyptischen Data*). Si l'indication des chronographes (ap. Müller, *Fragm. Hist. Græc.* III, p. 716) qui donnent 15 ans de règne à Antiochos Théos est exacte — et, d'après la durée attribuée au règne de son successeur, entre 20 et 21 ans, il semble bien qu'elle le soit — alors la mort d'Antiochos tombe au commencement de 245 ou à la fin de 246. L'Eusèbe arménien fait commencer le règne d'Antiochos Théos

époque, comme pour laisser à une main plus jeune et plus énergique le soin de la vengeance en même temps que le gouvernement de l'Égypte. A peine marié avec Bérénice de Cyrène, son successeur se hâta de mener contre la Syrie les armées égyptiennes, et la nouvelle reine promit aux dieux sa chevelure si son époux revenait victorieux [1].

Il n'y a pas pour l'historien, au moment où il aborde de grands événements qui ont eu de tous côtés des conséquences décisives, de sentiment plus pénible que de se trouver en présence d'une lacune irrémédiable dans les documents ou d'être obligé d'accepter des assertions qu'il sait insignifiantes, altérées, dérangées, avec la conscience de suivre une lumière trompeuse. La guerre ou l'amas de guerres dont nous avons à parler maintenant est, à certains égards, le point culminant de la politique des grandes puissances hellénistiques; mais la tradition est si pauvre, si défectueuse, si confuse, qu'il faut désespérer de signaler même la trace des rapports qu'ont entre eux les événements. Essayons cependant de saisir, avec autant de précision qu'il nous sera possible, les faits isolés dont nous trouvons l'indication.

Le grand drame commença, dit-on, par le soulèvement des villes de l'Asie. Lorsqu'elles apprirent que Bérénice était en danger avec son enfant, elles armèrent une flotte considérable pour l'envoyer à son secours; mais les deux meurtres étaient commis avant l'arrivée de cette flotte. Elles se tournèrent alors vers le roi d'Égypte [2]. Mais quelles étaient ces villes de l'Asie? Smyrne resta fidèle à Séleucos [3]; les autres

en Ol. CXXIX, 4 (261), et il fait mourir ce prince à l'âge de 40 ans, après 15 ans de règne, en Ol. CXXXV, 3 (238). Il place l'avènement de Séleucos II en Ol. CXXXIII, 3 (246), ce qui est exact; les *annos quadraginta* paraissent être une erreur; peut-être y a-t-il un mot d'effacé, *quinque* ou *sex*.

[1]) Voy. les commentateurs du morceau *In comam Berenices*.

[2]) Justin., XXVII, 1.

[3]) Voy. l'alliance entre Smyrne et Magnésie (du Sipyle) dans le *C. I. Græc.*, II, nº 3137. Sur les monnaies d'argent d'Antiochos II, on trouve comme emblèmes le cheval paissant d'Alexandrie de Troade, la coupe à une anse de Kyme, le fer de lance (probablement pas celui de Cardia), la tête de cheval de Magnésie du Méandre, et, comme armoiries associées, la lyre et le trépied (Mitylène et Cnide), la torche et Pégase (Cyzique et Alabanda), la tête de griffon et le caducée (Phocée et Mitylène), le demi-cheval

cités d'Ionie crurent-elles assurer leur liberté à peine fondée en s'attachant à l'Égypte? Mais Sophron s'était enfui à Éphèse. Éphèse, Samos, Cos, la Carie, la Syrie, étaient ou indépendantes ou soumises à l'Égypte; si ces villes armèrent, ce n'était pas là une révolte contre les rois de Syrie. Sur la côte syrienne, Orthosia demeura fidèle; Arados également se prononça pour Séleucos. D'autres cités de cette région, puis celles de Cilicie, de Lycie, de Pamphylie, que Ptolémée Philadelphe avait déjà possédées pendant quelque temps et qui étaient assez voisines d'Antioche pour recevoir promptement la nouvelle et envoyer rapidement du secours, peuvent bien s'être soulevées et ralliées aussitôt au roi d'Égypte.

Sans aucun doute, à la nouvelle du danger de Bérénice, l'Égypte mit aussitôt en mouvement ses forces de terre et de mer. De son côté, le jeune Séleucos dut courir avec la même rapidité au delà du Taurus pour s'assurer des points d'abord compromis [1]. Mais comme il a dû y être accueilli par l'opinion! Sa mère, et lui peut-être avec elle, passait pour l'assassin de son père, pour l'assassin de la reine et de l'héritier du trône. Lui-même pouvait paraître un usurpateur; ne disait-on pas que ce n'était point son père qui lui avait légué en mourant sa succession, mais qu'un misérable, qui ressemblait à Antiochos et que Laodice avait fait mettre sur le lit royal, avait prononcé les paroles en question sous la dictée de la reine? De Daphné se répandait la nouvelle que Bérénice vivait encore, qu'elle commençait à guérir de ses blessures [2]. Déjà Séleucie, sur les bouches de l'Oronte, était prise par Ptolémée ou ralliée volontairement à sa cause [3]; le Lagide pouvait être

marin et le cheval paissant (Scepsis et Alexandrie de Troade), le flambeau debout et l'aigle au repos (Cyzique et ...). Il est impossible de dire en quelles années du règne d'Antiochos II elles ont été frappées; on ne peut même tirer parti pour cela du fait que, sur quelques-uns de ces tétradrachmes, le diadème de l'effigie est pourvu d'ailes, des ailes d'Hermès, sans contredit, à moins que ce ne soient des monnaies d'Antiochos Hiérax (?).

1) Ceci résulte du πρότερον καθ' ὃν καιρὸν ὑπερέβαλεν εἰς τὴν Σελευκίδα de l'inscription de Smyrne (lig. 1).

2) Polyæn., VIII, 50.

3) Polyb., V, 58, 4. Il est question, dans ce passage, d'un conseil tenu par Antiochos III, où l'on signale l'importance exceptionnelle de cette forteresse, ἀρχήγετις καὶ σχέδον ὡς εἰπεῖν ἑστία τῆς δυναστείας. Polybe ne men-

arrivé à Antioche sans trouver de résistance ; le jeune fils de Bérénice, disait-on, le légitime héritier du trône, vivait encore ; c'est en son nom et au nom de sa mère que furent expédiés les ordres aux satrapes et aux villes, et, comme le puissant roi d'Égypte s'approchait avec son armée pour leur donner force de loi, qui aurait pu se lever en faveur de l'usurpateur fugitif, du fils de la sanguinaire Laodice ?

Si la politique égyptienne avait eu l'intention de troubler par le mariage de Bérénice la paix de la maison royale de Syrie, elle n'avait réussi que trop promptement et au prix des plus tristes sacrifices à y porter le plus profond bouleversement. Au moment où l'empire n'a pas de chef reconnu, le Lagide ébranle sur terre et sur mer toutes les forces militaires dont il dispose, afin de cueillir d'une main hardie les fruits soudainement mûris de la politique paternelle. Il ne songe à rien moins qu'à détruire entièrement l'empire syrien, et il semble y avoir réussi sans peine. Tous les événements qui marquèrent cette merveilleuse expédition ont disparu sans laisser de traces, mais l'inscription d'Adule [1] en a proclamé les résultats. On y lit, après l'énumération des pays que le « grand roi Ptolémée » a hérités de son père : « Il partit pour « l'Asie avec son armée à pied, à cheval, avec ses escadres, « avec des éléphants troglodytes et éthiopiens, que son père « et lui avaient été les premiers à prendre à la chasse dans « ces contrées [2], et qu'ils avaient armés en Égypte pour qu'ils

tionne pas expressément cette prise de possession, mais la chose va de soi ; c'est seulement de l'embouchure de l'Oronte que les Égyptiens pouvaient atteindre si vite Antioche.

[1]) Voy. Buttmann (dans le *Wolf und Buttmanns Museum*, II, p. 105 sqq.). C. I. Græc., III, n° 5127.

[2]) On pourrait peut-être conclure de ces paroles que Ptolémée III a été associé au trône par son père, attendu qu'entre son avènement et l'expédition de Syrie il n'a pas eu le temps de chasser l'éléphant. Ce système non seulement s'accorderait avec la correction *filioque* proposée plus haut (p. 362) au texte de Pline (XXIX, 1), mais expliquerait aussi dans une certaine mesure la divergence des assertions relatives au roi qui commença la guerre de représailles après la mort de Bérénice. On pourrait même faire intervenir ici le texte d'Hygin : *alii dicunt Ptolemæum, Berenices patrem, multitudine hostium perterritum fuga salutem petiisse, filiam autem sæpe consuetam insiliisse equum*, etc. Mais ni les chronographes ni le Canon d'Eusèbe ne permettent cette conjecture, qui n'est pas non plus nécessaire pour expliquer le passage de l'inscription d'Adule.

« les servissent à la guerre. Il s'empara de tous les pays « situés en deçà de l'Euphrate, de la Cilicie, de la Pamphylie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace et de toutes « les armées qui occupaient ces pays et de leurs éléphants « indiens ; il soumit tous les dynastes de ces contrées [1], franchit l'Euphrate, se rendit maître de la Mésopotamie, de la « Babylonie, de la Susiane, de la Perse, de la Médie et de « tout le reste du pays jusqu'à la Bactriane ; il fit rechercher « tous les objets sacrés que les Perses avaient autrefois emportés de l'Égypte et les fit transporter avec tous les autres « trésors dans son royaume ; il envoya des troupes par les « canaux[2].... » C'est là précisément que s'arrête cette inscription remarquable, mais heureusement le dernier mot renferme une indication d'une importance décisive. Outre l'Égypte, le bas pays où coulent l'Euphrate et le Tigre inférieur est coupé par un réseau de canaux auquel peut s'appliquer cette dernière expression ; ce réseau s'étend

[1]) τοὺς μονάρχους τοὺς ἐν τοῖς τόποις πάντας. On entend ici par monarques, je suppose, ceux que l'inscription de Smyrne énumère sous le nom de dynastes : les rois, dynastes, villes et ἔθνη, c'est-à-dire groupes sans cités, populations formant des συστήματα πολιτικά. L'énumération des régions et provinces est confirmée par un passage de Polybe (V, 34, 7), où il est dit notamment que Ptolémée IV a possédé les villes et ports les plus considérables depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont καὶ τῶν κατὰ Λυσιμάχειαν τόπων ; que, maître τῶν κατ' Αἶνον καὶ Μαρώνειαν καὶ ποῤῥώτερον ἔτι πόλεων, il a menacé la Macédoine et la Thrace. Lesbos a été également en son pouvoir, comme le montre l'inscription publiée dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, VII [1880], p. 435, car ce document, rédigé à Lesbos, est daté par les noms de ce Ptolémée et de Bérénice. Aussi est-il dit dans le traité conclu entre Antiochos III et Philippe de Macédoine (Polyb., XV, 20) que les Cyclades et les îles et villes de l'Ionie seront transférées à la Macédoine.

Il y a un passage semblable dans l'inscription de Tanis, dont Wescher a publié le texte (*Revue Archéol.* 1866, p. 369). Elle est datée de l'an 9 de Ptolémée Évergète, 17 Tybi = 7 Apellæos, et on y lit ce qui suit : καὶ τὰ ἐξενεγχθέντα ἐκ τῆς χώρας ἱερὰ ἀγάλματα ὑπὸ τῶν Περσῶν ἐκστρατεύσας ὁ βασιλεὺς ἀνέσωσε εἰς Αἴγυπτον καὶ ἀπέδωκεν εἰς τὰ ἱερὰ ὅθεν ἕκαστον ἐξ ἀρχῆς ἐξήχθη (lig. 10).

[2]) Voici le texte : καὶ ἀναζητήσας ὅσα ὑπὸ τῶν Περσῶν ἱερὰ ἐξ Αἰγύπτου ἐξήχθη καὶ ἀνακομίσας... εἰς Αἴγυπτον δυνάμεις ἀπέστειλεν διὰ τῶν ὀρυχθέντων ποταμῶν... On pourrait croire, d'après le contexte, que l'expédition est partie d'Égypte ; si telle avait été la pensée du rédacteur de l'inscription, il aurait dû dire διὰ τοῦ ὀρυχθέντος ποταμοῦ, car il n'y avait pour passer du Nil dans la mer Rouge qu'un seul canal, le canal appelé Πτολεμαῖος ποταμός (Diodor., I, 33. Plin., VI, 29).

jusque dans le voisinage de Suse en remontant par Séleucie et Babylone. C'est de là que Ptolémée envoya des troupes, soit pour une expédition dans l'Inde, ce qui est à peine croyable, soit pour une expédition en Arabie, peut-être contre la riche ville commerçante de Gerrha, ou bien encore pour s'ouvrir par terre, à travers l'Arabie jusqu'à la mer Rouge au sud du désert, ce chemin que Ptolémée Soter avait déjà utilisé. L'inscription ne dit pas bien nettement si Ptolémée a marché sur l'Orient en franchissant le Tigre et en passant par Suse : il serait possible qu'il y eût reçu seulement les hommages des satrapes d'Orient, notamment d'Agathoclès de Perse ; cependant, étant au delà des montagnes, ils n'avaient guère de raison de faire une soumission si empressée. Il est également possible que l'armée victorieuse ait pénétré par les gorges du Zagros jusqu'à Ecbatane, puis par la Paraetacène jusqu'à Persépolis, pour descendre de là à Suse [1].

C'est la campagne dont parle le prophète Daniel : « Il marchera contre les forteresses du roi du Nord, et il a affaire avec elles, et il est victorieux; leurs dieux aussi, avec leurs images de bronze, avec leurs meubles précieux, leur argent et leur or, ils les emmènera en captivité dans l'Égypte [2] ». Il emporta en

[1]) Je tiens à ajouter ici en note les autres données concernant l'étendue de la conquête. Justin (XXVII, 1) dit : *qui nisi domestica seditione revocatus esset, totum regnum Seleuci occupasset.* Polyænos (VIII, 50) : ἀπὸ τοῦ Ταύρου μέχρι τῆς Ἰνδικῆς ἐκράτησε. Dans l'Eusèbe arménien (I, p. 251 ed. Schœne) : *Ptolemæus autem qui et Tryphon partes regiones Syriorum occupavit, quæ vero apud* (*ad, contra*) *Damascum et Orthosiam obsessio fiebat. Finem accepit Olympiades CXXXIV anno tertio, quum Seleucus eo descendisset.* Dans la traduction de Zohrab, le passage décisif est rendu comme il suit : *Syriæ regiones cum Damasco occupavit Orthosiamque obsidione cinxit, quæ Ol. CXXXIV*, 3 *soluta est Seleuco eo expulso.* S. Jérôme dit : *ut Syriam caperet et Ciliciam superioresque partes trans Euphratem* (ἡ ἄνω Ἀσία) *et propemodum universam Asiam. Ciliciam autem amico suo Antiocho gubernandam tradidit et Xantippo alteri duci provincias trans Euphratem.* Rosellini assure que le temple d'Esneh était plein de récits des victoires de ce roi : il se contente de dire que, dans les inscriptions, la Perse est aussi nommée (II, p. 327). Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 204) a trouvé dans la série des captifs les noms de l'Arménie, de la Perse, de la Thrace, de la Macédoine. Malheureusement, ces importants fragments ont été détruits depuis lors.

[2]) D'après la traduction de Lengerke. Ce qui est singulier, c'est l'interprétation tout à fait différente de Polychronios, qui rapporte toute la prophétie à Ptolémée VI Philométor.

effet un immense butin, 40,000 talents d'argent et 2,500 vases précieux et statues; les Égyptiens le nommèrent *Évergète* ou Bienfaiteur, comme le grand dieu Osiris, pour le remercier d'avoir rendu à leurs temples des objets sacrés ravis autrefois par Cambyse [1].

Enfin une révolte ramena le roi en Égypte; nous verrons que ce fut probablement celle de la Cyrénaïque. Mais le but politique de cette grande expédition, le but que la cour d'Alexandrie s'efforçait depuis si longtemps d'atteindre, fut complètement rempli. Évergète montra le même bon sens qui avait distingué le fondateur de la dynastie et le fin politique Philadelphe. Il s'agissait de prendre, après des succès extraordinaires, des mesures durables : un Démétrios, un Pyrrhos auraient pensé à la conquête du monde; mais la maison des Lagides n'avait pas eu d'autre visée que de briser la puissance des Séleucides et d'élever l'Égypte au rang, non pas d'une monarchie unique, mais de la première des monarchies. Essayer d'occuper d'une façon durable les satrapies de l'Iran et la Bactriane et l'Inde, c'eût été se condamner à perdre l'Occident. Nous montrerons plus loin les complications qui naissaient déjà dans les régions de la mer Égée : les forces navales de l'Égypte n'avaient pu occuper en Asie-Mineure que les côtes, et encore Smyrne tenait bon; elle s'unissait à Magnésie du Sipyle pour rester l'une et l'autre fidèles à la cause de Séleucos; de même Magnésie du Méandre et Gryneion en Éolide restaient, à ce qu'il semble, indépendantes [2]; dans l'intérieur de l'Asie-Mineure il y avait la Lydie avec son impre-

1) D'après saint Jérôme. Cette explication du nom d'Osiris se trouve dans Plutarque (*De Iside*). Je dois citer ici, en note tout au moins, l'assertion suspecte et en tout cas exagérée de Josèphe (*Contra Apionem*, II, 5), à savoir que Ptolémée a offert les χαριστήρια τῆς νίκης non pas aux dieux égyptiens, mais à Jéhovah dans son temple de Jérusalem. Du reste, le titre de Θεοὶ Εὐεργέται, appliqué à Ptolémée et à Bérénice, ne se rencontre ni sur la plaque d'or de Canope, ni dans l'inscription adulitaine, qui raconte cependant tout au long les victoires d'Asie. Les rois de cette époque semblent avoir évité de prendre pour leur propre compte ces titres fastueux de « dieux »; mais on ne trouvait rien de choquant à appeler le père et la mère des princes régnants par leur nom divin.

2) D'après l'inscription de Smyrne (lig. 84), le traité dut être également affiché dans ces deux villes.

nable forteresse de Sardes, la Phrygie avec ses nombreuses villes grecques. C'est là que Séleucos doit s'être retiré après la vaine tentative de 246, là qu'il doit avoir rallié autour de lui les restes de la puissance des Séleucides[1]. Il épousa Laodice, fille d'Andromachos, le frère de sa mère[2]; union qui, à ce qu'il semble, exerça bientôt une influence décisive sur la situation de cette cour des Séleucides alors en désarroi.

Nous savons que Ptolémée, à son retour, conserva la Syrie et qu'il remit « à son ami Antiochos » le gouvernement de la Cilicie, « à un autre général », Xanthippos, celui des pays au delà de l'Euphrate. Ces sèches indications fournissent quelques conclusions intéressantes. Xanthippos est, selon toute vraisemblance, le même Spartiate qui, peu d'années auparavant, au moment où les Romains avaient passé en Afrique et serraient de près Carthage, vint sauver la ville de la destruction par son courage et son coup d'œil stratégique et la conduisit à de nouvelles victoires. Redoutant avec raison la jalousie de ces fiers marchands, il était parti richement récompensé, et maintenant, tandis que les Carthaginois faisaient de suprêmes et inutiles efforts pour se maintenir en Sicile, tandis que les Romains créaient rapidement une puissance navale avec laquelle Carthage ne pouvait plus se mesurer et se présentaient pour la première fois en maîtres dans l'Occident, voici que la principale puissance de l'Orient, alliée à ces mêmes Romains, remportait des victoires incroyables, et le général

1) On lit dans la même inscription (lig. 12) : νῦν τε ὑπερβεβληκότος τοῦ βασιλέως εἰς τὴν Σελευκίδα, c'est-à-dire en partant, cette fois encore, de l'Asie-Mineure.

2) Polyb., IV, 51. Le second fils issu de ce mariage avait cinquante ans en 192 (Polyb., XX, 8) : par conséquent, il était né en 242, et l'aîné ne pouvait pas être venu au monde après 243. Je ferai observer ici par avance que, dans l'inscription de Smyrne, il n'y a pas la moindre allusion soit à Antiochos Hiérax, soit à cette Laodice; de sorte que l'inscription a dû être rédigée en 244 au plus tard. Séleucos II est représenté imberbe sur ses premières monnaies (par exemple, sur le beau tétradrachme de La Haye, décrit par Imhoof-Blumer dans la *Berl. Numism. Zeitung*, III [1876], p. 345). Sur les monnaies plus récentes, il porte la barbe diversement frisée; d'après Polybe (II, 71), il était surnommé non seulement Καλλίνικος, mais encore Πώγων. Ce sont là les raisons qui m'empêchent d'admettre que Séleucos II ait épousé de bonne heure, — par exemple, avant que sa mère n'eût été répudiée, — la nièce de sa mère.

qui avait battu les Romains et les avait chassés de la côte d'Afrique, recevait de Ptolémée la garde de ses conquêtes d'Orient[1]. On comprend maintenant que Séleucos se soit tourné vers le Sénat romain pour lui offrir alliance et amitié. Le Sénat lui en fit la promesse dans une lettre écrite en grec, à condition qu'il exempterait de tous impôts les habitants d'Ilion, ces alliés et parents du peuple romain[2]. Ce sont des combinaisons politiques gigantesques, qui percent à travers les misérables débris de la tradition. Il est à peu près aussi

[1]) Sur la façon dont Xanthippos quitta le service de Carthage, voy. Hudemann, *Zeitschr. für Alterth.* 1845, p. 100. Niebuhr (*Kleine Schriften*, p. 277) pensait qu'il n'y a pas l'ombre d'un indice concernant l'identité de ce Xanthippos. Sans doute, si l'on en croit les relations d'origine romaine, Xanthippos, victime de cette « bassesse d'âme punique » que les Romains étalent si volontiers, aurait été noyé avec ses trésors en retournant chez lui. On se demande à bon droit quel eût été le but de cette infamie. Polybe, quand il parle du départ de Xanthippos (I, 36, 3), dit que celui-ci s'était décidé de son propre mouvement à quitter Carthage, et il ajoute qu'il y avait aussi sur son congé une autre version, dont il parlerait en temps opportun. Par conséquent, Xanthippos devait reparaître encore une fois dans la suite de son récit; or, au cours des événements survenus jusqu'en 216 en Afrique, en Grèce, en Asie et en Afrique, de ceux du moins que Polybe relate, on ne le rencontre nulle part; plus tard, il ne pouvait être question de lui que d'une façon incidente. D'un autre côté, à l'endroit précisément où l'on s'attendrait à voir Polybe s'étendre sur l'histoire antérieure des provinces de la Haute-Asie, il en parle d'une façon sommaire et insuffisante (V, 40 sqq.); c'est que probablement il devait exposer dans son dixième livre la formation de l'empire parthe, de l'empire bactrien, et c'est là, j'imagine, qu'il a dû parler de Xanthippos. Il serait encore possible, il est vrai, que Polybe eût repris le sujet à propos de la critique d'un auteur qui aurait conté de la manière susdite la fin de Xanthippos : cependant, ce n'est pas vraisemblable, car l'auteur en question aurait dû être probablement Fabius ou Philinos, et nous avons encore le jugement porté par ces écrivains.

[2]) Suet., *Claud.* 25. Suétone, il est vrai, ne désigne pas expressément ce Séleucos, mais il est absolument impossible de songer à son fils et successeur, attendu que, du temps de celui-ci, Ilion n'était plus sous la domination des Séleucides (Polyb., V, 78, 6). Peut-être ces faits rapprochés jettent-ils quelque lumière sur un texte d'Eutrope (III, 1) : *Finito punico bello ... Romani legatos ad Ptolemæum Aegypti regem miserunt auxilia promittentes quia rex Syriæ Antiochus bellum ei intulerat, ille gratias Romanis egit, auxilia non accepit, jam enim fuerat transacta.* Si le nom d'Antiochos n'est pas mis là par suite d'une erreur d'Eutrope ou de l'auteur qu'il suit, il faudrait entendre par là que la réconciliation d'Antiochos II avec Laodice a été considérée tout de suite à Alexandrie comme un *casus belli*.

vraisemblable que cet Antiochos, à qui Ptolémée confia la Cilicie, n'était autre que le jeune frère de Séleucos[1]. Les objections qu'on pourrait élever sur ce point ne sont que spécieuses[2]. Les Égyptiens auront pu représenter d'autant plus facilement le meurtre de Bérénice et de son enfant comme l'œuvre de Séleucos, que ce prince, étant l'aîné des fils d'Antiochos, avait seul intérêt à se débarrasser du jeune et légitime héritier du trône : si l'Égypte parvenait à rallier aux intérêts des Lagides le frère de ce Séleucos, Antiochos, le dernier reste de la puissance des Séleucides était désormais paralysé; l'Égypte pouvait donc non seulement abandonner la Cilicie à Antiochos, mais lui permettre de faire valoir sur l'Asie-Mineure encore attachée aux Séleucides les prétentions du fils de Bérénice naguère assassiné. Antiochos était encore un enfant; l'influence de l'Égypte sur lui n'en était que plus sûre, et le reste de l'empire des Séleucides, le seul débris que reconnût l'Égypte, d'autant plus impuissant. Mais cet enfant ne pouvait encore prendre de résolutions par lui-même. Qui négocierait pour lui ce triste diadème? Personne autre, je pense, que Laodice sa mère. Dans la longue guerre des deux frères, qui ne devait commencer que trop tôt, elle se mit du côté d'Antiochos[3], de même que l'Égypte le soutint constam-

[1]) Ceci est une conjecture de NIEBUHR (*Kleine Schriften*, p. 277). Outre la vraisemblance intrinsèque qu'il invoque, il y a une circonstance qui plaide tout particulièrement en faveur de son opinion, c'est que, quelque temps après, Séleucos invita son frère à une alliance, ce qui n'eût pas été possible si celui-ci n'avait eu un domaine et des sujets sous ses ordres.

[2]) On peut citer à ce propos l'inscription que les Branchides, prêtres d'Apollon Didyméen à Milet, ont fait rédiger (C. I. GRÆC., II, nº 2852) : elle contient le message du roi Séleucos au Conseil et au peuple de Milet au sujet des splendides ex-votos que ce prince dédia dans le temple, notamment τοῖς θεοῖς Σωτῆρσι (Antiochos Ier et Stratonice), ainsi que la liste des dites offrandes. On lit dans l'en-tête du document : τάδε ἀνέθηκαν βασιλεῖς Σέλευκος καὶ Ἀντίοχος τὰ ἐν τῇ ἐπιστολῇ γεγράμμενα. On pourrait conclure de ce βασιλεῖς que la dédicace s'est faite après la réconciliation des deux frères, réconciliation dans laquelle l'aîné reconnut au cadet le titre de roi; mais le message émane du Βασιλεὺς Σέλευκος tout seul; et comme, tout en disant ἀφεστάλκαμεν, il emploie plus loin l'expression ὡς ἐγὼ βούλομαι, il paraît bien être celui qui dispose seul et agit en même temps au nom de son frère. Ce mot βασιλεῖς, employé par les autorités du temple, serait en ce cas de pure courtoisie.

[3]) καὶ τὴν μητέρα συλλαμβάνουσαν εἶχεν (PLUT., *De frat. amor.* 18).

ment, pendant que le père de Laodice et son frère Andromachos défendaient tout aussi vaillamment la cause du fils aîné[1]. Un autre frère de Laodice, Alexandre, se décide aussi, après quelque hésitation, pour le cadet Antiochos; si je ne me trompe, c'est au milieu du désastre qui détruisit l'empire des Séleucides et par suite de la catastrophe que la famille royale elle-même se désunit et se divisa. Le jeune Séleucos ne devait-il pas frémir devant une mère qui avait assassiné son père, même alors que ce meurtre lui promettait le diadème? Quant au père de Laodice, Achæos, et à son frère Andromachos, il est probable qu'ils regardèrent ce forfait si précipité comme un acte de démence, ce qu'il était en effet, et Séleucos épousa la fille d'Andromachos.

Prenons provisoirement l'année 243 comme celle du retour de Ptolémée en Égypte[2]. Il pouvait croire qu'il avait terminé son expédition par un arrangement qui garantissait complètement l'intérêt de l'Égypte. La politique de tous les temps et celle de ces derniers temps a démontré de quelle importance est pour l'Égypte la possession de la Syrie tout entière. Si l'Égypte veut s'élever, pour ainsi dire, au-dessus du rang de province et prendre une situation dominante de tous les côtés, elle doit, ce semble, regarder les monts de l'Amanos comme sa frontière naturelle. Aussi Ptolémée Évergète fit-il de toute la Syrie une dépendance immédiate de l'Égypte, et par cette conquête, qui seule donnait tout son prix à la possession de la côte méridionale et occidentale de l'Asie-Mineure, l'empire des Lagides atteignit l'apogée de sa puissance. La force des Séleucides semblait détruite pour toujours; les derniers héritiers de ce nom se tenaient les uns les autres en échec et paraissaient devoir s'user mutuellement et s'anéantir eux-mêmes; que Xanthippos de l'autre côté de l'Euphrate fût tributaire ou indépendant, l'hellénisme dans les régions supé-

[1]) Polyæn., IV, 17.

[2]) Le décret de Canobos, publié par Lepsius (1866) et daté de l'an 9 de Ptolémée III, 7 mars 238, ne donne aucun renseignement sur la date du retour, mais il confirme l'expédition dirigée sur la Perse ou tout au moins contre Suse. Il y est dit du roi : τὰ ἱερὰ ἀγάλματα ὑπὸ τῶν Περσῶν ἐκστρατεύσας.

rieures de l'Asie n'en était pas moins abandonné à sa destinée. Il n'est pas douteux qu'Arsace, que le Bactrien Diodotos n'aient été reconnus comme légitimes possesseurs de ce qu'ils avaient usurpé; Euthydémos, Agathoclès pareillement doivent être devenus indépendants et n'avoir conservé que l'apparence de vassaux de l'Égypte; il en a été de même peut-être en Asie, en Drangiane, en Arachosie.

Mais l'Asie séleucide supportait-elle cette ruine et cette destruction de l'existence qu'elle avait eue jusqu'alors comme État? Ne faisait-elle aucune résistance? Les villes, les populations n'étaient-elles pas indignées par le pillage de leurs sanctuaires, par les énormes contributions qu'on leur imposait, par les méfaits des mercenaires étrangers? Et surtout, les nombreux Macédoniens établis en Syrie, en Mésopotamie, à Babylone, acceptaient-ils en silence les événements? Souvenons-nous des débuts de la guerre. Savait-on alors à qui appartenait le diadème, et cette incertitude ne devait-elle point paralyser l'énergie des Macédoniens? On les avait trompés sur le nom de l'enfant royal, et cette supercherie ne les avait-elle pas détachés de la cause de leur dynastie au moment même où il aurait fallu se déclarer pour Séleucos? Et pourtant, plusieurs places s'étaient longtemps défendues contre les Égyptiens; bien plus, les positions les plus importantes, Damas et Orthosia[1], soutenaient encore un siège alors que Ptolémée était déjà de retour en Égypte. Il était naturel qu'après le départ de l'ennemi Séleucos n'eût besoin que de paraître au delà du Taurus pour provoquer aussitôt un soulèvement général auquel des places comme Orthosia devaient offrir un point d'appui sérieux.

Nous trouvons dans l'inscription qui contient les traités conclus entre Smyrne et Magnésie, qu'ils eurent lieu précisément à l'époque où Séleucos était passé de nouveau dans la province de Séleucide. Ce fut ou bien au moment où Ptolémée était encore en Asie, plus avant du côté de l'Orient,

[1]) Ceci d'après la traduction sus-mentionnée de l'Eusèbe arménien (I, p. 251), telle que l'a donnée Petermann en concurrence avec celle de Zohrab. Le siège finit *quum Seleucus eo descendisset*, c'est-à-dire quand il fut descendu d'Asie-Mineure en Syrie en franchissant le Taurus.

ou après son retour : dans le premier cas, les nouvelles dispositions prises par Ptolémée au sujet des provinces asiatiques n'auraient été possibles qu'après une nouvelle défaite de Séleucos; dans le second cas, Antiochos, à ce qu'il semble, posté en Cilicie, fermait le passage qui menait dans la Séleucide. Le problème est tranché par un texte qui nous apprend que Séleucos a fondé en 242 la ville de Callinicon sur la rive mésopotamienne de l'Euphrate[1]. Séleucos avait donc en 242 repris pied, pour ainsi dire, de l'autre côté du Taurus, et même sur l'autre rive de l'Euphrate, dans le voisinage de Thapsaque, cet important passage du fleuve; sa deuxième expédition en Séleucide, que mentionne l'inscription de Smyrne, aura donc réussi; le retour de Ptolémée et les nouvelles mesures qu'il a prises à l'égard de l'Asie ne peuvent avoir eu lieu plus tard qu'en 243, et elles ont été édictées probablement dès 244; c'est dans la troisième année de la guerre, et même dans la deuxième, qu'il aura achevé, comme nous l'avions supposé, l'expédition poussée jusqu'à Ecbatane, Persépolis et Suse[2].

1) Cette importante indication chronologique se trouve dans le *Chronicon Paschale* (I, p. 330) à la date de Ol. CXXXIV, 1 (244/3), sous le consulat de Catulus et d'Albinus. Cette avance vient de ce que le chroniqueur a laissé de côté les consuls de l'an 270 et a identifié l'année consulaire avec l'année olympique qui commence au milieu de celle-ci (Cf. Clinton, *Fast. Hellen.* III, p. vi). L'erreur chez lui tombe toujours sur le comput des olympiades : ses dates, comme on le voit par celles qui concernent la fondation de Nicomédie, l'avènement de Ptolémée III, visent l'année désignée par les noms des consuls. Le nom de la ville montre que Séleucos portait déjà le surnom de Callinicos; il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'il eût déjà remporté une grande victoire.

2) Ces combinaisons, il faut l'avouer, sont loin de constituer une preuve irréfragable : C. Müller (*Fragm. Hist. Græc.* III. p. 708 sqq.) a proposé, pour ces événements et ceux qui suivent, une ordonnance qui en diffère sur bien des points, et avec des raisons très spécieuses à l'appui. J'ajouterai encore ici quelques détails. Ptolémée est revenu de la Babylonie soit par la route de Syrie, soit par l'Arabie. En admettant que Séleucos fût déjà rentré en Syrie, le retour par l'Arabie eût été une concession, et alors le Lagide ne pouvait plus disposer des pays conquis comme il l'a fait : si, au contraire, il est revenu par la Syrie, il faut que Séleucos ait été battu une fois de plus, et on est obligé de supposer que c'est seulement à la troisième tentative faite par lui de l'Asie-Mineure qu'il a pu aboutir, tandis que cependant, dans la troisième partie de l'inscription de Smyrne, les expressions τὴν βασιλείαν αὐτοῦ συναύξων font croire à des succès remportés de

Mais la Cilicie ne fermait-elle pas déjà alors à Séleucos le chemin de la Séleucide? Si c'était le cas, si Séleucos tentait sa deuxième attaque après le démembrement de l'empire par le Lagide, il restait encore au jeune roi un autre chemin que les défilés de Cilicie. Sa sœur Stratonice était mariée au prince héritier de Cappadoce, avec qui son tendre père partageait le pouvoir, et peut-être était-ce pour la Cappadoce non pas seulement un intérêt de famille, mais un intérêt politique, qui lui commandait de favoriser le rétablissement de Séleucos. Le jeune roi sera donc parti de la Cappadoce pour passer dans la Séleucide. La fondation de Callinicon montre qu'en 242 ses possessions sur l'Euphrate s'étendaient déjà jusque-là et que Xanthippos était entièrement coupé de ses communications avec l'Égypte; sans aucun doute, la Cyrrhestique, la Chalcidique, la Piérie, la Séleucide, s'étaient soulevées aussitôt en faveur du roi national; Antioche se sera également révoltée contre les Lagides, et Orthosia tenait toujours.

Nous possédons sur les événements ultérieurs une relation où malheureusement le goût de la phraséologie vide de sens rend toute critique, tout examen impossible. Justin dit : « Après le départ de Ptolémée, comme Séleucos équipait une grande flotte contre les villes qui avaient fait défection, une tempête soudaine anéantit cette flotte, comme si les dieux avaient voulu venger le meurtre d'Antiochos, et le roi ne put que sauver sa vie. Mais les villes changèrent de sentiment et se déclarèrent pour Séleucos; il semble qu'elles aient été satisfaites par ce châtiment d'un roi en haine duquel elles s'étaient ralliées à l'Égypte. Séleucos, joyeux de son malheur, recommença la guerre contre Ptolémée; mais, comme s'il devait être le jouet de la fortune, il fut vaincu dans une bataille et s'enfuit à Antioche, plus abandonné encore qu'a-

l'autre côté du Taurus. Dans la première partie du document, il est dit que le roi se comporte φιλοστόργως τὰ πρὸς τοὺς γονεῖς, par conséquent vis-à-vis de sa mère Laodice aussi; on pourrait peut-être inférer de là que l'inscription a été rédigée avant que le jeune Antiochos encore enfant se fût jeté avec sa mère dans le parti de l'Égypte, ce qui arriva, comme on l'a supposé plus haut, lorsque Ptolémée à son retour garda la Syrie et disposa du reste de ses conquêtes. Je n'ose pas serrer de plus près la chronologie de ces événements.

près son naufrage. Il envoya des lettres à son frère Antiochos pour implorer son secours, lui offrant comme prix de son concours l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus. Antiochos n'avait que quatorze ans, mais il était déjà plein du désir de régner : il accepta les offres de Séleucos, non par amour fraternel, mais par goût de rapine ; aussi reçut-il le surnom de Hiérax, c'est-à-dire épervier. Alors Ptolémée, qui ne voulait pas combattre les deux frères réunis, conclut avec Séleucos une paix de dix années[1] ».

Comment s'orienter dans ce fatras ? Car, pour le dire à l'avance, ce récit de Justin embrasse près de quatre années qui furent remplies par les plus violentes agitations. Ce qui est sûr et peut nous servir de base, c'est que, dans la 3e année de la CXXXIVe Olympiade, c'est-à-dire en 242/1, par conséquent ou dans la même année que la fondation de Callinicon, ou dans la première moitié de l'année suivante, Damas et Orthosia furent débloquées par Séleucos[2]. Il est naturel de penser que l'armistice de dix années, conséquemment aussi l'alliance des deux frères et la défaite de Séleucos qui en fut l'occasion, eurent lieu plus tard, c'est-à-dire après 241. Justin ne nous parle pas de cette délivrance importante des deux forteresses ; il aurait dû la citer après le naufrage et après le retour des villes qui avaient fait défection.

Mais quelles sont ces villes d'abord révoltées, puis compatissantes ? D'où venait la flotte ? Peut-être Smyrne avait-elle envoyé des vaisseaux, ainsi que les villes d'Ionie qui, en petit nombre, défendaient encore leur liberté contre les Égyptiens, Lemnos, par exemple, qui était dévouée à Séleucos[3] : nous verrons que Rhodes combattit heureusement pour la même cause[4] ; mais, plus près encore, il y avait Laodicée sur la côte

[1]) Justin., XXVII, 2.

[2]) Euseb. Armen., I, p. 251, ed. Schœne.

[3]) Athen., VI, p. 254, d'après le livre XIII de Phylarque. Les mots χάριν ἀποδιδόντες τοῖς ... Ἀντιόχου ἀπογόνοις me portent à croire que le fragment remonte à une époque antérieure à 243. Peut-être est-ce à cette guerre que se rapporte le décret voté par les Érythréens en l'honneur de leurs nouveaux stratèges (Lebas, *Voyage archéol.* III, nº 1536. cf. nº 1541).

[4]) Il se pourrait que les villes lyciennes eussent aussi envoyé des vaisseaux et que les combats mentionnés dans une inscription du *C. I. Græc.* (III, nº 4239) aient été livrés à cette occasion.

de Syrie et les autres villes maritimes de cette région qui se déclarèrent certainement pour Séleucos, dès qu'il fut arrivé. Arados reçut le privilège inestimable d'être un asile libre pour les réfugiés politiques, précisément « parce qu'elle se déclara pour Séleucos II dans sa lutte contre Antiochos Hiérax[1] ».

Dans sa lutte contre Antiochos; c'est qu'en effet c'est contre lui qu'est dirigée la guerre pour laquelle Séleucos équipe la flotte. Essayons de suivre ici le cours de cette guerre entre les deux frères, autant que nous le permettent les rares documents dont nous disposons. Les villes de Cilicie sont celles qui se sont révoltées et qu'il faut reconquérir. Il y avait justement dans cette région un grand nombre de cités nouvellement fondées, et elles se rallièrent volontairement à Séleucos, sinon par pitié pour sa destinée, du moins par une juste intelligence de la situation politique[2]. Et Antiochos, à qui la Cilicie avait été abandonnée par Ptolémée? Sans aucun doute, il s'était hâté de prendre pied dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, dès que son frère s'était dirigé vers la Séleucide, afin de faire triompher les prétentions qu'il tenait de Ptolémée : lui et sa mère pouvaient compter en ce pays sur des amis nombreux, et nous savons que le frère de Laodice, Alexandre, qui commandait à Sardes, soutint Antiochos de tout son pouvoir[3]. Si Sardes, et par suite la maîtresse place de l'Asie antérieure passait ainsi à Antiochos, son frère aîné pouvait, malgré les succès qu'il avait remportés au delà du Taurus, désespérer de se maintenir pour le moment en deçà de la chaîne; il était plus important d'assurer le plus possible du côté de la terre la Cilicie, qu'il avait déjà reprise. C'est ici

[1]) προσθέμενοι τῷ Καλλινίκῳ (STRAB., XVI, p. 754).

[2]) Je rappelle que Séleucos, dans la paix conclue avec son frère, avait cédé à ce dernier l'Asie jusqu'au Taurus : par conséquent, la Cilicie n'y était pas comprise.

[3]) *adjutorem enim et suppetias Alexandriâ etiam habebat, qui Sardianorum urbem tenebat, qui et frater matris ejus Laodicæ erat* (EUSEB. ARMEN., I, p. 251 ed. Schœne). C'est la traduction de PETERMANN : il fait observer que les manuscrits donnent *Alexandriæ* ou *Alexandriâ*, et que AUCHER a voulu lire « *haghexandrê i. e. ab Alexandro pro haghexandreah* ». AUCHER avait certainement raison.

que se place une information d'après laquelle Séleucos aurait marié sa seconde sœur (l'autre avait déjà épousé le co-régent de Cappadoce) à Mithradate de Pont, en lui donnant en dot la Grande-Phrygie[1]. Séleucos devait avant tout s'efforcer de profiter des heureux succès qu'il avait obtenus en Syrie pour rétablir sa puissance au delà de l'Euphrate. Nous ne pouvons plus, il est vrai, reconnaître les motifs qui déterminèrent le roi d'Égypte à ne rien faire, à ne rien empêcher, et à laisser Xanthippos succomber tout à fait. Mais tous ces événements sont attestés par le soi-disant prophète Daniel, qui, écrivant près de soixante-dix ans plus tard, a certainement reproduit avec exactitude les faits accomplis alors. Après avoir dit que Ptolémée était revenu de son expédition de Syrie, il ajoute : « et pendant des années, il reste éloigné du roi du Nord[2] ».

Si Séleucos n'avait rien de sérieux à craindre de l'Égypte, s'il se sentait affermi par la possession des contrées qu'il venait de reconquérir depuis le Taurus jusqu'au delà du Tigre, il pouvait entreprendre une autre tâche, celle de reprendre à son frère les pays de l'Asie-Mineure que celui-ci lui avait

1) Justin., XXXVIII, 5. Euseb. Armen., I, p. 251, 5 ed. Schœne. De ce mariage naquit cette Laodice qui, en 221, était d'âge à épouser Antiochos III et qui lui donna un fils dès l'année suivante : elle doit par conséquent être née au plus tard en 237. Je place le mariage en 242; on verra plus loin pour quels motifs. Justin est absolument seul à parler de la dot; Appien lui-même, parlant des négociations à propos desquelles Justin fait cette mention, n'en dit pas un mot (Appian., *Mithrid.* 12, 57). Cependant il est impossible que l'assertion de Justin ne repose sur rien. — Je tiens à ajouter ici quelques détails indispensables sur Mithradate. Son père Ariobarzane, qui était monté sur le trône en 266, mourut peu de temps après l'attaque d'Antiochos II contre Byzance, incident que nous avons rencontré sur notre chemin avant 258 (Memnon, c. 24). Memnon parle tout de suite après d'un cadeau que le roi Ptolémée, εἰς ἄκρον εὐδαιμονίας ἀναβάς, a fait aux Héracléotes (λαμπροτάταις δωρεαῖς εὐεργετεῖν τὰς πόλεις προήγετο) : ce sont des expressions qui s'accordent de très près avec celles de Théocrite (XVII, 110). Ainsi, le chapitre 25 de Memnon pourrait coïncider avec les premières et brillantes années de la guerre, de 258 à 248, et par conséquent la mort d'Ariobarzane pourrait correspondre à peu près au début de la guerre. Ce n'est que quartorze ans plus tard que Mithradate s'est marié; il devait n'être encore qu'un enfant lors du décès de son père.

2) Ces paroles précisément (Dan., XI, 8) offrent de très grandes difficultés : l'explication donnée ci-dessus est la moins forcée, et elle est acceptée par Lengerke ainsi que par Hävernick.

enlevés; il était sûr d'ailleurs de la sympathie des villes de l'Asie. Antiochos enrôla des mercenaires gaulois, mais il perdit en Lydie une première, puis une seconde bataille contre son frère. Il ne garda que Sardes; le reste du pays, y compris la plus grande partie des villes du littoral, échut au vainqueur; Éphèse conserva sa garnison égyptienne[1]. On peut croire que Mithradate de Pont commença à craindre pour la dot de sa femme; il pouvait espérer maintenant, en soutenant Antiochos qui n'avait presque plus de ressources, obtenir plus sûrement de lui la possession d'un pays qu'il avait dû lui arracher, à lui et aux Galates. Il prit donc les armes; la principale partie de son armée se composait de Galates. Séleucos le rencontra à Ancyre et en vint aux mains avec lui. Ce dut être une terrible bataille : 20,000 hommes, dit-on, tombèrent du côté de Séleucos; on crut même qu'il était mort : sa fidèle Mysta tomba entre les mains des Barbares; elle n'eut que le temps de se dépouiller de sa parure, et fut vendue comme esclave avec les autres captives. A Rhodes, où elle fut vendue, elle fit connaître sa condition, et on l'envoya à Antioche avec toute sorte d'honneurs[2]. Le jeune Antiochos Hiérax avait lui-même pris le deuil à la nouvelle de la mort de son frère et s'était renfermé dans son palais pour le pleurer;

[1]) *In Lydiorum terra Seleucus vicit, sed neque Sardes neque Ephesum cepit, Ptolemæus enim urbem tenebat* (Euseb. Armen., I, p. 251 ed. Schœne).

[2]) Polyæn., VIII, 61. Polyænos, comme le *Prologue* XXVII de Trogue-Pompée, appelle cette rencontre la bataille d'Ancyre : ce doit être par conséquent la même que celle dont Justin (XXVII, 2) parle aussi, mais pas au bon endroit. Ceci résulte du texte de Justin lui-même, car plus loin (XLI, 4), en résumant l'histoire des Parthes, il dispose les faits dans l'ordre suivant : lutte entre les frères, victoire des Gaulois (en 241, selon moi), puis inquiétudes d'Arsace, qui redoute Séleucos et Diodotos de Bactriane (nous verrons que, dès 239, Séleucos avait repris le dessus), enfin, expédition de Séleucos en Orient, entreprise peu de temps après 239. De même, l'extrait de Porphyre inséré dans l'Eusèbe arménien place évidemment ces guerres à l'époque actuelle, bien qu'il fasse mention tout de suite après de la levée du siège d'Orthosia, car en général il ne parle pas de la grande guerre d'Égypte, il y fait simplement ici une allusion en passant : pour lui, la chose importante est la guerre civile. La confusion qu'il y a dans Eusèbe n'est pas à beaucoup près aussi grande que se l'imagine Niebuhr (*Kl. Schriften*, p. 282 sqq). Il est vrai que Niebuhr veut mettre la bataille d'Ancyre après l'expédition de Séleucos en Orient, c'est-à-dire vers 237.

mais bientôt il apprit que Séleucos était sauvé, qu'il était arrivé heureusement en Cilicie[1] et qu'il levait une nouvelle armée : il offrit aux dieux des sacrifices pour leur témoigner sa reconnaissance et ordonna aux villes de célébrer par des fêtes joyeuses le salut de son frère[2]. C'étaient les Galates qui avaient gagné cette grande bataille. On dit, et la chose est parfaitement croyable, qu'ils se tournèrent dès lors contre Antiochos ; ils trouvaient leur avantage à détruire l'ordre qui avait été si péniblement établi en Asie ; dès qu'il n'y avait pas de prince puissant, ils pouvaient continuer impunément leurs anciens brigandages. Ils commencèrent donc à ravager de nouveau la contrée, et Antiochos ne put se défendre contre eux qu'en leur payant tribut[3].

Après un tel résultat, Séleucos dut évidemment abandonner l'Asie-Mineure. On lit dans le prophète Daniel : « L'Égypte s'éloignera pendant des années du roi du Nord ; celui-ci marche contre l'empire du roi du Sud, mais il revient dans son pays ». Après la perte de l'Asie-Mineure, Séleucos, à ce qu'il semble, se tourna le plus tôt possible vers le sud, peut-être pour se servir de Damas et d'Orthosia dans une invasion qu'il méditait contre l'empire des Lagides. Je n'ose pas placer ici le refus de tribut que fit le grand-prêtre Onias[4] ; mais cette défaite décisive, à la suite de laquelle Séleucos s'enfuit de nouveau à Antioche, « plus abandonné qu'après le naufrage de sa flotte », fait évidemment partie des événements de cette guerre. Le moment était venu où il devait nouer des négociations avec son frère ; s'il ne parvenait pas à le gagner maintenant, tout ce qu'il avait conquis avec tant de peine était perdu sans retour. Il lui céda toute l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus. De son côté, Antiochos n'avait pas moins de motifs de désirer une réconciliation qui pouvait seule lui

1) C'est à ce fait que se rapporte le texte de Polyænos (IV, 9, 6). Séleucos s'enfuit déguisé ; ce n'est que quand il eut de nouveau rassemblé ses bandes éparses qu'il reparut dans l'appareil d'un roi.

2) Plutarch., *De frat. amor.* 18.

3) *auro se redemit societatemque cum mercenariis suis jungit* (Justin., XXVII, 2, 12).

4) Joseph., *Ant. Jud.* XII, 4, 2.

assurer un règne tranquille : le roi de Pergame avait déjà commencé à l'attaquer avec des forces toutes fraîches qui lui avaient valu des succès considérables ; Antiochos, épuisé par une longue guerre, par la solde et le tribut qu'il payait aux Galates, ne pouvait tenir longtemps la campagne contre le roi de Pergame qui possédait de riches trésors : il était donc disposé à la paix[1]. Cette réconciliation des deux frères, dont la querelle avait déterminé dans les premières années la politique de la péninsule, eut naturellement pour conséquence un apaisement plus ou moins marqué dans les villes et les royaumes d'Asie-Mineure. On ne peut plus reconnaître quelles en furent les conditions particulières[2] ; on ne voit clairement qu'un seul fait, c'est que les Galates continuent avec autant de violence que jamais les incursions et les pillages qu'ils avaient recommencés depuis la guerre des deux frères.

La fin de cette guerre ne laissa pas l'Égypte indifférente. La politique de la dynastie avait eu longtemps pour but la destruction de la puissance des Séleucides ; nous verrons qu'en d'autres endroits des révoltes éclatèrent contre la domination égyptienne ; depuis que Séleucos avait entrepris avec une heureuse énergie de rétablir l'empire de Syrie, l'Égypte ne pouvait espérer de mettre obstacle à cette puissance régénérée qu'en opposant, comme auparavant, le cadet à l'aîné. Mais cette politique ne pouvait ni être populaire, ni assurer la

[1]) *rex (?) Bithynus (!) Eumenes ... quasi vacantem Asiæ possessionem invasurus victorem Antiochum Gallosque adgreditur*, etc. (Justin., XXVII, 3, 1). La grande victoire remportée sur les Galates par Attale de Pergame doit être placée après 239. Voy. ci-après.

[2]) La Cappadoce, où Ariamène régnait encore, me paraît avoir été pour Séleucos : cependant, l'expression *Antiochus ... ad socerum suum Ariamenem ... pervehitur,* employée à propos d'un incident survenu plusieurs années plus tard, montre qu'Ariamène avait marié sa fille à Antiochos Hiérax. La suite de l'histoire donne à penser que Ziaélas de Bithynie tenait pour Antiochos : l'alliance d'Eumène, et depuis 241 (voy. Clinton, III, p. 402) d'Attale de Pergame avec Séleucos est vraisemblable, puisque ces princes luttent contre Antiochos. L'attitude d'Héraclée, de Byzance, est tout à fait problématique. Quant à Cyzique, nous savons seulement que l'épouse d'Attale était originaire de cette ville (Strab., XIII, p. 624). La mère d'Attale était une fille d'Achæos, une sœur de la reine Laodice, la tante par conséquent de Séleucos et d'Antiochos. Le Pont était en dernier lieu du côté d'Antiochos.

possibilité de combinaisons durables, puisqu'elle était fondée sur un antagonisme contre nature entre les intérêts de deux frères. Il ne restait donc au roi d'Égypte, après la réconciliation des deux frères, qu'à conclure pour dix ans la paix dont nous avons parlé et dans laquelle il dut naturellement se réserver la possession des places et provinces séleucides qui étaient encore en son pouvoir, la Pamphylie, la Lycie, les pays de Thrace, peut-être l'Hellespont et une partie des villes ioniennes[1]. La Carie, à ce qu'il semble, resta également à l'Égypte, mais Stratonicée échut aux Rhodiens pour des motifs que nous apprécierons ultérieurement; avant tout, Séleucie à l'embouchure de l'Oronte restait au Lagide, comme un signe de sa supériorité sur les Séleucides[2].

Au moins, le royaume de Syrie proprement dit gagnait à cette paix, qui dut être conclue vers 239[3], du repos pour quelque temps, et l'infatigable Séleucos put entreprendre une expédition dans l'Est, sinon pour rendre au royaume toute son étendue, du moins pour reconquérir les contrées les plus proches et les plus importantes de l'Iran.

[1]) Il conserva certainement Éphèse et Magnésie (du Méandre), qui a dû être reprise après 244 par les Égyptiens, probablement aussi Milet et Priène. Je n'ose aller plus loin; au sujet de Samos notamment, je garde des doutes à cause des assertions de Polyænos (V, 25) et de Frontin (III, 2, 11).

[2]) On dit dans le conseil du roi Antiochos qu'il serait ridicule de songer à reprendre la Cœlé-Syrie, tant que Séleucie est encore aux mains de l'ennemi : ἦν χαρὶς τῆς αἰσχύνης ... κρατουμένη γὰρ ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν μέγιστον ἐμπόδιον εἶναι πρὸς πάσας αὐτοῖς ἐπιβολὰς (Polyb., V, 58, 5).

[3]) Il est impossible malheureusement de préciser la date de cette paix. Le seul point de repère que l'on ait, c'est que l'expédition d'Orient (voy. ci-après) fut entreprise alors que déjà Stratonice de Macédoine, répudiée par le roi Démétrios (depuis 239), était arrivée en Syrie *eumque in mariti bellum impulit*. Or, même une « femme ivre de vengeance » ne pouvait songer à une guerre contre la Macédoine, si la paix n'était pas faite entre l'Égypte et Antiochos. Démétrios l'avait répudiée pour épouser une princesse épirote, qui lui donna peu de temps après le mois d'octobre 238 son fils Philippe, car Philippe perdit la bataille de Cynoscéphales (livrée avant la moisson de 197) 23 ans et 9 mois après le début de son règne, et il n'avait pas plus de 17 ans lorsqu'il monta sur le trône. On peut donc placer le départ de Stratonice pour la Syrie à la fin de 239 ou au commencement de 238, et, lorsqu'elle y arriva, la paix devait être faite. Il y a eu tant d'événements entre la levée du siège d'Orthosia en 242/1 et la paix, qu'il est à peu près impossible de faire remonter la date de cet arrangement à 240.

Qui peut envisager sans sympathie ces deux frères et leur destinée ? Une fatale politique les a jetés, l'un à peine adolescent, l'autre encore enfant, dans les bras d'un parti qui commet les crimes les plus atroces ; le meurtre qui doit leur conserver le trône détruit toutes leurs espérances ; à peine l'aîné, luttant contre la fortune, lui a-t-il arraché ses premiers succès que son frère devient son ennemi, sa mère se ligue avec son frère, et cette mère voit son père s'armer contre elle, son frère combattre un autre de ses frères : on dirait que les sanglantes représailles de cette reine vindicative ont mis la famille royale en délire. Et pourtant, le jeune Antiochos prend le deuil du frère qu'il a vaincu et qu'il croit mort. Mais la mauvaise fortune ne cesse de les poursuivre l'un et l'autre ; on dirait que la constitution de cet empire qu'ont fondé leurs aïeux en dépit de la nature trouve son expression dans cette querelle toujours renaissante. Du moins ils conservent, dans ces luttes continuelles que sait leur créer la perfidie de la politique égyptienne, la noblesse de leur caractère ; ils cherchent à agir aussi honorablement que possible dans les fausses situations où les a jetés leur destin ; ce sont des natures douées de force et pour ainsi dire d'élasticité, pleine de l'infatigable et virile énergie qui distinguait leurs ancêtres. Et c'est ainsi qu'ils apparaissent — si l'on nous permet, à défaut de textes, de nous servir au moins de ces témoignages — sur les monnaies qui nous ont transmis leur image : leur visage est noble et grave ; celui du cadet, plus hardi, celui de l'aîné, plus réfléchi ; mais tous deux ont un trait commun qui les rapproche et montre qu'ils sont frères : la générosité de la jeunesse.

Tout autre est le portrait de Ptolémée Évergète : il a le front développé et méditatif des Lagides, les sourcils relevés ; mais dans les traits de ce visage plein et charnu s'exprime un certain effort ; on croit y reconnaître une énergie qui peut mollir. On a conservé une anecdote qui semble caractériser ce Ptolémée : il jouait aux dés et se faisait lire la liste des criminels qu'il devait condamner à la peine capitale ; mais Bérénice, sa femme, entra, prit la liste des mains du lecteur et ne souffrit pas que le roi prononçât d'autres arrêts. Ptolémée s'estima heureux de l'opposition sensée de Bérénice, et depuis

il ne prononça plus de condamnation à mort en jouant aux dés[1]. Il se montra des plus gracieux pour l'astronome Conon, quand celui-ci vint annoncer que la chevelure de la jeune reine, qui avait été consacrée dans le temple d'Arsinoé au Zéphyrion en reconnaissance des grandes victoires d'Asie et qui avait disparu ensuite, avait été transportée parmi les étoiles. Il est vrai qu'en même temps il accordait une pension de 12 talents à Panarétos, non parce qu'il avait été le disciple du philosophe Arcésilas, mais parce qu'il avait la taille d'un nain parfait[2].

Mais laissons de côté ces notices personnelles, d'ailleurs fort sommaires, qui avaient autrefois, il est vrai, une plus grande influence sur le cours des événements, lorsque les monarchies dépendaient exclusivement de la volonté et du caractère de ceux qui détenaient le pouvoir. Rappelons-nous qu'à la même époque un nouvel esprit de liberté commençait à se développer en Grèce, et même à y prendre une forme. Les villes d'Ionie, elles aussi, avaient reconquis une autonomie qui leur avait longtemps manqué ; la conquête égyptienne en interrompit de nouveau la tradition chez la plupart d'entre elles. Mais le besoin de liberté et de légalité constituée sur de nouvelles bases, ce qu'on appellerait aujourd'hui le libéralisme, s'était éveillé ; il grandissait avec la culture des esprits, et il ne cessait, enseigné et célébré dans la mère-patrie, de pénétrer dans les villes grecques les plus lointaines. Ainsi à Cyrène. Un renseignement succinct nous met une fois de plus sur la trace de grands événements. On rapporte qu'Ecdémos et Démophane, ces nobles citoyens de Mégalopolis, ces amis d'Arcésilas, délivrèrent leur patrie et contribuèrent à la liberté de Sicyone ; qu'ils furent appelés par les Cyrénéens, dont la ville était déchirée par des troubles intérieurs, et qu'ils réglèrent la constitution de la ville, la gouvernèrent habilement et défendirent sa liberté[3]. Vers 237, ils

1) Ælian., XIV, 43. Elle est appelée dans Athénée (XV, p. 689) la *grande* Bérénice. Il y a là probablement, comme d'autres l'ont déjà remarqué, une fausse leçon, qui cache le nom de son père Magas. [La correction est faite dans l'édition de Meineke, qui donne Βερενίκη ἡ Μάγα. *Note du Trad.*]

2) Polemon, p. 131 ed. Preller.

3) ἐπιφανῶς προὔστησαν καὶ διεφύλαξαν αὐτοῖς τὴν ἐλευθερίαν (Polyb., X, 25, 3). — τεταραγμένων τῶν ἐν τῇ πόλει καὶ νοσούντων εὐνομίαν ἔθεντο καὶ διεκόσ-

étaient rentrés dans leur patrie arcadienne. Mais la Pentapole précisément n'était-elle pas l'héritage de Bérénice ? Le mariage de cette princesse n'avait-il pas rendu Cyrène en 247 au royaume d'Égypte ? D'où venaient donc ces dissensions intestines, et pourquoi cette liberté ? Si Ptolémée, vers 244 ou 243, revint en toute hâte d'Asie en Égypte pour étouffer une révolte qui avait éclaté dans ses propres États, alors qu'il n'y avait en Égypte ni prétexte ni occasion de s'insurger contre le gouvernement établi des Lagides, il n'y a guère que Cyrène qui ait pu se soulever et alarmer Ptolémée. Les Grecs de la Cyrénaïque, riches, audacieux, maîtres de grandes ressources, fiers de l'originalité bien caractérisée de leurs mœurs et de leur culture, n'avaient pas consenti si facilement à dépendre encore de l'Égypte ; peu d'années auparavant, ils avaient combattu contre elle de concert avec le Macédonien Démétrios, et, s'il y avait à la cour d'Alexandrie quelques-uns de ces hommes distingués dont la Pentapole avait produit un si grand nombre, néanmoins les villes de la région entretenaient des relations avec Athènes et s'imprégnaient des tendances élevées qu'y avait répandues la philosophie. C'est là que vivait leur compatriote Lacyde, ami, comme les Mégalopolitains Ecdémos et Démophane, d'Arcésilas, dont il devint le successeur à l'Académie. C'est dans ce cercle de relations qu'il faut s'imaginer la révolte de Cyrène. Il semble hors de doute que les autres villes de la Pentapole s'y associèrent ; seule, la foule énorme de Juifs qui était venue se fixer depuis le premier Lagide dans

μησαν ἄριστα τὴν πόλιν (Plut., *Philop.* 1). On peut conclure de l'expression de Polybe qu'ils ont séjourné assez longtemps à Cyrène. Philopœmen les eut pour maîtres à Mégalopolis, alors qu'il était encore ἀντίπαις, c'est-à-dire avant l'âge éphébique (Plutarque), et il était né en 253. C'est pour cette raison que, dans le *Prologue* XXVII de Trogue-Pompée : *ut Ptolemæus adeum denuo captum interfecerit*, la conjecture si ingénieuse de C. Müller (*Eudemum captum*) me paraît inopportune. On ne peut pas davantage accepter celle de Niebuhr (*Achæum denuo captum*), car elle présuppose des faits sur lesquels nous n'avons pas la moindre indication. Gutschmid (ap. Jeep, p. 182) recommande *Adæum :* la seule raison, que je sache, c'est que, une vingtaine d'années plus tard, on rencontre en Égypte un Adæos, stratège de Bubastis (Polyb., XV, 27, 6) et que, par conséquent, le nom en question est bien un nom de grand d'Égypte. Je croirais volontiers que Trogue-Pompée, résumant Phylarque, a fait entrer dans cette phrase la suite de la guerre et la soumission finale de la Cyrénaïque.

ces contrées et y jouissait de l'égalité des droits[1] put rester attachée à la cause de la royauté. Les motifs de discordes intérieures ne manquaient pas. Une des épigrammes de Callimaque représente un guerrier qui consacre à Sarapis son arc et son carquois : « mais, dit le poète, ce sont les Hespérites qui ont les flèches[2] » ; or la ville des Hespérites sur le bord de la Syrte porta depuis lors le nom de Bérénice[3]. Cyrène semble donc, à en juger par tout ce qu'y firent les deux citoyens de Mégalopolis, avoir tenu tête au Lagide.

L'époque de Démétrios de Macédoine avait montré à quel point il était important pour l'Égypte d'avoir sous sa domination la Cyrénaïque. Lorsque Ptolémée Évergète courut ramener à l'obéissance le pays soulevé, la situation était-elle si dangereuse qu'il dût redouter de voir l'influence ennemie, surtout celle des Macédoniens, s'établir dans cette contrée, et faisait-il d'autant plus de diligence pour assurer les prétentions de l'Égypte? L'analogie des luttes antérieures entre la Syrie et l'Égypte nous fait supposer qu'Antigone, déjà vieux, ne vit pas avec indifférence le cours que prenaient les événements en Orient. La destruction, momentanément complète, de la puissance des Séleucides devait d'autant plus l'alarmer que les Égyptiens occupaient aussi la côte de Thrace; comment pouvait-il demeurer tranquille alors que les Lagides, dont la prépondérance était déjà si menaçante, s'établissaient tout près de la frontière macédonienne? La Macédoine ne devait-elle pas chercher à empêcher par tous les moyens cet établissement des Égyptiens? Aussi peut-on croire que l'occupation de la Thrace n'eut lieu que lorsque la résistance tentée par la Macédoine eut été vaincue[4].

1) Joseph., *Contr. Apion.* II, 4.

2) Callim., *Epigr.* 39.

3) Steph. Byz., s. v. Ἑσπερίς. Letronne (*Recueil*, p. 184) dit que Bérénice « a dû recevoir son nom de Magas », parce que, suivant son étrange hypothèse, Ptolémée Philadelphe n'a pu être le fondateur de la ville : il oublie ce troisième Ptolémée. Il n'est pas plus heureux dans « l'observation frappante » qu'il ajoute : « c'est que le nom de Bérénice n'existe que sur les bords de la mer Rouge ». Non seulement Tios sur le Pont s'est appelée durant un certain temps Bérénice, mais ce nom se rencontre aussi en Cilicie et en Syrie. Cf. l'*Appendice* du tome II, p. 757.

4) Je dois rappeler dès à présent qu'en 243 il y avait dans la citadelle de

Il faut peut-être insérer ici un renseignement absolument isolé et dont le sens incertain ne permet pas de savoir autre chose, sinon qu'il y est question d'une bataille navale qui fut décisive et se livra près d'Andros[1]. Dès l'année 244, nous verrons Antigone engagé de nouveau dans les affaires de Grèce, et l'on devine à son attitude que sa puissance a dû subir un grave échec. Cependant, depuis vingt ans, depuis la victoire de Cos, la flotte macédonienne était l'égale de la flotte égyptienne, au moins dans la mer Égée; la défaite d'Andros dut lui porter un coup terrible, en même temps qu'elle donnait à l'Égypte la domination de la mer Égée et rendait possible cette occupation de la Thrace et de l'Hellespont dont parle l'inscription d'Adule. D'ailleurs, pour que la Macédoine ne pût employer tous ses efforts à rétablir sa puissance navale et à continuer sa lutte avec l'Égypte, le cabinet d'Alexandrie lui créait en Grèce de telles complications que bientôt Antigone se vit attaqué au point le plus vulnérable de sa puissance; je

Corinthe 500 mercenaires syriens (non pas Σύριοι, de l'île de Syros, mais Σύροι, PLUT., *Arat.* 24). Je ferai observer également que, comme le prouve l'inscription de Smyrne, Séleucos a fondé des fêtes et des temples en l'honneur de son père Antiochos Théos et de sa grand-mère, la sœur d'Antigone. De même qu'on vit des Syriens à Corinthe, les Étoliens (alliés d'Antigone dans cette guerre) firent un coup de main heureux contre Samos (POLYÆN., V, 25. FRONTIN., III, 2, 11). La correction proposée au texte de Frontin (*Saniorum* pour *Samiorum*) ne mène à rien.

[1]) *et Antigonum Andro prælio navali prona vicerit* [var. *Antigonus ... navali oprona*] (TROG. POMP., *Prol.* XXVII). GUTSCHMID (ap. Jeep, p. 182) a tiré de là *Antigonus ... Sophrona*. Si c'est bien un Antigone qui a livré cette bataille, ce ne peut pas être, comme le supposait NIEBUHR, Antigone III Doson; ce doit être Antigone Gonatas, qui est mort en 239 à l'âge de 80 ans au moins. Les pénibles luttes que ce prince eut à soutenir dans l'Hellade durant ses dernières années ne permettent guère de croire qu'il ait gagné en personne cette bataille d'Andros. Plutarque (*Pelop.*, 2) raconte bien une anecdote déjà citée plus haut au sujet d'une victoire d'Antigone à Andros, et il dit 'Αντίγονος ὁ γέρων, mais on ne peut certainement pas s'en servir pour prouver la victoire dont il s'agit ici, car Plutarque ne dit pas 'Αντίγονος γέρων ὤν, et 'Αντίγονος ὁ γέρων désigne d'ordinaire le vieil Antigone Monophthalmos (Cf. PLUT., *De fort. Alex.*, I, 9). Si l'on tient à rencontrer Sophron dans cette affaire, on pourrait écrire: *ut Antigonum prælio navali Sophron devicerit;* mais il n'est dit nulle part que Sophron ait livré cette bataille, ni même qu'il ait jamais commandé sur mer: il n'est question de lui, que je sache, qu'une fois en tout, dans un passage cité plus haut (PHYLARCH., *Fragm.* 23), passage où il est appelé ὁ ἐπὶ τῆς 'Εφέσου.

rappelle ici par anticipation que Corinthe, la clef du Péloponnèse, fut prise en 243 par les Achéens.

A la même époque où Ptolémée Évergète avait détruit l'empire des Séleucides et pouvait disposer à sa guise de l'Asie, il avait donc en même temps abattu la rivalité de la Macédoine; et quoique l'Égypte montrât, par les mesures qu'elle prenait en Asie, qu'elle n'avait nullement l'intention d'établir une monarchie universelle, elle avait néanmoins conquis une suprématie qui, après la ruine d'une des deux grandes puissances et l'affaiblissement de l'autre, semblait devoir dominer entièrement la politique hellénique. Il est vrai, les petits États de l'Asie et de l'Europe avaient gagné diversement à ces défaites des grandes puissances, dont le voisinage les avait jusque-là contenus ou gênés, et l'avantage momentané qu'ils avaient acquis pouvait dissimuler provisoirement le danger que faisait courir à tous la suprématie écrasante de l'Égypte. Mais, s'il y avait des États menacés de perdre une indépendance politique fondée jusqu'alors sur la rivalité des grandes puissances, ne devaient-ils pas se soulever de toute leur énergie contre la prépondérance égyptienne et mettre tout en œuvre pour ne pas laisser la Macédoine succomber et pour aider Séleucos dans les tentatives qu'il faisait alors pour relever son empire? Et il y avait beaucoup de ces petits États: nous avons déjà vu que Smyrne, quoique entourée de grands et nombreux dangers, selon les propres termes d'un décret rendu par cette ville, était fidèle à la cause de Séleucos, de même qu'Héraclée du Pont et Byzance; les îles libres de Chios et de Lesbos avaient pareillement toute sorte de motifs pour se déclarer en faveur de Séleucos; même l'ancienne clérouchie attique de Lemnos a dû ne pas se contenter d'honorer Séleucos en rendant hommage à ses ancêtres. Mais la ville qui se mêla de la façon la plus active aux événements fut Rhodes. Son commerce incroyablement riche dépendait absolument de la liberté de l'île et de la neutralité qu'elle avait constamment observée; si l'Égypte faisait prévaloir sa suprématie exclusive dans les eaux de l'Orient, Rhodes ne pourrait plus à la longue conserver son importance commerciale. Le tact politique qui distingue plus tard comme auparavant cet

État si bien équilibré nous autorise à supposer *a priori* que non seulement Rhodes fit ce qu'exigeaient les circonstances, mais qu'elle chercha à rallier aux mesures prises dans l'intérêt général les cités dont la situation était semblable à la sienne.

Sans doute, il n'y a à peu près rien de tout cela dans les débris de la tradition historique. Nous ne savons pas comment et dans quelle mesure tous ces États se soulevèrent en faveur de Séleucos, et s'ils prirent part à cet armement naval que détruisit la tempête. Une seule indication égarée, qui s'applique d'une façon surprenante à la situation telle que nous l'avons retracée par voie de conjecture, confirme la justesse des suppositions que nous avons osé faire. On rapporte que les Rhodiens, dans la guerre contre Ptolémée, étaient dans le voisinage d'Éphèse ; l'amiral du roi, Chrémonide, sortit à leur rencontre en ordre de bataille, mais le Rhodien Agathostrate, dès qu'il vit l'ennemi, fit rentrer ses vaisseaux, puis les ramena de nouveau en pleine mer. L'ennemi crut qu'il refusait la bataille et revint dans le port en chantant le péan de victoire ; mais, lorsque les Égyptiens eurent débarqué et se furent dispersés, le Rhodien arriva, surprit les vaisseaux et remporta une victoire complète[1]. C'est ce même Chrémonide qui, vingt ans plus tôt, avait été à la tête du mémorable soulèvement d'Athènes et qui, après la chute de sa patrie, s'était enfui à Alexandrie. Quand Télès[2], dans son livre *sur l'Exil*, écrit peu d'années après cette guerre de Rhodes, veut prouver que la perte de la patrie est souvent le début d'une plus brillante fortune, il cite comme preuve Glaucos et Chrémonide :

[1]) ἐς λιμένα ἐπανήεσαν (Polyæn., V, 10) : par conséquent, la ville est encore au pouvoir des Égyptiens.

[2]) Teles ap. Stob., *Florileg.*, II, p. 72. L'ouvrage n'a pas été écrit, comme le pensait Niebuhr, avant Ol. CXXXIV, 4. Niebuhr circonscrivait ainsi la date probable de la rédaction, sous prétexte que, dans ces *Apophthegmes*, Télès cite Zénon comme mort (ἔφη), Bion le Borysthénite comme vivant (φησί) et que, d'après les 'Ολυμπ. ἀναγραφαί, Bion est mort en Ol. CXXXIV, 4. Indépendamment de l'incertitude de cette chronologie, on voit Télès citer également des aphorismes de Thémistocle, d'Aristippe, avec le présent φησί. Ce qui est raconté d'Hippomédon (voy. ci-après) montre que cet écrit de Télès a été rédigé après 239, après Ol. CXXXV, 2. — Dans Frontin (III, 2, 11), je n'ose pas changer *Charmade occiso* en *Chremonide*.

« Ne sont-ils pas les conseillers et l'appui du roi Ptolémée ? Et dernièrement Chrémonide n'a-t-il pas été envoyé avec une grande escadre et une somme d'argent considérable, dont il pouvait faire l'emploi qu'il jugerait à propos? » Télès ne dit pas que Chrémonide essuya cette défaite à Éphèse, mais il ne dit pas non plus qu'il remporta la victoire d'Andros, et pourtant il aurait dû en faire mention expresse à l'appui de sa thèse ; on voit cependant que de grandes sommes d'argent avaient été données à Chrémonide et qu'il en avait le libre emploi, sans doute pour faciliter l'occupation des pays où il devait mettre garnison, et ce fut peut-être lui qui eut mission de prendre possession de la côte de Thrace, lorsque la puissance navale de la Macédoine, détruite à la bataille d'Andros, n'offrit plus d'obstacle à la flotte égyptienne victorieuse.

Quels qu'aient été les incidents de la guerre maritime où les Rhodiens remportèrent cet avantage, elle dut avoir lieu en même temps que le soulèvement de Cyrène et que les progrès rapides faits par Séleucos en Syrie. Le roi Ptolémée dut se convaincre qu'il ne pouvait garder cette suprématie exclusive qu'il pensait un moment avoir conquise ; et d'ailleurs la réconciliation des deux frères Séleucides venait de cimenter une opposition à laquelle l'Égypte pouvait ne pas se croire en état de tenir tête. On ne sait si Rhodes joua, comme elle le fit souvent plus tard, le rôle de médiatrice ; mais les services que cet État avait rendus aux Séleucides étaient assez grands pour qu'il obtînt en récompense la cession de Stratonicée en Carie [1]. Les possessions continentales de la république de Rhodes embrassèrent donc la côte depuis Caunos jusqu'au golfe Céramique ; les deux villes de Caunos et de Stratonicée seules payaient un impôt annuel de 120 talents. Grâce à cet agrandissement extérieur, grâce surtout à l'importance politique que lui avait donnée son intervention dans la guerre,

[1]) Polyb., XXXI, 7. Des ambassadeurs rhodiens disent : Στρατονίκειαν ἐλάβομεν ἐν μεγάλῃ χάριτι παρ' Ἀντιόχου καὶ Σελεύκου. Il faut se souvenir que le reste de la Carie était au pouvoir du Lagide. La correction τοῦ Σελεύκου transporterait la cession de la ville dans un tout autre ensemble de circonstances ; la Vulgate indique comme date l'époque de la paix conclue entre les deux frères.

Rhodes dut acquérir une influence qui s'étendit au delà du cercle immédiat de ses propres relations et qui lui assura une place dans le système général des États hellénistiques.

Comme Rhodes, le petit État de Pergame, qui s'était élevé par la politique prévoyante de ses princes non moins que par les trésors considérables qu'ils possédaient, avait commencé à se mêler à la politique générale. Eumène, et après lui, dès 241, le fils de son frère, Attale [1], se tournèrent après la bataille d'Ancyre surtout contre Antiochos ; ils prirent ainsi décidément parti contre l'Égypte et jetèrent alors les bases d'une situation politique qui accrut avec une extrême rapidité l'importance de leur rôle ; en peu d'années, Attale trouva l'occasion de conquérir le diadème qui faisait l'objet de toute son ambition [2].

Rhodes et Pergame n'étaient pas les seuls petits États qui profitèrent des luttes difficiles des grandes puissances pour devenir indépendants et accroître leur territoire ; on s'en apercevra à l'attitude que vont prendre très prochainement un certain nombre d'entre eux. D'ailleurs, on peut observer cette même évolution sur plusieurs points du pays hellénique, et les événements qui se sont passés dans cette région jettent quelque lumière sur la suite des faits qui se produisaient simultanément en Orient.

Ce fut surtout la Ligue achéenne qui, pendant les complications politiques de la grande guerre, commença à grandir. L'accession de Sicyone et l'alliance d'Aratos avec l'Égypte avaient marqué aux Achéens le rôle qu'ils devaient jouer; ce fut Aratos qui tourna vers l'extérieur l'activité de la Ligue,

[1]) Des trois frères originaires de Tios, Philétæros, Eumène et Attale, c'est Philétæros qui a fondé la principauté de Pergame ; il a pour successeur Eumène, qui paraît être le fils du second frère. Après avoir été dynaste pendant 22 ans, Eumène à son tour eut pour successeur cet Attale, le fils du troisième frère. La mère d'Attale est Antiochis, la fille d'Achæos, la sœur, par conséquent, de Laodice et d'Andromachos (Strab., XIII, p. 625). Le *rex Bithynus Eumenes* de Justin (ci-dessus, p. 384, 1) doit être probablement interprété en ce sens que c'est Eumène encore qui a commencé cette guerre. Pour ne rien laisser de côté, je ferai observer que, d'après la chronique de Ctésiclès, Eumène mourut d'excès de boisson (Athen., X, p. 445).

[2]) Polyb., XVIII, 24, 5. — *regium nomen, cujus magnitudini semper animum æquavit* (Liv., XXXVIII, 17).

non sans trouver quelque résistance peut-être chez les confédérés, qui n'avaient songé jusque-là qu'à leur repos intérieur et à leur indépendance. Il était devenu, même avant qu'on lui eût confié la première stratégie, l'âme de la confédération; on le voit par les efforts que fit Antigone pour le gagner ou du moins pour troubler ses relations avec l'Égypte. Durant un séjour qu'il fit à Corinthe et où il offrit des sacrifices aux dieux, Antigone envoya à Aratos des présents solennels et s'exprima durant le repas en termes si élogieux sur le jeune héros de Sicyone que la cour d'Alexandrie, qui sut ces propos du roi, fit demander en toute hâte à Sicyone des informations[1]. Aratos n'avait pas encore atteint l'âge légal de trente ans pour prendre part aux délibérations; il fut néanmoins, dans l'assemblée tenue au printemps de 245, élu stratège : c'était une preuve qu'il y avait dans la situation quelque chose qui exigeait qu'Aratos fût revêtu de la suprême dignité pour l'année suivante. On peut croire que la politique égyptienne, à laquelle s'était rallié Aratos, eut sur cette élection une influence décisive. La première année de la grande guerre syrienne était écoulée; Séleucos avait été repoussé de la région située au delà du Taurus; sans aucun doute, la Macédoine s'empressait de prendre part à la lutte en faveur des Séleucides; l'Égypte devait exciter en Grèce des troubles aussi sérieux que possible.

Avant tout, il importait de posséder Corinthe. Déjà Aratos songeait à une attaque lorsque Alexandre de Corinthe trahit de nouveau la cause de son oncle et s'allia à la confédération[2]. Si l'on admet que la bataille navale d'Andros eut lieu dans cette même année 245, elle coupait aux Macédoniens leurs communications par mer avec les points qui leur étaient encore dévoués à l'est du Péloponnèse. Et déjà la Ligue se propageait au dehors. Les Béotiens avaient été attaqués en pleine paix par les Étoliens, qui venaient piller leur territoire[3]; l'occasion parut très favorable aux Achéens pour tirer vengeance des incursions précédentes des Étoliens et pour prendre pied en

1) Plut., *Arat.* 15.
2) Plut., *Arat.* 18.
3) Polyb., IV, 3, 5. IX, 34, 11.

même temps au delà de l'isthme. La Ligue fit alliance avec les Béotiens. Aratos courut au delà du golfe ravager les campagnes de Calydon et d'Amphissa, puis, avec 10,000 hommes, il vint se joindre aux Béotiens ; mais ceux-ci n'avaient pas attendu son arrivée ; ils s'étaient fait battre complétement à Chéronée. Leur général Amæocritos et mille d'entre eux étaient restés sur le champ de bataille ; leur puissance était complétement brisée : ils durent entrer dans la confédération de leurs vainqueurs[1].

Ainsi le premier plan d'invasion hardie conçu par Aratos avait échoué ; son attaque même avait rapproché et uni les Macédoniens et les Étoliens jusque-là opposés les uns aux autres. Ce fut pour Antigone un soulagement considérable ; il avait d'autant plus besoin des Étoliens que l'Égypte avait remporté en Asie de grandes victoires et menaçait d'occuper la Thrace : d'ailleurs, quoique les Achéens fussent pour le moment tenus à l'écart de la Béotie, ils gardaient une attitude extrêmement menaçante pour lui tant qu'ils auraient pour allié Alexandre de Corinthe. Les principes que représentait la Ligue avaient incontestablement la plus grande popularité, et leur influence devait causer les plus vives alarmes à la politique macédonienne en un moment où les Lagides avaient déjà remporté à la guerre des avantages si marqués. Antigone devait donc, à tout prix, s'emparer de Corinthe ; c'était le seul moyen de sauver encore dans le Péloponnèse un reste de l'influence macédonienne et d'arrêter au delà de l'isthme les progrès des Achéens, et par suite de l'Égypte.

Alexandre venait justement de mourir, empoisonné par Antigone, « à ce que l'on dit », ajoute le biographe d'Aratos, qui s'est surtout servi des Mémoires de ce dernier. Sa veuve Nicæa devint maîtresse de la ville ; elle résidait dans la citadelle, qui était soigneusement gardée. D'après le récit singulier que nous possédons [2], on ne peut guère admettre que les

1) Polyb., XX, 4. Plut., *Arat.* 16. Pausan., II, 8.

2) Cette relation se trouve dans Plutarque (*Arat.* 17) et Polyænos (IV, 6, 1). Ce ne sont pas deux témoins pour une même affaire, car tous deux procèdent d'une source unique, et l'on peut être sûr, à la tournure des idées, que cette source est Phylarque. Du reste, Plutarque s'est servi de Phy-

faits suivants : des négociations avaient été nouées avec Nicæa en vue d'un prochain mariage avec l'héritier du trône de Macédoine — on devait d'autant plus songer à cette alliance que Démétrios n'avait pas eu d'enfants de son épouse syrienne, ou du moins qu'elle ne lui avait donné qu'une fille [1] — et la première condition du mariage était naturellement l'occupation de Corinthe par une garnison macédonienne. En réalité, Antigone reconquit l'Acrocorinthe sans qu'il y eût là une « trahison inouïe ». Son neveu Alexandre l'avait lui-même trahi deux fois ; comment aurait-il concédé à la veuve d'Alexandre un droit de possession qui pouvait évidemment donner l'occasion au Lagide de prendre pied dans l'endroit le plus important du Péloponnèse, en même temps qu'il pesait déjà de toute son influence sur l'Achaïe et, comme nous le verrons, sur la Laconie ?

La prise de Corinthe donna à l'influence macédonienne un nouveau point d'appui dans le Péloponnèse, et affermit du même coup la tyrannie à Argos, à Phlionte, à Hermione, etc. C'est précisément à cette même époque que Lydiade, à ce qu'il semble, usurpa l'autorité suprême à Mégalopolis. C'était un jeune homme aux sentiments élevés, avide de renommée, entièrement convaincu que le temps était venu d'établir le pouvoir d'un seul et qu'il n'y avait pas de plus noble tâche [2]. Antigone s'était peut-être entretenu avec lui. Il comprenait la mission de la tyrannie comme Lydiade ; elle ne devait pas être une domination sanguinaire et fondée

larque même dans la *Vie d'Aratos* (cf. § 38), et Polyænos lui emprunte beaucoup sans le nommer. Il y a bien des choses étranges dans le récit, ceci surtout, qu'Antigone, durant les fêtes nuptiales célébrées au théâtre, force tout seul avec son bâton l'entrée de l'Acrocorinthe et occupe ainsi la citadelle. Néanmoins, ce n'est pas uniquement ce détail, c'est toute la facture du morceau, où l'on retrouve à chaque ligne le goût de Phylarque pour le relief et la mise en scène, qui démontre l'impossibilité d'utiliser une narration de tour si anecdotique.

1) Ceci ne se trouve pas dans les textes : mais une fille de Démétrios, mariée plus tard au roi de Bithynie, s'appelle Apama, et ce nom indique qu'elle est née d'une mère syrienne et non pas du mariage contracté plus tard par Démétrios.

2) λόγους ψευδεῖς καὶ κενοὺς λεγομένους περὶ τυραννίδος ὡς μακαρίου καὶ θαυμαστοῦ πράγματος εἰς μέγα φρόνημα παραδεξάμενος (Plut., *Arat.* 30).

sur la violence ; ce devait être une garantie de l'ordre, affermie par une solide concentration des pouvoirs, et qui paraissait d'autant plus nécessaire au roi de Macédoine que cet appel à la liberté démocratique, partant, à ce qu'il semblait, d'un petit nombre de rêveurs ou d'égoïstes, n'avait fait jusqu'alors que provoquer dans l'intérieur des villes le trouble et le désordre, et les oscillations les plus dangereuses en fait de politique extérieure. Les maximes d'Antigone, quoi qu'on en ait dit, étaient si peu celles d'un despote capricieux, qu'elles trouvaient leur point d'appui dans ce mouvement intellectuel qui entraînait cette génération, aussi bien que les efforts du parti contraire : l'école stoïcienne avait développé les idées qu'Antigone, et vingt ans plus tard le noble Cléomène à Sparte, devaient tenter de réaliser dans l'ordre politique. N'est-ce pas un fait significatif que le roi ait confié le commandement de l'Acrocorinthe à Persæos, l'ami de Zénon, un stoïcien des plus austères[1] ?

Au printemps de 243, Aratos fut, pour la deuxième fois, élu stratège de la Ligue. L'influence macédonienne, énergiquement rétablie dans le Péloponnèse, devait inquiéter la confédération ; on avait à craindre les Étoliens, qui chercheraient à se venger de l'invasion de Calydon et d'Amphissa et qui venaient de pénétrer jusqu'aux frontières de la confédération : on était menacé des dangers les plus terribles, si l'isthme restait au pouvoir de l'adversaire.

Aratos tourna donc tous ses efforts vers la délivrance de Corinthe. Le hasard lui offrit une occasion favorable. Il y avait à Corinthe quatre frères originaires de Syrie, dont l'un, Dioclès, faisait partie comme mercenaire de la garnison. Les trois autres avaient volé le trésor royal et étaient venus à Sicyone

[1]) Plut., *Arat.* 18. Athen., IV, p. 462. Diog. Laert., VII, 36. Cf. Krische, *Forschungen*, p. 437. Persæos avait écrit également sur la royauté, sur la constitution de Sparte. Il avait déjà séjourné assez longtemps à la cour de Macédoine : Zénon, qui faisait de lui le plus grand cas, l'avait choisi lorsqu'Antigone avait demandé un précepteur pour son fils. Les adversaires de sa philosophie et de sa politique ont répandu sur son compte toute espèce de bruits malveillants ; ce n'en est pas moins une des personnalités les plus intéressantes de cette époque agitée.

troquer leur larcin. L'un d'eux, Erginos, y resta et raconta une fois au changeur, qu'Aratos connaissait, qu'il existait un chemin secret menant à un endroit de la forteresse où la muraille était basse. Aratos en fut aussitôt instruit dans le plus grand secret ; il promit 60 talents au Syrien et à ses frères s'il réussissait à entrer dans la forteresse, et, comme Erginos exigeait que l'argent fût déposé à l'avance chez le changeur, le stratège, qui ne voulait pas exciter les soupçons en faisant un emprunt, donna comme gage sa propre vaisselle avec les bijoux de sa femme. Erginos revint donc à Corinthe pour concerter avec Dioclès les mesures nécessaires. Tout était convenu et préparé : Aratos avait choisi 400 Achéens qui tenteraient avec lui l'attaque pendant la nuit ; quelques-uns d'entre eux seulement savaient le but de l'entreprise ; les autres avaient reçu l'ordre de rester toute la nuit sous les armes. Il partit donc et se dirigea vers l'ouest de la ville. On était au milieu de l'été ; la lune brillait au ciel ; le brouillard qui s'élevait de la mer dérobait aux sentinelles l'approche de la troupe. Erginos était à l'endroit convenu ; il s'avança vers la porte avec sept Achéens déguisés en voyageurs ; les sentinelles furent massacrées, le corps de garde emporté ; dans le même temps, Aratos escaladait le mur au point qui lui avait été désigné ; suivi d'Erginos et de cent Achéens, il montait vers l'acropole ; les autres devaient entrer par la porte et le suivre aussi rapidement que possible. Aratos poursuivait sa marche dans le plus grand silence, mais une ronde de nuit passa avec des torches ; on la laissa approcher, puis on se jeta sur elle ; elle était composée de quatre hommes ; l'un d'eux, blessé à la tête, parvint à s'enfuir et cria : « les ennemis ! les ennemis ! ». En très peu de temps, la trompette d'alarme retentit en bas dans la ville et en haut dans la forteresse ; ici et là, c'étaient des torches, des appels des sentinelles, un bruit toujours grandissant. Aratos, qui gravissait le sentier escarpé et tortueux, n'avait pas encore atteint la citadelle ; les trois cents hommes d'arrière-garde avaient bien franchi la porte, mais, au milieu de ces rues étroites, de ces sentiers aux détours capricieux, ils ne purent se trouver à temps au haut de l'acropole ; ils se cachèrent dans l'ombre

d'un rocher qui surplombait et formait saillie. Déjà Archélaos arrivait de la ville basse avec les troupes royales pour fondre sur les derrières de la petite troupe d'Aratos. Mais celui-ci avait enfin atteint la citadelle et commençait l'attaque en poussant de grands cris, et, comme Archélaos passait devant le rocher où s'était caché le reste de la troupe, il fut soudainement assailli ; ceux qui marchaient en avant furent tués, les autres poursuivis et dispersés. Les trois cents venaient de se rallier quand arriva Erginos, envoyé par Aratos ; il devait les conduire au plus vite au haut de l'acropole ; ils le suivirent en jetant des cris d'allégresse que répétait l'écho de la montagne et auxquels répondaient les cris des combattants. La garnison de la forteresse crut voir devant elle des forces imposantes auxquelles il était impossible de résister ; elle ne résista plus que pour la forme : aux premiers rayons du soleil, la citadelle était conquise. Cependant l'armée de Sicyone était arrivée ; les bourgeois lui avaient ouvert les portes : les troupes royales étaient prisonnières. Alors la foule se porta vers le théâtre, pour voir son libérateur et savoir ce qu'on allait faire. Aratos vint, accompagné de ses Achéens ; il s'avança sur le devant de la scène, tout armé comme il était encore ; il fut accueilli avec une joie infinie, mais lui, pâle, épuisé, appuyé sur sa pique, restait là comme affaissé ; enfin, lorsque les applaudissements et les cris de joie eurent cessé, il rassembla toutes ses forces et commença à parler. Quelle douceur devait avoir le mot de liberté pour ces Corinthiens qui depuis un siècle n'étaient plus libres ! Aratos rendit au peuple les clefs de la forteresse, qui depuis le temps de Philippe et d'Alexandre avaient appartenu à un maître étranger ; il se borna à exprimer le vœu que les citoyens de Corinthe, eux aussi, voulussent bien devenir Achéens. C'est ainsi que Corinthe entra dans la confédération.

Après la ville, le port du Léchæon fut pris immédiatement ; vingt-cinq vaisseaux du roi qui s'y trouvaient allèrent grossir la flotte de la Ligue ; les quatre cents mercenaires syriens, faits prisonniers, furent vendus comme esclaves. Persæos s'était enfui de l'acropole à Cenchrées ; Archélaos fut relâché sans rançon ; un autre chef, qui ne voulait pas abandonner

son poste, fut pris et exécuté. Une garnison achéenne occupa dès lors l'Acrocorinthe [1].

La délivrance de Corinthe dut produire sur le moment une impression indescriptible. Quelle importance la Ligue acquérait par là! La clef du Péloponnèse était maintenant dans les mains des libres confédérés; les Étoliens voyaient le chemin de la péninsule fermé à leurs incursions; la cause de la liberté et du régime démocratique faisait les plus brillants progrès. Mégare se détacha aussitôt d'Antigone et se rallia à la Ligue; de même Trœzène, de même Épidaure. Déjà on tentait une surprise sur Salamine, qui n'appartenait plus à l'Attique, et une expédition contre l'Attique même: les prisonniers athéniens furent relâchés sans rançon; on espérait que l'amour de la liberté se réveillerait à Athènes, de même qu'à Argos, qu'on essayait alors de surprendre [2]. On se croyait pleinement autorisé à combattre les tyrans et la domination étrangère en Grèce par tous les moyens, y compris la ruse et la violence. Cet enthousiasme de la Ligue pour sa mission, si elle le ressentait réellement, devait la rendre irrésistible.

N'est-il pas singulier de la voir dirigée par Aratos? Celui-là n'était pas sorti cependant du mouvement qui avait saisi tous les esprits en Grèce: il s'était formé à la palestre; il avait vécu dans une riche maison qui comptait des rois parmi ses hôtes; sa haine des tyrans venait, non pas de l'enthousiasme pour la liberté, mais des douloureux souvenirs de sa jeunesse traquée, de la position influente qu'il aurait dû avoir dans sa

1) Plut., *Arat.* 20-24. D'après Polybe (II, 43, 6), ceci arriva dans la huitième année après l'affranchissement de Sicyone, l'année qui précéda la défaite des Carthaginois aux îles Ægates. Cette bataille eut lieu en mars 241, la délivrance de Sicyone au printemps de 251. On a prétendu que l'assertion de Polybe était inexacte. L'année olympique dans laquelle tombe l'affaire des îles Ægates commence avant juillet 242; l'année d'avant commence par conséquent au fort de l'été 243. Sicyone fut délivrée au printemps de Ol. CXXXII, 1; c'est dans l'été de 251 que commence la première année olympique après l'affranchissement de Sicyone, et avec l'été de 243 que finit la huitième. L'expression de Polybe est presque mathématiquement exacte, si la délivrance de Corinthe s'est opérée aux environs du 1er Hécatombæon Ol. CXXXIV, 2, au fort de l'été 243.

2) Plut., *Arat.* 24. Pausan., II, 8. Strab., VIII, p. 385. Polyb., II, 43, etc.

patrie et qui lui avait été enlevée, de la situation singulière que lui avaient faite des circonstances inattendues; il n'avait pas foi dans les grandes pensées qui transportaient les cœurs; il ne comptait que sur l'habileté avec laquelle il saurait se servir des événements politiques, sur les petits moyens et les chemins secrets que la foule ne comprend pas, mais où elle suit aveuglément le chef qui possède sa confiance. Nous ne voyons nulle part qu'il soit resté en relations avec ces nobles citoyens de Mégalopolis qui l'avaient aidé à délivrer Sicyone, mais il avait recherché l'amitié du roi d'Égypte. Il gardait les habitudes aristocratiques de sa haute naissance, même dans cette association fédérale avec les petites gens des localités de l'Achaïe; l'homme de bon ton et de grande famille, habitué au luxe des arts et de la société raffinée, lié avec les rois, était bien au-dessus des autres; il frayait bourgeoisement avec eux et comme leur égal; il descendait jusqu'à eux, et il y avait là quelque chose qui leur imposait. Mais lui-même, au fond, devait toujours se sentir étranger à ces Achéens; ils étaient dans ses mains un instrument utile au service des projets philanthropiques, des plans d'organisation qu'il roulait dans son esprit. S'il comptait sur ce mouvement des esprits au sein des villes helléniques — et il voyait déjà clairement qu'il fallait en attirer le plus possible dans le nouvel État fédéral, — il ne partageait pas lui-même cet élan; ce n'était pas par lui et en vertu de son principe qu'il voulait constituer le nouvel État. Cet État fédératif fut son œuvre à lui, et son ambition était de passer pour l'avoir fait; il sut si bien l'attacher à sa personne que, sans lui, la Ligue paraissait n'être rien; il ne put jamais cesser de la tenir en tutelle. Il se méfiait de la jeune liberté, s'il ne la dirigeait pas et ne la dominait pas lui-même. Son savoir-faire politique donna à la Ligue l'existence extérieure, mais en même temps il arrêta son développement spontané, il l'empêcha de grandir et de perdre son caractère d'État purement artificiel, fait de main d'homme; il refoula d'une main brutale et despotique sa vitalité intérieure, toutes les fois qu'elle chercha à se donner libre carrière. Aratos était donc, avec tous ses mérites, un petit caractère; on peut le louer d'avoir reconnu ce qui était pra-

tiquement nécessaire, d'avoir compris ce qu'il était possible d'atteindre immédiatement, d'avoir saisi l'occasion avec le regard perçant de l'homme d'État, d'avoir créé par tous les moyens ostensibles et secrets de la diplomatie de l'époque une base politique aux idées nouvelles et de leur avoir donné l'espace dont elles avaïent besoin pour s'étendre. Mais ce qui faisait battre le cœur de cette nouvelle génération qu'il se chargeait de conduire, c'était précisément ce qui lui restait étranger; il imprima dès le début une fausse direction à la Ligue, et plus les succès qu'elle remporta grâce à lui pouvaient paraître importants, plus elle s'éloigna de la source vive où elle aurait dû puiser sa vigueur[1].

C'est ainsi que, sur la proposition d'Aratos, la confédération déclara le roi Ptolémée allié de la Ligue et généralissime de ses forces de terre et de mer[2]. C'est au moment où le Lagide cherchait à soumettre les villes de la Cyrénaïque, où les villes d'Ionie lui arrachaient à peine leur liberté, où une troupe d'Étoliens, alliés d'Antigone, abordait à la côte ionienne et brûlait ses vaisseaux pour s'obliger à combattre et à vaincre avec les Ioniens[3], où Rhodes, une ville libre, se soulevait contre l'Égypte, c'est alors qu'Aratos confiait au Lagide le protectorat de la liberté qui renaissait en Grèce. Ce n'étaient pas les principes, c'était l'évaluation des forces matérielles des États qui réglait la politique de cette époque, une véritable époque de politiciens.

[1]) Je n'ai pas besoin de citer les jugements des anciens sur sa personne, attendu que nous avons sous les yeux un ensemble de faits suffisamment complet pour nous permettre de reconnaître les traits essentiels de son caractère. Je parlerai plus d'une fois encore d'Aratos, car c'est une figure tout à fait typique pour l'époque : il y a chez lui beaucoup de l'homme d'État moderne. On ne nous en voudra pas si nos appréciations se fondent plutôt sur les faits que sur les jugements des anciens. Le seul homme qui eût mérité une mention expresse, Polybe, est précisément d'une partialité instructive, ainsi que nous essayerons plus tard de le démontrer en appréciant son caractère comme homme politique et comme écrivain.

[2]) Πτολεμαῖον δὲ σύμμαχον ἐποίησε τῶν Ἀχαιῶν ἡγεμονίαν ἔχοντα πολέμου καὶ κατὰ γῆν καὶ θάλατταν (PLUT., *Arat.* 24). Ceci est encore une raison contre la correction proposée au texte de Trogue-Pompée (*Prol.* XXVII), correction qui attribue à Antigone la victoire navale d'Andros (ci-dessus p. 390). Cf. PAUSAN., II, 8, 4.

[3]) POLYEN., V, 25. FRONTIN., III, 2, 11.

Nous ne pouvons reconnaître par aucun des renseignements arrivés jusqu'à nous ce qu'entreprit alors le vieux roi de Macédoine pour prévenir l'écroulement de sa puissance en pays hellénique. Nous ne savons que ceci : un traité fut conclu entre lui et les Étoliens, en vue de conquérir en commun et de se partager les territoires de la confédération[1].

C'est à ce moment que se produit dans la situation de Sparte un changement remarquable, que nous ne connaissons malheureusement que d'après les notes prises par Plutarque dans un intérêt biographique ; c'est à peine si nous pouvons nous représenter avec quelque clarté les relations extérieures de cet État.

Depuis que le roi Acrotatos est tombé devant Mégalopolis, depuis que Léonidas, qui a longtemps vécu dans le royaume de Syrie, exerce à Sparte une influence décisive, d'abord comme tuteur de l'enfant d'Acrotatos, puis, après la mort de cet enfant, comme roi, l'État laconien semble se tenir à l'écart des affaires d'intérêt général ; la riche et luxueuse aristocratie qui dominait la ville croyait assez faire en jouissant sans trouble de son bien-être. Pourtant le contraste entre ce qui était devenu le fait historique et ce que réclamaient la raison et le droit n'était nulle part plus sensible qu'à Sparte. La constitution de Lycurgue existait encore de nom ; mais, complètement dégénérée comme elle l'était, ses formes ne servaient plus qu'à maintenir debout les disparates et les inégalités les plus violentes, les plus monstrueuses. La communauté noble des Spartiates était réduite à 700 hommes ; toute la propriété foncière se trouvait aux mains de cent familles[2] : les autres Spartiates étaient appauvris, et, ne pouvant plus prendre part aux repas publics, il étaient par là même incapables d'exercer les droits que leur conférait la naissance. Si on y ajoute la masse des périèques, qui n'avaient aucun droit politique, et la masse des hilotes, qui étaient serfs dans toute la force du terme, si l'on songe en outre que les périèques seuls exerçaient l'industrie et le commerce et que

[1]) Polyb., II, 43, 9. 45, 2. IX, 34, 6.

[2]) S'agit-il des purs Spartiates, ou faut-il y comprendre les périèques?

beaucoup d'entre eux avaient ainsi acquis une grande aisance, enfin, que les hilotes eux-mêmes pouvaient devenir propriétaires, on admettra sans hésiter que Sparte courait plus de dangers que tout autre État, à partir du jour où l'opinion publique se transformerait et réagirait aussi énergiquement qu'elle le faisait alors dans les pays voisins.

C'est un spectacle saisissant que de voir la jeunesse de toute la Grèce s'ouvrir à la nouvelle vie qui s'épanouissait alors. A Sparte aussi, avant qu'eût éclaté le péril que devaient faire courir à l'État les classes privées de droits et de terres, il se forma ainsi un cercle de nobles jeunes gens, chez qui la vue d'un présent dégradé et avili réveillait le souvenir du passé et de sa grandeur. Parmi eux était le jeune Agis, fils du roi Eudamidas. Il avait grandi au milieu de l'opulence et de la mollesse, occupé d'élégance et de toilette, gâté par sa mère et sa grand'mère, qui devaient lui léguer leurs immenses richesses ; mais, à peine âgé de vingt ans et dès qu'il eut hérité de la royauté de son père, il renonça à toutes ses mauvaises habitudes et se mit à vivre, à se vêtir, à s'exercer selon la coutume sévère des anciens Spartiates. Il disait que « la royauté n'avait pour lui aucun prix, s'il ne pouvait rétablir avec elle les lois et la discipline de Sparte ».

Mais il fallait aussi rétablir l'ascendant militaire de Sparte : peut-être était-ce son dessein de conquérir par de grands succès au dehors une situation qui le mît en état d'arrêter énergiquement la dégénérescence qui régnait au dedans. Mais le biographe d'Agis n'a rien voulu nous dire sur cette partie de sa carrière, et deux ou trois brèves indications de Pausanias à ce sujet sont tellement discréditées, à cause d'une erreur qu'elles renferment, qu'on n'ose guère s'en servir. Et pourtant, avec quelle exactitude il décrit, à propos du trophée élevé près du temple de Poseidon à Mantinée, la bataille livrée en cet endroit contre Agis ! Les Mantinéens, suivant lui, formaient l'aile droite ; il y avait parmi eux un devin d'Élis, un Iamide qui leur avait promis la victoire ; à l'aile gauche étaient les Arcadiens, rangés par ville, et chaque ville commandée par ses chefs ; les Mégalopolitains étaient venus aussi, sous les ordres de Lydiade et de Léocyde ; au centre se

trouvait Aratos avec les Achéens et les soldats de Sicyone. Ce fut lui qui, par une retraite simulée, attira Agis entre les deux ailes et décida ainsi la journée contre lui. Seulement Pausanias ajoute qu'Agis périt dans cette bataille ; c'est là une légende postérieure, recueillie par lui[1], et qui confond notre Agis avec le roi Agis contemporain d'Alexandre. Mais on voit quelle fut l'énergie de l'attaque conduite par le roi de Sparte et comme on la jugea redoutable, puisque tant de forces s'unirent pour la repousser. Elle dut avoir lieu avant que Lydiade se fût fait tyran de Mégalopolis, certainement en 245 au plus tard. Ce combat semble avoir été suivi d'une tentative sur Mégalopolis ; la ville faillit être prise d'assaut[2]. Une troisième attaque porta Agis jusqu'au cœur du territoire achéen, à Pellène. Le roi, à ce qu'il semble, ne se souciait pas des partis, soit de loin, soit de près ; Sparte devait avoir une politique à elle ; elle devait reconquérir de haute lutte son ancienne hégémonie sur le Péloponnèse. Déjà Pellène était conquise, mais Aratos, s'avançant avec ses Achéens, le força à la retraite[3]. Il semble qu'un traité ait été alors conclu entre

[1]) Pausan., VIII, 10, 4. 27, 9. L'observation faite ci-dessus a déjà été indiquée, dans ses traits essentiels, par Schömann (Plut. *Agis et Cleom.* XXXIII). Comme Pausanias admet qu'Agis a péri dans cette bataille, il doit placer les deux autres expéditions à une époque antérieure ; mais il y a des raisons de penser que cette campagne est la première en date, notamment ce fait que Lydiade est encore l'allié d'Aratos, et par conséquent ne lutte pas encore comme tyran. Sans doute, l'opinion exprimée plus haut, à savoir qu'il est arrivé à la tyrannie en 244, n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse confirmée par l'ensemble des circonstances. Malheureusement, nous n'avons pas assez de renseignements sur Mantinée pour nous faire une idée de la situation de cette ville : si Aratos l'a secourue, c'est qu'elle aussi était affranchie.

[2]) Pausan., VIII, 27, 9. Ici encore, Pausanias met la chronologie tout à fait à l'envers.

[3]) Pausan., VII, 7, 2. VIII, 27, 9. II, 8, 4. Schömann lui-même n'est pas éloigné d'admettre ici une confusion avec l'attaque des Étoliens sur Pellène. Je n'ose pas m'aventurer jusque-là, devant l'expression très précise de Pausanias. Dans la *Vie d'Aratos,* qui n'est pas précisément un chef-d'œuvre historique, Plutarque ne parle pas de cet exploit de son héros ; la raison en est peut-être que la victoire d'Aratos n'a pas été aussi brillante que pourrait le faire supposer le maigre ἐξέπεσε de Pausanias. La date, qu'on a essayé de déterminer, reste naturellement très problématique : mais nous verrons qu'en automne 241, l'armée spartiate marcha, sur l'invitation d'Aratos, au

Sparte et les confédérés, peut-être sous la médiation de l'Égypte ; s'il fut conclu avant la délivrance de Corinthe, l'union étroite des deux États contre la prépondérance de la Macédoine et des tyrans nouvellement affermis n'en était que plus nécessaire. Peut-être ces tentatives avortées à l'extérieur avaient-elles excité un grave mécontentement chez les oligarques de Sparte ; ces guerres, qui en somme n'amenaient aucun succès, ne pouvaient avoir assuré au jeune roi cet ascendant militaire qu'il avait eu sans doute le dessein de conquérir. Il dut lui paraître d'autant plus nécessaire de ne pas ajourner plus longtemps les réformes intérieures.

C'est peu de temps après la délivrance de Corinthe, à ce qu'il semble, qu'Agis commença la grande œuvre de la transformation intérieure de l'État. On a déjà indiqué plus haut les raisons principales qui rendaient la réforme nécessaire. Pouvait-on essayer de fonder une constitution entièrement nouvelle, qui répondît aux idées de l'époque? Une révolution, partie de la masse opprimée de la population, aurait pu atteindre ce résultat; elle aurait détruit la petite oligarchie et établi par la force une nouvelle propriété, une constitution façonnée au hasard sous la pression des circonstances. Plus d'une fois dans le cours des siècles, Sparte avait déjà été menacée de semblables révolutions de la part des hilotes, des périèques, des citoyens appauvris et déchus. On peut déplorer qu'elles n'aient jamais réussi. Ce fut le grand malheur de Sparte : c'est cette immobilité rigide qui avait amené la décrépitude du corps social ; chacun de ses éléments pouvait revendiquer jusqu'au bout tous ses droits historiques et braver ainsi la saine raison non moins que l'esprit de la constitution de Lycurgue. La démocratie, la tyrannie, la domination étrangère, la révolution n'ont pas à Sparte, comme dans la plupart des autres États, balayé un amas confus d'organismes irrationnels, n'ayant qu'une valeur de fait, et laissé le champ libre pour une poussée nouvelle. Si le péril, si la dégénération du présent exigeait des changements, si on voulait faire une

secours des Achéens, et nous serons obligé de placer dans l'automne de l'année précédente une campagne qui indique d'une façon très nette une alliance déjà conclue entre les deux États.

réforme avant que la rage déchaînée de la foule la fît à sa fantaisie, si l'on voulait porter remède à la situation par les voies constitutionnelles, on se heurtait à une impossibilité : cette même oligarchie contre laquelle seule il fallait agir, c'était elle qui avait dans les mains tous les droits constitutionnels, elle qui seule représentait l'État ; jamais on n'obtiendrait d'elle l'abandon volontaire du moindre de ses droits et de la moindre de ses possessions. En dehors de la révolution, le seul moyen de l'atteindre, c'était de montrer qu'elle était contraire à la constitution de Lycurgue, qu'on regardait encore comme existante, c'était de demander le rétablissement de cette constitution même. Si vague qu'elle fût, et quoique sans aucun doute elle fût le produit de plus d'un siècle de tâtonnements, elle avait du moins un principe reconnu de tout temps, c'est que l'État avait seul plein pouvoir sur le bien et le rang, sur la force et la volonté de l'individu ; qu'il ne permettait à ceux qui voulaient être ses citoyens aucune espèce d'existence privée ; qu'il déterminait conformément à l'intérêt général et avec une puissance absolue non seulement l'éducation des enfants, mais encore la discipline des adultes. La vieille Sparte avait été la réalisation la plus étroitement logique de l'idée de l'État, et, depuis que le développement de la démocratie avait élevé la dignité et les droits du simple citoyen à un si haut degré qu'elle faisait courir un grand péril à la vieille idée hellénique de l'État, la théorie politique avait cru, à diverses reprises, trouver précisément dans la constitution spartiate un modèle de véritable organisation sociale. La réalité ne répondait en aucun point à ce type traditionnel : ce même trait caractéristique de l'époque, le souci de l'intérêt individuel, le désir et le besoin de faire prévaloir le droit privé contre l'idée abstraite de la cité, avait également transformé Sparte, mais d'une façon mesquine, exclusive et pour ainsi dire accidentelle. Pouvait-on maintenant, si changés que fussent les temps, rétablir purement et simplement cette ancienne cité de Lycurgue? Pouvait-on, à la place de la propriété telle qu'elle s'était développée déjà depuis plus d'un siècle, à la place de la vie privée qui désormais abondait en besoins et en jouissances et à laquelle on s'était accoutumé

depuis plusieurs générations, à la place de la direction désormais changée de l'éducation, des opinions, des occupations, de toute la façon d'agir et de penser, pouvait-on évoquer soudainement et comme par magie l'ancienne et rigide discipline, le dédain de la propriété et de la vie de famille, l'orgueilleux isolement de la cité d'autrefois? En réalité, la restauration n'était pas un procédé moins dangereux que la révolution, et le résultat était douteux dans les deux cas.

D'ailleurs, ce ne fut pas la réflexion, le souci de prévenir un danger menaçant, ce fut l'enthousiasme d'un jeune roi et de ses amis qui choisit ce périlleux expédient.

Le récit détaillé que nous possédons provient, il est vrai, d'une source dont nous avons plusieurs fois contesté la pureté. Phylarque, à qui Plutarque a surtout emprunté les éléments de sa biographie, semble, dans cette partie de sa narration non moins que dans le reste, avoir recherché avant tout le pittoresque et la vivacité du récit; il néglige beaucoup de choses et renonce à décrire en détail les questions de droit et de constitution. Nous ne pouvons pas le contrôler sur chaque point, puisque nous manquons à peu près complètement d'autres informations; nous n'avons donc d'autre prétention, en exposant ce qui suit, que de rapporter tous les faits extérieurs, tels que Plutarque les a empruntés à son devancier.

Les desseins d'Agis n'étaient plus un mystère; ses allures, les exercices auxquels il se livrait, sa frugalité même, montraient qu'en revenant aux anciennes mœurs spartiates, dont il proclamait d'ailleurs la nécessité, il voulait lui-même prêcher d'exemple. Les vieillards blâmaient hautement les nouveautés qu'il recherchait, mais la jeunesse l'imitait avec joie, et l'esprit de l'ancienne Sparte semblait se réveiller. Il s'agissait de préparer le grand coup. Les auxiliaires de ses desseins étaient, avant tous les autres, Lysandre, descendant du vainqueur d'Ægos Potamoi, du plus grand homme qu'ait eu Sparte; puis Mandroclidas, à la fois hardi et rusé, initié aux secerts de la politique hellénique; Hippomédon, guerrier éprouvé dans beaucoup de combats, sûr de l'appui de la jeunesse, qui lui était extrêmement dévouée : ce dernier gagna également son père Agésilas, oncle du roi, riche mais endetté, et qui pouvait

par son influence comme orateur devenir très utile à l'entreprise. Mais on devait craindre les plus grandes difficultés de la part des femmes. Elles avaient conservé tout l'orgueil d'une noblesse très ancienne et glorieuse, et des prétentions exclusives au pouvoir; elles veillaient d'un œil jaloux sur les droits des vieilles familles; elles exerçaient sur leurs maris une influence d'autant plus considérable qu'ils s'étaient plus éloignés des coutumes d'autrefois : en outre, par suite d'un abus qui existait déjà depuis plus d'un siècle, plus des deux cinquièmes de la propriété foncière avaient passé dans les mains des femmes. Agis chercha d'abord à gagner sa mère Agasistrata, qui, par sa richesse, par la foule de ses amis, de ses débiteurs et de tous ceux qui vivaient de ses secours, possédait une influence extraordinaire sur les affaires publiques : ce ne fut pas sans peine que son fils et son frère Agésilas parvinrent à la rallier à leur cause, mais elle en devint le champion le plus zélé. Agis tenta vainement de se concilier les autres femmes ; la grande majorité d'entre elles s'opposa de la façon la plus absolue à toutes les réformes, intrigua par tous les moyens, somma le roi de l'autre famille, le vieux Léonidas, fils de Cléonymos, de défendre l'État légal existant ; et pendant que la foule mettait son espoir dans Agis et se réjouissait du salut qu'il lui promettait, l'oligarchie ne voyait en lui qu'un égoïste, qui ne voulait, en abolissant les dettes et en partageant les biens, que rechercher la faveur de la foule et, par son appui, changer la liberté de Sparte en une tyrannie.

Dans l'automne de 243, le jeune roi réussit enfin à faire nommer Lysandre parmi les éphores. Aussitôt celui-ci porta devant la Gérousie une loi dont les points principaux étaient les suivants : toutes les dettes devaient être abolies; la propriété foncière serait de nouveau partagée, de telle sorte que certaines parties du territoire, la plupart dans le voisinage de l'Eurotas, formeraient 4,500 lots pour les Spartiates (le nombre primitif de Lycurgue) ; le reste du pays serait divisé en 15,000 lots pour les périèques capables de porter les armes ; le nombre des Spartiates devait être augmenté jusqu'au chiffre indiqué[1] par l'adjonction de périèques et d'étrangers qui

[1]) Ces données de Plutarque (*Agis*, 8) laissent une foule de questions

seraient sains, dispos et en état de faire le service militaire, système de cooptation déjà employé dans les temps antérieurs ; enfin les Spartiates, ainsi au complet, se diviseraient selon l'ancienne coutume en *phidities*, en petites associations qui se réuniraient tous les jours pour prendre leurs repas et se livrer à leurs exercices en commun, et qui, soit à l'armée soit dans la vie civile, formeraient les éléments constitutifs et comme les molécules du peuple ; la discipline, les coutumes des anciens Spartiates devaient être partout rétablies.

La Gérousie était partagée ; l'éphore porta sa proposition à l'assemblée populaire. Agésilas et Mandroclidas le soutenaient ; ils rappelaient l'ancien oracle du dieu de Delphes : « que l'amour du luxe serait la ruine de Sparte » ; ils rapportaient un oracle tout récemment rendu dans le sanctuaire de Pasiphaé : « que tous devaient être égaux selon la loi de Lycurgue ». Puis le jeune roi intervint ; il déclara en peu de mots qu'il abandonnait à l'État toute sa fortune — il possédait de grandes propriétés et 600 talents d'argent : — sa mère, sa grand'mère, ses amis et ses compagnons, les plus riches des Spartiates, faisaient le même abandon.

Ces propositions, ces magnanimes sacrifices furent accueillis avec la plus grande joie, mais la résistance des riches n'en devint que plus vive. La Gérousie devait rendre un décret préliminaire ; elle rejeta la proposition à la majorité d'une voix. Les deux rois y siégeaient ; si l'on pouvait éloigner Léonidas et le remplacer par un partisan d'Agis, on amènerait sûrement un autre résultat. Selon l'antique usage, les éphores devaient, à chaque neuvième année, observer le ciel pendant la nuit, et, si une étoile filait dans une certaine direction, considérer au nom de ce signe les rois comme suspects de quelque faute, les suspendre et les soumettre à une enquête. C'est ainsi que Lysandre agit alors contre Léonidas ;

sans réponse. Il semblerait presque que la grande propriété foncière des cent familles avait absorbé jusqu'aux lots des périèques et obligé cette classe à s'adonner principalement au commerce et à l'industrie. Si l'on rétablit 15,000 lots de périèques, c'était probablement dans l'intention de refaire une classe agricole, afin de pouvoir renforcer le corps des hoplites, attendu que des industriels ne pouvaient guère être employés autrement que dans l'infanterie légère.

il disait dans son acte d'accusation que Léonidas avait épousé dans le royaume des Séleucides une Asiatique, qu'il avait eu d'elle deux enfants, etc.[1]. En même temps, il invita le gendre de Léonidas, Cléombrote, à revendiquer la royauté devenue vacante. Léonidas s'enfuit dans le temple de Pallas Chalcioecos, et sa fille Chilonis quitta la maison de son mari pour accompagner son père en danger ; puis son procès fut instruit, et, comme il n'osait quitter le temple et paraître devant les éphores, on prononça sa destitution et la royauté passa à Cléombrote.

A la fin de l'été de 242, Lysandre se retira avec les autres éphores. Les nouveaux éphores étaient dévoués à l'oligarchie ; ils commencèrent par accuser Lysandre et Mandroclidas d'avoir proposé illégalement l'abolition des dettes et le partage des biens. Les deux rois devaient craindre le sort de Léonidas et pis encore, s'ils ne prenaient rapidement leurs précautions ; ils ne pouvaient se sauver qu'en recourant à la violence. Ils déclarèrent donc que les éphores avaient été établis autrefois pour intervenir dans les cas où les deux rois ne seraient pas du même avis et faire triompher l'opinion la plus juste et la plus utile ; tout autre pouvoir qu'ils s'arrogeaient était contraire à la constitution ; quand les deux rois étaient du même avis, les éphores n'avaient pas le droit d'opposer leur véto. En conséquence, les deux rois parurent, accompagnés de leurs partisans, sur l'agora ; ils ordonnèrent aux éphores de quitter leurs sièges ; ils en nommèrent d'autres à leur place, et parmi eux Agésilas. Ils élargirent les prisonniers détenus pour dettes ; ils se montrèrent entourés de la jeunesse en armes ; l'oligarchie, craignant à tout instant l'explosion de la fureur populaire, se tint à l'écart toute tremblante. Léonidas s'enfuit à Tégée, et Agis prit des mesures pour le protéger contre les embûches qui le menaçaient sur la route.

C'est dans ce même automne où l'État spartiate était agité par les troubles intérieurs les plus dangereux que se pro-

[1]) Pausanias (III, 6, 4) dit que, entre autres accusations portées par Lysandre contre Léonidas, on reprocha au vieux roi de s'être obligé par serment vis-à-vis de son père Cléonymos, alors qu'il était encore tout jeune, à travailler à la ruine de Sparte.

duisit, à ce qu'il semble, un incident effroyable, qui serait inexplicable si ces dissensions intestines ne l'avaient pas rendu possible. Antigone de Macédoine, déjà allié avec les Étoliens, avait perdu Corinthe et Mégare ; il voyait la Ligue achéenne s'unir à Sparte par le traité de Pellène ; son influence dans le Péloponnèse était compromise ; il devait tout tenter pour empêcher les États péninsulaires de se réorganiser. On a déjà dit qu'il avait conclu un traité avec les Étoliens en vue de conquérir et de partager les territoires de la Ligue achéenne [1] ; le traité doit dater de l'époque actuelle. Mais ce n'est pas aux Achéens seulement qu'il en voulait ; si Agis réussissait, le danger qui venait de Sparte n'était pas moins sérieux. On parle d'une grande expédition des Étoliens sous Timæos et Charixénos ; ils auraient emmené en esclavage un nombre infini de périèques laconiens, 50,000, dit-on ; ils auraient même essayé de s'emparer de Sparte, d'y ramener par la ruse et la violence les fugitifs ; ils auraient pillé au Ténare le temple de Poseidon, pillé aussi le sanctuaire d'Artémis à Lusoi en Arcadie, tout près de la frontière achéenne. Ce n'était donc pas une de ces incursions familières aux Étoliens ; toute l'armée avait fait campagne : il fallait cette force énorme pour accomplir tant de ravages et justifier ce mot assez amer d'un vieux Spartiate : « cette guerre a allégé la Laconie [2] ».

[1]) Polyb., II, 45. IX, 34, 6. Il y a un passage entre autres (II, 33, 10), que l'on peut invoquer à l'appui de la date approximative proposée ici.

[2]) Plut., *Cleom.* 18. Polyb., IV, 34, 9. IX, 34, 9. Sans doute, cette date, comme toutes celles de la biographie d'Agis, est problématique. Schömann, dont j'utilise les explications et prolégomènes mis en tête des biographies d'Agis et de Cléomène, a fixé la chronologie jusqu'au point où il lui suffisait qu'elle fût établie. Une étude chronologique plus large doit essayer d'aller plus loin. Nous verrons plus tard que la mort d'Agis est survenue dans la dernière moitié de l'an 241. Ceci détermine la date de l'éphorat d'Agésilas, et c'est tout au commencement de cette année qu'a dû avoir lieu la fuite de Léonidas. Il n'a pas été seul probablement à s'enfuir dans ce moment périlleux : plusieurs de ses partisans ont dû faire comme lui. Le but que Polybe assigne à l'expédition des Étoliens, la réintégration des bannis, combiné avec la pointe poussée jusque près des frontières achéennes et l'exode πανδημεί, semble ne pas permettre d'autre date que celle indiquée ci-dessus dans le texte. En effet, ce n'est que par suite d'une entente avec une politique étrangère que les Étoliens pouvaient avoir intérêt à ramener les bannis, et précisément la sortie en masse des périèques paraît indiquer que le coup était dirigé contre Agis et ses plans. Léonidas,

Si terrible qu'ait été cette campagne des Étoliens, elle semble n'avoir pas eu d'autre résultat durable et utile aux intérêts d'Antigone ; les forces de la Macédoine étaient peut-être occupées sur d'autres points ou tentaient vainement de reprendre Corinthe. L'année suivante, une nouvelle campagne devait poursuivre l'œuvre commencée.

Les ravages des Étoliens et la tentative qu'ils avaient faite de ramener les bannis durent hâter à Sparte l'exécution des réformes. Elles furent en effet accomplies précipitamment [1], mais dans un tout autre sens que ne l'avait voulu le jeune roi et que ne l'avaient espéré les classes pauvres. Agésilas abusa de la confiance qu'on lui avait accordée : il possédait de nombreux et beaux domaines, mais il était criblé de dettes, et l'éphore pensait ne tolérer d'autres réformes que celles qui tourneraient à son avantage. Il persuada à son jeune neveu qu'il serait dangereux d'entreprendre en même temps l'abolition des dettes et le partage des terres ; il lui conseilla de commencer par abolir les dettes. Lysandre, lui aussi, se laissa persuader que cette opinion était juste. Toutes les créances furent donc en un même jour entassées sur le marché et livrées aux flammes. On attendit ensuite l'exécution très prochaine des autres mesures, et déjà les rois avaient donné les ordres nécessaires ; mais Agésilas trouvait toujours de nouveaux motifs pour en différer l'exécution. Personne ne pouvait encore soupçonner de mauvaise intention.

Le printemps de 241 était arrivé ; Aratos, qui venait d'être

à cause de ses attaches avec la Syrie, était en faveur auprès du Macédonien. En conséquence, je ne me crois pas obligé de démontrer ici que cette invasion n'a pu avoir lieu, par exemple, *après* la chute d'Agis; la suite du récit montrera plus clairement encore que c'est là une chose impossible. — Du reste, je ferai observer que, bien qu'on appelle d'ordinaire hilotes ceux qui furent emmenés alors (par exemple dans Schömann, *Antiqq.* p. 109), il n'y a pas un mot de cela dans les textes qui ont trait à la question. Polybe (IV, 34, 9) dit : ἐξηνδραποδίσαντο τοὺς περιοίκους.

[1]) Ainsi, le départ de ces périèques ne rendit pas impossible l'exécution des réformes. De deux choses l'une : ou leur nombre a été singulièrement exagéré, où il faut se faire de la densité de la population de la Laconie à cette époque une idée tout autre que celle qui a cours aujourd'hui. Je reviendrai plus tard sur ce point. — Dans nos sources, il n'y a absolument rien qui indique que cette évacuation ait décidé Agis à modifier son plan de réformes.

nommé de nouveau stratège de la confédération, envoya sommer les éphores d'expédier au delà de l'isthme le secours promis par le traité, parce que les Étoliens menaçaient d'entreprendre une nouvelle invasion. Le roi Agis devait conduire l'armée auxiliaire. La délivrance des prisonniers pour dettes et l'abolition des créances avaient été pour la foule des pauvres un grand allègement; les hommes appelés au corps suivirent volontiers le jeune roi; ils avaient l'espérance certaine d'être récompensés à leur retour par de nouveaux domaines. Partout où passait l'armée, on admirait l'attitude et la discipline des troupes, la gravité traditionnelle des Spartiates, et avant tout le roi, qui, plus jeune que la plupart des soldats de son armée, recevait de tous des marques de respect et de dévouement absolu, qui, même dans ses armes et ses vêtements, ne se distinguait en rien des autres guerriers, qui enfin partageait avec eux leur maigre pitance et toutes leurs fatigues. On dit en propres termes que la foule accourait partout pour le voir et témoignait bruyamment son admiration, tandis que les riches ne voyaient pas sans alarmes l'émotion produite par l'apparition d'un homme en qui les pauvres et les opprimés voyaient leur défenseur.

L'armée spartiate se réunit près de Corinthe à Aratos et aux Achéens. Ceux-ci, de même qu'Agis, désiraient attaquer l'armée étolienne avant qu'elle eût pénétré dans le pays de Mégare. Il ne fallait pas, pensait Agis, laisser l'ennemi entrer une fois encore dans le Péloponnèse ; on pouvait avoir assez de confiance dans l'esprit des troupes pour risquer une bataille décisive ; cependant, il se soumettait volontiers à l'avis du plus âgé. Seulement, ni le désir du roi, ni le mécontentement et les railleries des soldats, qui ne regardaient pas comme simple affaire de prudence le refus du stratège de faire un mouvement décisif, ne purent déterminer Aratos à quitter sa position inattaquable. Bien plus, lorsque le temps de la moisson fut passé, il congédia, à leur grand étonnement et en les comblant de louanges, Agis et ses troupes. Quels motifs pouvait avoir Aratos d'agir ainsi? Lors même que, par suite de circonstances quelconques, on eût pu croire avec certitude que les troupes macédonienes ne viendraient pas renforcer les Étoliens

ou pénétrer après eux dans le Péloponnèse, ces Étoliens, qu'Aratos n'avait pas voulu attaquer avec toutes ses forces et celles de ses alliés, n'étaient-ils pas assez hardis pour entreprendre une invasion et de nouveaux ravages, que d'ailleurs ils accomplirent bientôt? Il faut observer avec soin chaque trait de ce stratège achéen, afin de reconstituer son portrait dans tout ce qu'il a de compliqué et d'original. Nous l'avons vu engager bravement le combat lorsqu'il délivrait sa patrie et Corinthe, mais sa bravoure est toujours précédée de manœuvres secrètes et de corruptions; elle compte sur la surprise et l'étourdissement de l'ennemi; elle se hâte de cacher aussitôt l'épée sous le vêtement du citoyen, d'entourer des apparences de la légalité tout acte de vigueur, toute marche en avant, de ramener à une sorte de tranquillité normale, au calme qui sied à une confédération, les joyeux transports qu'excite la liberté reconquise. Et pourtant, cette paix qui lui est chère, il doit à tout moment l'interrompre: il va combattre sans cesse des tyrans et encore des tyrans; il tourne de côté et d'autre ses attaques ouvertes ou secrètes; il prépare toujours à ses confédérés du nouveau à attendre, à faire, à craindre, comme s'il n'osait pas les laisser à leurs affaires intérieures. On sent à chaque instant que, même stratège, même élu par la confédération d'année en année, il ne se trouve pas à sa place au milieu de la Ligue, parmi les éléments de vie et de liberté qui s'y développent rapidement. Dix ans ne sont pas écoulés que la foule des pauvres se soulève contre lui avec la plus grande énergie, prête à se tourner vers un autre homme qui lui est supérieur et qui reprend à Sparte les plans d'Agis. Voilà le point de vue auquel il faut se placer pour comprendre le singulier renvoi des troupes spartiates : l'enthousiasme qui régnait dans cette armée, les rapports des Achéens avec la masse des pauvres et des endettés que l'audacieuse réforme du jeune roi avait sauvés et élevés, voilà ce que le politique avisé et prudent crut devoir éviter et éloigner des confédérés.

Les Spartiates sont partis; Aratos laisse tranquillement les Étoliens franchir les monts Géraniens; il les laisse passer devant Corinthe, se jeter sur Pellène, commencer le pillage

de la ville ; puis, pendant qu'ils se dispersent dans les maisons pour voler et détruire, il accourt vers les troupes des villes les plus voisines, surprend les sentinelles, les refoule, pénètre avec elles dans la ville et, après un combat violent, chasse par les portes les Étoliens battus sur tous les points : sept cents ennemis sont tombés dans cette mêlée[1].

Voilà tout ce que nous savons de la guerre de l'an 241 ; ces informations sont d'autant plus insuffisantes qu'on ne peut s'imaginer qu'Antigone et les tyrans attachés à sa cause, ceux d'Argos, de Mégalopolis, pour ne pas citer ceux des petites villes, soient restés complètement inactifs.

Cependant la situation avait pris à Sparte une tournure qui devait exercer une influence décisive sur la politique générale de la Grèce. Agésilas avait abusé de la façon la plus honteuse de l'absence de son royal neveu et de la puissance que lui assurait l'éphorat. Avide et rapace, il alla si loin dans ses exactions qu'il établit contre le règlement un mois interca-

[1]) Je me borne à ces indications sommaires : le récit d'Aratos lui-même (ap. Plut., *Arat.* 32) s'en écarte quelque peu. Le combat en rase campagne notamment, dont Aratos fait grand bruit, ne peut guère être entendu, d'après Polybe (IV, 8, 4), que de la façon adoptée ci-dessus. Les détails que donne Plutarque n'ont sans doute d'autre garant que Phylarque; du moins, la jeune fille au casque apparaissant sous les colonnes à l'entrée du temple d'Artémis et mettant en fuite les ennemis, qui croient voir la déesse, rentre bien dans la manière de Phylarque, un auteur qui, suivant le goût bien caractérisé de son temps, met partout au premier plan de belles jeunes filles ou femmes, tendres créatures, promptes aux larmes et modèles de vertu. Ou plutôt, ce récit, tel qu'on le trouve dans Polyænos (VIII, 59, où Pallas est substituée à Artémis), doit provenir de Phylarque, comme tant d'autres morceaux de ce compilateur; Plutarque aura pris pour guide un autre auteur, qui avait fabriqué des légendes analogues. On voit par une quantité d'exemples que ce style, qui est presque celui du roman historique, était très goûté par les Grecs de la basse époque. Pourquoi l'auteur en question ne serait-il pas Baton de Sinope, un contemporain de Phylarque, mais plus jeune que lui? Plutarque (*Agis,* 15) s'est servi de nous ne savons quel écrit de lui à propos de la rencontre d'Agis et d'Aratos à Corinthe; et fragment qu'a conservé de lui Suidas, au mot Πυθαγόρας Ἐφέσιος, nous permet de le prendre pour un bel esprit de cette trempe, d'autant qu'Athénée (XIV, p. 639) l'appelle justement ὁ ῥήτωρ. Peut-être cependant serait-ce beaucoup trop circonscrire le champ des hypothèses; du moins Polybe assure que cette victoire de Pellène a été comptée par les ἱστορηκόσι κατὰ μέρος parmi les plus brillantes d'Aratos, concurremment avec les journées de Sicyone et de Corinthe.

laire, afin de lever les impôts pendant un mois de plus; quant au partage des champs, il n'en était plus question. Afin de se défendre contre la haine grandissante et déjà hautement manifestée de la foule, il s'entoura de sicaires et ne parut plus à la maison commune que dans ce cortège ; il se sentait déjà tellement sûr de sa puissance qu'il déclara publiquement que, même après l'expiration de sa fonction annuelle, il conserverait l'éphorat ; le roi Cléombrote ne semblait pas exister pour lui, et il se conduisait à l'égard d'Agis, qui venait de rentrer à Sparte, comme si le jeune prince devait non à la royauté, mais à sa parenté avec lui, le reste de crédit qu'il jugerait bon de lui laisser. Les relations que nous possédons encore nous font supposer que tout cela pouvait se faire, sans nous montrer ce qui empêchait Agis de s'opposer aux excès de son oncle et de poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée avec de si nobles intentions. Agis n'était-il plus sûr des Spartiates pauvres, des périèques ? Les oligarques avaient-ils déjà réussi à rendre suspects ses desseins, pourtant si désintéressés ? Craignait-il de recourir à la violence ? La force de la classe des périèques avait-elle été brisée par l'invasion étolienne ? Les adversaires de la réforme avaient-ils réussi à gagner les hilotes, dont le jeune roi, à ce qu'il semble, ne s'était pas occupé d'une façon expresse ? Ce qui est clair, c'est que la haine générale permit aux ennemis de la réforme de faire revenir à Sparte Léonidas, le roi banni. Hippomédon put s'échapper, grâce à la vénération qu'il inspirait à tous et à ses sollicitations en faveur de son père Agésilas. Il réussit à obtenir pour lui-même et pour ce dernier la permission de quitter Sparte sans obstacle ; il se rendit à la cour des Lagides, qui l'envoya gouverner la côte de Thrace récemment reconquise[1]. Agis et Cléombrote s'enfuirent dans l'asile des temples. Léonidas parut, avec des hommes armés, dans le temple de Poseidon, pour se venger de Cléombrote ; Chélidonis (Chilonis), qui avait d'abord quitté son époux pour suivre son père, courut alors protéger son mari contre la colère paternelle. Elle réussit, dit-on, à émouvoir Léonidas et ses amis ; Cléombrote eut

[1]) Teles ap. Stob., *Floril.* II, 72 ed. Lips.

la permission de fuir, mais les prières du vieux roi ne purent décider Chilonis à rester auprès de lui ; tenant un de ses enfants par la main et un autre sur un bras, elle partit avec Cléombrote pour partager son exil [1].

La suite du récit, rehaussé, il est vrai, de couleurs crues et tranchantes, nous met sous les yeux le véritable type de la basse fureur des oligarques triomphants. Léonidas, après avoir nommé de nouveaux éphores, pris dans son parti, s'occupa de poursuivre Agis. On chercha d'abord à l'attirer hors de son asile sacré par des offres amicales. On lui assura qu'il pourrait venir exercer avec Léonidas ses fonctions royales ; que les citoyens lui avaient tout pardonné en faveur de sa jeunesse, qui avait fasciné Agésilas. Mais il resta dans le temple ; il ne sortait que de temps en temps pour aller au bain, et se faisait accompagner de trois amis ; l'un d'eux, Ampharès, était un des éphores récemment élus, mais Agis comptait sur sa fidélité, et sa mère Agasistrata avait naguère prêté à ce personnage, en témoignage de sa confiance absolue, des vases d'or et des habits de fête. Mais Ampharès désira les garder ; il se résolut à perdre la mère et le fils ; il poussa les autres éphores à une résolution violente ; il offrit de se charger de l'exécution. Un jour, il accompagnait Agis au bain ; ses deux autres amis, Démocharès et Arcésilas, qu'il avait déjà gagnés, étaient comme d'ordinaire avec lui ; ils passaient au retour, riant, plaisantant, devant la petite rue qui menait à la prison ; soudain Ampharès met la main sur le jeune roi et l'emmène, en vertu de ses pouvoirs de magistrat, devant les éphores pour répondre de ce qu'il a fait. Démocharès lui jette un manteau autour du cou ; plusieurs hommes apostés se joignent aux traîtres ; on mène, on pousse, on entraîne Agis à la prison, qui est aussitôt occupée de tous côtés par les mercenaires de Léonidas. Bientôt arrivent les autres éphores, et avec eux les membres de la Gérousie qu'ils ont convoqués et sur l'approbation desquels ils peuvent compter. Alors commença pour Agis l'interrogatoire criminel. Il déclara avec le calme le plus noble qu'il n'avait été

[1]) C'est bien du Phylarque !

contraint par personne, qu'il n'avait pas agi contre sa propre opinion, et qu'il ne se repentait pas d'avoir fait ce qu'il avait fait. Aussitôt on vota et on le condamna à mort. Il devait être mené dans la salle des exécutions, mais les bourreaux n'osèrent pas toucher le corps du roi ; les mercenaires reculèrent avec respect ; l'inquiétude croissante de la foule qui se rassemblait dans la rue, l'émotion que devait produire l'intervention d'Agasistrata et de sa mère, conseillaient de hâter le dénouement. Démocharès entraîna le roi dans la salle. Agis criait à l'un des bourreaux qui sanglotaient de demeurer calme, qu'il était immolé contre toute justice et sans avoir commis de crime, qu'il était donc plus heureux que ceux qui l'assassinaient. Il tendit tranquillement son cou à la corde qui devait l'étrangler. Pendant que tout ceci se passait à l'intérieur, Ampharès avait couru à la porte, où la mère et la grand'mère du roi réclamaient devant les citoyens, avec une vivacité croissante, une enquête publique et la défense de leur fils. Il ne lui sera fait aucun mal, assura Ampharès ; et il pria Agasistrata d'entrer, de venir auprès de son fils, et de se persuader elle-même de la vérité. Elle lui demanda de permettre aussi, par amitié pour elle, l'entrée de la prison à sa mère. Toutes deux entrèrent, et la porte se referma. Ampharès conduisit d'abord la vieille Archidamia dans la salle où était Agis ; elle fut aussitôt saisie, et on lui passa la corde au cou. Puis Ampharès commanda à Agasistrata d'entrer à son tour. Elle vit alors son fils étranglé sur le sol et sa mère déjà pendue ; elle aida le valet du bourreau à détacher le corps d'Archidamia et à le placer à côté du cadavre de son fils ; puis elle embrassa Agis et regretta qu'il eût eu l'âme trop noble et trop douce ; il s'était ainsi perdu, lui et les siens. A ce moment Ampharès entrait dans la salle : puisqu'elle approuve le crime d'Agis, dit-il, qu'elle partage aussi son châtiment ; et il commanda de l'étrangler pareillement.

Telle fut l'issue de la révolution. Jamais on ne commit à Sparte de plus grandes horreurs ; mais la foule craignait tellement les hommes investis du pouvoir qu'elle dissimula timidement sa haine pour Léonidas, Ampharès et leurs compagnons. La victoire de l'oligarchie fut complète. Léonidas

resta-t-il seul roi? On ne sait. Le frère d'Agis, Archidamos, avait pris la fuite, et la veuve du jeune roi, Agiatis, fut contrainte par Léonidas, qui voulait donner à sa maison le riche héritage des Proclides, d'épouser son fils Cléomène, encore enfant. Le fils d'Agis, qui venait à peine de naître, passa ainsi au pouvoir de Léonidas; peut-être l'enfant reçut-il le titre de roi[1].

Comme on l'a déjà remarqué, le récit donné ici est dû à Phylarque, et il ne porte que trop la marque de sa manière. Mais nous manquons d'autres documents pour tracer d'après eux, au lieu du caractère très vaguement dessiné par Plutarque, une image plus claire et plus distincte du roi Agis. Ce récit passe complètement sous silence les combats d'Agis devant Mantinée, Mégalopolis et Pellène, combats qui semblent indiquer que le jeune prince ne possédait pas seulement cette douceur pleine d'abandon et cet enthousiasme facilement séduit dont son oncle Agésilas abusa si bassement. Il semble même hasardé de croire que le grand dessein ait échoué par par la faute d'Agis; les textes qui nous renseignent négligent de nous apprendre comment les oligarques travaillèrent, séduisirent, éloignèrent de l'entreprise la foule, par qui seule le plan d'Agis pouvait être exécuté. Le seul reproche qu'on puisse faire au jeune roi, à la façon dont les choses nous sont présentées, c'est d'avoir pu croire qu'il briserait l'oligarchie sans résistance, et, au lieu de commencer par le bannissement et l'exécution des principaux membres de l'aristocratie, d'avoir jugé la bonne cause assez forte par elle-même pour triompher de toute résistance.

Nous avons dit que les bannis que les Étoliens, alliés de la Macédoine, tentèrent de ramener à Sparte n'étaient autres que Léonidas et ses amis. La victoire de ce parti était désormais pour la politique macédonienne un avantage considérable. Non seulement Sparte fut par là enlevée à l'alliance achéenne, mais les riches de Mantinée, d'Orchomène, de

1) PLUT., *Agis*. s. fin. *Cleom*. 1. Toutes les innovations d'Agis furent-elles abrogées? Plus tard, tout au moins, on trouve 1,500 Spartiates en état de porter les armes, tandis qu'il n'y en avait pas plus de 700 au temps d'Agis : il est vrai que ce renseignement peut aussi être interprété d'autre manière. Voy. ci-après.

Tégée, de toutes les villes où Agis avait passé dans sa marche sur Corinthe et où la nouvelle de l'entreprise commencée par le roi avait excité parmi les pauvres une si vive et si alarmante émotion, durent chercher des alliances qui les protégeraient contre la fureur des indigents désormais sans espoir. Dix ans plus tard, Mantinée est occupée par les Macédoniens[1]; il est probable qu'elle s'était ralliée dès le temps où nous sommes à Sparte et à la Macédoine. En tout cas, l'influence de cette dernière puissance avait regagné dans le Péloponnèse ce qu'elle avait perdu. Antigone dut comprendre qu'il n'était plus possible d'abattre la confédération achéenne avec le secours des Étoliens, comme il l'avait espéré ; déjà âgé comme il l'était, il se contenta de voir ce nouveau revirement mettre un terme à l'extension de la Ligue ; ce qui lui importait, c'était d'amener un état de calme extérieur, seul moyen d'étouffer peu à peu l'émotion qui se produisait dans l'intérieur des cités et les désirs de « liberté et de constitution » qui venaient de s'éveiller. Il pouvait même prévoir que la confédération elle-même, si elle était confinée, pour ainsi dire, dans ses affaires intérieures, ne manquerait pas de se diviser en partis et s'affaiblirait de son propre mouvement. La continuation de la guerre, que la Macédoine prolongeait au moyen d'une alliance contre nature avec les Étoliens, ne pouvait plus lui donner aucun avantage ; de grands succès auraient sans aucun doute déterminé le Lagide, protecteur de la confédération, à intervenir directement dans les affaires de la Grèce, et Antigone ne se sentait plus capable de lutter contre lui. C'est précisément à cette époque que Séleucos fut, à ce qu'il semble, battu en Asie par les Gaulois; il n'y avait plus de secours à attendre de ce côté, si ce n'est l'appui compromettant des petits États. Le vieux roi, qui avait du

[1]) PAUSAN., II, 8, 6. Il faut dire que, si la Vulgate porte Μακεδόνων ἐχόντων, on a corrigé d'après les meilleurs manuscrits en Λακεδαιμονίων. Avant 245 déjà, Mantinée avait été attaquée par les Spartiates sous la conduite d'Agis et défendue par Aratos; mais en 240 ou 239, il y eut à Mantinée un procès débattu entre Argos et Aratos (voy. ci-après, p. 425). Ce procès semble indiquer que la ville était alors indépendante. — Le bannissement du noble Cléandros (PLUT., *Philop.* 1) appartient à une époque antérieure. — Quant à Tégée, c'est chose caractéristique que Léonidas exilé y ait élu domicile.

coup d'œil, tint-il compte des événements qui se passaient en Occident? Au printemps de cette année, les Romains avaient remporté sur les Carthaginois leur dernière victoire décisive et obtenu une paix qui leur donnait toute la Sicile, à l'exception du petit royaume d'Hiéron; or ces mêmes Romains, désormais si voisins de la péninsule hellénique, étaient depuis trente ans en rapport avec la cour d'Alexandrie, et, si les secours amenés par Xanthippos avaient causé peut-être des dissentiments momentanés, pourtant, au cas où il faudrait prendre une décision, les intérêts naturels qui unissaient l'Égypte et l'Italie devaient nécessairement faire pencher la balance.

Nous devons nous borner à ces considérations générales pour expliquer la paix qu'Antigone conclut avec les Achéens. On ne dit pas à quelles conditions; en tout cas, le Macédonien reconnut à la Ligue le territoire qu'elle avait déjà, et renonça ainsi à ses prétentions sur l'Acrocorinthe. On ne sait s'il exigea de la confédération qu'elle cessât de reconnaître le protectorat de l'Égypte et s'il conclut en même temps une paix séparée avec l'Égypte. On ne sait pas davantage s'il traita avec l'approbation des Étoliens; ce qui se passa deux ans plus tard montre du moins qu'un parti considérable parmi les Étoliens était hostile à la Macédoine. On devrait croire qu'Antigone reçut de la Ligue certaines garanties et surtout qu'il dut s'inquiéter de la sécurité des tyrans, craindre pour eux les influences achéennes; en effet, quelques indications nous permettent de le supposer. Aratos avait fait une tentative pour délivrer Athènes, et les Achéens le lui avaient reproché, l'avaient blâmé de violer la paix; lui-même déclare dans ses *Mémoires* qu'il est resté complètement étranger à cette entreprise, qu'Erginos le Syrien tenta de son propre mouvement une attaque sur le Pirée et que, poursuivi par la garnison, il cria son nom (le nom d'Aratos) à plusieurs reprises pour faire croire qu'il était présent et tromper ainsi l'adversaire[1].

[1]) Plut., *Arat.* 33. Sans doute, Plutarque n'a pas rangé par ordre chronologique les diverses délivrances essayées ou exécutées par Aratos, et il a rendu par là assez difficile la tâche de l'historien. Cependant, il suffit d'admettre qu'il réunit ensemble les faits concernant chaque région pour éviter tout au moins des rapprochements aussi monstrueux qu'on en a vu

Il en fut de même pour Argos; à tout prix, Aratos voulait y abattre la tyrannie, mais la paix lui aura lié les mains. Et pourtant, il ne cessa pas d'intriguer secrètement à Argos. Une conspiration contre le tyran Aristomachos éclata; il avait défendu aux citoyens, sous les peines les plus graves, d'avoir des épées; Aratos fit venir des armes de Corinthe et les introduisit à Argos en contrebande, mais une querelle divisa les conjurés; un des chefs les dénonça; tout le plan fut déjoué, et les conspirateurs s'enfuirent à Corinthe. Bientôt après, Aristomachos fut assassiné par ses esclaves; aussitôt Aristippos s'empara du pouvoir. A la nouvelle du meurtre, Aratos avait couru à Argos avec tous les guerriers achéens qu'il avait pu rassembler, dans l'espoir de trouver les Argiens prêts à recevoir la liberté, mais personne ne se leva, et Aratos dut partir sans avoir rien fait; il ne recueillit que le reproche qui fut fait aux Achéens, d'avoir surpris en pleine paix un pays voisin. Il est remarquable que la confédération ait été pour ce motif accusée par Aristippos devant les Mantinéens, et, parce qu'Aratos n'avait pas comparu, condamnée à une amende de trente mines[1]. On peut tirer de ce fait deux conclusions : d'abord qu'Aratos, qui agit ouvertement en cette circonstance comme stratège de la confédération (autrement sa tentative n'aurait pas été reprochée à la Ligue), prit des mesures que le Conseil fédéral n'approuva pas et n'avait pas proposées, puisque, dans ce cas, il y aurait eu nécessairement une guerre formelle ou du moins, au lieu de l'enquête judiciaire, un débat diplomatique; ensuite, qu'il devait avoir été décrété que les querelles qui éclateraient en pleine paix entre les États seraient vidées par voie juridique. Mais comment se fait-il qu'Aristippos soit

faire. D'après le début du chapitre 34, cette tentative faite sur Athènes, et probablement aussi celle où Aratos, fuyant par la plaine Thriasique, se blessa à la jambe, sont antérieures à 239.

1) Plut., *Arat.* 23. C'est là précisément que se trouve une assertion singulière ; il y est dit qu'Aristippos et Antigone étaient convenus ensemble de se défaire d'Aratos par l'assassinat. De la part du tyran, on pourrait le croire, mais Antigone n'était pas de vue assez courte pour se promettre grande utilité de pareilles mesures. Il est moralement impossible, ce semble, que cette assertion provienne des *Mémoires* d'Aratos ; c'eût été vraiment de sa part une naïveté singulière si lui, qui ne cessait de tendre des embûches de ce genre aux tyrans, s'était étonné qu'on le payât de la même monnaie.

venu se plaindre précisément à Mantinée? La Ligue et Argos convinrent-elles de prendre cette ville pour arbitre, comme cela se faisait en Grèce? Ou bien, comme d'autres l'ont supposé, la cour suprême de Macédoine dans le Péloponnèse était-elle établie à Mantinée, et les tyrans se soumettaient-ils volontairement à cette cour[1]? Cette dernière hypothèse est insoutenable; les confédérés n'auraient jamais reconnu un pareil tribunal. D'autre part, on ne peut songer, d'après le texte du récit, à un tribunal composé des divers États de la péninsule.

Deux ans environ après cette paix en Grèce, la paix se conclut également en Asie. Antigone, à ce qu'il semble, vivait encore. Prit-il part à la réconciliation entre les frères Séleucides et à la paix avec l'Egypte, on ne le sait, mais on peut le supposer; le trait caractéristique de sa politique, lisons-nous, c'était l'activité la plus vaste et la plus vigilante[2]. Il y eut donc, lorsqu'Antigone mourut dans un âge très avancé[3], un moment de tranquillité presque universelle en Orient et en Occident. Que de vicissitudes dans la vie du vieux roi! Que de grandes choses il avait faites, pour aboutir, en somme, à un mince résultat! Jetons un regard en arrière. Sa part d'héritage, c'était son droit au diadème de Macédoine. Il trouva ce pays ravagé par les Galates, troublé par les prétendants et les usurpateurs, morcelé ou épuisé par les rois molosses qui ne

[1]) Schorn, *Gesch. Griechenlands*, p. 94. Si, comme je le pense, Mantinée s'est chargée de l'arbitrage en qualité d'ἔκκλητος πόλις, il paraît bien qu'elle était alors une cité indépendante, sans tyran et sans garnison macédonienne.

[2]) πολυπραγμοσύνη (Polyb., II, 45, 9).

[3]) En ce qui concerne les données des chronographes, je renvoie à Clinton, Niebuhr et autres. Il y a un passage de Polybe qui fournit au calcul une base complètement sûre. Il dit quelque part (II, 44, 2) que le fils et successeur d'Antigone régna δέκα μόνον ἔτη et qu'il mourut περὶ τὴν πρώτην διάβασιν εἰς τὴν Ἰλλυρίδα Ῥωμαίων, c'est-à-dire sous le consulat de Postumius et Fulvius, ou 229 avant J.-C. (cf. Polyb., II, 11, 1). La mort d'Antigone doit donc être placée dans la première moitié de 239. Ce résultat est aussi certain que la date du mariage d'où il est issu, mariage conclu en 319, et il faut rectifier en conséquence les données concernant son âge et la durée de son règne, travail minutieux que je dois m'interdire ici. Lucien (*Macrob.* 11) a pris dans Médios l'indication exacte, à savoir que le roi est parvenu à l'âge de 80 ans et a régné 44 ans; il portait le titre de roi depuis la mort de son père en 283. Malheureusement, nous ne savons rien de plus sur ce Médios, postérieur à l'autre.

cessaient de l'attaquer. Par de longs et admirables efforts, il releva et fonda, pour ainsi dire, de nouveau la Macédoine; il lui donna la sécurité au dehors et l'ordre au dedans; bien plus, il la tira de sa profonde décadence politique, l'éleva au rang d'une puissance de premier ordre et, avec des ressources relativement médiocres, la défendit sans cesse contre de nouveaux dangers. Grâce à lui, une Macédoine devenue puissante protégea encore le pays hellénique contre les Barbares du Nord. Mais bientôt il eut à soutenir, du côté où il devait le moins s'y attendre, un combat auquel ses forces ne suffisaient vraiment pas. Il avait lutté avec avantage contre les attaques de princes ambitieux et les difficultés où l'enveloppait leur astucieuse politique, mais il ne pouvait rien contre le mouvement qui entraînait les peuples du Péloponnèse. Ce mouvement avait, du moins par ses aspirations les plus nobles, sa racine dans le développement de la culture générale, et par là même il était irrésistible; vaincu momentanément sur un point ou un autre, il ne pouvait cependant être ni dompté ni refoulé. Il déchira donc avec une surprenante rapidité le réseau dont la politique macédonienne avait, à force de temps et de soin, couvert la plus grande partie de la Grèce; il trouva dans la confédération achéenne, sinon sa vivante expression, du moins le commencement d'une organisation sociale qui, pour la première fois, rendit possible l'association réelle et légalement constituée d'un certain nombre de cités en un État fédératif. Cette constitution fédérale devait être extrêmement séduisante pour les cités qui se sentaient isolées ou impuissantes, ou qui étaient dominées par des tyrans ou des oligarques, d'autant plus qu'elle avait en elle-même l'instinct de s'étendre de plus en plus, d'agrandir le domaine régi par le droit égalitaire, par la logique de ses principes, de fortifier et d'assurer l'exercice de ce droit. C'est ainsi que se leva, au milieu de cette race grecque si longtemps impuissante et inconsciente, contre la Macédoine et son influence jusque-là prépondérante, une puissance nouvelle dont la force ne consistait pas dans ses ressources matérielles, mais dans le principe qu'elle renfermait en elle-même, si elle ne l'affirmait pas encore au grand jour. Quel avenir attendait cette nouvelle organisation

sociale? Jusque-là, c'était dans ses rapports avec les deux grandes puissances, la Syrie et l'Égypte, que la Macédoine avait surtout fait sentir la place qu'elle tenait dans le monde ; elle avait regardé les affaires de la Grèce comme ses affaires particulières; la Grèce faisait, pour ainsi dire, partie du territoire macédonien. Et voici que soudainement elle se voyait menacée par cette intervention significative de la Ligue ; voici qu'elle était obligée de subir un antagonisme qui lui enlevait la grande situation qu'elle avait prise jusque-là dans les affaires générales ; elle allait s'embarrasser dans une foule de complications difficiles et très prochaines. Antigone n'avait pu suivre en Grèce d'autre politique que la politique conservatrice. Il avait besoin que la Grèce se tînt tranquille : et, partout où il ne pouvait étendre sa domination immédiate, il favorisait la formation d'un pouvoir unique, d'une tyrannie qui, n'ayant qu'une existence de fait, lui offrait la meilleure garantie du calme intérieur. Or, contre ce fait brutal, contre le droit autoritaire de la domination étrangère ou de la tyrannie domestique, s'élevait maintenant le droit inaliénable de l'autonomie et de la liberté démocratique, et avec un tel dévouement, une telle abnégation, que cette autonomie et cette liberté faisaient volontairement l'une et l'autre l'abandon de leurs attributs essentiels à la communauté fédérale et à sa souveraineté. Depuis Philippe et Alexandre, la monarchie avait cherché à surmonter cette tendance des cités grecques à l'isolement, à les traiter comme de simples communes comprises dans le cadre plus large de l'État, mais jusqu'alors cette tentative n'avait réussi qu'en partie ; elle n'avait réussi que par l'emploi de la force et tant que la force se faisait sentir. Maintenant la même idée reparaissait par suite du nouveau mouvement qui entraînait la race grecque, et elle devait devenir l'âme de la Ligue achéenne. Déjà, chez les Achéens et les Doriens, des communes, grandes et petites, s'étaient réunies pour confier chacune à la confédération qu'elles formaient leur souveraineté, leur droit de faire la guerre, la paix et des alliances. Égalité des poids et mesures, des monnaies, des droits commerciaux, une constitution à peu près identique dans chaque ville alliée, la même autorité fédérale, le même

droit fédéral pour tous, voilà ce qui les unissait ; elles étaient toutes protégées par une armée fédérale gouvernée par des magistrats fédéraux. L'idée d'une organisation unitaire, mais combinée avec les avantages de la liberté et de l'autonomie, avait été réalisée au sein de cette Ligue plus complètement que dans aucune monarchie de l'époque, et, de même que l'indépendance communale de chaque ville, ses droits locaux, ses finances, son administration personnelle étaient sous la garantie de la confédération, de même elle prenait part aux décisions de l'État tout entier et votait sur le pied d'égalité dans l'assemblée de la Ligue[1].

Il est naturel que cette opposition une fois établie entre la Macédoine monarchique et l'État fédéral et libre que formait la Ligue achéenne, les affaires du reste de la Grèce se soient ressenties à tout propos de cette polarisation nouvelle. La suite de ce récit montrera plusieurs phénomènes fort remarquables en ce genre ; on a déjà parlé des événements importants de Sparte, dont l'avortement devait amener bientôt une nouvelle tentative plus vigoureuse.

Une chose qui primait tout le reste en importance, c'est la façon dont la Ligue étolienne s'organisa au milieu de ce nouvel état de choses. Cette Ligue était, il est vrai, à première vue, démocratique et, comme la confédération achéenne, une réunion de tribus et de localités différentes ; mais il y avait entre ces deux États fédéraux la même opposition absolue qu'entre les deux plus grandes monarchies constitutionnelles de notre temps, dont l'une s'est formée, pour ainsi dire, historiquement, et l'autre d'une façon anti-historique et rationnelle[2]. En Etolie, l'union des communes en un tout qu'on peut, si l'on veut, appe-

[1]) Ce qui est dit ci-dessus de la constitution achéenne suffit pour en faire comprendre le principe ; nous aurons plus tard occasion de signaler certaines particularités qui en sont le côté faible. On trouvera les références aux textes dans Schorn (*Geschichte Griechenlands*, p. 63) ; dans Schömann (II, p. 106 sqq.) et dans Freemann (*History of the federal Government*). Dans ce dernier ouvrage, on attribue aux expériences tirées de la vie parlementaire en Angleterre et en Amérique une importance qu'on ne saurait accepter les yeux fermés de ce côté du détroit.

[2]) Cette expression employée dans la première édition de cet ouvrage (1843) peut rester telle quelle, bien qu'aujourd'hui, c'est-à-dire au bout de trente ans, elle ne soit plus de mise.

ler démocratique était déjà ancienne[1]. Mais que cette association était loin de former un État unitaire compact! Les Étoliens allaient, chacun de son côté ou par bandes, faire du butin ou le métier de mercenaires, où bon leur semblait, à la façon des Klephtes, lors même que la Ligue soutenait la guerre la plus difficile et se voyait menacée sur ses frontières[2]; tant l'État avait peu de droits sur les facultés et la volonté de l'individu ! C'est à peine s'il protégeait les alliés de la Ligue contre le pillage et la violence, ou s'il leur assurait du moins des dédommagements. C'était encore la barbarie primitive, la négation de l'État, la situation d'où le reste de la Grèce était sorti depuis des siècles par l'organisation des cités. Quelques-unes de ces cités entraient pourtant dans la Ligue et devenaient étoliennes, comme Naupacte ou Amphissa[3], mais c'était une dépravation, un retour au temps où régnait le droit du plus fort; c'était absolument le contraire de ce qui se passait dans la confédération achéenne. On voit par des inscriptions que les Étoliens avaient mis la main sur le tribunal des Amphictyons et qu'ils s'en servaient pour faire décréter des exécutions qu'ils accomplissaient ensuite, sans aucun doute, à titre de brigandages ordonnés par l'État[4]. Mais on ne pouvait se protéger pacifiquement contre les incursions de quelques Étoliens ou de toute leur communauté, par terre et par mer, qu'en entrant dans leur Ligue; à cette seule condition, le stratège était obligé de faire restituer ce qui avait été pris, et les personnes lésées avaient recours aux synèdres étoliens[5]. On peut ad-

1) Nitzsch (*Polybios*, p. 119) fait valoir avec raison l'épigramme, déjà citée par Éphore, qui se trouve dans Strabon (X, p. 463).

2) Liv., XXXI, 43.

3) Pausan., X, 38, 2. C'est pour cela que le vainqueur aux Jeux olympiques de Ol. CXXXII s'appelle *Xenophanes Ætolus ex Amphissa* (Euseb. Armen., I, p. 299).

4) C. I. Græc., n° 1694. 2350. Il se peut que Polybe ne soit pas tout à fait équitable pour les Étoliens dans certains traits de détail, mais en général ce qu'il dit de la brutalité et de la rapacité des Étoliens n'est pas le moins du monde exagéré.

5) Ceci résulte du traité par lequel Céos entre dans la Ligue (C. I. Græc., nos 2350-2352) ainsi que du traité conclu avec Téos (*ibid.* n° 3046). Les *synèdres* ne paraissent pas avoir été simplement quelque chose comme un tribunal fédéral; c'est à eux que sont adressés les députés chargés de rédiger ce traité. Dans quels rapports sont-ils vis-à-vis du Conseil fédéral

mettre avec toute certitude que la Ligue étolienne n'avait pas, comme la Ligue achéenne, uniquement des membres jouissant de droits égaux ; un renseignement isolé nous apprend que les Locriens d'Oponte, « ne pouvant se refuser au décret des Étoliens, prièrent le roi Antiochos de fixer le tribut que devait envoyer la ville locrienne[1] ». L'île de Céphallénie[2] doit avoir été tributaire de la même façon, et on ne peut guère supposer que les villes béotiennes, vaincues en bataille rangée, puis contraintes de s'attacher à la Ligue[3], y soient entrées sur le pied d'égalité. Elles ont dû être considérées comme des localités protégées, des métèques : du reste, nous ne savons rien de précis sur ce protectorat. Nous verrons bientôt que des villes du Péloponnèse en dehors de l'Élide, des îles aussi, et même, de l'autre côté de la mer, Lysimachia, Chalcédoine[3], Cios, appartiennent à la Ligue étolienne et s'intitulent étoliennes ; elles conservent pourtant leur ancienne constitution avec « le Conseil et le peuple[4] », et l'on ne trouve nulle part que ces

des *apoclètes?* Ce Conseil doit avoir été fort nombreux, car on choisit une fois parmi eux trente membres qui devront délibérer avec leur allié le roi de Syrie (τοὺς συνεδρεύσοντας μετὰ τοῦ βασιλέως. Polyb., XX, 1, 1. — *triginta principes*. Liv., XXXV, 45) : les conseillers sont pris dans chacune des villes fédérales (*inter omnes constabat in civitatibus principes*. Liv., XXXV, 34). Peut-être les σύνεδροι sont-ils une délégation des *principes* (πρὸς συνέδρους ἀεὶ τοὺς ἐνάρχους. *C. I. Gr.* nº 3046), qui prenait à tour de rôle la préséance, à peu près comme les tribus prytanisantes dans le Conseil d'Athènes.

[1]) Ælian. ap. Suid., s. v. ἀνήνασθαι. C'est un πρόσταγμα des Étoliens qui leur impose le δασμός. C'est le système indiqué par des expressions comme : 'Ακαρνᾶνες εἰς τὸ Αἰτωλικὸν συντελοῦντες (Pausan., I, 25, 4) et συντελεῖν τοὺς Ἡρακλεώτας ἠνάγκασαν ἐς τὸ Αἰτωλικόν (X, 21, 1). Cf. Polyb., IV, 25, 7. Il faut dire que τελεῖν εἰς Ἕλληνας et autres expressions analogues se rencontrent fréquemment dans la grécité de l'époque romaine, sans qu'on y attache un sens technique.

[2]) Voy. Schorn, *op. cit.* p. 29.

[3]) ποοσένειμαν Αἰτωλοῖς τὸ ἔθνος (Polyb., XX, 5, 2).

[4]) C. I. Græc., *ibid.* Il semble résulter d'un passage de Polybe (II, 46, 2): τοῖς Αἰτωλοῖς οὐ μόνον συμμαχίδας, ἀλλὰ καὶ συμπολιτευομένας τότε πόλεις, que la confédération était rattachée à la Ligue par un lien spécial, qui tient le milieu entre la φιλία, telle que la possédait Élis, par exemple, et la συμπολιτεία. On serait tenté de croire que les localités d'outre-mer se contentaient de la *symmachie*, mais Polybe (XVII, 3, 12) dit, en parlant des habitants de Cios : μετ' Αἰτωλῶν συμπολιτευομένους. L'expression employée dans l'inscription de Céos, à savoir que nul ne doit piller les insulaires, μηθένα Αἰτωλῶν μηδὲ τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ πολιτευόντων, se trouve reproduite dans celle de Téos sous la forme suivante : τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ κατοικεόντων. L'expres-

membrés lointains de la Ligue aient pris part aux délibérations et aux élections de la communauté panétolienne, aux séances du tribunal ou du conseil fédéral, y étant régulièrement et légalement représentés ; ce ne sont pas des représentants, mais des ambassades qu'ils envoient aux magistrats de la Ligue, et on leur rend également réponse par des ambassadeurs[1]. Ces quelques indications montrent déjà combien l'organisation politique de l'ancienne Ligue était grossière et éloignée des idées constitutionnelles qui avaient atteint en Grèce un si haut degré de perfection. C'est qu'autour de la vieille communauté étolienne, comme autour d'un noyau, s'était déposée, par une sorte de tassement tout mécanique, une masse inorganique de tribus et de cités, voisines ou éloignées, les unes tributaires, les autres unies par une amitié des plus élastiques, d'autres placées sous le protectorat de la Ligue, toutes ayant obéi aux circonstances.

Pourtant l'Étolie, qui faisait la force et le centre de cette confédération, était encore assez puissante et assez belliqueuse pour donner à ses alliés et amis un véritable appui. Les guerriers étoliens étaient sans contredit les plus redoutés dans tout le monde grec, et même au loin, même au delà de la mer, on se croyait assuré contre tout danger dès que l'on pouvait compter sur le secours toujours prêt de la Ligue ; celle-ci, aussitôt que le besoin s'en faisait sentir, envoyait un corps de soldats commandé par un stratège pour protéger la localité menacée[2]. On ignore si les villes qui payaient tribut achetaient par là la protection constante de la Ligue ; en tout cas, les Étoliens proprement dits formaient au sein de cette confédération la caste guerrière, et l'on pourrait à certains égards comparer leur situation avec celle qu'Athènes avait autrefois dans la confédération formée contre les Perses.

sion employée à propos de Mantinée : μετέχοντες τῆς Λακεδαιμονίων πολιτείας (Polyb., II, 57, 2) doit être probablement synonyme de *sympolitie* ; elle exprime d'une façon plus claire le lien qui rattache une cité à l'autre.

[1]) C. I. Græc., 2350. L'inscription nº 2352 montre que les Étoliens n'ont pas de plein droit la γῆς καὶ οἰκίας ἔγκτησις dans la cité « sympolitique » pas plus que les citoyens de celle-ci en Étolie, mais que ces prérogatives ont été conférées après coup par une convention spéciale.

[2]) Polyb., IV, 3, 5. XV, 23, 9.

Ces détails nous expliquent la politique extérieure de la Ligue étolienne. Les Étoliens protègent tout d'abord leur propre territoire et les localités qui se sont confiées à eux contre toute intrusion étrangère; c'est ainsi qu'ils combattirent sans cesse depuis le temps d'Alexandre l'ascendant de la Macédoine, ainsi qu'ils avaient conservé jusque-là, sans la laisser entamer, leur fière indépendance. Plus s'étendait le territoire placé sous leur protectorat, plus ils percevaient de grands tribûts et plus ils avaient d'occasions d'entreprendre des expéditions lucratives. Des créations nouvelles, comme la confédération achéenne ou la réforme d'Agis à Sparte, étaient donc préjudiciables aux intérêts des Étoliens; c'étaient de nouvelles puissances capables de se défendre, capables de s'opposer à ce droit du plus fort que revendiquaient hardiment les Étoliens et d'entamer le territoire qui reconnaissait leur protectorat; aussi recoururent-ils aux moyens extrêmes et s'unirent-ils contre Agis et les Achéens au vieil ennemi de leur Ligue, à la Macédoine Non pas qu'ils voulussent désormais favoriser les agrandissements de la Macédoine; ils surveillent d'un œil jaloux la puissance de ce royaume et ne lui permettent de s'arrondir que si la plus grosse part est pour eux. C'étaient eux qui devaient le plus profiter au partage projeté de l'Achaïe. Ce partage avorta, et deux ans s'étaient passés à peine que déjà les Étoliens s'unissaient aux Achéens contre la Macédoine. Ce n'est qu'en s'interposant ainsi entre les deux États qu'ils se font enfin une politique, et, en réalité, leur politique fut plus hardie, plus radicale que celle des Achéens, circonspecte et bourgeoise; ils se sentent assez forts pour grouper sans cesse de nouveaux territoires, auprès et au loin, sous l'abri de leurs boucliers; ils veulent être les champions de la race grecque, et ce n'est pas le roi, ni ses tyrans, ce ne sont pas les lois pacifiques et les traités des bourgeois de l'Achaïe qui peuvent protéger comme leur bonne épée; c'est devant cette épée que la Grèce doit s'incliner et en elle qu'elle doit mettre sa confiance. Tel est le fier et présomptueux sentiment qui anime la communauté et ses chefs; on voit à chaque instant se manifester l'âpre énergie de cette race qui a gardé encore son cachet primitif; elle forme le contraste le plus complet avec l'Union achéenne.

Mais revenons à l'époque où mourut Antigone. La Ligue achéenne commençait à peine à se former, que déjà elle menaçait la Macédoine. Le Péloponnèse était en paix, mais partout un danger sérieux et grandissant s'amassait contre l'influence macédonienne; en même temps la confédération étolienne, dont la puissance n'avait subi aucune atteinte et embrassait déjà la plus grande moitié de l'Hellade proprement dite, prenait l'importance la plus alarmante. La Macédoine, qui après la guerre de Chrémonide et après celle de Cyrène était encore si fière et si humblement obéie, se voyait maintenant au milieu d'embarras et de difficultés qui mettaient en question sa situation de grande puissance.

Et la dernière et redoutable lutte qui avait éclaté en Asie n'avait elle pas eu pour la monarchie syrienne des suites plus désastreuses encore? Il ne s'agit pas seulement des pertes immenses essuyées dans l'Extrême-Orient; mais l'Asie-Mineure en deçà du Taurus avait été détachée de l'empire, et, dans l'Asie-Mineure même, le royaume séleucide d'Antiochos Hiérax n'avait guère plus d'étendue que les pays de Bithynie, de Pont et de Cappadoce; il ne touchait déjà plus à la mer par aucun point. En revanche, la supériorité de l'Égypte était devenue écrasante; toutes les côtes, depuis la Syrte jusqu'à l'Hellespont et à la frontière de Macédoine, lui appartenaient, formant une ligne à peine interrompue çà et là. Mais la force intérieure du royaume ne répondait pas à sa puissance extérieure. Il n'avait conquis cet ascendant que parce qu'il avait reçu des premiers Lagides l'organisation unitaire la plus compacte; mais déjà les acquisitions nouvelles, Cyrène, la Syrie méridionale, n'avaient pu être assimilées d'une façon aussi complète, anomalie qui devait être d'autant plus dangereuse pour le royaume qu'il s'agrandissait encore par de nouvelles et lointaines conquêtes, par celles-là précisément qui avaient fourni jusque-là des points d'attaque si commodes contre la Syrie. La dynastie des Lagides se contenta, dans ces contrées, d'établir des garnisons et de lever des tributs; mais, incapable, comme elle l'était, d'organiser et de s'assimiler complètement les villes de la Phénicie, le grand pontificat de la Judée, les cités grecques des îles, les côtes de l'Asie-

Mineure, de la Thrace, de Cyrène, elle n'avait fait que s'inoculer à elle-même la faiblesse dont avaient souffert jusque-là la Macédoine et la Syrie ; elle était, comme ces deux puissances l'avaient été jusqu'alors, forcée d'adopter une politique conservatrice, qu'une puissance unitaire et vigoureuse par elle-même, un État formant un tout naturel, peut seul pratiquer sans péril et même en y puisant un surcroît de force. Quelle que fût la prépondérance de l'empire égyptien au moment où il avait remporté ses plus grandes victoires et atteint sa plus vaste extension, ces causes de faiblesse se manifestaient déjà. Et quels sont ceux qui surent en tirer parti? C'est un fait significatif que le petit État de Rhodes ait pu vaincre la flotte égyptienne ; que les dynastes de Pergame, au milieu des troubles provoqués en Asie-Mineure par la politique des Lagides, aient pu, tout en combattant les Galates, non seulement amasser leurs grandes ressources financières, mais encore conquérir une puissance morale grâce à laquelle ils se tracèrent désormais leur propre voie ; que la Ligue achéenne ait grandi d'abord à l'ombre du protectorat égyptien ; que l'Égypte enfin ait favorisé dans le Péloponnèse cette même liberté qu'elle combattait à Cyrène et ne pouvait terrasser en Ionie.

C'est ainsi que les luttes des trois grandes puissances et la façon pour ainsi dire sommaire dont elles remaniaient les limites de leurs domaines avaient fait naître partout de petits États d'un caractère local, plus fermé et plus individuel ; ces petits États développèrent à leur tour une énergie politique agissante et prompte, qui limita de plus en plus le rôle des trois grandes puissances et multiplia presque à l'infini le démembrement du système des États helléniques, tandis que le monde occidental était déjà comme immobilisé tout entier dans l'antagonisme opiniâtre de Rome et de Carthage.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

239-227

Paix générale. — Expédition de Séleucos en Orient. — Soulèvement à Antioche. — Victoire d'Attale sur les Galates. — Deuxième guerre entre Séleucos et Antiochos. — Paix. — Agression d'Antiochos contre les Lagides. — Antiochos vaincu par Attale ; sa mort. — L'Acarnanie demande le secours de Rome. — Chute de la royauté en Épire. — Démétrios contre les Dardaniens. — Alliance des Étoliens et des Achéens. — La guerre de Démétrios. — Lydiade. — Paix en Grèce. — Les Illyriens et leurs pirateries. — Rome contre l'Illyrie. — Mort de Démétrios. — Extension de la Ligue achéenne. — Statuts de la confédération. — Rome et la Grèce. — Débuts d'Antigone II. — Antigone occupe la Carie.

Aucune époque de l'histoire de l'hellénisme n'offre de plus grandes difficultés aux recherches historiques que l'espace de dix années que nous allons maintenant étudier ; on ne trouve presque nulle part de liaison entre les événements, et les faits les plus considérables, les plus gros de conséquences, nous apparaissent dans la tradition sous une forme si effacée que l'on passerait devant eux avec indifférence, si l'on ne savait clairement, par ce qui est arrivé jusque-là, où il faut chercher les crises décisives.

Vers l'époque où mourut Antigone Gonatas, il y avait une paix générale, mais une paix qui ne reposait pas, il s'en fallait de beaucoup, sur une réconciliation véritable des éléments antagonistes. En Europe, de nouvelles forces avaient pris part au conflit, et déjà s'agitaient aussi les Barbares du Nord ; l'avènement d'un roi jeune fut le signal de nouveaux mouvements et bouleversements éclatant de toutes parts. En Asie, l'empire des Séleucides était divisé ; le royaume d'Antiochos en Asie-Mineure avait une situation trop défectueuse pour qu'il pût la garder, et l'Égypte, qui seule eût pu par

son alliance fournir un appui à Antiochos, n'avait, aussi longtemps que l'Orient dominé par Séleucos ne devenait pas un danger pour l'empire des Lagides, aucun motif de favoriser particulièrement la puissance d'Antiochos ; du reste, la paix que ce dernier avait conclue avec son frère ne pouvait être si facilement oubliée des Égyptiens. Enfin, puisque la cession faite à son frère et la prépondérance de l'Égypte l'arrêtaient et le limitaient à l'ouest, puisque les complications de Macédoine ne lui faisaient espérer aucune sorte de secours de ce côté-là, Séleucos devait, s'il voulait relever sa puissance et en réunir les tronçons, se tourner vers l'est, d'autant plus qu'il n'était tenu par aucun traité de reconnaître les usurpations des parvenus qui s'étaient établis dans cette région.

Il est certain que Séleucos se tourna vers l'Orient, bientôt après la conclusion de la paix. La sœur de son père, Stratonice, dont l'époux Démétrios était en quête d'une nouvelle union, avait quitté la Macédoine ; elle était venue en Syrie dans l'espoir que son neveu la prendrait pour femme et la vengerait de l'outrage que lui avait fait Démétrios. Mais Séleucos ne se prêta pas à ses désirs ; la guerre qu'il entreprit fut « dirigée de Babylone » contre l'Orient [1]. Les événements ultérieurs montrent que la Médie et la Perse, qu'elles eussent prêté hommage aux Lagides ou qu'elles se fussent soulevées d'elles-mêmes, furent alors reconquises [2]. Le seul témoignage direct que nous possédions sur cette expédition se rapporte aux Parthes. A ce qu'il semble, le renseignement d'après lequel Tiridate, frère d'Arsace, aurait alors été roi est exact ; il était facile de le confondre avec Arsace Ier, puisque, comme tous les rois qui l'ont suivi, il prit lui-même le nom d'Arsace [3].

1) Σελεύκου δὲ γαμεῖν αὐτὴν οὐ θελήσαντος, ὅπερ ἐκείνη προσεδόκησε (AGATHARCH. ap. JOSEPH., *Contra Apion*. I, § 22 s. fin.). JUSTIN., XXVIII, 1. Sur la date de cette répudiation, voy. ci-dessus, p. 385, 3. La campagne ne peut pas avoir commencé avant 238 au plus tôt.

2) Voy. les débuts du règne d'Antiochos III.

3) Du moins, Syncelle dit expressément qu'Arsace Ier n'a régné que deux ans et quelques mois, et Justin confond Arsace Ier et Arsace II en une seule et même personne. Il existe des monnaies grossièrement travaillées, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ et ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ : on est bien tenté de les lui attribuer, mais ce n'est là qu'une simple conjecture.

Déjà il possédait, outre la Parthyène, l'Hyrcanie ; à ce moment, voyant se rapprocher de lui la puissance des Séleucides, il craignait que Diodotos de Bactriane ne s'alliât à Séleucos pour le réduire lui-même. Or, un écrivain très digne de foi dit, à propos des Scythes nomades des vastes territoires du bas Oxus et de l'Iaxarte, que c'est chez eux, c'est-à-dire chez les « Apasiaques », que s'étaient réfugiés au temps d'Alexandre Bessos et Spitamène, et plus tard Arsace fuyant devant Séleucos Callinicos [1]. Séleucos eut donc, en tout cas, l'occasion de soumettre de nouveau les contrées occupées par les Parthes. Mais cette conquête ne fut pas durable, comme le montre l'époque suivante. Selon une deuxième version, Diodotos de Bactriane mourut précisément au moment où Séleucos marchait contre lui ; Arsace fit avec son fils et successeur Diodotos II paix et alliance, et, assuré ainsi de ce côté, il combattit Séleucos et le vainquit ; les Parthes ont depuis lors célébré le jour de cette victoire comme le commencement de leur liberté. On est étonné de lire dans cette même relation que Séleucos regagna son royaume, non pas à cause de sa défaite, mais parce que de nouveaux troubles venaient d'éclater dans ses États [2].

C'est tout ce que nous savons de l'expédition de Séleucos II [3]. Les satrapies de l'Extrême-Orient se sont-elles montrées hostiles ou non, ont-elles reconnu désormais au roi une sorte de suzeraineté, etc., nous l'ignorons absolument. En tout cas,

[1]) Strab., XI, p. 513. On connaît assez bien par Polybe (X, 48), d'une façon générale tout au moins, l'habitat des Apasiaques; le lieu indiqué par lui, où les Scythes passent le fleuve sur un pont naturel, ne peut pas être le fameux Pouli-Sengi sur le haut Oxus; il faut le chercher bien au dessous de la Bactriane.

[2]) *revocato deinde Seleuco novis motibus in Asiam dato laxamento regnum Parthicum format* (Justin., XLI, 5).

[3]) Il se pourrait que ce fût dans cette expédition et non pas plus tôt, comme on l'a admis précédemment (p. 345), qu'a été fondée sinon l'Achaïs de Margiane, du moins celle des Portes-Caspiennes à la place d'Héraclée, soit par Achæos, le grand-père du roi, qui joue un rôle très en vue dans les événements immédiatement postérieurs, soit, ce qui est moins probable, par son petit-fils et homonyme. Quand il s'agit de faits aussi obscurs, on a bien le droit de les mentionner chacun à la place qui pourrait lui convenir, sans être obligé de trancher la question.

Arsace, avec ses Parthes, rentra aussitôt en maître dans le domaine qu'il avait tout récemment conquis, et c'est alors seulement que commença un solide affermissement de son pouvoir ; l'armée fut disciplinée, des forteresses furent construites, une ville, Dara ou Dareion, fut fondée [1]. Ainsi les contrées qui commandaient les communications avec l'Orient étaient au pouvoir de l'étranger, et naturellement la dépendance des satrapies orientales, lors même qu'elle aurait été reconnue par les pays de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, ne pouvait être que très lâche et purement nominale. Cependant le droit antérieur ne fut pas pour cela abandonné : leur indépendance ne fut pas formellement déclarée et officiellement reconnue, comme le démontrent les mesures ultérieures d'Antiochos III [2].

[1]) *regnum Parthicum format* (Justin., XLI, 5). Il est à remarquer qu'Arsace fonde une ville telle *ut neque munitius quicquam esse neque amænius possit*, c'est-à-dire plutôt à la mode grecque qu'à la façon des nomades. Il y avait, du reste, assez de Grecs domiciliés dans la région. Pline (VI, 16) indique la situation de la ville *in monte Zapaortenon : a Caspiis ad Orientem versus regio est Apavortene dicta, et in ea fertilitatis inclytæ locus Dareium.* Isidore de Charax ne cite que la région 'Απαυαρκτικηνή, avec une ville de même nom, sans parler de Dareion. En dépit de l'ordre étrange suivi par Pline, il faut la chercher avec Isidore entre la Parthyène (il entend par là le nord du Khorassan) et la Margiane : en quel endroit au juste, on ne saurait le dire.

[2]) Nous ne sommes renseignés que sur la Perse et la Médie, qui, nous le savons positivement, se trouvaient replacées quinze ans plus tard, et probablement depuis cette expédition, sous la domination des Séleucides. La Carmanie touche de si près à la Perse que l'on est droit de supposer qu'elle est rentrée de la même façon dans l'empire, et en effet Antiochos III, revenant en 205 de son expédition en Bactriane et sur les bords de l'Indus, prit ses quartiers d'hiver du côté de la Carmanie (Polyb., XI, 34, 13). Antiochos III n'avait à lutter que contre Euthydémos de Bactriane, Sogdiane et Margiane. Quand il revint des environs de Caboul, il traversa sans obstacle l'Arachosie, l'Étymandros, la Drangiane pour rejoindre ses quartiers d'hiver : τοὺς ἄνω σατράπας ὑπηκόους ἐποιήσατο τῆς ἰδίας ἀρχῆς. Ce doit être à cette époque qu'Agathoclès, en quelque endroit que l'on place ses possessions, reconnut la suzeraineté « d'Antiochos Nicator », ainsi que nous l'apprennent ses tétradrachmes. Antiochos III avait laissé le diadème à Euthydémos ; par conséquent, les satrapes redevenus « sujets » ne peuvent être que ceux de l'Ariane. Ils n'étaient donc pas les vassaux d'Euthydémos, qui ne possédait pas la région au sud du Paropamisos; ils prenaient encore le titre de satrapes, mais on dut commencer par les amener à l'état de fonctionnaires dépendants. Tels furent les satrapes

Ce furent donc des troubles dans l'intérieur de son empire qui forcèrent Séleucos à revenir en toute hâte. Stratonice, dit-on, avait fait soulever Antioche : alors arriva Séleucos qui soumit la ville ; Stratonice s'enfuit à Séleucie, aux bouches de l'Oronte, et, au lieu de se sauver rapidement par mer, elle attendit, confiante dans le succès que lui avait annoncé un songe ; elle fut prise et mise à mort [1]. Est-ce Stratonice, et elle seulement, qui aurait provoqué un pareil mouvement? Quelles pouvaient être dans cette rébellion les vues des habitants d'Antioche? Faire passer l'empire dans les mains d'une femme? Ou même se soumettre encore à la domination égyptienne? On peut soupçonner avec la plus grande vraisemblance que, dans cette révolte de la Syrie, Stratonice ne joua qu'un rôle subalterne ; que cette émeute ne fut qu'un incident isolé d'un grand ensemble d'événements ; que ce fut Antiochos Hiérax qui chercha à profiter de l'éloignement de son frère pour s'emparer des pays en deçà de l'Euphrate [2].

Nous possédons deux récits des destinées ultérieures d'Antiochos Hiérax : ils se contredisent sur des points essentiels ; tous deux sont comme un écheveau, impossible à démêler, de faits embrouillés et altérés [3]. Ce qui suit ne peut donc guère prétendre qu'à une vraisemblance acceptable.

d'Arie, de Drangiane, d'Arachosie, etc. Resserrés entre les Parthes et Euthydémos au nord, Agathoclès au sud, le grand empire hindou à l'est, ils ont pu prendre depuis la campagne de Séleucos le nom de satrapes séleucidiens et trouver là un point d'appui contre les Parthes, de même qu'Agathoclès, dont le domaine était probablement assez loin de la Bactriane, s'abritait d'abord sous la suzeraineté des Diodotides, puis d'Euthydémos, jusqu'à ce qu'enfin, après 205, il reconnût celle d'Antiochos.

[1]) Agatharchid. ap. Joseph., *Contra Apion.* I § 22 (*fr.* 19).

[2]) On lit dans Justin (XXVIII, 1) que Stratonice *sponte sua ad fratrem Antiochum discedit.* Il ne faut pas voir là deux fautes et corriger à la fois *Antiochum* et *fratrem.* Si ce styliste, qui lit souvent ses auteurs d'une façon superficielle, introduit ici le nom d'Antiochos, c'est peut-être que Trogue-Pompée faisait jouer un rôle dans cette histoire à Antiochos Hiérax ; peut-être même est-ce à ce prince que Stratonice offrit sa main bientôt après.

[3]) Nous avons là-dessus la relation sommaire de l'Eusèbe arménien (I, p. 251 ed. Schœne), la continuité — apparente seulement — des faits dans Justin (XXVII, 3) et les indications plus brèves encore du prologue correspondant de Trogue-Pompée, que je transcris ici en entier : *Ancyræ victus est a Gallis; utque Galli Pergamo victi ab Attalo Zielam Bithynum occiderint; ut Ptolemæus eum* (var. *ad eum* ou *Adæum* ; Niebuhr donne *Achæum*) *denuo*

Après des guerres si longues et si terribles, qui avaient mis le plus complet désordre surtout en Asie-Mineure et déchaîné de nouveaux les hordes sauvages des Galates, la paix générale pouvait d'autant moins durer que le nouvel ordre de choses était comme une construction improvisée et fragile. Séleucos avait cédé à son frère toute la région jusqu'au Taurus ; mais la Phrygie était encore aux mains de Mithradate, et on nous dit qu'Antiochos parcourut la Grande-Phrygie et extorqua des tributs aux habitants [1], probablement avec l'aide et la collaboration des Galates, qui de mercenaires étaient devenus ses alliés. La situation de ce pays en avant du Taurus était vraiment effroyable. Celui à qui Séleucos avait dû le céder par le traité de paix abusait de son droit légitime pour inviter les hordes sauvages des Galates à de nouveaux brigandages. Le danger était grand aussi pour Séleucos, qui était parti pour l'Orient sur la foi du traité, si les habitants d'Antioche s'entendaient avec les Galates. Comme, une fois revenu en toute hâte de l'Orient, Séleucos avait fort à faire sur les bords de l'Oronte, il est naturel de penser que, pour retenir tout au moins Antiochos et ses Galates en Asie-Mineure, il fit de sérieuses concessions au dynaste de Pergame, le seul qui eût des places fortes et fût en état de lutter contre eux.

Nos maigres références ne nous disent pas qu'un pareil traité ait été conclu, ni, à plus forte raison, à quelles conditions il fut conclu. En revanche, il est question de « victoires sur les Galates » remportées par Attale, notamment d'une « victoire de Pergame », une « grande bataille, à la suite de laquelle Attale prit le diadème ». Le plus beau titre de gloire qu'on relève dans la vie de ce roi, c'est qu'il « a forcé les Galates à quitter le littoral et à se réfugier dans l'intérieur de

captum interfecerit, et Antigonum Andro prælio navali prona [Sophrona] vicerit et a Calinico fusus in Mesopotamia Antiochus insidiantem sibi effugerit Ariamenen, dein postea custodes Tryphonis, quo a Gallis occiso Seleucus quoque, frater ejus, decesserit. La fin démontre que la correction de Niebuhr, *Achæum*, est impossible (cf. ci-dessus p. 388, en note). Du reste, je ferai observer par avance que, dans un stratagème de Polyænos, qui vient probablement du même Phylarque, Achæos est encore en vie lors de la retraite de Mésopotamie (Voy. ci-après).

1) Euseb. Armen., I, p. 251, 21.

l'Asie-Mineure » ; on raconte comme quoi, voyant ses troupes intimidées à l'approche des redoutables ennemis, il sut relever leur courage par des présages heureux lors du sacrifice et remporta ainsi une brillante victoire [1].

On voit par de nombreuses indications tirées de deux auteurs anciens comment fut célébrée cette victoire, de quelle façon on en comprit la portée, par combien d'inscriptions et d'œuvres d'art en fut éternisée la mémoire [2]. Nos contemporains ont retrouvé les magnifiques restes de ce grand autel de Pergame qui représentent la lutte et la victoire des Dieux contre les Géants et apportent jusqu'à nous l'écho joyeux de ce triomphe où les vainqueurs ont trouvé le salut.

Nous savions déjà par les textes anciens qu'Attale a encore remporté d'autres victoires sur les Galates [3] : c'est ainsi que, de succès en succès, il a délivré le pays et agrandi son royaume Les inscriptions découvertes dans les dernières fouilles de

[1]) Ce sacrifice, dans lequel un prêtre chaldéen interpréta les présages, est rapporté par Polyænos (IV, 19). Frontin (I, 11, 15) parle à tort du roi Eumène : plus loin (II, 13, 1), il donne le vrai nom, Attale. Trogue-Pompée (*Prol.* XXVII) mentionne la bataille de Pergame, la « grande bataille » de Strabon (XIII, p. 624), l'ἀναχώρησις des Galates dans l'intérieur de l'Asie-Mineure (PAUSAN., I, 4, 6 : 8, 1). NIEBUHR, et d'autres après lui, supposent qu'Attale a eu à lutter avec les Galates à la solde d'Antiochos Hiérax ; mais on peut leur opposer le témoignage de Polybe (XVIII, 24, 7) : νικήσας γὰρ μάχῃ Γαλάτας, ὅ βαρύτατον καὶ μαχιμώτατον ἔθνος ἦν τότε κατὰ τὴν Ἀσίαν, ταύτην ἀρχὴν ἐποιήσατο καὶ τότε πρῶτον ἑαυτὸν ἔδειξε βασιλέα. C'est à cette époque qu'à dû circuler l'oracle de Phaënnis (PAUSAN., X, 15, 2) : Suidas en cite un autre au mot Ἄτταλος, « Attale le Grand », comme il l'appelle.

[2]) Cf. PAUSAN., I, 4, 5, et surtout Pline (XXXIV, 8) : *plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus Gallos prælia.* Pline donne les noms des artistes, et Pausanias (I, 25, 2) mentionne les quatre groupes qu'Attale fit ériger à Athènes sur le côté sud de l'acropole, groupes représentant les Titans, les Amazones, les Perses, les Galates. Depuis 1821, époque où NIBBY a commencé à étudier cette question, d'autres archéologues et BRUNN en particulier, dans son intéressante dissertation intitulée *I doni di Attalo* (dans les *Annali dell' Instit.*, 1870), ont ajouté des détails nouveaux, et enfin les dernières fouilles de Pergame ont fourni des matériaux incomparablement plus riches, qui ont été publiés et commentés par HUMANN, BOHN et CONZE dans le *Jahrbuch der Königl. Preuss. Kunstsammlung*, 1880 et 1881. U. KÖHLER a le mérite d'avoir le premier appelé l'attention sur l'utilité historique de ces découvertes et d'y avoir même trouvé de nouveaux aperçus chronologiques (dans la *Historische Zeitschrift* de Sybel, XLVII, p. 1 sqq.).

[3]) *Attalus rex eos sæpe fudit fugavitque* (LIV., XXXVIII, 17).

Pergame nous parlent également de plusieurs victoires [1]. Parmi ces inscriptions, il en est une particulièrement intéressante : c'est celle par laquelle « Épigène et les chefs et stratèges qui ont pris part à la lutte » ont consacré aux dieux la statue du roi [2]. La façon dont est libellée l'inscription fait supposer qu'Épigène ne compte pas parmi les « hégémons et stratèges » ; il se peut que ce soit le même Épigène qui a joué bientôt après dans l'histoire de la cour des Séleucides un rôle important et honorable ; peut-être avait-il été envoyé à Pergame par Séleucos II pour conclure le traité dont nous avons cru devoir supposer l'existence.

On ne saurait rappeler trop souvent à quel point les renseignements que nous fournissent nos sources sont incomplets. Les tentatives que l'on fait pour relier les points disséminés par des lignes d'ensemble ne peuvent être qu'absolument hypothétiques ; elles ne servent qu'à indiquer les trous noirs qui dérobent à nos yeux le lien jadis réel des événements, de telle façon qu'on se rend compte tout au moins des lacunes de la tradition et que l'on mesure à peu près, dans les limites du possible, l'espace qu'occupaient ces faits disparus. Il arrive que les renseignements, presque toujours sommaires et souvent fortuits, dont nous disposons présentent le peu qu'ils donnent tout arrangé, et même d'une façon pragmatique et raisonnée, comme si les faits se suivaient sans discontinuité ; c'est une difficulté de plus pour la critique historique, à moins qu'elle ne partage la robuste confiance de ceux qui s'imaginent avoir dans ces textes juxtaposés l'histoire, toute l'histoire de cette époque.

[1]) Les inscriptions publiées dans le *Jahrbuch* précité (p. 194) parlent d'une victoire remportée par Attale sur Antiochos... ἐπὶ τῇ ἐφ' Ἑλλησ..., d'une victoire à Aphrodision sur les Tolistoboïens et Antiochos, d'une victoire ἐπὶ τοῦ Καΐκου ποταμοῦ πρὸς τοὺς Γαλάτας.

[2]) Une inscription qui figure déjà au *C. I. Græc.* (II, n° 3535), complétée par une autre récemment découverte (*Jahrbuch*, p. 197), donne ce qui suit : Βασιλέα Ἄτταλον | Ἐπιγένης καὶ οἱ ἡγεμόνες καὶ στρατηγοὶ | οἱ συναγωνισάμενοι τὰς πρὸς τοὺς Γαλάτας καὶ Ἀντίοχον μάχας χαρισ|τήριον ἔστησαν Διὶ Ἀθηνᾷ] ...γόνου ἔργα. Parmi les artistes que Pline cite comme ayant travaillé au trophée de Pergame, on trouve un Isigone et un Antigone, et une des inscriptions nouvellement découvertes porte : Ἐπίγονος ἐποίησεν. Sur le Syrien Épigène, voy. ci-après, p. 567 sqq. Polybe (V, 41 sqq.) s'étend longuement sur ce personnage.

Il est certain, de par les inscriptions, qu'Attale a vaincu « Antiochos et les Galates » ; d'autres indications ne permettent point de douter qu'Antiochos ne donna pas tout de suite cause gagnée à ses adversaires, et qu'il continua à lutter contre son frère Séleucos II. Y a-t-il une corrélation entre cette lutte et celle qu'il soutint contre Attale, et quelle est cette corrélation, c'est là un point complètement obscur.

Antiochos, nous dit-on, après avoir parlé de ses exactions en Phrygie, envoya ses généraux contre Séleucos, mais il craignit d'être trahi par ses Galates et se sauva avec une faible escorte à Magnésie; là, soutenu par les troupes de Ptolémée, il vainquit le lendemain de son arrivée, après quoi il épousa la fille de Ziaélas[1]. Si décousus que soient ces témoignages du chronographe, on voit au moins se dessiner ici l'endroit où il faut placer l'alliance, indiquée plus haut, entre Antiochos Hiérax et la reine Stratonice.

Nous possédons un fragment détaillé de l'histoire de cette guerre entre les deux Séleucides. Antiochos Hiérax avait rompu avec son frère Séleucos; il s'enfuit (par conséquent après une défaite) en Mésopotamie, et de là se retira de l'autre côté des montagnes, en Arménie, où Arsame, qui était lié avec lui, lui fournit un asile. Les généraux de Séleucos, Achæos et son fils si souvent cité, Andromachos, poursuivirent très vivement le fugitif avec une armée. Blessé finalement dans une nouvelle bataille, Antiochos se dirigea en fuyant vers la pente d'une montagne; ses troupes dispersées campèrent en désordre; il fit répandre le bruit qu'il avait succombé, pendant qu'il occupait quelques gorges, à la faveur de la nuit; une députation de son armée alla au camp des adversaires réclamer le cadavre du roi pour lui donner la sépulture et offrir la soumission de l'armée vaincue. Andro-

[1]) L'Eusèbe arménien (I, p. 251 ed. Schœne) s'exprime comme il suit, d'après la traduction de Petermann : *Antigonus vero Kalliniki frater magnam Phrygiam peragrans ad tributa incolas coegit ducesque exercitus adversus Seleucum misit : verum a suis satellitibus barbaris* [il y a *quo tempore cum a barbaris suis satellitibus* dans la traduction de Mai] *traditus est, ex quibus cum paucis se eripiens Magnesiam proficiscebatur et sequenti die aciem instruebat atque inter alios milites etiam auxiliarios a Ptolemæo accipiens vicit et filiam Zielis uxorem duxit.*

machos chargea les messagers de chercher le corps, qu'on n'avait pas encore trouvé, et envoya 4,000 hommes recevoir la soumission des troupes battues et leurs armes. A peine ce détachement était-il arrivé dans le voisinage des hauteurs qu'Antiochos sortit de son embuscade et fondit sur lui ; la plupart des soldats furent massacrés ; Antiochos lui-même reparut en costume royal, pour montrer qu'il était encore vivant et vainqueur[1]. Ce récit complet permet de jeter un regard au milieu des événements qui s'étaient passés. Si Antiochos battu s'est retiré en Mésopotamie et plus loin encore, au delà des montagnes d'Arménie, c'est qu'il avait perdu au sud du Taurus une bataille contre son frère, et c'est de l'ouest, autrement dit de l'Oronte, que Séleucos avait dû partir pour l'attaquer et le refouler vers l'est au delà de l'Euphrate. Séleucos avait donc dompté Antioche soulevée et fait Stratonice prisonnière avant que, à son retour précipité de la guerre contre les Parthes, Antiochos pût lui barrer le chemin. On est en droit de supposer que les généraux envoyés par Antiochos, précisément pour soutenir la révolte de Stratonice dans le pays d'Antioche, avaient été vaincus en même temps que la ville rebelle. Antiochos lui-même sera venu plus tard ; le chemin lui étant fermé par les défilés d'Issos (en s'avançant de ce côté, il aurait été rejeté sur la Cilicie), il ne pouvait prendre d'autre route pour sortir de la Phrygie dévastée que celle de la Cappadoce ; puis il descendit au-devant de Séleucos, probablement le long de l'Euphrate ; il y fut battu, et ce ne fut qu'en Arménie qu'il regagna du terrain, grâce à son stratagème, et put tenter de nouveau la fortune contre son frère.

On peut, par conséquent, placer cette défaite en l'an 235[2].

[1]) POLYÆN., IV, 17.

[2]) Naturellement, cette date ne peut être qu'hypothétique. Mais Stratonice était venue en Syrie en 239/8 ; vient ensuite l'expédition en Orient qui, poussée avec une armée considérable jusqu'au delà des Portes Caspiennes, a bien dû prendre deux ans jusqu'au retour en Syrie, car d'Antioche à Babylone il y a, suivant saint Jean Chrysostome, pour quatre-vingts jours de marche. La prise d'Antioche a demandé aussi du temps. Par conséquent, la grande victoire d'Attale sur les Galates doit se placer entre 239 et 236. Dans l'inscription de Nacrasa (ap. CHISHULL, *Ant. Asiat.* p. 146, repro-

Sans aucun doute, les soldats d'Antiochos étaient pour la plupart des Galates ; tandis que le roi de Pergame, dans ses luttes incessantes contre les Galates, ne faisait qu'arrondir de plus en plus son territoire, les deux frères engageaient l'un contre l'autre une lutte terrible « qui devait les perdre tous les deux[1] ». Antiochos ne s'était pas jeté assez rapidement sur la Syrie avec toutes ses forces pour s'unir à Stratonice et tirer parti de l'éloignement de son frère; néanmoins, la Cappadoce, l'Arménie étaient pour lui; même après sa défaite, ses communications avec l'intérieur de l'Asie-Mineure restaient ouvertes, et, par la Cappadoce, il pouvait toujours attirer à lui des troupes de Galates qui l'aideraient à poursuivre la guerre. On ne peut douter que l'Égypte, quoique tout d'abord en grand secret, ne l'ait soutenu de ses subsides; elle avait un grand intérêt à faire courir au roi de Syrie de nouveaux périls dans l'Ouest pour balancer les avantages qu'il avait recueillis en assurant sa domination sur la Médie, la Perse et les bouches de l'Euphrate. Dès qu'Antiochos commença à être serré de près, le Lagide se mêla ouvertement à la lutte, quoique la paix de dix ans ne fût pas encore expirée.

En effet, même après cette heureuse surprise, Antiochos ne put pas tenir la campagne. Nous savons que « vaincu de nouveau, épuisé par une fuite de plusieurs jours, il arriva enfin auprès de son beau-père, le roi Ariamène de Cappadoce; qu'il fut d'abord reçu avec amitié, puis que, instruit des cabales qu'on forgeait contre lui, il prit encore la fuite[2] ». L'armée de Séleucos le poursuivait; le roi de Cappadoce, effrayé par

duite dans le *C. I. Græc.*, II, n° 3521), on lit au début: βασιλεύοντος Ἀττάλου πρώτου ἔτους, μηνὸς κ. τ. λ. et plus loin il est question de l'ἀγονοθέτης τῶν ἀχθέντων βασιλείων. CHISHULL pense qu'il s'agit d'un Attale postérieur: mais, en supposant même, à cause de l'absence de surnom, qu'il s'agisse d'Attale Ier, cela ne prouverait pas encore le moins du monde qu'Attale a pris le diadème et par conséquent remporté sa grande victoire sur les Galates dès la première année. La première année de son règne pouvait être la troisième, quatrième, etc. de sa dynastie.

1) JUSTIN., XXVII, 3, 6.

2) JUSTIN., XXVII, 3. C'est probablement dans le *denuo victus* que se cache la lacune qui apparaît dans le récit de Justin quand on le compare à celui de Polyænos.

l'approche du vainqueur, pouvait chercher à se faire pardonner par une trahison la sympathie qu'il avait témoignée jusque-là à l'entreprise de son gendre. Cependant Séleucos donnait toujours la chasse au fugitif. Selon le chronographe que nous venons de citer, Antiochos, redoutant d'être abandonné par ses Galates, s'enfuit à Magnésie « auprès de son ennemi Ptolémée », dit Justin[1], lequel avait mis garnison dans cette ville. Éphèse, le centre de la domination des Lagides sur cette côte, était assez près pour qu'il fût facile d'en tirer de prompts renforts. Peut-être l'Égypte vit-elle dans cette poursuite exécutée jusque dans le voisinage de Magnésie une violation de son territoire; peut-être saisit-elle ce prétexte pour rompre la paix, pour intervenir en faveur d'Antiochos, surtout pour envahir de nouveau la Syrie. Il faut songer que Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte, était encore au pouvoir des Lagides[2].

Ce récit prouve qu'à ce moment de la guerre chacun des belligérants avait intérêt à prévenir par une paix des dangers ultérieurs. Séleucos ne voulait plus tenter la fortune des armes si l'Égypte, encore maîtresse de Séleucie, intervenait dans la lutte et menaçait Antioche, qu'il venait à peine de recouvrer ; Ptolémée pouvait craindre d'avoir contre lui, sinon, comme auparavant, les petits États maritimes, du moins le roi de Pergame, dont les forces avaient si rapidement grandi. Antiochos, de son côté, se félicitait sans doute d'avoir pu conserver la Lydie, après les pertes énormes qu'il avait faites. La trêve de dix ans conclue auparavant entre la Syrie et l'Égypte fut transformée en une paix définitive; ce fait, d'après les événements ultérieurs, est hors de doute, et il est extrêmement vraisemblable que la paix se fit au moment où nous sommes[3]. Il est certain que la ville de Séleucie, située sur la mer, fut laissée au pouvoir des Égyptiens ; Séleucos

1) *ad Ptolemæum hostem, cujus fidem tutiorem quam fratris existimabat* (Justin., XXVII, 3, 9).

2) Polyb., V, 58, 10. Polybe, il est vrai, suppose que la ville a été sans interruption au pouvoir des Lagides depuis la guerre entreprise pour venger Bérénice.

3) Les négociations dont parle Polybe (V, 67) ont dû aboutir à la conclusion formelle de cette paix.

reçut, à ce qu'il semble, des compensations sur la frontière nord de la Syrie; du moins Arsame d'Arménie paraît depuis lors lui avoir dû le tribut[1]. On ne saurait dire si la Cappadoce subit une diminution de territoire; tous les arrangements territoriaux qui furent pris en Asie-Mineure sont des plus mal connus. On peut, en tout cas, affirmer avec certitude qu'Antiochos Hiérax conserva la Lydie[2].

L'Égypte avait toute sorte de raisons pour maintenir une paix aussi avantageuse. Le roi, auparavant si prompt à prendre les armes, penchait de jour en jour vers la paix[3]; il aimait son repos et ses aises ; nous le verrons désormais entretenir des relations amicales avec le roi d'Antioche et lui envoyer même une image d'Isis particulièrement vénérée. Quant à Séleucos, il semble avoir mis soigneusement à profit cette période de tranquillité; il fit bâtir à Antioche un quartier nouveau sur les bords du fleuve, et c'est lui sans doute qui y établit des Étoliens, des Eubéens et des Crétois, établissement qui se comprend très bien après les événements qui s'étaient passés à son retour d'Orient[4].

[1]) Artaxias et Zariadris sont les stratèges ou gouverneurs d'Antiochos III en Arménie, et, à partir de 190, ils s'y font une royauté indépendante (Strab., XI, p. 528. 532). En 212, Antiochos reconnut encore à Arsamosata, après lui avoir infligé une humiliation, le Xerxès qui avait refusé de payer le tribut et l'arriéré dû par son père (Polyb., VIII, 25).

[2]) Il serait très intéressant de savoir notamment à qui échut la Phrygie. Peut-être fut-elle adjugée au roi de Pont, car Ptolémée ne pouvait pas tolérer que l'empire syrien redevînt si puissant en Asie-Mineure. Une partie de la province, ce qui fut plus tard la Galatie, fut laissée ou assignée aux Galates, afin de les éloigner de l'Hellespont et de les rendre moins dangereux en les fixant au sol. Il y a une conjecture ingénieuse de Niebuhr qui s'adapte très bien à la conclusion de cette paix. Il suppose que la fille de Mithradate et de cette Syrienne qui lui avait apporté en dot la Phrygie fut élevée à Selge chez l'hôte d'Antiochos Hiérax, précisément parce qu'elle devait un jour épouser ce prince et lui apporter à son tour en dot la Phrygie.

[3]) Polyb., V, 42, 4. Dans ce passage, ῥαθυμία ne doit pas être rapporté au successeur, Ptolémée Philopator.

[4]) Strab., XVI, p. 750. Libanios (*Antioch.* I, p. 309 ed. Reiske), qui attribue la construction de ce quartier à Antiochos III, ne peut guère prévaloir contre l'autorité de Strabon. O. Müller (*De Antioch. Antiq.* p. 52) propose de concilier les textes en admettant que la construction, qui a commencé avant 230, n'a été terminée qu'en 190 : mais ce biais n'est pas des plus satisfaisants.

Antiochos Hiérax, au contraire, violent et ambitieux comme il l'était, paraît n'avoir pas supporté longtemps le repos de la paix. Il ne pouvait plus, il est vrai, compter désormais sur l'appui de l'Égypte ; les rois de Cappadoce et du Pont n'avaient plus envie, après les expériences qu'ils avaient faites, de s'engager de nouveau dans une alliance avec lui ; le roi de Pergame, dont le territoire agrandi confinait à ses possessions du côté du nord, était, quoique son proche parent, son adversaire, et cela non pas seulement pour des raisons politiques. Antiochos s'unit donc à Ziaélas de Bithynie ; il épousa sa fille [1]. Peut-être avait-il l'intention d'attaquer Attale de concert avec lui ; les deux alliés comptaient que les Galates se mêleraient d'autant plus volontiers à la lutte qu'ils avaient à se venger du roi de Pergame. Mais ici, quelle obscurité encore ! Nous savons que des chefs galates s'étaient rassemblés chez Ziaélas, dont ils étaient les hôtes : les coupes circulent ; mais le roi veut les trahir ; ils se jettent sur lui et le tuent [2]. Exigeaient-ils une solde trop élevée, de trop grandes concessions ? Faisaient-ils les plus redoutables menaces, si on ne se conformait pas à leurs injonctions ? Le fils et successeur de Ziaélas, Prusias, renonça-t-il à l'alliance d'Antiochos, parce que le frère de son père, Tibœtès, autrefois destiné à l'héritage de la Bithynie, pouvait revenir de Macédoine, où il avait trouvé un refuge, et lui opposer facilement une rivalité dangereuse ? En tout cas, Antiochos osa commencer seul une nouvelle guerre.

Le seul renseignement qu'on possède sur cette guerre renferme un détail absolument énigmatique : dans la quatrième année de l'Olympiade CXXXVII, dit le chronographe, Antiochos, ayant à deux reprises commencé la guerre en Lydie, fut mis en déroute, et, dans une bataille qu'il livra à Attale dans la région de Coloa, en la première année de l'Olym-

[1]) Euseb. Armen., I, p. 251. Je dois ajouter ici un renseignement que je ne sais où placer. Étienne de Byzance, au mot Κρῆσσα, dit : πόλις Παφλαγονίας, ἣν ... Ζηίλας δὲ εἷλεν ὁ Νικομήδους υἱός. On voit, en tout cas, que Ziaélas ne restait pas inactif et qu'une alliance avec lui pouvait parfaitement ouvrir à Antiochos de nouvelles espérances. J'ai essayé de démontrer, dans l'*Appendice* du tome II (pp. 707-708), que cette Cressa n'est autre que la ville appelée probablement Crateia, dont il existe des monnaies autonomes.

[2]) Phylarch. ap. Athen., II, p. 58.

piade CXXXVIII, il fut vaincu par Attale et contraint de fuir en Thrace [1]. Antiochos a donc attaqué deux fois en 229 ou en 228 dans la Lydie ; mais qui a-t-il attaqué ? Les termes du chronographe nous empêchent de penser à Attale. Antiochos se serait-il tourné contre les villes libres de la côte ? Mais rien ne le prouve. Contre Mithridate ? Contre Séleucos ? Contre l'Égypte ?

Si je ne me trompe, nous assistons ici à un revirement très remarquable de la situation politique; on aura besoin d'hypothèses hardies pour le marquer avec précision. Pourquoi Antiochos, vaincu par Attale, s'enfuit-il dans cette Thrace dont la côte tout au moins était alors au pouvoir de l'Égypte ? S'il voulait rechercher l'appui du Lagide, le champ de bataille dans le voisinage de Sardes était bien plus près d'Éphèse, et même presque aussi près que du point le plus rapproché de la côte, que de Smyrne où il se sauva, selon toute vraisemblance, puisqu'il ne pouvait traverser le territoire de Pergame. On peut croire dès lors que, s'il alla en Thrace, ce fut dans un autre dessein que celui de recourir à l'appui de l'Égypte. Ceci confirme une assertion d'un historien souvent peu digne de foi, d'après lequel Antiochos aurait été, sur l'ordre de Ptolémée son ennemi, arrêté et soumis à une étroite détention ; il se serait échappé avec l'aide d'une servante de bonne volonté, et aurait été, dans sa fuite, assassiné par des brigands [2]. Mais il faut, pour épuiser toutes nos ressources, anticiper sur le récit des événements survenus en Europe. Antigone Doson est depuis 229 roi de Macédoine. On raconte que sa flotte, croisant sur la côte de Béotie, était restée tout à coup à sec par suite d'une baisse rapide de la mer; qu'il craignait une attaque des Thébains, mais que bientôt ses vaisseaux avaient

[1]) *attamen Ol. CXXXVII, 4 bellum in Lidiorum terra bis adgressus debellatus est et e regione Koloæ cum Attalo prælium committebat et Ol. CXXXVIII, 1 in Thrakiam fugere ab Attalo coactus post prælium in Karia factum moritur* (Euseb. Armen. I, p. 253 ed. Schœne). Coloé est le lac voisin de Sardes dont parle Strabon (XIII, p. 626).

[2]) Justin., XXVII, 4. Il n'est pas nécessaire de signaler dans le détail les inepties de Justin; il a la fâcheuse habitude non seulement de découper ses extraits à tort et à travers, mais encore de tirer de ces bribes détournées de leur sens toute espèce de fades aperçus à l'appui de son raisonnement.

pu se remettre à flot, et qu'il avait achevé l'expédition qu'il projetait en Asie [1]. Dans un sommaire historique, on lit que Démétrios eut pour successeur Antigone, lequel soumit la Thessalie et, en Asie, la Carie [2]. A qui Antigone pouvait-il enlever la Carie, sinon à Ptolémée ? De quel côté Antiochos Hiérax, fuyant du champ de bataille de Sardes vers la Thrace, pouvait-il songer à se tourner, sinon vers la Macédoine ? La Macédoine a donc dû être l'alliée d'Antiochos dans sa lutte contre la puissance des Lagides, et nous verrons qu'une attaque dirigée contre la Macédoine par le Péloponnèse et provoquée par l'Égypte coïncida avec cette attaque entreprise en Asie contre Ptolémée. Mais, au moment où Antiochos Hiérax se déclarait contre l'Égyptien, quel était l'intérêt le plus pressant de ce dernier, sinon de pousser avec toute l'ardeur imaginable une puissance de la péninsule asiatique à intervenir promptement et résolûment, avant que la Syrie ne se mêlât à la querelle, et de l'engager à prendre la même attitude qu'Antiochos avait gardée depuis quinze ans en face de son frère, au grand avantage de la politique égyptienne ? Attale était l'homme indispensable, et, quoique sa politique jusque-là constamment indépendante ne pût plaire à la cour d'Alexandrie, il était en cet instant le seul qui possédât assez de puissance, d'habileté et, par sa guerre contre les Galates, assez de popularité pour se faire le rival des Séleucides. C'est dans le voisinage de Sardes, sur le sol lydien, et par conséquent en prenant l'offensive, qu'Attale vainquit Antiochos Hiérax; il se hâta sans aucun doute, après entente avec l'Égypte, de prendre possession du territoire du vaincu dans toute son étendue, à titre de conquête. Cependant Antiochos tombait dans sa fuite aux mains des Égyptiens, qui le retinrent prisonnier dans la forteresse la plus voisine sur leurs terres de Thrace ; puis il s'échappa de sa prison, fut surpris et tué par une horde de Galates. Son noble coursier, dit-on, le vengea de son meur-

1) Polyb., XX. 5, 11.

2) *Antigonus, qui Thessaliam in Asiam Cariam subegit* (var. *Thessaliæ in Asiam*). On a corrigé en *Thessaliam Mæsiam*, *Dardaniam* ou *Daciam*. Bongars, en écrivant *Thessaliam et in Asia Cariam*, a trouvé le vrai, ou plutôt le vraisemblable.

trier; il se précipita dans l'abîme avec l'assassin qui avait voulu monter le cheval de sa victime[1].

Est-ce seulement à cette époque qu'Antigone partit de Macédoine et fit voile vers l'Asie? Avait-il déjà conquis la Carie? On ne saurait le dire; mais il pouvait trouver un prétexte à son entreprise dans les traités de 277, par lesquels la Syrie et la Macédoine, comme nous l'avons indiqué, devaient avoir garanti la liberté des villes helléniques. Mais Séleucos ne pouvait souffrir que la chute de son frère ravît pour toujours à sa maison la possession de l'Asie-Mineure; quelque soin, quelque précaution qu'il prît pour éviter un différend avec l'Égypte, — car le Lagide, possédant Séleucie, pouvait de là, en cas de guerre, causer au royaume de nouveaux malheurs — il devait maintenant écarter toutes ces considérations; il ne pouvait assister tranquillement à cette prise de possession de l'Asie-Mineure par le roi de Pergame; il fallait de suite, et avec des forces considérables, paraître au delà du Taurus; autrement, non seulement il perdait inévitablement toute l'influence qu'il

[1]) Pline (VIII, 42) raconte, d'après Phylarque, que le Gaulois Centaretus tua Antiochos dans la mêlée, qu'il sauta ensuite sur son cheval, etc. C'est à Phylarque également qu'emprunte Élien (*Hist. An.* VI, 44), qui appelle le Gaulois Κεντοαράτης. Solin (c. 46), qui abrège Pline, confond les personnes. Trogue-Pompée dit : *a Gallis occisus*; Justin : *a latronibus*; l'Eusèbe arménien : *post prœlium in Caria factum moritur*. Ici, il ne faut pas songer à la ville de Cardia, par exemple; *Caria* est ou bien une inexactitude, ou bien un nom qui désigne les environs du Καρῶν λιμὴν dans la région de Varna, région appelée elle-même Καρία (ARRIAN., *Peripl.* 24, 3). Antiochos a dû s'enfuir par les cols des Balkans, et ce ne sont pas les Galates du roi Canaros, mais des brigands qui l'auront tué de leur propre mouvement. Il n'y a que l'historiette du cheval de bataille, contée par Phylarque, qui garde un air suspect. Déjà le fait de s'enfuir de l'autre côté de la mer avec un cheval n'est pas très plausible; il l'est encore moins qu'Antiochos, s'échappant d'une *arctissima custodia* sans autre aide qu'une « fille de bonne volonté », ait eu le temps de reprendre possession de son cheval, qu'on devait évidemment lui avoir enlevé. Enfin, admettons tout cela : la chose est de peu d'importance; ce serait simplement un appoint à utiliser pour la critique de Phylarque. La mort d'Antiochos en Thrace est, du reste, attestée par Polybe (V, 74, 4). Parmi les monnaies d'argent que MIONNET (*Suppl.* VIII, p. 17), d'après VISCONTI (*Iconogr. gr.* II, 503), attribue à Antiochos Hiérax (tête diadémée avec ailes d'Hermès; au revers, Apollon assis sur l'*omphalos*), il y en a une qui porte pour emblème « une mouche ». On pourrait songer à Éphèse, l'abeille et la mouche se distinguant à peine sur une figure si petite; mais on se demande si Antiochos a jamais été maître d'Éphèse.

possédait dans cette région, mais une puissance toute nouvelle, disposant de grands moyens et de ressources menaçantes, alliée à l'Égypte, s'emparait de tous les points d'où l'on pouvait attaquer la Syrie, points d'autant plus dangereux que la frontière était encore plus désarmée de ce côté-là que du côté de l'Égypte. Il courut donc avec son armée en Asie-Mineure; mais il mourut d'une chute de cheval[1], peut-être avant d'avoir vu la défaite de son armée.

Il laissait bien un fils pour ceindre le diadème, Alexandre, que les soldats avaient salué du surnom de Céraunos et qui prit désormais le nom de Séleucos[2]. Mais la mort de son père, cette défaite où le brave Andromachos tomba aux mains de l'ennemi[3], tous ces événements entraînèrent la perte de l'Asie au delà du Taurus : Attale fut le maître de tout l'intérieur de l'Asie-Mineure qui avait appartenu aux Séleucides[4].

Quelle situation bizarre! Il est certain que le Macédonien gardait la Carie[5]. Sauf les régions du littoral au pouvoir de

[1]) Justin., XXVII, 3, 12. L'auteur dit étourdiment *amisso regno:* ce serait tout au plus *fratris regno*.

[2]) Euseb. Armem., I, p. 253, 10 ed. Schœne. Polyb., IV, 48. Dans la liste sacerdotale qui figure au *C. I. Græc.*, III, nº 4458, il s'appelle Σέλευκος Σωτήρ. L'Eusèbe arménien place la mort de Séleucos II en Ol. CXXXVIII, 2, c'est à dire en 266/5.

[3]) Polyb., IV, 51. Est-il tombé directement entre les mains des Égyptiens? A-t-il été pris par Attale et livré ensuite ? Ceci me paraît plus probable, car si l'Égypte avait été victorieuse sur le champ de bataille, elle aurait aussi occupé le pays. Il est vrai que la chose est possible nonobstant, si l'on admet qu'Andromachos, par exemple, a opéré sa jonction en Carie avec les Macédoniens: mais ici, tout est obscur.

[4]) πᾶσαν τὴν ἐπὶ τάδε τοῦ Ταύρου δυναστείαν ὑφ' αὑτὸν πεποιῆσθαι (Polyb., IV, 48, 7). De même, les villes grecques de la côte d'Éolide et d'Ionie se sont ralliées à Attale, soit au moment où nous sommes, soit même avant, afin d'être protégées par lui contre Antiochos et les Galates. Polybe (V, 77) indique quelles sont les villes qui, reconquises ensuite par Achæos pour le compte des Séleucides, étaient redevenues sujettes de Pergame en 222, les unes de gré, les autres de force: il nomme Kyme, Smyrne, Phocée, puis Ægæ, Temnos, Colophon, Trion, etc.

[5]) Ceci est une simple affirmation, mais je la crois indubitable. Ce n'est qu'en 221 que le littoral depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont appartient de nouveau au Lagide (Polyb., V, 36,5) : la Macédoine n'intervient plus de ce côté, et on ne l'y voit reparaître que vingt ans plus tard, alors qu'elle s'attaque de nouveau à la Carie. Nous verrons plus loin les circonstances qui ont probablement décidé la Macédoine à abandonner les pays qu'elle occupait outre-mer.

l'Égypte, les dynasties du nord, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce et les villes libres, l'Asie-Mineure est maintenant réunie sous une seule main; il s'est formé dans l'Asie-Mineure une puissance centrale, et cette puissance repose dans la main d'un prince admiré et fort, en qui les Galates ont trouvé leur maître, en qui les villes grecques vénèrent leur protecteur contre ces hordes sauvages. Le roi Ptolémée Évergète peut regarder avec contentement les événements accomplis ; il semble que la politique égyptienne ait atteint pour toujours le grand but qu'elle s'était proposé : détacher de la Syrie l'Asie-Mineure possédée par les Séleucides et en faire, en la consolidant, un État particulier. En outre, la Macédoine et la Syrie, ces alliées naturelles, sont maintenant séparées par un puissant empire intermédiaire qui ne saurait avoir d'autre intérêt que de faire cause commune avec l'Égypte. Si désagréable que pût être l'occupation de la Carie par les Macédoniens, elle ne peut devenir en aucune façon utile aux Séleucides ; le roi de Pergame est trop puissant en Asie-Mineure ; toute communication immédiate entre la Macédoine et la Syrie est désormais coupée. Ce dernier État est isolé entre deux ennemis redoutables : le roi de Pergame campe aux défilés du Taurus, avec l'ambition de donner au diadème qu'il vient de ceindre le plus grand éclat ; aux bouches de l'Oronte et au pied du Liban se tient le même Évergète qui a déjà reçu une fois à Babylone et à Suse les hommages des peuples les plus lointains de l'Orient. Ptolémée n'a devant lui qu'un jeune roi, à peine âgé de vingt ans, assisté d'un frère plus jeune encore, qui, à Babylone, doit s'efforcer d'assurer obéissance et fidélité ; le conseiller du roi est le perfide, l'égoïste Hermias ; le seul espoir de l'empire est le jeune Achæos, dont le père languit en captivité à Alexandrie. Il a, il est vrai, les motifs les plus puissants pour vouer ses brillantes qualités au royaume et au roi son parent. Mais que fera-t-il ? La Syrie a, pour ainsi dire, pieds et mains liés ; elle est tenue en respect d'un côté comme de l'autre : quand viendra pour Achæos l'heure de l'attaque, l'heure où il vengera les siens [1] ?

[1]) Je tiens à réunir ici les indications chronologiques qui peuvent être

Tout cela sans doute ne se trouve pas dans nos documents. C'est une tâche bien ingrate que d'écrire cette histoire. A tout moment, on sent que la situation change soudainement ; que des faits subits, décisifs, se produisent coup sur coup et, pour ainsi dire, tout d'une haleine ; que des forces inattendues se manifestent : mais, au milieu de la nuit brumeuse, incolore et désolée dont l'oubli de deux mille ans a couvert cette époque, c'est à peine si on peut reconnaître distinctement, çà et là, une faible lueur, un point saillant qui émerge de l'ombre. Ces jeunes Séleucides passent devant nous comme des formes incertaines ; en vain nous essayons de surprendre en eux un mot ou un regard, quelque chose qui trahisse leurs sentiments personnels : il faut nous contenter de distinguer ces princes tant bien que mal par des noms et des nombres. Cette histoire ressemble à un cimetière ; les pierres tombales sont rongées par le temps et réduites en poussière ; les ossements gisent confondus sur le sol. Il ne nous sied pas de demander pourquoi le destin a si impitoyablement détruit et dispersé les souvenirs historiques de cette époque et de toute la période alexandrine. Ces temps, dira-t-on, n'étaient pas dignes de mémoire : c'est là une triste consolation, plus inhumaine encore que le jeu du hasard, et qui ne peut même pas se justifier. On

fixées dès à présent. D'après l'Eusèbe arménien, la fuite d'Antiochos vaincu par Attale a eu lieu après la bataille de Coloé, en Ol. CXXXVIII, 1, c'est-à-dire entre l'été de 228 et celui de 227. L'année suivante, d'après le même Eusèbe, survient la mort de Séleucos II Callinicos ; *iisdem ferme diebus*, dit Justin, mourut Antiochos Hiérax. Il est certain (voy. ci-après) qu'Antiochos III monta sur le trône dans la première moitié de l'année 222, deuxième moitié de Ol. CXXXIX, 2. Les chronographes indiquent ceci à leur manière, en disant que son frère aîné mourut en Ol. CXXXIX, 1 et qu'il lui succéda en Ol. CXXXIX, 2. C'est ainsi qu'ils mettent la mort de Séleucos II en Ol. CXXXVIII, 2 et l'avènement de Séleucos III en Ol. CXXXVIII, 3. Par conséquent, la mort de Séleucos II Callinicos peut être de l'an 226 ou 225. D'après Eusèbe et Sulpice Sévère (II, 28), Séleucos, frère d'Antiochos III, a régné trois ans ; suivant Appien (*Syr.* 66), ἔτη δύο μόνα ; d'après S. Jérôme (*In Daniel.* XI), il est mort *tertio anno imperii*. On voit que Séleucos III n'a pu commencer à régner que dans le premier semestre de l'année 225, C'est à ce moment-là qu'est mort Hiérax, si tant est que l'on puisse se fier à Justin. La bataille livrée à Attale n'a pu, par conséquent, avoir eu lieu dès 228, mais au printemps de 227, et l'attaque tentée à deux reprises sur la Lydie tombe en 228.

croit généralement que tout ce qui était important et essentiel pour le progrès et le développement de l'humanité a été sauvé. Mais cette foi commode n'est guère de mise pour une époque dont il ne reste à peu près rien, rien qui nous parle des efforts de l'esprit humain entre Aristote et les écrits du Nouveau Testament. On dirait que l'aurore de cette vie nouvelle devait apparaître au souvenir de l'humanité comme une illumination soudaine, miraculeuse, comme une étoile au milieu d'une nuit profonde. Et vraiment, ce n'est qu'en tournant ses regards vers cette étoile qu'on peut se frayer un chemin à travers ce champ désolé des morts, à travers ce monde éteint du paganisme, et entrevoir çà et là une pâle lueur, distinguer parfois la place d'un tombeau.

Tout souvenir de cette époque est donc effacé, englouti ; tout ce que nous savons de ces empires hellénistiques élevés sur l'Indus, c'est qu'ils ont existé ; générations, peuples, royaumes, tout cela a disparu sans laisser de traces : quant aux événements qui se passaient en Occident, nous n'en connaissons que deux ou trois, sans date ni lieu, et autant de noms propres absolument vides.

Essayons de représenter l'état lamentable des documents qui nous restent. Démétrios de Macédoine avait hérité du royaume de son père à l'âge de trente et quelques années, dans la première moitié de l'an 239. Il vivait en paix avec les Achéens, mais Aratos crut pouvoir montrer son dédain au jeune roi et lui prouver qu'il ne le craignait pas. La Macédoine était encore alliée aux Étoliens, mais chez ces derniers s'élevait déjà un parti hostile à l'alliance; beaucoup pensaient qu'il était temps de chercher fortune d'un autre côté, de faire ailleurs de nouvelles incursions et de nouvelles conquêtes. Les Étoliens tournèrent donc leurs regards vers l'Acarnanie, leur voisine. Ils avaient déjà partagé le pays vers 266 avec Alexandre d'Épire : à sa mort, ils eurent envie de la partie de l'Acarnanie que possédait l'Épire ; mais la veuve du roi, Olympias, tutrice de ses fils Pyrrhos et Ptolémée, avait, à ce qu'il semble, trouvé un sûr appui dans l'alliance d'Antigone Gonatas, et, tant que celui-ci vécut, les Étoliens n'osèrent pas attaquer l'Épire. Mais Antigone mourut. Aussitôt les Acarnaniens

d'Épire sont menacés : ils se défient de la protection de l'impuissant royaume des Molosses[1]; l'alliance de la Macédoine semble ne pouvoir plus les protéger; ils se tournent donc, chose qu'on voyait pour la première fois en Grèce, vers Rome; ils prient le Sénat de reconnaître et de réaliser l'autonomie qu'on leur a enlevée; ils lui rappellent que, seuls parmi tous les Hellènes, ils n'ont pas combattu contre les Troyens, ces ancêtres du peuple romain[2]. Le Sénat envoie une ambassade aux Étoliens, pour les prévenir qu'ils ne doivent pas inquiéter les Acarnaniens: la Ligue étolienne répond par d'insolentes bravades; elle envahit et ravage l'Acarnanie et l'Épire, montrant ainsi qu'elle méprise les avertissements de l'orgueilleux peuple de Rome[3].

Olympias, qui semble encore diriger l'État, quoique ses enfants soient déjà des adultes, Olympias, menacée ainsi par les Étoliens, offrit au roi Démétrios la main de sa fille Pythia, afin de gagner tout à fait la Macédoine à ses intérêts. Dès la première année de son règne, Démétrios rompt avec la Syrienne Stratonice et épouse l'Épirote[4], non sans rêver peut-

1) Justin., XXVIII, 1. On ne peut entendre que de cette façon, comme on le verra à la note suivante, le *diffisi Epirotis*.

2) On prendrait volontiers ce détail pour une simple phrase de Justin, d'autant plus que Polybe passe sous silence cette première ambassade envoyée de Grèce et semble même considérer une ambassade postérieure comme la première de ce genre (Polyb., II,12,7); mais l'assertion de Justin est confirmée par Strabon (X, p. 462) : σοφίσασθαι λέγονται Ῥωμαίους. Peut-être est-il bon de se rappeler que Rome, en réponse à une offre d'alliance faite par Séleucos, avait demandé l'*atélie* pour les habitants d'Ilion ; les Acarnanes pouvaient invoquer ce précédent. Sur les rapports établis entre l'Acarnanie et Rome par la légende d'Énée, voy. Klausen, *Aeneas und die Penaten*, I, p. 403. On voit quelle était la situation des Acarnaniens par la prière qu'ils adressent au Sénat : τὴν αὐτονομίαν παρ' αὐτῶν ἐξανύσασθαι. Plus tard, on trouve également Thyreion et Médéon menacées par les Étoliens ; ces villes appartenaient-elles aussi à l'Acarnanie épirote ? ou faut-il conclure des paroles que Justin met dans la bouche des ambassadeurs romains : *Ætoli præsidia ab urbibus Acarnaniæ deducerent*, que la partie étolienne de la région s'était mise aussi en insurrection ?

3) Justin (*ibid.*) met dans la bouche des Épirotes une réponse qui contient des données chronologiques contradictoires avec ses propres indications; si le discours était écrit en connaissance de cause ou simplement puisé à bonne source, ces événements seraient antérieurs à 241, ce qui est absolument impossible.

4) *velut a matrimonio pulso* (Justin., XXVIII, 1, 4).

être qu'il sera un jour l'héritier du royaume. L'aîné des fils, Pyrrhos, était, en effet, brouillé avec sa mère; elle avait fait assassiner la Leucadienne Tigris, qui régnait sur le cœur du jeune prince[1]; celui-ci, dit-on, fit empoisonner sa mère par une suivante[2]. Selon d'autres, ce fut au contraire Olympias qui survécut à Pyrrhos ainsi qu'à son fils cadet, le maladif Ptolémée, et cette double perte lui aurait brisé le cœur[3]. On dit encore que Ptolémée mourut dans une promenade; il avait été assassiné[4]. Soit dégoût pour l'impuissance ou la dépravation de leurs derniers princes, soit plutôt par l'effet de ce mouvement des esprits qui se propageait dans la race grecque, les Épirotes ne voulurent plus de roi; il fallait exterminer la race des Æacides pour établir la liberté, la république. La fille de Pyrrhos, Déidamia, s'était jetée dans Ambracie, résolue à venger le meurtre de son père, mais les Épirotes s'approchèrent en force; ils lui offrirent un accommodement; elle conserverait les biens de sa maison et les honneurs de ses ancêtres. A ces conditions, elle abandonna au peuple épirote ce qu'elle ne pouvait plus lui refuser[5]. Mais elle vivait encore; sa vie paraissait un danger; on résolut sa mort. Un des anciens gardes du corps du roi Alexandre vint pour l'assassiner; elle baissa les yeux et attendit le coup mortel, mais la main trembla au garde; il n'osa verser le sang de la petite-fille de son maître. Elle s'enfuit dans le temple d'Artémis pour trouver protection

[1]) Athen., XIII, p. 589, sans indication de sources.

[2]) Ceci est tiré du recueil de phrases empruntées à l'Égyptien Helladios, un auteur de très basse époque (Phot., *Bibl.* p. 530 a. 37).

[3]) Justin., XXVIII, 3. Cette divergence est très sensible. Un des deux récits provient certainement de Phylarque; on croirait tout d'abord que c'est celui de Justin, s'il n'était tout aussi probable qu'Helladios a emprunté le sien à un styliste habile comme Phylarque, et si son récit, combiné avec celui d'Athénée, n'avait tout à fait l'air d'être du Phylarque. Il y a encore une autre combinaison indiquée par Ovide (*Ibis*, 305): *utque nepos dicti nostro carmine regis (Pyrrhi) Cantharidum succos dante parente bibas*. Il n'est plus possible de découvrir la vérité.

[4]) Justin., *loc. cit.* Polyb., VIII, 52.

[5]) Pausanias (IV, 35, 3) dit que Déidamia, la fille de Pyrrhos, n'avait point d'enfants, ὡς τελευτᾶν ἔμελλεν, ἐπιτρέπει τῷ δήμῳ τὰ πράγματα. La généalogie : θυγάτηρ δὲ ἦν Πύῤῥου τοῦ Πτολεμαίου τοῦ Ἀλεξάνδρου τοῦ Πύῤῥου, est tout à fait absurde et facile à rectifier. Pyrrhos peut être né vers 270; sa fille pouvait avoir quelque chose comme seize ans.

dans un lieu sacré; il fallut recourir à un homme qui avait assassiné sa mère pour égorger la jeune fille dans le sanctuaire[1]. Ainsi fut fondée la liberté, la fédération épirote, avec des stratèges à sa tête[2]; mais il semble que dès le début une partie du pays des montagnes se détacha de la république et revint à ses anciens maîtres: ainsi firent les Athamanes du Pinde[3]. L'île de Corcyre, elle aussi, est désormais indépendante. Le nouvel État fédéral était lui-même plein de désordre et d'insubordination; il ne fut que trop tôt en proie à de redoutables invasions[4].

Mais comment Démétrios de Macédoine pouvait-il laisser faire tout cela? Nous savons qu'il avait à soutenir une lutte pénible contre les Dardaniens. On se rappelle que ce peuple avait déjà combattu Alexandre d'Épire; il semble avoir été contraint au repos, depuis qu'Antigone avait étendu les frontières de son royaume jusqu'à l'Aoos; rien d'ailleurs ne nous fait croire que les Barbares des alentours, Thraces, Illy-

[1]) Polyæn., VIII, 52. C'est à cet événement que fait allusion Ovide (*Ibis*, 303). *Nataque ut Æacidæ jaculis moriaris adactis*: *Non licet hoc Cereri dissimulare nefas.*

[2]) On voit dans Tite-Live (XXIX, 12) les stratèges des Épirotes conduire des négociations avec l'assistance d'autres magistrats. Il semble bien qu'on n'a pas voulu concentrer, comme en Étolie et en Achaïe, le pouvoir exécutif de la nouvelle fédération aux mains d'un stratège unique ; on était si jaloux de liberté, que les fonctionnaires avaient une situation difficile. (Voy. les notes suivantes.) Les nombreuses monnaies qui portent la légende AΠEI-PΩTAN appartiennent à cette époque de liberté.

[3]) L'affranchissement de l'Épire a eu lieu avant 231 et après 238. On trouvera ci-après des détails plus précis.

[4]) τά τε ἄλλα ὁ δῆμος ὕβριζε καὶ ἀκροᾶσθαι τῶν ἐν ταῖς ἀρχαῖς ὑπερεώρων (Pausan., IV, 35, 3). Il est question d'une milice de mercenaires galates dans Polybe (II, 7). — Je dis « État fédéral », car la « démocratie » des Épirotes ne peut se concevoir que sous cette forme. Les « soixante-dix villes » qui ont été détruites plus tard en Épire et dont la plupart se trouvaient dans le pays des Molosses (Polyb., XXX, 15) suggèrent l'idée qu'ici comme dans la Ligue achéenne, ce qui faisait le fond de l'association, c'étaient des πόλεις autonomes, des communes urbaines. Cependant, on croit reconnaître aussi une autre division κατὰ ἔθνη ; du moins, dans la guerre de Persée, les Molosses figurent comme un peuple à part. Il se pourrait que ce fût là la raison qui fit instituer trois stratèges, car il y en avait trois, en dépit du *prætor* et du *magister equitum* de Tite-Live (XXXII, 10). Les quatre républiques qui se partagèrent plus tard la Macédoine offraient une certaine analogie avec ce système.

riens, Galates, aient osé inquiéter les frontières dont Antigone avait une fois assuré la sécurité. Un changement de gouvernement peut avoir, chez les Dardaniens comme chez les Épirotes, éveillé le désir de ravager de nouveau la florissante Macédoine : ce fut Longaros qui se mit à la tête des assaillants[1]. N'étaient-ce que les Dardaniens? N'y avait-il pas avec eux les Mædes de Thrace, les Besses, les Denthélètes? Ou le nom de Dardaniens s'étendait-il peut-être aux restes de ces anciennes peuplades barbares qui habitaient la frontière septentrionale et occidentale de la Macédoine, et qui avaient défendu leur indépendance contre l'invasion des Celtes? Le nom des Dardaniens était, en effet, puissant depuis l'époque de Monounios. En tout cas, depuis ces attaques, qu'ils renouvelèrent au temps de Démétrios, les Dardaniens ne laissèrent plus de repos au royaume. Après un long répit, leur premier assaut dut être terrible.

La ruine des boulevards de la frontière macédonienne était un extrême danger. Démétrios devait sacrifier tous ses autres intérêts politiques à la sûreté de la frontière du nord ; il devait laisser les événements suivre leur cours en Épire, en Thessalie, en Grèce, pour parer à ce premier péril. Et, en effet, on s'empressait en Grèce de tirer parti des circonstances : quarante ans s'étaient passés depuis le temps des Galates : on avait oublié la grande leçon qu'ils avaient donnée, oublié qu'une Macédoine forte et compacte dans le nord pouvait seule sauver la Grèce de nouvelles invasions. On comprend que les orgueilleux Étoliens n'aient pas fait ces réflexions : ils envahirent probablement l'Épire et l'Acarnanie, mais sans rester à demeure dans le pays, et ce fut peut-être à cette époque qu'ils prirent possession de Phigalie, dans la partie de l'Arcadie la plus rapprochée de la mer[2]. Mais Aratos, lui aussi,

[1]) *bellum suo nomine cum Demetrio, Philippi patre, Longarus gesserat* (Liv., XXXI, 28). Peut-être faut-il lire *Langarus*, nom que portait le prince des Agrianes au temps d'Alexandre. Strabon (VIII, p. 314) appelle son fils Baton (*ex Dardanis*, Liv.) un Dæsidiate ; par conséquent, les Dæsidiates, qu'il range parmi les Pannoniens, ont dû être associés à l'époque avec les Dardaniens.

[2]) Polyb., IV, 3.

qui ne visait dans toutes les entreprises de la Ligue qu'au gain immédiat, Aratos, à ce moment où il n'avait pas à redouter une intervention bien énergique du jeune roi, faisait tous ses efforts pour assurer à la liberté et à la confédération de nouvelles conquêtes ; il ne prenait nul souci de la paix conclue avec les Macédoniens.

Il était singulier, en effet, qu'Aratos fît paix et alliance avec les Étoliens ; Pantaléon, l'homme le plus influent de la Ligue étolienne à cette époque, avait été gagné à cette alliance [1]. On a dit plus haut que les Étoliens s'étaient établis à Phigalie ; tout près, sur la frontière de l'Arcadie, était située Héræa ; Diœtas, stratège des Achéens, s'empara de la ville par ruse et trahison [2]. C'est ainsi qu'Étoliens et Achéens entendaient les relations de bon voisinage. Appuyé par de tels alliés, Aratos pouvait renouveler ses tentatives contre Argos ; il est vrai que la Ligue avait grand intérêt à détruire ce vieux siège de la tyrannie et à annexer cet important territoire. Déjà du vivant d'Antigone, Aratos avait attaqué Aristippos par divers moyens, secrets ou avoués. Il revint à la charge cette fois encore, avec ardeur, mais sans succès. Une nuit, les échelles sont déjà appliquées à la muraille; les sentinelles sont égorgées; mais Aristippos s'élance avec ses mercenaires; les citoyens d'Argos contemplent la lutte violente qui s'engage comme s'ils assistaient aux jeux du cirque. Jusqu'au soir, les Achéens

[1]) Plut., *Arat.* 33. Plutarque dit, il est vrai, que cette alliance fut conclue πολλῶν ἐθνῶν καὶ δυναστῶν ἐπὶ τοὺς Ἀχαιοὺς συνισταμένων : c'est une expression qui, comme tant d'autres dans Plutarque, est en contradiction avec l'état des choses. En dehors de la Macédoine, il n'y avait que les tyrans d'Argos et de Mégalopolis qui pussent menacer la Ligue ; en fait d'ἔθνη, à part les Étoliens, avec lesquels elle venait de faire alliance, il ne pouvait y avoir que les Illyriens, et ceux-ci ne se montrent par grandes masses en Grèce qu'après la guerre d'Étolie. Plutarque, qui résume d'une façon assez superficielle, a sans doute emprunté cette expression à un passage des *Mémoires* d'Aratos où celui-ci parlait de l'alliance avec les Étoliens, en ayant soin certainement de motiver par des circonstances impérieuses la nécessité d'une alliance si singulière, qui allait contre le principe même de la confédération.

[2]) Polyæn., VI, 36. Sur la nomination de Diœtas comme stratège, voy. Merleker, *Achaica*, p. 150. La stratégie de Diœtas s'intercale par conséquent entre la cinquième et la sixième stratégie d'Aratos, du printemps de 236 au printemps de 235.

gardent leur position; déjà le tyran fait transporter ce qu'il a de plus précieux vers le rivage et dispose tout pour sa fuite ; mais, après une si chaude journée, les Achéens souffrent du manque d'eau ; ils ne savent pas que le tyran découragé renonce à la résistance ; Aratos lui-même est blessé ; il donne l'ordre de la retraite. Plus tard, il tente une attaque en pleine campagne ; il rencontre les troupes d'Aristippos sur les bords du fleuve Charès, et, pendant que ses Achéens croient être victorieux, il ordonne la retraite. Le mécontentement qu'inspirait son indécision s'exprime hautement ; sa lâcheté dans les batailles rangées, où il fallait regarder l'ennemi en face, était cause, disait-on, que l'on voyait l'ennemi vaincu dresser pourtant des trophées. Après un jour de repos, Aratos se décide à renouveler l'attaque ; mais cette fois, dès qu'il voit les troupes plus nombreuses du côté du tyran, il se hâte de mettre fin au combat et demande qu'on le laisse ensevelir ses morts. En revanche, la ville de Cléonæ fut gagnée à la Ligue, et l'on revendiqua aussitôt pour elle le privilège de donner les jeux Néméens. Comme Argos les célébrait de son côté, on alla jusqu'à violer les sauf-conduits délivrés, suivant l'usage, à tous ceux qui se rendaient aux Jeux : ceux qui voulaient aller au concours d'Argos furent arrêtés et vendus comme prisonniers de guerre[1]. Peu de temps après, Aratos apprit que le tyran d'Argos voulait reprendre à tout prix Cléonæ et qu'il ne craignait que le voisinage de l'armée achéenne à Corinthe. Aratos espéra enfin arriver au but ; il fit envoyer à Cenchrées des provisions pour plusieurs jours, comme s'il avait dessein d'entreprendre une longue expédition, et se dirigea sur cette ville avec ses troupes. Aussitôt Aristippos se mit en marche sur Cléonæ ; mais, avant qu'il y fût arrivé, les Achéens étaient déjà entrés dans la ville à la tombée de la nuit, et le lendemain matin ils sortirent des portes et fondirent sur l'ennemi. Attaqué vivement et contre toute attente, Aristippos s'enfuit rapidement. Aratos le poursuivit jusqu'à Mycènes et lui tua 1,500 hommes ; le tyran lui-même périt dans sa fuite ; un esclave lui

[1]) Plut., *Arat.* 28. Comme Aratos était renommé tous les deux ans, ceci doit appartenir à sa sixième stratégie, qui commence en 235, trois mois avant Ol. CXXXVI, 2.

porta le coup mortel. Il devait être facile en cet instant de s'emparer d'Argos. Aratos campait à Mycènes, et peut-être attendait-il un soulèvement des habitants de la ville ; du moins c'est ainsi qu'il faut concilier les renseignements dont nous disposons. Le jeune Aristomachos et Agias, au dire de Plutarque, arrivèrent avec les troupes royales et occupèrent la ville. Polybe assure, au contraire, que Aratos pénétra dans la ville avec ses Achéens et y combattit pour la liberté, mais qu'il s'éloigna lorsqu'il vit que personne ne se levait par crainte du tyran. Aristomachos, membre de la famille régnante, fut ainsi maître de la ville et tyran, comme l'avait été son père. Son règne commença par des actes de violence : sous prétexte qu'Aratos ne s'était pas avancé si loin sans avoir des complices dans la ville, il fit torturer, puis exécuter quatre-vingts citoyens des plus considérables d'Argos. Polybe assure qu'ils étaient innocents[1]. A la cour d'Argos, le général bourgeois des Achéens devint matière à plaisanteries ; on ne se lassait pas de raconter qu'il avait des tranchées tous les jours de bataille, qu'il tremblait et pâlissait au son des trompettes, qu'il avait, dans le dernier combat, disposé et harangué ses capitaines et ses chefs, mais que lui-même s'était retiré à l'écart pour attendre l'issue de la journée. Il faut bien avouer qu'Aratos, diplomate circonspect, connaisseur en œuvres d'art, l'homme des petites mesures et des embuscades nocturnes, n'avait rien de la martiale contenance des Étoliens et des Macédoniens ; le fier tyran d'Argos a bien pu, avec les flatteurs qui se pressaient autour de lui, se moquer à l'envi de la fine fleur de vertu bourgeoise et des menées secrètes du Sicyonien qui s'était tant de fois glissé jusqu'aux murs d'Argos, et toujours en vain[2].

Il nous faut malheureusement suivre pas à pas les indications que le récit minutieux de Plutarque est seul à nous

[1]) Polybe parle d'Aristomachos pour défendre son cher Aratos et l'attitude qu'il prit plus tard vis à vis des tyrans contre les vifs reproches de Phylarque. Plutarque s'est servi ici des *Argolica* de Dinias.

[2]) Ces appréciations sont de Plutarque. Aratos est appelé πολιτικώτερος ἢ στρατηγικώτερος par Polybe (IV, 19, 11), qui signale avec force euphémismes son manque de courage personnel (IV, 8, 5).

donner. Il dit qu'aussitôt après la mort d'Aristippos, Aratos tendit des pièges à Lydiade de Mégalopolis. Nous avons vu plus haut que ce dernier, poussé par une noble ambition, enthousiasmé de l'excellence de la forme monarchique, séduit peut-être par l'exemple du vieil Antigone, s'était, jeune encore, emparé du pouvoir à Mégalopolis. C'était la ville qui avait obéi la première au nouveau cri de liberté, celle dont les libérateurs avaient contribué à la délivrance de Sicyone et fondé la nouvelle constitution de Cyrène. Le grand mouvement que ces Académiciens y avaient éveillé ou représenté ne pouvait pas avoir aussitôt disparu. Étaient-ils revenus de Cyrène et avaient-ils gagné quelque influence sur l'esprit de Lydiade? ou les sentiments qui remplissaient cette bourgeoisie s'exprimèrent-ils ouvertement devant le tyran? ou la chasse incessante que faisait Aratos aux tyrans avait-elle réellement préoccupé Lydiade? Il avait l'âme assez noble, assez éprise de gloire, pour ne pouvoir supporter longtemps la froideur de son peuple. Ce qu'il fit a je ne sais quoi de grand: il invite Aratos, il abandonne sa tyrannie, il rend sa ville à la confédération. On comprend l'admiration qui honora cette résolution; ce fut Lydiade qu'on élut stratège aux élections suivantes, au printemps de 233[1]. L'exemple de Mégalopolis paraît avoir agi sur Orchomène, Tégée, Mantinée. Pour Orchomène, nous avons

[1]) Polybe (II, 44, 5) parle de cette conversion de Lydiade, mais dans des circonstances qui n'en font guère ressortir le véritable caractère. Il dit cependant: κατὰ τὴν αὑτοῦ προαίρεσιν, πάνυ πραγματικῶς καὶ φρονίμως προϊδόμενος τὸ μέλλον, ἀπετέθειτο τὴν τυραννίδα καὶ μετεσχήκει τῆς ἐθνικῆς συμπολιτείας. — Schömann, faisant observer avec raison que Margos de Cérynia (ap. Polyb., II. 10, 3) n'était pas stratège quand il fut tué, avait soutenu avec quelque vraisemblance que Lydiade avait été nommé stratège au printemps de 233. L'excellent ouvrage de Max Klatt (*Forschungen zur Geschichte des achäischen Bundes*, 1877) a creusé plus avant: la chronologie de cette période de l'histoire de la Ligue lui doit des rectifications définitives. Plutarque (*Arat.* 35) dit qu'Aratos a été stratège 17 fois, et on a toujours pris jusqu'ici cette assertion pour base des supputations chronologiques. Or Klatt démontre d'une façon péremptoire que Plutarque a simplement fait une erreur de calcul, et que la loi fédérale qui défendait d'être stratège durant deux années consécutives n'a pas été le moins du monde laissée de côté, comme on le supposait pour faire droit à l'affirmation de Plutarque. Plutarque dit lui-même (*Arat.* 24): εἰ μὴ κατ' ἐνιαυτὸν ἐξῆν, παρ' ἐνιαυτὸν αἱρεῖσθαι στρατηγὸν αὐτόν, etc.

encore le document qui atteste son entrée dans la confédération[1]. Comme, dans cette inscription, il est parlé d'un certain Néarchos et de ses fils, auxquels on garantit l'immunité de toute poursuite judiciaire à raison de faits antérieurs, on a supposé avec raison que Néarchos et ses fils avaient été probablement maîtres et seigneurs de la ville, et qu'ils se retiraient alors volontairement[2].

Ce que le nom achéen gagnait à ces événements, ce n'était pas simplement un accroissement très considérable de son territoire; une vie nouvelle et plus élevée entrait, pour ainsi dire, dans la Ligue. Ces hommes de liberté, — Philopœmen et le père de Polybe, Lycortas, qui grandissaient à ce moment même dans leur société, témoignent de l'esprit dont leur ville natale était animée, — cette bourgeoisie qui avait autrefois sacrifié à la liberté un des siens qu'elle nommait l'Intrépide, cette ville fondée par Épaminondas pour être contre Sparte l'avant-garde de la Grèce et qui depuis n'avait pas cessé de soutenir sa réputation dans une situation politique constamment difficile et souvent de grande allure, tout cela entrait maintenant dans la confédération, dont le domaine touchait ainsi les frontières de la Laconie et de la Messénie, et dont la politique prenait à son compte toutes les relations, toutes les influences qu'avait eues jusque-là Mégalopolis. Ce n'est pas tout: la Ligue était à ce moment dans une mauvaise voie; Aratos était si bien devenu le chef de la confédération, qu'il avait été nommé stratège une année sur deux; son influence était illimitée, et le libre mouvement démocratique qui pouvait seul conserver à la confédération une direction plus noble, plus élevée, ou plutôt qui devait la lui donner, ce mouvement

[1]) L'inscription a été publiée et expliquée par Foucart (*Revue Archéol.* XXXII [1876], p.96), puis complétée, commentée et surtout datée comme ci-dessus par Dittenberger (*Hermes*, XVI [1881], p. 177), tandis que Foucart en plaçait la rédaction en l'an 199.

[2]) Polybe (II, 57, 1) dit expressément que Mantinée, avant de passer aux Étoliens (218), avait fait partie de la Ligue achéenne. Comme il cite Tégée (II, 46, 5), avec Orchomène et Mantinée, parmi les villes que Cléomène enleva à la Ligue étolienne, on est en droit d'en conclure que Tégée, ainsi que les deux autres cités de l'Arcadie orientale, avait suivi l'exemple de Mégalopolis.

n'avait pu grandir en face du pouvoir d'Aratos et de la tutelle où il tenait ses concitoyens. C'est à ce moment qu'intervint Lydiade; il devint aussitôt le centre de tous les efforts qu'Aratos s'était efforcé de contenir : dès la première stratégie de Lydiade, ce contraste dans les vues et dans la politique extérieure se manifesta en plein[1].

Suivons tout d'abord la politique extérieure de la Ligue. Nous avons vu comment Aratos avait fait alliance avec les Étoliens. On rapporte qu'il ne cessa pas de s'employer à la délivrance d'Athènes. Même du vivant d'Antigone, il l'avait déjà essayée à diverses reprises : après la mort d'Antigone, dit Plutarque, il tourna plus que jamais ses efforts vers Athènes et méprisa absolument les Macédoniens; aussi, lorsqu'il eut été battu à Phylakia par Bithys, général de Démétrios, le bruit ayant couru qu'il était pris ou tué, le phrourarque du Pirée envoya des messagers à Corinthe demander l'évacuation de la place[2]. Aratos et ses Achéens avaient donc combattu en Thessalie; il ne pouvait être arrivé jusque-là qu'en s'alliant aux Étoliens, qui possédaient la Béotie et dominaient les Thermopyles. Le roi devait être à ce moment engagé dans une guerre contre les Dardaniens[3]; mais la victoire de Bithys fut si complète, la retraite ou la fuite d'Aratos si rapide, que le stratège achéen était déjà de retour à Corinthe lorsqu'y arriva la sommation du phrourarque. Il dut sans doute se moquer de ces messagers du Pirée, et ce fut pour lui une consolation de sa défaite, que Démétrios, à la nouvelle de sa captivité, eût envoyé un vaisseau pour l'emmener enchaîné en Macédoine, tant le roi le jugeait redoutable! Mais il fut très douloureusement affecté en apprenant que les Athéniens s'étaient, sur le bruit de son malheur, couronnés de fleurs comme dans une fête; aussitôt, dit-on, il envahit le ter-

1) Plut., *Arat.* 30. Pausan., VIII, 25, 9.

2) L'endroit s'appelle Phylakia dans Plutarque (*Arat.* 34) : c'est un nom qui, sous cette forme, est inconnu dans la géographie grecque. Il va de soi qu'il ne peut pas être question de Phylake dans le terroir de Tégée; il ne reste plus alors que la Phylake de Thessalie, connue depuis Homère, dans le voisinage de Thèbes de Phthiotide.

3) Ceci parce que ce n'est pas lui, mais Bithys, qui fait la guerre en Thessalie.

ritoire de l'Attique, et pénétra jusqu'aux jardins d'Académos. Les prières des Athéniens le décidèrent à ne pas insister davantage[1]. C'est une étrange histoire. Aratos doit avoir eu d'autres motifs pour entreprendre si brusquement cette campagne et pour se retirer de cette façon.

Polybe témoigne que les Étoliens avaient commencé la guerre contre Démétrios, et que, dans cette guerre, les Achéens prêtèrent un appui dévoué à leurs alliés[2]. L'armée des coalisés s'était avancée jusqu'en Thessalie. Quelles brillantes perspectives s'ouvraient alors, si l'on avait réussi à détacher de la Macédoine la riche Thessalie et à rejeter ainsi Démétrios derrière les défilés de l'Olympe ! Comme la puissance de la Macédoine aurait été profondément abaissée, dans ce moment où les Dardaniens au nord, les Achéens et les Étoliens au sud dirigeaient contre elle leurs attaques pressantes, où l'Épire, abolissant la royauté, s'était donné une constitution[3] qui faisait d'elle l'alliée naturelle de ces États fédératifs ! La Macédoine courait le plus grand danger de perdre toute sa puissance, car telle est la destinée des grands États qui mènent cette génération : à tout moment leur existence est mise en question, tant il est vrai qu'ils ne sont pas l'expression immédiate et nécessaire d'une situation naturelle et nationale ; tant il est vrai qu'il leur manque le véritable centre de gravité, une nationalité distincte et formant un tout compacte ! Les grands États ne sont guère que des formes artificielles, le résultat de situations politiques extérieures, des machines construites avec beaucoup d'adresse, mais qui restent immobiles et comme mortes dès que la main habile de l'ingénieur n'est plus là, ou qui, au moindre choc, s'écroulent et se brisent en fragments inertes.

Démétrios, que de récents historiens ont cru devoir nommer le prince le plus insignifiant de la dynastie des Antigonides,

1) PLUT., *Arat.* 34.

2) POLYB., II, 44, 1 ; 5, 3.

3) La date de cette délivrance ne peut être naturellement qu'hypothétique, mais elle se recommande par l'enchaînement naturel des faits. L'Épire ne pouvait se débarrasser de la royauté tant que Démétrios n'était pas en état d'intervenir et de faire valoir les droits de son épouse, laquelle appartenait à la famille des Æacides.

sut briser le cercle de dangers qui l'entouraient de toutes parts, et, comme dit la sèche mention d'un chronographe, regagner tout ce qui avait appartenu à son père[1]. Cette victoire de Bithys aura été le commencement de ses succès ; peut-être a-t-elle rejeté en même temps les Étoliens hors de la Thessalie. Il faut bien qu'elle ait été décisive pour que le phrourarque d'Athènes ait fait aux confédérés cette sommation à propos de Corinthe. Polybe dit que Démétrios parut avec une armée en Béotie, et que les Béotiens abandonnèrent aussitôt leur alliance avec les Étoliens pour s'attacher entièrement à la Macédoine[2]. Il est donc hors de doute que les Phocidiens, à qui les Étoliens avaient depuis longtemps déjà arraché le sanctuaire de Delphes, et dont les frontières (si toutefois ils n'avaient pas été forcés d'entrer dans la confédération) étaient le plus immédiatement exposées à leurs attaques[3], se rallièrent avec joie à la Macédoine. Les Locriens de l'Œta, qui au temps d'Antigone avaient à se plaindre des lourds tributs levés par les Étoliens, embrassèrent probablement la cause de Démétrios, d'autant plus qu'après sa victoire en Thessalie, il marcha évidemment sur la Béotie par les Thermopyles. Bien plus, on nous raconte que Démétrios, ce Démétrios qui portait le surnom d'*Étolique*[4], a complètement détruit la vieille ville étolienne de Pleuron, de l'autre côté de Calydon, dans le pays fertile de Lélante. On voit quelles victoires complètes il doit avoir remportées ; pour arriver jusque-là, il lui avait fallu traverser le territoire des Locriens Ozoles, qui depuis longtemps avaient échangé ce nom contre celui d'Étoliens, et, si l'on ne peut démontrer qu'il ait enlevé le sanctuaire de Delphes aux Étoliens de Locride, nous trouvons désormais le tribunal des Amphictyons

[1]) Euseb. Armen., I. p. 237 ed Schœne. Il est vrai que l'Eusèbe arménien, comme l'original grec, confond Démétrios le Beau avec celui-ci : *cui (Antigono) filius Demetrius succedit, qui etiam universam Libeam cepit et Kyrenem obtinuit, et omnia omnino quæ erant patris in monarchicam potestatem denuo redegit*, etc.

[2]) Polyb., XX, 5, 3.

[3]) Polyb., IV, 25, 2. Ce passage a trait à une époque postérieure, mais il montre cependant les rapports des Étoliens avec la Phocide.

[4]) Strab., X, p. 451. Sur la leçon Πολιορκήτου, qui est une correction arbitraire faite dans un manuscrit, voy. *Hist. des Diadoques*, p. 570, 1.

non plus occupé seulement par les hiéromnémons étoliens, mais composé comme il l'était autrefois[1]. Tels sont les maigres renseignements que nous avons sur une guerre qui dut être d'autant plus glorieuse pour Démétrios que le renom des armes étoliennes était mieux établi ; c'est à peine si, au temps des Diadoques, elles avaient essuyé de semblables humiliations. Si jamais les Acarnaniens devaient se soulever, c'était certainement dans cette « guerre de Démétrios », et ils n'auront pas manqué de reconquérir l'ancienne frontière de leur libre territoire, l'Achéloos. Quant aux Achéens, plus la puissance macédonienne reprenait de vigueur et d'éclat, plus ils avaient de raisons de prêter aux Étoliens tout leur appui ; et nous apprenons qu'en effet ils se montrèrent assez empressés pour obliger les Étoliens à une reconnaissance durable [2].

Malheureusement, on ne nous dit pas quand eurent lieu ces événements décisifs ; il est impossible de les rapprocher avec quelque certitude de la situation du Péloponnèse. Le seul point de repère, c'est que Polybe, parlant des commencements de la guerre de Cléomène (par conséquent d'événements qui concernent l'année 228), cite les bons services que les Achéens ont récemment rendus aux Étoliens[3]. Cela ne suffit pas pour décider si la guerre de Démétrios a eu lieu dans la seconde ou dans la première moitié du règne de ce prince (239-229). Ce qui est sûr, c'est que la première stratégie de Lydiade part du printemps de 234 ; comme il fut élu parce qu'on admirait justement en lui le magnanime libérateur de Mégalopolis, son entrée dans la confédération n'aura que précédé de fort peu son élection, et c'est au commencement de l'année 235 ou de l'année 234 qu'il aura abandonné sa tyrannie. Cet événement

[1]) Ce n'est que de cette façon que le texte de Polybe (IV, 55, 8) a un sens : l'inscription du *C. I. Græc.* nº 1689, appartient à l'époque qui suit cette restauration de l'amphictyonie, et c'est sur elle que s'appuie ce qui est dit ci-dessus. Les modifications ultérieures de l'assemblée, jusqu'à l'inscription publiée par Wescher (*Étude sur le monument bilingue de Delphes*, 1868) et aux inscriptions du théâtre d'Athènes (datant des années 139-129), sont encore mal connues.

[2]) Polyb., II, 44, 1 ; 46, 1.

[3]) διὰ τὸ καὶ λίαν εἶναι προσφάτους τὰς ἐκ τῶν Ἀχαίων εὐεργεσίας περὶ τὸν Δημητριακὸν πόλεμον εἰς αὐτούς (Polyb., II, 46, 1).

arriva aussitôt après la chute d'Aristippos à Argos; mais, avec l'aide des troupes royales, Aristomachos put entrer à Argos et usurper le pouvoir[1]. La bataille de Thessalie peut avoir été livrée peu de temps auparavant. Rentré en toute hâte dans sa patrie, Aratos tenta de délivrer Athènes; c'eût été, en vue de la campagne à laquelle il fallait s'attendre de la part de Démétrios, un résultat d'une extrême importance que d'arracher l'Attique aux Macédoniens; Aratos échoua. C'est à ce moment qu'Aristippos fit son attaque sur Cléonæ; il fut repoussé, assassiné. Aristomachos venait vraisemblablement de l'Attique lorsqu'il parut dans Argos avec les troupes royales. Dans le même été ou dans l'automne de 235, Démétrios put venir en Grèce et peut-être ravager encore l'Étolie dans la même année. Au milieu de si brillants succès, ne devait-il rien tenter de plus dans le Péloponnèse? Il est vrai qu'il pouvait paraître impossible de reprendre l'Acrocorinthe; mais Orchomène n'a pas suivi immédiatement l'exemple de Mégalopolis; Mantinée, Tégée ont dû temporiser encore avant de se faire achéennes; la tyrannie était encore debout à Phlionte, à Hermione; Sparte était certainement en relations amicales avec Démétrios. Ce prince, dit Polybe[2], était devenu, pour ainsi dire, le maître et le patron des monarques du Péloponnèse. On vit se répéter la politique des premières années d'Antigone, et l'on put dire avec raison de Démétrios qu'il avait replacé sous son pouvoir tout ce qui avait appartenu à son père.

Plus la situation de la Ligue achéenne devenait difficile en présence d'une telle extension de l'influence macédonienne, plus l'acte d'adhésion que fit Lydiade à ce moment même produisit d'effet et plus admirable fut sa résolution de renoncer à la tyrannie juste à l'heure où il pouvait attendre de Démé-

[1]) Par conséquent, les autres dates pourraient s'ordonner à peu près comme il suit. La royauté épirote a pris fin entre 238 et 234, ou plutôt en 235. D'après Plutarque, le combat livré à Cléonæ et la mort d'Aristippos ont eu lieu un peu plus tard (ὀλίγῳ ὕστερον) que la fête des Néméennes à Cléonæ, fête qui, d'après ce qui a été dit plus haut (p. 463) tombe entre mai 235 et mai 234. C'est avant sa défaite en Thessalie qu'Aratos a eu l'audace d'instituer cette fête provocatrice à Cléonæ. Le bataille livrée sur la petite rivière de Charès (ou plutôt Charadros) serait peut-être à sa place l'année précédente.

[2]) χορηγός τε καὶ μισθοδότης (POLYB., II, 44, 3).

trios toute sorte de faveurs, s'il avait consenti à défendre les intérêts de la Macédoine. Ne sentit-il pas peut-être son indépendance menacée par la puissance grandissante et déjà trop forte de la Macédoine? Craignit-il que Sparte ne fût favorisée aux dépens de Mégalopolis? De tels motifs ont-ils déterminé sa résolution autant que sa propre grandeur d'âme? Pour ce qui est du résultat, les motifs importent peu. Il est certain qu'il désapprouvait absolument la politique suivie par Aratos; il chercha, dit Plutarque, à surpasser dans sa stratégie la gloire d'Aratos, et il dirigea, entre autres entreprises qui ne paraissaient pas nécessaires, une expédition contre Sparte[1]. Nous ne pouvons, pour apprécier cette mesure, qu'émettre une série de suppositions. Sparte avait été, il est vrai, depuis la mort d'Agis et la ruine de ses réformes, ramenée à l'ancien système oligarchique; mais l'exaspération des pauvres, de ceux qui étaient dépourvus de tout droit, ne pouvait être comprimée que par des moyens violents. Il ne pouvait échapper au regard hardi et perçant de Lydiade que l'accession de Sparte à la Ligue pouvait seule décider de l'attitude politique de la confédération à l'extérieur; il voyait en même temps que l'abolition de cette constitution dégénérée, la fondation d'une démocratie, le partage des biens de ce petit nombre d'hommes immensément riches qui devaient tomber avec l'ordre de choses existant, assureraient à la Ligue un appoint démocratique grâce auquel seraient balayés et la tutelle qu'Aratos imposait à la communauté, et l'influence des classes aisées rangées autour de lui, et l'esprit étroit, mesquin, bourgeois des anciennes villes de la confédération. En outre, depuis deux ans à peu près[2], le vieux roi Léonidas avait eu pour successeur Cléomène. Celui-ci était réservé et circonspect, mais Lydiade pouvait déjà reconnaître en lui le « lion de Sparte » qui, en effet, allait bientôt prendre son élan et révéler sa force; il pouvait pressentir — ce que la

[1]) Plut., *Arat.* 30.

[2]) Cléomène, qui fut obligé de s'enfuir de Sparte en 221, avait régné 16 ans (Plut., *Cleomen.* 38) : à moins toutefois que ce chiffre n'aille jusqu'à sa mort à Alexandrie (219). Quand son père le maria avec la veuve d'Agis, aussitôt après la mort de ce prince, il était encore à peine formé ; par conséquent, il n'avait guère que dix-huit ans vers 241.

suite a justifié — que, dès que Cléomène interviendrait, sa volonté créatrice, irrésistible, entraînerait la race grecque dans de nouvelles voies. Si le rôle de la confédération, qui renfermait en elle tant d'éléments de croissance et de force, devait grandir, il fallait de toute nécessité attirer maintenant Sparte dans la Ligue, sans quoi elle perdait pour toujours la possibilité de remplir sa tâche.

Mais Lydiade, à ce qu'il semble, ne put faire prévaloir son avis. Aratos traversait ses plans, et il avait pour lui plus encore que la reconnaissance de la Ligue, reconnaissance à laquelle il pouvait d'ailleurs justement prétendre ; il avait l'accoutumance à sa propre personne et cette quantité considérable d'éléments passifs que renfermait de longue date la confédération. Nous ne savons que peu de chose de la rivalité de Lydiade et d'Aratos : il se peut que le premier eût toujours la majorité dans les assemblées de la Ligue ; mais, dans le Conseil élu par les villes et qui délibérait en premier sur les affaires, dans l'assemblée des *damiorges* qui expédiait les affaires courantes, l'influence d'Aratos devait l'emporter[1]. Après avoir été lui-même stratège

[1]) En ce qui concerne la politique intérieure de Lydiade, nous manquons absolument de renseignements et je n'ose risquer ici de conjecture qu'en note. Ces « choses qui ne paraissaient pas nécessaires » doivent se rapporter à la constitution fédérale. Elle avait des défauts essentiels, qu'il était urgent de corriger. L'assemblée du peuple votait par villes : plus les affaires de la Ligue devenaient importantes, plus il était gênant que la voix d'une ville comme Boura, par exemple, comptât autant que celle de Mégalopolis. Les *Damiorges* gouvernaient de concert avec le stratège, l'hipparque, le greffier : le stratège ne devait rien entreprendre sans leur consentement : mais on n'avait pas ajouté un nouveau *damiorge* pour chaque ville nouvellement incorporée, et d'autre part, il y aurait un abus par trop criant, un abus qu'on a dû prévoir, à ce que ces dix fonctionnaires ne pussent être pris que dans les anciennes localités fédérales. D'une façon comme de l'autre, ce Conseil permanent était pour le stratège une entrave qui pouvait atténuer toute espèce de mesure importante ; il enlevait à la Ligue la garantie qu'elle aurait pu trouver dans un stratège responsable. Lydiade a pu s'attirer en effet le reproche de revenir à ses vieilles habitudes de tyran, s'il insista pour la suppression de ce collège des *damiorges* ; Aratos, au contraire, se trouvait probablement fort à l'aise au milieu de ces dociles personnages qui partageaient avec lui la responsabilité de ses mesures souvent équivoques et mal réussies. On pourrait encore essayer d'une autre combinaison. Le fragment de Polybe (XL, 3, 3) dit que les Πατρεῖς καὶ τὸ μετὰ τούτων συντελικὸν avaient essuyé une défaite en Phocide, et Pausanias (VII, 15, 3), qui généralement suit ici Polybe, dit que c'étaient des Arcadiens. On pourrait être tenté de

en 233/2, il chercha par tous les moyens à empêcher la réélection de Lydiade et à diriger le choix de la Ligue sur un autre. Il échoua. Le même jeu recommença après la stratégie suivante, la huitième d'Aratos, en 231/0. Lydiade ayant été élu une troisième fois (230) et l'inimitié des deux rivaux étant déjà manifeste, Aratos mit tout en œuvre pour se débarrasser de la rivalité insupportable d'un homme qui valait mieux que lui. Plutarque, qui plaide pour Aratos, marque plutôt les vues d'un parti que la situation réelle des choses lorsqu'il dit : « Un caractère dissimulé semblait rivaliser avec la vertu véritable et sans alliage. Le coucou de la fable demande aux petits oiseaux pourquoi ils fuient devant lui, et ceux-ci répondent qu'ils se sauvent parce qu'il sera bientôt un autour ; de même Lydiade, depuis sa tyrannie, était comme suspect d'être capable d'une nouvelle métamorphose, et ce soupçon minait la confiance qu'il inspirait[1] ». On ne devait voir que trop tôt ce que faisait la Ligue lorsqu'elle se laissait de nouveau guider par l'influence du seul Aratos.

Depuis l'adhésion des Mégalopolitains jusqu'à la mort de Démétrios, la confédération ne fit pas de nouvelles recrues. Il ne faut pas en chercher la raison uniquement dans cette discorde intérieure, qui aurait dû produire plutôt le résultat opposé. Ce qui ne surprend pas moins, ce sont certaines mesures que les Macédoniens prirent à l'égard des Étoliens et dont il sera prochainement question. D'après le tempérament de l'époque, il semble impossible qu'une guerre comme celle de Démétrios n'ait pas été terminée par une paix qui régularisait le nouvel état de choses ; c'est sans doute Lydiade qui, dans sa première stratégie, l'aura menée à terme. Ce n'est que par cette paix que la nouvelle influence acquise par Démé-

conclure de là que les dix (douze) villes achéennes formaient toujours la base de la confédération et que les localités surnuméraires étaient réparties entre ces cadres primitifs, de sorte que la représentation, le vote, l'administration, etc. fonctionnaient sur ce plan. Mais les analogies qu'on peut trouver dans des formes constitutionnelles empruntées à des époques tout à fait différentes ne prouvent rien. Les ateliers monétaires et bien d'autres indices attestent que ce système n'a pas été appliqué tel quel à la confédération. La constitution des États-Unis montre quels sont les défauts que les Achéens auraient dû éviter.

[1]) Plut., *Arat.* 30.

trios dans l'Hellade fut assurée et consolidée ; c'est par cette paix que durent être reconnues la séparation de la Béotie et de la Ligue étolienne, la séparation ou le protectorat de la Phocide et de la Locride voisine de l'Œta, le rétablissement de l'amphictyonie, la constitution fédérale de l'Épire. Il ne semble pas croyable, d'après les événements ultérieurs, que la liberté des Acarnaniens ait été également stipulée ; du moins, la Macédoine n'avait aucun intérêt à garantir officiellement l'indépendance de fait des Acarnaniens, qui semblait propre à occuper de bien des façons les Étoliens, et à se laisser entraîner par là dans les querelles de ses voisins, querelles auxquelles il fallait s'attendre certainement et qui ne pouvaient lui rapporter aucun profit immédiat. D'autre part, les frontières du Nord ne paraissent nullement avoir été assurées d'une façon complète et durable, puisque, au bout de trois ans à peine, les Dardaniens faisaient de nouveau courir à la Macédoine un extrême danger.

A côté du territoire où dominaient les Dardaniens, et en lutte fréquente avec eux, était situé sur la côte de la mer Adriatique le royaume des Illyriens. Gouverné alors par Agron, fils de Pleuratas, ce royaume s'étendait à peu près depuis le Drin au nord, sur les côtes occupées en partie par des colonies grecques, jusqu'aux îles de Pharos et d'Issa, et peut-être encore plus loin ; il était habité par des peuplades sauvages et pillardes qui exerçaient depuis très longtemps la piraterie. Le territoire des princes taulantins avait formé jadis la frontière méridionale de ce pays d'Illyrie ; puis, Pyrrhos avait conquis leurs domaines ; ensuite, Alexandre, fils de Pyrrhos, en avait disputé la possession aux Dardaniens ; durant quelque temps, Dyrrhachion, la ville grecque, avait été au pouvoir du roi dardanien Monounios. On ne peut savoir en quelles mains était tombé par la suite l'intérieur du pays compris entre le Drin et les monts Cérauniques ; en tout cas, les Dardaniens ne le possédaient plus. Sur la côte étaient situées des villes grecques, entre autres Dyrrhachion et Apollonie, chacune avec un territoire indépendant ; Apollonie était déjà liée d'amitié avec les Romains.

Telle était l'Illyrie à l'époque où elle allait trouver l'occasion d'entrer en contact avec le monde hellénique. Les Étoliens

s'étaient efforcés longtemps, mais en vain, d'attirer la ville acarnanienne de Médéon dans leur confédération ; ils prirent enfin la résolution de l'y contraindre, et, avec toutes leurs forces, ils marchèrent contre la ville de Médéon, l'investirent et en commencèrent le siège régulier. L'équinoxe d'automne était proche, et par suite l'époque de la nouvelle élection du stratège ; la prise de la ville paraissait imminente. Le stratège qui devait prochainement quitter sa charge convoqua les Étoliens et leur représenta qu'il était juste de lui abandonner, à lui qui avait amené la ville à cette extrémité et non pas à son successeur, la part de butin qui revenait habituellement au stratège. Après une vive contestation de la part de ceux qui fondaient leurs espérances sur la nouvelle élection, il fut résolu que l'ancien stratège et son successeur présideraient de concert au partage du butin et que leurs noms à tous deux seraient inscrits sur les trophées. Le jour qui précédait l'élection et l'entrée en fonctions du nouveau stratège était venu, lorsque, dans la nuit, cent barques illyriennes entrèrent dans le golfe d'Ambracie avec cinq mille hommes armés et abordèrent au rivage de Médéon. Dès qu'il fit jour, les Illyriens débarquèrent rapidement et dans le plus grand silence, et, se divisant en détachements isolés, se dirigèrent vers la ville, située à près de deux lieues, pour attaquer aussitôt le camp étolien. Malgré le danger qui fondait sur eux d'une façon absolument inattendue, les Étoliens se mirent bientôt en ordre de bataille et résistèrent bravement : mais la vivacité de l'attaque des Illyriens et une sortie simultanée des habitants de Médéon les contraignirent à la retraite. Ils s'enfuirent en perdant beaucoup de morts et de blessés et abandonnèrent leur camp. Quant aux Illyriens, ainsi que leur roi le leur avait commandé, ils chargèrent leur butin sur leurs barques et revinrent chez eux, tandis que les habitants de Médéon, sauvés d'une manière si inespérée, décrétaient dans la première assemblée du peuple que les noms du stratège sortant et du nouveau stratège des Étoliens seraient gravés, selon la volonté même de leurs ennemis, sur les armes qu'ils conservaient à leur tour à titre de trophées[1].

[1]) Polyb., II, 3 sqq.

Cette surprise des Illyriens avait été provoquée par Démétrios de Macédoine; c'était lui qui, afin de sauver la ville acarnanienne en péril, avait déterminé à cette expédition le roi Agron, lequel disposait, à ce que l'on rapporte, de plus d'embarcations et de troupes de terre qu'aucun de ses ancêtres. Quand à Agron, lorsque revint sa flotte, il fut si heureux du butin conquis et de la glorieuse victoire que les siens avaient remportée sur les Étoliens, qu'il se mit à donner de somptueux festins et à banqueter sans mesure; il en mourut peu de jours après. Cet événement doit avoir eu lieu dans l'automne de 231[1].

Sa veuve Teuta prit les rênes du gouvernement au nom de son fils mineur Pinnès. La récente victoire l'avait remplie de la plus folle assurance. Elle donna aux pirates illyriens complète liberté d'écumer la mer, où et comme ils voudraient; elle arma une nouvelle expédition, aussi forte que la précédente, et laissa aux chefs pleins pouvoirs d'attaquer tout le monde. Ils se tournèrent tout d'abord contre l'Élide et la Messénie, où les corsaires illyriens avaient toujours coutume de se diriger, parce que les villes fortes y étaient éloignées de la côte. Après avoir fait un riche butin, ils se rendirent plus loin sur les rivages de l'Épire, pour faire une tentative contre Phœnike, la ville la plus opulente et la plus considérable de la confédération épirote, située à un mille environ dans l'intérieur des terres[2]. Sous le prétexte de s'approvisionner, ils abordèrent à la côte la plus voisine. La confédération avait mis dans Phœnike une garnison de 800 mercenaires galates; ils nouèrent avec eux des intelligences, et, grâce à leur concours, s'emparèrent de cette cité, la plus forte du pays. A cette nouvelle, tous les hommes de l'Épire en état de porter les armes se levèrent en hâte et marchèrent sur Phœnike; ils vinrent prendre, auprès du fleuve qui coule sous ses murs, une forte

[1]) La date résulte du récit de Polybe. Polybe a jugé inutile de nous dire pourquoi Démétrios a invité les Illyriens à cette expédition, au lieu de porter secours lui-même aux Acarnaniens. Je pense que ce qui l'a retenu, c'est la paix qu'il avait conclue avec les Étoliens et les Achéens, chez qui Lydiade était précisément alors stratège pour la deuxième fois.

[2]) Sur la situation de Phœnike, voy. LEAKE, *Northern Greece*, I, p. 20, 66.

position dans le voisinage de la ville, afin de la sauver des mains des Barbares. Mais soudain arriva la nouvelle que Scerdiladas, frère d'Agron, envahissait l'Épire par terre avec 5,000 Illyriens, et qu'il entrait par les défilés d'Antigonia[1]. Aussitôt une partie de l'armée épirote courut à sa rencontre pour barrer le chemin d'Antigonia. Cette division des forces assiégeantes et le service négligent des troupes restées devant les murs de Phœnike n'échappèrent pas aux Illyriens qui y étaient enfermés; durant la nuit, ils rétablirent le pont, traversèrent le fleuve sans obstacle et occupèrent une hauteur dans le voisinage du camp ennemi. Le jour suivant eut lieu un combat dans lequel les Épirotes furent complètement battus; beaucoup furent pris, le reste dut s'enfuir dans le pays des Atintanes[2]. Dans cette situation entièrement désespérée, ils se tournèrent vers les Étoliens et les Achéens et implorèrent leur appui; ceux-ci leur envoyèrent aussitôt des auxiliaires qui pénétrèrent jusqu'à Hélicranon[3]. Mais déjà les Illyriens de Phœnike s'étaient réunis avec ceux de Scerdiladas et campaient en face des alliés des Épirotes; ils ne demandaient qu'à combattre, mais les difficultés du terrain empêchèrent la bataille, et au même moment la reine envoya l'ordre de revenir en hâte parce qu'une partie des Illyriens avait fait défection et s'était attachée aux Dardaniens. Les Illyriens pillèrent tout sur leur passage, conclurent une trêve avec les Épirotes, rendirent Phœnike et les hommes libres qu'ils avaient pris

[1]) Antigonia n'était pas au pouvoir des Épirotes — car ils envoyaient des troupes παραφυλάξαντας τὴν Ἀντιγόνειαν (Polyb., II, 5, 6) — mais, comme Antipatris sur l'Apsos (Polyb., V, 108), aux mains des Macédoniens. Je ne crois pas nécessaire d'admettre, avec Leake (*op. cit.* p. 70), que Scerdiladas ait remonté l'Aoos depuis la côte dans la direction d'Antigonia, et que, par conséquent, il faille distinguer les παρὰ τὴν Ἀντιγόνειαν στενὰ des défilés qu'on désigne d'ordinaire sous ce nom, ceux-ci se trouvant entre Clisoura et Antigonia, et ceux-là devant être au-dessus d'Antigonia, sur le cours de l'Aoos, du côté d'Arghyrokastro.

[2]) Le pays des Atintanes (qui fait partie de la Macédoine, d'après Étienne de Byzance), s'étend, suivant Scylax, depuis Oricos et la Chaonie jusqu'à Dodone ; c'est certainement dans la partie orientale de ce pays que se réfugièrent les Épirotes. Les Atintanes paraissent avoir été indépendants dans leurs montagnes.

[3]) Leake (*op. cit.*, p. 99) place Hélicranon dans les environs de la Delfino actuelle, sur la route de Phœnike à Arghyrokastro.

contre une rançon, et revinrent dans leur pays avec les esclaves et le reste du butin, les uns par mer, les autres par les défilés d'Antigonia.

Les auteurs disent expréssement que cette surprise de Phœnike produisit dans toute la Grèce un effroi extrême. Sans doute, les pirates illyriens n'avaient encore entrepris jusque-là que des courses isolées ne dépassant pas la frontière de Laconie ; mais cette nouvelle sorte d'invasions, dirigées au nom de l'État et faites en même temps par terre et par mer, devait paraître d'autant plus périlleuse et menaçante que la Macédoine semblait la favoriser. Menacée pour ainsi dire à dos par les Étoliens et les Achéens, tandis qu'elle avait à combattre, avec assez de peine, les Barbares du Nord, la Macédoine, sous le coup de nouvelles attaques des Dardaniens et dans la crainte d'une nouvelle rupture de la paix par les deux Ligues étolienne et achéenne, déchaînait maintenant sur la Grèce, afin d'assurer ses propres derrières, le même danger d'invasions barbares. Or, depuis que n'existait plus la royauté des Æacides, la race grecque était pour ainsi dire complètement à découvert de ce côté, si la Macédoine ne la défendait pas ; la république des Épirotes était d'autant plus incapable de former un rempart que, dans l'intérêt de sa propre sûreté, elle envoyait alors, en même temps que les Acarnaniens, une ambassade à la reine Teuta et faisait alliance avec les Illyriens.

La reine Teuta, au retour des expéditions chargées de butin, éprouva une joyeuse surprise et se résolut aussitôt à de nouvelles entreprises contre la Grèce. Pour le moment, elle réprimait encore les troubles intérieurs ; les tribus qui s'étaient ralliées aux Dardaniens furent bientôt soumises de nouveau ; seule Issa, dans l'île du même nom, tenait encore et supportait un siège[1]. A ce moment même, ce devait être vers la fin de l'année 230, une ambassade romaine parut devant la reine. Déjà auparavant, des corsaires illyriens avaient inquiété des navires marchands d'Italie ; mais jamais leurs courses n'avaient été si hardies que cette année, où elles partaient de Phœnike.

[1]) D'après Dion Cassius (p. 185 ap. Mai), l'île d'Issa avait invoqué la protection de Rome.

Non seulement ils avaient pillé une foule de sujets romains, mais ils les avaient tués ou emmenés prisonniers; de tous les ports d'Italie s'élevaient plaintes sur plaintes; finalement le Sénat se résolut à envoyer C. et L. Coruncanius comme ambassadeurs et à faire valoir ses griefs. La reine écouta leurs ouvertures avec un dépit contenu; elle répondit qu'elle ferait, officiellement, tout ce qui était possible pour empêcher que les Romains fussent de nouveau lésés, mais que, d'après la coutume illyrienne, la royauté n'avait pas le droit d'empêcher un particulier de rechercher sur mer son avantage privé. Le plus jeune des Coruncanius répondit alors d'un ton hardi et résolu qu'à Rome existait la louable coutume d'assurer officiellement le droit et la sécurité de chaque particulier, et qu'on ferait tout ce qui était possible pour contraindre la reine, s'il plaisait aux dieux, à réformer complètement les usages de l'Illyrie. Les députés s'éloignèrent; à peine avaient-ils mis à la voile qu'ils furent assaillis à l'improviste, et, sur l'ordre de la reine, celui qui avait parlé si hardiment fut mis à mort. Dès que la nouvelle de ce crime arriva à Rome, la guerre fut aussitôt résolue contre les Illyriens : on leva une armée, on équipa une flotte[1].

Cependant la reine Teuta, sans se soucier du péril imminent, envoya au printemps suivant une nouvelle flotte plus considérable rançonner la Grèce. Une partie se tourna vers Dyrrhachion. Ceux qui la montaient demandèrent la permission de prendre de l'eau. Beaucoup d'entre eux vinrent ainsi jusqu'aux portes, mais ils avaient caché leurs épées dans les cruches; ils fondirent sur les gardes et les éloignèrent, s'emparèrent d'une porte et du mur contigu pendant que leurs compagnons, selon leur convention, se hâtaient d'arriver en barque. Bientôt la muraille presque tout entière fut au pouvoir des Illyriens. Mais les bourgeois se rassemblèrent rapidement, et le combat qu'ils soutinrent contre les Barbares fut

[1]) Nous prenons naturellement pour guide Polybe, et nous pouvons passer sous silence les allégations divergentes d'écrivains postérieurs. Je constate seulement que l'assertion de Florus (II, 5), d'après lequel les deux ambassadeurs auraient été tués, se trouve confirmée par la tradition romaine concernant leurs statues *in rostris* (Plin., XXXIV, 6).

si vigoureux, si opiniâtre que ceux-ci durent enfin opérer leur retraite. Ils coururent rejoindre le reste de la flotte, qui avait fait voile à l'avance vers Corcyre. Aussitôt eut lieu le débarquement, et le siège de la ville commença. Les habitants de Corcyre, dans leur détresse, envoyèrent demander aux Étoliens et aux Achéens un secours immédiat; des députés d'Apollonie, de Dyrrhachion arrivaient en même temps et suppliaient les deux Ligues de les protéger contre les Illyriens, de ne pas les abandonner à une catastrophe imminente. On n'hésita pas; les dix grands vaisseaux de guerre que possédaient les Achéens furent montés par des Achéens et des Étoliens et prirent la mer peu de jours après; on espérait débloquer Corcyre. Mais, pendant ce temps, les Illyriens avaient reçu le secours que les Acarnaniens leur avaient promis par traité; avec ce secours, qui consistait en sept vaisseaux de guerre, et avec leurs propres barques, ils allèrent au-devant de la flotte achéenne qu'ils rencontrèrent près de l'île de Paxos. Un violent combat s'engagea; ceux des vaisseaux achéens qui faisaient face aux Acarnaniens résistèrent vigoureusement, et de ce côté la fortune resta incertaine; mais de l'autre côté arrivèrent les Illyriens avec leurs barques, attachées les unes aux autres quatre par quatre. Ils présentaient le flanc à l'ennemi et attendaient tranquillement le heurt de ses éperons; ils laissaient perforer leurs embarcations, puis, lorsque le navire ennemi, ayant devant lui ces barques attachées ensemble, ne pouvait plus faire aucun mouvement, ils sautaient sur le pont et, grâce au nombre, remportaient la victoire. Ils prirent ainsi quatre vaisseaux à quatre rangs de rames, et en coulèrent un cinquième avec tous les marins de son équipage, et parmi eux Margos de Cérynia. Lorsque les vaisseaux de l'autre aile remarquèrent ce résultat, ils s'empressèrent de se retirer et, favorisés par le vent, rentrèrent heureusement au port. Les Corcyréens, pressés de nouveau avec un redoublement de vigueur, incapables d'une plus longue résistance, désespérant de leur salut, se rendirent à condition et reçurent dans leur ville une garnison illyrienne. Les pirates revinrent alors vers Dyrrhachion, pour renouveler contre cette riche ville de commerce la tentative qui avait précédemment échoué.

Cependant, une flotte romaine de 200 voiles avait pris la mer, sous le commandement du consul Cn. Fulvius, tandis que l'autre consul, A. Postumius[1], rassemblait à Brundusium l'armée de terre. Fulvius courut à Corcyre. Il apprit en chemin que l'île venait d'être conquise; néanmoins il poursuivit sa route : un des commandants ennemis, Démétrios de Pharos, accusé auprès de la reine Teuta et craignant pour sa vie, avait envoyé un message secret aux Romains, pour leur dire qu'il était prêt à leur livrer la ville et tout ce qui reconnaissait son autorité. Lorsque la flotte romaine fut arrivée, les Corcyréens, avec l'assentiment de Démétrios, livrèrent aux Romains la garnison illyrienne et décrétèrent unanimement qu'ils se remettaient, eux et leur île, à la majesté romaine; c'était, à leurs yeux, le seul moyen d'échapper désormais aux violences des Illyriens. Fulvius, accompagné de Démétrios qui lui donna des conseils sur les autres mesures à prendre, se rendit ensuite à Apollonie, où Postumius venait de faire passer environ 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers; Apollonie, elle aussi, ouvrit volontiers ses portes et se mit sous la protection des Romains. Les consuls mirent à la voile pour débloquer Dyrrhachion, que les Illyriens pressaient alors très vivement : à la nouvelle de leur approche, ceux-ci abandonnèrent le siège et se retirèrent en toute hâte; Dyrrhachion s'empressa de se rallier aux Romains. Fulvius et Postumius entrèrent dans l'intérieur de l'Illyrie et soumirent les Ardiæens; d'autres tribus, notamment les Parthiniens, sur la côte en face de Pharos, et les Atintanes, envoyèrent des députés témoigner de leur dévouement aux Romains; de même que les cités, ils furent admis dans « l'amitié » de Rome. Puis Issa, qui se défendait toujours, fut débloquée et noua les mêmes relations avec les Romains. D'autres villes illyriennes de la côte furent prises avec plus ou moins d'effort. Avec quelle rapidité avait été brisée et détruite cette puissance si redoutable aux Grecs! La reine Teuta elle-même s'était enfuie avec très peu de monde à Rhizon, petite place forte située au fond du golfe de Cat-

[1]) C'est le nom que Polybe (II, 11, 1) donne au consul : dans les *Fastes* consulaires, il s'appelle *L. Postumius A. f. T. n. Albinus,* et Eutrope lui donne aussi le prénom de *Lucius*.

taro. La fin de l'année arriva ; après avoir remis à Démétrios, en qualité de dynaste, la plus grande partie des Illyriens et particulièrement le peuple des Ardiæens, les Romains allèrent hiverner à Dyrrhachion. Fulvius, avec la plupart des vaisseaux et des troupes, revint en Italie ; Postumius garda 40 navires, leva une armée dans les villes, et passa l'hiver tout près de Dyrrhachion, dans une position qui assurait contre toute atteinte les Ardiæens et les autres peuplades et cités qui s'étaient mises sous la protection de Rome. Au printemps de 228, la reine Teuta envoya enfin des propositions de paix : elle se déclarait prête à payer le tribut qu'exigeraient les Romains et à céder quelques districts du territoire illyrien ; elle s'engageait à ne plus laisser naviguer au-delà de Lissos que deux barques illyriennes, et encore désarmées. La paix lui fut accordée à ces conditions. La domination de Rome sur la mer Adriatique était fondée ; elle avait et tenait sous sa main vigoureuse, en même temps que la Grande-Grèce, les villes grecques de l'Illyrie et Corcyre[1]. Postumius envoya une ambassade aux deux Ligues achéenne et étolienne, pour justifier Rome de ses entreprises sur l'autre rivage de l'Adriatique par l'exposé des motifs qui avaient rendu l'expédition nécessaire, et notifier la paix conclue avec la reine ; ces communications furent acceptées par les deux États avec une vive reconnaissance. Ce furent les premières relations diplomatiques de Rome avec la Grèce. Bientôt s'ensuivirent d'autres avec Athènes et Corinthe ; cette dernière ville accorda aux Romains leur admission aux jeux Isthmiques, et les Athéniens les autorisèrent à prendre part aux fêtes d'Éleusis et leur octroyèrent l'isopolitie[2].

En Grèce même venaient d'avoir lieu les plus remarquables changements. A peu près au moment où les Romains passaient

[1]) Polybe (XXI, 32, 6 [XXII, 15, 6]) mentionne par la suite un commandant romain à Corcyre (ὁ ἄρχων ὁ ἐν Κερκύρᾳ).

[2]) POLYB., II, 2-12. ZONAR., VIII, 19. Parmi les autres indications éparses dans Orose, Florus et Eutrope, il n'y a guère d'intéressant que le texte d'Eutrope (III, 4) : *multis civitatibus captis etiam reges in deditionem acceperunt*. Eutrope aura sans doute trouvé cités dans ses sources un certain nombre de ces rois, par exemple, les rois des Atintanes, des Parthiniens, des Ardiæens, etc.

en Illyrie, Démétrios de Macédoine avait trouvé la mort[1]. Il était de nouveau en lutte contre les Dardaniens; il avait essuyé une défaite complète, et peut-être fut-il parmi les morts de cette malheureuse journée; un enfant de sept ans, Philippe, fut l'héritier du diadème[2]. Tandis que les Romains pénétraient en Illyrie, à la suite de victoires remportées sans obstacle sur un peuple dont les circonstances avaient fait un allié de la Macédoine, les Dardaniens forçaient la frontière, enorgueillis et enhardis par leur victoire. Les Thessaliens, dont le pays était déjà depuis longtemps en fermentation, crurent l'occasion favorable pour accomplir réellement la séparation qui n'existait encore que de nom, et se détacher pour tout de bon de la Macédoine; ils se soulevèrent et proclamèrent leur indépendance. Les Étoliens se hâtèrent d'entrer en Thessalie, soit avec l'assentiment des Thessaliens, pour les aider à assurer leur liberté nouvelle, soit pour consolider définitivement les occupations qu'ils avaient tentées dix ans auparavant[3]. Ils intervinrent aussi de divers côtés[4], et il y eut en Béotie du moins un parti qui s'opposait à l'union avec la Macédoine et qui grandit rapidement[5]. Comment les Oponticns et les Phocidiens pouvaient-ils espérer se maintenir longtemps contre les envahissements de la Ligue, ainsi que les Acarnaniens et les Épirotes, les alliés des Illyriens dont la puissance éphémère venait

[1]) C'est ainsi que Polybe (II, 44, 2) indique la date, qui correspond par conséquent au printemps de 229. Trogue-Pompée (*Prol.* XXVIII) dit: *ut rex Macedoniæ Demetrius sit a Dardanis fusus, quo mortuo, etc.*; et Justin (XXVIII, 3) dit du successeur de Démétrios: *ut Dardanos Thessalosque morte Demetrii regis exsultantes compescuerit.*

[2]) Philippe est ὁ κατὰ φύσιν υἱὸς de Démétrios: sa mère, comme on le voit par l'Eusèbe arménien (I, p. 233 ed. Sch.) et l'*Anonym. Græc.* de Scaliger (p. 62), est Chryséis, une captive. — Il résulte d'un passage de Plutarque (*Arat.* 34) que Démétrios est mort après le remplacement du stratège achéen au printemps de 229.

[3]) Il est impossible malheureusement de savoir si on essaya d'introduire dès cette époque en Thessalie la constitution fédérale qui entra réellement en vigueur 22 ans plus tard. Comme certains districts, ainsi qu'on le verra bientôt, furent occupés par des garnisons étoliennes, on serait plutôt tenté de croire qu'ils se rattachèrent à la Ligue étolienne. Pour mon compte, je ne le crois pas, et cela à cause de certains incidents qui seront relatés plus tard.

[4]) Polyb., IV, 25, 6.

[5]) Polyb., XX, 5, 3.

de s'écrouler misérablement sous les coups des Romains? A Athènes, les patriotes de la guerre de Chrémonide commençaient à remuer de nouveau[1]. Mais l'activité que déployait alors la Ligue achéenne fut encore plus vive et couronnée d'un plus grand succès. C'est, à ce qu'il semble, avant la fin de la huitième stratégie d'Aratos qu'avait été faite, dans l'union la plus étroite avec les Étoliens, l'expédition sur Corcyre, qui échoua si complètement. Malgré les efforts contraires d'Aratos, le choix de la Ligue pour la prochaine stratégie était tombé, pour la troisième fois, sur Lydiade, et c'est à lui qu'il faut attribuer l'attitude des Achéens : ils refusèrent cette fois de s'unir aux Étoliens pour une expédition contre la Thessalie[2], mais ils mirent tout en œuvre pour attirer dans la Ligue les territoires les plus voisins. Seulement, cette façon de s'agrandir porte évidemment le caractère de la politique d'Aratos, et nous voyons par là même combien le stratège de l'année, malgré l'habileté que nous avons cru lui reconnaître, était hors d'état de briser l'influence décisive d'Aratos.

Les incidents isolés qu'on nous rapporte jettent une lu-

[1]) Ceci d'après l'inscription du C. I. ATT., II, n° 379, commentée par KÖHLER dans l'*Hermes*, VII, p. 3. C'est un décret en l'honneur d'Euryclide, fils de Micion de Céphisia, le même qui, d'après un autre texte (C. I. ATT., II, n° 334), fut ταμίας στρατιωτικῶν. Il est dit dans le décret honorifique : τὴν τῶν στρατιωτι[κῶν ἀρχὴν διε]ξήγαγεν διὰ τοῦ υἱοῦ, et c'est ce même fils Μικίων Κηφισιεὺς qui est mentionné au n° 334, lig. 36. Le décret honorifique ajoute qu'Euryclide, étant agonothète, a dépensé sept talents καὶ πάλιν τὸν υἱὸν δοὺς [ἐπὶ ταύτην] τὴν ἐπιμέλειαν ... προσανήλωσεν οὐκ ὀλίγα χρήματα, qu'ensuite il a avancé des fonds pour la mise en culture des champs laissés en friche par suite des guerres, καὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀποκατέστησ[εν τῇ πόλει με]τὰ τοῦ ἀδελφοῦ Μικίωνος μετὰ τοὺς ἀπ[οδόντας τὸν Πει[ραῖα... et ainsi de suite. Les tétradrachmes attiques signés des deux noms Μικίων et Εὐρυκλείδης, dont traite l'excellente dissertation de GROTEFEND (*Philologus*, XXV [1869], p. 70 sqq.), pourraient bien appartenir aux deux frères en question. L'inscription relative aux victoires panathénaïques que FRANZ et BÖCKH ont publiée dans l'*Allgemeine Literaturzeitung*, 1835, p. 268, et qui, d'après le judicieux travail de BERGK (*Zeitschr. für Alterth.* 1855, p. 151), concerne les Panathénées de Ol. CXLVI, 3 (194), donne ces trois mêmes noms, mais l'Euryclide qui y figure n'est certainement plus celui qui était ταμίας στρατιωτικῶν vers 265; ce doit être son petit-fils ou son neveu.

[2]) Il n'est pas question de cela dans les sources parcimonieuses dont nous disposons, mais l'analogie tirée de la situation telle qu'elle était au début du règne de Démétrios autorise cette conjecture.

mière aussi remarquable sur l'attitude des deux chefs rivaux de la confédération et sur leur politique que sur le caractère des documents qui nous sont parvenus. Polybe dit : « Les monarques du Péloponnèse, complètement désespérés par la mort de Démétrios et pressés par Aratos, qui crut devoir les forcer maintenant à abandonner leur tyrannie, promettant à ceux qui obéiraient de grands présents et de grands honneurs, mais montrant en perspective à ceux qui essayaient de résister des craintes et des dangers plus grands encore, se hâtèrent d'abdiquer leur tyrannie, d'affranchir leurs villes, d'entrer dans la confédération ». Il nomme en cet endroit Lydiade, qui, prévoyant habilement l'avenir, avait déjà déposé son pouvoir auparavant et s'était attaché à la Ligue. Puis il poursuit : « Aristomachos d'Argos, Xénon d'Hermione, Cléonymos de Phlionte abandonnèrent alors leurs monarchies et entrèrent dans la démocratie achéenne[1] ». Polybe est si plein d'un pieux respect pour le fondateur de la confédération à laquelle il a lui-même consacré ses services durant une vie longue et active, qu'il cherche non seulement à excuser et à justifier ses fautes, mais à rejeter dans l'ombre par tous les moyens ceux qui ont été ses adversaires. Le récit de Plutarque, quoique tiré probablement des propres Mémoires d'Aratos, fait connaître à peu près la véritable situation des choses[2]. « Aratos, dit-il, somma Aristomachos d'Argos de déposer la tyrannie, de rivaliser avec Lydiade et de devenir plutôt avec estime et honneur stratège d'un pareil peuple que le tyran odieux et menacé d'une seule ville. Aristomachos y consentit et demanda cinquante talents, afin de pouvoir payer et congédier ses troupes. Aratos envoya l'argent. Mais Lydiade, qui était alors stratège, désireux de mener lui-même à terme une si considérable acquisition pour la Ligue, entra également en négociations avec Aristomachos, lui révéla qu'Aratos avait toujours été l'ennemi irréconciliable des tyrans, s'offrit à lui pour faire aboutir la chose, finit par le gagner à la confédération, et proposa son admission ». « On vit alors, ajoute Plutarque, la bienveillance et la confiance du synédrion

[1]) Polyb., II, 44. Cf. II, 60.
[2]) Plut., *Arat.* 35.

envers Aratos ; car lorsqu'il s'opposa à l'admission d'Aristomachos, ce dernier fut exclu sans autre formalité, mais bientôt, quand Aratos lui-même exposa la chose, on l'approuva ; Argos fut admis dans la Ligue, et Aristomachos élu stratège un an plus tard ». Comme nous l'avons dit, c'est des Mémoires d'Aratos qu'a été tiré ce récit. Dans quelle situation déplorable était la Ligue, si Aratos, sans être stratège, pouvait non seulement mener de son propre chef des négociations aussi importantes, mais encore employer une somme d'argent très considérable, et même assurer par avance dans le traité la perspective d'une élection à la charge de stratège ; si Aratos, comme simple particulier, pouvait ainsi faire échouer une négociation menée à bonne fin par le chef suprême de la confédération, et la reprendre aussitôt à son compte comme stratège de l'année suivante[1] ! Ne pouvait-on délivrer Argos qu'en corrompant Aristomachos et en lui promettant à l'avance, contrairement à la constitution, son élection à la prochaine stratégie? Précisément à cette époque, immédiatement après la mort de Démétrios, la tyrannie avait assez de peine à se maintenir.

L'attitude d'Aratos paraît encore plus équivoque dans l'expédition attique. Les Athéniens, déjà si souvent attirés par lui, veulent enfin, à la mort de Démétrios, être délivrés aussi, et ils se tournent vers lui, le champion de la liberté pour tous, quoique déjà, dit Plutarque, un autre fût alors stratège. Aratos était malade, mais il répondit cependant à cet appel et se fit porter en Attique dans une litière. Au Pirée commandait encore le même phrourarque Diogène qui, peu d'années auparavant, à la nouvelle de la mort d'Aratos, avait sommé Corinthe de rentrer sous la domination macédonienne ; Aratos négocia avec lui et obtint qu'il livrerait aux Athéniens pour la somme de cent cinquante talents le Pirée, Sounion, Munychie et Salamine. Aratos lui-même donna aussitôt vingt talents au phrourarque[2] ; est-ce de sa propre bourse ou de celle de

[1]) C'est la stratégie qui a commencé dans les premiers jours de mai 229, c'est-à-dire la neuvième, et non pas, comme on a voulu le soutenir sur la foi d'une assertion absurde de Plutarque (*Arat.* 35) : καὶ τὸ δωδέκατον ᾑρέθη στρατηγὸς, la onzième.

[2]) PLUT., *Arat.* 34. PAUSAN., II, 8, 5.

la Ligue, on ne sait. Cet événement nous paraît tout autre, vu à la lumière des documents attiques. « Euryclide, fils de Micion, après ceux qui livrèrent le Pirée, rendit la liberté à la ville; il donna l'argent pour la couronne destinée aux soldats qui avaient, avec Diogène, livré la place; il assura la sécurité des ports; il répara les murailles de la ville et du Pirée avec son frère Micion[1]. » Diogène fut nommé « Évergète » ou bienfaiteur de la ville, et on éleva en son honneur un Diogénion où fut instituée une fête solennelle. Si Aratos donna l'argent nécessaire au départ des mercenaires, Athènes n'entra pas cependant dans la Ligue, et ce fut comme république libre et indépendante qu'elle reçut l'ambassade romaine.

Aratos commit la plus grande faute politique en ne gagnant pas Athènes à la Ligue. Il est parfaitement clair qu'il l'aurait pu[2]. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? Était-il lié peut-être par la somme annuelle de six talents qu'il recevait d'Alexandrie ? Le Lagide n'avait aucun intérêt particulier à voir Athènes subsister comme État indépendant. Était-ce le souci de ne pas laisser la confédération s'étendre au delà de l'isthme ? Mais la ville de Mégare appartenait déjà à la Ligue. Ou bien était-ce la crainte de ne pouvoir protéger le territoire attique? Mais ou bien on n'avait plus à craindre du tout la Macédoine, ou bien Aratos était déjà intervenu dans les affaires du royaume avec trop de hardiesse pour qu'il pût espérer protéger la Ligue contre la vengeance de l'adversaire autrement qu'en la fortifiant et en l'élargissant le plus possible.

C'est ailleurs qu'il faut chercher les motifs d'Aratos. La démocratie telle qu'on l'entendait à Athènes n'était pas du

[1]) C. I. Att., II, n° 379. Dans un article déjà cité (*Ein Verschollener* in Hermes, VII, p. 1 sqq.), Köhler a élucidé cet ensemble de circonstances et par surcroît l'épigramme du C. I. Græc., I, p. 916. L'inscription thébaine de l'Ἀθήναιον, II [1874], p. 482, ne se rapporterait-elle pas peut-être aux mêmes conjonctures ?

[2]) Aujourd'hui encore, l'opinion exposée ci-dessus me paraît exacte, et nullement « dépourvue de toute espèce de vraisemblance ». A supposer que Micion et Euryclide aient tenu avec énergie pour la neutralité politique d'Athènes, Aratos n'avait qu'à faire de l'accession de la ville à la Ligue la condition de son assistance; alors Athènes aurait dû ou se soumettre ou garder la garnison ennemie sur son territoire. On comprend parfaitement que, dans ses *Mémoires*, Aratos ait présenté les choses sous un autre jour.

tout celle qu'il souhaitait voir et qu'il laissait exister dans la Ligue. Athènes était, par l'effet de ce relèvement soudain, dans un état d'effervescence qui la préparait à d'énergiques résolutions; nous la voyons, en effet, chasser aussitôt les habitants de Salamine, qui avaient si longtemps et si volontiers pris parti pour les Macédoniens, et distribuer leurs champs à des clérouques athéniens[1]. Les chefs du peuple et les pauvres d'Athènes, les uns et les autres pleins de souvenirs glorieux et de prétentions hardies, avaient dans cette ville une importance qu'Aratos croyait devoir éloigner de sa confédération à tout prix. Athènes était surtout le véritable foyer de la culture philosophique, des « idées » qui ne semblaient que déjà trop répandues, même dans la Ligue, et qu'il fallait à tout prix empêcher de grandir davantage par l'accession de nouveaux adeptes. C'est sans doute pour rester à sa manière le tuteur de la Ligue que Aratos, toujours prêt d'ordinaire à acquérir coûte que coûte pour la Ligue de nouveaux territoires, refusa cette fois d'agrandir son domaine; agrandissement dont les suites auraient eu une importance capitale pour la confédération elle-même comme pour toute la Grèce, au lieu qu'Athènes, désormais abandonnée à elle-même, devait tôt ou tard tomber sous une influence étrangère.

Telle était la politique d'Aratos. On ne peut dire à quel point elle était soumise à l'impulsion qui lui venait d'Alexandrie; mais, dans le cas présent, elle était d'autant plus funeste qu'elle ne pouvait se poursuivre qu'en opposition avec le chef de la confédération élu pour cette année-là et en portant une grave atteinte à ses prérogatives constitutionnelles. Lydiade était impuissant contre cet ennemi secret et contre l'aveuglement ou la mauvaise volonté de ceux qui le soutenaient. Que servait au stratège de l'accuser à diverses reprises devant les confédérés? Aratos n'avait besoin que de rappeler, avec trop de succès malheureusement, les soupçons qu'inspirait l'ancien tyran de Mégalopolis et de faire allusion à la fable du coucou; les vices de la constitution ne permettaient pas aux meilleures intentions et aux efforts les plus généreux de prévaloir contre

[1]) Boeckh dans le *C. I. Græc.*, n° 108.

les éléments d'indolence et d'inertie sur lesquels s'appuyait Aratos.

Un auteur parle, en passant, de la cavalerie de la Ligue achéenne, telle qu'elle était à une époque un peu plus éloignée. « Elle avait, dit-il, été complètement négligée, parce que les hommes obligés au service de la cavalerie avaient fourni des remplaçants ou n'avaient fait que parader et étaler leur costume; les hipparques leur avaient tout pardonné, parce que les cavaliers avaient dans la constitution l'influence prépondérante et décidaient en particulier des honneurs et des châtiments; pour se rendre populaires parmi eux et arriver à la stratégie, les hipparques avaient fermé les yeux sur tout ce qu'ils se permettaient[1] ». Faut-il croire, d'après cette assertion, qu'il y avait dans la « démocratie » achéenne un élément timocratique ? Par la force des choses, le service dans la cavalerie devait être subordonné à un cens déterminé. C'est ainsi que, dans les fonctions les plus importantes de la constitution, les riches, les *ctématiques*[2], avaient une influence prépondérante. On ne peut plus reconnaître sous quelle forme; en tout cas, ce n'était pas qu'ils fussent les représentants de leurs communes aux assemblées de la Ligue à Ægion; la confédération, en ce cas, n'aurait pu s'appeler vraiment une démocratie, et d'ailleurs il y a des textes qui affirment le contraire d'une façon positive[3]. Mais on peut supposer que le règlement relatif aux propositions des députés et au vote, dans ces assemblées populaires où chaque ville avait une voix, assurait là encore aux *ctématiques* une influence particulière. Peut-être même suffisait-il que le lieu de réunion habituel, Ægion, fût trop éloigné pour les

1) Polyb., X, 25, 8 sqq. — διὰ τὸ πλεῖστον τοὺς ἱππεῖς ἐν τοῖς Ἀχαιοῖς δύνασθαι καὶ μάλιστα κυρίους εἶναι τιμῆς καὶ κολάσεως (Plut., *Philop.* 7). Cf. 18: τοὺς ἱππεῖς, οἵπερ ἦσαν ἐνδοξότατοι μὲν τῶν πολιτῶν κ. τ. λ.

2) Polyb., V, 93, 6. Freeman (*Hist. of the federal Government*, p. 294) suppose que ce renseignement ne concerne qu'une « local quarrel between rich and poor at Megalopolis », et il considère le μάλιστα κύριοι τιμῆς καὶ κολάσεως comme de nature « plutôt parlementaire que judiciaire ».

3) καὶ γὰρ συνηθροίσθη πλῆθος ἐργαστηριακῶν καὶ βαναύσων ἀνθρώπων ὅσον οὐδέποτε· πᾶσαι μὲν γὰρ ἐκόρυζον αἱ πόλεις, πανδημεὶ δὲ καὶ μάλιστά πως ἡ τῶν Κορινθίων etc. (Polyb., XXXVIII, 4, 5 [10, 5 ed. Hultsch]). Cf. XXIX, 9, 6 [24, 6].

plus pauvres, et que les assemblées extraordinaires fussent convoquées en un endroit de la confédération que le chef choisissait à sa guise, en ayant soin, le cas échéant, de faire tomber son choix sur une ville dont l'accès fût incommode à la masse des petites gens. En effet, l'assemblée de la Ligue n'était pas également accessible aux riches et aux pauvres; il y avait là dans la constitution une entrave d'autant plus incommode et plus dangereuse que cette époque, déjà imbue de principes entièrement démocratiques, ne reconnaissait plus volontiers depuis longtemps de privilège attaché à une richesse déterminée.

Que cette distinction fondée sur la fortune se fît sentir simplement en fait, ou en vertu de la constitution, c'était d'elle que dépendait aussi sans aucun doute l'élection aux charges fédérales, à celles qui donnaient autorité sur la Ligue. Le tribunal fédéral[1], comme semble le prouver sans conteste le document cité plus haut, n'était composé que de riches. Dès lors s'expliquent, sinon complètement, du moins dans leurs traits essentiels, les privilèges attribués plus haut à l'ordre équestre. Toutes les questions soumises à la décision de l'assemblée populaire devaient être discutées auparavant dans le Conseil fédéral; l'assemblée ne pouvait débattre que les questions pour lesquelles elle était expressément convoquée; elle ne se réunissait régulièrement que deux fois par an et ne pouvait siéger que trois jours. Il est clair que cette assemblée populaire ne jouait qu'un rôle politique insignifiant ou plutôt qu'elle en était à peu près réduite à dire *oui* ou *non*, et cela au choix de l'autorité gouvernementale.

La direction générale de la Ligue était confiée aux mains d'un « stratège et de ses synarchontes », parmi lesquels il faut compter, outre l'hipparque, le navarque[2], le « gramma-

[1]) Dans l'inscription publiée par Foucart (*Revue Archéologique*, 1876, p. 97. Voy. ci-dessus, p. 466,1), on lit :... καὶ ἐξέστω τῷ βουλομένῳ αὐτῷ δίκαν θανάτου εἰσάγειν εἰς τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαίων. Il est encore question plus loin de δικάζειν. Il semble que les actions intentées en raison des conventions fédérales devaient être portées devant l'assemblée générale de la Ligue, qui choisissait alors les jurés dans son sein, c'est-à-dire parmi ses membres présents.

[2]) On n'a eu connaissance du navarque que par l'inscription citée à la

teus », etc., et particulièrement les dix damiorges. Ces damiorges ne forment pas une commission du Conseil fédéral, de la βουλή[1], et on se demande si ce Conseil, soit au complet, soit sous forme de comités quelconques, était toujours prêt à concourir avec les magistrats à l'expédition des affaires courantes, etc. On ne sait pas si les damiorges étaient élus par la communauté ou par le Conseil ; il est certain qu'ils proposaient le candidat ou peut-être les candidats à la stratégie[2]. La constitution de la Ligue n'était démocratique que de nom ; en réalité, la foule ne prenait qu'une part bien restreinte au maniement des affaires : le peuple était souverain, mais ne gouvernait pas.

Il est extrêmement vraisemblable, bien qu'on ne puisse l'affirmer, que cet élément timocratique de la constitution fut introduit dans toutes les villes qui accédaient à la Ligue et appliqué à leurs affaires communales. L'institution du cens pouvait s'appuyer principalement sur l'organisation financière de la confédération. Quelques indications isolées nous apprennent que chaque ville confédérée avait à payer à la caisse de la Ligue une contribution annuelle[3], qui devint d'autant plus considérable qu'il fallut enrôler pour chaque guerre, outre les contingents achéens, un plus grand nombre de mercenaires. Après les troubles du dernier siècle, il ne pouvait plus guère être question, pour la plupart des villes, de biens communaux ; tout ce qui pouvait avoir appartenu à ce titre aux communes avait passé aux mains des particuliers sous la tyrannie, l'oligarchie, la domination étrangère, et après la chute de ces divers

note précédente. Le traité doit être juré par les Orchoméniens et les Achéens, ὀμνυόντων ... ἐν μὲν Αἰγίῳ οἱ σύνεδροι τῶν 'Αχαιῶν καὶ στρατηγὸς καὶ ἵππαρχος καὶ ναύαρχος, ἐν δὲ 'Ορχομένῳ etc.

1) Polyb., XXXVIII, 5, 1. Le conseil s'appelle aussi γερουσία, ce qui indique qu'il se composait sans doute de gens âgés : l'expression οἱ σύνεδροι, qui fait pendant à γερουσία, désigne les *damiorges*. Le roi Eumène offre un capital de 1200 talents, dont les intérêts doivent être employés en *diætes* pour les conseillers : μισθοδοτεῖσθαι τὴν βουλὴν ἐπὶ ταῖς κοιναῖς συνόδοις.

2) Polyb., XXVIII, 6, 9. Il est certain qu'à l'époque l'élection des stratèges avait lieu au lever des Pléiades, car Polybe (IV, 27, 2. V, 1, 1) le dit expressément, en ajoutant τότε, car de son temps, et peut-être même avant Ol. CXLIII, 3, les élections avaient été reportées en automne.

3) Polyb., XXV, 1, 1. XL, 3, 3.

pouvoirs ; aussi les contributions de chaque ville, lorsqu'elles ne provenaient point, par exemple, des douanes ou d'autres revenus, devaient être fournies par les particuliers. Il est naturel de supposer que les *ctématiques* devaient supporter la taxe imposée à leur commune. Malheureusement, il est impossible de se faire une idée nette du système d'impôts adopté par la Ligue. Mais il faut insister sur un point essentiel. Les localités situées sur le domaine de la confédération ne sont pas toutes des membres immédiats de la Ligue ; lorsque plus tard Messène entre dans l'Union, on distrait, pour certains motifs, trois endroits situés à l'est de son territoire et qui sont acceptés, chacun pour sa part, dans la confédération ; tout le reste de la Messénie ne forme qu'une seule commune et fait frapper désormais en cette qualité des monnaies qui portent la signature commune aux Achéens et la dénomination locale de « Messéniens[1] ». Quelques bourgades voisines de Mégalopolis et lui appartenant se soulèvent contre elle, refusent de se soumettre à sa puissance, demandent à entrer dans la Ligue comme membres immédiats[2]. On n'a pas besoin de se demander si les localités achéennes dépendantes, et pour ainsi dire médiates, ressentaient vivement l'humiliation de leur situation ; elles étaient traitées comme des périèques ; elles devaient payer leurs contributions à leur chef-lieu, sans participer au gouvernement comme membres actifs. On voit que le principe de la liberté était bien peu pratiqué dans cette confédération. Elle était sans doute souveraine en son ensemble ; mais il restait le vote par villes dans les assemblées de la Ligue, mode de suffrage inquiétant, car il mettait sur le même pied les petites bourgades insignifiantes et des villes comme Argos et Mégalopolis, ou plus tard la Messénie, qui embrassaient de grands territoires. Il eût été naturel de répartir les voix selon le chiffre de la population ou la pro-

1) Polyb., XXV, 1, 1. En ce qui concerne les monnaies, je renvoie à Leicester Warren (*Numism. Chron.* 1864, p. 77), à Finlay (*ibid.* 1866, p. 32), à Lambros (v. Sallets *Num. Zeitschr.* II, p. 160), et notamment à l'article de Weil (*ibid.* IX, p. 223), qui donne des renseignements très intéressants même sur les « divisions cantonales ».

2) Plut., *Philop.* 13. Naturellement, le Πατρεῖς καὶ τὸ μετὰ τούτων συντελικὸν de Polybe (XL, 3, 3) n'a rien à faire ici.

portion des redevances versées au Trésor fédéral, mais il est certain qu'on garda toujours le système primitif. Il y a encore un détail qui vaut la peine d'être relevé. Dans le document qui stipule l'accession d'Orchomène, il est convenu que ceux qui auront acquis une pièce de terre ou une maison à Orchomène, à partir du jour où les Orchoméniens sont devenus Achéens, n'auront pas le droit de l'aliéner avant vingt ans écoulés[1]. Ainsi la confédération semble souhaiter et encourager l'établissement de nouveaux citoyens dans les localités annexées, d'Achéens évidemment ou de personnes sur lesquelles la Ligue peut compter, et à coup sûr dans le but de tenir d'autant mieux dans sa main lesdites localités. On voit avec quel soin la Ligue réglait les affaires de détail.

Ces remarques sur la constitution de la Ligue sont nécessairement sèches, à cause de la nature des sources dont nous disposons, mais on voit clairement que cette constitution répondait fort peu à l'idée qu'on se faisait à l'époque du droit public et aux difficultés de la situation politique de la Ligue. Nous avons cru revendiquer justement pour Lydiade le mérite d'avoir travaillé à transformer la constitution; c'est de sa ville natale que vint plus tard ce changement nécessaire, mais il vint lorsqu'il n'était plus temps. Aratos négligea d'utiliser son influence de la seule façon qui pût assurer l'avenir de la confédération; bien plus, il accueillit comme une insulte personnelle tout essai tenté pour améliorer la constitution : aussi, par son fatal aveuglement, par sa prudence inspirée sans doute par de bonnes intentions, mais vaine et bornée, il a assumé toute la responsabilité de l'insuccès d'une grande institution, institution assez large pour que les meilleurs fruits de la culture hellénique pussent s'y développer librement.

Telle était la situation intérieure de la Ligue. Sans doute, elle s'était considérablement agrandie durant les dernières années : toute l'Arcadie appartenait maintenant à la confédération; Argos, Phlionte, Hermione, Trœzène, Épidaure, bref, le nord et le cœur du Péloponnèse, plus de la moitié de la péninsule et Mégare par surcroît, étaient des territoires achéens;

[1]) D'après la correction de Dittenberger, *Hermes*, XVI [1881], p. 18.

l'influence macédonienne en deçà de l'isthme avait pris fin.

Souvenons-nous que, dans cette même année où une régence succédait à Démétrios en Macédoine, où les Dardaniens envahissaient ce pays après une victoire complète, où les Thessaliens se proclamaient indépendants, où tous les postes que la Macédoine occupait en Grèce et dans les îles voisines jusqu'à l'Eubée étaient chassés et balayés, les armées de Rome parurent pour la première fois au delà de la mer Adriatique. Nous avons vu que la Macédoine — en état, pour ainsi dire, de légitime défense contre les attaques qui venaient de la Grèce, tant qu'elle était menacée sur sa frontière du nord — avait, pour se garantir d'un nouveau péril, poussé elle-même les Illyriens à se jeter sur la Grèce. Les incursions de ces pillards répandirent l'épouvante; les Étoliens et les Achéens, les deux seules puissances qui auraient dû représenter et protéger la Grèce, puisqu'elles l'avaient arrachée à la Macédoine, s'unirent contre les Illyriens et furent vaincus; on avait ôté à la Macédoine la force de tenir en bride les peuples du nord et l'on n'était pas assez fort soi-même pour se défendre contre leurs brigandages.

C'est dans ce moment d'humiliation et de faiblesse générales que se présentèrent les Romains. Avec quelle sûreté et quel calme ils écrasèrent sous leurs pieds ce misérable ramassis de corsaires, devant lequel la Grèce avait tremblé. Absolument supérieurs à leurs adversaires au point de vue moral comme au point de vue matériel, ils pulvérisèrent les Barbares insolents qui avaient osé faire tort à des sujets romains et offenser des ambassadeurs romains. Il est vrai, c'était un bienfait pour la Grèce que ces pirates fussent anéantis, et les premiers rapports de Rome avec la politique hellénique furent empreints d'une véritable cordialité. Mais que de conséquences renfermait ce simple fait! Rome avait donné le secours et l'appui que la Macédoine, par suite des oppositions de la Grèce, ne pouvait plus fournir et que la Grèce était trop faible ou trop désunie pour se donner à elle-même; Rome avait pris pour elle Corcyre, Apollonie, Dyrrhachion, bref, les endroits où la traversée d'Italie était la plus courte; elle était en possession de tous les points d'attaque, et elle était sûre des populations, qui ne

pouvaient guère trouver que dans leur fidélité envers Rome l'appui nécessaire contre les Illyriens[1]. Nous n'avons pas à exposer dès maintenant la politique de Rome et ses motifs; près de quinze années encore se passèrent sans qu'elle intervînt de nouveau dans les affaires de la Grèce, et encore ne le fit-elle cette fois-là que contrainte; mais, selon les idées de la politique hellénique et selon la nature des choses, le fait seul que les Romains avaient pris pied dans ces contrées devait paraître extrêmement significatif. Lors même que la Macédoine réussirait à subjuguer les Dardaniens, à soumettre les Thessaliens, et même à gagner de nouveau en Grèce quelques positions, il y avait maintenant une puissance à portée de reprendre pour son compte, à la prochaine occasion, la même rivalité qui avait rendu autrefois le royaume d'Épire si dangereux pour la Macédoine, mais avec de tout autres moyens et de tout autres ressources. Rome possédait déjà toute l'Italie; elle avait arraché la Sicile aux Carthaginois et n'y tolérait plus que la petite principauté de Hiéron, reste misérable de la colonisation grecque jadis si florissante; au cours d'une guerre de vingt années, elle s'était élevée au rang d'une puissance maritime devant laquelle celle des Carthaginois s'abaissait enfin; même la Corse, même la Sardaigne étaient enlevées à Carthage, qui perdait par là la moitié de son commerce; et, comme cette rivale déchue se tournait, avec une prévoyance admirable, vers l'Espagne, pour y fonder par la conquête une puissance continentale qui la dédommagerait de la perte de sa puissance maritime et pourrait lui offrir un jour les moyens de combattre son ennemie sur son propre sol, Rome lui commanda de s'arrêter aux rives de l'Èbre : l'ordre fut intimé dans cette même année 228 où, en vertu de la paix, elle prit possession de son nouveau domaine au delà de la mer Adriatique. Quelle force, quelle étendue, quelle concentration de puissance, tandis que, dans le système des États

[1]) Pour apprécier l'importance de ces localités et des autres points désormais acquis aux Romains, il faut comparer le traité passé entre Hannibal et la Macédoine. Il y est dit que les Romains ne doivent pas être maîtres de Corcyre, d'Apollonie, de Dyrrhachion, de Pharos, de Dimalle, du pays des Parthiniens et des Atintanes (Polyb., VII, 9, 13).

hellénistiques, l'Égypte était déjà arrivée à son apogée, l'Asie était précipitée de désordres en désordres, la Grèce était brisée et déchirée au dedans, la Macédoine semblait sur le bord de l'abîme !

Aucun théâtre peut-être de l'histoire ancienne n'a eu à traverser un plus grand nombre de difficultés politiques que la Macédoine depuis l'époque d'Amyntas et de Philippe. Toujours prête à faire de grandes choses, toujours rejetée dans ses embarras par des complications qui viennent de son entourage, toujours plus puissante que le monde grec, qui se brise et se dissout, elle intervient toujours dans les affaires générales, sans pouvoir acquérir autre chose qu'une prépondérance momentanée et qu'elle ne doit qu'à la supériorité personnelle de ses princes. On peut revendiquer pour les Antigonides la gloire d'avoir compris avec un sens élevé le rôle de leur royauté et d'avoir tenté de le réaliser avec une prévoyance et un effort de tous les instants; mais leur travail était celui de Sisyphe, avec cette différence qu'à chaque tentative nouvelle la tâche devenait plus laborieuse et l'effort plus violent. Avec quelle peine Antigone Gonatas avait relevé son royaume des ruines entassées par les Galates, l'avait mis à l'abri des Barbares du nord, avait fondé à nouveau et plus solidement que par le passé l'édifice ruiné par Pyrrhos, jusqu'au jour où, pendant ses tentatives sur Cyrène, le Péloponnèse commença à se soustraire à son influence et où, dans sa seconde guerre contre l'Égypte, lui échappa enfin la clef de la péninsule ! Il chercha, par de nouvelles combinaisons, à réparer cette perte, mais sa mort rompit une paix laborieusement conquise; son fils Démétrios trouva le royaume menacé sur les frontières du nord, et au sud même la Thessalie compromise. Une attaque énergique refoula les Étoliens au delà de leurs limites et rétablit encore l'influence macédonienne dans le Péloponnèse, mais l'Acrocorinthe ne put être recouvrée.

A la mort de Démétrios, survenue prématurément, tout s'écroula. L'Attique fut perdue ; la Thessalie, elle aussi, se détacha complètement de la Macédoine, et pas une région au-dessous de l'Olympe ne resta fidèle, sinon l'Eubée; le nord de la Macédoine fut entièrement ouvert aux Dardaniens enivrés

de leur victoire, et l'héritier du diadème était un enfant. Alors Antigone, le fils du « beau » Démétrios qui avait autrefois conquis Cyrène, prit la tutelle. Il était alors dans la vigueur de ses trente ans, à la fois remarquable comme régent et comme général, et, ainsi que le montrera le cours de sa carrière politique, plein d'une prévoyance admirable, ayant la claire conscience du but qu'il fallait atteindre[1]. Le peu qu'il est permis de deviner de son caractère et de sa personne montre avant tout chez lui un sentiment du droit et du devoir, une dignité morale qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer. La situation exige qu'il échange la tutelle contre le diadème, mais ce n'est que pour le conserver plus sûrement à son pupille; Philippe est le fils naturel de Démétrios, et Antigone devient le mari de sa mère, afin que, lorsqu'il mourra, il n'y ait pas de candidat dont le sang royal soit plus pur que celui de Philippe. Ce ne sont pas les fils que lui donne Chryséis, c'est Philippe[2] qu'il élève pour le trône ; même après sa mort, au delà de la tombe, il assure par les dispositions testamentaires les plus scrupuleuses les commencements du règne de Philippe[3]. On l'a comparé avec Philippe, le fils d'Amyntas; il y a entre lui et Philippe la même différence qu'entre son époque et le siècle de Philippe. Ce dernier avait apporté à son peuple encore vigoureux et docile ce que la culture et la civilisation hellénique portaient en elles de vivifiant et d'élevé; par son administration, par son système militaire, par l'exercice hardi de son pouvoir, il avait créé un État qui devait se montrer assez fort pour suffire aux tâches les plus grandes. Puis vinrent d'immenses révolutions, les conquêtes d'Alexandre, les luttes des Diadoques, les expéditions des Celtes. Elles atteignirent tout le monde grec, mais la Macédoine fut le plus profondément ébranlée; elle n'est plus maintenant qu'une espèce

1) Polyb., IV, 87. II, 35. 47. 66. 70. D'après Plutarque (*Æmil.* 8), ce furent les hommes les plus considérables de la Macédoine qui lui conférèrent la régence; il y avait droit par sa situation de parent de la famille royale.

2) ὁ δὲ παίδων γενομένων ἐκ τῆς Χρυσηΐδος οὐκ ἀνεθρέψατο (*vix educabat.* Euseb. Armen.) τὴν ἀρχὴν τῷ Φιλίππῳ παρασώζων (*sine perfidia conservaret*), ᾧ δὴ καὶ παρέδωκε ἀποθνήσκων (*Anonym.* ap. Scaliger, *Euseb. Græc.*, p. 62. [Euseb. Armen., I, p. 238]).

3) Polyb., IV, 87.

de scorie, tandis que la race grecque, dans son irrémédiable décadence, s'attache avec d'autant plus de ténacité à cette culture qui lui garantit l'infaillibilité des principes en vertu desquels son génie gouverne le monde. Mais, si profondes que soient les divergences des vues politiques dans le monde hellénique et même dans le monde hellénistique, si éloignées que soient les théories monarchiques des théories républicaines, si grand que soit l'écart entre la situation de fait et les principes reconnus pour rationnels et essentiels, cette culture est la mesure de ce qui existe, la règle de ce qui va être, et cette idée répandue partout, passée dans la conscience de tous, est le trait distinctif de cette époque dans tous les sens où elle exerce son activité; c'est elle qui détermine le caractère des personnages marquants de cette génération.

Antigone Doson ne ressemble à Philippe que par les dehors; leur ressemblance est moins dans leur personne même que dans les circonstances extérieures parmi lesquelles ils doivent agir. Celui-là, né politique et le premier des politiques de grande allure, cherche les complications, qui s'imposent au contraire à celui-ci; il les cherche afin d'y développer son génie politique, tandis que celui-ci ne veut, en les conjurant, que remplir un devoir difficile. Philippe est né roi; Antigone est un homme qui a le devoir d'être roi. Philippe est entièrement ce qu'il est; Antigone a dû accepter une tâche, et c'est sa gloire de la comprendre. Voilà l'hellénisme tel qu'il est partout à cette époque. Les génies prime-sautiers ont disparu; la belle maxime « Sois ce que tu es » ne suffit plus; les grandes pensées créatrices n'apparaissent plus incarnées, pour ainsi dire, dans un personnage doué de hautes qualités qui les a conçues; il s'est formé tout un monde d'idées générales, et la gloire des meilleurs de ce temps-là consiste uniquement à les interpréter, à les seconder, à les réaliser : ils prennent part aux événements, mais ils sont plutôt une force qu'une personnalité.

Le premier souci d'Antigone devait être d'assurer les frontières de la Macédoine. Dans un discours aux Macédoniens, un écrivain lui fait rappeler qu'il a puni la défection des alliés, ramené à l'ordre les Dardaniens et les Thessaliens que la mort de Démétrios avait rendus trop superbes, en un mot, non

seulement défendu, mais accru la grandeur de la Macédoine[1]. Il est regrettable qu'on ne puisse en savoir davantage sur ses premiers débuts ; ce n'est que par des inductions hardies qu'on peut retrouver à peu près ce qui arriva en Thessalie. Il est incontestable que la domination macédonienne y fut rétablie : la lutte doit avoir été opiniâtre, mais contre qui fut elle dirigée? Il y a un texte isolé se rapportant peut-être à cette période : d'après ce renseignement, Antigone aurait refoulé les Étoliens, les aurait étroitement bloqués, affamés, et, lorsqu'ils auraient pris enfin la résolution désespérée de chercher la mort dans une sortie, il leur aurait ouvert le chemin de la fuite, pour se précipiter sur eux pendant leur marche et en tuer un grand nombre[2]. Cet événement a dû se produire quelque part dans le nord de la Thessalie. Pourtant Antigone ne chassa pas complètement les Étoliens de cette région ; la Thèbes de Phthiotide resta désormais dans leurs mains ; plus tard même ils purent réclamer Larissa-Crémaste, Échinos, Pharsale[3], en termes qui font croire que ces villes ont dû à un certain moment — et ce ne peut guère être qu'à ce moment-là — leur être abandonnées entièrement et en vertu d'un traité par la Macédoine.

Il n'est pas difficile de reconnaître les motifs qui auront déterminé Antigone à faire d'aussi importantes concessions. Dès qu'il fut délivré de ses premiers soucis et qu'il put de nouveau s'occuper des affaires de la Grèce, il dut travailler à séparer les Étoliens des Achéens. Si, après ses succès de Thessalie, il avait de plus en plus refoulé les Étoliens, il aurait immédiatement provoqué une nouvelle alliance des forces de l'Achaïe et de l'Étolie. Peut-être eût-il été assez fort pour résister à ces deux adversaires ; mais il devait craindre que, dans leur détresse, les Étoliens n'appelassent à leur secours l'Égypte et peut-être la puissance romaine, qui à ce moment même, après la victoire sur l'Illyrie, venait d'entrer en relations avec eux et qui, par ses possessions ou du moins par le territoire confié à sa protection, touchait déjà, et de très

1) Justin., XXVIII, 3.
2) Frontin., II, 6, 5.
3) Polyb., XVIII, 21, 3. Cf. IX, 41. Liv., XXXIII, 13.

près, aux forteresses de la Macédoine occidentale, Antigonia et Antipatris. Il fallait que les Étoliens et les Achéens fussent désunis ; c'est à cette condition seulement qu'Antigone pouvait songer à établir de nouveau son influence dans les pays helléniques : par conséquent, il devait sacrifier aux Étoliens le sud de la Thessalie pour l'avantage plus considérable de séparer leur cause de celle de ces confédérés achéens qui agrandissaient si rapidement leur domaine. Sans aucun doute, les sympathies des Étoliens pour leurs alliés étaient déjà très refroidies ; il était impossible que cette politique qu'on peut appeler hellénique, celle que Pantaléon avait représentée et fait prévaloir dans l'alliance avec les Achéens, fût réellement du goût des Étoliens ; et plus les Achéens étaient heureux dans leurs entreprises, plus en Étolie le parti étolien montrait de vigueur dans son opposition au parti hellénique. Évidemment, les Achéens n'avaient pas d'autre but que d'unifier tout le Péloponnèse ; comment pourrait-on, en ce cas, maintenir en face de cette puissance l'influence étolienne sur l'Élide ? La constitution des Achéens devait même, en se propageant de plus en plus, devenir pour celle des Étoliens la pire des rivales ; il était grand temps de s'opposer à cette « légalité » qui ne cessait de gagner du terrain. Il est vrai qu'on ne pouvait encore en venir à l'hostilité déclarée : Polybe pense que le souvenir de la guerre de Démétrios était encore trop récent pour que les Étoliens pussent violer les devoirs de la reconnaissance[1]. Mais, lorsque Mantinée se détacha de nouveau de la Ligue achéenne, les Étoliens accueillirent cette ville dans leur confédération ; Tégée, Orchomène se rallièrent également à leur cause. Les calculs d'Antigone étaient donc justes ; il y avait au milieu du territoire des Achéens, en avant-poste, une puissance qui n'était déjà plus ennemie de la Macédoine.

Mais que faire davantage ? Antigone devait-il se jeter sur l'Attique, la conquérir de nouveau ? Athènes avait fait amitié avec Rome ; elle était sûre, dans tous les cas, de l'appui de l'Égypte[2]. Devait-il attaquer immédiatement la Ligue achéenne ?

1) Polyb., II, 46, 1.
2) Polyb., II, 51, 2.

Mais l'Égypte était liée plus étroitement encore avec cette confédération, et, quoique le protectorat officiel des Lagides eût cessé depuis dix ans de s'étendre sur la Ligue, la constante influence de l'Égypte et ses intérêts étaient représentés dans la politique achéenne par la personne d'Aratos, qui recevait d'Alexandrie une pension annuelle. Ce n'est, du reste, que parce qu'elle aurait pu menacer et paralyser la Macédoine par le moyen des Achéens que l'Égypte était arrivée à conquérir en Orient sa colossale prépondérance. Comment se tirer d'embarras en présence d'une pareille situation? Comment atteindre le but que la politique macédonienne devait poursuivre, et poursuivre d'autant plus rapidement qu'une grande puissance occidentale s'approchait de ses frontières? Comment arriver à ce résultat, l'union complète de la Grèce sous l'influence de la Macédoine? Réellement, il fallait un esprit plus qu'ordinaire pour imaginer seulement, en un pareil moment, que cette union fût possible; et pourtant, six années ne s'étaient pas écoulées qu'Antigone avait réalisé cette union dans ses traits essentiels.

Il commença son œuvre sur un point éloigné. Depuis l'expédition de Cyrène, la Macédoine avait cessé d'attaquer l'Égypte ou ses possessions; la bataille navale d'Andros l'avait contrainte à une attitude purement défensive, qui avait entraîné à chaque instant de nouvelles pertes en Grèce. Mais, après avoir pacifié les frontières et rompu l'alliance des Étoliens et des Achéens, ne fallait-il pas isoler plus complètement encore les Achéens, et, pour les isoler, quel autre moyen avait Antigone que de prendre de nouveau en face de l'Égypte une attitude vigoureuse, décisive, qui la contraindrait à abandonner la Grèce? Lors même qu'il aurait été encore possible de prendre pied de nouveau à Cyrène — et nous ne savons pas si le pays avait gardé jusque-là son indépendance — une expédition dans cette région n'aurait promis que peu de résultats, puisque la puissance syrienne, depuis la perte de presque tout le littoral et surtout de Séleucie, était hors d'état de soutenir les mouvements de la Macédoine contre la Ligue par des attaques sur la frontière orientale de l'Égypte. Il était plus aisé et plus efficace de tenter une expédition contre les nouvelles conquêtes

de l'Égypte. Nous avons déjà signalé plus haut les traces obscures d'une campagne entreprise par Antigone en Carie. Ce ne fut donc pas contre la Thrace limitrophe que se tourna Antigone; le Lagide aurait abandonné assez volontiers ces positions, les plus éloignées de son royaume. Antigone attaqua la région qui était, à proprement parler, le point culminant des côtes d'Asie-Mineure occupées par l'Égypte. Peut-être fut-il appelé par les villes grecques de la Carie pour assurer leur liberté, que la Macédoine semble leur avoir garantie dans ses précédents traités de paix avec la Syrie.

Antiochos Hiérax était l'allié naturel d'Antigone. Nous ne pouvons plus éclaircir complètement leurs rapports mutuels et les relations qu'ils eurent tous deux avec la Bithynie. Nous ne savons pas si le Macédonien ne fit que profiter de l'attaque d'Antiochos Hiérax en Lydie, dans l'année 228, ou s'il l'entreprit avec lui. Battu de ce côté, Antiochos lutta dans la première moitié de l'année 227 contre Attale, cette fois encore sans succès. Il n'est guère croyable qu'Antigone ait fait une semblable expédition après la défaite complète de son allié. Il est plus vraisemblable qu'il s'est jeté sur la Carie au moment où Antiochos prenait les armes, c'est-à-dire en 228. On voit clairement [1] qu'il négligeait en apparence les affaires de Grèce, pour ne gagner tout d'abord qu'une bonne position contre l'Égypte. Ce qu'il fit en Béotie offre un juste exemple de sa politique.

Nous avons vu que le parti hostile aux Macédoniens s'était soulevé dans ce pays après la mort de Démétrios. Voulait-il revenir à la symmachie avec les Étoliens ? Les Achéens avaient-ils su attirer à eux la fédération béotienne? Peut-être croyait-on pouvoir rester indépendant ; mais, lorsque le traité d'Antigone avec les Étoliens eut de nouveau assuré aux Macédoniens la Thessalie et par suite les communications avec l'Eubée, la Béotie leur fut ouverte par cette île. Lorsque la flotte destinée à l'Asie se rassembla, on crut pour tout de bon qu'Antigone méditait une invasion en Béotie. Soudain la flotte macédonienne vint échouer sur le rivage de Larymna ;

[1]) Polyb., XX, 5.

les Béotiens furent sur le point — et tel fut le désir exprimé surtout à Thèbes — de se jeter sur les Macédoniens alors incapables de résistance. Néon, qui était alors hipparque, mena même ses cavaliers sur le rivage ; mais, partisan des Macédoniens comme il l'était, il laissa passer le moment favorable, et la plupart des Béotiens l'approuvèrent même d'avoir manqué cette occasion. Bientôt la flotte fut dégagée et put poursuivre sa traversée. Antigone se contenta pour le moment d'amuser ainsi la Grèce et la Béotie; mais, l'occupation de la Carie ayant réussi, il avait sinon atteint un résultat décisif, du moins préparé ce résultat en se saisissant d'un gage sérieux. Il pouvait exiger de l'Égypte, en échange de la Carie, les concessions les plus importantes sur le terrain de la politique grecque. Il est presque incontestable, d'après certains événements ultérieurs, qu'il garda ce qu'il avait conquis après la mort d'Antiochos Hiérax, mais les renseignements dont nous disposons ne permettent pas de savoir comment il réussit à le garder. Il faut cependant insister sur un point. Nous savons par une mention accidentelle que, quelque temps après, Cios, Chalcédoine à l'entrée du Bosphore, Lysimachia sur l'isthme de la Chersonèse thrace, faisaient partie de la *sympolitie* étolienne [1] : or Lysimachia était, avec la Thrace, tombée au pouvoir de l'Égypte [2] ; elle ne put donc entrer dans la Ligue étolienne qu'à la suite d'une défection formelle, et les Étoliens ne purent l'accueillir qu'à une époque où ils étaient ennemis de l'Égypte et amis de la Macédoine. Cette combinaison de circonstances ne peut guère se rencontrer que dans les premières années d'Antigone. S'il y eut ainsi dans plusieurs villes libres et plus loin sur la côte (à Téos, par exemple) [3], et jusque dans les îles (comme à Céos), une pareille manifestation de sentiments hostiles à l'Égypte [4], — et Rhodes surtout ne pouvait guère voir qu'avec faveur l'occupation de la Carie par les Macédoniens — il était possible à Antigone de se maintenir dans sa conquête, malgré les défaites de son allié en Lydie.

1) Polyb., XV, 23, 9. XVII, 3, 11.
2) Polyb., XVIII, 34, 5.
3) C. I. Græc., II, p. 281.
4) C. I. Græc., II, p. 632.

Pour la Macédoine, la question ne pouvait être tranchée que dans le Péloponnèse ; c'est sur ce point que convergent tous les efforts qu'elle tente de loin et de près. Il venait justement de surgir dans cette contrée une série de complications qui, par la force des choses, devaient amener l'intervention d'une puissance étrangère. La tâche d'Antigone était de faire en sorte que cette puissance ne pût être que la Macédoine ; il ne pouvait qu'à cette seule condition regagner dans les affaires de la Grèce l'influence de laquelle dépendait le rôle de la Macédoine dans le monde.

Ces complications venaient de Sparte, de Cléomène. S'il y a un personnage de ce temps qu'on puisse appeler considérable, c'est bien Cléomène. Il n'a pas seulement pour lui la grandeur personnelle, l'héroïsme, l'énergie et l'activité ; il est, pour ainsi dire, le point ultime d'une évolution qui comprend en soi une des plus nobles aptitudes du génie grec, d'une évolution dont il a tenté vainement de réparer l'erreur : la lutte de l'enthousiasme contre la froide politique, d'une grande volonté contre de petits intérêts, du plus magnanime courage contre la faiblesse jalouse et misérable, telle est la tragédie de sa vie, et il n'emporte même pas en mourant cette idée consolante, que l'idée pour laquelle il a combattu triomphera un jour.

CHAPITRE DEUXIÈME

227-221

Cléomène roi à Sparte. — La première lutte contre les Achéens. — Bataille du Lycée. — Bataille de Leuctres (Ladocia). — Plan de Cléomène. — Réforme de Cléomène. — Discordes intérieures de la confédération. — Aratos négocie avec Antigone. — Bataille de l'Hécatombæon. — Les Achéens partisans de Cléomène. — Efforts contraires d'Aratos. — La guerre recommence. — Défection des villes achéennes. — Puissance dictatoriale d'Aratos. — Première campagne d'Antigone. — Alliance de Cléomène avec l'Égypte. — Séleucos contre l'Asie-Mineure. — Deuxième campagne d'Antigone. — Prise de Mégalopolis. — Soulèvement en Médie et en Perse. — Guerre en Cœlé-Syrie. — Antigone cède la Carie. — Troisième campagne d'Antigone. — Bataille de Sellasie. — La restauration à Sparte. — L'unité de la Grèce. — Cléomène en Égypte. — Conclusion.

Ce furent deux belles années pour Sparte, lorsque la jeunesse laconienne, le roi Agis à sa tête, entreprit avec une joyeuse confiance de rétablir l'antique splendeur de la patrie. C'est à cette époque d'enthousiasme qu'appartiennent les premières années de la jeunesse de Cléomène, et toute sa vie témoigne que les impressions au milieu desquelles il avait grandi restèrent profondément gravées dans son âme. C'était son père Léonidas qui avait étouffé le mouvement et fait subir à Agis le sort le plus terrible ; il avait forcé la jeune veuve d'Agis, Agiatis, qui ne put l'émouvoir par ses supplications, à épouser son fils, et c'est ainsi que le petit garçon qu'elle avait donné à Agis et qui portait peut-être le nom royal de la maison des Proclides vint s'asseoir au foyer du jeune homme. Le souvenir du mort, de ses desseins et de ses espérances, fut le premier lien qui unit par le cœur ceux qu'avait rassemblés la violence ; avec Agiatis et avec sa noble mère Cratésiclée, Cléo-

mène déplora le nouvel abaissement de Sparte, plus profond encore qu'auparavant, et qui était l'œuvre de son père. Sous le gouvernement de Léonidas et de ses amis, les anciens abus se multipliaient en toute sécurité; la débauche, la licence, la rapacité des riches, la domination des femmes étaient pires que jamais; l'égalité constitutionnelle des citoyens, l'ancienne communauté des exercices et des repas, l'époque héroïque de Sparte, c'étaient là des souvenirs qu'on n'avait pas le droit de rappeler, même d'un mot. Mais ces souvenirs vivaient dans l'âme de Cléomène ; si la masse de la population avait été d'autant plus profondément abaissée par la vaine tentative d'Agis et avait cessé d'espérer, l'enthousiasme de ces années-là n'avait pas cessé d'animer la jeunesse. A Sparte vivait alors un ancien disciple de Zénon, Sphæros, né sur les rives du Borysthène ; les titres de ses écrits : *Lycurgue et Socrate*, *sur la Royauté*, *sur la constitution de Sparte* [1], témoignent de la direction qu'avaient prise ses études : c'est autour du viril enseignement de ce stoïcien que se groupaient les éphèbes de Sparte, et celui qu'il s'attacha avant tous les autres fut le magnanime fils du roi. Sphæros enflamma encore davantage en lui le désir de faire de grandes choses.

Les sentiments intimes de Cléomène offraient donc le plus frappant contraste avec les actions et les vues de ce père que les devoirs les plus sacrés lui commandaient d'honorer ; on comprend comment put se développer en lui cette espèce d'amertume concentrée que plus tard même le sourire de la fortune n'a pu effacer. C'est par l'effet d'une violente tension des forces morales que le caractère de Cléomène devint ce qu'il fut : on vit rarement un tempérament plus vif et plus passionné gouverné par une volonté plus puissante, des aspirations plus hardies dirigées par une réflexion plus froide. Ce fut sa force morale qui justifia la hardiesse de ses efforts.

Léonidas mourut. Avec quelle ardeur Cléomène, désormais roi de Sparte, brûlait de commencer la grande œuvre qu'il avait depuis longtemps méditée ! Il eut assez de force sur lui-même pour refouler ce désir pendant des années

1) Diogen. Laert., VII, 178.

encore ; avec circonspection, peu à peu, avec la plus grande prudence, il prépara l'exécution de ses plans. Il avait dû reconnaître qu'on ne pouvait plus sauver Sparte par les moyens dont Agis avait fait l'essai : c'est en vain qu'Agis avait compté sur la puissante sympathie de la masse qu'il avait affranchie et élevée ; elle avait vu sa chute avec indifférence. Pour atteindre le but, il fallait briser l'autorité des éphores, en qui l'oligarchie trouvait constamment un appui. S'il parvenait à régénérer Sparte, Sparte à son tour était appelée, comme au temps passé, à se mettre à la tête de la race grecque et serait assez forte pour la représenter envers et contre toute puissance étrangère. La restauration intérieure de Sparte, l'union de la Grèce sous l'hégémonie spartiate, tels étaient les buts élevés auxquels aspirait Cléomène. Pour y arriver, il devait chercher à conquérir dans Sparte une situation personnelle telle que la royauté ne la donnait plus. Il pouvait compter sur le dévouement des pauvres et de tous ceux qui étaient privés des droits politiques, mais ils ne lui donneraient pas ce qui lui était nécessaire ; il devait se créer, contre le pouvoir de fait que possédait l'oligarchie, une puissance qui serait enchaînée à sa personne, à sa volonté ; il fallait qu'une autorité militaire devînt le fondement de sa réforme, et d'ailleurs l'établissement et la constitution de l'État dorien à l'origine n'avait pas eu d'autre base. Les pouvoirs oligarchiques existants devaient eux-mêmes lui donner le droit et les moyens de se créer cette autorité : il fallait les tromper sur ses intentions, jusqu'au moment où il serait certain de la posséder. Aussi Cléomène commença prudemment, pas à pas, à engager l'État dans des complications qui rendirent nécessaire une longue suite de combats.

L'adversaire le plus immédiat ne pouvait être que la confédération achéenne. C'est à bon droit que le Mégalopolitain Lydiade avait, en sa qualité de stratège, réclamé la guerre contre Sparte ; il devinait l'avenir qui se préparait déjà dans cette ville. Mais il ne put l'emporter sur Aratos ; Aratos aima mieux laisser tranquillement passer aux Étoliens Mantinée qu'on venait à peine de gagner, et les Tégéates et les Orchoméniens entrer dans leur Ligue. On ne comprend pas que les

mesures prises dans le sud de la Thessalie n'aient pas ouvert les yeux à Aratos ; il ne voulait sans doute pas s'avouer la transformation qui s'opérait dans les dispositions de la Ligue rivale et dans la situation des partis en Étolie, et il croyait avoir entièrement gagné de nouveau les Étoliens à ses intérêts en leur faisant en Arcadie une grande concession. Mais la faiblesse, la timidité que montrait alors si évidemment la politique d'Aratos étaient tout ce qu'il y avait de plus propre à affaiblir le parti qui lui était favorable dans la Ligue étolienne. Pourquoi Aratos n'avait-il pas fait entrer Athènes dans la confédération ? Pourquoi ne s'était-il pas jeté sur Thèbes pendant que les Étoliens s'établissaient en Thessalie ? Quand on vit qu'il laissait les villes situées à l'est de l'Arcadie se détacher de l'Achaïe et se tourner vers les Étoliens, son crédit déjà ébranlé ne put que s'amoindrir encore. Ainsi naquit un plan que Polybe expose dans sa brutale simplicité, en laissant de côté les facteurs intermédiaires. « Les Étoliens, dit-il, virent avec quelle rapidité Antigone avait pourvu à la sécurité de la Macédoine [1] ; ils supposèrent comme certain que la Macédoine n'avait pas oublié la prise de l'Acrocorinthe par les Achéens ; ils espérèrent, en s'unissant avec Antigone et Cléomène, vaincre facilement les Achéens et procéder ensuite au partage de leur territoire ». On peut admettre d'une façon certaine qu'Antigone rejeta ce projet comme inexécutable, du moins pour le moment, non seulement parce qu'il entreprenait alors son expédition de Carie, mais plutôt parce qu'il ne voulait pas se lier les mains et devancer les complications qu'il entrevoyait déjà dans le Péloponnèse, complications qui devaient lui donner de tout autres avantages. Cependant, à cet instant même, à ce que dit Polybe, Sparte s'emparait soudain et par violence des trois villes arcadiennes, sans que les Étoliens, toujours prêts à saisir le moindre prétexte de représailles, élevassent même une protestation ; bien plus, ils reconnurent formellement cette prise de possession et furent satisfaits de voir Sparte se fortifier davantage pour la lutte contre les

[1]) Polyb., II, 45, 3. On voit par ce passage, ainsi que par la suite des événements, que ce plan des Étoliens est de l'année 228.

Achéens. On est en droit de supposer que cette occupation n'eut pas lieu sans un arrangement préalable avec les villes elles-mêmes : elle dut être inattendue pour les Étoliens, malgré leur approbation ultérieure ; s'il en était autrement, Polybe n'aurait pas manqué de le faire entendre. Cette acquisition étendait le domaine de Sparte et le poussait soudain en avant, fort avant dans le territoire de la Ligue achéenne ; celle-ci dut s'apercevoir qu'elle était menacée de la façon la plus inquiétante. Le péril fut reconnu dans une délibération des chefs de la Ligue, et on décida, non pas de commencer la guerre, mais de s'opposer désormais à toute extension de Sparte [1].

Sur la frontière de la Laconie et du territoire de Mégalopolis, au pied de la montagne et dominant la route qui unit les deux pays, est située la petite ville de Belmina, dont la possession avait été longtemps un sujet de querelle entre les Mégalopolitains et les Spartiates [2]. Il devait être facile de persuader aux éphores que la délibération d'Ægion serait suivie d'un mouvement quelconque contre les trois villes arcadiennes, et qu'il était nécessaire de s'assurer du point qui commande la route de Laconie avant l'ouverture des hostilités. Les éphores donnèrent donc au roi Cléomène l'ordre de prendre la ville, qui avait autrefois et incontestablement appartenu à la Laconie. Cléomène prit la ville et fortifia l'Athénæon, qui en est voisin. C'était au commencement de l'année 228, avant que la neuvième stratégie d'Aratos ne fût terminée [3]. Aratos se tut. Il avait noué de secrètes négociations avec Tégée et Orchomène ; il s'approcha de ces deux villes pendant la nuit,

[1]) Polyb., II, 46.

[2]) Sur l'orthographe du nom, voy. Schömann ad Plut. *Cleom.* 4. Leake a cru reconnaître l'emplacement de Belmina dans les débris de maçonnerie qui couronnent le plateau du mont appelé aujourd'hui Χελμός. Curtius (*Peloponnesos*, II, p. 293 et 337) ne se prononce pas. Suivant Pausanias (VIII, 35, 4), même les victoires de Thèbes n'avaient pu assurer cette place aux Arcadiens ; c'est au temps de Philippe, fils d'Amyntas, qu'une sentence arbitrale des Achéens l'avait adjugée aux Mégalopolitains (Liv., XXXVIII, 34).

[3]) Plut., *Cleom.* 4. Le passage cité donne aussi la date indiquée ci-dessus.

pour les recevoir l'une et l'autre des mains des traîtres; mais ceux-ci perdirent courage et le stratège se retira sans avoir rien fait. Il pensait que cette opération resterait inaperçue, mais Cléomène demanda des explications sur cette marche nocturne des Achéens. Aratos répondit qu'il marchait contre Belmina pour empêcher les travaux de fortification, explication dont Cléomène découvrit suffisamment l'ambiguïté en répliquant : « A quoi bon, en ce cas, les échelles d'assaut et les torches ? » Aratos semblait vouloir éviter la guerre, et les éphores, contents d'avoir pris cette place frontière, donnèrent à Cléomène, qui campait en Arcadie avec 300 hommes et quelques cavaliers, l'ordre de revenir. Mais à peine le roi était-il parti qu'Aratos s'emparait de Caphyæ, à l'extrémité occidentale du marais d'Orchomène. Les éphores firent rebrousser chemin à Cléomène, qui prit Méthydrion, au sud de Caphyæ, et fit une incursion sur le territoire de l'Argolide; on ne pouvait conserver plus longtemps une paix apparente[1].

La nouvelle élection qui eut lieu au printemps de 228 avait mis à la tête de la Ligue l'ancien tyran d'Argos, Aristomachos. Il semble qu'à la nouvelle de l'attaque de Cléomène, on ait, après les délibérations préliminaires d'usage, convoqué en conseil fédéral la communauté achéenne et résolu la guerre contre Sparte[2]. Aratos se trouvait à Athènes : Aristomachos l'invita à revenir pour entreprendre avec lui l'invasion de la Laconie, qui devait avoir lieu immédiatement. Aratos s'efforça de toutes façons de l'en détourner; il n'y réussit pas. Il revint donc pour entrer avec lui en campagne, et les Achéens, forts de 20.000 hommes d'infanterie et de 1,000 cavaliers, s'avancèrent contre Pallantion, tout près de la frontière de Laconie, plus près encore de celle de Tégée. Cléomène y courut; il

[1]) Plut., *Cleom.* 4. Polybe (II, 46) passe sous silence ces événements intermédiaires.

[2]) Cette décision n'a été prise qu'au moment où nous sommes : la preuve, c'est que les éphores, après l'occupation de l'Athénæon, rappelèrent le roi, φοβούμενοι τὸν πόλεμον (Plut., *ibid.*). Polybe, il est vrai, place cette assemblée immédiatement après les travaux de fortification exécutés à l'Athénæon; il semble bien indiquer qu'Aratos a été encore le promoteur de la déclaration de guerre.

n'avait avec lui que 3,000 hommes, mais son armée et lui brûlaient du désir de se mesurer avec l'ennemi, même supérieur en nombre. En présence d'un pareil ennemi, Aratos crut qu'il ne fallait pas en venir à une bataille; il fit donner l'ordre de la retraite. Les Achéens manifestèrent tout haut leur mécontentement : Cléomène avait, sans combat, remporté plus qu'une victoire[1].

Nous n'avons aucun renseignement sur ce qui se passa jusqu'à l'élection du stratège suivant, mais il dut régner dans la confédération une émotion assez vive; elle renfermait des éléments excellents, mais une pareille direction était faite pour la démoraliser, et sa constitution ne permettait même pas à l'opinion, qui devait être, dans les grandes villes surtout, tout à fait hostile à Aratos, de se soulever efficacement contre lui. Lydiade l'accusa, mais vainement, et, aux élections du printemps de 227, les intrigues électorales d'Aratos firent échouer le noble Mégalopolitain : c'est Aratos qui fut élu[2].

Nous voyons, très peu de temps après, Aratos revenir avec l'armée achéenne d'une expédition contre Élis. Les Étoliens n'ont prêté aucun appui à leurs vieux alliés. Aratos n'avait-il voulu que faire du butin ? Ou avait-il essayé de forcer les habitants d'Élis à entrer dans la Ligue ? Cléomène accourut au secours de la ville menacée; il atteignit les Achéens qui revenaient déjà au pied du Lycée, sur le territoire de Mégalopolis. Il les dispersa sans trop de peine; un grand nombre d'entre eux furent tués ou faits prisonniers, et l'on répandit le bruit qu'Aratos était resté parmi les morts[3]. Il s'était enfui; il erra durant toute la nuit; puis les fugitifs se rallièrent autour de lui, et il courut avec eux tenter sur Mantinée un coup de main qui réussit complètement et qui fit l'étonnement de la Grèce. La ville ne fut pas pillée, elle fut de nouveau admise dans la Ligue; mais un changement intérieur de grande importance se produisit avant son admission. Les métèques de la ville furent reconnus citoyens; ce fut ainsi qu'on forma

[1]) Plut., *Arat.* 35. *Cleom.* 4.
[2]) Plut., *Arat.* 35.
[3]) Plut., *Arat.* 36. *Cleom.* 5. Polyb., II, 51, 3.

dans la ville un parti dévoué à la confédération ; on y mit une garnison d'Achéens et de mercenaires pour en assurer la défense[1].

L'oligarchie spartiate avait déjà montré l'année précédente, par le rappel de Cléomène, qu'elle se tenait sur ses gardes vis-à-vis de lui. Avait-elle jamais pu croire que le fils de Léonidas lui serait dévoué, à elle et à ses intérêts ? Toute sa vie extérieure, qui faisait le plus frappant contraste avec le luxe des oligarques, ses liaisons avec Sphæros, avec la jeunesse qui pratiquait ainsi que lui les vieux usages spartiates, tout cela ne pouvait guère passer pour un engouement sans conséquence. Une force militaire, composée d'indigènes et de mercenaires, se formait déjà autour de Cléomène et lui était complètement dévouée ; c'est vers lui que devaient se tourner les espérances des opprimés ; le souvenir d'Agis n'était pas encore effacé et rappelait aux gens appauvris, déchus de leurs droits, couverts de dettes, comme aux périèques et aux hilotes, qu'un changement soudain de toutes choses était encore possible. Plus Cléomène, déjà l'homme du peuple, se couvrait de gloire dans les combats, plus ce mouvement de la masse, qu'il dominait avec une énergie à la fois si ferme et si calme, devenait menaçant. L'oligarchie ne pouvait avoir aucune confiance dans le jeune roi. Pourquoi ne s'est-elle pas débarrassée de lui ? C'est qu'il était indispensable : qui aurait conduit la guerre contre les Achéens ? On recrutait contre eux des troupes nombreuses de mercenaires, mais la foule qui s'agitait à Sparte même faisait craindre aussi les dernières extrémités ; sans Cléomène, la ville devenait la proie de la démocratie fédérale. La politique de l'oligarchie devait donc consister à se servir du roi, mais à l'entraver constamment. La chute de Mantinée fournit pour cela une occasion des plus opportunes : on déclara la perte plus grande qu'elle ne l'était réellement ; les

[1]) Polybe (II, 57, 2) dit : ἔτει τετάρτῳ avant l'expédition d'Antigone dans le Péloponnèse, laquelle eut lieu à la fin de l'été de Ol. CXXXIX, 2 (223). Par conséquent, la prise de Mantinée a eu lieu en Ol. CXXXVIII, 1, c'est-à-dire avant le fort de l'été 227. — Polybe vante la clémence des Achéens à l'égard de la ville conquise, mais il ne dit mot de l'institution de la nouvelle bourgeoisie.

éphores, à ce qu'il semble, conclurent un armistice avec les Achéens[1] et rappelèrent Cléomène à Sparte. Le jeune Eurydamidas, fils d'Agis, venait de mourir, empoisonné, disait-on, par les éphores; un bruit absurde attribue cette mort à Cléomène[2]. Celui-ci invita le frère d'Agis, Archidamos, qui vivait en exil dans la Messénie, à revenir à Sparte et à prendre la royauté qui lui revenait. Phylarque, l'admirateur passionné du roi, prétend que Cléomène espérait ainsi, avec une royauté replacée sur ses bases constitutionnelles, combattre avec d'autant plus d'énergie la puissance des éphores. Mais s'il est vrai, comme dit Polybe, qu'Archidamos n'accepta l'offre de Cléomène qu'après une convention formelle[3], on peut en conclure que la situation de Cléomène n'était pas encore dégagée de toute équivoque. Cependant le retour d'Archidamos était extrêmement menaçant pour l'oligarchie : elle avait assassiné son frère; elle l'avait contraint lui-même à prendre la fuite[4]; elle avait des motifs de craindre sa vengeance; aussi, à peine fut-il rentré à Sparte qu'il fut assassiné à son tour. Selon le témoignage de Phylarque, Cléomène n'eut aucune part au meurtre; selon Polybe, c'est lui qui l'a provoqué; selon d'autres, il a, sur le conseil de ses amis, abandonné et livré Archidamos[5]. Il n'est plus possible de déterminer la vérité avec certitude; mais le rappel d'Archidamos jette sur la conduite de Cléomène un jour équivoque, et on se sera volontiers

[1]) D'après l'expression ἐν σπονδαῖς de Pausanias (VIII, 27, 10). Je ne saurais nier cependant que ce renseignement, comme tout ce qui concerne Cléomène dans Pausanias, me paraît équivoque; Pausanias a pris pour guide Aratos ou quelque adversaire plus acharné encore de Cléomène.

[2]) Ce mensonge se trouve dans Pausanias (II, 9, 1), quel que soit l'auteur à qui il l'a emprunté. Polybe lui même, qui d'ordinaire relate fidèlement tout ce qui peut faire tort à Cléomène, n'en dit rien.

[3]) Plutarque (*Cleom.* 5) dit que, suivant Phylarque, le meurtre a été commis ἄκοντος τοῦ Κλεομένους : d'autres disent avec son assentiment. Polybe (V, 37, 1) avait foi évidemment dans les assertions d'Aratos et la version achéenne; il assure que, si Archidamos s'est enfui en Messénie, ce n'est pas aussitôt après le meurtre d'Agis et par crainte de Léonidas (Plut., *Cleom.* 1) mais, δείσας τὸν Κλεομένην. Ceci suffit à indiquer l'esprit qui lui dicte la suite de son récit (Cf. Polyb., VIII, 1, 3).

[4]) Plut., *Cleom.* 1.

[5]) Plut., *Cleom.* 5. Polyb., V, 37, 1. Polybe ajoute foi évidemment aux allégations qu'Aratos avait consignées dans ses *Mémoires*.

servi de cet argument contre lui parmi ses adversaires, surtout dans la confédération. Pourtant, s'il avait voulu se débarrasser d'Archidamos, il n'aurait pas employé cette ruse misérable ; et même, s'il avait voulu faire exécuter le meurtre par les oligarques, il aurait pu tout aussi bien les décider à envoyer leurs assassins en Messénie. On voit très bien que le meurtre d'Archidamos n'était désirable à aucun égard pour Cléomène : ce prince ne pouvait devenir un péril, tant que la lutte serait engagée contre les oligarques; Cléomène était même sûr de son appui le plus actif dans ce conflit. Peut-être se crut-il assez influent pour faire prévaloir le bon droit d'Archidamos; en le rappelant, il prenait ouvertement l'offensive et portait un premier coup à l'oligarchie. Mais elle possédait encore l'autorité ; si elle avait résolu de s'en servir contre Archidamos, Cléomène n'avait qu'un moyen de le sauver, la Révolution. Mais avait-il chance de faire aboutir cette Révolution ? Devait-il appeler aux armes la masse de la population qui dépendait à tant d'égards des riches, ses patrons et ses créanciers ? Devait-il, sous les yeux des éphores qui n'avaient besoin que de faire un signe pour le mettre à mort, lui aussi, devait-il exciter un mouvement dont le résultat ne ferait, même en cas de succès, qu'amener un désordre incalculable et déranger précisément ce qu'il avait reconnu comme son but ? Certes, pour atteindre ce but, il aurait lui-même et de sang-froid enfoncé le poignard dans le cœur d'Archidamos, s'il avait reconnu la nécessité d'une pareille action ; il ne pouvait donc pas, pour sauver ou venger Archidamos, abandonner le but auquel il tendait. Son heure n'était pas encore venue : les oligarques exigèrent le meurtre; Cléomène fit ce sacrifice, quoi qu'il lui en coûtât ; il laissa même croire qu'il avait trempé dans la trahison; il consentit à paraître complice du crime de l'oligarchie. Elle, de son côté, crut sans doute s'assurer entièrement de lui en le laissant régner seul, par suite de l'extinction de la maison royale des Proclides. Mais Cléomène n'entendait profiter de sa situation que pour hâter l'acte décisif. Le meurtre d'Archidamos et les concessions qu'avaient faites les oligarques avaient montré à nu leur faiblesse; le roi réussit encore par la corruption à les diviser

entre eux. Sa mère Cratésiclée, confidente de ses plans, se servit de son influence personnelle et de ses richesses pour tranquilliser les timides et gagner les indécis; sur le désir de son fils, elle se remaria avec un Spartiate qui était par son crédit et sa fortune un personnage important, Mégistonus, et qui devint entièrement dévoué aux intérêts de Cléomène. Enfin, grâce à l'argent semé à profusion parmi les éphores, le jeune roi reçut l'ordre de continuer la guerre. On était à peu près dans l'automne de 227.

Le roi se tourna contre le territoire de Mégalopolis et s'empara de Leuctres[1], localité autrefois spartiate et située à deux lieues au sud de la ville. Cependant le stratège Aratos était accouru avec l'armée achéenne pour défendre Mégalopolis. Cléomène marcha à sa rencontre jusqu'à quelques stades au sud de la ville; il semblait chercher une rencontre décisive. Aratos, au contraire, paraissait l'éviter : il n'avait plus une masse de troupes trois ou quatre fois plus considérable à mener contre l'ennemi; il craignait la fougue irrésistible du téméraire Spartiate; c'est en vain que les Mégalopolitains demandèrent la bataille. Cependant les Achéens brûlaient du désir de sauver l'honneur de leurs armes. Une attaque des troupes légères eut un complet succès; elles refoulèrent les bataillons ennemis qui leur furent opposés et les poursuivirent jusque dans leur camp; un mouvement en avant de toutes les forces achéennes avait toutes les chances d'aboutir à une victoire. La phalange s'ébranla, mais à peine avait-elle atteint la ligne ennemie qu'Aratos commanda de s'arrêter devant une dépression de terrain; il avait maintenant une position solide. Lydiade était hors de lui; ses prières, sa colère furent inutiles. Il se résolut alors à conquérir, à ses risques et périls, la victoire déjà à demi gagnée. Il rassembla promptement la cavalerie autour de lui, et, après lui avoir fait une petite allocution pleine d'enthousiasme, il se jeta sur l'aile droite de l'ennemi qu'il refoula. Il gagnait de plus en plus de terrain, mais, entraîné par la poursuite, il arriva à un endroit planté de vignes et clos de murs ; un fossé qui

[1]) Sur Leuctres, voy. Thucyd., V, 54. Xenoph., *Hellen.* V, 5, 24. Ladocia est une localité voisine.

se trouvait là donna l'occasion à l'ennemi de repousser à son tour, avec une vivacité sans cesse croissante, la cavalerie achéenne dispersée et arrêtée par cet obstacle. Cléomène envoya ses Tarentins, ses Crétois [1]; une lutte violente s'engagea, et Aratos restait toujours tranquillement à l'abri de sa position. Enfin Lydiade tomba blessé à mort; ses cavaliers tournèrent bride; les ennemis les poursuivirent en poussant des cris de joie; les fuyards jetèrent le désordre dans les lignes de l'infanterie; bientôt la confusion fut générale et la défaite complète. Un grand nombre de morts couvraient ce lugubre champ de bataille, qui s'étendait jusqu'aux portes de la ville. Mégalopolis avait perdu son meilleur guerrier; mais Cléomène honora Lydiade et s'honora lui-même en se faisant amener le cadavre de son adversaire, qu'il couvrit de pourpre, para d'une couronne et renvoya ainsi, en une procession solennelle, aux portes de sa ville natale [2].

Cette défaite, cette mort arrachèrent enfin la confédération à son aveuglement. L'exaspération contre Aratos éclata partout; on répéta qu'il avait, de dessein prémédité, abandonné Lydiade; que son envie avait changé en un honteux désastre un combat où l'on était sûr de la victoire. On n'écouta plus ses ordres; on le força à retourner dans sa patrie; une assemblée de la Ligue, tenue à Ægion, résolut de lui enlever les subsides nécessaires à la continuation de la guerre. Que lui restait-il, après de pareils incidents, sinon à déposer le sceau de la confédération, à abdiquer la stratégie? Il le voulait aussi, puis il réfléchit; enfin il trouva qu'il valait mieux rester stratège [3], résolution qui n'aurait pas été possible, s'il n'y avait

[1]) Ce sont des noms qui servent à distinguer différentes armes, sans que pour cela les Tarentins fussent nécessairement de Tarente, et les Crétois de Crète.

[2]) Plut., *Cleom.* 6.

[3]) Plut., *Arat.* 37. Il est regrettable qu'ici précisément nous manquions de renseignements détaillés. Comment fut votée cette résolution dirigée contre Aratos ? Ce ne peut guère être suivant la procédure constitutionnelle (βιασθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἀπεχομένων πρὸς ὀργὴν ἠκολούθησεν αὐτοῖς εἰς Αἴγιον): il semble que, cette fois, ce fut la masse démocratique qui éclata enfin et qui, sans attendre les convocations des archontes ou la délibération préalable de la Gérousie, improvisa un décret sur les allocations de fonds (μὴ διδόναι χρήματα αὐτῷ μηδὲ μισθοφόρους τρέφειν, ἀλλ' αὐτῷ πορέξειν εἰ δέοιτο πολεμεῖν).

pas eu dans la Ligue un grand parti prépondérant en vertu de la constitution et qui permettait à Aratos de braver l'opinion publique, ou même qui l'y conviait. Quelles dissensions intérieures ne durent pas alors se propager dans la Ligue! A ce moment si difficile, et alors qu'elle aurait eu besoin de la plus inébranlable union, elle était comme paralysée; on devait ressentir avec la plus vive amertume l'insuffisance lamentable de sa constitution; elle n'offrait plus ni protection ni égaltié de droits; son prestige n'était plus. Et elle devait tomber plus bas encore; elle devait courir de plus douloureux périls; elle devait enfin être comme trahie par Aratos[1].

La situation était bien différente à Sparte. Il est vrai que l'opposition des partis ou des intérêts n'y était pas moins vive : d'une part, la masse des gens tombés dans l'indigence, privés de leurs droits, dépossédés; d'autre part, l'oligarchie qui tenait en son pouvoir la Gérousie, l'éphorat, bref, une autorité absolue, de laquelle la royauté même dépendait entièrement. Mais Cléomène avait résolu de délivrer cette royauté des chaînes de l'oligarchie; il était sûr de l'armée, et assez hardi pour mener à bonne fin et achever avec vigueur ce qu'il avait déjà commencé. C'est après la victoire de Mégalopolis qu'il se mit à l'œuvre. Il s'entretint avec Mégistonus, et tous deux convinrent qu'il fallait abolir l'éphorat, faire une distribution de terres, régénérer Sparte et la fonder pour ainsi dire à nouveau, lui rendre l'hégémonie de la Grèce. Deux ou trois amis furent admis dans le secret[2]. Nous ne pouvons plus, il est vrai, reconnaître dans les documents ce qui détermina Cléomène à choisir précisément ce moment. Ce n'était pas, à coup sûr, par égard pour certaines alliances politiques, que Cléomène ne recherchait pas et qui ne furent elles-mêmes que le résultat des complications ultérieures. Peut-être fut-il décidé par la situation intérieure. L'oligarchie avait-elle pu voir sans soupçon, sans prendre aucune mesure, la transformation mani-

[1]) Ces incidents appartiennent à la dixième stratégie d'Aratos, qui finit en mai 226. L'année suivante, Hyperbatas fut élu stratège, mais il ne semble pas qu'il faille voir là une victoire de l'opposition : ἐστρατήγει μὲν γὰρ Ὑπερβατᾶς τότε, τοῦ δ' Ἀράτου τὸ πᾶν ἦν κράτος ἐν τοῖς Ἀχαιοῖς.
[2]) Plut., *Cleom.* 7.

feste de l'opinion publique? Chaque nouvelle victoire de Cléomène ne devait-elle pas augmenter la méfiance qu'il excitait? Les promesses qu'il avait obtenues des uns et des autres, à force de présents, pouvaient-elles le tranquilliser autrement que pour un instant? Mais ici les textes nous abandonnent entièrement; ils ne font que rapporter des détails insignifiants et en partie faux. Selon l'ancien usage, un des éphores aurait dormi dans le sanctuaire de Pasiphaé; il avait vu en songe quatre des cinq sièges des éphores renversés et entendu une voix qui disait qu'ainsi tout irait mieux à Sparte; il avait ensuite raconté son rêve au roi. Cléomène, craignant que son plan ne fût trahi, qu'on ne le mît lui-même à l'épreuve, aurait sondé l'éphore et se serait persuadé de sa véracité. Aussitôt il se serait mis de nouveau en campagne; il aurait emmené avec lui surtout ceux qu'il supposait contraires à ses desseins; il aurait enlevé aux Achéens Héræa sur les frontières de l'Élide, puis Asea sur celle de l'Argolide; il aurait mis des approvisionnements dans Orchomène, alors en danger; il aurait assiégé Mantinée; bref, par tant de marches et de contre-marches, il aurait mis les Spartiates sur les dents, puis, comme ils le priaient de leur accorder enfin du repos, il leur aurait permis de rester en Arcadie, pour retourner lui-même à Sparte et entreprendre avec les mercenaires l'acte décisif[1]. L'étrangeté de ce récit est manifeste; et, si enthousiasmé pour Cléomène que soit l'auteur d'où il provient incontestablement, on reconnaît néanmoins ici encore son incapacité à mettre en relief l'enchaînement réel des faits, ou en tout cas sa manière, qui consiste à parler à l'imagination en ne donnant que des motifs superficiels et tout en dehors. La partie du récit relative à Orchomène contient probablement une allusion au fait essentiel. Aratos et ses partisans devaient employer tous les moyens pour laver à tout prix la honte de Mégalopolis. Le stratège avait réussi à surprendre un détachement de Spartiates dans le voisinage d'Orchomène; à ce qu'il semble, c'est aux *Mémoires* d'Aratos qu'aurait été empruntée la mention des trois cents ennemis tués

[1]) PLUT., *Cleom.* 7. Au lieu de la fausse leçon 'Αλσαίαν, il faut mettre probablement non pas 'Αλέαν sur la frontière d'Argolide, mais 'Ασέαν à l'est de Mégalopolis.

dans cette rencontre et de la captivité de Mégistonus[1]. Si Orchomène a été approvisionnée, c'est que cette ville courait un péril sérieux ; le combat dont parle Plutarque a pu anéantir la troupe de Spartiates qui couvrait le pays, ou du moins cette troupe a pu être refoulée dans la ville, et Mantinée, une fois au pouvoir des Achéens, lui coupait ses communications directes avec la cité. Cléomène, en s'emparant de villes appartenant à la confédération, cherchait donc peut-être à attirer Aratos loin d'Orchomène. Mais l'éloignement du roi et la captivité de Mégistonus doivent avoir hâté chez les oligarques de Sparte l'éclosion de résolutions dangereuses, et, pour les mettre à exécution, ils auront décidé les éphores à user de leurs pouvoirs officiels. C'est la seule façon de s'expliquer l'acte de violence accompli par Cléomène.

Il s'était, avec ses mercenaires, séparé du reste de l'armée ; il marcha sur Sparte. Près de la ville, il envoya en avant Euryclidas porter aux éphores réunis dans le *Syssition* des nouvelles de l'armée. Théricion, Phœbis, et deux mothaques (fils d'hilotes) qui avaient été élevés avec le roi, le suivaient avec une petite troupe. Ils pénétrèrent dans le Syssition, se précipitèrent sur les éphores et les abattirent sur place ; un seul, qui gisait comme mort, recueillit ses forces, se releva et se réfugia dans le temple de la Crainte. Parmi ceux qui coururent au secours des éphores, dix environ trouvèrent la mort ; les autres, qui prirent la fuite et quittèrent la ville, ne furent pas poursuivis. La nuit se passa ainsi ; le lendemain matin, Cléomène proscrivit quatre-vingts membres de l'oligarchie, renversa les sièges des éphores, excepté un seul, celui qu'il réservait pour lui-même en qualité de roi, et convoqua une assemblée du peuple pour se justifier de ses actes, démontrer l'usurpation des éphores et annoncer un nouveau partage des biens, l'extinction des dettes, une nouvelle organisation de la bourgeoisie[2].

Le pas décisif était donc fait. Polybe, qui, bien que défavorable à Cléomène, en sa qualité d'Achéen, ne peut cependant refuser sa plus haute estime aux qualités élevées du prince, le

[1]) Plut., *Arat.* 38. En tout cas, on retrouve bientôt après Mégistonus jouant un rôle actif à Sparte.

[2]) Plut., *Cleom.*, 7. 8. 10.

désigne sous le nom de tyran[1]. Et en effet, ce fut par des moyens absolument violents que Cléomène commença et poursuivit cette révolution. Il ne pouvait faire autrement. Agis avait cru pouvoir opérer la réforme de Sparte par l'éphorat ; ce fut sa ruine. Cléomène renversa l'éphorat par la force militaire dont il disposait ; il détruisit l'oligarchie : il rendit à la royauté une puissance absolue, qui devait lui sembler antique et vraiment spartiate et qui pourtant ne faisait que reproduire, sous une forme, il est vrai très pure et très noble, les principes de la royauté tels que les avait développés l'époque récente. Il est extrêmement significatif que le stoïcien Sphæros, d'après les historiens, l'ait assisté dans ses efforts. La prédominance étroite de l'idée de l'État, qui absorbait tous les autres aspects de la vie, était sans doute depuis longtemps un trait caractéristique de l'État spartiate : mais, depuis Philippe et Alexandre, les monarchies avaient cherché aussi à réaliser dans leur évolution — en l'altérant, il est vrai, de bien des façons — cette idée de l'État que les théoriciens mettaient de plus en plus en évidence. A Sparte, elle se présenta sous le nom d'un rétablissement du bon vieux droit, incarnée dans une personnalité extraordinaire et sous sa forme la plus complète, on pourrait dire, avec la pureté du cristal. L'État fut renouvelé d'une façon rationnelle ; tous les éléments individualistes qui s'étaient attachés à lui dans le cours des temps et qui avaient déjà été ébranlés par la tentative d'Agis furent éliminés : une forme fut créée qui devait exprimer l'idée de l'État, et uniquement celle-là. Seulement, ce que cette forme recouvrait, la culture, les préoccupations, les privilèges de la nouvelle bourgeoisie, tout cela était entièrement nouveau.

Telle est du moins l'opinion qu'il faut tirer des documents malheureusement si rares relatifs à la constitution de Cléomène. Il y a surtout deux points qui se présentent comme essentiels et qui recommandent cette vue générale. Cléomène laissa subsister un des sièges des éphores, pour l'occuper lui-même ; par là il revendiquait pour la royauté le pouvoir absolu qu'avaient exercé ces magistrats, le droit de punir qui ils

[1] Polyb., IX, 23, 3. II, 47, 3. IV, 81, 14.

voulaient, comme dit un ancien écrivain, une autorité pleine et entière sur tous les fonctionnaires, la faculté de décider de la paix ou de la guerre, le pouvoir exécutif dans la mesure la plus étendue[1]. Puis, nous dit-on, il abolit l'autorité de la Gérousie et convoqua à sa place des *patronomes*[2]. Ce fait a paru douteux. Cléomène, qui a cherché partout à rétablir l'ancienne constitution, n'aurait pas, ce semble, abandonné cette antique institution véritablement spartiate. Mais dans l'époque suivante il y a des *patronomes* à Sparte, et un témoignage formel rapporte leur fondation à Cléomène. On ne peut exactement déterminer leurs pouvoirs, mais, s'ils ont remplacé nominalement la puissance brisée de la Gérousie, il s'ensuit que leurs pouvoirs étaient infiniment moindres ; il semble que Cléomène ait cherché à effacer tout degré intermédiaire entre la royauté et le peuple, et l'on peut penser que cette idée était, elle aussi, empruntée à l'esprit de l'ancienne constitution spartiate, telle qu'on la concevait à cette époque. Sparte, en effet, était originairement une royauté militaire, telle que l'époque récente l'avait de nouveau montrée dans tant de royaumes si merveilleusement improvisés. Un conseil de vieillards, et, pour ainsi dire, un conseil de guerre entourant la royauté pouvait paraître chose logique, mais il ne fallait pas lui concéder une puissance absolue ; il fallait que la souveraineté fût représentée par la réunion de la royauté avec la communauté des citoyens obligés au service militaire. On retrouve là une

[1]) Plut., *Cleom.* 10.

[2]) Pausan., II, 9, 1. Cf. Böckh, *C. I. Græc.*, I, p. 605. Schömann s'est déclaré en dernier lieu contre l'exactitude de cette assertion ; mais la défiance qu'inspire en général Pausanias peut d'autant moins trancher ici la question, que tout ce passage est plutôt suspect de partialité que d'ignorance et que les assertions de l'auteur paraissent empruntées à une source ancienne, mais très favorable à la confédération. Le silence de Polybe ne prouve rien. Il ne parle pas non plus de la suppression des éphores ; ou pour mieux dire, ses expressions : τὸ πάτριον πολίτευμα καταλύσας καὶ τὴν ἔννομον βασιλείαν εἰς τυραννίδα μεταστήσας, permettent parfaitement d'entendre que Cléomène ne se contenta pas de supprimer les éphores. — Du reste, on reconnaîtra sans peine l'analogie intime de ces mesures avec l'intention que nous avons prêtée à Lydiade de supprimer l'institution des *damiorges*. Il s'agit d'un principe qui ne devait être poussé jusqu'à ses dernières conséquences qu'à Rome.

vieille forme hellénique qui se répétait sous ses traits essentiels en Macédoine et dans tous les États fondés par les Macédoniens.

Les autres renseignements que nous possédons sont tout à fait insuffisants. Il est clair qu'il y eut, sous une forme quelconque, un amortissement des dettes. Tous les biens furent de nouveau partagés; des lots furent assignés même aux proscrits; lorsque le nouvel ordre de choses serait assuré, ils pourraient revenir dans la ville; mais on ne dit pas si, et dans quelles limites, il fut pourvu au sort des périèques. Ensuite, Cléomène compléta la bourgeoisie par des periègues, de sorte que l'armée spartiate se composa désormais de 4,000 hoplites[1]; il les arma, selon la mode macédonienne, de la longue sarisse, et non plus de la pique. Ainsi disparut le dernier reste de la vieille *mora* spartiate devant « la masse puissante de la phalange ». Il n'est guère douteux que, parallèlement à la réorganisation de la bourgeoisie, il n'ait été fait une nouvelle division du peuple, une division topographique. La Laconie se trouve après cette époque divisée en cinq cercles; au lieu des trois races de l'ancienne Sparte, ce fut la division territoriale du pays qui devint le fondement de tous les rapports politiques[2]. Partout, on le voit, cette royauté s'entoure de formes qui ont quelque chose de démocratique; mais cette démocratie n'est pas celle de l'ancien temps, c'est une autre démocratie assise sur des bases rationnelles.

Ensuite on s'occupa spécialement de l'éducation de la jeunesse: on la remit, avec l'aide de Sphæros, sur le pied antique; les exercices et les repas en commun furent rétablis. Enfin, pour ne pas blesser les esprits par ce nom de pouvoir unique et absolu, Cléomène aurait, dit-on, nommé son frère Euclidas deuxième roi. C'était ou une inconséquence commise par égard pour une habitude déjà existante, ou une adaptation apparente du nouveau régime à l'ancien, ou l'indice d'une

[1]) Macrobe (*Sat.* I, 11, 34) rapporte que Cléomène, voyant qu'il ne restait plus que 1,500 Spartiates en état de porter les armes, se refit une armée de 9,000 hommes en affranchissant des esclaves. Ceci ne doit pas être arrivé à ce moment, mais lors du rachat dont parle Plutarque (*Cleom.* 23).

[2]) Schömann, *Antiq. jur. publ.* p. 115. *Prolegg.* ad Plut. *Ag.* LII.

conception particulière et pour ainsi dire abstraite de la royauté. Il faut ajouter, pour la caractériser encore, que Cléomène, bien éloigné de la brillante représentation et de la majesté affectée et solennelle qui étaient de règle dans les empires des successeurs d'Alexandre, n'avait ni cabinet ni cour et paraissait dans sa simplicité de soldat, comme s'il n'était pour ainsi dire que le gérant de la fonction royale[1]. Il recevait tout le monde dans son accoutrement ordinaire, libre dans ses allures, ouvert dans sa conversation; lorsqu'il voyait auprès de lui des étrangers ou des ambassadeurs, il faisait ajouter au repas habituel des Spartiates quelques plats un peu meilleurs; il ne fallait pas trop *laconiser*, disait-il, devant les étrangers[2]. Polybe dit même qu'il a été le plus aimable et le plus séduisant des particuliers[3]; que la grâce un peu âpre de son entretien, la sincérité libre et hardie de toute sa personne étaient irrésistibles. Si jamais un roi parut digne d'être à la tête de la race grecque affranchie, éclairée, bourgeoise, ce fut certainement Cléomène; et lui-même se préparait à fonder cette unité nationale qui était l'aspiration de tous les patriotes.

Il avait pour antagoniste Aratos. Ce dernier avait bien des motifs de craindre pour lui-même le roi de Sparte et l'admiration grandissante qu'il inspirait aux Grecs. Partout où il l'avait rencontré, il avait éprouvé les plus honteuses défaites; c'est en combattant Sparte qu'il avait montré au grand jour les faiblesses irrémédiables de la confédération. Aratos lui-même avait perdu la meilleure partie de sa popularité; il devait sentir que l'appui des classes aisées, qui voyaient en lui le défenseur de leurs intérêts, ne le protégerait pas finalement contre le mécontentement croissant de la multitude. A quoi avait servi l'attaque contre Orchomène en 228? Pendant que Cléomène transformait avec une rapide énergie la situation intérieure

[1]) Les tétradrachmes qu'on attribuait autrefois à Cléomène ont été récemment reconnus pour être d'Antigone Doson (Bompois, *Étude historique et critique des portraits attribués à Cléomène III*, 1870).

[2]) Plut., *Cleom.* 11. Il serait inutile d'avertir que ce que dit Théopompe de l'ivrognerie et de la démence de Cléomène n'a pas trait à ce roi, si cette erreur ne s'étalait, en compagnie de bien d'autres, dans un ouvrage qui traite tout au long de cette époque.

[3]) Polyb., IX, 23, 3.

de sa patrie, Aratos semble avoir supposé que Sparte, ébranlée au dedans, serait incapable d'agir au dehors, et avoir tenté de nouvelles attaques. Mais une soudaine invasion du territoire de Mégalopolis par Cléomène, dans le printemps de 226, put lui montrer combien Sparte était plus hardie et plus forte qu'auparavant. Le pays fut entièrement pillé; les Spartiates se retirèrent avec un riche butin, et, pour montrer à l'ennemi le peu de crainte qu'il inspirait, Cléomène ordonna un jour de repos, afin de faire représenter des pièces de théâtre à ses guerriers par des artistes dramatiques de Messénie qui passaient. C'est alors que Mantinée se souleva et se sépara de la Ligue achéenne. La garnison avait été renforcée de 300 Achéens et de 200 mercenaires, afin de protéger la nouvelle bourgeoisie et sur sa propre proposition. Ce sont les anciens citoyens de la ville qui auront offert et leurs personnes et leur ville à Cléomène. Il arriva la nuit, et, s'unissant à eux, massacra ou chassa les Achéens, rétablit l'ancienne constitution, rendit aux citoyens leur vieille municipalité autonome, et revint aussitôt sur Tégée[1]. Il montrait par là que la nouvelle Sparte voulait, non pas conquérir et soumettre, mais grouper sous son hégémonie des États libres et indépendants. C'était un principe d'association qui s'opposait au principe de la fédération, lequel absorbait l'autonomie libre et immédiate des cités. L'opposition de ce nouveau principe était d'autant plus dangereuse que la protection accordée par cette confédération d'États s'était montrée impuissante, et que l'influence des classes aisées qui maintenait seule l'État fédéral avait comprimé dans chaque commune les besoins, les prétentions et les sentiments hautement exprimés de la multitude.

Aratos ne pouvait se dissimuler les difficultés de sa position: il ne se sera pas avoué que la faute en était à lui-même et à la direction qu'il avait donnée aux affaires de la Ligue. Il y avait eu dans la confédération des éléments belliqueux de grande

[1] Plut., *Cleom.* 14. Polyb., II, 58. La défection de Mantinée paraît avoir eu lieu dans l'été de la stratégie d'Hyperbatas, en 226. L'expression employée par Polybe (II, 47, 3 et 48, 1) fait supposer que Cléomène fit encore cette année-là bien d'autres tentatives, dont la tradition n'a pas gardé le souvenir.

valeur, il les avait refoulés; il avait comprimé l'enthousiasme toutes les fois qu'il voulait s'élever; il avait brisé et comme émietté tout ce qui pouvait développer au sein de la Ligue la liberté des mouvements politiques; il avait laissé l'influence à ceux-là seuls qui possédaient et su, grâce à leur appui, tantôt avec, tantôt contre la constitution, garder dans sa main la direction de la Ligue. Mais tout ce que Cléomène, avec sa rapide et brillante hardiesse, créait pour ses Spartiates, propriété et libération des dettes pour les pauvres, émulation pour l'établissement d'un régime intérieur fortement constitué, enthousiasme pour le combat et la victoire, gloire brillante des armes, tout cela manquait à la populace des villes, tout cela lui manquait par la faute d'Aratos et de son parti, et elle le sentait de la façon la plus douloureuse. Mais elle et l'opinion publique pouvaient bien peu contre ce chef et tuteur de la Ligue; l'insuccès de l'indignation générale causée par la bataille de Leuctres l'avait bien montré. Quelle exaspération devait s'emparer des esprits à la nouvelle qu'Aratos, au lieu d'abdiquer après l'humiliante déclaration d'Ægion, était resté stratège; qu'il n'avait même pas pu défendre Mégalopolis; que Mantinée était perdue pour la Ligue! Un fardeau, une honte, voilà ce que devait sembler cette confédération qui exigeait des cités des tributs et des prestations de guerre sans accorder d'appui ou venir en aide au citoyen pauvre, qui convoquait deux fois l'an durant trois jours une assemblée, pour ne présenter en toute hâte que des questions déjà résolues à l'avance ou pour faire des élections, élections et questions où la décision suprême était toujours dans les mains des classes aisées! Enfin, cette confédération n'intervenait-elle pas souverainement dans les affaires communales de chaque ville, et n'ordonnait-elle pas, n'exigeait-elle pas ce qu'avait consenti, non pas la ville elle-même, mais l'inaccessible Conseil fédéral, mais la voix toujours décisive des riches! Vraiment, l'espérance de s'unir librement sous l'hégémonie brillante et protectrice de Cléomène, un prince admiré de tous, ne pouvait que devenir plus tentante à chaque victoire qu'il remportait au dedans et au dehors. Qu'arriverait-il, si le Macédonien profitait de l'occasion pour rétablir l'ancien et horrible régime des tyrannies et des

garnisons? Plus on devait remarquer avec amertume, au milieu de pertes et de défaites toujours réitérées, la faiblesse croissante de la Ligue, plus on était exposé à cette effroyable calamité. Que faire et où se tourner, en qui espérer? Cléomène, et lui seul, avec ses Spartiates fiers de leurs victoires, pouvait protéger la liberté ; que dis-je? lui seul pouvait, à proprement parler, créer la liberté.

Un autre motif agissait encore sur les esprits, motif latent, caché dans ces dispositions de la foule. Je n'ose l'indiquer qu'avec hésitation, mais il ne manque jamais dans les États où la culture sociale en vient, après la destruction des anciens usages et de l'autorité, après la reconnaissance de principes conformes au droit rationnel, à accorder à tous la faculté de participer aux biens sociaux, sans pouvoir en même temps fournir les moyens d'exercer les aptitudes qu'elle confère. La pauvreté était depuis longtemps dans le monde; elle était partout; mais ce n'est que dans les constitutions helléniques, là où on reconnaissait la liberté du citoyen, qu'elle pouvait se montrer sous la forme du paupérisme. Déjà lorsqu'Agis avait aboli les dettes, le paupérisme avait levé la tête; l'exemple de Cléomène, qui abolit aussi les dettes et partagea les terres, éveilla en tous lieux de semblables désirs ; il provoqua des agitations au sein de ces masses profondes et irritées, que la liberté proclamée par le droit fédéral avait si parcimonieusement traitées[1].

Aratos devait voir qu'il n'était pas moins menacé à l'inté-

[1]) Vu l'absence de documents, il est impossible d'étudier de plus près en ce moment le fait signalé ici. On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, comme cette crise ressemble à l'époque des Gracques à Rome, et ce n'est pas chose indifférente que le nom du noble stoïcien Blossius soit associé si étroitement aux efforts de Tibérius Gracchus. Polybe (XXXVIII, 4, 5) parle, à propos de conjonctures politiques de haute importance, de la πλῆθος ἐργαστικῶν καὶ βαναύσων ἀνθρώπων. En Grèce comme partout, l'élément démocratique progressiste l'a emporté dans l'État, au fur et à mesure que se développait le goût de l'industrie, sur l'agriculture, sur l'élément aristocratique conservateur; et cependant leur équilibre est la condition non seulement de la prospérité économique, mais encore, au point où en étaient les anciens États grecs à l'époque hellénistique et Rome au temps des Gracques, de la stabilité politique et sociale. Déjà Aristophane conseille de retourner aux champs. Les comparaisons avec l'état des sociétés modernes s'offrent d'elles-mêmes.

rieur qu'à l'extérieur, et que le soulèvement qui avait rendu Sparte tout à coup si forte provoquait des mouvements au sein des villes achéennes. Il n'y avait pour lui que deux partis possibles : ou bien de conclure la paix avec les Spartiates, ou de poursuivre la guerre qu'il avait commencée contre eux en cherchant un secours étranger. Mais Cléomène n'accorderait jamais la paix si l'on ne reconnaissait sa propre hégémonie, peut-être même si l'on n'amoindrissait considérablement le territoire de la confédération, si l'on n'en détachait Corinthe et Mégalopolis ; et quels changements dans la Ligue auraient inévitablement résulté du contact avec Sparte ! Aratos avait déjà pu reconnaître, lorsqu'il avait rencontré Agis à Corinthe, le poison que contenaient ces proches relations avec la nouvelle Sparte ; toutes ces idées exagérées qu'Aratos avait combattues toute sa vie, à cause desquelles il avait mis à l'écart ses amis, les philosophes de Mégalopolis, et contenu l'enthousiaste Lydiade, elles seraient venues alors dans sa Ligue sous la forme la plus irritante. Le partage des biens et l'extinction des dettes, tel aurait été le premier cri : dès lors, c'en était fait de la juste supériorité des classes aisées ; elles devaient même craindre de perdre une partie de leurs biens ou de leurs créances ; la vie calme et bourgeoise, la légalité, la régularité, tout cela était perdu sans retour. Alors ce roi qui mettait son orgueil à rivaliser de privations avec l'homme pauvre et d'endurance avec le guerrier illettré, qui enthousiasmait la jeunesse pour la grossière vertu spartiate des temps passés, qui avait foulé aux pieds dans sa patrie le droit des riches, il deviendrait alors le soleil vers qui se tournerait tout le monde et l'exemple qu'on s'efforcerait d'imiter à l'envi, lui qui était prêt à sacrifier aux vides théories des idéologues et des stoïciens l'heureux confort d'une société où régnaient la culture de l'esprit et les jouissances, et tout cela pour ne satisfaire, en somme, que son ambition ! Voilà ce que devait penser Aratos ; mais ses pensées ne faisaient que parer de belles raisons les secrets sentiments qui le tourmentaient. Ainsi donc, vingt ans après avoir dirigé glorieusement — il en était du moins persuadé — la confédération, il devait céder la place à un plus grand que lui, à un jeune homme

qui arrivait à peine à l'âge mûr, et dont il ressentait si amèrement la supériorité en fait d'énergie de volonté, de talent militaire, de capacité politique, à un roi qui d'un revers de main renversait ses finasseries de diplomate et foulait sous sa semelle ses galeries de fourmi laborieuse, à ce Cléomène qui le chassait, le poursuivait, le déconcertait, lui, le vieux maître de l'art diplomatique, et qui finalement l'abandonnait comme un écolier à la pitié ou à la colère de ses confédérés, autrefois si loyaux et si patients ! On comprend fort bien qu'Aratos se soit laissé désormais déterminer par des motifs qui doivent rester à tout jamais étrangers à l'âme d'un homme d'État ; il regardait la Ligue comme son œuvre, et il n'eut aucun scrupule à la sacrifier à ses dépits personnels.

Il était résolu à poursuivre la guerre contre Cléomène, mais où trouver du secours ? Le roi d'Égypte payait toujours sa pension annuelle, mais l'occupation de la Carie par Antigone lui liait en quelque sorte les mains. Du reste, il n'était aucunement de son intérêt que Sparte et Aratos se fissent la guerre. En tout cas, la politique égyptienne n'avait pas besoin d'un succès immédiat des confédérés ; il lui suffisait de soutenir une puissance ennemie des Macédoniens, et déjà les Achéens étaient trop impuissants pour servir efficacement à cet égard les intérêts de l'Égypte. Il n'y avait en Grèce aucune puissance qui pût leur porter secours, sinon les Étoliens ; mais ceux-ci n'avaient-ils pas cédé à Cléomène les trois villes d'Arcadie ? N'avaient-ils pas proposé en Macédoine comme à Sparte de partager formellement le territoire de la Ligue ? Il faut dire que depuis, à ce qu'il semblait du moins, ils ne s'intéressaient plus directement à ce qui se passait dans le Péloponnèse. Si Cléomène avait secouru leurs amis de l'Élide, on devait reconnaître qu'il ne l'avait pas fait pour être agréable aux Étoliens. Aratos ne pouvait se dissimuler que les Étoliens devenaient plus réservés envers Cléomène à mesure que grandissait sa puissance, et que le secours prêté par le roi aux habitants de l'Élide devait plutôt les éloigner que les rapprocher. Mais quel profit en retirait-il ? Lors même qu'il aurait gagné l'appui des Étoliens, il fallait compter que la Macédoine se déclarerait aussitôt pour Sparte et se jette-

rait avec toutes ses forces sur la Thessalie étolienne et les Thermopyles; les Étoliens auraient donc été occupés à la guerre contre la Macédoine, et les Achéens auraient succombé sous les coups des Spartiates[1]. Il n'y avait qu'une alliance qui donnât ce qu'Aratos désirait. Sans doute, il devait s'attendre qu'on ne l'obtiendrait pas sans sacrifices considérables, qu'elle surprendrait les confédérés, qu'elle offenserait la cour d'Alexandrie, qu'elle l'exposerait lui-même à des jugements sévères, qu'elle compromettrait sa liberté et l'indépendance de la Ligue, et même qu'elle pourrait bien la dissoudre; mais on obtenait par là ce à quoi Aratos tenait le plus, la certitude de voir le fier Spartiate terrassé. Et c'est ainsi qu'Aratos chercha à conclure une alliance avec la Macédoine !

Il y a de soudains dangers ou des complications inattendues qui troublent même un homme d'honneur et peuvent l'entraîner à une résolution précipitée ; la grande trahison qu'Aratos commençait à préparer — il est vrai, avec sa prévoyance diplomatique habituelle — n'était pas le résultat d'une avalanche de dangers soudaine, étourdissante, précipitée. Il voyait nettement à l'avance que de maux il allait causer ; ce fut par un calcul à froid qu'il prit la résolution qui livrait la confédération, abandonnait la Grèce déjà libre aux mains de l'ennemi et faisait de lui-même, du fondateur de l'indépendance fédérale, le serviteur de la monarchie macédonienne.

C'est dans l'automne de l'année 226, lorsque la réforme constitutionnelle était déjà accomplie à Sparte et que Cléomène continuait la guerre avec un redoublement d'énergie,

[1]) Il est singulier que Polybe représente généralement au cours de ces négociations les Étoliens comme étant d'accord avec Cléomène, tandis qu'en fait on ne les voit intervenir nulle part. Il est probable qu'Aratos expliquait ainsi les choses dans ses *Mémoires*. Depuis l'occupation des trois villes arcadiennes, les Étoliens étaient pleins de défiance à l'égard de Sparte; mais, tant qu'Antigone ne se décidait pas, ils avaient les mains absolument liées, et quand il se décida, il eut en un clin d'œil une supériorité telle qu'ils n'osèrent pas se déclarer contre lui, sans vouloir non plus faire cause commune avec lui. Ce sont des situations politiques tellement claires, que l'on est en droit de récuser hardiment l'autorité de Polybe, lequel se montre ici on ne peut plus partial.

qu'Aratos commença à nouer les négociations. Mégalopolis servit d'intermédiaire. Depuis le temps de Philippe et d'Alexandre, Mégalopolis avait entretenu des relations de toute sorte avec la Macédoine. Son entrée dans la confédération n'avait pas rompu ses rapports avec les Macédoniens ; les hommes qui la représentaient avaient pu reconquérir d'autant plus d'influence qu'au milieu des attaques sans cesse renouvelées des Spartiates, leurs voisins, contre qui la confédération ne fournissait déjà plus d'appui, la sympathie pour les Achéens devenait de moins en moins vive. La pensée de se tourner vers la Macédoine et de demander son secours s'imposait presque. Aratos avait dans la ville deux amis, deux hôtes de son père, Nicophane et Cercidas, ce dernier peut-être le descendant de ce Cercidas qui, cent ans auparavant, s'était montré fidèlement dévoué aux intérêts de la Macédoine et avait réglé la constitution de la ville. C'est avec ces deux personnages qu'Aratos s'entendit dans le plus grand secret ; il les détermina à faire dans leur commune la proposition suivante : à savoir, que Mégalopolis demanderait à la confédération l'autorisation d'implorer le secours de la Macédoine. La ville accepta la proposition et envoya les deux personnages susdits à la Ligue, en les chargeant de se rendre aussitôt en Macédoine, si leur demande était approuvée. Sans doute, ces négociations particulières d'une seule ville ne compromettaient pas l'existence de la Ligue et sa constitution ; du reste, Aratos conseillait d'accorder la permission ; on autorisa l'ambassade. Les envoyés se rendirent en toute hâte en Macédoine ; ils exposèrent au roi que « l'association de Cléomène et des Étoliens n'était pas seulement dangereuse pour les Achéens ; que ces deux États ainsi alliés étaient trop forts pour que la confédération pût leur résister ; que, celle-ci une fois anéantie, les Étoliens, toujours avides et rapaces, s'en prendraient bientôt à d'autres voisins ; que Cléomène, de son côté, aspirait à l'hégémonie de la race grecque et ne pouvait l'obtenir qu'aux dépens de la Macédoine. Le roi devait comprendre qu'il n'aurait bientôt plus d'autre alternative, ou de s'unir aux Achéens et aux Béotiens et de vaincre Cléomène dans le Péloponnèse, ou d'attendre en Thessalie une lutte

douteuse contre les Étoliens et Cléomène, auxquels les Béotiens et les Achéens seraient, eux aussi, forcés de se joindre. Les Étoliens — qui se rappelaient encore le secours récemment prêté par les Achéens dans la guerre de Démétrios et qui devaient conserver au moins un semblant de reconnaissance — n'avaient pas encore engagé ouvertement les hostilités; la confédération espérait encore pouvoir se défendre elle-même contre les Spartiates seuls; mais, si elle était impuissante, si les Étoliens intervenaient ensuite ouvertement, il serait temps que la Macédoine prît en main la cause des peuples menacés. Antigone ne devait pas mettre en doute la parfaite droiture de la politique fédérale; Aratos lui-même ne manquerait pas, si la situation devenait à ce point périlleuse, d'offrir et de donner les garanties nécessaires à la Macédoine; il espérait d'ailleurs, par des ouvertures faites à propos, pouvoir indiquer le moment où le secours de la Macédoine deviendrait nécessaire[1] ».

Ces ouvertures montraient la justesse des calculs d'Antigone. Les complications sur lesquelles il avait fondé ses combinaisons étaient proches. En admettant que les vives craintes exprimées à l'endroit des Étoliens dans les instructions qu'avait données Aratos fussent autre chose qu'une phrase diplomatique, néanmoins Antigone jugeait trop clairement la situation pour pouvoir se tromper sur le motif réel de ces avances d'Aratos : plus il éviterait avec soin d'avoir l'air empressé et préoccupé de ses intérêts, plus il pouvait compter sur le succès. Il répondit donc aux envoyés de la façon la plus obligeante et leur donna une réponse par écrit pour Mégalopolis : il était prêt à la secourir, si la confédération le trouvait bon. Le rapport des envoyés excita à Mégalopolis la plus grande joie et donna aux habitants une assurance nouvelle ; ils se décidèrent à proposer aussitôt dans l'assemblée fédérale d'appeler les Macédoniens. Aratos reçut en outre de secrètes communications qui le persuadèrent que le roi ne lui était pas personnellement hostile, et il se réjouit d'autant plus d'avoir si bien réussi dans sa campagne diplomatique, que le

[1]) Polyb., II, 48-49.

zèle des Mégalopolitains lui enlevait désormais la tâche importune de proposer à la Ligue l'alliance de la Macédoine et d'en être finalement responsable. En effet, ce furent les Mégalopolitains qui, dans le Conseil fédéral, firent la proposition de demander au roi de venir aussitôt dans le Péloponnèse ; ils montraient en même temps sa lettre bienveillante et vantaient la noblesse de ses sentiments. La question devait être, après une délibération préalable dans le Conseil, soumise à l'assemblée fédérale. Les Mégalopolitains déclarèrent que la multitude était favorable à la proposition ; Aratos s'exprima en termes approbateurs sur cette preuve de bon sens et de sagesse que donnait la foule ; il loua la bonne volonté du roi ; il exhorta la Ligue à tenter d'abord tous ses efforts pour défendre les villes et le pays entier par ses propres forces, et à n'accepter qu'en cas de défaite le secours offert avec tant de grandeur d'âme par Antigone. Sa proposition fut transmise à l'assemblée, qui résolut de ne pas donner suite provisoirement à l'offre des Mégalopolitains et de soutenir encore avec ses propres forces la guerre qui menaçait d'éclater [1].

Ces négociations avaient évidemment modifié la situation politique, non seulement de la Ligue, mais en même temps de toutes les puissances grecques et de celles qui étaient en rapports avec la Grèce. Depuis qu'il y avait une politique macédonienne, elle avait eu constamment en face d'elle en Grèce une opposition où les forces morales de la race grecque s'unissaient contre les forces matérielles du royaume, ou, pour mieux dire, une opposition qui triomphait lorsqu'elle savait unir ses moyens d'action. Si l'amphictyonie de Delphes avait pu se transformer en une constitution nationale, Philippe n'aurait pas combattu à Chéronée ; mais cette ébauche unique d'une Union nationale régulièrement constituée était si faible et si misérable que Philippe lui-même avait essayé de fonder une nouvelle confédération à Corinthe, afin d'unifier la nation,

[1]) Polyb., II, 50. La proposition des Mégalopolitains est soumise d'abord au κοινὸν βουλευτήριον, puis Aratos parle à la foule (πλῆθος). Il doit y avoir eu convocation d'une assemblée extraordinaire. Si la relation de Polybe est exacte de tout point, il faut juger des préférences de la « foule » par ce qui a été dit plus haut au sujet des votes de la communauté fédérale.

ou du moins ses principaux membres. Cette confédération finit par se dissoudre, et la lutte contre la Macédoine recommença. Les Étoliens en furent les premiers champions, mais ils comprirent fort mal leur devoir. Ils s'emparèrent de l'amphictyonie, mais ils en chassèrent les représentants des autres tribus; la nation grecque s'effraya de leur brutalité, de leur grossièreté, non moins que de la puissance royale. C'est ainsi que les Achéens purent s'élever, se mettre avec rapidité et décision à la tête de la Grèce, prendre à leur compte les idées dominantes. Depuis lors, la politique étolienne désorientée ne fit plus que tâtonner de côté et d'autre, mais la constitution achéenne n'offrit pas aux idées du temps l'asile qu'elles réclamaient; elle perdit ou plutôt elle ne trouva pas son principe : elle commença à fonder l'unité non pas sur la force, mais sur la faiblesse de la Grèce. Alors se leva Sparte. Celle-ci grandit rapidement et dépassa bientôt la confédération; déjà elle se trouvait à la tête d'une nouvelle opposition plus énergique, façonnée, il est vrai, à un régime résolûment monarchique, mais armée précisément de tous les moyens qui étaient alors nécessaires à la fondation d'une unité nationale « sincère ». Mais, au lieu de se rallier à l'opposition spartiate, la Ligue, complètement aveuglée, se tourna vers la Macédoine. La puissance de la Macédoine en fut singulièrement accrue. Souvenons-nous qu'Antigone avait repris avec un succès sérieux la politique asiatique qu'il avait à peu près abandonnée depuis plus de dix ans; l'Égypte était intéressée au plus haut point à donner tout l'appui possible à l'opposition hellénique. En se rapprochant de la Macédoine, Aratos avait donc compromis ses anciennes relations avec Alexandrie. Le Lagide entra aussitôt en rapports avec Cléomène, le poussa à continuer la guerre, lui fit espérer des subsides[1].

Cléomène lui-même était plein d'ardeur à poursuivre la guerre. Il devait savoir qu'il n'aurait pas du tout à lutter contre toutes les forces de la confédération; il comptait à bon droit sur les dispositions de la foule dans la plupart des villes;

[1]) Κλεομένης χορηγεῖν ἐπεβάλλετο ... διὰ τὸ πλείους ἐλπίδας ἔχειν ἐν τοῖς Λακεδαιμονίοις ἤπερ ἐν τοῖς Ἀχαίοις, τοῦ δύνασθαι κατέχειν τὰς τῶν ἐν Μακεδονίᾳ ἐπιβολάς (POLYB., II, 51, 2).

certainement Aratos n'appellerait pas les Macédoniens tant qu'il aurait encore quelque influence, et cette certitude donnait les meilleures espérances de succès. Cléomène envahit tout à coup le territoire de l'ancienne Achaïe, du côté de Pharæ ; s'il y battait Aratos, comme il l'espérait bien, l'effet moral serait d'autant plus grand que le parti d'Aratos avait précisément dans ces vieilles localités son véritable point d'appui. Aratos n'était pas alors stratège, c'était Hyperbatas; mais la direction de la Ligue était absolument dans sa main. Il avait, avec toutes les milices de la confédération, marché sur Dymæ, peut-être à cause des Étoliens, de la part desquels il redoutait ou voulait paraître redouter une attaque simultanée. Cléomène y courut hardiment, établit son camp entre la ville ennemie et la position des Achéens, les attaqua et fut complètement victorieux. Ce fut la victoire de l'Hécatombæon, qui eut lieu à peu près au printemps de l'année 225 [1]. Le nombre des prisonniers et des morts que perdirent les Achéens fut considérable. Si Cléomène avait voulu pousser plus avant, il n'aurait pas trouvé une vive résistance ; il préféra se tourner vers l'Arcadie. Il se contenta de chasser de Lasion la garnison confédérée et de rendre la ville aux Éléens [2]. Son dessein était de laisser le mouvement qui existait déjà dans les cités se développer davantage et se manifester par des avances aux Spartiates.

Les documents relatifs à ce qui se passa au sein de la Ligue après cette malheureuse bataille ne sont pas suffisamment clairs. On est en droit d'admettre que la colère de la multitude contre Aratos s'exprima peut-être avec plus de force encore qu'après la bataille de Ladocia. L'époque de l'élection du stratège était proche ; Aratos déclara qu'il ne voulait pas être nommé. Ce n'est pas qu'il craignît d'échouer ; ceux qui faisaient l'élection étaient les censitaires et il était sûr de leurs

[1]) Plut., *Cleom.* 14. *Arat.* 39. Polyb., II, 51, 3. L'indication chronologique n'a qu'une exactitude approximative; on peut inférer d'un passage de Plutarque (*Cleom.* 15) qu'il n'y a pas eu un hiver entre cette bataille et l'époque de l'élection du stratège.

[2]) Plut., *Cleom.* 14. Il faut dire que, dans ce passage, la localité en question est appelée Langon.

suffrages ; eux-mêmes le priaient de ne pas refuser, mais en vain[1]. Ce n'était pas non plus la colère de la foule qui l'effrayait ; il l'avait déjà bravée autrefois dans des temps aussi mauvais. Ce qui le détermina, ce furent les difficultés inattendues des négociations avec la Macédoine. Aussitôt après la bataille de l'Hécatombæon, il avait envoyé son fils Aratos à Antigone[2], pour mener à bonne fin les négociations nouées dans l'automne précédent et relatives à un envoi de secours. Le roi exigeait qu'on lui remît l'Acrocorinthe comme point d'appui pour la guerre dans le Péloponnèse ; mais il semblait absolument impossible de remettre les Corinthiens contre leur volonté à la discrétion des Macédoniens. Les négociations furent provisoirement suspendues, afin qu'on pût trouver, avant de les reprendre, d'autres gages pour la Macédoine. Cet insuccès de sa diplomatie en ce moment mettait Aratos hors d'état d'entreprendre quoi que ce fût contre Cléomène, et il préféra abandonner à un autre, à Timoxénos, la responsabilité de la stratégie.

Dans une semblable situation, le parti opposé à Aratos devait gagner du terrain. Après la défaite et certainement à l'instigation d'Aratos, qui devait chercher à gagner du temps pour ses négociations de Macédoine, on avait envoyé des ambassadeurs à Cléomène. Les exigences du roi de Sparte étaient dures, telles qu'elles devaient l'être s'il y avait à craindre une intervention macédonienne. Mais Aratos et son parti étaient désormais sans espoir de secours ; ces négociations infructueuses étaient pour lui une nouvelle défaite plus sensible. Cléomène n'avait plus à le redouter. Aussi, il envoya le message suivant : il ne demandait maintenant aux Achéens que de lui conférer l'hégémonie ; il ne serait plus question des bases de la paix antérieurement posées ; au contraire, dès que ses conditions seraient acceptées, il s'em-

[1]) Polyb., IV, 6, 8. On élut Timoxénos (printemps 225), un des partisans d'Aratos (Polyb., IV, 82, 8).

[2]) Polybe (II, 51, 4) dit que les Achéens défaits avaient été obligés de καταφεύγειν ὁμοθυμαδὸν ἐπὶ τὸν Ἀντίγονον. Je ne crois pas que cette unanimité ait été l'opinion officielle de la communauté fédérale, mais plutôt celle du Conseil fédéral ou bien des Ἀχαῖοι ἐν ὅπλοις.

presserait de rendre les prisonniers de guerre et les places enlevées aux Achéens. Naturellement, ces ouvertures répandirent la plus grande allégresse ; vainement Aratos parla contre ; il ne put empêcher qu'on n'en décrétât l'acceptation. On invita le magnanime roi de Sparte à Lerne, où l'assemblée fédérale avait été convoquée pour lui conférer solennellement l'hégémonie. Déjà Cléomène renvoyait à l'avance dans leur patrie les plus considérables de ses prisonniers de guerre, afin de donner, de son côté, une marque de son entière confiance. Il était sur le point d'obtenir le résultat décisif ; il courut à Lerne avec un joyeux empressement. Malheureusement, un peu d'eau bue mal à propos en route lui valut un coup de sang : il fallut le rapporter à Sparte [1].

Il guérit enfin ; une nouvelle assemblée fut convoquée à Argos, pour remettre au roi l'hégémonie. Cléomène arrivait cette fois par Tégée. Mais Aratos avait mis le temps à profit et osait déjà se présenter devant les siens avec plus de décision [2]. Il envoya au-devant de Cléomène, qui était déjà arrivé à Lerne, des messagers qui lui dirent qu'il devait, puisqu'il venait trouver des amis et des alliés, laisser ses troupes en arrière et entrer seul à Argos ; s'il le désirait, on pouvait lui donner 300 otages pour sa sûreté personnelle, mais, s'il paraissait avec ses troupes, il devrait s'arrêter auprès du gymnase de Cyllarabion devant la ville, et c'est là qu'on s'aboucherait

[1]) Plut., *Cleom.* 15.

[2]) L'attitude même d'Aratos indique que l'état des négociations avec la Macédoine s'était considérablement modifié. Antigone pouvait bien concevoir quelque inquiétude de ce qui se passait dans le Péloponnèse. Aratos aurait dû faire peur au roi, en lui laissant croire qu'il allait se rallier à la cause de Cléomène. Ce n'est pas par loyauté politique, vertu à laquelle Aratos ne fit jamais le moindre sacrifice, mais par l'effet d'une antipathie absolument aveugle contre Cléomène, qu'Aratos laissa passer le moment favorable. C'est précisément alors, selon toute apparence, qu'il se déclara prêt à faire à la cour de Macédoine les concessions décisives. L'expression de Plutarque (*Cleom.* 17) : διωμολογουμένων τῶν μεγίστων, n'est pas le moins du monde exagérée. Certainement, Antigone commençait déjà à rassembler ses troupes en Thessalie lorsqu'Aratos envoya à Cléomène ce « congé brutal ». Pour le lui signifier de la sorte, il fallait qu'il eût une position officielle, il fallait qu'il fût stratège; or sa onzième stratégie commença en mai 224. Il devait s'être passé un certain temps depuis la guérison de Cléomène.

avec lui. Cléomène fut extrêmement irrité : il échangea avec Aratos des lettres fort aigres sans aucun résultat ; il exposa dans un message à la confédération, sur un ton indigné et sans le moindre ménagement, la conduite déloyale d'Aratos, qui violait la bonne foi. Puis il quitta Lerne et envoya un héraut dénoncer de nouveau la guerre aux Achéens, à Ægion, comme l'a dit Aratos dans ses *Mémoires*, et non pas à Argos, où on aurait pu prendre aussitôt des résolutions en vue de la défense [1].

La nouvelle déclaration de guerre fit éclater le mécontentement qui fermentait dans la Ligue. Si la constitution fédérale rendait possible un abus aussi criant de l'influence personnelle, tel qu'Aratos se l'était permis, qui voudrait lui appartenir plus longtemps ? Il est expressément dit que même les principaux personnages se détournèrent en grande partie d'Aratos. Ce qu'on lui reprochait, ce n'était pas seulement ce mépris éhonté des résolutions décrétées par la Ligue et des traités déjà conclus ; il avait bravé et défié l'opinion publique, qui s'exprimait hautement en faveur de Cléomène, et si ses négociations antérieures avec Antigone semblaient déjà équivoques au plus haut point, on voyait maintenant en lui un traître manifeste, puisqu'il avait empêché, de son propre chef, la conclusion d'une paix qui semblait garantir le Péloponnèse contre toute intervention macédonienne. Les communes, dit-on, furent surtout exaspérées de se voir arracher toute espérance de proclamer l'extinction des dettes et le partage des biens ; elles auraient pu compter sur une réforme de la constitution fédérale dès que l'hégémonie spartiate aurait brisé l'influence d'Aratos et du parti des censitaires. Maintenant, elles n'avaient plus d'espoir ; elles étaient prêtes à faire défection ; il suffisait que le Spartiate s'approchât, et les villes se détachaient, l'une après l'autre, de la malheureuse Ligue [2].

Dès les premiers jours de cette fermentation des esprits, Cléomène marcha en toute hâte sur Sicyone. Cette fois, il fut

[1]) Plut., *Cleom.* 17. Ce que dit Plutarque (*Arat.* 39) des 300 compagnons de route est absurde.
[2]) Plut., *Cleom.* 17. *Arat.* 39.

joué, et la ville lui échappa. Il se jeta alors sur Pellène ; les bourgeois se soulevèrent en sa faveur, et se réunirent à lui pour chasser la garnison [1]. Phénéos, Pentélion, Caphyæ tombèrent de même au pouvoir des Spartiates [2]. Déjà les territoires de l'est de la confédération se trouvaient ainsi tout à fait séparés de ceux de l'ouest; on craignait la défection de Corinthe et de Sicyone. La Ligue y envoya d'Argos des cavaliers et des mercenaires, pour tenir les villes dans l'obéissance. On craignait même pour Argos, attendu qu'Aristomachos, élu une fois stratège, puis visiblement mis de côté, était à même d'intriguer dans une ville dont il avait été le tyran. On transféra à Argos la célébration des Jeux Néméens. La ville se remplit d'étrangers. Pendant la fête, Cléomène accourut, occupa de nuit les hauteurs de l'Aspis, au-dessus du théâtre. Il n'en fallut pas davantage : personne ne prit les armes ; la ville accepta volontiers une garnison spartiate. Cléomène évita toute espèce de poursuites pour motifs politiques ; Argos dut seulement lui donner 20 otages et entrer, comme ville libre, dans la fédération qui reconnaissait l'hégémonie de Sparte [3]. Cette conquête n'était pas seulement d'une extrême importance au point de vue politique, elle rappelait le souvenir de Pyrrhos, qui avait trouvé la mort en luttant vainement contre la cité, et des vaines tentatives que Sparte avait faites autrefois, et l'on comprenait, en faisant la comparaison, quelle était maintenant la puissance de cette royauté spartiate qui savait représenter les idées vivantes de l'époque [4]. Après la prise d'Argos, Phlionte et Cléonæ ouvrirent leurs portes avec joie. A Corinthe, à Sicyone, partout régnaient les mêmes dispositions. Des dix vieilles villes de l'Achaïe, Pellène, la plus

1) καὶ τοὺς φρουροῦντας ἐξέβαλεν μετὰ τῶν Ἀχαίων (Plut., *Cleom.* 17) : ce devait être, par conséquent, une garnison de mercenaires. Suivant Plutarque (*Arat.* 39), Aratos était en personne à Pellène : καὶ τοῦ στρατηγοῦ ἐκπεσόντος ἔσχε τὴν πόλιν. Aratos aura probablement couru d'Argos à Pellène, parce qu'il y avait là une garnison, et aussi pour barrer l'accès du territoire achéen proprement dit.

2) Plut., *Cleom.* 17. Polyb., II, 52, 1.

3) Plut., *Cleom.* 17.

4) Ces considérations se trouvent en propres termes dans Plutarque (*Cleom.* 18).

importante, avait déjà fait défection : c'était une situation absolument désespérée.

Aratos s'était rendu à Sicyone, pour empêcher la défection formelle de sa patrie. Il prit, de sa propre autorité, les allures d'un dictateur[1]; il fit arrêter et exécuter ceux qu'il soupçonnait d'intelligences avec Cléomène, puis il courut à Corinthe pour y découvrir et punir de la même façon les « laconisants »; mais là il n'imposait déjà plus, et, dans la population de cette riche cité commerçante, les esprits étaient en proie à une surexcitation extrême. C'est alors qu'arriva la nouvelle de la défection de Cléonæ et de Phlionte; le peuple se réunit dans le sanctuaire d'Apollon, près du Bouleutérion, en demandant à grands cris Aratos. Évidemment, on avait l'intention de s'emparer de sa personne. Aratos ne pouvait plus fuir. Il vint, tenant son cheval par la bride, calmer la multitude par un semblant de confiance absolue. On le reçut avec des cris et des injures; on voyait des gens bondir de leur place et courir pêle-mêle; mais Aratos leur parla avec un visage aimable et de douces paroles; il les pria de s'asseoir et de demeurer tranquilles, de faire moins de bruit et de laisser ceux qui étaient dehors entrer aussi dans la salle; puis il sortit d'un pas tranquille, comme pour remettre son cheval, et invita tous ceux qu'il rencontrait dans la rue à se rendre au sanctuaire, où les pourparlers devaient bientôt commencer. Il quitta ainsi le quartier le plus animé : une fois dans le voisinage de l'Acropole, il s'élança sur son cheval, monta au galop, et, prenant avec lui pour escorte trente soldats de la garnison, il arriva heureusement à Sicyone. Cependant les Corinthiens envoyèrent dire en toute hâte à Cléomène qu'ils se rendaient à lui, eux et leur ville. Le roi eut raison de se plaindre qu'ils eussent laissé échapper Aratos; sans cela on eût été hors d'inquiétude et l'Acrocorinthe ne serait pas restée plus longtemps dans les mains de la garnison fédérale. Cléomène tenta vainement de s'emparer de la forteresse; d'Argos même il envoya

[1]) C'est ainsi que je crois devoir interpréter le ἐξουσίαν ἀνυπεύθυνον λαβὼν de Plutarque (*Arat.* 40), d'autant plus que Polybe (II, 52, 3) qualifie expressément Aratos de stratège lors de la défection de Corinthe, qui eut lieu avant l'élection du stratège en mai 223.

Mégistonus à Aratos avec des offres très brillantes pour négocier la reddition de l'Acropole ; il s'engageait à lui payer douze talents de pension annuelle, au lieu des six qu'il recevait d'Alexandrie. Aratos fit une réponse pitoyable, disant « qu'il ne dominait pas la situation, mais que la situation le dominait ». L'assemblée fédérale fut convoquée à Sicyone ; elle conféra à Aratos la stratégie avec un pouvoir absolu et dictatorial, tel qu'il se l'était déjà attribué de son propre chef; il se forma une garde du corps avec les bourgeois qui lui étaient dévoués[1].

Cependant Cléomène avait quitté Argos ; sur son chemin, Trœzène, Épidaure, Hermione se rendirent volontairement ; c'est ainsi qu'il arriva à Corinthe. Il commença aussitôt à investir la citadelle, que la garnison achéenne refusait de livrer. Aratos avait des biens dans la ville ; Cléomène commanda de les épargner, et invita les amis du stratège à en prendre la gestion. De nouveau il envoya un message à Aratos : il offrait la paix encore une fois, si la confédération reconnaissait son hégémonie et accordait que la garnison de l'Acrocorinthe fût composée par moitié de Spartiates. Aratos refusa tout. La défection de Corinthe l'avait débarrassé de son plus grand souci ; ses Achéens tenaient encore la forteresse, et il ne s'agissait que d'elle entre Aratos et Antigone ; un mot seulement, et les secours de la Macédoine se mettaient en marche[2].

Et pourtant, Aratos hésitait à prendre son parti. Sentait-il enfin qu'appeler la Macédoine à son secours, c'était commettre un suicide politique ? Mais plus il temporisait, plus était grande l'impuissance de ce misérable débris de la confédération qui entrait dans l'alliance macédonienne, plus complète était la nullité politique de son avenir. Et cependant, Aratos tergiversa encore durant des mois. Espérait-il peut-être que l'Acrocorinthe allait succomber, et que lui-même serait ainsi

[1]) τῷ δ' Ἀράτῳ συνῆλθον εἰς Σικυῶνα τῶν Ἀχαίων οἱ πολλοὶ καὶ γενομένης ἐκκλησίας ᾑρέθη στρατηγὸς αὐτοκράτωρ (Plut., *Arat.* 41). Les combinaisons de Schömann et sa correction οὐ πολλοί, l'opinion qu'il fonde là-dessus, à savoir que l'assemblée de Sicyone était une réunion improvisée et que Timoxénos était encore stratège, bien qu'Aratos ait été créé là dictateur, tout cela a été réfuté, d'une façon probante à mon sens, par Klatt (*Forschungen*, p. 67).

[2]) Plut., *Cleom.* 19. La matière est mieux ordonnée dans ce passage que dans la *Vie d'Aratos* (§§ 40-41) du même auteur.

contraint de ne pas exécuter ce qui devait ternir la plus belle gloire de sa vie? Mais, s'il sentait en lui le tourment intime d'une fatale erreur, il n'avait pas l'âme assez courageuse pour en convenir. Il était vaniteux, mais non pas un traître; il était jaloux de Cléomène, mais il était Hellène pourtant; il ne pouvait songer qu'avec effroi aux images de sa jeunesse, aux tyrans et à leurs garnisons, et il flottait, il hésitait dans une douloureuse alternative, obligé de choisir entre un fier et audacieux rival et le despotisme macédonien. Il tardait donc à prendre une résolution; il laissait au hasard le soin de décider, selon que l'Acrocorinthe se rendrait ou non; il cherchait de nouveaux tours et détours pour laisser toujours ouverte une chance de capitulation, et la Fortune lui refusa la légère faveur qu'il attendait d'elle : elle ne voulut pas lui dicter le mot décisif qu'il n'avait pas le courage de prononcer. Au milieu des péripéties les plus rapides, tout s'arrêta soudain; ce fut le dernier silence avant le terrible orage.

Aratos avait tourné ses regards de tous les côtés, comme s'il était possible encore d'éviter le Macédonien. Il demanda du secours en Étolie et fut repoussé; à Athènes, où il rappelait qu'il avait délivré la cité, mais on y soutenait les intérêts de Sparte; il aurait même cherché un appui en Béotie, si Mégare, en se détachant de la confédération, n'était pas entrée dans la Ligue béotienne[1]. Il avait rejeté les propositions de Cléomène; le roi de Sparte parut alors avec toute son armée devant Sicyone, ravagea la contrée, assiégea la ville : durant trois mois, Sicyone fut investie, et Aratos hésitait toujours à remettre l'Acrocorinthe au Macédonien. Lui-même a ainsi décrit la situation à cette époque[2] : il a voulu présenter sous

[1]) Polyb., XX, 6, 8.

[2]) Les renseignements fournis par Plutarque (*Arat.* 41-42) sont visiblement tirés des *Mémoires* d'Aratos. Dans la *Vie de Cléomène* (§ 19), au contraire, Plutarque semble avoir pris pour guide Phylarque. On y rencontre une divergence notable, à savoir que Cléomène aurait fait sa tentative sur Sicyone seulement après qu'on eut décidé d'appeler Antigone. C'est là une chose invraisemblable, car à ce moment-là, Cléomène n'avait pas trois mois à perdre. Du reste, Polybe (II, 47) dit expressément qu'Aratos n'avait pas pu s'expliquer tout à fait franchement dans ses *Mémoires* sur les négociations avec la Macédoine.

un jour plus doux sa coupable action; mais il ne fait qu'amasser de nouveaux reproches contre lui. Tout ce qu'il y avait eu dans la confédération de villes favorables aux Spartiates était maintenant du côté de Cléomène, mais Stymphale[1], Mégalopolis, les anciennes localités achéennes ou le parti qui y dominait encore, à l'exception de Pellène, restaient toujours unies; comment le stratège pouvait-il les sacrifier à son irrésolution? comment osait-il prendre cette responsabilité ? L'Acrocorinthe n'était plus maintenant pour la Ligue qu'un poste perdu; il n'y avait aucune raison de tarder à le livrer à Antigone; de plus longs délais pouvaient faire tomber la forteresse aux mains de Cléomène, et alors Mégalopolis et les vieilles cités achéennes tombaient sans retour sous la domination de Sparte. Les intéressés se rassemblèrent donc à Ægion et invitèrent Aratos à quitter Sicyone pour venir délibérer avec eux. C'est en vain, comme il le racontait lui-même dans ses *Mémoires*, que les citoyens de la ville assiégée le prièrent et le conjurèrent de ne pas partir, lui montrèrent les dangers qui de toutes parts menaçaient son voyage : les femmes, les enfants vinrent le trouver; ils touchaient ses vêtements ; ils embrassaient ses genoux; ils cherchaient, tout en larmes, à le retenir, comme leur père et l'unique sauveur de tous. Il leur donna des encouragements, puis s'arrachant à eux, avec son fils et dix amis pour compagnons, il courut à cheval jusqu'au rivage; là, il monta sur un vaisseau qui le conduisit heureusement à l'assemblée d'Ægion. C'est là que fut prise la résolution d'invoquer le secours d'Antigone et de lui livrer l'Acrocorinthe[2]. Aratos eut cette consolation que ce fut l'assemblée, et non lui, qui prononça le mot décisif ; c'était la sentence de mort pour les espérances de ceux qui rêvaient une Grèce libre.

Aussitôt la résolution prise, les otages convenus furent envoyés à Antigone. Aratos y joignit son fils. Le sort en étant une fois jeté, il ne pouvait plus avoir d'autre intérêt que de s'assurer par tous les moyens la faveur royale. Il faut se rap-

[1]) Polyb., II, 55, 8.

[2]) Plut., *Arat.* 42. Ceci paraît avoir eu lieu après l'élection de Timoxénos à la stratégie, c'est-à-dire après le commencement de mai 223.

peler combien la situation était tendue pour comprendre l'exaspération que cette résolution dut provoquer chez tous les partisans de Sparte. A Corinthe surtout, la fureur du peuple fut si grande qu'on détruisit tout dans la propriété d'Aratos; sa maison même fut, par décret public, donnée à Cléomène. Ce dernier avait, à la nouvelle de la négociation, abandonné aussitôt le siège de Sicyone pour courir à Corinthe; il établit son camp sur l'isthme, qu'il barra, du côté des monts Onéens, par une suite de retranchements en apparence complètement suffisants pour rendre le passage impossible aux Macédoniens.

Antigone depuis longtemps déjà était en Thessalie, prêt à marcher, lorsqu'arriva l'ambassade des Achéens. Les nouvelles ultérieures qu'il reçut lui firent supposer que Cléomène chercherait à pénétrer dans l'Hellade et peut-être jusqu'en Thessalie. Ceci pouvait aisément décider les Étoliens, qui ne possédaient que depuis peu le sud de la Thessalie, à sortir de l'inaction factice où les avait réduits la politique macédonienne et à attaquer de concert avec Cléomène. En outre, le roi avait un intérêt majeur à s'emparer le plus tôt possible de l'Acrocorinthe. Les Étoliens lui ayant refusé la permission de traverser, dans sa marche par l'Othrys et les Thermopyles, leur propre territoire, Antigone courut par l'Eubée vers l'isthme[1]; il avait avec lui une armée de 20,000 fantassins et 1,400 cavaliers[2]. Aratos et les damiorges de la confédération allèrent par mer jusqu'à Pagæ, sur le territoire de Mégare, pour saluer le roi; Antigone se montra extrêmement prévenant et ouvert, surtout à l'égard d'Aratos. On convint de toutes les dispositions ultérieures, et les hostilités commencèrent[3].

C'était à peu près dans l'été de 223. La position de Cléomène était assez forte, et la valeur de son armée, le zèle des Corinthiens assez sûrs pour qu'il pût repousser toutes les tentatives que feraient les Macédoniens pour rompre sa ligne. La garni-

[1]) Polyb., II, 53, 4. Polybe, il est vrai, présente les objections des Étoliens de telle façon qu'on ne comprend guère pourquoi, à ce compte, ils ne s'étaient pas empressés d'aller au secours d'Aratos quand il le leur avait demandé, ou pourquoi ils appuyèrent désormais les efforts de Cléomène.

[2]) Plut., *Arat.* 43.

[3]) Plut., *Arat.* 43. La date peut être inexacte à deux ou trois mois près; elle est plutôt placée trop tôt que trop tard.

son de l'Acrocorinthe ne lui inspirait pas d'inquiétude pour le moment. Mais, comme il ne s'était pas emparé de Sicyone et ne possédait pas de flotte, Antigone pouvait aborder et le prendre en flanc de ce côté; dans ce cas, l'Acrocorinthe devenait très redoutable. La position de Cléomène était donc, au fond, intenable; mais l'honneur et les égards qu'il devait aux Corinthiens lui commandaient de la défendre aussi longtemps que possible. Antigone ne s'était pas attendu à une résistance aussi sérieuse: les provisions commençaient à lui manquer; il échoua dans une nouvelle tentative pour s'avancer de nuit par le Léchæon. Il lui parut impossible de franchir l'isthme par la voie de terre, et déjà il s'était résolu à faire passer ses troupes à Sicyone, en les embarquant au promontoire Héræon, lorsque, contre toute attente, s'ouvrit un autre chemin extrêmement commode.

Les intelligences secrètes avec les Achéens et Aratos n'avaient pas cessé à Argos. Cléomène, surtout par le conseil de Mégistonus, n'avait pris, à son entrée dans la ville, aucune mesure contre les suspects; il s'était contenté de vingt otages. Mais aussitôt les partisans de la Ligue avaient commencé leurs intrigues occultes. La foule, elle aussi, était mécontente; elle attendait de Cléomène l'abolition des dettes et le partage des biens, et rien de semblable ne s'était produit; elle avait donc facilement abandonné la cause des Spartiates. Un des amis d'Aratos, Aristote, dirigea l'entreprise avec grand succès : il envoya par mer des messagers à Antigone; il annonçait que l'arrivée de quelques troupes suffirait pour tout décider. Aratos partit aussitôt par mer avec 1,500 hommes pour Épidaure, afin de courir de là à Argos. Il n'y était pas encore arrivé quand l'émeute éclata contre les partisans de Cléomène. Aristote, à la tête du peuple, attaqua la faible garnison de la forteresse; Timoxénos était déjà venu de Sicyone avec une troupe d'Achéens pour soutenir son assaut. La garnison courait le plus grand danger; elle dépêcha sur-le-champ des courriers à Corinthe, et Cléomène reçut la nouvelle de l'insurrection à la deuxième veille de la nuit. En toute hâte, Mégistonus avec 2,000 hommes marcha sur Argos, pendant que Cléomène redoublait de prudence et observait les mouvements des Macédo-

niens. Mais bientôt de plus mauvaises nouvelles arrivèrent d'Argos. Mégistonus était entré dans la ville; il avait succombé dans la lutte, et la citadelle, dans le plus grand péril, ne tiendrait plus longtemps. Si Argos tombait, Cléomène était coupé, menacé sur ses derrières; car Stymphale, qui défendait résolûment la cause achéenne, touchait aux territoires de Sicyone et d'Argos, et la marche de Timoxénos avait montré que cette ligne de communication était complètement aux mains de l'ennemi. Antigone pouvait donc, par Sicyone ou par Épidaure, tourner les retranchements de l'isthme, et la route de Sparte lui était ouverte. Cléomène dut abandonner Corinthe. Il courut avec toutes ses forces sur Argos. Dès son arrivée, il attaqua, fit heureusement sa jonction avec la garnison qui résistait encore, repoussa des rues les plus voisines les Achéens et la foule tumultueuse. Mais déjà Aratos s'approchait; Antigone, après le départ de Cléomène, avait franchi l'isthme, s'était fait livrer l'Acrocorinthe, et il marchait avec toutes ses troupes sur Argos. Déjà quelques-uns de ses cavaliers arrivaient au galop dans la ville; sur les hauteurs du voisinage paraisssaient les phalanges. Cléomène reconnut qu'il était impossible de tenir longtemps dans Argos : il se retira, dans le meilleur ordre, par Mantinée, tandis que les alliés nouvellement gagnés à la cause de Sparte s'empressaient de se soumettre aux forces supérieures de la Macédoine. Ainsi, tout ce que Cléomène avait élevé s'écroulait derrière lui; à Tégée, il reçut la nouvelle que sa chère femme était morte. Il recevait coup sur coup; tout son bonheur, toutes ses espérances tombaient en ruines dans ce revirement précipité des choses. Mais ses Spartiates lui restaient encore[1].

Aussitôt après le départ de Cléomène, la ville d'Argos, devenue libre, avait élu Aratos pour son stratège; mais, dit Polybe, ce fut Antigone qui régla la situation de la cité. Sur la proposition du nouveau stratège, il fut décrété que les biens des tyrans et des traîtres seraient donnés au roi en présent et comme marque de reconnaissance; Aristomachos fut mis à la torture, sous prétexte de certains incidents survenus à Cen-

[1]) Plut., *Cleom.* 21-22. Polyb., II, 53.

chrées, puis jeté à la mer. Il n'est que trop vraisemblable que ce fut Aratos qui causa la mort de cet ancien stratège des Achéens ; du moins, c'est sur lui seul que tomba le reproche hautement formulé par la nation grecque tout entière[1].

Cependant le roi montrait déjà sans ménagement l'attitude qu'il pensait prendre désormais dans le Péloponnèse : il faisait relever à Argos les statues renversées des tyrans et renverser celles des Achéens qui avaient pris l'Acrocorinthe ; seule, celle d'Aratos resta ; les représentations qu'il avait faites avaient été inutiles. Ensuite, Antigone partit pour Mégalopolis à travers l'Arcadie ; les forteresses que Cléomène avait élevées sur le territoire de Belmina et d'Ægys furent détruites et ces territoires eux-mêmes rendus aux Mégalopolitains. Ce furent les dernières opérations de cette campagne. Antigone se rendit à l'assemblée achéenne qui se tenait à Ægion, pour exposer aux confédérés ce qui s'était déjà fait et ce qu'il fallait encore faire. On n'avait plus à délibérer beaucoup ; on avait à obéir : de là un décret qui lui décernait l'hégémonie de la Ligue[2], et un autre, portant que celle-ci ne pourrait envoyer de messages ou de députés à un autre roi sans le consentement d'Antigone ; ce fut encore la confédération qui dut se charger du soin de nourrir et de payer les troupes macédoniennes qui prenaient leurs quartiers d'hiver à Sicyone et à Corinthe. Qu'était devenu ce beau soulèvement des Hellènes qui, trente ans auparavant, avait paru inaugurer pour la Grèce une ère nouvelle ! Quelle chute humiliante ! On est écœuré de voir les honneurs que ces conférés autrefois libres rendaient à un roi qui, ferme et clair en ses actes, ne daignait même pas les leurrer par des promesses de liberté, lorsqu'ils lui faisaient présent de Corinthe, comme si c'était le premier village venu, quand ils décrétaient en son honneur, comme s'il était dieu, des processions, des jeux, des sacrifices[3]. Et c'était Aratos qui les menait ainsi !

[1]) Polyb., II, 59-60. On ne peut rien lire de plus piteux que l'apologie de cette indignité dans Polybe ; il est incompréhensible qu'un historien si udicieux d'ordinaire se soit laissé égarer à ce point dans ce deuxième livre par sa piété envers Aratos. Il avertit, il est vrai, qu'il y suit principalement les *Mémoires* d'Aratos, mais c'est là une médiocre excuse.

[2]) Polybe (II, 54, 3) dit : κατασταθεὶς ἡγεμὼν ἁπάντων τῶν συμμάχων, expression qui, comme on le verra plus loin, n'est probablement pas inexacte.

[3]) Plut., *Arat.* 45.

Mais Cléomène était encore à la tête de ses Spartiates. N'y avait-il pas pour lui quelque part un appui, un espoir de secours?

Souvenons-nous de la situation de l'Asie. En 225, Séleucos Callinicos, qui avait passé le Taurus pour réunir de nouveau à l'empire l'Asie-Mineure autrefois syrienne, avait succombé; son armée avait été mise en déroute; tout l'intérieur du pays jusqu'au Taurus était tombé au pouvoir du roi de Pergame, Attale, tandis que la côte de l'ouest et du sud, de même que Séleucie aux bouches de l'Oronte, demeurait sous la domination égyptienne. Il est vrai que Ptolémée Évergète ne possédait plus cette rapidité et cette vigueur des premières années de son règne, sans quoi, comment aurait-il permis, lui dont les flottes dominaient les mers, que le Macédonien se maintînt dans la Carie qu'il avait audacieusement occupée; comment aurait-il laissé les troubles de la Grèce en arriver à ce point que le Macédonien se chargeait de trancher le débat? On semble, dans le cabinet d'Alexandrie, avoir entièrement perdu de vue les Achéens, les Étoliens, les Spartiates, les Épirotes : soudain Aratos, qu'on croyait le représentant de tous les intérêts contraires à la Macédoine en Grèce, et qui touchait une pension annuelle de l'Égypte, avait entamé avec le roi de Macédoine des négociations secrètes; c'était dans l'automne et l'hiver de la même année 225. Il fallait dès lors chercher à regagner le plus tôt possible la position qu'on avait perdue dans la politique hellénique; on se mit en rapport avec Cléomène. On devait voir avec plaisir ses succès rapides et brillants; du reste, la Macédoine elle-même, à ce qu'il semblait, restait indifférente à la prise de Corinthe. Quels avantages Cléomène aurait pu remporter, si, au printemps de 223, une flotte égyptienne avait couvert ses mouvements, ou si seulement elle avait stationné dans les ports amis des Athéniens! Il fallut le revirement complet de toute la situation en Grèce, après la chute d'Argos, pour ouvrir, ce semble, les yeux au Lagide. Non seulement Antigone avait occupé l'Acrocorinthe, pris Corinthe à titre de cadeau, acquis dans Argos de grands domaines; non seulement il disposait de la confédération, mais à Ægion, à ce qu'il semble, il s'était tenu

un congrès officiel de peuples helléniques; on y avait institué une fédération qui comprenait, outre les Achéens, les Béotiens avec Mégare, les Épirotes, les Acarnaniens, les Phocidiens, les Thessaliens, et dont Antigone avait la présidence [1]. Les Étoliens n'appartenaient pas sans doute à cette Ligue, mais ils étaient tellement circonvenus, tellement liés dans leur politique, qu'ils devaient s'estimer heureux de pouvoir rester neutres. Si l'Égypte ne portait pas un prompt secours aux Spartiates, tout le Péloponnèse allait tomber en peu de temps au pouvoir des Macédoniens, et alors la domination égyptienne sur la côte de Thrace courait le plus grand danger, l'occupation de la Carie commencerait à manifester son importance.

Aussi le Lagide fit-il au roi Cléomène des ouvertures et des offres, nous ne savons de quelle sorte. Il semble avoir stipulé en échange que Cléomène ne ferait pas la paix sans son consentement [2]; il exigeait comme otages la mère du roi, Cratésiclée, et le petit garçon qu'Agiatis avait donné à Cléomène. Le récit de Phylarque est fort croyable : d'après lui, le Spartiate rougissait de faire connaître à sa mère d'aussi indignes propositions; poussé par la nécessité de trouver du secours, il vint la trouver à diverses reprises, mais jamais il n'osait se résoudre à lui parler. Elle pressentit la cause de son inquiétude et essaya de la connaître en sondant ses amis; enfin, il se décida à parler, et sa noble mère ne répondit qu'en le blâmant d'avoir hésité si longtemps. Bientôt tout fut prêt pour le départ : la mère et le fils descendirent au Ténare; toute l'armée spartiate en armes les accompagnait. Là, dans le temple de Poseidon, Cléomène fit ses adieux à Cratésiclée et à son enfant; la foule ne devait pas voir leurs larmes. Cratésiclée, tenant l'enfant par la main, courut au vaisseau et partit [3].

Antigone devait présumer que l'Égypte projetait pour la prochaine campagne une entreprise considérable en Grèce. Athènes serait alors certainement à la disposition du Lagide, puisque les deux orateurs Euryclide et Micion, qui décidaient

[1]) Polybe (IV, 9, 4) dit, à propos de l'an 220 : ἔτι ἔνορκος ἔμενε πᾶσιν ἡ γεγενημένη συμμαχία διὰ Ἀντιγόνου κατὰ τοὺς Κλεομενικοὺς καιρούς.
[2]) ἠξίου λαβεῖν ὅμηρα (Plut., *Cleom.* 22).
[3]) Plut., *Cleom.* 22.

de tout par leur influence, étaient très favorablement disposés pour le riche souverain de l'Égypte[1]. Athènes, comme puissance, ne comptait pas ; mais les ports et la situation militaire du pays offraient à une intervention égyptienne des avantages décisifs. Plus délicate encore était la situation d'Antigone vis-à-vis des Étoliens. Ils s'étaient éloignés de Cléomène en voyant ses conquêtes hardies, mais ils n'avaient pas vu avec moins d'inquiétude l'intervention macédonienne ; ils étaient restés neutres au moment décisif, mais si l'armée des Lagides, avec lesquels ils étaient constamment en relations directes par leurs volontaires, se présentait dans l'Hellade, ils avaient l'espoir d'enlever avec son appui l'hégémonie à la Macédoine, sans voir pourtant Cléomène trop puissant, et ils étaient sûrs d'avoir pour récompense l'Acarnanie ainsi que l'Épire, toutes deux jusque-là sous l'hégémonie macédonienne. Antigone dut comprendre qu'il serait extrêmement menacé, si l'audacieux roi de Sparte était soutenu dans sa lutte par des attaques qui viendraient de l'Attique et d'Étolie. Il fallait à tout prix détourner ces dangers. Mais par quels moyens ? Il était nécessaire de menacer la puissance égyptienne au loin, sur un point quelconque, et de la forcer à tourner de ce côté des efforts considérables ; elle serait obligée de faire de nombreux enrôlements, et l'Étolie était toujours un des pays où elle recrutait le plus de soldats ; sûrement, les Étoliens répondraient en masse à l'appel de l'Égypte, qui leur promettrait une forte solde et les attirerait par l'appât d'un riche butin à faire dans une guerre en Orient, tandis que, chez eux, les Étoliens n'avaient peut-être pas de guerre à attendre, et certainement, pas de guerre où chacun d'eux pût espérer un butin considérable.

Ce qui prouve que la politique d'Antigone faisait de ces calculs à longue portée, c'est qu'une nouvelle grande guerre éclata en Orient précisément à l'époque où lui-même quittait

[1]) Plut., *Arat.* 41. Polyb., V, 106, 6. Pausan., II, 9, 5. Plutarque appelle le premier Euclide. Ce sont peut-être les deux mêmes Céphisiens qui contribuent aux dépenses de la guerre de Chrémonide (C. I. Attic., II, n° 334). On trouvera de plus amples informations sur ces deux noms et les monnaies et inscriptions où on les rencontre dans la savante dissertation de Grotefend (*Chronologische Anordnung der athenischen Silbermünzen*, 1872, p. 14 sqq.).

ses quartiers d'hiver pour marcher contre Tégée. Comment pourrait-on expliquer d'autre manière que Séleucos Soter[1] se soit décidé seulement alors, dans la troisième année de son règne, à prendre les armes? Les avant-postes du roi de Pergame étaient au Taurus, les garnisons égyptiennes au pied du Liban et même à Séleucie, sur l'Oronte; si Séleucos, sans se soucier de la position menaçante des Égyptiens aux embouchures de ce fleuve, jeta tout le poids de son attaque sur l'Asie-Mineure, ce mouvement ne peut s'expliquer que par une entente avec la politique macédonienne. S'il réussissait à refouler les soldats de Pergame, ne fût-ce qu'au delà de la Phrygie, la garnison macédonienne de la Carie lui offrait un point d'appui et les troupes égyptiennes qui occupaient le sud et l'ouest de l'Asie-Mineure étaient menacées de l'intérieur; l'Égypte avait besoin de tous ses efforts si elle ne voulait pas se laisser expulser complètement de cette région; elle devait évidemment renoncer à intervenir d'une façon immédiate en Grèce, et Sparte ne pouvait être sauvée à la longue par de simples envois d'argent.

Sans doute, ces considérations n'épuisent pas tout le cercle des hypothèses possibles, mais les documents que nous avons sous les yeux ne nous permettent pas d'aller plus loin. Polybe, qui se borne à résumer sous forme d'introduction les faits de guerre les plus importants jusqu'à la lutte d'Hannibal, écarte à dessein ces vastes combinaisons; il ne veut que mettre en lumière la situation de chaque puissance à l'époque où commence sa tâche d'historien. C'est ainsi qu'il passe également sous silence l'histoire de la guerre qui commençait alors en Asie-Mineure, et qu'il se contente d'en indiquer le résultat essentiel. Essayons donc de rassembler ici le peu d'informations que nous avons sur cette guerre, jusqu'au début de laquelle allait notre exposé de la situation en Syrie.

Le roi Séleucos Soter franchit le Taurus au commencement de l'année 222 avec des forces très considérables; le frère de sa mère, l'audacieux Achæos, le même dont le père

[1]) Son nom officiel est bien Soter et non pas Céraunos, comme le prouvent es listes sacerdotales dans l'inscription de Séleucie sur l'Oronte (dans Pococke, *Inscr. ant.*, c. I, p. 4, 18).

était prisonnier à Alexandrie, l'accompagnait. L'armée des Pergaméniens fut repoussée; déjà les troupes de Séleucos étaient en Phrygie. Il est peut-être vrai que le jeune roi n'ait pas su les conduire; ce qui est certain, c'est qu'il fut assassiné par Nicanor et le Galate Apaturios[1]. Un texte fait supposer que le meurtre eut lieu à l'instigation de son entourage[2]. En tout cas, Achæos n'y eut aucune part; il fit aussitôt arrêter et exécuter les assassins; il refusa le diadème que lui offrait l'armée, absolument dévouée à sa personne; il poursuivit la guerre avec rapidité et décision. Il y avait un fils de Séleucos, mais c'était encore un enfant[3]; les troupes restées

[1]) Polyb., IV, 48. Appian., *Syr.* 66. Hieronym., *In Daniel.* XI. Euseb. Armen., I, p. 253 : ces deux derniers auteurs d'après Porphyre. Polybe, parlant de Ol. CXL, 1, place cette expédition au delà du Taurus δυσὶ μάλιστα πως ἔτεσι πρότερον, par conséquent, en Ol. CXXXIX, 2/3, ce qui veut dire dans la saison propice de l'an 222. D'après Eusèbe, dans son Canon, Séleucos Céraunos (lisez Soter) a régné trois ans, et sa dernière année correspond à l'an 1793 d'Abraham, autrement dit 224 avant J.-C.

[2]) ἐπεβούλευσαν οἱ φίλοι διὰ φαρμάκων (Appian., *Syr.* 66).

[3]) Les listes sacerdotales citées plus haut prouvent que cet enfant a porté le titre de roi et le nom d'Antiochos, bien que d'une façon éphémère. Nous ne connaissons pas sa mère. Il existe, comme on sait, des monnaies d'Antiochos portant comme effigie une tête d'enfant. On les a attribuées, si je ne me trompe, sur la foi de Sestini, à Antiochos III; mais le portrait a l'air décidément trop jeune pour un prince de près de vingt ans; ces monnaies appartiennent sans doute aucun au fils de Séleucos III. J'ajouterai ici une conjecture plus risquée. Tite-Live (XXXVII, 45 et 55) cite un Antipater comme *fratris filius* d'Antiochos III; c'est le même personnage qui, dès 217, commande une partie de la cavalerie syrienne et qui se rend ensuite comme ambassadeur en Égypte (Polyb., V, 79, 12. 82, 9. 87, 1. Polybe l'appelle ἀδελφιδοῦς du roi). Niebuhr pensait que ce devait être un fils de la sœur d'Antiochos III, mais on ne peut pourtant pas mettre ainsi sans plus de façon Tite-Live de côté; du reste, cela ne lèverait pas la difficulté. La difficulté consiste dans l'âge du père, qui, s'il est né de légitime mariage, ne peut pas être venu au monde avant 245, et Séleucos Soter n'était certainement pas un bâtard, puisqu'il hérita du trône. Supposons que Séleucos Soter ait eu ce fils à seize ans; en ce cas, Antipater n'avait pas plus de douze ans en 217, et, soit comme commandant de cavalerie, soit comme ambassadeur, il ne pouvait guère être qu'un figurant. Veut-on, en raison de circonstances aussi suspectes, que cet Antipater n'ait pas été le fils de Séleucos Soter — et il serait en effet étrange que l'héritier légitime du trône, qui a porté le titre de roi, ait servi ensuite comme stratège de celui qui l'avait évincé — alors il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est d'admettre que Séleucos II a eu avant 246, d'une union morganatique, un fils dont Antipater était le fils. Si on trouve trop aventurée cette supposition d'un bâtard de Séleucos II, il faut admettre que le petit-fils légitime de ce prince s'est

en Syrie appelèrent donc au trône le frère du roi, qui résidait à Babylone et qui avait eu jusqu'ici sous sa surveillance les satrapies orientales[1]. Antiochos, qu'on regarde ordinairement comme le troisième roi de ce nom et à qui de brillants succès devaient bientôt faire donner le surnom de Grand, accourut de Séleucie sur le Tigre en Syrie et confia à deux hommes, qu'il croyait sûrs et fidèles, les deux frères Molon et Alexandre, les satrapies de la Médie et de la Perse; Achæos fut chargé d'administrer les pays au delà du Taurus qu'il venait de reconquérir à l'empire[2]. En réalité, les succès rapides d'Achæos dépassèrent toute attente : le château-fort de Sardes tomba même en son pouvoir ; Attale fut rejeté dans le petit domaine dynastique de ses prédécesseurs et même enfermé dans Pergame[3]. Les villes libres d'Ionie et d'Éolide jusque dans le voisinage de l'Hellespont, reconnurent le vainqueur, les unes volontairement, les autres par contrainte; Smyrne même ne put se défendre[4]; la domination égyptienne ne se maintint qu'à Éphèse et à Samos. Nous ne savons pas ce que fit Ptolémée pour résister au danger qui menaçait le reste de ses possessions en Asie-Mineure. Bientôt Antiochos célébra à Séleucie près de Zeugma sur l'Euphrate son mariage avec Laodice, fille de Mithradate du Pont, union qui donnait à la puissance syrienne un nouvel et sérieux appui[5]; une attaque contre la Syrie égyptienne fut préparée avec ardeur[6].

d'abord appelé Antipater, et qu'il a pris comme roi le nom d'Antiochos, comme avait fait, du reste, son père, qui, en prenant le diadème, avait échangé son nom d'Alexandre contre celui de Séleucos. Comme Polybe passe absolument sous silence les particularités en question — et il est seul à parler avec quelque détail de l'époque qui suit immédiatement, — l'exposé qu'il fait de la situation des partis dans le royaume paraît insuffisant. Il dit en propres termes, il est vrai, que Achæos a refusé le diadème et l'a réservé pour Antiochos, mais certains autres incidents restent dans son récit tout à fait obscurs. Nous y reviendrons plus tard.

[1]) Voy. Eusèbe et S. Jérôme.

[2]) POLYB., V, 40, 7.

[3]) POLYB., IV, 48, 10.

[4]) POLYB., V, 77.

[5]) POLYB., V, 43, 1. Ceci arriva à la fin de l'année 221, alors qu'Alexandre et Molon avaient déjà fait défection.

[6]) POLYB., V, 42, 9.

Dans une semblable situation, Ptolémée Évergète semble avoir tourné toute son activité vers l'Orient. Du moins, rien ne nous fait présumer qu'une flotte égyptienne ait paru sur les côtes de Grèce ou ait entrepris quoi que ce soit en faveur de Cléomène; le péril en Orient était pressant, et les préparatifs que faisait Antiochos contre la Cœlé-Syrie étaient menés activement. Si je ne me trompe, c'est la situation de l'Orient qui a dicté à Antigone sa conduite dans sa campagne de cette année. On est surpris de la lenteur de ses opérations; il semble traîner à dessein la guerre en longueur, non seulement pour fonder d'autant plus complètement sa nouvelle suprématie dans le Péloponnèse, mais pour fatiguer le Lagide et le dégoûter de ses paiements de subsides, pour le voir entièrement absorbé par les nouvelles attaques qui se produisaient en Asie, pour accabler ensuite Cléomène complètement épuisé et délaissé.

Antigone avait commencé la campagne de 222 de bonne heure et avant le commencement du printemps. Il marchait sur Tégée; les troupes des Achéens avaient, elles aussi, reçu l'ordre de s'y rendre. Il entreprit aussitôt le siège de la ville. Les Tégéates désespèrent de pouvoir résister aux masses des assiégeants; ils se rendirent. Antigone fortifia cette place importante, qui avait surtout l'avantage d'isoler Orchomène et Mantinée; il y mit une garnison macédonienne, puis il s'avança vers la frontière de Laconie. Cléomène l'y attendait; les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. Il y eut çà et là de petits combats; Antigone évita une bataille décisive. La nouvelle que la garnison spartiate d'Orchomène s'approchait pour faire sa jonction avec Cléomène lui fournit un prétexte pour décamper : il se jeta sur la ville et l'emporta au premier assaut; puis il se tourna contre Mantinée et la força à une prompte reddition.

On a reproché à Aratos et aux Achéens le traitement effroyable que subit la malheureuse ville [1]; il est vraisemblable qu'Antigone, s'il n'abandonna pas aux confédérés le soin de châtier cette ville pour ses deux défections, céda du moins aux

[1]) Ceci est attesté notamment par Plutarque (*Arat.* 45). Cf. Phylarch. ap. Polyb., II, 57, sqq. et les remarques de Polybe lui-même.

exigences d'Aratos et des Achéens, et voua Mantinée au sort que Thèbes avait subi autrefois, lorsqu'Alexandre l'eut vaincue. Phylarque avait décrit avec les plus vives couleurs l'exécution des principaux citoyens de la ville, et montré le reste des habitants soit vendus, soit chargés de chaînes et emmenés en Macédoine, les femmes et les enfants arrachés à leurs maris et à leurs pères et condamnés à l'esclavage. Polybe essaie bien de défendre les Achéens contre de semblables reproches et de démontrer que l'horreur qui remplit toute la Grèce l'empêcha de reconnaître la justice d'un châtiment exemplaire, mais il ne peut nier lui-même qu'on exerça contre Mantinée beaucoup plus que le droit de la guerre. Après l'anéantissement de la population, la ville fut pillée, le reste des biens meubles vendu, un tiers du produit de la vente donné aux Achéens, et les deux autres tiers à la caisse militaire des Macédoniens. Le pillage et le sac de la ville furent horribles; ce qui le prouve, c'est que la vente tout entière, y compris celle des habitants devenus esclaves, ne produisit que 300 talents[1]. Antigone donna le territoire de Mantinée à Argos, et cette cité décréta qu'on y fonderait une nouvelle colonie; elle déféra à son stratège Aratos l'honneur d'être le fondateur de la nouvelle ville. Aratos lui donna, en l'honneur du roi de Macédoine, le nom d'Antigonia[2].

Polybe néglige de raconter ce que Cléomène essaya d'entreprendre contre les mouvements de l'ennemi; il ne fait que mentionner superficiellement un fait isolé. Cléomène a-t-il fait des tentatives pour dégager Tégée et Mantinée? s'est-il senti trop faible? a-t-il été empêché par l'alliance égyptienne?

[1]) C'est le chiffre donné par Polybe (II, 62, 11). Quand il dit que la ville fut prise de telle façon qu'il était difficile que quelqu'un s'échappât ou que quelque chose fût dérobé, et que cependant le butin ne dépassa pas 300 talents, il veut dire dérobé par des fuyards. L'interprétation adoptée ici est la seule manière de s'expliquer cette assertion, si toutefois le chiffre n'a pas été fortement diminué avec intention par Aratos, à qui Polybe l'a emprunté.

[2]) Plut., *Arat.* 45. Pausan., VIII, 8, 6. Nous retrouverons plus tard, au bout d'un certain temps, la ville d'Antigonia faisant partie intégrante de la confédération. Il existe des monnaies ΑΧΑΙΩΝ ΑΝΤΙΓΟΝΕΩΝ (ap. Warren, *Brit. Mus.* p. 87).

Tout cela est entièrement obscur. Il dut, après la perte de Tégée, si cet effort lui était possible, chercher à pousser en avant sur la seconde route qui mène d'Arcadie en Laconie. Mégalopolis avait plusieurs fois tenté de hardies incursions sur le territoire spartiate, surtout depuis qu'Antigone l'avait remise en possession des places limitrophes qui commandaient les routes de la Laconie ; le jeune Philopœmen commença à montrer dans ses expéditions ses brillants talents et sa hardiesse [1]. Nulle part la haine contre les Spartiates et le gouvernement de Cléomène n'était plus vive que parmi les hommes très instruits et éprouvés de cette ville de Mégalopolis, et, quoiqu'une partie considérable de la population valide eût succombé dans les combats du Lycée et de Ladocia, la cité se sentait toujours assez forte pour jouer son rôle à côté d'Antigone et des autres confédérés et inquiéter l'ennemi de sa propre initiative. Tous les habitants ne partageaient pas, il est vrai, ces dispositions belliqueuses ; les plus prévoyants ne pouvaient se dissimuler que de nouveaux succès d'Antigone enlèveraient à la ville la forte et indépendante position qu'elle avait eue jusque-là, comme boulevard de la Ligue contre la Laconie ; beaucoup penchaient pour les Spartiates, et entretenaient avec eux de secrètes intelligences [2]. Cléomène crut qu'une attaque directe contre la ville promettait un succès favorable, attendu que la bourgeoisie, affaiblie comme elle l'était par ses pertes antérieures, ne pourrait jamais suffire à défendre une longue enceinte qui avait une étendue de quatre milles et demi [3]. Les gens qui lui étaient dévoués à Mégalopolis s'engageaient à le faire entrer une nuit déterminée, lorsqu'ils auraient la troisième garde au Colæon. C'était à l'époque du lever des Pléiades, au mois de mai. Cléomène partit au coucher du soleil ; il arriva trop

[1]) Plut., *Philop.* 4.

[2]) Polybe (II, 55, 8) dit expressément, il est vrai, que Mégalopolis et Stymphale étaient les seules villes où Cléomène n'eût jamais pu gagner un ami, un partisan ou un traître. Mais il dit ailleurs (IX, 18, 1) que les portes furent ouvertes à Cléomène, et, si ses coopérateurs (οἱ συμπράττοντες αὐτῷ) avaient été des mercenaires ou des bannis, il n'eût pas manqué d'en avertir.

[3]) Polyb., IX, 21, 2.

tard à cause de la brièveté de la nuit ; il pénétra, il est vrai, dans la ville, mais bientôt la bourgeoisie fut sous les armes. Une lutte très vive s'engagea; Cléomène dut se retirer, après avoir fait des pertes graves [1].

Il est surprenant qu'après cet événement Antigone n'ait pas envoyé à Mégalopolis une forte garnison ; il prit Héræa et Telphousa, qui se rendirent toutes deux à son approche, termina dès le mois d'août la campagne de cette année, fit retourner ses soldats chez eux en Macédoine, et, ne gardant avec lui que les mercenaires, se rendit à Ægion, pour y négocier et délibérer, dit Polybe, avec les Achéens [2]. Il est impossible d'analyser à fond tous les motifs de cette conduite ; surtout, on ne connaît pas assez dans le détail les événements d'Orient pour reconnaître quelle a pu être leur influence ; mais on est involontairement amené à supposer que d'autres raisons plus immédiates déterminèrent le roi. La politique macédonienne ne pouvait fonder et assurer de nouveau sa domination en Grèce qu'en brisant toutes les forces politiques qui tentaient de se concentrer ; elle devait abaisser la puissance morale et matérielle des républiques grecques. Déjà Corinthe avait été détachée de la confédération ; il en était de même de la cité d'Argos, démoralisée jusque dans ses fibres les plus intimes, et qui, par l'annexion de Mantinée, étendait sur un important district de l'Arcadie la langueur et l'impuissance politiques. La confédération elle-même était déjà dans une complète dépendance d'Antigone ; Aratos en était le garant, et jamais la Macédoine n'a eu en Grèce un partisan qui défendît ses intérêts avec plus de zèle. Est-ce lui ou Antigone qui laissa Mégalopolis sans protection sérieuse, sous prétexte qu'elle était naturellement assez forte pour se défendre elle-même contre l'audacieux Spartiate et, en cas de

[1]) Polyb., II, 55. IX, 18, 1. Ce dernier passage donne la date. Le Κωλαιὸν du premier devient dans le second Φωλεόν, avec variante Φωλειόν.

[2]) Polyb., II, 54, 12. Il faut dire que le ἤδη συνάπτοντος τοῦ χειμῶνος est ici quelque peu inexact, car Antigone était déjà à Ægion lorsque Cléomène renouvela son attaque sur Mégalopolis, et la première avait eu lieu τρισὶ μησὶ πρότερον (Polyb., II, 55, 5). Par conséquent, Antigone était déjà à Ægion au mois d'août.

nécessité, assez proche d'Ægion pour en recevoir du secours? Ce même esprit de noble indépendance, d'énergie et d'initiative personnelle qu'y avaient réveillé Ecdémos et Lydiade et que représentait actuellement Philopœmen, ce sentiment qui animait une population considérable encore et qui devait exciter les craintes du Macédonien, était depuis longtemps déjà un scandale aux yeux d'Aratos. On pouvait se croire, en somme, certain de vaincre Cléomène; qu'arriverait-il, si ces hommes incommodes de Mégalopolis demandaient des comptes à Aratos ou si, faisant opposition à la suzeraineté des Macédoniens, ils formaient comme un point de ralliement pour les mécontents, comme il y en aurait infailliblement? On n'aura pas dit tout haut qu'on voulait livrer quelque peu Mégalopolis aux ennemis; mais il est parfaitement clair que ce fut la conséquence de tout ce que l'on fit et négligea de faire.

Les pertes que Cléomène avait essuyées au mois de mai devant Mégalopolis avaient été très considérables. On raconte qu'il permit aux hilotes d'acheter leur liberté au prix de cinq mines attiques, et qu'il recueillit ainsi 500 talents. Il est presque inimaginable qu'il y ait eu à cette époque en Laconie une si grande somme d'argent comptant, et qu'elle se soit trouvée précisément dans les mains des hilotes. Au reste, le but principal de cette mesure ne devait guère être de faire une opération financière; il est plus probable que ces 6,000 hilotes furent incorporés à l'armée, et c'est ce que semble confirmer le texte précité, car nous y lisons que Cléomène avait encore armé 2,000 hommes à la macédonienne[1]. Si l'assertion qui nous préoccupe était exacte — et, en réalité, nos doutes ne se fondent que sur des inductions générales concernant l'état probable de la Laconie — nous en tirerions des éclaircissements précieux sur la situation intérieure de cette contrée. En effet, si des serfs possédaient des sommes aussi considérables d'ar-

[1]) Plut., *Cleom.* 23. Il est bien possible que ce soit à ce fait qu'il faille rapporter un renseignement dont il a été déjà question plus haut (p. 523, 1) et qui se trouve dans Macrobe (*Sat.* I, 11, 34). Il y est dit que Cléomène, n'ayant plus que 1,500 Spartiates en état de porter les armes (après l'attaque de Mégalopolis, par conséquent, car il avait encore 4000 hoplites trois ans auparavant), avait donné la liberté à 9,000 hilotes.

gent comptant, il était doublement important d'accommoder leurs droits civiques à leur fortune. Pour qu'il y eût parmi eux 6,000 individus aussi à leur aise, il faut que le nombre total en ait été fort grand : s'ils pouvaient payer des sommes aussi élevées, leur émancipation ne devait avoir pour eux qu'une valeur relative. Je ne pousse pas plus loin ces conclusions ; on voit déjà se confirmer l'idée générale que nous avons donnée de l'époque et de l'état de l'opinion publique dans le cours de notre récit.

A peine les milices macédoniennes étaient-elles congédiées et Antigone parti avec ses mercenaires pour Ægion, que Cléomène renouvela son attaque contre Mégalopolis. Il s'avança avec son armée par Sellasie, comme s'il projetait d'envahir l'Argolide : puis, il tourna brusquement à l'ouest, et dans la nuit il était devant Mégalopolis. La trahison lui ouvrit-elle les portes? La négligence de la garnison, qui avait à garder une ligne de remparts trop étendue, lui permit-elle de pénétrer aisément dans la ville[1]? Quoi qu'il en soit, il occupa sans obstacle une partie des murailles, et pénétra jusqu'à l'agora sans rencontrer de résistance sérieuse. Là enfin, pendant que la masse de la population fuyait avec ce qu'elle avait de plus précieux, s'engagea un combat violent, dans lequel Philopœmen se distingua particulièrement. Cléomène courut un instant le danger d'être anéanti avec son armée : enfin il réussit à forcer à la retraite ces bourgeois intrépides. Ils se retirèrent lentement et en ne cessant de combattre, sous les ordres de Philopœmen, vers les portes de l'ouest ; ils quittèrent la ville, se dirigeant vers la Messénie, qui était un pays ami, avec les femmes et les enfants qui avaient pris les devants et tout ce qu'ils avaient sauvé de leur avoir. Près de mille personnes

[1]) Cette dernière version est celle de Plutarque (*Cleom.* 23, d'après Phylarque); l'autre est de Polybe (II, 55). Polybe dit que ce furent des Messéniens bannis qui ouvrirent les portes aux Spartiates ; mais d'abord il n'est pas croyable, la Messénie étant un pays ami de Mégalopolis (PAUSAN., VIII, 49, 3), que les bannis, partisans de Cléomène, aient cherché un refuge à Mégalopolis, et ensuite, nous avons vu déjà qu'il y avait parmi les Mégalopolitains eux-mêmes des amis de Sparte. S'il y a eu trahison, ce sont ceux-ci qui doivent être les premiers soupçonnés ; mais il est plus probable que la place était tout simplement mal gardée (τότε δὲ καὶ ῥᾳθύμως τηρουμένη. POLYB.).

seulement restèrent, dit-on, dans la ville; parmi ceux qui portaient des armes, très peu furent faits prisonniers[1]; d'autres disent que les deux tiers de la population armée s'enfuirent heureusement en Messénie[2]. En tout cas, Cléomène avait remporté un avantage d'une extrême importance; il tenta d'en tirer tout le profit possible en prenant une résolution aussi sage que magnanime. Deux nobles Mégalopolitains, Lysandridas et Théaridas, qui lui furent amenés prisonniers, lui suggérèrent, dit-on, ce dessein. Il les envoya aussitôt en Messénie, vers les réfugiés, avec le message suivant : la ville était complètement intacte; Cléomène les invitait à revenir, sans aucun risque, reprendre libre et entière possession de leur ville et de leur territoire, sous l'unique condition qu'ils seraient désormais les amis et les alliés de Sparte.

En réalité, les réfugiés, qui ne pouvaient attendre des Spartiates que le pillage et la destruction de leur ville, justes représailles de la ruine de Mantinée, durent trouver les propositions du roi fort acceptables[3], mais Philopœmen combattit la résolution qu'on allait prendre. Le Spartiate, disait-il, savait bien qu'il ne pourrait défendre une ville aussi grande; voilà pourquoi il voulait ravoir les citoyens à tout prix; c'était pour qu'ils lui assurassent la possession de la ville; mais on ne devait rentrer dans Mégalopolis que les armes à la main, et non sous condition. Il sut si bien émouvoir la foule que les messagers faillirent être lapidés comme des traîtres. Il avait raison : Cléomène ne pouvait garnir d'un nombre suffisant de défenseurs les murs si étendus de la ville ; il devait s'attendre à une attaque des Achéens; il ne lui restait plus qu'à mettre hors d'état de lui nuire la ville qu'Épaminondas avait autrefois fondée pour tenir en bride les Spartiates. Il fit transporter à Sparte tout ce que Mégalopolis renfermait encore de précieux, meubles et ustensiles, œuvres d'art, marchandises; puis il en détruisit les murailles et les édifices publics. Il agit si durement envers la ville, dit Polybe, qu'il semblait impossible de la

1) Plut., *Cleom*. 24.
2) Pausan., VIII, 27, 10 : 49, 3.
3) Plut., *Philop*. 5. Phylarch. ap. Polyb., II, 61.

relever jamais[1]. L'Arcadie était maintenant ouverte aux Spartiates, et il est vraisemblable que Cléomène se porta rapidement dans ce pays pour y rallier ses partisans[2].

[1]) Polyb., II, 55, 7. Pausan., *ibid.* Plut., *Philop.* 5. *Cleom.* 25. On se ferait, comme le remarque Polybe (IX, 21) une idée inexacte de la population de Mégalopolis, si on en jugeait par l'étendue de la ville, qui avait, comme périmètre, 2 stades de plus que Sparte, avec une population moitié moindre. Dans la campagne suivante, on rencontre encore 1000 Mégalopolitains. Phylarque avait affirmé que le butin était monté à 6,000 talents. Polybe a raison d'écarter son témoignage, bien que lui-même se soit mépris sur le capital imposable de l'Attique, qu'il emploie comme terme de comparaison. On avait eu le temps de sauver tout ce qui avait quelque valeur, et il n'y eut pas d'hommes vendus comme à Mantinée; du reste, à cette époque, le mobilier était encore assez sommaire. Mais Polybe ne parle pas de la campagne; celle-ci était sans défense, et elle fut certainement pillée par Cléomène après le rejet de ses propositions. Il en coûtait assez cher de faire la guerre, surtout quand on était obligé, comme Cléomène, d'entretenir un nombre considérable de mercenaires.

[2]) On pourrait être tenté de tirer cette conclusion de l'inscription que Foucart a trouvée dans les environs de Tégée, et qu'il a publiée dans les *Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions* (Sér. I, t. VIII [1874], p. 93). Elle contient un décret des Arcadiens (ἔδοξε τῇ βουλῇ τῶν 'Αρκάδων καὶ τοῖς μυρίοις) en l'honneur de l'Athénien Phylarchos (ἔδοξεν ... Φύλαρχον ... πρόξενον καὶ εὐεργέτην εἶναι 'Αρκάδων πάντων αὐτὸν καὶ τὸ γένος). Il est dit plus loin : δαμιοργοὶ δὲ οἵδε ἦσαν. Suivent les noms des damiorges des différentes communes composant le κοινόν : 5 de Tégée, 3 de Mænalos, 2 de Lépréon, 10 de Mégalopolis, 5 de Mantinée, 5 de Cynuria, 5 d'Orchomène, 5 de Clitor, 5 d'Héræa, 5 de Telphousa. C'est la majeure partie des cantons de l'Arcadie; il n'y manque que Phigalie au sud-ouest, quelques communes du nord, peut-être deux ou trois des montagnes du centre. Mégalopolis n'a cessé de faire partie de la confédération qu'après avoir été prise par Cléomène, comme il est dit ci-dessus. Comme Polybe (II, 55, 7) dit : οὕτως αὐτὴν πικρῶς διέφθειρε, ὥστε μηδ' ἐλπίσαι μηδένα διότι δύναιτ' ἂν συνοικισθῆναι πάλιν, il est probable que Cléomène en dispersa les habitants dans les villages. Ce qui est certain, c'est que, quelques mois auparavant, Antigone avait forcé Tégée à capituler et l'avait occupée (Polyb., V, 54, 8); qu'il avait pris Orchomène, Héræa, Telphousa (II, 54, 12); qu'il avait détruit Mantinée et fait cadeau du territoire de la ville à Argos. Comme, d'après l'inscription, les cités en question et d'autres villes encore de l'Arcadie se sont réunies et ont voté un décret à titre de κοινὸν, Foucart pense que le fait n'a pu se produire qu'entre la prise de Mégalopolis et la bataille de Sellasie, entre la fin de l'été 222 et le printemps de 221. Pour cela, il est vrai, il faudrait supposer que la retraite d'Antigone sur Ægion et le renvoi de ses milices macédoniennes a permis aux villes arcadiennes susnommées de se révolter; il faudrait supposer encore qu'après la prise de Mégalopolis, comptant peut-être sur l'élément démocratique, Cléomène a invité les Arcadiens à reprendre leur indépendance et autonomie d'autrefois, que les Mantinéens, encore privés de leur ville, ont répondu aussi volontiers à son appel que les Méga-

Quand à Antigone et aux Achéens, ils restèrent dans l'inaction. Sans doute, lorsque Aratos reçut à Ægion la nouvelle de la destruction de la ville et qu'il vint dans l'assemblée, il se tint longtemps debout, versant des larmes et se cachant le visage; lorsqu'il eut prononcé le mot terrible, l'assemblée se dispersa épouvantée. Antigone fit aussitôt réunir ses bandes de mercenaires; il semblait qu'on voulût tenter quelque entreprise : mais bientôt l'ordre parvint aux soldats de rester dans leurs quartiers. Antigone lui-même se rendit, avec une faible escorte, à Argos; tout ce grand pays de Mégalopolis resta au pouvoir du Spartiate, ou du moins ouvert à ses pillages désormais justifiés.

Durant l'automne et l'hiver, des négociations diverses et importantes doivent avoir été nouées de près et de loin entre les puissances. Le bruit courut une fois à Alexandrie que Cléomène avait fait faire aux Achéens des propositions de paix, et on raconte que Cratésiclée, craignant que son fils, par égard pour la sécurité de sa mère, n'osât terminer la guerre sans l'assentiment du roi d'Égypte, écrivit à Cléomène pour le prier instamment de ne se laisser déterminer par aucun autre motif que le bien et l'honneur de Sparte. Puis ce sont des ambassades macédoniennes qui arrivent à la cour des Lagides[1]. Un coup

lopolitains non inféodés à la politique fédérale doctrinaire : bref, en développant toutes les suppositions qui sont nécessaires à l'intelligence de cette inscription, on obtient un échantillon de politique brusquée et radicale, qui caractériserait plus nettement que nos autres textes l'esprit téméraire de Cléomène. Mais les combinaisons auxquelles se livre FOUCART paraissent reposer sur une base insuffisante. Polybe (IV, 77, 9) dit en propres termes ou à peu près que Lépréon, depuis que Lydiade, étant encore tyran (c'est-à-dire avant 234), l'avait cédée aux Éléens, était restée entre leurs mains même après la guerre de Cléomène, et ceci suffit à démontrer que l'inscription est antérieure à 234. Il n'est guère plus admissible que Mégalopolis ait fait partie du κοινὸν des Arcadiens durant la tyrannie d'Aristodémos, qui fut assassiné avant 251, et celle de Lydiade, qui commença vers 243. Les philosophes qui délivrèrent Mégalopolis en 251 aidèrent ensuite Aratos à délivrer Sicyone, à fonder la Ligue achéenne. On ne nous dit pas s'ils ont restauré d'une façon analogue la communauté arcadienne : en tout cas, le fait que Phigalie et quelques autres cantons ne figurent pas dans l'inscription et étaient peut-être encore en dehors de la Ligue ne serait pas une preuve du contraire.

[1]) PLUT., *Cleom.* 23. 36. Il y est question aussi des offres d'Antigone.

d'œil jeté sur les affaires de Syrie nous révélera encore d'autres agissements.

Ce n'était pas l'ordre immédiat de succession qui avait, après le meurtre du roi Séleucos III dans sa campagne en Asie-Mineure, appelé au trône son frère Antiochos ; c'était l'appel des troupes restées en Syrie. Séleucos avait, lors de son départ, confié à Hermias la direction des affaires intérieures. Il n'est peut-être pas sans importance de remarquer que cet Hermias était Carien, c'est-à-dire du pays que le roi de Macédoine avait depuis quelques années arraché aux Égyptiens ; on peut croire qu'Hermias avait particulièrement facilité l'avénement d'Antiochos. Polybe le représente comme un homme cruel, méfiant, jaloux de son influence, plein de ruse et d'intrigues, ennemi acharné de tous ceux dont il pouvait craindre une rivalité quelconque et principalement du vaillant Épigène, un capitaine très aimé dans l'armée et qui ramena précisément alors les troupes qui avaient été en Asie-Mineure avec Séleucos [1].

Déjà les deux frères Molon et Alexandre, que le jeune roi avait nommés satrapes de Médie et de Perse, s'étaient révoltés. Ils méprisaient, dit Polybe, la jeunesse du nouveau roi ; ils comptaient sur la coopération d'Achæos en Asie-Mineure ; avant tout, ils redoutaient la cruauté de l'exécrable Hermias [2]. Mais comment pouvaient-ils compter sur l'assistance d'Achæos? Pourquoi, puisqu'ils venaient d'avoir les plus brillants succès, ne prenaient-ils pas le diadème? La seule explication qu'on puisse trouver, c'est que le fils de Séleucos, l'héritier du trône mis à l'écart par Antiochos, dut être le prétexte de leur rébellion. A la nouvelle de leur défection, le roi Antiochos demanda dans le synédrion l'avis de ses conseillers : que fallait-il entreprendre contre ces rebelles ? Épigène déclara qu'il fallait recourir aussitôt à une action décisive ; si le roi lui-même paraissait dans le pays avec des forces suffisantes, les deux satrapes cesseraient sur-le-champ d'exciter des troubles, ou bien, s'ils tentaient de résister, ils seraient abandonnés par leurs sujets et livrés à un juste châtiment. Hermias

[1]) POLYB., V, 41, 4. Le jeune fils de Séleucos, Antiochos, doit être resté sous la garde d'Hermias lors de l'expédition de son père en Syrie.

[2]) POLYB., V, 41, 1.

parla avec vivacité contre cette proposition. Épigène, disait-il, avait su assez longtemps tromper les gens sur ses desseins perfides; il fallait lui savoir gré de déchirer enfin le voile, en ouvrant un pareil avis : que voulait-il, sinon remettre ainsi entre les mains des rebelles la personne du roi? De telles paroles, prononcées par un homme si puissant, décidèrent l'avis du synédrion; Xénon et Théodotos Hémiolios furent envoyés dans l'Est avec une armée, pour y rétablir le calme[1]. Hermias employait toute son influence à provoquer une guerre contre l'Égypte; la raison qu'en donne Polybe, c'est que Hermias n'avait pas d'autre moyen de conserver son crédit et de se soustraire aux responsabilités de tout genre qui pesaient sur lui que de susciter au jeune roi des guerres de tous côtés. Il ne cessait d'avertir le roi que le moment favorable était venu de reconquérir la Cœlé-Syrie; il présenta même au souverain des lettres — que Polybe regarde comme apocryphes — dans lesquelles Achæos disait qu'on l'avait invité d'Alexandrie à s'emparer du pouvoir, et qu'on lui promettait tous les secours possibles en argent, en troupes et en vaisseaux, s'il acceptait le diadème royal. Il était trop naturel de la part de l'Égypte de chercher à gagner Achæos à tout prix pour qu'Antiochos ne crût pas aux allégations contenues dans ces lettres. C'est ainsi que Hermias parvint à faire décider une campagne en Cœlé-Syrie pour le printemps suivant. La situation, il est vrai — abstraction faite du soulèvement de l'Est — était telle qu'on pouvait se promettre un résultat d'une attaque contre l'Égypte. Il n'y avait pas la moindre raison de douter de la fidélité d'Achæos, quelque brillantes que fussent les offres venues d'Alexandrie; c'étaient ses succès en Asie-Mineure qui avaien enlevé à l'Égypte toutes ses possessions de la côte occidentale à l'exception d'Éphèse et de Samos, qui avaient refoulé Attale dans sa capitale et rendu les villes naguère indépendantes à la domination syrienne.

[1]) Schweighäuser, dans son *Index*, explique comme il suit le surnom de Théodotos : *forsan a corporis statura quasi statura viri cum dimidio.* L'analogie tirée de Prusias, que Polybe (XXXVII, 2, 1) appelle ἥμισυς ἀνήρ, n'est pas en situation. Ce nom ne viendrait-il pas plutôt des navires de course que l'on appelait des « un-et-demi (ἡμιολία) » ?

Cependant, les événements avaient pris dans l'Est, avant la fin de l'année 222, une tournure défavorable. Molon de Médie, fidèlement soutenu par son frère Alexandre, bientôt assuré également de l'appui des commandants des régions voisines par d'anciennes relations ou de riches présents, avait marché à la tête d'une armée considérable au-devant des généraux envoyés de Syrie; il les avait forcés à reculer devant lui jusque dans les places fortes du Tigre et à lui abandonner le pays d'Apolloniatide[1]. Déjà il poussait jusqu'au Tigre, et il était sur le point de franchir le fleuve pour assiéger Séleucie. La ville ne fut sauvée que par la prévoyance de Zeuxis, qui avait fait retirer les embarcations. Mais Molon campait avec ses troupes en face de la ville, à Ctésiphon, où il voulait établir ses quartiers d'hiver; avec les forces dont il disposait, avec la confiance et l'audace qui animaient ses troupes, l'issue de la prochaine campagne ne semblait pas douteuse.

A la nouvelle de cette marche offensive des rebelles, le roi Antiochos voulut abandonner l'expédition qu'il avait déjà résolue contre la Cœlé-Syrie, afin de se rendre en personne sur les bords du Tigre, comme Épigène le lui avait conseillé dès le début. Mais Hermias sut lui persuader qu'un roi ne doit combattre que des rois et pour remporter de grands succès; il obtint que l'Achéen Xénœtas serait mis à la tête de nouvelles troupes avec des pouvoirs illimités et envoyé contre les rebelles, pendant que les troupes destinées à la campagne de la Cœlé-Syrie sous le propre commandement du roi se rassemblaient déjà à Apamée sur l'Oronte[2].

Polybe doit avoir dépeint très exactement le caractère d'Hermias[3]. Mais le reproche qu'il lui fait, d'avoir voulu entourer le roi de périls toujours nouveaux et de guerres incessantes, semble vraiment très bizarre. Antiochos n'était pas assez inintelligent pour ne pas pénétrer les desseins

[1]) On voit que Théodotos et Xénon avaient voulu marcher en avant sur la grande route de Bagdad à Hamadan par les défilés bien connus de Médie.

[2]) Polyb., V, 45, 7.

[3]) Il faut songer que ces personnes et ces événements n'étaient pas pour Polybe plus éloignés que ne l'est de nous autres vieillards l'époque des guerres de l'indépendance et du congrès de Vienne.

de son ministre. On ne peut imaginer que deux partis : ou bien ce Carien, investi par le roi précédent de la plus haute autorité au moment où il avait fait au delà du Taurus cette expédition que nous avons supposée concertée avec la politique macédonienne, ou bien, dis-je, Hermias était entièrement dévoué aux intérêts d'Antigone, et il insistait toujours sur cette agression contre l'Égypte parce qu'elle devait être extrêmement utile à la Macédoine, qui, dans cette même année, allait frapper dans le Péloponnèse le coup décisif, ou bien il connaissait les négociations nouées par la Macédoine à Alexandrie, négociations qui devaient dès le milieu de cette année produire un résultat inattendu; il voyait que la Syrie avait, à l'heure actuelle, une occasion favorable, et qui peut-être ne reviendrait pas, de reprendre encore la région du Liban; il sentait qu'il fallait se hâter de la saisir, avant que la conclusion d'un traité entre la Macédoine et l'Égypte rendît impossibles de nouvelles entreprises. Polybe, il est vrai, qui ne parle de tout cela — et il est le seul à en parler — qu'à titre d'introduction à son récit, ne s'occupe pas des combinaisons de la politique générale ; il ne nous offre pas davantage de matériaux assez complets pour nous mettre en état de pouvoir ici encore suivre les agissements de la diplomatie raffinée de cette époque ; mais on l'a déjà vue çà et là intervenir d'une façon assez évidente pour nous faire supposer cette diplomatie à l'œuvre partout, et pour la considérer comme l'élément essentiel et le facteur caractéristique de la politique de ce siècle.

Au printemps de 221, les armées syriennes, partant d'Apamée, se dirigèrent vers Laodicée du Liban. Le désert qui s'étend entre cette ville et la vallée de Marsyas à l'ouest semble avoir formé la limite entre le territoire de l'Égypte et celui de la Syrie. Antiochos le franchit, pénétra dans la vallée de Marsyas et arriva, en soumettant l'une après l'autre les villes de cette vallée[1], jusqu'à l'endroit où le Liban et l'Antiliban, entre lesquels monte la plaine, s'approchent si

[1]) J'ai discuté la topographie de cette région dans l'*Appendice* du tome II, p. 734-736. B. Stark (*Gaza*, p. 314 sqq.) fournit à ce sujet quelques informations complémentaires des plus instructives.

près l'un de l'autre que les deux forteresses de Gerrha et de Brochi barrent entièrement le chemin. Elles étaient occupées par des troupes égyptiennes que commandait l'Étolien Théodotos. Le roi essaya de forcer le passage; il trouva une résistance opiniâtre et se retira après avoir éprouvé de grandes pertes.

A ce moment même arrivaient des nouvelles de la Babylonie. Le stratège Xénœtas avait rallié à lui l'éparque de la Susiane, Diogène, et le gouverneur du pays situé sur les côtes du golfe Persique; puis, averti par des transfuges de l'armée de Molon que les troupes du rebelle étaient mécontentes et feraient défection en masse dès la première attaque, il avait résolu de traverser le fleuve. Il laissa quelques troupes sous le commandement de Zeuxis et de Pythiade, et avec le reste, qui se composait de troupes d'élite, il opéra de nuit son passage à peu près à deux milles au-dessous du camp ennemi; il campa, couvert d'un côté par le fleuve, de l'autre par des marais et des étangs. Les troupes de cavalerie que Molon envoya pour empêcher le passage ne purent s'orienter sur ce terrain difficile; beaucoup de cavaliers s'égarèrent au milieu des roseaux, s'embourbèrent; le reste se retira. Dès qu'il fit jour, Xénœtas s'avança, comptant sur les dispositions de l'armée ennemie. Molon ne s'attendait pas à une attaque : il battit en retraite par la route de la Médie ; son camp fut pris par les troupes royales. Xénœtas courut au camp qu'il avait laissé de l'autre côté du fleuve pour faire marcher avec lui le reste de la cavalerie; il laissa à ses troupes un jour pour se reposer et se restaurer, comptant poursuivre le lendemain l'ennemi qui fuyait; la riche Séleucie était assez près pour fournir au camp le nécessaire et le superflu, et c'est ainsi que jusque dans la nuit on but et festina selon la vraie mode babylonienne.

Cependant Molon, qui avait fait semblant de fuir, était revenu à marche forcée ; au point du jour, il assaillit le camp de Xénœtas. Il ne trouva pas la moindre résistance : ceux qui eurent le temps de s'éveiller prirent la fuite; un très grand nombre furent massacrés sur leur couche de paille, les fugitifs se précipitaient vers le fleuve et cherchaient à atteindre

l'autre bord à la nage. Bientôt cette rivière rapide fut remplie d'hommes, de chevaux, d'armes, de bagages, de soldats qui nageaient ou se noyaient, de cadavres; tout cela flottait pêle-mêle et dans la plus affreuse confusion. Personne ne s'opposait plus au passage de Molon : le camp situé sur l'autre rive, et que Zeuxis avait cru nécessaire d'abandonner, tomba en son pouvoir; il se jeta sur Séleucie, et, à la première attaque, cette ville puissante se rendit. Dès lors, le sort des contrées avoisinantes était décidé; la Babylonie se soumit, ainsi que le pays riverain du golfe Persique. Puis Molon se tourna vers la Susiane; le stratège Diogène ne put s'y maintenir que dans la forteresse. Molon laissa quelques troupes pour bloquer la citadelle et courut de nouveau à Séleucie, pour occuper, en remontant le fleuve, la région d'alentour; la Parapotamie jusqu'à Europos et la Mésopotamie jusqu'à Doura durent faire leur soumission[1].

La nouvelle des succès des rebelles parvint au roi Antiochos lorsqu'il avait déjà abandonné en rétrogradant le défilé de Gerrha. Il convoqua le synédrion, pour demander l'avis des grands de sa cour. Épigène répéta qu'il fallait renoncer à cette malheureuse guerre contre l'Égypte et marcher aussitôt vers le Tigre. Hermias le contredit avec vivacité et déclara suspectes les vues d'Épigène; il conjura le roi de ne pas abandonner la Cœlé-Syrie, et de ne pas se laisser effrayer par une première tentative sans succès. Le roi s'efforça de calmer la querelle de ses deux conseillers, et, avec la plupart des assistants, il se rangea à l'avis d'Épigène. Hermias lui-même donna aussitôt son assentiment et déclara que, quoiqu'il déplorât la résolution qu'on venait de prendre, il la soutiendrait de toutes ses forces.

Les troupes furent rassemblées à Apamée; elles commençaient à se mutiner parce qu'on tardait à leur payer la solde.

[1]) La partie géographique de ces indications offre des difficultés. Si le texte de Polybe (V, 48, 16) n'est pas altéré, on ne peut entendre par Parapotamie que la région qui longe la rive droite de l'Euphrate ou la rive gauche du Tigre. Il y avait une Doura sur la rive gauche du Tigre, et une autre sur l'Euphrate, mais c'est cette dernière que les Grecs appelaient Europos. Pour plus amples détails, voy. l'*Appendice* du tome II, p. 741-742.

Bientôt les désordres prirent un caractère fort alarmant; le jeune roi se trouvait dans un embarras extrême. Alors Hermias s'offrit à payer aux troupes tout leur dû, mais à condition qu'Épigène ne se joindrait pas à l'expédition; après ce qui s'était passé, disait-il, il lui était impossible d'agir de concert avec Épigène sans le plus grand dommage pour le bien public. Le roi connaissait les qualités militaires d'Épigène; il aurait voulu l'avoir à tout prix à ses côtés dans cette difficile expédition; mais il était absolument obligé d'accepter l'offre d'Hermias à propos de la solde des troupes, et d'ailleurs il se voyait encore tellement sous la main d'un homme qui disposait des gardes, des fonctionnaires et de toutes les ressources de l'administration, qu'il crut devoir céder. Épigène reçut l'ordre de rester à Apamée, au grand effroi du synédrion qui s'imagina que la toute-puissance du Carien était désormais établie pleinement et pour toujours. Les troupes furent apaisées; Hermias semblait pouvoir compter sur leur dévouement; seuls les Cyrrhestiens, au nombre de 6,000 environ, persistèrent dans la révolte, et il se passa bien une année avant qu'on pût venir à bout d'eux. Bientôt Hermias fit sentir son pouvoir à Épigène; il trouva moyen de glisser parmi ses papiers une lettre confidentielle de Molon. Le commandant de la forteresse d'Apamée reçut ordre de faire des recherches, sous prétexte qu'on avait eu vent de ces intelligences; la lettre fut trouvée et Épigène exécuté aussitôt comme coupable de haute trahison. Le roi était persuadé de l'innocence du stratège, mais il n'osait rien entreprendre contre son puissant vizir; toute la cour devina le crime qui s'était accompli, mais la terreur qu'inspirait Hermias réprima toute manifestation. C'est dans cette situation qu'Antiochos entreprit l'expédition contre les rebelles. Il ne franchit l'Euphrate qu'au commencement de l'hiver et prit ses cantonnements dans Antioche de Mygdonie; la dangereuse lutte devait commencer au printemps prochain, l'année 220.

J'interromps ici le récit des événements de Syrie, parce qu'une nouvelle phase commence avec la lutte couronnée de succès contre Molon et Alexandre. Antiochos se délivre bientôt de la dépendance où le tenait ce Carien; il saisit lui-même

et avec une heureuse résolution les rênes du gouvernement; en peu de temps, la puissance des Séleucides s'élève et recouvre une énergie toute nouvelle; d'ailleurs elle n'est pas moins favorisée par les changements qui se font à la cour et dans l'empire des Lagides.

Il ne sera pas possible de suivre à tout moment les coïncidences et les rapports réciproques des événements de Grèce et de Syrie, mais les points décisifs ne peuvent échapper à une observation attentive.

Nous avons vu qu'Antigone avait, dès le mois d'août de l'année précédente (222), renvoyé ses milices. La chute de Mégalopolis avait montré combien l'impuissance de la confédération était complète sans l'appui de la Macédoine. Sans doute, Cléomène avait de nouveau réussi à avoir ses coudées un peu franches; le butin fait à Mégalopolis et dans le pays environnant, et plus encore les subsides et les ravitaillements envoyés d'Alexandrie, le mettaient en état de faire toujours de nouveaux efforts; il lui fut possible, au printemps de l'année suivante, après avoir occupé les divers défilés de la Laconie, de conduire encore à la bataille décisive 20,000 soldats, dont 6,000 environ étaient des mercenaires, et l'on est en droit de supposer que la Laconie n'a fourni en tout pour cette guerre que 14,000 hommes environ[1]. Si l'on veut apprécier

[1]) Ce chiffre ne peut être donné comme certain. Dans cette bataille de Sellasie, Cléomène avait disposé comme il suit ses 20,000 hommes : 1° à l'aile droite, qui occupait la position la plus menacée, des mercenaires et des Spartiates, les mercenaires au nombre d'environ 5000 (Polyb., IV, 59, 3) : 2° à l'aile gauche, des périèques et des alliés. — Quels alliés pouvait encore avoir Cléomène, il est difficile de le dire ; tout au plus pourrait-on chercher à montrer qu'Orchomène probablement n'avait pas encore passé à l'ennemi. En admettant même qu'il y eût dans ce corps des φύγαδες de différentes villes, le nombre n'en pouvait pas être bien grand ; je porte en compte 1,000 alliés. — 3° Le centre comprenait les cavaliers et quelques bandes de mercenaires. Il n'y avait en face d'eux, outre la cavalerie ennemie, que 2,000 hommes d'infanterie, et le centre avait un défilé à défendre ; un déploiement considérable d'infanterie n'était donc pas nécessaire en cet endroit; mettons 1,000 mercenaires. D'après ce calcul, il y aurait eu à cette bataille environ 13,000 combattants de Laconie. De plus, les défilés du côté de l'Arcadie, ainsi que ceux qui menaient en Messénie, avaient évidemment besoin d'être couverts; je ne compterai non plus pour cet office que 1,000 hommes de Laconie. Suivant Plutarque (*Cleom.* 11, 2), Cléomène, l'année de la réforme, avait complété le nombre des Spartiates avec des

de tels efforts et leurs résultats, il faut se souvenir que le territoire de la Laconie n'embrassait pas alors tout à fait 90 milles carrés (4,950 kil. carrés), et que de pertes avait causées au pays l'invasion étolienne, que de pertes aussi une guerre de plusieurs années, et surtout la première et malheureuse tentative contre Mégalopolis ! La France avait, dans les guerres de la Révolution, à la première « levée en masse », près de 1/25 de la population entière sous les armes ; pour la guerre de 1813, la Prusse orientale jusqu'à la Vistule arma 38,000 hommes sur près de 900,000 âmes, soit un homme environ par 24 âmes, et Gneisenau écrit dans une lettre au comte Münster : « C'est un chiffre énorme pour une province sans fabriques, où l'on ne fait que cultiver la terre ». Sans doute, on ne peut pas comparer de prime abord cette situation avec celle de la Laconie ; Cléomène aura certainement exigé de son pays de bien plus grands sacrifices [1]. Mais de tels efforts devaient

périèques jusqu'à concurrence de 4,000. D'après un autre passage (*Cleom.* 23, 1), 6,000 hilotes furent affranchis peu de temps avant la seconde attaque sur Mégalopolis, et, en sus des 4,000 armés à la macédonienne, on équipa encore 2,000 hommes. Il peut être exact, par conséquent, que, comme le dit Plutarque (*Cleom.* 28, 3), 6,000 Lacédémoniens aient combattu à Sellasie (c'est-à-dire les 4,000 plus les 2,000) : ce sont évidemment ceux qui étaient à l'aile droite avec les 5,000 mercenaires. Les 6,000 affranchis peuvent avoir reçu la qualité de périèques et avoir été placés à l'aile gauche, mais il devait y avoir encore d'autres périèques à l'armée. Je n'indique ces combinaisons que pour avoir une vraisemblance de plus en faveur des chiffres adoptés ci-dessus ; on ne saurait prétendre davantage.

[1]) Il n'est malheureusement pas possible, ici non plus, d'arriver à un résultat quelque peu assuré en ce qui concerne la densité de la population de la Laconie. D'une manière générale, l'opinion émise par Zumpt (*Abhandl. der Berl. Akad.* 1840), à savoir que la population diminuait déjà en Grèce avant l'époque romaine, doit être exacte ; mais il y a certaines contrées pour lesquelles le contraire est plus vraisemblable, l'Étolie, par exemple, et l'Achaïe. En tout cas, l'expression de Polybe (II, 62, 3), quand il dit que le Péloponnèse ἄρδην κατέφθαρτο, ne se rapporte pas, comme Zumpt paraît le croire, à la population, mais à la prospérité économique. Sans doute, il y avait à la bataille de Platée 5,000 Spartiates, 35,000 hilotes et environ 10,000 périèques, mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque la Messénie appartenait aux Spartiates et fournissait des hilotes, circonstance dont Zumpt ne tient pas compte. Il est vrai qu'au temps d'Agis, le nombre des Spartiates était tombé à 700, mais la population n'avait certainement pas diminué dans la même proportion qu'une noblesse placée dans des conditions si particulières. Aristote dit (*Polit.* II, 6, 12) : « tandis que le sol de la Laconie peut nourrir 1,500 cavaliers et 30,000 hoplites, leur nombre ne

causer au pays de cruelles souffrances; l'admission des périèques et des hilotes dans l'armée active devait enlever à l'agriculture un grand nombre de bras, et déjà cette invasion

montait même pas à 1,000; c'est pourquoi l'État se trouva incapable de résister au moindre choc, ἀλλ' ἀπώλετο διὰ τὴν ὀλιγανθρωπίαν ». Au moment où Agis commença sa réforme, la population devait être considérable, puisqu'il put faire 4,500 lots pour les Spartiates et 15,000 pour les périèques (pour des périèques en état de porter les armes). On peut compter, pour 15,000 périèques, environ 70,000 âmes, et à peu près 20,000 pour 4,500 Spartiates; il faut bien qu'il soit resté un grand nombre d'hilotes pour cultiver les lots des Spartiates; on n'a pas voulu non plus désagréger complètement les villes de la Laconie, avec leur industrie et leur commerce qui étaient en grande partie aux mains des périèques. Il est probable que c'était surtout les pauvres que l'on avait l'intention d'installer sur les 15,000 lots. Au temps d'Auguste, il y avait encore 24 villes d'Éleuthérolacones : admettre pour la population totale des villes (Sparte non comprise) 100,000 âmes n'est peut-être pas une estimation exagérée. S'il est vrai que 50,000 hommes aient été emmenés par les Étoliens en 242, et si, comme le dit Polybe, ces déportés étaient principalement des périèques, alors on peut être certain que, jusqu'à ce moment-là, la Laconie avait une population considérable. Quel était l'état de la population au temps de Cléomène, il est impossible de le dire. En Grèce (à Sparte aussi, Xenoph., *Hell.* VI, 4, 47), on comptait généralement, comme on sait, quarante classes obligées par leur âge au service militaire. Naturellement, cette échelle, qui va de 20 à 60 ans, n'est applicable qu'à la population libre; on ne pouvait se livrer à un tel déploiement de forces que parce qu'il y avait derrière de nombreux esclaves. Prenons pour point de comparaison le tableau statistique dressé en 1840 pour le Schleswig-Holstein et le Lauenbourg, où, sur 848,961 âmes, il y avait 199,289 individus compris dans ces quarante classes. Appliquée à l'armée de Cléomène, cette proportion, augmentée d'environ 2 0/0 en raison de la longévité généralement plus grande en Grèce, ne donnerait pas plus de 70,000 âmes pour la population totale de la Laconie au temps de Cléomène. C'est là un résultat absolument inadmissible : même en évaluant la perte supportée par la population masculine durant les guerres de Cléomène à 6,000 hommes et en ajoutant de ce chef 30,000 âmes à la population totale, le résultat, à mon sens, n'approcherait pas encore à beaucoup près de la vraisemblance. Il y a un renseignement d'où on peut tirer quelque chose : on nous dit que, parmi les hilotes, 6,000 rachetèrent leur liberté, et que les serfs pouvant payer les cinq mines exigées devaient être, en somme, la minorité. On est en droit d'appliquer ici la même proportion qu'aux classes sus-mentionnées : ces 6,000 affranchis donnent environ 25,000 âmes, c'est-à-dire que, sur la masse des serfs, il y en a un pareil nombre arrivés à une certaine aisance; d'autre part, les 6,000 Spartiates qui figuraient à la bataille représentent bien aussi 25,000 âmes. La masse des périèques pauvres, des serfs pauvres, doit bien avoir été au moins trois fois aussi considérable que ces deux groupes : ceci donnerait 200,000 âmes pour 90 milles carrés. Seulement, on voit comme tout est ici incertain et précaire.

des Étoliens avait décimé les forces laborieuses, agissantes de la contrée. On arrive à cette conviction que, dans une situation semblable, la Laconie ne pouvait recevoir les subsistances nécessaires que du dehors, et cette raison nous explique pourquoi la guerre, dès qu'elle fut refoulée en Laconie et réduite à cette seule contrée, ne put être continuée que par l'alliance de l'Égypte [1].

Antigone, qui, de l'été de 222 jusqu'au commencement de l'été de 221, était resté avec ses mercenaires à Argos dans une complète inaction, négociait à Alexandrie; il s'efforçait de dissoudre cette alliance. Peu lui importait que Cléomène, dans les premiers jours de ce printemps, fît une soudaine irruption sur le territoire d'Argos; que la population de la ville éclatât en murmures à la vue de ses champs ravagés, sans que lui, Antigone, osât même tenter avec ses mercenaires une simple sortie. Il était déjà assuré probablement du résultat de sa négociation lorsque ses troupes et celles des confédérés se réunirent pour une nouvelle campagne [2].

Polybe ne dit qu'un mot en passant de ces négociations; il parle du chiffre exagéré donné par Phylarque à propos du butin fait à Mégalopolis, et il ajoute que pourtant, d'après le même Phylarque, dix jours avant la bataille décisive, Cléomène reçut d'Égypte un message: ce message portait que le roi ne lui enverrait plus désormais de secours, mais qu'il l'engageait à s'entendre avec Antigone. Par suite, Cléomène se serait résolu à risquer une bataille avant que cette nouvelle ne se répandît parmi ses troupes; car, avec ses propres ressources, il lui était impossible de continuer la guerre, et il avait toujours fondé son espoir sur l'appui de l'Égypte . Polybe ne contredit pas cette assertion de Phylarque; c'est au sujet du butin fait à Mégalopolis qu'il est d'un autre avis : par conséquent, on peut considérer ce message,

[1]) Plutarque (*Cleom.* 27) fait des remarques pleines d'à propos sur les χρήματα considérés comme νεῦρα τῶν πραγμάτων, sur Antigone et sa méthode de temporisation avec laquelle il ἐξεπόνει καὶ κατήθλει τὸν Κλεομένην γλίσχρως καὶ μόλις πορίζοντα τοῖς ξένοις μισθὸν καὶ τροφὴν τοῖς πολίταις.

[2]) Polyb., II, 64. Plut., *Cleom.* 25.

[3]) Polyb., II, 63.

c'est-à-dire, à mon sens, le résultat des négociations engagées par la Macédoine, comme des faits certains, confirmés par l'autorité de Polybe.

Mais par quels moyens Antigone avait-il pu décider le cabinet égyptien à sacrifier Cléomène ? Nous avons vu que, l'année précédente, la puissance des Séleucides en Asie-Mineure avait été rétablie avec le plus grand éclat par Achæos ; qu'Attale, l'allié de l'Égypte, avait été repoussé ; que l'Égypte elle-même avait été réduite à la possession d'Éphèse et de Samos : nous avons dû admettre, par conséquent, que la Carie, conquise six ans auparavant par Antigone, était encore au pouvoir des Macédoniens. Au printemps de l'année 221 s'exécuta l'expédition de Cœlé-Syrie, que réclamait instamment Hermias. Achæos victorieux menaça peut-être les dernières possessions des Lagides en Asie-Mineure, Éphèse, la Lycie, la Pamphylie. Comment, parmi de tels dangers, pouvait-on espérer à Alexandrie de pouvoir protéger les côtes de Thrace, si Antigone les attaquait de la Macédoine ? Dans cette situation, les offres du Macédonien, si elles facilitaient singulièrement la tâche à l'Égypte, pouvaient bien amener en retour une concession aussi importante pour les affaires de Grèce que l'était l'abandon de Cléomène. Or, les événements ultérieurs démontrent que la Carie a été de nouveau rattachée à l'Égypte. Il est dès lors naturel de supposer qu'Antigone restitua la Carie à ce moment même, à la condition que Ptolémée Évergète cesserait de soutenir les Spartiates. Est-ce la nouvelle des succès de plus en plus menaçants des rebelles sur le Tigre, succès qui devaient nécessairement empêcher la Syrie de menacer l'Égypte d'une façon énergique et durable ; est-ce la perspective de voir Achæos établir tôt ou tard sa puissance en Asie-Mineure et y fonder un État indépendant qui ferait certainement de lui l'allié de l'Égypte et rendrait par suite la Carie intenable aux Macédoniens ; est-ce cette suite de considérations qui amena Antigone à abandonner la Carie, ou bien est-ce cette idée clairement perçue, que la puissance de la Macédoine ne pouvait être fondée que sur l'assujettissement complet de la Grèce, et que cette considération devait primer toutes les autres, on ne peut le dire. Mais on a droit d'affirmer avec

pleine certitude qu'Antigone, qui avait le coup d'œil large, suivait du regard les complications de l'Occident aussi bien qu'il calculait celles de l'Orient. Il ne pouvait échapper à personne qu'une lutte entre Rome et Carthage était imminente, et il est absolument hors de doute que la Macédoine était déjà engagée pour sa part dans les affaires de la politique romaine, si l'on songe à Corcyre, à Apollonie, à Dyrrachion, à la situation de toute la côte d'Illyrie, telle qu'elle s'était modifiée depuis huit ans. Antigone tournait déjà les regards de ce côté ; on en pourra trouver la preuve dans une alliance qu'il venait alors de conclure. Démétrios de Pharos avait, comme on l'a dit, été institué par les Romains dynaste de la plupart des peuplades illyriennes, tandis que la reine Teuta, au nom de son beau-fils et pupille Pinnès, n'avait conservé qu'une faible partie de son ancienne domination. Démétrios avait déjà, pendant la guerre des Romains contre les Gaulois (225-223), pris en face d'eux une attitude plus indépendante ; c'est avec lui qu'Antigone conclut une alliance, et, dans la guerre de 221, on vit environ 1,600 Illyriens, commandés par Démétrios, marcher sur le Péloponnèse.

Outre les troupes macédoniennes et les mercenaires (10,000 hommes de la phalange, 3,000 peltastes, 300 cavaliers, 1,000 Agrianes et 1,000 Galates, 3,000 fantassins et 300 cavaliers de troupes mercenaires), vinrent les contingents des confédérés ; les Achéens envoyèrent 3,000 fantassins, et 300 cavaliers, tous hommes d'élite ; les Mégalopolitains, 1,000 soldats commandés par Cercidas et qu'Antigone arma à la macédonienne[1] ; les Béotiens, 2,000 hommes de pied et 200 cavaliers ; les Épirotes, 1,000 fantassins et 200 cavaliers ; les Acarnaniens autant : à cette armée s'ajoutaient les Illyriens de Démétrios[2].

[1]) Polyb., IV, 69, 5.

[2]) J'ai cité ces chiffres, parce qu'ils donnent une idée précise des forces mises en ligne. Les Thessaliens manquent, par extraordinaire ; leur cavalerie doit avoir été employée, avec le reste de l'armée macédonienne, à couvrir la Macédoine. Polybe dit que l'effectif total était de 28,000 hommes d'infanterie et 1,200 cavaliers : peut-être le contingent de Phocide a-t-il été laissé de côté ; il aurait été en ce cas de 400 hommes environ. D'après Pausanias (IV, 29, 3), il y aurait eu aussi des Messéniens dans cette armée

C'est avec ces forces qu'Antigone s'avança par Tégée vers les frontières de Laconie.

A la nouvelle de la marche des ennemis sur Tégée, Cléomène doit avoir fait encore une pointe hardie sur Argos; il aurait poussé jusqu'aux murs de la ville, en ravageant tout sur son passage; il aurait marché ensuite par Phlionte sur le château-fort d'Oligyrton, chassé la garnison ennemie de la forteresse, enfin regagné la Laconie en passant devant Orchomène. Il est possible que, par ces marches audacieuses, il ait essayé d'arrêter les renforts des Achéens; mais il est certain que l'entreprise, si elle a été tentée si peu de temps avant l'invasion des Macédoniens, ne pouvait avoir de succès décisif. Il courut alors aux défilés du pays, pour y attendre l'ennemi. Pendant qu'il fortifiait tous les autres passages de la Laconie par des retranchements et des fossés, des abattis d'arbres et des garnisons suffisantes, il concentrait ses principales forces, au nombre d'environ 20,000 hommes, dans les défilés de Sellasie.

Les routes de Tégée et de la Thyréatide à Sparte se réunissent dans le voisinage de l'Œnonte, à un endroit où les montagnes, à l'ouest de ce torrent, s'écartent un peu; il se forme là, sur la rive droite de l'Œnonte, une petite plaine, large à peu près de 1000 pas et un peu plus longue, plaine au sud de laquelle coule un ruisseau, le Gorgylos, qui va se jeter dans l'Œnonte. Cette petite vallée est dominée à l'ouest par l'Euas, dont l'escarpement est inaccessible, du moins pour les chevaux, lorsqu'on vient du Gorgylos, et à l'est, par une large hauteur dont la montée rapide part des bords de l'Œnonte et, après s'être déroulée pendant près d'une demi-lieue le long du torrent, va rejoindre là les sommets de l'Olympe. Au sud de la plaine s'élève la crête qui s'étend vers le sud et sur les hauteurs de laquelle, à une demi-lieue du Gorgylos, est située la forteresse de Sellasie. Entre l'Euas et l'Olympe, à droite de l'Œnonte, passe, dans toute la largeur de cette petite vallée et en traversant le Gorgylos, la route qui conduit à Sparte; cette route,

l s'imagine à tort que la Messénie faisait déjà partie alors de la confédération. Les offres que leur fit la Ligue, et dont parle Polybe (IV, 6, 8), doivent avoir été faites seulement après la bataille.

après avoir dépassé le Gorgylos, suit, en formant un grand arc de cercle sur le versant oriental de la montagne de Sellasie, le cours de l'Œnonte, tandis qu'un chemin plus rapproché et plus difficile monte lentement entre cette crête et l'Euas, jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet de la hauteur qu'il doit franchir et descende de là vers l'Eurotas, en passant au pied et à l'ouest des hauts rochers de Sellasie[1].

C'est dans cette position que Cléomène résolut d'attendre l'attaque. Il fit occuper l'Euas par les périèques et les alliés[2], sous les ordres de son frère Euclidas : lui-même, formant l'aile droite avec les Spartiates et les mercenaires, occupa l'Olympe. Les deux positions furent couvertes par des retranchements et des fossés. Au bas, dans la plaine, sur les deux côtés de la route, il porta sa cavalerie avec les troupes des mercenaires armées à la légère. Lorsqu'Antigone s'approcha, il trouva la position des ennemis tellement forte et menaçante qu'il n'osa immédiatement commencer l'attaque. Il mit son camp en face de l'adversaire, en se couvrant par le Gorgylos, et, durant quelques jours, il se borna à observer les ennemis, à se rendre un compte plus exact de ses propres forces, dont la moitié environ se composait de troupes fédérales. Nulle part l'ennemi ne laissait voir de point faible ou d'inattention dans le service. Enfin Antigone se résolut à l'attaque. Son dessein ne pouvait être naturellement de rompre le centre de la ligne ennemie, puisqu'il était couvert de la façon la plus forte par les deux montagnes; il fallait plutôt chercher à forcer l'une ou l'autre de ces hauteurs et finalement menacer en même temps l'ensemble des positions de l'adversaire. Il plaça à son aile droite, en face de

[1]) Le terrain a été relevé par Ross (*Reisen und Reiserouten durch Griechenland*, I, p. 181). Le chemin qui descend le long de l'OEnonte est l'ancienne route, celui qui franchit la ligne de faîte des hauteurs est la route dont on se sert aujourd'hui. Au rapport d'un bon observateur qui a visité cette contrée en avril 1876, le chemin de traverse qui rejoint l'Eurotas au pont de Kopanos, une heure avant la grande route, descend en pente raide du côté de l'Eurotas, et il est si étroit qu'il y a à peine place pour un piéton marchant à côté d'un cavalier. Les études de Folard, Guichard et autres sur les opérations stratégiques de la bataille ne peuvent servir à rien, parce que leurs auteurs ont négligé l'essentiel, et cela non pas uniquement à cause d'une connaissance insuffisante du terrain.

[2]) Quels étaient ces alliés des Spartiates, voy. ci-dessus, p. 570, 1.

l'Euas, les peltastes et les Illyriens par groupes alternés, puis les Acarnaniens et les Épirotes, et derrière cette masse d'assaillants, en réserve, 2,000 Achéens : il destina à l'attaque du centre toute sa cavalerie, avec 1,000 Achéens et autant de Mégalopolitains. Enfin le roi lui-même se mit à la tête du gros de l'armée, formé par 15,000 Macédoniens, mercenaires et troupes légères, en face de l'Olympe, dont les pentes tournées vers l'Œnonte offraient assez de place à l'attaque[1].

Dès la nuit qui précéda la bataille, sur l'aile droite des Macédoniens, le Gorgylos et le pied de l'Euas avaient été occupés par les Illyriens. Ils devaient, de même que la cavalerie du centre, attendre le lendemain matin le signal de l'attaque qui serait donné par Antigone, c'est-à-dire du côté de l'Olympe. Dès que ce signal eut été donné aux Illyriens et à toute l'aile droite, ils commencèrent à gravir la montagne. Euclidas resta sur la hauteur; mais les troupes légères du centre, dès qu'elles virent les assaillants s'écarter si loin des réserves fédérales, coururent se jeter sur leur flanc et sur leurs derrières : un mouvement opéré des hauteurs de l'Euas aurait en cet endroit décidé la bataille. Le signal de l'attaque n'avait pas encore été donné au centre des Macédoniens, mais Philopœmen reconnut que le moment était urgent. Il somma les généraux de marcher en avant : sur leur refus, il se mit à la tête des cavaliers confédérés et, à ses risques et périls, se jeta sur le centre des Spartiates, déjà affaibli sur la gauche par ce mouvement en avant. Le combat qui s'engagea à cet endroit força les troupes légères à abandonner l'Euas et à regagner en hâte leur position. Les Illyriens et les peltastes, dégagés sur leurs derrières, purent marcher en avant. Euclidas les attendait sur la hauteur, afin de profiter de leur désordre et de les anéantir d'autant plus complètement que, sur toute la pente de la montagne, ils ne pouvaient recevoir de secours. Mais, dès qu'ils eurent gagné le sommet, la première impétuosité de leur attaque le refoula lui-même ; il perdit avec ses retranchements sa position dominante, qui passa

[1]) Schorn a démontré qu'il y a dans Polybe (II, 66, 6) Κρῆτας au lieu de Ἠπειρώτας. Polybe n'indique pas où étaient placés les Béotiens ; peut-être étaient-ils postés au centre, comme réserve disponible.

à l'ennemi; serré de près avec une vigueur croissante, bientôt entièrement culbuté, il fut rejeté au pied des hauteurs : l'aile gauche des Spartiates fut détruite, et Euclidas lui-même trouva la mort. Cependant le fort de la bataille était au centre, et Philopœmen surtout, avec les cavaliers des confédérés, y luttait avec la plus vigoureuse énergie. Sur l'Olympe, le combat n'avait été engagé jusqu'alors que par les troupes légères et les mercenaires, c'est-à-dire à peu près par 5,000 hommes de part et d'autre; mais ils étaient aux prises sous les yeux des deux rois et déployaient les plus grands efforts. Dès que Cléomène vit que son frère avait été repoussé de l'Euas, que son centre ne résistait plus qu'avec peine, que lui-même courait risque d'être tourné de sa position et attaqué en même temps de tous les côtés, il résolut de risquer le tout pour le tout et d'attaquer l'ennemi. Il ouvre ses retranchements, fait avancer en ligne ses hoplites; des signaux rappellent du combat ses troupes légères; la pente de l'Olympe est dégagée et les phalanges peuvent y manœuvrer. Poussant le cri de guerre, elles commencent à s'entrechoquer avec force de part et d'autre; tantôt les Macédoniens reculent sous les hardis assauts des Spartiates, tantôt ceux-ci se replient devant la masse puissante de la double phalange ennemie. Enfin Antigone dirige une attaque décisive; toute la masse des soldats pesamment armés, compacte et formant un quadrilatère d'épais bataillons, près de 300 hommes de front, les sarisses des cinq premiers rangs tendues en avant, celles des rangs qui suivent appuyées sur les épaules des files antérieures, pénètre de tout le poids de 10,000 hommes lancés au pas de charge et s'enfonce dans la ligne ennemie, qui ne peut soutenir ce choc redoutable et se disloque entièrement : la bataille est perdue [1].

Tel est le récit de Polybe. Phylarque avait prétendu que l'Euas avait été tourné et enlevé par trahison, mais on n'a pas besoin de tels commentaires pour expliquer la défaite de l'Euas. Cette position était de beaucoup la plus forte, et l'ennemi n'aurait jamais pu la forcer, si Euclidas ne s'était

1) Polyb., II, 65-70. Plut., *Cleom.* 28. *Philop.* 6.

pas tenu trop minutieusement à l'ordre général de ne pas quitter la défensive. La réunion des forces les plus considérables sous le propre commandement de Cléomène montre qu'il regardait l'Olympe comme la position la plus difficile; c'était là qu'il fallait s'attendre à l'attaque décisive, d'autant plus que l'ennemi concentrait là ses principales forces. Les retranchements que Cléomène avait élevés en avant de sa ligne devaient lui faire espérer une heureuse résistance; et, même en cas d'échec, si son frère tenait toujours l'Euas, il pouvait opérer sa retraite sur la hauteur que franchit la route partie de la plaine; là, l'Euas à son aile gauche, l'aile droite appuyée à Sellasie, il aurait encore été assez fort pour arrêter l'ennemi une fois de plus dans une position non moins solide. Mais c'est précisément pour cette raison qu'Antigone attaqua tout d'abord cette montagne. Si cette opération ne lui avait pas réussi, il n'aurait certainement pas osé combattre Cléomène plus longtemps; il aurait peut-être abandonné tout à fait ces défilés difficiles et trouvé d'autres voies pour assaillir ou fatiguer l'ennemi. Mais, dès qu'Euclidas eut été battu — et ce succès ne fut obtenu que par l'attaque audacieuse de Philopœmen, — tout était perdu. On a blâmé Cléomène de ne s'être pas tenu sur la défensive après la défaite de son frère et de n'avoir pas battu en retraite, mais ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'était plus possible : la route de Sparte était aux mains de l'ennemi; Cléomène ne savait plus où il pourrait se retirer. Il lui était également impossible de laisser l'ennemi monter à l'assaut de ses retranchements; il courait le danger d'être tourné. Devait-il se laisser enfermer là, sur ce plateau de rochers où il n'avait ni vivres suffisants ni espoir d'être dégagé? Il ne lui restait plus qu'à tenter la téméraire entreprise, à se précipiter sur les forces supérieures de l'ennemi; si par impossible il réussissait, c'était le seul moyen qui lui restât de couper l'aile droite victorieuse de l'ennemi et de lui arracher encore la victoire. Encore n'aurait-il eu là qu'un avantage momentané; c'étaient les derniers et extrêmes efforts qu'avait faits la Laconie, tandis que des ressources toujours nouvelles en argent et en troupes s'ouvraient aux ennemis. Au pis aller, Antigone se serait retiré sur Tégée,

et en peu de temps, avec des troupes fraîches, il aurait recommencé la guerre contre les restes de l'armée spartiate[1].

Les résultats de la bataille démontrèrent l'épuisement complet de Sparte. On exagère évidemment lorsqu'on prétend que 200 Spartiates sur 6,000, et 4,000 hommes seulement sur toute l'armée, échappèrent au désastre[2]; il est possible qu'à Sparte, après la défaite, on ait vu se manifester cette fermeté, cette volonté résolue de faire de nouveaux efforts, que Phylarque retrace avec enthousiasme[3]. Mais Cléomène, qui arriva à Sparte en fugitif, avec une escorte de quelques cavaliers, exhorta les citoyens à se soumettre sans délai à Antigone. Il ne mangea ni ne but; il ne s'assit même pas : après s'être appuyé un instant à une colonne pour se reposer et se recueillir, il courut avec un petit nombre d'amis à Gytheion, où depuis longtemps déjà les navires étaient préparés pour sa fuite. On voit que Cléomène avait pleine conscience de sa situation désespérée. Dans un moment où un parti grec avait appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse, où il ne pouvait plus asseoir ses chances sur le rôle de représentant de la liberté grecque, il devait s'appuyer sur les subsides de l'Égypte; l'Égypte l'abandonnant, il ne lui restait plus qu'à soutenir et son honneur et celui de Sparte jusqu'à la dernière extrémité. Polybe lui-même n'a pas négligé de montrer que, peu de jours après la bataille, Antigone reçut la nouvelle d'une invasion des Illyriens en

[1]) La date de la bataille de Sellasie est indiquée par cette circonstance, qu'Antigone, après son retour assez précipité de Sparte, assista à Argos aux Jeux Néméens. On sait, en effet, par quelques exemples assez bien attestés, que les Néméennes, célébrées dans la quatrième année d'une Olympiade, l'étaient au début de l'année; du reste, c'est précisément à ces Jeux que, quatre ans plus tard, le roi Philippe reçut la première nouvelle de la bataille de Trasimène, livrée le 9 avant les kalendes de juillet, c'est-à-dire vers la fin d'avril 217 avant J.-C. (Ol. CXL, 3). Par conséquent, la bataille de Sellasie se place en été, au moment où finissait Ol. CXXXIX, 3 et où commençait la quatrième année de la dite Olympiade; et, comme Antigone était entré en campagne τοῦ θέρους ἐνισταμένου, la bataille eut lieu à peu près en juillet 221, environ deux mois après qu'Aratos eut terminé sa douzième stratégie et que Timoxénos eut inauguré sa troisième stratégie. Cette date se trouvera confirmée plus tard par la chronologie des affaires d'Égypte.

[2]) Plut., *Cleom.* 28. Justin., XXVIII, 4. Ces deux auteurs suivent évidemment Phylarque.

[3]) Justin. XXVIII, 4.

Macédoine et que Cléomène n'avait besoin que de retarder la bataille ou de rester en Laconie durant ces quelques jours pour sauver son royaume et changer du tout au tout la situation[1]. Cette opinion est bien superficielle. Cléomène était absolument vaincu, non seulement au point de vue tactique et stratégique, mais au point de vue politique. Étant donné la sûreté de vues et la circonspection que le roi de Macédoine a partout déployées, on peut affirmer avec une pleine certitude que cette invasion illyrienne ne l'aurait jamais déterminé à renoncer à des opérations qui devaient décider définitivement de la situation de la Grèce, car, la bataille eût-elle tourné autrement, il était certain de la solution. Il eût été absurde de céder à la menace d'une irruption des Illyriens, qui ne pouvait tout au plus qu'amener le ravage de quelques districts de Macédoine, et d'abandonner un grand résultat, fruit de longs efforts, et qui devait fixer d'une façon définitive la situation politique de la Macédoine.

Après la bataille, Antigone marcha sur Sparte; la ville fut prise à la première attaque. Il est certain qu'il la traita avec modération et prévoyance; il n'y eut ni pillage, ni destruction ou acte de violence. Il avait fait la guerre à Cléomène, et non à Sparte; ce serait pour lui une aussi grande gloire d'avoir seul sauvé Sparte que de l'avoir seul conquise; il épargnait le sol du pays et les maisons de la ville, puisqu'il ne restait plus d'hommes qui pourraient éprouver sa clémence[2]: telles furent sans doute les expressions de la langue diplomatique de l'époque. L'essentiel, c'est qu'il rétablit la constitution spartiate, ou, comme on dit alors, qu'il délivra Sparte[3]. En d'autres termes, il abolit le gouvernement militaire qu'avait fondé Cléomène et ramena l'oligarchie, telle qu'elle avait existé avant les réformes de Cléomène. Avant tout, on rappela ces quatre-vingts personnages de l'oligarchie bannis par le roi, et avec eux revint la prétention de rétablir l'ancienne propriété : il est vrai que les pertes énormes que la ville avait faites en hommes

1) Polyb., II, 70. C'est à lui que Plutarque emprunte cette τύχη qui d'ordinaire ne figure pas dans sa profession de foi.

2) Justin., XXVIII, 4.

3) Polyb., II, 70, 1. IX, 29, 8 : 36, et autres écrivains postérieurs.

pouvaient en donner l'occasion. Le rétablissement de l'éphorat est certain, celui de la Gérousie, vraisemblable[1]; les « patronomes », de même que les divisions topographiques du pays, peuvent avoir été laissés en l'état. La royauté était vacante par la fuite et, comme on peut le supposer, par la condamnation consécutive de Cléomène et la mort de son frère, son collègue à la royauté. Elle ne fut pas rétablie, peut-être sur l'ordre exprès d'Antigone, car Sparte entra dans la symmachie générale hellénique[2], et le roi de Macédoine établit comme épistate de la ville le Béotien Brachylle[3]. On voit que véritablement l'oligarchie restaurée de Sparte a bien pu exalter solennellement Antigone comme le libérateur et le sauveur de Sparte[4].

Antigone demeura trois jours à Sparte (c'est là qu'il reçut la nouvelle de l'invasion illyrienne) et revint à Tégée; là encore il rétablit l'ancienne constitution et retira sa garnison. Mégalopolis devait être relevée de ses ruines : le roi chargea Prytanis, le péripatéticien si estimé, de réformer la législation de la ville[5]. Mais on devait voir bientôt les difficultés surgir et la discorde s'allumer, surtout à propos de la législation édictée par Prytanis et du partage de la propriété foncière. Il est à remarquer qne Philopœmen, à qui Antigone reconnaissait devoir la victoire de Sellasie, refusa l'offre que lui fit le roi de l'accompagner en Macédoine. Déçu dans les espérances qu'il nourrissait au sujet de la liberté hellénique, il partit pour la Crète[6]. La ville d'Orchomène, qui avait été conquise par Antigone, ne fut pas rendue à elle-même; elle resta au pouvoir des Macédoniens[7]. De même Mantinée, ou, comme s'appelait alors cette cité, Antigonia, fut laissée sous la domination d'Argos. Taurion[8] fut laissé par le roi dans le

1) Polyb., IV, 35, 5.
2) Polyb., IV, 9, 6.
3) Polyb., XX, 5, 12.
4) Polyb., IX, 36, 5.
5) Polyb., V, 93, 8. Hegesand. ap. Athen., XI, p. 477. Cf. Meineke, *De Euphorione*, p. 7, ouvrage où il y a toutefois quantité d'erreurs, notamment de chronologie.
6) Plut., *Philop.* 7.
7) Polyb., IV, 6, 5.
8) τοῦ ἐπὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ βασιλικῶν πραγμάτων ὑπ' Ἀντιγόνου καταλελειμμένον (Polyb., IV, 6, 4).

Péloponnèse pour veiller aux intérêts de la Macédoine. Antigone célébra à Argos les jeux Néméens; il y reçut de la confédération comme de chacune des villes les honneurs les plus exagérés, les actions de grâces les plus emphatiques: on lui décerna à l'envi tous les honneurs humains et divins.

Le roi partit ensuite pour la Macédoine à marches forcées; il envoya dans le Péloponnèse son neveu Philippe, le futur héritier du trône, qui devait s'y faire connaître des confédérés de la péninsule; il le recommanda surtout à Aratos. Puis il alla lui-même chasser l'ennemi des frontières : il trouva les Illyriens encore sur son territoire[1]; déjà malade, il les attaqua et les défit complètement. Ce fut le dernier acte de sa vie. Les efforts de la bataille, ses cris et les ordres qu'il donna à haute voix durant le combat, lui causèrent un épanchement de sang; il mourut peu de temps après sa victoire[2].

C'est jusqu'à ce moment précis, c'est-à-dire jusqu'à la CXL^e^ olympiade[3], que j'ai voulu poursuivre l'histoire générale de la Grèce et de la Macédoine et celle du système des États hellénistiques, et je n'anticiperai un peu qu'à propos de Cléomène. Il ne me reste plus qu'à marquer dans ses traits généraux la situation telle qu'elle était à cette époque.

Commençons par la Macédoine et la Grèce. La fortune du roi « alexandrise », lui avait dit un flatteur à Sparte. Il est

[1]) Naturellement, ce ne sont pas les Illyriens de Démétrios de Pharos. Ne serait-ce pas là déjà un effet de l'influence romaine?

[2]) La mort d'Antigone tombe à la fin de l'année ou au commencement de l'année suivante 220. En effet, Philippe, qui mourut dans l'hiver de 179/8, avait régné 42 ans (d'après Eusèbe); il perdit la bataille de Cynoscéphales et par suite la Thessalie en automne 197, 23 ans et 9 mois après être monté sur le trône (Eusèbe).

[3]) Polybe fait ressortir à plusieurs reprises l'importance de cette CXL^e^ Olympiade. Or il faut savoir que, quand il date par Olympiades, Polybe en place le début aux équinoxes d'automne, deux ou trois mois plus tard que l'époque réelle des Jeux Olympiques. La façon dont il marque (IV, 14,9) la fin de Ol. CXXXIX et le commencement de Ol. CXL, comparée avec d'autres passages (IV, 26, 1. IV, 27, 1), ne permet pas de douter que, quand il compte par Olympiades, il n'ait en vue la *pentétéride* réelle.

vrai, Antigone, le « prometteur », comme on le nommait[1], avait acquis en Grèce et vis-à-vis de la Grèce une situation comme aucun roi de la Macédoine depuis Alexandre, comme Alexandre lui-même n'en avait jamais eu de semblable. Nous avons cru reconnaître comment, après les terribles agitations de la période des Diadoques, après les invasions des Celtes et les conquêtes de Pyrrhos, la Macédoine avait été, pour ainsi dire, fondée à nouveau par Antigone Gonatas et transformée en une monarchie telle qu'on l'entendait à l'époque hellénistique. Les souvenirs d'un passé glorieux, l'étendue du pays et sa situation dans le monde, appelaient la Macédoine à devenir une grande puissance dans le système des États hellénistiques; mais elle ne pouvait acquérir cette situation prépondérante qu'autant qu'elle disposait de la Grèce. Jusque-là, elle avait été continuellement entravée par l'intervention incessante des Lagides, et toute opposition faite à la Macédoine avait trouvé un appui à Alexandrie. Mais alors commença à se découvrir, pour qui savait regarder au loin, un péril nouveau et menaçant. Rome s'était déjà établie de ce côté de la mer Adriatique; déjà elle possédait les points d'attaque le long de la côte, d'Issa à Corcyre. Un conflit avec la politique romaine était inévitable, et cette prévision faisait à la Macédoine un devoir impérieux de s'attacher aussi fortement que possible tous les instruments de puissance qui étaient à sa disposition et d'étouffer toutes les oppositions, sous quelque forme qu'elles pussent se présenter. Ce n'est que par l'unification aussi complète que possible de la Grèce en deçà de l'Adriatique et avec le concours de la nation grecque qu'elle pouvait parer à ce danger menaçant[2].

Mais comment unifier cette race divisée et fractionnée?

1) Δώσων..διὰ τὸ φιλότιμον καὶ διὰ τὸ πολλὰ διδόναι καὶ χαρίζεσθαι. Les chronographes (EUSEB., I, pp. 237, 28. 238,26. 241,20. 242,20 ed Schœne) l'appellent Φοῦσκος, *Phuskus*, un mot inconnu pour moi : peut-être veulent-ils dire Φύσκων, bien que Plutarque (*Coriol.* 11) réserve ce nom pour Ptolémée Évergète II et applique à Antigone celui de Doson.

2) Les pages suivantes sont restées telles qu'elles ont été écrites en 1843. Les allusions politiques qui leur servent de commentaire ont été suggérées par les idées de cette époque confuse et troublée; on peut les y laisser à titre de souvenir.

Ce résultat ne pouvait être atteint que par sa faiblesse, et dans la mesure de sa faiblesse; mais le temps approchait où des forces puissantes et puissamment unies auraient seules pu donner le salut. C'eût été un bonheur pour la Grèce, si Philippe et Alexandre avaient pu la fondre entièrement avec la Macédoine pour en former un seul État. Sans doute, Démosthène appelait Philippe et ses Macédoniens des Barbares, de même que, dans les petits États de l'Allemagne, on appelle encore le peuple de Frédéric le Grand un peuple non-allemand, parce que la plus grande partie des populations qui le constituent ont abandonné, il y a des siècles, leur langue et leurs coutumes wendes pour les coutumes et la langue de l'Allemagne, laquelle, en définitive, n'a jamais eu depuis de champion plus fidèle. La race grecque, fractionnée en menus atomes, était au temps d'Antigone, entre l'Égypte et Rome, ce qu'était l'Allemagne, également fractionnée, entre la France et la Russie. Antigone pressentit ce même danger devant lequel notre patrie se sent impuissante et désarmée tant que d'une union purement internationale elle n'aura point passé à une union véritablement nationale.

Les fruits merveilleusement abondants que la vie intellectuelle de la Grèce aussi bien que celle de l'Allemagne a recueillis de cette division peuvent, à vrai dire, être regardés comme un dédommagement des résultats politiques qu'a eus ce déchirement intérieur; seulement, nous, nous nous consolons encore par l'espérance d'avoir dans les œuvres de l'esprit un indestructible appui contre les malheurs politiques, un trésor de biens de nature idéale communs à notre race tout entière. La Grèce, elle aussi, avait un trésor semblable, un trésor infiniment riche en joyaux de l'art et de la science, entretenu avec un juste orgueil, gardé avec une ingénieuse vigilance, et ce trésor ne la sauva pas! Il n'y a qu'à regarder ce qui allait arriver. Rome, qui avait déjà absorbé l'Italie grecque et la Sicile, ces « provinces Baltiques » de la Grèce, foula bientôt sous ses pieds la vieille gloire militaire de la Macédoine et l'impuissance d'une liberté désunie; elle traîna dans de grossiers triomphes les dépouilles des villes helléniques sur les rives du Tibre, se para des colonnes de leurs temples

et des statues de leurs dieux, se donna le vernis de leur civilisation, cette conquête la plus noble du plus noble des peuples, et désormais les meilleurs des Grecs n'eurent plus que l'enviable profession de servir dans les maisons des orgueilleux *optimates*, comme affranchis, comme précepteurs, bibliothécaires et hommes de compagnie, d'assaisonner par des entretiens esthétiques et littéraires leurs loisirs blasés et le repos qu'ils goûtaient après les affaires politiques, ou bien encore de fournir aux vieux et aux jeunes une pâture encyclopédique, de quoi défrayer la conversation à la mode.

Antigone parvint, il est vrai, par la guerre contre Cléomène à opérer une unification de la race grecque, autant qu'elle pouvait être opérée dans de telles circonstances. Déjà Philippe et Alexandre avaient cherché à fonder une « confédération grecque » qui, pendant la durée de la guerre d'Asie, leur garantirait le calme et la paix dans leur pays. Depuis, la vie intellectuelle de la Grèce avait subi des transformations essentielles : des idées de constitution, des genres les plus divers, avaient donné à l'esprit public de nouvelles excitations ; aux débris laissés par les évolutions historiques antérieures s'étaient ajoutées les conceptions que la science avait trouvées et qu'elle recommandait, les principes et les germes d'organismes nouveaux. A mesure que, d'une part, les situations de fait, les bases matérielles des choses, les croyances, les mœurs, les usages, et, d'autre part, ces principes et ces aspirations générales eurent conscience de leur écart irréductible, on sentit la nécessité de donner à l'État et au droit de nouveaux fondements. Cet intérêt élevé qu'inspirent les questions constitutionnelles est la manifestation la plus remarquable du génie grec à cette époque : seulement, là où la constitution n'est plus l'expression vivante de ce qui est et exprime ce qui devrait être, là où elle apparaît non pas comme le résultat immédiat de la vie collective, mais comme une sorte de postulat qui invite à perfectionner cette existence commune, là, il n'est pas de forme sociale qui satisfasse toutes les prétentions et tous les intérêts ; aucune ne mène à une situation définitive et calme, mais chacune, n'exerçant qu'une action médiatrice, agissant pour ainsi dire sui-

vant la diagonale du parallélogramme des forces, s'éloigne avec le temps de son point de départ, et par suite, des sources de son énergie, des raisons de son efficacité. Puis ont lieu ces oscillations désordonnées de la vie publique, qui ouvrent la voie aux plus grands dangers lorsque l'unité nationale n'est pas fortement représentée au dehors ; alors paraissent au premier plan les intérêts matériels d'une part, les idées de progrès de l'autre, deux forces fatalement rivales, tantôt partiellement unies, tantôt en lutte l'une contre l'autre, toujours appliquées à décomposer ce qui existe, à le ramener à ses éléments artificiellement associés. Ce n'est qu'en poussant les choses à l'extrême, soit d'un côté, soit de l'autre, qu'on a quelque chance de rajeunissement énergique : si la rénovation échoue, on voit durant quelque temps encore l'intérêt particulier et la théorie multiplier leurs pousses pullulantes sur le tronc déjà mourant qu'elles enserrent, puis finalement tomber avec lui, au premier choc, lorsqu'il s'affaisse vermoulu et pourri.

On reconnaîtra dans ces traits généraux l'image de la Grèce de ce temps-là et de la période suivante. C'est ainsi qu'Athènes avait fait ses derniers efforts dans la guerre de Chrémonide ; ainsi que, depuis longtemps déjà, la Béotie, la Thessalie s'affaissaient sur elles-mêmes ; que les Épirotes terminaient leur courte et brillante histoire en fondant une liberté qui n'avait pas la force de se développer et de s'organiser. Que de promesses avait données la Ligue achéenne à ses débuts ! Mais, malgré les efforts sérieux et passionnés de quelques libéraux, elle ne put se dégager de ses premières formes ; elle laissa toutes ses villes, l'une après l'autre, passer à ce Cléomène qui, pourrait-on dire, essayait de fonder une puissance conforme aux idées doctrinaires du temps avec des formes empruntées à un passé admiré. Mais Cléomène, à son tour, perdait tout en cherchant à faire triompher, non pas la constitution qu'il avait créée, mais seulement l'hégémonie de Sparte, et en éloignant de lui l'appui de ces forces qu'il avait su éveiller avec tant de succès dans son pays. On sentait évidemment un instinct, une impulsion qui poussait aux œuvres collectives. Ce qui fit la force des Achéens, c'est qu'ils asso-

cièrent les républiques sur le pied d'égalité ; ce qui fit la faiblesse de Sparte, c'est qu'elle voulut transporter la vieille idée de l'hégémonie dans le mouvement nouveau. C'est ainsi qu'Antigone créa une forme nouvelle, une confédération d'États qui pouvait s'appeler, au même titre que l'Allemagne, un État fédéral, et dire aussi d'elle-même que son but était « le maintien de la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur, de l'indépendance et de l'inviolabilité de chacun des États ». On institua une « trêve fédérale » ; on établit un régime de paix qui remplit les Péloponnésiens surtout de joie et d'admiration pour le magnanime monarque ; on crut marcher vers un heureux avenir ; on renvoya les troupes, on mit les armes de côté, on tourna toute son activité vers le commerce, l'industrie, l'agriculture ; on voulait maintenant jouir d'une paix durable et la savourer à longs traits.

La mort d'Antigone et les nouvelles complications qui la suivirent n'ont pas laissé se développer entièrement la forme de gouvernement qu'il avait rêvée, mais le principe fédératif qu'il avait apporté se montre encore dans les événements ultérieurs. Son système se distinguait de l'ancienne Diète de Corinthe, surtout par les traits suivants : ce n'était pas une confédération formée avec et sous la Macédoine ; la Macédoine n'était pas appelée à l'hégémonie, mais elle-même était un des États confédérés et n'entrait dans cette association d'États souverains qu'avec un droit formellement égal à celui des plus petits territoires. La Thessalie est citée comme membre autonome de la confédération, et Sparte également, quoique pourtant le roi de Macédoine commande en Thessalie, et un épistate macédonien à Sparte. Il en est de même de la Ligue achéenne, de la fédération des Épirotes, des Acarnaniens, des Béotiens, des Phocidiens. Déjà la Messénie elle-même demande à y être admise. On ne nous dit pas, mais on comprend de soi-même qu'Argos, elle aussi, avec l'ancienne Mantinée, et Tégée, et Épidaure, et les petites localités qui ne faisaient plus partie de l'Achaïe, entrèrent dans la confédération, représentées peut-être dans leurs obligations concernant la dépense commune par la Macédoine, que la possession de l'Acrocorinthe et d'Orchomène intéressait d'assez

près à leurs affaires. Athènes, les Étoliens et les Éléens, qui étaient à la remorque des Étoliens, manquaient encore : mais Athènes ne comptait plus guère; les Étoliens étaient toujours tenus en bride par la sage politique d'Antigone, et il est très vraisemblable que le roi lui-même avait déjà formé le plan de les faire entrer de gré ou de force dans l'Union, plan que son successeur poursuivit, mais sans y réussir complètement. Voilà pourquoi fut entreprise plus tard la guerre fédérale. Au moment où le jeune vainqueur de Trasimène serrait Rome de plus en plus près, cette guerre se terminait par une paix générale entre les États de l'Union et les Étoliens; le but avoué de cette paix, c'était d'unir les forces nationales pour la grande lutte contre Rome[1].

Tournons-nous maintenant vers l'Égypte. Je ne veux pas récapituler les actes de la politique égyptienne depuis l'avènement du deuxième Lagide; ce fut sous le troisième qu'elle atteignit son apogée. Polybe témoigne de l'ardeur et de la prévoyance que montraient dans leur politique extérieure ces rois. Sûrs de leur pays du Nil, entièrement ordonné et florissant, maîtres de Cypre et de la Cœlé-Syrie, — il aurait pu ajouter : possesseurs des bouches de l'Oronte — ils menaçaient la Syrie par terre et par mer; ils dominaient les dynastes de l'Asie-Mineure et les îles, tenant sous leur pouvoir les villes, les pays, les ports les plus importants, depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont et à Lysimachia; ils observaient la Thrace et la Macédoine par Lysimachia, Ænos, Maronée et les autres villes qu'ils occupaient sur les côtes. De cette façon, ils avaient « étendu la main au loin », et ces possessions étaient comme « des ouvrages avancés, poussés à grande distance[2] ». Mais, en même temps que s'étendait leur domaine, s'augmentait la difficulté de le protéger. Polybe oublie de faire observer que déjà, dans les dix dernières années de Ptolémée Évergète, la puissance des Lagides commencait à expier la disproportion de son étendue et de ses fondements naturels. Pour tenir les Séleucides en échec, elle dut favoriser les entreprises du roi

[1]) Il n'y a qu'à se reporter à l'excellent discours de l'Étolien Agélaos dans Polybe (V, 104).

[2]) Polyb., V, 34.

de Pergame et le laisser attirer à lui les villes grecques, du Caystros à l'Hellespont; elle n'avait pu empêcher Antigone de s'emparer de la Carie; les victoires d'Achæos firent retomber au pouvoir des Séleucides toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure, à l'exception d'Éphèse, et, comme nous avons tenté de le démontrer, Ptolémée, déjà attaqué par ces Séleucides dans la Cœlé-Syrie, acheta au prix de ce qui lui restait d'influence en Grèce la possession de la Carie, sans laquelle il n'aurait pu conserver plus longtemps ni la Syrie ni la Pamphylie.

Il est clair que l'Égypte n'aurait pu garder cette possession difficile et excentrique qu'en imposant à ses forces de terre et de mer un effort énorme et constant; or, Ptolémée Évergète laissa déchoir et dépérir avec le temps et son armée et sa flotte, pour les remplacer par la diplomatie, qui cependant ne pouvait agir vigoureusement qu'avec leur appui. Ce relâchement qui s'empara peu à peu de la puissance égyptienne doit être attribué au caractère même du roi. Jamais l'empire n'avait été identifié avec la personne du monarque comme il l'avait été en Égypte sous Ptolémée Soter et Philadelphe. C'est précisément à l'époque de la guerre de Cléomène que les deux rivales de l'Égypte, la Macédoine et la Syrie, prirent un nouvel essor, et aux dépens de l'Égypte : si le roi vieillissant n'était pas complètement affolé, il devait reconnaître qu'il était grand temps de se redresser et de barrer le chemin à ses ambitieux adversaires.

C'est ce qu'il fit en effet, comme le montrent les événements survenus à Alexandrie après la bataille de Sellasie. Cléomène était arrivé en Égypte après son désastre; il était complètement vaincu, mais son âme forte n'était occupée que d'une seule pensée, celle de savoir comment il pourrait reprendre la lutte contre Antigone. Le premier accueil que lui fit le roi d'Égypte ne fut guère qu'indifférent; mais bientôt la hauteur, la volonté énergique, la prévoyance hardie du Spartiate imposèrent au monarque : il le combla, lui et ses compagnons, de distinctions de toute sorte; il entra dans ses plans. Cléomène devait, avec de puissants armements, retourner en Grèce pour combattre Antigone. Il est certain que la cour d'Alexan-

drie était entrée en négociations avec les Achéens; si elle réussissait à les gagner, la Syrie allait être de nouveau menacée sur le point le plus vulnérable. Déjà l'attaque d'Antiochos sur la Cœlé-Syrie avait échoué; la révolte de Molon s'étendait sur les bords du Tigre; Séleucie, les bouches de l'Oronte, étaient encore au pouvoir des Égyptiens. Vraiment, Ptolémée pouvait se flatter de l'espoir d'entreprendre une guerre non moins brillante que l'avait été celle de ses jeunes années, alors qu'il s'arrachait aux bras de sa hardie Bérénice pour marcher sur l'Assyrie.

Il mourut avant l'automne de la même année[1]; le royaume passa à son fils aîné Ptolémée, qui prit le nom de Philopator. Le nouveau roi eut à craindre dès le début l'attachement des mercenaires à son frère Magas et le caractère résolu de sa mère Bérénice; on peut conclure de là qu'il avait déjà passé sa jeunesse dans cette licence spirituelle et effrénée qui florissait à Alexandrie plus que dans tout autre ville. On voit par une foule de détails qu'il n'aimait pas le plaisir brutal et grossier; il composa une tragédie d'*Adonis*, et Agathoclès, qui plus tard avec sa sœur, la Pompadour de cette cour, acquit la plus grande influence, écrivit un commentaire du poème[2]. Dans son dilettantisme de lettré, il bâtit le superbe temple d'Homère, orné des statues des villes qui se glorifiaient d'être la patrie du poète[3]; il chercha à attirer à sa cour le stoïcien Cléanthe, et Sphæros, que Cléanthe lui envoya, reçut le plus bienveillant accueil[4]. Ce Sphæros dit un jour, en sa qualité de stoïcien, que le sage était roi. Mais, lui répondit-on, Ptolémée, à ce compte, n'est pas roi. « C'est précisément parce qu'il est sage,

[1]) Il y a sur la date de cette mort différentes opinions. Le canon des Rois compte l'an 103 *ær. Phil.* (commençant au 18 octobre 222) comme la première de Ptolémée Philopator; c'est-à-dire qu'il est monté sur le trône dans le courant de l'an 103. Le fait a dû se produire dans le dernier trimestre de cette année, car la bataille de Sellasie est de juillet 221, et il a dû s'écouler au moins deux mois encore avant la mort de Ptolémée III. En tout cas, la mort de Ptolémée III a eu lieu dans l'année qui est inscrite comme la première de Philopator, entre août et octobre 221.

[2]) Schol. Ravenn. ad Aristoph. *Thesmoph.*, 1059.

[3]) Ælian., *Var. Hist.*, XIII, 21.

[4]) Diog. Laert., VII, 185.

répliqua Sphæros, que Ptolémée est roi[1]. » On reconnaît là les goûts du roi : il fallait jouir de la vie et savourer tous les plaisirs, ceux de l'esprit comme ceux de la matière, et les festins des « gais compagnons » (γελοιασταί) ne sont qu'un trait isolé de l'existence voluptueuse à l'excès du roi et de sa cour[2]. Pourquoi se serait-il soucié du sérieux et de l'ennui des affaires ? Il les abandonnait à ses bons amis Sosibios et Agathoclès, qui avaient bien soin de ne pas troubler les divertissements du jeune roi. Ils craignaient la reine-mère ; celle-ci, qui avait reproché à son époux cette signature frivolement apposée au bas d'une condamnation à mort, ne pouvait voir sans indifférence la vie débauchée de son fils et le pouvoir croissant de ses confidents ; elle fondait un plan sur l'attachement des mercenaires pour son second fils. Mais Sosibios vit le danger qui le menaçait. Il fallait se débarrasser de Bérénice ; mais Magas était sûr des troupes. C'est alors que Sosibios se tourna vers Cléomène ; il lui promit les plus brillants armements pour son retour en échange de son appui. Cléomène s'y refusa ; mais tant que Magas vivrait, disait Sosibios, on n'était pas sûr des mercenaires. Cléomène se porta garant pour eux : il y avait là 3,000 Péloponnésiens et 1,000 Crétois ; ceux-là, il les aurait en tous cas à sa disposition. Dans ces conditions, Cléomène paraissait cependant une ressource. Magas fut tué ; Bérénice aussi ; enfin Lysimaque, l'oncle du roi, reçut la mort sur l'ordre de Sosibios[3].

C'est alors qu'arriva la nouvelle de la mort d'Antigone et des troubles qui venaient d'éclater en Grèce ; un roi, à peine sorti de l'enfance, gouvernait la Macédoine, et de Sparte Cléomène recevait de pressants avis qui l'exhortaient au retour. Toutes les espérances s'éveillèrent avec une force nouvelle dans l'âme de l'exilé ; il ne pensait plus qu'à la patrie. Lorsque dans un banquet on récitait de beaux poèmes et qu'on lui demandait ce qu'il en pensait, il répondait : « Faites cette question aux autres ; pour moi, toutes mes pensées sont à

1) Diog. Laert., VII, 177.
2) Ptolem. (*Agesarchi f.*) ap. Athen., VI, p. 246. Cf. Etym. M. s. v. Γάλλος.
3) Polyb., V, 34, 1 : 36, 1. XV, 25.

Sparte[1] ». Il tenta de gagner à son plan le roi et les seigneurs de la cour; il montrait combien le moment était favorable, et que de grands avantages on remporterait; il demandait qu'on lui donnât une armée, puis, qu'on lui permît au moins de retourner dans sa patrie avec ses serviteurs. Mais qu'importait au roi? Il laissa Sosibios trancher la question. Celui-ci exposa son avis dans le synédrion : la mort d'Antigone, disait-il, avait écarté tout danger en Grèce; il était maintenant moins nécessaire que jamais de faire de grandes dépenses en armements; il était même dangereux de fournir un appui à un homme si hardi et si admiré pour une entreprise dont l'issue ne pouvait que faire de la Grèce, réorganisée par Cléomène, une nouvelle rivale plus dangereuse pour l'Égypte que n'avait été la Macédoine, et même d'autant plus dangereuse que le roi de Sparte avait vu de trop près la situation de la cour et du royaume. D'autre part, se borner à congédier Cléomène, c'était risquer davantage encore, attendu que ses succès certains lui offriraient l'occasion de se venger d'un traitement si humiliant; le retenir contre sa volonté était le seul parti possible. Mais tous s'élevèrent aussitôt contre cette résolution : comment garder le lion dans le bercail? Sosibios lui-même rappela ce qu'avait dit Cléomène de ses relations avec les mercenaires; le seul moyen de se garantir, c'était de se saisir de cet homme dangereux, avant qu'il pût s'échapper, et de le traiter en prisonnier.

Une parole imprudente de Cléomène fournit le prétexte. Un Messénien, Nicagoras, vint à Alexandrie. Cléomène le connaissait depuis longtemps : c'était Nicagoras qui avait mené les négociations relatives au retour d'Archidamos à Sparte; il avait été témoin du meurtre de ce prince; il était convaincu que Cléomène avait été l'instigateur de l'assassinat[2]. Cléomène se promenait sur le port avec Panteus et Hippotas, au moment même où Nicagoras abordait. Il le salua et lui demanda ce qu'il amenait avec lui : « des chevaux pour les

1) PLUT., *De sollert. anim.* 3.

2) POLYB., V, 37. Plutarque (*Cleom.* 35), qui suit Phylarque, donne une version différente. Suivant lui, Cléomène était le débiteur de Nicagoras et hors d'état de s'acquitter.

vendre », dit le Messénien. Tu aurais dû amener de jeunes garçons et des joueuses de lyre, répondit Cléomène, car le roi actuel ne s'occupe pas d'autre chose ». Nicagoras se mit à rire; les jours suivants, il fit des affaires avec Sosibios, le connut plus intimement, lui raconta le propos du Spartiate. On le combla de présents et de faveurs; on lui témoigna grande confiance, et l'on convint avec lui qu'à son départ il laisserait à Sosibios une lettre où il était dit que Cléomène avait le dessein de provoquer un soulèvement, dans le cas où on ne lui accorderait pas les armements qu'il demandait pour son retour. Sosibios présenta cette dénonciation au synédrion et au roi, qui se convainquirent de la nécessité des mesures à prendre : on résolut de mettre Cléomène en état d'arrestation; on lui réserva pour son séjour ultérieur un palais qui serait pourvu d'une garde suffisante. Le lion sentit qu'il était en cage; tout espoir était désormais perdu; mais, pour risquer encore une dernière tentative, pour ne pas souiller dans l'opprobre d'une captivité subie en Égypte la gloire d'une digne et fière existence, Cléomène se résolut à une entreprise téméraire.

Le roi était allé à Canope. On répandit la nouvelle dans le palais qu'un des jours suivants arriverait l'ordre de mettre les prisonniers en liberté. La cour avait coutume, dans de semblables occasions, d'envoyer des présents et de faire donner un grand repas aux prisonniers d'État. Les Spartiates qui étaient venus avec Cléomène firent faire ces envois, qui inspirèrent aux gardes une confiance suffisante ; on leur donna abondante ration de vin et d'aliments. Puis, lorsqu'ils furent ivres, vers midi, Cléomène, avec ses amis — ils étaient au nombre de treize — s'élance hors de la prison ; tous étaient armés de poignards. Le premier qui se présente à eux, Ptolémée, fils de Chrysermos, tombe frappé de coups : dans la rue venait à leur rencontre le commandant de la ville, Ptolémée, monté sur son char, entouré de serviteurs et de porte-lances; sa suite est dispersée, et lui-même, arraché de son char, est jeté dans la rue. Au cri de « liberté ! » les Spartiates parcourent la ville; la population s'étonne et personne ne se joint à ces téméraires. Ils tournent du côté de l'Acropole ; ils veulent y

ouvrir de force les prisons, mais les portes sont déjà suffisamment gardées et leur attaque est repoussée. Que faire? Il n'est plus possible de se sauver; des Spartiates doivent-ils attendre la mort de la main du bourreau? Ils se décident à mourir de leur propre main; le roi prie seulement le jeune Panteus de mourir le dernier; ses yeux, en se fermant, veulent voir encore une fois son favori. Chacun tourne contre son propre cœur le poignard avec le même calme, la même sûreté; puis Panteus va rendre à ses compagnons le dernier service de l'amitié; il les frappe l'un après l'autre de son poignard pour s'assurer qu'ils sont bien morts. Sous le coup de son fidèle serviteur, Cléomène tressaille une fois encore, puis expire; alors Panteus baise le corps de son roi, et se transperce à ses côtés. Le roi Ptolémée et ses conseillers apprennent l'événement; la mère et les enfants de Cléomène sont encore là; on peut se venger sur eux. L'ordre est donné de les exécuter, ainsi que les femmes de ces Spartiates. Parmi elles est la belle veuve de Panteus, qu'il avait épousée très peu de temps avant la malheureuse bataille; elle voulait alors partager à tout prix la fuite de son mari, et ses parents l'avaient retenue de force auprès d'eux jusqu'à ce que Panteus fût parti; mais dans la nuit, la jeune femme s'était enfuie, avait couru au Ténare et s'était embarquée sur le premier navire venu pour Alexandrie. La voici maintenant qui, avec la vieille Cratésiclée et la main dans la main, marche vaillamment à la mort. La mère de Cléomène n'avait demandé qu'une seule grâce, celle de mourir avant ses enfants, mais les bourreaux refusèrent d'exaucer sa dernière prière; elle voit mourir ses enfants; puis c'est elle, puis les autres femmes qu'atteint le coup mortel. La veuve de Panteus est la dernière; elle retrousse sa robe, ensevelit les cadavres des enfants et des femmes, puis arrange ses vêtements et reçoit, d'un regard assuré, le coup du bourreau[1].

On n'a pas besoin d'insister pour caractériser davantage le gouvernement de l'Égypte tel que l'inaugura Ptolémée Phi-

[1]) Polyb., V, 37 sqq. Plut., *Cleom.* s. fin. (d'après Phylarque). La mort de Cléomène est de la fin de 220, ou du commencement de 219 (Polyb., V, 35, 9. 37, 1).

lopator. C'est aux mains de la lâcheté, de l'infamie et de l'impuissance qu'était maintenant cet empire que les trois premiers Lagides avaient fondé avec la plus grande prévoyance et développé avec tant de circonspection et de prudence; et cela, à l'heure même où la Macédoine commandait plus énergiquement que jamais dans l'Hellade, où la Syrie avait trouvé dans Antiochos III un prince jeune, hardi et heureux, qui commençait à reconquérir dans toute sa plénitude la puissance de ses ancêtres, où la nouvelle lutte entre Carthage et Rome et le combat qui s'engageait entre Rome et la Macédoine auraient assuré à la cour d'Alexandrie un rôle d'une incalculable importance, si maîtresses et favorites, intrigants et fripons n'y avaient tenu le gouvernail. On devait voir bientôt les effets produits à l'intérieur par ce régime dégénéré.

On a déjà indiqué précédemment comment la puissance des Séleucides, après les malheurs indescriptibles des trente dernières années, se relevait alors avec autant de rapidité que d'audace. Il est vrai que ces nombreuses cités grecques à l'intérieur de l'empire, anciennement ou nouvellement fondées, ne permettaient pas cette forte concentration de l'autorité, cette énergie du pouvoir absolu qui pénètre sans résistance jusque dans les masses profondes et que les trois premiers Lagides avaient su employer à de si grands succès; mais, en revanche, ces républiques conservaient un esprit d'indépendance et une vitalité propre qui put se maintenir alors même que les sommets de l'empire chancelaient et s'écroulaient, et qui fournit un point d'appui tout prêt lorsque l'empire commença à se relever. Sans doute l'empire des Séleucides avait, depuis la mort de son fondateur, essuyé pertes sur pertes, tandis que l'Égypte s'agrandissait de la façon la plus glorieuse; mais ces agrandissements affaiblissaient le royaume des Ptolémées, qui n'était sûr de sa propre méthode qu'en Égypte même, tandis que la monarchie syrienne fut en partie, on peut le dire, fortifiée par ses pertes mêmes. Ce ne fut guère, en effet, qu'une faveur momentanée des circonstances qui rendit possible une réunion de tous les pays compris entre l'Hellespont et l'Indus; ce n'est que lorsque l'empire fut ramené à un certain noyau compacte, et dont les limites étaient comme

tracées à l'avance par la configuration du sol, qu'il put commencer à constituer une puissance forte et cohérente. Je n'ai pas à mettre dès maintenant en relief ce côté négatif de la puissance restaurée des Séleucides sous Antiochos III : l'histoire n'a pas tardé à le faire valoir avec toutes ses conséquences. Au moment où nous interrompons notre récit, la puissance de la royauté est représentée en Asie-Mineure par Achæos, et le jeune roi lui-même est en train d'assurer de nouveau à l'empire, par sa lutte contre Molon, les régions montagneuses qui dominent le continent au delà du Tigre et jusqu'à l'Indus. C'est un prince capable de grands desseins, et qui possède l'énergie nécessaire pour les exécuter. Mais, après de brillants succès dans l'Est, sa force se trouva paralysée par les complications survenues dans l'Ouest.

L'intervention du roi de Pergame, Attale, a déjà marqué une volte-face remarquable dans le développement du système des États helléniques, la même que, de l'autre côté de la mer, Cléomène tentait sans succès, que Rhodes poursuivait plus hardiment à mesure que la puissance maritime de l'Égypte s'affaiblissait. La supériorité décisive des trois grands États qui, pendant près de cinquante ans, avait seule donné à leur politique sa forme et son allure, commence à baisser au moment même où se prépare pour la Macédoine et la confédération hellénique une nouvelle et plus dangereuse rivalité, et à laisser le champ libre en Asie pour les États de second rang qui s'y font une politique indépendante. Rhodes, Pergame deviennent bientôt des centres autour desquelles se groupent une série de relations politiques qui, de plus en plus, sans souci aucun des grandes puissances, suivent leur voie particulière et souvent capricieuse; dès les années suivantes, la Bithynie, Rhodes et Byzance, Sinope et le roi de Pont agissent de leur propre intiative, et les Attales trouvent moyen de devenir les amis de Rome.

Second point à observer. Les vieilles dynasties de l'Asie-Mineure auraient pu rester fidèles à leurs nationalités, résister à la nouvelle civilisation, mais on reconnaît à chaque trait de leur histoire qu'elles sont de plus en plus saisies par cette culture exotique et hellénisées. Nous pouvons, en remontant

jusqu'en Arménie, suivre les traces certaines de cette hellénisation; seul, le royaume d'Atropatène semble s'isoler avec un soin jaloux. Quel éclat ont les villes que fondent ces rois asiatiques! Ce ne sont pas les Attales seuls qui rivalisent avec les Lagides et qui se font les protecteurs de l'art et de la science; déjà ces princes d'Asie-Mineure commencent à prendre goût aux exercices littéraires, et se plaisent à orner leur diadème de la gloire enviée que donne le renom scientifique.

Il faut réserver pour un récit ultérieur l'exposé continu et complet de la littérature et de la science de cette époque. Mais il est nécessaire d'indiquer dès à présent les progrès faits dans cet ordre d'idées. L'histoire politique de ces États, telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous, se trouve dispersée en un nombre infini de fragments, et, bien loin de nous fournir un tableau complet et lumineux, elle pourrait peut-être nous faire supposer qu'au milieu de ces luttes désordonnées et incessantes, toute autre activité, toute autre aptitude humaine a dû disparaître sans laisser de traces. Et pourtant, que de grandeur et d'étendue a montré, que de résultats nouveaux et à jamais remarquables a obtenu l'activité scientifique de cette époque! Que ses rapports avec les idées et les convictions des contemporains ont été rapides et profonds! On les reconnaît et on en suit la trace dans toutes les directions, jusque dans le commerce banal de tous les jours et dans les opinions de la foule. On peut même dire, d'une manière générale, que les goûts intellectuels n'avaient jamais été aussi répandus auparavant, qu'ils n'avaient jamais été si vivants, de si haute importance pour tous et pour chacun; ils sont devenus le patrimoine commun du monde hellénique tout entier. Ils semblent même gagner en vitalité, en intensité à mesure que la lutte des peuples devient plus ardente, que la politique et ses résultats ont moins de stabilité et de certitude. Qu'on n'oublie pas, en jetant sur cette époque un coup d'œil d'ensemble, ses côtés brillants; ne voyons pas seulement les sombres images de guerres entre frères, de villes détruites, de sanglantes tyrannies, de cours corrompues; voyons aussi l'éclat d'innombrables villes florissantes, la magnificence des œuvres les plus diverses de l'art, les mille jouissances nouvelles dont se pare et s'enri-

chit la vie, et parmi elles ces aspirations plus nobles qu'une littérature aussi élégante que variée, pleine de sève et d'énergie vivifiante, cherche à satisfaire. Tout cela se répand dans les vastes territoires qu'embrasse l'hellénisme et les unit entre eux. Imaginez-vous ces troupes d'artistes dionysiaques et leur vie joyeuse et nomade, ces fêtes et ces jeux des anciennes et nouvelles cités grecques qui se célèbrent jusqu'au fond de l'Orient et où se réunissent, pour concourir à la solennité, des théores venus des points les plus éloignés. Jusqu'aux établissements des bords de l'Indus et de l'Iaxarte, on a des parents, on trouve des compatriotes; le marchand vient chercher à la Tour des Sères les denrées qu'il destine au marché de Pouzzoles et de Marseille; l'aventureux Étolien tente la fortune sur les rives du Gange et à Méroé. Les hommes de science fouillent et sondent les horizons lointains, le passé, les merveilles de la nature; pour la première fois se révèlent à l'étude patiente et méthodique les siècles antérieurs, le cours des astres, les langues et les littératures d'une infinité de peuple nouveaux que la Grèce orgueilleuse méprisait autrefois comme Barbares, dont elle regardait les vieux monuments avec surprise et sans les comprendre. Pour la première fois, la science trouve dans les lumières fixes du ciel étoilé la mesure de la terre, et la voici qui évalue à distance les dimensions du globe, qui embrasse du regard le réseau de lignes grandioses dans lequel elle l'enferme : elle tente même de grouper et d'élucider les souvenirs amassés depuis un temps immémorial par les Babyloniens, les Égyptiens et les Hindous; elle cherche à les concilier, à en tirer des résultats nouveaux. Tous ces courants isolés qui ont formé les peuples, les uns taris, les autres se traînant débordés et vagabonds dans le désert, se trouvent maintenant réunis dans le grand bassin de la culture et de la science hellénistique et sauvés pour toujours de l'oubli[1].

[1]) Je ne puis m'empêcher de citer ici les paroles de Pline (I, 46, § 117) : *quo magis miror orbe discordi et in regna, hoc est in membra, diviso tot viris curæ fuisse tam ardua inventu... ut hodie quædam in suo quisque tractu ex eorum commentariis, qui nunquam eo accessere, verius noscat quam indigenarum scientia... non erant majora præmia, in multos dispersa fortunæ magnitudine: et ista plures sine præmio alio quam posteros juvandi eruerunt*, etc.

On ne reconnaîtra certes pas dans ce brillant tableau l'image sombre et désolée qu'on est accoutumé à se faire de la période hellénistique ; mais ce préjugé si répandu ne doit plus avoir le privilège de se soustraire à l'examen, et c'est en reconnaissant la source d'où il vient qu'on pourra constater la fragilité des raisons sur lesquelles il s'appuie.

L'éclat artistique de la Grèce ancienne nous frappe d'un juste étonnement, mais le point de vue auquel on se place est purement esthétique et même pédagogique; il a fait perdre, pour ainsi dire, à la science de l'antiquité le sol de l'histoire. On s'est habitué à ne voir cette époque qu'à la lumière de ses conceptions les plus idéales, au lieu de se la représenter dans sa réalité; on emprunte à la noblesse des héros de Sophocle, à la beauté des images divines les plus parfaites, le type de ces hommes dont on s'imagine que l'ancienne Grèce était peuplée ; on reporte sur cette « époque de floraison de la race humaine » tout ce qu'il y a eu de plus noble et de plus beau ; on épuise toutes les épithètes suggérées par une admiration véritable ou factice ; on interdit comme une profanation le doute, la placidité de l'observateur qui se contente de regarder ; on en parle avec une sorte d'indignation de moraliste ; on ne veut pas être troublé dans l'enthousiasme qu'inspirent les aimables chimères de sa propre imagination ; on ne voit pas qu'on ne comprend pas du tout le trait caractéristique de cette époque, ce qui fait son originalité la plus profonde, ce qui la rend admirable et en fera constamment un objet d'étude réconfortante pour le penseur, le plus noble enseignement mis à la portée de chaque nouvelle génération qui grandit. Ce que nous montre cette époque, ce sont les formes plantureuses et fermes de tout ce qui s'organise alors, c'est la vivacité alerte et familière de toutes les relations, l'originalité hardie et l'assurance que montrent tous les personnages dans tous les actes de leur volonté, dans l'exercice de toutes leurs aptitudes. Quand on envisage la Grèce ancienne d'une façon si contraire à l'histoire et si entachée d'utopie — c'est tout au plus si on lui accorde une vie végétative, quand on vante comme un effet « organique » ce que l'on constate chez elle d'expansion puissante, de luttes et d'efforts — on est abso-

lument incapable de comprendre ses rapports et sa connexion avec l'hellénisme. On croit que, la fleur de la beauté attique une fois flétrie, il ne peut plus y avoir qu'affaissement et décadence, qu'une époque de lugubre et écœurante décomposition, que des siècles lamentables et mornes, sans autre noblesse que le soin douloureux avec lequel ils ont conservé les souvenirs de ce glorieux passé. Aussi se dit-on qu'il est bien inutile de dépasser la fin de l'époque « classique »; on a à peine un regard de compassion pour les temps prosaïques, sans élan, voués à l'érudition, qui viennent à la suite. A quoi bon prendre la peine de connaître aussi leurs coutumes, leurs droits à l'existence, ce qu'ils ont fait et produit ?

Nous n'avons aucunement l'intention de parer l'époque de l'hellénisme d'ornements qui ne lui conviennent pas; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit de nature à éveiller une prédilection qui ajouterait à l'attrait des études historiques un sentiment plus profond et un stimulant plus actif; mais il est certain que cette absence de sympathie, cette ombre odieuse jetée de parti pris sur ce qu'on n'aime pas n'a que trop obscurci le souvenir d'une époque à qui l'âge précédent avait légué de si grands devoirs et qui eut de si grandes tâches à remplir. Ce n'est que lorsqu'on en connaît les forces qu'on peut en remarquer les faiblesses; il faut avoir apprécié celles-là à toute leur valeur pour être juste envers celles-ci.

Avant tout, cette époque n'a plus cette vitalité souple et forte des âges précédents qui a sa source dans l'énergie spontanée de la nature ou qui vivifie par contact immédiat les éléments fournis par la nature. Ce qu'elle en conserve encore n'est plus qu'un reste qui ne s'est pas encore décomposé, mais qui n'a plus de lien organique avec le présent; l'existence d'autrefois est dépassée par d'autres produits de formation récente, vers lesquels se tournent toute l'attention des contemporains et les efforts des meilleurs d'entre eux.

Il n'y a plus dans les anciennes religions, dans la grecque comme dans celles des peuples hellénisés, d'intimité tranquille, de commerce sensible avec la divinité; là où elles ne tombent pas en poussière, là où elles ne s'évaporent pas, elles se réduisent à une doctrine, une loi extérieure, ou s'étiolent dans

la pratique d'un culte stérile et d'artifices occultes. Mais déjà commencent à poindre des aspirations nouvelles et plus profondes; du chaos désordonné de ces influences mêlées et confondues commence à surgir peu à peu, pour l'âme qui cherche la lumière, une vie plus intime. On sent que l'humanité s'est donné pour tâche de trouver à la vie religieuse une tout autre base; ce n'est pas en vain que toute l'activité philosophique, ou plutôt l'ensemble des intérêts supérieurs que ne peut plus satisfaire la vieille croyance positive, se précipite avec une énergie croissante sur le domaine de la morale : réaliser le type du sage, l'idéal moral, voilà désormais le but de la vie, le centre de tous les efforts.

Nous avons vu dans ce qui précède comment cette même tendance à développer la personnalité individuelle, tendance que les Hellènes s'étaient appropriée et qui faisait leur immense supériorité sur les Barbares, commençait déjà à détruire l'État hellénique en le minant au dedans. Une révolution de cinquante années a travaillé le monde d'un bout à l'autre. Tous les liens sociaux sont rompus ou transformés. Partout où la conquête grecque a pénétré, et même au delà, l'ancien régime s'est écroulé brusquement et tout d'une pièce ou s'est affaissé lentement; les débris ont servi à élever, souvent avec une précipitation brutale, de nouveaux édifices construits tant bien que mal, qui manquent de solidité et dont quelques-uns tombent déjà en ruines ou se délabrent avant d'être terminés; nulle part les États qui surgissent ne s'appuient sur la nature primordiale des populations, et, là même où ce tempérament originel semble se faire jour, il n'est plus semblable à lui-même. On sait les nouvelles et singulières créations que la Grèce a ainsi tentées. Autant elles répondaient peu aux idées qu'on s'efforçait de réaliser, autant elles montraient d'une façon nette le changement qu'avait subi l'esprit du temps d'où elles sortaient. On y trouvait, il est vrai, l'expression la plus énergique et la plus consciente d'une époque nouvelle, mais cette époque, diversement interprétée, diversement traduite, en proie à des discordes de plus en plus vives, semblait user sur place jusqu'aux restes de l'originalité native qui vivait encore dans les couches les plus inertes de la société.

Ce n'est que dans les grandes masses groupées sous une autorité monarchique qu'on pouvait espérer organiser un État compacte et vigoureux ; plus les peuples soumis étaient au-dessous de leurs nouveaux maîtres, qui avaient pour eux la supériorité intellectuelle, plus il était facile de constituer, et de constituer solidement, à ce qu'il semblait, un gouvernement absolu, disposant librement des forces matérielles de ses sujets. Mais ce pouvoir fort ne l'était qu'en apparence, et c'est précisément sous cette influence que se développaient inopinément, sur des points éloignés ou dans un milieu étranger à l'État, des réactions qui commencèrent bientôt à émietter ces constructions colossales ou à les désagréger au dedans.

On comprendra mieux l'importance de ce grand mouvement, si l'on songe aux analogies qu'il présente extérieurement avec ce qui s'est passé depuis dans le monde chrétien: je veux parler d'un phénomène qui s'est produit tard, mais qui a fait ensuite de rapides progrès et qui éclate en plein dans notre siècle. Le temps présent est, lui aussi, malgré qu'il en ait, poussé hors de son milieu originel, loin des fortes assises jetées par la nature : il renonce aux « bases historiques » qu'on a tant et si vainement vantées ; il en appelle au droit rationnel comme au résultat le plus noble et le plus vivant du développement historique. Au-dessus des réalités confuses ou maintenues par la force s'étend un large réseau de théories et d'idées qui n'ont encore nulle part assez de force pour se réaliser d'une façon durable, pour s'infiltrer dans toutes les fibres populaires, pour pénétrer jusqu'aux dernières couches sociales et s'élever jusqu'à elles. Dans la vie religieuse règne la même froideur ou routine superficielle, la même prédominance de la doctrine et du culte extérieur tout au plus ; seulement, notre foi embrasse encore l'ensemble des plus profonds intérêts moraux et intellectuels dans leur expression positive, et, tant que ces intérêts ne cessent pas d'être les moteurs de la vie spirituelle, après toutes nos erreurs et nos égarements, nous nous voyons toujours ramenés à cette croyance, et même, si nos erreurs et nos recherches sont loyales, nous trouvons, nous conquérons sans cesse pour elle de nouveaux domaines. La philosophie a dépassé de même, avec la plus admirable énergie, la foi

purement historique, la réalité purement empirique ; elle en est arrivée aussi à exiger le concours subjectif et conscient de l'âme ; elle finit aussi par s'acheminer vers une forme éthique qui peut seule faire disparaître ce dualisme maladif dont elle se sent elle-même atteinte : seulement, la religion, dans laquelle plongent ses racines, a déjà trouvé le secret de cette réconciliation qui est pour elle une certitude absolue. L'État offre les mêmes troubles confus et douloureux. On a brisé partout la continuité des institutions et des principes d'origine nationale ; les formes accentuées, cristallines, qu'aurait prises un progrès autonome et spontané ont été également effritées, écrasées ; on ne voit plus à leur place que des agrégats fabriqués par les hasards de la victoire, par des compromis arbitraires faits à bonne intention par des gens pressés de mettre en tutelle des pupilles qui se sentent majeurs et le disent bien haut ; partout des essais tentés par des théoriciens et des doctrinaires, incapables de satisfaire les prétentions et les besoins actuels, et, en face de ces États fondés sur des principes aussi irrationnels, l'opposition des confessions, des classes, des nationalités en révolte. Tous ces phénomènes ressemblent beaucoup à ceux que nous offre le monde hellénistique. Il y a cette différence que, dans notre temps, c'est contre les restes du droit privé, pour ainsi dire, les débris de la vie plutôt sociale du moyen âge, classes, corporations, territoires, que s'élèvent avec vigueur les tendances rationnelles de l'âge nouveau préoccupé de réaliser l'idée pure de l'État, de fixer définitivement les rapports respectifs entre le peuple, le gouvernement et l'Église, tandis que l'hellénisme a trouvé debout devant lui l'État dans ce qu'il a de plus immédiat et de plus original, l'État patriarcal, la théocratie, la cité indivisible, et il a laissé leurs ruines pour héritage.

C'est là, en effet, son essence. Avec lui et pour la première fois entrent dans le monde et se multiplient les situations artificielles, les formes que crée l'arbitraire de la raison, les tendances déterminées moins par ce qui est donné que par ce qu'on cherche. C'est une époque où tout est prémédité, où l'on se rend compte de tout, une époque de science d'où a disparu le souffle juvénile de la poésie, où le droit historique

est mis à néant. Telle est l'immense révolution étendue sur le monde par l'esprit grec depuis Alexandre et Aristote. Le temps des sociétés formées par la nature est passé ; le principe même qui les engendrait est supprimé. C'est un phénomène analogue à ce qui s'est produit dans l'histoire du globe terrestre ; la première enveloppe granitique de l'humanité, jadis figée dans ses formes colossales, s'est dissoute et émiettée ; un nouveau sol commence à se former, à faire naître une vie plus riche et plus étendue. L'humanité a fini par se créer un nouveau mode d'existence, on pourrait dire, un nouveau mode de groupement moléculaire ; il s'agit de donner à ce tempérament nouveau une expression durable, une forme assurée, de le faire pénétrer de plus en plus profondément dans tous les milieux.

Ici s'offre à nos méditations une nouvelle série de rapports que nous avons coutume de désigner du nom général d'intérêts matériels. Non pas qu'ils aient manqué auparavant dans le monde ; mais c'est alors pour la première fois, à ce qu'il semble, qu'ils deviennent une puissance et un des principaux points de vue de l'art administratif. Il suffit de voir avec quelle suite dans ses desseins le cabinet d'Alexandrie sait faire valoir et exploiter l'importance commerciale de la mer Rouge, comment l'on projette d'unir la mer Caspienne et la mer Noire par un canal, pour assurer à cette deuxième grande route du commerce international une importance égale à celle qu'a prise la voie de la mer Rouge ; comment Antiochos III, par sa brillante expédition poussée jusqu'en Arachosie et en Carmanie, cherche à attirer le commerce de l'Inde vers le golfe Persique ; comment, en guerroyant contre l'Égypte, il s'efforce de détourner vers ses côtes de Syrie l'itinéraire des marchandises de l'Arabie, surtout de l'encens et des épices, qui jusque-là allaient par Pétra à Alexandrie[1]. Il suffit de voir comment

[1]) Agatharchos (*De mari Rubro*, 102), parlant des Sabéens et Gerrhéens, dit : ἐκτεταμιευμένων πᾶν τὸ πίπτον εἰς διαφορᾶς λόγον ἀπὸ τῆς Ἀσίας καὶ τῆς Εὐρώπης· οὗτοι πολύχρυσον τοῦ Πτολεμαίου Συρίαν πεποιήκασιν, οὗτοι τῇ Φοινίκων φιλεργίᾳ κατεσκευάκασι λυσιτελεῖς ἐμπορίας καὶ μύρια ἄλλα. STARK (*Gaza*, p. 392) a démêlé avec beaucoup de sagacité la politique d'Antiochos, telle qu'elle est présentée ci-dessus. Je veux signaler tout au moins ici les monnaies que le Dr. SCHIEDEHANS a rapportées d'Alexandrie ; elles provien-

l'agriculture perfectionnée devient une sorte d'économie rurale rationnelle; comment des rois, comme Hiéron de Syracuse, Attale III, écrivent à ce propos des livres qui sont cités longtemps encore parmi les meilleurs ouvrages sur la matière[1]; comment les Séleucides cherchent à acclimater en Arabie les plantes des Indes, et les Lagides en Égypte celles de la Carmanie et de la Grèce[2]. On sait à quelle perfection s'élevèrent les arts techniques, la mécanique, par exemple; il suffit de rappeler le vaisseau merveilleux de Hiéron, Archimède et sa défense de Syracuse. Nous pouvons nous dispenser de plus amples détails et nous borner à un seul fait, qui a d'autant plus droit d'être cité qu'il a aussi son importance dans le cours de l'histoire politique.

L'île de Rhodes avait été éprouvée par un tremblement de terre[3] qui renversa le célèbre Colosse et détruisit les maisons de la ville, les murailles, le chantier des navires. La situation particulière de Rhodes, comme État libre et comme escale pour le commerce entre l'Occident et l'Orient, ainsi que l'intérêt extrême qu'on lui témoigna à l'envi de tous côtés, provoquent, ce semble, une comparaison instructive, sans laquelle on ne sentirait pas aussi bien la portée du fait. Je veux parler du sort analogue éprouvé par Lisbonne en 1755, et plus tard par le plus grand entrepôt commercial de l'Allemagne dans les temps modernes. Les Rhodiens, dit Polybe, surent représenter de la façon la plus saisissante le malheur qui les avait frappés, et leurs ambassadeurs montrèrent, aussi bien dans leurs com-

nent de Saleh-Hedjr. Ce sont de petites pièces d'argent, portant l'empreinte des trioboles attiques. (Voy. GROTE, *Münzstudien*, II, p. 484 sqq. et actuellement ERMAN, dans la *Numism. Zeitsch.* de von Sallet, IX [1882], p. 297).

1) VARR., *De re rust.* I, 1. COLUM., I, 1. PLIN., XVIII, 3. Naturellement, le « roi » Hiéron n'est pas le premier du nom, mais le deuxième. Strabon (XIII, p. 603) peut servir à montrer qu'il ne s'agissait pas seulement ici d'Attale III.

2) PLIN., XVI, 32 § 136. XII, 17, § 76. ETYM. M., s. v. Κάλυμνος. STEPH. BYZ., s. v. *cum interpp.*

3) La date de cet événement n'est pas susceptible d'être déterminée d'une façon suffisante. Dans son Canon, Eusèbe relate le tremblement de terre en Ol. CXXXIX (225-222) : Orose (IV, 13) le place sous le consulat de C. Flaminius et de P. Furius (223). Il n'y a aucun intérêt à rassembler ici les nombreuses allusions qu'on rencontre çà et là, dans les *Chants Sibyllins* notamment, où elles jouent un certain rôle.

munications diplomatiques que dans les réunions privées, la dignité grave de la douleur, telle qu'elle convenait aux représentants d'une telle ville dans un tel malheur. L'ardeur à secourir Rhodes n'en fut que plus vive; princes et villes se crurent plutôt des obligations envers la cité que des droits à sa reconnaissance. Polybe cite les secours qui furent envoyés à Rhodes par les princes les plus remarquables; il y a là en effet des dons qui excitent l'étonnement. C'est ainsi que le roi Hiéron de Syracuse envoya, soit immédiatement, soit un peu plus tard, 100 talents d'argent[1], plus cinquante catapultes; en même temps, il exempta les Rhodiens de tout droit d'entrée dans ses ports[2]. Enfin, comme s'il avait lui-même à les remercier, il fit élever sur le *Deigma* du port un monument qui représentait le Peuple de Rhodes couronné par celui de Syracuse. Ptolémée fit des dons d'une magnificence extraordinaire, 300 talents d'argent, 100,000 artabes de blé, du bois de cons-

[1]) Polybe (V, 88) n'évalue en général les diverses sommes fournies qu'en talents, ce qui ne permet pas d'admettre, ce semble, qu'il s'agisse de talents siciliens, égyptiens et autres. Il a dû puiser ses chiffres dans les documents publiés par l'État rhodien; ces documents avaient été probablement gravés sur le marbre, pour éterniser le souvenir des donateurs, et exposés en public; il est à croire, par conséquent, que le gouvernement avait estimé les divers dons en espèces ayant cours à Rhodes. En ce cas, la somme envoyée par Hiéron monterait à quelque chose comme 450,000 fr. et les 13 talents envoyés par le roi d'Égypte pour défrayer (εἰς ὀψώνιον) 450 hommes occupés à construire, donnerait 146 francs par tête. Il est intéressant de constater que, sur les 100 talents d'Hiéron, 10 sont destinés à des sacrifices, 10 à des secours aux particuliers, 5 pour l'huile des gymnases, 70 pour la reconstruction des murs, à ce qu'il semble; enfin, 5 sont en argent travaillé. Diodore (XXVI, p. 102) paraît avoir suivi une indication plus superficielle : εἰς οἰκοδομὴν τοῦ τείχους ϛ' τάλαντα. Il faut substituer à ce chiffre celui qui vaut 90. On ne doit pas oublier que la conversion en monnaie actuelle ne tient compte que du poids du métal; en ce qui concerne la valeur, on peut faire observer que Polybe, pour donner une idée de la fertilité de la Haute-Italie, dit que, dans cette contrée, un médimne sicilien de froment ne coûte parfois que 4 oboles, c'est-à dire 2/3 de drachme attique, laquelle contenait à l'époque 4gr 3 d'argent, à peu près autant qu'un franc (4gr,5 de fin) et un peu moins qu'un mark (5gr,55 de fin). Il vante la Lusitanie comme un pays fertile où les denrées sont à bon marché, en disant que le médimne de froment y vaut 9 oboles alexandrines, c'est-à-dire à peu près 7 1/2 oboles attiques.

[2]) Diodore restreint l'*atélie* aux grains importés à Syracuse; il ne mérite pas assez de confiance pour qu'on puisse asseoir d'autres hypothèses sur son dire.

truction pour 6 quinquérèmes et 10 trirèmes, et, outre une grande quantité d'autres matériaux[1], 3,000 talents de cuivre pour la restauration du Colosse, 100 constructeurs, 350 manœuvres et 13 talents destinés à leur entretien pendant une année. La plupart de ces dons furent aussitôt envoyés; le tiers de l'argent comptant fut soldé sur-le-champ. Antigone de Macédoine envoya 10,000 pieux (pour pilotis) de 24 pieds et plus de longueur[2], 5,000 solives de 10 pieds, 3,000 talents de fer, 1,000 talents de poix, 1,000 mesures de goudron[3], 100 talents en argent; sa femme Chryséis y ajouta 100,000 mesures de froment et 3,000 talents de plomb. Le roi de Syrie (c'était encore Séleucos Callinicos) accorda tout d'abord le droit d'entrée gratuit dans les ports de son royaume et fit don de 10 quinquérèmes tout équipées, de 200,000 boisseaux de blé, de 10,000 coudées de bois, de 10,000 talents de résine et de chanvre. Les rois Prusias et Mithradate, les dynastes Lysanias, Olympichos, Limnæos[4], suivirent cet exemple; il est difficile, ajoute Polybe, d'énumérer les villes qui ne firent pas moins que les rois pour secourir Rhodes selon leurs moyens. On regrette que l'historien n'ait pas cité au moins quelques-unes d'entre elles avec leurs dons; ce serait pour nous une comparaison des plus instructives. Mais on en sait assez pour tirer de cet événement plusieurs conclusions qui éclairent d'une vive lumière la situation économique et le droit international de cette époque et qui forment, par

[1]) C'est-à-dire 40,000 coudées de madriers de pin, 1,000 talents de cuivre monnayé (ce don de menue monnaie est singulier), 3,000 talents d'étoupe, 3,000 pièces de toile à voiles; 12,000 artabes de blé pour les sacrifices et concours, 20,000 artabes pour l'approvisionnement de dix trirèmes.

[2]) C'est ainsi que j'interprète εἰς σφηκίσκων λόγον. Sur les chiffres, voyez a note de Schweighäuser.

[3]) πίττης ὠμῆς μετρητάς. On sait que la *pix liquida* de Macédoine notamment était très estimée. Voy. du reste Pline (XVI, 11-12) et les textes réunis par les commentateurs de Théophraste.

[4]) Il n'est question nulle part ailleurs des trois dynastes (οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ὄντες δυνάσται) : ils ne font point partie des nombreux usurpateurs qu'on signale dans l'Extrême-Orient; aucun de ces noms ne se retrouve sur les monnaies. Il n'est guère possible de les placer ailleurs qu'en Asie-Mineure et en Arabie. D'après un passage de Strabon (XIII, p. 631), il se pourrait que l'un des trois fût dynaste de Cibyra.

exemple, un contraste piquant avec le deuxième livre de la prétendue *Économique* d'Aristote, une anthologie de monstruosités économiques. L'exemple est assez probant pour nous convaincre que le premier siècle de l'hellénisme était bien loin d'être aussi rude et aussi grossier qu'on a coutume de le supposer. C'est d'abord, il faut le reconnaître, une marque de haute philanthropie internationale que différents rois, sans souci de leurs inimitiés et de leurs rivalités mutuelles, sans chercher à tirer parti du malheur d'autrui, se soient unis pour restaurer un État dont la politique était constamment celle d'une neutralité énergique; car la grande majorité des dons indiqués par Polybe étaient destinés à l'État rhodien et aux institutions publiques. Voici, par contre, une seconde circonstance digne de remarque. Le sort de Hambourg[1] excita surtout l'intérêt en faveur des infortunes privées; on laissa à l'État le soin de réparer ses pertes par des emprunts. L'antiquité, elle aussi, connaissait les emprunts publics et la dette d'État; mais il lui manquait le développement d'un système de crédit en vertu duquel le titre délivré par l'État pût concourir comme valeur avec le métal qui était l'instrument habituel de l'échange et produire, comme lui, des intérêts. Il y a encore un détail à noter, c'est que l'Égypte est le pays qui envoie les dons de beaucoup les plus riches, mais qu'elle n'accorde pas, comme Hiéron et Séleucos, l'exemption des droits d'entrée; or, c'est justement ce privilège qui, vu la situation particulière de Rhodes, ville de commerce, aurait produit le plus d'effet.

Mais enfin, pourquoi les princes et les villes envoyèrent-ils des secours si considérables? Le roi du petit État de Syracuse accorde l'exemption de la taxe douanière, et envoie, en même temps que 50 catapultes, un présent en argent qui dépasse de plus de moitié le don le plus riche qu'un roi ait fait à Hambourg; et quand Polybe parle de la foule innom-

[1]) La remarque s'applique au grand incendie qui, du 5 au 8 mai 1842, réduisit en cendres la moitié de Hambourg. Quand ces pages furent écrites, tout le monde avait encore présent à la mémoire le zèle que mirent les villes et les États, auprès et au loin, à secourir à l'envi dans son malheur la ville cruellement éprouvée.

brable des villes qui ont fourni leur appoint, cela ne veut pas dire le moins du monde que le secours venu de ce côté fût médiocre, qu'il fût, par exemple, aussi inférieur à celui des princes qu'il était supérieur dans les contributions envoyées à Hambourg. D'où venait donc ce zèle à secourir les malheureux? On ne peut guère supposer, en fin de compte, que l'antiquité païenne et même l'époque dont il est question aient eu un plus grand amour du prochain que le temps présent. Que les pertes de Rhodes aient été, comme il est vraisemblable, incomparablement plus grandes que celles de Hambourg, il faut bien cependant qu'il y ait eu, pour stimuler les efforts des rois et des villes, autre chose que le besoin d'exercer la bienfaisance, des motifs déterminants de porter secours aux Rhodiens en détresse. On ne se trompera pas si l'on cherche ces motifs surtout dans l'importance commerciale de Rhodes, qui faisait en même temps l'importance politique de l'île. J'ose dire que les présents des rois, tels que les énumère Polybe, donnent à peu près la mesure de l'importance du commerce de Rhodes; de même qu'à la nouvelle du désastre de Hambourg, on aura craint un ébranlement possible de toutes les relations commerciales et on aura cru devoir faire tous les efforts possibles pour parer à ce malheur.

Si ce point de vue est juste, et même s'il ne l'est qu'en partie, il nous renseigne d'une manière inopinée sur l'étendue des intérêts commerciaux à cette époque. Sans doute, Rhodes doit avoir été une des stations principales du commerce du monde, puisqu'on s'imposait partout de tels sacrifices pour conserver cette seule place; mais n'est-ce pas là une preuve suffisante que l'activité commerciale de Rhodes était non pas exclusive ou oppressive, mais bienfaisante, qu'elle était une condition de vie pour les États qui lui fournissaient un si grand appui? La prospérité de Rhodes témoigne de celle du commerce de la Méditerranée à la même époque. Celle-ci est d'ailleurs affirmée par d'autres documents. Sans parler de Carthage, à qui vingt années suffirent pour se relever des pertes énormes qu'elle avait faites dans la première guerre punique, Marseille, Alexandrie, Smyrne, Byzance, Héraclée, Sinope, étaient les centres d'un commerce qui étendait ses artères vitales jus-

qu'aux côtes d'Arabie, jusqu'à l'Inde opulente, et même, comme semblent en témoigner des monnaies récemment découvertes, jusqu'aux rivages de la mer Baltique où l'on recueillait l'ambre.

Il faut se rappeler tous ces faits et les avoir présents à l'esprit pour se faire une juste idée du premier siècle de l'hellénisme et apprécier au vrai point de vue la place qu'il tient dans l'histoire universelle. Ce sont de pareils résultats qui prouvent le rôle immense de cette unité étendue au monde entier qui avait commencé à se développer depuis la conquête d'Alexandre par le génie de la civilisation grecque, et qui, dominant de bien haut la prospérité toute locale des anciens peuples civilisés comme la stérile uniformité des nations courbées au même niveau sous le joug des Perses, puisait son énergie surtout dans le caractère cosmopolite de la culture grecque, habituée désormais à rejeter l'orgueilleuse distinction faite jadis entre le Grec et le Barbare.

Quelque prétention que s'arroge à la cour des rois le nom des Macédoniens, si rapidement que la royauté nouvelle ait dégénéré pour rentrer dans la vieille ornière du despotisme oriental, si vide que paraisse à notre esprit la vie des masses et des individus, si vouée qu'elle semble à la triste anarchie des intérêts purement égoïstes et des puissances éphémères fondées sur la force, pourtant on ne peut plus arracher à l'humanité la grande conquête de l'histoire, et la dégénérescence, l'oppression, la ruine ne serviront qu'à la développer avec plus de force, à la garantir plus sûrement encore.

Encore un mot là-dessus pour conclure : la situation de l'hellénisme dans l'Extrême-Orient nous servira de transition.

Au delà des Portes Caspiennes s'est formée déjà une série de nouveaux États où l'hellénisme semble vouloir parcourir sa carrière avec plus de rapidité, mais aussi d'une façon plus superficielle. L'hellénisme est, en fin de compte, le mélange de l'élément hellénico-macédonien avec la vie locale et ethnique des autres pays. Or il s'agit de savoir, à ce qu'il semble, lequel des deux facteurs l'emportera, qui aura la prépondérance définitive; mais c'est dans cette lutte même que se produit l'élément nouveau, celui qui s'affirme même dans

les régions où ne peuvent se réaliser les formes de civilisation élaborées par la race grecque.

Les Arsacides de la Parthie étaient peut-être, et les satrapes qui se rendirent indépendants de l'Iaxarte à la mer des Indes étaient certainement, avec toute leur puissance, des étrangers dans leur propre domaine, des étrangers en face de la masse des habitants qu'ils gouvernaient. Mais, tandis que les satrapes s'appuyaient principalement sur les éléments grecs qui existaient dans leurs territoires et devaient les favoriser, les rois parthes, au contraire, malgré leur titre de philhellènes et leur attachement à certaines formes de l'hellénisme, avaient une sympathie plus profonde pour l'élément national, et des récits ultérieurs montreront qu'ils trouvèrent bientôt leur véritable rôle en représentant cet élément national contre l'élément étranger. On peut même dire que les Parthes ne sont que le premier flot de ces inondations touraniennes qui, dans le cours des trois siècles suivants, submergèrent tous les établissements grecs situés entre l'Iaxarte, le Gange et la mer des Indes; inondations où, durant un certain temps, les débris et les ruines de l'époque hellénistique flotteront, pour ainsi dire, à la surface des eaux.

C'est qu'en effet, ici comme partout à la fin de l'antiquité historique, se présente ce fait remarquable : ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le vieil élément national et indigène qui remporte la victoire sur l'étranger. Les princes parsis de l'Atropatène ne peuvent rien contre la puissance des Parthes et ses progrès; les grands rois du Gange ne peuvent soumettre les princes grecs des deux rives de l'Indus. Aussi loin que se font sentir les pulsations de l'histoire ancienne, les populations ont perdu leur énergie innée, la force particulière à leur race; elles se sont décomposées et comme dénaturalisées en se civilisant; elles ont été incapables de résister au choc puissant d'États, de peuples ou de hordes encore en possession de leur vigueur native; mais peu à peu elles sont à leur tour victorieuses de leur vainqueur, elles le soumettent peu à peu, d'une façon pour ainsi dire occulte, par une force qui n'est plus extérieure, mais qui résulte de la décomposition de leur énergie ethnique et du ferment même qui l'a décomposée.

C'est dans les religions que se concentre de la façon la plus frappante ce revirement d'un monde qui se métamorphose. Le bouddhisme sort de l'ancienne doctrine des brahmanes; il grandit, et, chassé de sa patrie après une longue lutte et les plus terribles persécutions, il va parcourir le monde oriental et le remplir de ses paisibles victoires. Un parsisme complètement réformé, animé de pensées nouvelles, sort de l'ancienne doctrine de Zoroastre pour donner encore une fois à tout le plateau de l'Iran le feu pur et sacré; puis, après s'être purifié et plongé dans les profondes spéculations, il fondera enfin le royaume des Sassanides, des « adorateurs d'Ormuzd ». Les illusions mathématiques de l'art des Chaldéens, les sombres mystères de Sarapis et d'Isis se mêlent au système d'Evhémère, à ses claires et prosaïques théories, pour former cette civilisation brillante, mais semblable à un air empesté, que Rome victorieuse et toute-puissante, Rome dans tout l'épanouissement de la force et l'éclat de la santé, s'empressera de respirer avidement, jusqu'à ce qu'enfin, engagées dans une lutte soudaine avec les puissances de l'hellénisme, les idées messianiques sorties de l'ancienne doctrine de Jéhovah surgissent sous une forme de plus en plus épurée, avec une énergie de plus en plus pénétrante, proclamant la venue du Sauveur et l'incarnation du « Verbe » qui est Dieu même. C'est là une espérance qui n'est déjà plus fidèle à la doctrine du Dieu unique et tout-puissant, et que vont confirmer les livres de la Loi soumis à une exégèse envahie par l'esprit hellénistique.

Voilà la première fois que nous avons l'occasion de mentionner la doctrine de Jéhovah dans ses rapports avec le développement de l'hellénisme : c'est là le moment où elle intervient dans l'histoire du monde avec toute l'énergie de sa valeur intrinsèque. Depuis un temps immémorial, elle est bornée à un étroit espace; elle est isolée au milieu des religions des peuples païens, seule formant centre, grâce à la conception puissante qu'elle s'est faite de la Divinité, par opposition à la multitude inquiète de celles qui occupent la périphérie et qui embrassaient naguère du regard le monde entier. Ce qui est pour les autres religions le résultat de leur développement,

ce qui, précisément pour cette raison, commence à tourner d'une façon toute différente, la religion de Jéhovah le possède directement; c'est là son point de départ. Ce qui, au contraire, fait la force et constitue le droit des autres religions, elle ne l'a pas ou le condamne, sans pouvoir se faire écouter, comme une décadence, comme une sorte d'abâtardissement. Alors enfin s'engage, front contre front, la lutte provoquée par cet antagonisme, le plus profond qu'il y ait dans l'histoire ancienne. C'est maintenant que commence le dernier travail, le travail décisif de l'antiquité en train d'accomplir sa destinée. Sa carrière s'achève, « quand le temps fut accompli », dans l'apparition du Dieu fait homme, dans la doctrine de l'Alliance nouvelle, au sein de laquelle allait s'aplanir ce dernier contraste, le plus profond de tous; au sein de laquelle Juifs et païens, les peuples du monde entier, à bout d'énergie ethnique et épuisés à en mourir, allaient enfin, conformément aux promesses des prophètes, aux pressentiments des sages, aux appels de plus en plus pressants des sibylles, organes des Gentils, trouver la consolation, le repos et, en échange de la patrie perdue ici-bas, une patrie plus haute, toute spirituelle, celle du royaume de Dieu.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

APPENDICE

I

SUR L'ÈRE D'ARADOS

J'ai donné ci-dessus (p. 312, 1) quelques indications relatives à l'ère d'Arados, et renvoyé à l'*Appendice* pour les détails plus précis que, sur ma demande, Th. Mommsen a eu la bonté de me communiquer. Il m'écrit, à la date du 11 janvier 1877, la note suivante :

« En ce qui concerne le titre de *Parthicus* porté par Trajan, voici les dates que j'ai trouvées. Je commence par faire observer que, pour la fin du règne de Trajan, je considère les années tribunitiennes comme des années fixes, partant du 10 décembre (*Staatsrecht*, II², 776). Ainsi l'an *XIX tr. p.* commence au 10 décembre 114/5 après J.-C. ; l'an *XX* au 10 décembre 115/6 après J.-C. Du reste, cette question controversée est pour vous d'un médiocre intérêt, attendu que, même en comptant les années tribunitiennes à partir de la mort de Nerva, laquelle est du mois de janvier, la différence n'irait qu'à un mois tout au plus.

Il est avéré que, jusqu'à l'année 114 inclusivement, autrement dit l'an *XVIII tr. p.*, Trajan n'a pas porté le titre de *Parthicus*. L'inscription du *C. I. Lat.* II, 2097 semble, il est vrai, prouver le contraire, et on est sûr du texte; mais, comme vous le dites vous-même, sa rédaction tient à une erreur quelconque (probablement une réfection incorrecte de la date), comme cela arrive souvent dans les inscriptions provinciales. Il y a des monuments de premier ordre qui excluent toute possibilité de faire remonter ce titre jusqu'à l'an 114.

Pour l'an 115, nous possédons les monuments suivants, des textes tout à fait sûrs, qui ne portent pas le titre de *Parthicus*.

Opt. Aug. Ger. Dac. p. m. tr. p. XVIIII, imp. IX, cos. VI.
(Arc d'Ancone, reproduit incorrectement dans Orelli, 792).
— — — — *p. m tr. p. XVIIII, imp. XI. cos. VI.*
(Inscr. du port du Métaure, dans Fabretti, 398. 289).

On a une inscription analogue à cette dernière, c'est une inscription espagnole, du reste en assez mauvais état (*C. I. Lat.* II, 1028). Les deux monuments précités sont de premier ordre et constituent, pour ce qui est des titres, une preuve sans réplique.

Il résulte de là, par conséquent, qu'au commencement de l'an 115, non

seulement Trajan ne portait pas le titre de *Parthicus*, mais que les 10 ou 11 acclamations qui, comme nous le voyons, l'ont salué *Imperator* au cours de l'an 115, n'ont pas entraîné l'adoption de ce titre.

Borghesi (*Œuvres*, VIII, 592) ne connaissait pas d'inscription donnant le titre de *Parthicus* antérieure à celle de Naples (*Inscr. Regn. Neap.* 2488):

Opt. Aug. Ger. Dac. Parth. p. m. tr. p. XX, imp. XII, cos VI.

On en a découvert depuis une autre en Afrique (*C. I. Lat.* VIII, 621 = Guérin, *Voyage en Tunisie*, I, 408) qui donne exactement la même titulature. Je n'en connais pas non plus de plus ancienne, aucune, en tout cas, qui associe le titre en question avec *tr. p. XVIIII.*

L'époque où Trajan prit ce titre se trouve donc circonscrite entre l'été de 115 au plus tôt (afin de laisser de l'espace pour les acclamations X et XI) et la fin de 116 au plus tard.

A ces textes, il convient d'ajouter les monnaies alexandrines. On n'y rencontre pas le titre de *Parthicus* dans les années 1-18 de style égyptien : il apparaît pour la première fois en l'an 19, c'est-à-dire, d'après la conversion usitée, dans l'année qui part du 29 août 115. Parmi les monnaies de cette année, le *Catalogue* de Zoega n'en mentionne qu'une seule où manque le ΠΑΡ, ce qui ferait croire que Trajan a pris le titre peu de temps après le mois d'août 115. Toutefois, dans la liste de Feuardent, à laquelle je me fierais davantage sous ce rapport, les monnaies de l'an 19 se partagent à peu près par moitié en pièces avec et sans ΠΑΡ. Il faut donc se contenter d'en conclure que la prise du titre n'a eu lieu ni tout de suite après août 115, ni immédiatement avant août 116, mais entre ces deux extrêmes.

L'inscription égyptienne du *C. I. Græc.*, 4948 nous permet de faire un pas de plus. Elle est datée du 30 Pachon de l'an 19 de Trajan, c'est-à-dire du 24 mai 116, et elle ne donne pas à l'empereur le titre en question. Il est certain, par conséquent — en tenant compte du temps nécessaire pour que le fait fût connu à Alexandrie — qu'il a pris le titre au plus tôt en avril 116, pas beaucoup plus tard non plus probablement, car les monnaies alexandrines en ont fait encore un usage assez fréquent dans le cours de l'an 19 ».

II

LA LISTE DES ROIS DE MACÉDOINE POSTÉRIEURS A ALEXANDRE DANS EUSÈBE

Ce n'est que depuis l'édition magistrale d'Eusèbe donnée par Alfred Schöne que l'étude des textes chronographiques repose sur une base assurée. Le *Canon*, publié en 1866, a été suivi en 1875 de la partie qui contient la *Chronique*. A ce moment, j'avais déjà terminé le remaniement de l'*Histoire des Épigones*, par laquelle devait commencer la réimpression de l'*Histoire de l'Hellénisme*.

Après avoir donné en raccourci (ci-dessus, p. 182 sqq.) la chronologie des invasions celtiques, je l'ai soumise à un nouvel examen en vue du récit plus détaillé que comporte l'*Histoire des Diadoques*, et mes recherches devaient s'appuyer principalement sur les traditions chronologiques relatives à la succession des rois de Macédoine après Alexandre. Ce sont les résultats de cette étude que j'ai rassemblés dans le présent article.

Dans son Canon, Eusèbe, afin d'avoir un cadre général dans lequel il pût faire entrer ses synchronismes avant et après la naissance de J.-C., a adopté une ère dont le point de départ est l'an 1 d'Abraham; à partir de là, il compte les années telles que les donnait de son temps le calendrier julien, du 1er janvier au 31 décembre. La première année d'Abraham commence pour lui au 1er janvier 2016 avant J.-C. Il place les premiers Jeux Olympiques en l'an 1240 d'Abraham, c'est-à-dire 777 avant J.-C. Il ajoute ensuite à chaque année d'Abraham et à l'année olympique mise en regard les années correspondantes du règne des rois et souverains des pays qui ont quelque importance à l'époque: il inscrit d'abord avec le nom de chaque prince, lors de son avènement, le nombre total de ses années de règne, et il range ensuite ces années par numéro d'ordre, parallèlement aux années correspondantes d'Abraham et de l'ère des Olympiades. A la suite de ces désignations multiples d'une même année, il relate les événements marquants qui l'ont signalée. Du moins dans la traduction arménienne d'Eusèbe, ces Tables se sont conservées jusqu'au delà de l'époque de Dioclétien.

Le Canon de saint Jérôme (*Hieronymi Chronicon*) est une traduction ou pour mieux dire un remaniement du travail d'Eusèbe; il y a des détails qu'il ajoute, d'autres qu'il modifie ; en général, il se distingue de son devancier

par sa façon de compter les années olympiques, car il place la première année de la première olympiade en l'an d'Abraham 1241, c'est-à-dire en 776 avant J.-C.

Le but des rapprochements synchroniques consignés dans ces deux Tables donne à leur évaluation de la durée de chaque règne une grande certitude relative; on peut être sûr d'avoir sous les yeux les chiffres que les deux chronographes ont voulu inscrire. Le fait qu'il y a toujours d'une Table à l'autre une année de différence dans le chiffre des années olympiques prouve jusqu'à l'évidence que, pour les deux auteurs, le comput des Olympiades n'a qu'une importance secondaire. On se demande seulement par quel procédé le comput des Olympiades, déjà établi d'une façon scientifique vers l'époque de la naissance de J.-C. et même rattaché par des synchronismes à d'autres ères, a pu être remanié sous l'empire des préoccupations bibliques et finalement adapté aux années d'Abraham. C'est là un point qui a encore besoin d'être étudié, même après l'article de Jules Oppert (*Les dates de la Genèse*) qui a fait faire un pas notable à la question.

Outre le *Canon* (χρονικοῦ κανόνος σύνταξις), Eusèbe a rédigé une *Chronique* (χρονογραφία) qui fournit en un certain sens les matériaux de cet ouvrage synchronistique; il dit lui-même: ἐν τῇ πρὸ ταύτης συντάξει, ὕλας ἐκπορίζων ἐμαυτῷ χρόνων ἀναγραφὰς συνελεξάμην παντοίας. Les listes de souverains, qui dans le Canon se trouvent détaillées année par année, figurent dans la Chronique sous deux formes. On les rencontre d'abord sous la forme narrative, avec adjonction d'une foule de renseignements historiques sur chaque souverain et indication de la durée de son règne, souvent même des années olympiques de son avènement et de sa mort; ce sont là des extraits découpés par Eusèbe dans les auteurs qu'il prend pour guides, Diodore, Josèphe, Abydénos, Porphyre, etc.: viennent ensuite les χρόνοι, tableaux qui reproduisent l'un après l'autre les noms des souverains ainsi énumérés, avec indication de la durée de leur règne, ordinairement en années complètes.

Comme les chronographes comptaient les années de règne pour des années calendaires complètes, ils ont été forcés, en règle générale, de laisser de côté les mois et jours qui se trouvaient en trop ou en moins. On se demande comment ils s'y prenaient pour arrondir les chiffres, s'ils fixent le nombre d'années assigné à chaque règne d'après sa durée réelle, sans se préoccuper du calendrier, ou s'ils comptent les années calendaires comprises entre les dates extrêmes, s'ils mesurent l'excédent de jours et de mois sur la durée réelle du règne ou sur l'année julienne, et, dans ce dernier cas, s'ils font partir leur comput du nouvel an qui précède immédiatement le début du règne ou de celui qui le suit. Ils ne le disent pas, et la réponse à ces questions ne sort pas à première vue de la nature du travail.

Il y a encore un second point important pour nous, et qui demeure en suspens. Eusèbe a emprunté à son contemporain et adversaire Porphyre la partie narrative concernant les rois d'Égypte depuis Alexandre (I, p. 159-170) et celle qui a trait aux rois de Macédoine depuis Alexandre (I, p. 229-241). Je n'affirmerai pas qu'il ait rédigé également d'après Porphyre les notices

sur les *Thetaliorum reges* (I, p. 241-245), sur les *Asianorum et Syrorum reges*. En tout cas, la liste des souverains mise à la suite de chacun de ces chapitres a été dressée par Eusèbe lui-même. Or voici la difficulté : les années olympiques qui y figurent sont-elles comptées suivant le système d'Eusèbe à partir de 777, ou à la manière correcte, depuis 776 ? Porphyre lui-même entend-il par année olympique l'année julienne partant du 1er janvier précédent ou accepte-t-il les années olympiques partant du milieu de l'été ?

Il est certain qu'Alexandre est arrivé au trône en 336 avant J.-C., et probable que ce fut en octobre de cette année. Les chronographes comptent les années de son règne à partir de l'an d'Abraham 1681, c'est-à-dire du 1er janvier 336.

Il n'est pas moins certain qu'Alexandre a régné 12 ans et 8 mois; il est mort, par conséquent, en 323, probablement en mai ou en juin. Le Canon d'Eusèbe élimine les 8 mois et compte comme douzième année d'Alexandre l'an d'Abraham 1692, c'est-à-dire 325 avant J.-C., jusqu'au 31 décembre.

Le Canon de saint Jérôme assigne bien à Alexandre, à l'endroit où il marque son avénement, 12 ans 6 mois de règne ; mais, dans les synchronismes détaillés année par année, ces 6 mois n'entrent plus en ligne de compte. Il faut remarquer ce chiffre de 6 mois ; ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une variante des 8 mois qu'Aristobule (ap. Arrian., VII, 28, 1) ajoute aux 12 années d'Alexandre ; le chronographe entend évidemment par là les 6 mois pris sur l'année julienne (*decessit mense junio*, dit Justin, XII,16, 1), et cependant il adjuge en entier au successeur d'Alexandre l'an 324, sur lequel ont été prélevés les six mois.

Porphyre assigne à Alexandre douze années complètes, et — d'après l'Eusèbe arménien tout au moins (I, p. 159) — il donne comme la première année de son successeur Ol. CXIV, 2. Ceci prouve que Porphyre non plus ne fait pas commencer ses années olympiques au milieu de l'été, mais au début de l'année julienne qui vient immédiatement avant.

Dans le Canon d'Eusèbe et dans celui de saint Jérôme, Philippe Arrhidée compte pour 7 ans, *a. Abr.* 1693-1699, c'est-à-dire du 1er janvier 324 au 31 décembre 318. Dans l'extrait qu'Eusèbe a tiré de Porphyre, il est dit qu'Arrhidée a régné 7 ans et a vécu jusqu'à Ol. CXV, 4 (ἐπέζησε γὰρ ἄχρι etc., ou, d'après la traduction arménienne, *superstes fuit usque ad*, etc.) : ceci ne peut s'entendre que d'une seule manière, à savoir qu'Arrhidée a vécu jusqu'au commencement de Ol. CXV, 4, autrement dit, que Ol. CXV, 3 a été sa dernière année. La date exacte résulte d'un passage de Diodore (XIX, 11), où on lit que Philippe Arrhidée a régné 6 ans et 4 mois. Si Diodore avait compté ces 6 ans et 4 mois, comme le font les chronographes, en années calendaires partant du 1er janvier 324, la mort d'Arrhidée tomberait en avril 318, c'est-à-dire dans l'année qui est pour lui Ol. CXV, 3 et qu'il appelle l'archontat d'Archippos ; comme il place cette mort sous l'archontat suivant, il en résulte qu'il entend donner la durée du règne en question telle qu'elle a été réellement, en la comptant à partir de l'avènement effectif d'Arrhidée. En admettant que le règne d'Arrhidée ait commencé

après la courte sédition militaire qui a suivi la mort d'Alexandre, vers le milieu de juin 323, il a dû se terminer, d'après les chiffres fournis par Diodore, vers le milieu d'octobre 317. Eusèbe et saint Jérôme font des 6 ans et 4 mois sept années pleines; encore n'arrivent-ils pas de cette façon à combler le déficit qui résulte de ce qu'ils ont ôté 8 mois à Alexandre et de ce qu'ils veulent avoir partout des années juliennes complètes : le règne de Philippe Arrhidée ne les mène que jusqu'à la fin de 318. S'il est vrai, comme le dit Porphyre, que ce roi, avec ses sept ans de règne, est allé jusqu'à Ol. CXV, 4, en ce cas, le premier de ces sept ans est Ol. CXIV, 1; or, le même Porphyre, comme on vient de le voir, sait parfaitement que cette première année a été, en fait, Ol. CXIV, 2; seulement il est obligé de compter de cette façon dans sa liste des rois de Macédoine — de là l'expression λογίζεται δὲ αὐτῷ ἔτη ζ' — parce qu'on a retranché 8 mois à Alexandre.

Pour les questions qui nous intéressent tout d'abord, il y a encore deux problèmes à élucider : quant au troisième, nous y reviendrons plus tard.

Antigone le Borgne figure dans le Canon d'Eusèbe et dans celui de saint Jérôme en qualité de roi d'Asie, avec 18 ans de règne correspondant à *a. Abr.* 1699-1716, c'est-à-dire 318-301 avant J.-C. Il périt à la bataille d'Ipsos, laquelle a été livrée, suivant Diodore, dans l'été de 301. Les chronographes ont-ils adjugé en entier à Antigone l'année julienne dont il ne lui revient qu'environ 6 mois? Dans la partie narrative des *Asianorum reges*, Eusèbe (I, p. 248), ou plutôt l'auteur qu'il suit — Porphyre ou n'importe qui — porte au compte d'Antigone 18 ans, de Ol. CXV, 3 jusqu'à Ol. CXIX, 4. Si l'auteur en question avait compté ces années suivant le système des Olympiades, à partir du milieu de l'été, il aurait mis l'avènement d'Antigone en juillet 318 et sa mort en juillet 300. Comme Antigone a succombé dans l'été de 301, l'indication chronologique sus-mentionnée doit vouloir dire que la mort d'Antigone est survenue dans la dernière année de son règne : en d'autres termes, l'auteur ne comptait pas ses années olympiques à partir du milieu de l'été, mais à la mode julienne, à partir du 1er janvier précédent, et, dans sa pensée, les années d'Antigone vont du 1er janvier 318 au 31 décembre 301. On ne peut plus deviner la raison qui a décidé cet auteur ainsi que les deux chronographes à faire commencer le règne d'Antigone — qui, en fait, n'a pris le diadème qu'après la victoire navale de Salamine, en 306 — dès la sixième année de Philippe Arrhidée (Φιλίππου ἕκτον ἔτος κατάγοντος. Euseb., I, p. 248). Même la victoire qu'Antigone remporta à Byzance sur la flotte du gouverneur général, dans l'automne de 318, ne peut servir à éclaircir le mystère.

On rencontre de plus grandes difficultés dans la chronologie du règne de Séleucos Ier d'Asie. Eusèbe et saint Jérôme lui assignent dans leur Canon 32 ans, correspondant aux années d'Abraham 1705-1736, c'est-à-dire 312-281 avant notre ère. Ce calcul est en contradiction avec leurs synchronismes relatifs à la Macédoine. En effet Séleucos, après avoir battu Lysimaque à Coroupédion (en 281, vers le mois de mai), a été, lors de son passage en

Europe, assassiné par Ptolémée Céraunos, qui s'est emparé ensuite de la Macédoine, a combattu les Galates et a péri dans cette guerre, la deuxième année de son règne; vient ensuite l'anarchie en Macédoine, qui dure plus d'un an, et dont les *Canons* de l'un et de l'autre chronographe placent la fin en cette même année d'Abraham 1736, autrement dit, 281 avant J.-C., qui est pour eux la dernière année de Séleucos. Dans la partie narrative de la *Chronique*, l'auteur à qui Eusèbe emprunte ses extraits fait aller le règne de Séleucos de Ol. CXVII, 1 à Ol. CXXIV, 4, et comme il compte à la mode julienne, ainsi que nous l'avons vu, il entend par là le temps écoulé du 1er janvier 312 au 31 décembre 281. Il y a ici un détail à noter. Naturellement, dans l'empire des Séleucides, on comptait l'an 1 de Séleucos à partir du début de l'ère qui porte son nom, et cette ère, comme le dit Eusèbe dans un autre ouvrage (*Demonstr. Evang.*, VIII, p. 395, passage cité dans Ideler, *Chronol.*, I, p. 450) commence ἔτει δωδεκάτῳ μετὰ τὴν Ἀλεξάνδρου τελευτήν. Comme le début réel de la dite ère tombe dans le quatrième mois de Ol. CXVII, 1, en octobre 312, il en résulte qu'Eusèbe n'a pas compté cette fois suivant sa méthode chronologique : si le mois d'octobre 312 tombait dans la douzième année après la mort d'Alexandre, c'est que la première année après sa mort était ou bien l'année julienne 323 ou l'année olympique Ol. CXIV, 2, laquelle commençait dans l'été de 323. Mais dans la Table chronologique, on compte autrement : là, la première année de Séleucos commence au 1er janvier 312; 282 est la 31e année de son règne; dans sa 32e année, vers le mois de mai 281, il gagne la bataille de Coroupédion, et il est assassiné sept mois plus tard, c'est-à-dire presque à la fin de sa 32e année.

Nous allons maintenant parler de la succession des rois de Macédoine à partir de la mort de Philippe Arrhidée, afin de contrôler, dans la mesure du possible, les chiffres donnés par les chronographes.

Cassandre ne succède pas immédiatement à Philippe III : Olympias s'empare d'abord du pouvoir, que lui arrache ensuite Cassandre. Eusèbe dit dans sa Chronique, sur la foi de Porphyre, que Cassandre, y compris le temps occupé par Olympias (*addito nimirum anno*. Euseb. Arm., p. 213, 17), a régné 19 ans. On voit par Diodore qu'Olympias, étroitement bloquée dans Pydna, a résisté tout l'hiver (διὰ τοῦ χειμῶνος. XIX, 49, 1), et que la dernière phase du siège a commencé τοῦ ἔαρος ἀρχομένου (XIX, 50, 1). Diodore ne dit pas combien de temps elle a duré et à quel moment Olympias fut mise à mort; ce doit être en avril ou mai 316, après que la reine eut détenu le pouvoir sept ou huit mois. Mais les chronographes comptent les 19 années de Cassandre à partir du 1er janvier 317 jusqu'au 31 décembre 299.

Pour élucider les calculs difficiles que l'on aborde à partir de la mort de Cassandre, il est bon de commencer par grouper en tableau les matériaux fournis par les chronographes. Le tableau ci-contre donne dans les trois premières colonnes, d'après la *Chronique* d'Eusèbe :

A. La durée du règne de chaque souverain, d'après Porphyre.

B. Les dates mises à la suite en Olympiades.

C. Le total des années de règne, d'après la Table confectionnée par Eusèbe sur ces documents.

Dans les deux colonnes suivantes, tirées du *Canon* d'Eusèbe, on trouve :

D. La durée du règne de chaque souverain.

E. Les dates correspondantes converties en style julien.

Les trois colonnes qui viennent ensuite sont extraites du *Canon* de saint Jérôme ; elles donnent :

F. La durée du règne de chaque souverain, d'après les *Exc. lat. barb.* (Euseb., I, p. 221).

G. La durée des règnes d'après le texte de la Vulgate.

H. Les dates correspondantes converties en style julien.

Enfin, les deux dernières colonnes contiennent :

I. La durée des règnes d'après la partie narrative des *Thetaliorum Reges.*

K. La même d'après la table dressée là-dessus par Eusèbe.

Les calculs chronographiques relatifs aux règnes d'Alexandre, de Philippe, de Cassandre, et l'écart constaté entre leurs résultats et la durée réelle font supposer qu'il y a des erreurs analogues dans les autres données des chronographes. Il est assez difficile de les découvrir, car on a peu de points de repère assurés pour déterminer les dates exactes.

Le point de repère le plus sûr est la fin du règne de Persée. La date de la bataille qu'il perdit contre les Romains est fixée par l'éclipse de lune qui survint le 21/22 juillet de l'année julienne 168 avant J.-C. Tite-Live dit: *nocte quam pridie nonas Septembris* (*III nonas Sept.* dans Eutrope, IV, 7) *insecuta est dies*, car le 15 mars de style romain, début de l'an 586 U. C., correspond au 4 février 168 du calendrier julien (cf. Ideler, II, p. 104). Comme Porphyre, dans l'extrait d'Eusèbe, attribue à Persée 10 ans et 8 mois de règne, on voit qu'il compte la onzième année à laquelle appartiennent les 8 mois écoulés avant la bataille à partir du commencement de l'année julienne.

Le Canon n'assigne à Persée que 10 ans : s'il fait correspondre sa dernière année à l'an d'Abraham 1750, à l'année julienne 167 avant J.-C (Ol. CLIII, 2 dans le système de saint Jérôme, Ol. CLIII, 3 dans celui d'Eusèbe), c'est que les deux chronographes ont déplacé d'un an le règne de Persée. Les πεντήκοντα τρία ἔτη de Polybe (III, 1,9) comptent à partir de Ol. CXL, 1 jusqu'à Ol. CLIII, 1 : c'est une preuve de plus que le règne de Persée a fini avec les Jeux Olympiques, dans l'été de 168, et que l'avènement de Philippe a eu lieu avec les Jeux de Ol. CXL, 1, dans l'été de 220. Eusèbe lui-même sait parfaitement ce qu'il en est, car l'extrait de Porphyre, qu'il insère dans ses matériaux (I, p. 240), place la bataille de Pydna ἐπὶ τῆς ρνδ' Ὀλυμπιάδος. Cependant, il ne suit pas son auteur.

	CHRONIQUE D'EUSÈBE			CANON D'EUSÈBE		S. JÉRÔME			*THETAL. REGES*	
	A	B	C	D	E	F	G	H	I	K
Philippe III Arrhidée (Olympias)	VII	[CXIV, 2]-CXV, 4 323-317	VII	VII	324-318	VII	VII	324-318	VII	VII
Cassandre	XIX	CXVI, 1-CXX, 3 316-298	XIX	XIX	317-299	XIX	XIX	317-299	XIX	XIX
Les fils de Cassandre	III. 6 m.	CXX, 4-CXXI, 3 297-294	III.6 m.	IV	298-295	IV	IV	298-295		
Philippe									4 m.	4 m.
Alexandre									II, 6 m.	II. 6 m.
Antipater										
Démétrios Poliorcète	VI	CXXI, [4]-CXXIII, 1 293-288	VI	V	294-290	V	VI	294-289	VI. 6 m.	VI. 6 m.
Pyrrhos	7 m.	en CXXII, 2 287	7 m.	7 m.	289	11 m.	7 m.	288	IV. 4 m.	III. 4 m.
Lysimaque	V. 6 m.[a]	CXXIII, 2-CXXIV, 3 287-282	V. 5 m.	V	288-284	V	V	287-283	VI	VI
Ptolémée Céraunos	I. 5 m.	CXXIV, 4-CXXV, 1[b] 281-280	I. 5 m.	II	283-282	II	I	282	I. 5 m.	I. 5 m.
Méléagre	2 m.		2 m.	2 m.		7 m.	2 m.		2 m.	2 m.
Antipater	45 j.		45 j.	45 j.		2 m.	45 j.		45 j.	45 j.
Sosthène	II		II	II	281-280	II	II	281-280	I	I
Anarchia (Euseb. Arm.)			II						II. 2 m.	II. 2 m.
a Ptolemæo usque ad finem anarchiæ	....	[CXXIV, 4-CXXVI, 1] 281-276								
Antigone Gonatas	XXXIV[c]	CXXVI. 1-CXXXV, 1 276-240	XXXIV	XXXVI	279-244	XXXV	XXXVI	279-244	XXXIV.2m.	XXXIII.2m.
Démétrios	X	— —[d]	X	X	243-234	X	X	243-234	X	X
Antigone Doson	XII	— —	XII	XV	233-219	XV	XV	233-219	IX	IX
Philippe	XLII	CXL, [·]-CL, 2[e] -179	XLII	XLII	218-177	XLV	XLII	218-177	XXIII. 9 m.	XXIII. 9 m.
Persée	X. 8 m.	-- CLII, 4 -169	X. 8 m.	X	176-167	X	X	176-167	—	—

a) ἔτη ε' καὶ μῆνας ς'. Du *mense quinto* de l'Eusèbe arménien, **A.** v. Gutschmid conclut que Porphyre avait écrit ἀπὸ τῶν ε' μηνῶν.
b) *usque ad quintum mensem Ol. CXXV*, 1 (Euseb. Arm.).
c) XXXIII d'après l'Eusèbe arménien.
d) Le chiffre ne s'est conservé que dans l'Eusèbe arménien, et il est corrompu : *obiit anno... Ol. C trigesimæ secundo.*
e) τελευτᾷ δὲ δευτέρῳ ἔτει τῆς ρν' Ὀλυμπιάδος, d'après la correction de Mai, au lieu de ρνθ'.

L'extrait de Porphyre donné par Eusèbe fait livrer la bataille de Pydna en l'an 19 de la liberté, l'an 1 du Pseudo-Philippe, et il dit que, de la mort d'Alexandre à cette crise qui mit fin à l'existence politique de la Macédoine, il s'est écoulé 43 olympiades plus 2 ans, c'est-à-dire que ce laps de temps va de *a. Abr.* 1693 (1er janvier 324 avant J.-C.) à *a. Abr.* 1867 (31 décembre 150 avant J.-C.) ou de Ol. CXIV, 2 à Ol. CLVII, 4 suivant le compte d'Eusèbe, de Ol. CXIV, 1 à Ol. CLVII, 3 suivant le compte de saint Jérôme. Mais, d'autre part, le Canon désigne l'an d'Abraham 1850 comme la dernière année de Persée, et à l'*a. Abr.* 1874 (Ol. CLVIII, 3 dans Eusèbe, Ol. CLVIII, 2 dans saint Jérôme) il met la note suivante; *Macedonibus imperavit Pseudo-Philippus anno uno, una cum democratia annis XIX*. On voit comme ceci concorde peu. Saint Jérôme, à son tour, relate le même événement à *a. Abr.* 1867 (Ol. CLVII, 3) en disant : *Romani interfecto Pseudophilippo Macedones tributarios faciunt*, ou même, dès *a. Abr.* 1865 (Ol. CLVII, 2) : *Pseudophilippus regnat in Macedonia anno I*.

Revenons à la date de la bataille de Pydna, telle qu'elle est déterminée par les observations astronomiques. Ici, les indications fournies par les chronographes dans le Canon, où leurs chiffres sont garantis par le contrôle des synchronismes, sont-elles au moins d'accord avec elles-mêmes ? Le tableau suivant, qui va d'Antigone Gonatas à Persée, donne dans la première colonne (α) les sommes d'années inscrites dans le Canon à l'avènement de chaque nouveau souverain ; dans la deuxième (β), les années juliennes que l'on obtient par la conversion en style julien des dates extrêmes assignées aux divers règnes dans les synchronismes des chronographes ; dans la troisième (γ), les mêmes dates calculées en remontant à partir de la date exacte de la bataille de Pydna, ou plutôt, comme les chronographes ne font pas entrer en ligne de compte la onzième année de Persée, celle dans laquelle tombe la bataille, à partir de la fin de la dixième année, la dernière année pleine du règne de Persée.

	α	β	γ
Antigone Gonatas	XXXVI	279-244	281-246
Démétrios	X	243-234	245-236
Antigone Doson	XV	233-219	235-221
Philippe	XLII	218-177	220-179
Persée	X	176-167	178-169

Le résultat absurde que fournit la colonne γ nous montre que, dans les sommes indiquant la durée totale des règnes (col. α), telles que les donnent les chronographes, il y a des erreurs, non pas des erreurs de copie, mais des chiffres faussés par des combinaisons laborieuses. Eusèbe lui-même, dans sa Chronique, sur la liste de rois qui vient à la suite de l'extrait de Porphyre, assigne à Antigone Doson non pas XV, mais XII ans, et dans la liste des *Thetaliorum reges*, qui concorde avec l'extrait, il n'y a plus que IX ans. C'est précisément ce chiffre IX que donne Diodore (XXV, 18). Polybe (II, 44, 2) témoigne à son tour qu'Antigone a régné δέκα μόνον ἔτη, et

il place la mort de ce prince l'année où les Romains sont allés pour la première fois en Illyrie, c'est-à-dire sous le consulat de Postumius et de Fulvius ou 229 avant J.-C. Ceci nous assure du même coup que la dernière année d'Antigone Gonatas est bien 240 ans avant J.-C.

Si les chronographes étaient dans le vrai en attribuant à cet Antigone 36 ans de règne en Macédoine, son avènement tomberait en 275. Ce qui les a conduits probablement à donner un chiffre erroné, c'est l'idée qu'ils se faisaient du règne de Ptolémée Céraunos et de l'anarchie. Là-dessus on trouve dans le Canon et dans la chronique des indications tout à fait divergentes. Pour les rectifier, il faut commencer par fixer les dates du règne d'Antigone Gonatas.

Il y a trois points d'où l'on peut tirer des lignes de repère, pour déterminer l'époque à laquelle Antigone devint roi de Macédoine.

Les chronographes commencent leur série de *Asianorum et Syrorum reges* à la fin de l'an 6 de Philippe Arrhidée. Ils mettent à la suite Antigone Monophthalmos avec 18 ans, soit 318-301 ; puis Démétrios Poliorcète avec 17 ans, de 300 à 284. Ils auraient dû faire partir Antigone Gonatas, qui d'après eux porta 10 ans le titre de roi *antequam Macedoniam obtinuisset,* de 283 avant J.-C. et dater son règne en Macédoine de 274; mais ce n'est pas ainsi qu'ils comptent. Pour embrouiller encore davantage la question, l'extrait narratif que donne l'Eusèbe arménien (I, p. 247) dit de Démétrios : *duos annos cum patre regnavit.* Ceci serait plutôt vrai de son fils Antigone, attendu que Démétrios a passé en captivité les dernières années de sa vie. On a voulu placer au printemps de 285 le moment où Démétrios devint le prisonnier de Séleucos : si on avait compté à partir de là les années de règne d'Antigone, 285 aurait été sa première année, et il serait monté sur le trône de Macédoine en 275. C'est un résultat qui a contre lui une affirmation certaine et péremptoire contenue dans la *Vita Arati*, où il est dit qu'Antigone est devenu roi de Macédoine dans le cours de la CXXV[e] Olympiade (entre juillet 280 et juin 276).

On va plus loin en partant d'un deuxième point. Les chronographes assignent à Séleucos Nicator 32 ans (c'est le chiffre qu'a voulu donner également Appien [*Syr.* 63], bien qu'il y ait 42 dans le passage) : Eusèbe et saint Jérôme, dans leur Canon, le font durer de *a. Abr.* 1705 à 1736, c'est-à-dire du 1[er] janvier 312 jusqu'au 31 décembre 281. Nous savons par ailleurs qu'il a été assassiné 7 mois après la bataille de Coroupédion. Comme les chronographes, dans leurs listes des rois de Macédoine, attribuent à Lysimaque, qui a péri dans cette bataille, 5 ans et 5 mois, on pourrait croire qu'ils ont compté ces 5 mois à partir du 1[er] janvier 281 : en ce cas, la bataille tomberait en mai ou juin 281, et le meurtre de Séleucos par Ptolémée Céraunos à la fin de 281. Mais, dans l'extrait tiré de Porphyre (Euseb. I, p. 234), on lit en toutes lettres : Πύῤῥος... ἑπτὰ μῆνας ἄρχει Μακεδόνων, τῷ δὲ ὀγδόῳ τοῦτον Λυσίμαχος διαδέχεται, de telle sorte que, dans la pensée des chronographes, les cinq années que dure encore le règne de Lysimaque vont jusqu'au 31 décembre de l'année julienne correspondante.

Ici, nous rencontrons la troisième série chronologique, qui permet, ce semble, d'arriver à un résultat définitif.

On peut tenir pour certain que Pyrrhos est passé en Italie au printemps de 280. Il y alla sur une deuxième invitation des Tarentins, la première lui ayant été faite dans le cours de l'année 281. Ce premier appel doit lui être parvenu en un temps où la guerre entre Lysimaque et Séleucos n'était pas encore terminée, la dite guerre constituant pour lui un danger sérieux au cas où son adversaire Lysimaque aurait le dessus. Entre ce moment et la seconde ambassade, il s'est écoulé assez de temps pour que les Tarentins aient pu être refoulés sur leur territoire par le consul L. Æmilius, battus dans une rencontre, acculés de telle sorte que déjà le parti de la paix avait réussi à faire nommer stratège avec pleins pouvoirs un homme dévoué aux Romains. C'est alors que parut l'envoyé de Pyrrhos, Cinéas, avec une promesse de secours, et bientôt après Milon, avec 3,000 Épirotes, après quoi le consul prit ses quartiers d'hiver en Apulie (Zonar., VII, 2).

Pyrrhos doit s'être décidé à entreprendre l'expédition d'Italie après la victoire de Séleucos à Coroupédion. Mais le vainqueur, qui avait remis l'Asie à son fils Antiochos pour prendre lui-même le gouvernement de son pays natal, la Macédoine, fut assassiné à son passage en Europe par Ptolémée Céraunos, lequel voulait s'emparer des pays conquis par Séleucos sur Lysimaque, la Macédoine et la Thrace. Cet assassinat eut lieu, ainsi que le dit Justin (XVII, 2, 4), *post menses admodum septem* après la bataille de Coroupédion. On rapporte que Ptolémée Céraunos, ainsi qu'Antiochos et Antigone, qui se maintenaient en Hellade, fournirent à l'envi à Pyrrhos des renforts pour son expédition d'Italie; on dit même que Ptolémée mit ou promit de mettre à sa disposition une partie de l'armée macédonienne à titre de troupes auxiliaires, et cela, pour des raisons politiques qu'on devine sans peine.

Si, comme on n'en peut douter, Pyrrhos est allé de sa personne en Italie avant même le printemps de 280 (οὐδὲ τ' ἔαρ ἔμεινεν, dit Dion Cassius dans Mai, p. 169), alors Ptolémée était déjà roi de Macédoine au commencement de 280, et comme il n'a évidemment pas été sûr du succès en Macédoine et à même de disposer des ressources du pays tout de suite après le meurtre de Séleucos, il en résulte que le meurtre a dû être consommé environ un mois ou deux avant la fin de 281, et la bataille de Coroupédion, qui n'avait pas encore été livrée lors du premier appel des Tarentins, aura eu lieu en avril ou mai 281. Le tableau inséré ci-dessus (p. 627) montre que, dans sa Chronique, où il suit Porphyre, Eusèbe assigne à Ptolémée 1 an et 5 mois; que, dans son Canon, il substitue à cette évaluation 2 ans, tandis que saint Jérôme ne met que 1 an. Si nous interprétons la première donnée d'Eusèbe comme nous l'avons fait pour d'autres données analogues, nous trouvons, d'après le résultat obtenu tout à l'heure, que Ptolémée a droit à toute l'année 280, plus les cinq premiers mois de l'année suivante 279. Dans la période qui suit, jusqu'à Antigone, les deux chronographes ne s'entendent pas sur le détail, mais ils sont d'accord sur la somme des années :

	Eusèbe		S. Jérôme	
Ptolémée	1734			283 avant J.-C.
	1735	les 5 premiers mois	1735	282
Méléagre		2 mois		
Antipater		45 jours		
Sosthène	1736		1736	281
	1737		1737	280

Les deux auteurs ont évidemment arrangé d'une façon arbitraire cette période d'anarchie, mais comment trouver mieux?

Nous savons de science certaine, par Pausanias (X, 23, 3), que les Galates ont fait leur expédition sur Delphes en Ol. CXXV, 2, sous l'archontat d'Anaxicrate (279/8 avant J.-C.), et qu'ils ont passé en Asie sous l'archontat de Démoclès, en Ol. CXXV, 3 = 278/7 avant J.-C. Malheureusement, Pausanias ne dit pas dans quel semestre de l'année olympique ont eu lieu ces deux expéditions. On peut induire avec quelque certitude d'un autre passage de notre auteur (X, 19, 4) que l'invasion de Brennos du côté de Delphes est la *troisième*, qu'il y en a eu avant une *deuxième*, celle à triple courant, dont une bande, sous la conduite de ce même Brennos, se précipite sur la Macédoine, et qu'une *première*, menée par Cambaulès, probablement l'année d'avant, s'était jetée sur la Thrace. Cette première invasion ne s'est certainement pas produite déjà au moment où Séleucos, vainqueur à Coroupédion, se dirigeait avec sa puissante armée sur l'Europe, mais après son assassinat, qui provoqua bien des désordres dans toute la région de l'Hæmos. Nous savons qu'un fils de Lysimaque s'était réfugié chez les Dardaniens, pour tenir tête, avec leur appui, à l'usurpateur Ptolémée. Il n'est pas trop aventuré de placer en 280 la première invasion, celle dirigée par Cambaulès contre les Triballes, dans la partie de la Thrace qui appartient au bassin du Danube; d'après ce qu'on vient de dire, l'incursion de Brennos en Macédoine, celle qui amena la mort de Ptolémée, doit être du printemps de 279. C'est après avoir pillé et saccagé à fond la Macédoine que Brennos aura entrepris cette troisième invasion, dirigée sur l'Hellade, qui tombe par conséquent au printemps ou dans l'été de 278.

Des chiffres que nous avons trouvés par cette méthode, il en est au moins un qui se trouve confirmé par un passage où Polybe (II, 20, 6) place la dernière grande bataille livrée par les Romains aux Gaulois, celle du lac Vadimon, τῷ τρίτῳ πρότερον ἔτει τῆς Πύῤῥου διαβάσεως εἰς τὴν Ἰταλίαν, πέμπτῳ δὲ τῆς Γαλατῶν περὶ Δελφοὺς διαφθορᾶς. En revanche, Polybe se trompe quand il dit (II, 41, 2) que Ptolémée fils de Lagos, Lysimaque, Séleucos, Ptolémée Céraunos sont morts dans la même Olympiade CXXIV, car cette Olympiade prend fin dès juillet 280. Memnon (14, 1) assure que Ptolémée Céraunos a péri en livrant bataille aux Galates après deux années d'un règne scandaleux (καὶ πολλὰ καὶ παράνομα ἐν δυσὶ διαπραξάμενος ἔτεσι) : c'est que ou bien il a compté à Ptolémée deux ans (sans doute de Ol. CXXIV, 4 à Ol. CXXV, 1) pour remplir les cadres réguliers de la chronologie traditionnelle, ou bien

Ptolémée a régné en effet près de deux ans sur la Macédoine, de l'automne de Ol. CXXIV, 4 (281) au printemps de Ol. CXXV, 1 (279).

Après la mort de Ptolémée, son frère Méléagre tint le pouvoir 2 mois ; puis ce fut Antipater, fils du frère de Cassandre, qui gouverna durant 45 jours. Celui-ci, incapable de sauver le pays, fut écarté par le noble Macédonien Sosthène, qui expulsa Brennos de la contrée (par conséquent, dans l'automne de 279).

Dans son Canon, Eusèbe assigne 2 ans à Ptolémée et 2 ans à Sosthène, sans tenir compte de Méléagre ni d'Antipater, et dans la Chronique, il ajoute encore 2 ans d'anarchie, dont il ne parle pas dans le Canon. Saint Jérôme, au contraire, adjuge à Ptolémée un an, puis une deuxième et une troisième année à Sosthène, et laisse également de côté l'anarchie. On voit que tous ces chiffres ne constituent pas des matériaux chronologiques bien sûrs, d'autant plus que, dans les *Thetal. Reges*, Sosthène ne compte que pour 1 an et que l'anarchie occupe ensuite 2 ans et 2 mois. Il se peut qu'il y ait eu encore après la mort de Sosthène une période d'anarchie, mais elle n'a certainement pas duré longtemps, car Eusèbe ne compte que 4 ans, et saint Jérôme que 3 ans entre l'avènement de Ptolémée et celui d'Antigone.

Supposons que les chiffres donnés par saint Jérôme pour la durée des règnes soient exacts, et servons-nous en pour continuer le calcul en prenant pour bases la date conventionnelle que nous avons trouvée pour l'avènement de Ptolémée. Nous obtenons alors le résultat suivant :

Ptolémée Céraunos, du 1er janvier 280 à mai 279
Méléagre. . . . . juin-juillet 279
Antipater . . . . août-septembre 279
Sosthène. . . . . jusque vers la fin de 278
Suivent quelques mois de désordre au commencement de 277
Antigone arrive au trône dans le cours de. . . 277

Dans la *Vita Arati* (Westermann, *Biogr.*, p. 60), il est dit d'Antigone : παρέλαβε τὴν ἀρχὴν περὶ ρκε´ Ὀλυμπιάδα, et la CXXVe Olympiade va de juillet 280 à juin 276.

Lorsqu'Antigone remporta sur les Galates la brillante victoire de Lysimachia, quelques bandes galates étaient déjà passées en Asie, et le premier essaim traversa l'Hellespont en Ol. CXXV, 3 (278/7 avant J.-C.), plutôt au printemps de 277 qu'à l'automne de 278, de sorte que la victoire de Lysimachia peut très bien se placer encore en 277.

Tels sont les résultats approximatifs qu'on peut tirer des chronographes. J'ai donné dans l'*Histoire des Épigones* (p. 182 sqq.) d'autres chiffres que j'avais trouvés vraisemblables, en raisonnant sur d'autres prémisses : je considère ceux-ci, du moins en ce qui concerne l'époque de Ptolémée Céraunos, comme plus fondés et presque comme certains.

Il reste encore à parler de la période qui va, en rétrogradant, de ce Ptolémée à l'avènement de Cassandre.

Nous avons cru devoir placer la défaite et la mort de Lysimaque au

printemps de 281. La Chronique d'Eusèbe prétend que Pyrrhos, après avoir vaincu Démétrios Poliorcète, fut roi de Macédoine durant 7 mois, et qu'au huitième, Lysimaque lui succéda. Les chronographes ont évidemment compté la dernière année de Démétrios, l'adversaire commun des deux rois, jusqu'au 31 décembre ; ils font des 7 mois de Pyrrhos une année complète, et ils comptent pour le règne de Lysimaque, du 1er janvier suivant jusqu'à sa mort à Coroupédion, 5 ans. Si l'on adapte ces chiffres aux dates réelles, on obtient :

Démétrios, dernière année ..... jusqu'à la fin de 288
Pyrrhos, 7 mois, du 1er janvier à la fin de juillet 287
Lysimaque, 5 ans, du 1er janvier 286 à mai 281

On peut tirer du décret honorifique rendu à Athènes (*C. I. Att.*, II, nº 307) cette conclusion, que le soulèvement d'Athènes contre Démétrios n'avait pas encore eu lieu en mars 288 ; il se produisit sans aucun doute à la nouvelle de la chute de Démétrios en Macédoine, fait qui, par conséquent, trouve place dans l'été ou l'automne de cette année 288.

Pour Démétrios, les chiffres varient entre 5 ans, 6 ans, 6 ans et 6 mois. Si on pouvait se fier à ce dernier total (dans les *Thetal. Reg.*), on trouverait là le temps que le règne de Démétrios prélève sur l'année 288 en sus des 6 années complètes, et l'on pourrait placer sa chute comme roi de Macédoine en juillet 288. Mais le chiffre absurde (3 ans et 4 mois) que l'auteur porte immédiatement après au compte de Pyrrhos rend également suspect celui qu'il attribue à Démétrios. De plus, le texte arménien de la partie narrative de *Maced. Reg.* est fautif en cet endroit, et le texte grec a peut-être des lacunes. Si le Canon d'Eusèbe accorde à Démétrios 5 années pleines et celui de saint Jérôme 6, c'est que saint Jérôme, trouvant ce dernier chiffre dans la Chronique d'Eusèbe, l'a jugé plus convenable et a ordonné ses synchronismes en conséquence. Si nous admettons avec Eusèbe, pour Démétrios, 5 années pleines, alors son règne en Macédoine commence au 1er janvier 293 ; si nous comptons avec saint Jérôme 6 années pleines, son avènement est reporté au 1er janvier 294.

Peut-être les inscriptions attiques trancheront-elles le débat. Le décret du *C. I. Att.* II nº 299, daté ἐπὶ Νικίου ἄρχοντος ὑστερ[ον, n'est pas seulement remarquable à cause de l'archonte *suffectus* — c'est ainsi, du moins, qu'on interprète ὕστερον — il l'est davantage encore à cause de cette particularité, qu'il a été rendu en Élaphébolion et dans la *quatrième* prytanie ; c'est-à-dire que, cette année-là, la succession des prytanies a été dérangée, bouleversée de telle manière qu'on a recommencé à compter par la première prytanie au beau milieu de l'année athénienne. La question a déjà été examinée de près dans l'*Appendice* de l'*Histoire des Diadoques* (p. 646-654) : on a vu notamment que ce Nicias paraît avoir été nommé archonte au moment où Démétrios renversa à Athènes le tyran Lacharès et restaura la démocratie, événements qui, d'après cette inscription, doivent s'être produits au printemps de Ol. CXXI, 1, c'est-à-dire de 295 avant J.-C. Athènes une fois délivrée,

Démétrios, ayant affaire aux Spartiates que la cour d'Alexandrie avait excités à prendre les armes contre lui, se tourna vers le Péloponnèse; il descendit par l'Eurotas et pénétra en Laconie. Mais déjà le Lagide lui avait suscité un deuxième ennemi : Pyrrhos était revenu en Épire avec des vaisseaux égyptiens; les fils de Cassandre, qui, brouillés entre eux, avaient appelé Démétrios et se lassaient de l'attendre, eurent recours à Pyrrhos. Démétrios dut craindre que Pyrrhos et Lysimaque ne se fissent les arbitres des destinées de la Macédoine et ne prissent pour eux le rôle sur lequel il avait compté pour lui-même; il quitta le Péloponnèse avec une précipitation qui ressemblait à une fuite. On ne peut plus évaluer la durée des événements survenus ultérieurement jusqu'au meurtre de l'un, à la fuite de l'autre des fils de Cassandre; mais on en retire cette impression, que, entre la fin de ces complications et la délivrance d'Athènes, il y a plutôt moins d'un an que deux ans entiers.

Admettons, par conséquent, que l'année 294 soit la première du règne de Démétrios en Macédoine, avec cette réserve que janvier, février 294 ont fort bien pu s'écouler avant qu'il ne fût roi de Macédoine. On obtiendrait sans difficulté le temps qui revient aux fils de Cassandre, si l'on acceptait avec les chronographes l'année 299 comme la dernière année de leur père; les trois fils rempliraient alors les années 298-295, et en effet, dans le Canon, les deux chronographes leur assignent 4 ans. Mais ce procédé soulève bien des objections. Non seulement, dans le tableau de sa Chronique, Eusèbe leur attribue 3 ans et 6 mois, et dans les *Thetal. Reg.*, 4 mois à l'aîné, 2 ans et 6 mois aux deux autres; mais ce qui se passe à Athènes semble démontrer, avec une certitude presque absolue, que Cassandre était encore roi en 298. S'il est vrai, comme nous l'avons vu précédemment, qu'il s'empara d'Olympias au printemps de 316, alors la 19e année de son règne — comptée à partir du 1er janvier de cette année 316 — s'est terminée au 31 décembre 398. Il peut même avoir vécu et gouverné encore quelques mois de plus, bien que, suivant le procédé usité en chronologie, on attribue à ses fils les 3 années suivantes en entier.

Dans la nouvelle édition de l'*Histoire des Diadoques*, j'ai remanié la chronologie de façon à la mettre à peu près d'accord avec ces résultats, mais il va sans dire qu'on ne prétend pas être arrivé à une certitude complète.

Il faut réserver pour des recherches ultérieures le soin d'établir jusqu'à point le procédé employé ci-dessus pour contrôler la tradition schématique des chronographes peut être appliqué et éprouvé sur d'autres parties de leurs tableaux synchroniques[1]; on discuterait à ce propos la façon dont ces données conventionnelles se sont établies et se sont développées ensuite dans la littérature.

1) Si, comme je n'en doute pas, il est démontré qu'en règle générale les chronographes, même quand ils donnent les années olympiques, entendent par là les années juliennes correspondantes, il faudrait rectifier en conséquence quelques chiffres que j'ai donnés en note, surtout dans la chronologie des

On me permettra de revenir, à ce point de vue, sur quelques chiffres que j'ai donnés en note dans la chronologie des premiers Séleucides, d'autant plus que les observations faites à ce propos n'épuisent pas les difficultés soulevées par les indications chronologiques. L'Eusèbe arménien, dans la partie narrative (I.-p. 250 ed. Sch.), assigne:

1° à Antiochos I Soter XIX ans Ol. CXXV, 1 -CXXIX, 3.
2° à Antiochos II Théos XIX » Ol. CXXIX, 4 -CXXXV (!), 3.
3° à Séleucos II Callinicos XXI » Ol. CXXXIII, 3-CXXXVIII, 2.

Dans le tableau qu'il donne à la suite, Eusèbe ne porte plus au compte d'Antiochos Théos que XV ans, et la date de l'avènement de Séleucos II montre que Ol. CXXXV, 3 n'est qu'une faute de copie pour Ol. CXXXIII, 2. Les rapprochements synchronistiques du Canon se résument dans le tableau suivant (où les années olympiques sont données d'après saint Jérôme):

		a. Abr.	Ol.	*a. Chr.*
Antiochos II..	XIX	1737-1755	CXXV, 1 -CXXIX, 3	280-262.
Antiochos Ier.	XV.	1756-1770	CXXIX, 4 -CXXXIII, 2	261-247.
Séleucos II...	XX.	1771-1790	CXXXIII, 3-CXXXVIII, 2	246-227.

Je n'aurais pas dû dire plus haut (p. 268,3) que, d'après les données des chronographes pour les années olympiques, Antiochos Ier est mort dans l'hiver de 262/1, car ils adjugent déjà l'année 261 à son successeur; c'est-à-dire que, pour eux, son règne se termine au 31 décembre 262.

La table chronologique insérée ci-après résume, sous une forme facile à saisir, les résultats de l'étude qui précède. Les trois premières rubriques n'ont pas besoin d'explication. Les olympiades y figurent d'abord à leur date réelle, chaque année olympique commençant au solstice d'été, au milieu de l'année julienne; les deux colonnes suivantes indiquent la façon dont Eusèbe

Séleucides (ci-dessus, p. 268, 3. 365, 2. 455, 1). Voici, d'après les synchronismes du Canon, les années qui reviennent à chacun d'eux:

	a. Abr.	*Ol.*	*a. Chr.*
Antiochos I Soter.......	1737-1755	CXXV,1 -CXXIX,3	280-262
Antiochos II Théos.....	1756-1770	CXXIX,4 -CXXXIII,2	261-247
Séleucos II Callinicos...	1771-1790	CXXXIII,3 -CXXXVIII,2	246-227
Séleucos III Soter.......	1791-1793	CXXXVIII,3-CXXXIX,1	226-224
Antiochos III le Grand..	1794-1829	CXXXIX,2 -CXLVIII,1	223-188

La partie narrative correspondante dans la Chronique d'Eusèbe, qu'elle soit tirée de Polybe ou d'ailleurs, contient bon nombre de données fausses sur lesquelles nous n'avons pas à insister ici.

et saint Jérôme comptent les années olympiques. Vient ensuite la liste des archontes athéniens, autant qu'on peut l'établir avec quelque certitude. Les rois de Macédoine sont placés aux dates conventionnelles que leur assigne Eusèbe, et la colonne d'à côté, sous la dernière rubrique, donne les dates de leurs règnes rectifiées d'après les recherches exposées ci-dessus.

On n'a pas ajouté de rubrique pour les années *ab Urbe condita*, attendu que les synchronismes établis entre l'ère romaine et la chronologie grecque, la détermination du début des années romaines et parfois même celle des magistrats éponymes à cette époque, offrent encore des difficultés qui exigeraient de nouvelles recherches.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS DE MACÉDOINE

a. Chr.	a. Abr.	Olymp	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe		Dates rectifiées.
		3						
337	1680		111.1	4				
		4			Phrynichos.			
336	1681		2	111.1		Alexandre	1	Alexandre Oct. 336 — Mai 323.
		111.1			Pythodélos.			
335	1682		3	2			2	
		2			Euænétos.			
334	1683		4	3			3	
		3			Ctésiclès.			
333	1684		112.1	4			4	
		4			Nicocrate.			
332	1685		2	112.1			5	
		112.1			Nicétas.			
331	1686		3	2			6	
		2			Aristophane.			
330	1687		4	3			7	
		3			Aristophon.			
329	1688		113.1	4			8	
		4			Céphisophon.			
328	1689		2	113.1			9	
		113.1			Euthycritos.			
327	1690		3	2			10	
		2			Hégémon.			
326	1691		4	3			11	
		3			Chrémès.			
325	1692		114.1	4			12	
		4			Anticlès.			
324	1693		2	114.1		Philippe III	1	
		114.1			Hégésias.			
323	1694		3	2			2	Philippe III Juin 323 — Nov. 317.
		2			Céphisodoros.			

a. Chr.	a. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.	Dates rectifiées.
		2					
322	1695		4	3		3	
		3			Philoclès.		
321	1696		115.1	4		4	
		4			Archippos.		
320	1697		2	115.1		5	
		115.1			Néæchmos.		
319	1698		3	2		6	
		2			Apollodoros.		
318	1699		4	3		7	
		3			Archippos.		
317	1700		116.1	4		Cassandre 1	Olympias 317/6.
		4			Démogène.		
316	1701		2	116.1		2	Cassandre Mai 316 — Print. 297.
		116.1			Démoclide.		
315	1702		3	2		3	
		2			Praxiboulos.		
314	1703		4	3		4	
		3			Nicodoros.		
313	1704		117.1	4		5	
		4			Théophrastos.		
312	1705		2	117.1		6	
		117.1			Polémon.		
311	1706		3	2		7	
		2			Simonide.		
310	1707		4	3		8	
		3			Hiéromnémon		
309	1708		118.1	4		9	
		4			Démétrios.		
308	1709		2	118.1		10	
		118.1			Charinos.		
307	1710		3	2		11	
		2			Anaxicrate.		
306	1711		4	3		12	
		3			Corœbos.		
305	1712		119.1	4		13	
		4			Euxénippos.		
304	1713		2	119.1		14	
		119.1			Phéréclès.		
303	1714		3	2		15	
		2			Léostratos.		
302	1715		4	3		16	
		3			Nicoclès.		
301	1716		120.1	4		17	
		4			Calliarchos.		
300	1717		2	120.1		18	
		120.1			Hégémachos.		
299	1718		3	2		19	
		2			Euctémon.		
298	1719		4	3		Fils de Cassand. 1	
		3			Mnésidémos.		
297	1720		121.1	4		2	Fils de Cassandre Printemps 297 — 294.
		4			Antiphate.		

av. Chr.	A. T.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.		Dates rectifiées.
		4						
296	1721		2	121.1			3	
		121.1			Nicias (ὕστερ.)			
295	1722		3	2			4	
		2			Nicostratos.			
294	1723		4	3		Démétrios.	1	Démétrios. Févr. 294 — Aut. 288.
		3			(Antimachos?)			
293	1724		122.1	4			2	
		4			Olympiodoros			
292	1725		2	122.1			3	
		122.1			Philippos.			
291	1726		3	2			4	
		2			(Glaucippos ?)			
290	1727		4	3			5	
		3			Callimède			
289	1728		123.1	4		Pyrrhos	1/2	
		4			Thersilochos.			
288	1729		2	123.1		Lysimaque	1	Pyrrhos 288/7.
		123.1						
287	1730		3	2			2	Lysimachos. Avril 287 — Mai 281.
		2			Dioclès.			
286	1731		4	3			3	
		3			Diotimos.			
285	1732		124.1	4			4	
		4			Isæos.			
284	1733		2	124.1			5	
		124.1			Euthios.			
283	1734		3	2		Ptolémée	1	
		2			(Cimon ?)			
282	1735		4	3			2	
		3			Ménéclès.			
281	1736		125.1	4		Sosthène	1	Ptolémée Aut. 281 — Mai 279.
		4			Nicias (Otryn.)			
280	1737		2	125.1			2	
		125.1			Gorgias.			
279	1738		3	2		Antigone	1	Sosthène Mai 279 — ... 278.
		2			Anaxicrate.			
278	1739		4	3			2	*Anarchie.*
		3			Démoclès.			
277	1740		126.1	4			3	Antigone ... 277 — Print. 239
		4			Polyeuctos.			
276	1741		2	126.1			4	
		126.1						
275	1742		3	2			5	
		2						
274	1743		4	3			6	
		3						
273	1744		126.1	4			7	
		4						
272	1745		4	127.1			8	
		127.1						
271	1746		3	2			9	
		2			Pytharatos.			

a. Chr.	a. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.	Dates rectifiées.
		2					
270	1747		4	3		10	
		3					
269	1748		128.1	4		11	
		4					
268	1749		2	128.1		12	
		128.1					
267	1750		3	2		13	
		2					
266	1751		4	3		14	
		3					
265	1752		129.1	4		15	
		4					
264	1753		2	129.1		16	
		129.1			Diognétos.		
263	1754		3	2		17	
		2					
262	1755		4	3		18	
		3					
261	1756		130.1	4		19	
		4					
260	1757		2	130.1		20	
		130.1					
259	1758		3	2		21	
		2					
258	1759		4	3		22	
		3					
257	1760		131.1	4		23	
		4					
256	1761		2	131.1		24	
		131.1					
255	1762		3	2		25	
		2					
254	1763		4	3		26	
		3					
253	1764		132.1	4		27	
		4					
252	1765		2	132.1		28	
		132.1					
251	1766		3	2		29	
		2					
250	1767		4	3		30	
		3					
249	1768		133.1	4		31	
		4					
248	1769		2	133.1		32	
		133.1					
247	1770		3	2		33	
		2					
246	1771		4	3		34	
		3					
245	1772		134.1	4		35	
		4					

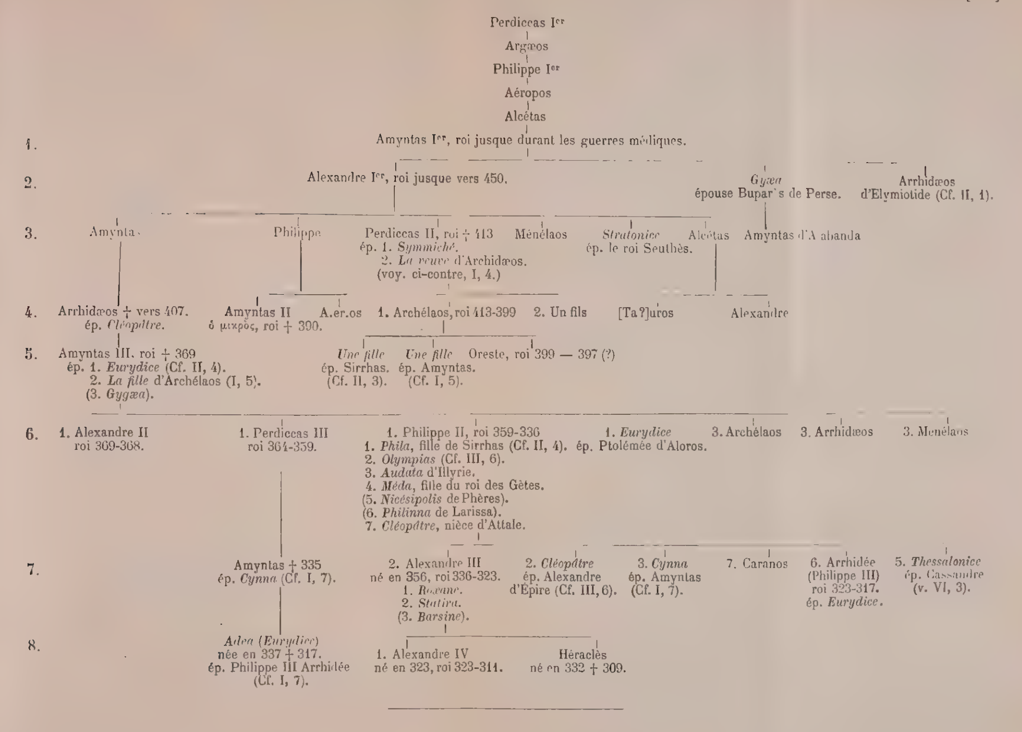
Av. Chr.	A. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.		Dates rectifiées.
		4						
244	1773		2	134.1			36	
		134.1						
243	1774		3	2		Démétrios	1	
		2						
242	1775		4	3			2	
		3						
241	1776		135.1	4			3	
		4						
240	1777		2	135.1			4	
		135.1						
239	1778		3	2			5	Démétrios Juin 239 — ... 229
		2						
238	1779		4	3			6	
		3						
237	1780		136.1	4			7	
		4						
236	1781		2	136.1			8	
		136.1						
235	1782		3	2			9	
		2						
234	1783		4	3			10	
		3						
233	1784		137.1	4		Antigone	1	
		4						
232	1785		2	137.1			2	
		137.1						
231	1786		3	2			3	
		2						
230	1787		4	3			4	
		3						
229	1788		138.1	4			5	Antigone ... 229 — Print. 220.
		4						
228	1789		2	138.1			6	
		138.1						
227	1790		3	2			7	
		2						
226	1791		4	3			8	
		3						
225	1792		139.1	4			9	
		4						
224	1793		2	139.1			10	
		139.1						
223	1794		3	2			11	
		2						
222	1795		4	3			12	
		3						
221	1796		140.1	4			13	
		4						
220	1797		2	140.1			14	Philippe Print. 220 — ... 178.
		140.1						
219	1798		3	2			15	
		2						

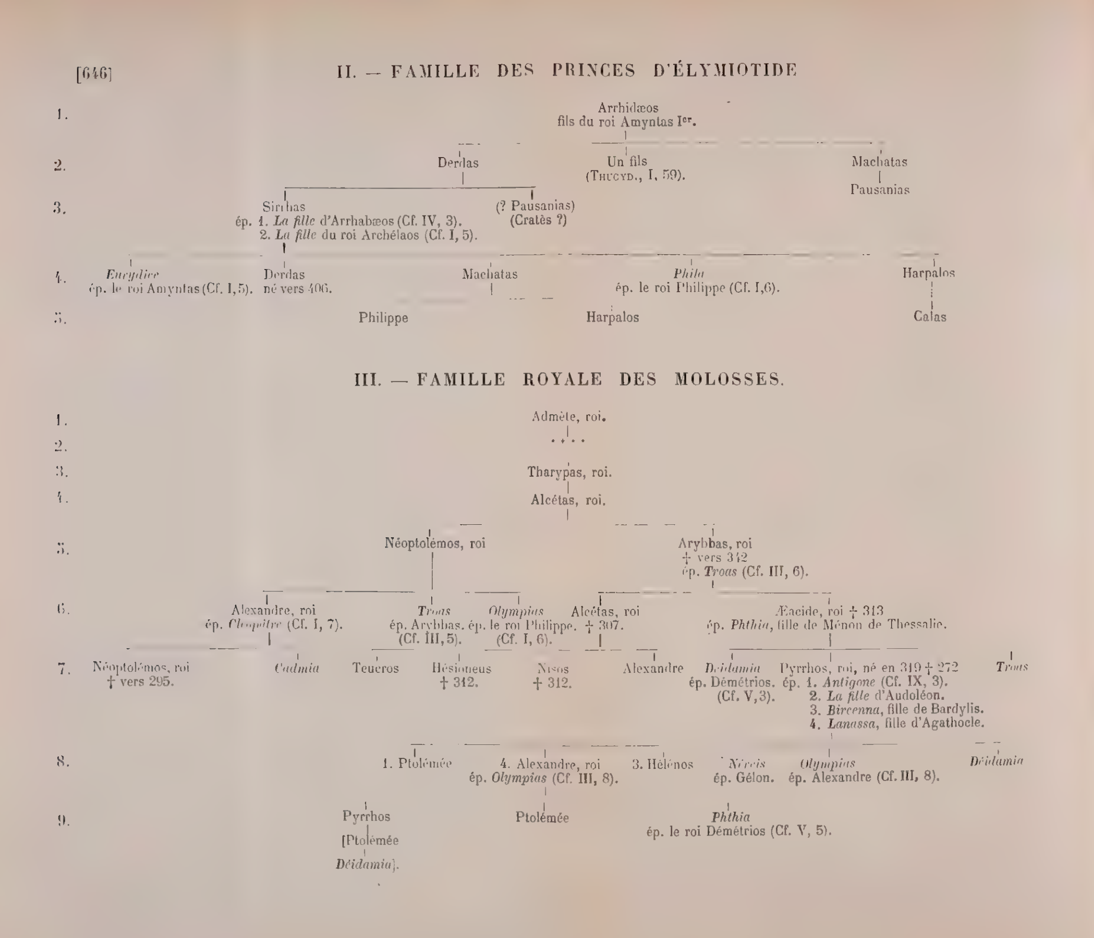
a. Chr.	a. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.	Dates rectifiées.
		2					
218	1799		4	3		Philippe V 1	
		3					
217	1800		141.1	4		2	
		4					
216	1801		2	141.1		3	
		141.1					
215	1802		3	2		4	
		2					
214	1803		4	3		5	
		3					
213	1804		142.1	4		6	
		4					
212	1805		2	142.1		7	
		142.1					
211	1806		3	2		8	
		2					
210	1807		4	3		9	
		3					
209	1808		143.1	4		10	
		4					
208	1809		2	143.1		11	
		143.1					
207	1810		3	2		12	
		2					
206	1811		4	2		13	
		3					
205	1812		144.1	4		14	
		4					
204	1813		2	144.1		15	
		144.1					
203	1814		3	2		16	
		2					
202	1815		4	3		17	
		3					
201	1816		145.1	4		18	
		4					
200	1817		2	145.1		19	
		145.1					
199	1818		3	2		20	
		2					
198	1819		4	3		21	
		3					
197	1820		146.1	4		22	
		4					
196	1821		2	146.1		23	
		146.1					
195	1822		3	2		24	
		2					
194	1823		4	3		25	
		3					
193	1824		147.1	4		26	
		4					

av. Chr.	A. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.	Dates rectifiées.
		4					
192	1825	147.1	2	147.1		27	
191	1826	2	3	2		28	
190	1827	3	4	3		29	
189	1828	4	148.1	4		30	
188	1829	148.1	2	148.1		31	
187	1830	2	3	2		32	
186	1831	3	4	3		33	
185	1832	4	149.1	4		34	
184	1833	149.1	2	149.1		35	
183	1834	2	3	2		36	
182	1835	3	4	3		37	
181	1836	4	150.1	4		38	
180	1837	150.1	2	150.1		39	
179	1838	2	3	2		40	
178	1839	3	4	3		41	Persée ... 178-Sept. 168.
177	1840	4	151.1	4		42	
176	1481	151.1	2	151.1		Persée 1	
175	1842	2	3	2		2	
174	1843	3	4	3		3	
173	1844	4	152.1	4		4	
172	1845	152.1	2	152.1		5	
171	1846	2	3	2		6	
170	1847	3	4	3		7	
169	1848	4	153.1	4		8	
168	1849	153.1	2	153.1		9	Sept. — Bataille de Pydna.
167	1850	2	3	2		10	

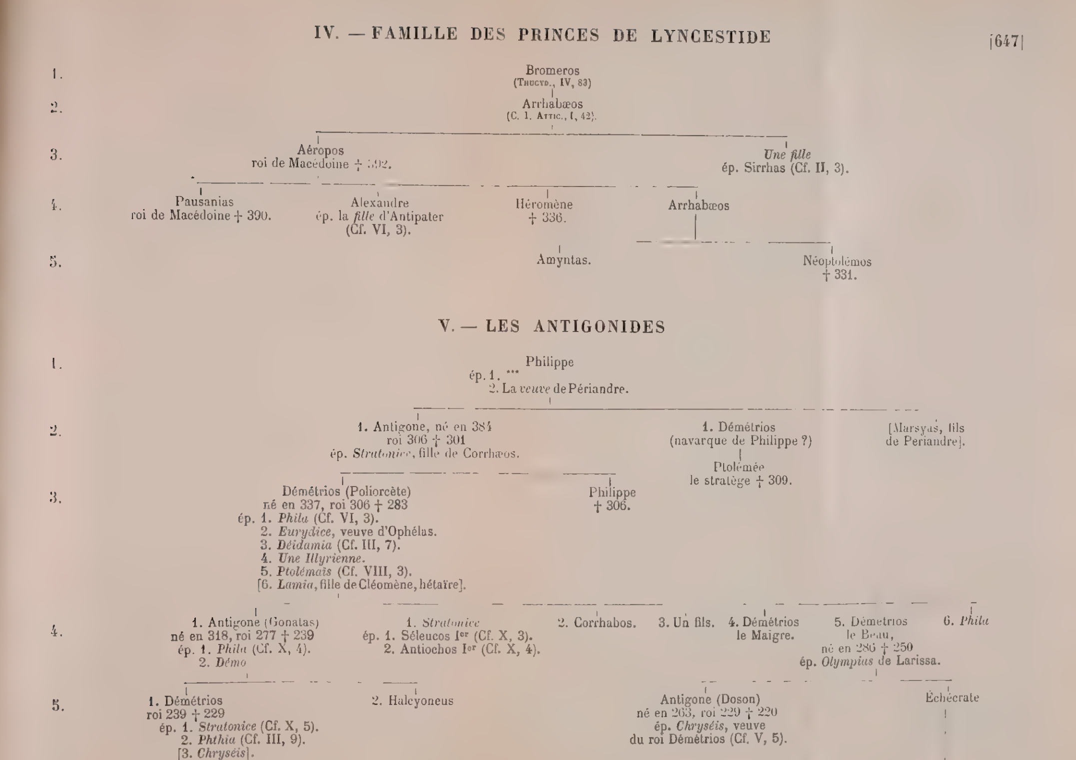
a. Chr.	a. Abr.	Olymp.	Ol. Eus.	Ol. St. J.	Archontes athéniens.	Rois de Macédoine d'après Eusèbe.	Dates rectifiées.
166	1851	2	4	3		*République* 1	
165	1852	3	154.1	4		2	
164	1853	4	2	154.1		3	
163	1854	154.1	3	2		4	
162	1855	2	4	3		5	
161	1856	3	155.1	4		6	
160	1857	4	2	155.1		7	
159	1858	155.1	3	2		8	
158	1859	2	4	3		9	
157	1860	3	156.1	4		10	
156	1861	4	2	156.1		11	
155	1862	156.1	3	2		12	
154	1863	2	4	3		13	
153	1864	3	157.1	4		14	
152	1865	4	2	157.1		15	
151	1866	157.1	3	2		16	
150	1867	2	4	3		17	
149	1868	3	158.1	4		18	
148	1869	4	2	158.1		19	
147	1870	158.1	3	2		Pseudophilippe 1	
146	1871	2	4	3			

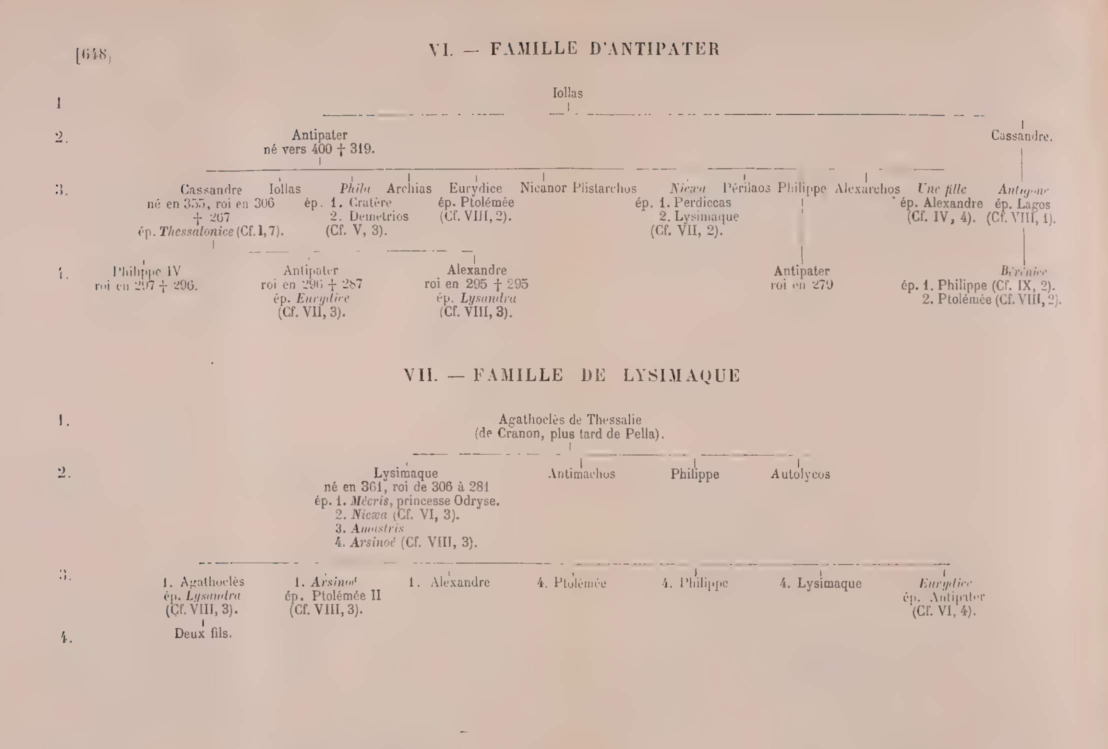
I. — DYNASTIE ROYALE DE MACÉDOINE



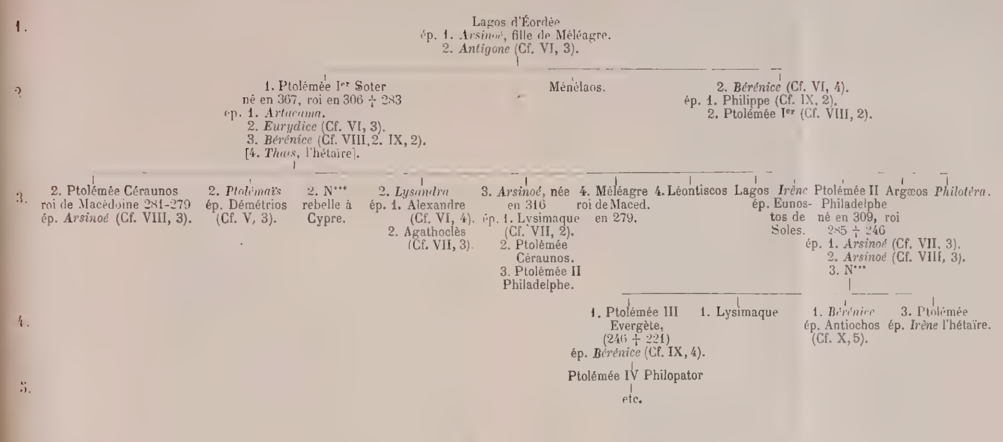

[646]
II. — FAMILLE DES PRINCES D'ÉLYMIOTIDE
1.
Arrhidæos
fils du roi Amyntas Ier.
2.
Derdas
Un fils
(Thucyd., I, 59).
Machatas
Pausanias
3.
Sirrhas
ép. 1. La fille d'Arrhabæos (Cf. IV, 3).
2. La fille du roi Archélaos (Cf. I, 5).
(? Pausanias)
(Cratès ?)
4.
Eurydice
ép. le roi Amyntas (Cf. I, 5).
Derdas
né vers 406.
Machatas
Phila
ép. le roi Philippe (Cf. I, 6).
Harpalos
5.
Philippe
Harpalos
Calas
III. — FAMILLE ROYALE DES MOLOSSES.
1.
Admète, roi.
2.
3.
Tharypas, roi.
4.
Alcétas, roi.
5.
Néoptolémos, roi
Arybbas, roi
† vers 342
ép. Troas (Cf. III, 6).
6.
Alexandre, roi
ép. Cléopâtre (Cf. I, 7).
Troas
ép. Arybbas.
(Cf. III, 5).
Olympias
ép. le roi Philippe.
(Cf. I, 6).
Alcétas, roi
† 307.
Æacide, roi † 313
ép. Phthia, fille de Ménon de Thessalie.
7.
Néoptolémos, roi
† vers 295.
Cadmia
Teucros
Hésioneus
† 312.
Nisos
† 312.
Alexandre
Déidamia
ép. Démétrios.
(Cf. V, 3).
Pyrrhos, roi, né en 319 † 272
ép. 1. Antigone (Cf. IX, 3).
2. La fille d'Audoléon.
3. Bircenna, fille de Bardylis.
4. Lanassa, fille d'Agathocle.
Troas
8.
1. Ptolémée
4. Alexandre, roi
ép. Olympias (Cf. III, 8).
3. Hélénos
Néréis
ép. Gélon.
Olympias
ép. Alexandre (Cf. III, 8).
Déidamia
9.
Pyrrhos
[Ptolémée
Déidamia].
Ptolémée
Phthia
ép. le roi Démétrios (Cf. V, 5).

IV. — FAMILLE DES PRINCES DE LYNCESTIDE

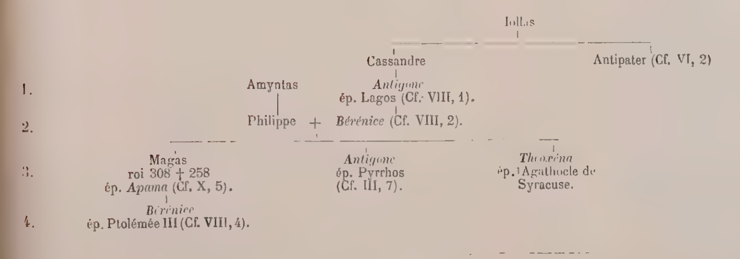



VI. — FAMILLE D'ANTIPATER
1. Iollas
2. Antipater
né vers 400 † 319.
Cassandre.
3. Cassandre
né en 355, roi en 306
† 297
ép. *Thessalonice* (Cf. I, 7).
Iollas
Philu
ép. 1. Cratère
2. Demetrios
(Cf. V, 3).
Archias
Eurydice
ép. Ptolémée
(Cf. VIII, 2).
Nicanor
Plistarchos
Nicæa
ép. 1. Perdiccas
2. Lysimaque
(Cf. VII, 2).
Périlaos
Philippe
Alexarchos
Une fille
ép. Alexandre
(Cf. IV, 4).
Antigone
ép. Lagos
(Cf. VIII, 1).
4. Philippe IV
roi en 297 † 296.
Antipater
roi en 296 † 287
ép. *Eurydice*
(Cf. VII, 3).
Alexandre
roi en 295 † 295
ép. *Lysandra*
(Cf. VIII, 3).
Antipater
roi en 279
Bérénice
ép. 1. Philippe (Cf. IX, 2).
2. Ptolémée (Cf. VIII, 2).
VII. — FAMILLE DE LYSIMAQUE
1. Agathoclès de Thessalie
(de Cranon, plus tard de Pella).
2. Lysimaque
né en 361, roi de 306 à 281
ép. 1. *Mécris*, princesse Odryse.
2. *Nicæa* (Cf. VI, 3).
3. *Amastris*
4. *Arsinoé* (Cf. VIII, 3).
Antimachos
Philippe
Autolycos
3. 1. Agathoclès
ép. *Lysandra*
(Cf. VIII, 3).
1. *Arsinoé*
ép. Ptolémée II
(Cf. VIII, 3).
1. Alexandre
4. Ptolémée
4. Philippe
4. Lysimaque
Eurydice
ép. Antipater
(Cf. VI, 4).
4. Deux fils.

VIII. — FAMILLE DES LAGIDES



IX. — FAMILLE DE MAGAS DE CYRÈNE



X. — FAMILLE DES SÉLEUCIDES

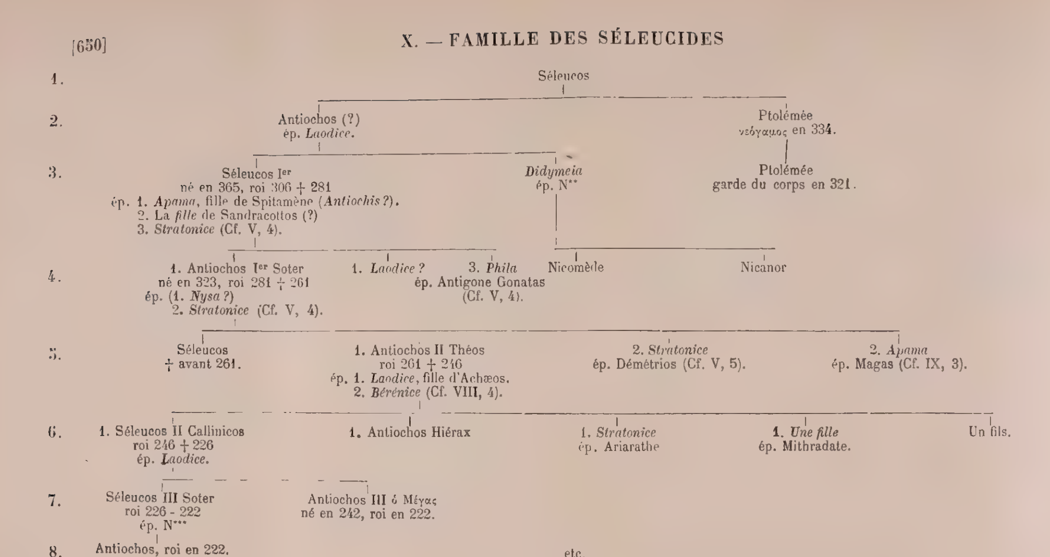


TABLE CHRONOLOGIQUE[1]

—		Invasion des Illyriens en Macédoine : Pleurias battu par Alexandre, I, 95.
—	—	Disgrâce d'Alexandre et de ses amis, I, 97.
Ol. 110,4	—	Mort de Timoléon, I, 45.
— Ol. 111,1	336	Préparatifs de Philippe pour la guerre contre les Perses : l'avant-garde en Asie sous Parménion et Attale, I, 98.
	—	Septembre. — Fête nuptiale à Ægæ : Philippe assassiné, I, 100.
—	—	*Avènement d'Alexandre* (336-323).
—	—	Effervescence générale en Grèce, I, 105. Succès de Memnon contre Parménion et Attale, I, 184. Intrigues d'Attale, I, 107.
—	—	Alexandre en Thessalie : son hégémonie reconnue par les Amphictyons, I, 109. Alexandre à Thèbes : ambassade et soumission des Athéniens, I, 110. Alexandre nommé stratège des Hellènes par la Diète de Corinthe, I, 111.
		Attale mis à mort par ordre d'Alexandre, I, 113.
—	—	Retour d'Alexandre en Macédoine, I, 113.
—	335	Campagne d'Alexandre contre les Triballes, I, 120 sqq.
—	—	Passage du Danube : soumission des Triballes et des Gètes, I, 125-126. Ambassade des Celtes, I, 126.

1. [On a pu voir à quelles difficultés chronologiques se heurte sans cesse l'auteur de l'*Histoire de l'Hellénisme*, avec quelle sûreté de méthode il discute les problèmes de ce genre, faisant la part du certain, du probable, du possible. C'est sans doute parce qu'il craignait de supprimer ces distinctions et de paraître dépasser le degré de certitude obtenu qu'il n'a pas voulu condenser dans une *Table Chronologique* les résultats de ses recherches. Je partage ces scrupules, et cependant j'ai cru devoir essayer, à mes risques et périls, de juxtaposer ainsi dans l'ordre réel les faits que le récit sépare pour les grouper suivant leurs affinités logiques. Il demeure entendu que l'auteur, enlevé par la mort au moment où je me préparais à lui soumettre ce travail, n'est aucunement responsable des méprises qui ont pu s'y glisser. — A. B.-L.]

—	—	Campagne contre les Illyriens (Clitos) et les Taulantins (Glaucias), I, 127-132.
—	—	Fiançailles de Cynane, sœur d'Alexandre, avec Langaros, prince des Agrianes, I, 128. II, 93.
—	—	Agitation en Grèce : agissements de la Perse : activité de Démosthène, I, 133 sqq. Tentative de Memnon sur Cyzique, I, 185.
Ol. 111,2	—	Été. — Insurrection de Thèbes : la Cadmée assiégée I, 135-136.
—	—	Automne. — Prise et destruction de Thèbes par Alexandre, I, 137 sqq. Ambassade et soumission des Athéniens : bannissement de Charidème et fuite d'Éphialte, I, 143-144.
—	—	Retour d'Alexandre en Macédoine. Préparatifs de la grande guerre : l'armée macédonienne, I, 144-178 ; l'armée perse, I, 180-187.
—	—	Othontopatès succède à Pixodaros comme dynaste de Carie, I, 210.
—	334	Antipater vice-roi de Macédoine.
—	—	Mars. — Départ d'Alexandre : marche par Amphipolis, Abdère, Cardia, Éléonte; traversée de l'Hellespont : sacrifices et jeux sur les ruines d'Ilion, I, 187 sqq. L'armée passant par Percote, Lampsaque, Priapos, arrive au Granique.
—	—	*Bataille du Granique* (mai ?), I, 191 sqq.
—	—	Alexandre redescend vers le sud : Dascylion prise par Parménion; Calas nommé satrape de la Phrygie d'Hellespont, I, 197. La flotte macédonienne sous Nicanor à Lesbos, I, 199. Excès du parti oligarchique (perse) à Éphèse, I, 201.
—	—	Alexandre à Sardes, I, 198 sqq. Réaction démocratique à Éphèse; Alexandre à Éphèse, I, 201.
—	—	Alcimachos chargé d'affranchir les villes d'Éolide et d'Ionie : restauration de la démocratie dans les cités, I, 202 sqq. Parménion prend les devants en Carie.
—	—	Expédition d'Alexandre le Molosse, oncle maternel d'Alexandre, en Italie, I, 159. III, 104.
Ol. 111,3	—	Été. — Blocus et prise de Milet, I, 205-207. Licenciement de la flotte macédonienne, I, 208.
—	—	Automne. — Alexandre en Carie : siège et prise d'Halicarnasse, I, 211 sqq. Congé accordé aux nouveaux mariés, I, 218. Gordion désigné comme point de
	333	ralliement.
—	—	Tentative de Charès sur Méthymne, I, 238.
—	—	Soumission de la Lycie : Néarque satrape de Lycie, I,

		220. Alexandre à Phasélis; complot et arrestation d'Alexandre le Lynceste, I, 223.
—	—	Memnon, généralissime des Perses, s'empare de Chios et meurt devant Mitylène, I, 238. Charidème mis à mort par Darius, I, 240. Mitylène, Ténédos, Milet occupées par les Perses, I, 240-241. 272, 2. Une escadre perse sous Aristomène entre dans l'Hellespont, I, 271.
—	—	Alexandre en Pamphylie; prise d'Aspendos et de Sagalassos, I, 224 sqq. Alexandre passe le Taurus et vient hiverner à Gordion : organisation des pays conquis, I, 230 sqq. Asandros satrape de Lydie, I, 325.
—	—	La Crète occupée par une armée de mercenaires sous Agésilas, frère d'Agis, I, 274. 386. Hésitations des Athéniens, I, 271. 386.
—	—	Alexandre reconstitue sa flotte : Datame battu par Protéas devant Siphnos, I, 242.
—	—	Séjour d'Alexandre à Gordion ; concentration des troupes macédoniennes : le « nœud gordien », I, 244.
Ol. 111,4	—	Juillet. — Départ de Gordion, I, 245. Alexandre à Ancyre : soumission de la Paphlagonie et de la Cappadoce, I, 245-246.
—	—	Septembre. — Alexandre franchit le Taurus et entre en Cilicie : le bain dans le Cydnos, I, 247 sqq.
—	—	Hégélochos bat l'escadre d'Aristomène dans l'Hellespont et reprend Ténédos, I, 272.
—	—	La flotte perse à Siphnos. Fuite d'Harpale. Pourparlers entre les Perses et les Hellènes, I, 273. Ambassades envoyées d'Athènes, de Sparte et de Thèbes à Darius, I, 275.
—	—	Prise de la citadelle d'Halicarnasse, défendue par Othontopatès, I, 249. Les Perses abandonnent la côte de Carie, I, 272.
—	—	Alexandre à Tarse : Parménion détaché en avant-garde vers l'est. Excursion d'Alexandre par Anchiale, Soles, Tarse, Magarsos, Mallos, I, 248 sqq.
—	—	Pharnabaze à Chios; Autophradate dans les eaux d'Halicarnasse, I, 274. 313.
—	—	Darius avec son armée à Soches en Syrie, I, 250.
—	—	Novembre. — Alexandre, laissant ses malades à Issos, arrive à Myriandros, I, 251. Mouvement tournant des Perses qui surprennent Issos, I, 253 sqq.
—	—	*Bataille d'Issos*, I, 256-266. La mère, la femme et les enfants de Darius tombent entre les mains d'Alexandre I, 264.

—	—	Darius repasse l'Euphrate à Thapsaque : les mercenaires helléniques de son armée conduits par Amyntas à Tripolis, à Cypre, en Égypte, et défaits devant Memphis, I, 266-267.
—	—	Décembre. — Échange de lettres entre Darius et Alexandre, I, 268-270.
—	—	Parménion s'empare de Damas et des ambassadeurs helléniques, I, 275.
—	—	Organisation des pays conquis : Balacros satrape de Cilicie, Ménon satrape de (Cœlé)-Syrie, I, 276.
—	332	Janvier. — Alexandre en Phénicie : soumission d'Arados, Byblos, Sidon, I, 279.
—	—	Janvier. — Siège de Tyr, I, 281 sqq.
—	—	Les vaisseaux phéniciens et cypriotes se détachent de la flotte perse, I, 313. Rhodes envoie des navires à Alexandre, I, 286.
Ol. 112,1	—	Excursion d'Alexandre dans l'Anti-Liban : soumission des tribus arabes, I, 287.
—	—	Succès de la flotte macédonienne sous Hégélochos et Amphotéros : Ténédos fait défection aux Perses ; Pharnabaze et Aristonicos capturés à Chios ; soumission de Cos et de Lesbos ; Charès expulsé de Mytilène, I, 314-315. Balacros reprend Milet, I, 272, 2. 314, 1.
—	—	Août. — Prise de Tyr, I, 294.
—	—	Septembre. — Départ de Tyr : siège de Gaza, I, 297 sqq. ; blessure du roi, I, 298.
—	—	Novembre. — Prise de Gaza, I, 299.
—	—	Amphotéros en Crète, I, 315.
—	—	[Alexandre à Samarie et à Jérusalem ?] I, 300.
—	—	Décembre. — Alexandre marche de Gaza sur Péluse, I. 304. Soumission de Mazacès, satrape d'Égypte, I,
	331	305. Alexandre à Memphis, à Canope, à Racotis. Fondation d'Alexandrie, I, 307.
—	—	Hégélochos rallie Alexandre en Égypte, I, 315.
—	—	Alexandre d'Épire assassiné en Italie : son armée exterminée à Pandosie, I, 388. 712. III, 104.
—	—	Concentration des troupes perses dans la plaine de Babylone, I, 311.
—	—	Expédition d'Alexandre à l'oasis d'Ammon, I, 316-323.
—	—	Retour d'Alexandre à Memphis : réception d'ambassades ; renforts incorporés à l'armée : Peucestas et Macartatos stratèges de l'Égypte, I, 323-324.
—	—	Printemps. — Alexandre à Tyr : Ménandre nommé satrape de Lydie ; Asclépiodore satrape de Syrie ; Phi-

		loxénos et Cœranos collecteurs des impôts ; Harpale trésorier général, I, 325-326.
Ol. 112,2	—	Flotte envoyée par Alexandre dans les eaux du Péloponnèse, I, 389.
—	—	Darius prend position derrière le Tigre, I, 311. 327.
—	—	Août-sept. — Alexandre passe l'Euphrate à Thapsaque, se dirige sur Nisibe, traverse la Mygdonie, passe le Tigre à Bedzabde (20 sept.) et descend la rive gauche du fleuve, I, 326-330.
—	—	24-31 sept. — Alexandre s'approche de Gaugamèle.
—	—	1er oct.— *Bataille de Gaugamèle* (*Arbèles*), I, 335-340.
—	—	Fuite de Darius vers Ecbatane : Ariobarzane se retranche derrière les défilés Persiques, I, 342.
—	—	Expédition de Zopyrion, stratège du Pont, contre les Gètes, I, 392.
—	—	Oct.-nov. — Alexandre à Babylone : Mazæos nommé satrape de Babylonie, Asclépiodore intendant, Agathon et Apollodore stratèges. Ménès gouverneur de Syrie, Phénicie et Cilicie, I, 348.
—	—	Philoxénos, détaché en avant-garde, occupe Suse. Alexandre à Suse ; réorganisation de l'armée. Aboulitès satrape de Susiane ; Mazaros et Archélaos stratèges, I, 350.
—	— 330	Mi-décembre. — Départ de Suse. Alexandre passe le Pasitigris, traverse le pays des Uxiens, tourne et force les défilés Persiques. Ariobarzane s'enfuit en Médie, I, 354-359.
—	—	Alexandre à Pasargade : confiscation du Trésor royal, I, 359-360.
—	—	Défaite et mort de Zopyrion : révolte de Memnon, stratège de Thrace ; défection de Seuthès ; insurrection générale en Thrace, I, 392-393.
—	—	Agis donne le signal des hostilités contre la Macédoine, et appelle les Hellènes aux armes. Soulèvement des Étoliens, Thessaliens et Perrhèbes : OEniadæ détruite par les Étoliens, I, 394. Velléités belliqueuses des Athéniens : Mégalopolis assiégée par Agis, I, 394-397.
—	—	Memnon vaincu par Antipater, I, 396.
—	—	Alexandre à Persépolis : le tombeau de Cyrus : incendie du palais de Persépolis, I, 360-362. Alexandre donne ordre de former 30,000 jeunes Asiatiques au métier des armes, I, 429.
—	—	Agitation à Athènes, I, 395.
—	—	Mars. — Expédition contre les Mardes, I, 366-367.

—	—	Négociations entre Seuthès et les Athéniens : Rhéboulas à Athènes, I, 390. 394.
—	—	Avril-juillet. — Alexandre à la poursuite de Darius : Oxathrès nommé satrape de Parætacène. Alexandre dépose ses trésors à Ecbatane, sous la garde d'Harpale, nomme Oxydatès satrape, atteint Ragæ, et traverse les portes Caspiennes, I, 367-373.
—	—	Antipater, après avoir pacifié la Thessalie, entre dans le Péloponnèse avec 40,000 hommes : défaite et mort d'Agis; soumission de Sparte, I, 397-398.
Ol, 112,3	—	Juillet. — Darius assassiné par Bessos et Barsaëntès, I, 375. Dispersion de son armée.
—	—	Alexandre à Hécatompylos : Amminapès satrape de Parthie, Tlépolémos stratège, I, 380.
—	—	Procès de Ctésiphon, I, 395.
—	—	L'armée marche en trois corps sur l'Hyrcanie : combats de Cratère contre les Tapuriens : réunion des troupes à Zadracarta, I, 380-381.
—	—	Août-sept. — Alexandre à Zadracarta : excursion dans le pays des Mardes, I, 383-384 : soumission de Phrapherne, d'Artabaze et d'Autophradate, I, 382; les mercenaires grecs font leur soumission et livrent les ambassadeurs envoyés par les cités grecques à Darius, I, 382. 385.
—	—	Alexandre à la poursuite de Bessos : marche d'Hyrcanie en Bactriane : Clitos détaché en Parthie, I, 405.
—	—	Alexandre à Susia en Arie : soumission de Satibarzane. Renforts incorporés à l'armée, I, 406. Départ pour Bactres.
—	—	Révolte de Satibarzane : Alexandre revient sur ses pas, bat les révoltés près d'Artacoana, confie l'Arie à Arsame, et fonde Alexandrie d'Arie (Hérat), I, 408.
—	—	Oct.-nov. — Alexandre en Drangiane (Prophthasia) : concentration des troupes et réorganisation de l'armée. Complot et procès de Philotas, fils de Parménion, I, 420-428. Parménion mis à mort à Ecbatane, I, 425.
—	—	Alexandre traverse le pays des Ariaspes, des Gédrosiens, des Arachosiens. Ménon, satrape d'Arachosie, fonde Alexandrie d'Arachosie (Kandahar), I, 409-411.
—	—	L'Arie soulevée de nouveau par Satibarzane : mouvements en Parthie; Érigyios et Caranos détachés en Arie, I, 433. Satibarzane vaincu et tué : pacification de l'Arie, I, 438.
—	—	Alexandre dans le pays des Paropamisades, I, 434.
	329	Fondation d'Alexandrie du Caucase, I, 436.

—	—	Passage du Caucase : Alexandre en Bactriane (Drapsaca, Aornos, Bactres), I, 437. Fuite de Bessos en Sogdiane, I, 438.
—	—	Artabaze nommé satrape de Bactriane : congé accordé aux vétérans et aux volontaires thessaliens, I, 439.
—	—	Printemps. — Alexandre atteint et franchit l'Oxus, I, 440. Bessos livré à Alexandre, I, 441-442.
—	—	Alexandre à Nautaca, à Maracanda, capitale de la Sogdiane, I, 443 sqq.
Ol. 112,4	—	Marche d'Alexandre sur l'Iaxarte ou Tanaïs : pourparlers avec les Scythes, I, 446 sqq.
—	—	Insurrection en Sogdiane : volte-face d'Alexandre : prise des sept forteresses, I, 452 sqq. Fondation d'Alexandrie du Tanaïs, I, 453. Alexandre bat les Scythes sur la rive droite de l'Iaxarte, I, 454-455. Un corps macédonien battu par Spitamène et les Scythes sur le Sogd, I, 458. Alexandre débloque Maracanda et inflige un châtiment terrible à la Sogdiane, I, 459-460.
—	— 328	Alexandre prend ses quartiers d'hiver à Zariaspa : convocation des fonctionnaires bactriens : ambassades diverses. Renforts considérables amenés de Lycie, de Carie, de Syrie et de Thrace, I, 461 sqq. Jugement de Bessos I, 462. Nouveaux troubles en Sogdiane.
—	—	Printemps. — Alexandre en Sogdiane : pacification du pays. Fondation de colonies, I, 467.
—	—	Alexandre à Maracanda : meurtre de Clitos, I, 468-471. Attaque de Spitamène sur Zariaspa, I, 472.
—	—	Alexandre poursuit les partisans de Spitamène : soumission des insurgés à Xénippa, I, 473. Soumission de Sisimithrès ; Spitamène mis à mort par les Massagètes, I, 474.
—	—	Mars. — Alexandre prend le château-fort d'Oxyartès et sa fille Roxane, I, 476.
— Ol. 113,1	—	Alexandre remonte le cours de l'Oxus et force Choriène à capituler, I, 478. Cratère détaché en Paraetacène, I, 479.
—	— 327	Alexandre à Bactres : organisation des pays conquis, I, 479-480. Mariage d'Alexandre et de Roxane, I, 481. L'entourage d'Alexandre : complot des pages : arrestation de Callisthène, I, 486 sqq.
—	—	Avril. — Départ de Bactres : Alexandre marche snr l'Inde, I, 500 sqq. Députations des princes hindous à Nicæa, I, 501-502.

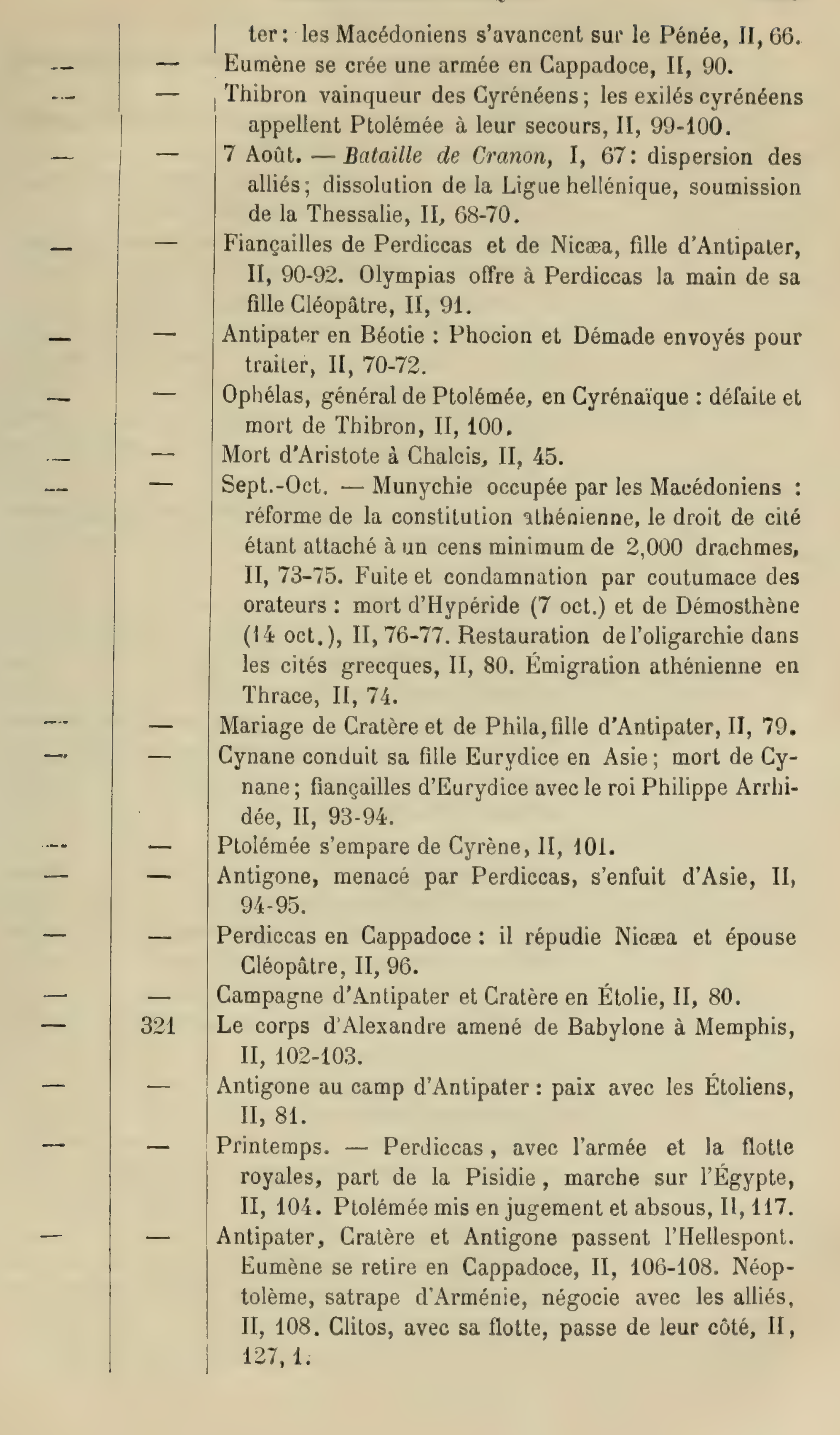
—	—	Héphestion et Perdiccas descendent le long de la rive droite du Cophène : Alexandre passe le Cophène et le Choaspe et entre dans le pays des Aspasiens (Andaca, Arigæon), I, 503 sqq. Défaites successives des Aspasiens, I, 504-507.
Ol. 113,2		
—	—	Alexandre à Nysa : il passe le Gouræos et entre chez les Arsacéniens : siège et prise de Massaga, d'Ora et de Bazira, I, 509 sqq.
—	—	Alexandre chez les Paropamisades : défaite et mort d'Astès, prince de Peucéla, I, 513. Prise du fort d'Aornos, I, 514-519.
—	—	Révolte des Arsacéniens : Alexandre marche sur Dyrta, I, 519-520.
—	326	Alexandre descend le cours de l'Indus sur une flottille : ambassade de Taxile, I, 520-521.
—	—	Passage de l'Indus : Alexandre à Taxila : soumission des rajahs : Philippe nommé satrape de l'Inde en deçà de l'Indus, I, 521 sqq.
—	—	Alexandre marche contre Porus : combat contre Spitacès, I, 525 : passage de l'Hydaspe, I, 525-532.
—	—	Mai. — *Bataille de l'Hydaspe* : défaite de Porus, I, 533-540.
—	—	Taxile et Porus confirmés dans leurs possessions, I, 542. Fondation de Bucéphala et Nicæa. Ambassade de Porus de Gandaritide, I, 543.
—	—	Juin-juillet. — Alexandre marche contre Abisarès : soumission des Glauses : fuite de Porus de Gandaritide, I, 544-546. Passage de l'Acésine : soumission de la Gandaritide, I, 546.
Ol. 113,3		
—	—	Août. — Passage de l'Hyarotès : combats contre les Indiens libres (Adræstes, Cathéens) : prise et destruction de Sangala, I, 546-551.
—	—	Alexandre dans les principautés de Sopithès et de Phégée, I, 552-553 : ambassade de Nanda, roi des Prasiens, II, 491. Alexandre songe à traverser l'Hyphase ; protestations de l'armée : Alexandre se résigne au retour, I, 554-562.
—	—	Fête religieuse sur les bords de l'Hyphase, I, 563.
—	—	Septembre. — Retraite de l'armée : repos sur les bords de l'Acésine ; ambassade et soumission d'Abisarès, I, 564.
—	—	Concentration des troupes sur l'Hydaspe (à Nicæa), I, 565. Construction d'une flotte d'eau douce par les 33 triérarques, I, 566-568. Anecdote sur l'avarice d'Eumène, I, 704. Mort du stratège Cœnos, I, 569.

—	—	Départ de l'armée et de la flotte, qui descendent le cours de l'Hydaspe, I, 569 sqq. La flotte en danger au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine, I, 571-573.
—	—	Excursion d'Alexandre chez les Sibes, I, 573.
—	—	Expédition contre les Malliens et Oxydraques, riverains de l'Hyarotès, I, 574 sqq. Prise d'Agalassa, I, 576. Alexandre poursuit les fuyards au delà de l'Hyarotès : incendie de la ville des Brahmanes, I, 578. Combats sur l'Hyarotès ; Alexandre dangereusement blessé à l'assaut de la capitale des Malliens, I, 580 sqq. Soumission des Malliens et des Oxydraques, I, 585.
—	—	Alexandre redescend par l'Hyphase dans l'Indus, I, 586. Fondation d'Alexandrie Opienne, I, 587.
—	325	Insurrection des vétérans helléniques en Bactriane, I, 594. II, 38 : troubles chez les Paropamisades : révolte d'Ordanès en Arie, I, 594-595.
—	—	Février. — L'armée et la flotte descendent l'Indus : arrivée chez les Sogdes : fondation d'Alexandrie Sogdienne, où Pithon reste avec 10,000 hommes, I, 587-588. Soumission du prince Sambos, I, 589.
—	—	Expédition dirigée contre Mousicanos : soumission de ce prince, I, 590. Alexandre chez les Præstiens ; défaite et mort d'Oxycanos, I, 591. Insurrection générale : défection de Sambos et de Mousicanos. Répression de la révolte. Soumission de Mœris, prince de Pattala, I, 591-593.
Ol. 113,4	—	Alexandre, informé des troubles de Bactriane et d'Arie, expédie de ce côté Cratère avec un corps d'armée, I, 595.
—	—	Juillet. — Alexandre reprend sa marche vers le sud ; il entre à Pattala, I, 596-597.
—	—	Héphestion chargé de la construction d'une citadelle, d'un port et d'une flotte à Pattala ; Alexandre descend le bras droit de l'Indus, I, 598.
—	—	Alexandre au rivage de l'Océan : le flux et le reflux, I, 598-601. Retour à Pattala.
—	—	Alexandre explore le bras oriental de l'Indus, I, 602. Retour à Pattala.
—	—	Marche de Cratère à travers l'Arachosie et la Drangiane, I, 626.
—	—	Août. — Néarque chargé de reconnaître la côte de l'Océan jusqu'aux bouches de l'Euphrate et du Tigre : Alexandre doit prendre la voie de terre, I, 603-606.
—	—	Août-octobre. — Marche d'Alexandre : il soumet les Arbites, les Orites, et traverse le désert de Gédrosie, I, 613-620.

—	—	21 sept. — Néarque part avec la flotte de Pattala, I, 622.
—	—	Halte de l'armée à Poura, en Gédrosie, I, 620.
—	—	Néarque à l'embouchure du Toméros (10 nov.), sur la côte des Ichthyophages (21 nov.) : il aborde à Harmozia en Carmanie (19 déc.), I, 623-624.
—	—	Décembre. — Alexandre en Carmanie : Néarque au camp d'Alexandre (mi-décembre), I, 620-625.
—	324	Cratère en Carmanie : reconstitution de la grande armée, I, 626-627. Condamnation d'Aspastès, d'Ordanès, de Cléandros, de Sitalcès, I. 630-631. Sibyrtios nommé satrape d'Arachosie et de Carmanie, I, 630. Harpale s'enfuit d'Ecbatane avec 5,000 talents, I, 636.
—	—	Marche parallèle de la flotte et de l'armée en deux corps, sous Alexandre et Héphestion. Rendez-vous fixé à Suse, I, 628.
—	—	Alexandre à Pasargade : il restaure le tombeau de Cyrus, I, 632. Alexandre à Persépolis : exécution d'Orxinès et de Baryaxès, I, 633-634.
—	—	Les Athéniens refusent de recevoir Harpale, qui se réfugie au Ténare, I, 673.
—	—	Février-mai. — Alexandre à Suse : exécution d'Aboulitès, d'Oxyathrès et d'Héracon, I, 634. Grande fêtes des noces : Alexandre épouse Statira, fille de Darius, et ses lieutenants des princesses asiatiques, I, 637-642. Holocauste de Calanos, I, 642-643.
—	—	Réorganisation de l'armée, où Alexandre introduit des contingents et des officiers asiatiques : irritation des Macédoniens, I, 645-649. Alexandre exige des Hellènes les honneurs divins et décrète le rappel des bannis, I, 666-672.
—	—	Mai-juillet. — Héphestion se dirige avec l'armée sur Opis : Alexandre s'embarque sur l'Eulæos, gagne l'embouchure du Tigre, et, remontant le fleuve, rejoint Héphestion à Opis, I, 650-651.
—	—	Juillet. — Sédition militaire à Opis, I, 652-658. Cratère et Polysperchon chargés de reconduire en Europe les vétérans congédiés, I, 661.
Ol. 114,1	—	Proclamation aux jeux Olympiques du décret rappelant les bannis, I, 671.
—	—	Août. — Alexandre part d'Opis et se dirige sur Ecbatane par Carræ, Sambata, Célonæ ; visite aux jardins de Sémiramis : séjour d'un mois à Nysa : prétendu épisode des Amazones, I, 701-703. Querelle entre Héphestion et Eumène, I, 704-706.

—	—	Harpale à Athènes : son extradition étant réclamée par Alexandre, il s'évade, gagne le Ténare, puis la Crète, où il est assassiné par Thibron, I, 673-676.
—	—	Octobre. — Arrivée d'Alexandre à Ecbatane : célébration des Dionysies : fêtes et banquets, I, 706-707. Mort d'Héphestion, I, 708. Perdiccas et Dinocrate vont préparer les funérailles à Babylone, I, 709. Néarque chargé d'amener la flotte à Babylone, Héraclide d'en construire une sur la mer Caspienne, I, 715.
—	—	Nov.-déc. — Procès suscité par l'affaire d'Harpale : condamnation de Démosthène, de Démade et de Philoclès : évasion de Démosthène, I, 675-679.
—	— 323	Alexandre quitte Ecbatane : l'armée, sur deux colonnes, traverse le pays des Cosséens et soumet ces peuplades, I, 710.
—	—	Réception d'ambassades diverses (Brettiens, Lucaniens, Étrusques, Romains, Carthaginois, Scythes, Celtes, Éthiopiens), I, 711-715.
—	—	Entrée d'Alexandre à Babylone, I, 717. Nouvelles ambassades helléniques : arrivée de Cassandre, fils d'Antipater, I, 718-719.
—	—	Flotte considérable réunie à Babylone : projets sur l'Arabie, navires envoyés à la découverte, I, 720-723.
—	—	Excursion d'Alexandre sur l'Euphrate et le Pallacopas, visite aux tombeaux des rois de Babylone, I, 723-725.
—	—	Retour à Babylone : réorganisation de l'armée. Revues et exercices, I, 725-730.
—	—	Mai. — Funérailles et « héroïsation » d'Héphestion, I, 730-732.
—	—	Juin. — *Mort d'Alexandre*, I, 732-735.
—	—	Conseil de guerre tenu par les généraux, II, 5-8. Philippe Arrhidée acclamé roi par l'infanterie mutinée, I, 9. Négociations et compromis ; Perdiccas chiliarque, II, 12-14.
—	—	Exécutions ordonnées par Perdiccas : mort du stratège Méléagre, I, 16.
Ol. 114,2	—	Partage des satrapies et dignités : Perdiccas vicaire de l'empire, II, 21. 33. Le testament d'Alexandre cassé en assemblée générale, II, 34.
—	—	Soulèvement et exode des colons grecs de Bactriane, II, 39.
—	—	Troubles en Cyrénaïque, II, 97.
—	—	Meurtre de Statira et de Drypétis. Roxane donne le jour à un fils posthume d'Alexandre, II, 35.

—	—	Funérailles d'Alexandre, II, 36.
—	—	Pithon, satrape de Médie, extermine les émigrés de Bactriane, II, 40.
—	—	Léonnatos et Eumène, par ordre de Perdiccas, marchent de Babylone sur la Cappadoce, II, 85.
—	—	Effervescence à Athènes : la guerre résolue, condamnation de Démade et d'Aristote, II, 41-45.
—	—	Manifeste belliqueux d'Athènes : la Ligue hellénique ; Leosthène, généralissime de la Ligue, occupe les Thermopyles, II, 45-47. Agitation en Thrace, en Illyrie, en Épire, en Thessalie, II, 48-49.
—	—	Antipater en Thessalie : il occupe Héraclée, II, 49.
—	—	Août-septembre. — Combat d'Héraclée, II, 50 : soulèvement de la Thessalie ; armements dans toute la Grèce : tournée de Démosthène et Hypéride dans le Péloponnèse, I, 50-52. Antipater bloqué dans Lamia, II, 53. Lysimaque entre en Thrace, et Léonnatos marche au secours d'Antipater, II, 58.
—	—	Les Athéniens arment une flotte de 240 navires, sous Euétion : l'amiral macédonien Clitos dans les Cyclades, II, 62.
—	—	Cyrène prise par Thibron : lutte entre Thibron et les Cyrénéens, II, 97-98.
—	—	Siège de Lamia : mort de Léosthène : Antiphilos général de la Ligue, I, 55-56. Rappel de Démosthène, II, 57-58.
—	322	Amoindrissement de l'armée des coalisés ; défection des Étoliens et des Molosses.
	—	Bataille navale d'Amorgos, II, 63.
—	—	Tentative de débarquement faite par Micion à Rhamnonte, repoussée par Phocion, II, 64.
—	—	Perdiccas et Eumène en Cappadoce : soumission de la province : Eumène satrape, II, 87-88.
—	—	Lysimaque en lutte contre Seuthès, II, 300.
—	—	Léonnatos battu et tué près de Méliteia, II, 59-60. Antipater s'échappe de Lamia et se retire dans le nord de la Thessalie, II, 60-61.
—	—	Oraison funèbre des morts tombés à Lamia, prononcée par Hypéride, I, 55.
—	—	Convention conclue entre Antipater et Ptolémée Lagide, en vue de résister à Perdiccas, II, 79.
—	—	Thibron battu par les Cyrénéens, II, 99.
—	—	La flotte athénienne battue près des îles Echinades, sur la côte d'Étolie, II, 65.
	—	Perdiccas en Pisidie : pr. de Laranda et d'Isaura, II, 88-89.
Ol. 114,3	—	Marche de Cratère, qui opère sa jonction avec Antipa-



		ter : les Macédoniens s'avancent sur le Pénée, II, 66.
—	—	Eumène se crée une armée en Cappadoce, II, 90.
—	—	Thibron vainqueur des Cyrénéens ; les exilés cyrénéens appellent Ptolémée à leur secours, II, 99-100.
—	—	7 Août. — *Bataille de Cranon*, I, 67 : dispersion des alliés ; dissolution de la Ligue hellénique, soumission de la Thessalie, II, 68-70.
—	—	Fiançailles de Perdiccas et de Nicæa, fille d'Antipater, II, 90-92. Olympias offre à Perdiccas la main de sa fille Cléopâtre, II, 91.
—	—	Antipater en Béotie : Phocion et Démade envoyés pour traiter, II, 70-72.
—	—	Ophélas, général de Ptolémée, en Cyrénaïque : défaite et mort de Thibron, II, 100.
—	—	Mort d'Aristote à Chalcis, II, 45.
—	—	Sept.-Oct. — Munychie occupée par les Macédoniens : réforme de la constitution athénienne, le droit de cité étant attaché à un cens minimum de 2,000 drachmes, II, 73-75. Fuite et condamnation par coutumace des orateurs : mort d'Hypéride (7 oct.) et de Démosthène (14 oct.), II, 76-77. Restauration de l'oligarchie dans les cités grecques, II, 80. Émigration athénienne en Thrace, II, 74.
—	—	Mariage de Cratère et de Phila, fille d'Antipater, II, 79.
—	—	Cynane conduit sa fille Eurydice en Asie ; mort de Cynane ; fiançailles d'Eurydice avec le roi Philippe Arrhidée, II, 93-94.
—	—	Ptolémée s'empare de Cyrène, II, 101.
—	—	Antigone, menacé par Perdiccas, s'enfuit d'Asie, II, 94-95.
—	—	Perdiccas en Cappadoce : il répudie Nicæa et épouse Cléopâtre, II, 96.
—	—	Campagne d'Antipater et Cratère en Étolie, II, 80.
—	321	Le corps d'Alexandre amené de Babylone à Memphis, II, 102-103.
—	—	Antigone au camp d'Antipater : paix avec les Étoliens, II, 81.
—	—	Printemps. — Perdiccas, avec l'armée et la flotte royales, part de la Pisidie, marche sur l'Égypte, II, 104. Ptolémée mis en jugement et absous, II, 117.
—	—	Antipater, Cratère et Antigone passent l'Hellespont. Eumène se retire en Cappadoce, II, 106-108. Néoptolème, satrape d'Arménie, négocie avec les alliés, II, 108. Clitos, avec sa flotte, passe de leur côté, II, 127, 1.

—	—	Les Étoliens en Acarnanie : défaite du général macédonien Polyclès : invasion des Étoliens en Thessalie, II, 116.
—	—	Néoptolème expulsé par Eumène, qui refuse les propositions des alliés, II, 108-109.
—	—	Soulèvement de la Thessalie : agitation en Grèce, II, 116. Lettres de Démade à Perdiccas, II, 163.
—	—	Antipater marche sur la Cilicie; Cratère, sur la Cappadoce, II, 110. Antigone, avec la flotte, bat l'amiral de Perdiccas, Hagnon de Téos, II, 126, 1.
—	—	Perdiccas à Péluse : défections dans son armée, II, 119.
Ol. 114,4	—	Juillet. — Cratère vaincu par Eumène; mort de Cratère et de Néoptolème, II, 111-115.
—	—	Insuccès de Perdiccas au passage du Nil : Perdiccas assassiné par ses soldats, qui acclament Ptolémée, II, 120-123.
—	—	Pithon et Arrhidæos nommés gouverneurs généraux, II, 125. Eumène s'empare des provinces riveraines de l'Hellespont, II, 115.
—	—	Antigone à Cypre, II, 126.
—	—	Les Étoliens battus et l'insurrection de Thessalie étouffée par Polysperchon, II, 137.
—	—	L'armée d'Égypte, apprenant la mort de Cratère, condamne à mort Eumène et quinze autres stratèges de Perdiccas, II, 126. L'armée retourne en Syrie : convocation des stratèges à Triparadisos : Antipater gouverneur général, II, 126-129.
—	—	Attale, avec sa flotte, s'empare du Trésor de Tyr, et rallie les partisans de Perdiccas, II, 138.
—	—	*Partage de Triparadisos*, II, 130-137.
—	—	Attale, battu en mer par les Rhodiens, II, 139, se maintient en Carie, Lydie, Pisidie, II, 143.
—	—	Eumène à Sardes; il renonce à couper le chemin à Antipater et va prendre ses quartiers d'hiver à Célænæ, II, 140.
—	—	L'armée royale, sous la conduite d'Antigone, prend ses quartiers d'hiver à Gordion, II, 144.
—	—	Antipater à Sardes; procès de Cléopâtre : Antipater dans la Phrygie d'Hellespont, II, 140-141.
—	320	Février. — Antipater rentre en Macédoine avec la famille royale, II, 144-145.
—	—	Eumène se retire vers l'Arménie, poursuivi par Antigone, II, 146. Trahi par Apollonide, il est battu dans le pays des Orcyniens, II, 147.
—	—	Attale délogé de la Carie par Asandros, II, 146.

—	—	Eumène est cerné dans le fort de Nora, II, 149-153.
—	—	Antigone parlemente avec Eumène, II, 152, qui députe Hiéronyme de Cardia à Antipater, II, 154.
Ol 115,1	—	Nicanor, général de Ptolémée, envahit la Palestine : prise de Jérusalem : Juifs transportés à Alexandrie ; soumission de la Syrie, II, 155-156.
—	—	Démade, envoyé en ambassade auprès d'Antipater, est mis à mort avec son fils, II, 163.
—	—	Alcétas et Attale en Pisidie se préparent à la guerre contre Antigone, II, 156.
—	319	Antigone arrive à marches forcées de Nora en Pisidie, bat les Perdiccaniens en deux rencontres, fait prisonnier Attale et poursuit Alcétas à Termessos : mort d'Alcétas, II, 156-159.
—	—	Roxane s'enfuit avec son fils en Épire, II, 220.
—	—	Janvier. — Mort d'Antipater : Polysperchon gouverneur général, II, 165.
—	—	Antigone retourne en Phrygie, II, 160.
—	—	Les trésors amenés de Suse, sous la garde des argyraspides, sont déposés à Cyinda en Cilicie, II, 181.
—	—	Tentative d'Arrhidæos contre Cyzique, II, 191-192.
—	—	Cassandre contre Polysperchon : Nicanor prend possession de Munychie au nom de Cassandre, II, 173.
—	—	Antigone, à Célænæ, se déclare ouvertement contre Polysperchon, II, 190. Alliance entre Antigone et Ptolémée.
—	—	Antigone expulse Arrhidæos de la Phrygie d'Hellespont et Clitos de la Lydie : il saisit à Éphèse 600 talents envoyés de Cyinda en Macédoine, II, 193-195.
—	—	Cassandre s'enfuit de Macédoine et arrive au camp d'Antigone, II, 174. 175. 194. 195. Triple alliance entre Antigone, Ptolémée, Cassandre. Démétrios, fils d'Antigone, épouse Phila, sœur de Cassandre, III, 425, 3.
—	—	Mai. — Décret d'affranchissement rendu en faveur des cités helléniques par Polysperchon, II, 175. 197-198. Réaction démocratique en Grèce, II, 199 sqq. Samos rendue aux Athéniens, III, 219, 2.
— Ol. 115,2	—	Projet d'accommodement entre Antigone et Eumène, qui s'échappe de Nora, II, 178-179 et rentre en Cappadoce. Accord entre Eumène, Polysperchon et Olympias, II, 180-181. Eumène chargé de la guerre contre Antigone, Cassandre et Ptolémée.
—	—	Eumène en Cilicie : il gagne les argyraspides et recrute une armée avec les trésors de Cyinda, II, 181-185.
—	—	Ptolémée et Antigone essaient de corrompre les officiers d'Eumène, II, 186-188.

—	—	Nicanor occupe le Pirée et les Longs-Murs, II, 202. Alexandre, fils de Polysperchon, en Attique, II, 204.
	318	Phocion destitué et mis en accusation avec les autres oligarques, II, 205. Les accusés envoyés au camp de Polysperchon en Phocide et renvoyés à Athènes, II, 206-208.
—	—	Procès des oligarques : condamnation et exécution de Phocion (mai), II, 208-209.
—	—	Porus assassiné par Eudémos, II, 238. 491.
—	—	Le stratège Pithon attaque les satrapes de la Haute-Asie, II, 239.
—	—	Eumène se construit une flotte en Phénicie, II, 239.
—	—	Cassandre au Pirée : Polysperchon essaie de l'assiéger et se rend avec l'armée royale dans le Péloponnèse,
Ol. 115,3		II, 211-212. Il échoue au siège de Mégalopolis et évacue le Péloponnèse, II, 212-214.
—	—	Intrigues de la reine Eurydice contre Polysperchon, II, 220.
—	—	Clitos, envoyé par Polysperchon avec une flotte dans l'Hellespont, II, 215, est attaqué par Nicanor et Antigone près de Byzance, battu et tué dans sa fuite, II, 215-216.
—	—	Pithon, vaincu par les satrapes coalisés, se réfugie auprès de Séleucos, II, 238-239.
—	—	La flotte d'Antigone, dans les eaux de la Cilicie, entraîne à la défection la flotte d'Eumène, II, 240.
—	—	Athènes se soumet à Cassandre : Démétrios de Phalère gouverneur de la ville, II, 218.
—	—	Novembre. — Antigone, avec son armée de terre, part des bords de l'Hellespont à la rencontre d'Eumène, II, 240, qui prend le chemin de l'Orient et va hiverner à Caræ, près des défilés de Médie, II, 241.
—	—	Novembre. — Nicanor, de retour à Munychie, est mis à mort comme traître par Cassandre, II, 219-220.
—	—	Cassandre, nommé gouverneur général par Eurydice, entre en Macédoine, II, 221. Polysperchon se retire en Étolie (?), II, 222.
—	317	Janvier-mai. — Antigone hiverne en Mésopotamie, II, 247.
—	—	Eumène descend le cours du Tigre, menace Babylone, et arrive à Suse, II, 241-243, où il est rejoint par les satrapes d'Orient, 243-246.
Ol. 115,4	—	Mai. — Antigone marche sur Suse, II, 247 : Eumène recule derrière le Pasitigris ; Antigone, défait sur le Copratas, fait une retraite désastreuse, traverse la

		pays des Cosséens et arrive en Médie, II, 249-253.
—	—	L'armée des satrapes et Eumène à Persépolis : fêtes et banquets, II, 254-257.
—	—	Antigone marche sur la Perse, II, 257.
—	—	Massacre des oligarques à Syracuse : Agathocle tyran, II, 386. III, 105.
—	—	Cassandre soumet les villes de l'Hellade et du Péloponnèse, II, 222 défendues par Alexandre, fils de Polysperchon, II, 301.
Ol. 115,4	—	Æacide, Polysperchon et Olympias envahissent la Macédoine ; Eurydice abandonnée par son armée à Evia ; Philippe Arrhidée et Eurydice mis à mort par ordre d'Olympias (oct.-nov.), II, 222-224.
—	—	Automne. — Les deux armées en présence : stratagèmes d'Eumène, II, 257-260.
—	—	Bataille indécise en Paraetacène, II, 261-267.
—	—	Antigone se retire à Gadamarta en Médie, II, 267 ; l'armée des satrapes en Gabiène, II, 268.
—	—	Cassandre devant Tégée, II, 225.
—	—	Les Étoliens occupent les Thermopyles pour fermer à Cassandre la voie du retour, II, 225.
—	—	Cassandre arrive par mer en Thessalie, évite Polysperchon et entre en Macédoine, II, 225-226.
—	—	Olympias enfermée dans Pydna : Æacide détrôné par ses sujets : Polysperchon, abandonné par ses troupes, II, 227-228, se jette dans Naxion, II, 301.
—	—	Antigone marche sur la Gabiène pour surprendre Eumène, II, 268-272.
—	—	Siège de Pydna, II, 227-230.
—	316	Complot contre Eumène : bataille en Gabiène ; Eumène trahi et livré à Antigone, II, 273-281.
—	—	Mort d'Eumène, II, 283.
—	—	Antigone regagne ses quartiers d'hiver en Médie, II, 285. Intrigues et exécution de Pithon, II, 287.
—	—	Prise de Pydna, de Pella, d'Amphipolis ; soumission de la Macédoine : exécution d'Olympias, II, 230-232. Roxane et son fils internés à Amphipolis, II, 232. Cassandre épouse Thessalonice, fille de Philippe : fondation de Cassandria, Thessalonique, Ouranopolis, II, 233.
—	—	Polysperchon se réfugie chez les Etoliens, II, 301.
—	—	Mars-avril. — Antigone part d'Ecbatane pour Persépolis, II, 288-289.
—	—	Mai. — Antigone à Suse : il emporte les trésors royaux II, 291.

— Ol. 116,1	—	Juin-août. — Antigone à Babylone; mésintelligence entre Antigone et Séleucos, qui s'enfuit en Egypte, II, 292-307.
—	—	Cassandre entre en Grèce avec une armée et rebâtit Thèbes, II, 301-302. Alexandre, fils de Polysperchon, occupe l'Isthme, II, 302.
—	—	Cassandre dans le Péloponnèse, II, 302.
—	—	Sept.-nov. — Antigone se rend de Babylone en Cilicie, et hiverne à Mallos, II, 294.
—	—	Négociations entre Ptolémée, Séleucos, Cassandre et Lysimaque : entente secrète contre Antigone, II, 308.
—	— 315	Cassandre quitte en toute hâte le Péloponnèse, au reçu des nouvelles d'Orient, II, 303.
—	—	Ultimatum signifié à Antigone par les coalisés. La guerre déclarée, II, 309-310.
—	—	Printemps. — Antigone envoie Aristodémos en Grèce, envahit la Syrie et la Phénicie, et se construit une flotte, II, 312-313. Prise de Joppé, de Gaza ; siège de Tyr, II, 314 sqq.
—	—	Séleucos tient la mer avec une flotte, et rallie les princes cypriotes à la cause des alliés, II, 313-319.
Ol. 116,2	—	Décret lancé par Antigone contre Cassandre et en faveur des villes grecques, II, 3153-16. Alliance d'Antigone avec Polysperchon, II, 315-321.
—	—	Succès de Ptolémée, neveu d'Antigone, en Cappadoce et en Bithynie, II, 317-318.
—	—	Ptolémée Lagide rend en faveur des villes grecques un décret analogue à celui d'Antigone, II, 318, 2, et arme à Cypre une nouvelle flotte, II, 319. Cition assiégée par Séleucos, II, 319.
—	—	Aristodémos recrute des troupes en Étolie, II, 323.
—	—	Campagne de Cassandre dans le Péloponnèse contre Polysperchon et Alexandre, II, 321. Alexandre se rallie à Cassandre, II, 322.
—	—	Succès d'Aristodémos dans le Péloponnèse, II, 324.
—	—	Une partie de la flotte d'Antigone surprise et détruite sur la côte de Lycie, II, 323.
—	—	Entrevue d'Antigone et de Ptolémée, II, 323.
—	—	Alexandre, fils de Polysperchon, assassiné : sa veuve Cratésipolis se maintient à Sicyone, II, 324-325.
—	—	Hostilités entre les Étoliens et les Acarnaniens : Cassandre en Acarnanie, en Épire, à Apollonie, chez les Taulantins, à Épidamne, II, 325-326.
—	—	Acrotatos de Sparte et les Tarentins contre Agathocle de Syracuse, II, 386. III, 106.

Ol. 116,3	—	Cassandre envoie une armée en Asie sous Prépélaos, et des renforts à la flotte de Séleucos, II, 326.
—	—	Lemnos bloquée par l'escadre athénienne au service de Cassandre, délivrée par Dioscoride, II, 327.
—	—	Asandros et Prépélaos maîtres de la Lydie : les généraux d'Antigone refoulés en Carie, II, 327.
—	—	Les villes grecques de Thrace se révoltent contre Lysimaque, avec l'appui d'Antigone, II, 330.
—	—	Prise de Tyr par Antigone, I, 328.
—	—	Le stratège Ptolémée vainqueur à l'affaire de Caprima, II, 328. La flotte d'Antigone, sous Médios, dans la mer Égée, II, 329.
—	— 313	Antigone laisse Démétrios en Syrie et va prendre ses quartiers d'hiver à Célænæ en Phrygie, II, 329.
—	—	Lysimaque contre les villes de Thrace, les Thraces et les Scythes. Siège de Callatis, II, 330-331.
—	—	Succès d'Antigone contre Asandros : accommodement rompu ; Antigone maître du littoral de l'Asie-Mineure, II, 331.
—	—	Cyrène et Cypre se détachent de Ptolémée, II, 336.
—	—	En Sicile, traité entre Hamilcar et Agathocle de Syracuse, II, 386.
—	—	Télesphoros, général d'Antigone, dans le Péloponnèse, II, 332. L'Eubée et la Béotie se détachent de Cassandre, II, 333.
Ol. 116,4	—	Campagne victorieuse de Philippe, frère de Cassandre, en Étolie et en Épire : Æacide vaincu et tué, II, 332-333.
		Agis et Épænétos reprennent Cyrène pour le compte de Ptolémée, II, 336.
—	—	Entrevue d'Antigone et de Cassandre, II, 333.
—	—	Cassandre en Eubée : Oréos secourue par Télesphoros et Médios, II, 334. Ptolémée le stratège à Chalcis II, 335-338.
—	—	Antigone prêt à passer l'Hellespont : retour précipité de Cassandre, II, 335-336.
—	—	Le stratège Ptolémée s'empare de Chalcis, Érétrie, Carystos, intimide Athènes et expulse de la Béotie, de la Phocide et de la Locride, les garnisons de Cassandre, II, 338.
—	—	Révolte d'Épidamne et d'Apollonie contre Cassandre, avec l'appui des Corcyréens, II, 339. Alcétas roi d'Épire et ennemi de Cassandre, II, 339.
—	—	Lyciscos et Cassandre en Épire, II, 339.
—	—	Cassandre traite avec Alcétas, est battu par les Apol-

		Ioniates, et se retire : révolte de Leucade contre Cassandre, II, 340.
—	—	Ptolémée ramène Cypre à l'obéissance, et fait des incursions sur les côtes de Phénicie et de Cilicie, II, 337.
—	—	Démétrios, accouru en Cilicie, retourne en Syrie, II, 337.
—	312	Guerre entre Carthage et Agathocle, II, 387. III, 106.
—	—	Défection de Télesphoros, qui prend Élis et pille Olympie, II, 340. Télesphoros expulsé du Péloponnèse par le stratège Ptolémée, II, 341.
—	—	Printemps. — Ptolémée avec son armée à Gaza, II, 341. Marche de Démétrios sur Gaza; bataille de Gaza, II, 341-345.
—	—	Retraite de Démétrios sur Tripolis, II, 347. Ptolémée
Ol. 117,1		maître de la Syrie : reddition de Tyr, II, 348.
—	—	Séleucos se rend à Babylone, II, 349-350.
—	—	Entrée de Séleucos à Babylone : début de l'*Ère des Séleucides* (1er oct. 312), II, 351.
—	—	Nicanor battu par Séleucos, II, 352, qui s'empare de la Susiane, de la Médie et de la Perse, II, 360.
—	—	Démétrios, vainqueur à Myonte, II, 353, est rejoint par Antigone, II, 354. La Syrie évacuée par Ptolémée, II, 355. Campagne contre les Nabatéens, II, 355-359.
—	—	Défection d'Ophélas de Cyrène et révolte des peuplades entre la Cyrénaïque et l'Égypte, II, 364.
—	—	Démétrios occupe Babylone, II, 360.
—	311	Retour de Démétrios en Syrie, II, 361.
—	—	Paix de 311 entre Antigone, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque, II, 361-367.
—	—	Campagne de Ptolémée contre les Marmarides, II, 364. 369.
Ol. 117,2	—	Alexandre et Roxane assassinés par Cassandre, II, 371.
—	—	Guerre entre Antigone et Séleucos secouru par Ptolémée, II, 373 sqq. Antigone battu à Nicéphorion, II, 374.
—	310	Ptolémée agite la Grèce, II, 375-376 et s'empare de la Cilicie, II, 376-378.
—	—	Défection du stratège Ptolémée et de son lieutenant Phœnix dans la Phrygie d'Hellespont, II, 376.
—	—	Succès de Lysimaque en Thrace, de Cassandre en Péonie, II, 377. Les Autariates transportés dans l'Orbélos, II, 377. 624.
—	—	Démétrios reprend la Cilicie, et Philippe la Phrygie

Ol. 117,2	310	d'Hellespont, II, 378. 383. Nicoclès de Paphos négocie avec Antigone, II, 379.
—	—	Polysperchon proclame roi le jeune Héraclès, II, 378.
—	—	La dynastie de Paphos exterminée par Ptolémée, II, 379, qui s'empare de la Lycie, II, 380.
Ol. 117,3	—	Agathocle porte la guerre en Afrique et bat les Carthaginois (août 310), II, 387.
—	—	Paix entre Antioche et Séleucos, II, 374. 379.
—	309	Agathocle devant Tunis ; blocus de Carthage, II, 388. offres d'Agathocle à Ophélas de Cyrène, II, 389.
—	—	Polysperchon conduit Héraclès en Macédoine ; il conclut un arrangement avec Cassandre et assassine Héraclès à Trampya, II, 381.
—	—	Le stratège Ptolémée mis à mort, à Cos, par Ptolémée Lagide, II, 382.
—	—	Ptolémée fait une tentative sur Halicarnasse, II, 382, et bat en retraite sur Myndos, II, 383.
—	308	Ophélas rejoint Agathocle devant Carthage : sa mort, II, 391. III, 57.
—	—	Ptolémée en Grèce : il s'empare de Corinthe, de Sicyone, de Mégare, et conclut un traité avec Cassandre, II, 384.
—	—	Projet de mariage entre Ptolémée et Cléopâtre, fille de Philippe, III, 393.
Ol. 118,1	—	La Cyrénaïque reconquise par Magas pour le compte de Ptolémée, II, 392. III, 56.
—	—	Cléopâtre assassinée à Sardes, II, 394.
—	307	Démétrios rassemble une flotte à Éphèse et s'embarque pour l'Attique, II, 411.
Ol. 118,2	—	Juin-septembre. — Démétrios au Pirée : prise de Mégare, de Munychie ; délivrance d'Athènes : départ de Démétrios de Phalère, II, 413-414.
—	—	Création des tribus *Antigonide* et *Démétriade* à Athènes II, 416.
—	—	Alcétas assassiné en Épire : Pyrrhos ramené par Glaucias, II, 419.
—	306	Décret de Stratoclès en l'honneur de Lycurgue, II, 471. Loi de Sophocle sur l'enseignement de la philosophie à Athènes, II, 471.
—	—	Démétrios, rappelé par Antigone, se rend dans les eaux de la Cilicie et se porte sur Cypre, II, 121 : siège de Salamine, II, 422 sqq.
—	—	Bataille navale de Salamine, gagnée par Démétrios sur Ptolémée, II, 425-429. Antigone prend le titre de roi, II, 431.

Ol. 118,3	—	Ptolémée, Lysimaque, Cassandre, [et bientôt Mithridate III, Atropatès, Agathocle, Denys d'Héraclée] prennent le titre de rois, II, 435-437.
—	—	Retour offensif de Cassandre, qui s'établit dans la Béotie et en Eubée, et menace l'Attique, II, 475.
—	—	Mort de Philippe, fils d'Antigone, II, 440, et de Denys d'Héraclée, II, 499.
—	—	Armements d'Antigone en vue de l'expédition d'Égypte, II, 441.
—	—	Novembre. — Expédition d'Égypte : insuccès et retraite d'Antigone, II, 442-447.
—	305	Cassandre envahit l'Attique, prend Phylé, Panacton, et investit Athènes, II, 473.
—	—	Abrogation de la loi de Sophocle, II, 472.
—	—	Les Athéniens reçoivent des subsides d'Antigone, II, 473, 4.
—	—	Antigone se retourne contre les Rhodiens, II, 450.
—	—	Rhodes assiégée un an par Démétrios, II, 453-467.
Ol. 118,4	— 304	Les villes grecques implorent le secours de Démétrios contre Cassandre et Polysperchon, II, 474.
Ol. 119,1	—	Démétrios fait la paix avec les Rhodiens, II, 467.
—	—	Démétrios en Eubée et en Attique : Cassandre, poursuivi par Démétrios, repasse les Thermopyles, II, 475.
—	—	Séjour de Démétrios à Athènes, II, 483.
—	303	Cléonymos s'empare de Corcyre, II, 483.
— Ol. 119,2	—	Démétrios dans le Péloponnèse : prise d'Argos, d'Épidaure, de Trœzène ; soumission de l'Arcadie ; prise et reconstruction de Sicyone ; prise de Corinthe, de Boura, d'Ægion, II, 477-480.
—	—	Diète de Corinthe : Démétrios généralissime de la Ligue hellénique, II, 481.
—	—	Cléonymos à Hyria et dans le bassin du Pô, II, 483. III, 107.
—	—	Démétrios s'empare de Corcyre et de Leucade, II, 483-484.
—	302	Retour et séjour de Démétrios à Athènes : flatteries des Athéniens ; prodigalités et débauches du roi, II, 484-485.
—	—	Démétrios arme contre Cassandre : alliance entre Cassandre et Lysimaque, II, 489.
—	—	Quadruple alliance entre Cassandre, Lysimaque, Ptolémée et Séleucos, II, 493.
—	—	Lysimaque et Prépélaos envahissent l'Asie-Mineure : soumission de l'Éolide et de l'Ionie, II, 494-495.
—	—	Cassandre occupe les Thermopyles, II, 493. 500.

—	—	Mithradate II assassiné, II, 503. III, 83.
—	—	Antigone à la poursuite de Lysimaque, qui se retire vers le nord, II, 497 sqq. Lysimaque épouse Amastris d'Héraclée, II, 499.
—	—	Ptolémée envahit la Syrie, II, 499.
Ol. 119,3		Démétrios réunit ses forces à Chalcis et débarque en Thessalie, II, 488. 500.
—	—	Les armées de Démétrios et de Cassandre en Thessalie, II, 501. Démétrios s'empare de Phères, II, 502.
—	—	Démétrios traite avec Cassandre, s'embarque pour l'Asie, reprend le littoral, d'Éphèse au Pont-Euxin, II, 502-503, et peut-être aussi Samos, II, 547, 2.
—	—	Cassandre reprend la Thessalie et pousse au delà des Thermopyles, II, 505.
—	—	Révolution en Épire : Pyrrhos expulsé, II, 506. III, 99, 4.
—	—	Les troupes de Cassandre en Asie, II, 507.
—	301	L'armée des coalisés réunie sur l'Halys, II, 507.
Ol. 119,4	—	*Bataille d'Ipsos*, II, 509-510.
—	—	Démétrios à Éphèse, en Carie, en Cilicie, à Éphèse, II, 512. Défection d'Athènes, II, 513.
—	—	Partage de l'empire entre Séleucos, Lysimaque et Cassandre, II, 514 sqq. Constitution des royaumes d'Arménie, de Cappadoce, de Pont ; les villes grecques d'Asie vassales de Lysimaque, II, 515-518.
—	300	Démétrios à l'Isthme, puis sur les côtes de Thrace, II, 524.
—	—	Séleucos en Cœlé-Syrie et en Phénicie, II, 525 : alliance entre Ptolémée et Lysimaque, qui épouse Arsinoé, II, 526.
—	—	Cassandre assiège Élatée et menace l'Attique, II, 530. Alliance entre les Athéniens et les Étoliens, II, 530. 535.
—	—	Séleucos appelle Démétrios en Syrie : congrès de Rossos ; Séleucos épouse Stratonice, fille de Démétrios, II, 528. Cf. III, 58.
—	—	Mort de Déidamia, épouse de Démétrios, II, 529.
Ol. 120,1	—	Tentative de Cassandre sur Corcyre secourue par Agathocle, II, 531.
—	—	Succès de Démétrios en Phénicie et en Cœlé-Syrie : destruction de Samarie, II, 532. 543. Paix entre Ptolémée et Démétrios : Pyrrhos otage en Égypte,
—	299	II, 533.
Ol. 120,2	—	Démétrios se prépare à faire campagne contre Athènes : les Athéniens demandent des secours à Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, II, 535-536.

—	298	Commencement de la « Guerre de quatre ans » : Démétrios débarque en Attique et fait une excursion dans le Péloponnèse, II, 537.
Ol. 120,3	—	Expédition de Séleucos dans l'Extrême-Orient : cession du bassin de l'Indus à Sandracottos, III, 77.
—	297	Zipœtès, dynaste de Bithynie, prend le titre de roi, II, 561. 620.
—	—	Mort de Cassandre, II, 538, et, quatre mois après, de son fils Philippe : son fils cadet Antipater roi de Macédoine, II, 539.
Ol. 120,4	—	Démétrios s'empare d'Égine et de Salamine, II, 539.
—	—	Révolution à Athènes : Lacharès tyran, II, 539-540.
—	296	Démétrios maître d'Éleusis et de Rhamnonte, II, 540.
—	—	Pyrrhos, rétabli en Épire par Ptolémée, règne avec Néoptolémos, II, 545.
Ol. 121,1	—	Mésintelligence entre les fils de Cassandre, Antipater et Alexandre, II, 551.
—	—	Démétrios s'empare du Pirée et affame Athènes, II, 541.
—	—	Expédition malheureuse d'Agathoclès, fils de Lysimaque, contre les Gètes, II, 562.
—	295	Pyrrhos, devenu seul roi d'Épire, II, 548-549 et gendre d'Agathocle, II, 551, 1, intervient en Macédoine, II, 547-552.
—	—	Fuite de Lacharès : capitulation d'Athènes, II, 542-543.
— Ol. 121,2	—	Séleucos occupe la Cilicie, et Ptolémée s'empare de Cypre, II, 547. III, 55.
—	—	Démétrios marche contre les Spartiates, qui s'étaient avancés en Arcadie, II, 545, et les bat devant Sparte, II, 546.
—	—	Accord conclu entre Pyrrhos et les deux rois de Macédoine, Antipater et Alexandre, II, 553.
— Ol. 121,3	294	Brusque retraite de Démétrios, II, 547-548 : Alexandre vient à sa rencontre en Thessalie, II, 553. Alexandre mis à mort par Démétrios, qui est proclamé roi de Macédoine, II, 554-555.
Ol. 121,4	293	Démétrios s'empare de Thèbes et ramène la Béotie à l'obéissance, II, 559. Conjuration avortée à Athènes, II, 560. Garnison macédonienne sur le Musée, II, 561.
—	292	Séleucos donne Stratonice et la partie orientale de son empire à son fils Antiochos, II, 578-579.
Ol. 122,1	—	Lysimaque reconnaît Démétrios pour roi de Macédoine, II, 562.
—	291	Expédition de Lysimaque contre les Gètes, II, 562 sqq.
—	—	Lysimaque prisonnier des Gètes, II, 563 : il recouvre sa liberté, II, 565.

Ol. 122,2	—	Démétrios songe à s'emparer de la Thrace, II, 565.
—	—	Nouvelle révolte des Béotiens : siège de Thèbes par Démétrios, II, 566.
—	290	Prise de Thèbes, II, 566.
Ol. 122,3	—	Occupation de Delphes par les Locriens et Étoliens : célébration des fêtes pythiques à Athènes, II, 567.
—	—	Pyrrhos épouse Bircenna, fille de Bardylis, III, 100 (note).
—	289	Projets de Démétrios ; ses relations avec Agathocle de Syracuse et les Romains, II, 568-569.
Ol. 122,4	—	Guerre de Démétrios contre Pyrrhos et les Étoliens ; Démétrios épouse Lanassa à Corcyre ; défaite de l'armée macédonienne, II, 570-571.
—	—	Pyrrhos envahit la Macédoine ; Démétrios le chasse et fait la paix avec lui, II, 573.
—	288	Formidables préparatifs de Démétrios pour une expédition en Orient, II, 574-575.
—	—	Mort d'Agathocle de Syracuse, II, 573. III, 108. 156.
—	—	Amastris, reine d'Héraclée, est assassiné par ses fils, Cléarchos et Oxathrès, II, 580.
—	—	Bindousara (Amitrochatès) succède dans l'Inde à Sandracottos, III, 79, 1.
—	—	Mænon, appuyé par les Carthaginois, fait la loi à Syracuse, III, 156.
—	—	Coalition de Séleucos, Ptolémée, Lysimaque et Pyrrhos contre Démétrios, II, 581-582.
Ol. 123,1	—	Démétrios abandonné par son armée, qui acclame Pyrrhos roi de Macédoine, II, 583. Phila, épouse de Démétrios, se donne la mort, II, 584. Partage de la Macédoine entre Pyrrhos et Lysimaque, II, 584. La garnison macédonienne expulsée d'Athènes, II, 585-586. III, 93. 219.
—	—	Démétrios, avec l'armée de son fils Antigone, assiège Athènes, secourue par Pyrrhos ; accommodement entre les deux rois, II, 587. III, 219.
—	287	Démétrios en Asie-Mineure : il épouse Ptolémaïs à Milet, II, 588. Lysimaque envoie contre lui Agathoclès,
Ol. 123,2		qui le force à se réfugier sur les terres de Séleucos, II, 589-591.
—	—	Pyrrhos en Thessalie, II, 596 ; il est battu par Lysimaque et renonce au trône de Macédoine. La Thessalie et la Macédoine sont annexées au royaume de Thrace, II, 597. Traité entre Antigone et Pyrrhos, III, 219.
—	—	Les Tarentins poussent les Italiens à la guerre contre Rome, III, 110.

—	286	Démétrios, sauvé par Séleucos, se met en rébellion
Ol. 123,3		contre lui ; il est fait prisonnier et interné à Apamée sur l'Oronte, II, 593-594.
—	285	Expédition de Lysimaque en Thrace, II, 605.
Ol. 123,4	—	Ptolémée Philadelphe associé au trône par son père, II, 602. Ptolémée Céraunos chez Lysimaque, II, 603.
—	—	Lysimaque s'empare d'Héraclée et met à mort les fils
	284	d'Amastris, II, 605.
—	—	Les Italiens en guerre contre Rome, III, 111. Défaite du
Ol. 124,1		préteur L. Cæcilius Métellus devant Arretium, III, 115.
—	—	Agathoclès assassiné par Ptolémée Céraunos, II, 607.
—	—	Mort d'Audoléon, roi de Péonie ; son fils Ariston expulsé par Lysimaque, II, 607.
—	283	Mort de Démétrios, II, 599.
Ol. 124,2	—	Mort de Ptolémée Ier Soter ; avènement de Ptolémée II Philadelphe, II, 602.
—	—	Arsinoé, fille de Lysimaque, fiancée avec Ptolémée Philadelphe, II, 609. Céraunos se réfugie auprès de Séleucos, II, 609.
—	—	Extermination des Gaulois Sennonais par les Romains III, 115. Les Boïens et les Étrusques battus au lac Vadimon, III, 116. Apparition des Celtes en Illyrie, II, 624.
—	—	Lysimaque en Asie-Mineure : Séleucos entre en campagne contre Lysimaque, II, 610.
—	—	Les Boïens vaincus à Populonia par les Romains, III, 117.
—	—	Victoire de C. Fabricius sur les Lucaniens, III, 117.
—	—	Rupture entre Tarente et Rome, III, 118-124.
—	282	Conquête de l'Asie-Mineure par Séleucos.
Ol. 124,3	281	Mai. — Bataille de Coroupédion : mort de Lysimaque, II, 610-611.
—	—	Pyrrhos envoie des troupes aux Tarentins, II, 617.
Ol. 124,4	—	Séleucos franchit l'Hellespont : il est assassiné par Céraunos, II, 613-614. III, 181.
—	—	Ptolémée Céraunos roi de Thrace, II, 614-615.
—	—	Patroclès, général d'Antiochos, en Asie-Mineure : Ptolémée envahit la Syrie, II, 616.
—	—	Antigone, prétendant au trône de Macédoine, battu sur mer par Céraunos, II, 616. III, 181.
—	280	Pyrrhos passe avec une armée en Italie, II, 617. III, 131-132. La guerre déclarée par les Romains à Pyrrhos, III, 134. Pyrrhos à Tarente, III, 134-135.
—	—	Première incursion des Celtes en Thrace sous Cambaulès, II, 625. III, 631.
—	—	Peste en Grèce, II, 619.

—	—	Quatre villes associées, Patræ, Dyme, Tritæa, Pharæ, expulsent leurs garnisons macédoniennes; débuts de la Ligue achéenne, II, 617. 619. III, 191. 194.
—	—	Campagne d'Areus, roi de Sparte, en Phocide et en Étolie, II, 618-619.
Ol. 125,1	—	Mort de Zipœtès, roi de Bithynie: rivalité de ses fils Nicomède et Zipœtès, II, 620. III, 181. 184.
—	—	Pyrrhos vainqueur des Romains à Héraclée, III, 136-138. La légion campanienne révoltée s'empare de Rhégion : les Romains chassés du sud de l'Italie, III, 139-140.
—	—	Les Romains font la paix avec les Étrusques, III, 140.
—	—	Pyrrhos ravage la Campanie et s'avance jusqu'à Préneste, III, 141-142. Retraite de Pyrrhos, qui installe son armée en Campanie, III, 143-144.
—	—	Ambassade de Fabricius à Tarente; Pyrrhos relâche les prisonniers sans rançon, III, 144-147.
—	—	Les Carthaginois offrent aux Romains leur secours; refus du Sénat, III, 147-148.
—	—	Ptolémée, fils de Lysimaque, et le prince illyrien Mounios envahissent la Macédoine, II, 622.
—	—	Paix entre Antiochos et Céraunos, II, 621.
—	—	Les fils de Lysimaque assassinés à Cassandria par Céraunos, qui devient ainsi roi de Macédoine, II, 623.
—	—	Ambassade de Cinéas à Rome, III, 149-151.
—	279	Guerre entre Antiochos, d'une part, Nicomède et Antigone, de l'autre, II, 621. 635. L'armée syrienne exterminée en Bithynie par Nicomède, qui fait alliance avec Héraclée, II, 621. III, 181. 184.
—	—	Deuxième invasion des Celtes en Thrace, en Péonie, en Illyrie et en Macédoine, II, 625. Céraunos vaincu et tué par les Celtes de Bolgios, II, 626. III, 151. 182. 631.
—	—	Reprise des hostilités entre Rome et Pyrrhos : la bataille d'Asculum, III, 152-153. Pyrrhos, victorieux et découragé, se retire à Tarente, III, 154-155.
—	—	Traité d'alliance entre Rome et Carthage, III, 155-156. 158.
— Ol. 125,2	—	Juin-sept. — Méléagre, roi de Macédoine durant deux mois; il est remplacé par Antipater, qui est détrôné par le stratège Sosthène, II, 627. III, 151. Apollodoros tyran de Cassandria, II, 627-628. III, 183.
—	—	Hicétas de Syracuse fait appel à Pyrrhos : ambassade de Cinéas en Sicile, III, 158.
—	278	Syracuse assiégée par les Carthaginois, III, 157-158.

—	—	Troisième invasion des Celtes, II, 628 sqq.
—	—	Echec des Celtes devant les Thermopyles, II, 631 : les Celtes, tournant les Thermopyles, envahissent la Phocide et sont repoussés devant Delphes, II, 632-633.
—	—	Juin. — Pyrrhos passe en Sicile, III, 153. 157-160.
—	—	Victoires de Fabricius dans le Samnium, III, 167.
Ol. 125,3	—	Retraite des Celtes, II, 634 ; établissements celtiques en Illyrie et en Thrace : Comontorios fonde le royaume de Tylis, II, 634. III, 183-184.
—	—	Mort de Sosthène, II, 636. III, 159. 632.
—	—	Pyrrhos s'empare en peu de temps de toute la Sicile : les Carthaginois, confinés dans Lilybée, font des propositions de paix, III, 161-163.
—	277	Des bandes de Celtes, sous la conduite de Léonnorios et Loutarios, rançonnent le littoral de la Propontide et passent en Asie, II, 635. III, 183. 185-186.
—	—	Pyrrhos assiège en vain Lilybée durant deux mois, III, 165.
—	—	Les Romains ravagent le Samnium, III, 167.
—	—	La guerre recommence entre Antiochos et Antigone : bataille navale gagnée par Antigone, III, 186.
—	—	Crotone et Locres au pouvoir des Romains, III, 168.
—	—	Anarchie en Macédoine, II, 636. III, 188, 1.
—	—	Projets de Pyrrhos sur l'Afrique : ses exactions et violences en Sicile, III, 165-166.
—	—	Victoire d'Antigone sur les Celtes à Lysimachia, II, 637. III, 187. 191, 1.
— Ol. 125,4	—	Antigone, allié avec les Étoliens, enrôle les Celtes de Bidorios et s'empare de la Macédoine, II, 637. III, 181. 188.
—	—	Les Celtes d'Asie (Galates) au service de Nicomède, II, 637-638. III, 18. 247. 185. 189, qui bat Zipœtès et s'empare de toute la Bithynie, III, 189.
—	—	Révoltes des Sicéliotes contre le despotisme de Pyrrhos : progrès des Carthaginois, III, 166-167.
—	—	Incursions et ravages des Galates en Asie-Mineure (Lydie et Carie), III, 189-190.
—	276	Succès du consul Q. Fabius Maximus dans le sud de l'Italie, III, 167.
—	—	Les Tarentins et Samnites supplient Pyrrhos de revenir en Italie, III, 167.
—	—	Antiochos, Nicomède et Antigone contre les Galates, III, 190-191. Paix entre les trois souverains, III, 191-192. Phila, sœur d'Antiochos, fiancée à Antigone, III, 191.

—	—	Soulèvement d'Ægion; association des cinq villes achéennes, Patræ, Ægion, Dyme, Tritæa, Pharæ, III, 195. Extension de la nouvelle *Ligue achéenne*; accession de Boura, III, 196.
—	—	Peste à Rome, III, 170.
—	—	Antigone assiège Cassandria, secourue par les Spartiates, III, 194.
—	—	Les Spartiates, sous la conduite de Cléonymos, s'emparent de Trœzène, III, 194.
Ol. 126,1	—	Retour de Pyrrhos en Italie, III, 169. Pillage du temple de Perséphone à Locres, III, 170. Pyrrhos à Tarente, III, 170.
—	275	Prise de Cassandria par Aminias, pour le compte d'Antigone, III, 194.
Ol. 126,2	—	*Bataille de Bénévent*, III, 171-172. Pyrrhos demande en vain des secours aux rois et princes d'Orient, III, 173. 197. 242.
—	—	Guerre entre Ptolémée II et Magas de Cyrène, III, 261.
—	—	Hiéron stratège de Syracuse, III, 287-288.
—	274	Pyrrhos revient en Épire, laissant Milon et Hélénos à Tarente, III, 174 : il enrôle des Galates et déclare la guerre à la Macédoine, II, 197.
—	—	Ptolémée II demande l'amitié des Romains : ambassade romaine à Alexandrie, III, 177-178.
Ol. 126,3	—	Prise de Corcyre par Ptolémée, fils de Pyrrhos, III, 197.
—	— 273	Antigone défait par Pyrrhos, III, 197-198; sac d'Ægæ, III, 198. 200. Pyrrhos roi de Macédoine.
—	—	Antigone battu de nouveau par Ptolémée, III, 198.
— Ol. 126,4	—	Victoires des Romains sur les Samnites, Lucaniens et Brettiens, III, 175.
—	272	Pyrrhos envahit le Péloponnèse par le golfe de Corinthe, marche sur Mégalopolis et de là sur Sparte, pour y restaurer Cléonymos, III, 203-204. 220.
— Ol. 127,1	—	Échec de Pyrrhos devant Sparte secourue par Antigone et le roi spartiate Areus, III, 204-207.
—	—	Retraite de Pyrrhos : mort de son fils Ptolémée, III, 207.
—	—	Automne. — Pyrrhos devant Argos défendue par Antigone : combat livré sous les murs de la ville : mort de Pyrrhos, III, 175. 208-212.
—	—	Dispersion de l'armée de Pyrrhos, III, 213.
—	—	Tarente prise par les Romains, III, 177-178.
—	— 271	Paix entre Alexandre roi d'Épire et Antigone roi de Macédoine, III, 214-215.
—	—	Antigone favorise l'institution de nombreuses tyrannies

Ol. 127,2		dans le Péloponnèse, III, 216. Aristodémos tyran à Mégalopolis, III, 216. Aristotimos tyran à Élis, III,217.
—	—	Mort du philosophe Épicure, III, 222, 1.
—	270	Aristotimos massacré à Élis, III, 218.
—	—	Ptolémée Philadelphe épouse sa sœur Arsinoé, II, 257-260.
—	—	Guerre entre Alexandre d'Épire et Monounios, roi des Dardaniens, III, 178. 214.
Ol. 127,3	—	Rhégion prise par les Romains : exécution des soldats de la légion campanienne, III, 176.
—	—	Hiéron, vainqueur des Mamertins, proclamé roi de Syracuse (270-216), III, 177. 289.
—	269	Apollonie, menacé par Monounios, envoie une ambassade à Rome, III, 178. 214.
Ol. 127,4		
—	268	Révolution à Élis : Aristotimos mis à mort; alliance d'Élis avec les Étoliens, III, 217-219.
Ol. 128,1		
—	267	Mort du philosophe Zénon de Cition. Décret rendu en son honneur par les Athéniens sur la proposition de Thrason, III, 222, 1. 237, 3.
Ol. 128,2		
—	266	Chrémonide et Glaucon, commandant du Pirée, conspirent contre Antigone, III, 220. 224.
—	—	*La Guerre de Chrémonide*. Athènes, encouragée par l'Égypte, rompt avec la Macédoine : alliance entre Athènes et Sparte (y compris les alliés de Sparte), III, 225-227.
Ol. 128,3		
—	—	Antigone envahit l'Attique; l'amiral égyptien Patroclos et le roi spartiate Areus, comptant l'un sur l'autre, laissent les Athéniens sans secours. Blocus d'Athènes, III, 228-230.
—	—	Révolte des Gaulois de l'armée d'Antigone à Mégare, III, 229.
—	—	*Première guerre de Syrie* (266-263) entre Ptolémée II, Magas et Antiochos, III, 263.
—	—	Mort du roi de Pont Mithradate, III, 264. Ariobarzane lui succède, III, 381, 1.
—	265	Le roi d'Épire, Alexandre, envahit la Macédoine et la Thessalie, de concert avec les Étoliens, qui partagent avec lui l'Acarnanie, III, 457. Corinthe fait défection ainsi que l'Eubée : Antigone est comme enfermé en Attique, III, 230-233.
—	—	Antigone trahi par ses soldats et battu par Alexandre, III, 231.
—	—	Mort d'Areus, roi de Sparte, III, 237, 3.
—	—	Alexandre battu par Démétrios, frère d'Antigone, III 231.

Ol. 128,4	—	Antigone défait la flotte égyptienne à Cos : débarque dans le Péloponnèse, bat Areus à Corinthe et reprend l'Eubée, III, 234-236.
—	—	Avènement d'Açoka, roi de l'Inde, III, 342 sqq.
—	264	Antigone contre Alexandre de Corinthe, III, 237, 3.
—	—	Fondation de Nicomédie, III, 303.
Ol. 129,1	—	Abantidas tyran de Sicyone, III, 326.
Ol. 129,2	263	Prise d'Athènes par Antigone. La ville est démantelée et l'Attique occupée par des garnisons macédoniennes, III, 237-238.
—	—	Naissance d'Antigone Doson, fils de Démétrios le Beau, III, 317.
—	—	Mort de Philétæros, dynaste de Pergame, III, 247. 269. Eumène lui succède.
—	—	Paix entre Magas et Ptolémée, III, 266. 315.
— Ol. 129,3	262	Mort de Nicomède : guerre de succession en Bithynie, III, 303-305.
—	—	[Inscription d'Açoka, III, 341].
— Ol. 129,4	261	Mort d'Antiochos Ier Soter, III, 270. Avènement d'Antiochos II Théos.
—	260	Mort d'Alexandre d'Épire, III, 342. Olympias régente, III, 457.
Ol. 130,1	—	Antiochos II en guerre avec Byzance (et Héraclée), alliées de l'Égypte : son expédition en Thrace, III, 305-307.
—	259	Siège de Byzance par Antiochos, III, 306. 309.
Ol. 130,2	—	Début de l'ère d'Arados, III, 312. 619.
—	258	Mort de Magas de Cyrène, III, 314, 1. 342.
Ol. 130,3	—	*Deuxième guerre de Syrie* (258-248), entre Antiochos et Ptolémée, III, 309 sqq.
—	257	Démétrios le Beau appelé à Cyrène par Apama, III, 314.
Ol. 130,4	—	Mort d'Ariobarzane, roi de Pont : Mithradate lui succède, III, 381, 1.
—	256	
Ol. 131,1		
— Ol. 131,2	255	Antigone retire la garnison du Musée et rend la liberté à Athènes, III, 318.
—	254	Consolidation de la Ligue achéenne, III, 319.
Ol. 131,3	—	Xanthippos à Carthage, III, 317.
— Ol. 131,4	253	Mort d'Acrotatos, roi de Sparte, III, 316 : son fils est placé sous la tutelle de Léonidas, III, 317.
—	—	Naissance de Philopœmen, III, 388.
— Ol. 132,1	252	Délivrance de Mégalopolis : mort du tyran Aristodémos, III, 316, 3. 327-328. Reconstitution de la fédération arcadienne, III, 561, 1.
—	251	Février. — Sicyone, délivrée par Aratos, III, 328-332. 401, 1, entre dans la Ligue achéenne, III, 332.

—	—	Voyage d'Aratos à Alexandrie, III, 333.
Ol. 132,2	—	Mort de Démétrios le Beau, tué par ordre de sa fiancée
	250	Bérénice, III, 335.
Ol. 132,3	—	Défection des Parthes, III, 347. Début de l'empire des
	249	Arsacides, III, 353.
Ol. 132,4	—	Paix entre l'Égypte et la Syrie, entre l'Égypte et la
		Macédoine, III, 336-337.
—	248	Mariage d'Antiochos III avec Bérénice, fille de Ptolémée,
Ol. 133,1		III, 337-338.
—	247	Mariage de Ptolémée III et de Bérénice de Cyrène, III, 388.
—	—	Bérénice, reine de Syrie, mise à mort par sa rivale
Ol. 133,2		Laodice, III, 363-365.
—	—	*Troisième guerre de Syrie* (247-239).
—	—	Soulèvement des villes grecques d'Asie, III, 366.
—	—	Mort de Ptolémée II Philadelphe : Ptolémée III Évergète
	246	lui succède, III, 365-366.
Ol. 133,3	—	Mort d'Antiochos II Théos, III, 365, 2. Avènement de
	245	Séleucos II Callinicos.
—	—	Guerre entre l'Égypte et la Syrie. Ptolémée III s'empare
		de Séleucie sur l'Oronte, III, 368, expulse Séleucos
		et entreprend une campagne en Orient, III, 368-375.
—	—	Mai. — Aratos stratège de la Ligue achéenne, III, 395.
—	—	Antigone Gonatas contre l'Égypte ; bataille navale
		d'Andros, III, 390. 395. 403, 2. 502.
—	—	Les Béotiens, battus à Chéronée par les Étoliens, entrent
Ol. 133,4		dans la Ligue étolienne, III, 396.
—	—	Expédition inutile d'Aratos en Étolie et en Béotie, III,
—	—	396. Agis battu à Mantinée par une coalition pélopon-
		nésienne, III, 405-406.
—	244	Ptolémée III à Ecbatane, Persépolis, Suse, III, 377.
—	—	Tentative d'Agis sur Mégalopolis, III, 406.
—	—	Mort d'Alexandre de Corinthe : Corinthe reprise par
Ol. 134,1		les Macédoniens, III, 396-397. Le stoïcien Persæos
		gouverneur de Corinthe, III, 398.
—	—	Lydiade tyran de Mégalopolis, III, 397-398.
—	—	Incursion des Étoliens dans le Péloponnèse, III, 398.
—	243	Soulèvement de Cyrène et de la Pentapole : Ecdémos et
		Démophane donnent une constitution à Cyrène, III,
		388-389.
—	—	Mai. — Deuxième stratégie d'Aratos, III, 398.
—	—	Retour de Ptolémée III en Égypte, III, 375.
—	—	Invasion d'Agis en Achaïe : prise de Pellène, III, 406.
		Paix entre Agis et les confédérés, III, 407.
Ol. 134,2	—	Été. — Corinthe prise par les Achéens alliés de l'É-
		gypte, III, 391. 398-409.

—	—	Ptolémée proclamé généralissime de la Ligue achéenne, III, 403.
—	—	Réforme d'Agis à Sparte, III, 407-412 : destitution du roi Léonidas remplacé par Cléombrote, III, 412.
—	—	Guerre entre l'Égypte et les villes d'Asie-Mineure, III, 391, avec le concours de la Macédoine et des Étoliens, III, 403. Magnésie du Méandre prise par les Égyptiens, III, 385, 1.
—	242	La flotte égyptienne battue par les Rhodiens. III, 392.
— Ol. 134,3	—	Séleucos II fonde Callinicon sur l'Euphrate, III, 377, et marie sa sœur à Mithradate de Pont, III, 281.
—	—	Damas et Orthosia débloquées par Séleucos, III, 379. 385, 3.
—	—	Pergame entre dans la coalition contre l'Égypte, III, 394.
—	—	Coup d'État à Sparte : Agis destitue les éphores ; Léonidas s'enfuit à Tégée, III, 412. 422, 1.
—	—	Incursion des Étoliens en Laconie, III, 413. Abolition des dettes à Sparte, III, 414.
—	241	Mort d'Eumène de Pergame. Attale I[er] dynaste de Pergame, III, 394.
—	—	Mai. — Troisième stratégie d'Aratos, III, 415.
— Ol. 134,4	—	Guerre entre Séleucos et son frère Antiochos Hiérax, III, 380.
—	—	Coalition des Spartiates et Achéens contre les Étoliens : les coalisés à Corinthe. Aratos congédie brusquement l'armée spartiate, III, 415.
—	—	Les Étoliens battus à Pellène par Aratos, III, 416-417.
—	—	Révolution provoquée à Sparte par les violences d'Agésilas, oncle d'Agis : retour de Léonidas et expulsion de Cléombrote : Agis gardé à vue, III. 415-419.
—	— 240	Exécution d'Agis, III, 420. Sa veuve Agiatis épouse Cléomène, fils de Léonidas, III, 421. 506. Archidamos, frère d'Agis, se réfugie en Messénie, III, 514, 3.
— Ol. 135,1	—	Séleucos battu à Ancyre par les Galates à la solde du roi de Pont, III, 382.
—	—	Paix conclue entre Antigone et la Ligue achéenne, III, 423.
—	—	Tentative d'Aratos sur Athènes, III, 423.
—	—	Aristomachos, tyran d'Argos, assassiné : tentative d'Aratos sur Argos, III, 424.
—	239	Paix entre Séleucos et Antiochos Hiérax, qui garde l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, III, 384-385. 425. 438. 442.
—	—	Paix de dix ans entre le roi d'Égypte et le roi de Syrie, III, 385.

Ol. 135,2	—	Mort d'Antigone Gonatas, III, 390, 1, 425. II, 196, 2. Démétrios roi de Macédoine, III, 457.
—	—	Stratonice, répudiée par Démétrios de Macédoine, se réfugie en Syrie, III, 385, 3. 438. 446, 2.
—	—	Les Acarnaniens se mettent sous la protection des Romains : incursion des Étoliens en Acarnanie, en Épire, III, 458.461.
—	—	Démétrios de Macédoine épouse la princesse épirote
	238	Pythia, III, 385, 3. 458.
—	—	Expédition de Séleucos en Orient, III, 382, 2. 438-440.
Ol. 135,3	—	Naissance de Philippe de Macédoine, III, 385, 3.
—	237	Séleucos soumet la Médie et la Perse, III, 438. 440, 1.
—	—	Les Dardaniens menacent les frontières de la Macédoine, III, 461.
—	—	Séleucos en Parthie et en Bactriane, III, 439.
	—	Mai. — Cinquième stratégie d'Aratos, III, 462, 2.
Ol. 135,4	—	Les Étoliens s'emparent de Phigalie en Arcadie, III, 461. 462 : alliance entre les deux Ligues achéenne et étolienne, III, 462. Les deux Ligues ouvrent les hostilités contre la Macédoine : « Guerre de Démétrios, », III, 468-471. Les Étoliens s'emparent de la Thessalie, III, 467.
—	236	Cléomène roi de Sparte, III, 472, 2. 507.
—	—	Tentative d'Aratos sur Argos : combat livré à Aristippos sur le Charadros, III, 463. 471, 1.
Ol. 136,1	—	Intrigues d'Antiochos Hiérax et de Stratonice : soulèvement d'Antioche, III, 441. 442.
—	—	Antiochos allié des Galates, III, 442.
—	—	Retour de Séleucos en Syrie, III, 441 : il fait alliance avec Attale contre Antiochos et Stratonice, III, 442.
—	—	Diœtas, stratège des Achéens, s'empare d'Héræa, III, 462.
—	—	Antiochos et ses Galates vaincus par Attale, III, 442-445. Attale proclamé roi de Pergame, III, 447.
—	235	Antiochos, battu à plusieurs reprises par les généraux de Séleucos et réfugié en Arménie, remporte un léger avantage, III, 446; il passe en Cappadoce, et cherche un asile à Magnésie, sur territoire égyptien, III, 448. Intervention de Ptolémée : paix entre Séleucos, Antiochos et Ptolémée, III, 448-449.
—	—	Mai. — Sixième stratégie d'Aratos, III, 462, 2.
—	—	Affranchissement de l'Épire : extermination des Æacides, III, 459. 471, 1.
Ol. 136,2	—	Tentatives réitérées d'Aratos sur Argos : les Jeux Néméens transférés à Cléonæ, III, 463. 471, 1.

—	—	Aratos et les Étoliens battus à Phylakia en Thessalie par le général macédonien Bithys, III, 467. 469. 471, 1.
—	—	Aratos revient en toute hâte à Corinthe et fait une tentative sur Athènes, III, 467-468. 471.
—	—	Aristippos, tyran d'Argos, est battu et tué à Cléonæ par les Achéens, III, 463. 471. Aristomachos lui succède, III, 464.
—	234	Démétrios envahit la Béotie, la Phocide, réorganise l'amphictyonie de Delphes et ravage l'Étolie, III, 469-471.
—	—	Lydiade, tyran de Mégalopolis, dépose la tyrannie, III, 465. 470. Mégalopolis, Orchomène, Tégée, Mantinée entrent dans la Ligue achéenne, III, 465. 471.
—	—	Mai. — Lydiade stratège de La Ligue achéenne, III, 465. 470.
Ol. 136,3		
	233	
—	—	Mai. — Septième stratégie d'Aratos, III, 474.
Ol. 136,4		
—	—	Paix entre la Macédoine et les deux Ligues, III, 474-475.
	232	
—	—	Mai. — Deuxième stratégie de Lydiade, III, 474.
Ol. 137,1		
	231	
—	—	Mai. — Huitième stratégie d'Aratos, III, 474.
—	—	Les Étoliens attaquent la ville acarnanienne de Médéon, III, 476.
Ol. 137,2		
—	—	Les Étoliens battus sous les murs de Médéon par les Illyriens d'Agron, III, 476-477.
—	—	Mort d'Agron : Teuta reine d'Illyrie, III, 477.
	230	
—	—	Invasion des Illyriens en Épire : prise de Phœnike, III, 476-479.
—	—	Mai. — Troisième stratégie de Lydiade, III, 474.
Ol. 137,3		
—	—	Ambassade romaine à la cour de Teuta : rupture entre Rome et l'Illyrie, III, 479-480.
—	229	Nouvelles incursions des Illyriens : tentative sur Dyrrhachion et sur Corcyre, III, 480. La flotte achéenne, allant au secours des Corcyréens, est battue à Paxos : prise de Corcyre par les Illyriens, III, 481. 485.
—	—	Mai. — Neuvième stratégie d'Aratos, III, 487.
—	—	Guerre entre les Dardaniens et la Macédoine : mort de Démétrios. Antigone Doson roi de Macédoine, III, 451. 484. 498.

—	—	Argos accède à la Ligue achéenne, III, 486.
— Ol. 137,4	—	Les Romains entrent à Corcyre et à Apollonie, débloquent Dyrrhachion et Issa, et envahissent l'Illyrie : Teuta réfugiée à Rhizon, III, 482.
—	—	Les Dardaniens en Macédoine : soulèvement de la Thessalie : les Étoliens en Thessalie, III, 484. 495-497. Athènes fait défection à la Macédoine, III, 487-488. 497.
—	228	Paix entre les Romains et les Illyriens : relations diplomatiques entre Rome et les États helléniques, III, 483.
—	—	Cléomène s'empare de Belmina, de Méthydrion et fait une incursion en Argolide, III, 510-511.
—	—	Tentative d'Aratos sur Orchomène, III, 510-511.
—	—	Mai. — Aristomachos stratège de la Ligue achéenne, III, 511.
—	—	Les Achéens contre Sparte : l'armée achéenne recule à Pallantion devant Cléomène, III, 511-512.
— Ol. 138,1	—	Intrigues d'Antiochos Hiérax, qui s'allie avec Antigone contre Ptolémée, III, 452. 503.
—	—	Antigone bat en Thessalie les Étoliens, délaissés par les Achéens, III, 485. 500-501. Mantinée, Tégée, Orchomène, passent à la Ligue étolienne, III, 501. 508.
—	—	Opérations simultanées (?) d'Antiochos en Lydie et d'Antigone en Carie, III, 451. 452. 455, 1. 503. 529. 548. 591.
—	—	Les villes de l'Hellespont et du Bosphore se rallient à la Ligue étolienne, III, 504.
—	—	Antigone, les Étoliens et les Spartiates projettent le démembrement de la Ligue achéenne, III, 509. 529.
—	—	Alliance de Ptolémée avec Attale de Pergame, III, 452.
—	227	Antiochos, battu par Attale à Coloé, s'enfuit à Smyrne et de là en Thrace, où il tombe aux mains des Égyptiens, III, 451. 452. 503.
—	—	Mai. — Dixième stratégie d'Aratos, III, 512.
—	—	Mantinée reprise par Aratos et occupée par une garnison achéenne, III, 512-513.
— Ol. 138,2	—	Expédition des Achéens contre Élis : Aratos battu par Cléomène au Lycée, III, 512.
—	—	Armistice entre Sparte et la Ligue achéenne, III, 514.
—	—	Mort d'Eurydamidas, fils d'Agis : rappel et meurtre d'Archidamos, frère d'Agis. Extinction de la maison des Proclides, III, 514-515.
—	—	Nouvelles hostilités entre Sparte et la Ligue : Cléomène à Leuctres, près de Mégalopolis. Bataille de Leuctres (Ladocia); mort de Lydiade, III, 516-517. Les Achéens en révolte contre Aratos, III, 517.

—	—	Aratos surprend et extermine un détachement spartiate près d'Orchomène, III, 519 : Mégistonus, beau-père de Cléomène, est fait prisonnier, III, 520.
—	—	Les éphores songent à déposer Cléomène. Coup d'État à Sparte : massacre des éphores et proscription des oligarques. Restauration des lois de Lycurgue par Cléomène, III, 520-524.
—	226	Cléomène pille le territoire de Mégalopolis, III, 525.
—	—	Mai. — Hyperbatas stratège de la Ligue achéenne, III, 518, 1. 525, 1. 535.
Ol. 138,3	—	[Mort d'Açoka-Piyadasi, III, 359].
—	—	Mantinée se détache de la Ligue achéenne et ouvre ses portes à Cléomène, III, 525.
—	—	Négociations entre Mégalopolis, Aratos et Antigone, III, 529-532.
—	225	Campagne de Séleucos II en Asie-Mineure : sa mort, III, 454. Séleucos III lui succède, III, 454 455, 1. 548.
—	—	L'armée syrienne défaite par Attale, qui s'empare de toutes les possessions syriennes d'Asie-Mineure, III, 454. 548.
—	—	Antiochos Hiérax, échappé de sa prison, est assassiné en Thrace par des Galates, III, 451. 452.
—	—	Les Mégalopolitains proposent à la Ligue achéenne d'appeler Antigone, III, 533. Ptolémée pousse Cléomène à la guerre, III, 534.
—	—	Printemps. — Cléomène en Achaïe : bataille de l'Hécatombéon, III, 535. Cléomène vainqueur revient par l'Arcadie et chasse de Lasion la garnison fédérale, III, 535
—	—	Aratos reprend les négociations avec Antigone, III, 536. 548.
—	—	Mai.— Timoxénos stratège de la ligue achéenne, III, 536.
Ol. 138,4		Pourparlers entre Cléomène et la Ligue, qui accepte son hégémonie : assemblée fédérale de Lerne : maladie de Cléomène, III, 537.
—	224	Antigone rassemble une armée en Thessalie, III, 537, 1, 544.
—	—	Mai. — Onzième stratégie d'Aratos, III, 537.
Ol. 139,1	—	Accord entre Antigone et Aratos, qui rompt brusquement avec Cléomène, III, 537-538. Cléomène déclare la guerre à la Ligue, III, 538.
—	—	Nombreuses défections dans les villes achéennes : Cléomène, repoussé devant Sicyone, entre à Pellène, Phénéos, Pentélion, Caphyæ, Argos, Phlionte, Cléonæ, Trœzène, Épidaure, Hermione, III, 538-541.

—	—	Aratos dictateur à Sicyone, III, 540-541.
—	— 223	Aratos chassé de Corinthe : Cléomène bloque l'Acrocorinthe, et essaie de négocier avec Aratos, III, 540-541.
—	—	Cléomène assiège Sicyone, III, 543-544.
—	—	[Tremblement de terre à Rhodes, III, 607-610].
—	—	Mai. — Deuxième stratégie de Timoxénos, III, 543, 2.
—	—	Assemblée de la Ligue à Ægion : Antigone appelé par la Ligue, III, 543.
Ol. 139,2	—	Cléomène se retranche sur l'Isthme, III, 544.
—	—	Insurrection d'Argos ; mort de Mégistonus, III, 545-546. Cléomène se retire de l'Isthme, entre à Argos, puis abandonne la ville et se retire par Mantinée, III, 546.
—	—	Aratos élu stratège d'Argos : réaction oligarchique : exécution d'Aristomachos, III, 546-547. Antigone à Argos et en Arcadie : la Ligue lui décerne l'hégémonie de la fédération nouvelle et une sorte d'apothéose, III, 547. 549.
—	—	Alliance entre Ptolémée et Cléomène, qui envoie sa mère et son fils comme otages à Alexandrie, III, 549.
—	222	Antigone s'empare de Tégée, III, 554.
—	—	Séleucos III, laissant la garde de son royaume à Hermias, III, 563, envahit l'Asie-Mineure et repousse l'armée d'Attale : il est assassiné en Phrygie, III, 551-552. Antiochos III le Grand lui succède, III, 553. 563. Épigène ramène les troupes en Syrie, III, 563.
—	—	Démonstration d'Antigone sur la frontière de Laconie : il s'empare d'Orchomène, III, 554.
—	—	Antiochos III et Achæos rétablissent la domination syrienne en Asie-Mineure, III. 553. 591.
—	—	Révolte de Molon et Alexandre, satrapes de Médie et de Perse, III, 553, 1. 563. Antiochos III envoie contre eux Xénon et Théodotos Hémiolios, III, 564.
— Ol. 139,3	—	Mai. — Tentative avortée de Cléomène sur Mégalopolis, III, 556-557. Antigone prend et saccage Mantinée, qui s'appelle désormais Antigonia, III, 554-555, et licencie son armée, III, 555. 570.
—	—	Cléomène affranchit des hilotes et reforme son armée, III, 558-559.
—	—	Août. — Antigone à Ægion, III, 557. Cléomène s'empare de Mégalopolis : les habitants se réfugient en Messénie, III, 559-560. Mégalopolis rasée par Cléomène, III, 561. 570.
—	—	Antigone s'installe à Argos, III, 562. 573.
—	—	Négociations entre Ptolémée et Cléomène, Ptolémée et Antigone, III, 562. 573.

	—	Les généraux d'Antiochos battus par Alexandre et Molon, III, 565. Nouvelle armée envoyée en Babylonie sous la conduite de Xénœtas, III, 565.
—	—	Antiochos épouse Laodice, fille de Mithradate de Pont, III, 553.
—	—	Cléomène se crée une armée de 20,000 hommes, III, 570.
—	—	Antigone s'assure la neutralité de Ptolémée par la cession de la Carie, III, 573-574, et fait alliance avec
	221	Démétrios de Pharos, III, 575.
—	—	Expédition d'Antiochos III en Cœlé-Syrie, III, 566-568. 574.
—	—	Xénœtas battu sur le Tigre par Molon, III, 567-568. Antiochos abandonne l'expédition de Cœlé-Syrie, III, 568.
—	—	Mai. — Troisième stratégie de Timoxénos, III, 581, 1.
—	—	Antigone concentre son armée (près de 30,000 hommes) à Argos et marche sur Tégée, III, 575-576.
—	—	Diversion tentée par Cléomène en Argolide, III, 576.
—	—	Invasion des Illyriens en Macédoine, III, 581-582.
Ol. 139,4	—	Juillet. — Cléomène prend position à Sellasie : bataille de Sellasie, III, 576-581. Cléomène s'enfuit en Égypte, III, 581.
—	—	Antigone rétablit l'oligarchie à Sparte, réorganise le Péloponnèse et retourne en Macédoine, III, 583-584.
—	—	Septembre. — Mort de Ptolémée III Évergète : avènement de Ptolémée IV Philopator, III, 592.
	—	Victoire d'Antigone sur les Illyriens, III, 584.
—		Rivalité entre Épigène et Hermias : exécution d'Epigène, III, 569.
—	—	Antiochos III, allant combattre Alexandre et Molon, passe l'Euphrate et hiverne à Antioche de Mygdonie, III, 569.
—	220	Mort d'Antigone Doson : avènement de Philippe V, petit-fils d'Antigone Gonatas, III, 584.
—	—	Mort de Cléomène à Alexandrie, III, 595-596.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE

INDEX GÉNÉRAL

47

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie ci-jointe ne donne — comme celle qui a été annexée à l'*Histoire grecque* de E. Curtius — que les ouvrages parus depuis la dernière édition du texte original, autrement dit, ceux que l'auteur n'a pu consulter et citer lui-même.

Tome I. — Histoire d'Alexandre-le-Grand

Liv. I, ch. I. — L'Hellade et la Perse.

A. Lorenz, *Bemerkungen über die Söldnerei bei den Griechen, von der Schlacht bei Leuktra bis zum Tode des grossen Alexanders*. Eichstätt, 1880.

Liv. II, ch. I. — Alexandre en Asie-Mineure.

F. Rühl, *Alexandros und sein Arzt Philippos* (Jahrbb. f. Philol., CXXIII [1881], p. 361-364).

J. P. Six, *Le satrape Mazaios* (Numism. Chron., N. S. IV [1884], p. 97-159).

Liv. III. — Alexandre dans la Haute-Asie.

H. E. Malden, *Alexander in Afghanistan* (Journal of Philology, XII [1883], n° 24).

W. Geiger, *Alexanders Feldzüge in Sogdiana* (Gymn. Progr.). Neustadt a. H. 1884.

Appendice I. — Les matériaux de l'histoire d'Alexandre.

A. Miller, *Die Alexandergeschichte nach Strabo*. Würzburg, 1882.

R. Hansen, *Ueber die Echtheit der Briefe Alexanders des Grossen* (Philologus, XXXIX [1880], p. 258-304).

A. Fränkel, *Die Quellen der Alexanderhistoriker. Ein Beitrag zur griechischen Literaturgeschichte und Quellenkunde*. Breslau, 1883.

E. Rohde, *Ein unbeachtetes Bruchstück des Ptolemäus Lagi* (Rhein. Mus., XXXVIII [1883], p. 301-305).

K. J. Neumann, *Zur Landeskunde und Geschichte Kilikiens, mit Beiträgen zur Kritik der Geschichtschreiber Alexanders* (Jahrbb. f. Philol., CXXVII [1883], p. 527-551). — *Die Fahrt des Patrocles auf dem kaspischen Meere und der alte Lauf des Oxos* (Hermes, XIX [1884], p. 165-185).

H. Bunbury, *Additional Tetradrachms of Alexander the Great* (Numism. Chron., N. S. III [1883], p. 1-17).

Appendice VII. — La chronologie de Diodore.

G. F. Unger, *Die Jahrepoche des Diodoros* (Philologus, XXXIX [1880], p. 305-325).

Tome II. — Histoire des Diadoques

Liv. I et II. — De la mort d'Alexandre à la mort d'Eumène.

H. Kallenberg, *Die Quellen für die Nachrichten der alten Historiker über die Diadochenkämpfe bis zum Tode des Eumenes und der Olympias* (Philologus, XXXVI [1877], p. 305-327. 488-528. XXXVII [1878], p. 193-227)

F. Reuss, *Zur Chronologie der Diadochenzeit* (Philologus, XXXIX [1880], p. 91-112).

R. Schneider, *Olympias, die Mutter Alexanders des Grossen*. Zwickau, 1885.

Liv. III, ch. III. — Les États grecs au temps des Diadoques.

P. Limon, *Foederis Boeotici instituta*. Gryphiswaldiae, 1882.

E. Spangenberg, *De Atheniensium publicis institutis aetate Macedonica commentatio*. Hal. Sax., 1884.

G. Gilbert, *Zur Geschichte der Zwölfzahl der attischen Phylen* (Philologus, XXXIX [1880], p. 373-378).

Th. Gomperz, *Die Akademie und ihr vermeintlicher Philomacedonismus* (Wiener Studien, IV [1882], p. 102-120).

Liv. IV, ch. II. — Lysimaque et Séleucos.

A. Heinrich, *Was ist und wo liegt Korupedion?* (Zeitschr. f. österr. Gymnas., XXXIV [1883], p. 401-405).

Appendice I. — La cité des Nasiotes.

Ph. Stumpf, *De Nasiotarum republica*. Monaci, 1881.

Appendice III. — Les Colonies d'Alexandre et de ses successeurs.

W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Persien. I. Die Strassenzüge der* Tabula Peutingeriana (Sitzungsber. d. Wiener Akad., 1883, p. 145-232).

Tome III. — Histoire des Epigones

Liv. I, ch. I. — Les Lagides et les Séleucides.

E. Revillout, *Lettre à M. Lenormant sur les monnaies égyptiennes* (Revue Egyptologique, II [1882], p. 201-245. III [1883], p. 49-98).

J. G. Droysen, *Das Finanzwesen der Ptolemäer* (Abhandl. d. Berlin. Akad., 1882, p. 207-236).

F. Köpp, *Ueber die syrischen Kriege der ersten Ptolemäer und den Bruderkrieg des Seleucos Kallinikos und Antiochos Hierax* (Rhein. Mus., XXXIX [1884], p. 209-230).

A. Wiedemann, *Zur Chronologie der Arsinoe Philadelphos* (Rhein. Mus., XXXVIII [1883], p. 384-393).

E. Lübbert, *Alexandria unter Ptolemäus Philadelphus und Evergetes*. Kiel, 1880.

Liv. I, ch. II. — Pyrrhos, roi d'Epire.

G. F. Unger, *Die Regierungsanfang des Pyrrhos* (Philologus, XLIII [1884], p. 363-364). — *Pyrrhos und die Akarnanen* (Philologus, XLII [1883], p. 205-207).

R. von Scala, *Der pyrrhische Krieg*. Berlin, 1883.

A. Kissling, *König Pyrrhos in seiner Stellung zu Rom und Carthago*. Jägerndorf, 1885.

Liv. II, ch. I. — L'Orient Séleucide et la Bactriane.

A. von Sallet, *Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Baktrien und Indien*. Berlin, 1879. — *Alexander der Grosse als Gründer der baktrisch-indischen Reiche* (Zeitschr. für Numismatik, VIII [1881], p. 279-280).

P. Gardner, *Macedonian and greek Coins of the Seleucidæ* (Numism. Chron., XVIII [1878], p. 90-102). — *New Coins from Bactria* (*ibid.*, XIX [1879], p. 1-12).

E. Senart, *Inscription du roi Açoka-Piyadasi*. (Cf. ci-dessus, p. 342). Paris, 1885.

J. Darmesteter, *La légende d'Alexandre chez les Parses* (Essais orientaux, p. 227-250). Paris, 1883.

Liv. III, ch. I. — Pergame.

U. Köhler, *Die Gründung des Königreichs Pergamon* (Histor. Zeitschrift, XLVII [1883], p. 1-14).

F. Imhoof-Blumer, *Die Münzen der Dynastie von Pergamon* (Abhandl. d. Berl. Akad., 1884, p. 1-40).

Liv. III, ch. II. — La Ligue achéenne et Sparte.

M. Klatt, *Forschungen zur Geschichte des achäischen Bundes. I. Quellen und Chronologie des Kleomenischen Krieges* (227-221). Berlin, 1877. — *Chronologische Beiträge zur Geschichte des achäischen Bundes*. Berlin, 1883.

A. Weinert, *Die achäische Bundesverfassung*. Demmin, 1881.

G. F. Unger, *Das Strategenjahr der Achäer* (Abhandl. d. Bair. Akad., 1879, p. 117-192).

Hill, *Der achäische Bund*. Elberfeld, 1883.

R. Weil, *Das Münzwesen des achäischen Bundes* (Zeitschr. für Numismatik, IX [1882], p. 199-272).

M. Dubois, *Les Ligues étolienne et achéenne*. Paris, 1884.

A. Neumeyer, *Agis und Kleomenes*. Amberg, 1881.

K. Gehlert, *De Cleomene III Lacedaemoniorum rege*. Lipsiæ, 1882.

F. Rühl, *Der letzte Kampf der Achäer gegen Nabis* (Jahrbb. f. Philol., CXXVII [1883], p. 33-46).

RECTIFICATIONS

TOME I

page	ligne	au lieu de :	lisez :
3	23	tenait les Hellènes assujettis à la puissance asiatique.	tenait assujettis les Hellènes de la côte asiatique
6	31	les costumes	les coutumes
11	20	sur la mer	sur mer
31	4	les temps	le temps
42	26	des Béotiens	des béotarques
118 n.	17	consacré	consacrée
137, 2	3	la Cordiée	l'Éordée
199	25	dans la ligue macédonienne	dans l'alliance de la Macédoine
264, 1	4	Hausknecht	Haussknecht
293		(page marquée 393)	rectifier la pagination
299	19	dans un affreux bain de sang	par un affreux carnage
325	23	le Magnésien Ménandre	Ménandre (à rectifier d'après II, 27, 2)
367	5	Caramanie	Carmanie
375	12	les autres troupes devaient suivre	les autres troupes, sous les ordres de Nicanor, devaient suivre
382	11	Pharismane	Pharasmane
386	8	dans les les	dans les îles
390, 1	2	C. I. Att., nº 175 b	C. I. Att., II, nº 175 b
405, 3	2	*Appendice* du tome III	*Appendice* du tome II
501, 1	1	Appendice du tome III	*Appendice* du tome II
535		Antigone	Antigène
541, 1	2	*History of Cashmere*	*History of Cashmir*
545, 4	2	la Gandiritide	la Gandaritide
552, 2	4	Srabon	Strabon
554	19	ils couraient pèle-mêle à travers le camp	ils s'assemblaient çà et là par groupes dans le camp
558	22	avec le désir général et particulier	avec le désir général et unique

page	ligne	au lieu de :	lisez :
591, 1	1-2	Sindonalia ou Sindonia	Sindonalia ou Sindolia (KRAMER corrige le texte de Strabon [p. 701] et lit τὰ Σινδόμανα
592	10	si la force de la volonté	si l'énergie de la volonté.
629	11	Les hasards terribles de la guerre qui avaient asservi l'Asie	Les chances du jeu désespéré auquel Alexandre avait gagné l'Asie
631	10	Eumène	Eudémos
ibid.	9	liberté	liberté
661	8	Adamas	Amadas
678	14	vingt talents	vingt mines
745	7	Sratoclès	Patroclès

TOME II

1	8	*Les trois autres livres*	*Les deux autres livres*
4	13	ou devait s'emparer	on devait s'emparer
7, 1	20	XVIII, p. 103	XVIII, p. 130
15	27	les armes de l'ancien roi	les armes des anciens rois
48	20	la Phrygie ou l'Hellespont	la Phrygie sur l'Hellespont
71		(titre courant). 332 : OL. CXIV, 2]	322 : ol. CXIV, 3]
93	10	l'année 334	l'année 335
127, 2-3			Intervertir l'ordre des notes 2 et 3. A la ligne 1 de la note 2 (devenue note 3), lire « Triparadisos » au lieu de Triparadision.
134	15	la Drangiane et l'Asie	la Drangiane et l'Arie
161	22	le pieux Phocion	le vieux Phocion
163, 2	2	avec Antipater	avec Antigone
229, 2	1	Plutarque	Phylarque
263, 3	3-4	a recruté des cavaliers en Cappadoce, un pays de chevaux.	a recruté des hommes en Cappadoce, un pays de cavaliers
299	14	sous le nom de stratège	sous le nom de stratège d'Asie
325	22	Souria	Sauria
327, 1	4-5	Agathon	Asandros
334, 2	2	imprimé avec raison πολέμων au lieu de Πτολεμαῖος	imprimé avec raison Πτολεμαῖος au lieu de πολέμων
338	18	envoyer Antigone	envoyer vers Antigone
339	11	Arcananie	Acarnanie
340	11	Corycréens	Corcyréens
355	30	la mer Rouge	la mer Morte

page	ligne	au lieu de :	lisez :
357	23	Les Nabatéens rentrèrent chez eux	Les Nabatéens revinrent à Pétra
417, 1	1	PLUT., *Demetr.* 13.	PLUT., *Demetr.* 10.
417, 2	1	PLUT., *Demetr.* 10.	PLUT., *Demetr.* 13.
465	23	accoururent	accourussent
471, 4		Timée	Timolaos
491	9	macédonniennes	macédoniennes
530	14	Olympiadoros	Olympiodoros
535	21	Il a sans doute pensé	Démétrios a sans doute pensé
553	17	au delà des Thermopyles	au delà des défilés de Tempé
567, 1	3	Thersippos	Thersilochos
568	11	espéré	espérées
606	4	Dion	Tios
618	19	persuadés	persuadées
628	22	également Brennos et Acichorios avaient quitté	Brennos et Acichorios avaient également quitté
698, 2	2	a son retour	à son retour
704		(titre courant) LES COLONIES D'ALEXANDRE	LES COLONIES DES SUCCESSEURS
742	9	Acipolis	Aeipolis

TOME III

page	ligne	au lieu de :	lisez :
53, 1	8	(p. 52, 2)	(ci-dessus, p. 51, 4)
77 n.	17	ἀναγοαφὴ	ἀναγραφὴ
78	34	Bindousara	Vindousara
79	6	Bindousara	Vindousara
92	10	ligne	ligue
93	24	en 287	en 288
98	20	(omission)	après Perdiccas, intercalez : chez les Æthices, dans celle de Polysperchon
ibid.	21	Thymphæens	Tymphæens
100	26	Massilia	Massalia (Marseille)
153	21	automne 279	été 278 (à rectifier d'après II, 633. 634, 2. III, 631)
155	17	deux jours et quatre mois	deux ans et quatre mois
159	2	(fin 279)	(fin 278). Cf. III, 632.
181, 1	4	en 379	en 279
185	33	vers novembre 279	au printemps de 278 (cf. II, 629).

page	ligne	au lieu de :	lisez :
196	28	le président	le pensionnaire
224	30	elle avaient pris	elles avaient pris
239, 2	25	vu l'État d'Athènes	vu l'état d'Athènes
241	13	(omission)	ajouter à l'alinéa : La Macédoine recouvrait ainsi l'extension qu'elle avait eue au temps de Philippe et d'Alexandre, qu'elle devait avoir pour refouler le royaume des Molosses, pour lui enlever cette prépondérance qu'il disputait à la Macédoine, qu'il avait cherché à asseoir sur la conquête en Italie et en Sicile, et que, après l'avortement de cette tentative, il ne pouvait plus maintenir qu'aux dépens de la Macédoine, soit ici, sur leur frontière commune, soit en Grèce.
245	12	des archéologues	des antiquaires
248	4-5	. . . .	rectifier la ponctuation et lire : Ces contrées... dont Séleucos avait eu tant de peine à s'emparer, Ptolémée II les lui avait enlevées
256-257		. . . .	Une confusion s'est produite ici dans la mise en page : La note 2 de la page 256 doit être appelée à la fin de la ligne 6, après *mésintelligence;* la note 3 à la ligne 11. Enfin, la note 1 de la page 257 doit être appelée (comme note 4) à la ligne 16 de la page 256, après *mis à mort*. Du même coup, les notes 2 et 3 de la page 257 deviennent les notes 1 et 2 de ladite page, appelées la première après *Coptos* (ligne 14), la seconde après *Macédoniens* (ligne 25)
260, 1	17	o la comédie	ou la comédie
320	9	nes villes ioniennes	des villes ioniennes
359	13	un des tétradrachme	un des tétradrachmes

page	ligne	au lieu de :	lisez :
360, 1	6	leur bisaïeul, ce qui ramènerait	leur bisaïeul — un Phriapitès de nous inconnu, — ce qui ramènerait
368		(page marquée 568)	rectifier la pagination
373, 2	8	*jam enim fuerat transacta*	*jam enim pugna fuerat transacta*
377	15	avir eu lieu plus tard	avoir eu lieu au plus tard
381, 1	12	(omission)	(Intercaler la phrase suivante) : Mithradate, son fils encore mineur, lui succéda; les Galates firent alors un dangereux coup de main sur Amisos, et Héraclée secourut le roi dans l'embarras (MEMNON, c. 24).
381, 1	19	quartorze ans	quatorze ans
417, 1	20	. . . .	(rétablir les lettres tombées et lire) : le fragment.
421	17-18	par par la faute d'Agis	par la faute d'Agis
443	5	tirées de deux auteurs	tirées des auteurs
ibid.	7	combien d'inscriptions	combien d'ex-votos
445	8	Antiochos, nous dit-on, après avoir parlé	Antiochos, nous dit-on après avoir parlé
458	14	Olympias, qui semble encore	En Épire, Olympias, qui semble encore
468, 3	3	se débarrasser de la royauté tant que	se débarrasser de la royauté qu'autant que
473, 1	3		N. B. Les mots entre guillemets sont les expressions de Plutarque (*Arat.* 30) : [Λυδιάδης] ἄλλας τε πολλὰς πράξεις οὐκ ἀναγκαίας εἶναι δοκούσας... παρήγγελλεν.
481	12	on espérait débloquer Corcyre	on espérait ainsi débloquer Corcyre
516	26-27	mais à peine avait-elle atteint la ligne ennemie, qu'Aratos	mais avant qu'elle n'eût atteint la ligne ennemie, Aratos
537, 2	10	διωμολογουμένων τῶν μεγίστων	ἤδη διωμολογημένων τῶν μεγίστων.
538	35	Cléomène marcha en toute hâte sur Sicyone	Cléomène se dirigea en toute hâte vers le nord et marcha sur Sicyone
545	21	ntrigues	rétablir la lettre tombée et lire : intrigues
592	1-2	Alexandrie était entrée en négociations avec les Achéens; si elle réussissait à les gagner	Alexandrie était entrée en négociations avec Achæos; si elle réussissait à le gagner

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

Tab. VI. 3			Rectifier la date de la mort de Cassandre : † 297

TABLE CHRONOLOGIQUE

668	23	II, 3153-16	II, 315-316
668	35		rétablir, dans la colonne des années avant J.-C., le chiffre 314.
671	8	Paix entre Antioche et Séleucos	Paix entre Antigone et Séleucos
672	24	II, 483	II, 475-476

INDEX GÉNÉRAL

692 col. 2		Rétablir l'ordre alphabétique en mettant *Achéloos* avant *Achéménides* et *Açoka* avant *Acontistes*.
701 col. 2 lig. 33-34	Téleschoros	Télesphoros
712 col. 1 lig. 40	reçoit une ambassade du roi Philippe	envoie une ambassade au roi Philippe

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME

APPENDICE

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

CE

